

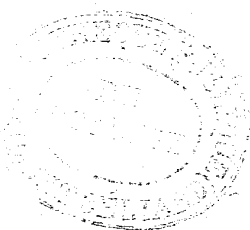
HISTOIRE
DE
LA DOMINATION
des Arabes et des Maures
EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL,

DEPUIS L'INVASION DE CES PEUPLES JUSQU'À LEUR
EXPULSION DÉFINITIVE ;

Rédigée sur l'histoire traduite de l'arabe en espagnol
DE M. JOSEPH CONDE,
*Membre de plusieurs sociétés savantes, bibliothécaire de l'Escurial,
de l'Académie d'histoire, etc.*

Par M. De Moarles.

TOME PREMIER.



Paris,
ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE,
RUE MAZARINE, n° 30.

1825.

CET OUVRAGE SE TROUVE,

A BRUXELLES, chez BRONET et Charles FAUCON, Libraires, rue de la Madelaine.

- *Autres Ouvrages chez le même :*

MÉMOIRES, SOUVENIRS ET ANECDOTES, par M. le comte de Ségur, de l'Académie française, 1^{er} vol. in-8, sur papier satiné des Vosges, orné du portrait de l'auteur et d'un facsimilé de son écriture. (l'ouvrage aura 3 vol. qui seront publiés successivement). Prix. 7 50.

LE MEXIQUE EN 1823, ou Tableau physique, moral et politique de la Nouvelle-Espagne; contenant des notions exactes et pour la plupart inconnues en Europe, sur sa situation actuelle, ses productions naturelles, son état social, ses manufactures, commerce, agriculture, etc.; suivi d'un appendice de documens officiels publiés par le ministère anglais *en juin dernier*, sur cette intéressante contrée; son industrie, ses arts; etc., etc., et *la nécessité de reconnaître son indépendance*. Accompagné d'un atlas de vingt planches, composé de deux plans de la ville de *Mexico*; le premier, dressé par ordre de *Montézuma*, pour *Fernand Cortez*; et le deuxième représentant cette capitale *telle qu'elle est aujourd'hui*; les vues des principales cités du pays; les costumes, les antiquités, etc. etc., dessinés sur les lieux mêmes par M. Bulloch, auteur de la Narration, et propriétaire du musée Mexicain formé par lui au Mexique, et maintenant établi à Londres. Traduit de l'Anglais par M.***, avec un avant-propos et des notes par Sir John Byerley, 2 vol. in-8, avec l'atlas et les costumes coloriés. Prix. 20 0

MÉMOIRES SUR LA VIE ET LE SIÈCLE DE SALVATOR ROSA, par lady Morgan, traduit par le traducteur de *l'Italie*, du même auteur, et par M.***, 2 vol. in-8 avec un portrait. 12 0
Le même, 2 vol. in-12. Prix. 6 0

Cet ouvrage brille à la fois par un style toujours pur, correct et élégant, quoique vigoureux. Il est rempli d'observations fines et judicieuses. — Les mémoires de Salvator Rosa, dans lesquels figurent les plus grands personnages, offrent une narration pleine d'intérêt.

SOUVENIRS (mes) de 1814 — 1815, par M.***, 1 vol. in-8. Prix. 5 0

Cet ouvrage, rempli d'anecdotes piquantes et curieuses, est relatif aux événemens de l'époque. — Rien n'est plus attachant que la lecture de cet opuscule composé par un fonctionnaire français, à la fois acteur et témoin des faits qu'il raconte.

PARIS, IMPRIMERIE DE GOSSON.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES CALIFES D'ORIENT QUI ONT POSSÉDÉ L'ESPAGNE,

DES ÉMIRS NOMMÉS PAR CES CALIFES, DES ROIS OU CALIFES DE CORDOUE, DES ROIS ALMORAVIDES ET ALMOHADES, ET DES ROIS DE GRENADE ; DES ROIS DES ASTURIES, DE LÉON ET DE CASTILLE, ET DES ÉVÉNEMENTS LE PLUS REMARQUABLES DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE, RELATIFS AUX ARABES-MAURES.

Pour compléter, autant qu'il est possible, ce tableau chronologique des souverains arabes ou maures d'Espagne, nous présenterons des états particuliers pour Séville, Tolède, Grenade, Badajoz, Mérida, Almería et Valence, à l'époque de la chute du royaume ou califat de Cordoue. Nous avons cru devoir négliger les petits souverains de Dénia, Algéciras, Niébla, Huesca, Albarracin, et autres semblables, sur lesquels il n'y a guère de notions certaines. Nous avons dû pareillement omettre le tableau de tous les petits rois qui secouèrent le joug des Almohades, et qui ne gardèrent leur indépendance que pendant quelques années jusqu'à la fondation du royaume de Grenade, et la conquête de Valence et de l'Andalousie par les princes chrétiens.

J. C. Hég. CALIFES D'ORIENT. ROIS DES ASTURIES.

ÉMIRS D'ESPAGNE.

709 90 WAZID ben Abdel- Mort de Vitiza, roi
mélis ben Mé- des Goths, et avéne-
ruan. ment de Rodrigue
ou Rudéric.

710 91

TARIC BEN ZÉTAD, envoyé par Muza ben Nuseir el Bécri, émir d'Afrique, débarque pour la première fois en Espagne.

711 92

Taric revient en Espagne avec une armée, et débarque à Gibraltar vers le mois d'avril. Bataille de Gnadalete. et mort de Rodrigue, le 24 juillet. Prise de Tolède par Taric. MUZA arrive en Espagne.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

J. C. Hég.	CALIFES.	ROIS DES ASTURIES.	ÉMIRS D'ESPAGNE.
712 93	Il prend Séville, Mérida.
713 94	TADMIR ou Théodémir, prince des Goths, se soumet à Abdélaziz, fils de Muza ; il donne son nom au pays de Murcie.
714 95	Mort du calife Walid. SULEIMAN.	Siège et prise de Sarra gosse par Taric et par Muza. Méseintelligence entre les deux généraux. Muza et Taric sont rappelés l'un et l'autre par le calife. Départ de Taric.
714 96	Départ de Muza. Sulciman le fait mettre en prison. ABDÉLAZIZ ben Muza gouverne l'Espagne. Il est assassiné par ordre du calife. ARUN ben Habib el Lahmi. Déposé au bout de quelques mois. ALHAUR ben Abdérahman el Tzakéfi. Mort de Muza en Arabie.
715 97	Alhaür fait une incursion dans la Gaule narbonnaise.
716 98
717 99	Mort de Suleiman. OMAR ben Abdélaziz.
718 100	PÉLAGE fonde le royaume des Asturies.
719 101	Mort d'Omar. YÉZID ben Abdelmélit.
721 103	Victoires de Pélage.	Alhaür est déposé. ALZAMA ben Malic el Chulani. Il est tué la même année dans une bataille près de Toulouse. ABDÉRAHMAN ben Abdalah, élu immédiatement par l'armée. Il est déposé par le calife.
723 105	Mort d'Yézid. HAKEM ben Abdelmélit, tige des califes ou rois de Cordoue.
724 106	ARABISA ben Sohim el Kélébi. Il est tué dans une bataille sur les bords du Rhône. HONEIRA ben Abdala el Fehri gouverne par interim. YAHIE ben Saléma. Il est déposé. OTHMAN ben Abu Néza, que les vieilles chroniques désignent sous le nom de Munuza. Il est déposé la même année. HONEIFA ben Alhaüs. Déposé après quelques mois.
725 107
726 108
727 109

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

iii

J. C. Hég.	CALIFES.	ROIS DES ASTURIES.	ÉMIRS D'ESPAGNE.
			OTHMAN, réélu par interim. ALHATTAM ben Obeïd el Kénani. Il est déposé par MUHAMAD ben Abdalah, envoyé du calife, avec de pleins pou- voirs. Il nomme ABDÉRAHMAN ben Abdalah, qui gouverne pour la seconde fois. Révolte d'Othman ben Abu Néza dans son gouver- nement, dans les Pyrénées. Il est tué par les soldats qu'envoie l'émir Abdérah- man. Bataille de Tours, où Ab- dérachman est tué. ANDELMÉLIC ben Cotan el Fehri. Il est déposé. OGBA ben Alhegâg el Sétuli. Il meurt regretté, et dési- gne son successeur dans le même ANDELMÉLIC ben Cotan.
728 110			
		Mort du roi Pé- lage. FAVILA, son fils. Il est dévoré à la chasse par un ours. ALPHONSE I le Ca- tholique. Les troubles qui ont lieu entre les Arabes le font joindre de plusieurs années de re- pos, qu'il emploie à consolider son pouvoir naissant, et à étendre in- sensiblement les limites de son royaume.	
731 113			
733 115			
736 118			
739 121			
742 125	Mort d'Hixem. WALID ben Yézid.		Thaalaba ben Saléma, et Baleg ben Baxir, chefs de plusieurs tribus syriennes et égyptiennes, battus en Afri- que, passent en Espagne. Révolte de Cordoue et To- lède. Abdelméléc est livré par les Cordonans, et décapité par ordre de Baleg. BALEG ben Baxir } usurpá- THAALABA ben Saléma } leurs. Baleg est tué dans un com- bat. HUSAM ben Dhirâr, Abulcha- tar, envoyé par l'émir d'Afri- que. Il fait arrêter Thaalaba, et l'envoie à Tanger. Révoltes par toute l'Es- pagne. Samaïl ben Hatim, venu d'Afrique avec Baleg, se met à la tête des mécontents.
743 126	Walid est as- sassiné. YÉZID ben Walid. Il meurt la même année. YBRAHIM ben Wa- lid. Déposé au bout de deux mois. MÉRVAN ben Muha- mad, dernier ca- life de la race d'O- meia.		
744 127			Husam est mis en prison par les rebelles, dans une tour de Cordoue.

J. C. Hég.

CALIFES.

ROIS DES ASTURIÉS.

ÉMIRS D'ESPAGNE.

			THUÉBA ben Saléma el Hézami, usurpateur. Husâm est délivré de prison. Samaïl assiège Cordoue. Husâm est tué dans une sortie. Thuéba et Samaïl se partagent l'Espagne; le premier à Cordoue, le second à Sarra- gosse. Thuéba meurt la même année.
745	128		JUSUF EL FERHÎ, élu par les scheïks de la nation.
749	132	Mérwan est tué dans une bataille, après un règne très-orageux de cinq ans.	Révolte d'Amer ben Amram, émir de la mer.
		ABUL ABBAS AZE-FAH, premier calife abbasside.	
753	136		Il s'empare de Sarra- gosse. Troubles dans l'Espagne. Les scheïks s'assemblent, et envoient des députés en Afrique offrir la couronne au jeune Abdérahman, descendant du calife Hixém. Jusuf reprend Sarra- gosse. Abdérahman arrive en Espagne; Jusuf fait massacrer Amer et son fils. Abdérahman remporte une victoire signalée sur Jusuf et Samaïl. Cordoue ouvre ses portes à Abdérahman. Jusuf perd une seconde bataille, et il se soumet à Abdérahman par le conseil de Samaïl.
755	138		
756	139	Fin de l'empire des califes d'Orient en Espagne.	

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

V

J. C. Hég.

ROIS DES ASTURIES.

ROIS OU CALIFES DE CORDOUE.

757 140 Mort d'Alphonse I.
FROILA I.
758 141
759 142

Il se rend tributaire du
roi de Cordoue.

760 143
761 144

763 146

765 148
768 151 Mort de Froila.

AURÈLE.
774 158 Mort d'Aurèle.

SILÉ.
Il désigne pour succes-
seur Alphonse, fils de
Froila.

Charlemagne passe les
Pyrénées, et fait la con-
quête de tout le pays jus-
qu'à l'Ebre.

778 162 Bataille de Roncevaux,
où Charlemagne est défait
par les Navarrais et par les
Gascons.

783 167 Mort de Silé.
MAUREGAT, usurpateur.

784 168
786 170

787 171

788 172 Mort de Mauregat.
BERMÚDE I.
Il partage le trône avec
Alphonse.

791 175 Il abdique en sa faveur.
ALPHONSE II, le Chaste.

793 177

796 179
796 180

797 181 Progrès des chrétiens du
côté des Pyrénées.

799 183

ABDÉRAHMAN I ben Moavia ben Hixem,
proclamé solennellement roi d'Espagne.

Jusuf se révolte contre Abdérahman.
Il est tué dans une bataille.
Ses trois fils s'emparent de Tolède.
Abdérahman reprend cette ville.
Samaïl est emprisonné, et meurt dans
sa prison.

Les Arabes perdent Narbonne.
Tolède se révolte de nouveau.
Arrivée en Espagne d'Ali ben Mogueïth,
émir de Cairvan, sous prétexte de rétablir
l'autorité des Abbassides.

Il est tué dans une bataille, et son parti
est anéanti.

Révolte de Jaén apaisée.
Révoltes et guerre civile dans les Al-
puxarres, pendant plusieurs années.

Abdérahman reprend Sarraïosse.

Nouvelles révoltes dans l'Andalousie.

Abdérahman triomphe des rebelles.
Il fait reconnaître pour son successeur
son fils Hixem, au préjudice de Suleiman
et d'Abdala, ses aînés.

Il meurt et laisse la couronne à
HIXEM I Alhadi el Rhadi.
Ses deux frères se révoltent.
Le Wali de Tortose se révolte aussi.

Après plusieurs victoires Hixem réduit
ses frères.
Siège et prise de Gironne; incursions
jusqu'à Carcassonne.
Hixem finit la grande mosquée de Cor-
doue.

Il nomme son héritier.
Mort d'Hixem.

ALHAKEM I.
Suleiman et Abdala se révoltent de
nouveau.

Alhakem reprend Lérida, Gironne et
Barcelone.

Il envahit la Gaule narbonnaise.
Il défait ses deux oncles dans une ba-

J. C. Hég.

ROIS DES ASTURIENS.

ROIS DE CORDOUE.

801 185 Charlemagne envoie une armée sous les ordres de Louis son fils.

802 186 Alphonse remporte une victoire sur les généraux d'Alhakem.

805 190

806 191

811 196 Progrès des Asturiens ; ils soumettent le pays jusqu'au Duéro.

812 197

813 198

Louis prend Tortose, qui est reprise par escalade.

815 200

817 202

820 205 La guerre continue sur le Duéro avec des succès balancés.

821 206

822 207

823 208

828 213

taille rangée ; Tolède se rend peu de temps après.

Il poursuit Sulciman, qui périt en combattant. Abdala se soumet.

Gironne et Barcelone se rendent aux Français.

Alhakem marche contre le wali de Tortose, le fait prisonnier et le fait mourir.

Le jeune Edris, âgé de onze ans, est proclamé roi de Fex.

Le wali de Tolède fait périr 400 des principaux habitants.

Conspiration à Cordoue découverte ; 300 conjurés sont égorgés.

Le prince Abdrahman, fils du roi, part pour l'armée.

Il reprend Gironne, dévaste Narbonne.

Il passe dans les Asturies, défait complètement l'armée d'Alphonse, et reprend Zamora.

Abdrahman est proclamé wali alhadi ou héritier du trône.

Soulèvement dans Cordoue à l'occasion d'un nouvel impôt.

Alhakem, à la tête de sa garde, fonde sur le peuple, et en fait un affreux carnage. Il fait raser le faubourg qu'habitaient les rebelles, et en bannit tous les habitants. Les proscrits s'embarquent, s'emparent de l'île de Crète, et fondent Candie.

Alhakem est surnommé Abu el Aasi, le Cruel.

Mort d'Alhakem.

ABDÉRAHMAN II.

Son grand oncle Abdalà revient d'Afrique avec des troupes ; il est vaincu, et se retire à Valence.

Abdrahman investit la ville ; Abdalà rend les armes.

Abdrahman assiège et prend Barcelonne.

Mort d'Abdalà. Aderahman établit à cette occasion le droit aux enfants de succéder à leur père, et le droit des pères de disposer du tiers de leurs biens.

Ambassade de l'empereur d'Orient à Cordoue. Révolte de Mérida.

Siège et prise de Mérida.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

vij

J. C. Hég.

ROIS DES ASTURIENS.

ROIS DE CORDOUE.

			Révolte de Tolède qui soutient un siège de plusieurs années.
832	217		Mérída se révolte de nouveau.
834	219		Est forcée de se rendre au bout de deux ans.
835	220	Alphonse n'ayant point d'enfans, désigne pour lui succéder son cousin Ramire.	
		Le comte Asnar s'empare de la Navarre, et se soustrait à l'obéissance de Pépin.	
838	225		Tolède capitale.
			Expédition maritime contre Marseille dont les faubourgs sont pillés.
841	227	Avantages remportés par les Navarrais.	Nouvelle ambassade de Constantinople.
842	228	Mort d'Alphonse II.	
		RAMIRE I.	
843	229		Les Normands pillent Lisbonne.
844	230		Ils ravagent les côtes d'Andalousie, et pillent Sidonia.
846	232		Horrible sécheresse en Espagne.
850	236	Mort de Ramire.	
		ORDOGNE I.	
852	238		Abdérâhman désigne son successeur.
			Il soutient les mécontents de la Galice.
			Mort d'Abdérâhman.
			MUHAMAD I.
853	239		Il décide une grave question religieuse.
859	243		Révolte de Tolède et de Saragosse.
			Tolède capitale après un siège de six ans.
860	246		Nouvelle irruption des Normands; ils pillent Algéciras.
		Ordogne pousse ses conquêtes jusqu'à Salamanque.	
861	247		Le prince Almondhir va commander l'armée; il repousse les Asturiens et les Navarrais.
863	249		Muhamad bat les chrétiens, et les poursuit jusqu'à Compostelle.
			Révolte d'Omar ben Hafs, connu sous le nom d'Hafsûn; il s'empare de plusieurs villes de l'Aragon.
866	252	Mort d'Ordogne I.	Hafsûn massacre par trahison une division de l'armée de Muhamad.
		ALPHONSE III, le Grand.	Le prince Almondhir marche contre lui et remporte une victoire complète. Hafsûn se sauve seul dans les montagnes.
867	254	Il reprend Salamanque, et assiège Coria.	
		Les Navarrais, conduits par Sanche leur comte, battent les Musulmans.	
872	259		Bataille de Sahagun entre les Asturiens et les Arabes. Les deux partis s'attribuent la victoire.
878	265	Fortun, comte de Navarre, prend le titre de roi.	Le prince Almondhir assiège Zamora; le roi des Asturies fait lever le siège.
880	267		Violent tremblement de terre; plusieurs villes sont renversées.
			Hafsûn, aidé des Navarrais, paraît do

			nouveau en armes, et s'empare de beaucoup de places.
882	269		Bataillesanglante livrée par Almondhir, dans laquelle Hafsûn est blessé à mort, et Garcie, comte ou roi de Navarre, est tué.
885	270		Almondhir est nommé wali alhadi.
			Calib, fils d'Hafsûn, continue la guerre et s'empare de Tolède.
886	275		Mort de Muhamad.
		ALMONDIR ben Muhamad.	
			Il va investir Tolède.
888	275		Almondhir livre bataille aux rebelles; il est tué au fort de la mêlée; ses troupes remportent la victoire.
		ANDALÂ ben Muhamad, son frère, est proclamé à Cordoue.	
			Tandis qu'il poursuit les rebelles, son fils Muhamad se révolte à Séville.
			Autre révolte à Jaën.
890	277		Abdalâ bat complètement les rebelles.
			Les troubles recommencent et durent plusieurs années.
895	282		Le prince Muhamad est vaincu et fait prisonnier; il meurt peu de temps après dans sa prison.
901	288		Calib, toujours maître de Tolède, lève une forte armée, et porte la guerre dans les états d'Alphonse.
		Alphonse bat les Maures près de Zamora.	
		Troubles dans le Léon.	
911	299	Mort d'Alphonse.	Calib se soutient à Tolède.
		GARCIE.	Abdalâ désigne pour son successeur Abdérahman, son petit-fils.
912	300		Quelque temps après il meurt.
			ABDÉRAHMAN III, Anasir Lédinala Amir Almuménin.
913	301		Bataille sanglante livrée au rebelle Calib, dont l'armée est presque détruite en entier; il se sauve presque seul.
914	302	Mort de Garcie.	
		ORDOGNE II. Il prend le titre de roi de Léon et des Asturies.	
915	303		Abdérahman pacifie les Alpuxarres.
918	306		Mort de Calib.
			Nouveaux troubles dans les Alpuxarres.
923	310	Mort d'Ordogne II.	Abdérahman termine cette guerre par la défaite des rebelles et la ruine de leur parti.
		FROILA II, usurpateur.	Siège de Tolède, occupée par les enfants de Calib.
924	311	Mort de Froila.	
		ALPHONSE IV.	
927	315	Dans un moment de désespoir, causé par la mort de sa femme, il abdique en faveur de son frère.	Capitulation de Tolède, qui avait persévéré quarante-cinq ans dans la révolte.
		RAMIRE II.	
		Alphonse se repent et prend les armes; il est vaincu et jeté dans une prison.	Ravages commis par Ramire dans les terres des Maures; il ruine Talayéra.
929	317		Le prince Almudafar marche contre

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

ix

J. C. Hég.

ROIS DE LÉON.

ROIS DE CORDOUE.

- 931 319
 932 320
 934 322 Ramire envahit la Lusitanie ; est repoussé par Almudafar.
 936 324

- 938 327

Ramire tente de faire lever le siège. Après une bataille très-meurtrière, il est contraint de se retirer.

- 940 329 Ramire reprend les armes et surprend Zamora.

- 941 330 Ramire obtient une trêve de cinq ans.

- 944 333

- 949 338

- 950 339 Mort de Ramire.

ORDOGNE III.

Troubles excités par Ferdinand Gonzalez, comte de Castille.

- 951 340 Ordogne répudie sa femme, fille de ce comte, et épouse Elvire, fille d'un seigneur de Galice.

- 955 344 Mort d'Ordogne III.

SANCHE le Gros.

Le comte de Castille fait élire un fils d'Alphonse IV, nommé Ordogne, et lui fait épouser la femme répudiée d'Ordogne III.

Sanche se sauve en Navarre.

ORDOGNE IV, usurpateur.

- 959 348
 960 349 Sanche, aidé d'Abdérâhman, fait la conquête de ses états.

Ramire ; au moment de la bataille il égorge ses prisonniers ; Ramire est défait.

Abdérâhman prend Tanger et Ceuta, et est proclamé dans Fez.

Construction du superbe palais et de la ville de Médina Azhara, près de Cordoue.

Le roi ajoute à ses titres celui d'imam, chef de la religion ; il portait depuis son avènement celui d'amir al-muménin, prince des fidèles.

Abdérâhman entre dans le Léon avec une armée formidable ; il assiège Zamora.

Zamora prise d'assaut ; combat sanglant dans l'enceinte de ses murs.

Bataille de Saint-Etienne de Gormaz, gagnée par les Musulmans ; reprise de Zamora.

Abdérâhman s'empare de Lérída, dernier asile des enfans de Calib.

Abdalâ, fils d'Abdérâhman, conspire contre lui ; il est découvert, et arrêté. Il périt étouffé dans sa prison.

Ambassade solennelle de l'empereur d'Orient, et magnificence du roi de Cordoue.

Progrès des armes d'Abdérâhman en Afrique.

Etat florissant de Cordoue.

Guerres en Afrique ; révolution.

J. C. Hég.

ROIS DE LÉON.

ROIS DE CORDOUE.

		Ordogne prend la fuite, et se réfugie chez les Maures.	Abdérachman perd les états d'Almagreb, hors les places de la côte.
		SANCHE remonte sur le trône.	Abdérachman envoie en Afrique une puissante armée, reprend Fez et tout ce qu'il avait perdu.
961	350		Mort d'Abdérachman III.
965	352		ALHAKEM II Almostanzir Bilah.
965	354	Sanche demande et obtient une trêve.	Guerre contre le roi de Léon.
967	356	Il meurt empoisonné, dit-on, par le comte de Castille.	Il fait fleurir les arts, et principalement les lettres.
		RAMIRE III.	
			Nouvelles guerres en Afrique, qui ne se terminent qu'au bout de quelques années.
976	366		Mort d'Alhakem.
			HIXEM II el Muyad Bilah.
			Muhamad ben Abi Amer, surnommé Almanzor, est créé lagib, et gouverne l'état.
982	372	BERMUDE II, fils d'Ordogne III et d'Elvire, est élu par les seigneurs de Galice, mécontents de Ramire.	
		Celui-ci, vaincu dans une bataille, meurt peu de temps après.	
983	375		Almanzor prend et saccage la ville de Léon.
984	374		Il prend Barcelone.
985	375		Il fait périr Alhasan, émir de Fez, qui s'était révolté. En Alhasan finit la dynastie des Edris.
		Aventure tragique des sept enfans de Lara.	Tout le pays d'Almagreb rentre dans l'obéissance.
986	376		Almanzor saccage la Galice, et Saint-Jacques de Compostelle.
991	381		Nouveaux troubles en Afrique.
994	384		Il retourne en Galice, emporte les cloches de Saint-Jacques de Compostelle, et les fait déposer dans la mosquée de Cordoue.
995	385	Les Castillans sont défaits par Almanzor. Garcie, leur comte, est fait prisonnier, et meurt de ses blessures.	
997	387		Almanzor envoie son fils Abdelméléc en Afrique. Celui-ci y rétablit les affaires, et dompte les rebelles.
999	389	Mort de Bermude.	
		ALPHONSE V.	
1000	391		La mort de Zéyri, chef des rebelles, rend le calme à l'Afrique.
		La régence de Léon s'unit pour résister, avec Sanche le Grand, roi de Navarre, et avec le comte de Castille.	Préparatifs immenses d'Almanzor contre les chrétiens. Abdelméléc lui envoie des troupes africaines.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

xj

J. C. Hég.

ROIS LE LÉON.

ROIS DE CORDOUE.

1001	392	Bataille de Calat-Anosor, non loin de Médina-Céli. Les Arabes font une perte immense. Almanzor ordonne la retraite pendant la nuit; il meurt de douleur. Il avait fait cinquante-quatre campagnes contre les chrétiens, toujours victorieux. Abdelméléc lui succède dans la charge d'hagib.
1003	394	Il saccage la ville de Léon, et achève de raser ses murailles.
1007	398	Il dévaste le Portugal, détruit Avila, et ruine Salamanque.
1008	399	Mort d'Abdelméléc. On soupçonne qu'il fut empoisonné. Son frère Abdérahman lui succède. Il aspire à se faire nommer, par Hixem, wali-alhadi, ou héritier du trône. Révolte de Muhamad, cousin du roi. Abdérahman périt par le supplice. Muhamad fait publier la mort d'Hixem, et quand ce bruit s'est répandu, il emprisonne le prince et s'empare du trône, sous le nom de MUHAMAD II et Modhi Bilah. Révolte des tribus africaines. Suleiman, leur chef, dispute la couronne. Muhamad, battu, se sauve à Tolède, et s'allie avec Raymond, comte de Barcelone.
1009	400	Suleiman entre à Cordoue. Six mois après, il est chassé par Muhamad.
1010	401	Hixem est tiré de sa prison par l'hagib de Muhamad, mécontent. Muhamad est décapité. HIXEM II remonte sur le trône. Les Africains ont des intelligences dans Cordoue; ils s'en emparent, et proclament SULEIMAN, Almostain Bilah.
1012	403	Hixem disparaît pour toujours.
1014	405	Les walis des provinces commencent à refuser l'obéissance au roi de Cordoue. Ceux d'Afrique se rendent indépendans. Ali ben Hamud, de la race des Alides, wali de Ceuta, passe en Espagne. Expédition maritime de quelques habitants de Lisbonne à des îles lointaines, qui paraissent être les Açores.
1015	406	Conquête des îles Baléares par Mugéhid, wali de Dénia.
1016	407	Bataille sanglante entre Ali ben Hamud et Suleiman; ce dernier est vaincu. Il est tué par Ali.
1017	408	ALI ben Hamud, premier de la race des Alides, est proclamé à Cordoue. ABDÉRAHMAN IV, Almortadir, de la race d'Omeya, est élu par le parti des Alaméria, et règne à Jaén. Guerres civiles. Ali ben Hamud est étouffé dans le bain par ses esclaves.

			ALCASIM ben Hamud, son frère, second Alide, est proclamé à Cordoue.
			Yahie ben Ali, neveu d'Alcasim, dispute la couronne.
1019	410		Ils s'accordent. Yahie doit garder Cordoue, et Alcasim Malaga et Séville.
			Yahie enfreint le traité; Alcasim le chasse de Cordoue.
1022	413		La cruauté d'Alcasim arme les Cordouans contre lui. Il est forcé de fuir.
			Abdérachman IV est tué dans une bataille, au moment où ses troupes obtiennent la victoire.
1023	414		ABDÉRAHMAN V Almostadir Bilah, frère de Muhamad II, est élu au bout d'un court interrègne par les habitants de Cordoue.
			Il est assassiné quarante-sept jours après.
			MUHAMAD III, cousin et meurtrier du précédent.
			Yahie ben Ali assiège Alcasim dans Xérez, se saisit de lui et le met en prison.
1024	415		Les walis des provinces se rendent indépendans.
1025	416		Les Cordouans se révoltent. Muhamad s'enfuit et se sauve à Uclés. L'alcaïde l'empoisonne quelques jours après.
			YAHIE ben Ali, troisième Alide, est appelé et proclamé à Cordoue.
			Muhamad aben Abed, wali de Séville, se révolte contre lui.
1026	417		Yahie est tué dans une bataille. Aben Abed, vainqueur, se fait souverain dans Séville.
			HIXEM III el Motad Bilah, frère d'Abdérachman IV, est élu par les Cordouans.
1027	418	Alphonse V fait la conquête d'une partie du Portugal, et est tué au siège de Viseu.	
			Hixem, craignant le séjour de Cordoue, va commander l'armée de la frontière, et y reste environ trois ans.
		BERMUDE III lui succède.	Ses wasirs le pressent de venir à Cordoue.
1029	420		Il y est reçu aux acclamations générales.
1031	422		Au bout de deux ans le peuple demande sa déposition.
			Il se retire dans un château éloigné, où il meurt six ans après.
			En lui s'éteint la dynastie d'Omeya.

Fin du califat d'Occident.

GERWAR ben Muhamad est élu roi de Cordoue.

Il change la forme du gouvernement, et établit un conseil de wasirs chargé de l'administration.

Les walis des provinces s'érigent en souverains.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

xiiij

J. C. Hég.

ROIS DE LÉON.

ROIS DE CORDOUE.

- 1033 424
- 1035 426 Les états de Sanche le Grand, roi de Navarre, se divisent entre ses quatre enfans. La Castille et l'Aragon sont érigés en royaumes.
- 1036 427 Bermude fait la guerre au roi de Castille, son beau-frère.
- 1037 428 Il est tué dans une bataille. La Castille et le Léon se réunissent sous la main de
FERDINAND I.
- 1039 430
- 1042 433
- 1044 435
Le roi de Castille et de Léon s'empare de toute la vieille Castille.
Le roi d'Aragon menace Saragosse.
- 1046 438
- 1048 440
- 1051 443
- 1052 444
- 1054 446 Ferdinand remporte une grande victoire sur le roi de Navarre, qui est tué dans le combat.
- 1055 447
- 1060 452
- Séville, Carmone, Malaga, Algéciras, Grenade, ont des rois particuliers.
Alutérie, Dénia, Valence, ont aussi des rois de la famille des Alaméris, ou descendants de l'hagib Almanzor.
Saragosse, Huesca, Lérida, ont d'autres princes de la race des Beni Hud.
L'Algarbe et la Lusitanie forment une confédération dont le chef est le roi de Badajoz, de la race des Beni Alaftas.
Ismail ben Dylnún fonde le royaume de Tolède.
Aben Abed, roi de Séville, fait la guerre à celui de Carmone.
Son armée est complètement battue.
Il fait courir le bruit qu'Hixem II vit encore, et qu'il est à Séville.
Il parvient à repousser tous ses ennemis.
- Il sème la division parmi les alliés du roi de Carmone.
- Troubles et guerre civile à Malaga.
Gebwar tente de soumettre les walis rebelles.
Aben Abed, roi de Séville, meurt et a pour successeur son fils Muhamad Almoatided.
Mort de Gebwar.
MUHAMAD ben Gebwar est élu.
- Il reprend la guerre contre le roi de Carmone.
Le roi de Tolède la déclare à Muhamad ben Gebwar.
Coalition contre le roi de Tolède.
Le roi de Séville prend Gibraltar et plusieurs autres places.
Il soumet toute la partie méridionale de l'Andalousie.
- Guerre de plusieurs années entre les rois de Séville et de Tolède.
Le roi de Tolède, après plusieurs victoires, met le siège devant Cordoue.
Le roi de Séville vient au secours de la ville, bat complètement les assiégeans, et s'empare par trahison de Cordoue.

- Muhamad ben Gebwar, déjà malade , meurt de désespoir.
Abdelmélis son fils est mis en prison et y meurt.
Cordoue cesse d'être capitale d'un royaume, et fait partie des domaines du roi de Séville qui s'y fait proclamer.
MUHAMAD ALMOATÉDED, roi de Séville et de Cordoue.
Le roi de Tolède s'empare de Valence.
- 1065 457 Mort de Ferdinand I.
Il avait partagé ses états entre ses enfans, donné le Léon à Alphonse, la Castille à Sanche, la Galice et le Portugal à Garcia, des villes à ses filles.
- 1066 458 ALPHONSE VI le brave.
Guerre entre le Léon et la Castille.
Alphonse est fait prisonnier, et renfermé dans un monastère.
Sanche s'empare du Léon, et puis de la Galice.
Garcie se sauve à Séville.
- 1068 460 Ramire, roi d'Aragon, est tué dans une bataille qu'il livre au roi de Saragosse.
- 1069 461 Alphonse s'échappe de prison, et se réfugie à Tolède.
Mort de Muhamad Almoatéded.
- MUHAMAD ALMOSTADIR el Muyad Bilal, son fils et son successeur.
- 1072 464 Sanche assiège sa sœur Urraque dans Zamora; il est tué à ce siège.
Alphonse et Garcia rentrent dans leurs états.
Le Cid et les seigneurs de Castille exigent d'Alphonse le serment qu'il n'a pas trempé dans le meurtre de son frère Sanche.
Il dépoille Garcia, et réunit la Galice au Léon et à la Castille.
- 1073 465 Alliance de Muhamad et de Raymond, comte de Barcelone, qui lui fournit un corps de dix mille hommes.
Il assiège Murcie.
Le roi de Tolède bat son armée et lui fait lever le siège.
- 1074 466 Le roi de Tolède s'empare de Cordoue et de Séville par surprise.
Il tombe malade à Séville.
- 1075 467 Muhamad, qui était du côté de Malaga, ramène son armée à Séville et s'en rend maître. Le roi de Tolède meurt le même jour.
Il reprend Cordoue.
- 1076 468 La Navarre tombe dans

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

XV

J. C. Hég.

ROIS DE LÉON.

ROI DE CORDOUE.

		le domaine du roi d'Aragon.			Il s'empare de Murcie. Il fait un traité d'alliance avec Alphonse contre le roi de Tolède. Il prend Bâza, Algéciras. Le peuple de Tolède se révolte contre son roi Yahie ben Ismaïl.
1080	472			
1081	473	Guerres sanglantes entre le roi d'Aragon et celui de Saragosse. Alphonse ravage le royaume de Tolède.			Le roi de Badajoz vient secourir le roi de Tolède, et le ramène dans sa capitale. Muhamad achève la conquête de l'Andalousie. Le roi Yahie se retire à Valence.
1084	477	Alphonse force le roi de Badajoz à se retirer.			Mésintelligence entre Alphonse et Muhamad.
1085	478	Alphonse assiège et prend Tolède.			
1086	479	Il étend ses conquêtes, prend Madrid, Maquêda, Guadalaxara. Il demande à Muhamad la remise de plusieurs places frontières.			
		Alphonse demande du secours aux rois d'Aragon et de Navarre. Il se retire à Tolède avec les débris de son armée, et il s'y fortifie.			Muhamad convoque un congrès où se trouvent les rois de Grenade, d'Almérie et de Badajoz. On arrête d'appeler le roi de Maroc Jusef ben Taxfin. Celui-ci demande la cession d'Algéciras. Il arrive en Espagne avec une armée nombreuse, et marche contre Alphonse. Bataille de Zalaca, gagnée par le roi de Maroc. Jusef repasse en Afrique.
1087	480	Le Cid remporte une victoire sur le roi de Séville. Sanche, roi d'Aragon, est blessé au siège d'Huesca.			
1088	481	Plusieurs princes français viennent au secours d'Alphonse. Alphonse va au secours d'Alid avec une forte armée, et force Jusef à se retirer.			Jusef est rappelé par Muhamad. Il fait le siège de la forteresse d'Alid, dans le royaume de Murcie. Divisions entre les rois de l'Andalousie. Jusef retourne en Afrique.
1090	483	Il démantèle Alid qu'il abandonne. Il marie sa fille Urrique avec Raymond, comte de Bourgogne.			
1091	484			Jusef revient pour la troisième fois en Espagne dans le dessein de la conquérir. Il s'empare de Grenade, et retourne à Ceuta, d'où il envoie de nouvelles troupes. Ses généraux prennent Séville et Cordoue.
		Alphonse envoie une armée au secours de Muhamad; elle est battue.			

J. C. Hég.

ROIS DE LÉON.

ROIS DE CORDOUE.

- 1092 485
- 1093 486 Les Aragonnais commettent de grands dégâts sur les terres de Saragosse, et prennent plusieurs villes.
- 1094 487
- Muhamad et sa famille sont chargés de fers, et envoyés en Afrique.
Les Africains prennent Almérie.
Xativa, Dénia et Valence tombent aussi en leur pouvoir.
Le roi de Saragosse obtient de Jusef un traité d'alliance, et conserve ses états.
Il repousse les Aragonais avec le secours des Africains.
- Ceux-ci prennent Badajoz ; le roi est trahit et égorgé.
Fin de tous les royaumes de l'Andalousie et de l'Algarbe.

DYNASTIE DES ALMORAVIDES.

ROIS MAURES D'ESPAGNE.

Jusef ben Taxfin est proclamé souverain de toute l'Espagne mahométane.

- 1095 488 Le Cid s'empare de Valence et s'y établit.
Alphonse marie Thérèse, sa fille naturelle, avec Henri, comte de Besançon, et lui donne pour dot toute la partie conquise de la Lusitanie, sous le nom de comté de Portugal.
- 1099 492 Mort du Cid Rodrigue.
- 1102 495
- 1103 496
- 1105 498 Alphonse continue la guerre avec des succès variés.
- 1107 500
- 1108 501 Mort du comte de Bourgogne.
Alphonse assemble une armée ; il fait marcher avec elle son fils Sanche, âgé de dix ans.
- 1109 502
- Les Almoravides assiègent Valence, défendue par Chimène, veuve du Cid.
Valence capitule. Tous les petits princes voisins se soumettent à Jusef.
Jusef vient à Cordoue, y convoque tous les walis, et fait reconnaître pour son successeur son fils Ali.
- Jusef repart pour l'Afrique, et meurt âgé de cent ans.
Ali ben Jusef est proclamé à Maroc et en Espagne.
Il envoie beaucoup de troupes.
- Bataille d'Ucles où l'infant Sanche est tué avec son gouverneur, et l'élite de la noblesse de Léon et de Castille.
Les Almoravides tentent de surprendre le roi de Saragosse.
Ils sont défaits par le comte de Barcelone.
- La princesse Urraque, veuve du comte de Bourgogne, épouse Alphonse I, roi d'Aragon et de Navarre.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

xvii

J. C. Hég.

ROIS DE LÉON.

ROIS MAURES D'ESPAGNE.

- Mort d'Alphonse VI.
URRAQUE, sa fille, lui succède en vertu de son testament.
Son mariage est malheureux.
- 1110 503 Les évêques ménagent un rapprochement entre les époux.
Nouvelle rupture.
Les partisans de la reine et ceux d'Alphonse d'Aragon prennent les armes.
- 1111 504 Alphonse, vainqueur, s'empare de Léon.
Les Galiciens gardent chez eux Alphonse-Raymond, fils d'Urraque et de son premier mari. Ils le proclament roi de Galice.
- 1113 507 Le roi d'Aragon fait la paix, et se retire dans ses états.
Son mariage avec Urraque est déclaré nul par les évêques.
- 1116 510 Urraque perd la Castille qui élit Alphonse-Raymond.
- 1117 511 Le roi de Sarraïosse traite avec le roi d'Aragon.
Ali ben Jusef envoie une armée contre ce dernier. Elle est forcée de se retirer avec beaucoup de perte.
- 1118 512 Siège et prise de Sarraïosse par le roi d'Aragon.
- 1120 514 Les Almoravides sont de nouveau battus par Alphonse, qui prend Calatayud et Daroca.
- 1121 515 Révolte à Cordone promptement apaisée par les soins d'Ali ben Jusef.
- 1122 516 Victoires en Afrique de Mélédi, chef des Almohades.
- 1123 517 Victoire d'Alcaraz, remportée par Alphonse d'Aragon sur les Almoravides.
- 1125 519 Les Almohades assiègent Maroc, et sont contraints de se retirer.
- Alphonse d'Aragon, appelé par les Musarabes de Grenade, parcourt l'Andalousie, fait beaucoup de butin, et menace Grenade.
- 1126 520 Il rentre dans ses états suivi d'une foule de familles musarabes qu'il établit à Sarraïosse.
Mort de la reine Urraque.
ALPHONSE-RAYMOND VII, déjà roi de Galice et de Castille, le devient de Léon.
Ali ben Jusef fait transporter en Afrique une grande partie des Musarabes de Grenade.

Il envoie en Espagne son fils Taxfin ,
qui défait les Castillans près de Badajoz.

- 1130 524 Guerre entre Alphonse d'Aragon et Alphonse de Léon. Elle se termine par négociation.
Alphonse d'Aragon poursuit la conquête des états de Sarragosse.
- 1153 527 Alphonse de Léon envahit l'Andalousie , et campe à la vue de Cadix.
- 1154 528 Alphonse d'Aragon assiège Fraga. Les Almoravides accourent au secours de la place. Alphonse est tué en combattant.
La Navarre se sépare de nouveau de l'Aragon.
Alphonse de Léon reçoit des princes d'Espagne le titre d'empereur.
Ces mêmes princes se liguent ensuite contre lui.
1157 531 Il les force à faire la paix.
Réunion de l'Aragon et de la Catalogne sur la tête de Raymond-Béranger, comte de Barcelone, époux de Pétronille, fille de Ramire II, mort cette année. Les chevaliers du temple, qu'Alphonse avait institués pour ses héritiers, se contentent de quelques terres que Raymond leur donne.
- 1138 532 L'empereur Alphonse fait et abandonne le siège de Coria.
- 1139 533
Le comte de Portugal reçoit de son armée le titre de roi.
- 1141 535 L'empereur prend Coria.
- 1143 538 Il reprend Mora, et bat les Almoravides.
- 1144 539 :

Abdelmumen, disciple du Méhédi, a de nouveaux avantages sur le roi de Maroc, Mort du Méhédi; Abdelmumen lui succède.

Le prince Taxfin est rappelé en Afrique par les dangers de son père.

Les walis de l'Algarbe sont entièrement défaits par le comte de Portugal.

Mécontentement général des Andalous contre les Almoravides.

Soulèvement dans l'Algarbe. Aben Cosai s'empare de plusieurs places.

Révolte à Valence, à Almería, à Malaga, à Cordoue.

Ali ben Insef meurt à Maroc.

Taxfin ben Ali lui succède.

Abdelmumen remporte de nouvelles victoires.

Taxfin meurt tragiquement en fuyant d'Oran.

Abdelmumen s'empare de tous les états de Maroc, à l'exception de la capitale.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

XIX

J. C. Hég.

ROIS DE LÉON.

ROIS MAURES D'ESPAGNE.

1145 540 INTERRÈNE.

Les troubles se succèdent en Andalousie. Une foule de petits souverains s'élèvent, tombent, se succèdent rapidement, et se font une guerre cruelle.

Aben Gania, général des Almoravides, se soutient quelque temps à Cordoue et à Séville ; partout ailleurs les Almoravides sont expulsés.

Muhamad ben Sad forme un royaume à Valence.

1146 541 Abdelmumen est appelé en Espagne par Aben Cosai ; il y envoie une armée qui s'empare d'Algéciras.

En même temps il se rend maître de Maroc, et fait mourir Ibrahim, fils et successeur de Taxfin. Il est proclamé roi de Maroc.

1147 542 L'empereur Alphonse prend Almérie.

Il envoie de nouvelles troupes en Espagne.

Le roi de Portugal prend Lisbonne.

Abdelmumen est proclamé dans l'Algarbe.

DYNASTIE DES ALMOHADES.

1148 543 ABDELMUMEN.

Aben Gania meurt des blessures qu'il a reçues dans une bataille.

1152 547 Il ne reste aux Almoravides que le château ou l'Alcazaba de Grenade.

Les Almohades assiègent Almérie, qui soutient un blocus de cinq ans.

1157 552 La guerre continue plusieurs années avec des succès variés.

Abdelmumen fait passer en Espagne une troisième armée sous les ordres de son fils Cid Jusef.

L'empereur livre aux Almohades une bataille où chaque parti s'attribue la victoire ; il reprend dès le lendemain le chemin de ses états, et meurt avant d'arriver à Tolède.

FERDINAND II. La Castille est de nouveau séparée du Léon, et elle a pour roi SANCHE III, frère de Ferdinand.

1158 553 Mort de Sanche. Il a pour successeur Alphonse VIII, qui n'a que deux ou trois ans. La régence est déferée à Ferdinand II, son oncle.

La guerre continue entre les chrétiens et les Maures. Les Portugais s'agrandissent.

1160 555 Abdelmumen soumet toute l'Afrique jusqu'à Tunis.

1161 556 Il débarque à Gibraltar.

1162 557 Repousse les Portugais. Défait Muhamad ben Sad, roi de Valence.

Retourne à Maroc, où il assemble une armée innombrable.

1163	558	Il est surpris par la mort. Jusef Abu Jacub, son fils, est proclamé roi de Maroc et d'Espagne.
1165	560	Muhamad ben Sad continue la guerre. Il est vaincu par le prince Cid Abu Saïd, et contraint de se renfermer dans Valence.
1171	566	Jusef abu Jacub vient en Espagne. Les Almohades sont introduits par trahison dans Valence. Muhamad ben Sad se salue à Majorque ; les Almohades sont maîtres de toute l'Espagne.
1173	568	Les Castillans sont vaincus par les Almohades.
1174	569	Guerre entre le Léon et la Castille.
1175	570	Les Almohades prennent Tarragone sur les Aragonnais.
1177	572	Horrible peste à Maroc. Les Almohades ravagent les environs de Tolède.
1178	573	Jusef abu Jacub retourne en Afrique et revient l'année suivante avec une puissante armée. Il assiège Santarem en possession. Par une funeste méprise son armée se retire pendant la nuit ; resté presque seul dans son camp, il est attaqué et tué par les assiégés. L'armée de retour prend et saccage Santarem.
1188	584	Jacob ben Jusef, surnommé Almanzor. Il apaise des troubles en Afrique.
		Mort de Ferdinand II. Alphonse IX son fils. Il fait un traité d'alliance avec Alphonse VIII, roi de Castille, son cousin.
119	585	Jacub vient en Espagne, ravage le Portugal jusqu'à Lisbonne, et retourne à Maroc.
1190	586	Les Portugais reprennent plusieurs places.
1191	587	Les Almohades à leur tour défont les Portugais.
1195	591	Jacub, rétabli d'une longue maladie, prépare une expédition formidable contre les chrétiens, et revient en Espagne.
		Alphonse de Castille demande du secours aux rois de Léon et de Navarre, et il livre bataille aux Maures sans attendre leur arrivée.
1196	592	Bataille d'Alarcon, gagnée par Jacub sur les Castillans.
1197	593	Jacub fait construire une mosquée à Séville, et la tour appelée depuis la <i>Giralda</i> , pour perpétuer le souvenir de cette victoire.
1199	595	Il ravage la Castille et le Portugal. Il s'en retourne à Maroc. Mort de Jacub ben Jusef.
		Il donne sa fille Béren-gère en mariage au roi de Léon.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

XX]

J. C. Hég.

ROIS DE LÉON.

ROIS MAURES D'ESPAGNE.

- Le pape refuse de ratifier la dispense donnée par les évêques.
- 1202 598 Alphonse IX et Bérengère sont forcés de se séparer ; la légitimité de Ferdinand, issu de ce mariage, n'est pas contestée.
- 1209 605 Muhamad assemble une armée innombrable pour venir en Espagne.
- 1210 607 Tous les princes chrétiens se réunissent pour résister à Muhamad. Au bout d'un an cette armée passe la mer et aborde en Andalousie.
- Le roi de Navarre se rend à Séville, où il a une entrevue avec le roi de Maroc.
- 1211 608 Muhamad fait le siège de Salvatierra, où il perd beaucoup de monde.
- Les princes chrétiens rassemblent leurs troupes. Salvatierra capitule au bout de plusieurs mois.
- 1212 609 L'armée maure va camper entre Jaën et Baëza.
- Le roi de Castille et ses alliés les rois de Navarre et d'Aragon marchent à l'ennemi.
- Un berger conduit l'armée à travers la Sierra Morena.
- Bataille d'Alacub, ou de *Las Navas de Tolosa*, où Muhamad Anasir est complètement défait.
- Suites heureuses de la victoire; prise de plusieurs villes. Il se sauve à Maroc, et, abandonnant les affaires, il s'enferme dans son harem.
- 1213 610 Il meurt, dit-on, empoisonné.
- Le roi d'Aragon est tué en France en combattant contre les Albigeois; il laisse sa couronne à Jacques I, encore enfant, surnommé depuis le Victorieux et le Conquérant.
- Abu Jacub Almostansir, roi de Maroc et d'Andalousie.
- 1214 611 Mort du roi de Castille Alphonse VIII. Il a pour successeur son fils Henri I. La régence passe à Bérengère, femme du roi de Léon.
- 1217 614 Mort tragique du jeune Henri. Sa sœur Bérengère, à qui la couronne appartenait, fait élire son fils Ferdinand III, surnommé le Saint.
- Ce prince, quoique jeune, rétablit la paix dans la Castille, et éteint les factions.

J. C. Hég.

ROIS DE LÉON.

ROIS MAURES D'ESPAGNE.

- 1218 615 La guerre continué plusieurs années sans aucun résultat remarquable.
- 1223 620 La mort d'Abu Jacub devient dans tout l'empire le signal des troubles et de la révolte.
- 1224 621 **ABULMÉMO** Abdelwahid ben Jacub Almanzor est élu à Maroc.
- 1224 621 Il est déposé et égorgé au bout de huit mois.
- 1225 622 Abdala abu Muhamad Aladel s'empare de Murcie, et prend le titre de roi.
- 1225 622 Le roi de Castille envahit le royaume de Murcie, et soumet Aladel à un tribut.
- 1226 623 Les Murciens se soulèvent contre lui, le déposent et l'assassinent.
- 1226 623 **OMR** abu Ali Almamun, frère du précédent, est élu à Maroc et en Espagne.
- 1227 624 Les scheiks d'Afrique, mécontents, proclament Yahie ben Anasir, qui vient en Espagne avec des troupes.
- 1227 624 Almamun défait complètement Yahie.
- 1227 624 Le roi de Portugal prend la ville d'Elvas.
- 1227 624 Alphonse IX ruine Badajoz et menace Séville.
- 1227 624 Le roi d'Aragon inquiète les frontières de Valence.
- 1227 624 Le roi de Castille s'empare de la ville d'Alhambra, et assiège Jaën.
- 1228 625 Il passe à Maroc et tire une vengeance cruelle des scheiks. Il abolit les ordonnances du Mèhédi, et donne une autre forme au gouvernement.
- 1228 625 Abu Abdala Muhamad aben Hud, descendant des derniers rois de Saragosse, se révolte contre les Almohades, et se fait proclamer roi des Musulmans d'Espagne.
- 1228 625 Almamun revient en Andalousie.
- 1229 626 Aben Hud, vainqueur d'Almamun, le force à repasser en Afrique.
- 1229 626 Yahie ben Anasir recherche l'alliance d'Aben Hud.
- 1230 627 Mort d'Alphonse IX.
- 1230 627 **FERDINAND III**, roi de Castille, succède à son père, et réunit pour toujours la Castille au Léon.
- 1230 627 Abu Giomail ben Zéyan se fait proclamer roi de Valence.

ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

- 1231 628 Aben Hud se rend maître de Grenade et de Séville.
- 1232 629 Jacques I d'Aragon fait la conquête des îles Baléares.

Almamun meurt près de Séville.

Fin de la domination des Africains sur l'Espagne.

Troubles et divisions à Maroc.

Yahie fait revivre ses droits en Espagne; il assiège Jaën, meurt de ses blessures et lègue ses droits à Muhamad Abu Abdala aben Alhamar, qui prend Jaën.

L'Andalousie est alors partagée entre Giomail ben Zéyan, roi de Valence;

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

xxiiij

J. C. Hég. ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

ROIS MAURES D'ESPAGNE.

- 1233 630 Victoire des Castillans sur Aben Hud, près de Guadalète.
 1235 632 Ferdinand prend la ville d'Ubéda.
 1236 633 Cordoue est emportée par suite d'une surprise qui rend les Castillans maîtres d'une partie des remparts.
 Le roi d'Aragon commence le siège de Valence.
 1237 634
 1238 635

Aben Hud, roi de Murcie, Grenade, Cordoue, Mérida et Séville; et Muhamad aben Alhamar, roi de Jaën.

Aben Hud abandonne Cordoue pour aller se purir Valence.

Arrivé à Almería, il est étranglé dans son lit par ordre de l'alcaïde.

Ali ben Jusef, son frère, est proclamé à Murcie, et assassiné peu de mois après.

Le wali d'Almería se rend à Muhamad Alhamar.

Muhamad Alhamar est reçu dans Grenade par les intrigues de ses amis; il fait de cette ville la capitale de son nouveau royaume.

ROIS DE GRENADE.

MUHAMAD I Aben Alhamar.

Les états d'Aben Hud se partagent entre plusieurs walis.

Le reste des Almohades se concentre dans l'Algarbe, autour de Xérez et de Niebla.

Cinquante mille Maures sortent de Valence et s'établissent dans le royaume de Grenade.

- Le roi d'Aragon oblige Valence à capituler.
 1240 638 Ferdinand III envoie une armée qui s'empare du royaume de Murcie, à l'exception de Lorca.
 1242 640
 1243 641
 1244 642 Il assiège Jaën.
 1245 643 Il défait Aben Alhamar.

Giomail ben Zéyan se rend maître de Lorca et de Carthagène.

Il est dépouillé par les Castillans.

Aben Alhamar se rend au camp de Ferdinand, se déclare son vassal, et lui livre Jaën.

- Il entreprend la conquête du royaume de Séville.
 1246 644 Siège de Séville.
 1247 645 Expulsion des Maures de Valence.
 1248 646 Capitulation de Séville.
 1249 647 Les Portugais prennent plusieurs villes de l'Algarbe.
 1251 649 Ferdinand projette une expédition en Afrique, et fait des armemens considérables à Séville.

Il sert Ferdinand au siège de Séville en sa qualité de vassal.

Les Maures de Valence se réfugient à Grenade.

Aben Alhamar consolide sa puissance à Grenade.

J. C. Hég. ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

ROIS DE GRENADE.

- 1252 650 Il meurt sans avoir pu exécuter ses desseins.
Alphonse X le Sage, ou mieux le Savant.
1254 652 Il fait la conquête de Xérez.
Il prétend à l'empire d'Allemagne.
1255 655 Il prend Arcos, Sidonia, Lebrixa, et il assiège Niebla.

- 1257 655 Alphonse achève de conquérir l'Andalousie et l'Algarbe; il expulse les Almohades d'Espagne.

- 1261 659

Alphonse marche vers l'Algarbe tandis que le roi d'Aragon, son beau-père, attaque Murcie.

- 1264 662

Alphonse tire une vengeance éclatante des villes révoltées.

- 1266 664 Murcie rentre sous l'obéissance d'Alphonse.

- 1268 666 Factions qui troublent la Castille.

- 1270 668 Le prince Philippe et d'autres mécontents passent à Grenade.

- 1273 671

- 1274 672

- 1275 674

Nuñez de Lara, gouverneur d'Ecija, est défait et tué.

L'infant Sanche, archevêque de Tolède, est vaincu, pris et égorgé, pour prévenir une querelle entre les Andalous et les Maures.

Ferdinand, régent du

Au siège de Niebla les assiégés se servent de machines extraordinaires qui paraissent être de l'artillerie.

Aben Alhamar s'occupe de l'administration intérieure de son royaume.

Les Andalous se révoltent contre les Castellans, à Murcie et dans l'Algarbe.

Les walis de Guadix, Malaga et Comares, se révoltent contre le roi de Grenade.

Aben Alhamar désigne son fils aîné pour son successeur.

Aben Alhamar renouvelle ses traités avec le roi de Castille.

Il fait la guerre aux walis rebelles sans pouvoir les soumettre.

Il demande des secours aux nouveaux rois de Maroc de la race des Béni Mérin.

En sortant de Grenade, à la tête de son armée, il est atteint d'un mal violent, et meurt dans la nuit.

MUHAMAD II.

Il se rend à Séville, et renouvelle les traités faits par son père.

Ne pouvant réduire les walis, il appelle à son aide le roi de Maroc, et lui offre Tarifa et Algéciras.

Le roi de Maroc abu Jusef envoie une armée et vient en Espagne.

Les trois walis se hâtent de faire leur soumission.

Les deux rois unissent leurs forces pour attaquer les chrétiens.

Ils dévastent la Castille.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

XXV

J. C. Hég. ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

ROIS DE GRENADE.

		royaume , en l'absence d'Alphonse qui était en Italie , meurt de maladie et de fatigue.		
		Sanche, surnommé le Brave, second fils du roi, va prendre le commandement de l'armée.		Abu Jusef, contraint à demander la paix, s'en retourne en Afrique.
		Alphonse revient d'Italie.		Muhamad demande aussi la paix.
1276	675	Sanche se fait déclarer successeur au trône, au préjudice des enfans de Ferdinand, qui était l'aîné.		
		Mort de Jacques I, roi d'Aragon.		
1278	677			Siège d'Algéciras par les Castellans; leur flotte souffre d'une épidémie.
1279	678			Elle est attaquée et détruite par le roi de Maroc.
		Alphonse fait une trêve avec le roi de Maroc.		Le roi de Grenade recommence la guerre.
1280	679	Il tombe malade à Alcala.		Il a de l'avantage sur le prince Sanche.
1281	680	Les états de Walladolid déclarent Alphonse déchu du trône, et proclament Sanche.		
		Le roi demande inutilement du secours à tous ses voisins; il s'adresse au roi de Maroc, qui lui promet son appui.		Sanche traite avec le roi de Grenade.
1282	681			Abu Jusef entreprend et abandonne le siège de Cordoue.
1283	682	Alphonse se méfie des intentions du roi de Maroc.		Il revient l'année suivante avec des renforts.
		Le pape se déclare pour Alphonse, et met le royaume en interdit.		Il reprend le chemin d'Algéciras.
		Sanche effrayé, cherche à se réconcilier avec son père.		
1284	683	Alphonse meurt en confirmant le testament qui deshéritait Sanche.		
		SANCHE III le Brave.		
1285	684			Abu Jusef détache Muhamad de l'alliance de Sanche.
1286	685			Il s'empare de Malaga.
		Troubles suscités en Castille par les princes de la Cerda, neveux de Sanche.		Mort d'Abu Jusef; il a pour successeur son fils Jacub.
				Longue trêve conclue par Muhamad.
1290	689			Il corrompt le wali de Malaga et reprend cette ville.
1292	691	Sanche brûle la flotte du roi de Maroc; il s'empare de Tarifa.		Abu Jacub vient en Andalousie.
1293	692	L'infant Jean se révolte		Muhamad le force à s'en retourner.

J. C. Hég. ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

ROIS DE GRENADE.

		contre son frère Sanche , et passé en Afrique.			Il revendique Tarifa ; la guerre s'allume de nouveau.
1294	693				
1295	694	Mort de Sanche III.			
		FERDINAND IV l'Ajourné.			
1296	695	Les factions désolent la Castille.			Muhamad profite des troubles et reprend plusieurs villes. Le roi de Maroc lui vend Algéiras. Il soumet les walis de Guadix et de Comares.
1298	697				Il fait inutilement le siège de Tarifa.
1302	701				Mort de Muhamad II.
		Les troubles continuent.		MUHAMAD III Abu Abdala.	
1305	702	Ferdinand parvient à pacifier ses états.			Il prend la ville de Monda.
		Les Aragonnais assiè- gent Almería.			Il s'empare de Ceuta, qui appartenait au roi de Fez.
1309	709	Le roi d'Aragon défait les Grenadins qui tentent de secourir Almería.			Siège d'Algéiras par les Castillans. Prise de Gibraltar. Muhamad cède plusieurs places à Fer- dinand pour qu'il lève le siège d'Algé- ciras.
					Muhamad est forcé d'abdiquer en faveur de son frère, NASAR Abul Giux.
					Il envoie Muhamad à Almuñécar.
1311	711	Ferdinand se rend maî- tre d'Alcaudete.			
1312	712	Il envahit le royaume de Grenade.			Ismail ben Farag, neveu de Nasar, se révolte contre lui.
		Il est trouvé mort dans son lit.			
		ALPHONSE XI est proclamé par l'armée.			Il remporte une victoire qui force Nasar à lui céder la souveraineté de Malaga.
1313	713				Soulèvement dans Grenade.
					Mort de Muhamad III.
					Nasar est vaincu de nouveau par Ismail à la vue de Grenade.
		Troubles pendant la mi- norité d'Alphonse.			Il cède la couronne à son neveu, et se retire à Guadix.
		La régence est partagée entre les infans Pierre et Jean, oncle et grand-on- cle du roi.			ISMAIL ben Farag est proclamé roi de Gre- nade.
1316	716				
1317	717	L'infant Pierre rem- porte plusieurs avantages.			Guerre avec la Castille.
		L'infant Jean lève une armée, et se réunit à lui.			
1319	719	Les infans vont camper devant Grenade.			Bataille de Grenade, où périssent les deux infans, régens de Castille.
		Discordes apaisées par la sagesse de la reine Marie.			Une trêve est conclue.
1321	721	Mort de cette princesse.			
1324	724	Alphonse, devenu ma- jeur, saisit les rênes de l'état.			Ismail prend Baeza et Martos.
1325	725				
					De retour à Grenade, il est assassiné par son cousin Muhamad, dans un accès de jalousie.
					MUHAMAD IV, fils d'Ismail.
					L'orgueil d'Almahute, son hachib, excite des mécontentemens.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

XXVij

J. C. Hég. ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

ROIS DE GRENADE.

1526 726

Osmin, général des troupes, quitte Grenade, et soulève les habitans des montagnes.

1528 728 Les Castillans prennent plusieurs places.

Les Africains passent en Espagne pour favoriser la révolte d'Osmin, et s'emparent d'Algéciras, de Marbella et de Ronda. Muhamad se met à la tête de l'armée, prend Baëna sur les Castillans, défait un corps d'armée, surprend Gibraltar, et se rend successivement maître de tout ce que les Africains avaient pris.

1529 729

Le roi de Castille fait un traité d'alliance avec le Portugal et l'Aragon.

De sanglantes révolutions agitent le royaume de Fez et placent Abul Hasan sur le trône.

1530 730 Alphonse envoie une armée en Andalousie, prend plusieurs villes, et manque Gibraltar.

Abul Hasan, reçu comme allié dans Gibraltar, s'en met en possession.

Muhamad est contraint de dissimuler.

Il porte ses armes du côté de Valence.

1335 735 Alphonse reprend ses desseins contre Gibraltar. Longue trêve conclue avec le nouveau roi de Grenade.

Muhamad fait lever le siège; il est assassiné par les Africains qu'il a secourus. Jusuf I Abul Hégiaç, second fils d'Ismail, est proclamé.

Les troubles recommencent dans la Castille et durent plusieurs années.

1540 741

La flotte africaine détruit celle de Castille.

Abul Hasan débarque en Espagne; il est suivi d'une armée immense. Jusuf y réunit la sienne.

Les deux rois assiègent Tarifa.

Alphonse demande et obtient les secours du Portugal.

Ils envoient un détachement courir les environs de Sidenia et de Xérez. Il est battu par les Castillans, et les deux généraux maures sont tués.

Les rois de Portugal et de Castille marchent à l'ennemi.

Bataille de Wadalcelito ou de Bio Salado, entre Algéciras et Tarifa. Les Maures sont défaits; Abul Hasan s'embarque le même jour pour l'Afrique.

Jusuf s'embarque à Algéciras avec le reste de ses troupes, et rentre dans ses états par Almuñécar.

1541 742 Les Castillans prennent Alcala-la-Real, Moelin et d'autres villes.

Siège d'Algéciras.

1542 743 Les vaisseaux de Fez et de Grenade sont presque tous pris ou brûlés.

Jusuf fait des efforts infructueux pour le faire lever. La ville capitule.

1549 750 Une trêve de dix ans est convenue.

Jusuf fait plusieurs réglemens religieux, civils et militaires.

Alphonse rompt la trêve et va investir Gibraltar. Une épidémie se manifeste dans le camp castillan.

1550 751 Le roi en est atteint, et il meurt.

Le roi de Grenade porte le deuil du roi de Castille.

J. C. Hég. ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

ROIS DE GRENADE.

Le siège de Gibraltar
est levé.

PIERRE le Cruel.

Il signale par des pros-
criptions le commence-
ment de son règne.

La veuve d'Alphonse
fait périr Eléonore de
Guzman, mère d'Henri
de Transtamar.

1354 755 Pierre triomphe des
mécontents et des rebelles.
Longue trêve conclue.

1359 760

1360 761

1361 762

1362 763 Traité d'alliance du roi
d'Aragon avec Abu Saïd.

Pierre égorgé Abu Saïd
de sa propre main.

1364 765 Soulèvemens dans la
Castille; guerres civiles.

1368 769

1369 771 Pierre est vaincu dans
la plaine de Montiel par
Henri de Transtamar.

Il est tué par son frère
Henri, qui est aussitôt
proclamé.

HENRI II de Transtamar.

1370 772

Longue trêve avec les
Maures.

1379 781 Mort de Henri II.

JEAN I, son fils.

Le duc de Lancastre,
époux d'une fille du roi
Pierre, dispute la cou-
ronne.

Cette querelle se ter-
mine par le mariage de la
fille du duc avec l'enfant

Jusef est assassiné dans la mosquée par
un homme en démenée.

MUHAMAD V ben Jusef, son fils.

Conjuration contre Muhamad. Il fuit
de son palais sous les habits d'une esclave,
conduit par une de ses femmes.

ISMAÏL II ben Jusef, son frère.

Muhamad passe à Fez pour obtenir des
secours.

Abu Saïd Abdala, beau-frère d'Ismaïl,
excite un soulèvement dans Grenade, et
fait assassiner le nouveau roi.

ABU SAÏD proclamé dans Grenade.

Muhamad arrive à Gibraltar avec une
armée africaine.

La nouvelle de la mort tragique du roi
de Fez force les Africains à s'en retourner.

Muhamad se retire à Ronda.

Il sollicite le secours du roi de Castille.
Celui-ci, parvenu à la vue de Grenade, se
retire.

Malaga se déclare pour Muhamad.

Le mécontentement est au comble dans
Grenade.

Abu Saïd se rend à Séville, comptant se
procurer l'amitié de Pierre.

Muhamad est de nouveau proclamé.

MUHAMAD V, pour la seconde fois.

Révolte d'Ali Ahmed ben Nazar apai-
sée.

Les Grenadins viennent au secours de
Pierre, et assiègent Cordoue, qu'ils ne
peuvent prendre.

Muhamad prend Algéciras, et l'aban-
donne après l'avoir entièrement ruinée.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

XXIX

J. C. Hég. ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

ROIS DE GRENADE.

		Henri, qui prend à cette occasion le titre de prince des Asturies.		
1390	792	Jean périt malheureusement d'une chute de cheval		
		HENRI III.		
1391	793	Mort de Muhamad V.	
		Trêve avec le roi de Grenade.	JUSEF II Abu Abdala, son fils.	
			Muhamad, fils de Jusef, conspire contre son père.	
1392	794	L'ambassadeur de Fez arrête la sédition.	
			Les mutins demandent la guerre contre les chrétiens.	
		Jusef envoie des explications.	Ils font une incursion du côté de Murcie.	
1395	798	Le grand-maitre d'Alcantara fait une irruption dans la plaine de Grenade. Il est tué avec tous les siens.		
			Henri désavoue le grand-maitre.	
1396	799	Continuation de la trêve.	
			Mort de Jusef II, empoisonné, dit-on, par une tunique ou robe que lui envoya le roi de Fez.	
			MUHAMAD VI, son fils cadet, au préjudice de son fils aîné Jusef.	
			Muhamad fait emprisonner son frère Jusef.	
1397	800	Il va à Séville pour conclure une trêve.	
1405	808	Guerre de frontière.	Muhamad surprend le fort d'Ayamonte.	
		Henri se plaint de l'infraction de la trêve, et lève une armée.		
1406	809	Mort de Henri.		
		JEAN II, son fils, âgé seulement de quelques mois, sous la tutelle de Ferdinand, son oncle, régent du royaume.		
1408	811	Après deux ans de guerre on conclut un armistice de huit mois.		
			La guerre éclate entre la Castille et le royaume de Grenade.	
			Muhamad tombe malade.	
			Voulant assurer la couronne à son fils, il envoie l'ordre d'égorger son frère Jusef.	
			Jusef demande à finir la partie d'échecs qu'il avait commencée. Pendant ce temps des seigneurs de Grenade apportent la nouvelle de la mort de Muhamad, et ils l'emmenent à Grenade où il est proclamé.	
			JUSEF III ben Jusef.	
1410	813	Il demande et ne peut obtenir la continuation de la trêve.	
		Les Castillians prennent Antéquera.	Les Grenadins prennent Zahara.	
1412	815	Après deux ans de ravages réciproques il se fait une trêve de dix-huit mois.	Le roi de Fez envoie Cid abu Saïd, son frère, en Espagne; il prie secrètement Jusef de le faire mourir.	
		L'infant Ferdinand, régent de Castille, est appelé au trône d'Aragon.		
1414	817	Jusef lui fournit des secours avec lesquels il va faire la guerre à son frère, et parvient à le détrôner.	
			Jusef fait avec la Castille une trêve qui dure jusqu'à sa mort.	
1423	827	Mort de Jusef.	

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

J. C. Hég. ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

ROIS DE GRENADE.

			Muley MUHAMAD VII, el Hayzari, ou le Gaucher. Sa hauteur, sa sévérité, produisent un soulèvement général. Muhamad el Zaquir, cousin du roi, profite de la disposition des esprits. El Hayzari se sauve à Tunis. MUHAMAD VIII el Zaquir. Il persécute tous les partisans de l'ancien roi, et en fait périr un grand nombre. El Hayzari revient de Tunis. Il est reçu à Guadix et à Almería, et marche sur Grenade. Les Grenadins se révoltent contre el Zaquir; ses propres soldats le livrent à Muhamad qui le fait décapiter. MUHAMAD VII el Hayzari, pour la seconde fois.
1427	831	
1429	833	Jean II entreprend de remettre el Hayzari sur le trône.	
1430	834	Il déclare la guerre au roi de Grenade.	
1431	835	Révolte de Jusef Aben Alhamar; favorisé par le roi de Castille, il marche contre Muhamad. Combat sanglant sous les murs de Grenade. Muhamad est vaincu. Les Castillans proclament dans leur armée Jusef Aben Alhamar.
		Jean est contraint par ses généraux de renoncer au siège de Grenade.	
1432	836	Plusieurs villes le reconnaissent. Muhamad, vaincu de nouveau, s'enfuit à Malaga. JUSEF IV Aben Alhamar, proclamé dans Grenade. Il meurt au bout de six mois. MUHAMAD VII el Hayzari, pour la troisième fois. Les Maures perdent plusieurs places.
1433	837	La guerre des frontières recommence et dure plusieurs années.	
1439	843	Trêve conclue avec le roi de Grenade. Factions et troubles en Castille.	
1445	849	Conspiration dans Grenade de Muhamad ben Ozmin, cousin du roi. Aben Ozmin détrône el Hayzari, et le fait mettre dans une étroite prison. MUHAMAD IX Aben Ozmin. L'bagib de Muhamad et Hayzari, retiré à Montefrio avec ses amis, appelle un autre parent du roi, nommé Muhamad ben Ismail, qui était à Séville. Aben Ismail arrive à Montefrio. Muhamad ben Ozmin fait la guerre aux Castillans, et commet beaucoup de ravages durant six ou sept ans. Il fait naître le mécontentement dans Grenade par sa cruauté. Aben Ismail reçoit du secours des Castillans, et marche sur Grenade. Muhamad ben Ozmin fait égorger dans son palais les principaux habitants, et puis se sauve furtivement de Grenade. MUHAMAD X Aben Ismail est reçu et proclamé par les Grenadins.
1447	851	Troubles en Castille.	
1453	857	Mort de Jean II. HENRI IV l'Impuissant.	
1454	858	
		Trêve avec Grenade.	

TABIEAU CHRONOLOGIQUE.

xxxj

J. C. Hég. ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

ROIS DE GRENADE.

- | | | | |
|------|-----|---|--|
| 1459 | 864 | | La trêve est rompue par Abul Hacen, fils du roi. |
| 1460 | 865 | Henri est parvenu, au bout de plusieurs années, à dompter les révoltés de ses états. | Prise de Gibraltar par les Castillans. |
| 1463 | 868 | Le roi de Castille soumet à un tribut le roi de Grenade. | Mort d'Aben Ismaïl.
ABUL HACEN succède à son père. |
| 1466 | 871 | Henri est forcé à reconnaître pour son héritière l'infante Isabelle sa sœur. | Révolte du wali de Malaga. |
| 1469 | 874 | Mariage d'Isabelle et de Ferdinand, infant d'Aragon. | Troubles dans le harem d'Abul Hacen. La division et la discorde passent du harem parmi les habitants de Grenade. |
| 1474 | 879 | Mort d'Henri IV. ISABELLE et son époux FERDINAND V, sont proclamés rois de Castille et de Léon. | |
| 1478 | 883 | Renouvellement de la trêve. | |
| 1479 | 884 | Ferdinand hérite du royaume d'Aragon. Réunion définitive des couronnes d'Aragon et de Castille. Le roi de Portugal répudie Jeanne, fille d'Henri IV; renonce à ses prétentions au trône de Castille, et fait la paix. | |
| 1481 | 886 | | Abul Hacen, la trêve expirée, s'empare de Zahara qu'il ruine. |
| 1482 | 887 | Les Castillans, par représailles, s'emparent de la forte ville d'Alhama, et vont assiéger Loxa. | Consternation dans Grenade. Abul Hacen tente inutilement de reprendre Alhama. Conspiration d'Abu Abdala son fils, qui est arrêté, et s'échappe de prison. La révolte éclate; Abul Hacen est forcé de s'enfermer dans l'Alhambra. Le wali d'Almérie vient à son secours. Abul Hacen va défendre Loxa; pendant son absence, Abu Abdala se rend maître de l'Alhambra. Abul Hacen ne peut rentrer dans Grenade; il se retire à Malaga. |
| 1483 | 888 | Les Castillans entrent dans le royaume de Grenade, et sont repoussés par Abdala El Zagal, frère du roi Abul Hacen. | Un troisième parti se forme dans Grenade en faveur d'El Zagal. Abu Abdala marche au secours de Luncena, que les Castillans assiégeaient. Il est battu et fait prisonnier. Abul Hacen rentre à Grenade. |
| | | Le roi Ferdinand rend la liberté à Abu Abdala, | |

J. C. Hég. ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

ROIS DE GRENADE.

sous la condition qu'il sera
son vassal.

Abu Abdala est de nouveau introduit
dans l'Albaycin de Grenade.
Guerre civile. Abul Hacen abdique en
faveur de son frère El Zagal.

Grenade a deux rois :

ABU ABDALA, dans l'Albaycin,
ABDALA El Zagal dans l'Alhambra.

Abul Hacen se retire à Illora, avec sa
famille.

1484 889 Les Castillans ravagent
impunément les terres de
Grenade.

1485 890 Ils assiègent de nouveau
Loxa.

Ils prennent Cohin .
Cartame, Ronda, Mar-
bella, et menacent Mo-
clin.

El Zagal envoie sa cavalerie, qui fait
lever le siège.

El Zagal va au secours de Moclin; il est
complètement battu.

1586 891

Les Grenadins lui refusent l'entrée de
la ville.

Ils assiègent pour la
troisième fois Loxa, dé-
fendue par Abu Abdala.

Il se retire à Guadix.

Abu Abdala rend la place de Loxa.
Mort d'Abul Hacen, à Almuñécar, où il
s'était retiré à l'approche des chrétiens.

1487 892 Ils prennent Vélez-Ma-
laga.

Toutela partie occiden-
tale du royaume de Gre-
nade est conquise.

Siège et prise de Malaga, par Ferdi-
nand.

1488 893 Ferdinand prend plu-
sieurs places du côté d'Al-
mérie.

El Zagal a quelque avantage.

1489 894 Il rentre en campagne
avec une puissante armée.

Il s'empare de Baza après
un siège de six mois; il
donne des terres et des
domaines au prince Cid
Yahie, qui commandait
dans Baza.

Abu Abdala traite avec Ferdinand.

Cid Yahie, parent d'El Zagal, lui
conseille de rendre à Ferdinand Almería
et Guadix.

1490 895

El Zagal reçoit aussi des
domaines.

El Zagal, se voyant hors d'état de ré-
sister, fait la remise de ses places.

Les Grenadins se révoltent contre Abu
Abdala. Les Castillans entrent dans la
plaine de Grenade, et la crainte fait ren-
trer les Grenadins dans le devoir.

El Zagal obtient de Ferdinand la fa-
culté de passer en Afrique.

Ferdinand somme Abu
Abdala de lui remettre la
ville de Grenade, suivant
leurs conventions secrètes.

Réponse évasive d'Abu Abdala à la som-
mation de Ferdinand.

1491 896

Ferdinand vient camper
à la vue de Grenade; re-
tranche son camp; ruine
tout le pays voisin qui
fournissait des subsis-
tances aux assiégés.

La disette se fait sentir dans Grenade.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

xxxij

J. C. Hég. ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

ROIS DE GRENADE.

1491 897 Il bâtit la ville de Santa-Fé, dans l'enceinte du camp.

1942 897

Ferdinand et Isabelle font leur entrée triomphante dans Grenade.

Grenade capitule.
Abu Abdalà se retire avec sa famille dans les Alpuxarres.

Fin du royaume de Grenade.
Abu Abdalà vend ses domaines au roi Ferdinand, et passe en Afrique, où il est tué peu de temps après en combattant pour le roi de Fez, son parent.

ROYAUME D'ESPAGNE.

FERDINAND ET ISABELLE SONT ROIS DE TOUTE L'ESPAGNE.

- 1499 . . . Décret d'expulsion, rendu à Séville, contre les Juifs.
Décret d'expulsion contre les Maures qui refusent d'embrasser le christianisme.
- 1500 . . . Révolte des Maures dans les Alpuxarres; Ferdinand marche contre eux; nouveau décret d'expulsion.
- 1524 . . . Les Maures sont persécutés. On leur ordonne de quitter leur langage, leur costume et leurs habitudes.
- 1526 . . . Ils achètent quelque adoucissement à ces mesures par une somme de 800,000 ducats.
A Valence, ils sont poursuivis les armes à la main; on en fait périr un grand nombre.
- 1568 . . . Les persécutions augmentent; on exécute les ordonnances à la rigueur. Les Maures prennent les armes. Ils élisent un roi qu'on nomme Muhamad ben Omeya.
- 1569 . . . Ils ont de l'avantage contre les troupes de Castille, ils s'emparent même de quelques forts dans les Alpuxarres.
Ils soupçonnent leur roi de trahison, le massacrent, et nomment à sa place Muley Abdala.
Don Jean d'Autriche use de politique plus que de force pour les réduire. Il publie une amnistie, accompagnée des plus terribles menaces contre ceux qui n'en profiteront pas.
Plusieurs chefs maures se soumettent; d'autres passent en Afrique. Muley Abdala finit aussi par traiter.
On ordonne que les Maures seront transportés hors du royaume de Grenade. L'exécution de cette mesure cause une nouvelle révolte.
- 1570 . . . Ils sont vivement poursuivis. Muley Abdala est tué par les siens.
- 1609 . . . Ils sont définitivement expulsés.

APPENDICE AU TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES ROIS
ARABES-MAURES.Date de la
mort.

SÉVILLE.

- 1042 433 Muhamad ben Ismaïl Abul Casem ben Abed.
 1069 461 Muhamad Almoatédéd, son fils, aussi roi de Cordoue.
 1091 465 Muhamad ben Almoatédéd, détrôné par Jusef ben Taxfin.

TOLÈDE.

- 1075 467 Ismaïl ben Dylmûn, Almudafar, Almamûn.
 1085 478 Yahie Alcadir ben Ismaïl, détrôné par Alphonse VI. Il va régner à Valence.

BADAJOZ.

- Sabûr, Persan, wali du temps d'Alhakem II, mort durant les guerres civiles.
 Abdala Muslama ben Alaftas, hérita de Sabûr, et s'empara du pouvoir.
 On ne trouve pas la date de sa mort.
 1068 460 Almutfar ben Abdala ben Alaftas.
 1081 474 Yahie ben Almutfar.
 1094 487 Omar Almétuakîl, frère du précédent, dépossédé et égorgé par les Almoravides.

GRENADE.

- 1029 420 Almanzor ben Zeyri de Zanhaga, s'était emparé de Grenade dès l'an 1021. Sept ou huit ans après, il retourna en Afrique, et laissa Grenade à son neveu.
 1068 460 Habûs ben Maksan ben Balkin.
 1073 465 Badis ben Habûs.
 1091 484 Abdala Almudafar ben Balkin, détrôné par Jusef ben Taxfin.

MALAGA.

- 1022 412 Alcasim ben Hamud depuis roi de Cordoue. Il est chassé.
 1024 415 Yahie ben Ali, neveu du précédent, s'empare de ses états et de sa personne; aussi roi de Cordoue.
 1026 417 Yahie est tué dans une bataille.
 1063 460 Edris ben Ali ben Hamud, frère du précédent, meurt dans la prison où l'avait jeté Muhamad, fils d'Alcasim.
 1080 472 Muhamad ben Alcasim ben Hamud.
 Alcasim, son fils, est déposé vers ce temps de ses états de Malaga par le roi de Séville, Muhamad Almoatédéd, et il passe en Afrique.

ALMÉRIE.

- 1017 408 Haïran, Esclavon, assiégé par Ali ben Hamud, périt des mains de son ennemi.
 1040 431 Zohaïr, parent d'Haïran, meurt sans enfans et lègue ses états à Abdé-laziz, roi de Valence, qui nomme pour wali son gendre
 1051 443 Abul Alhuás.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

XXXV

- 1091 484 Muhamad ben Man, Moëz-Daula, aussi nommé Almustasim ben Zamida et Abu Yahie Moëz-Daula ; assiégé par les troupes de Jusef ben Taxfin, meurt de désespoir.

Ahmed Obeidala Moëz-Daula, son frère, ne règne que deux mois. Al-mérie tombe au pouvoir des Almoravides.

VALENCE.

- 1060 452 Abdélaziz ben Abdérahman, petit-fils de l'hagib Almanzor.
1065 457 Abderahman Almudafar ben Abdélaziz, détrôné par Ismaïl ben Dylnûn, roi de Tolède, son beau-père. Il est aussi appelé Abdelmélîc.
1075 467 Ismaïl ben Dylnûn.
1076 468 Abdérahman recouvre ses états. On ignore la date de sa mort.
1085 478 Yahie ben Ismaïl, chassé de Tolède par le roi de Castille, revient cette année à Valence.
1092 485 Mort d'Yahie dans une sortie contre les Almoravides, qui assiègent Valence.
id. id. Alcadir ben Ismaïl, frère du précédent, meurt assassiné, et les Almoravides s'emparent de Valence.
1094 487 Jusef ben Taxfin perd Valence, qui est prise par le Cid Rodrigue ; ce dernier s'y établit.
1099 492 Le Cid Rodrigue meurt.
1102 495 Chimène, sa veuve, est forcée de capituler. Jusef ben Taxfin rentre en possession de Valence.

SARRAGOSSE.

- 1040 431 Almondhar ben Yahie, ben Hud, Ategibî.
1046 438 Suleiman ben Almondhar, Alginzami.
1081 474 Ahmed Abu Giafar ben Suleiman.
1085 478 Jusef Abu Amer ben Ahmed.
1110 503 Ahmed II Abu Giafar.
1130 524 Abdelmélîc ben Ahmed, Amad-Dola ; il perd Sarraçosse.
1133 527 Abu Giafar Saïd-Dola, son fils, achève de perdre son royaume, dont les Aragonnais s'emparent. Il vécut encore quelques années, retiré à ce qu'on croit à Tolède.

NOTICE CHRONOLOGIQUE

Des Historiens, des Savans ou des Poètes arabes d'Espagne, non mentionnés dans le corps de l'ouvrage, depuis la conquête jusqu'à l'extinction de la dynastie d'Omeya.

J. C. Hég.

- 774 158 Moavia ben Saléhi, grand cadi d'Espagne. Il avait un grand fonds d'érudition, et il était de mœurs austères. Le roi Abdérahman I l'aimait beaucoup, et Moavia le méritait par ses vertus autant que par son dévouement à la personne de ce prince, qui voulut accompagner son cercueil, et faire lui-même les prières d'usage.
- 793 177 Amer ben Abi Giafar, l'un des meilleurs poètes de son temps; il joignit au titre de poète celui d'historien. Il en eut du moins la réputation, car on n'en peut juger par ses ouvrages qui ne se sont pas conservés. Hixem I lui donna la charge d'intendant du fisc.
- 796 180 Saïd ben Abdûs, surnommé El Godeï, eut une grande réputation de science. Il l'avait acquise dans ses voyages d'Orient; et il fut l'un des disciples de Malik ben Anas, commentateur célèbre du Coran. Ce fut la doctrine de ce Malik qu'on substitua peu à peu dans toutes les écoles d'Espagne à celle de l'Auzéï. Cette révolution ne fut pourtant pas l'ouvrage de Saïd; elle ne s'opéra principalement que par les soins de Ziyad el Lahmi, dont il va être parlé.
- 814 199 Ziyad el Lahmi, surnommé El Sabton, fut le premier qui enseigna en Espagne la doctrine de Malik. Il vécut toute sa vie dans une austère retraite, et refusa constamment tous les emplois qu'on lui offrit.
- 852 238 Abdelmélîc ben Hahib el Salémi avait étudié dans les plus célèbres écoles de l'Orient, et il y avait acquis une vaste érudition qu'il rapporta dans sa patrie. Il passait pour l'homme le plus instruit de son temps.
- 868 255 Yahie el Laïlhi, savant docteur, avait fait plusieurs voyages en Orient, où il avait reçu les leçons de Malik ben Anas, qui l'appelait le génie espagnol et le savant Andalous. Il fonda, à Cordoue, une école qui fut très-fréquentée, et qui devint une espèce d'académie.
- 698 256 Abu Yahac, préfet de police, apporta dans ces fonctions difficiles beaucoup de lumières et d'intégrité. Les Arabes qui en parlent, disent, pour exprimer son désintéressement, qui devait vraisemblablement paraître une vertu assez rare, qu'il ne reçut jamais de présens de personne.
- 896 283 Témam ben Amri avait été wazir ou conseiller d'état sous Muhamad I, et ses deux fils Almondhir et Abdalâ. Il mourut dans sa quatre-vingt-seizième année. Il écrivit en vers l'histoire de la conquête, et celle des émirs et des rois de Cordoue jusqu'aux dernières années d'Abdérahan II.

J. C. Hég.

- 909 297 Obéidala ben Yahie el Laïthi; fils d'un père savant, il marcha dignement sur ses traces. Il écrivit deux biographies qui étaient fort estimées.
- 914 302 Casim ben Thabita avait fait dans l'Orient plusieurs voyages, suivant la coutume de ce temps, et il en avait rapporté beaucoup d'instruction et encore plus de modération et de philosophie. Il avait refusé plusieurs fois la charge de cadi de Sarragosse, sa patrie. Comme son père le pressait fort d'accepter, il demanda trois jours pour se décider; il mourut, dit-on, avant la fin du troisième.
- 932 320 Abdala ben Abilwalid, docteur non moins renommé pour sa science que pour sa probité. L'un des wazirs de Cordoue alla un jour le consulter au sujet d'un ordre que le roi lui avait donné. Comme il commençait à expliquer ce dont il s'agissait, Abdalà l'interrompit par ces mots : « Avant d'avoir reçu l'ordre du prince, tu as eu en tes mains le livre de » la loi divine. Pèse dans ta conscience les préceptes de Dieu avec la » volonté du roi; elle te dira ce que tu dois faire, et tu agiras ensuite sans » scrupule et sans crainte. »
- 936 325 Ybrahim el Morédi acquit, sans sortir de l'Espagne, une si grande réputation, que les savans de l'Afrique, de l'Egypte et de la Syrie venaient à Cordoue pour le consulter.
- 959 328 Ahmed ben Muhamad écrivit, en vers élégans, l'histoire des rois Muhamad I, Almondhir, Abdalà et Abdérahman Anasir. Ses poésies faisaient les délices de Cordoue. Elles étaient si estimées, que le prince Alhakem en fit lui-même une collection. Il mourut plus qu'octogénaire. On l'appelait le poète de Cordoue, et cette simple désignation suffisait.
- 951 340 Casim ben Ashag se fit connaître par divers ouvrages de science et de philosophie, qui eurent la gloire de devenir classiques, non-seulement dans les écoles d'Espagne, mais encore dans celles de l'Orient.
- 967 356 Albufaragi Ali ben Alhasan descendait du dernier calife d'Orient, de la dynastie d'Oméya. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distinguait un recueil de chansons, avec la musique et la manière de les chanter. Il était intitulé : *Kiteb el Agani*. Il était né à Bagdad. A des connaissances très-étendues et très-variées, il joignait beaucoup de vertu. Un exemplaire de ses chansons lui valut mille dinars d'or de la part du soudan d'Alep, auquel il l'offrit. Il avait écrit l'histoire des califes Oméyas, et il l'avait envoyée secrètement au prince Alhakem, qui le récompensa généreusement. Il légua au même Alhakem sa bibliothèque et ses propres ouvrages.
- Dans la même année mourut Ismaïl Abu Ali, originaire du Diar-beckir; le roi Abdérahman l'avait attiré à Cordoue, sur sa grande renommée; il était devenu l'instituteur d'Alhakem, qui l'aima et l'honora tant qu'il vécut.
- 1002 393 Abu Omar Ahmed fut l'homme le plus savant de l'Espagne. Dès l'âge de dix-huit ans, il était regardé comme un prodige d'érudition. Son père n'avait rien épargné pour lui donner une éducation brillante. Il alla lui chercher des maîtres jusque dans la Syrie et le Khorasan. Abu Omar passa presque toute sa vie à Séville.
- id. Jali ben Ahmed, poète et guerrier, succomba à une maladie aiguë, après une carrière glorieuse. Le seul regret qu'il témoigna en quittant la vie, ce fut de mourir dans son lit et non sur le champ de bataille. Ce fut le sentiment qu'éprouva, dit-on, notre Villars, lorsqu'il ap-

J. C. Hég. prit la mort du duc de Berwick, tué devant Philisbourg, d'un coup de canon.

1009 400 Muhamad ben Méroadi eut, comme le précédent, le goût de la poésie et celui des armes. Ses vers roulaient ordinairement sur des sujets légers et gracieux. Il était fort aimé des princes de ce temps, et notamment de Suleiman l'usurpateur. Il périt dans la sanglante bataille où ce dernier fut vaincu par son compétiteur Muhamad II.

1029 420 Hixém ben Muhamad, né à Tolède. Il fut disciple des plus savans docteurs, et il devint très-profond dans les sciences morales et religieuses. Il remplissait avec la plus grande exactitude tous ses devoirs de musulman. Il fut alcaïde de la frontière de Galice, et il y demeura presque toujours. Il était extrêmement sobre et frugal, sévère pour lui-même, doux, généreux et indulgent pour les soldats.

ERRATA

Il faut lire partout Abdérahman, et non Abderahman.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

LES Arabes ont possédé pendant huit cents ans les plus riches provinces de l'Espagne, et l'histoire de cette longue domination d'un peuple étranger sur cette belle contrée, manquait encore à l'instruction publique. On trouvait, il est vrai, chez les historiens espagnols des notions plus ou moins exactes sur quelques-uns des principaux événemens auxquels les Arabes ont pris part : ils les avaient puisées dans les vieilles chroniques ; mais ces chroniques , souvent infidèles , et toujours incomplètes , ne pouvaient fournir que des lumières incertaines. Ecrites par des Espagnols , devaient-elles parler avec impartialité du peuple vainqueur ? Quel intérêt d'ailleurs les auteurs de ces chroniques auraient-ils pris à l'histoire particulière des ennemis de leur patrie ? S'ils citaient les Arabes , c'était seulement quand ils y étaient forcés par la liaison que l'histoire des deux nations recevait d'un

événement commun. Encore leurs récits s'écartaient-ils souvent de la vérité. Ne jugeant eux-mêmes des choses qu'après les avoir considérées à travers le prisme exagérateur de l'orgueil national, du fanatisme religieux ou des passions haineuses, c'était moins le fait qu'ils essayaient de transmettre à la postérité, que leurs conjectures, leur opinion sur le fait. Ceux qui, après eux, ont voulu écrire l'histoire de leur nation, et qui ont cherché dans leurs récits la connaissance du passé, plus éloignés des époques dont ils parlent, ont eu moins de moyens encore pour distinguer la vérité de l'erreur. Les uns, en petit nombre, éclairés par une judicieuse critique, ont dû rejeter tout ce qui leur a paru manquer de preuves positives; et ne trouvant rien dans les histoires contemporaines, qui pût remplir le vide de ces fréquentes lacunes, ils ont nécessairement passé sous silence de longues périodes de l'histoire des Arabes, pour ne la reprendre que lorsqu'ils la retrouvaient dans celle de leur pays. D'autres, beaucoup moins scrupuleux, adoptant sans discernement tout ce qu'ils avaient vu dans leurs chroniques, chargeant des traits à peine esquissés de détails empruntés à une imagination complaisante, égares le plus souvent par le désir de rabaisser leurs ennemis pour exalter leurs compatriotes, rem-

plissaient leurs ouvrages de récits apocryphes, et présentaient comme des résultats certains de leurs recherches les traditions populaires qu'ils avaient recueillies. C'est ainsi, par exemple, que pour enlever aux Arabes le plus grand mérite de la conquête, en donnant une cause plausible au défaut volontaire de résistance dans les Espagnols, ou même en supposant que la trahison seule avait livré les rivages de l'Espagne aux vaisseaux africains, ils rajeunissent la fabuleuse anecdote de la fille du comte Julien, s'appuyant pour cela sur l'autorité d'une vieille romance qui se chantait dans l'Andalousie trois ou quatre siècles après l'invasion.

Ainsi, d'une part, il n'existait pas, même en Espagne, de corps d'histoire qui embrassât toutes les époques de la domination des Arabes; et d'autre part, on ne pouvait avoir beaucoup de confiance dans les relations des écrivains espagnols, puisque la vérité même peut justement paraître suspecte dans la bouche d'un ennemi déclaré. Pour ne citer qu'un exemple, qu'il suffise de nommer ce fameux Rodrigue, que les vers de Corneille auraient immortalisé, s'il n'avait lui-même légué son nom à la postérité par ses nombreux exploits. C'est, chez les Espagnols, le plus magnanime, le plus généreux des guerriers; les Arabes, au con-

traire , tout en convenant qu'il fut un grand capitaine, le peignent comme un homme cruel, altéré de sang, foulant aux pieds les traités et les droits les plus sacrés de la guerre. On conçoit facilement que de semblables contradictions doivent se montrer à chaque pas dans les écrits comparés de deux nations rivales; mais comme c'est précisément de la rencontre de ces relations opposées qu'une main impartiale peut faire jaillir quelques vérités, il semble que pour écrire avec fruit l'histoire des conquérans de l'Espagne, il faut puiser à la fois à deux sources contraires, corriger par la sèche concision des uns les pompeuses exagérations des autres, retrancher tout ce qu'a dicté la prévention ou la haine, rejeter le mensonge de quelque côté qu'il se présente; et s'il arrive parfois que sur un même fait des opinions tout-à-fait divergentes produisent l'incertitude, adopter ce qui paraît le plus vraisemblable, ou du moins mettre le lecteur en état de choisir entre deux versions, celle qui lui semblera le mieux se lier avec le caractère des personnages et le cours naturel des événemens.

Pour un travail de ce genre, les Espagnols offraient leurs chroniques et leurs histoires : le point de comparaison manquait, et les auteurs arabes dont on avait les écrits, n'avaient traité

qu'en passant des affaires d'Espagne. Cependant on ne devait pas présumer que, durant les huit siècles qui séparent les temps de la conquête de ceux de la chute de Grenade, une nation chez qui les lettres florissaient, tandis que la barbare ignorance couvrait de ses voiles les autres peuples de l'Europe, eût négligé de chanter les victoires de ses princes et de ses guerriers, et qu'elle n'eût pas produit des historiens pour ces audacieux conquérans, dont la puissance, longtemps croissante, menaçait d'un prochain envahissement les fertiles contrées de la Gaule et les antiques rivages de l'Ausonie. Mais en supposant que les Arabes eussent écrit leur histoire, on ne pouvait guère espérer de recouvrer ces fruits de leur travail, soit parce que les Espagnols, faisant très-peu de cas de la littérature des Arabes, qu'ils ne croyaient occupés qu'à commenter le Koran, ne laissaient point de place dans leurs bibliothèques pour les ouvrages de ces derniers; soit, parce qu'à la prise de Grenade, la superstitieuse ignorance condamna au feu des milliers de volumes; soit enfin parce que les vaincus transportèrent à cette époque en Afrique tout ce qu'ils avaient pu soustraire aux bûchers allumés par les Espagnols. A la vérité, sous le règne de Philippe III on avait pris un navire sur lequel se trouvait la biblio-

thèque de Muley Zidan, roi de Maroc; et les livres en avaient été déposés à l'Escorial; mais, par un malheur irréparable, un incendie les y consuma en 1671; et comme, depuis leur expulsion d'Espagne, les Arabes ont perdu le goût des lettres, ils laissent périr leurs anciens manuscrits et ne les remplacent point. Toutefois on conservait encore à l'Escorial un grand nombre de manuscrits arabes, la plupart tronqués ou incomplets. Pour en tirer parti, pour suppléer avec les uns aux lacunes qui se trouvaient dans les autres, pour extraire de ces divers ouvrages un corps d'histoire dont toutes les parties se liassent à l'ordre des temps, il fallait un homme qui joignît à l'érudition et à la connaissance de la langue arabe, une patience et un courage incapables de se lasser. Cet homme laborieux et savant s'est trouvé à Madrid; et M. Joseph-Antoine Conde, membre des Académies espagnoles, a compilé et traduit avec la plus scrupuleuse exactitude tous les écrits arabes qu'il a trouvés dans les bibliothèques publiques, ceux qu'il possédait lui-même, et ceux qu'il tenait de ses amis. Son ouvrage, qui a paru à Madrid en 1820 et 1821; peut être regardé comme ce qu'il y a de plus complet sur cette matière. Beaucoup de doutes y sont éclaircis, beaucoup d'erreurs y sont rectifiées; et l'on y

suit sans peine la longue succession des princes qui, sous le nom d'émirs, de califes ou de rois, ont gouverné l'Espagne conquise. On y voit décrites toutes ces divisions intestines, qui, plus que les armes espagnoles, ont affaibli la puissance des Arabes, et ont fini par la ruiner. Malheureusement M. Conde avait adopté un plan, qu'il aurait réformé peut-être s'il avait eu le temps de mettre la dernière main à son ouvrage ; et l'exécution donnée à un dessein qu'on peut, sans injustice, trouver mal conçu, produit dans son histoire des Arabes ce que le défaut absolu de documens avait opéré dans les histoires Espagnoles, c'est-à-dire, qu'on ne connaît pas mieux les Espagnols avec M. Conde, que l'on ne connaît les Arabes avec les historiens espagnols, sans en excepter Mariana, si justement estimé depuis trois cents ans. Non-seulement M. Conde a poussé la fidélité pour ses originaux jusqu'à les faire parler eux-mêmes, comme si l'histoire qu'il a publiée était leur propre ouvrage, mais encore il laisse toujours ignorer au lecteur ce qui se passait dans les cours des princes chrétiens, contemporains des émirs et des califes. D'un autre côté, il conserve partout les noms propres que donnaient les Arabes aux contrées et aux villes qu'ils avaient conquises, ce qui fait naître souvent des diffi-

cultés, qu'on n'aime pas à rencontrer dans un livre destiné à instruire sans peine et sans fatigue. « Les lecteurs, dit-il lui-même en rendant compte du sien, doivent lire mon ouvrage » comme si un auteur arabe l'avait écrit, puis- » qu'il n'est au fond que l'extrait fidèle d'un grand » nombre de livres composés dans cette langue. » Ainsi l'on ne devra s'étonner ni de la diffé- » rence qui existe entre ce livre et nos histoires » en ce qui concerne le récit des événemens, ni » du peu de notions qu'on y trouve sur nos » princes et nos généraux. Ce livre, en un mot, » peut être regardé comme le revers de nos an- » nales. »

Malgré les raisons que donne M. Conde pour justifier la marche qu'il a suivie, nous pensons que l'Histoire de la domination des Arabes en Espagne sera d'une utilité plus générale, si elle est mise constamment en rapport avec l'histoire d'Espagne; et c'est ce que nous avons essayé de faire en consultant les historiens espagnols les plus renommés. Nous n'en sommes pas moins convaincus que tout ce que notre travail offrira d'intéressant, c'est à M. Conde et à ses profondes recherches que nous le devons; et si le public l'accueille favorablement, ce serait à ce savant que nous nous ferions un devoir de rapporter nos succès, si une mort

prématurée ne l'avait ravi aux lettres, avant que l'impression de son ouvrage fût terminée. Ainsi, ce n'est pas une imitation servile que nous donnons au public, ce n'est pas une traduction de l'ouvrage de M. Conde : c'est une histoire toute composée des excellens matériaux qu'il avait recueillis.

Nous la diviserons en trois parties principales ; l'une contiendra l'histoire du califat d'Occident ou d'Espagne, sous les princes de la race d'Omeïa ; l'autre sera consacrée à l'histoire des guerres civiles qui suivirent le renversement de la monarchie, et finirent par livrer l'Espagne et les petits royaumes entre lesquels elle s'était divisée, à la domination des princes Maures, Almoravides et Almohades, qui d'auxiliaires devinrent conquérans ; la troisième enfin embrassera l'histoire du royaume de Grenade, qui seul resta debout au milieu des ruines des états voisins, ou qui, pour mieux dire, naquit de leurs débris, et lutta deux siècles encore contre toute la puissance espagnole. Le tableau de la conquête et des causes qui l'ont amenée ou facilitée, quelques notions préliminaires sur les Arabes et sur les Maures feront la matière d'une introduction.

Nous ne terminerons point cet avertissement sans parler de l'ouvrage de M. de Chénier, in-

titulé : *Recherches historiques sur les Maures*. Il est rempli d'observations savantes. Cet écrivain modeste et laborieux n'est pas aussi connu qu'il le mérite ; c'est un motif de plus pour nous de faire hommage à sa mémoire, des notions que nous lui avons empruntées, toutes les fois qu'en suivant Ferreras, qui se trompe souvent, il ne s'est pas trouvé lui-même engagé dans des erreurs inévitables.

Maintenant, pour donner au lecteur l'idée des difficultés que l'auteur espagnol a dû vaincre, des erreurs qu'il a rectifiées, des services enfin qu'il a rendus à l'instruction et aux amateurs de l'histoire, nous allons laisser parler M. Conde lui-même dans la préface qu'il a mise en tête de son ouvrage, et dont nous nous contenterons pourtant de ne présenter qu'un extrait.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE

DE M. JOSEPH-ANTOINE CONDE,

Membre de l'université d'Alcala, de l'académie espagnole, bibliothécaire et membre de l'académie d'histoire; de la société de Madrid, correspondant de l'académie de Berlin etc.

J'AI composé en entier cette histoire sur des mémoires arabes, et j'en ai conservé la manière et le style; on aura ainsi une idée de la méthode des écrivains de cette nation. J'ai apporté à ce travail tous les soins dont je suis capable; j'ai fait les plus grands efforts pour surmonter les obstacles que j'ai rencontrés; j'ai profité de tous les secours qu'on m'a fournis; je n'ai épargné aucun genre de fatigue, et la constance avec laquelle j'ai suivi mon entreprise pouvait seule conduire à des résultats utiles. Il fallait, en effet, d'opiniâtres recherches pour débrouiller ce chaos d'événemens long-temps inconnus, découvrir l'origine d'une nation célèbre, tracer la marche de ses conquêtes, marquer l'accroissement suc-

cessif de sa grandeur et de sa puissance, parler pertinemment de ses hauts faits d'armes, de ses coutumes et de l'état où se trouvaient chez elle les arts et les sciences, décrire les vicissitudes qu'elle a éprouvées durant le cours de huit siècles, mettre de l'ordre et de la clarté (1) dans des récits si variés, choisir, comparer, rejeter ou admettre, se décider enfin au milieu des incertitudes. Ce n'était pas sans doute un travail léger; que sera-ce si l'on y ajoute la peine de compulser et de traduire d'anciens manuscrits, maltraités par le temps, presque illisibles en plusieurs parties?

Cependant il n'était pas possible d'écrire cette histoire sans le secours des livres arabes. Tout ce que jusqu'à présent nous savons d'eux et de leur long séjour en Espagne, nous le devons à nos vieilles chroniques, mais les notions succinctes, incomplètes, inexactes qu'elles renferment, la confusion qui y règne, et un style bar-

(1) M. Conde a senti que dans un ouvrage de la nature de celui qu'il avait entrepris, la clarté devait naître de l'arrangement; mais l'ordre est peut-être ce qui manque le plus à son histoire arabe. Il faut pour la lire et ne point perdre le fil des événemens, l'attention la plus soutenue. M. Conde aurait certainement refait son livre s'il eût vécu.

bare qui en augmente l'obscurité, les rendent peu propres à être consultées ; et si l'on considère encore qu'elles ne furent écrites que sous la dictée de la haine, au moment où tous les ressentimens allumés ne laissaient entre les deux nations d'autre communication, que celle qui naît des terribles droits de la guerre, on sera convaincu que ces chroniques ne peuvent être d'aucune utilité. C'est pour avoir été composées avec ces élémens vicieux que nos histoires présentent des taches nombreuses ; par exemple, l'opinion générale est que les conquérans de l'Espagne furent suivis d'innombrables armées, et de hordes barbares, qui, sans distinction d'âge ni de sexe, versèrent des torrens de sang, et couvrirent la terre de ruines. Ces idées, nées primitivement de la terreur qu'inspira la rapidité de la conquête, s'étaient conservées par des traditions que les chroniqueurs adoptèrent ; mais pour juger sainement des grands événemens de ce temps, c'est dans les auteurs arabes qu'il les faut voir. Eux seuls nous apprennent comment une troupe aguerrie, dont le courages'excitait encore par le fanatisme religieux, aborda dans l'Andalousie, ravagea les campagnes abandonnées de la Lusitanie, et par une seule victoire remportée sur les Goths dégénérés, vint à bout de subjuguier toute l'Espagne ; comment la con-

dition des vaincus devint si douce , qu'au lieu de l'oppression qu'ils craignaient , ils se félicitèrent d'appartenir à des maîtres qui , leur laissant le libre exercice de leur religion , la possession de leurs biens et la jouissance de leurs libertés , n'exigeaient d'eux qu'un tribut modique , et la soumission aux lois générales établies dans l'intérêt commun.

Puisque le but de l'histoire est de fournir aux hommes d'utiles leçons , il ne faut point la défigurer par le mensonge et la calomnie. L'impartialité est la première vertu de l'historien. Quelle confiance mériteront ses récits , s'il ne respecte point la justice ? Ce n'est pas que je prétende déprimer les ouvrages des historiens qui m'ont précédé ; je veux seulement établir qu'on ne saurait en profiter pour écrire l'histoire des Arabes d'Espagne.

Isidore de Beja , vivant au temps même de la conquête , se contenta de faire une espèce de journal qui fourmille d'erreurs , et qui d'ailleurs n'embrasse guère qu'une période de quarante-quatre ans. Il est infidèle et déclamateur , et il ne donne aucune idée du gouvernement des Arabes. Ceux qui vinrent après lui , ne firent que le copier ; mais , moins exacts encore que leur modèle , ils ajoutèrent leurs fautes à ses fautes propres , se montrèrent plus passionnés , n'offrirent sou-

vent à leurs lecteurs qu'un squelette sec et décharné, et imprimèrent à leur style la rudesse qui caractérisait les mœurs du temps. Prouvons notre assertion par un exemple sur mille. Une sanglante bataille se livra dans les champs de Zalaca, non loin de Badajoz. Alphonse VI y combattit contre les forces réunies des Arabes d'Espagne, et des Maures Almoravides, venus d'Afrique en qualité d'auxiliaires. Ce prince succomba sous les efforts de tant d'ennemis. Voici comment les chroniques parlent de cet événement mémorable. *In erâ 1124 die VI. X Kal. novembris, die SS Servandi et germani, fuit illa arrancada in Baduzo, id est, Sacralias; et fuit ruptus Rex Domnus Adefonsus.* C'est ainsi que s'expriment les annales de *Complutum*, ou Alcalà de Henarès. Celles de Compostelle sont bien plus concises; *erâ 1124, y lit-on, fuit illa die Badajoz.* Dans celles de Tolède on trouve ces mots : *Erâ 1124, arrancaron Moros al Rey don Alonso en Zagalla* (1).

Ce fut de ces chroniques défectueuses, et de quelques écrits arabes, que l'archevêque de Tolède, Riu Ximenez, tira son histoire, la première qu'on ait publiée en Europe sur cette

(1) C'est-à-dire : en 1124 les Maures désirent le roi don Alphonse à Zagalla.

matière; il l'écrivit en latin. Ce savant prélat avait une connaissance profonde de la langue des Arabes; il vivait d'ailleurs au milieu des Muzarabes (1) de Tolède, qui purent lui fournir de précieux renseignemens. Cependant son histoire, malgré son mérite, manque souvent d'étendue et de clarté, et elle s'arrête à l'an de J. C. 1140. Un défaut non moins essentiel qu'elle renferme, c'est d'avoir mal combiné les années de l'ère chrétienne avec celles de l'Hégire, et d'avoir par là causé l'erreur qu'on remarque dans un grand nombre de dates essentielles. L'époque de l'invasion qui eut lieu en 711, s'y trouve reculée de deux ans, et cette erreur se continue dans l'ouvrage entier.

L'histoire qu'on attribue au Maure Rasis, et qu'on suppose avoir été traduite par l'ordre de Denis, roi de Portugal, n'est qu'une mauvaise compilation des anciennes chroniques; elle est remplie d'erreurs et de contes absurdes.

La chronique générale que fit composer Alphonse le Sage contient d'excellentes réflexions; mais elle n'est point purgée des fables ridicules qui défigurent les chroniques antérieures. On peut en dire autant des chroniques particulières,

(1) On trouvera des explications sur les Muzarabes, dans une note de l'introduction.

ou, pour mieux dire, des compilations faites au temps d'Alphonse XI, dans lesquelles, au surplus, on ne trouve guère que ce qui concerne nos rois.

Quant aux auteurs arabes, ils sont en très-grand nombre; mais quelques-uns, tels qu'Aben Ishak Tabari, Aben Omar el Wakedi, el Mesaudi, Seif Alezdi, Aben Kelbi, Novairi, et d'autres encore, ont embrassé dans leurs ouvrages l'histoire de plusieurs peuples à diverses époques; quelques autres se sont bornés à l'histoire particulière d'une nation : tels sont Aben Regig, qui a fait l'histoire d'Afrique, et Aben Hayan, qui a fait celle d'Espagne, et principalement celle des rois de la maison d'Omeya. Ces écrivains ont produit une foule de grossiers imitateurs; ceux-ci ont chargé leurs récits de fables ou de puérités qui en rendent la lecture impossible. En général les Arabes ont un goût excessif pour le merveilleux, de sorte qu'ils ne se contentent pas de répéter les événemens, tels qu'ils les trouvent rapportés dans les histoires antérieures, mais ils les entourent d'accessoires fabuleux, de circonstances extraordinaires. On en voit même parmi eux dont la manie est de tout altérer, tout changer. Ils aiment surtout à abrégér leurs anciens auteurs, qu'ils réduisent à d'arides nomenclatures, gardant souvent le silence sur les

faits les plus importants, tandis que d'autre part ils poussent la prolixité jusqu'à rendre compte de la durée d'un règne par jours et par heures. Les anciens sont plus exacts; les modernes, à l'exception d'un petit nombre, tels qu'Abulfeda et Aben Khaledun, sont inégaux, et laissent courir leur plume sans goût et sans méthode. Tantôt ils s'étendent en descriptions oiseuses, ils racontent avec les plus grands détails les batailles gagnées par ceux de leur nation; tantôt ils sont d'une sécheresse rebutante, et deux mots leur suffisent pour parler des victoires de leurs ennemis. Il est d'autres historiens arabes que certains savans, Selden, Pococke, Schultens, etc, ont fait connaître à l'Europe; mais ceux-là se sont peu occupés des affaires d'Espagne. Par exemple, dans les annales d'El-macin, lesquelles sont un abrégé de Tabari, on ne trouve qu'une très-courte relation de la conquête, et une notice chronologique d'un petit nombre de rois de Cordoue. Dans les annales d'Abulfeda, il n'est pas même fait mention de la conquête. L'histoire des Arabes de l'Anglais Ocley, prise dans Wakedi, ne parle que de la Syrie et de l'Egypte. Il fallait donc recourir à des sources plus sûres et plus abondantes : je vais indiquer toutes celles où j'ai puisé.

Je me suis d'abord servi de l'ouvrage d'Abu

Abdallah Muhammad el Homaidi, de Cordoue. Cet auteur, qui écrivait vers l'an 450 de l'Hégire, a laissé une histoire abrégée de la conquête, et des généraux ou émirs qui gouvernèrent l'Espagne dans les premiers temps. Il donne également celle des Beni-Omeyas (1), rois de Cordoue, et la biographie des hommes illustres de l'Espagne. Cet ouvrage a été continué jusqu'à l'année 560, par Ahmed ben Yahia Eddubi, de Majorque. El Homaidi joint, au mérite de l'antiquité, celui de l'authenticité des documents qu'il a mis en œuvre ; il s'appuie sur le témoignage d'auteurs plus anciens que lui, tels qu'Abdelmelic ben Habib Zalemi, Abdalah ben Junes, Abdalah ben Wahid et Abulcasem Abderahman, tous historiens estimés (2) des conquêtes des Arabes dans l'Occident.

L'histoire d'Aben Alabar el Codai, de Valence,

(1) Le mot *Ben* signifie fils, *Beni* les enfans ou descendans. Les *Beni-Omeyas*, les princes ou individus de la race d'Omeya.

(2) M. Conde porte le scrupule au point de décrire le nombre, la qualité, la forme des volumes qui composent les ouvrages qu'il cite ; cette précaution qu'il avait jugé à propos de prendre pouvait fournir une preuve de sa véracité à ceux qui n'auraient pu s'assurer par leurs yeux de l'existence des originaux.

m'a été pareillement d'un grand secours pour ce qui concerne la conquête, et le gouvernement des émirs et des princes de la première dynastie. Cet auteur était très-savant ; il a beaucoup tiré de l'histoire d'Espagne d'Abu Meruan ben Hayan, qui passe pour le meilleur historien des Beni-Omeyas. Il a mis aussi à contribution les annales d'Abul Hasan, et les ouvrages d'autres auteurs moins connus, comme Isa ben Ahmed el Razif, El mocri abu Abdala, et Muhamad Abu Bekar, auteur particulier d'une histoire d'Aben Abed, roi de Séville. J'ai tiré encore parti d'un fragment précieux de l'histoire d'Espagne, rapporté à la fin de l'ouvrage d'El Codai. Dans ce fragment, qui contient tous les détails de la conquête, on cite Ahmed ben Aly Alfeyad.

Pour les temps moyens de la domination des Arabes en Espagne, j'ai fait usage de l'ouvrage de Meraudi, intitulé : *Prados áureos*, les prés dorés ; cependant cet historien ne parle que d'une manière très-succincte des événemens de l'an 327 de l'Hégire, des expéditions d'Abderahman III, de la prise de Zamore par les troupes du roi de Cordoue, et des victoires de Ramire, roi de Léon. Il ne va que jusqu'à l'année 336, et il est à observer que lorsqu'il parle des rois de Galice, Odrón et Adfons, ce sont

les rois de Léon , Ordogne et Alphonse, qu'il désigne ; car il donne le nom de Galice à l'ancien royaume de Léon , suivant la coutume assez générale de tous les auteurs arabes.

Ce qui regarde la guerre civile entre les divers chefs de tribus après le dernier des Beni-Omeyas, laquelle finit par produire le partage de l'Espagne en plusieurs royaumes indépendans, je l'ai trouvé dans *l'Histoire des illustres Espagnols* d'Abulcassem Khalaf de Cordoue ; elle comprend tous les événemens qui ont eu lieu depuis les premiers temps de l'Hégire jusqu'à l'époque où il écrivait, c'est-à-dire jusqu'au cinquième siècle. Quant à l'histoire des Maures Almoravides et Almohades, je l'ai tirée en entier de l'histoire de Fez, écrite l'an 726 de l'Hégire par Abdel Hatim de Grenade. Cet écrivain laborieux avait consulté les principaux historiens africains ou espagnols ; il cite même assez souvent les archives de la couronne, où il ne pouvait manquer de trouver des documens authentiques.

J'ai suivi, pour la dernière période de la domination arabe., Lisan Edin, secrétaire des rois de Grenade, notamment son poëme sur les dynasties africaines et espagnoles, son histoire particulière de Grenade, et ses trois volumes de biographies. J'ai encore consulté sur le même objet l'histoire des rois de Grenade, d'Abdalah

Algiazami de Malaga , l'histoire de Jusuf Abul Hagiag , par Ahmed Almaxarsi , et celle des Beni Merines , écrite en prose et en vers par Ismail ben Jusuf , émir de Malaga , intitulée : *l'Odeur de la Rose*. Enfin j'ai profité des annales d'Abulfeda , de Xakiki et du Fezani , ouvrages incomplets , mais anciens , des annales d'Aben Sohna , de l'écrit d'Abu Teib , de Ronda , où l'on trouve beaucoup d'anecdotes curieuses , et surtout de l'excellent ouvrage d'Abdala Aly ben Abderahman de Grenade , sur la guerre sainte , c'est-à-dire les expéditions contre les chrétiens , sur l'art militaire , les ruses de guerre , les machines , etc. Cet auteur m'a fourni beaucoup de faits que l'on chercherait vainement chez d'autres historiens ; son livre contient aussi divers détails sur les usages et les coutumes des Arabes d'Espagne.

La plupart de ces manuscrits se trouvent à la bibliothèque royale de Madrid et à celle de l'Escurial ; les autres m'appartiennent ou appartiennent à des personnes qui m'honorent de leur amitié (1), et se sont fait un plaisir de me les confier.

(1) M. Conde n'avait rien négligé pour rendre son ouvrage éminemment utile , autant par l'étendue et l'abondance des matières que par l'exactitude et la fidélité

Il existe une histoire française des conquêtes des Arabes en Afrique et en Espagne ; elle a été même traduite en anglais et en allemand : son auteur est M. Cardonne ; mais il ne paraît pas que cet écrivain ait consulté d'autres livres arabes que ceux qui avaient servi à l'archevêque de Tolède pour composer son histoire latine. Il a pris encore quelque chose des notes d'Herbelot, qui rapporte ce qu'a dit El Novairi ; il y a ajouté ce qu'il a lu dans nos auteurs castillans touchant les affaires de Grenade. M. Cardonne a partagé l'erreur de l'archevêque, relative à l'année précise de l'invasion ; il donne à Taric ben Zeyad le nom de Taric ben Malic el Meafir, et

dans les récits. Pour atteindre ce but vers lequel doit tendre sans cesse un écrivain impartial, il ne s'était pas contenté de compiler les ouvrages espagnols et les originaux arabes ; il avait encore lu avec soin tout ce qu'on a écrit, soit en France, soit en Angleterre. Il ne sera pas inutile de consigner ici son jugement motivé sur ces productions. On en pourra conclure qu'il ne suffit pas, suivant lui, de posséder la langue des Arabes pour écrire leur histoire ; il faut encore réunir à cette connaissance les lumières d'une saine critique ; sans elles il est impossible d'extraire de leurs livres les documens utiles ou certains, parce qu'on ne les saurait distinguer parmi cette foule de détails déplacés ou incohérens, avec lesquels ils se trouvent toujours confondus.

peu après, comme s'il s'agissait d'un autre individu, il le nomme Taric ben Ziad ben Abdulah. Il rapporte l'entrée de Muza en Espagne à l'année 97 de l'Hégire, ou 715 de notre ère, tandis qu'à cette époque ce général arabe avait déjà quitté l'Espagne pour se rendre auprès du calife qui l'avait rappelé. Il attribue à Taric la conquête de Murcie, quoique tous les auteurs arabes s'accordent à dire qu'elle fut l'ouvrage d'Abdelaziz, qui fit capituler Turiola, aujourd'hui Orihuela, l'an 94; il copie enfin avec si peu de discernement nos anciennes chroniques, qu'il adopte jusqu'aux fables qu'elles renferment.

M. de Guignes, dans son Histoire des Huns, a prouvé qu'il connaissait à fond l'histoire des Tatars et des Chinois; mais quand il a parlé de nos Arabes, il est tombé dans de graves erreurs. Par exemple, il avance que le roi Hixem II fut déposé par Almanzor, son hagib ou premier ministre, l'an 399 de l'Hégire. Cette assertion est des plus fausses, car Almanzor ne manqua jamais à la fidélité qu'il devait à son prince; et, après avoir employé sa vie à le servir, il la perdit en combattant pour assurer sa puissance. Cet événement arriva l'an 392, sept ans avant la déposition d'Hixem, qui dans l'intervalle avait été servi par les deux fils d'Almanzor avec la même fidélité, bien qu'avec moins de bonheur.

Quant à l'histoire des Arabes de M. de Margni, elle fait à peine mention de leurs conquêtes en Afrique et en Espagne.

On a cru de nos jours que l'histoire de nos Arabes pouvait se faire à l'aide des fragmens historiques qu'a publiés Casiri dans sa description de la bibliothèque de l'Escorial. L'Anglais Morphy, et notre Masdeu (1) ont voulu l'entreprendre sans avoir d'autre guide. L'intérêt de la vérité m'oblige à dire que ces fragmens de Casiri sont, dans notre histoire, comme la lumière des éclairs : ils éblouissent et ne dissipent point l'obscurité. Il y a d'ailleurs dans ces fragmens des erreurs nombreuses sur les personnes, sur les lieux et sur les époques ; erreurs qu'on ne saurait corriger sans lire avec soin les originaux que Casiri a copiés à la hâte avec beaucoup de lacunes, et souvent en leur prêtant un sens qu'ils n'ont pas. Il faudrait un volume pour relever toutes ces fautes ; qu'il nous suffise d'en signaler quelques-unes. Il dit que les Beni Alaftas commencèrent de régner à Badajoz l'an 561 de l'Hégire, et que de là ils étendirent leur domination jusqu'à Sarragosse ; mais il est positif que la dynastie des Alaftas était éteinte

(1) Ecrivain catalan qui jouit en Espagne d'une grande réputation comme critique.

dès l'an 487. L'erreur est donc aussi grossière qu'elle est évidente. Il est même très-incertain que cette famille, qui ne donna que quatre rois à l'Algarve, ait possédé Sarragosse, ni aucune autre ville de l'Espagne orientale. Ailleurs il fait paraître un Almanzor, roi de Calat Hamad ; mais il n'y eut jamais en Espagne de ville ni de royaume de ce nom. Calat Hamad était une forteresse de l'état d'Almagreb el Wast, c'est-à-dire de l'Afrique septentrionale ou du royaume de Tunis. Pareillement, il place à l'an 672 le commencement des Beni Merines en Afrique : autre erreur grave ; car, d'après tous les historiens, leur domination se trouvait établie dans cette contrée dès l'an 610 ; et ils étaient déjà en possession de Fez, d'où ils avaient chassé les Almohades, lorsqu'en 667 ils s'emparèrent de Maroc. Il y a beaucoup d'autres inexactitudes dans cet ouvrage de Casiri. Tantôt il fait de Jacob ben Jusuf, roi des Almohades, un prince Almoravide ; tantôt il confond le fils avec le père, les simples walis ou gouverneurs avec les rois ; ou bien il attribue à l'un les actions de l'autre, prend les Gaulois *Galos* pour les Galiciens *Gullegos*, la ville de Malaga pour celle de Ronde, le Cid Campeador pour l'empereur don Alphonse, etc. Et c'est pour arriver à de tels résultats qu'il a pris la peine de mutiler un excellent

ouvrage de Ben Besam, écrivain renommé. De là qu'arrive-t-il? qu'il fait disparaître de l'histoire d'Espagne le héros de la Castille, duquel les historiens arabes font de fréquentes mentions, et qu'il donne ainsi aux critiques l'occasion de traiter de fabuleuses toutes nos chroniques, et de douter des exploits du Cid et même de son existence, qu'ils placent au rang des contes populaires, comme les romans des douze pairs de la Table ronde, ou les bandes des Zegrîs et des Abencerrages de Ginez Perez de Hita (1).

(1) Il est auteur d'un roman espagnol des guerres civiles de Grenade. C'est là que Florian a pris les principaux traits de Gonzalve de Cordoue. Il est à remarquer que l'histoire ne fait nulle mention de ces Abencerrages tant célébrés par les romanciers et les faiseurs de mélodrames.

En donnant cet extrait de la préface de M. Conde, nous n'avons pas cru devoir nous astreindre à le suivre littéralement dans le choix des expressions, et surtout dans l'ordre qu'il a fixé à ses idées; nous pouvons toutefois affirmer que le sens et le fond des pensées sont fidèlement rendus.

Nous prévenons nos lecteurs qu'en écrivant les noms propres arabes, nous avons strictement suivi l'orthographe de M. Conde, à qui l'on ne saurait contester le mérite d'avoir été un très-savant Orientaliste. Nous croyons toutefois devoir donner un avis important; c'est que l'u se doit prononcer comme ou, le z comme ss, le c comme

k. Ainsi Muza, Jusuf, Calat, se prononcent Moussa, Jousouf, Kalat, etc. L'x se prononce à peu près comme k; il en est de même du j devant une consonne; c'est un son tout tiré du gosier, tenant le milieu entre le k et le g. Hixem, par exemple, se prononce Hikem, ou plutôt Higkem, en adoucissant le k. Remarquons sur ce nom, qui a été celui de plusieurs rois de Cordoue, que M. Conde l'a écrit toujours Hixem et non Hakem, comme l'ont fait quelques historiens français.

HISTOIRE

DE LA DOMINATION

DES

ARABES EN ESPAGNE.

INTRODUCTION.

UN aventurier sans patrie acquiert sur les rivages du Tibre quelques arpens de terre, et sur cette terre étrangère il jette les fondemens d'une ville, qui devient la maîtresse du monde. Six siècles ont vu cette puissance qu'on remarquait à peine dans son berceau, luttant contre tous les obstacles, triomphant d'eux par la constance, développant péniblement de lentes ressources, étendre peu à peu les chaînes de la conquête d'un bout à l'autre de l'Italie. Mais à peine l'Italie

soumise a-t-elle cessé de produire des ennemis, Rome porte à la fois ses armes triomphantes en Asie, en Afrique, en Europe, et ne suspend le cours de ses victoires qu'aux limites alors connues de la terre. Il est toutefois un peuple qui, refusant le joug, a défendu courageusement sa liberté. Son pays, protégé par la nature, n'a point été souillé par la présence de l'étranger victorieux ; son sol n'a point été foulé sous les pas d'un maître superbe, et le sceau de la servitude n'a point flétri le noble front de l'Arabe.

L'Arabie, il est vrai, ne renferme point ces trésors, qui seuls peuvent tenter l'avidité des conquérans. Riche en parfums délicieux, en précieux aromes, en plantes balsamiques, elle fournit assez de biens à la modération, à la tempérance de ses habitans. C'était trop peu pour des proconsuls. Cependant l'orgueilleuse Rome, que blessait la résistance du peuple pasteur, tenta souvent de le soumettre ; il ne fallait pas qu'une nation pût se vanter d'avoir gardé son indépendance. Mais tous ses efforts furent vains, et si quelques-uns de ses généraux obtinrent de légers avantages, ce fut sur ces tribus errantes qui résidaient aux confins de la Syrie et de l'Égypte, et qui, dans leurs courses irrégulières, s'étendaient quelquefois jusqu'au pied du mont

Amanus, éternelle barrière de l'Asie mineure. Lorsque Scaurus, successeur de Pompée, voulut poursuivre les Arabes jusqu'à Petra, il perdit sans combattre une partie de ses soldats, et il ne sauva l'autre que par une prompte retraite. Auguste, Trajan, Sévère, firent à leur tour quelques tentatives, elles ne furent pas plus heureuses ; et l'enfant d'Ismaël, du fond de ses déserts, brava toujours Rome et ses armées, qui, vaincues par le climat et par la nature, n'auraient trouvé dans l'Arabie qu'un vaste et brûlant tombeau.

S'il faut en croire les assertions de Saad ben Ahmed, écrivain arabe qui exerça dans Tolède les fonctions de cadi, les Arabes ont deux origines, d'où sont issues deux générations distinctes. La première de ces origines remonte au-delà des temps d'Abraham ; il en était sorti plusieurs tribus fort nombreuses, Themud, Ad, Tesm et Jadis ; mais depuis une infinité de siècles, ces tribus ont disparu de la terre, et comme on n'en a conservé que des traditions assez vagues, il est impossible de reconnaître aujourd'hui les familles qui en descendent. La seconde origine qu'il faut attribuer à Ismaël, fils d'Abraham, a produit deux castes principales, Cahtân et Adnan, ainsi appelées du nom de leurs premiers chefs connus.

L'histoire des Arabes se divise aussi en deux époques, l'âge d'ignorance et les temps de l'islamisme ou de Mahomet. Durant la première époque, les Arabes avaient peu de lumières ; mais ils étaient guerriers et puissans. Leurs scheïks ou princes appartenaient à la caste de Cahtan, et l'empire était héréditaire dans la famille des Homiars. Les habitans des villes et les pasteurs composaient le reste de la nation. Les premiers cultivaient la terre et en percevaient les fruits ; ils élevaient de nombreux troupeaux ; ils trafiquaient dans l'intérieur et avec l'étranger. La mer rouge d'une part, l'Océan et le golfe Persique de l'autre, semblaient les inviter au commerce par la facilité qu'ils avaient à exporter leurs denrées, et à recevoir celles de leurs voisins. Les pasteurs passaient leur vie dans la campagne ; et, parcourant en tous sens leurs vastes déserts, ils plantaient leurs tentes partout où ils trouvaient une source et des pâturages pour leurs chameaux, dont le lait et la chair leur fournissaient tous leurs alimens. Ils changeaient de place lorsque la source était épuisée, ou que les pâturages dévorés laissaient leurs chameaux sans nourriture. Aux approches de l'hiver ils se transportaient dans les champs plus fertiles de l'Irak et de la Chaldée, ou bien ils remontaient vers

les limites de la Syrie, où ils passaient la mauvaise saison.

Leur religion était l'idolâtrie; mais chaque tribu avait un objet particulier de vénération. Celle d'Homiar adorait le soleil, celle de Cane-nah adorait la lune : d'autres invoquaient les étoiles : Mercure et Jupiter avaient aussi des sectateurs. La tribu de Tzaquif révérait une idole placée dans un petit temple nommé Alat, qui s'élevait sur les hauteurs de Nahla. Quant à leur science, elle consistait à connaître le cours des astres et leurs diverses influences; ils s'exerçaient aussi à prédire les variations du temps, par les signes qu'une longue habitude leur avait fait remarquer comme des pronostics certains. Cela devait être ainsi chez des hommes accoutumés à vivre toujours sous le ciel, exposés à l'inclémence des saisons, et forcés par le besoin et le désir de s'y soustraire, à interroger chaque jour les astres, les vents et les nuages.

Dans les temps moins éloignés et qui touchent à l'établissement de l'islamisme, les Arabes étaient répartis en tribus indépendantes, dont les unes se fixaient à demeure dans quelque canton, tandis que les autres persévéraient dans les habitudes héritées de leurs pères. Ces tribus étaient souvent en guerre les unes avec les autres

ou bien avec les peuples voisins. Le sujet de ces sanglantes querelles était d'ordinaire la possession d'un puits ou d'un pâturage ; quelquefois elles avaient pour cause un vol de troupeaux ou de choses semblables ; mais les scheiks, ou anciens de la tribu, investis, à raison de ce titre, de l'autorité, réussissaient communément à ramener la paix ; souvent aussi cette paix était rétablie par les bons offices d'une tribu neutre. Pour rendre leur pouvoir plus respectable et en assurer la durée, ces scheiks se mettaient presque toujours sous la protection des souverains de la Perse, ou des empereurs grecs de Constantinople.

Les Arabes élevaient beaucoup de chevaux, ~~et~~ ils s'exerçaient à tirer de l'arc, à manier la lance et l'épée, à dresser leurs chevaux, et à leur faire exécuter les plus rapides évolutions. Ils se glorifiaient beaucoup de leur origine qu'ils attribuaient à Ismaël, et ne se vantaient pas moins de leur indépendance ; ils s'adonnaient avec un soin extrême à la culture de la langue, qu'ils parlaient avec pureté, et ils faisaient leurs délices de la poésie. Ils se piquaient aussi de pratiquer généreusement l'hospitalité envers les étrangers.

L'introduction parmi les Arabes d'une religion toute nouvelle, changea soudain leurs

habitudes, et les transforma de pasteurs en conquérans. Les principes de l'islamisme faisaient pour eux de la guerre un devoir sacré; ils couraient aux dangers avec une confiance aveugle comme l'on s'abandonne à un destin inévitable; et ils ne considéraient dans la mort même que le commencement des félicités éternelles, dont leur dévouement était récompensé. Il semble pourtant que des traditions, qui ont survécu aux révolutions qu'ils ont éprouvées, ont toujours conservé chez eux le souvenir et le goût de la vie nomade; car, après avoir brillé pendant plusieurs siècles sur la scène du monde, dont la moitié fut conquise par leurs armes, ils sont rentrés dans l'isolement et l'obscurité; et les Arabes de nos jours, pasteurs, pauvres et libres, ressemblent aux Arabes des temps d'ignorance qui précédèrent l'islamisme. Renfermés dans des contrées presque inaccessibles; séparés par des sables déserts des peuples voisins; satisfaits du peu qu'ils possèdent; exempts d'ambition; ignorans mais heureux, ils sont presque étrangers au reste de la terre. Remarquons néanmoins que ce qu'on vient de dire ne convient pas également à toutes les tribus arabes. Aujourd'hui comme autrefois, on voit des hordes vagabondes qui traversent en armes la Palestine, la Syrie et l'Irak, et qui, substituant aux vertus

antiques l'amour du vol et du pillage, justifiant ainsi le nom de Sarrasins (1) qu'on leur donne, sont devenus l'effroi du voyageur solitaire, et la terreur des caravanes nombreuses.

Les Arabes, ainsi que nous l'avons dit, étaient idolâtres; il est pourtant hors de doute qu'aux pratiques du paganisme ils unissaient des notions confuses du judaïsme et même du christianisme, de sorte que la religion se composait chez eux d'un mélange adultère de croyances et d'opinions toutes superstitieuses. Les premiers objets de leur culte furent le soleil, la lune et les astres; plus tard ils durent aux Egyptiens la connaissance imparfaite des divinités du paganisme. Le temple qu'ils avaient à la Mecque depuis un temps immémorial, et dont ils attribuent la fondation à Ismaël et à son père, était rempli de statues de pierre grossièrement taillées, dans chacune desquelles ils honoraient une divinité particulière. Quand ils étaient obligés de s'éloigner de la Mecque, ils emportaient ces statues; et l'on retrouve parmi les Maures

(1) D'après les conjectures les plus probables, ce nom de Sarrasin vient du mot arabe *sarrîk*, qui signifie voleur; ce qui démontre l'erreur de ceux qui ont cru que les Sarrasins étaient un peuple distinct des Arabes.

modernes, qui ont avec les Arabes une origine commune, les vestiges de cet antique usage. Quand ils partaient pour la guerre sainte, c'est-à-dire quand ils marchaient contre les chrétiens, ils emportaient une petite pierre de leur pays, et ils la tenaient dans les mains tant que duraient leurs prières.

Il est encore à supposer que les Arabes reçurent des Romains, par le canal des tribus errantes, qui eurent souvent avec ceux-ci des points de contact, une partie de leurs idées religieuses; qu'ils tirèrent pareillement des Perses, avec lesquels ils eurent de plus fréquentes communications, la connaissance du système des deux principes, qu'ils représentaient sous la figure du jour et de la nuit. Les Juifs qui se répandirent dans l'Arabie après la ruine de Jérusalem, les chrétiens que les persécutions y poussèrent dans les premiers siècles de l'Eglise, y apportèrent tour à tour leurs dogmes; et les Arabes les admirent tous, et ajoutèrent par là à la masse de leurs superstitions.

Dans les temps anciens, la littérature des Arabes se bornait à la connaissance de leur langue, riche en expressions figurées et en images; mais ils négligèrent l'écriture, et l'usage du papier leur était inconnu. Ils gravaient ou burinaient leurs ouvrages sur des os de mou-

ton ou de chameau, et leurs volumes n'étaient que des monceaux d'os attachés ensemble. Encore est-il probable que c'était des juifs et des chrétiens qu'ils avaient appris à lire et à écrire; c'est ce que semble indiquer le nom qu'ils leur donnaient (*le peuple du livre*); mais une langue animée, expressive, pittoresque, une imagination vive et féconde, des passions ardentes, comme leur soleil, devaient inspirer aux Arabes l'amour de la poésie; aussi devint-elle en grand honneur parmi eux; et ce qui contribua le plus peut-être aux rapides succès du prophète législateur, ce fut la réputation acquise par ses vers. On raconte à ce sujet qu'un Arabe qui, suivant la coutume de ce temps, avait mis les siens au concours (1), et qui, déjà vainqueur de ses rivaux, allait saisir le prix, ayant lu le second chapitre du koran, que Mahomet venait d'apporter, s'écria qu'il était vaincu; et que le peuple ayant confirmé ce jugement, Mahomet fut proclamé le prince des poètes.

Il est difficile de parler de Mahomet (2) sans

(1) Les poètes affichaient leurs vers sur une colonne élevée au milieu de la place publique; et le peuple entier, juge du mérite de ces compositions, discernait le prix de la poésie.

(2) Mahomet était de la tribu de Coraïx, l'une des

éprouver un vif sentiment d'admiration pour cet homme extraordinaire, qui, poussé par son seul génie, entreprit de changer la face du globe, sut trouver en lui-même d'inépuisables ressources, et surpris par la mort au milieu de sa gloire, laissa pour héritage un empire, avec des germes si féconds de grandeur et de puissance, que, privés même de son influence, ils se développèrent d'eux-mêmes sous la main de ses successeurs. D'autres sont grands, parce que la fortune, en les entourant de brillans accessoires, prépare leur élévation, et que, les faisant profiter d'un concours fortuit de circonstances heureuses, elle les met sur la voie des honneurs et de la puissance. Mahomet fut grand par lui-même; dans tous les pays, dans tous les siècles, il se serait placé au-dessus des classes vulgaires, parce que son génie, répandant autour de lui

plus nobles de l'Arabie, et sa famille passait pour la première de sa tribu. Il était fils d'Abdalah, et descendait directement d'Adnan, par Abdelmotaleb, Hasem, Abdméraf, Kosa, Kelab, Morra, Caab, Lova, Galeb, Ferh, Malec, Adnadhr, Kenanah, Hozaimah, Modreka, Alyas, Modhar, Nazar, et Maad. Sa mère, nommée Amina, était de la même tribu de Coraïx. Cette généalogie paraît certaine d'après tous les historiens arabes; et, suivant eux encore, Adnan était issu d'Ismaël en ligne directe, de même que Cahtan.

ses vives lumières, devait le faire apercevoir, sans aucun secours étranger. La nature, il est vrai, l'avait favorisé des dons extérieurs, mais dans combien d'hommes les plus brillantes qualités sont-elles perdues, s'ils n'y joignent une âme grande et généreuse, une imagination vive et pénétrante, une conception hardie, une volonté ferme et soutenue! Mahomet possédait tous ces avantages : il en profita, mais il dut tout à lui, rien au hasard, rien à la faveur. Quelques-uns ont porté plus loin que lui peut-être la science militaire et la fortune des armes, d'autres auront donné aux hommes des lois plus parfaites, des institutions plus sages. Mais quel autre, né au fond des déserts sauvages dans le sixième siècle, réunit comme lui, au laurier des poètes, la gloire du législateur et la couronne des guerriers? Alexandre, héritier d'un vaste royaume, successeur d'un prince entreprenant, maître d'une armée aguerrie et nombreuse, ravagea d'immenses contrées, et soumit vingt peuples divers ; mais l'indiscipline ou l'inexpérience timide de ces peuples le servit encore mieux que ses phalanges. Jules-César, formé par de grands exemples et de longs succès, subjuguait Rome, mais il vainquit avec les armes romaines ; mais il triompha d'une ville déchirée par les factions, ou dévorée par l'anarchie, avec des lé-

gions dévouées qu'il avait souvent conduites à la victoire. Mahomet, prophète et soldat à la fois, se leva seul au milieu des hordes arabes; et aussitôt les arrachant à leur antique indépendance, il réunit de grossiers pasteurs sous l'étendard d'une religion nouvelle, enflamma leur courage par le fanatisme, et sut créer des soldats invincibles. Ses conquêtes furent rapides; elles devaient être durables, parce qu'il gagnait les cœurs en subjuguant les libertés.

On dit que dans sa jeunesse Mahomet avait parcouru les régions voisines de l'Arabie, et qu'il avait rapporté de ses voyages les connaissances qu'il déploya plus tard dans sa patrie; qu'il s'était instruit des mœurs des chrétiens auprès d'un moine nestorien, nommé Sergius; on assure qu'il avait également puisé dans le commerce d'autres hérésiarques, les principes de Paul de Samosate, qui niait le mystère de la Trinité. Quoi qu'il en soit, on peut regarder comme certain que déjà de son temps les Arabes n'avaient plus la religion de leurs pères, et que leur croyance s'était chargée d'une foule de superstitions, qu'ils devaient aux Persans, aux Égyptiens, aux chrétiens hétérodoxes, et principalement aux Juifs, qui habitaient parmi eux en grand nombre. Mahomet espéra qu'une religion simple, sans mystères, excitant la réforme par l'attrait de

récompenses capables de flatter des hommes grossiers, aurait de nombreux partisans. Il pensa que les idées du judaïsme étant le plus généralement répandues parmi les Arabes, c'était aux Juifs qu'il devait emprunter les premières bases de la religion qu'il voulait établir. Il fit quelques essais dans sa famille, auprès de ses amis, et le succès qu'il obtint décida de sa vocation. Mais il ne suffisait pas à Mahomet de donner une religion à ses compatriotes : il voulait encore leur donner des lois, les rendre puissans et guerriers, et surtout imprimer à ses créations un caractère stable. Pour parvenir à ce résultat par la voie la plus courte, en même-temps la plus sûre, il mêla avec art les dispositions pénales ou législatives avec le dogme et les principes religieux ; et, poussant plus loin la prévoyance et la politique, il imposa la guerre contre les infidèles, comme une obligation sainte, dont l'accomplissement promettait d'une part la victoire avec les richesses, de l'autre des félicités éternelles pour prix du sacrifice de la vie. Ce qui dut augmenter la confiance des Arabes en la parole de leur prophète, ce fut l'introduction, parmi les points fondamentaux de leur croyance, du principe du fatalisme ou de la prédestination ; c'est même de l'adoption de cette doctrine que la religion de Mahomet a reçu le nom d'islamisme, qui ne

signifie pas autre chose si ce n'est : « Résignation entière à la volonté de Dieu , manifestée » par son envoyé. »

On peut croire que Mahomet aurait borné son ambition à ce dernier titre et à ses prérogatives , s'il n'avait été poussé à d'autres projets par les circonstances qui le favorisèrent. Il faut dire qu'il eut le mérite , extraordinaire pour son temps , d'avoir sainement apprécié ces circonstances , et d'avoir su prévoir les résultats probables de son entreprise. Peut-être même que ses vues furent d'abord moins vastes qu'on n'est tenté de le croire , en jugeant de ses intentions par les événemens , et qu'elles ne s'étendirent qu'à mesure que les événemens eux-mêmes lui en fournirent l'occasion : il n'en est pas moins vrai qu'on ne saurait nier , d'après ses institutions , qu'il n'ait voulu inspirer à ses Arabes le goût de la guerre et de la conquête ; ce qui fait supposer nécessairement qu'il avait observé l'état de faiblesse et de décadence des peuples voisins , et qu'il en tirait pour lui le présage du triomphe. L'Arabe , inexpugnable dans ses déserts , où la nature le défendait contre toute invasion ennemie , n'avait pas besoin de valeur ; mais pour le pousser au dehors , pour étendre sa domination à d'autres contrées , il fallait exciter son courage , et faire de la guerre un devoir. Ce résultat ob-

tenu, Mahomet était sûr qu'en le conduisant aux combats, il le menait à la victoire.

Mahomet mourut l'an onze de l'hégire⁽¹⁾, avant d'avoir accompli ses desseins ; mais l'œuvre de son génie ne périt point avec lui, et son esprit, surnageant au-dessus de la pompe funèbre qui entoura son cercueil, fut recueilli tout entier par ses successeurs. D'un côté, sa mort, loin de nuire à

(1) Les Musulmans donnent ce nom à la retraite de Mahomet, ou plutôt à sa fuite précipitée de la Mecque, sur l'avis qu'il reçut que ses ennemis voulaient le faire mourir par le fer ou par le poison ; il se sauva à Yatrib. C'est à ce grand événement de leur histoire que les Arabes fixent le commencement de leur ère. Dans les premiers âges, ils marquaient, suivant Homaidi, leurs diverses époques par les grands accidens de la nature, tels qu'une longue sécheresse, une tempête, de fortes pluies. Plus tard, ils comptèrent depuis la fondation de la *Caaba*, ou maison carrée, très-ancien temple de la Mecque, qu'on dit bâti par Abraham et Ismaël. Dans les temps plus voisins de Mahomet, ils dataient de l'invasion du roi d'Éthiopie, dont l'armée fut entièrement détruite par leurs ancêtres, sous le commandement d'Abdelmoteleb, aïeul de Mahomet ; mais depuis l'hégire, c'est-à-dire depuis sa retraite de la Mecque à Yatrib, ils adoptèrent généralement cette dernière époque pour base de tous leurs calculs chronologiques. Yatrib, aujourd'hui Médine, s'appela pour lors *Medinat alnabi*, ville du prophète ; et c'est par antonomase qu'on l'appelle simplement *Medina*, la ville.

- la religion qu'il léguait aux Arabes , lui imprima pour ainsi dire un caractère divin. Mahomet vivant n'était pour quelques-uns qu'un novateur ambitieux ; ses partisans même confondaient en lui le souverain et le prophète. Mahomet mort ne fut plus que l'envoyé de Dieu , son représentant sur la terre. D'un autre côté , cette mort dut devenir le signal des guerres étrangères , car il fallait occuper la nation pour l'accoutumer au joug. Cependant les chefs des tribus , que la concentration du pouvoir dans les mains du prophète avait dépouillés de leur autorité , voulaient rétablir l'ancien gouvernement ; mais Abu-Becre , beau-père de Mahomet , et puissant parmi les Arabes , déjoua adroitement leurs projets , et parvint à se faire élever à l'empire , sous le nom de Calife , ou vicaire du prophète. Aussitôt il convoqua la nation par des proclamations qu'il envoya dans toutes les provinces de l'Arabie , et l'enthousiasme qu'elles produisirent eut bientôt amené sous les murs de Médine une armée nombreuse d'infanterie et de cavalerie. Ces troupes étaient presque sans armes et sans vêtemens , mais elles étaient pleines d'ardeur et respiraient les combats. Comptant , d'après les paroles du prophète , sur le ciel ou sur la victoire , elles demandaient à grands cris d'être conduites vers les ennemis de leur religion.

Alors la Perse était agitée par des dissensions qui l'affaiblissaient, et elle ne pouvait guère opposer de résistance efficace ; la Syrie était depuis long-temps abattue et sans force. L'empire grec de Constantinople, héritier des prétentions de Rome, non de sa puissance, ne se soutenait que par des prestiges de grandeur, qui, à l'œil de l'observateur, cachaient mal sa faiblesse réelle. Ses chefs, uniquement occupés de disputes théologiques, laissaient flotter au hasard les rênes de l'empire ; ils convoquaient des conciles, et n'avaient point d'armées. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, épuisées par de longues et sanglantes guerres, et soumises à l'inévitable loi de la décadence, avaient depuis long-temps reçu les chaînes forgées dans les sauvages régions du Nord, et gémissaient accablées de leur poids. L'Afrique, plusieurs fois conquise et reconquise, était au pouvoir des Grecs qui en avaient chassé les Vandales ; mais amollis par la paix, ces Grecs avaient tout-à-fait perdu l'antique vigueur, dont il semblait que Bélisaire avait ranimé en eux quelques étincelles.

Abu-Becre divisa l'armée en deux corps : le premier, destiné à l'envahissement de la Syrie, devait marcher sous les ordres d'Yezid ben Abu Sofian. Khalid ben Walid eut le commandement du second, et fut envoyé à la

conquête de l'Track et des provinces limitrophes de la Perse.

Avant leur départ, le calife les harangua, et l'histoire doit recueillir ses paroles qui renferment les principales règles du droit de la guerre observé par les Musulmans, pendant plusieurs siècles. « Soldats, leur dit-il, quand vous rencontrerez l'ennemi sur le champ de bataille, souvenez-vous que vous êtes enfans d'Ismaël. Dans les marches, dans les combats, pressez-vous autour de vos drapeaux, et soyez dociles à la voix de vos chefs. Ne tournez jamais le dos à l'ennemi, car c'est pour la cause de Dieu que vous allez combattre ; conduits par ce motif sacré, vous vous précipiterez sans crainte au milieu des rangs ennemis, et jamais vous ne les compterez. Si Dieu vous donne la victoire, vous n'en abuserez pas, et vos épées ne se tremperont point dans le sang des vieillards, des enfans ou des femmes ; vous épargnerez aussi ceux qui vous demanderont grâce. Quand vous traverserez le pays ennemi, n'abattez point les arbres, respectez surtout les palmiers, ne brûlez ni les champs ni les maisons ; vous pouvez seulement prendre ce qui vous sera nécessaire, et emmener les troupeaux. Emparez-vous des villes et des forteresses, renversez jusqu'aux fondemens celles qui pourraient servir d'asile à

» vos ennemis, mais que le besoin de la défense
» vous oblige, seul, à les détruire. Chargez de
» chaînes le superbe, le rebelle ou le traître,
» frappez de mort celui qui osera vous résister,
» mais usez de compassion envers les vaincus
» qui s'humilieront, afin que Dieu vous traite un
» jour avec miséricorde. Soyez francs et géné-
» reux dans vos traités avec l'ennemi, piquez-
» vous envers tous d'exactitude et de loyauté, et
» ne manquez jamais à vos promesses. »

Ces armées obtinrent de brillans succès. Les Grecs, les Perses, furent partout battus; plusieurs villes ouvrirent leurs portes : la terreur précédait les Arabes, et leurs ennemis découragés ne songeaient pas même à se défendre. Le calife ne jouit pas long-temps des avantages remportés par ses armées; et au moment où l'antique cité de Damas recevait les Arabes dans ses murs, Abu-Becre mourut après un règne de vingt-sept mois.

Omar ben Alchitaf, son successeur, plus puissant et plus heureux encore, renversa la monarchie des Perses, soumit toute la Syrie, s'empara de Jérusalem, envahit l'Égypte, et malgré tous les efforts des Grecs, se rendit maître d'Alexandrie. Il ne fallut que six ans pour tant de conquêtes. Il est vrai qu'Omar eut des généraux habiles, Khalid ben Walid, qui fut le Cid des Arabes

et s'illustra par des exploits extraordinaires (1), et Amru ben Alas, le plus grand capitaine de son siècle. Ce qui ne contribua pas moins à ces succès rapides, qui ruinèrent en Asie comme en Afrique la puissance des Grecs, ce fut d'avoir des armées dont une discipline austère et surtout le fanatisme religieux triplaient les forces, dont chaque soldat, affrontant la mort, se présentait aux ennemis avec la certitude du triomphe; ce fut d'avoir à combattre des hommes énervés par la servitude, ou par le goût immodéré des plaisirs. La prise d'Alexandrie par les Arabes ne fut pas moins fatale aux sciences qu'elle ne l'était pour les Grecs, dont elle anéantissait le commerce. Amru, bien qu'il aimât la poésie et les lettres, ne put sauver cette bibliothèque fameuse dont on ne saurait trop déplore la perte.

La possession de l'Egypte devait tôt ou tard entraîner la conquête de l'Afrique. Les successeurs d'Omar y envoyèrent plusieurs armées à diverses époques, et ils y fondèrent la ville de Cairvan ou Cairoan; mais les divisions qui ré-

(1) Mahomet l'avait surnommé *l'épée de Dieu*. Sa mort fut pleurée comme une calamité publique, et sa tombe se para des chevelures des dévots Musulmans, suivant l'usage de ce temps.

gnèrent pendant long-temps parmi les Arabes, pour la succession au califat, retardèrent cette conquête, et rendirent souvent inutiles les victoires remportées sur les Africains. Cependant sous le califat d'Yezid, fils et successeur de Moavie, Ocha ben Nafe, général expérimenté, parvint enfin à soumettre tout le pays ; il porta même ses armées jusqu'à Suz, située sur le rivage occidental de l'Afrique. Là, poussant son cheval dans les flots de l'Océan, il s'écria : Dieu de Mahomet ; si les profondeurs de ces eaux n'opposaient à mon courage un obstacle invincible, j'irais plus loin encore porter la connaissance de ton saint nom ! La nouvelle de la révolte des Bérébères, tribu féroce et puissante, l'obligea à reprendre à la hâte la route de Cairvan. Il mit cette ville à l'abri d'une surprise ; mais il ne put empêcher les Bérébères d'obtenir sur ses troupes de grands avantages. Leur nombre, et la valeur avec laquelle ils défendaient leur indépendance, leur assurèrent plus d'une fois la victoire.

A cette époque, Abdelmelic ben Meruan, vainqueur de tous ses rivaux, venait de monter sur le trône des califes. Son courage le fit craindre, sa justice le fit aimer, sa prudence éteignit le feu des discordes. Possesseur tranquille de l'empire, il porta des forces con-

sidérables en Afrique pour y assurer sa domination. Carthage, dernier boulevard des Grecs, fut prise et ruinée, et sous les débris de ses remparts s'ensevelit à jamais la puissance des Grecs en Afrique. La ville de Constantin subit le même sort; toute la Mauritanie fut conquise, à l'exception des places que les Goths possédaient sur la côte. Les Maures crurent retrouver des frères dans les Arabes; ils avaient mêmes mœurs, mêmes habitudes, même goût pour la vie nomade; ils parlaient le même langage. Esclaves des Grecs, après l'avoir été des Carthaginois, des Romains et des Vandales, ils accueillirent les Arabes comme des libérateurs.

Les Bérébères seuls se défendaient encore; mais Cahine leur reine, ayant été vaincue dans une sanglante bataille, tomba au pouvoir des Arabes, avec ses principaux seheiks. Conduite en présence du général Hassan ben Naaman, elle refusa avec hauteur de souscrire aux conditions qu'on voulut lui imposer. Hassan la fit alors périr, et il envoya sa tête à Abdelmelic. Abdelaziz, frère de ce dernier, sentit sa cupidité vivement excitée par la vue des riches présents destinés au calife, et il se fit donner le gouvernement de l'Afrique. Le premier acte de son autorité fut de dépouiller Hassan de ses biens, et de le priver du commandement des trou-

pes, qu'il confia à Muza ben Nozeir. Ce choix, tout heureux qu'il était, ne corrigeait pas l'injustice d'Abdelaziz ; mais il empêcha qu'elle ne fût aperçue, car le nouveau général porta beaucoup plus loin que son prédécesseur la gloire des armes arabes. Il soumit au calife plusieurs provinces du couchant et du midi ; il en tira pour Abdelaziz beaucoup d'esclaves des deux sexes, et des chevaux d'une grande beauté ; et usant envers les Bérébères de politique, plus encore que de force et de violence, cherchant à leur persuader qu'ils étaient issus des Arabes (1), il se fit des alliés de tous les habitans du pays

(1) On n'a que des conjectures, plus ou moins vraisemblables, sur l'origine de ces Bérébères. Sont-ils sortis de l'Arabie avec Meleck Afriki, qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, conduisit ses nombreuses tribus dans la Lybie, et donna son nom à cette contrée ? Sont-ils originaires de Berberah, ville ancienne qui s'élevait sur la côte du Zanguebar ? Sont-ils, au contraire, les descendans de ces Carthaginois qui survécurent à la ruine de leur patrie, et se retirèrent dans les montagnes pour se soustraire aux fers des vainqueurs ? Leurs habitudes, qui ressemblaient assez à celles des Arabes, leur religion qui était un mélange de certaines pratiques du christianisme et du judaïsme avec les superstitieuses erreurs de l'idolâtrie, telle que celle des habitans de Saba dans l'Arabie heureuse, quelques autres traits de ressemblance ou

de Gadam et de Zab, et il en enrôla même jusqu'à douze mille dans ses troupes.

d'analogie avec les Arabes, la facilité avec laquelle ils se laissèrent persuader par Muza ben Nozeir, sembleraient donner à la première opinion assez de probabilités. La seconde opinion a pour elle la conformité des noms. La troisième, fondée sur les rapports qui existent entre la langue des Bérébères et celle des Chellu, qu'on peut regarder comme les restes des colonies envoyées par les Carthaginois sur les côtes de la Mauritanie, paraît assez plausible; et l'on pourrait conjecturer que ces peuples, comme les Chellu, furent refoulés vers le sud, à l'époque de la première invasion des Arabes Sabéens sous la conduite de leur roi Meleck. Cette langue des Bérébères et des Chellu serait, suivant M. de Chénier, dérivée de la langue punique; et, si elle a aussi avec celle des Arabes quelque analogie, ce ne peut être que par suite des rapports fréquens qui existèrent dans les premiers temps entre les Arabes, les Phéniciens et les naturels du pays.

On n'a pas de notions plus positives sur l'origine des Maures proprement dits. Les uns, et parmi ceux-ci on compte leurs propres historiens, les font descendre des Arabes Sabéens; les principales tribus des Maures se glorifient encore aujourd'hui de cette antique origine. Les autres, d'après Procope, pensent que la Mauritanie fut peuplée par les Gergériens, et les Jésuséens, que Josué chassa de la Palestine. D'autres opinions encore divisent les savans, et elles n'ont pas des bases plus solides. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'on a autrefois désigné sous le nom de Maures les habitans de la Lybie ou

An de J.-C.

702.
De l'hégire
83.

Informé de ces heureux événemens par son frère Abdelaziz, et plein de confiance en Muza, dont il connaissait la prudence et les talens militaires, le calife Abdelmelic lui donna le commandement de toutes les troupes d'Afrique, et le chargea d'achever la conquête de ces vastes contrées; voulant ensuite le rendre plus indépendant et en même temps l'honorer aux yeux

de l'Afrique; et que, si dans les temps moins reculés on a également confondu sous cette même dénomination toutes les peuplades africaines, on a plus spécialement appelé Maures les peuples qui habitent sur les bords de la mer et dans les plaines voisines, à la partie occidentale de l'Afrique. On ne saurait donc affirmer que les Maures aient eu avec les Arabes un berceau commun. Ils avaient, il est vrai, la même façon de vivre, les mêmes idées religieuses, la même langue; et ces circonstances prouvent bien qu'il y a eu, dans les temps éloignés, des émigrations considérables des peuples de l'Asie dans la Lybie, et que les Africains adoptèrent les mœurs de leurs hôtes; mais l'origine des premiers n'en est pas moins incertaine.

Ce qui du moins résulta de cette ressemblance remarquable entre les Arabes et les Maures, ce fut que les Arabes réussirent sans beaucoup de peine à soumettre la Mauritanie, et qu'ils trouvèrent bientôt parmi eux de nombreux sectateurs de l'islamisme, ce qui dans la suite engendra communauté d'intérêts entre les deux peuples, surtout quand il s'agissait de faire la guerre aux chrétiens.

des soldats, il lui conféra le titre d'*émir d'Almagreb*, ou gouverneur de l'Afrique occidentale, laquelle cessa dès-lors d'appartenir au gouvernement d'Egypte.

Muza ne tarda pas à se montrer digne des faveurs de son maître; et, soit pour maintenir dans l'obéissance les peuples soumis, soit pour pouvoir pousser plus loin ses conquêtes, il rassembla une nombreuse armée, qu'il tira de la Syrie, de l'Egypte, des plaines de Barca et du pays des Bérébères. Il se servit de ces troupes pour subjuguier les tribus qui habitaient les déserts de Dahara, Sahra et Tafilet; et, pour empêcher que la tribu de Sus et d'autres tribus indépendantes inspirassent aux tribus soumises l'esprit de révolte, il envoya dans le pays Abdelaziz, son fils, à la tête de dix mille chevaux, avec ordre de garder la frontière. Abdelaziz, bien qu'à la fleur de l'âge, joignait à la valeur beaucoup de prudence; politique comme son père, il employa avec succès auprès de ces tribus sauvages les voies de la persuasion et de la douceur.

Cependant les Maures, nation inconstante et perfide (1), sentirent qu'en recevant les Arabes,

(1) C'est ainsi que Salluste les appelle dans son histoire de Jugurtha; ils n'ont pas changé.

ils n'avaient fait que changer de maîtres, et ils tentèrent quelques efforts pour reconquérir leur indépendance. Ils avaient saisi, pour prendre les armes, l'occasion de la mort récente d'Abdelmelic; ils espéraient que les troubles qui pourraient naître de cet événement favoriseraient leur révolte. Mais Walid Abulabas, fils et successeur du calife, prince actif et ambitieux, envoya de nouveaux renforts à Muza; et, tandis que de son côté il gagnait des batailles sur les Grecs, s'emparait du pays habité par les Turcs, prenait Samarcande et pénétrait jusqu'au cœur de l'Inde, l'habile Muza battait et dispersait les rebelles, ou les forçait à demander la paix. Pour en assurer la durée, il prit des otages dans les cinq tribus du pays, les plus illustres et les plus anciennes, celles de Zeneta, Mazmuda, Zanhaga, Ketama et Hoara (1); en même temps, il plaça vers Tanger son fils Meruan avec un corps de dix mille hommes, Arabes ou Egyptiens, commandés par Taric ben Zeyad el Neferi, officier rempli d'expérience, et sur lequel Muza comptait comme sur lui-même. Les progrès rapides de l'islamisme ne servirent pas

(1) Ces cinq tribus, qui composent la nation des Bérébères, se prétendent issues des Sabéens d'Arabie, qui suivirent dans la Lybie leur roi Meleck Afriki.

peu à consolider la conquête. Les Bérébères, devenus musulmans, ne tardèrent pas à mêler leurs escadrons aux escadrons des Arabes, demandant la guerre comme eux, afin de s'enrichir comme eux par la victoire. Muza comprit néanmoins que, pour éloigner toute occasion de révolte, il devait occuper ces peuples naturellement belliqueux, mais inquiets et remuans; et il songea à les conduire à quelque guerre étrangère. Il s'était emparé de toutes les places que les Goths possédaient sur la côte septentrionale de la Mauritanie, à l'exception de Tanger, d'Arzille et de Ceuta (1); rebuté peut-être par les difficultés qu'offrait le siège de ces places, il tourna ses regards vers la métropole, dont la brillante conquête, digne de son ambition, devait le combler, lui et ses Arabes, de gloire, d'honneur et de richesses.

On dirait que la fortune, si souvent aveugle, avait tout préparé pour assurer le succès de Muza. Avec tous les élémens dont se composent la force et la prospérité des nations, un sol riche et fertile, un beau climat, une population nombreuse; placée entre deux mers qui semblaient devoir la

(1) Ceuta était la capitale des provinces d'outremer, désignées sous le nom d'*Espagne transfretane*, c'est-à-dire au-delà du détroit.

défendre contre les dangers d'une invasion ; fermée au nord par une chaîne de hautes montagnes et de rochers escarpés : l'Espagne était faible , languissante et hors d'état de repousser l'aggrèsion d'un ennemi puissant. Livrée depuis deux siècles à de farouches conquérans ; humiliée , abattue sous ces maîtres superbes ; épuisée par de longues guerres où les partis, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, la dévoraient tour à tour par le pillage et les exactions ; couverte de débris et de ruines , elle n'était plus cette Espagne généreuse et puissante, qui avait si noblement combattu pour sa liberté contre les tyrans du monde ; elle n'était plus cette Espagne , dont les courageux habitans savaient s'ensevelir sous les remparts détruits de leurs cités , et livrer aux flammes Numance , pour empêcher Numance d'être esclave. Les Romains y avaient apporté pour prix de l'asservissement le goût du luxe et des plaisirs ; l'amour des beaux-arts avait remplacé l'amour de la patrie ; la science des voluptés avait succédé à l'austérité des mœurs ; et quand le faible empire d'Occident , marchant à grands pas dans les voies de la décadence entre la dépravation et la mollesse , laissait entrevoir sa dissolution prochaine , l'Espagne , renfermant dans son sein tous les germes de destruction que ses dominateurs y avaient déposés ,

semblait attendre de Rome le signal de sa propre ruine.

Tandis qu'Alaric, roi des Goths, menaçait l'Italie et le trône des Césars, les Alains, les Vandales et les Suèves se précipitaient sur l'Espagne et se partageaient ses provinces. Pour se délivrer d'Alaric, l'empereur lui céda l'Espagne et la Gaule. Ce nouvel ennemi s'avança vers les Pyrénées, et cette barrière ne put l'arrêter. Après bien des batailles livrées, les Alains furent détruits, les Vandales passèrent en Afrique, les Suèves seuls se soutinrent dans la Galice en se déclarant tributaires des Romains, et les Goths s'emparèrent des autres provinces. Odoacre régnait alors à Rome, après avoir détrôné Augustule. Il confirma la cession de l'Espagne en faveur d'Euric, roi des Goths. Léovigilde, un de ses successeurs, vainquit les Suèves, et réunit la Galice à sa couronne. Ainsi l'Espagne entière devint le patrimoine des Goths, qui n'usèrent de leur puissance que pour opprimer les indigènes, et préparer leur propre affaiblissement en s'isolant de la nation conquise. Ils en étaient séparés par les mœurs, ils s'en séparèrent encore par les lois. Non-seulement ils affectaient le plus grand mépris pour les Espagnols qu'ils appelaient Romains (et c'était suivant eux la qualification la plus abjecte, tant ils estimaient peu ces derniers);

mais encore ils les éloignaient de toute espèce d'emplois civils ou militaires ; et, de peur que la pureté de leur race ne fût altérée par le mélange du vil sang espagnol avec le noble sang des Goths , les mariages entre les deux nations étaient sévèrement défendus. Ce système d'exclusions exercées contre les vaincus , et l'asservissement dans lequel on les tenait, devaient nécessairement altérer leur caractère. Accoutumer les hommes à l'humiliation et à la bassesse, c'est leur ôter toute leur force. Cette fausse politique des Goths pouvait bien contribuer à consolider leur puissance sur un peuple énervé ; mais aussi tout ce peuple devenait inutile s'il s'agissait de repousser l'ennemi, comme cela s'est vu en effet quand il a fallu résister aux Arabes. Les Espagnols, esclaves, pauvres et malheureux, ne pouvaient aimer leurs tyrans , ni vouloir les défendre ; et, comme les peuples qu'on charge de chaînes soupirent toujours après un changement dans l'espérance d'être moins maltraités, les Espagnols ne virent sans doute que des libérateurs dans les ennemis de ces Goths qui les opprimaient.

D'un autre côté, il y avait alors en Espagne une immense quantité de Juifs, que l'étroite politique des Goths avait réduits à la plus basse condition ; ils durent vraisemblablement aussi appeler de leurs vœux les Arabes, et les seconder

de tout leur pouvoir, quand ils eurent abordé en Espagne. Quant aux Goths eux-mêmes, n'étant pas soutenus par la nation, ayant parmi elle au contraire beaucoup d'ennemis, désunis entre eux par la discorde, corrompus par l'abus des plaisirs, plongés dans la fange du vice (1), ils n'étaient guère capables de défendre l'Espagne contre les dangers qui la menaçaient. Leurs rois, peu à peu dépouillés par le clergé des plus beaux attributs de la couronne, n'étaient dans l'état qu'une puissance secondaire, soumise à l'influence des évêques. Ceux-ci, avides de richesses et de prérogatives, mais très-ignorans dans l'art de gouverner, avaient énérvé progressivement l'autorité souveraine en rendant la couronne élective, ouvrant ainsi une vaste carrière à l'ambition des grands, qui, à chaque vacance du trône, ne manquaient pas d'élever des prétentions souvent appuyées par les armes.

A l'époque de l'invasion surtout, l'état était en proie aux dissensions intestines. Opprimé d'une part par la tyrannie de Vitiza, agité de

(1) La dissolution des mœurs était parvenue au dernier degré. C'était surtout parmi les gens d'église, que, bravant la censure des conciles, elle se montrait avec une impudence d'autant plus grande, qu'elle comptait sur l'impunité.

l'autre par l'esprit d'intrigue et de révolte, il paraissait toucher au moment d'une prompte dissolution; et il est même vraisemblable que la présence des Arabes ne fit que hâter cet événement, qui serait arrivé par la seule force des choses; car toutes les fois que le despotisme n'est que cruel sans génie, et qu'il ne peut comprimer le mécontentement public, il faut que le despote succombe. Vitiza mourut; suivant quelques historiens il fut empoisonné. Les derniers temps de sa vie n'offrent qu'un tissu de crimes. Ruderic ou Rodrigue, duc de Cordoue, dont le père avait été mutilé par les ordres de Vitiza, protégé par une faction puissante, l'emporta sur tous ses rivaux et s'empara du trône. Ses plus dangereux ennemis étaient les fils de Vitiza : la crainte des supplices les conduisit en Afrique, où le comte Julien, gouverneur de la Tingitane, leur offrit un asile dans Ceuta. Ce comte, ainsi que son frère Oppas, avaient aussi à redouter le ressentiment de Rodrigue, ou à venger des injures. Le premier, beau-frère de Vitiza et chef de sa garde, craignait avec fondement d'être enveloppé par Rodrigue dans la proscription qu'il avait prononcée contre la famille de son prédécesseur. Le second, nommé par Vitiza à l'évêché de Tolède, bien que le siège n'en fût point vacant, voyait s'évanouir les espérances qu'il avait eues

An de J. C.
709.
De l'hégire
90.

de se placer par une usurpation à la tête du clergé espagnol. L'un et l'autre, aigris contre Rodrigue, contre les grands qui l'avaient exhaussé, contre les évêques qui l'avaient servi de leur crédit, embrassèrent avec chaleur le parti des princes fugitifs ; et sous prétexte de replacer les enfans de Vitiza sur le trône, peut-être même avec l'intention secrète de s'en saisir pour lui-même, le comte Julien chercha et trouva en Espagne de nombreux partisans de ses projets de rébellion (1) : néanmoins, comme il ne voulait rien donner au hasard, ou que peut-être il se méfiait

(1) La chronique générale que fit composer le roi Alphonse, dit le Sage, attribue la révolte du comte Julien, au juste ressentiment qu'il aurait conçu des violences que Rodrigue aurait exercées sur sa fille. Mais, dit M. Conde, le nom de *la Caba*, sous lequel est désignée la fille du comte, celui d'Alifa que portait sa suivante, et toutes les circonstances dont ce conte est entouré, prouvent à l'évidence qu'on ne doit voir dans cette anecdote qu'une fiction arabe dont le fonds est pris dans les romances qui couraient alors le pays. Que cette fille se soit embarquée à Malaga après que la révolte de son père eut éclaté, que la porte de la ville par laquelle elle sortit porte encore le nom de *la Caba*, cela ne prouve pas autre chose, si ce n'est que les bruits populaires qui se répandirent à cette époque prirent assez de consistance pour devenir la matière d'une tradition.

de l'inconstance de quelques conjurés, il résolut d'appeler les Arabes en Espagne. Ce fut, suivant Mariana, dans une assemblée secrète, tenue sur le mont Calderino, non loin de Consuegra, qu'il fit part à ses amis de ce dessein funeste; et il ne se sépara d'eux qu'après avoir reçu leur approbation et leurs sermens (1).

Le comte Julien, s'étant aussitôt rendu auprès de Muza, voulut l'engager à passer sur-le-

(1) Pour donner un pendant à l'histoire de *la Caba*, les faiseurs de chroniques (et Mariana lui-même n'a pas dédaigné de les copier) racontent que Rodrigue avait été averti par des prédictions non équivoques des malheurs qui le menaçaient. Il y avait à Tolède un vieil édifice qui n'avait pas été ouvert depuis bien long-temps, et dont les portes étaient fermées par des verrous et de fortes barres de fer. D'après une tradition vulgaire, l'ouverture de ce palais devait être pour l'Espagne le présage d'une révolution. Rodrigue, s'imaginant qu'il renfermait des trésors, le fit ouvrir dès le commencement de son règne. Il n'y trouva qu'un cercueil, avec des peintures extraordinaires où des étrangers étaient représentés. Il y avait même, ajoute-t-on, une inscription latine par laquelle ces étrangers étaient clairement désignés comme futurs conquérans de l'Espagne, et destructeurs de la monarchie des Goths.

Mariana rapporte sérieusement ce conte, et il n'a pas l'air de douter du fait; mais Mariana publiait son livre en 1592.

champ en Espagne; il offrit de l'aider de tous ses moyens; il lui promit de plus l'assistance de ses amis; et, afin que le général arabe ne doutât point de sa sincérité, il commença par le mettre en possession de Tanger. Muza était ambitieux et entreprenant; mais la prudence tempérait en lui l'amour de la gloire; et, sans rejeter les offres du comte, il ne voulut pas lui donner des assurances positives, se ménageant ainsi le temps de prendre secrètement des informations sur l'état physique de l'Espagne, la nature de son gouvernement, les mœurs de ses habitans, et surtout sur l'existence des dissensions qui divisaient les Goths. Un habitant de Tanger lui donna, s'il faut en croire les Arabes, les renseignemens les plus exacts sur tous ces points; il lui parla de Rodrigue comme d'un prince peu aimé de ses sujets, et considéré comme un usurpateur de l'empire; il vanta le climat, les richesses de l'Espagne (1); et les riantes descriptions qu'il

(1) Long-temps encore après leur expulsion, les Arabes ne parlaient de l'Espagne qu'avec les vives expressions du regret. Ils se plaisaient dans le souvenir de sa douce température, de son beau ciel, de ses richesses, de la bonté de ses fruits, de la variété de ses productions, de la marche régulière des saisons, de ses eaux pures et abondantes, de ses monumens antiques, de ses vastes et

en fit au général arabe l'enflammèrent peu à peu du désir de la conquérir.

Muza se hâta de rendre compte au calife des propositions que Julien lui avait faites; et il lui parla à son tour de la conquête de l'Espagne, comme d'une entreprise dont le succès n'était pas douteux, et dont les avantages seraient immenses. J'ai soumis, disait-il, la valeureuse tribu des Zénètes, et les tribus non moins puissantes de Zab et Derâr, de Sahra, de Mazmuda et de Sus; tous les Bérébères sont vos sujets ou vos alliés. L'étendard sacré du prophète flotte sur les hautes tours de Tanger; et de Tanger aux rivages espagnols il n'y a qu'un détroit de peu d'étendue, qui ne saurait être un obstacle pour les conquérans de l'Afrique. Muza, en Musulmàn zélé, ne manqua pas de vanter surtout au calife cette occasion de propager l'isla-

populeuses cités. L'Espagne, disaient-ils, l'emporte sur toutes les régions connues: c'est la Syrie pour la douceur du climat et la pureté de l'air, c'est l'Yemen pour la richesse du sol, c'est l'Inde pour ses fleurs et pour ses arômes, c'est l'Hégiaz pour les produits de la terre, c'est le Catay pour ses mines précieuses, c'est l'Aden pour ses ports et ses beaux rivages.

L'Hégiaz est la partie de l'Arabie située sur la rive orientale de la mer Rouge; l'Aden est situé à la pointe de l'Arabie, vers le détroit de Babelmandel.

misme en des contrées nouvelles; et le calife, convaincu par les raisonnemens de son général, et confiant dans sa fortune, ainsi que dans les paroles du prophète, qui avait dit que la connaissance de sa loi s'étendrait jusqu'aux dernières régions de l'occident, autorisa Muza à entreprendre cette importante conquête.

Muni du consentement de son maître, Muza commença aussitôt ses préparatifs d'invasion; mais, voulant d'abord sonder les dispositions du peuple espagnol, et juger de l'effet que pourraient avoir les promesses de Julien, il se contenta d'envoyer à Ceuta, pour être de là transportés en Espagne, cinq cents cavaliers d'élite, auxquels il donna pour chef Taric ben Zeyad, dont il avait déjà éprouvé la bravoure et les talens dans la guerre d'Almagreb. Le passage de ces troupes s'effectua sur quatre grands bateaux qui abordèrent heureusement de Ceuta aux rivages de l'Andalousie. Les Arabes parcoururent la côte sans éprouver nulle part de résistance; ils enlevèrent des troupeaux et firent quelques prisonniers. Taric ramena à Tanger sa petite troupe chargée de butin, et excitée par ce premier succès à de plus grandes entreprises (1).

(1) Cette première expédition eut lieu l'an 91 de l'hé-

An de J. C. 710.
 De l'hégire, 91.
 Lune de ramazan.

Muza conçut de cette expédition un heureux présage pour la prospérité de ses armes; il fit préparer en diligence un grand nombre de bâtimens de transport, rassembla sans peine un corps d'armée considérable, car chaque Arabe (1) voulait être du voyage, et en donna le commandement au même Taric, qui venait d'acquérir tant de nouveaux droits à sa reconnaissance. Le débarquement se fit à Jezira-alhadra, ou l'île Verte (2); les Espagnols opposèrent quelque ré-

gire; l'historien El Edobi, dont le manuscrit est fort mal-traité en cette partie, ne fait mention que de la seconde, qui arriva l'année suivante. La plupart des écrivains arabes ont fait, en le copiant, de cette omission d'Edobi, une erreur positive.

(1) Ben-Chaledun, auteur moderne d'une vie de Muza, a supposé sans preuves que l'armée de Taric se composait toute de Bérébères. Cette assertion est contre la vraisemblance. Muza, que tous les historiens peignent comme un général aussi prudent qu'expérimenté, n'aurait eu garde de charger d'une conquête aussi importante, des tribus nouvellement soumises, naturellement inquiètes et portées à l'indépendance. Il savait trop, par les premiers succès de Taric, combien la conquête de l'Espagne pouvait devenir utile.

(2) Il y avait à cette époque, non loin du rivage, vis-à-vis la ville actuelle d'Algeziras, deux petites îles couvertes de prairies, dont la couleur verdoyante leur fit

sistance ; mais la supériorité du nombre et surtout l'ardeur des Musulmans les eurent bientôt dissipés. Taric commença par se retrancher sur la côte, au pied du mont de Calpé, et ce fut de lui que la pointe de roche qui s'avance dans la mer reçut le nom de *Gebal-Taric* (montagne de Taric), dont les modernes ont fait Gibraltar. On appella aussi cette pointe Montagne de la Victoire, ou de l'entrée *Bâb el Fetah*, comme pour perpétuer le souvenir de ce grand événement, qui arriva le cinquième jour de la lune de regeb, de l'an 92 ; et le détroit fut nommé *Bâb Alzakâc*, c'est-à-dire Porte du Chemin (1).

An de J. C.
711, fin d'avril.
De l'hégire,
92, regeb.

Cependant le Goth Tadmîr, ou Théodémir, qui n'avait pu empêcher les Arabes de prendre

donner par les Arabes le nom d'îles Vertes. Ces îles sont aujourd'hui presque entièrement couvertes par les eaux de la mer. La plus-petite, qui conserve encore quelque verdure, porte aussi le nom d'île de *Las Palomas*, ou des Colombes.

(1) Suivant M. de Chénier, Taric s'empara aussi, dès son arrivée, de la ville de *Carteya*, de fondation phénicienne, et il lui donna le nom de Tarifa. Cette opinion ne paraît pas très-probable, car cette ville eût été, par sa position, un très-mauvais poste militaire. Mais suivant les auteurs qu'a suivis M. Conde, et cela paraît beaucoup plus vraisemblable, il poussa immédiatement ses conquêtes vers l'intérieur des terres, sans songer à faire d'é-

terre, tenta du moins d'entraver ou de retarder leur marche ; et, à la tête de dix-sept cents chevaux, il ne cessa pendant quelques jours de les harceler. Mais toujours repoussés, toujours vaincus, ses soldats ne voulurent plus s'exposer à une lutte si inégale ; et leur chef, étonné lui-même de la façon de combattre de ces étrangers, disait au roi Rodrigue en lui écrivant pour obtenir des secours : « Il vient de paraître sur nos » côtes une horde d'Africains. Je ne sais s'ils » viennent du ciel ou de la terre. Ils m'ont atta- » qué à l'improviste ; je leur ai disputé de toutes » mes forces l'entrée du pays, mais je n'ai pu » ni résister à leur nombre, ni soutenir avec mes » soldats leur choc impétueux. Maintenant ils » campent, bien malgré moi, sur nos terres. » Envoyez-moi des troupes sans délai ; rassem- » blez tous vos gens de guerre. La chose me pa- » raît même si importante, que votre présence » ici serait nécessaire. »

Rodrigue, épouvanté de cette nouvelle inattendue, envoya à Théodémir l'élite de sa cavalerie. Avec ce puissant secours, ce général marcha de nouveau à la rencontre des Arabes, qui

tablissement sur la côte. Il lui suffisait d'avoir un point sur lequel il pût se replier en cas de malheur, et par lequel il conservât ses communications avec l'Afrique.

parurent d'abord effrayés de la multitude d'ennemis qu'ils auraient à combattre. Taric leur voulut imposer la nécessité de vaincre; sous leurs propres yeux, il fit mettre le feu aux vaisseaux qui les avaient apportés, et leur ôtant ainsi tout moyen de retraite, il leur donna le courage du désespoir. Aussi les Goths furent-ils battus toutes les fois qu'ils se présentèrent. Mugeiz el Rumi commandait la cavalerie des Arabes; c'était un vaillant capitaine, connu par ses services dans la guerre d'Afrique. Taric l'envoyait dans toutes les directions avec de forts détachemens, dont la présence répandait la terreur et la consternation parmi les habitans; lui-même, avec le reste des troupes, soumettait tout le pays voisin d'Algeziras et de Sidonia; il parvint même jusqu'aux rivages de la Guadiana, et s'empara de Séville, qui n'avait pas encore de fortifications. Le roi, informé de la défaite de Théodémir, et des progrès alarmans de Taric, sentit qu'il ne devait pas laisser à cet ennemi audacieux le temps d'affermir ses conquêtes, ou de recevoir des renforts d'Afrique: suivi de toute la noblesse de son royaume et d'une armée nombreuse, il s'avança à marches forcées vers les Arabes. On dit qu'il conduisait quatre-vingt-dix mille hommes; mais que pouvait cette multitude sans expérience, sans vigueur et mal ar-

mée (1), contre des soldats aguerris, qu'enflammaient l'ardeur du butin, la soif des conquêtes, et le zèle de leur religion ? Taric ne fut nulle-

(1) Les historiens espagnols prétendent que ces troupes, rassemblées à grande hâte, étaient pour la plupart armées de frondes ; qu'elles se composaient d'hommes qui, tout d'un coup arrachés aux paisibles travaux de la campagne, tremblaient au seul aspect des ennemis ; et que, malgré ces désavantages, Rodrigue était néanmoins parvenu à les soumettre à une exacte discipline et à les aguerrir par de fréquentes escarmouches, qui servaient de prélude à une bataille générale. Cette dernière assertion a bien peu de vraisemblance. L'entrée de Taric en Espagne avait eu lieu à la fin d'avril, la bataille de Guadalète fut livrée deux ou trois mois après. Dans l'intervalle, Rodrigue avait envoyé des secours à Théodémir : ces troupes furent dispersées, il dut en rassembler les débris, composer une seconde armée : comment aurait-il eu le temps d'exercer des soldats, qu'il aurait eu à peine celui de réunir ? Les Espagnols veulent sauver du reproche la mémoire de leur roi Rodrigue, et diminuer pour les Arabes l'honneur de la victoire. Ceux-ci, au contraire, prétendent que l'avant et l'arrière-garde des chrétiens se composaient de soldats armés de cuirasses et de pourpoints piqués, à l'épreuve du tranchant de l'épée ; que les autres troupes avaient des lances, des épées et des boucliers, à l'exception des troupes légères, qui n'avaient pour armes que des arcs, des flèches, des frondes, des faux, des haches et des massues. Il semble que c'est le cas de prendre un terme moyen.

ment inquiet de l'approche des Goths. Quoique ses soldats fussent bien inférieurs en nombre, ils avaient sur les chrétiens l'avantage des armes, de l'adresse et de la valeur; ils avaient d'ailleurs en leur général une confiance sans bornes, de sorte qu'ils ne se préparèrent au combat qu'avec l'espoir de la victoire.

Les armées se trouvèrent en présence, dans la plaine que traverse le Guadalète, à deux lieues de Cadix, et près de la place où s'élève aujourd'hui Xerez de la Frontera. Ce fut deux jours après la lune de ramazan (1). La bataille com-

An de J. C.
De l'hégire,
711.
92.

(1) C'est-à-dire le troisième jour de la lune de xawal, qui a commencé le 23 ou le 24 juillet. Les historiens espagnols sont très-peu d'accord entre eux sur l'époque de cette bataille, qui décida du sort de l'Espagne. Mariana la place en novembre 714. Florian, dans son Précis historique sur les Maures, a embrassé cette opinion. Cette erreur est due à l'archevêque Rodrigue, qui a compté les années de l'hégire pour des années solaires. Ferreras, suivi par Chénier, indique le mois de septembre 712. Gibbon, dans son Histoire de la décadence de l'empire romain, adopte l'opinion de Pagi, qui fixe le 26 juillet 711. Et cette date est celle des historiens arabes, extraits par M. Conde, lesquels ne font commencer la bataille le 24, que parce que, suivant eux, elle dura trois jours, de sorte que le jour où elle aurait été gagnée par les Arabes serait véritablement le 26, jour indiqué par Pagi. M. Depping,

mença dès le point du jour, et elle se soutint jusqu'à la nuit avec des succès balancés. On continua le lendemain de se battre avec le même acharnement, jusqu'à ce que la nuit vînt de nouveau séparer les combattans. Le troisième jour Taric s'aperçut que les Goths avaient quelque

dans son Histoire générale d'Espagne, rapporte l'opinion motivée de M. Jourdain, qui croit pouvoir déterminer le mois d'août ou de septembre. Il nous semble qu'il n'y avait pas nécessité d'adopter une autre date que celle de Gibbon et Pagi, puisque le 26 juillet est très-près du mois d'août. M. Jourdain a pris la base de son raisonnement dans l'époque de l'entrée de Taric en Espagne, que d'après quelques historiens il suppose être le 25 de regeb, 18 ou 19 mai; mais d'après M. Conde, qui a puisé à toutes les sources, cet événement eut lieu vingt jours plus tôt, c'est-à-dire vers la fin d'avril; il paraît donc qu'il faudrait avancer de vingt jours l'époque que M. Jourdain assigne à la bataille de Guadalète, et par là il se trouvera tout-à-fait d'accord avec M. Conde et Gibbon.

Il ne sera pas inutile de placer ici les noms des mois arabes. Les voici dans l'ordre ordinaire : muharram, safer, rebie ou rabie 1, rebie 2, giuada 1, giuada 2, regeb, xaban, ramazan, xawal, dylcada, dylhagia. L'année 91 de l'hégire commença le 8 novembre 709, l'an 92 le 28 octobre 710, l'an 93 le 17 octobre 711, l'an 94 le 6 octobre 712, etc. On voit que l'hégire s'avance tous les ans de onze jours sur l'ère chrétienne, ou que le commencement de chaque année arabe recule de onze

avantage, et que les Arabes, découragés par cette longue résistance, cédaient peu à peu le terrain. Aussitôt il parcourt les rangs, et s'adressant aux soldats : « Musulmans, leur dit-il, vous, les » vainqueurs d'Almagreb, où allez-vous maintenant? Ne voyez-vous pas que la fuite vous

jours vers janvier, excepté néanmoins qu'au lieu de l'année est de 355 jours au lieu de 354, ce qui arrive onze fois dans une période de quarante ans. Dans ce cas il ne faut compter que dix jours au lieu de onze; de là il résulte qu'au bout de trente-deux ou trente-trois années grégoriennes, il y en a trente-trois ou trente-quatre dans l'hégire. L'archevêque Rodrigue n'avait point fait cette remarque; il se contenta d'ajouter 92, nombre des années de l'hégire, à 622, époque de notre ère à laquelle celle des mahométans commence; et ce fut ainsi qu'il trouva 714 au lieu de 711, différence d'environ trois ans, et cette différence devait exister, puisqu'il y avait près de trois révolutions de trente-deux ans écoulées depuis l'an premier de l'hégire. Et si l'on suppose que l'archevêque fit ses calculs sur l'ère de César dont on s'est communément servi en Espagne jusqu'au XIV^e siècle, l'erreur n'est pas moins évidente; car l'an 622 de l'ère grégorienne répond à l'an 660 de l'ère de César, antérieure de 38 ans. Or 92 ajoutés à 660 donnent 752, époque fixée par l'archevêque, tandis que réellement l'an 92 de l'hégire répond à l'an 749 de l'ère de César, et que cette année de l'ère de César répond à l'an 711 et non à l'an 714 de notre ère.

» mène à la mort ? Devant vous est l'ennemi ,
» derrière est la mer avec ses abîmes. Il n'est
» pour vous de salut qu'en votre courage , d'es-
» pérance qu'en votre dieu. Musulmans ! suivez
» mon exemple ! » A ces mots il s'enfonce au
milieu des chrétiens, les plus braves l'imitent :
de son cimeterre il écarte tout ce qui s'oppose à
son passage , il parvient jusqu'aux bannières des
Goths , et, reconnaissant Rodrigue aux marques
de la royauté , il précipite vers lui son cheval,
le frappe de sa lance , et le prive à la fois du
trône et de la vie. Animés par leur général , les
Arabes avaient fait les plus grands efforts , et
déjà les Goths commençaient de plier , lorsque
leur roi reçut le coup mortel. Dès ce moment la
victoire cessa d'être incertaine ; les Goths , en-
foncés de toutes parts , couvrirent la terre de
leurs cadavres ; et les Arabes , se mettant à la
poursuite des fuyards , en firent périr encore un
grand nombre. Ainsi tomba cette puissante mo-
narchie des Goths : elle avait commencé par la
conquête , versé pour se maintenir des flots de
sang espagnol , jeté dans la servitude ceux que le
glaive avait épargnés , mis deux siècles à se conso-
lider ; elle finit en un jour par le sort des armes.
Exemple terrible pour les rois qui pensent que
pour régner ils peuvent se passer de l'amour des
peuples , non moins terrible pour les peuples

qui se séparent de la cause des rois dans les dangers de la patrie commune (1) !

Cependant Taric, pour donner à Muza un té-

(1) Il est toujours difficile, souvent impossible, de découvrir la vérité, quand il s'agit d'événemens très-éloignés, dont la connaissance ne nous arrive que par la voie suspecte d'écrivains divisés d'opinions et d'intérêts. Certains historiens espagnols, n'osant pas affirmer que Rodrigue ne fut pas vaincu, disent que la bataille dura huit jours sans aucun avantage de part ni d'autre; qu'à la fin pourtant, les Goths épuisés de fatigue, se retirèrent du champ de bataille; mais, dans ce cas, comment expliquer la perte de l'Espagne dont cette bataille fut suivie? D'autres prétendent que déjà la victoire se rangeait du côté des Goths, et qu'en cet instant décisif, l'évêque Oppas et les enfans de Vitiza, qui combattaient avec eux, passèrent avec leurs troupes dans les rangs des Arabes, ce qui fit perdre la bataille. Mais quelle apparence y a-t-il que Rodrigue eût accepté les services d'Oppas, de qui le frère, traître à sa patrie, avait armé contre elle toutes les hordes africaines? Quelle apparence que les enfans de Vitiza, qui, pour se soustraire aux poursuites de Rodrigue, s'étaient sauvés à Ceuta auprès de Julien, fussent venus se ranger sous les drapeaux de leur persécuteur, eux qui avaient évidemment coopéré aux criminelles manœuvres dont l'invasion fut le fruit? Il importe peu que de pareils faits se trouvent consignés dans les écrits même de quelques Arabes; car il ne faut pas oublier, comme nous l'apprend M. Conde, que les Arabes modernes sont in-exacts, infidèles, et qu'ils adoptent sans examen tous les

moignage éclatant de sa victoire, lui envoya la tête du malheureux Rodrigue (1) suivant l'usage des Arabes. Il lui présentait en même-temps le détail de tout ce qu'il avait fait, depuis son entrée en Espagne jusqu'à la mémorable journée où il avait triomphé de toute la puissance des Goths. Entre autres particularités, il lui mandait que le roi Rodrigue était monté le jour de la bataille sur un char de guerre orné d'ivoire, et traîné par deux mules blanches; qu'il avait la couronne en tête, le front ceint d'un diadème de perles,

contes, toutes les traditions populaires. Croyons ce qui paraît plus naturel. Oppas était auprès de son frère; les enfans de Vitiza combattaient aussi contre les Goths. Les uns et les autres regardaient alors les Arabes comme des auxiliaires, qu'un riche butin dédommagerait de leurs fatigues; ce ne fut que plus tard qu'ils s'aperçurent qu'ils avaient amené des conquérans.

(1) Plusieurs historiens, les Espagnols principalement, ont douté de la mort de Rodrigue. Ils disent que ce prince, n'ayant plus d'espoir et se voyant lui-même en danger, sortit de la mêlée, abandonna ses troupes, et s'enfuit à toute bride après s'être dépouillé des ornemens royaux. Ils vont même jusqu'à prétendre qu'il se retira vers l'occident où il vécut ignoré; ils ajoutent que dans le onzième siècle, on y trouva son tombeau, chargé d'une inscription. D'autres rejettent cette version, et disent simplement qu'il se noya dans le Guadalète en cherchant à se

et les épaules couvertes d'un manteau de pourpre bordé d'or (1). Muza parut apprendre ces nouvelles avec la plus vive satisfaction, et il répondit aux messagers de Taric qu'il enverrait au calife la tête de Rodrigue, ce qu'en effet il exécuta; mais jaloux au fond du cœur de la gloire que venait d'acquérir son lieutenant, et des richesses dont la victoire l'avait comblé, il projeta de passer sans délai en Espagne; et, tandis que d'une part il écrivait au calife, s'attribuant à lui-même tous les succès

sauver; mais les historiens arabes les plus accrédités affirment tous qu'il périt sur le champ de bataille de la main de Taric, et que sa tête fut envoyée à Muza. Ce sont là des faits trop précis, pour qu'au témoignage unanime des plus savans Arabes, il faille préférer une anecdote dénuée de preuves et même de vraisemblance. On ne saurait en effet se persuader que ce prince, s'il avait échappé de la mort, n'eût jamais fait aucune tentative pour reconquérir ses états, et qu'il n'eût pas cherché du moins à se réunir aux Goths, qui trouvèrent dans les montagnes de la Cantabrie un asile inaccessible au glaive des vainqueurs. On ne sera pas non plus tenté de croire qu'il eût acquis tout d'un coup assez de philosophie pour renoncer sans regret à une couronne.

(1) Les écrivains arabes, amis du merveilleux, enchérissent beaucoup sur cette description; méfions-nous de l'exagération qui leur est si familière.

de Taric , il ordonnait de l'autre à ce dernier de suspendre sa marche , donnant pour prétexte la nécessité de renforcer l'armée , afin qu'elle fût en état de continuer ses conquêtes.

Taric ne se méprit pas aux motifs qui poussaient Muza à des mesures si contraires à l'intérêt des armes arabes. Les Goths , dispersés , abattus , entourés de traîtres , frappés d'une terreur profonde , et consternés par la mort de leur roi , erraient dans les montagnes , ou se cachaient dans les villes , fuyant l'approche des vainqueurs : il ne fallait pas leur laisser le temps de se rallier sous de nouveaux chefs , plus entreprenans ou plus habiles , de réunir leurs forces éparses , et de reprendre , sous l'influence de la nécessité , le courage qu'ils avaient perdu. Bien convaincu que l'ordre de Muza ne pouvait être que nuisible , Taric ne désirait à son tour qu'un prétexte pour ne pas obéir. Il rassembla près de lui tous ses principaux capitaines , leur communiqua les lettres de l'émir , et , sans laisser entrevoir qu'il pénétrait fort bien qu'une basse jalousie avait dicté ces mesures intempestives , il leur demanda leur avis , les priant de décider ce qu'il y avait à faire. Tous s'élevèrent contre les dispositions de Muza ; le comte Julien surtout parla avec beaucoup de force ; il prouva combien il était essentiel d'agir sans perte de

temps, afin de s'emparer des principales villes, et même de la capitale du royaume, et de tenir ainsi dans la soumission toute la contrée. L'opinion de Julien ayant été fortement appuyée par les scheiks arabes, Taric, qui parvenait adroitement à son but tout en ayant l'air de céder à une impulsion étrangère, passa aussitôt la revue des troupes. Il leur distribua des récompenses, donna à chacun des éloges pour sa conduite passée, promit de nouvelles victoires, et recommanda l'exacte discipline, seul moyen de les obtenir. « Épargnez, leur dit-il, les peuples désarmés et ceux qui vivront en paix avec vous ; réservez vos coups pour ceux qui feront contre vous usage de leurs armes ; gardez-vous de rien enlever à l'habitant des campagnes ; mais, dans les villes prises d'assaut, que les dépouilles vous appartiennent. » Il fit ensuite trois corps ou divisions de son armée : il donna le commandement du premier à Mugueiz el Rumi, qu'il chargea de prendre Cordoue ; il envoya le second vers Malaga, sous les ordres de Zayde Aben Kesadi ; et il se mit à la tête du troisième, dans l'intention de se porter par Jaën sur Tolède (1), résidence des rois goths.

(1) Les Arabes défigurèrent presque tous les noms des villes et des fleuves d'Espagne. Ils appelaient Tolède To-

Après s'être séparé de Taric, Mugeiz el Rumi se dirigea vers l'antique cité de Cordoue. Arrivé sous ses murs, il offrit aux habitans sûreté et protection pour leurs biens et leurs personnes, à la seule condition de se soumettre et de payer le tribut au calife. Il leur fit dire qu'ils pouvaient se racheter ainsi de la fureur du soldat et des ravages de la guerre ; qu'au surplus, ils n'avaient point de secours à attendre, parce que les Musulmans étaient partout victorieux. Les Cordouans, qui avaient dans leur ville quelques-unes des troupes échappées du massacre de Guadalète, comptant d'ailleurs sur la force de leurs remparts, rejetèrent avec hauteur les propositions de Mugeiz. Celui-ci, qui n'ignorait pas que la ville avait peu de défenseurs, et qu'elle pouvait être escaladée aisément du côté de la rivière, profita de l'obscurité de la nuit pour surprendre ses ennemis. Il fit passer la rivière à la nage par mille cavaliers, dont chacun avait un fantassin en croupe. Dès

laitola, *Ezija Estija*, Saragosse *Zaracusta*, Séville *Esbi-lia*, etc. Et tout comme ils avaient encore l'habitude d'ajouter le mot *medina*, cité, au nom propre de chaque ville, ils ajoutaient aussi le mot *guard*, rivière, au nom de toutes celles qu'ils rencontraient dans leur marche : *Guard alète*, *Guard iana*, *Guard el Quibir*, etc, aujourd'hui Guadalète, Guadiana, Guadalquivir.

qu'on eut atteint l'autre rive, l'infanterie se mit en marche, gardant le plus profond silence; elle escalada les remparts, et, s'emparant aussitôt de l'une des portes, elle l'ouvrit à la cavalerie, qui fut suivie d'une partie de l'armée. Le gouverneur se sauva dans une église avec quatre cents hommes, et il s'y retrancha. Quant aux habitants, ils se rendirent aux Arabes, en se recommandant à la loyauté de leur chef. L'église fut assiégée, tous les chrétiens qui la défendaient périrent. Après avoir rétabli le calme dans la ville et s'être fait livrer des otages, Mugueiz se remit en marche avec la plus grande partie de ses troupes, pour achever la conquête du pays. Ce qui étonnait le plus les Espagnols, c'était de voir que les Arabes se montraient en même temps partout, et semblaient se multiplier par leur prodigieuse activité (1).

(1) On peut voir dans l'Histoire générale de M. Depping comment El Rasis, ou pour mieux dire, le prêtre Gil Perez, son prétendu traducteur, rend compte de cet événement. D'abord il fait un renégat de l'Arabe Mugueiz, qu'il appelle *Muget*. En second lieu, il dit qu'il fit massacrer les habitants, ce qui est tout-à-fait contraire à la vérité, ce qui d'ailleurs eût été diamétralement opposé aux instructions données par Taric. Une cruauté inutile n'entra jamais, durant le cours de cette guerre, dans le plan

Aben Kesadi n'avait pas eu de moindres succès. Il avait rencontré devant Ecija les débris de l'armée de Rodrigue, et ces soldats, réunis aux habitans de la ville, tentèrent de lui disputer le passage : il les punit de leur témérité par la victoire. La ville épouvantée offrit de payer le tribut, et donna en otages ses principaux habitans. Aben Kesadi continua sa marche vers Malaga, qui suivit, ainsi qu'Elvira, l'exemple d'Ecija; et laissant une garnison dans chacune de ces villes, il retourna vers Taric, qui avait déjà pris la route de Tolède.

Taric arriva devant cette ville célèbre, précédé par l'éclat de ses brillantes conquêtes, et la terreur qu'avait répandue la déroute de Guadalete. On sait que la peur exagère : on ne parlait dans Tolède que de l'armée *innombrable* des Arabes, de leur valeur plus qu'humaine, de la rapidité et de la force de leurs chevaux. Les seigneurs goths qui avaient suivi Rodrigue étaient presque tous morts; ceux qui avaient survécu

de conduite des généraux arabes. Les Musulmans, que les chroniques espagnoles se plaisent à peindre comme des barbares altérés de sang, se montraient partout humains, généreux, et protecteurs des peuples; cela seul peut expliquer la rapidité de leurs conquêtes, et le peu de résistance dans le corps de la nation.

au désastre de leur roi étaient errans et fugitifs ; ceux qui jusqu'alors n'avaient point quitté Tolède s'étaient sauvés avec leurs familles , au premier bruit de l'approche des ennemis : ainsi la ville n'avait plus que bien peu de personnes en état de prendre les armes. Il est vrai que, très-forte par sa position sur une montagne escarpée qu'entourent de trois côtés les eaux d'un grand fleuve, elle aurait pu se défendre pendant longtemps ; mais les habitans, découragés par l'abandon où on les avait laissés, manquant d'ailleurs de provisions , sans connaissance de la guerre, sans espérance d'être secourus , se décidèrent à traiter avec Taric , auquel ils envoyèrent des députés. Le vainqueur accueillit ces députés avec bienveillance , mais il ne voulut traiter qu'aux conditions suivantes , savoir : que les Tolédans livreraient leurs chevaux et leurs armes ; que ceux qui ne voudraient pas rester dans la ville auraient la liberté d'en sortir , mais qu'ils perdraient tous leurs biens ; que ceux qui voudraient au contraire continuer d'y habiter conserveraient l'entière disposition de leurs propriétés , et que leurs maisons seraient inviolablement respectées , à la charge de payer au calife un tribut modéré ; qu'ils conserveraient de même le libre exercice de leur religion , et la possession de leurs églises , sans qu'il leur fût néanmoins permis d'en construire

de nouvelles, à moins d'une autorisation expresse du gouvernement; qu'ils ne pourraient toutefois pratiquer en public les cérémonies du culte; qu'ils auraient leurs juges particuliers, et le droit de se régir par leurs lois; mais qu'ils perdraient toute juridiction sur ceux qui auraient embrassé l'islamisme. Ces conditions furent acceptées, des otages livrés, et quelques troupes arabes, ayant leurs généraux à leur tête, entrèrent dans Tolède (1). Taric alla occuper le palais du roi, lequel était construit sur une hau-

(1) L'union intime qui naquit entre les Tolédans et les Arabes, de cette capitulation loyalement accordée et librement acceptée, ne fut presque jamais troublée par la différence des opinions religieuses, tant que Tolède resta au pouvoir des Musulmans. C'est de là probablement qu'est venu le nom de Muzarabes, qu'on a donné pendant long-temps aux habitans de Tolède. Ces Muzarabes avaient conservé l'ancien rite sans aucune altération, tandis que dans le reste de l'Espagne les chrétiens avaient reçu les cérémonies du rite romain; cela dura jusqu'après la conquête de Tolède sur les Arabes. On donne au reste à ce mot plusieurs étymologies. Les uns, tels que Ferreras, prétendent qu'il fut imposé par Muza aux habitans, quand il mit dans leur ville une garnison arabe; mais Ferreras se trompe évidemment; car ce fut Taric et non Muza, qui soumit Tolède. Les autres pensent qu'il s'est formé par corruption des mots latins : *mixti*

teur dont le Tage baigne le pied ; il y trouva de grandes richesses ; il y avait entre autres choses vingt-cinq couronnes d'or enrichies d'hiacinthes et d'autres pierres précieuses. L'usage des Goths était de déposer dans une salle du palais , après la mort du roi , la couronne qu'il avait portée , avec une inscription qui indiquait son nom , son

Arabibus, qu'on traduisait par *Mistarabes*, et cette opinion est la plus vraisemblable.

Nous avons dit que les Muzarabes avaient un rituel un peu différent de celui de l'Eglise romaine ; ils suivaient la liturgie introduite par saint Isidore dans le sixième siècle. Non-seulement ils s'y conformèrent , tant que les Arabes possédèrent Tolède , mais encore leurs cérémonies avaient été adoptées par un grand nombre d'églises d'Espagne. En 1064, les cortès de Barcelone supprimèrent le rit muzarabe. Plus tard , dans les états du roi de Castille , on voulut suivre l'exemple de la Catalogne ; mais le clergé muzarabe opposa beaucoup de résistance. On soumit la décision à l'épreuve qui s'appelait alors , en Espagne comme en France , le jugement de Dieu , et le champion du rit muzarabe remporta la victoire. Malgré cet avantage , la puissance temporelle finit par l'emporter , et le rite romain fut partout établi , excepté à Tolède et à Salamanque , où , par une sorte de transaction , les Muzarabes gardèrent quelques églises. Peu à peu l'office gothique fut aboli ; mais quatre siècles après l'archevêque de Tolède , Cisneros , fonda une chapelle muzarabe , à laquelle il attacha des chanoines pour la desservir.

âge et la durée de son règne ; et depuis Alaric jusqu'à Rodrigue les Goths avaient eu vingt-cinq rois.

Tandis que Taric, maître de Tolède, employait sa politique plus encore que la force des armes, à soumettre les contrées voisines, Muza débarquait en Espagne avec dix-huit mille hommes, Arabes ou Bérébères. Il avait laissé dans Caïrvan son fils Abdelaziz pour gouverner l'Afrique en son absence ; il était suivi de ses autres fils, Abdelola et Meruan, dont le dernier donna son nom par la suite au palais qui fut construit à Cordoue du côté de l'occident, sur la rive du Guadalquivir. Il amenait pareillement plusieurs Arabes de la tribu du prophète, et quelques capitaines d'un grand mérite, entre autres Hannâs ben Abdâla Asenani, qui embellit Sarragosse d'une vaste mosquée, et d'un palais où se rendait la justice. Il avait appris en arrivant la désobéissance de Taric, et, plein de ressentiment de ce qu'il avait méprisé ses ordres, il jura intérieurement de le perdre. Tristes effets de l'envie, qui, pénétrant même au cœur du héros, transforme en tyran cruel, en implacable ennemi, l'homme jusque là généreux et magnanime, et va frapper dans l'ombre l'innocent objet de ce sentiment jaloux !

Avant de se rendre à Tolède, Muza voulut

parcourir des pays que Taric n'eût point envahis, il prit donc le chemin de Séville, et après un blocus d'un mois il força les habitans à capituler (1). Il leur accorda néanmoins des conditions avantageuses, et leur donna pour gouverneur Izâ ben Abdila, de Médine; il mit aussi dans la ville une garnison suffisante pour la contenir; de là il se dirigea vers Carmona, qu'il prit en passant, ainsi que d'autres villes des environs; et, non content d'avoir soumis cette contrée, il entra dans la Lusitanie ou l'Algarve de l'Espagne (2). Il s'empara, sans s'arrêter, de Libla, Ossonoba, Beja, Mertola, et il vint asseoir son camp sous les murs antiques de la superbe cité de Meridâ (3), ancienne capitale

(1) Quelque temps auparavant, Taric avait pénétré dans Séville; mais il n'y avait point séjourné; et, dès qu'il se fut éloigné, les habitans travaillèrent à s'entourer d'une enceinte de fortifications capables de les défendre.

(2) Les Arabes appellent *Algarve* d'un pays, sa partie occidentale, tout comme ils donnent à la partie d'orient le nom d'*Axarquia*, et à celles du nord et du midi, les noms d'*Algufia* et d'*Alkibla*. Ils désignent aussi l'occident par *Almagreb* ou *Almagrib*, parce que c'est ainsi qu'ils nomment l'heure du coucher du soleil. Le nom d'*Almagreb* semble pourtant plus spécialement destiné à l'Algarve d'Afrique.

(3) Cette ville, que les Romains nommèrent *Emerita*

de l'Espagne. Heureux, s'écria Muza, quand il découvrit sa vaste enceinte et les innombrables édifices dont les sommets s'élevaient par dessus les remparts, heureux celui qui triomphera de cette cité, immense monument de l'industrie humaine !

Les habitans firent une vigoureuse sortie pour empêcher les Arabes de planter leurs tentes; mais, vaincus par les Musulmans, ils furent contraints de rentrer dans la ville. La reconnaissance que fit Muza des environs lui fit présumer que, nonobstant ses premiers avantages, le siège serait long et difficile. Pour en conduire les opérations avec plus de vigueur, il écrivit à son fils Abdelaziz de rassembler autant de troupes qu'il le pourrait, et de venir immédiatement le joindre avec elles. Cependant les assiégés continuaient

Augusta, et qu'ils s'étaient plu à embellir par toutes sortes de monumens, était encore alors très-vaste et très-populeuse. Elle ne présente aujourd'hui, pour rendre témoignage de son ancienne magnificence, que des ruines et des débris; mais ces débris et ces ruines frappent encore après douze siècles l'œil du voyageur, et parlent surtout à son cœur, s'il le sait entendre, le langage instructif des souvenirs. Ce que les chroniques rapportent de son étendue et de sa population paraît incroyable; elle possède maintenant quatre ou cinq mille habitans.

à faire des sorties, et, bien qu'ils fussent toujours repoussés dans leurs murs, ils ne paraissaient jamais découragés. Muza avait remarqué à quelque distance de la ville une profonde caverne taillée dans le roc; il y embusqua pendant la nuit une troupe d'élite. Quand les assiégés sortirent le lendemain de la ville, comme de coutume, il les attira adroitement par une retraite simulée au-delà de la caverne. Ceux qu'elle renfermait s'étant alors montrés, les Goths furent attaqués par deux côtés à la fois, et malgré la courageuse défense qu'ils opposèrent, ils furent presque tous taillés en pièces. Depuis ce jour les assiégés n'osèrent plus tenter de sorties; mais comme les Arabes, à la suite d'un assaut, s'étaient emparés d'une tour qui dominait sur les remparts, les assiégés, réunissant tous leurs efforts pour la reprendre, y parvinrent à force de courage et de sacrifices. Tous les Musulmans qui s'y trouvaient y périrent; c'est de là que cette tour a été dans la suite nommée par les Arabes *Borg azuhuda* Tour des martyrs.

Peu de temps après, Abdelaziz arriva au camp des Arabes avec un renfort de sept mille chevaux, et d'un grand nombre de Bérébères. Les habitants, qui du haut de leurs tours aperçurent cette armée nouvelle, et qui n'avaient de leur part aucune probabilité d'être secourus, voyant

d'ailleurs que leurs gens de guerre étaient considérablement diminiués, que les vivres allaient manquer, et que le peuple, murmurant hautement, demandait qu'on capitulât, se déterminèrent à faire des ouvertures de paix. Les envoyés de Merida, introduits dans le pavillon du général arabe, considéraient avec respect son noble maintien et sa longue barbe blanche, et Muza, touché peut-être de l'estime qu'on doit au courage malheureux, leur proposa des conditions plus avantageuses qu'ils ne pouvaient et ne devaient les attendre d'un ennemi irrité. Il leur ordonna de revenir le lendemain à la même heure; on dit que dans l'intervalle Muza fit teindre sa barbe en noir, de sorte que, lorsque les envoyés de Merida se présentèrent pour la seconde fois, ils purent à peine le reconnaître; et, quand ils furent rentrés dans la ville, ne pouvant rien concevoir à la métamorphose qu'ils avaient vue, ils dirent à leurs concitoyens qu'il y avait de la folie à vouloir se défendre contre des hommes qui avaient l'art ou la faculté de rajeunir (1). La ville fut donc ren-

(1) Cette anecdote, que M. Conde a l'air d'adopter en la rapportant, paraît bien n'être qu'un de ces contés dont les Arabes chargeaient toujours leurs histoires. Il faut pourtant convenir que, d'après quelques historiens, une

due aux conditions suivantes : que les habitans livreraient armes et chevaux ; que les biens de ceux qui avaient fui en Galice, ou qui avaient péri dans l'embuscade de la caverne, demeureraient confisqués ; que ceux qui voudraient sortir de la ville en seraient les maîtres, en perdant leurs biens ; que les trésors des églises appartiendraient aux vainqueurs ; que tous les habitans qui resteraient à Merida recevraient protection pleine et entière. Ce fut dans les premiers jours de xawal de l'an 93, que Muza fit son entrée dans la ville ; il prit pour otages plusieurs jeunes gens des meilleures familles, et la veuve du roi Rodrigue.

An de J. C ,
juillet 712.
De l'hégire,
xawal 93.

Cependant Taric ne demeurait point oisif dans Tolède. Après avoir pourvu au gouvernement et à la sûreté de la place, il se mit à la poursuite de quelques bandes qui s'étaient réfugiées dans les montagnes. Il les atteignit et les dispersa ; renvoyant alors à Tolède une partie

circonstance la rend assez vraisemblable. Ils disent que les habitans de Merida ne firent une si vive résistance que parce qu'ils savaient que Muza était fort vieux, et qu'ils espéraient qu'en mourant il laisserait le commandement à un général moins habile ; que ce fut pour leur ôter cette opinion de sa mort prochaine, que Muza leur apparut, la barbe teinte en noir.

de ses gens, il prit avec le reste le chemin des montagnes. Parvenu à la rivière de Guadalaxara, aujourd'hui le Henarez, il la traversa, s'enfonça dans les montagnes qui se présentaient au nord, en parcourut la chaîne, par une vallée qu'il nomma Feg-Taric, et s'empara d'une petite ville qu'il rencontra sur sa route. Parmi les richesses qu'il y trouva, on remarquait une table précieuse, garnie d'émeraudes et d'hiacinthes, ce qui le porta à donner à cette ville le nom de Medina Almeida, Ville de la Table (1). Peu de

(1) Les historiens arabes se piquent peu de donner des renseignemens exacts sur la position des villes qu'ils mentionnent, et non-seulement ils défigurent la plupart des noms, de sorte qu'il est souvent difficile de savoir de quel lieu ils parlent, mais souvent encore ils s'expriment d'une manière si vague, qu'on est réduit à de simples conjectures. Ici on n'a aucune donnée sur la marche que suivit Taric, moins encore sur le véritable nom de cette Medina Almeida où il trouva la fameuse table. Il y a apparence que le chemin qu'il prit au sortir de Tolède le conduisit vers Alcala; que là il traversa la rivière qui baigne les murs de cette ville, et que les Arabes nommaient *Guardilhigiera*, nom qui est resté avec quelque altération à la ville de Guadalaxara, au-dessus d'Alcala; que, se dirigeant alors vers le nord, il rencontra la longue chaîne de Guadarrama, qui commence à Soria et s'étend vers le Portugal de l'est à l'ouest, et qu'il traversa cette chaîne en remontant quelque une des vallées qui la cou-

temps après il revint à Tolède, chargé de riches dépouilles. Muza, qui s'informait de tout ce que faisait Taric, choisit ce moment pour se rendre à Tolède, et pour aller demander compte à son lieutenant, de la glorieuse désobéissance qui

pent, peut-être celle de *Valdepegnas*, par laquelle descend la rivière de *Xarama*, entre la montagne d'*Atienza* et la ville de *Ségovie*. Quant à la ville de la Table, on ne saurait en déterminer la situation. Ce n'est point *Medina-Coeli*, comme quelques écrivains le pensent, puisque cette ville est à l'extrémité orientale de la Castille, et que Taric n'alla pas si avant; parce que, d'ailleurs, pour aller à *Medina-Coeli*, il n'aurait pas dû traverser la haute chaîne de *Guadarrama*. C'est encore moins *Alcala de Henarez*, comme le prétendent Mariana et quelques autres, puisque, d'après les historiens arabes, Taric conduisit son armée beaucoup plus loin, et au-delà de la chaîne. Tout ce qu'on peut dire, suivant ces mêmes historiens, c'est que cette ville, qui peut-être n'existe plus aujourd'hui, était située de l'autre côté des montagnes, c'est-à-dire sur celui qui regarde le nord.

Les Arabes se sont exercés au reste à donner des descriptions plus riches les unes que les autres de cette table merveilleuse. Mariana pense qu'elle était d'un beau marbre vert, dans lequel on avait incrusté des pierres précieuses. Une vieille tradition, répandue alors en Espagne, désignait cette table comme étant celle de Salomon que les Juifs auraient transportée de Jérusalem, après la ruine de leur ville.

valait au calife tant de villes et de provinces ; mais à l'instant où il se disposait à partir , il reçut la nouvelle que les habitans de Séville s'étaient révoltés. Trop prudent pour s'éloigner en de telles circonstances , il prolongea son séjour à Merida , pour veiller de plus près sur les opérations de l'armée , que , sous la conduite de son fils Abdelaziz , il envoya aussitôt contre la ville rebelle. Abdelaziz employa vainement les remontrances pour ramener le peuple au devoir : il fut contraint de recourir aux armes ; les Musulmans entrèrent dans la ville , à la suite d'un assaut qui coûta la vie à un grand nombre d'habitans. Muza , instruit par son fils du succès qu'il venait d'obtenir , lui recommanda de mettre ses soins à pacifier la ville , et lui envoya en même temps l'ordre de s'avancer vers les côtes , et d'achever la conquête du midi de l'Espagne. Après avoir pourvu de son côté à la tranquillité de Merida , il partit pour Tolède avec son armée , et soumit plusieurs villes qu'il trouva au passage , moins toutefois en déployant l'appareil de la force , qu'en persuadant aux habitans que les Arabes n'étaient venus , ni pour les dépouiller de leurs biens , ni pour leur faire aucun mal ; qu'ils n'étaient point les ennemis des peuples : qu'ils faisaient seulement la guerre à ceux qui leur opposaient une inutile résistance ,

ou qui se révoltaient témérairement contre eux.

Taric, sachant que Muza approchait, alla au devant de lui, sans aucune crainte, parce qu'il ne se sentait pas coupable, mais aussi sans montrer trop de présomption de ses victoires passées, parce qu'il voulait ménager sa jalousie ; pour calmer en même temps le ressentiment de son général, il lui apportait de riches présents. L'entrevue eut lieu à Talavera. Muza reçut Taric avec hauteur, et il lui demanda d'abord d'un ton sévère, pourquoi il avait désobéi à ses ordres. Taric lui répondit respectueusement qu'il n'avait fait que suivre l'impulsion de son zèle pour les progrès de l'islamisme ; qu'en agissant ainsi, il avait cru servir la cause commune, et remplir les vues que lui-même aurait manifestées s'il s'était trouvé en Espagne. Il lui remit, après ces mots, les présents qu'il lui avait destinés, lesquels, ajouta-t-il, lui appartenaient comme général en chef, et premier instrument de la conquête. Muza reçut les dons de Taric, mais il n'en conserva pas moins contre lui ses injustes desirs de vengeance. A peine furent-ils entrés dans Tolède, qu'en présence de tous les scheiks arabes, réunis autour d'eux, et après s'être fait remettre par Taric la table de Salomon (1), il

(1) Taric avait eu la précaution d'en ôter un pied, qu'il

lui dit qu'en punition de son insubordination, et de la présomption qu'il avait laissé voir, faisant plus de cas de sa propre expérience que des ordres et des avis de son chef, il lui ôtait, au nom du calife, le commandement de l'armée. Et comme il voulut ensuite donner des éloges à la conduite des officiers et à la bravoure des Musulmans, tous gardèrent un morne et profond silence. Taric seul le rompit : tout mon crime, s'écria-t-il, est d'avoir vaincu les ennemis du calife; mais ma conscience m'absout, et j'espère trouver la même faveur dans le souverain. Ces paroles n'étaient guère propres à tempérer la haine de Muza; plus irrité au contraire par la menace indirecte qu'elles contenaient, il fit charger Taric de fers comme un criminel, et il en informa le calife. Mugueiz el Rumi, seul parmi tant d'illustres Arabes, osa élever sa voix en faveur de Taric. « Les services de ce général, dit-il publiquement à Muza, sont connus de toute l'armée. Ce ne sont point des fers qu'il lui faut, mais les plus nobles récompenses. Prends garde d'ailleurs d'exciter le mécontentement du soldat; Taric s'est fait beaucoup d'amis par ses vertus; et ces mesures

garda secrètement, et il dit à Muza qu'il n'avait trouvé la table qu'avec trois pieds.

» violentes peuvent avoir de fâcheux résultats. » Muza ne parut point offensé de la liberté de Mugueiz; il lui donna même le commandement que Taric venait de perdre, mais il ne changea point de résolution envers ce dernier, et il persista dans le cruel dessein de lui faire perdre la vie. Il ne prévoyait pas alors que le calife lui rendrait bientôt à lui-même les injustices dont il accablait l'innocent Taric : tant l'inconstante fortune paraît se complaire à renverser le matin d'un tour de sa roue, l'ouvrage que ses mains avaient construit la veille !

Cependant Abdelaziz, après avoir subjugué toute l'Andalousie, venait de conduire son armée dans la province de Murcie. Là régnait, sous le titre de prince ou de roi des Goths, ce même Théodémir qui le premier s'était opposé, quoique sans succès, à l'invasion des Arabes. Il appartenait à l'une des plus illustres familles des Goths, et il avait dans cette contrée de vastes possessions. Ce fut là ce qui lui fit choisir ce lieu pour retraite, après la bataille de Guadalète. Il sauva par sa valeur, ou rallia par sa prudence quelques faibles restes de l'armée vaincue; et traversant la chaîne de montagnes qui descend du nord et sépare l'Andalousie des côtes orientales du midi de l'Espagne, il alla, dans les environs de Murgis, chercher un dernier asile contre la puissance en-

valhissante des Arabes. Ceux-ci n'ignoraient pas l'existence de ce Goth valeureux, qu'ils appelaient Tadmîr ben Gôbdôs, et ils s'attendaient à de grandes difficultés, s'il le fallait poursuivre dans ses montagnes; mais Abdelaziz, jeune, ardent, plein de courage et de désirs de gloire, crut que son triomphe serait imparfait, tant que Tadmîr ben Gôbdôs élèverait sa puissance rivale à côté de l'Andalousie soumise. Théodémir, informé de la marche des Arabes, rassembla ses troupes, afin de disputer le passage des montagnes. Il évitait avec soin les plaines et les vallées, où la cavalerie ennemie aurait pu donner, mais il couronnait de soldats la cime des rochers, il gardait la tête des défilés, et il ne cessait de harceler les Arabes, malgré la supériorité qu'ils avaient sur lui par le nombre. Outre le mal qu'il leur faisait par cette manière de combattre, il y trouvait encore un avantage, celui d'aguerrir ses troupes. Vains efforts du généreux Théodémir! Rien ne pouvait sauver l'Espagne, et la conquête ne devait rencontrer des bornes qu'au-delà des Pyrénées.

Abdelaziz et son lieutenant Habib cherchaient toutes les occasions d'engager une action décisive, et Théodémir rendit long-temps inutiles leurs tentatives. Enfin Abdelaziz, étant parvenu avec beaucoup de peine jusqu'aux en-

virons de Lorca, Théodémir dut risquer la bataille, ou laisser prendre la ville sous ses yeux. Ce que Théodémir avait toujours craint arriva ; les chrétiens furent rompus et renversés par la cavalerie arabe ; ceux qui échappèrent du massacre coururent se cacher derrière les remparts d'Orihuela (1), seule place forte qu'il y eût alors dans le pays. Théodémir, qui n'avait pas assez de soldats pour soutenir un siège, fit prendre à toutes les femmes des habits d'homme et des armes, et il les plaça sur le haut des tours et tout le long des murailles, leur recommandant en même temps de croiser leurs cheveux sous le menton, de manière à ce qu'ils pussent avoir de loin l'apparence de longues barbes. Les Arabes, trompés par ce stratagème, et croyant que la ville avait une garnison nombreuse, ne s'avancèrent qu'avec beaucoup de précautions et de lenteurs. Théodémir, voulant alors recueillir le fruit de sa ruse, fit demander un sauf-conduit

(1) L'archevêque Rodrigue prétend, sans fondement, que Théodémir se retira à Murcie ; mais tous les auteurs arabes s'accordent à nommer Orihuela, dont ils font *Auriola*. L'erreur de l'archevêque est en cela d'autant plus évidente, que, dans le traité qui fut fait à cette occasion, on ne voit pas qu'il ait été fait mention de Murgis ou Murcie.



pour un parlementaire, ce qui fut accordé sur-le-champ par Abdelaziz. Aussitôt il sortit de la ville un cavalier qui, arrivé près du général et se disant autorisé à traiter de la paix, offrit de rendre la ville à d'honorables conditions. Abdelaziz, naturellement généreux, accorda aux habitants de grands avantages, en considération sans doute de leur prompte soumission, et les conventions furent aussitôt dressées et signées par le général et ses principaux officiers (1). Ce fut alors que le cavalier chrétien se fit recon-

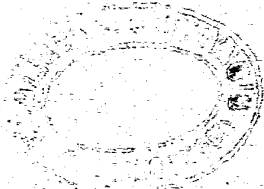
(1) Voici les termes du traité, tel que l'ont conservé les historiens arabes.

« Convention et traité de paix entre Abdelaziz-ben-Muza ben Noseir, et Tadmîr ben Gobdos, roi du pays de Tadmîr.

» Au nom de Dieu clément et miséricordieux, Abdelaziz et Tadmîr font le traité de paix suivant; ils prient Dieu de le sanctionner et d'en assurer l'exécution.

» Tadmîr gardera ses Etats, et nul autre que lui n'aura de commandement sur les chrétiens qui les habitent; toute guerre entre ces habitants et les Arabes cesse. Ni leurs femmes, ni leurs enfans ne seront pris comme esclaves; ils conserveront leur religion et leurs temples. Tous leurs devoirs envers le vainqueur, toutes leurs obligations se réduiront à ce qui va être dit :
» Chaque noble paiera un tribut annuel d'un dinar d'or (*)

(*) Poids en or de 72 grains d'orge.



naître : c'était Théodémir lui-même. Abdelaziz lui sut gré de la confiance qu'il lui avait montrée en se remettant en ses mains, et il le combla d'honneurs et de marques d'affection. Il l'invita même à manger avec lui, et ce ne fut que le soir que Théodémir rentra dans la place. Le lendemain, dès le point du jour, il en fit ouvrir les portes, et, suivi des principaux habitans, il alla à la rencontre d'Abdelaziz, qui s'avancait vers la ville avec une troupe nombreuse de gens à cheval. Lorsqu'Abdelaziz fut entré dans Orihuela,

» (valant à peu près dix francs), de quatre mesures de
 » blé, et d'autant d'orge, de moût, de miel, de vinaigre
 » et d'huile. Les serfs et autres, sujets à la taille, paieront
 » la moitié seulement de ces redevances.

» Tadmîr ne recevra point dans ses Etats les ennemis
 » du calife; il promet de lui être fidèle, et d'avertir ses
 » agens de tout complot qu'il viendrait à découvrir. Le
 » présent traité de paix sera commun aux villes d'Orihue-
 » la, Valentola, Alicante, Mula, Vacasora, Ota et
 » Lorca.

» Donné le quatrième jour de la lune de regeb de l'an ^{An de J. C.}
 » 94 de l'hégire, en présence d'Ozman ben abi Abda, ^{712.} De l'hégire,
 » d'Habib ben abi Obeida, d'Edris ben Maicera, et ^{94.}
 » d'Abulcasim el Mazeli. »

De ces quatre scheiks arabes par qui le traité fut signé, le premier avait toujours été l'ami et le compagnon d'armes de Muza; Habib était l'ami particulier d'Abdelaziz.

il parut très-étonné d'y voir si peu de soldats, et il ne put s'empêcher de demander à Théodémir ce qu'était devenue cette nombreuse troupe qui la veille couronnait les remparts. Théodémir confessa pour lors le stratagème qu'il avait employé, et il reçut les applaudissemens des scheiks arabes et d'Abdelaziz lui-même, qui ne se plaignit pas d'avoir été si ingénieusement trompé. Après avoir passé trois jours dans Orihuela, Abdelaziz, continuant ses conquêtes, se porta vers les montagnes de Segura, d'où il descendit vers Jaën, Elvire et Grenade, où il y avait beaucoup de juifs; et, ne trouvant nulle part de résistance, il s'empara sans peine de ces places, d'Antequera et de Malaga; ainsi l'Andalousie entière subit le joug musulman.

Cependant le calife n'avait point partagé les préventions de Muza à l'égard de Taric; et, loin de servir le ressentiment de l'émir d'Afrique, il lui ordonna de restituer sur-le-champ à Taric le commandement de ces troupes qu'il avait tant de fois rendues victorieuses, lui reprochant même d'avoir voulu priver l'islamisme d'un de ses plus ardens défenseurs. Muza, malgré son déplaisir secret, fut contraint d'obéir; il fit mettre Taric en liberté, lui rendit le commandement, et l'admit à sa table, à la grande satisfaction de tous les bons Musulmans. Les deux

généraux se partagèrent ensuite le soin d'achever la conquête ; mais avant de se séparer , ils prirent de concert, pour leurs armées, plusieurs mesures de discipline , propres à assurer le succès de leurs entreprises. Ils ne laissèrent aux fantassins que leurs armes ; les cavaliers n'eurent, avec les armes , qu'un petit sac pour les provisions et une écuelle en cuivre. Chaque escadron ou chaque bataillon obtint un nombre déterminé de mulets pour le transport des bagages , et les hommes indispensables pour les conduire. Ainsi le fantassin, le cavalier, moins chargés d'équipages, pouvaient marcher plus vite et plus long-temps ; et, outre qu'en diminuant le nombre des personnes attachées au service des bagages , celui des soldats se trouvait augmenté, l'armée éprouvait moins d'embarras dans sa marche , et elle se déchargeait des bouches inutiles qui ne servent qu'à consommer les provisions.

Taric tourna ses pas vers l'orient , suivit le cours du Tage , et le remonta jusqu'à sa source. Gravissant ensuite les rochers escarpés de Siguënza et de Molina , il descendit vers les riches plaines que l'Ebre féconde de ses eaux. Muza s'était dirigé vers le nord , et ses armes furent partout victorieuses ; il s'empara de Salamanque, poussa jusqu'à Astorga , de là revenant vers le Duero , dont il remonta le cours jusqu'à Soria, il

passa les montagnes et arriva sur les bords de l'Ebre. Taric faisait dans ce moment le siège de Sarragosse, où s'étaient renfermés les principaux habitans de la contrée, tous ceux même qui avaient fui devant les Arabes, des diverses parties de l'Espagne. Les assiégés se défendaient avec vigueur ; mais , lorsqu'ils virent approcher l'armée de Muza, ils tombèrent dans le découragement, et ne songèrent plus qu'à capituler. Muza savait que cette ville contenait beaucoup de richesses que de toutes parts on y avait apportées ; averti d'un autre côté par des transfuges que les habitans manquaient tout-à-fait de provisions , ce qui leur ôtait la possibilité de résister plus long-temps, il leur imposa, outre les conditions ordinaires, une forte contribution (1), qui devait être payée le jour que les Arabes entreraient dans la ville. La dure loi de la nécessité les obligea de se soumettre à tout ce que voulut Muza ; et, pour pouvoir payer cette contribution, ils

(1) Les Arabes appelaient cette contribution extraordinaire, le *tribut du sang*, c'est-à-dire qu'en la payant les assiégés, forcés de se rendre à discrétion, rachetaient leurs vies, et sauvaient leurs maisons du pillage.

Ce tribut devient, par une sorte de compensation, le prix du sang que, d'après leurs lois, les Arabes ont le droit de verser, lorsque les vaincus refusent d'embrasser l'islamisme.

durent lui livrer jusqu'aux trésors et à l'argenterie des églises. Muza choisit ensuite parmi les enfans des plus nobles familles de nombreux otages , et il donna le commandement de la ville à Hanâx ben Abdalâ Asanani.

Après cette importante conquête , les deux généraux se séparèrent de nouveau. Taric suivit l'Ebre jusqu'à Tortose, et tournant ensuite vers le midi, il s'empara de Murviedro, de Valence, de Xativa et de Denia, tandis que Muza, pénétrant jusqu'aux Pyrénées, se rendait maître des villes d'Huesca ; Tarrassone, Lerida, Calahorre , Tarragone, Barcelone, Girone et Ampurias. Novairi ajoute même qu'il passa les Pyrénées et qu'il occupa Narbonne, d'où il emporta sept idoles d'argent qu'il trouva dans un de ses temples. Il revint ensuite vers Astorga, s'enfonça dans la Galice, et passa de là dans la Lusitanie, recueillant dans ces courses diverses d'énormes richesses. Taric se montrait beaucoup moins intéressé que son général ; il réservait exactement pour le calife la cinquième partie du butin, suivant l'usage, et il abandonnait généreusement tout le reste à ses officiers et à ses soldats. Dans les rapports qu'il faisait directement au calife, il dénonçait sans ménagement l'avidité rapacité de Muza ; celui-ci de son côté n'épargnait point Taric, dont il censurait amè-

rement la conduite ; de sorte que le calife Walid , craignant que la mésintelligence qu'il voyait régner entre ces deux généraux ne devînt funeste à l'islamisme en arrêtant ses progrès , crut qu'il convenait de mettre en d'autres mains le gouvernement de l'Espagne , et il rappela ces fiers rivaux de pouvoir et de renommée , leur ordonnant de se rendre auprès de lui sans délai.

Taric partit le premier , laissant Habib ben abi Obeida à la tête de l'armée. Arrivé à Damas , il fut reçu du calife avec la plus grande distinction : le calife ne pouvait voir en effet d'un œil indifférent le conquérant de l'Espagne et le vainqueur des Goths ; il lui dit que , s'il l'avait rappelé , c'était pour son propre intérêt , puisqu'il y avait du danger pour lui à rester dans un pays où Muza et ses enfans étaient si puissans. Taric entra pour lors devant le calife dans le détail de sa conduite , et il finit par ces mots : « Demande , » Seigneur , à tous les Musulmans honnêtes de » tes armées quel fut Taric soit en Afrique , soit » en Espagne ; demande-le même aux chrétiens. Qu'ils disent si jamais ils m'ont vu lâche , » avare ou cruel. » Walid lui répondit que la vérité lui était bien connue , et qu'il était très-satisfait de ses services.

Quant à Muza , il ne se décida qu'à regret à s'éloigner de l'Espagne et des trésors qu'elle ren-

fermait ; il se disposa pourtant à partir, dans l'espérance d'un prompt retour. Il nomma son fils Abdelaziz au gouvernement provisoire, confia le commandement des troupes à Naaman ben Abdala ; et, suivi d'une simple escorte de cavalerie, il prit la route de Séville en passant par Tolède et Cordoue. Ce fut dans Séville qu'il établit le siège du gouvernement, et qu'il laissa son fils, auquel il recommanda de n'agir que par les conseils du sage Ayûb, son neveu, généralement estimé des Arabes plus encore pour sa prudence que pour sa rare valeur. Muza quitta enfin l'Espagne, emportant toutes ses richesses ; il emmenait quatre cents Goths qu'il avait choisis parmi ceux qu'il tenait en otages. L'amiral Muhamad ben Umen ben Thabita le reçut sur ses vaisseaux, et le transporta heureusement à Tanger, lui et sa suite. Muza plaça dans cette ville son second fils, Abdelola, avec le titre de gouverneur d'Almagreb ou Afrique occidentale ; son troisième fils, Meruan, demeura à Cairwan. Après toutes ces dispositions, Muza continua sa route vers la Syrie, où il n'arriva qu'en l'an 96 de l'hégire. Le calife était dangereusement ma-

An de J. C.

714.
De l'hégire,
96.

qu'après qu'il serait monté sur le trône. Suleiman avait probablement pour but d'empêcher la remise des riches présens que Muza apportait au calife; mais ce dernier méprisa cet avis, et il eut lieu bientôt après de s'en repentir. Le calife, tout souffrant qu'il était, fit comparaître les deux généraux en sa présence, et leur fit beaucoup de questions (1). Ensuite Muza étala sous les

(1) Aly ben Abderahman, auteur grenadin, raconte que le calife ayant demandé à Muza s'il avait trouvé des peuples courageux et guerriers, ce qu'il pensait des chrétiens, des Bérébères et des habitans d'Afranc (c'est ainsi que les Arabes nommaient tout le pays qui s'étend depuis Barcelone jusqu'à Narbonne et au-delà), et s'il les avait toujours vaincus, Muza lui répondit : Les Goths dans leurs châteaux sont des lions, à cheval ce sont des aigles, à pied des femmelettes; ils savent profiter d'une occasion favorable; mais, quand ils sont vaincus, ils se sauvent dans les montagnes avec l'agilité des chevreuils. Les Bérébères ressemblent beaucoup aux Arabes pour leur manière de combattre, et même pour les traits du visage; ils sont, comme nous, sobres, patiens et hospitaliers; mais ce sont les plus perfides gens du monde, ne se faisant point scrupule de manquer à leur parole et de violer les traités. Les Francs, impétueux et braves quand ils attaquent, sont faibles dans la défense et timides après la défaite. Ni les uns ni les autres ne m'ont jamais vaincu, et mes intrépides Musulmans n'ont jamais compté leur nombre avant de les combattre. Le calife, ajoute Aly

yeux de son maître les trésors de l'Espagne. La fameuse table verte était au nombre des objets qu'il lui présenta. Taric revendiqua l'honneur de la découverte ; et, comme Muza prétendit que c'était à lui seul qu'il appartenait, Taric fit paraître le pied qu'il en avait ôté, quand il fut obligé de s'en dessaisir à Tolède, et il prouva clairement par là l'imposture de Muza, qui avait remplacé le pied qui manquait par un pied d'or. Peu de jours après, le calife mourut, et Suleiman, son frère, fut élevé au califat. Celui-ci, qui n'avait pas oublié la désobéissance de Muza, l'envoya d'abord en prison ; et, après l'avoir fait battre de verges, il le condamna à une très-grosse amende (1).

Au moment où Muza recevait du calife un traitement si indigne d'un vieux guerrier qui avait ajouté à l'empire de vastes régions, Abdelaziz soumettait par lui-même toute la Lusitanie jusqu'aux rivages de l'Océan, et il envoyait ses généraux prendre Pampelune et toutes les

ben Abderahman, fut très-satisfait de ces réponses de Muza.

(1) Il y a des écrivains qui disent qu'elle était de deux cent mille dinars, somme exorbitante. Ce qui est certain, c'est que Muza fut dépouillé de la plus grande partie de ses biens.

An de J. C.
715.
De l'hégire,
97.

villes qui s'élèvent au milieu des Pyrénées. Il réunit ensuite toutes les sommes produites par la levée de l'impôt; elles formaient un immense trésor qu'il envoya au calife sous la conduite et l'escorte de Muhamad ben Habib, et de plusieurs autres nobles arabes. Lorsque les envoyés d'Abdelaziz arrivèrent à Damas, le calife leur fit le meilleur accueil; mais, oubliant les mérites de celui qui lui avait conquis ces trésors, il renvoya quatre de ces députés, avec l'ordre secret de déposer en Afrique les fils de Muza des gouvernemens de Cairwan et de Tanger, et ensuite de les faire mourir; il expédia en Espagne des ordres semblables, dirigés contre Abdelaziz. Le calife avait cruellement offensé Muza; il craignait le ressentiment de sa famille, qui était puissante et considérée parmi les Arabes; et, pour prévenir les suites possibles d'une première injustice, il lui fallut ordonner des crimes : étrange condition des tyrans, qui ne peuvent régner qu'en multipliant les supplices ! plus étrange condition des sujets, qui, dépendant du caprice du maître, peuvent, pour prix de leurs services, recevoir des fers ou la mort !

Le premier qui reçut en Espagne cet ordre cruel fut l'ancien compagnon de Muza, l'ami de son fils, Habib ben abi Obeida. Il demeura frappé de terreur. « Est-il possible, dit-il à Zeyad

ben Nabaa, chargé comme lui de cette triste commission, est-il possible que les ennemis de Muza aient sitôt effacé le souvenir de ses exploits et de sa gloire ? Mais Dieu est juste ; il nous prescrit l'obéissance envers le souverain (1). Abdelaziz se trouvait alors avec sa famille dans une maison de campagne, aux environs de Séville. Comme il était généralement aimé, on avait à craindre que l'exécution des ordres du calife n'excitât des troubles, et que les soldats ne prissent les armes pour défendre leur général. Pour éviter ce danger, Habib et Zeyad imaginèrent de faire passer Abdelaziz pour un mauvais musulman, et de le dépouiller ainsi de l'affection de l'armée. Malheureusement pour Abdelaziz, il n'était que trop facile de le calomnier, à cause de ses étroites liaisons avec les chrétiens. Epris des charmes d'Egilone, veuve du roi Rodrigue, il l'avait épousée, et ses noces s'étaient faites avec beaucoup d'éclat dans Sé-

(1) Cette obéissance passive et absolue qui fait recevoir comme des préceptes sacrés les commandemens du souverain, a sa source dans les principes religieux dont les Musulmans sont nourris de bonne heure. Ce sentiment d'abnégation dans les sujets fait la force des despotes Habib, sous Charles IX, n'aurait pas manqué d'égorger les calvinistes.

ville (1). Habib profita de ces circonstances, et fit répandre sourdement le bruit que; entièrement soumis aux volontés de sa femme, Abdelaziz ne songeait qu'à favoriser les Goths; que ceux-ci espéraient par son moyen rétablir leur puissance, et qu'ils lui avaient promis de le choisir pour leur roi, à la condition d'abjurer l'islamisme. Ces propos, avidement recueillis et propagés par la malveillance, indisposèrent tous les Arabes; et quand Habib crut pouvoir rendre publique la volonté du calife, le plus grand nombre se déclara contre le malheureux proscrit; quelques-uns pourtant se montrèrent décidés à le défendre; mais ils furent contenus par leurs chefs. On choisit le moment de la prière du matin, Abdelaziz s'occupait de ce devoir pieux, lorsque plusieurs assassins, introduits près de lui, le vinrent frapper du coup mortel. Son corps, privé de la tête, fut enterré dans la cour même de sa maison.

An de J. C.
715.
De l'hégire,
97.

Cette sanglante exécution (2) excita bien des

(1) Les Arabes appelaient cette princesse *Ayela*, et après son mariage ils la nommèrent *Omalisam*, ou du beau collier.

(2) Quelques écrivains ont regardé comme des faits positifs les accusations qu'Habib avait fait circuler dans Séville contre l'émir Abdelaziz; et ils ont supposé qu'il

murmures; mais l'appareil de la rigueur déployé par les chefs, et plus que tout l'ordre suprême du calife, firent taire les mécontents. Ce triste événement se passa vers la fin de l'an 97 : aussitôt après, Habib ben Obeida partit de Séville avec quelques autres Arabes, pour aller porter au calife la tête d'Abdelaziz. Théodémir craignit alors que la mort de l'émir n'entraînât la rupture ou l'inexécution du traité qu'il en avait obtenu; il se hâta d'envoyer des ambassadeurs au calife pour en demander la ratification. Ces ambassadeurs partirent avec Habib; le calife les reçut bien, et il accorda même à Théodémir, avec la ratification du traité, une diminution dans l'impôt (1). Le calife eut la basse cruauté de demander à Muza, en lui montrant la tête d'Abdelaziz, s'il la reconnaissait. Maudit soit,

n'avait péri que par l'effet du mécontentement que sa conduite avait fait naître parmi les Musulmans.

(1) On lit dans l'histoire générale de M. Depping, que Théodémir se rendit lui-même à la cour du calife avec Muza. M. Conde dit positivement qu'il fit partir des ambassadeurs avec Habib, après la mort d'Abdelaziz et longtemps après le départ de Muza; ce qui est attesté par une foule d'historiens arabes consultés par le savant Espagnol. La chose est même plus vraisemblable : la toute-puissance de Muza rendit inutile, tant qu'elle dura, la sanction du calife.

répondit ce malheureux père en détournant les yeux , maudit soit de Dieu le barbare qui a assassiné l'homme qui valait mieux que lui ! En finissant ces mots , il sortit du palais , quitta sur-le-champ Dâmas , et s'enfonça dans l'Arabie , où la douleur d'avoir perdu ses enfans ne tarda pas à lui donner la mort , seul terme de toutes les misères.

An de J. C.
716.
De l'hégire,
98.

Après le départ d'Habib , les scheiks arabes s'étaient assemblés pour élire un chef parmi eux. Leur choix unanime tomba sur Ayûb , neveu de Muza , lequel jouissait d'une grande réputation de vertu et de sagesse. Le nouvel émir transféra son séjour à Cordoue , dont la position plus centrale rendait plus aisée les opérations du gouvernement , et sa surveillance sur les autres provinces de l'Espagne. Se proposant ensuite de les parcourir , pour y consolider par de sages institutions l'ouvrage de la conquête , il partit pour Tolède , où il s'arrêta quelques jours pour faire droit à des plaintes qui lui furent portées par les habitans contre leur gouverneur , et par celui-ci contre les habitans. Dès qu'il fut parvenu à les concilier , il continua sa tournée , traversa les montagnes , et entra dans Sarragosse , où gouvernait encore Hanâx ben Abdala , qui avait élevé dans cette ville plusieurs édifices publics. En sortant de Sarragosse il prit la route des Pyrénées.

nées; à quelque distance, il aperçut une cité qui tombait en ruines; il donna l'ordre de la relever; il y construisit une forteresse, et il l'appela Calat-Ayûb (1). De là il poussa sa marche jusqu'aux montagnes, et mit en état de défense toutes les frontières.

Suleyman ne survécut pas long-temps à l'infortuné Muza (2). Il eut pour successeur Omar II son cousin. Celui-ci ayant appris que l'émir d'Espagne était de la famille de Muza, nomma à sa place Alhaûr ben Abderahman el Caisi; de sorte qu'Ayûb ne conserva le commandement que sept mois, durant lesquels sa conduite avait été si mesurée et tellement irréprochable, qu'il

(1) C'est-à-dire forteresse d'Ayub. Cette ville a conservé ce nom : c'est Calatayud.

(2) On dit qu'il était très-beau de figure, et que se regardant un jour dans un miroir, il s'écria devant ses femmes, et plein d'admiration pour lui-même : Je suis le roi ou le dieu de la jeunesse; à quoi l'une d'elles répondit incontinent par des vers, dont voici le sens : « Tu es le plus beau des hommes, on en convient, et tu pourrais en tirer vanité si la beauté n'était point périssable; mais la beauté de l'homme passe comme une ombre légère, et finit comme la fleur des champs. » On ajoute que, depuis ce moment, une noire mélancolie s'empara du calife, et le conduisit au bout de quelques jours au tombeau.

ne fut pas possible à la malveillance de lui imputer un seul tort aux yeux du calife. Alhaûr fit regretter son prédécesseur par la dureté et l'inflexibilité de son caractère. Plus avide de biens que de gloire, il ne traitait pas mieux les musulmans que les chrétiens; il accablait ceux-ci par des exactions de tout genre, les autres par le service le plus rude. La plus légère faute était punie de mort, et chacun tremblait en sa présence, moins d'être coupable que de le paraître. Il fit une irruption dans la Gaule narbonnaise, d'où il emmena beaucoup d'esclaves

An de J. C. de tout âge et de tout sexe, et il rentra en
718.
De l'hégire, Espagne chargé de butin.
100.

Ce fut durant le cours de cette expédition, et tandis qu'Alhaûr était au-delà des Pyrénées, que les Chrétiens réfugiés dans les montagnes des Asturies osèrent concevoir le généreux dessein de reconquérir la liberté de leur patrie, et de fonder une monarchie nouvelle sur les ruines encore fumantes qui couvraient le sol de l'Espagne. Ils saisirent le moment où l'émir, portant ses principales forces dans la Gaule, les laissait respirer et leur donnait le loisir de faire des préparatifs de défense, de rassembler des provisions et des armes, et surtout de s'unir entre eux par les liens de l'intérêt commun. Ils se trouvèrent encore favorisés par le méconten-

tement général qu'excitait le gouvernement d'Al-haïr, non-seulement parmi les Chrétiens des pays conquis, et tous ceux qui par crainte ou par faiblesse avaient embrassé l'islamisme, mais encore parmi les Musulmans, du milieu desquels quelques voix s'étaient élevées en faveur du peuple. Ce zèle, dangereux avec un homme tel que l'émir, avait valu des persécutions, des destitutions et des emprisonnements à une foule d'alcaïdes et de gouverneurs des provinces, que l'émir savait toujours accuser d'infidélité envers le calife dans la représentation de l'impôt, lorsqu'il avait besoin d'un prétexte. C'était surtout dans les villes de la Galice, du Léon et des Asturies, que les habitans, plus maltraités, parce qu'ils étaient soumis depuis peu et que l'obéissance leur coûtait davantage, sentaient plus vivement le désir de secouer le joug, et appelaient de tous leurs vœux un libérateur. Pour mettre à profit les heureuses dispositions de ces peuples, et surtout celles des montagnards, qui n'avaient pas encore subi la loi des vainqueurs, il fallait un homme actif, audacieux, entreprenant, rempli de talent et de courage, capable de faire mouvoir la nation par les ressorts de la religion et par l'amour de la patrie. Cet homme parut; ses paroles firent passer dans les cœurs un noble enthousiasme, et les grossiers Cantabres devinrent

d'intrépides guerriers. Il fut proclamé roi (1) sous le nom de Pélage.

(1) Il est certain, d'après tous les monumens historiques de ce temps, que ce premier prince des Goths, que ce restaurateur de la monarchie espagnole, s'appelait Pélage. Mais qui fut-il ? de quelle famille était-il issu ? C'est sur ce point que les historiens sont divisés. Les auteurs espagnols, la plus grande partie du moins, le font descendre de la race des rois. L'on trouve, en effet, dans plusieurs chroniques, un Pélage, cousin de Rodrigue, et son capitaine des gardes à la place du comte Julien, qui s'était retiré de la cour après la mort de Vitiza. D'autres, en petit nombre, assurent que Pélage était d'une naissance commune, cantabre ou espagnol d'origine. Les premiers semblent avoir pensé qu'ils devaient illustrer le berceau de ce prince, et ils ne songent pas que, s'il ne fut réellement qu'un simple Cantabre, ils lui ôtent la meilleure partie de sa gloire avec le mérite de s'être élevé lui-même. Les seconds croient avec raison que Pélage fut assez grand pour pouvoir se passer du secours étranger des aïeux.

Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs*, chap. 22, énonce une opinion toute nouvelle, et qui peut-être est la plus raisonnable. Il pense que Pélage et Théodémir n'étaient qu'un seul individu. À l'appui de cette opinion, se présentent des observations puissantes. On voit que le calife Suleyman confirma en faveur de ce prince le traité d'Abdelaziz ; mais Suleyman régna fort peu de temps ; son successeur Omar ne fit que paraître ; les émirs se succédaient en Espagne avec plus de rapidité encore. L'admi-

Alhaûr, peu alarmé de ce mouvement, dont il espérait se rendre bientôt maître, envoya de la

nistration d'Alhaûr avait aigri les esprits. Théodémir fut-il respecté par cet homme qui ne respecta rien? Ce qui semblerait prouver que Théodémir cessa de régner dans le pays de Murcie, ce serait le silence que les écrivains arabes ont gardé sur son compte. Seulement on voit que quelques années après, les terres de Tadmîr furent partagées entre les tribus maures et bérébères. D'autre part, Théodémir n'ignorait pas sans doute qu'un grand nombre de Goths s'étaient réfugiés dans les montagnes des Asturies, d'où ils bravaient, comme d'un lieu inaccessible, tous les efforts des Arabes. Il pouvait aussi prévoir que lui-même ne pourrait se soutenir long-temps à Murcie ou Orihuela, entouré d'ennemis, pressé de toutes parts, soumis par le traité à l'empire des califes qui tenaient son sort dans leurs mains, entièrement dépendant de leur caprice. Ne paraîtrait-il pas bien naturel de penser que Théodémir voulut changer de condition, de prince tributaire devenir roi indépendant? qu'il emporta ses trésors, emmena ses meilleurs guerriers, et forma ainsi tout d'un coup dans les Asturies ce premier noyau autour duquel vinrent en hâte se ranger tous les Espagnols jaloux de leur liberté, et de l'honneur de leur patrie?

Quant à l'historiette que beaucoup d'écrivains rapportent des amours de Munussa, gouverneur d'une ville des Asturies, avec la sœur de Pélage, elle est évidemment controuvée; et il était indigne de la gravité de l'histoire de l'adopter sans preuves. Ce gouverneur, qui ne s'appelait point Munussa, mais Othman-ben-Abi-Neza, comme

Gaule un détachement de son armée sous la conduite d'Alxaman, l'un de ses meilleurs officiers. Pour la première fois les Musulmans furent vaincus. Du haut de leurs rochers, les soldats de Pélage faisaient rouler sur eux d'énormes pierres, qui, dans leur chute rapide, renversaient, écrasaient les rangs entiers; et les Arabes, consternés, s'éloignèrent de ces montagnes, d'où la mort semblait descendre, où leur cavalerie inutile ne pouvait les secourir. Alxaman voulut en vain rétablir le combat : il tomba lui-même, atteint d'un coup mortel, et les soldats, que ne retenait plus la voix de leur chef, prirent de toutes parts la fuite dans le plus grand désordre. Plus agiles qu'eux, les Cantabres les poursuivirent, et un bien petit nombre parvint à leur échapper et à sortir des montagnes (1).

nous le verrons dans peu, épousa la fille d'Endes, duc d'Aquitaine, et non la sœur de Pélage; et cet événement n'arriva que quinze ans plus tard ou environ, sous le gouvernement de l'émir Abderahman.

(1) On dit que l'évêque Oppas était dans l'armée d'Alxaman, et qu'avant que l'action s'engageât, il tâcha par ses discours de porter Pélage à la soumission. On ajoute que, regardé avec horreur par les chrétiens, il revint auprès des Arabes, qu'il les guida lui-même au combat, et qu'il y fut pris vivant par les soldats de Pé-

Encouragé par ce succès éclatant, Pélage s'occupa d'abord d'établir chez ses montagnards la discipline, qui est la force des armées. Il augmenta le nombre des soldats qui composaient la sienne, de tous ceux en qui le bruit de cette victoire avait réveillé le courage et le patriotisme. Plusieurs

lage. Il y a peu d'apparence que ce fait soit arrivé. Depuis long-temps on ne parlait ni du comte Julien ni des enfans de Vitiza. Ils avaient appelé les Arabes comme auxiliaires, et les Arabes, vainqueurs, gardèrent pour eux le pays qu'ils avaient conquis. Julien et ses amis durent manifester du mécontentement; peut-être refusèrent-ils de servir plus long-temps la cause étrangère d'un peuple qui avait trompé leurs espérances. Était-il surtout vraisemblable qu'Oppas, l'un d'eux, de plus évêque, se trouvât dans le corps d'Alxaman, qui avait été détaché de l'armée de la Gaule? Il faudrait supposer qu'Oppas avait suivi Alhaür dans son expédition. L'archevêque Rodrigue dit dans sa chronique que cet émir, soupçonnant d'infidélité Julien et les siens, les fit tous mettre à mort. Ils méritaient bien ce prix de leur trahison. Cette mesure est d'ailleurs dans le caractère connu d'Alhaür. Quand on sait quel fut le sort de Muza et de ses enfans, on serait surpris, au contraire, que les Arabes eussent respecté les jours de ceux qui, traîtres à leur patrie, ne pouvaient donner à aucun maître une solide garantie de leur loyauté. L'ambition, la soif des conquêtes, la mauvaise foi acceptent les services de la trahison : elles brisent le vil instrument, dès qu'il a cessé d'être utile.

villes chassèrent les garnisons arabes et le recurent dans leurs murs.

De retour à Cordoue, Alhaûr, qui voulait venger Alxaman et ruiner le pouvoir naissant de Pélage, rassembla de nombreuses troupes et fit d'immenses préparatifs. Mais l'émir d'Afrique, à qui le calife Omar avait donné le droit de surveiller les affaires d'Espagne, et même d'en nommer le gouverneur, prévenu contre l'émir Alhaûr autant par les plaintes qui lui étaient venues de tous les points de la péninsule, que par le mauvais succès de ses armes contre Pélage; et ne manquant pas, suivant la coutume, de mettre sur le compte du général la défaite des troupes, se hâta d'exécuter l'ordre que le calife Yezid, successeur d'Omar, lui avait envoyé, de déposer Alhaûr; il nomma pour lui succéder Alsama ben Melic el Chulani. Pour le bonheur de Pélage, le nouvel émir, plus tenté de l'espoir de conquérir la Gaule que de la gloire stérile de s'emparer de quelques rochers, profita des dispositions de guerre qu'Alhaûr avait faites, pour envahir, comme lui, les riches provinces de la France; et, se mettant lui-même à la tête d'une puissante armée, il passa les Pyrénées, s'empara de vive force de Carcassonne, et alla mettre le siège devant Toulouse. Fatigué de la résistance, Alsama allait ordonner l'assaut, lorsqu'il apprit

An de J. C.
721.
De l'hégire,
103.

que le duc d'Aquitaine venait au secours de sa capitale (1). Au lieu de l'intimider, cette nouvelle ne fit qu'enflammer son courage ; mais le succès ne répondit pas à ses espérances, et après avoir fait pendant long-temps des prodiges de valeur, percé d'une lance qui lui traversa le côté, il trouva la mort sur le champ de bataille où il avait compté recueillir la victoire (2). Les principaux

(1) Les Arabes appellent toujours le duc d'Aquitaine roi de France, tout comme ils appellent terres de France la Gaule narbonnaise jusqu'à Nîmes, et la partie de la Catalogne qui avoisine les Pyrénées. Ils nomment montagnes de France celles de la Navarre et des pays voisins ; ils donnent aux Pyrénées le nom générique de *Gibal Al-bortat*, montagnes des Portes, du mot latin *porta*, qui signifiait col ou passage élevé dans les montagnes, duquel les Espagnols ont fait le mot *puerto*, qui a la même signification.

(2) Florian, dans son Précis historique, fait le plus beau portrait d'Alsama, qu'il nomme Elsemagh. Il dit qu'il embellit Cordoue, dont il fit sa capitale, qu'il s'occupa de régler les impôts, qu'il travailla au bonheur des peuples, etc. ; Florian se trompe certainement : celui qui transféra le siège du gouvernement à Cordoue, ce fut Ayûb, successeur d'Abdelaziz. Alsama ne conserva le pouvoir que cinq ou six mois, ayant été tué vers la fin de l'an 102 de l'hégire (721), et non en l'an 104, comme Florian le dit encore. Il n'eut pas même le temps d'entreprendre la réforme des abus, ou de tenter des amélio-

scheiks des Arabes partagèrent le sort de leur général. Toute l'armée aurait péri peut-être sans la valeur et la prudence d'Abderahman ben Abdala el Gafeki, qui rallia les troupes dispersées et en conduisit les débris jusqu'à Narbonne, triomphant de tous les dangers qui environnèrent sa retraite. Arrivés dans cette ville, les scheiks de l'armée lui décernèrent le commandement; il le méritait autant par la courageuse habileté qu'il avait déployée en résistant à une armée victorieuse, que par les qualités qui le rendaient cher aux soldats, sa douceur envers eux, et son extrême libéralité. Les hommes ne sauraient éviter leur destinée! Abderahman se glorifiait sans doute du choix de ses compagnons d'armes; il prévoyait que ce choix l'élèverait à

rations utiles. Il aimait les beaux-arts, ajoute cet écrivain, il attira les savans à sa cour, il composa même un livre, etc. On voit que Florian n'a voulu négliger aucun coup de pinceau, et l'on pourrait bien présumer qu'il n'a donné à son Elsemagh tant de brillans accessoires, que pour le plaisir de faire un portrait accompli. Encore une fois, quelque goût que cet émir pût avoir pour les lettres, le temps lui manqua pour les cultiver; et, à coup sûr, s'il a fait un livre, ce n'a pas été quand il fut émir. On peut même douter qu'il ait rien écrit, car aucun auteur arabe n'en parle.

l'honneur de gouverner l'Espagne ; et déjà il voyait la Gaule conquise reconnaître ses lois, et l'exemple d'Alsama était perdu pour lui, et le même sort l'attendait sur cette terre toujours funeste aux Musulmans !

Ambisa ben Sohim, qu'Alsama avait laissé à Cordoue pour régir l'état pendant son absence, n'eut pas plutôt appris la défaite et la mort de l'émir, qu'il appela de toutes parts des troupes pour composer une seconde armée ; mais l'élection d'Abderahman ayant été approuvée par l'émir d'Afrique, Ambisa fut contraint de céder un pouvoir dont la possession flattait trop son orgueil, pour qu'il pût l'abandonner sans regret : aussi tenta-t-il de s'en ressaisir par l'intrigue. Tandis qu'Abderahman, ramenant l'ordre et la confiance parmi les soldats, rétablissait la puissance du calife sur la ligne des Pyrénées, Ambisa, secondé par Obeida son ami, le dénonçait à l'émir d'Afrique comme capable de compromettre les intérêts de l'islamisme. Pour donner à ses plaintes la couleur de la bonne foi, pour paraître juste même en se montrant ennemi, il parlait avec éloge de ses talens militaires ; mais il l'accusait de négligence dans l'administration du gouvernement ; il lui reprochait surtout l'indiscrete prodigalité qui entretenait parmi les Arabes la soif des richesses, et leur offrait les

An de J. C.
722.
De l'hégire,
104.

moyens de corrompre leurs mœurs. Ces insinuations adroites eurent l'effet qu'Ambisa en attendait. L'émir d'Afrique, qui était son parent, se laissa entraîner; et, déposant Abderahman, il mit à sa place le dénonciateur, chose qui n'est que trop ordinaire, ailleurs même que chez les Arabes. Le généreux Abderahman ne témoigna ni ressentiment ni regret; il se contenta du commandement qu'il avait eu avant son élévation, et il fut des premiers à complimenter son successeur.

An de J. C.
723.
De l'hégire,
105.

Le premier acte de l'administration d'Ambisa (1) fut de régulariser la perception des impôts et de répartir quelques terres aux Musulmans, sans blesser le droit de propriété des naturels; n'employant à cette répartition que les terrains vacans. Il exigea la dîme de tous ceux qui s'étaient soumis volontairement aux Arabes; il condamna à payer le quint ceux qui n'avaient été réduits que par la force. Il fit re-

(1) C'est cet Ambisa qui est nommé Aïza par quelques-uns, et supposé avoir été l'époux d'une petite-fille de Vitiza, nommée Sura. Ni M. Conde ni les nombreux auteurs dont il a extrait les mémoires ne parlent de ce mariage. N'oublions jamais, comme le dit souvent M. Conde, que les Arabes modernes ont mêlé beaucoup de contes aux récits de l'histoire.

construire le pont de Cordoue ; il visita ensuite les provinces , s'attachant partout à rendre la justice égale , sans distinction de culte. Les habitans de Tarrassone s'étant révoltés , il s'y porta en toute hâte , entra dans la ville à main armée , rasa les fortifications , punit sévèrement les principaux auteurs de la révolte , et condamna tous les autres à payer une contribution d'un double quint. De là , il envoya ses lieutenans faire plusieurs incursions dans la Gaule. Il y eut beaucoup d'habitations brûlées , de campagnes dévastées , d'habitans réduits à l'esclavage. Ambisa , dit-on , n'approuvait pas intérieurement ces excès , mais il n'osait les blâmer de peur de paraître mauvais musulman.

Vers ce temps-là il s'éleva en Syrie un imposteur nommé Zonaria , qui se dit le Messie que les Juifs attendaient. A cette nouvelle , tous ceux qui habitaient l'Espagne , lesquels étaient en grand nombre , conduits par l'aveugle superstition , plus forte encore que l'amour des richesses , abandonnant leurs possessions , leurs propriétés , leurs demeures , prirent incontinent la route de la Syrie. Ambisa les laissa partir , mais il confisqua tous leurs biens au profit de l'Etat. L'année suivante , à l'exemple de ses prédécesseurs , Ambisa voulut passer dans la Gaule. Il eut d'abord quelques avantages parce qu'il

avait trouvé les habitans sans défense, et il poussa sa marche jusqu'au-delà du Rhône; mais dans un des fréquens combats qu'il fut obligé de livrer ou de soutenir, il reçut plusieurs blessures très-graves dont il mourut au bout de quelques jours, sur la fin de l'an 106 de l'hégire.

An de J. C. 724.
De l'hégire, 106.
Il avait pourvu au gouvernement provisoire, en désignant pour le remplacer Hodeira el Fehri; celui-ci n'occupa ce poste que fort peu de temps, l'émir d'Afrique y ayant nommé Yahie ben Zalema; c'était un capitaine expérimenté, aimant la justice, mais poussant jusqu'à la rigueur son zèle pour elle; aussi, se fit-il redouter des chrétiens et des musulmans. Ses ennemis profitèrent du moment où il parcourait les provinces septentrionales, pour demander sa destitution à l'émir d'Afrique; et celui-ci désigna Othman ben Abi Neza (1), avantageusement connu pour sa valeur

(1) Cet Othman ben Abi ou Abu Neza est le même individu que les vieilles chroniques tant espagnoles que françaises appellent Munuza : il a été facile de faire Munuza d'Abuneza.

Il faut convenir que les Arabes ont horriblement défiguré les noms espagnols ou français. El Mesaudi, l'un de leurs écrivains, appelle presque tous les rois d'Espagne, *Odron* ou *Lodron*, et tous ceux de France *Colorio* ou *Lodorio*. Les noms des villes et des provinces ne sont pas

et son expérience à la guerre. Othman entra de suite en possession de sa charge ; mais il ne la garda que quelques mois. Ceux-là même qui avaient agi pour le faire nommer, trouvant en lui peu de reconnaissance , et voyant frustrées les espérances qu'ils avaient conçues pour eux-mêmes de son élévation^{726.}, portèrent des plaintes amères à l'émir d'Afrique, et obtinrent par son entremise du calife Hixêm, successeur de Yezid, la nomination d'Hodaïfa ben Alhaûs. Hodaïfa ne fit que passer (1). Les gouverneurs d'Afrique,

An de J.-C.
De l'hégire,
108.

mieux traités ; mais convenons aussi que nos historiens le leur rendent bien , et qu'il est souvent chez eux impossible de reconnaître les véritables noms des Arabes.

(1) On conçoit difficilement comment la puissance des Musulmans a pu se consolider en Espagne, avec ces fréquens changemens de gouverneurs, et les secousses qu'à chaque nomination l'Etat recevait du mécontentement des ambitieux dont les espérances étaient trompées. Dans l'espace de trois ou quatre ans, on voit dix individus occuper tour à tour la charge d'émir, en sortir, comme ils y entraient, par la faveur et l'intrigue. Au reste, il en était de même en Afrique, où les émirs se succédaient rapidement. L'instabilité paraissait, en ce temps, attachée à la fortune particulière des scheïks arabes, tandis que celle de la nation devenait chaque jour plus ferme ; les califes eux-mêmes étaient à peine montés sur le trône, que la mort, les frappant au milieu des grandeurs, les précipitait du trône au tombeau. Suleiman n'avait régné

avides d'or, vendaient toujours la faveur ; et leur basse cupidité leur faisait accueillir en tout temps les demandes des scheiks espagnols qui aspiraient aux emplois, lorsque leur ambition se montrait libérale. Le même Othman, qui avait été déposé quelques mois avant, gouverna de nouveau l'Espagne, mais ce ne fut que par interim, et jusqu'à l'arrivée d'Alhaitam ben Obeid el Kenani, qui vint de Damas avec la provision du calife.

Alhaitam, syrien de naissance, était d'un naturel dur et avare ; il ne tarda pas à montrer ce caractère odieux. Il envoya Othman sur la frontière, lui laissant tous les soins de la guerre,

que deux ans huit mois, Omar un peu moins, Yezid quatre ans. Hixêm, qui vint après, régna il est vrai près de vingt ans ; mais son successeur Walid fut assassiné quinze mois après son avènement, par ordre de son cousin Yezid ben Walid, qui s'empara du califat et ne le garda que cinq mois. Ybrahim, proclamé après son frère Yezid, n'eut qu'un règne d'environ dix semaines. Déposé par le peuple et l'armée, il fit place à Meruan, dernier roi de sa race. Celui-ci, après un règne orageux de cinq ans, fut tué dans une bataille où s'affermir la puissance usurpatrice des Abbassides ; et par un jeu cruel de la fortune, ce fut dans cette même bataille que périt le calife déposé, Ybrahim, en combattant pour celui qui lui avait ravi l'empire. Suivant quelques-uns il se noya, en fuyant, dans la rivière sur les bords de laquelle la bataille se donna.

et lui ne quitta pas l'Andalousie, où il exerça les plus grandes vexations. Plusieurs scheiks arabes ou bérébères se liguèrent en secret contre lui ; Alhaitam découvrit leurs complots ; furieux , il les emprisonna , confisqua leurs biens , et en fit même périr quelques-uns dans les supplices. Zeyad ben Zaïde était un de ceux que l'émir avait privés de la liberté. Comme il jouissait d'une grande considération , il parvint, par le canal de ses amis , à porter ses réclamations aux pieds du calife. L'accusation paraissait très-grave ; il s'agissait non-seulement d'injustices particulières, mais encore du malheur et de la ruine de la nation. Hixém , qui ne voulait point agir légèrement , envoya en Espagne Muhamad ben Abdala , avec la commission secrète de vérifier les faits , de recueillir les plaintes , et de faire une prompte justice , s'il résultait de ses informations que l'émir fût coupable. Il ajouta aux pouvoirs qu'il lui confiait , celui de donner le gouvernement de l'Espagne au Musulman qui lui paraîtrait le plus digne de cet honneur. Il ne fallut pas beaucoup de temps à Muhamad pour savoir toute la vérité, tant l'émir s'était livré sans pudeur à l'ivresse du pouvoir, et aux excès qu'elle produit. Aussitôt il exhiba l'ordre du calife , déposa Alhaitam , et le fit mettre en prison ; il rendit la liberté à tous ceux qui s'y trouvaient détenus.

sans cause légitime, et du prix de ses biens, qui furent confisqués et vendus, il indemnisa ceux qui avaient été injustement dépouillés. On ajoute qu'avant de le faire sortir de Cordoue, d'où il l'envoya sous bonne escorte en Afrique, il ordonna qu'il serait promené par les principales rues et places de la ville, monté sur un âne, voulant laisser ainsi dans la mémoire des habitans un exemple frappant de la justice du calife. Au bout de deux mois, Muhamad, convaincu du mérite réel d'Abderahman el Gafeki, le rétablit dans le poste d'émir, qu'il avait occupé avant la nomination d'Ambisa; et tous les Musulmans applaudirent à ce choix, qu'ils regardèrent comme une preuve nouvelle du discernement et de l'intégrité de Muhamad. Le seul Othman ne partagea point la satisfaction générale : il pensait que la préférence accordée à un autre était pour lui une injure.

An de J. C.

727.
De l'hégire,
109.

Abderahman apportait, en entrant au gouvernement, le désir et la volonté de faire le bien, et de réparer les injustices du dernier émir. Pour parvenir plus facilement à ce résultat, il consacra deux ans entiers à parcourir l'Espagne, écoutant toutes les plaintes, accueillant ceux qui s'approchaient de lui, et ne faisant en cela aucune distinction entre les chrétiens et les musulmans. Il chassa de leurs emplois plusieurs

alcaïdes , ou gouverneurs , qui avaient été les oppresseurs de leurs administrés ; il fit restituer aux chrétiens les églises qu'on leur avait prises , et qu'ils avaient le droit de conserver , aux termes des capitulations ; mais il fit abattre celles qu'ils avaient bâties , en achetant la condescendance de quelque gouverneur avare. Cependant les soins de l'administration ne détournaient point l'émir du principal objet qu'il avait en vue. Il méditait l'envahissement de la France ; et , fier de ses victoires passées , de sa valeur , de ses talens , comptant sur sa fortune , il espérait joindre à son gouvernement cette vaste contrée , ou tout au moins les pays qui avaient dépendu du royaume des Goths ; mais pour cette grande entreprise , il fallait une armée nombreuse , et tandis qu'il rassemblait toutes les forces de l'Espagne , il demandait des renforts à l'émir d'Afrique. Celui-ci lui envoya des troupes choisies , et pleines d'ardeur. Abderahman , pour les tenir en haleine , les dirigea sur les frontières , et il donna l'ordre à Othman de les employer à faire une irruption dans le pays ennemi , en attendant qu'il se mît en marche lui-même avec le reste de l'armée , composé des troupes d'Espagne.

Othman , comme on l'a vu , avait du courage et de l'habileté , mais il était jaloux de la gloire d'Abderahman , et ne voyait en lui qu'un rival

qui lui avait ravi la première place ; il devait donc être peu disposé à servir les vues ambitieuses de l'émir. Un motif plus puissant encore le retenait, et l'empêchait de contribuer à la guerre. Dans une de ses incursions précédentes , Lampégie , l'une des filles d'Eudes , duc d'Aquitaine , était tombée en son pouvoir (1) ; et aussitôt l'amour , qui ne consulte pas toujours les convenances , l'avait rendu l'esclave soumis de sa prisonnière. Celle-ci partagea les sentimens qu'elle inspirait , et Lampégie devint l'épouse d'Othman , comme Egilone fut celle d'Abdelaziz. Subjugué par sa passion , le musulman avait conclu avec les chrétiens une longue trêve ; l'honneur seul aurait dû le forcer à garder le traité , si l'amour ne le lui eût commandé. Les ordres d'Abderahman l'embarrassèrent ; il prit le parti de lui écrire , pour lui représenter qu'une trêve existant , on ne pouvait recommencer les hostilités tant qu'elle ne serait pas expirée. L'émir parut très-fâché de ce contre-temps ; et comme il se trouve toujours dans les cours des hommes qui ne cherchent à lire dans le cœur du maître que pour le flatter , et qui fondent leurs espérances de fortune sur la ruine

(1) Quelques-uns la nomment Numérance , d'autres Ménine. Les Arabes ne nomment ni la fille ni le père ; ils disent simplement : la fille du comte de cette contrée.

de celle des autres, il y eut des gens qui informèrent Abderahman de toutes les circonstances du mariage d'Othman Abu Neza, et lui apprirent ainsi la véritable cause de ses refus. Ces nouvelles remplirent Abderahman de courroux; il fit dire à Othman, en maître irrité, qu'une trêve accordée sans sa participation ne pouvait être que nulle; qu'en conséquence il devait se tenir prêt pour la guerre. Aigri par ce nouvel outrage, Othman fit avertir Eudes de tout ce qui se passait, afin qu'il eût le temps de se mettre en défense. L'émir en fut promptement instruit; aussitôt, il envoya à Albâb (1), lieu de la résidence d'Othman, un corps de troupes sûres, sous les ordres

(1) Albâb signifie port ou porte, ce qui indique que cette ville était située sur l'un des passages des Pyrénées. M. Conde croit que c'était Puycerda, ce qui est assez conforme à l'opinion de M. de Chénier, qui fait de Munuza un gouverneur de la Cerdagne. Un autre auteur, cité par M. Conde, traduit ce nom d'Albâb par *Castrum Livie in Ceretaniâ*; et il existe en effet à la pointe occidentale de l'ancienne province du Roussillon, à la partie appelée Cerdagne, un petit village, qui bien qu'enclavé dans le territoire français, appartient à l'Espagne; il est situé à l'ouest de Mont-Louis, non loin de Puycerda. Devant le village, vers le nord, sur une montagne isolée, au pied de la grande chaîne des Pyrénées, on voit les ruines d'un ancien château, dont les traditions du pays attribuent la fondation à Livie, femme d'Auguste.

de Gedhi ben Zeyan , qu'il chargea particulièrement de surveiller la conduite du gouverneur , et , pour peu qu'elle lui parût suspecte , de s'emparer de sa personne , et même de le tuer en cas de résistance. L'apparition inopinée de Gedhi et de ses soldats jeta le trouble et l'épouvante dans tous les cœurs. Othman lui-même se crut perdu , et ne prenant conseil que de son désespoir , il se sauva avec sa famille à travers les montagnes. Gehdi le fit poursuivre de tous les côtés. Othman , épuisé par la fatigue et les brûlantes ardeurs du soleil , s'était arrêté auprès d'une fontaine , avec son épouse bien-aimée , qu'il tâchait de consoler et de ranimer par ses soins. Tout à coup il entendit marcher près de lui ; s'étant retourné , il aperçut les soldats de Gedhi. Tous ses domestiques prirent la fuite. Lampégie seule demeura près de lui ; le courageux Othman voulut en vain la défendre ; accablé par le nombre , il tomba percé de mille coups. Les soldats lui coupèrent la tête , et emmenèrent la belle captive. Quand l'émir reçut de Gedhi ce double présent : Par Allah , s'écria-t-il , je n'aurais pas cru qu'on pût faire si

An de J. C.
731.
De l'hégire,
113.

bonne chasse dans les Pyrénées. L'épouse d'Othman fut ensuite envoyée au calife (1), et la fille

(1) M. de Chénier croit trouver dans ce fait le fonde-

du duc d'Aquitaine alla terminer sa carrière agitée dans les harems de Damas.

La nouvelle du malheur d'Othman avait passé les Pyrénées, et les habitans de l'Aquitaine, prévoyant ce qu'ils avaient à craindre d'un ennemi implacable, se préparèrent à une vigoureuse défense; mais l'immense armée des Arabes, se précipitant du haut des montagnes comme un torrent dévastateur, triompha de tous les obstacles; et, depuis la Navarre jusqu'à Bordeaux, semant partout la désolation et la mort, elle marqua son passage par l'incendie et les ruines. Vainqueurs dans tous les combats qu'ils livraient, couverts de butin et de sang, persuadés qu'ils étaient invincibles, les Arabes souriaient à l'aspect de nouveaux ennemis, parce qu'ils se flattaient d'avoir bientôt leurs dépouilles. Après une vive résistance la ville de Bordeaux fut emportée d'assaut. Le gouverneur (1) fut tué en combat-

ment de l'opinion où sont les Musulmans qu'un de leurs califes a épousé une princesse française. Il raconte différemment la triste fin de Munuza, qui se précipita, dit-il, du haut d'un rocher pour ne pas tomber vivant dans les mains de ses ennemis. Ici, comme dans beaucoup d'autres occasions, nous avons suivi M. Conde.

(1) M. Conde dit, d'après ses originaux arabes, que ce fut le comte ou souverain du pays. C'est évidemment une

tant; on lui coupa la tête comme un trophée de la victoire, et les habitans, livrés au pillage et à la fureur du soldat, ne purent pas toujours racheter leurs vies par l'abandon de toutes leurs richesses. Abderahman, poursuivant sa marche, fut arrêté au passage de la Dordogne par les troupes du duc d'Aquitaine; mais elles ne purent soutenir le choc impétueux des Arabes, dont le nombre aurait suffi seul pour les accabler (1). Eudes, vaincu, affaibli, sans espérance, voyant tous ses états envahis et dévastés, oublia les ressentimens qui l'avaient jusque là rendu l'ennemi de Charles Martel, et se confiant en la noblesse du héros français, il lui demanda des secours. Charles Martel les accorda : la politique

erreur, parce qu'il n'y avait pas d'autre souverain qu'Eudes, et que celui-ci non-seulement ne fut pas tué au siège de Bordeaux, mais qu'il survécut même à la fameuse bataille où périt Abderahman.

(1) L'historien espagnol dit encore que ce combat eut lieu au passage de la Garonne, et il semble placer ce combat avant le siège. C'est encore une erreur. Abderahman, venant par la Navarre, n'avait point le fleuve à traverser pour rentrer dans Bordeaux; et ce ne fut qu'après la prise de la ville qu'Eudes disputa le passage. Il est possible que ce soit celui de la Garonne; mais nous avons suivi en ceci la plupart des historiens français qui parlent de la Dordogne.

autant que l'humanité l'exigeait. Il fallait arrêter dans son cours ce fléau dévorant qui menaçait de s'étendre sur toute l'Europe. Les destins de la France et des états voisins tenaient peut-être à l'issue de cette guerre : les Arabes, vainqueurs, auraient planté les étendards de l'islamisme sur les rivages de la Baltique.

D'une extrémité de la France à l'autre le cri de guerre retentit ; de toutes parts des soldats accoururent. Ces vieilles bandes que tant de fois Charles a conduites à la victoire saisissent leurs armes , et pleines de confiance en leur général , elles se préparent au combat comme à un nouveau triomphe. Cependant les Arabes s'étaient dirigés vers la cité de Tours ; ce fut sous les murs de cette ville qu'Abderahman apprit qu'une puissante armée se formait pour marcher contre lui. Comme la valeur n'excluait pas en lui la prudence, et qu'il voyait avec peine que ses Arabes chargés de richesses et chaque jour plus avides se rendaient, par le soin de les conserver, moins propres à combattre , il fut tenté d'ordonner que tout le butin serait abandonné ; mais il craignit d'exciter le mécontentement des troupes ; il comptait d'ailleurs sur leur bravoure, sur ses généraux , sur lui-même , et sur sa fortune. Il permit donc que son armée fît le siège de Tours , et il en pressa même les opérations

An de J. C.
732.
De l'hégire,
114.

avec tant d'ardeur, que la ville fut prise presque sous les yeux de l'armée ennemie. Les vainqueurs se livrèrent aux plus cruels excès contre les malheureux habitans, et Abderahman ne fit rien pour l'empêcher. Un revers éclatant devait le punir de cette coupable indifférence, et cette fois du moins la fortune fut juste. Les deux armées se rencontrèrent dans une vaste plaine entre Tours et Poitiers ; Abderahman donna le premier le signal du combat. La victoire, long-temps indécise, se déclara pour les Français. Le général arabe fit les plus grands efforts pour rallier ses troupes qui commençaient de plier ; et se précipitant, pour leur donner l'exemple, au milieu des rangs ennemis, il y trouva le terme de ses prospérités et de sa vie. Privés de leur général, les Arabes n'opposèrent plus de résistance, et les chrétiens en firent un horrible massacre. Les débris de cette armée furent poursuivis par les vainqueurs jusqu'aux environs de Narbonne, d'où la nouvelle de ce désastre alla répandre en Espagne et même en Afrique (1) la consternation et le deuil.

An de J. C.
753.
De l'hégire.
115.

(1) Les historiens ne sont guère d'accord ni sur la date de cette mémorable bataille ni sur le lieu où elle se donna. Les uns la placent au 7 octobre 752 ; d'autres, comme M. Conde, la mettent à l'année suivante. Ici il

L'émir d'Afrique se hâta de nommer un successeur à Abderahman, dans la personne d'Abdelmelic ben Cotan el Fehri; il lui donna même un corps nombreux de cavaliers et quelques troupes d'infanterie; en même temps il écrivit au calife pour lui apprendre la mort d'Abde-

paraît que les Arabes méritent plus de confiance; car cet événement, si funeste à leur nation et à l'accroissement de sa puissance, marqué d'ailleurs par la mort de l'un de leurs plus grands capitaines, n'a pu manquer en aucun temps de les intéresser vivement, et il est à supposer qu'ils en ont retenu l'époque. Quant au champ de bataille, les uns encore, tels que Velli et d'autres historiens, le placent à cinq lieues de Tours; les autres auprès de Poitiers. M. Conde ne désigne pas précisément le lieu. Les écrits arabes portent : sur les rivages de la rivière Owar. C'est peut-être la Vienne, qui va se jeter dans la Loire.

Les écrivains arabes, jaloux de l'honneur de leur nation, attribuent la perte de la bataille au mouvement que fit une partie de la cavalerie pour aller défendre leur camp, qu'une division de chrétiens attaquait, et par lequel elle quitta le champ de bataille au plus fort de la mêlée. Ces écrivains donnent à entendre que ce camp renfermait toutes les richesses de l'armée. Abderahman avait craint, ainsi qu'on l'a vu, que cette ardente soif de butin ne devînt funeste aux Arabes; et, s'il n'exigea pas d'eux qu'ils l'abandonnassent, c'est qu'il dut penser qu'il ne pourrait s'en faire obéir.

rahman, et le choix provisoire qu'il avait fait. Le calife confirma la nomination, et il ordonna au nouvel émir d'armer toute l'Espagne et de venger le sang musulman par la ruine entière de la France. Il était plus facile de donner cet ordre que de l'exécuter. Abdelmelic se disposa pourtant à obéir, mais le premier obstacle qu'il trouva fut dans le découragement des Arabes. En vain il essaya, par ses discours, de leur rendre quelque énergie. « Jusqu'à ce moment, leur » disait-il, vos plus beaux jours ont été les jours » de combat. Ne vous souvient-il plus maintenant qu'il s'agit de la guerre sacrée? Que vous » êtes sur la voie des éternelles récompenses? » Rappelez-vous que l'envoyé de Dieu se disait » le fils de l'épée, et qu'il reposait sur le champ » de bataille, couché sur les drapeaux ennemis. » La victoire, la défaite, la mort sont dans la » main de Dieu; il fait triompher aujourd'hui celui » qui fut vaincu hier. » Que pouvaient ces paroles contre la terreur profonde dont les Arabes étaient frappés? Ils le suivirent en France, entraînés par le devoir et l'obéissance, mais sans espoir, sans courage, sans force réelle. Aussi, malgré les talens de l'émir, la guerre fut malheureuse; et les chrétiens, reprenant peu à peu toutes leurs places, rendirent désormais impossible le succès d'une seconde invasion. Il arriva

qu'Abdelmelic ayant voulu tenter encore le sort des armes deux ou trois ans après, son An de J. C. 756. armée, surprise dans les défilés des Pyrénées, De l'hégire, 118. fut presque entièrement détruite. Le calife, attribuant ces malheurs à la mauvaise fortune de l'émir, ou à son inexpérience, envoya pour le remplacer Ocba ben Alhegâg, qui venait de donner des preuves de ses talens militaires, en soumettant les Bérébères révoltés de Tanger et d'Almagreb.

Ocba arrivait en Espagne précédé d'une réputation de justice et de probité qui donnait aux Musulmans l'espérance d'un meilleur avenir, mais qui le rendait odieux à tous les alcaïdes ou gouverneurs, dont l'insatiable cupidité avait su profiter, pour se satisfaire, des troubles publics ou de la faiblesse des gouvernemens antérieurs. Il en destitua un grand nombre, se déclara le protecteur des faibles; emprisonna les déprédateurs des revenus de l'état, ou ceux qui avaient levé des impôts arbitraires; établit des cadis ou juges dans chaque capitale, et même dans tous les principaux cantons, afin que l'influence des lois se fit sentir partout d'une façon immédiate; ordonna que les walis ou gouverneurs des provinces (1) entretenissent des corps

(1) On appelait *walis* les gouverneurs principaux d'une

armés, destinés à poursuivre les voleurs et les malfaiteurs de tout genre; fonda un grand nombre d'écoles publiques, qu'il dota de rentes sur l'état; se montra zélé pour la religion; fit construire des mosquées, auxquelles il attacha les personnes nécessaires au service du culte, et protégea sans distinction tous les citoyens. Ocba était de mœurs irréprochables : il avait le droit de se montrer sévère; il examina scrupuleusement la conduite de son prédécesseur Abdelmelic (1), et comme il ne lui trouva aucun tort, qu'aucune charge ne s'éleva contre lui, il lui donna le commandement de la cavalerie et lui confia la défense des frontières. Pour se conformer aux vœux du calife, Ocba se préparait à faire une irruption en France; il s'était même rendu dans ce but à Sarragosse, lorsqu'il reçut avis que les Bérébères s'étaient de nouveau ré-

province; *alcaïdes* les gouverneurs particuliers d'une ville, d'une forteresse, ou même d'un canton; *wazirs* les vice-gouverneurs. Chaque wali avait deux wazirs.

(1) M. de Chénier parle de cet Abdelmelic comme d'un homme cruel, avare et corrompu, souillé de tous les excès. Il parle aussi d'une conspiration qui se serait formée contre Ocba, et du supplice qu'il aurait fait subir aux conjurés. En ce qui touche Abdelmelic, il y a non-seulement peu de vraisemblance dans l'imputation de

voltés. L'émir d'Afrique le priaït instamment dans sa lettre de passer de suite à Tanger, pour prendre le commandement de l'armée destinée à agir contre cette nation turbulente. Ocba se remit aussitôt en route pour Cordoue, d'où il gagna Algéziras; suivi de quelques escadrons d'élite, il traversa heureusement la mer, et aborda en Afrique, où sa présence releva le courage des Arabes.

An de J.C.
737.
De l'hégire,
120.

Ce fut vers la fin de la même année que mourut, après un règne de dix-neuf ans, le héros des Asturies, Pélage, qui, tirant de lui-même toutes ses ressources, actif, intrépide, constant dans la mauvaise fortune, se montra toujours digne des succès qu'il obtint. Accompagné d'abord d'une poignée de braves, poursuivi par les Arabes de rocher en rocher, évitant toujours leurs atteintes, il parvint à se faire d'une caverne sau-

M. de Chénier, d'après le témoignage de M. Conde, mais encore il y a presque impossibilité de concilier la dépravation profonde qu'il lui reproche avec la justice que lui rend le sévère Ocba.

Quant à celui-ci, rien n'indique qu'aucune conjuration dirigée contre lui ait existé. Il ne paraît même guère possible de l'admettre, quand on songe aux regrets universels que causa la mort de ce vertueux émir. Au surplus, M. Conde n'en fait aucune mention.

vage une retraite inaccessible, d'où il brava toute leur puissance. De là, étendant autour de lui sa domination régénératrice, habile à saisir le moindre avantage, il jeta les fondemens de cette monarchie qui, aperçue à peine dans son berceau, devait au bout de quelques siècles régir les plus belles régions des deux continens. Pélage eut pour successeur son fils Favila, qui périt malheureusement à la chasse des bêtes fauves, dans la seconde année de son règne. Alphonse fut le troisième roi des Asturies. Ce prince, rempli de qualités brillantes, avait épousé la fille de Pélage; et son glorieux règne fut pour ses états l'époque d'une prospérité jusqu'alors inconnue aux grossiers montagnards qui les habitaient. Pélage avait lentement agrandi ses domaines, dont Oviédo formait la capitale, du territoire de quelques villes voisines; Alphonse y ajouta une partie de la Galice et de la Lusitanie, plusieurs villes de la province de Léon, la moitié de la Castille, presque toute la Biscaye, et quelques cantons de la Navarre.

Ocha, qui comptait sur son prompt retour en Espagne, n'avait pas cru nécessaire d'établir un gouvernement provisoire pour le temps que durerait son absence; il se contenta de donner des instructions aux walis des provinces, et de leur recommander à chacun en particulier le main-

tien de l'ordre. Ce fut une faute, parce que, se regardant tous comme indépendans les uns des autres, ils faisaient dans leurs gouvernemens ce qui convenait le plus à leur intérêt personnel, sans s'embarrasser de l'intérêt général. Le seul Abdelmelic, s'occupant exclusivement du bien public, sut bannir la discorde de l'armée qu'il commandait; et comme les Asturiens, profitant de la désunion des walis, s'étaient avancés jusqu'aux rives du Duero, et avaient ainsi décidé plusieurs villes à se révolter, Abdelmelic, rassemblant ses troupes, leur livra plusieurs combats où il eut l'avantage, les força à rentrer dans leurs montagnes, et plaça de nouveau sous le joug les villes qui l'avaient secoué.

Cependant la guerre d'Afrique, après avoir duré un peu plus que trois ans, avait été heureusement terminée par Ocba; il lui fut permis de venir reprendre son gouvernement d'Espagne. Il y trouva les affaires dans le plus grand dés-
 ordre; tous les chefs étaient divisés entre eux et presque ennemis. Abdelmelic seul s'était conduit de manière à mériter ses éloges: aussi, en lui écrivant à l'occasion des services qu'il avait rendus, l'émir l'assura qu'il avait demandé pour lui au calife le gouvernement d'Espagne, que lui-même voulait quitter, se sentant malade. Le vertueux Ocba ne disait que trop vrai; sa

An de J. C.
 741.
 De l'hégire,
 124.

santé déclinaît visiblement , et il mourut la même année dans Cordoue , estimé de tous les bons Musulmans , pleuré par le peuple ; et laissant à tous le regret de ce qu'il n'avait pu rétablir la concorde avant de mourir.

L'éloignement d'Ocba avait relevé en Afrique les espérances des Bérébères ; à peine avait-il passé le détroit qu'ils s'étaient remis en campagne. L'émir d'Afrique marcha contre eux en personne ; il fut tué dans une première bataille. L'émir d'Egypte envoya une nombreuse armée au secours des vaincus. Le nouveau gouverneur d'Almagreb réunit toutes ses forces, et quand il eut reçu les renforts venus de

An de J. C.
742.
De l'hégire,
125.

l'Egypte , il se crut en état d'attaquer les Bérébères avec succès ; mais après une longue et sanglante lutte , ceux-ci obtinrent la victoire.

L'émir , avec les débris de ses troupes , fut obligé de se retirer dans les forts ; les Syriens et les Egyptiens , conduits par Thaalaba ben Salema , et par Baleg ben Bakir , furent poussés par les vainqueurs jusqu'aux rivages de la mer. Là , trouvant des vaisseaux de transport , ils traversèrent le détroit , et vinrent aborder en Espagne , où leur présence ne pouvait que susciter de nouveaux troubles.

Abdelmelic , dont le calife avait agréé la nomination proposée par Ocba , se trouvait à Sarra-

gosse quand cet événement arriva. Il en fut doublement affligé, d'abord, à cause de l'échec reçu par les armes arabes, ensuite parce qu'il prévoyait tous les inconvéniens qui pouvaient naître de la présence de ces étrangers. Il s'occupa aussitôt de rassembler des troupes pour les conduire en Andalousie, et il fit dire à Baleb et à Thaalaba qu'ils ne devaient point s'éloigner de la côte, afin d'être plus à portée de retourner en Afrique, où leur secours était nécessaire. Les ennemis secrets de l'émir, et en général ceux qui désiraient les troubles par l'espérance d'en profiter, firent entendre aux généraux africains que l'émir ne les voulait renvoyer que parce qu'il craignait de trouver en eux un obstacle au dessein qu'il formait de se rendre indépendant ; et, les invitant au contraire à pénétrer dans les terres, ils s'engagèrent à leur fournir toute sorte d'assistance. Les deux étrangers ne pouvaient manquer de répondre à ces avances, et lorsqu'ils virent dans leurs rangs un grand nombre de mécontents et de séditeux qui promettaient d'en entraîner beaucoup d'autres, ils envoyèrent deux divisions sur Cordoue et Tolède, afin de s'en rendre maîtres avant que l'émir eût eu le temps d'arriver. Abdelmelic, informé de ces mouvemens, pressa la marche de son armée, et vint sur Tolède, que les rebelles tenaient

étroitement bloqué. Ceux-ci, à son approche, levèrent le siège à la hâte, et le fils d'Abdelmelic, qui commandait dans la ville, sortant avec la garnison, augmenta le désordre de leur retraite, et en tua un grand nombre. La division qui attaquait Cordoue n'eut pas plus de bonheur. Cette ville était défendue par Abderahman ben Ocba, et ce jeune guerrier, marchant sur les traces de son père, avait tellement maltraité les ennemis qu'il les avait totalement dispersés. Les restes de cette division s'étaient repliés sur le corps d'armée des Africains; Abderahman, emporté par son courage, les avait vivement poursuivis; mais il se trouva tout à coup entouré d'ennemis, dont le nombre devait l'accabler. Il aurait dû éviter le combat, il osa l'attendre, et ses troupes furent défaites. Ce premier succès enfla le cœur de Baleg; il marcha vers Abdelmelic, qui descendait du côté de Mérida, et la victoire le suivit encore. La cavalerie andalouse ne put résister au choc des chevaux africains; l'émir vint s'enfermer à Cordoue avec les débris de l'armée.

Abdelmelic tenta pour lors d'obtenir, en négociant, ce qu'il n'avait pu se procurer par la voie des armes. Il écrivit à Baleg et Thaalaba, leur reprocha de fomenter la guerre civile, en protégeant les révoltés d'Espagne, leur peignit

les dangers de ces divisions intestines en présence des chrétiens leurs communs ennemis, et finit par leur offrir le séjour sur les côtes jusqu'à leur départ pour l'Afrique. Les Africains ne virent dans cette démarche de l'émir qu'un aveu tacite de faiblesse, et ils marchèrent incontinent sur Cordoue. Les lâches habitans de cette ville, voulant détourner l'orage qui les menaçait, et se soustraire à la vengeance et à la cruauté de Baleg, achetèrent leur salut au prix de leur honneur. Ils se saisirent de la personne de l'émir, et l'attachèrent à un pieu planté sur le pont de Cordoue (1). En même temps ils envoyèrent leur soumission à Baleg, qui, à peine arrivé, fit couper la tête au malheureux Abdelmelic. Immédiatement après cette sanglante exécution, Baleg fit son entrée dans la ville, et il fut proclamé émir de l'Espagne par les habitans et l'armée. Thaalaba, fâché sans doute de

An de J. C.
742.
* De l'hégire,
125.

(1) M. de Chénier dit que cet émir fut assassiné dans un mouvement populaire, occasioné par les plaintes des soldats maures ou africains, qui désiraient s'en retourner en Afrique, et qu'il voulait retenir malgré eux. M. Conde dit précisément le contraire; et l'on sent facilement que le récit qu'il fait de cet événement est bien plus vraisemblable. Il n'a jamais fallu presser les Maures pour les faire rester en Espagne.

ce que le choix n'était pas tombé sur lui, témoigna hautement son mécontentement; il trouvait mauvais que Baleg tolérât ces expressions tumultueuses de la préférence que lui donnait le peuple; il disait qu'au seul calife appartenait le droit de nommer au gouvernement de l'Espagne; que tout ce qui venait d'arriver n'était que le résultat d'un désordre scandaleux; que ceux qui auraient dû l'empêcher l'avaient favorisé; que pour lui, ne voulant point paraître l'approuver ou l'autoriser par sa présence, il allait sortir de Cordoue. Ses discours firent tant d'impression sur les Syriens qu'il commandait, que presque tous le suivirent. Il se retira vers Mérida. D'un autre côté, le fils d'Abdelmelic, qui était rentré à Tolède, avait dans cette ville, ainsi que dans les provinces de l'Orient, des amis nombreux et fidèles; d'autre part enfin le brave fils d'Ocba, à la tête d'une troupe d'élite, avait juré de venger la mort d'Abdelmelic; et, augmentant sa troupe de tous les soldats que les victoires de Baleg avaient dispersés dans l'Andalousie, il marcha le premier contre l'usurpateur. La retraite de Thaalaba l'avait beaucoup affaibli; il n'eut guère que douze mille hommes à opposer à Abderahman. Les deux chefs étaient animés de toutes les passions qui excitent le plus violemment le cœur des hommes : le désir de gloire,

la haine à satisfaire. Baleg avait de plus le courage du désespoir; Abderahman défendait la meilleure cause. Les soldats partageaient tous les sentimens dont leurs généraux étaient animés. Les deux armées se rencontrèrent dans les champs de Calatrava, à une distance égale de Cordoue et de Tolède, et elles s'attaquèrent avec fureur. Tel qu'une bête féroce qui cherche sa proie, Baleg appelait à grands cris le fils d'Ocba. Le voici, s'écrie Abderahman, le voici le fils d'Ocba. Soudain ils fondent l'un sur l'autre, se pressent, se frappent à coups redoublés. Abderahman, plus adroit ou plus agile, retourne son cheval, surprend son ennemi par une attaque imprévue, et lui enfonce sa lance dans le corps. Baleg tomba mort de ce coup terrible; ses troupes, qui jusque là avaient résisté, perdirent courage, et s'enfuirent, laissant la terre jonchée de cadavres. Cette victoire signalée valut à Abderahman le surnom glorieux d'Almanzor.

Les restes de l'armée de Baleg ne rentrèrent pas à Cordoue; ils prirent la route de Mérida pour rejoindre le corps de Thaalaba, qui, n'ayant pas été reçu dans la ville, en avait commencé le siège. Les habitans, effrayés à l'aspect de ces troupes nouvelles, demandèrent à capituler, et ouvrirent leurs portes. De là Thaalaba revint sur Cordoue, où il entra sans

obstacle. Pour célébrer ce succès, autant que pour donner au peuple une terrible leçon d'obéissance, le barbare Thaalaba donna l'ordre d'égorger mille prisonniers qu'il avait faits. Par bonheur pour ces malheureux, au moment de l'exécution, arriva la nouvelle de l'approche d'Husâm ben Dhirar, surnommé Abulchatar, envoyé par le calife pour gouverner et pacifier l'Espagne. Thaalaba révoqua aussitôt l'ordre du massacre, et il alla à la rencontre de l'émir Husâm, auquel il fit hommage de ces mille prisonniers. L'émir le remercia, et les fit mettre sur-le-champ en liberté, offrant de recevoir sous ses drapeaux ceux qui voudraient s'y placer, permettant aux autres de retourner chez eux. La conduite d'Husâm fut applaudie par tous les Musulmans, et surtout par les troupes bérébères (1) qu'il avait amenées d'Afrique. Le même jour Thaalaba fut arrêté et conduit à Tanger.

Après que l'émir eut rétabli l'ordre dans Cor-

(1) La seconde révolte des Bérébères avait été enfin apaisée par la fermeté et par le courage de l'émir d'Afrique, Hantalâ. Mais, pour prévenir les effets de l'inconstance de ces peuples, l'émir prit le parti de les occuper en Espagne; il en forma un corps de quinze mille hommes, pris principalement dans les tribus de Zenela et de Mazmuda, et il donna ce corps à Hûzam ben Dhirar.

doue, et qu'il eut étouffé les germes de mécontentement qui s'étaient manifestés dans l'armée de Thaalaba, privée de son chef, il passa à Tolède, et en fit sortir tous les partisans de la révolte. Quant à ceux du dernier émir, ils vinrent tous offrir leurs services à Husâm; de sorte qu'en peu de temps l'Espagne fut pacifiée, du moins en apparence. Mais le mal avait jeté de profondes racines, et toutes les têtes étaient tournées vers des idées de soulèvement et d'indépendance. Pour ne laisser aucune occasion de discorde, il répartit des terres à tous les nouveaux venus, ayant soin de leur assigner des contrées où ils pussent retrouver le climat et les productions de leur patrie. Quand ils se virent en possession de ces biens, ils se livrèrent à la plus vive allégresse, bénissant les noms de Muza et de Balég, dont l'un avait conquis cette région si belle, et l'autre les y avait conduits (1). Mais

(1) Il plaça les Egyptiens et les Arabes Veleidis à Béja et Ocsonoba; les autres Arabes dans le pays de Tadmîr ou Murcie; ceux d'Emessa dans les environs de Séville et de Libla; ceux des confins de la Palestine à Sidonia et Algéziras; ceux d'Alordanie, dans le canton de Rayata; ceux de Damas dans le canton d'Elvire; ceux de Quinzarine à Jaén, et ceux de Caïryan et de l'Irak furent envoyés dans les provinces plus éloignées. Il leur assigna de plus, pour

lorsque Husâm, touché des plaintes que plusieurs villes formèrent contre leurs alcaïdes, voulut vérifier ces plaintes, et que, les trouvant fondées, il voulut déposer les gouverneurs infidèles à leurs devoirs et oppresseurs de leurs peuples, il fit beaucoup de mécontents, et plusieurs scheïks puissans se déclarèrent contre lui.

Parmi ces derniers, l'un des principaux était Samaïl ben Hatim, connu sous le nom d'Abu Gaisi. Il était petit-fils de Xamri, l'un des assassins de Hussein, fils d'Aly, le même qui porta la tête sanglante de la victime aux pieds d'Yezid ben Moavia. Lorsque les Arabes, mécontents d'Yezid, prirent pour prétexte de leur révolte la

fournir à leur entretien, la troisième partie du produit de l'impôt payé par les naturels; et il eut grand soin, en faisant ces répartitions, de respecter les droits de propriété des Arabes de la conquête ou de leurs descendans, afin que personne ne pût avoir un juste motif de se plaindre. Hûsam voulait rendre la nation riche et heureuse; il n'y put réussir : les peuples ne savent pas toujours reconnaître le bien qu'ils reçoivent. Il semble presque que les grandes sociétés d'hommes, considérées en masse, sont toutes disposées à l'ingratitude. Ils aiment peu ceux qui s'occupent de leur bonheur; mais ils s'élancent sur les pas de quiconque flatte leurs penchans, jusqu'à ce que, agités par des passions contraires, ils renversent l'idole qu'ils adoraient.

vengeance de ce meurtre , Xamri se sauva en Afrique avec sa famille , et le jeune Samaïl suivit Baleg en Espagne avec d'autres Syriens de son âge. Il était courageux autant qu'adroit , et il était devenu chef de la faction égyptienne , opposée à celle des Arabes de l'Yémen (1) , qu'Abulchatar favorisait ouvertement. Quoiqu'il appartint à une famille illustre , il ne savait ni lire ni écrire , parce que le temps trop orageux de sa jeunesse ne lui avait pas permis de songer à son instruction. Pour suppléer aux connaissances qui lui manquaient , il avait soin de s'entourer d'hommes instruits sur toutes les matières de la guerre et du gouvernement. Il donna pour motif au mécontentement qu'il fit paraître , le refus qu'Abulchatar lui avait fait du gouvernement de Sarragosse , que Baleg , disait-il , lui avait promis. Des plaintes et des murmures il avait passé à la désobéissance , et de la désobéissance à la révolte ouverte. A la tête de ses Egyptiens et des tribus africaines , il par-

(1) L'Espagne se trouvait alors divisée en quatre factions principales : celle des Yemanis , ou Arabes de l'Yémen , à laquelle se rattachaient les premiers Arabes venus en Espagne ; celle des Egyptiens , celle des Syriens , et enfin celle des Alabdariz , composée de tous les Africains , Maures ou Bérébères.

courait en ennemi les provinces espagnoles , imposant d'énormes contributions à toutes les villes qui ne se rendaient pas volontairement à lui. Thueba ben Zalema , que ses exploits dans la guerre des Bérébères (1) avaient rendu fameux , vint se joindre à Samaïl , et lui amena les guerriers qu'il commandait. L'émir Husâm était alors à Béja , ville de la Lusitanie. Ce fut là qu'il reçut avis de la rébellion de ces deux scheiks , ainsi que des excès auxquels ils se portaient contre les habitans. On lui mandait qu'usurpant l'autorité suprême , ils l'avaient déclaré déchu de sa qualité d'émir , et que , par leurs discours artificieux , ils bouleversaient tous les esprits ; qu'ils corrompaient les troupes , soit en leur rendant suspectes ses intentions , soit en leur présentant l'appât des récompenses , c'est-à-dire , la liberté du pillage. On lui conseillait même de se tenir sur ses gardes , parce que le projet de ses ennemis était de le faire périr d'une ou d'autre manière. Husâm sentit alors le tort qu'il avait eu de se montrer d'abord trop indulgent , et d'avoir employé des palliatifs au lieu

(1) Il ne faut pas confondre ce Thueba ben Zalema , avec Thaalaba ben Zalema. Celui-ci , qui s'appelait encore el Hezami , avait été conduit en Afrique par ordre de l'émir ; l'autre était el Ameli.

de mesures fermes et vigoureuses. Il se repentit surtout d'avoir négligé de détruire le germe des séditions partout où il l'avait aperçu, par le juste supplice des coupables. Ne se croyant pas en sûreté à Beja, il voulut se rendre à Cordoue pour s'y fortifier. Afin que sa marche fût ignorée, il ne prit qu'une faible escorte de cavaliers dévoués, et il choisit des chemins détournés; mais les rebelles en avaient eu avis, et le malheureux Husâm, en traversant les montagnes, tomba dans un parti d'Egyptiens, qui le conduisirent à Samail et Thueba. Celui-ci demandait qu'on le décapitât sur-le-champ, mais, comme Samail n'y voulut point consentir, on se contenta de le charger de fers et de le renfermer dans l'une des tours de Cordoue, et l'on publia que tout cela ne s'exécutait que d'après les ordres du calife. Pour ne pas indisposer les Arabes, on choisit pour émir Thueba, qui était originaire de l'Yémen.

An de J.-C.
744.
De l'hégire,
127.

Les fils d'Abdelmelic et d'Ocha étaient sur la frontière orientale, très-éloignés du lieu où ces excès s'étaient commis. Quand ils eurent appris l'emprisonnement d'Husâm, ne sachant à quelle cause l'attribuer, parce qu'ils connaissaient les vertus de l'émir, et qu'ils se méfiaient d'ailleurs des intrigues des Africains, ils envoyèrent à Cordoue un cavalier affidé, pour recueillir des renseignemens certains. Celui-ci ne tarda

pas à savoir la vérité , et il se hâta de retourner auprès de ses maîtres pour les en instruire. Ils avaient trop peu de troupes pour tenter la voie des armes ; il fut donc convenu qu'Aben Cotan Abdelmelic se rendrait secrètement à Cordoue , où il tâcherait , par le moyen de ses amis , de mettre Husâm en liberté ; et que , s'il ne voyait pas ensuite qu'on pût former un parti à l'émir dans l'Andalousie , il l'emmènerait à la frontière orientale. Aben Cotan se mit aussitôt en marche ; arrivé à Cordoue , il fit part de son dessein à son ami Abderahman ben Hasam , l'un des principaux scheiks de la ville , et celui-ci offrit de l'y servir. A cet effet , il choisit trente soldats d'une valeur éprouvée ; on attendit la nuit , et , quand elle fut avancée , la tour où l'émir était gardé fut attaquée à l'improviste ; les gardes , endormis , furent presque tous égorgés , les autres se cachèrent. Husâm fut ainsi rendu à la liberté ; et dès le point du jour , accompagné de ses libérateurs , il parcourut la ville , et s'empara de ses portes. Les habitans s'armèrent en sa faveur , la garnison reconnut son autorité. Aben Cotan , fier du succès de son entreprise , et pensant bien que Samaïl ne tarderait pas à paraître , se rendit en toute hâte à Tolède , où il espérait trouver des secours. Samaïl , de son côté , n'avait pas perdu un moment , et au bout de quel-

ques jours, il se montra devant Cordoue. Les habitans, cette fois, ne furent pas intimidés, et comptant sur les secours qu'amènerait Aben Cotan, ils résolurent de se défendre à toute extrémité. Les jeunes gens même, se laissant aller à une ardeur inconsidérée, se plaignirent de l'inaction où l'émir les tenait, et ils l'accusaient d'avoir perdu dans la prison ses talens militaires et son courage. Husâm Abulchatar, informé de ces murmures, voulut prouver qu'ils étaient injustes, et, se mettant aussitôt à la tête d'une troupe choisie d'Arabes Yémanis, il fit une sortie si vigoureuse, qu'en peu de temps il eut couvert la terre de morts, et jeté l'alarme et l'épouvante dans le camp de Samaïl. Les Cordouans, que ce brillant succès, remporté sous leurs yeux, enflammait du désir d'en obtenir de semblables, demandèrent une seconde sortie; une foule d'Arabes, de Syriens et d'Africains se joignit à eux; Husâm servit encore de chef à ces troupes. Samaïl, qui depuis l'échec qu'il avait reçu se tenait sur ses gardes, avait préparé une embuscade; ses gens, en feignant de fuir, y attirèrent les assiégés, qui ne s'aperçurent du piège que lorsqu'ils se virent enveloppés de toutes parts. Ils se défendirent pourtant avec beaucoup de résolution : le nombre les accabla, presque tous périrent. Husâm lui-même tomba mort

An de J. C.
745.
De l'hégire,
127.

sur le champ de bataille , et il dut sans doute bénir, en expirant, le coup qui le dérobaît vivant à la rage de ses ennemis (1). Les Cordouans consternés ouvrirent leurs portes à Samaïl, rejetant la résistance qu'ils avaient faite sur les amis d'Husâm, notamment sur Abderahman et sur Aben Cotan , qu'on chercha inutilement dans la ville, pour les livrer à la vengeance du vainqueur : le second était parti pour Tolède , le premier avait eu le bonheur de se sauver. Depuis ce moment Thueba , sans rival, gouverna tout le midi de l'Espagne ; Samaïl , en qualité de wali de Sarragosse , eut tout le reste sous sa dépendance.

Les musulmans honnêtes gémissaient en secret de cet état de choses. Les deux émirs, peu occupés du bien général, ne cherchaient qu'à se maintenir dans leur poste, et fortifier leur parti. A leur exemple, les alcaïdes et les commandans des frontières regardaient les peuples

(1) On lit dans M. de Chénier que cet émir fut mis à mort par *Ismael* et *Tobân* ; on y voit rapportée à l'an 748 l'élection de Joseph , laquelle eut lieu immédiatement. Ce sont là des erreurs de Ferreras et de Garibay, que l'écrivain français a dû copier, n'ayant nul secours pour s'en garantir. Ce funeste événement, que M. Conde place à l'an 127, n'eut lieu, suivant quelques historiens, qu'au commencement de l'année suivante.

comme des troupeaux qui leur appartenait, et ils employaient toutes sortes de moyens pour les dépouiller. Les musulmans n'étaient pas mieux traités que les chrétiens, et le despotisme militaire pesait sur toutes les classes. Dans les provinces, les généraux se disaient propriétaires de tous les produits de la terre; les walis de l'Andalousie prétendaient à la suprématie sur ceux de Tolède et de Mérida; ceux-ci à leur tour ne reconnaissaient point de supériorité légitime dans les walis de Cordoue et de Sarragosse; chacun en un mot voulait être indépendant, et tous se disposaient à soutenir leurs prétentions par les armes. Le remède à tant de maux ne pouvait venir que de l'émir d'Afrique, ou du calife lui-même; mais, depuis plusieurs années, l'Afrique, dévorée par la guerre des Bérébères et leurs fréquentes révoltes, laissait peu à ses gouverneurs le temps de vaquer aux affaires d'Espagne. L'Orient, agité par toutes les fureurs de la discorde, voyait le califat livré à l'intrigue et à l'usurpation; le souverain, toujours chancelant sur un trône dont les degrés étaient couverts du sang des peuples, était trop plein de ses propres dangers, pour songer à ce qui se passait au-delà des mers. Dans ces fâcheuses circonstances, dont le concours malheureux semblait devoir amener en Espagne la ruine de l'empire, les plus nobles

Arabes de la tribu de Cahtan, ceux de l'Yémen, et quelques Egyptiens, qui se joignirent à eux, résolurent de convoquer une assemblée générale des principaux de la nation, où l'on traiterait des mesures capables de sauver l'état et de soulager les peuples. Ce projet rencontra beaucoup d'opposition, de la part de ceux qui craignaient d'y trouver le terme de leur despotisme et l'anéantissement de leur puissance. On parvint pourtant, quoiqu'avec bien de la peine, à former cette assemblée. Les auteurs du projet développèrent leurs vues, qui furent généralement approuvées. On demeura d'accord qu'il fallait un émir supérieur à tous les autres, à qui la nation entière obéirait; que cet émir aurait seul le droit de nommer au gouvernement des villes et des provinces, ainsi qu'au commandement des troupes, et qu'il pourrait à son gré révoquer les nominations, ou ne les faire qu'à terme; qu'en lui résiderait la puissance suprême, avec la charge de pourvoir au bien de tous, au maintien de l'ordre, à l'exécution des lois et à la sûreté de l'Etat. On décida de plus qu'on n'élèverait à ce poste important qu'un homme connu avantageusement par ses qualités, et qui non-seulement n'aurait pas été chef de parti, mais qui ne se serait même fait remarquer dans aucun par son exagération.

Le choix tomba à l'unanimité sur Jusuf el Fehri, de la tribu arabe de Coraïx, qui était celle du prophète. Il était (1) petit-fils de cet Habib, compagnon de Muza, chargé par le calife de faire périr le fils de son ami, et trop servilement dévoué pour refuser cette commission cruelle : cet Habib était lui-même petit-fils du premier conquérant de l'Afrique, Ocha ben Nafe. Jusuf s'était acquis par ses vertus douces et paisibles l'estime générale des musulmans, et même des chrétiens; il ne s'était jamais déclaré pour ou contre un parti, n'avait eu avec personne aucun motif d'inimitié. Toute l'Espagne devait donc se réjouir de son élévation, et ce fut ce qui arriva. La mort récente de Thueba avait diminué les obstacles. Samaïl, et l'émir de la mer, Amer ben Amru, qui était le chef des Alabdaris, ne laissèrent paraître aucun ressentiment, quoiqu'ils se sentissent intérieurement offensés de la préférence donnée à Jusuf. Celui-ci, pour les dédommager de ce qu'ils n'avaient pas obtenu, donna à Samaïl le gouvernement de Tolède, et au fils de Samaïl celui de Sarragosse; et, comme

An de J. C.

746.

De l'hégire

129.

Rabie 2.

(1) D'après Muhamad ben Husâm, dans son livre intitulé *Répertoire universel des généalogies*. Les Arabes ont eu aussi leur d'Hozier!

il supprima l'emploi d'émir de la mer, devenu, momentanément du moins, inutile par l'inter ruption de toute communication avec l'Afrique et la Syrie, il donna à Amer ben Amru le gouvernement de Séville. Cet Amer se disait arrière-petit-fils de Mosab, qui était lieutenant du prophète à la bataille de Bedre. Il était fort puissant par le grand nombre de ses créatures; il avait un palais magnifique hors des murs de Cordoue, à la partie occidentale de la ville, et beaucoup de richesses, mais encore plus d'ambition. Aussi ne tarda-t-il pas à troubler, par des prétentions nouvelles, la paix dont l'Espagne commençait à jouir, et qui lui était si nécessaire. « Le cœur » de l'ambitieux est comme la mer, toujours ex- » posée à l'orage, toujours agitée au moindre » vent qui souffle (1). »

Jusuf commença par visiter les provinces, afin de connaître par lui-même les abus dont elles souffraient, et de pouvoir sur-le-champ appliquer le remède. Ensuite il fit rétablir les routes et les voies militaires qui conduisaient de l'Andalousie à Tolède, à Merida, à Lisbonne, à Astorga, à Sarragosse et à Tarragone; il releva les ponts détruits, restaura les édifices publics, et destina, tant pour ces divers ouvrages que

(1) Ces mots appartiennent à l'historien arabe.

pour l'entretien des monumens que possédait l'Espagne, la troisième partie de l'impôt dans chaque province. A cet effet, il soumit les habitans à des contributions régulières, au moyen des rôles qui furent faits dans chaque ville et dans chaque village ; le royaume fut divisé lui-même en cinq grands arrondissemens (1).

(1) Le premier contenait l'Andalousie et s'étendait en longueur depuis la naissance du Bœtis, ou Guadalquivir, jusqu'à son embouchure ; il comprenait toutes les terres qui se trouvent entre la Méditerranée et la Guadiana, dont le cours entier en formait la limite au nord et à l'occident. Ses principales villes étaient Cordoue, Carmone, Ecija, Séville, Silia Italica, aujourd'hui ruinée, à deux lieues de Séville, et devenue un petit village nommé *Santiponce*, Sidonia, Arcos, Libla aujourd'hui Niebla, Malaga, Elvire, Jaen, Arjona, Cabra, Ossuna, etc. Le second, composé de la province de Tolède, comprenait toute la partie centrale de l'Espagne, depuis la Méditerranée à l'orient, jusqu'à la Lusitanie, et arrivait au nord jusqu'au-delà de la rivière de Duero. Ses villes principales étaient Tolède, Ubeda, Baeza, Murcie, Mula, Lorca, Orihuela, Xativa, Denia, Alicante, Carthagène, Valence, Ségovie, Ségorbe, Guadalaxara, Siguënza, Cuënca, Oxsima, etc. L'arrondissement de Mérida était le troisième, et se composait de toute la Lusitanie et de la Galice ; il avait les villes de Mérida, Béja, Lisbonne, Tuy, Lugo, Astorga, Zamora, Coïmbre, Salamanque, Evora, etc. Le quatrième arrondissement arrivait jusqu'aux Pyrénées et s'étendait sur les deux rives de l'Ebre ; c'était celui de Sarragosse qui,

Cependant le roi Alphonse , surnommé le Grand et le Catholique , avait employé ces temps de troubles , perdus pour les Arabes , à donner à sa monarchie naissante de solides fondemens. Il avait porté , peu à peu , ses conquêtes jusqu'aux bords du Duero , et construit sur sa nouvelle frontière des forteresses capables de la défendre ; il s'était appliqué surtout à rendre inaccessibles les montagnes , afin d'avoir toujours une retraite assurée , dans le cas où il serait contraint de céder à des forces supérieures ; il méritait enfin le surnom que ses peuples reconnaissans lui donnèrent , autant par ses nombreux succès , obtenus par la valeur et la science sur le nombre et le fanatisme , que par les soins qu'il avait pris pour la prospérité de l'état , et pour laisser à ses successeurs les moyens de conserver la paix , en mettant dans leurs mains ceux de soutenir la guerre. Jusuf , qui , malgré sa réputation de sagesse , avait , comme ses prédécesseurs , la folle ambition de conquérir les Gaules ,

outre sa capitale , avait les villes de Tarragone , Barcelonne , Gironne , Ampurias , Urgel , Lerida , Tortose , Huesca , Tudela , Calahorra , Barbastro , Jaca , etc. Le cinquième arrondissement enfin se composait de presque toute la Gaule narbonnaise. Ses villes étaient Narbonne , Nîmes , Carcassonne , Beziers , Agde , Maguelonne , Héliène ou Elne , Collioure , etc.

donnait à Alphonse tout le temps de se fortifier ; et, au lieu de s'attacher à détruire, dans sa racine, cette puissance ennemie qui s'élevait au cœur de l'Espagne, et pouvait menacer un jour d'extermination ses propres dominateurs , il fit de grands préparatifs pour une invasion, et il envoya sur la frontière un corps nombreux de cavalerie , sous les ordres de son fils Abderahman Abul Aswad , auquel il adjoignit el Ocaïli , cousin de Samaïl, général des troupes syriennes, et Suleiman ben Xihed , qui commandait un corps d'Egyptiens. Les événemens postérieurs ne permirent pas à Jusuf de suivre cette expédition.

Amer ben Amru, après avoir fait pendant long-
 temps cause commune avec Samaïl et son fils ,
 était devenu leur ennemi irréconciliable ; il vou-
 lait que l'émir, servant ses propres désirs de ven-
 geance , leur ôtât , pour l'en revêtir, les gouver-
 nemens de Tolède et de Sarragosse ; et, comme
 il ne trouva pas l'émir disposé à dépouiller ,
 sans sujet, des hommes dont il n'avait pas à se
 plaindre , Amer , livré à ses ressentimens , ne
 craignit pas de rouvrir les plaies de l'État pour
 venger ses injures. L'émir faisait veiller de
 près sur sa conduite, craignant, avec raison ,
 qu'il n'abusât de son crédit et de ses richesses
 pour faire le malheur de l'Espagne. Il se saisit
 d'une lettre qu'Amer écrivait au calife, et qu'il

An de J. C.
 749.
 De l'hégire
 152.

avait confiée à un de ses affranchis, syrien de naissance. Celui-ci, gagné par les libéralités de Jusuf, demeura quelque temps caché, et feignit, lorsqu'il se montra, de revenir de Damas, ne manquant pas de dire à son maître qu'il avait rempli sa mission. L'émir fit alors venir près de lui Samaïl et son fils; il leur communiqua la lettre interceptée. Elle contenait des plaintes amères contre la tyrannie de l'émir, qui avait partagé l'Espagne entre ses amis et lui, comme une propriété, et qui ne permettait pas seulement de prononcer le nom du calife. Amer protestait ensuite de son zèle et de sa fidélité, ainsi que du dévouement de ses amis, qui étaient nombreux et puissans; il exhortait surtout le calife à se méfier de Samaïl et des siens, qui, ajoutait-il, se livraient aux mêmes excès que Jusuf. Après avoir concerté ce qu'ils avaient à faire, l'émir et Samaïl, connaissant le caractère indomptable d'Amer, et son génie audacieux et entreprenant, résolurent de s'assurer de sa personne, et de le dévouer même au supplice, si sa mort était nécessaire pour le maintien de la paix publique.

Samaïl avait établi sa résidence ordinaire à Si-guënza. Ayant appris qu'Amer devait passer dans les environs avec peu de monde, il fit trouver sur la route, comme par hasard, un certain nombre

de cavaliers qu'il chargea d'amener Aben Amru, d'adresse ou de force. Les émissaires de Samaïl eurent bientôt rencontré la troupe d'Amer; mais, voyant qu'elle était beaucoup trop nombreuse pour agir hostilement contre elle, ils s'approchèrent d'Amer, le saluèrent et l'invitèrent, au nom de leur maître, à venir prendre du repos dans son palais. Amer, qui était bien éloigné de penser que ses intrigues fussent découvertes, accepta l'invitation, et se laissa conduire vers Samaïl. On se mit à table. A un signal convenu, des soldats se présentent; Amer surpris, mais non intimidé, s'élance le glaive à la main, s'ouvre un sanglant passage à travers les soldats, et, profitant du désordre inséparable de pareils momens, il parvient à se sauver avec un petit nombre des siens, et à sortir de Siguënza; les cavaliers envoyés à sa poursuite ne purent l'atteindre. On dit qu'il avait été prévenu des dangers qu'il courait par son secrétaire Alhebâb, qui avait entendu, parmi les gens de Samaïl, quelques propos suspects.

Dès ce moment, la guerre fut déclarée. Amer, ne respirant que vengeance, excitait tous les Musulmans à prendre les armes, au nom du sang innocent que la trahison avait répandu dans le palais de Samaïl. Ce massacre odieux, dont les causes étaient ignorées, Amer le faisait

passer aisément pour une atroce perfidie ; et l'indignation contre le meurtrier, la pitié pour les victimes, lui firent des partisans de presque tous les Arabes de l'Yémen, et de ceux de la tribu de Cahtan. L'impulsion une fois donnée aux esprits, on ne voulut rien croire de ce que faisaient publier Jusuf et le wali de Tolède. Secondé par les principaux scheiks yémanis et bérébères, Amer eut bientôt une armée; et, pour donner le change à ses ennemis, qui s'attendaient à le voir investir Cordoue, il se dirigea vers Sarragosse à marches forcées. Samaïl, informé du danger qui menaçait son fils, rassembla sa cavalerie pour l'aller secourir. Amer s'empara des défilés des montagnes que son ennemi devait traverser, et, le harcelant sans cesse en des lieux où la cavalerie ne pouvait manœuvrer, il le vainquit sans combattre. Les troupes de Samaïl, épuisées par la fatigue et décimées par le fer des Alabdaris, s'estimèrent heureuses de pouvoir s'enfermer dans les murs de Sarragosse : Amer les y assiégea aussitôt. Samaïl se défendit d'abord avec beaucoup de vigueur ; et, rebutant les assiégeans par ses fréquentes sorties, toujours meurtrières, il les aurait peut-être forcés à lever le siège, si la crainte de manquer de vivres ne l'avait contraint lui-même à s'éloigner de la ville, emmenant avec lui toutes les troupes qui n'é-

taient pas nécessaires à la défense ; il désirait d'ailleurs se rendre à Tolède pour y presser les levées qu'il avait ordonnées. Lorsqu'Amer se fut aperçu que Samaïl ne cherchait qu'un passage, il fit les plus grands efforts pour l'envelopper ; mais la valeur de son ennemi triompha de tous les obstacles. Amer n'ayant pu l'arrêter , envoya à sa poursuite une partie de son armée , tandis qu'avec l'autre il se mit à presser les opérations du siège. Le wali Aben Samaïl résista tant que les provisions durèrent. Quand leur total épuisement ne lui permit plus de demeurer dans la ville , il résolut d'en sortir à la faveur de la nuit ; ce qu'il exécuta avec tant de bonheur qu'il ne perdit pas un seul homme , quoiqu'il laissât tout couvert de morts le chemin qu'il se fraya dans le camp d'Amer. Celui-ci fut reçu par les habitans dès le lendemain au point du jour ; et il leur promit protection , s'ils lui demeuraient fidèles. Il donna le gouvernement de cette ville à son fils Wahib , et il envoya de toutes parts des messagers porter la nouvelle de sa victoire.

Lorsque Jusuf apprit la reddition de Sarra-gosse , il en eut d'autant plus de chagrin qu'il avait espéré que Samaïl viendrait seul à bout de détruire l'ennemi commun. Il se mit aussitôt en marche avec toutes les troupes qu'il put rassembler , il prit en passant à Tolède celles qui déjà

Am de J. C.
753.
De l'hégire
156.

s'y étaient rendues d'après les ordres de Samail; et, décidé à périr ou à vaincre, il jura d'exterminer les rebelles. Ceux-ci de leur côté ne négligèrent aucun moyen de défense, et usant tour à tour de menaces et de promesses, attirant les uns par l'espérance, entraînant les autres par la terreur, ils mirent sur pied des armées nombreuses. Ainsi partout les Musulmans étaient appelés au combat, et l'Espagne entière prenait les armes; les généraux même des frontières, abandonnant leurs postes, se hâtaient d'accourir avec leurs soldats pour augmenter encore les horreurs de la guerre civile. On se battait dans les villes, dans les campagnes, avec un acharnement sans exemple; là mort et la destruction s'étendaient en tous lieux; et les peuples épouvantés s'éloignaient en fuyant de leurs habitations, qu'ils ne pouvaient défendre, et qui devenaient la proie des flammes. Plusieurs cités, livrées au pillage et à l'incendie, disparurent à cette époque du sol de l'Espagne, et ne laissèrent à leur place que des cendres ou des ruines, pour attester aux générations futures, par ce monument de deuil, que de toutes les fureurs qui peuvent agiter le cœur des hommes, il n'en est point de plus cruelles, que celles qui sont produites par l'esprit des factions.

NOTICE PRÉLIMINAIRE (1)

SUR L'HISTOIRE

DES CALIFES A CETTE ÉPOQUE.

APRÈS la mort du prophète, les Arabes ne lui choisirent point des successeurs dans sa propre famille; ils les prirent parmi ses compagnons d'armes. Abubecre, Omar, Othman n'avaient obtenu qu'à ce titre le choix qui les porta à l'empire. Ce dernier était pourtant de la famille de Mahomet, puisqu'il descendait d'Omeya son parent, que d'autres appellent Ommiah, dont ils ont fait le nom d'Ommiades, sous lequel on désigne la dynastie des princes qui, après la mort d'Othman, occupèrent le califat durant l'espace d'un siècle. A chaque élection nouvelle, Aly, gendre de Mahomet, renouvelait ses prétentions; il se fit enfin

(1) Pour ne point fatiguer l'attention du lecteur, en l'appelant trop souvent sur des notes dont il aurait fallu charger les premières pages de la première partie de notre ouvrage, nous avons cru devoir les réunir en une seule notice, qu'on puisse lire sans que l'intérêt en soit divisé.

proclamer, lorsqu'Othman eut péri dans une émeute populaire, qu'on prétend qu'il avait sourdement excitée. Moavie, parent d'Othman et gouverneur de la Syrie, refusa de se soumettre à celui qu'il regardait comme auteur ou complice de l'assassinat du calife; il soutint sa désobéissance par les armes, et ses troupes le proclamèrent de leur côté à Damas. Aly marcha contre son rival, et ne put le vaincre. Quelques Arabes formèrent alors le projet de rendre la paix à l'empire, en tuant à la fois les deux concurrens. Moavie ne fut que blessé, Aly perdit la vie. Ses partisans suscitérent alors au calife de Damas un nouvel ennemi dans Husein, fils d'Aly; mais Husein, préférant la douce obscurité d'une vie tranquille aux orageuses grandeurs du califat, fut le premier à reconnaître les droits de Moavie, et il parut renoncer sans regret à tous les droits qu'il pouvait tenir de son père; heureux si, toujours aussi modeste, il avait su tenir son cœur constamment fermé aux séductions de l'ambition! Il n'aurait point péri sur un champ de bataille, courant après ces mêmes grandeurs qu'il avait d'abord dédaignées; et sa tête sanglante n'aurait pas orné le char de triomphe d'Yézid! Moavie, n'ayant plus de rivaux, s'occupa de rétablir l'ordre et la paix. Il eut le bonheur d'y parvenir, et mourut estimé de tous ses sujets. Il avait transféré à Damas le siège de l'empire, et ses descendans l'y maintinrent. C'est à lui que commence la dynastie des Omeyas ou Ommiades; elle finit à Merwan II. Le règne de ce dernier fut court et malheureux. De toutes parts, les gouverneurs des provinces levèrent contre lui l'étendard de la révolte, et l'ambitieux Azefah, aspirant ouvertement à ses dépouilles, se faisant saluer par ses troupes du nom de calife, enchaînant la fortune à ses armes, poursuivit

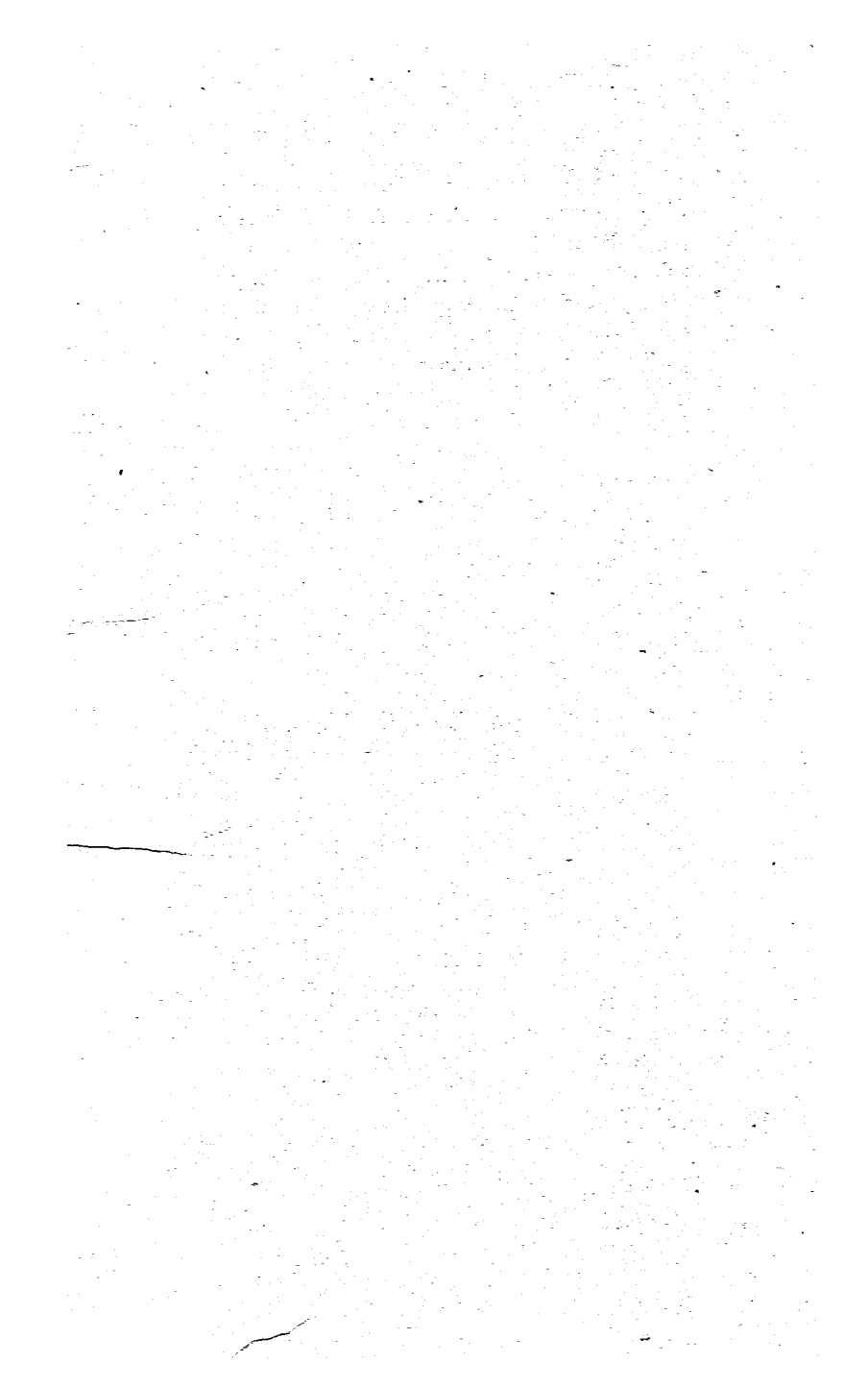
Merûan sans relâche, l'atteignit sur les rives de l'Euphrate, le vainquit, détruisit son armée, le poursuivit encore à Emesse, à Damas et jusqu'au fond de l'Egypte. L'infortuné Merûan fut découvert dans sa retraite, par Saleh, cousin et général d'Azefah, et il ne put éviter la mort. On raconte que sa tête fut coupée pour être envoyée au calife Azefah, et qu'une fouine emporta la langue qu'on en avait séparée; événement qu'on eut soin de publier comme un effet de la divine vengeance, provoquée par les blasphèmes et les impiétés de Merûan. Cet Azefah descendait directement d'Abbas, oncle de Mahomet. Il fut le chef de la puissante dynastie des Abassides, qui a tenu le sceptre durant cinq cents ans.

Les fils de Merûan se sauvèrent en Ethiopie; Obeidala, l'un d'eux, fut tué par les habitants. Son frère Abdala n'évita la fureur de ces noirs que pour arriver de région en région, jusqu'à ce qu'étant tombé au pouvoir de Nasrû, gouverneur de la Palestine, il fut livré au calife Almiehdi, qui le fit périr. Les filles et les femmes de Merûan, étroitement gardées, périrent de misère et de désespoir. Plusieurs parens ou alliés de ce prince s'étaient flattés que, par leur soumission au calife Azefah, ils auraient acheté le triste droit de survivre aux désastres de leur maison. Invités même à un festin somptueux chez Abdala, oncle du calife, ils ne firent point difficulté de s'y rendre; au sein de la douce joie qui règne d'ordinaire en ces occasions, ils voulaient faire oublier qu'ils avaient appartenu à une faction opposée. Dès le commencement du repas, le poète Xiabil ben Abdalla se présenta au milieu des convives, et s'adressant à l'oncle du calife, il lui reprocha en vers énergiques les faveurs dont il comblait des hommes de la race perfide des Omeiyas; et comme il vit

l'effet que produisaient ses paroles : « Souviens-toi, lui » dit-il pour le pousser à tous les excès de la haine, sou- » viens-toi d'Al Husein, souviens-toi de Zaidi. Husein fut » assassiné, et son cadavre, traîné dans les places de Da- » mas, fut foulé aux pieds des chevaux. Zaidi, fils d'Husein, » vaincu par l'Omeya Hixêm, fut égorgé sous ses yeux, » par ses ordres, et son corps resta exposé comme le corps » d'un vil scélérat, tant que ce calife vécut. Te parlerai-je » de ceux qui, massacrés dans leurs lits, ont passé du » sommeil à la mort ? Te parlerai-je de ton neveu Ibra- » him, trîtreusement immolé dans sa prison, de son ca- » dayre jeté dans les rues, foulé par les passans ? Hâte-toi » de saisir le glaive, avant qu'ils ne t'assassinent toi- » même ; hâte-toi ; que leur mort apaise le sang de tes » amis, de tes frères ! Hâte-toi, c'est le moment des » justes vengeances. » A ces funestes images, Abdala, » naturellement cruel, s'enflamma de fureur ; et, appelant aussitôt des bourreaux, il fit frapper de verges tous les » Omeyas, jusqu'à ce qu'ils eussent perdu la vie dans ce » supplice. Puis il fit couvrir de tapis leurs cadavres san- » glans ; et sur cette horrible table furent servis les mets » destinés aux autres convives. Il ordonna ensuite d'ouvrir » les tombeaux des califes enterrés à Damas ; les ossemens » de Moavie et de son fils Yezid, le corps encore entier » d'Hixêm et les restes d'Abdelmelic son père, souillés par » cette violation inouïe, furent livrés aux flammes, et les » cendres jetées au vent.

Suleiman ben Aly, autre oncle du calife, gouverneur » de Bassora, ne fit pas aux Omeyas une guerre moins » cruelle. Il en fit périr un grand nombre, et il défendit de » leur rendre les honneurs de la sépulture ; afin que leurs » cadavres fussent dévorés par les chiens et les oiseaux de

proie. Tout ce qui appartenait à la famille de Merûan, tout ce qui descendait de celle de Moavie, fut frappé du sceau de la proscription; et les malheureux Omeyas, égorgés dans les villes et les provinces, poursuivis jusqu'au fond des déserts qui leur refusaient un dernier asile, teignirent partout de leur sang cette terre que leurs aïeux avaient illustrée par tant de victoires.



HISTOIRE

DE LA DOMINATION

DES

ARABES EN ESPAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

QUARANTE-CINQ ans s'étaient écoulés depuis l'entrée de Taric en Espagne , jusqu'au moment où la discorde , secouant ses brandons , y vint allumer tous les feux de la guerre civile. Vingt émirs , munis de pouvoirs absolus , avaient tour-à-tour dominé sur elle , plus occupés de leur propre fortune que de l'intérêt de l'état. Si ces émirs , ou leurs généraux , avaient tourné constamment contre les chrétiens , les armes que si souvent ils trempèrent dans le sang musulman ; si , moins ambitieux , ou moins tourmen-

tés par la soif des richesses, ils avaient, comme les premiers conquérans, fait de la guerre d'invasion la guerre sacrée de l'islamisme ; s'ils n'avaient point permis que l'ardeur des troupes s'éteignît dans les excès, ou pérît accablée sous le poids des dépouilles ennemies ; si, plus dociles à la voix du devoir, ils avaient fait moins d'efforts pour assurer leur indépendance contre l'autorité légitime, et qu'ils eussent montré plus de zèle pour la gloire de leur maître, et la propagation de leur foi : les Arabes auraient infailliblement conquis tous les états de l'Europe, et l'héritage entier des Césars, soumis à leurs lois, ne serait devenu qu'une province de leur vaste empire. Heureusement pour l'Europe, les hordes guerrières de l'Yémen, les tribus sauvages de l'Afrique qui suivirent les mêmes drapeaux, avaient apporté en Espagne les passions effrénées de leurs climats embrasés, l'amour de l'indépendance, l'esprit de révolte, l'ardeur des vengeances, les haines, les préjugés nationaux, la mobilité, l'inconstance, l'exagération et le fanatisme. Tant d'élémens de troubles, de dissensions intestines ne furent point perdus ; et les Arabes n'étaient pas encore possesseurs de l'Espagne, qu'ils arrosaient déjà cette terre étrangère des flots les plus purs de leur sang.

Les califes étaient trop éloignés pour apporter

à ces maux un prompt remède. Ils ne pouvaient connaître les événemens que par les rapports des parties intéressées, ce qui, presque toujours, les obligeait d'adopter les vues de leurs émirs, et les mesures qu'ils proposaient. Ils étaient d'ailleurs si fatigués eux-mêmes des révolutions qui, chaque jour, ébranlaient leur trône, qu'ils ne pouvaient prendre beaucoup d'intérêt aux affaires d'Espagne. Un changement de dynastie s'était opéré depuis peu, et la force des armes avait décidé de la légitimité. Abul Abbas Azefah avait reçu des mains de ses généraux la victoire et le sceptre; et, se contentant de confirmer l'élection de Jusuf, que peut-être il n'aurait pu remplacer, il ne chercha qu'à cimenter sa puissance par la mort de ses ennemis. Jusuf de son côté avait reconnu l'autorité d'Azefah: rarement les princes malheureux ont trouvé, en descendant du trône, des amis sincères, disposés à partager leur fortune. Au fond, il n'était ni plus dévoué, ni plus fidèle; depuis long-temps, il nourrissait dans son cœur le dessein de se rendre indépendant. La plupart des scheiks arabes désiraient aussi se soustraire au joug du calife; presque tous, créatures des Omeyas, liés par la reconnaissance à la mémoire de leurs anciens princes, ils ne regardaient Azefah que comme un usurpateur; mais ils auraient voulu se donner

un prince que la nation eût reçu avec joie. Amer ne voulait, comme Jusuf, d'autre souverain que lui-même. Il s'était retranché dans les montagnes où le Tage a sa source, et tous les efforts de l'émir ne pouvaient l'en tirer.

Plusieurs nobles Musulmans, chefs des tribus syriennes et égyptiennes, profondément touchés des malheurs de leur patrie adoptive, se réunirent secrètement à Cordoue, au nombre d'environ quatre-vingts, et, dépouillés de toute haine, de toute prévention, de toute ambition personnelle, ils cherchèrent de bonne foi les moyens de mettre un terme à la guerre civile.

« Vous connaissez, leur dit Hayût d'Emesse, les
» troubles affreux de l'Orient, l'usurpation des
» Abbassides, et les disgrâces des Omeyas; vous
» savez que d'un bout à l'autre l'empire est agité
» de convulsions horribles, et que le gouverneur
» de chaque province s'est érigé en tyran. Quel
» bien pouvons-nous attendre d'un gouverne-
» ment aussi faible? Eussions-nous un calife
» aussi juste qu'Omar, nous serions trop éloignés
» de lui pour recevoir l'influence de ses vertus
» ou de son génie. N'avez-vous pas appris mille
» fois, par votre propre expérience, combien
» cette énorme distance où nous sommes du
» trône a causé de mal à l'Espagne? Quant aux
» deux généraux qui maintenant combattent

» pour s'arracher le pouvoir, croyez-vous qu'ils
» vous destinent la paix, le bonheur, la justice ?
» Non, c'est d'eux seuls qu'ils s'occupent. » Ces
mots firent sur les esprits une vive impression, et
tous les chefs convinrent que le seul moyen de
salut qui restât à l'Espagne était dans un gou-
vernement juste et fort, tout-à-fait indépendant
de l'Orient, capable de garantir aux peuples la
prospérité et le repos, régi par des lois sages et
paternelles. Alors Temam ben Alcama représenta
qu'il ne suffisait pas de désirer le bien de l'Es-
pagne, qu'il fallait l'opérer; que l'embarras était
de trouver un prince qui convînt à la nation et
aux circonstances. Wahib ben Zaïr, prenant à
son tour la parole, s'exprima en ces termes :
» Après la fin tragique de Mértian, deux rejetons
» de sa triste famille, échappés du massacre, vi-
» vaient honorés à la cour d'Azefah, qui, touché
» de leurs vertus, avait promis de les épargner.
» C'étaient Soliman et Abderahman, tous deux
» petits-fils d'Hixêm ben Abdelmelic, dixième ca-
» life de la race d'Omeya. Mais la cruelle envie,
» qui ne se lasse jamais de poursuivre et de
» nuire, suscita contre les deux princes un lâche
» ennemi, qui, pour montrer son dévouement
» au calife, ne craignit pas de vouer deux inno-
» cens à la mort. Le calife, excité par les insinua-
» tions perfides de cet homme, ordonna le sup-

» plice des deux fils d'Hixêm. Soliman fut pris
» et égorgé. Abderahman, par bonheur pour
» lui, était absent de Damas. Informé secrète-
» ment par ses amis du malheur de son frère,
» et de celui qui le menaçait, il prit de l'or et des
» chevaux, et caché sous un déguisement obs-
» cur il quitta la Syrie par des chemins dé-
» tournés, évitant avec soin tous les lieux ha-
» bités, de peur d'être reconnu. Il vécut assez
» long-temps avec les Arabes bédouins, menant
» comme eux la vie de pasteur; et ce jeune prince,
» sorti du sein de l'opulence et des grandeurs,
» accoutumé aux délices des palais et au luxe
» des villes, paraissait né au milieu des champs
» et sous la tente des Arabes errans, tant il sup-
» portait avec courage le travail et la fatigue; mais
» il craignit enfin d'être découvert dans cette obs-
» cure retraite, et il passa d'Egypte en Afrique.
» Dans cette dernière contrée de nouveaux périls
» l'attendaient. Aben Habib était gouverneur de
» la province de Barca. Il ne se souvenait plus
» qu'il devait sa fortune aux Omeyas, et il était
» devenu leur ennemi acharné. Le calife avait
» envoyé de tous côtés le signalement du prince;
» Aben Habib l'avait reçu; et, apprenant qu'un
» jeune homme assez semblable à celui que le
» signalement désignait était entré dans les
» terres de Barca, il dispersa ses agens dans la

» campagne pour tâcher de le prendre , et il en-
» voya à tous ses alcaïdes les ordres les plus ri-
» goureux. Abderahman, qui ignorait ces dispo-
» sitions, vivait avec une tribu nomade de Bé-
» douins, parmi lesquels il se croyait en sûreté.
» Ses bonnes qualités, son caractère franc et
» officieux, lui avaient gagné l'amitié de tous
» ces pasteurs. Un soir les tentes de la tribu fu-
» rent enveloppées par une troupe de soldats à
» cheval, envoyés par Habib; ces soldats de-
» mandèrent aux Arabes s'ils n'avaient point
» parmi eux un jeune Syrien, dont ils firent le
» portrait. Les Bédouins y reconnurent aisément
» leur hôte, Giafar Almanzor, car c'était ainsi
» qu'ils nommaient Abderahman, mais, soup-
» çonnant que ces soldats venaient pour le
» prendre et le livrer à ses ennemis, ils leur ré-
» pondirent que le jeune Syrien qu'ils cher-
» chaient, était à la chasse des bêtes fauves avec
» quelques compagnons de son âge, et qu'ils
» passaient ensemble la nuit dans un vallon peu
» éloigné qu'ils leur indiquèrent. Dès que les
» émissaires d'Habib furent partis, les Bédouins
» allèrent réveiller leur hôte, et lui racontèrent
» ce qui s'était passé. Abderahman les remercia
» les larmes aux yeux, et accompagné de six
» jeunes gens des plus robustes de la tribu il
» partit la nuit même et prit le chemin du dé-

» sert. Il traversa d'immenses plaines de sable ;
» au bout de quelques jours d'une marche pénible, il arriva à Tahart (1), dont les habitants
» l'accueillirent avec joie. Il fut reçu dans la
» maison d'un des principaux scheiks de la tribu
» de Zénéta ; et comme Raha, sa mère, appartenait à cette noble tribu, il crut pouvoir confier sa naissance et ses malheurs à ses nouveaux hôtes ; qui, ravis de le posséder parmi eux, lui offrirent avec empressement tous les secours de leur amitié. C'est au milieu des Bérébères de Zénéta qu'Abderahman vit encore ; c'est lui que je vous propose d'élire pour souverain. Descendant de l'illustre Moavie, il est le dernier fils du calife Hixém. » Tous les scheiks, émerveillés de ce qu'ils venaient d'entendre, n'eurent qu'une voix en faveur du jeune Abderahman, unique reste d'une famille qui avait produit tant de souverains ; et ils députèrent vers lui Temam ben Alcama et Wahib ben Zaïr, pour lui offrir la couronne d'Espagne, au

(1) Tahart était la capitale de l'Algarbe du milieu, dans la Mauritanie, à quatre journées vers l'est de Telençen, aujourd'hui Tremecen. Ce n'était pas, à proprement parler, une ville ; c'était le principal campement des tribus zénètes. Elle ne prit que plus tard la forme et le nom de ville, lorsque plusieurs peuplades dépendantes de la tribu s'y furent réunies.

nom de tous les Musulmans fidèles, qui s'intéressaient à la gloire et au bonheur de leur nouvelle patrie.

Ces députés passèrent en Afrique sous divers prétextes, gardant un religieux silence sur les causes de leur voyage, de peur de rencontrer des obstacles dans les partisans de l'émir Jusuf, ou dans les amis du rebelle Amer. Ils arrivèrent à Tahart ; là, présentés à Abderahman, ils lui exposèrent leur commission en peu de mots, et ne lui cachèrent point qu'il aurait des difficultés à surmonter, des résistances à vaincre ; mais ils lui promirent obéissance et fidélité de la part des tribus arabes, syriennes et égyptiennes :

« Nobles envoyés, leur dit-il, je suis trop glorieux de votre choix pour ne pas unir mes destinées aux vôtres. Oui, j'irai, je combattrai avec vous, et je serai l'inséparable compagnon de votre fortune. Je ne crains ni l'adversité, ni les fatigues de la guerre ; j'ai peu d'années, mais le malheur m'a souvent éprouvé : il m'a toujours trouvé ferme et rempli de courage, et si le vœu des Musulmans d'Espagne est tel que vous me le dites, j'accepte avec reconnaissance l'honorable poste auquel ils m'appellent. »

Il ajouta seulement qu'avant de partir il voulait instruire les scheiks zénètes de ce qui lui arrivait, et demander leurs conseils. « O mon fils, lui

» dit après l'avoir entendu le scheik qui était
» son parent, c'est le ciel qui t'ouvre cette car-
» rière glorieuse, vas la parcourir sans crainte
» et compte sur nous ; car c'est avec le glaive
» qu'il faut défendre l'honneur de ta famille. »

Les Zénètes ne se bornèrent pas à des offres stériles ; ils lui donnèrent sept cent cinquante cavaliers bien armés, et lui promirent de plus grands secours. Au moment du départ, les Zénètes durent retenir leurs enfans, qui tous voulaient suivre Abderahman et sa fortune ; plusieurs parvinrent même à s'embarquer avec lui.

Tandis que le jeune prince et ses braves Zénètes voguaient heureusement vers l'Espagne, Jusuf, vainqueur, retournait vers Cordoue, traînant à sa suite Amer et son fils chargés de chaînes, et destinés à orner son triomphe avant de perdre la vie. Wahib ben Amer avait été défait dans les environs de Calatayud, et il s'était renfermé dans Sarragosse, où déjà son père avait été contraint de chercher un asile. Jusuf sans perdre un moment avait cerné la ville, et multipliant les assauts, il avait inspiré tant de terreur aux habitans, que les principaux d'entre eux, ceux même qui paraissaient le plus dévoués à Amer, s'étaient saisis de sa personne, de celle de son fils, et du secrétaire Alhebab, et les

avaient livrés à l'émir irrité, comptant par ce lâche sacrifice trouver grâce devant ses yeux pour leur propre défection. Jusuf était resté peu de temps à Sarragosse, et même à Tolède, où il n'avait fait que passer. De là, continuant sa route avec les seules troupes d'Andalousie, il était arrivé au passage des montagnes à vingt ou vingt-cinq lieues au sud de cette ville. La chaleur du jour l'avait contraint de s'arrêter dans un vallon; et tandis qu'il reposait dans son pavillon avec sa famille, et que ses gens prenaient leur repas, Samaïl arriva de Cordoue. Quoiqu'il parût très-fatigué de la course rapide qu'il avait faite, Jusuf, lui laissant à peine le temps de respirer, lui demanda ce qui l'amenait. Samaïl se contenta de lui présenter un écrit qu'on lui avait remis, mais dont le contenu s'adressait à l'émir. Celui-ci y lut ces paroles : « Ton règne va finir ; celui qui doit » détruire ta puissance est en chemin. Dieu » nous destine à la mort que tant de nobles » Musulmans ont déjà reçue. Pourquoi épargnes-tu encore Amer et son fils ? Qu'ils périssent, » et, avec eux, tous ces scheïks perfides qui appellent ton successeur ; qu'ils périssent, car » ils sont tous connus ! C'est toujours gagner » que de diminuer le nombre de ses ennemis. » Jusuf et Samaïl cherchaient, sans y réussir,

à deviner le sens de cet écrit mystérieux ; ils s'en occupaient au moment où arriva un messager de Cordoue , que le fils de l'émir envoyait à son père. Il lui mandait que l'un des enfans du calife Hixêm , appelé Abderahman ben Moavie , était parti d'Afrique , attiré par la faction des Omeyas , laquelle paraissait composée des principaux scheiks des tribus de l'Arabie , de la Syrie et de l'Egypte , et qu'il amenait avec lui un corps de troupes bérébères.

Jusuf, frappé d'étonnement , ne put d'abord trouver des expressions pour exhaler son indignation et sa colère ; ensuite, tombant dans un accès de fureur , il ordonna qu'on déchirât par lambeaux ses trois malheureux prisonniers , et ses yeux se repurent de cet horrible spectacle ; barbarie inutile par laquelle il parut indisposer contre lui la fortune , qui depuis ce moment l'abandonna pour son rival. Un second messager, envoyé à l'émir par sa mère , confirma les nouvelles que le premier avait apportées. Jusuf et son ami Samaïl pressèrent leur marche , et expédièrent de toutes parts l'ordre de rassembler des troupes.

An de J. C.
755.
De l'hégire,
138.

Abderahman aborda sur la côte d'Espagne , vers le commencement de l'année ; le lieu du débarquement fut Almuñecâb , aujourd'hui Almuñecar , à quinze ou dix-huit lieues au sud

10 Rebie 1.

de Grenade. Il y fut reçu par un grand nombre de scheiks andalous, qui lui jurèrent obéissance en le prenant par la main, suivant l'usage. Le peuple, dont le concours était immense, se mit aussitôt à crier : Que Dieu protège Abderahmán ben Moavie, roi d'Espagne ! En peu de jours la nouvelle de cet événement fut répandue dans tout le midi, et la jeunesse courut en foule se ranger sous les drapeaux du prince. Abderahmán était à la fleur de l'âge, rempli de grâce et de majesté, d'une figure aussi noble que prévenante, d'une taille avantageuse et bien proportionnée. La douce joie dont son âme s'était enivrée, à l'aspect de ce peuple ravi de le voir, répandait sur ses traits un air de sérénité qui rehaussait l'éclat de tous ses avantages. Environ vingt mille hommes d'Elvire, d'Almería, de Malaga, de Xerez, d'Arcos et de Sidonia se joignirent à ses Zénètes, et l'accompagnèrent à Séville, où il fit son entrée aux acclamations générales. Toutes les villes voisines y envoyèrent des députés pour faire leur soumission et offrir leurs services. Jusuf était exactement informé de tout ce qui arrivait, et il ne voyait pas sans un dépit amer l'inconstance de la faveur populaire. Il s'indignait surtout de la perfidie des scheiks arabes et syriens, et de la trahison des scheiks égyptiens qui commandaient les places

de la côte. Il donna ordre à son fils Abderahman de ne rien négliger pour la défense de Cordoue ; il envoya Muhamad et Alcasim , ses autres fils , le premier à Valence , le second au pays de Tadmir , pour maintenir dans le devoir les habitants de ces contrées. Samaïl et lui parcoururent les provinces de Mérida et de Tolède , où ils firent de nombreuses levées de soldats.

Le malheur avait plus fait pour Abderahman que n'aurait pu faire peut-être une longue expérience ; il connaissait les hommes , et il n'ignorait pas que , pour s'attacher fortement les Arabes il devait par des actions d'éclat se montrer supérieur au vulgaire. Il avait d'ailleurs à combattre deux ennemis puissans et habiles , dont la réputation depuis long-temps établie pouvait servir à décourager ses partisans , quand le premier enthousiasme se serait refroidi ; il sentait d'autre part que ces deux hommes tenteraient , par un grand effort , d'abattre d'un seul coup son parti naissant : il fallait donc s'entourer du prestige de la victoire , et conquérir son royaume à force de valeur , pour avoir le droit de le gouverner avec sagesse. Aussitôt il assembla ses scheiks , et , après leur avoir soumis ses projets , il marcha rapidement sur Cordoue. Il rencontra sur la route le fils de Jusuf , qui était venu lui disputer le passage ; il le défait complètement , et le força à rentrer

dans la ville. En même temps il faisait répandre avec profusion parmi le peuple des proclamations où il disait que le roi Abderahman , le légitime successeur des califes , venait délivrer les Musulmans de la tyrannie de Jusuf , et les faire jouir, sous un gouvernement juste, de tous les avantages de la paix.

Le bruit de ce premier succès augmenta dans Jusuf les désirs de vengeance. Il donna l'ordre à Samaïl d'accourir au secours de son fils , et d'obliger le roi intrus , *Adhagel*, à lever le siège. Abderahman ne tarda pas à apprendre qu'une armée nombreuse s'avancait à marches forcées; cette nouvelle ne fit qu'exciter son ardeur. Il laissa la moitié de ses troupes devant Cordoue sous les ordres de Temam ben Alcama , et il partit avec le reste pour aller à la rencontre de l'ennemi. C'était, ce semble, une action téméraire que de conduire dix mille chevaux contre une armée quatre fois plus nombreuse , commandée par deux chefs expérimentés : Jusuf s'était joint à Samaïl. Abderahman le savait ; mais sa position presque désespérée le forçait à frapper des coups décisifs ; il comptait d'ailleurs sur le dévouement de ses troupes , et sur l'invincible valeur de ses Zénètes ; d'un autre côté , il fit pour obtenir la victoire toutes les dispositions qu'on eût pu attendre d'un général con-

sommé. Au moment de combattre, il parcourut les rangs; et, comme ce jour était celui de la fête des victimes, afin de tirer parti de cette circonstance même pour animer ses soldats par un présage favorable, il leur disait avec le ton de la généreuse confiance en leur courage : c'est aujourd'hui le jour des victimes, ce sera un jour de malheur pour Jusuf et les siens. Jusuf au contraire, voyant le petit nombre de ses ennemis, ne put s'empêcher d'en parler avec dédain; et, comme si la victoire ne pouvait lui échapper, il répéta ces deux vers d'un ancien poète :

« Nous sommes une foule altérée par une soif brûlante, et nous n'avons que les eaux d'un puits à moitié desséché :

» Comment pourrions-nous assouvir cette soif qui nous dévore (1) ? »

La bataille commença avec le jour dans les champs de Musarâ; Abderahman fut toujours

(1) L'eau étant très-rare et par conséquent très-précieuse dans les déserts de l'Arabie, les tribus errantes regardent la rencontre d'une source ou d'un puits comme un événement très-heureux. L'image que les vers expriment a donc pu être admise dans la poésie des Arabes, parce qu'elle ne manque à leurs yeux ni d'intérêt ni de noblesse.

aperçu là où le danger paraissait plus grand. La cavalerie africaine et celle de Xerez firent des prodiges, et enfoncèrent plusieurs fois l'ennemi. Vers le milieu du jour, la terre était couverte de morts, d'armes brisées et de dépouilles. Alors la terreur s'empara des soldats de l'émir, et, sans écouter la voix de leurs chefs, ils commencèrent à se disperser. Jusuf et Samaïl, entraînés par les fuyards, quittèrent, en frémissant de rage, ce funeste champ de bataille. Le premier se retira dans l'Algarve avec les faibles débris de son armée; Samaïl arriva presque seul au pays de Tadmir : ses soldats s'étaient répandus en fuyant dans les montagnes d'Elvire (1).

Le premier fruit qu'Abderahman recueillit de cette victoire fut la reddition volontaire de Cordoue. Les habitans représentèrent au fils de Jusuf le danger qui suivrait la résistance; et celui-ci, qui comprit par là que Cordoue voulait imiter Séville, et qui craignit même d'être livré à Abderahman s'il essayait d'user de son autorité, quitta aussitôt la ville avec ses troupes; et, d'après la convention faite avec le vainqueur, il sortit par la porte de l'ouest, tandis que les

(1) Ce sont les Alpuxarras.

assiégeans entraient du côté opposé , par la porte d'Alcantara. Le roi ne passa que peu de jours à Cordoue ; car , ayant appris que l'émir rassemblait du côté de Mérida une armée nouvelle , il ne voulut pas lui laisser le temps d'achever ses préparatifs. La victoire de Musarâ eut encore un autre résultat non moins important : ce fut de jeter la crainte et l'hésitation dans les cœurs jusque là dévoués à Jusuf , et d'autre part de procurer un accroissement rapide au parti du roi ; car une foule de villes suivirent l'exemple de Cordoue , et lui envoyèrent des députés , qui tous , vivement touchés de ses grandes qualités , ne sortaient de sa présence que pleins d'espérance , de respect et d'amour.

Jusuf avait été prévenu , par des avis secrets , de la marche et des desseins du roi ; et soudain il conçut le hardi projet d'aller lui-même surprendre Cordoue : il espérait trouver dans cette ville , si coupable à ses yeux , tous les scheiks inconstans qui l'avaient trahi ; et , d'avance , il savourait les douceurs de la vengeance. Heureusement son entreprise n'eut qu'un succès imparfait. Il avait réussi à tenir sa marche secrète en suivant des chemins peu fréquentés , et même en ne voyageant que de nuit : il ne put cependant empêcher Husâm ben Abdelmelic , gouverneur de Cordoue , de se sauver du côté de

Grenade avec le peu de monde qu'il avait sous ses ordres. Jusuf ne trouva point ceux qu'il voulait immoler : ils avaient tous suivi Husâm dans sa retraite (1). Trompé dans ses espérances, il abandonna aussitôt son inutile conquête pour aller rejoindre la première division de son armée, qu'il avait envoyée à la poursuite d'Husâm. Le roi, qui avait eu avis en chemin de la manœuvre de Jusuf, s'était hâté de revenir sur ses pas, et il reparut devant Cordoue, presque au moment où l'émir venait de s'en éloigner. Sans perte de temps, il se mit sur les traces de son ennemi, qu'il atteignit non loin d'Almuñecar. La bataille fut meurtrière, et la victoire resta long-temps incertaine : Jusuf et Samaïl combattaient pour la fortune et pour la vie, Abderahman, pour gagner un royaume. Ce dernier, décidé à périr ou à vaincre, se précipita, à la tête des Zénètes, au milieu de la plus forte mêlée : le succès naquit de son courage ; les ennemis plièrent, et la déroute fut complète. Les deux généraux consternés rallièrent avec peine quelques fuyards, et ils ne s'arrêtèrent que sur les roches escarpées qui avoisinent Elvire. Ce fut alors que Samaïl,

(1) Quelques historiens disent qu'il ne fit ce coup de main sur Cordoue que pour en retirer ses trésors et ses femmes, ce qui est assez vraisemblable.

n'ayant plus d'espoir, parce qu'il ne voyait plus de moyens de résistance, osa proposer à son ami de tenter, avec le roi Adhagel, la voie des négociations. Jusuf n'y consentit qu'avec beaucoup de répugnance. Hosain el Ocaili, parent de Samaïl, fut chargé de ménager les conditions du traité. Il obtint d'Abderahman amnistie et oubli du passé, tant pour les généraux que pour les soldats, à la charge, par les premiers, de remettre, dans un temps déterminé, toutes les places qu'ils avaient encore en leur pouvoir, ainsi que toutes leurs provisions de guerre. Ce traité fut conclu le second jour de la seconde lune de rébie; mais, par un jeu singulier de la fortune, et, comme si elle eût voulu mêler quelque amertume aux douceurs du triomphe, ce même jour, les Musulmans, voulant rétablir la communication entre l'Espagne et Narbonne, furent complètement défaits dans les Pyrénées, par les indomptables habitans de ces montagnes.

An de J. C.
756.
De l'hégire,
139.

Après avoir terminé cette guerre, Abderahman se rendit à Merida, qui l'appelait dans ses murs; il y fut reçu, par les grands et par le peuple, avec les plus vives démonstrations d'allégresse, et le jour de son arrivée fut, pour les habitans, un jour de fête tout consacré au plaisir. Il y demeura quelque temps, autant pour répondre aux désirs de ses nouveaux sujets, que pour re-

cevoir les députés qui arrivaient de toutes les villes de la Lusitanie. Son séjour dans Merida aurait été même plus long, s'il n'eût reçu avis que la sultane Howara, qu'il aimait avec passion, voyait approcher le terme de sa grossesse. Il se hâta de revenir à Cordoue : Howara mit au jour un fils auquel il donna le nom d'Hixêm. Cet événement lui causa beaucoup de joie, et augmenta les espérances de la nation. Il fit, à cette occasion, beaucoup de largesses au peuple.

Le roi profita de la paix dont jouissait l'Espagne, pour se livrer à l'embellissement de Cordoue, et faire exécuter d'utiles constructions. Il rétablit toute la chaussée qui était destinée à contenir le fleuve, et il planta, dans le terrain ainsi conquis sur les eaux, de vastes jardins au milieu desquels s'élevait une haute tour, d'où la vue embrassait un horizon immense : il plaça, dans ce jardin, un palmier duquel sont sortis, dit-on, tous les palmiers qui se trouvent aujourd'hui en Espagne. On dit aussi qu'il consacrait souvent ses momens de loisir à contempler, du sommet de la tour, les campagnes voisines ; et, lorsque ses yeux s'arrêtaient sur le palmier, tout ému par les doux souvenirs de la patrie, il s'écriait : « Beau palmier, tu es comme moi étranger dans ces lieux, mais les vents de l'ouest » caressent mollement tes rameaux, tes racines

» trouvent un sol fécond, et ta tête s'élève au
» milieu d'un air pur. Ah! comme moi, tu ver-
» serais des pleurs, si tu pouvais ressentir les sou-
» cis qui me dévorent. Tu n'as rien à craindre
» de la mauvaise fortune, et moi, je suis toujours
» exposé à ses atteintes. Quand le sort cruel et
» la fureur d'Al Abbas me bannirent de ma chère
» patrie, mes pleurs arrosèrent souvent les pal-
» miers qui croissent sur les bords de l'Euphrate :
» ni les palmiers, ni le fleuve n'ont conservé la
» mémoire de mes douleurs. Toi, beau palmier,
» tu ne regrettes point la patrie ! »

An de J. C.

757.
De l'hégire,
340.

Abderahman se croyait obligé à la reconnais-
sance envers Samail, qui avait amené le fier Ju-
suf à un accommodement. Pour la lui témoi-
gner par le don de sa confiance, il le chargea
de l'honorable mission de parcourir les villes et
les provinces de l'Espagne orientale, afin d'y
rétablir l'ordre et la concorde. Vers le même
temps, Moavie ben Salemi, que le roi avait en-
voyé en Syrie, revint de son voyage, amenant
avec lui un grand nombre d'illustres Arabes que
leurs anciennes liaisons avec les Omeyas avaient
rendus suspects au calife Azefah, et qui n'a-
vaient échappé aux persécutions que par la fuite.
Moavie obtint, pour récompense, la charge de
chef des cadis. Abdelmelic ben Omar et Sulei-
man Foteis, qui étaient du nombre de ces Arabes

proscrits dans l'Orient, eurent les gouvernemens de Séville et de Cabra , et de leurs provinces (1). Les faveurs du roi n'étaient alors qu'un prix accordé au mérite ; plus tard , l'expérience montra qu'elles n'avaient fait que précéder les services.

Jusuf avait commencé d'exécuter le traité par la remise d'Elvire , et par l'évacuation de Grenade , qu'il avait depuis peu fortifiée ; il s'était ensuite retiré à Murcie, où son fils Muhamad était encore. Comme il crut reconnaître dans les habitans de l'attachement à sa personne, et dans ses partisans un courage que les revers n'avaient pas encore abattu , il se repentit d'un traité qui le plaçait au rang des sujets, et il se reprocha sa trop grande précipitation. Ses regrets augmentèrent , lorsqu'ayant secrètement parcouru la province de Tolède , il se fut assuré du dévouement de ses anciens amis. Il n'en fallait pas

(1) On lit dans les Arabes au lieu de Séville, *Emesse*, ville de Syrie, et au lieu de Cabra, *Wasita*, ville de l'Irak. Les Arabes, voulant perpétuer parmi eux les souvenirs de leur patrie, donnaient souvent le nom de leurs villes à celles de l'Espagne. Ainsi ils appelaient Séville *Emesse*, Elvire *Damas*, Jaën *Quinsarina*, etc. Cette coutume pouvait avoir pour eux des charmes, mais elle produisit fréquemment l'embarras et l'obscurité pour les autres.

tant pour faire rentrer l'espérance dans un cœur ambitieux. Dès ce moment , il conçut le désir , il chercha les moyens de ressaisir la puissance, dont il s'était dépouillé dans un premier moment d'agitation et de trouble. Ses projets de rébellion ne tardèrent pas à éclater : non-seulement il ne remit pas au roi les villes dont il était encore le

An de J. C. maître , mais on apprit qu'il levait des troupes ,
^{758,}
De l'hégire, et qu'il s'était emparé du fort d'Almodovar. Ab-
^{141.}
derahman fit marcher contre lui Abdelmelic , gouverneur de Séville. Celui-ci prit successivement possession de plusieurs villages où Jusuf avait placé provisoirement des dépôts d'armes et de munitions , dépôts que les habitans eux-mêmes se hâtèrent d'indiquer en protestant de leur soumission au roi, quoique dix jours auparavant ils eussent assuré Jusuf de leur fidélité. De là , Abdelmelic alla mettre le siège devant Almodovar, qui ne tint que peu de jours : il fit part au roi de cet événement, et, en même temps, il le pria d'envoyer sans délai des troupes du côté d'Ubeda et de Murcie , parce que c'était là que les rebelles avaient établi leurs points principaux de réunion. Jusuf fut privé, par ce moyen, des secours qu'il attendait de ces deux villes, de sorte qu'Abdelmelic l'ayant atteint dans les environs de Lorca, et l'ayant enveloppé de toutes parts avec sa cavalerie , Jusuf, après

avoir fait des efforts incroyables pour se tirer de ce danger et s'ouvrir un passage , fut enfin accablé par le nombre , et tomba sur le champ de bataille , percé de coups. Abdelmelic s'empressa d'envoyer à Cordoue la nouvelle de sa victoire ; et la tête de Jusuf , suspendue à un croc de fer, fut exposée au-dessus de l'une des portes de la ville , suivant l'usage barbare de ce temps. An de J. C.
759.
De l'hégire,
142.

La mort de Jusuf affaiblit beaucoup son parti , mais elle ne put l'anéantir. Les trois enfans de l'émir, Abderahman , Muhamad et Casim étaient parvenus à rassembler quelques troupes ; et , après s'être emparés de Tolède en l'absence du wâli Temam , ils parcouraient le pays à main armée , levaient des impôts , et forçaient les habitans à leur fournir des chevaux et des hommes. Abderahman , l'ainé d'entre eux , avait une réputation de bravoure et de prudence qui inspirait à ceux de son parti la plus grande confiance. Temam , non moins rempli de zèle pour le service du roi que du désir de reprendre Tolède , se mit à la poursuite des trois frères , et les ayant enfin rencontrés à peu de distance de cette ville , il leur livra un combat sanglant , dans lequel Abderahman fut tué. Muhamad et Casim rentrèrent dans Tolède avec les débris de leur cavalerie. Temam ne leur donna pas le temps de se préparer à la défense : il s'avança précédé de

la terreur que sa victoire avait répandue dans la ville, et il somma les habitans de se rendre; mais les partisans de Jusuf, encore nombreux, les tenaient sous le joug, et cette sommation resta long-temps sans effet : ils ne purent pourtant empêcher quelques serviteurs fidèles du roi de pratiquer secrètement des intelligences avec le wali, et même de lui ouvrir une porte de la ville à un jour convenu. L'apparition soudaine de Temam dans Tolède jeta la confusion et l'épouvante parmi les rebelles; et, comme dans ce pressant danger chacun ne songeait qu'à soi, le jeune Muhamad tomba dans les mains de ses ennemis; Casim, plus heureux, se sauva déguisé. Muhamad fut envoyé à Cordoue, chargé de fers; la tête d'Abderahman, son frère, y fut aussi apportée. Le roi, naturellement généreux et compatissant, fit grâce à Muhamad en faveur de sa jeunesse, et il ne voulut pas répandre son sang : il se contenta de le faire enfermer dans une tour des remparts de Cordoue.

Samail avait eu assez de prudence pour ne prendre aucune part à la rébellion de son ami Jusuf. Voulant au contraire avoir l'air de répondre à la confiance du roi, il avait continué de remplir la commission dont il était chargé, quoiqu'à la vérité il y mît moins de bonne volonté et de zèle, que d'exactitude et de soin : on

voyait qu'il s'était acquitté d'un devoir par nécessité, non par affection; et, soit que la mort tragique de Jusuf lui eût causé un salutaire retour sur lui-même, soit que, tristement convaincu de l'inconstance de la fortune, il renonçât à ses faveurs, il demanda au roi, pour toute récompense, la liberté de se retirer dans sa maison de Siguënza, ce qui lui fut accordé. L'exemple de sagesse que donnait aux mécontents la retraite de Samaïl ne fut point suivi par le scheik Barcerah ben Nooman, qui avait reçu dans son palais d'Algéziras le fugitif Casim. Au lieu de lui fournir les moyens de passer en Afrique, comme ce jeune homme en avait l'intention, Barcerah l'engagea à tenter encore le sort des armes, et lui promit de puissans secours. Il rassembla en effet sous les drapeaux de la révolte une foule de gens oisifs habitués à la licence, et demandant la guerre dans l'espoir du pillage; de ces gens qui, nourris dans tous les excès des discordes civiles, se montraient tour à tour dans tous les partis, et portaient dans chacun la même intolérance, les mêmes fureurs. Le premier exploit de Barcerah fut la prise de Sidonia, ville mal fortifiée. Encouragé par ce succès, il conduisit ses bandits à Séville, qui était alors dans une sécurité parfaite; et, comme sa troupe s'était rapidement augmentée

de tous ceux qu'attirait l'appât du désordre et de l'impunité, il s'empara de la ville sans éprouver aucune résistance. Le roi, informé de ces mouvemens, partit sur-le-champ de Cordoue avec sa cavalerie africaine, et écrivit à Temam d'accourir sans retard avec toutes ses troupes. Barcerah eut la témérité de disputer au roi l'entrée de Séville, mais ses bandits enfoncés, dispersés par les Zénètes, abandonnèrent leur chef, qui fut tué sur la place; et, tandis qu'Abderahman recevait dans Séville les actions de grâces des habitans, la cavalerie africaine, poursuivant les fuyards, en fit périr un grand nombre. Peu de jours après, Temam arriva; le roi voulait qu'il prît du repos. « Je n'aurai de repos, répondit Temam, qu'après que j'aurai exterminé tous les rebelles que l'Espagne renferme. » Il partit aussitôt pour Sidonia, qu'il emporta d'assaut; de là il se rendit devant Algéziras, où le reste des bandits s'étaient enfermés. Ceux-ci, effrayés d'une poursuite aussi vive, et craignant pour leur vie, se saisirent de la personne de Casim, qui se trouvait parmi eux; et le livrèrent à Temam pour se racheter du supplice. Temam rentra triomphant dans Séville; le roi, jaloux de récompenser ses services, le nomma son hagib, ou premier ministre, persuadé qu'il ne pouvait remettre les intérêts de l'état en des mains plus actives ni plus habiles.

Abderahman, toujours généreux, ne permit point que Casim fût livré aux bourreaux; il eut dans la suite occasion de se repentir d'un acte de clémence, qui exposa son peuple à de nouveaux désastres. Casim fut enfermé dans une tour de Tolède, et le roi chargea son affranchi Bèdre de la garde du prisonnier. Le gouvernement de la ville fut donné à Habib, fils d'Abdelmélis, qui devint wali de Séville; Abdala, frère d'Habib, fut placé à Mérida. Peu de temps après, Bèdre reçut l'ordre du roi de se transporter en toute hâte à Siguënza, et d'arrêter Samaïl, qui continuait d'y résider. Cet ordre fut ponctuellement exécuté, et Samaïl fut jeté dans une prison de Tolède, où il mourut au bout de quelques mois; on dit même que sa fin y fut avancée. Cet événement était trop extraordinaire, pour qu'on pût supposer que le roi n'avait pas des motifs puissans. Celui qui avait épargné les enfans de Jusuf n'aurait point fait périr Samaïl, si la justice ne l'avait ordonné. Samaïl ne semblait occupé qu'à goûter les douceurs de la vie privée; sa maison, rendez-vous de quelques amis, était, en apparence, celle d'un philosophe détaché des vanités du monde; mais on avait surpris le secret d'une conspiration dangereuse dont il était l'âme : Samaïl regretta, comme Jusuf, la souveraine puissance; il se lassa de la fa-

An de J. C.
759.
De l'hégire,
142.

culté d'être heureux, libre du poids des grandeurs ; et, tandis que, pour éloigner les soupçons, il faisait prendre à son palais les dehors trompeurs d'un lieu de plaisir, ses poignards s'aiguisaient dans l'ombre.

Froïla, fils d'Alphonse, occupait alors le trône des Asturies ; et, comme Abderahman, il avait été obligé de vaincre ses sujets pour régner sur eux. Trop faible pour réprimer l'esprit de révolte et soutenir à la fois une guerre étrangère, il acheta la paix avec les Arabes, en se soumettant à un tribut onéreux. Les historiens arabes rapportent même les termes du traité (1).

(1) Il était conçu de la manière suivante :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux.

» Le magnifique roi Abderahman accorde paix et protection à tous les chrétiens de l'Espagne, séculiers ou laïques, ainsi qu'aux habitants de la Castille (*). Il promet sur son âme que ce pacte sera fidèlement gardé de sa part, à la charge par les chrétiens de lui payer ou livrer annuellement, durant cinq années consécutives, dix mille onces d'or et dix mille livres d'argent, dix

(*) M. Conde observe que le mot *Castela*, Castille, qui se trouve dans le traité, n'y a été mis vraisemblablement que par erreur de copiste, parce que dans le temps où il fut fait les Arabes appelaient Galice et non Castille, toutes les terres situées au-delà de la chaîne de Guadarrama, où *Gibal Axerrat*.

Ce fut aussi dans le courant de la même année, suivant quelques historiens, que la fortune, qui d'ordinaire compense les biens avec les maux, fit perdre aux Musulmans la ville de Narbonne, après un siège de six ans.

Abderahman demeura dans Séville jusqu'à la fin de l'année suivante. Il y fit planter de très-beaux jardins, qui prirent alors, et qui ont conservé le nom de Nahla; et l'on dit qu'il y fit aussi construire une tour, et placer un palmier, comme dans ceux de Cordoue; on prétend même que ce fut à l'occasion du palmier de Séville qu'il fit les vers rapportés plus haut. Comme il n'y avait point de palais dans Séville, il fut logé dans une belle maison particulière, appartenant à Hayût ben Molemis, originaire d'Émesse. C'était l'un des plus riches et en même temps des plus nobles scheiks des tribus syriennes; il donna au roi sa maison avec tout ce qu'elle contenait. Sa mort suivit de près ce don, et Abderahman, qui avait le goût de la poésie, fit l'épithaphe du généreux Hayût.

An de J. C.
760.
De l'hégire
142.

Le roi commençait à espérer que la paix inté-

» mille chevaux et autant de mulets, mille cuirasses,
» mille lances et mille épées.

» Fait à Cordoue, le troisième jour de la lune de Safer
» de l'an 142. »

rieure ne serait plus troublée, et il se disposait à visiter l'Espagne orientale, lorsqu'il reçut la nouvelle d'un soulèvement occasioné à Tolède, par Hixém ben Adrá el Fehri, parent de Jusuf. Les factieux s'étaient emparés par surprise de l'alcazar, ou palais du roi, et le wali n'avait réussi qu'avec peine à se soustraire à la mort par la fuite; plusieurs loyaux Musulmans, qui essayèrent de leur résister, furent mis en pièces par ces furioux. Ils tirèrent aussitôt Casim de sa prison, rassemblèrent à force d'argent tous les bandits de la contrée, comme l'avait fait Barcerah, et parvinrent ainsi à composer une armée de dix mille hommes. Le roi marcha contre eux avec la cavalerie de Cordoue, et ses braves Zénètes, et il envoya l'ordre au wali de Mérida de se rendre avec ses troupes au camp de Tolède. Toutes les bandes de rebelles qui battaient le pays, instruites de l'arrivée d'Abderahmân, se hâtèrent de rentrer dans la ville. C'étaient en général des hommes peu faits au métier des armes, et par conséquent incapables de se battre en plaine; mais, derrière d'épaisses murailles, ils se croyaient invincibles. Comme la ville est très-forte par sa situation, et qu'il fallait supposer que les révoltés se défendraient avec le courage du désespoir, le roi, cédant aux conseils de son hagib Temam qui représentait que le siège serait fort long, et qui savait d'ail-

leurs qu'un nouvel orage, non moins dange-reux, était près d'éclater sur les côtes de l'Al-garbe, le roi permit qu'on entrât avec les rebelles en voie d'arrangement. Temam fit aussitôt pro-poser aux chefs de la révolte amnistie pleine et entière, s'ils se rendaient dans trois jours. La plus grande partie des habitans, qui craignaient encore plus les soldats d'Hixêm que les dangers du siège, fit à ce chef les plus vives instances, pour qu'il profitât de l'offre du roi. Sa propre famille y joignit ses prières. Hixêm, forcé de céder, envoya vers le roi son fils Muhamad po ur implorer sa miséricorde. Abderahman ré-pondit qu'il n'imposait au pardon d'autre con-dition que la remise immédiate de la place; il envoya en même temps à Hixêm l'ordre de se rendre sur-le-champ auprès de lui. Hixêm obéit, non sans crainte; il se présenta accompagné de son fils et de quelques-uns des principaux ci-toyens. Le roi se contenta de lui reprocher les malheurs que sa rébellion avait causés, et il confirma l'amnistie; il exigea seulement qu'Hixêm lui remît son fils en otage, et que Casim rentrât dans sa prison. On conseillait au roi de faire mourir Hixêm et ses principaux fau-teurs. « La parole donnée à des traîtres et à des » rebelles, lui disait-on, ne saurait vous lier, » quand votre intérêt et celui de l'état exigent

» qu'elle soit retirée. » Le roi répondit que, dût-il exposer son trône, il ne violerait point la sienne, et Hixêm conserva une vie qu'il n'aurait point fallu lui promettre.

An de J. C. 761.
De l'hégire, 144.
Ce fut au retour de cette expédition que l'hagib communiqua à son maître le motif qui l'avait engagé à lui conseiller de traiter avec les rebelles ; c'était un avis du scheik de Tahart , suivant lequel Aly ben Mogueith , émire de Caïr-
van , était au moment de s'embarquer pour l'Es-
pagne avec une puissante armée. Il voulait , di-
sait-il , rétablir dans ce pays l'autorité du calife
d'orient , et chasser sans retour l'aventurier Ab-
derahman. Selon d'autres nouvelles envoyées par
le wali de Mérida , Aben Mogueith venait de
prendre terre sur les côtes de l'Algarbe , et dès
son arrivée il avait fait solennellement procla-
mer par son armée le calife d'orient , traitant
d'usurpateur le roi Abderahman. Celui-ci ne
laissa point paraître l'inquiétude que ces événe-
mens lui causaient ; il dit seulement qu'il plai-
gnait le peuple et les troupes , qui allaient se trou-
ver exposés à de nouvelles fatigues. Il est des
hommes que rien ne corrige ; insensibles au
bienfait , parce que la reconnaissance les gêne ,
ils n'en profitent que pour nuire à leur bienfai-
teur : tel était Hixêm ben Adrà. Il n'eut pas
plus tôt entendu parler de l'arrivée d'Aly ben Mo-

gueith que , rallumant dans Tolède le feu mal éteint de la révolte , il s'empara de nouveau de l'alcazar , après en avoir égorgé les gardes , et fit proclamer le calife d'orient. Le roi envoya Bèdre devant Tolède avec des troupes ; il lui ordonna d'emmener le fils d'Hixêm , Muhamad , et de le faire décapiter sous les murs de la ville , si son père refusait de la rendre (1). Il prit de son côté la route de Mérida , pour y grossir son armée de la cavalerie qui , d'après ses ordres , devait y être rassemblée ; et il marcha , sans perdre un moment , à la rencontre des Africains , qui préludaient à l'emploi de la force par les ruses de la politique , et répandaient de toutes parts des proclamations où l'on appelait Abde-rahman *adhagel* et aventurier , misérable reste d'une famille proscrite qui avait été vouée aux malédictions dans toutes les mosquées de l'orient. Ces proclamations ne laissaient pas de séduire beaucoup d'esprits faibles et superstitieux ; pour imposer davantage au vulgaire , Aly faisait porter devant lui une riche bannière qu'il disait avoir reçue de la main propre du calife ; enfin il promettait de grandes récompenses à ceux qui se déclaraient

(1) Cet ordre fut vraisemblablement exécuté , car Hixêm ne remit point la ville ; il se rendit même auprès du wali de Caïrvan ; et l'on ne parle plus de ce Muhamad.

raient pour lui. Il n'en fallait pas davantage pour attirer une grossière populace, et le mettre à la tête d'une armée nombreuse. Hixêm ben Adrà était aussi dans son camp, et il lui offrait la remise de Tolède, lorsque l'armée d'Abderahman, divisée en trois corps, lui vint présenter la bataille. Trompé par les promesses pompeuses d'Hixêm, il se prépara au combat, bien convaincu qu'une seule victoire allait renverser le trône d'Abderahman. L'événement ne répondit pas à son attente : les Africains furent complé-

An de J. C.
765.
De l'hégire,
146.

tément battus, et le présomptueux Aly ben Mogueith perdit à la fois l'espérance et la vie. Sept mille Africains restèrent morts sur le champ de bataille, les autres prirent la fuite ; partie revint sur les côtes, pour gagner les vaisseaux, partie se dispersa sur divers points. Abderahman fit porter à Caïrvan la tête d'Aly ben Mogueith, et ses émissaires l'attachèrent pendant la nuit à une colonne qui était sur la place, avec un écriteau où se lisaient ces mots : « C'est ainsi qu'Abderahman, le successeur des Omeyas, traite les téméraires et les superbes. »

L'imprudent Hixêm n'osait tenter de rentrer à Tolède, que les troupes du roi bloquaient étroitement ; mais, ne pouvant renoncer au désir de susciter de nouveaux troubles, il tâcha d'entraîner dans sa révolte les alcaïdes de Sido-

nia et de Jaën. Il comptait même si fort sur la valeur de Saïd, alcaïde de Sidonia, qu'il ne craignit pas de s'enfermer dans cette ville, avec quelques autres mécontents, comme dans un asile inaccessible. Ces alcaïdes levèrent des soldats, ou plutôt réunirent tous les malfaiteurs de l'Espagne, restes des bandes de Barcerah, et leur donnèrent des armes. Avec cette troupe, dont l'audace était excitée par l'amour du vol, ils commirent dans le pays beaucoup de dégâts, et ils parvinrent même aux portes de Séville. Abdelmélîc, ayant rassemblé sa cavalerie, les défit entièrement, et les poursuivit jusqu'à Sidonia, dont le siège fut aussitôt commencé. Saïd avait payé de son sang sa folle entreprise ; sa tête, placée au bout d'une pique, fut portée sous les remparts de la ville où naguère il commandait. Les rebelles, épouvantés et peusûrs des habitans, prirent la résolution désespérée d'abandonner la ville pendant la nuit, et de se frayer une issue à travers le camp ennemi, pour gagner de là les montagnes de Ronda. Hixêm ben Adrà fut seul d'un avis contraire : il craignait en cherchant son salut de rencontrer la mort, et ses pressentimens ne le trompèrent point. Il fut fait prisonnier avec quelques autres chefs des rebelles. Abdelmélîc leur fit trancher la tête, de peur que la trop grande bonté du roi ne leur

An de J. C.
765.
De l'hégire,
148.

laissât encore une vie qu'ils n'employaient qu'à déchirer l'Etat. Ceux qui avaient été assez heureux pour s'échapper n'en furent que plus ardens à poursuivre leurs criminels desseins, mais comme ils manquaient de forces, ils résolurent de passer en Afrique pour obtenir des secours. Le wali de Méquinez, qui se vantait de descendre de Fatime, fille du prophète, jeune encore et sans expérience, se laissa séduire par les promesses des rebelles, qui lui parlaient de l'Espagne comme d'un pays fatigué de la domination d'Abderahman, tandis que, pour grossir leur parti, ils faisaient courir en Espagne le bruit de l'arrivée d'Abdelgafir de Méquinez, dont ils exaltaient les richesses et la puissance. Abderahman se contenta d'augmenter la garnison d'Almugnekar et de mettre à prix la tête des principaux révoltés, ce qui parut d'abord les déconcerter.

Le siège de Tolède durait encore ; il avait été conduit avec beaucoup de négligence ; des relations fréquentes étaient tolérées entre les assiégés et les assiégeans ; les premiers entraient et sortaient librement pour vaquer aux travaux de la campagne ; les provisions, les convois arrivaient tous les jours, et traversaient le camp sans obstacle. L'hagib Témam vint prendre la direction du siège, et soudain tout changea de face : les provisions n'entrèrent plus, les habi-

tans furent resserrés dans leurs murs, et des assauts réitérés les menacèrent à chaque instant des plus cruels désastres. D'un autre côté les partisans de Casim avaient beaucoup perdu de leur zèle ; tout ce qu'ils firent pour lui, ce fut de l'empêcher de tomber au pouvoir de ses ennemis, en lui donnant les moyens de sortir secrètement de Tolède et de gagner les montagnes. Aussitôt après, la ville ouvrit ses portes. Téman désarma tous les habitans ; et leur promit d'intercéder pour eux auprès du roi.

Abderahman avait fidèlement gardé le pacte qu'il avait fait avec Froïla ; mais après la mort de ce prince, qui périt par les mains de ses parens conjurés contre lui, Aurèle, son successeur, entreprit de se soustraire au tribut ; du haut de ses montagnes il semblait défier toute la puissance des Musulmans. Ceux-ci, conduits par Nadhar et par Zeid ben Aludhâh, poursuivirent les chrétiens dans leurs retraites, les vainquirent en plusieurs rencontres, et firent beaucoup de captifs, qu'ils emmenèrent à Cordoue. Aurèle s'estima heureux pour lors d'obtenir le renouvellement de la trêve et le rétablissement de l'ancien traité. Ainsi l'Espagne fut tranquille au nord ; du côté du midi, les rebelles, ou plutôt les bandits, qui avaient appelé Abdelgafir, partout repoussés, partout vaincus, n'osaient

quitter les montagnes où ils s'étaient réfugiés ; ou, s'ils tentaient quelquefois de descendre dans la plaine pour se procurer des provisions, ils ne manquaient jamais d'expier leur témérité par la perte de beaucoup d'entre eux. Le roi , qui attachait peu d'importance à cette guerre de montagnes , laissait aux alcaïdes de Ronde et des villes voisines le soin de la terminer et de réduire les rebelles ; et il profita du repos que ses victoires avaient procuré au reste de l'Espagne pour réparer les fortifications de Cordoue et y construire un château. Cependant ces rebelles , qu'il avait trop méprisés , reçurent de nouveaux secours et devinrent plus entreprenans. Comme ils entretenaient des relations suivies avec l'Afrique , ils surent qu'un débarquement de troupes maures , sous les ordres d'Abdallah el Sekelebi , devait avoir lieu sur la côte orientale ; et ils combinèrent si bien leur plan d'hostilités, que, tandis que le débarquement s'opérait, et que, pour résister à ces nouveaux ennemis dont la renommée avait exagéré le nombre et la puissance , Abderahman lui-même marchait en personne à la tête des troupes ; ils se présentèrent dans les champs d'Estepa , remportèrent sur les alcaïdes de Baëza et de Carmone des avantages signalés, et parvinrent , par cette victoire , dont la malveillance , toujours active , grossissait beaucoup

l'importance , à jeter jusque dans Séville des semences de trouble et de révolte. Un scheik , nommé Hayûn ben Salem , offrit à Abdelgafir de lui livrer cette ville aussitôt qu'il se montrerait devant elle.

L'expédition de Sekelebi ne fut point heureuse ; l'alcaïde de Tortose avait promptement donné avis du débarquement à ceux de Tarragone et de Barcelone. Ces trois alcaïdes , réunissant leurs forces , avaient enveloppé les Africains et en avaient tué la plus grande partie. Le reste voulut se rembarquer ; mais la flotte de Tarragone avait brûlé leurs vaisseaux , de sorte qu'ils furent presque tous forcés de se rendre. Le plus petit nombre s'échappa à travers les montagnes ; Abderahman n'eut , en arrivant , que des éloges et des récompenses à donner aux soldats et aux généraux. Abdelgafir ne sut point profiter de cette leçon ; il marcha sur Séville. A peu de distance de la ville , il rencontra un détachement des troupes du roi , commandé par Casim , fils du wali Abdelmélîc. Chargé par son père d'aller à la découverte , ce jeune homme était tombé au milieu d'un parti ennemi ; l'aspect imprévu d'un danger imminent troubla ses esprits , et il s'enfuit avec précipitation. Son père le vit arriver , et , transporté de colère , il le perça d'un coup de

sa lance; meurs, lâche, lui dit-il; car tu n'es point mon fils, tu n'es point de la noble race de Méruân. Les rebelles ne tardèrent pas à paraître; le combat, engagé aussitôt, ne finit qu'à la nuit. Abdelmélîc resta maître du champ de bataille. Comme l'obscurité favorisait la retraite des vaincus, Abdelgafir ne se voyant pas poursuivi, et comptant sur les promesses d'Hayûn ben Salem, forma le hardi projet de s'emparer de Séville: Abdelmélîc l'avait deviné. Après quelques heures de repos, il se remit en marche, et il arriva sur les bords du Guadalquivir au moment où les rebelles commençaient à se montrer. Le combat s'engagea de nouveau; par malheur Abdelmélîc fut gravement blessé, ce qui ralentit l'ardeur de ses troupes. Les ennemis s'en aperçurent, et, soutenus par les révoltés de l'intérieur, qui s'étaient emparés des principaux postes, ils entrèrent triomphans dans la ville; mais leur joie fut courte. Abdelmélîc, malgré sa blessure, donna aux soldats l'ordre d'avancer; et, soutenus à leur tour par les efforts des habitans fidèles, ils pénétrèrent la même nuit dans Séville. Abdelgafir, trop faible pour résister, pilla les dépôts d'armes, le palais du roi, celui d'Abdelmélîc, et il se retira avant le jour, suivi des traîtres qui l'avaient appelé, et qui recueillaient un fruit si amer de leur perfidie.

Cette guerre n'était point dangereuse , mais elle fatiguait les peuples, qui, sans cesse exposés au vol , à l'incendie et au meurtre , ne se livraient qu'en tremblant aux travaux de l'agriculture : Abderahman résolut de la terminer. Il voulait d'abord marcher seul avec ses Zénètes, pour-suivre les rebelles et les détruire. L'hagib Temam arrêta cet excès de dévouement et de zèle , qui pouvait exposer des jours précieux à l'état , et il le fit consentir à attendre l'arrivée de toutes les troupes qui étaient convoquées. Abdelgafir, ayant appris qu'une armée nombreuse se réunissait à Cordoue , songea à regagner les montagnes , qui depuis si long-temps lui servaient de retraite ; pour cela il fallait repasser le Guadalquivir. Ses officiers croyaient plus prudent de s'enfoncer dans la Sierra-Morena, d'où l'on était plus voisin ; l'avis du chef ayant prévalu , le fleuve fut traversé près de Lora ; mais à peine étaient-ils parvenus aux environs d'Ecija et sur les bords du Xénil, qu'ils furent atteints par la cavalerie d'Abderahman , qui depuis Lora les suivait pas à pas. En même-temps les walis d'Elvire et de Tadmir , qui s'étaient mis en marche pour leur couper la retraite , parurent du côté opposé et les attaquèrent en flanc. Les rebelles combattirent pendant quelque temps avec assez de courage ; mais enfin , accablés par

le nombre, ils cessèrent de faire résistance, et ils cherchèrent leur salut dans la fuite. Les vainqueurs en firent un horrible massacre. An de J. C. 772.
De l'hégire, 156. Abdelgafir, Hayûn ben Salem, plusieurs autres chefs, cinquante des principaux cavaliers africains, se trouvèrent du nombre des morts. Ainsi finit cette guerre, qui avait duré environ six ans.

Abderahman alla voir à Séville le brave Abdelmélîc, que ses blessures, et plus encore le regret de la mort de son fils, retenaient dans son lit. Il chercha à le consoler par des paroles pleines de douceur; il lui recommanda de ne point se laisser abattre par le souvenir d'un mal qui n'avait point de remède; et, pour lui prouver combien il estimait ses services, il lui donna le ~~gouvernement de~~ ~~Sarragosse et de toute l'Es-~~pagne orientale (1). Voulant aussi prévenir les entreprises que les émirs d'Afrique pourraient encore tenter par ordre des califes d'Orient, il envoya Temam à Tortose et à Tarragone, pour faire construire des vaisseaux capables de garder les côtes d'Espagne. Il établit aussi

(1) C'est de cet Abdelmélîc ben Omar, *Omaris filius*, que les anciennes chroniques ont fait leur roi *Marsille*, si fameux dans les romans de chevalerie, et dont le nom vivra tant qu'on lira l'Arioste. Telle est du moins l'opinion très-plausible de M. Conde.

des arsenaux de construction à Carthagène et à Séville; il ordonna pareillement qu'il y eût toujours des vaisseaux appareillés à Cadix, Algéziras, Almugnecar et Almería. Il nomma à l'emploi d'amiral ou émir de la mer son hagib Temmam, qui lui avait donné tant de preuves de talent et de zèle.

Deux ans s'étaient écoulés sans que la paix eût été troublée. Tout à coup, dans la ville de Sarragosse, un insensé, sans moyens, sans génie, sans partisans, nommé Husein, mécontent de son sort parce qu'après lui avoir repris une alcaïdie peu importante on le laissait vivre obscurément dans la retraite, se mit à parcourir les rues et les places publiques, tâchant de persuader au peuple qu'il ne fallait payer au roi aucune sorte d'impôts, puisqu'il n'employait leur produit qu'à faire la guerre aux Musulmans, et à soustraire l'Espagne à la domination des califes abbassides, ses véritables maîtres. Le wazir (1) de Sarragosse, instruit à temps des manœuvres

An de J. C.
774.
De l'hégire,
156.

(1) On appelait *wali* le gouverneur d'une province ou même celui d'une grande ville; *alcaïde*, le gouverneur d'une petite ville, d'un fort, d'un château ou d'une contrée dépendante d'un grand gouvernement; *wazir* (dont nous avons fait vizir), le vice-gouverneur, le lieutenant du wali ou de l'alcaïde. Chaque wali avait un nombre plus ou moins grand de wazirs, suivant l'é-

séditieuses d'Husein, qui avait réussi à séduire la populace, fit entrer secrètement quelques troupes que lui avaient envoyées les alcaïdes de Huesca et de Tudela, s'empara de la personne du coupable et lui fit trancher la tête. Cet acte de sévérité dont il rendit compte au roi, qui l'approuva, inspira aux mutins une terreur salutaire, et ramena la paix dans la ville.

Depuis long-temps les provinces d'Espagne, démembrées de l'empire d'orient, avaient conquis, avec l'indépendance, un gouvernement dont la forme régulière promettait plus d'avantages, et donnait aux institutions plus de stabilité. Le calife d'orient n'avait fait ni pu faire aucun utile effort pour rétablir sa domination sur ces régions éloignées. Les nombreux partisans de l'ancienne dynastie, unissant l'intérêt de leurs vengeances particulières à l'intérêt de leurs princes, pouvaient encore ébranler ou renverser un trône mal affermi; toute la force du calife était dans l'armée : il ne pouvait donc disposer de l'armée pour des expéditions lointaines. Il avait d'ailleurs transféré de Damas à Bagdad le siège de son empire; et, s'éloignant encore plus de l'Espagne, il semblait avoir perdu le désir de

tendue et l'importance de son gouvernement. Le premier wazir commandait en l'absence du wali.

la rattacher à ses domaines. Ainsi Abderahman avait été favorisé par le plus heureux concours de circonstances ; car, malgré le dévouement des scheïks qui l'avaient fait venir de Tahart, malgré son courage et son habileté, il aurait probablement succombé sous les armes des Abbassides d'Espagne, si leurs efforts avaient trouvé dans le calife d'orient un appui plus solide. L'expédition d'Aly ben Mogueith, celle d'Abdelgafir el Meneksi, celle du Sekelebi, devaient lui faire craindre de trouver en Afrique des ennemis plus dangereux que le calife lui-même ; mais la fortune voulait qu'il pût consolider son ouvrage. Les idées d'indépendance qui avaient fait agir les scheïks de l'Espagne vinrent germer à leur tour au milieu des peuplades africaines ; chaque émir se fit souverain. Le calife, il est vrai, fut encore regardé par eux comme chef de la religion, comme premier pontife ; mais ils cessèrent de reconnaître en lui la puissance temporelle. Dès ce moment l'Espagne n'eut rien à redouter de l'Afrique ; ces nouveaux princes, tout occupés de consolider leurs usurpations, ne pouvaient songer à de nouvelles conquêtes. L'Afrique sous un seul maître aurait inondé l'Espagne de soldats ; divisée en petits états indépendans, elle s'était interdit toute grande entreprise.

Libre des soins de la guerre, le roi s'occupâ

de l'éducation de ses enfans. Suleyman, l'aîné de tous, celui que la nation croyait destiné à l'empire, fut envoyé à Tolède, avec le titre de wali, afin qu'il mît en pratique l'art de gouverner; Abdalla, son frère, dut aux mêmes causes le gouvernement de Mérida. Abderahman, qui ne voulait pourtant pas exposer ses peuples à souffrir de leur inexpérience, leur adjoignit pour wazirs des hommes connus par leur sagesse et leurs lumières. Mais de tous ses enfans celui que le roi aimait le plus, c'était Hixêm, le fils de la sultane Howara, qui conservait encore, et qui garda, tant que ce prince vécut, l'empire qu'elle tenait sur lui de son amour. Il est vrai que le jeune Hixêm était rempli de qualités aimables; et les penchans vertueux qu'il montra dès l'âge le plus tendre, donnant de lui les plus belles espérances, pouvaient avoir déterminé dans le roi ce sentiment de préférence. C'était par les douces jouissances de la tendresse paternelle, qu'Abderahman cherchait à se délasser des fatigues du gouvernement. Retiré avec son fils chéri dans ses jardins de Cordoue, il se plaisait à partager les jeux de son enfance; souvent il l'emmenait à la chasse aux oiseaux. (1)

(1) Le roi aimait beaucoup ce genre de chasse. On raconté même à ce sujet que dans une de ses expéditions

Il y avait environ quatre ans que la paix se soutenait en Espagne, et tout paraissait concourir pour en assurer la durée. Dans les provinces musulmanes, les factions étaient abattues, et, s'il existait encore quelque mécontent, il ne pouvait rien entreprendre, parce qu'il manquait de tous les moyens de succès. Dans les Asturies, les peuples, d'abord armés contre leur prince, avaient enfin subi le joug d'une autorité tutélaire, qui, seule, pouvait défendre leurs autels et leur liberté. Silo, successeur d'Aurèle, s'était soumis, comme ses prédécesseurs, à payer à Abderahman le tribut ordinaire; il pensait avec raison qu'à la faveur de la paix, prix de ce subside, la nation augmentait ses forces avec sa population, sa richesse ou son industrie, et qu'il ne fallait ensuite qu'une circonstance heureuse pour l'affranchir de l'impôt. Sentant approcher le terme de sa carrière, et voulant prévenir, s'il était possible, les discussions qui pourraient s'élever sur le choix de son successeur, il avait appelé à sa

il vit une bande de grues s'abattre dans un vallon voisin du lieu qu'il traversait avec son armée, et qu'il partit aussitôt pour les prendre avec ses fauconniers qui le suivaient toujours, ce qui le fit appeler le sacre de Coraïx. On se souvient qu'Abderahman était de la tribu arabe de Coraïx.

cour le jeune Alphonse, fils de Froïla, et il l'avait admis d'avance au partage du trône qu'il était dans l'intention de lui laisser tout entier après sa mort. Ce prince annonçait déjà les qualités qu'il devait déployer un jour; les grands et le peuple avaient applaudi au choix de Silo.

Il semblait donc que la discorde bannie ne troublerait pas le commencement du règne qui se préparait. Tout à coup un ennemi puissant, qui n'était attendu de personne, parut sur les frontières d'Espagne, et ses légions nombreuses couronnèrent les Pyrénées; de là, elles descendirent comme un torrent vers les plaines fertiles que l'Ebre arrose dans son cours; et toutes les villes de ces contrées, depuis les sources du fleuve jusqu'à la mer, se hâtèrent d'ouvrir leurs portes. Cet ennemi, c'était Charlemagne. Quel motif l'avait attiré en Espagne? L'histoire de son temps, horriblement défigurée par les chroniques, et surtout par les romans de chevalerie qui ont si long-temps dominé sur la littérature et glissé partout leurs fictions, n'a pu nous transmettre que des notions incomplètes, inexactes ou fausses. Fut-il appelé en Espagne, comme certains historiens nous l'ont dit, par des scheïks arabes ou africains qui voulaient se soustraire au pouvoir d'Abderahman? Mais quels furent ces scheïks? Quelle puissance

fut élevée par Charlemagne ? Quels états se séparèrent du royaume de Cordoue ? Ces historiens parlent du gouverneur de Sarragosse. Etrange assertion ! Ce gouverneur était Abdelmélis , depuis vingt ans dévoué à son prince , et constant dans sa fidélité jusqu'au tombeau. D'autres ont dit que les chrétiens d'Espagne avaient imploré son secours ; mais pourquoi dans ce cas aurait-il combattu contre eux ? Pourquoi tous les habitans des Pyrénées , irréconciliables ennemis des Musulmans , l'étaient-ils aussi de Charlemagne ? Pourquoi , tous réunis contre lui , auraient-ils attaqué son armée ? Pourquoi aurait-il , lui-même , pris et démantelé leurs places ? Sera-ce donc au zèle de ce prince pour la religion de ses pères qu'il faudra attribuer cette expédition , ou bien seulement à son ambition de gloire et de pouvoir ? Le temps des croisades et l'esprit qui les excita étaient encore éloignés ; il l'était surtout lui-même de ces idées d'intolérance qui le rendirent le tyran des Saxons. Charlemagne sentait en lui le cœur d'un héros ; bien au-dessus de ses contemporains par son génie , qui lui montrait alors ce que les hommes n'ont découvert que plusieurs siècles après , le désir des conquêtes devait l'agiter , l'orgueil des victoires devait plaire à son âme. L'Espagne offrait à ses armes un vaste champ,

il s'y jeta. L'événement semble dire qu'il n'avait pas de plan arrêté; car, après avoir conquis l'Aragon et la Catalogne, il reprit le chemin de ses états sans laisser en Espagne aucun établissement qui annonçât le dessein de conserver cette conquête. Les Aquitains et les Navarrais l'attendaient au passage de Roncevaux; ils avaient à venger leurs injures et la ruine de leurs villes. Ils le laissèrent s'engager dans les gorges profondes des Pyrénées. Tout à coup sortant de leurs rochers, ils l'attaquèrent, vainquirent son armée, pillèrent ses bagages, et se chargèrent des riches dépouilles que ses soldats avaient apportées des rives de l'Ebre. Les Arabes, et même les Espagnols prétendent à l'honneur de cette victoire; il n'appartient ni aux uns ni aux autres: les Français de la Seine ne furent vaincus que par les Français (1) de l'Adour et de la Garonne.

An de J. C.
778.
De l'hégire,
162.

(1) Mariana, suivi par M. Depping dans son histoire générale, place cet événement en l'an 802. Il suppose, ou du moins il faudrait supposer, pour que cette date fût exacte, que Charlemagne est venu deux fois en Espagne, ce qui est contraire au témoignage de l'histoire. En 801 et 802, il envoya bien des troupes dans la Catalogne, mais il n'y vint pas; ce fut son fils Louis, duc d'Aquitaine. Mariana est sur ce point fortement réfuté

A peine Charlemagne s'était-il retiré , que les troupes d'Abderahman reprirent Sarragosse, et les autres villes que dans sa course rapide il avait emportées ; tout rentra dans l'ordre. Peu de temps après, Abderahman intervint dans les affaires des Asturies. Après la mort de Silo , la nation avait confirmé l'élection d'Alphonse ; mais Mauregat , son oncle , fit valoir ses prétentions à la couronne. Il était fils d'une esclave maure (1) et d'Alphonse le catholique ; par ses

par le critique Masdeu. Nous avons suivi l'opinion commune, qui est aussi celle de M. Conde et de ses Arabes, avec la seule différence que M. Conde dit avec ses originaux que la défaite de Charlemagne fut l'ouvrage des généraux d'Abderahman.

(1) Les historiens espagnols et français ont beaucoup disserté sur l'étymologie du nom de Mauregat. Les premiers veulent qu'il signifie *chat d'une Maure* ; ce qui paraît dénué de tout fondement ; d'autres supposent qu'il appartenait à cette peuplade extraordinaire qui, durant plusieurs siècles, a vécu dans un canton de la Vieille-Castille, inconnue à ses voisins et différente par les mœurs et par le costume, des Espagnols de tous les âges. Ces hommes qui existent encore au même lieu, près d'Astorga, s'appellent *Maragatos*. C'est aller chercher bien loin une étymologie. L'opinion de M. de Chénier est plus raisonnable et plus naturelle : il suppose tout simplement que Mauregat signifie *Maure-goth*. Ce

inclinations et ses goûts, il appartenait tout entier à la nation de sa mère. Il adressa une députation au roi de Cordoue ; celui-ci lui envoya , dit-on , une armée dont la présence suffit pour lui aplanir le chemin du trône. Mauregat maintint les traités (1) existans.

Ce fut à peu près vers ce temps que le fils de Jusuf, Muhamad Abul Aswad , s'échappa de sa

peut être en effet par l'altération des mots latins *Mauræ Gothus* (*filius*) que ce nom s'est formé ; ou bien encore il peut venir de ces autres mots : *Mauræ catulus*. On sait que *catulus* veut dire petit chien , mais il s'employait aussi pour désigner le petit d'un animal quelconque ; et il serait possible qu'on s'en fût servi par mépris pour le fils de l'esclave musulmane , tout comme les musulmans donnent assez généralement aux chrétiens le nom de chiens.

(1) On a vu quels étaient ces traités , et en quoi consistait le tribut , qui très-vraisemblablement avait été modéré après les cinq premières années. Plusieurs historiens ont dit néanmoins que , pour prix des secours obtenus d'Abderahman , Mauregat se soumit à un tribut annuel de cent jeunes filles ; mais il y a toute apparence que c'est en haine de ce prince qu'on a fait ce conte. Les Arabes ne parlent nullement d'un pareil tribut , ce qui doit convaincre qu'il n'a pas existé. Il aurait été d'ailleurs bien difficile , impossible peut-être de trouver tous les ans dans les Asturies , dont les habitans en général ne sont pas beaux , cent jeunes filles dignes d'entrer dans les

prison de Cordoue. Il méritait la liberté par la constance et l'adresse qu'il avait mises à l'acquérir, mais il ne sut pas en faire un bon usage; et la fortune, en l'abandonnant, le réduisit presque au point de regretter l'obscur tour où il avait passé tant d'années. Les premiers temps de sa détention avaient été très-rigoureux; mais tout finit par se relâcher, et soit que le cœur

harems des possesseurs de la belle Andalousie. Ce qui peut avoir donné lieu à cette historiette, c'est qu'Abderahman favorisa de tout son pouvoir les mariages et les alliances entre les chrétiens et les mahométans. Habile politique, il voulait aider aux progrès du relâchement parmi les peuples conquis, et il savait que par cette tolérance il ne manquerait pas d'y réussir : il était sûr au moins qu'une grande partie des enfans qui naîtraient de ces mariages appartiendraient à l'islamisme. C'est peut-être de ce temps que date cette opinion vulgaire, mais fortement enracinée en Espagne, que dans les mariages les garçons appartiennent plus particulièrement à la mère, et les filles au père. Cela pouvait avoir été ainsi réglé pour donner à chacun des époux la faculté d'élever dans sa croyance quelques-uns des enfans. Quoi qu'il en soit, Mauregat entra dans les vues du roi de Cordoue; et c'est incontestablement à la condescendance peu religieuse de ce prince qu'il faut attribuer la supposition du tribut de cent jeunes filles. Ces filles, qui suivaient leurs époux musulmans, pouvaient bien être regardées comme livrées en exécution des clauses d'un tribut onéreux.

de ses geôliers se fût amolli , soit que leur vigilance se fût lassée , il n'était plus aussi étroitement gardé. Il arriva même au bout de quelques années que , touchés de son infortune , ses gardiens crurent pouvoir sans danger le faire jouir de la lumière et d'un air plus pur. Le rusé Muhamad , conduit au grand jour , feignit d'être aveugle , comme s'il eût perdu la vue par une longue privation de la faculté d'en exercer l'organe ; et il contrefit l'aveugle si bien que tous y furent trompés. Un an se passa sans que Muhamad se fût jamais trahi , quelque soin qu'on eût pris de l'observer ; de sorte que ses gardiens , convaincus de son état de cécité absolue , le laissaient sortir de sa prison , principalement dans l'été , et le faisaient entrer dans une salle basse de la tour , où même on lui permettait parfois de passer la nuit , quand il faisait très-chaud ; enfin on poussait la complaisance jusqu'à souffrir qu'il descendît à la citerne chercher de l'eau pour ses ablutions. Muhamad avait remarqué que les fenêtres par lesquelles s'éclairait l'escalier de la citerne étaient fort peu élevées au-dessus du sol. Il communiqua à d'anciens amis de son père , qui l'allaient voir quelquefois , le projet que cette observation lui avait fait naître , et ceux-ci ne manquèrent pas de l'exciter à saisir l'occasion qui s'offrait à lui

de ravoïr sa liberté. Un soir que la chaleur était excessive, que tous ses gardiens étaient allés se baigner dans le Guadalquivir, que, jusqu'aux domestiques de la prison, tous s'étaient absentés, et qu'il était resté seul dans la salle basse où il avait coutume de passer la journée, sous la garantie de sa cécité, il profita de ce moment favorable, et, se suspendant par les mains à l'une des fenêtres de l'escalier des citernes, il se laissa glisser heureusement jusqu'à terre, passa le fleuve à la nage, prit sur la rive opposée des habits et un cheval que ses amis tenaient depuis longtemps préparés, s'éloigna rapidement de Cordoue, évita les routes fréquentées, et parvint enfin à Tolède, où les mêmes amis lui procurèrent un asile. Il n'y passa que peu de jours; de là, bien pourvu d'or et de provisions, il tourna du côté de Jaën et pénétra dans les montagnes qui avoisinent cette ville. Il y trouva le reste des rebelles et des bandits qui avaient survécu aux désastres de leurs chefs ou à leurs propres défaites : ils le mirent à leur tête. Cependant, les gardes de Muhamad, craignant d'être punis, gardèrent pendant assez long-temps le secret de son évasion; lorsqu'enfin cet accident fut connu, le roi se hâta d'envoyer des ordres aux alcaïdes de Segura, d'Elvira et de Jaën, pour qu'ils se missent à la poursuite de Muhamad. « Je crains

» bien, dit Abderahman, que la fuite du prétendu
» aveugle ne fasse répandre beaucoup de sang.
» Ainsi l'a permis la sagesse divine ; elle veut par
» là nous apprendre que le bien qu'on fait aux
» méchans produit toujours un mal pour les
» bons. »

En effet le feu de la révolte ne tarda pas à éclater. De toutes parts les mécontents accouraient se ranger sous les drapeaux du fils de Jusuf ; six mille hommes bien armés , et surtout aguerris , se furent bientôt rassemblés sur les hauteurs de Casorla et de Segura. D'un autre côté, le frère de Muhamad , Casim, qui , depuis qu'il s'était échappé de Tolède , s'était tenu soigneusement caché , reparut sur les montagnes de Ronda. En même temps , Hafila , autre chef de bandits , se fit voir dans les environs de Jaën. Ces divers partis de rebelles eurent soin d'éviter les actions générales ; ils se contentaient d'occuper les hauteurs, où ils ne craignaient pas la cavalerie. De cette manière , ils atteignirent leur but, qui était de faire durer la guerre , comptant toujours sur les événemens que le hasard pourrait amener. Le roi, qui voulait au contraire la terminer au plus tôt, donna ordre à ses généraux de traverser et de battre en tous sens les montagnes , pour forcer les bandits à en sortir. Le projet d'Abderahman ayant réussi , on leur livra

bataille et on en tua quatre mille , le reste prit la fuite ; mais une partie périt encore au passage de la rivière. On avait conseillé à Muhamad avant l'action , de se confier à la générosité du roi , et il avait répondu que , bien qu'il sût d'avance à quoi cette guerre devait le conduire , il se sentait entraîné par sa destinée , plus forte que lui. Cette défaite des rebelles eut lieu dans les environs de Castulona , près de la rivière de Guadalimar.

An de J. C.
784.
De l'hégire.
168.
4^e Jour de
Rabié I.

Muhamad se retira dans l'Algarbe. Le roi , qui ne voulait point laisser son ouvrage imparfait , ne revint pas à Cordoue , et il se rendit à Mérida pour être mieux à portée de prendre le parti le plus convenable d'après les circonstances. Les alcaïdes de Béja , d'Alcantara et de Badajoz lui offrirent de finir cette guerre en exterminant le reste des rebelles ; le roi accepta les services des deux derniers , et renvoya l'autre à son gouvernement. Les deux alcaïdes , jaloux de répondre à la confiance d'Abderahman , poursuivirent Muhamad sans relâche ; il fut mis en déroute toutes les fois qu'il attendit ses ennemis , ou que ceux-ci purent l'atteindre. Les bandits , voyant que la fortune lui avait tourné le dos , l'abandonnèrent tous jusqu'au dernier. Errant , fugitif , caché sous d'obscurs déguisemens , il passa quelque temps à Coria ; ne s'y croyant pas en sûreté , il s'enfonça

An de J. C.
785.
De l'hégire,
169.

dans l'épaisseur des bois, où il demeura plusieurs mois comme une bête fauve, jusqu'à ce que, totalement défiguré par ses longues misères, il se rendît à Alarcon, où il mourut. Casim, son jeune frère, et le bandit Hafila, ne réussirent pas mieux. Ils s'étaient fortifiés dans les montagnes de Murcie; mais les walis de la contrée, ayant réuni leurs forces sous le commandement d'Abdallah, fils d'Abdelméléc ben Omar, les défirent complètement. Hafila fut tué, et sa tête envoyée au roi; Casim fut pris vivant et lui fut présenté à Cordoue. Pour la troisième fois il eut pitié de ce malheureux, qui, prosterné contre terre, implorait sa clémence. Non-seulement il lui accorda la vie, mais il lui rendit encore la liberté; il lui donna même quelques possessions, aux environs de Séville, afin qu'il pût vivre honorablement.

L'heureux Abderahman n'avait plus d'ennemis; à Tolède, à Mérida, à Séville, à Sarragosse, à Valence, son autorité était reconnue; et il en rendait le poids si léger, que sous le joug du despotisme, chacun pouvait se croire indépendant et libre. Jusuf, Samail n'étaient plus; tous ces scheiks, révoltés au nom des Abbassides, pour avoir dans les troubles une occasion de fortune, avaient péri sur l'échafaud ou dans les combats; les bandits des montagnes avaient disparu; l'ha-

bitant des plaines ne craignait plus la perte de ses moissons; les guerriers avaient obtenu des récompenses; la justice suivait un cours facile : tous bénissaient l'héritier des Omeyas, tous voyaient dans Abderahman le restaurateur de l'empire et le soutien de l'islamisme. En se rendant accessible et propice à tous ses sujets, en honorant son Dieu par toutes les solennités du culte, il voulut mériter ces deux titres que lui décernait la reconnaissance publique. Il augmenta le nombre des cadis ou des juges; apporta tous ses soins à choisir pour ces postes si importants et trop dédaignés par ce monde frivole, qui n'attache de prix qu'à ce qui a de l'éclat, des hommes d'une probité et d'une sagesse éprouvées, et garantit ainsi à la nation, autant qu'il était en lui, la protection immédiate de la loi. Il établit ensuite un grand nombre d'écoles pour l'instruction de la jeunesse; il recommanda qu'on lui inculquât d'abord les principes de la religion, et qu'on tournât après son esprit vers la science et les lettres, montrant lui-même combien il les estimait, par l'appui constant qu'il avait accordé aux savans et aux poètes.

La doctrine qu'on suivait alors en Espagne était celle de El Auzeï de Damas, apportée de l'Orient par Saxato ben Salema, qui avait été dis-

ciple d'Auzeï, et que pour cette raison on appelait Damasquin, quoiqu'il fût andalous. Comme toutes les religions, le mahométisme a produit plusieurs sectes. On dirait que l'étude des matières religieuses n'est jamais désintéressée de la part de ceux qui s'y livrent. Le désir de la fortune ou de la réputation s'y trouve presque toujours mêlé, et cette passion de gloire ou de richesse produit chez les Musulmans, comme chez les autres, les mêmes résultats. Cependant les Musulmans, plus sages que nous, il faut en convenir, n'ont que deux sectes principales, celle des *Sonnites*, et celle des *Schiïtes*, qui rejettent l'autorité des traditions morales que les premiers admettent. Les Sonnites reçoivent les traditions, autant sur les points fondamentaux de la religion que sur la nature du califat. Les Schiïtes s'attachent scrupuleusement au texte du Coran, ne suivent que ses préceptes et pensent que le califat appartient à la famille du prophète, par un droit naturel et positif, non soumis aux atteintes de l'opinion des peuples. Aussi regardent-ils comme des usurpateurs Abu Becr, Omar et Othman, et c'est dans Aly seul qu'ils trouvent le vrai successeur de Mahomet. Cette diversité de sentimens a rendu ennemis les Sonnites et les Schiïtes, et les catholiques ne haïssent pas plus les protestans, que les traditionnaires, tels que les Otto-

mans, ne haïssent les sectateurs d'Aly (1). Ils s'accusent réciproquement d'altérations, de faux commissur le texte, et ces accusations ont produit tous les excès de l'intolérance. Les Persans sont alydes, et par conséquent hérétiques, suivant les Turcs qui sont sonnites. Les Africains et spécialement ceux de l'Occident sont les plus raisonnables, puisqu'ils admettent avec les uns l'autorité des traditions de Mâhomet, et qu'ils pensent avec les autres qu'Aly était son successeur légitime. Les Sonnites sont tous d'accord sur le fond des traditions, quoiqu'ils diffèrent entre eux dans la pratique suivant la doctrine qu'ils suivent; ils pensent au reste que toutes leurs doctrines traditionnelles sont également bonnes (2).

Abderahman attacha à chaque mosquée des hommes destinés à expliquer le Corân au peuple, et à faire le service intérieur; et, comme il savait

(1) Un article du code sonnite porte qu'on est plus agréable à Dieu en tuant un seul schiite qu'en donnant la mort à trente-six chrétiens.

(2) On en compte quatre : celle d'Haniffa, suivie par les Ottomans, celle de Malec suivie par les Africains, celle de Safei adoptée par les Arabes, et celle d'Hanbal. Ce dernier a paru si austère qu'il est presque abandonné. Les écrits de ces quatre principaux docteurs ont produit beaucoup de commentaires. Celui de El'Auseï fut suivi en Espagne jusqu'à ce que celui de Malic ben Anas le remplaçât.

que les hommes sont en général peu capables de s'attacher à une religion qui ne frappe point leurs sens par l'appareil de la grandeur et de la magnificence, il fit observer en Espagne toutes les fêtes instituées par le Coran, et leur donna la pompe dont elles étaient susceptibles. Si dans le cours de ses expéditions il faisait quelque séjour dans les villes, il ne manquait jamais de doter ou d'enrichir leurs mosquées, ou d'en faire construire de plus vastes ou de plus magnifiques que celles qui existaient; et, lorsqu'enfin la paix générale lui permit de rentrer à Cordoue, et de se livrer tout entier à l'embellissement de cette ville, qu'il aimait de préférence, il voulut qu'elle renfermât dans son enceinte la plus belle mosquée de l'Espagne, égale en richesse à celle de Damas, supérieure à celle que les Abbassides venaient d'élever à Bagdad, objet d'admiration et de respect comme l'Alaksâ (1) de Jérusalem. On assure qu'Abderahman donna lui-même le

An de J. C.
786.
De l'hégire,
179.

(1) Les Musulmans ne vénèrent pas seulement le temple de la Mecque, qu'ils nomment la Caaba, et que, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, ils croient bâti par Abraham et son fils Ismaël; ils ont un respect presque égal pour un temple de Jérusalem qu'ils appellent Alaksâ, c'est-à-dire éloigné; c'est celui de la résurrection. Ils lui donnent encore le nom de Asahara, le temple du rocher ou de la montagne.

plan de cet immense ouvrage, et que, désirant beaucoup de le voir terminé, il y travaillait de ses propres mains une heure par jour, afin de donner aux ouvriers l'exemple de la diligence. Peut-être n'agissait-il ainsi que par un motif de piété, et pour humilier devant Dieu la suprême puissance de la terre.

C'était le fils d'Abdelmélîc, Abdallah, qui avait eu le bonheur de finir la guerre civile, en détruisant les dernières bandes des rebelles. Dans l'excès de sa reconnaissance, le roi lui avait promis en mariage sa petite-fille Kathira, fille d'Hixêm. Abdalah regardait comme le plus glorieux prix de ses services l'honneur d'entrer dans la famille du souverain, et il pressait Abderahman de lui tenir sa parole; le roi, qui n'ignorait pas qu'un bienfait n'oblige qu'autant qu'il n'est pas trop attendu, donna les ordres nécessaires pour que le mariage fût célébré, et il se fit à cette occasion dans Cordoue de superbes fêtes, où les habitans unirent leur allégresse aux plaisirs de leurs maîtres.

Après avoir assuré le bonheur d'Abdalah, le roi, dont toutes les pensées avaient pour objet le bien de ses peuples, craignant que la succession au trône ne devînt après lui une source de longues discordes, résolut de se donner un successeur de son vivant, et de le faire solennellement

accepter par la nation , afin de fermer d'avance toutes les voies à l'ambition des prétendans. Dans un état dont la constitution aurait réglé le mode de succéder , et appelé l'ainé des enfans , Suleiman , et à son défaut Abdalah , aurait eu seul le droit de porter la couronne , et la précaution qu'Abderahman voulait prendre aurait été superflue ; mais , dans un gouvernement despotique , le sceptre est rarement héréditaire. Il faut à la nation un dédommagement pour la perte de sa liberté ; courbée durant la vie du prince sous les volontés arbitraires , qui sont le despotisme , elle la reprend à sa mort , parce que la puissance du despote ne lui survit pas. Il est vrai qu'elle semble ne l'avoir reprise que pour avoir la faculté de choisir un maître auquel elle se donne pour un nouveau terme ; encore arrive-t-il presque toujours que l'élection est l'ouvrage de l'armée , dépositaire de la force , et quelquefois des grands , à qui les soldats vendent pour un peu d'or le droit de faire un souverain ; mais , de quelque manière que l'élection se fasse , il n'en est pas moins vrai que la suprême puissance n'a pas d'héritier légitime. Les Arabes d'Espagne avaient reçu de l'Asie leurs principes de gouvernement , et , suivant eux , le trône était électif ; cette maxime politique était même le résultat des croyances religieuses , car ils étaient sunnites.

Abderahman craignit donc que sa succession ne passât à celui de ses enfans qui aurait réussi à se faire le parti le plus fort, et il voulait qu'elle appartînt à celui qui en était le plus digne. Soit prédilection pour Hixêm, ou faiblesse pour sa mère; soit que par sa bonté, sa douceur, ses vertus, ce prince méritât la préférence; soit enfin que le caractère dur et emporté de Suleiman dût faire présager un règne odieux au peuple, ce fut sur Hixêm qu'il arrêta son choix; et, pour le rendre l'élu de la nation, avant la fin de cette même année, il convoqua à Cordoue les walis des six grandes provinces d'Espagne, Tolède, Mérida, Sarragosse, Valence, Grenade et Murcie (1), et ceux des douze villes principales du second ordre, avec leurs wazirs. Quand ils furent tous réunis, en présence de son hagib, du grand cadî, ou chef de la justice, de ses secrétaires et conseillers d'état, il déclara son fils Hixêm wali-alahdi, c'est-à-dire successeur immédiat au trône. Tous ceux qui se trouvaient présens prêtèrent serment d'obéissance et de fidélité au prince Hixêm, en plaçant tour à tour leurs

An de J. C.
786.
De l'hégire,
170.

(1) On voit que ce prince avait réformé la division territoriale faite par l'émir Jusuf. Il n'embrassait plus dans ses états la Gaule narbonnaise; cette division nouvelle était d'ailleurs plus naturelle que la première.

main dans la sienne, suivant l'usage des Arabes. Suleiman et Abdalah, qui avaient assisté à cette cérémonie, si contraire à leurs intérêts, ne donnèrent aucun signe de mécontentement, et aussi long-temps que leur père vécut, ils ne firent entendre aucune plainte, tant il leur inspirait de respect et de vénération.

Peu de temps après, le roi, qui se sentait malade, partit pour Mérida, avec son fils Hixêm, laissant à Abdalah le gouvernement de Cordoue; il espérait que les distractions du voyage, ou le changement d'air et de climat, lui rendraient la santé; mais son heure était arrivée : il mourut

An de J.C.
787.
De l'hégire,
171.
22 de Ré-
bie 2.

après un règne glorieux de près de trente ans. On prodigua les plus grands honneurs à sa cendre, vain dédommagement du néant, où la mort fait rentrer toutes les grandeurs de la terre; mais les nombreux habitans de la ville, tous ceux des campagnes voisines, accourus en foule, accompagnèrent son cercueil, et les larmes qu'ils répandirent sur sa tombe consolèrent les mânes du bon roi.... Son fils Hixêm fit pour lui les prières accoutumées (1).

Abderahman avait fondé à Cordoue un hôtel

(1) Hixêm pria pour Abderahman dans la mosquée, comme chef de la religion; car le calife n'était pas seule-

des monnaies ; il ne changea rien dans la forme ni dans le titre à celles que faisaient fabriquer à Damas les califes , ses prédécesseurs. Toute la différence était dans la date et l'indication du lieu de la fabrication (1).

ment le chef de la nation, il était aussi son premier pontife.

Il paraît au reste que l'usage d'accompagner les morts à leur dernière demeure était général parmi les Arabes, et qu'ils le regardaient même comme un devoir sacré. Lorsque , sept ou huit ans avant, Habib ben Abdelmélic mourut à Cordoue, le roi assista avec ses enfans à son enterrement. C'était un des scheiks qui avaient le plus contribué à le faire régner en Espagne ; le roi n'oublia jamais cet important service. Quand il entra dans la maison d'Habib, il vit le fils du défunt, Hixèm, assis et très-affligé, ne paraissant pas disposé à suivre le convoi de son père. Lève-toi, lui dit alors le roi, et viens avec nous accompagner au tombeau le meilleur de ta race.

(1) D'un côté on lisait ces mots : *Alâ est Dieu, et il n'y a de Dieu qu'Alâ*, avec l'inscription suivante pour exergue : *Au nom d'Alâ, cette pièce a été fabriquée en Andalousie, l'an, etc.* De l'autre côté, on lisait : *Dieu est un, et il est éternel ; il n'a point de père, il n'a point de fils, nul n'est son semblable ;* et pour exergue cette autre inscription : *Mahomet envoyé de Dieu pour faire connaître sa loi, et la rendre triomphante malgré tous les efforts des infidèles.*

Cette année vit encore naître une révolution en Afrique. Edris ben Abdala, descendant d'Aly ben Abi Taleb, après avoir long-temps erré dans les déserts, fuyant les persécutions des Abbassides, fut accueilli par la tribu bérébère d'Aruba; et, par les secours qu'il en obtint, il parvint à s'emparer d'Almagreb, se rendit indépendant du calife de Bagdad, et jeta les premiers fondemens de la puissante monarchie de Fez.

Hixêm avait à peine trente ans, lorsqu'il monta sur le trône; il était d'un caractère fort doux, avait des traits réguliers, une taille majestueuse, un air imposant dont la grandeur était tempérée par la bonté, beaucoup d'amour pour la religion et pour la justice; aussi fut-il surnommé Alhadi-Rhadi, le juste et le bon. Il fut solennellement proclamé à Mérida au milieu de l'allégresse publique, et l'on pria pour lui (1) dans toutes les mosquées d'Espagne. Mais, tandis que la nation se livrait à l'espérance d'un heureux règne sous un excellent prince, les frères d'Hixêm, ne

(1) Le droit d'être désigné dans la prière publique ou la *cholba* n'appartenait qu'au souverain. Cette prière se faisait tous les jours de fête dans les principales mosquées, à haute voix, par le *chatib*, ou prédicateur monté en chaire. Elle contenait des louanges à Dieu, des bénédictions au prophète, et des vœux pour la prospérité, et pour la durée des jours du roi.

gardant plus de mesures , laissèrent éclater des ressentimens qui ne pouvaient manquer d'attirer de nouveau sur l'Espagne tous les fléaux qui l'avaient si long-temps désolée. La moindre des prétentions qu'ils formaient était de gouverner , chacun sa province , avec une autorité indépendante ; et , d'après ce principe de conduite , Suleiman déposa des walis et des alcaïdes , les remplaçant par d'autres qui lui étaient plus dévoués. Abdallah , qui se trouvait alors à Cordoue , poussa de son côté l'audace jusqu'à quitter sa maison pour aller habiter le palais , afin d'affecter la souveraineté ; mais aucun des wazirs de la ville ni des principaux habitans n'alla lui rendre les hommages qu'il attendait ; ce qui lui fit voir qu'il devait peu compter sur l'affection des habitans de Cordoue. Alors , et pour ne pas en venir encore à une rupture ouverte , il demanda à Hixêm la permission de se rendre à son gouvernement de Mérida , ajoutant que les fidèles Cordouans supportaient avec peine l'absence de leur roi. Hixêm ne tarda pas à se rendre à Cordoue ; il y fut reçu avec de grandes démonstrations de joie , et Abdallah réitéra aussitôt sa demande , et , comme le roi lui faisait beaucoup d'instances pour le retenir , il prétexta sa mauvaise santé , disant que l'air de Cordoue lui était contraire ; le roi ayant alors cédé , Abdallah partit le jour même.

Dès qu'il fut arrivé à Mérida, il écrivit à son frère Suleiman, et, sur la réponse de celui-ci, il alla de suite à Tolède pour avoir une entrevue avec lui. Le wazir de Mérida informa le roi sans délai de l'absence de son frère; Hixêm en eut beaucoup de chagrin; mais il ne pouvait qualifier de désobéissance le procédé d'Abdallah, sans le punir; il ne pouvait non plus le tolérer publiquement, sans montrer de la faiblesse. Il prit le parti, humain, mais impolitique, de supposer et de dire, en répondant au wazir et le remerciant de son zèle, qu'Abdallah l'avait prévenu de son départ. Les deux frères, réunis à Tolède, et plus que jamais remplis de leurs désirs d'indépendance, ne s'occupèrent qu'à chercher dans la force des moyens de succès. Le wazir de Tolède, Galib ben Temam, non moins loyal que celui de Mérida, essaya de détourner les princes de leurs desseins coupables. Suleiman, offensé de la liberté généreuse avec laquelle il s'exprima, le fit charger de fers. Il n'était plus possible au roi de dissimuler; mais, répugnant encore à déployer l'appareil de l'autorité, il demanda compte à son frère des motifs qui l'avaient porté à traiter si mal un homme d'autant de mérite que son wazir. Suleiman, pour toute réponse au messenger d'Hixêm, fit sortir Galib de prison, et, l'envoyant au supplice en présence même de ce messenger,

il lui dit, transporté de colère : « Va dire à ton » maître qu'il nous laisse commander dans nos » petites provinces , et ce sera encore une bien » faible indemnité du tort qu'il nous a fait ; dis- » lui surtout qu'il se garde à l'avenir de donner ici » des ordres : tu en as pu voir l'effet. »

Hixém ne put contenir son indignation ; et, se reprochant amèrement d'avoir, par trop de bonté, causé la mort de l'innocent wazir, il déclara ses deux frères ennemis de l'état, fit défense à tous ses walis et à tous ses alcaïdes de les recevoir dans les places où ils commandaient, et de leur accorder aucune assistance. Pour ne point laisser cette déclaration sans effet, il rassembla vingt mille cavaliers et se mit à leur tête. Suleiman, de son côté, sortit de Tolède, dont il confia la défense à son fils et à son frère Abdallah ; et, parvenu à réunir environ quinze mille hommes , il alla à la rencontre de l'armée royale.

Le roi avait été informé quelque temps auparavant que Saïd ben Huseïn, wali de Tortose, avait refusé de recevoir dans la ville le successeur destiné à le remplacer ; et il avait ordonné au wali de Valence de châtier cet acte de rébellion. Ce gouverneur, joignant à sa cavalerie celle de Murviedro et de Nules , qu'il prit en passant, s'était promptement disposé à remplir les intentions du roi. Saïd ben Husein, qui voulut dispu-

An de J. C. 788.
De l'hégire, 172. ter les approches de Tortose, avait été vaincu ; malheureusement les vainqueurs , tombant dans une embuscade , perdirent le fruit de la victoire , et le wali de Valence fut atteint lui-même d'une blessure mortelle. Hixêm , qui craignit que la nouvelle de cet échec n'augmentât l'audace de ses frères , et qui prétendait leur montrer au contraire par un acte de vigueur qu'il ne composait pas avec la révolte , envoya au secours de l'armée de Valence les troupes de Grenade et de Murcie , et il n'en continua pas moins la guerre que lui-même avait entreprise.

An de J. C. 789.
De l'hégire, 173. Les deux frères se rencontrèrent près de Bulche ; l'action fut vive et sanglante ; mais à la fin Suleiman , vaincu , ne sauva du massacre les débris de ses troupes qu'à la faveur de la nuit. L'armée du roi marcha immédiatement sur Tolède. Suleiman , quoique défait , n'était pas abattu ; il réunit quelques nouvelles bandes , et , descendant des montagnes où il s'était retiré après la victoire d'Hixêm , il parcourut les environs de Cordoue. Mais Abdalah , l'époux de Kathira , sortit de la ville avec un corps de cavalerie , chercha Suleiman , le battit , et le força de regagner les montagnes. Suleiman essaya pour lors d'entraîner à la révolte le wazir de Mérida et les alcaïdes de la contrée ; mais ces sujets fidèles , au lieu de le seconder , prirent les

armes contre lui. Le prince, perdant toute espérance, se retira à travers les montagnes du côté de Murcie. Cependant Abdallah, qui ne le voyait point revenir, et qui savait que Tolède ne pouvait tenir davantage faute de subsistances, offrit à son neveu de sortir de la ville pour aller chercher des secours, et s'il ne pouvait en trouver, pour tâcher d'obtenir des conditions favorables. Il fit demander aussitôt un sauf-conduit au général d'Hixêm, pour deux cavaliers chargés de porter au roi des propositions; et le sauf-conduit ayant été accordé, Abdallah partit lui-même avec un de ses officiers et fut amené à Cordoue. En arrivant près du palais, le wazir d'Abdallah s'avança pour annoncer au roi l'arrivée de son frère; le roi n'écoutant que les mouvemens de son cœur, reçut Abdallah dans ses bras. On convint immédiatement de la remise de Tolède, et le roi promit l'entier oubli du passé, même pour Suleiman, s'il voulait, à son tour, se soumettre. Ensuite ils prirent ensemble la route de Tolède, dont les portes s'ouvrirent à leur arrivée, et le roi se rendit à l'Alcazar, accompagné de son frère et de son neveu. Abdallah demanda et obtint des terres aux environs de la ville, pour y passer le reste de ses jours dans une agréable retraite; mais Suleiman persévéra dans la révolte; il fallut donc se résoudre à continuer la guerre.

Suleiman avait soulevé les habitans de la contrée où il n'avait d'abord cherché qu'un asile ; il campait sous les murs de Lorca. Le roi marcha contre lui avec une armée nombreuse ; son fils Alhakem, qui faisait ses premières armes, commandait l'avant-garde. Ce jeune prince, tout bouillant de courage, n'attendit pas que le corps d'armée arrivât, et, suivi de sa seule division, il attaqua l'ennemi avec tant de résolution et d'impétuosité, que, triomphant du nombre et même de la valeur désespérée des troupes de Suleiman, il remporta une victoire complète. Quand Hixêm arriva sur le champ de bataille témoin des exploits de son fils, il donna de justes éloges à sa bravoure et à celle de ses intrépides soldats ; mais en même temps il lui fit sentir que si la valeur est nécessaire à la guerre, elle ne doit pas exclure la prudence ; qu'il y a une sorte de témérité à exposer le gain d'une bataille, lorsqu'on est sûr que sans rien précipiter on obtiendra un triomphe complet ; que souvent l'imprudence d'un général, le désir d'avoir seul la gloire du succès, sa folle présomption en ses forces, ont fait perdre des batailles auxquelles se trouvait attachée la destinée d'un empire.

Suleiman, qui ne s'attendait pas à être attaqué de sitôt, était ce jour-là absent de l'armée. Quand il vit venir les fuyards, et qu'il eut appris

le désastre de Lorca, il demeura quelque temps pensif et irrésolu ; puis s'écriant : *Que maudite soit ma fortune !* il monta à cheval, et sans ajouter un seul mot, suivi d'un petit nombre de cavaliers, il prit la route de Valence. Il n'avait aucun plan arrêté. Parvenu aux environs de Dénia, il apprit par quelques-uns des siens que les ennemis étaient à sa poursuite ; et comme la plus grande partie de ceux qui l'accompagnaient, effrayés de cette nouvelle, l'abandonnaient peu à peu, il entra dans le château de Xucar, que la rivière entoure de ses eaux, afin d'être à l'abri d'une surprise ; de là il envoya des parlementaires à son frère pour implorer sa clémence. Hixém pardonna ; mais d'après l'avis de ses wazirs, qui connaissaient trop l'humeur de Suleiman pour compter de sa part sur une réconciliation sincère, il lui proposa d'aller s'établir dans une ville d'Afrique, telle que Tanger, ou toute autre, auprès de laquelle il pourrait acquérir des propriétés. Suleiman, abattu par la mauvaise fortune, consentit à tout : il reçut du roi des sommes considérables pour prix de ses domaines d'Espagne, et il partit aussitôt après pour Tan-
ger. Au moment où le roi terminait heureuse-
ment cette guerre, le nouveau gouverneur de Valence, vainqueur de Saïd ben Husein, s'empara de Tortosé, et envoya à Cordoue la tête du

An de J. C.
790.
De l'hégire,
174.

wali rebelle, comme un gage de sa victoire; mais tous ces avantages si rapidement obtenus n'avaient pu encore pacifier l'Espagne.

Quand la révolte éclate dans un état mal affermi, on dirait qu'une invisible chaîne lie secrètement l'un à l'autre tous les esprits mécontents. Du lieu où se fait l'explosion, la commotion, propagée par des routes inconnues, se fait sentir à la fois sur les points les plus éloignés; ce sont les flammes d'un incendie qui, portées sur l'aile des vents, vont embraser des contrées lointaines. La révolte des princes avait produit celle de Saïd ben Husein; et la révolte de Tortose fit naître le soulèvement des frontières. Bahlul ben Makluc, qui commandait un corps de troupes, s'empara de Sarraïgosse, et les walis de Tarassonne, de Barcelone et de Huesca, s'unirent à lui. Le wali de Valence, Abn Othman, rassembla de nouveau son armée; il y joignit les troupes que le roi envoya de Cordoue, poursuivit, atteignit, défit les rebelles, rentra dans les villes qu'ils avaient occupées, et se couvrit de lauriers. La nouvelle de ces victoires fut célébrée à Cordoue par des réjouissances publiques; et comme dans le cœur insatiable de l'homme, un succès produit toujours le désir d'un succès nouveau, Hixém conçut dès ce moment le dessein de reprendre les villes que les Musulmans avaient

possédées dans l'Espagne septentrionale, et même dans la Gaule narbonnaise. Pour réussir, il fallait de puissantes armées; pour avoir ces armées sans que la nation murmurât, il fit publier l'algihed ou la guerre sainte.

Au même jour, à la même heure, dans tous ses vastes états, du haut de la chaire où le khatib explique aux fidèles la parole de Dieu, les Musulmans furent appelés aux armes. L'obéissance était un devoir sacré; les guerriers vinrent en foule se ranger sous les drapeaux. Ceux qui étaient affaiblis par l'âge, ou que d'autres motifs retenaient, envoyaient des chevaux, des armes, des sommes d'argent; chacun voulait concourir de ses biens ou de sa personne à l'heureuse issue d'une guerre agréable à Dieu. Deux siècles après, on vit l'algihed des chrétiens, dépeuplant la France et l'Europe, produire le même enthousiasme. L'intérêt de la religion déterminait-il seul l'impulsion? la soif de l'or se mêlait-elle à ce motif sacré? c'est ce qu'on peut demander à tous les esprits justes qui, remontant de l'effet au principe, jugent de l'intention par les actions, et de la cause des événemens par les résultats. Hixèm pouvait aussi n'être guidé que par une politique éclairée. Sa puissance avait encore besoin de durée, pour que les esprits, façonnés au joug par une longue habitude, perdissent insen-

An de J. C.

791.
De l'hégire,
175.

siblement le goût et le désir du changement. Les Abbassides étaient toujours puissans et riches ; l'hydre des révoltes pouvait relever encore quelque'une de ses cent têtes. Par le moyen de cette guerre, la nation occupée abandonnait les champs ingrats de la politique, et le trône avait le temps de s'asseoir sur de solides bases.

Une armée de trente-neuf mille hommes se dirigea vers les Asturies ; elle était commandée par l'hagib du roi, Abdelwahid ben Mugueit. Une autre armée, encore plus nombreuse, marcha vers les Pyrénées sous les ordres d'Abdalah ben Abdelmélis. Le premier de ces généraux eut d'abord quelque succès ; il ravagea toute la contrée d'Astorga et une partie de la Galice, jusqu'à Lugo, s'empara d'une grande quantité de troupeaux, fit beaucoup de butin et de captifs, et sema partout l'épouvante. Bermude, surnommé le diacre, parce qu'avant d'être roi il était, dit-on, dans les ordres sacrés, avait succédé à Mauregat dès l'an 788 ; mais ce prince, avancé en âge et peu propre d'ailleurs aux fatigues de la guerre, ne tenait le sceptre que d'une main faible et incertaine : il partagea le trône avec le jeune fils de Froïla, et sauva ainsi la monarchie naissante. Appelé pour la seconde fois à régner, Alphonse réunit à la hâte quelques soldats, s'empare des montagnes et de leurs dé-

filés, coupe, intercepte les passages, harcèle continuellement l'ennemi; et quand ses forces insensiblement accrues lui permettent de former de plus vastes desseins, il attaque les Musulmans, détruit leurs convois, délivre ses prisonniers, reprend les dépouilles qu'ils emportaient, et les force à se retirer. Bermude, qui, par son association à la puissance suprême, ne pouvait qu'en gêner l'exercice; bien convaincu d'ailleurs qu'Alphonse, jeune, entreprenant, courageux, était le roi que dans ces temps de malheur il fallait aux Asturiens; préférant au brillant fardeau des grandeurs et son propre repos et l'intérêt de l'état, abdiqua solennellement la couronne et la plaça sur la tête d'Alphonse, comme le prix des victoires qui venaient d'affranchir son pays.

Du côté opposé, la guerre se faisait avec des succès divers, mais sans aucun avantage marqué pour les armes musulmanes. Abdalah avait mis le siège devant Gironne, et il ne parvint à prendre cette ville qu'après de longs efforts. On eût dit que c'était là ce qu'attendait la fortune pour se déclarer. Abdalah, vainqueur de Gironne, passa les Pyrénées, s'empara de Narbonne, dont les habitans furent massacrés, détruisa tous ses environs, et étendit ses ravages jusqu'à Carcassonne. Là, il trouva quelques résistance. Tous

An de J. C.
793
De l'hégire,
177.

les seigneurs, tous les comtes de cette frontière, réunis contre l'ennemi commun, vinrent lui présenter la bataille, entre Carcassonne et Narbonne. Les Musulmans restèrent maîtres du terrain, mais il paraît que cette victoire fut loin d'être décisive, puisqu'Abdalah prit le parti de rentrer en Espagne. Il est vrai qu'il était chargé d'immenses richesses, et que la crainte de les perdre put amener cette résolution prudente. La seule portion revenant au roi monta à des sommes énormes (1), qui furent employées à terminer la construction de la mosquée de Cordoue. Après cette expédition Abdalah retourna, par ordre du roi, à Sarragosse dont il fut nommé gouverneur, ainsi que de toute la province; Abdelkerim, fils de l'hagib Abdelwahid, fut envoyé à l'armée de Galice. Ce jeune homme fut encore moins heureux que son père. Il entra, il est vrai, dans la Galice, où il fit beaucoup de dégât; mais il ne tarda pas à tomber dans une embuscade préparée par Alphonse, et

(1) On dit 45,000 mitcals d'or. Il doit y avoir une erreur, car cette somme ne serait pas très-considérable, puisque le mitcal n'était que la dragme arabe, plus petite que la nôtre : il en fallait douze pour une once. On écrit aussi methkal. Le mitcal était de moindre valeur que le dinar, qui lui-même ne valait que dix francs.

ses meilleures troupes y périrent , ainsi que plusieurs généraux de marque , notamment Jusuf ben Bath , qui commandait la cavalerie.

Ce fut dans le courant de cette année que mourut le fondateur du royaume de Fez, Edris ben Abdalah. Il fut empoisonné par un flacon d'essence qui lui fut présenté de la part du calife d'Orient. Il n'avait pas d'enfans , mais il laissa enceinte de sept mois la belle Kathira , fille de l'arabe Têlic ; et les habitans de Fez , dociles à la voix du sage Raxid , ministre d'Edris , consentirent à attendre la naissance de l'enfant de Kathira , avant de choisir un nouveau souverain. Comme elle accoucha heureusement d'un enfant mâle , ils le placèrent sous la tutelle de Raxid , et ils lui gardèrent la couronne , se laissant en attendant gouverner par l'ancien ministre.

Hixêm , dégoûté de la guerre , et du prix dont il faut payer les lauriers , s'appliqua tout entier à rendre ses sujets heureux. Sa clémence , sa générosité , sa douceur , lui avaient gagné tous les cœurs , et il jouissait du plaisir , bien rare pour un despote , de se voir généralement aimé. Rempli de charité pour les pauvres , de quelque religion qu'ils fussent , il leur faisait distribuer tous les ans des sommes considérables ; il rachetait les captifs , et donnait des pensions aux veuves

et aux enfans de ceux qui périssaient dans les combats ; il occupait le peuple à des travaux utiles, dont le produit assurait sa subsistance. Il acheva la grande mosquée (1), fit reconstruire le pont de Cordoue, répara un grand nombre d'édifices, amena les eaux dans la ville, par des canaux et des fontaines qui ornèrent ses places. Celle d'Ain Farkid, ainsi nommée du

(1) La description de cette mosquée est partout ; nous nous contentons d'en présenter l'idée générale qu'en donnent les anciens historiens arabes. Cette mosquée, disent-ils, plus belle que toutes celles de l'Orient, avait six cents pieds de long sur deux cent cinquante de largeur. Elle avait en ce dernier sens trente-huit nefs, et dix-neuf dans la direction opposée ; ces nefs étaient soutenues par mille quatre-vingt-treize colonnes de marbre. On entrait du côté du midi par dix-neuf portes couvertes de lames de bronze d'un travail exquis. La porte principale, qui était au milieu, était recouverte de lames d'or. Sur le comble le plus élevé s'élevaient trois boules dorées surmontées d'une grenade d'or. Ce vaste édifice était éclairé la nuit par quatre mille sept cents lampes, pour l'entretien desquelles il fallait tous les ans vingt-quatre mille livres d'huile et cent vingt livres d'ambre et d'aloès. La lampe de l'oratoire particulier était d'or massif.

Il y a encore vraisemblablement erreur dans le nombre des lampes, ou dans celui des livres d'huile ; car, d'après ce calcul, chaque lampe aurait consumé moins de cinq livres d'huile, ce qui serait fort peu pour un an.

nom de l'ouvrier qui s'appelait Farkid , était un des plus beaux monumens de Cordoue. Il établit dans cette ville , ainsi que dans plusieurs autres lieux de l'Espagne , des écoles de langue arabe , et il obligea tous les chrétiens de ses états à l'apprendre , leur défendant de se servir désormais de la langue latine qu'ils parlaient encore. Il accorda une protection éclairée et constante aux savans et aux poètes , et il était bien capable d'apprécier leur mérite , puisque lui-même cultivait avec succès la poésie. Comme son père , il fit régner la justice , donnant souvent l'exemple avec le précepte. On lui proposa un jour de faire l'acquisition d'une belle terre qui était à vendre , et pour laquelle il y avait beaucoup de concurrens. Il ne voulut point se présenter , ni permettre qu'on agît en son nom , de crainte d'écarter ou de gêner les prétendans , et de faire du tort au propriétaire (1).

(1) Il fit à cette occasion des vers qui furent conservés dans les recueils du temps , et qui se trouvent encore dans les vieilles histoires arabes. « La main du noble est ouverte et libérale ; l'amour du gain est incompatible avec la grandeur d'âme. J'aime les jardins fleuris et leur douce solitude ; j'aime le zéphir des champs et la riante parure des prés ; mais je ne veux pas en être le propriétaire ; car je n'ai reçu du ciel les trésors qu'afin de pouvoir

Hixêm avait, ainsi qu'Abderahman, le goût simple des jardins et de la campagne; il embellit ceux de Cordoue, et y fit des plantations d'arbres fruitiers; il s'amusait même à cultiver de ses mains plusieurs vases de fleurs. On raconte qu'un jour qu'il se livrait à cette douce occupation, un astrologue, qui vivait à sa cour, s'approcha de lui, et lui dit : « Seigneur, la vie est » courte, songe à travailler pour l'éternité. » On ajoute que le roi ayant voulu qu'il lui expliquât le sens qu'il attachait à ces paroles, ou le motif pour lequel il les lui adressait, l'astrologue lui prédit une mort prochaine, et que le roi se contenta de lui répondre : « Toute ma confiance est

AN de J. C. » en Dieu. » Quoique ce prince n'eût point la
 795.
 De l'hégire, faiblesse de croire à la science des astrologues,
 179.

il profita de cet avis pour assurer sa couronne à son fils Alhakem, âgé pour lors de vingt-deux ans; et ayant convoqué ses walis et ses scheiks avant la fin de l'année, comme l'avait fait pour lui-même son père Abderahman, il fit proclamer et reconnaître son fils en qualité d'alahdi,

» donner. Dans les temps heureux, donner est tout mon
 » plaisir; quand la guerre m'appelle, combattre est mon
 » devoir. Je prends la plume ou l'épée, suivant l'occur-
 » rence. Mais que surtout mon peuple soit heureux! je
 » n'ai pas besoin d'autres biens. »

ou héritier du trône ; et comme si les prédictions de l'astrologue devaient s'accomplir, Hixêm tomba malade au bout de quelques mois , et mourut après un règne de sept ans et demi , dans la trente-huitième année de son âge ; il fut pleuré de tous ses sujets.

An de J. C.
796.
De l'hégire,
180.
12^e Jour
de safer.

Alhakem avait toutes les grâces de la jeunesse , et la nature l'avait abondamment pourvu de ces dons extérieurs qui excitent la bienveillance en faveur de celui qui les possède. Sa présence annonçait le digne successeur d'Abderahman et d'Hixêm , et la nation était remplie d'espérance. On savait que son père n'avait rien négligé pour orner son esprit et pour former son cœur ; il avait donné personnellement des preuves d'une valeur supérieure à son âge ; il avait de l'esprit , de l'instruction : tout annonçait un règne glorieux et puissant. Malheureusement Alhakem ternissait par des défauts graves l'éclat de ses qualités brillantes ; il était présomptueux et vain ; son caractère était dur et emporté. En vain son père mourant lui donna-t-il de sages avis , il ne sut point , peut-être même ne voulut-il point en profiter.

« Que mes dernières paroles , lui avait dit ce
» roi vertueux , arrivent au fond de ton cœur ,
» pour y rester à jamais déposées : ce sont les
» conseils d'un père qui t'aime. Les royaumes
» appartiennent à Dieu , il les donne ou les ôte

» à son gré. Puisqu'il nous a placés sur le trône
» d'Espagne, rendons-lui d'éternelles grâces; et
» pour nous conformer à sa volonté sainte, fai-
» sons du bien aux hommes, car c'est pour cela
» qu'il a mis en nos mains la suprême puissance.
» Que ta justice, toujours égale, protège le
» pauvre et le riche sans distinction; ne souffre
» pas que tes ministres soient injustes eux-
» mêmes à l'abri de ton nom. Sois doux et clé-
» ment envers tes sujets, car Dieu est notre
» commun père. Choisis pour gouverner tes pro-
» vinces des hommes éclairés et sages; punis
» sans pitié les agens prévaricateurs qui oppri-
» meraient le peuple par des exactions arbitraires.
» Traite tes soldats avec bonté, mais ne leur
» montre point de faiblesse, afin qu'ils n'abu-
» sent pas des armes que la nécessité t'obligera
» de leur confier; qu'ils soient les défenseurs,
» non les tyrans de leur pays. Songe que l'amour
» des peuples fait la force et la sûreté des rois;
» que le prince qui se fait craindre n'a qu'une
» autorité chancelante; que la ruine de l'état
» est certaine, là où le souverain est haï. Pro-
» tège les laboureurs dont les travaux nous
» nourrissent; veille sur leurs champs et sur
» leurs récoltes: en un mot, conduis-toi de sorte
» que le peuple vive heureux à l'ombre du trône,
» et qu'il jouisse avec sécurité des biens et des

» plaisirs de la vie. Voilà, mon fils, ce qui constitue un bon gouvernement. » Ces maximes, dignes de Trajan et de Marc-Aurèle, ne furent pas toujours suivies par Alhakem ; il est vrai que sa vie s'écoula presque tout entière au milieu des troubles, et qu'en des temps de malheur et d'orage, il n'est pas facile aux rois de ne déployer que des vertus.

Les oncles du roi n'eurent pas plutôt appris la mort de leur frère, que l'ambition, endormie et non encore éteinte au fond de leurs cœurs, se réveilla avec force, et pour la seconde fois les poussa dans la carrière de la révolte. Comme fils d'Abderahman, ils prétendaient à la souveraineté de l'Espagne, ou du moins au partage de ses provinces. Tolède, Valence, Murcie, embrassèrent leur cause ; et Suleiman, prodiguant l'or à Tanger, réunit près de lui des hordes nombreuses d'Africains, avec lesquelles il passa en Espagne. D'autre part, Abdallah, qui vivait auprès de Tolède, s'empara de la ville à la faveur de ses partisans, et il reçut de la trahison des alcaïdes toutes les forteresses de cette contrée. Le roi, jeune, courageux, puissant, vit sans effroi se préparer cette guerre sanglante. Il se hâta de réunir son armée, et de marcher sur la ville coupable, qui, toujours infidèle à ses maîtres, semblait vouloir dire à l'Espagne

An de J. C.
797.
De l'hégire.
181.

que la révolte était pour elle un besoin. Mais pendant qu'il était en route, il reçut une nouvelle qui le contraignit à changer son plan de campagne et à multiplier ses efforts. Les généraux des frontières avaient été mis en déroute par les chrétiens, qui avaient repris Narbonne et Gironne. Non contents de ces avantages, ceux-ci menaçaient d'autres villes. Le mal était pressant; Alhakem détacha une partie de sa cavalerie, et l'envoya au secours de la frontière sous les ordres de Foteis ben Suleiman; il chargea Foteis de prendre à son passage les troupes de Sarragosse et de Huesca; et convoquant ses généraux en conseil de guerre, il leur annonça que si le siège de Tolède traînait en longueur, il en laisserait la conduite à Amrû, et qu'avec le reste de sa cavalerie il irait lui-même combattre les chrétiens.

Foteis n'était pas encore arrivé à Sarragosse, qu'il apprit la prise de Pampelune, et la perte de Huesca, qu'Hasan, son alcaïde, avait livrée aux chrétiens. C'était le cadi de Sarragosse, Abdelsalem, qui envoyait ces tristes nouvelles. Il mandait de plus dans sa lettre que tous les walis du pays, accoutumés à l'indépendance, s'étaient ligüés secrètement avec les infidèles, pour se soustraire à l'obéissance du roi, et que si l'on ne coupait le mal à la racine, l'exemple

de ces walis deviendrait funeste à l'Espagne entière. Foteis transmit de suite au roi par un message ce qu'il venait d'apprendre, ce qui décida ce prince à partir sur-le-champ et sans attendre l'événement du siège de Tolède. L'arrivée d'Alhakem s'annonça aux chrétiens par des victoires. En un instant il reprit Huesca, Lérida, Gironne et Barcelone; de là il alla à Narbonne, fit passer au fil de l'épée tout ce qui tomba en ses mains, et rentra en Espagne chargé de butin et emmenant en esclavage une foule innombrable d'enfans et de femmes. Cette glorieuse expédition où, rapide comme l'éclair, il avait couru sans cesse d'un succès à l'autre, le fit surnommer Almodafar, ou l'heureux vainqueur; et, sans se livrer un seul jour au repos, laissant Foteis sur la frontière, il reprit à la hâte la route de Tolède; sa présence fit aussitôt changer la face des affaires. Les walis de Cordoue et de Mérida n'avaient soutenu qu'avec peine les efforts d'Abdallah et de Suleiman, dont les troupes, composées d'aventuriers africains et de bandits espagnols, étaient fort nombreuses. Le roi ramenait des soldats aguerris, d'une valeur éprouvée, soumis à une exacte discipline, et le cœur enflé de leurs dernières victoires. Entre des armées si différemment composées, il était aisé de prévoir de quel côté se rangerait la fortune.

Suleiman et son frère furent battus et leurs troupes dispersées. Ils se sauvèrent par les montagnes à Valence, où ils avaient encore un puissant parti, et où ils s'occupèrent à se réparer de leurs défaites. Les habitans de Tolède, effrayés du bonheur du roi à qui rien ne résistait, se ménagèrent des intelligences avec Amrù qu'Alhakem avait laissé devant leur ville, et ils lui livrèrent le rebelle Obeida, leur gouverneur. Amrù lui fit trancher la tête, qu'il envoya à Cordoue; il donna à son fils Jusuf le commandement provisoire de Tolède, et il fut joindre le roi à son camp de Chinchilla, pour lui faire part des avantages qu'il avait eus. Ce dernier suivait de près ses oncles. Pour leur ôter le temps de recruter leur armée, il entra dans les terres de Murcie presque aussitôt qu'eux. Après plusieurs escarmouches, les deux partis en vinrent aux mains, et ils tinrent pendant la plus grande partie du jour la victoire incertaine; mais vers le soir, l'ardent Alhakem, se précipitant au milieu de la plus forte mêlée, porta le désordre dans les rangs de Suleiman. Celui-ci s'en aperçut, et par de prodigieux efforts de bravoure, il rétablit le combat. Abdallah accourut avec l'élite de ses cavaliers, pour seconder son frère et décider le succès. Alhakem, à son tour, redoublant de vaillance à l'aspect d'un plus grand danger,

appelle près de lui sa garde zénète, et, bravant cent fois la mort pour la victoire, il s'élance avec une fureur croissante contre ses mortels ennemis. Dans ce moment, Suleiman tombe atteint d'une flèche, qui lui perce le gosier, et la bataille est perdue. Abdallah se laisse lui-même entraîner par les fuyards, et ne songe pas à défendre le corps de son frère, foulé par les pieds des chevaux. Il se retira du côté de Dénia à la faveur de la nuit, et le lendemain il entra dans Valence avec le reste des bandes africaines. Quand le jour fut venu, les vainqueurs, n'apercevant plus d'ennemis, parcoururent le champ de bataille; ils trouvèrent parmi les morts le prince Suleiman, et ils le portèrent devant la tente du roi. A ce triste aspect, Alhakem ne put retenir ses larmes, et il fit rendre à son oncle les derniers devoirs.

Cependant les habitans de Valence conseillaient à Abdallah de demander à son neveu quelque accommodement; et Abdallah, qui désespérait de sa fortune depuis qu'il avait vu tomber son malheureux frère, permit qu'on envoyât de sa part au roi des députés chargés de lui annoncer qu'il renonçait à toutes ses prétentions, et qu'il se recommandait à sa clémence. Touché de la soumission de son oncle, le jeune roi accueillit bien ces députés, et il lui fit répondre

par eux qu'il le laissait maître des conditions du traité, exigeant seulement de lui qu'il lui remit ses deux enfans en otage. Abdallah, y ayant consenti, partit immédiatement de Valence pour Tanger, et il envoya ses deux fils au roi, qui les reçut avec beaucoup de tendresse, et les traita toujours comme des frères. Il pardonna à tous les walis, wazirs ou scheiks qui avaient embrassé la cause de ses oncles, reçut dans sa garde les cavaliers africains qui demandèrent à y entrer, et, pour prouver à son oncle qu'il ne voulait faire aucun mal à ses cousins, il donna à Esfâh, l'aîné des deux, sa sœur Alkinsa en mariage. Le roi

An de J. C. 800.
De l'hégire, 184.
retra à Cordoue vers la fin de l'année, et son heureux retour y causa une joie universelle.

Alhakem ne jouit pas long-temps du repos qu'il avait conquis par tant de fatigues. Dès le commencement de l'année suivante, la guerre recommença sur les frontières. Le roi des Asturies avait conçu divers projets d'agrandissement, mais, trop faible pour s'y livrer sans un secours étranger, il avait engagé Charlemagne à faire une irruption dans la Catalogne, pour diviser les forces des Musulmans. Charlemagne, goûtant ce dessein, qui pouvait ajouter des provinces à son empire, envoya une armée, sous la con-

An de J. C. 801.
De l'hégire, 185.
duite de son fils Louis, duc ou roi d'Aquitaine. Louis se rendit maître de la ville de Gironne, si

souvent prise et reprise à cette époque, et il vint assiéger Barcelone, qui opposa une vive résistance. Bahlul ben Makluc, connu par d'anciennes défections, oubliant qu'il ne tenait la vie que de la clémence d'Hixêm, leva au même temps l'étendard de la révolte, et, s'unissant aux Français, il les conduisit jusqu'aux portes de Tortose. Alhakem se disposait à partir avec l'armée qu'il envoya aux frontières; la naissance d'un fils le retint quelque temps à Cordoue; mais, lorsqu'il eut appris qu'après une défense opiniâtre Barcelone avait reçu les ennemis dans ses murs (1),

(1) Nos anciennes chroniques racontent des merveilles de ce siège de Barcelone et des extrémités auxquelles les habitans furent réduits : leurs auteurs sont du reste fort peu d'accord sur les circonstances principales de cette guerre. Par exemple, les annales de Fulde, celles de Metz, la chronique de Reginon, etc., supposent que dès l'an 797 le gouverneur de Barcelone, appelé tantôt Zaton, tantôt Zaddo ou Zaad, se fit vassal de Charlemagne, et qu'en 801, ayant voulu secouer le joug de ce nouveau maître, il fut fait prisonnier et puni de l'exil. Dans la vie de Louis-le-Débonnaire, ouvrage d'un contemporain, on lit que ce Zaddo fut pris à Narbonne, et envoyé à Louis, puis à Charlemagne; et que les habitans de Barcelone, ayant appris l'arrestation de leur gouverneur, nommèrent à sa place Amâr son parent, qui défendit la ville pendant deux ans, durant lesquels

il partit aussitôt accompagné du wali Amrù , et du général de cavalerie Muhamād ben Mofreg , dont il estimait beaucoup les talens et la bravoure. Arrivé à Sarragosse , il s'occupa de pour-

les assiégés souffrirent d'inconcevables misères. D'autres chroniques, auxquelles Marmol a donné la préférence , disent que ce Zaddo ou Zaaḍ était vassal du roi de Cordoue ; que, s'étant révolté et se voyant poursuivi, il s'en fut en France, et offrit à Charlemagne de lui ménager la conquête de Barcelone et de sa province; ce qui eut effectivement lieu vers l'an 797 ou 798 ; mais qu'au bout de deux ans Charlemagne fut obligé d'envoyer son fils Louis avec une armée pour le ramener à l'obéissance dont il s'était écarté ; que Louis s'empara de Barcelone après un très-long siège ; que Marsille , roi de Sarragosse, reprit cette ville ; et qu'enfin Louis, étant revenu en 806 avec de nouvelles forces, s'en rendit de nouveau le maître, ainsi que de tout le pays voisin.

Il est difficile de concilier ces divers récits avec ceux des écrivains arabes, quoique néanmoins on en trouve le fond dans les histoires de ces derniers. On a vu que Marsille était Abdelmélîc, fils d'Omar, à qui Abderahman avait donné le gouvernement de Sarragosse ; mais il était mort depuis long-temps à cette époque. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que la contrée qui reçut plus tard le nom de Catalogne s'affranchit pour lors de la puissance des Arabes, et qu'elle eut des souverains particuliers sous le titre de comtes, d'abord feudataires des rois de France, ensuite indépendans.

voir à la sûreté des places qui n'étaient pas encore tombées au pouvoir des Français , avant de songer à reprendre celles dont ils s'étaient emparés.

Tandis qu'il se livrait à ces mesures dictées par la prudence , la division éclatait de nouveau dans Tolède , et une députation des principaux habitans vint lui rendre compte des événemens. Jusuf ben Amrù , jeune homme sans expérience , s'était attiré la haine générale par sa conduite imprudente. Confondant les auteurs des derniers désordres avec ceux qui en étaient innocens , il les traitait tous avec une égale rigueur ; il poussa même si loin l'aveuglement ou l'injustice , que , chacun commençant à trembler pour sa vie , la crainte fit naître le désespoir , et le désespoir la révolte. Une populace nombreuse entourait sa maison , et y lança une grêle de pierres. Quelques-uns de ses gardes furent grièvement blessés. Les habitans sages parvinrent à calmer cette émeute , et forcèrent la multitude à se retirer. Jusuf , qui , au moment du danger , saisi de frayeur , ne savait où se cacher , passant de la peur à la colère , allait faire dans la ville de sanglantes exécutions ; mais les mêmes habitans qui l'avaient sauvé de la fureur du peuple , voulant sauver à son tour le peuple de sa vengeance , ayant inutilement employé tous les moyens conciliatoires , entrèrent

chez lui, surprirent sa garde et s'emparèrent de sa personne : ainsi le sang ne fut point répandu. Après avoir entendu les députés, le-roi fit appeler Amrù , lui donna connaissance de ce qu'il venait d'apprendre , et lui dit que son fils était trop jeune pour un gouvernement tel que celui de Tolède, où se trouvaient beaucoup de chrétiens, toujours prêts à favoriser l'insurrection contre l'autorité des Musulmans. Amrù répondit au roi que s'il voulait lui confier ce gouvernement à lui-même , il saurait bien maintenir l'ordre et la paix , parce qu'il connaissait très-bien le naturel des habitans de cette ville. Le roi, qui avait toujours eu dans Amrù un serviteur zélé , lui accorda sur-le-champ sa demande , de sorte qu'Amrù partit pour Tolède avec le titre de wali, tandis que Jusuf son fils allait sur la frontière prendre l'alcaïdie de Tudela.

Alhakem , à qui l'inaction convenait peu , envahit la Navarre , et prit Pampelune ; de là , descendant vers l'Ebre , il entra dans Huesca. Alphonse, alarmé de ce dangereux voisinage , se hâta d'accourir avec l'élite de ses troupes. Le nouvel alcaïde Jusuf , voulant faire montre de sa valeur , osa attaquer Alphonse , qui , l'attirant dans une embuscade , le fit prisonnier , avec la plus grande partie de ses gens. Jusuf écrivit à son père Amrù , qui paya pour sa liberté une

An de J. C.

802.

De l'hégire,

187.

forte rançon. Le roi , qui en voulait principalement à Bahlul , dont la trahison avait si bien servi les Français , sachant qu'il était dans les environs de Tarragone , prit sans délai le chemin de cette ville , poursuivit sans relâche le rebelle , l'atteignit sous les murs de Tortose , l'attaqua , le défit , et se saisit de lui. Cette fois , Bahlul paya de sa tête son infidélité. Alhakem An de J. C.
803.
De l'hégire,
188. revint ensuite par Valence à Cordoue , sans oser faire aucune tentative contre Barcelone.

Ce fut sur ces entrefaites que les Fezzans proclamèrent pour leur roi Edris ben Edris , quoi-qu'il n'eût que onze ans et demi. Alhakem lui envoya des ambassadeurs pour le complimenter , et faire en même temps avec lui un traité d'alliance défensive contre les califes d'orient , ou les nouveaux souverains de l'Egypte et de l'Afrique. La ville de Fez n'existait pas encore ; elle ne fut fondée , par ce prince , que trois ans après , sur un terrain qu'il acheta pour cela des tribus zénètes de Zuaga et de Yargos (1).

Cependant , le cruel Amrù , qui n'avait demandé à gouverner Tolède , que pour assouvir sur les habitans sa vengeance et sa haine , atten-

(1) Il y avait moins de musulmans dans ces tribus que de juifs , de sabéens , et même de chrétiens.

daît un prétexte pour verser le sang : le sang pouvait seul à ses yeux laver l'injure de son fils. Il ne lui suffisait pas de les dépouiller par de criantes exactions, de les accabler d'impôts, de dévorer leur substance : il lui fallait du sang. Il crut avoir trouvé ce prétexte tant désiré, lorsque le prince Abderahman, que son père Alhakem envoyait à Sarragosse, avec cinq mille chevaux, passant près de Tolède, s'y arrêta sur sa propre invitation pour y prendre quelques heures de repos. A peine le prince fut-il arrivé à l'Alcazar, qu'Amrù, lui faisant un portrait arbitraire des habitans, qu'il dépeignit comme des gens méchans, légers, dangereux, toujours prêts à se révolter, finit par lui dire qu'il fallait abattre quelques centaines de têtes pour assurer dans Tolède une paix durable. Le prince, malgré son extrême jeunesse (1), le pria de bien réfléchir à ce qu'il voulait faire ; il lui représenta qu'une cruauté inutile rendrait le nom d'Abderahman odieux au peuple. Amrù prenant ces mots pour un consentement, fit inviter par ses wazirs les scheiks et les principaux habitans à venir rendre leurs hommages à l'héritier du trône. Tous ces malheureux, sans concevoir le moindre

(1) Il n'avait alors que quinze ans.

soupçon , s'empressèrent de se rendre au palais ; mais , à mesure qu'ils entraient , les gardes d'Amrù se saisissaient d'eux , et les conduisaient à un souterrain du château , où ils étaient égorgés. Le nombre des victimes fut de quatre cents. Le lendemain leurs têtes furent exposées , et cet affreux spectacle mit l'épouvante et la consternation dans la ville ; on publia que cette sanglante exécution avait été faite par l'ordre du roi. Amrù , disent les historiens arabes , survécut peu à cet acte de barbarie.

An de J. C.
805.
De l'hégire,
190.

Alhakem avait donné le gouvernement de Mérida à son cousin Esfâh. Celui-ci , mécontent d'un de ses wazirs , le congédia , et donna sa charge à un autre. Le wazir déposé se rendit à Cordoue , et se présenta au roi dont il était aimé. Il se plaignit amèrement du procédé d'Esfâh , et il n'épargna point la calomnie ; il parla du wali comme d'un ambitieux , que dévorait secrètement le désir de secouer le joug. De pareilles insinuations sur des faits que rendait malheureusement vraisemblables la qualité de fils d'Abdallah , firent une vive impression sur l'esprit d'Alhakem ; et , quoiqu'il n'eût reçu de son cousin , jusqu'à ce jour , que des marques de zèle et d'amitié , entraîné par son caractère soupçonneux et emporté , il ôta , sans autre examen , le gouvernement à Esfâh , et

il envoya l'ordre par le même wazir, nommé en outre pour lui succéder. Esfâh refusa d'obéir; il fit répondre qu'il était fort surpris qu'Alhakem ajoutât plus de foi aux plaintes intéressées d'un wazir déposé, qu'aux preuves constantes que son cousin avait données de sa loyauté; que ce n'était pas ainsi d'ailleurs qu'on renvoyait de son poste un petit-fils d'Abderahman. Cette réponse, rendue au roi, le mit en fureur; et il envoya aussitôt à Mérida un corps de cavalerie chargé d'arrêter Esfâh, et de le conduire à Cordoue. Quand ces troupes arrivèrent, le wali fit fermer les portes de la ville, et il ne leur permit point d'entrer, sans faire, au surplus, aucun usage de ses armes. Alhakem, dont le courroux s'accrut encore quand il apprit que ses ordres n'étaient point exécutés, partit lui-même, décidé à entrer dans Mérida de vive force. Tous les habitans, qui aimaient Esfâh, lui offrirent leurs biens et leurs vies pour le défendre; mais le wali, qui ne voulait point les exposer à souffrir pour sa cause, leur conseilla d'aller au-devant du roi, et il se contenta de prendre quelques cavaliers, avec lesquels il devait sortir de la ville par une porte, quand le roi y arriverait par une autre. Dans ce moment, Alkinsa, femme d'Esfâh, monta à cheval, et, traversant le camp des assiégeans, sans autre suite que deux esclaves de

sa maison , elle alla à la rencontre du roi , et se jeta tout en pleurs à ses genoux. Le roi releva sa sœur , qu'il embrassa tendrement , et elle parvint si bien à dissiper son courroux , qu'il fit appeler son cousin , lui jura l'oubli du passé , et lui rendit toute son amitié. Cette heureuse réconciliation des deux princes fut célébrée à Mérida par des fêtes et des réjouissances.

Ces plaisirs furent troublés par les nouvelles du nord de l'Espagne , et surtout par celles que Casim , le second fils d'Abdallah , envoya de Cordoue. Les Asturiens avaient profité du mouvement des Français sur la Catalogne , pour tâcher de reculer leurs frontières ; il n'y avait eu pourtant ni de part ni d'autre aucune affaire décisive ; des combats de postes , des engagements entre les avant-gardes , assez de sang répandu , beaucoup de dévastations dans la campagne , mais point d'avantage marqué. Il paraît même que ce fut vers ce temps qu'Alphonse , éprouvant de nouveau l'inconstance et l'ingratitude de ses sujets , fit avec Alhakem une trêve qui lui était nécessaire pour pouvoir travailler à rétablir son autorité ébranlée. A Cordoue , le danger était plus pressant ; Casim mandait au roi qu'il ne s'agissait pas moins que d'une vaste conspiration qui menaçait et sa couronne et sa vie ; et il le conjurait de revenir sans délai , parce que sa pré-

sence était indispensable pour ramener l'ordre.

C'était une chose bien étonnante que ces luttes perpétuelles de l'ambition contre le pouvoir, de la trahison et de la perfidie contre la fidélité, des sujets contre le prince : elles n'agitaient pas seulement les états musulmans, toute l'Espagne chrétienne en était tourmentée. Les Asturiens et les Galiciens, toujours menacés par les Arabes de la guerre et de l'esclavage, semblaient insensibles à ce danger, qu'ils oublièrent pour leurs dissensions domestiques ; les Arabes, également divisés par les intérêts de leurs chefs, ne se souvenaient pas qu'ils habitaient un pays récemment conquis, où leur joug en horreur pouvait être brisé par le désespoir des vaincus. Les uns et les autres n'ignoraient pas que la force d'un peuple est dans l'union de ses individus ; ils savaient qu'en s'affaiblissant par les querelles intestines, ils se mettaient pour ainsi dire à la merci de leurs ennemis ; et, malgré ces avis de la sagesse, malgré les efforts de quelques hommes prudents qui travaillaient à tarir les sources de la discorde, malgré les leçons, souvent très-dures, de l'expérience, ils s'abandonnaient, à Oviedo comme à Cordoue, à tous les excès de l'esprit de parti, comme s'ils n'avaient eu de rivaux qu'eux-mêmes. Les chrétiens d'Espagne, unis sous un

seul maître, Asturiens, Navarrais, Aragonnais, Galiciens, Castellans, auraient reconquis leur pays quatre ou cinq siècles plus tôt; sans le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, les Arabes-Maures règneraient encore sur la belle Andalousie; peut-être même, sous un prince guerrier, auraient-ils recouvré ce qu'ils avaient tenu de la première conquête; et, s'ils eussent été paisiblement soumis à leurs nouveaux califes, ils auraient triomphé vraisemblablement de l'Espagne entière : un nouvel Abderahman, plus heureux que le premier, vainqueur des faibles descendants de Charlemagne, aurait fondé dans le cœur de la Gaule le siège de son empire.

Dès qu'Alhakem fut arrivé à Cordoue, le jeune Casim lui donna tous les détails de la conspiration, dont lui-même semblait être le chef aux yeux des conjurés. Elle était principalement l'ouvrage de Yahie, l'un des wazirs du conseil, et de quelques scheiks de la ville, à qui les événements de Mérida avaient servi d'occasion. Ils avaient cru trouver dans Casim un cœur livré au ressentiment et à l'ambition; ils lui avaient fait part de leur projet, qui consistait à tuer Alhakem, et à mettre à sa place l'un des petits-fils d'Abderahman. Le roi, saisi d'horreur, mais en même temps tout brûlant de désirs de vengeance, engagea Casim à continuer de feindre avec les

conjurés, afin de se procurer une liste exacte de leurs noms. La liste fatale fut dressée; le jour de l'exécution était marqué, l'heure choisie, le lieu indiqué. Casim se hâta d'aller trouver le roi, car il n'y avait pas de temps à perdre; le roi, à son tour, prit sans délai des mesures efficaces; et, la nuit même qui précédait le jour que les conjurés avaient fixé, leurs trois cents têtes, placées sur des piques, furent rangées autour de la place publique de Cordoue. Le peuple épouvanté n'apprit le lendemain le crime des coupables que par ces mots d'un écriteau : *Trâîtres et ennemis de leur roi*. Les conjurés s'étaient flattés de réussir à cause du peu d'affection du peuple envers Alhakem, surtout depuis qu'il avait fait un traité avec Alphonse, après la victoire que ce dernier avait remportée sur le fils d'Amrû.

An de J. C.
807.
De l'hégire,
192.

La guerre continuait sur les frontières. Le duc d'Aquitaine était rentré en Espagne avec une puissante armée; il voulait subjuguer la ville de Tortose, devant laquelle il avait précédemment échoué. Le prince Abderahman, qui était encore à Sarragosse, réunit à ses troupes celles du wali de Valence, et il contraignit les Français à se retirer. D'autre part les troupes

An de J. C.
808.
De l'hégire,
193.

d'Alphonse, traversant le Duero, avaient envahi la Lusitanie, et porté la dévastation jusque sous les murs de Lisbonne; Alhakem s'y porta rapi-

dement, et obtint d'abord quelques avantages; il reprit successivement toutes les villes dont les Asturiens s'étaient emparés, et après deux ans d'une lutte opiniâtre il finit par les chasser tout-à-fait de ses états; mais ce ne fut point pour long-temps. Fatigué d'une longue guerre, où, sans jamais pouvoir en venir à une bataille rangée, il fallait avoir chaque jour les armes à la main, il était retourné à Cordoue, laissant le commandement de l'armée à Abdala ben Malehi et à Abdelkerim. Aussitôt les Asturiens reprirent l'offensive; Abdala mourut en combattant; sa division, rompue, apporta, en fuyant, le désordre et la terreur parmi les escadrons d'Abdelkerim. Alphonse, poursuivant ses succès, arriva en même temps que les fuyards, et augmenta par une brusque attaque la confusion et l'épouvante. Le corps d'Abdelkerim éprouva des pertes immenses, et tous les efforts du général ne purent sauver les soldats de la honte d'une défaite. Un grand nombre de Musulmans se noyèrent au passage d'une rivière; d'autres se jetèrent dans les bois, cherchant à se cacher sur les arbres et au milieu des buissons, mais les arbalétriers chrétiens les firent presque tous périr. Abdelkerim était cependant parvenu à rallier les débris des deux corps de l'armée, et, ne suivant que l'impulsion du cou-

An de J. C.
811.
De l'hégire,
196.

rage aigri par le malheur, il voulut tenter encore le sort des armes. Mortellement blessé, il mourut sans vengeance, et l'on peut dire sans gloire, parce que presque toujours la gloire suit la fortune, et que la pitié seule accompagne au tombeau les guerriers malheureux.

An de J. C. 812.
De l'hégire, 197. Abderahman reparut alors à l'armée, Abderahman, qui semblait attacher la victoire à ses drapeaux. Il commença par reprendre Gironne, que les Français occupaient; de là, il poussa jusqu'à Narbonne, d'où il rapporta beaucoup de richesses; sans perte de temps, il se rendit à la frontière d'occident, et sa présence releva le courage abattu des Musulmans. Dès que la saison lui permit de se mettre en campagne, il chercha l'armée d'Alphonse, la rencontra sur les rivages du Duero, la mit dans une déroute complète, s'empara de Zamore, et reprit plusieurs places qui défendaient l'entrée des Asturies; ces succès soutenus obligèrent Alphonse à demander la paix. Dans la Catalogne, les Français avaient eu de nouveaux avantages: Tortose, après un siège opiniâtre, avait fini par se rendre; mais à peine Louis se fut-il éloigné pour aller faire celui de Huesca, que, dans une nuit, Tortose surprise repassa au pouvoir des Arabes, qui, par une heureuse témérité, ravirent au roi d'Aquitaine le fruit de ses

An de J. C.

815.

De l'hégire,

198.

longs travaux, le prix de ses dépenses, et des lauriers teints d'un sang inutilement versé (1).

(1) Les historiens français disent qu'à cette époque, ou même quelque temps auparavant, le roi de Cordoue avait demandé la paix à Charlemagne, parce qu'il craignait sa grande puissance; qu'il envoya des plénipotentiaires à Aix-la-Chapelle, où se trouvait l'empereur, et que la paix y fut conclue; que, d'après les conditions de ce traité, les Arabes durent céder tout le pays depuis l'Ebre jusqu'aux Pyrénées. Quand un événement est séparé par plusieurs siècles du temps où nous vivons, et que les monumens de l'histoire contemporaine ne sont pas bien authentiques, il est difficile de dire d'une manière positive ce qui a été réellement fait. Sans révoquer en doute, formellement du moins, l'existence de ce traité, nous devons seulement faire remarquer que les auteurs arabes n'en parlent point; et que, dans tous ceux dont les écrits ont servi de matériaux à M. Conde, il n'est pas même fait mention une fois de Charlemagne, tandis que ces mêmes Arabes, rendant compte de l'expédition de l'émir Abderahman, nomment souvent Charles Martel, qu'ils appellent Galdos, roi d'Afranc. Ce silence sur Charlemagne devrait paraître bien extraordinaire, si Alhakem lui avait envoyé, comme on le dit, une ambassade solennelle. D'un autre côté, ce traité, suivant quelques-uns, fut fait en 810; et cependant Louis fit postérieurement trois ou quatre campagnes dans la Catalogne. Ce qu'on peut regarder comme certain, c'est qu'après les années 815 et 814, durant lesquelles Tortose fut prise et reprise, il y eut sinon une paix

Abderahman était devenu l'espérance de la nation, et le plus ferme appui de l'état. Ses victoires rapides, sa constante fortune, l'avaient couvert de ce lustre qui plaît aux hommes, qu'ils aiment surtout à voir répandu sur ceux qui les gouvernent. Telle est la force des préjugés ou des habitudes. Un roi qui n'est que vertueux s'élève à peine au-dessus du vulgaire ; nous jouissons de la paix, du bonheur qu'il nous donne, sans voir que ces biens viennent de lui. Qu'il ait un vaste génie, les talens militaires ; que ses armées portent au loin la ter-

réelle, du moins une trêve entre les deux nations jusqu'à l'an 820, et même jusqu'à une époque postérieure. Il est possible que cette trêve, née peut-être de l'épuisement mutuel des parties belligérantes, ait été considérée comme l'effet d'un traité. Quant aux Arabes vus à Aix-la-Chapelle, ce pouvaient être les envoyés de quelque wali des frontières, qui, pour se soustraire à la domination d'Alhakem, réclamait des secours étrangers, ou même offrait de livrer les places de son gouvernement. On n'a que trop vu combien ces walis étaient disposés à la révolte. De ce nombre était sans doute ce Bahlul ben Makluc, qui reçut enfin de la main d'Alhakem le juste salaire de ses trahisons. Comme c'est principalement M. Conde que nous avons suivi en écrivant cette histoire, nous n'avons pas cru devoir rapporter un traité dont il ne parle point.

reur ; qu'il s'entoure de tous les prestiges du triomphe : nous nous prosternons devant lui, devant l'idée que nous prenons de sa grandeur, et nous ne considérons pas que notre sang a payé ses victoires , que nos trésors ont acheté ses conquêtes , que nos seules sueurs ont cimenté sa puissance. Alhakem , qui n'avait eu jusque-là qu'une vie agitée , commençait à désirer le repos ; car le besoin de repos accompagne le goût des plaisirs. Les délices de son palais lui paraissaient maintenant préférables aux fatigues de la guerre, ses rians jardins aux champs couverts d'ennemis , le séjour du harem au tumulte des camps. Entouré de jeunes esclaves , qui toutes , cherchant uniquement à lui plaire , prodiguaient à ses yeux les grâces d'une danse passionnée , ou le ravissaient par les accens de leur voix et le son harmonieux des instrumens , il s'enivrait à la coupe des voluptés avec toute l'ardeur de son caractère fougueux ; il aurait même oublié dans le plaisir qu'il était roi , si une soif secrète de sang , qu'il ne pouvait satisfaire que par l'usage arbitraire de la suprême puissance , n'eût trop souvent placé dans ses mains le glaive à côté du sceptre. Il se passait peu de jours qu'il ne rendit des sentences de mort ; et, sur le sein de ses esclaves soumises , il signait froidement l'ordre des supplices. Pour se livrer sans danger

An de J. C.
815.
De l'hégire,
200.

à ces deux passions dominantes, qui sembleraient ne pouvoir habiter dans un même cœur, si dans ses jeux cruels la nature n'avait uni fréquemment l'amour du plaisir à la barbarie, Alhakem avait cru devoir prendre une double précaution : par la première, il se déchargeait sur son fils de tous les soins du gouvernement ; par la seconde, il assurait sa vie contre la haine du peuple. Ainsi, d'une part, Abderahman fut proclamé wali alhadi. Esfâh et Casim prêtèrent les premiers le serment d'usage ; l'hagib, le grand cadi, les ministres, tous les walis les imitèrent. D'autre part, une garde choisie de cinq mille hommes, la plupart Musarabes, remplit son palais et en défendit toutes les avenues. Pour acheter le dévouement de ces soldats, il leur donna une solde fixe ; et pour subvenir à cette dépense, il établit un droit d'entrée sur les marchandises qui arrivaient à Cordoue.

Cette innovation avait excité des murmures. Il y eut des individus qui refusèrent de payer ce droit qu'ils trouvaient exorbitant (1) ; et ils employèrent même la violence pour soustraire

(1) Le régime des douanes n'était pas encore perfectionné, et l'on ne connaissait pas à Cordoue les octrois de bienfaisance !

leurs denrées à l'action du percepteur. Dix des contrevenans furent arrêtés, et à cette occasion il se commit quelque désordre aux portes de la ville. Le peuple ne se plaignait pas encore ouvertement; mais des inquiétudes vagues, une rumeur sourde, qui agitaient toutes les classes, annonçaient la fermentation générale des esprits. Alhakem en était instruit; et, malgré sa garde nombreuse, il n'était point tranquille. « Le peuple, disait-il, doit craindre son maître, ou bien c'est au souverain à craindre son peuple. Quand la terreur gouverne les hommes, on peut les châtier pour chaque infraction de leurs devoirs; mais avec eux la bonté est toujours funeste, parce qu'ils la regardent comme faiblesse. » Avec ces maximes, qui n'étaient pas celles du vertueux Hixém, le roi ne pouvait pas vouloir autoriser par l'impunité l'outrage fait à ses agens; pour laisser au contraire dans Cordoue un exemple mémorable de ses vengeances et faire sortir l'obéissance de la peur des supplices, il ordonna que les dix coupables, conduits sur la place publique du faubourg à la porte duquel le délit avait été commis, seraient empalés tout vivans en présence du peuple. L'exécution devait avoir lieu le 13 du mois de ramazan. Malheureusement un soldat blessa par mégarde un habitant; et cet accident ayant excité une vio-

lente émeute , la populace furieuse attaqua la garde des dix condamnés , égorgea ceux qui résistèrent , et poursuivit les autres jusqu'aux portes du palais , en poussant des cris séditieux et proférant d'horribles menaces. Aussitôt Alhakem , rugissant de colère , saisit ses armes , et , sans écouter ni les prières de son fils , ni celles de ses principaux officiers qui étaient accourus , il fondit sur le peuple à la tête des cavaliers de sa garde. Le plus grand nombre des mutins se hâtèrent de regagner le faubourg , et dans un instant les rues de Cordoue furent jonchées de cadavres. Ceux qui purent se renfermer dans leurs maisons évitèrent la mort ; les autres , au nombre d'environ trois cents , furent pris et empalés sur-le-champ tout le long du fleuve , depuis le pont jusqu'aux moulins situés à l'extrémité de la ville. Le roi ne borna pas là sa vengeance : le lendemain il donna l'ordre d'abattre le faubourg tout entier , en commençant par la partie méridionale , après que , pendant trois jours consécutifs , il aurait été livré au pillage ; il défendit toutefois que les femmes fussent insultées. Au bout de ces trois jours , il fit enlever les morts et publier amnistie pour les habitans qui avaient survécu . à la condition néanmoins de quitter Cordoue avec leurs familles.

Ces malheureux exilés s'éloignèrent en pleu-

rant de la douce patrie ; quelques-uns portèrent à Tolède leur misère et leur douleur ; huit mille acceptèrent l'asile que leur offrit Edris ben Edris dans sa ville naissante de Fez ; ils en peuplèrent un quartier qui a retenu le nom de ses premiers habitans , et s'appelle encore aujourd'hui le faubourg des Andalous. Quinze mille avaient passé en Egypte ; et, poussés par un courage désespéré, ils s'étaient rendus maîtres d'Alexandrie, malgré la résistance des habitans ; ils s'y maintinrent jusqu'à ce que , par l'ordre du calife Almamon, le wali d'Egypte composa avec eux : on leur donna , pour qu'ils quittassent la ville , des sommes considérables , et la liberté de s'établir dans l'une des îles de la mer de Grèce. Ils choisirent celle de Crète , qui n'était pas alors très-peuplée, et ils y fondèrent un gouvernement indépendant, à la tête duquel ils placèrent Omar ben Zoaïb Abu Hafas, qui leur servait de chef depuis leur départ de Cordoue. Beaucoup d'Egyptiens et de Syriens de l'Irak se joignirent à eux. Ils ne tardèrent pas à se livrer à des courses sur mer, dans lesquelles ils acquirent beaucoup de richesses. Quelque temps après , ils bâtirent Candie à la partie orientale de l'île (1). Tel fut le sort des exilés de Cordoue,

(1) Comme cet événement peut paraître extraordi-

qui payèrent bien cher une faute qu'on devait moins attribuer à leur volonté de se révolter qu'à un malheureux concours de circonstances fâcheuses. Alhakem déploya en cette occasion toute la cruauté de son âme, et en privant Cordoue d'une partie de sa population, il prouva que, dans le cœur d'un tyran, la politique même ne sait pas modifier la haine et réprimer ses écarts. Il poussa le délire de la sienne jusqu'à laisser pour ses successeurs la défense expresse de reconstruire le faubourg démoli. Depuis cet événement il fut surnommé le Cruel, et Al Rabdi le destructeur du faubourg.

Trois ans après, les Asturiens ayant fait quelques tentatives sur les confins de la Galice, Abderahman y accourut avec la cavalerie de Mérida, et il les força à repasser leurs limites. Il se ren-

naire, et que surtout les résultats qu'il eut doivent sembler peu vraisemblables, M. Conde a soin de nommer les auteurs qui en parlent et en donnent tous les détails, tels que Zaïd ben Jonas, Homaïdi, Muḥamad ben Husam, etc. M. de Chénier dit que Candie fut bâtie par un des généraux d'Abdallah ben Abderahman, nommé *Candax*, sous le règne du fils d'Alhakem, lequel, après la mort d'Abdallah, quitta l'Espagne pour ne pas rester exposé au ressentiment du roi : mais on verra bientôt qu'Abderahman II, vainqueur de son grand-oncle, ne chercha point à se venger des partisans du rebelle.

dit ensuite dans la Catalogne , où les Français avaient recommencé les hostilités. Quand il y eut rétabli les affaires , il reprit le chemin de Cordoue. En passant à Tarragone , il arma tous les vaisseaux qui s'y trouvaient , et il les envoya faire une descente sur les côtes de la Sardaigne. C'était la seconde expédition de ce genre que tentaient les Arabes. La première , antérieure de cinq ou six ans , avait été malheureuse ; la seconde eut de meilleurs résultats , puisque la flotte des chrétiens fut défaite , et qu'elle perdit même huit de ses vaisseaux , qui furent pris et emmenés par les vainqueurs à Tarragone.

An de J. C.
820.
De l'hégire,
205.

Cependant Alhakem touchait au terme de sa carrière. Depuis l'épouvantable massacre de Cordoue , où on le vit se baigner dans le sang de ses propres sujets , son âme , sans cesse bourrelée par le remords , se remplit d'une sombre mélancolie qui empoisonna ses dernières années. Son imagination était continuellement agitée par le souvenir aigu de sa cruauté , et son esprit tourmenté par de lugubres et sinistres visions. Tantôt il croyait assister à un combat , il entendait le bruit des armes , les cris des mourans ; tantôt il se voyait entouré de fantômes qui le menaçaient. Alors il appelait ses esclaves , et leur présence ou leurs soins lui aidaient à calmer ses terreurs. On raconte qu'un soir , étant déjà couché , il fit venir

un esclave nommé Hyacinthe, dont toute l'occupation consistait, durant le jour, à humecter et parfumer sa longue barbe. L'esclave s'était fait un peu attendre; le roi, impatienté, lui jeta à la tête un flacon rempli de musc. L'esclave lui remontra d'un ton fort soumis qu'il s'était endormi, parce qu'il n'avait point prévu qu'à cette heure son ministère fût nécessaire. « As-tu peur, » repartit Alhakem, que les parfums te manquent, » parce que je viens de casser un flacon? Ne sais-tu » point que c'est pour en avoir toujours que j'ai » fait couper dans un seul jour trois cents têtes? » Quelquefois il envoyait chercher les cadis et les wazirs de la cour au milieu de la nuit, comme s'il s'agissait de quelque affaire importante; quand il les tenait tous rassemblés, il faisait entrer ses chanteuses, et dès qu'elles avaient chanté, il renvoyait et wazirs et cadis, de sorte qu'on eût dit qu'il ne les avait convoqués que pour leur faire entendre les voix de ses femmes. En d'autres occasions il réunissait les scheiks et l'armée, distribuait des chevaux et des armes, de même que s'il avait été question d'une expédition lointaine; l'instant d'après il les congédiait et les renvoyait chacun chez eux.

Comme dans sa jeunesse il avait beaucoup aimé la poésie, il essayait de temps en temps de charmer sa tristesse par le secours des vers.

On a conservé de lui quelques pièces; elles ont toutes une teinte sauvage, qui décèle la farouche mélancolie dont leur auteur était dévoré. Dans la suite Abderahman les fit chanter souvent devant lui; il aimait surtout un hymne guerrier qui contenait les louanges d'Alhakem. Abez ben Nasih, chef de la musique de ce prince, en avait composé les airs. Les jactances d'Alhakem rappellent les conceptions gigantesques des poètes scandinaves (1).

« J'ai vu les peuples s'élancer tout armés du
» sein des abîmes; mais je me suis élevé sur le
» sommet des montagnes, et les montagnes sont
» devenues d'humbles vallées (2). Que mes
» frontières répondent. Craignent-elles l'entrée
» des cavaliers ennemis? Voient-elles le glaive

(1) Nous donnons la traduction des premières strophes sur celle qu'en a faite M. Conde. Comme les vers espagnols, dégagés du joug de la rime, peuvent s'attacher plus fidèlement au texte et au sens de l'original, nous pensons qu'en suivant les idées du traducteur espagnol, nous offrirons à peu près les idées du poète arabe. Nous omettons les dernières strophes, parce qu'elles nous ont paru bien inférieures aux premières.

(2) M. Conde avertit que ceci signifie qu'Alhakem triomphait des peuples soulevés contre lui. L'espagnol est encore plus fort: il dit « *que les abîmes de la terre se levaient avec l'épée.* »

» briller dans leurs mains ? Entendent-elles
» d'autre bruit que celui des cascades qui tom-
» bent du haut des rochers, entraînant dans
» leur cours les plantes sauvages ? Mes frontières
» diront que si je ne suis pas le premier des hé-
» ros , ma lance fut toujours la première qui se
» teignit dans le sang. On a vu de jeunes guer-
» riers , à l'aspect des dangers et des fatigues ,
» reculer épouvantés ; mais ceux-là n'étaient
» point de ma troupe choisie , car ceux qui
» m'accompagnaient n'ont jamais connu la peur
» ni l'infamie. »

Aussitôt après la mort d'Alhakem , Abde-
rahman , son fils , fut proclamé roi de Cor-
doue. Le peuple célébra son avènement par des
fêtes qui n'étaient point commandées. Quand il
est heureux ou qu'il espère , il ne faut pas lui
ordonner de se réjouir ; et , sur le trône du succes-
seur d'Alhakem , il voyait naître une aurore nou-
velle de bonheur et de prospérité. Son esprit ,
sa bonté , l'aménité de son caractère , rappé-
laient Hixêm son aïeul , et les espérances qu'il
fit concevoir consolèrent les Musulmans des
souvenirs amers de son père. Qu'il est pourtant
vrai de dire que l'aveugle fortune ne mesure ja-
mais ses faveurs sur le mérite et sur la vertu !
Abderahman II fut un grand prince ; il favorisa
les arts et les lettres en souverain éclairé ; il créa

dans ses villes des établissemens nouveaux ; il embellit Cordoue ; il gouverna ses peuples avec gloire , et ne les foula point ; il attira à sa cour les savans de tous les pays ; il surpassa en grandeur et en magnificence tous ses prédécesseurs ; il donna à l'empire un éclat qu'il n'avait jamais eu : et cependant son règne , presque toujours troublé par des guerres domestiques , ne fut point heureux ; et par l'effet nécessaire de ces divisions intestines qui dévoraient peu à peu dans l'état les principes de force et de vie , il devint presque pour les Musulmans une époque de décadence.

Abdallah , chargé d'années et retiré à Tanger , existait encore , et rêvait tristement les grandeurs qu'il n'avait pu obtenir. Les neiges de la vieillesse avaient comprimé , sans l'éteindre , le feu dont il avait brûlé , et l'ambition vivait cachée au fond de son cœur , comme les flammes d'un volcan renfermé dans le sein des montagnes. Il se flattait que le fils d'Alhakem ne serait point aimé ; il espérait que ses anciens partisans embrasseraient sa cause ; il comptait sur ces hommes que leur mobile obéissance livre toujours aux fers d'un nouveau maître , aussi peu fidèles à ce dernier qu'à celui qu'ils trahissent , prêts à changer encore en faveur d'un troisième , s'il se présente. Il avait conservé des trésors qu'il

tenait de la libéralité d'Hixêm; il s'en servit pour lever une armée, il promit du butin et des terres, et il passa en Espagne; là, il se fit proclamer roi dans son camp. Abderahman, suivi de sa garde, qu'il avait augmentée de mille Africains, et de la cavalerie de Cordoue, se rendit sur-le-champ aux lieux où le danger se montrait, et, vainqueur d'Abdallah en plusieurs rencontres, il força l'armée rebelle à la fuite. Abdallah se retira du côté de Valence, où il avait des intelligences secrètes; mais, vivement poursuivi par Abderahman, il fut contraint de s'enfermer dans la ville.

On dit qu'ayant formé le dessein de faire une vigoureuse sortie contre les assiégeans, il convoqua les chefs de l'armée devant la mosquée de Bâb Tadmîr (1); que, lorsqu'il les vit réunis, il leur dit qu'avant de tenter le sort des armes, il voulait conjurer Alâ de manifester sa volonté; qu'alors, levant les yeux au ciel, il s'écria :
« Seigneur Alâ, si mes prétentions sont fondées, si mon droit est meilleur que celui
» d'Abderahman, arrière-petit-fils de mon père,
» daigne m'accorder sur lui la victoire; mais,
» si je me trompe, si la cause d'Abderahman

(1) De la porte de Murcie.

» a paru plus juste devant tes yeux , ne permets
» point que mon aveuglement fasse verser le
» sang des fidèles ; qu'Abderahman triomphe ,
» mais que le peuple soit épargné ! » Tous les
assistans , auxquels s'étaient joints beaucoup
d'habitans de la ville , répondirent par des accla-
mations unanimes. En cet instant même , ajoutez-
on , il s'éleva subitement un vent très-froid ,
qui , frappant Abdallah au visage , le fit tomber
privé de sentiment. Transporté au palais , il
resta plusieurs jours sans pouvoir parler , et dès
qu'il eut recouvré la parole , il dit à ceux qui
l'entouraient : « Alà m'a fait connaître sa vo-
» lonté ; je ne dois point m'élever contre ses
» décrets. » Des hérauts furent envoyés aussitôt
au camp du roi. Esfâh et Casim , qui , dès le
commencement du siège , étaient accourus au-
près du roi pour intercéder en faveur de leur
père , lui demandèrent la permission de l'aller
voir pour l'amener à une réconciliation entière.
Abderahman , naturellement porté à la clémence ,
y consentit avec joie. Abdallah sortit de la ville
pour aller au-devant de ses fils ; ceux-ci le
conduisirent en présence du roi , qui le reçut
dans ses bras , au moment où il se prosternait
pour lui baiser la main. L'air majestueux d'Ab-
dallah , ses cheveux blancs , les rides dont le
malheur , plus encore que les années , avait sil-

onné son front , la piété filiale d'Esfâh et Cassim , la bonté du roi qui accabla le vieux guerrier de caresses , formaient le plus touchant tableau. Des larmes d'attendrissement et de plaisir coulaient de tous les yeux , et chacun , au fond du cœur , se félicitait de l'heureuse issue de cette guerre. Abdallah reçut du roi le gouvernement du pays de Tadmîr , avec la faculté personnelle et non transmissible d'y jouir de tous les droits de la souveraineté. La plupart des Africains qui l'avaient suivis s'établirent à Valence et à Murcie ; le plus petit nombre s'en retourna à Tanger.

An de J. C.
821.
De l'hégire,
206.

Les Français , qui avaient vu le roi de Cordoue engagé dans une guerre que sa nature rendait dangereuse , et pour laquelle tous ses efforts étaient nécessaires , avaient saisi ce moment pour tâcher d'agrandir leur nouveau territoire , et de pousser leurs conquêtes au-delà de l'Ebre. Abderahman , qui n'était pas moins actif que ses ennemis , n'eut pas plus tôt terminés ses différens avec Abdallah , qu'il conduisit son armée à Tortose ; et après lui avoir laissé prendre quelques jours de repos , il alla au-devant des Français , dont les partis , s'étendant en tous sens , ravageaient impunément la contrée. Les Arabes , encouragés par l'exemple du roi , forcèrent en peu de temps les Français à la retraite. Après ce premier avantage , ils se portèrent sur Barcelone :

les Français, ralliés sous ses murs, s'y jetèrent pour la défendre. Le siège fut poussé avec une extrême vigueur ; chaque jour les assauts renouvelés faisaient trembler les habitans pour leurs biens et pour leurs vies ; et quand ils virent que les assiégeans , réunissant leurs forces, se disposaient à un assaut général, la terreur les saisit, et les remparts restèrent sans défenseurs. Le roi entra aussitôt dans la ville, dont il fit réparer les fortifications ; de là , il alla prendre Urgel, poursuivit les Français jusqu'aux Pyrénées, et revint à Cordoue couvert de lauriers.

An de J. C.
822.
De l'hégire,
207.

Abdallah mourut l'année suivante. Quand ses enfans en apprirent la nouvelle au roi, il les autorisa à se mettre en possession de tous les biens de leur père : ce fut même à cette occasion qu'il établit, comme loi générale de l'Espagne, le droit des enfans de succéder à leurs pères et mères, celui des veuves de reprendre le montant de leur dot et de recevoir des alimens, celui des parens de disposer du tiers de leurs biens en faveur d'un étranger ou d'un successible, à leur volonté.

En ce même temps, Abderahman reçut une ambassade de l'empereur grec d'Orient. Elle avait pour objet un traité d'alliance offensive et défensive contre leur commun ennemi, le calife de Bagdad. Ces ambassadeurs obtinrent du roi

l'accueil le plus brillant, et le traité fut conclu. Le roi accepta avec joie les présents qui lui furent offerts; il chargea les envoyés de ceux qu'il destinait à leur maître, et il lui députa de son côté le wali Yahie ben Hakem, homme d'un très-grand mérite, ou du moins d'une grande réputation parmi les Arabes.

Les hostilités duraient toujours sur toute la
An de J. C. ligne de la frontière septentrionale. Obeidalà,
824.
De l'hégire, troisième fils d'Abdallah, fut envoyé à l'armée de
209.

Galice pour en prendre le commandement. Les succès se balancèrent pendant deux années; mais à la fin Alphonse se vit forcé de rentrer dans ses montagnes, où il pouvait se défendre avec plus d'avantage. Du côté de la Catalogne et de la Navarre les Musulmans furent aussi victorieux, et dans une bataille qui se livra aux portes de Pampelune, ils firent beaucoup de prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent les généraux ennemis, qui furent envoyés à Cordoue.

Tandis qu'Obeidalà faisait triompher ses armes, Abderahman se livrait à l'éducation de ses fils. Ybanet Othman, deux d'entre eux, se distinguaient par leur application constante à l'étude, et par leurs progrès dans la science. Le roi leur donna pour gouverneur le wali de Sidonia, Muhamad ben Saïd el Gamri; celui-ci mit tant de soins à les instruire, qu'ils se virent bientôt en

état de disputer avec les hommes les plus savans de ce temps. Le roi se faisait un plaisir d'assister à ces combats littéraires, où il jugeait par lui-même du mérite de ses enfans. Jacûb Abû Cosa et Bixar, aussi fils du roi, furent confiés au docte Yahie el Laïti, et firent honneur à leur maître, le premier par son talent pour la poésie (1), le second par son érudition et son éloquence, qui le firent charger par son père du soin de composer les oraisons funèbres de tous les membres de la famille (2) et celles des scheiks et autres personnes de marque.

Cet Yahie el Laïti était depuis peu revenu d'Orient, où il était allé pour recevoir les leçons de Malic ben Anàs, qui, charmé de ses talens et de sa pénétration, l'appelaît le docte Andalous, et le génie de l'Algarbe. Il acquit, dit-on, la bienveillance de Malic, en lui montrant, dans toutes les occasions, le désir de le voir et de l'entendre sans cesse. Les philosophes les

(1) Quelques poésies de ce prince, recueillies par les contemporains, se trouvent dans la collection d'Ahmed ben Ferag, intitulée : *les Jardins*.

(2) D'après l'usage des Arabes, un individu de la famille du défunt récitait pour lui les prières dans la mosquée, et faisait d'ordinaire un discours où il parlait de ses vertus, de ses qualités ou de ses exploits.

plus austères, insensibles à la séduction des grandeurs et de la richesse, ne résistent pas plus que les autres hommes au plaisir d'être aimés ou admirés. Les preuves d'affection disposent le cœur à s'ouvrir à une douce faiblesse ; l'admiration manifestée par les procédés, sans que la bouche en parle, caresse la vanité en secret, et n'offense pas la modestie. On raconte qu'un jour, pendant que Malic donnait sa leçon à ses disciples, un éléphant passa devant la maison. Tous sortirent pour le voir, excepté Yahie. Malic en parut étonné, parce que Yahie n'avait jamais vu d'éléphant : « Je n'ai point fait le voyage » d'Orient, répondit l'Andalous, pour voir des éléphants ; c'est toi seul que j'ai voulu voir, toi seul » que je suis venu chercher. »

Yahie avait parlé au roi du mérite d'Ali ben Zeriab, célèbre musicien de l'Irak : le roi lui envoya de riches présens, et parvint à l'attirer à sa cour, où il fonda une école de musique, qui ne tarda pas à égaler celle de l'Orient. Ali ben Zeriab ne fut point le seul qui éprouva la générosité du roi. Tous ceux qui se distinguaient par leur mérite dans une carrière quelconque avaient part à ses bienfaits, et sa cour était devenue le centre des lumières et des beaux-arts, le rendez-vous de tous les savans, de tous les artistes. Parmi les premiers, ceux qui jouissaient le plus de la

faveur du roi, étaient le poëte Abdalah ben Xamri, et Yahie ben Hakem et Gazali, qu'il avait précédemment envoyé en ambassade à Constantinople. Comme Yahie avait beaucoup vécu avec les chrétiens, chez lesquels il avait long-temps voyagé, le roi aimait fort à s'entretenir avec lui, et à l'entendre raconter tout ce qu'il avait appris des mœurs des chrétiens, tout ce qu'il avait vu de leurs coutumes. L'autre était son poëte favori, et n'avait pas moins de droits à ses libéralités; car Abderahman était extrêmement généreux. Les poëtes et les savans donnent aux rois le véritable prix de leurs actions, puisqu'ils transmettent leurs souvenirs et leur gloire à la postérité; il est juste que les rois donnent la fortune aux savans et aux poëtes. Abderahman ne leur épargnait pas les récompenses; quelquefois même il les élevait aux honneurs, et leur confiait les soins les plus importans du gouvernement. Ce fut à son mérite réel qu'Aben Gamri, le gouverneur de ses fils, dut par la suite le poste d'hagib ou de premier ministre. Ce dernier jouait très-bien le jeu des échecs, qu'Abderahman aimait avec passion. Ils y jouaient des sommes considérables ou des effets précieux; le plus souvent le roi se laissait gagner, afin de perdre l'objet des paris, car son plaisir le plus grand était de donner.

On lui avait amené depuis peu une jeune es-

clave très-belle. Dans un de ces momens de passion, où chez l'homme le plus sage la raison n'a guère d'empire, il avait paré le sein de l'esclave d'un collier de perles et de pierres d'une rare valeur. Quelques-uns de ses wazirs, qui pouvaient lui parler librement, lui représentèrent que ce riche collier aurait dû être porté au trésor, parce que, dans un jour de détresse, il aurait pu fournir d'utiles ressources. « L'éclat de ce collier, » leur dit Abderahman, vous a tous éblouis; et » vous ressemblez au commun des hommes qui » attachent un prix immense à ces pierres, à ces » perles, qui au fond n'ont point de valeur. Que » sont-elles surtout, auprès de la grâce et de la » beauté d'une femme? Une femme charme nos » yeux, émeut et ravit nos cœurs; sa voix flatte » notre oreille, ses paroles d'amour portent l'ivresse dans tous nos sens. Ces perles, ces pierres, ont-elles le même avantage? Ah! souffrez que je les fasse servir à l'usage pour lequel elles semblent faites; que je les emploie à relever les attraits de ma belle esclave. » Tous les wazirs confessèrent que le roi avait raison, les jeunes parce qu'ils pensaient comme lui, les autres pour ne pas lui déplaire par une vaine ostentation d'austérité. Le roi ne manqua pas de raconter à son poète Abdalah ben Xamri ce qui venait de se passer entre ses ministres et lui. Ab-

dalah répondit par ces vers : « Celle dont la
» beauté efface l'éclat des pierreries ne peut
» qu'augmenter la valeur du précieux collier. La
» nature produit et manifeste en tous lieux ses
» merveilles ; mais elle n'a point de plus bel ou-
» vrage que les traits enchanteurs de ton esclave
» chérie. Les perles que la mer renferme, les
» hyacinthes qui se forment au sein de la terre,
» ne valent point les célestes appas qui ont tou-
» ché ton âme. » Le roi, sentant sa verve excitée
par la circonstance, répliqua à son tour par
d'autres vers : « Aben Xamri trouve les bons vers
» sans effort ; les charmes de sa poésie brillent
» de l'éclat d'un beau jour. Quand il les récite,
» le plaisir entre par l'oreille et descend au cœur ;
» ses traits, où brille le génie, plaisent aux
» yeux. Les parfums de la rose et des prés fleu-
» ris, les grâces de la jeune beauté n'ont pas plus
» de douceur. Mes yeux et mon cœur sont à lui ;
» s'ils m'appartenaient encore, j'en ferais un se-
» cond collier pour le sein de l'esclave (1). »
Xamri s'écria que les vers du roi étaient bien
meilleurs que les siens ; que surtout il ne méri-

(1) L'expression passionnée de ces vers ne rappelle-t-elle pas un peu trop le Coridon de Virgile : *Formosum pastor Coridon ardebat Ategin* ?

tait pas le brillant éloge que le roi faisait de lui , et qu'il ne demandait à Dieu que le temps de composer et de publier les louanges que le monde lui devait à lui-même. Le roi fit alors à Xamri un riche présent.

An de J. C.
827.
De l'hégire,
212.

Au milieu de ces doux passe-temps auxquels le roi se livrait, il ne négligeait point les affaires du gouvernement, et l'amour paisible des lettres n'enchaînait point son courage quand le devoir l'appelait aux combats. Les Français venaient de faire de nouveaux efforts pour ressaisir leurs anciennes conquêtes, et la ville de Barcelone était retombée en leur pouvoir. Abderahman envoya pour commander la cavalerie des frontières Muhamad, dont le père, Abdelsalem, avait été wazir du roi Alhakem; et il se disposait à suivre lui-même Muhamad, lorsqu'un événement imprévu vint mettre obstacle à son départ. Ce fut le soulèvement de Mérida, causé par la rigueur excessive qu'on apportait dans le recouvrement de l'impôt. Muhamad ben Abdelgebir, qui en avait été percepteur du temps d'Alhakem, et qu'on n'avait remplacé qu'à cause des vexations dont il accablait les contribuables, s'était mis à la tête des mécontents. L'esprit de révolte ne tarda pas à se montrer parmi la populace; et, provoquée au désordre et au crime par les discours du factieux Muhamad, elle envahit, furieuse,

les maisons des wazirs, saisit leurs personnes, et les déchira en lambeaux. Le wali, à qui toute résistance aurait été funeste, se sauva, en fuyant, avec sa famille et ses gardes. Muhamad, maître du commandement, répartit des habits et des armes, distribua de l'argent au peuple; et, faisant un appel à tous les malfaiteurs, à tous les bandits du pays, il réunit près de lui assez de troupes, pour se flatter qu'il défendrait Mérida contre toute la puissance d'Abderahman.

Les troupes de Tolède et de l'Algarbe partirent en diligence sous les ordres d'Abdelruf el Dilheti, pour aller châtier les rebelles. Muhamad ne s'exposa point hors des murs aux chances d'un combat; et, comme le roi ne voulait point qu'on donnât d'assaut à la ville, pour qu'elle ne fût pas livrée au pillage et à la destruction, le siège dura fort long-temps; les assiégeans se contentaient de tenir la place bloquée, et ils demeuraient dans une inaction forcée, qui faisait croître l'audace des assiégés, ou pour mieux dire, des partisans de Muhamad; car les bons citoyens, et même ceux qui, par le désir du changement, s'étaient follement réjouis de l'insurrection, souhaitaient avec ardeur de voir l'ordre se rétablir, parce qu'à tous les instans ils craignaient d'être pillés par les bandits de Muhamad. Ils se concertèrent donc ensemble

pour délivrer leur patrie de ce joug odieux, et ils envoyèrent six jeunes gens déterminés au général Abdelrûf, pour lui offrir de lui livrer les portes de la ville, le jour que lui-même voudrait désigner. On convint que ce serait dans la nuit du jour suivant; trois de ces jeunes gens rentrèrent dans Mérida, pour porter la réponse d'Abdelrûf. Celui-ci fit aussitôt publier parmi ses troupes les ordres les plus sévères, conformément aux désirs du roi, qui ne voulait pas abandonner cette ville aux horreurs de la guerre. Il fut enjoint aux fantassins de rester sur les remparts et sur les places publiques, à mesure qu'ils entreraient, et des peines graves furent prononcées contre tous ceux qui abandonneraient leurs drapeaux sous aucun prétexte; il recommanda d'autre part aux cavaliers qu'il destinait à parcourir les rues pour les nettoyer des mutins, de ne frapper que ceux qui tenteraient de résister. La nuit venue, les troupes d'Abdelrûf s'introduisirent dans la ville, et elles en occupaient déjà les principaux postes, quand les rebelles en eurent connaissance. La confusion fut extrême : les uns jetaient leurs armes, les autres cherchaient à se cacher; ils couraient dans les rues, sans savoir où aller, sans qu'aucun chef parût pour les rallier, car tous les chefs avaient promptement pris la fuite. Avant le milieu du jour, le

calme fut entièrement rétabli ; tous les rebelles s'étaient dispersés , laissant environ sept cents morts dans les rues. Abdelrûf se hâta d'informer le roi de ce qui était arrivé , et le roi accorda amnistie à tous ceux qui avaient participé à la révolte.

An de J. C.
828.
De l'hégire
215.

L'affaire de Mérida n'eut pas été plus tôt terminée, qu'une insurrection du même genre éclata dans Tolède. Il y avait dans cette ville un grand nombre de Juifs , très-riches , et un plus grand nombre encore de chrétiens ; les uns et les autres, ennemis secrets du gouvernement , saisissaient tous les moyens de lui nuire , favorisaient toutes les ambitions , toutes les révoltes. Hixêm el Atiki , jeune homme fort riche , avait , ou croyait avoir à se plaindre d'Aben Mafot , wazir de la ville , et tous les désirs de vengeance s'étaient allumés dans son cœur ; il fut le chef que les séditieux choisirent. Comme il avait une grande fortune , il répandit l'argent avec profusion dans toutes les classes du peuple , il gagna les Bérébères qui avaient la garde de l'Alcazar , et il prépara habilement tous les moyens de succès. Il avait si bien pris ses mesures que son complot réussit , bien qu'un accident inopiné eût avancé le moment de l'exécution. Voici comment la chose arriva. Les agens de police arrêtaient , mais pour tout autre cause , un des hommes soudoyés

par Hixêm. Quand on voulut le conduire de la place du marché à la prison publique , la populace accourant de toutes parts sur son passage , il y eut quelque désordre causé par la foule ; et les efforts que firent les agens de la police pour le comprimer devinrent le signal de la rébellion générale. Assaillis soudain par une grêle de pierres , ils prennent la fuite , laissant leur prisonnier ; le peuple les suit à l'Alcazar , où ils veulent se sauver ; les Bérébères , qui en gardent l'entrée , feignent la plus grande terreur , et ont l'air de fuir à leur tour devant la multitude , qui allait toujours croissant , comme les eaux d'un torrent au moment de l'orage ; alors les mutins entrent dans le palais , égorgent les agens de police , et les soldats fidèles qui résistent ; de là , ils vont traîner par les rues les cadavres des victimes qu'ils ont immolées aux ressentimens d'Hixêm. Aben Mafot , heureusement pour lui , se trouvait ce jour-là à la campagne ; averti à temps , il se retira à Calatrava , d'où il écrivit au roi le détail des événemens. Le roi fit partir sans délai une partie de la cavalerie de sa garde , avec son fils Omeya , et il donna ordre à Aben Mafot de marcher de son côté sur Tolède , avec toutes les troupes de la province. Cependant on prenait dans Tolède la résolution de se défendre , et de soutenir la révolte d'Hixêm. Celui-ci , qui ne

manquait ni d'audace, ni de talens, passa la revue de ses troupes, leur donna des armes et des drapeaux; et, chargeant de la garde des murs ceux qui étaient le moins propres aux fatigues de la guerre, il sortit de la ville avec l'élite de ses gens, pour aller à la rencontre d'Aben Mafot. La fortune le favorisa même dans les premiers momens, et les avantages qu'il remporta sur Mafot, enflant son propre courage, augmentèrent la confiance des soldats.

Le wali Abdelrûf venait de ramener l'ordre dans Mérida. Pour y parvenir sans violence, il avait donné du travail aux pauvres, de l'occupation aux oisifs; il avait poursuivi les bandits hors des murs, garni de troupes tous les magasins d'armes, établi dans les quartiers populeux des corps-de-garde permanens; il faisait faire de fréquentes patrouilles; enfin, par sa prudente conduite, réunissant les opinions, et calmant les esprits, il avait étouffé, du moins en apparence, tous les germes de mécontentement. Le roi espéra d'Abdelrûf qu'il réussirait à Tolède comme à Mérida, et il lui ordonna de se rendre sur-le-champ au siège de Tolède, et de veiller sur la contrée où commençaient à s'étendre les principes de désordre qui agitaient les habitans de la ville. Abdelrûf parvint bien à contenir ceux de la campagne; mais les premiers, retranchés

An de J. C.
832.
De l'hégire,
217.

dans leurs positions, persistèrent dans la révolte, et trois ans s'écoulèrent sans qu'il y eût de part ni d'autre aucun avantage décisif. Mais, au bout de ce temps, les assiégés, ayant voulu tenter une sortie, tombèrent dans une embuscade où ils perdirent beaucoup de monde; et l'année suivante, ils éprouvèrent la même disgrâce, en combattant contre Abdelrûf sur les bords de l'Alberche.

Les rebelles de Mérida, réfugiés du côté de Lisbonne, avaient repris l'espérance dès que l'absence d'Abdelrûf eut privé cette ville de sa meilleure défense, c'est-à-dire d'un chef vigilant et actif. Son successeur, endormi dans une sécurité fatale, avait négligé les précautions utiles; les rebelles rentrèrent dans Mérida les uns après les autres; afin de n'exciter aucune défiance, ils venaient sans armes, ou chargés de denrées, comme des paysans de la campagne. Quand ils se virent en nombre, ils s'emparèrent pendant la nuit des portes de la ville et des postes essentiels; ensuite ils allèrent dans les maisons des wazirs et des autres agens du gouvernement. Deux de ces malheureux furent inhumainement massacrés; les autres s'échappèrent furtivement. Le roi, inquiet de ce nouveau contre-temps, rassembla une armée, se mit à sa tête, et marcha sur Mérida. Plusieurs tours

furent minées par-dessous leurs fondemens, qu'on soutenait avec des colonnes de bois auxquelles on mettait ensuite le feu, de sorte qu'à mesure que ces colonnes se consumaient, les tours s'écroulaient avec fracas. Tout fut alors préparé pour un assaut général ; mais le roi, toujours bon et généreux, plus touché de compassion pour ses sujets révoltés qu'irrité contre eux par le ressentiment ou la haine, voulant épargner à la ville les suites toujours funestes d'un assaut, fit jeter par-dessus les remparts une grande quantité de flèches, avec des écrits dans lesquels il offrait le pardon, à condition qu'on lui livrerait les chefs de la révolte. Plusieurs de ces écrits tombèrent entre les propres mains de ces derniers, qui, saisis d'épouvante et craignant l'inconstance du peuple, crurent prudent de se dérober par la fuite au malheur dont ils étaient menacés. Après leur départ, les habitans ouvrirent leurs portes et envoyèrent une députation au roi ; ils cherchaient à s'excuser de ce qu'ils ne s'étaient point emparés des personnes des principaux rebelles. « Je suis bien aise, leur répondit Abderahman, de n'avoir pas à remplir dans ce jour d'allégresse les devoirs sévères de la justice. Dieu leur fera peut-être la grâce de toucher leurs cœurs et de les ramener à la fidélité ; et, s'ils ne deviennent point meilleurs,

» j'aurai toujours , je l'espère , assez de puissance
» pour les empêcher de troubler le repos de mes
» peuples. »

Abdérâhman passa quelques jours à Mérida; il donna l'ordre , avant de partir , de relever les fortifications abattues , contre l'avis de ses wazirs , qui lui conseillaient au contraire de les ruiner tout-à-fait pour empêcher de nouvelles révoltes. Ces travaux , auxquels on employa tous les pauvres de la ville , suivant les intentions du roi , ne furent terminés qu'en l'an 220 de l'hégire ; une inscription fut placée sur la porte de la principale forteresse (1).

An de J. C.
833.
De l'hégire,
220.

Le siège de Tolède n'était pas encore terminé. Les ménagemens que le roi avait voulu qu'on gardât en prolongeaient nécessairement la durée ; mais à la fin , le défaut absolu de provisions força les habitans à se rendre , après un

(1) On y lisait ces mots :

« Au nom du Dieu bon et miséricordieux.

» Que sa bénédiction et son appui n'abandonnent pas
» ceux qui suivent sa loi.

» Ces fortifications et ces remparts ont été construits
» pendant qu'Abderahman , fils d'Alhakem , régnait sur
» le peuple des fidèles. Que Dieu augmente sa puissance !

» Les travaux ont été dirigés par son émir Abdalâ ben
» Coleib ben Thaalba , et exécutés par Giafar ben Muha-

blocus de neuf ans. Le rebelle Hixêm fut remis aux mains d'Abdelrûf, et sa coupable tête, la seule qui tomba, fut suspendue au-dessus de la porte de Bisagra (1). Le roi fit publier un pardon général; il donna à Abdelrûf le gouvernement de la ville et de la province, et il récompensa par la charge de wazir de la cour le zèle d'Aben Mafot.

Alphonse gouvernait encore les Asturies; mais les longues fatigues d'un règne agité avaient épuisé sa vigueur, et le sollicitaient depuis longtemps au repos. Dès l'an 835, il avait choisi pour successeur son cousin Ramire, parce qu'il n'avait point d'enfans (2), et de son vivant même il l'avait associé à sa puissance, se dé-

» sin, son esclave, chef des architectes, dans la seconde
» lune de rebie, l'an 220. (*) »

(1) Cette porte était appelée par les Arabes *Bâb sacra*, porte sacrée. Le mot de Bisagra s'est formé de l'arabe *Bâb* et du latin *sacra*.

(2) On dit que ce prince vécut toujours dans la con-

(*) Il paraît que ces constructions étaient faites avec un ciment composé de sable et de chaux. L'usage de bâtir ainsi se conserve encore dans une partie de l'Espagne et chez les Maures. Les murs construits avec ce ciment s'appellent *tapia*; on le fait couler entre deux planches comme dans un moule, et on le foule avec des masses de fer ou de bois, pour lui donner plus de consistance et de dureté.

chargeant sur lui en partie du fardeau de la royauté. Ramire employait la tactique dont Alphonse s'était déjà servi plusieurs fois avec succès; il profitait pour s'agrandir des divisions qui régnaient parmi les Arabes; souvent même il avait ouvertement favorisé les rebelles par des secours d'armes, de vivres et d'argent. Il était réservé à ses successeurs d'envoyer aussileurs soldats combattre dans les rangs musulmans, d'autoriser jusqu'à des évêques chrétiens à verser leur sang dans les combats, armés pour la gloire d'Alà. Les Musulmans à leur tour, adoptant cette politique perfide, rendaient à leurs ennemis le mal qu'ils en recevaient. Entretenir ainsi les uns chez les autres l'insubordination et la révolte, c'était s'affaiblir réciproquement, sans rien avancer pour le but principal que chaque nation devait avoir. Tourmentés par des guerres civiles, les Arabes sans doute ne pouvaient travailler à étendre leur empire; ils ne pouvaient pas même toujours défendre leurs frontières; mais il en était de même chez les chrétiens : désunis par la haine des chefs, déchirés par les discordes, obéissant à plus de souverains qu'il n'y avait de provinces, ils n'oppo-

tinence, et que ce fut pour cette raison qu'on l'appela Alphonse le Chaste.

saient à l'ennemi commun que des efforts imparfaits, presque toujours impuissans, parce qu'ils n'étaient pas dirigés dans le même esprit (1).

(1) Le royaume d'Alphonse ne comprenait que les Asturies, la Galice et une partie du pays de Léon, jusqu'aux rivages du Duero. La partie de la Catalogne, enfermée entre le Sègre et la mer, depuis Lérida et Barcelone jusqu'aux Pyrénées, appartenait aux Français, et était régie par des comtes, qui plus tard se rendirent indépendans. A la même époque, Asnar, comte de la Vasconie française, irrité contre Pepin, s'empara de la Vasconie espagnole, qui s'appelait Navarre, et s'en fit souverain. La Biscaye avait aussi des seigneurs particuliers, qui ne voulaient reconnaître aucun maître. Un état, également indépendant, se formait dans l'Aragon avec les débris arrachés peu à peu aux Arabes. Ceux-ci possédaient tout le reste de l'Espagne, et ils arrivaient jusqu'aux Pyrénées par la partie de l'Aragon qui se trouve au couchant de la Sègre, et dans laquelle ils conservaient encore les villes de Jaca et d'Huesca.

Ce ne fut que lorsque tous ces petits états de la Navarre, de l'Aragon et de la Catalogne, qu'on désignait sous le nom de *marches d'Espagne*, se trouvèrent réunis sous la main d'un seul maître, que les chrétiens commencèrent à opposer aux Arabes une puissance dont il ne leur fut possible ni d'arrêter les progrès, ni d'empêcher les desseins. Quand le roi de Léon et des Asturies le fut aussi devenu des états de Castille, et que ses successeurs eurent placé sur leur tête la couronne d'Aragon, il sortit de cette réunion une force irrésistible, à laquelle les

An de J. C.
838.
De l'hégire,
224.

Abderahman, informé des mouvemens qui avaient lieu sur les frontières, y envoya Aben Abdelkérîm, et le même Obeidalà, qui s'y était déjà distingué. Ils conduisaient des armées nombreuses auxquelles les Français ne purent résister; des troupeaux, des captifs, un butin immense furent le prix de plusieurs victoires. En même temps on se battait dans la Galice avec la même opiniâtreté; la fortune y compensait presque toujours par des disgrâces les avantages de l'un ou de l'autre parti. D'un autre côté, les vaisseaux d'Abderahman, sortis de Tarragone, firent une descente sur les côtes de France voisines de Marseille, et les Musulmans pillèrent même les faubourgs de cette ville : les Français furent vengés peu de temps après par les Navarrais, qui s'avancèrent jusqu'à Calahorra, laissant partout, dans l'incendie et la dévastation, des traces de leur passage. Ce fut dans ces circonstances que le roi reçut de Con-

An de J. C.
841.
De l'hégire,
227.

Maures, de plus en plus affaiblis en se divisant, furent contraints de céder.

Il paraît que la Catalogne ne commença que vers cette époque à recevoir ce nom particulier qui la distingua des autres provinces. On trouvera sur ce point quelques éclaircissemens dans une note postérieure, après l'an 984.

stantinople une seconde ambassade, dont l'objet était d'obtenir de lui des secours contre le calife Almoatesim. Le roi, trop occupé chez lui, ne put donner aux ambassadeurs que des promesses qui ne furent pas même remplies, parce que les embarras toujours croissans où il se trouva ne lui permirent point de les dégager.

Un nouvel ennemi, dont on ne soupçonnait point l'existence, se montra tout à coup sur les côtes de la Lusitanie. Cinquante-quatre vaisseaux vomirent sur cette contrée les hordes sauvages des Normands, que les Arabes nommaient *Magioges*. Poussés par la soif du pillage plus que par le désir des conquêtes, ils dévastaient les campagnes, brûlaient les villages, renversaient les édifices et massacraient sans pitié les malheureux habitans, sans épargner ni l'âge ni le sexe. Ils demeurèrent treize jours devant Lisbonne; dès qu'ils eurent appris que les walis rassemblaient des troupes, ils se rembarquèrent avec leur butin, et disparurent; mais, débarquant de nouveau sur les rivages de l'Algarbe, ils poussèrent leurs courses jusqu'à Sidonia; et l'année suivante, remontant le Guadalquivir, ils parurent sous les murs de Séville, dont ils ruinèrent les faubourgs. Ils cherchèrent même à se retrancher dans les environs; ils n'en eurent pas le temps : d'une part les scheiks

An de J. C.
843.
De l'hégire,
229.

An de J. C.
844.
De l'hégire,
230.

du pays marchèrent contre eux, d'autre part la flotte d'Abderahman s'avancait. Craignant alors d'être accablés par le nombre, ils effectuèrent leur retraite dans laquelle on n'osa point les troubler.

Ces expéditions des Normands s'étaient faites avec tant de promptitude, que les provinces avaient été ravagées avant que la nouvelle de leur apparition fût sue à Cordoue. Abderahman sentit le besoin d'avoir des communications promptes; il plaça dans toutes les villes ou villages de la côte, et dans l'intérieur jusqu'à la capitale, des espèces de bureaux d'avis, auprès desquels il attacha un certain nombre de courriers à cheval; et il chargea son fils Jacub de la surveillance ou de la direction de ce nouvel établissement. Il s'occupa ensuite de remédier au mal qu'avaient fait les Normands; fit réparer les murs de Séville, et reconstruire les édifices abattus, donna des secours à tous ceux qui avaient souffert; et, pour prévenir à l'avenir de semblables malheurs, il fit travailler dans les arsenaux de Tarragone, de Carthagène et de Cadix à la construction de vaisseaux destinés à la garde des côtes.

An de J. C. 846.
De l'hégire, 232.
Tous les fléaux semblaient vouloir se réunir pour accabler l'Espagne. Il y eut, deux ans après, une si grande sécheresse, que toutes les

sources furent taries ; une infinité d'animaux et de troupeaux périrent consumés par la soif ; les vignes et les arbres fruitiers ne purent soutenir l'ardeur du soleil ; toutes les récoltes manquèrent ; une nuée de sauterelles , venue d'Afrique , dévora ce qui restait dans les champs. Un grand nombre d'habitans , tourmentés de la faim , passèrent à Fez , où le blé abondait , par une heureuse exception à la désolation générale. Le roi compatit aux souffrances de ses peuples , et il leur fit remise de toutes les dîmes qu'ils lui devaient. C'était peu que de les libérer envers lui , il fallait encore nourrir ces débiteurs infortunés. Abderahman y employa ses trésors. Il choisit ces temps désastreux pour construire dans Cordoue de nouvelles mosquées , paver les rues de la ville , restaurer les anciens édifices , conduire les eaux de la montagne par des tuyaux de plomb , qui , aboutissant aux fontaines publiques , y entretenaient l'abondance , construire des bains de marbre pour les hommes , de vastes abreuvoirs pour la cavalerie : ainsi le peuple eut du pain , et le nom d'Abderahman , proclamé par les malheureux qu'il avait soulagés , acquit de nouveaux droits à la reconnaissance publique.

Ces travaux avaient duré trois ans. Quand ils furent achevés , le roi désigna son successeur ;

An de J. C.
850.
De l'hégire,
257.

Muhamad, l'un de ses fils, fut nommé wali alhadi, et cette cérémonie fut encore pour Abderahman une occasion de libéralités, et pour la nation une source de fêtes et de plaisirs. Il n'y eut pas de village en Espagne, où les dons du prince n'allassent consoler et secourir l'indigence. Cet usage des rois de Cordoue avait été adopté par ceux des Asturies. Pour prévenir les troubles qui presque toujours accompagnent l'élection d'un souverain, ces derniers avaient la précaution de nommer leur successeur, et de faire approuver leur choix par les grands. Ce fut ainsi qu'Alphonse avait assuré la couronne à Ramire; celui-ci voulut, avant de mourir, l'assurer à son fils Ordogne. Cependant après la mort de Ramire, arrivée dans le cours de cette année, quelques seigneurs, mécontents de voir la couronne héréditaire ou de se voir gênés, par des choix imposés, dans l'exercice de ce droit d'élection dont ils étaient si jaloux, excitèrent quelques soulèvemens dans les provinces; et l'on assure même qu'Abderahman envoya des troupes dans la Galice pour les soutenir dans la révolte et fomenter les divisions, espérant sans doute en tirer avantage; mais l'heureux Ordogne triompha de tous ses ennemis, et il jouit paisiblement dans la suite d'une couronne qu'il méritait bien, puisqu'il avait su la défendre.

Abderahman tomba malade peu de temps après, et son état, alarmant dès les premiers jours, empira d'une manière aussi rapide qu'effrayante. Il avait vécu soixante-cinq ans, et la mort le frappa après un règne de trente-un. Il conserva jusqu'au dernier moment une entière liberté d'esprit, et il fut regretté par le peuple comme le meilleur des pères. Tous les habitans de Cordoue, fondant en larmes, accompagnèrent son cercueil.

Son fils Muhamad, proclamé sans opposition, sembla devoir consoler la nation de la perte cruelle qu'elle venait de faire. Il était humain, généreux, plein de valeur, zélé pour la justice ; à ces qualités il joignait un grand fonds d'instruction : tout annonçait un beau règne. A peine fut-il sur le trône que dans une affaire, très-difficile à régler puisqu'il s'agissait de matières religieuses, il donna la preuve d'une maturité d'esprit et d'une sagesse de jugement qu'il ne paraissait pas qu'on dût attendre d'un homme de son âge ; mais, formé de bonne heure par les leçons des savans qui remplissaient la cour de son père, il avait un discernement sûr qui remplaçait l'expérience, fruit ordinaire des longues années. Il savait bien que des querelles entre savans sur un point de doctrine, chose tout étrangère à l'administration du gouvernement,

An de J. C.
852.
De l'hégire,
238.
Safer.

ne mettaient point le trône en péril ; mais il savait aussi que de semblables controverses aigrissent les esprits ; que les plus cruels ennemis sont ceux qui se divisent sur des points de croyance ; que les opinions religieuses s'annoncent presque toujours avec violence ; que la contradiction produit le fanatisme d'une part, l'intolérance de l'autre ; que les haines qui naissent de ces discussions , trop souvent puériles , engendrent toutes les vengeances ; que le fanatisme finit par armer ses mains de poignards ; que la querelle des sonnites ou traditionnaires avait fait répandre en Asie des torrens de sang : il eut le bon esprit de sentir qu'il fallait concilier et non juger. Abu Abderahman Baqui , savant Andalous , disciple de plusieurs célèbres alfaquis de l'orient , enseignait publiquement dans Cordoue la doctrine de ses maîtres , et n'expliquait le Coran que suivant leur méthode. Toute l'école de Cordoue , appuyée par les alfaquis de la grande mosquée , s'éleva contre cette innovation , d'autant plus dangereuse que Baqui jouissait d'une grande réputation de science. Les alfaquis représentèrent au roi que leur doctrine , qui était celle de Malic ben Anàs , se fondait sur l'autorité d'environ treize cents docteurs , tandis que Baqui n'en pouvait compter que deux cent quatre-vingt-quatre , qui tous encore n'avaient

pas des opinions très-régulières. Le roi fit comparaître en sa présence les deux partis , et il écouta avec beaucoup d'attention la discussion qui s'éleva pour la défense des deux systèmes; après quoi, voyant que les uns et les autres avaient au fond la même croyance , que la contestation ne roulait que sur des accessoires fort peu importants , et qu'en résultat on admettait des deux côtés l'autorité de la sonne ou tradition , il déclara qu'il y aurait de l'injustice à prohiber l'enseignement de Baqui, dont la doctrine pouvait servir à éclairer les esprits , comme ses vertus et ses mœurs austères pouvaient être un exemple de conduite; et cette décision du roi fut généralement approuvée.

Muhamad , voulant de plus en plus s'attirer l'estime de ses sujets , et leur montrer qu'il n'était pas moins propre à diriger les opérations de la guerre qu'à terminer les disputes de l'école , désirant d'ailleurs signaler par quelque événement important les commencemens de son règne , envoya deux armées aux frontières , et annonça qu'il irait dans peu se mettre à leur tête et partager leur gloire ou leurs dangers. La première de ces armées traversa les Pyrénées et s'avança jusqu'à Narbonne , répandant au loin la terreur ; les habitans effrayés livrèrent leurs trésors pour racheter leurs vies. L'armée de Galice

fut moins heureuse. Ordogne était un prince guerrier, intrépide et actif. Muza ben Zeyad, complètement battu auprès d'Albeida (1), ne put défendre cette forteresse, et ne sauva même qu'avec peine les débris de ses troupes. Les généraux malheureux ne manquent jamais d'ennemis. On accusa Muza devant le roi d'intelligence avec les Asturiens, et l'on attribua à la trahison ce qui était l'ouvrage de la mauvaise fortune. Muhamad ouvrit l'oreille aux propos de la malveillance; il priva Muza du gouvernement de Sarragosse, et plus injustement encore enveloppant le fils dans la disgrâce du père, il ôta à Lobia ben Muza le gouvernement de Tolède.

An de J. C.
855.
De l'hégire,
259.

Ces deux walis unirent leurs ressentimens; et comme ils étaient aimés dans leurs provinces et qu'ils s'attendaient à être soutenus par le peuple, ils demandèrent au roi des Asturies une trêve qu'ils obtinrent, et ils se mirent aussitôt en état de révolte ouverte. Le roi ne douta plus alors de la vérité des torts imputés à Muza, et croyant qu'il n'avait exercé envers lui qu'un acte de justice, il se prépara à marcher en personne contre

(1) Dans la province de Rioxa, entre la Navarre et la Vieille-Castille, sur la petite rivière d'Iregua.

ce sujet rebelle, afin d'être plus sûr de sa vengeance. Le roi des Asturies, informé de ces mouvemens, jugea qu'il était de sa politique d'entretenir la discorde chez ses voisins, et il envoya quelques troupes au wali de Tolède. Muhamad n'avait point perdu de temps; déjà il menaçait Tolède, et se doutant que les rebelles, qui n'avaient pu encore réunir leurs forces, n'oseraient pas en sortir, il laissa dans les montagnes une bonne partie de son armée, et il envoya le reste camper sous les murs de la place. Il avait fortement recommandé au général d'avoir l'air de prendre beaucoup de précautions, de feindre même de l'inquiétude au moindre mouvement de l'ennemi, comme s'il se méfiait de ses forces. Le roi imaginait que, trompé par ce stratagème, le wali ferait une sortie contre des ennemis en apparence si peu dangereux, et qu'il serait possible de l'amener au lieu où le gros de l'armée serait embusqué : tout réussit au gré de ses desirs. Le wali crut que les troupes qu'il voyait n'étaient que l'avant-garde d'une armée plus nombreuse, et il conçut l'espérance de détruire cette avant-garde, avant que l'armée fût arrivée. A cet effet, il sortit de la ville avec toutes ses troupes, emmenant même les chrétiens auxiliaires; et comme celles du roi, suivant l'ordre donné à leurs chefs, se retirèrent en com-

An de J. C.
854.
De l'hégire,
210.

battant, les rebelles, se laissant entraîner à leur poursuite, parvinrent jusqu'à la vallée de Guadacelete, où Muhamad les attendait. Enveloppés tout d'un coup par des troupes fraîches et supérieures en nombre, ils ne purent opposer une longue défense. Le nombre des morts, du côté des rebelles, s'éleva, dit-on, à environ quinze mille, parmi lesquels il y avait beaucoup de chrétiens. Ceux qui échappèrent du massacre se sauvèrent à Tolède, et refusant le pardon que le roi leur offrait s'ils voulaient se rendre, ils se disposèrent à la défense. Muhamad, qui sentit que le siège pouvait être long, reprit le chemin de Cordoue, et laissa à l'armée son fils Almondhir, qui, à peine sorti de l'enfance, montrait beaucoup d'ardeur pour les armes. Il lui donna pour lieutenans les généraux Aben Abdélaziz, et Abdelméléc ben Abdalà.

L'année suivante, le prince Admondhir, laissant quelques troupes devant Tolède pour entretenir le siège, parcourut les contrées de Talavéra et de Calatrava, où s'étaient manifestés quelques symptômes de rébellion. Les assiégés saisirent cette circonstance pour tenter une sortie, et les assiégeans, mis en désordre par cette vigoureuse attaque, se sauvèrent en fuyant jusqu'à Talavéra, où ils trouvèrent un abri dans ses murs. Almondhir accourut au secours de ses gens, at-

taqua, battit les rebelles et les obligea de rentrer dans Tolède, avec beaucoup de perte. Huit cents de ces derniers, qui tombèrent vivans dans les mains d'Almondhir, furent décapités, et leurs têtes suspendues aux remparts de Talavéra. Le siège fut repris et poussé avec plus de vigueur, et pour couper les communications entre les habitans et ceux du dehors, Almondhir fit détruire le pont du Tage, et ravager aux environs toute la campagne. Les habitans du haut de leurs murailles voyaient brûler leurs maisons, et dévaster leurs jardins et leurs vignes; ils demandaient secrètement au ciel le terme de ces maux, occasionés par la révolte de quelques factieux, dont la plus grande partie se composait de Juifs, et de Muzarabes : leurs vœux furent exaucés. Le roi Muhamad, décidé à terminer enfin cette guerre, qui durait depuis cinq ou six ans, rassembla une armée nouvelle, et vint lui-même la conduire devant Tolède. Alors les habitans, soit qu'ils craignissent de ne pouvoir résister plus long-temps, soit qu'ils espérassent en la clémence du roi, lui envoyèrent des députés à l'insu du wali. Muhamad leur promit un pardon absolu, si, dans un délai qu'il marqua, la ville était rentrée dans le devoir. Ce délai n'était pas encore écoulé, que les habitans ouvrirent leurs portes, et présentèrent au roi les têtes de quel-

Ann. de J. G.
839.
De l'hégire,
245.

ques-uns des rebelles ; mais les principaux chefs de la révolte réussirent à se cacher , et ils sortirent ensuite de la ville sans être reconnus.

Les fêtes auxquelles on se livra dans Cordoue à l'occasion de cet heureux événement ne tardèrent pas à être troublées. Pour la seconde fois , les Normands apparurent sur les rivages de l'Andalousie. Soixante vaisseaux abordèrent du côté de Malaga et de Cartame , et d'affreux ravages désolèrent cette contrée. Les Normands n'osèrent pas s'avancer dans l'intérieur des terres , mais tous les villages de la côte furent entièrement ruinés. Dès qu'ils surent que des troupes marchaient contre eux , ils songèrent à se rembarquer. Dans leur retraite , ils pillèrent la fameuse mosquée d'Algéiras , qu'on appelait la mosquée des étendards , parce que ce fut là , dit-on , qu'au temps de la conquête , Taric tint un conseil de guerre composé de tous les chefs de tribus.

An de J. C.
860.
De l'hégire,
246.

Les Asturiens obtinrent aussi sur les Musulmans des avantages considérables , et ils étendirent leurs courses jusqu'à Salamanque et Coria. Le prince Almondhir partit aussitôt avec une forte armée qu'il divisa en cinq corps (1).

(1) Les Arabes appelaient Almafalla ou Alchamiz , les

Les Asturiens vaincus à leur tour se replièrent vers leurs montagnes. Almondhir se contenta de reprendre tout le pays qu'ils avaient envahi, et il mena son armée victorieuse dans la Navarre, où il ne s'arrêta que devant Pampelune. On raconte que, durant le cours de cette expédition, il fit prisonnier de sa propre main un capitaine chrétien nommé Fortun, qu'il emmena à Cordoue; que Fortun, ayant obtenu d'Almondhir sa liberté, continua de vivre dans cette ville, et qu'il y mourut dans un âge très-avancé (1). Les Asturiens, que l'absence d'Almondhir avait laissé respirer, rétablis de leurs pertes, recommencèrent leurs incursions; et ce fut avec tant de succès, que, pour arrêter ce torrent dévastateur, Muhamad fit publier l'algihed ou la guerre sainte. Cependant le danger était imminent; Lisbonne était investie, et les habitans demandaient des secours. Muhamad rassembla la cavalerie an-

Ande J. C.
861.
De l'hégire,
247.

Ande J. C.
863.
De l'hégire,
249.

armées divisées en cinq parties. Alchamiz signifie proprement qui a cinq parties, et se prend au figuré pour la main. Les divisions de leurs armées correspondantes à l'avant-garde, le centre, l'aile droite, l'aile gauche, et l'arrière-garde se nommaient almocadema, calb, almai-mena, almaisara et assaca.

(1) Suivant l'auteur arabe qui raconte ce fait, Fortun atteignit sa cent vingt-sixième année.

dalouse , prit en passant quelques troupes à Mérida , força les chrétiens à la retraite , et entrant après eux dans la Galice , les poursuivit jusqu'à Compostèle. Il reprenait le chemin de Cordoue , avec la satisfaction que donne la victoire , et la certitude qu'il n'avait plus d'ennemis ; il se trompait , et sur les confins de la Navarre il s'en formait un contre lui , d'autant plus à craindre , que ses commencemens ignorés n'avaient pas appelé les poursuites , ce qui avait permis au mal de jeter de profondes racines.

Il s'appelait Omar ben Hafs ; son origine était inconnue , sa condition obscure. Il vivait d'abord dans Ronda de l'humble produit de son travail ; peu satisfait de son sort , il se rendit à Torgiëla , où il ne fut pas plus heureux. Aimant le plaisir et fuyant la fatigue , il entraîna quelques compagnons de sa misère ; et jugé digne d'être leur chef parce qu'il paraissait le plus audacieux , il vola sur les grands chemins. Sa témérité et son courage rendirent vains les efforts des gens de justice ; retranché dans une position inexpugnable , il était devenu la terreur de la contrée. Quand il se crut assez fort pour monter sur un plus vaste théâtre , il conduisit ses bandits aux frontières de la Navarre , s'empara du château de Rotallye-Hud , bâti sur des rochers , et de là il rentra dans la carrière du brigandage.

Les habitans du pays , soit par crainte de ses entreprises , soit pour en partager les profits , recherchèrent son alliance. Omar accueillit avec transport une proposition qui pouvait , en augmentant ses forces , lui permettre de tout tenter ; et choisissant les plus braves , il parcourut en ennemi toutes les frontières de l'Aragon , depuis Huesca et Barbastro jusqu'à Fraga , proclamant en tous lieux l'indépendance et la révolte contre Muhamad. Beaucoup de villes , notamment Aïnza et Venazque , se déclarèrent pour lui ; celles qui résistaient à ses invitations étaient pillées et brûlées. Le wali de Sarragosse aurait pu arrêter les progrès d'Omar , ou plutôt Aben Hafsun , nom sous lequel il était plus généralement connu ; mais , comme depuis ses anciennes discussions avec le roi il n'avait été maintenu que provisoirement dans son gouvernement , et qu'il savait même que son successeur était enfin désigné , il ne sortit point de la ville , et n'envoya aucun ordre aux alcaïdes de la province , pour rassembler leurs troupes et les opposer aux rebelles. L'alcaïde de Lérida , nommé Abdélmélic , embrassa même ouvertement la cause d'Aben Hafsun , et plusieurs autres alcaïdes suivirent ce pernicieux exemple.

Muhamad se rendit sur les lieux avec un corps puissant de cavalerie , et tandis que Al-

An de J. C.
866.
De l'hégire,
252.

mondhir, à la tête des troupes de Mérida et de Lisbonne, contenait les Asturiens, le roi travaillait à se rendre maître de la petite armée du rebelle, en l'enveloppant de tous les côtés. Hafsun, voyant que la résistance serait inutile, eut recours à la ruse. Il écrivit au roi dans les termes les plus soumis, lui dit que toute sa conduite, en apparence coupable, n'avait pour but que de tromper les ennemis de l'islamisme ; que, sitôt qu'il aurait vu l'occasion favorable, il n'aurait pas manqué de tourner ses armes contre eux ; que si le roi, se fiant à ses paroles, voulait lui donner quelques secours, il porterait aux chrétiens un coup d'autant plus terrible qu'ils ne s'en garderaient point. Le fourbe Hafsun accompagna sa lettre de ~~tant~~ de protestations de fidélité et de dévouement, qu'il parvint à persuader le roi ou plutôt à l'aveugler, au point que Zeïd ben Casim, son neveu, reçut l'ordre de s'unir à Hafsun, avec la cavalerie de Murcie et de Valence, et qu'Hafsun lui-même eut la promesse d'un bon gouvernement dès qu'il aurait réussi.

Après le départ du roi et de l'armée, les troupes de Zeïd et les rebelles campèrent ensemble dans le vallon d'Alcagnit. Zeïd fut traité par Hafsun et par l'alcaïde de Lérída avec tous les égards dus à sa naissance, et l'affection que méritait un allié ; mais cette nuit même, pro-

fitant du moment où les Valenciens s'étaient livrés au repos , les rebelles les égorgèrent presque tous , et ils n'épargnèrent pas le jeune prince , qui touchait à peine à sa dix-huitième année. Quand la nouvelle de cette horrible trahison arriva à Cordoue , Mahamad , rempli d'une juste indignation , jura de la laver dans le sang des coupables. Tous les scheiks de sa garde , tous les walis de l'Andalousie , firent le même serment. Le prince Almondhir , qui était encore dans la Navarre , fut chargé de la vengeance ; un grand nombre de Musulmans , non moins remplis d'horreur que leur maître pour le perfide Hafsun , se rendirent auprès d'Almondhir , et demandèrent à servir dans ses rangs en qualité de volontaires.

Hafsun s'attendait à la guerre , il s'y prépara. Il comptait sur le secours des chrétiens , mais il n'en put rien obtenir. Ordogne était mort depuis peu ; il laissait pour successeur Alphonse III son fils , dont l'extrême jeunesse , servant de prétexte aux mécontents , était devenue une source de troubles. Froïla , l'un des plus puissans seigneurs de la Galice , tenta d'usurper la couronne , il fut assassiné ; et Alphonse , trop occupé dans ses propres états à consolider sa puissance pour s'engager dans une guerre étrangère , laissa le traître Hafsun livré à ses propres

forces. Ce rebelle, déployant alors un courage digne d'une meilleure cause, n'en résolut pas moins de faire face à l'orage, et il se tint disposé à tous les événemens. De son côté Almondhir avait convoqué tous les chefs de l'armée; il leur avait fait le détail de la mort funeste de Zeïd et de ses soldats; il n'avait pas eu besoin de les exciter à la vengeance. Tous frémirent d'horreur au récit de cette atroce barbarie; et vouant à l'exécration le nom du rebelle, tous à grands cris demandèrent qu'on les conduisît contre lui.

De son côté, Hafsun n'hésita pas à marcher à la rencontre d'Almondhir, et il l'attendit dans une position avantageuse, où la valeur n'avait rien à redouter du nombre; mais il avait à combattre l'élite de l'armée, animée du désir de venger de malheureux compagnons d'armes. Le champ de bataille se couvrit de morts; Abdelmélîc, blessé, put se sauver à peine avec une centaine de ses plus vaillans soldats; il s'alla renfermer dans Rotalye-Hud. Hafsun ne dut son salut qu'à la nuit. Après avoir long-temps combattu avec un courage indomptable, s'apercevant qu'il allait être enveloppé, et qu'on lui avait coupé la retraite vers son château, il se jeta, sans plus tarder, au milieu des rochers et des précipices, et se retira sur les sommets glacés des Pyrénées. Dès le lendemain, Almon-

dhir s'empara du repaire des rebelles, qui presque tous périrent en défendant leurs murs. Abdelmélis, couvert de blessures, fut trouvé expirant parmi les cadavres; il fut décapité sur le champ, et il sembla n'avoir conservé un souffle de vie qu'afin de mourir avec le sentiment de son supplice.

L'éclatante victoire d'Almondhir avait semé le découragement parmi les rebelles et leurs partisans. Lérída, Fraga, et les autres villes qui avaient participé à la révolte, se hâtèrent de se soumettre; et Hafsún, voulant prévenir la désertion des siens, ou empêcher même qu'ils ne le livrassent pour acheter leur propre salut, leur conseilla d'aller sans délai reconnaître la loi du vainqueur; et après leur avoir promis de revenir dans peu au milieu d'eux avec des forces nouvelles, il s'enfonça à travers les rochers et disparut à leurs yeux. Almondhir revint ensuite à Cordoue, où il fut reçu avec tous les honneurs du triomphe. Le roi lui-même, suivi de toute sa noblesse, avait fait plusieurs lieues pour aller au-devant de lui.

Mahamad avait toujours à cœur de se venger des Asturiens, moins pour les incursions qu'ils avaient faites dans ses états, que pour les secours qu'ils avaient fournis aux révoltés de Tolède. Les troubles qui suivirent la mort d'Or-

An de J. C.
867.
De l'hégire,
254.

dogne lui paraissaient une occasion favorable ; mais cette fois il voulait les attaquer au cœur même de leur pays , et pour les surprendre à l'improviste et sans défense , il avait secrètement préparé une expédition maritime dont il confia la conduite à l'amiral Aben Abdelhamid. Les élémens combattirent pour les Asturiens : au moment où Abdelhamid allait opérer son débarquement sur les côtes de la Galice , une violente tempête qui s'éleva tout à coup , faisant heurter les vaisseaux les uns contre les autres ou les jetant contre les rochers du rivage , en fracassa la plus grande partie ; en un instant la flotte entière fut dissipée , et très-peu de soldats survécurent à ce désastre. Tandis qu'on s'affligeait à Cordoue de cette perte , que les Musulmans d'une doctrine austère regardaient comme un châtiment du ciel à cause du relâchement des fidèles et de leur peu de ferveur , les Asturiens , qui crurent voir au contraire dans cet événement la protection de Dieu et de leur patron , sentirent s'enfler leur courage , et presque assurés de la victoire , ils parcoururent une partie de la Lusitanie , s'emparèrent de Salamanque et mirent le siège devant Coria. Dans le même temps les Navarrais , sous la conduite de Sanche leur comte , firent lever le siège de Pampelune , et forcèrent les Musulmans à re-

culer jusqu'à l'Ebre, et à se renfermer dans Tudèle.

Les troupes envoyées par Mahamad au secours de Coria eurent d'abord de l'avantage : non-seulement les chrétiens avaient perdu leurs conquêtes, mais ils avaient été poursuivis jusque dans la Galice. Les Musulmans s'en retournaient chargés de butin, avec la sécurité que donne la victoire ; surpris dans des lieux escarpés, où la cavalerie ne pouvait leur servir, ils furent complètement battus ; beaucoup de morts furent laissés sur le champ de bataille, et beaucoup de prisonniers au pouvoir de l'ennemi.

Dès le commencement de l'année suivante, An de J. C. 868. Almondhir, envoyé aux frontières, rétablit les De Phégre, 255. affaires par son activité, son courage et surtout sa fortune ; mais il fut bientôt après forcé de revenir sur ses pas par la révolte de Muza, wali de Sarragosse, qui avait refusé de recevoir son successeur, Abdelwahid, fils de cet Abdelrûf, dont les nombreux services vivaient encore dans la mémoire du roi. Muza fit fermer les portes de la ville, lorsque Almondhir arriva ; et les habitants, disposés aux plus grands efforts pour défendre leur gouverneur, ne voulurent écouter aucune proposition. Almondhir cerna aussitôt la ville ; un accident imprévu ramena la concorde : le wali Muza fut trouvé mort dans son lit. On

prétendit qu'il y avait été étouffé par des gens vendus au prince ; mais , comme au fond il ne restait plus de prétexte pour la guerre , les habitans se rendirent immédiatement , et rejetèrent sur le wali , comme on pouvait s'y attendre , leur désobéissance et leur rébellion.

Cependant Tolède , qui semblait n'exister que pour se mettre en état permanent de révolte contre le souverain , obligea son wali à prendre la fuite , et lui substitua le fils de Muza , Lobia , dont on connaissait les talens et la valeur , et qu'on savait être un ennemi secret du gouvernement dont il avait eu à se plaindre. Cette imprudente démarche devait attirer sur la ville les armes et la vengeance du monarque irrité. Lobia , consultant moins l'ambition que la prudence , ne voulant pas d'ailleurs faire dépendre sa vie des caprices ou de l'inconstance d'un peuple léger , sortit de Tolède sous prétexte de faire une reconnaissance ; et quand il se fut mis hors d'atteinte , il renvoya quelques-uns de ses cavaliers vers les habitans pour leur conseiller de se soumettre , puisqu'ils n'avaient pas les moyens de résister. Dans le premier accès de sa fureur , le peuple voulait mettre en pièces les émissaires de Lobia ; quelques personnes sages parvinrent à calmer ces forcenés , et elles les disposèrent peu à peu à suivre le conseil du wali. Les princi-

paux chefs de l'armée, qui depuis tant d'années voyaient les habitans de Tolède passer habituellement du mécontentement à la révolte, parce qu'ils se sentaient protégés par leurs remparts et leurs tours inexpugnables, conseillèrent au roi de faire raser des fortifications qui ne servaient qu'à favoriser l'esprit d'indépendance, sans pouvoir être utiles à la défense de l'état. Ce conseil était sage ; car d'un côté ces insurrections continuelles affaiblissaient la puissance royale, soit en accoutumant l'opinion à la braver, soit en obligeant le prince à des efforts ruineux qui souvent laissaient les provinces exposées à l'invasion étrangère ; et d'un autre côté, une ville située au centre de l'état pouvait se passer de fortifications ; mais le roi ne put se déterminer à ce sacrifice que la politique exigeait, et Tolède conserva ses tours et ses murailles.

Alphonse avait épousé depuis quelque temps la fille du comte de Navarre, et ce mariage ne pouvait qu'augmenter la puissance du roi des Asturies ; les deux princes firent même un traité d'alliance, suivant lequel toutes leurs forces devaient s'unir contre les Musulmans. Aussi dès l'an 872 les hostilités furent reprises du côté de la Galice avec la plus grande vigueur. Le prince Almondhir accourut ; et après divers engagements peu importans ou peu décisifs, les armées s'étant

An de J. C.
872.
De Phégire,
259.

rencontrées au passage du Sahagon , petite rivière qui tombe dans le Duero , elles se livrèrent une bataille sanglante , où les deux partis s'attribuèrent la victoire. L'élite de la cavalerie arabe y périt ; de leur côté , les chrétiens y perdirent tant de monde qu'il leur fallut , dit-on , onze jours pour enterrer leurs morts.

L'année suivante , une horrible sécheresse désola l'Espagne , l'Afrique et la Syrie. C'était pour la troisième fois dans vingt ans que cette calamité se faisait sentir. Les maladies qui en résultèrent , surtout parmi le peuple , engendrèrent la peste ; et ce second fléau , plus terrible encore que le premier , moissonna une grande partie des habitans (1). Ces malheurs , communs aux Chrétiens et aux Arabes , semblèrent suspendre des deux côtés les effets de cette haine invétérée qui les tenait toujours armés les uns contre les autres. Pendant les cinq années qui suivirent il ne se passa aucun événement remarquable. Chacun gardait ses frontières , mais on ne s'attaquait point ; on eût dit qu'une trêve convenue tenait la valeur enchaînée et comprimait le désir des conquêtes ou des vengeances.

(1) Dans l'Arabie , la ville de la Mecque resta dépeuplée , et le temple de la Caaba demeura fermé pendant fort long-temps.

Les hostilités recommencèrent de la part du prince Almondhir ; suivi des troupes de Tolède et de Mérida , il assiégea Zamore , dont les Asturiens s'étaient emparés. Cette ville se trouvait réduite à l'extrémité , lorsque le roi Alphonse arriva avec une armée. Almondhir ne refusa point d'accepter le combat ; mais la fortune d'Alphonse l'emporta , et le siège fut levé. Ce qui fit perdre cette bataille , disent les auteurs arabes , ce fut que quelques jours auparavant il y avait eu une éclipse totale de lune , ce que les superstitieux Musulmans regardèrent comme un présage funeste ; de sorte que , lorsqu'Alphonse approcha , le plus grand nombre des soldats ne voulaient point combattre ; que , entraînés malgré eux par leurs chefs devant l'ennemi , ils se défendirent mal , et qu'ils étaient vaincus d'avance ; que ce ne fut que par les plus grands efforts de bravoure et de prudence , qu'Almondhir et ses généraux parvinrent à opérer leur retraite , et à sauver cette armée que dominait la terreur.

Deux ans après il y eut en Espagne un tremblement de terre dont les violentes secousses renversèrent une grande quantité de mosquées et d'autres édifices publics ; des montagnes entières disparurent abîmées dans le sein de la terre ; des rochers s'entr'ouvrirent , des cités furent englouties , la mer s'éloigna du rivage. Les

An de J. C.
878.
De l'hégire,
265.

An de J. C.
880.
De l'hégire,
267.
22 xawal.

hommes abandonnaient leurs habitations , et fuyaient au milieu des champs , les oiseaux quittaient leurs nids , les bêtes féroces leurs sombres tanières ; jamais on n'avait vu ni entendu raconter d'aussi grands désastres. Parmi les Musulmans , la consternation , l'épouvante , étaient au comble. Almondhir avait beau dire que , toutes terribles qu'elles étaient , ces calamités provenaient d'une cause naturelle ; qu'elles n'avaient aucun rapport avec les actions des hommes , et qu'elles étaient incapables d'influer sur le sort de leurs entreprises ; que la terre tremblait pour les chrétiens comme pour eux-mêmes : on ne l'écoutait pas. Dans ces circonstances , le prince , craignant pour ses troupes l'effet ordinaire de ces terreurs , c'est-à-dire le découragement et la faiblesse , fit , de l'aveu de son père , une trêve avec Alphonse , qui , à cette occasion , envoya des ambassadeurs (1) à Cordoue.

Cependant le rebelle Omar ben Hafsun avait rempli la promesse qu'il avait faite à ses partisans avant de s'en séparer. Accueilli par les Navarrais , il leur avait offert d'être leur tributaire

(1) Il paraît , d'après de vieilles chroniques espagnoles , que le chef de cette ambassade s'appelait Dulcidio.

et leur vassal, et de remettre en leurs mains toutes les places de la frontière; et en effet, avec les secours qu'ils lui fournirent, il s'empara de toutes les forteresses qui s'élevaient sur les rives du Sègre, leur vendit celles qu'ils voulurent avoir, et reçut d'eux en échange le titre de roi. Quand il eut appris qu'Almondhir avait conclu une trêve avec Alphonse, il prévint avec raison que ce prince, débarrassé de tous ses autres soins, ne manquerait pas de tourner ses armes contre lui. Il demanda des secours à ses alliés : une troupe innombrable descendit des montagnes. Le wali de Sarragosse et l'alcaïde de Huesca, qui avaient réuni leurs soldats, furent mis en déroute dans les environs de Tudéla, et tout le pays jusqu'à l'Ebre se soumit aux vainqueurs. Muhamad, qui sentit tout le danger qui le menaçait, pour peu que des walis infidèles voulussent imiter Hafsun dans un moment où ils seraient secondés par ces nombreux étrangers, partit de Cordoue avec toute sa cavalerie, se joignit à son fils, et marcha droit aux chrétiens. Almondhir commandait l'avant-garde, Aben Abdelrûf et Aben Rustam les deux ailes; le roi s'était réservé le centre, et avait placé à l'arrière-garde Abu Saïd, son fils, wali de Sidonia. Les ennemis tentèrent d'abord d'éviter le combat, et ils se retirèrent vers les montagnes; atteints auprès d'Ay-

bar (1) par la cavalerie d'Almondhir, ils furent contraints de se défendre. Les Arabes remportèrent une victoire complète. Hafsun fut mortellement blessé; le général du roi de Navarre (2), Garcie, périt sur le champ de bataille, et avec lui l'élite de ses guerriers. Les Arabes recueillirent un butin immense; ils reprirent celui que les ennemis avaient fait. Muhamad s'en retourna à Cordoue, où il entra aux acclamations générales, après avoir recueilli sur sa route tous les témoignages d'affection qui pouvaient flatter son cœur. Le prince Almondhir resta sur la frontière jusqu'aux approches de l'hiver; et en la quittant, il emmena des otages de plusieurs villes, dont la fidélité lui était suspecte.

Muhamad avait distribué des armes, des chevaux, des habillemens aux soldats, des honneurs aux généraux; chacun avait reçu le prix

(1) Aybar, village de la Navarre, à l'ouest de Sanguèza, sur la rive droite de l'Arragon.

(2) Les comtes de Navarre avaient pris depuis deux ou trois ans le titre de roi. Le premier fut Fortun, auquel vingt-cinq ans après succéda son frère Sanche. Les Arabes donnent le nom de roi au Garcie qui fut tué dans cette bataille. C'est évidemment une erreur. Fortun régna jusqu'au commencement du dixième siècle. Garcie était peut-être un frère, un fils ou un parent du roi.

de son courage ; il fallait au prince Almonchir la récompense de tous les services que depuis tant d'années il ne cessait de rendre à l'état. Il l'obtint de la justice du roi et du dévouement de la nation ; il fut solennellement proclamé wali-alhadi , héri-
tier de ce trône que ses victoires avaient soutenu.

An de J. C.
883.
De l'hégire,
670.

La mort d'Hafsun n'avait pas éteint l'espérance dans le cœur des rebelles , et leurs disgrâces passées ne les avaient point corrigés. Calib ben Hafsun se présenta pour recueillir la sanglante succession de son père , et il trouva des hommes qui ne craignirent pas de s'associer à sa fortune. Calib descendit des montagnes de Jaca , rassembla quelques troupes , et se fit appeler roi. Almondhir , non moins actif que ses ennemis , se mit aussitôt en marche ; et comme les rebelles infestaient dans leurs courses tout le pays situé sur les bords de l'Ebre , il prit la route de Valence afin de remonter le fleuve depuis Tortose , et les chasser de tous les postes qu'ils occupaient. Arrivé à Tortose , le prince s'y arrêta pour diriger de là les opérations de l'armée ; il chargea le wali Abdelwahir de surveiller et de suivre les mouvemens de Calib. L'année se termina sans qu'il y eût eu d'affaire décisive. Dans l'année suivante Abdelwahir eut plus d'avantage ; mais ayant eu le malheur de tomber dans une embuscade dressée par quelques seigneurs navar-

rais, anciens partisans d'Hafsun, et d'être grièvement blessé, il fut fait prisonnier et conduit en Navarre. Comme il était très-estimé pour sa valeur et ses vertus militaires, il fut très-bien traité par les Navarrais. Ses blessures furent soigneusement pansées, et il eut bientôt repris la santé. Almondhir paya sa rançon, et le rendit aux vœux des soldats.

An de J. C. 386.
De l'hégire, 273.
La trêve avec le roi des Asturies durait encore; Calib avait été forcé de se réfugier dans les montagnes; les walis des provinces étaient soumis et fidèles; les alcaïdes des villes concouraient avec eux au maintien de l'ordre; depuis trois ans la paix intérieure n'avait pas été troublée. Un jour, c'était le vingt-neuvième de la lune de safer, Muhamad se trouvait dans les jardins de son palais avec plusieurs de ses wazirs et d'autres personnes de sa maison. « Que la condition des rois est heureuse ! lui dit alors » Haxem ben Abdélaziz, wali de Jaën; c'est » pour eux que sont faits les plaisirs de la vie. » Délicieux jardins, palais magnifiques, ornemens du luxe, commodités de la richesse, le » sort leur a tout donné. — La carrière que parcourent les rois, répondit Muhamad, est en » apparence couverte de fleurs, mais ces fleurs » sont des roses armées d'épines cruelles. Au jour » marqué par le destin, quand la mort arrive,

» le prince puissant sort nu de la vie , comme
» le laboureur et le villageois. La mort des créa-
» tures , ajouta Muhamad , est dans la main de
» Dieu ; pour les bons , c'est le commencement
» d'un bonheur éternel. » La nuit venue , le roi
se retira dans son appartement , se coucha et
s'endormit : il ne devait plus se réveiller , et il
descendit dans la tombe sans l'avoir vue s'ouvrir.

Muhamad avait , comme son père , atteint sa
soixante-cinquième année ; son règne avait été
plus long de trois ans. Ses mœurs furent douces,
son caractère sensible et humain. Porté par goût
à la bienfaisance , il négligea souvent de se ven-
ger de ses ennemis. Il aima les savans , honora
les docteurs de la loi , protégea les arts ; il eut
lui-même un grand fonds d'instruction ; il parlait
et écrivait correctement ; dans ses loisirs , il se
livrait aux charmes de la poésie.

Il aimait beaucoup à se soulager du fardeau
des grandeurs dans le commerce intime de ses
amis , et il vivait avec eux très-familièrement.
Abdala ben Ausim , son secrétaire particulier ,
entra un jour dans sa chambre au moment où
un violent orage éclatait sur la ville ; il le trouva
s'amusant avec des enfans ; il en tenait même un
sur ses genoux , extrêmement joli : « Que veux-tu
» de moi aujourd'hui ? lui dit le roi ; avec ce temps
» affreux , pouvons-nous travailler ? — Seigneur ,

» lui répondit Abdala, beaucoup de gens pré-
» tendent qu'il est bon, quand il tonne, d'être
» avec des enfans, et je le crois comme eux; et
» récitant alors des vers qu'il savait, il ajouta: Il
» est bon, quand l'orage gronde, d'avoir autour
» de soi des enfans: il est bon surtout de mêler
» au bruit du tonnerre le cliquetis des verres et
» l'agréable tumulte des convives. Vois-tu les
» arbres de ton jardin, et leurs rameaux chargés
» de pluie, agités par le vent? Tant qu'ils seront
» couronnés par les nuages, que la coupe ver-
» meille fasse ici la ronde, pleine jusqu'aux
» bords d'un délicieux sahbâ (1). » Le roi s'a-
musa beaucoup des vers de son secrétaire, et
surtout de l'à-propos. Il fit apporter sur-le-champ
une collation abondante, du sahbâ et des coupes,
et fit venir ses chanteurs et ses musiciens. Pen-
dant la collation, le roi dit tout bas à l'enfant
qu'il avait tenu sur ses genoux de jeter sa
coupe à la tête du secrétaire (2). Le petit esclave

(1) Le sahbâ est une espèce de vin clair et, que les musulmans fabriquent pour éluder la défense du Coran de boire du ghanar ou vin rouge.

(2) Une coupe lancée à la tête, même de la main d'un enfant, peut blesser et faire couler le sang. Telle est la direction que donnent aux esprits les habitudes du despotisme, que les écrivains arabes applaudissent à ces jeux de leurs princes, et que le souverain qui se les per-

obéit. Abdala évita le coup en baissant la tête :
« Bel enfant, lui dit-il, ne sois point cruel, car
» la cruauté ne sied point à ton joli visage. Rien
» n'est plus beau qu'un ciel pur et serein, mais
» la tempête jette la terreur dans nos âmes. » Le
roi se mit à sourire, et louant la réponse d'Abdala, il lui dit qu'il lui donnait cet enfant, ou, s'il l'aimait mieux, une somme de dix mille adhirams (1). Comme le roi paraissait aimer beaucoup son petit esclave, Abdala répliqua qu'il se contentait de la somme. Dans ce même instant un affreux coup de tonnerre se fit entendre, et peu après on vint dire au roi que la foudre était tombée dans la grande mosquée, sur le tapis même où il se plaçait pour faire ses prières.

Dès que la nouvelle de la mort de Muhamad

met ne laisse pas de passer pour humain, généreux et sensible !

(1) L'adhiram, dirhem ou dérahim est un poids qui équivalait à la douzième partie d'une once ; trois dirhems font deux mitcals. On donne aussi ce nom à une fort petite monnaie de cuivre ; mais plus communément il sert à désigner une monnaie d'argent dont la valeur varie suivant le poids, qui est tantôt de trente-deux, tantôt de quarante-huit grains. La valeur du dirhem pouvait être de sept à huit sols de notre monnaie actuelle, de sorte que les dix mille adhirams auraient fait un peu plus que trois mille francs.

fut parvenue aux frontières de la Navarre, Calib ben Hafsoun sortit de nouveau des montagnes, retrouva, réunit ses partisans, et descendant vers l'Ebre, s'empara de plusieurs villes. Huesca, Sarragosse même, ne tinrent pas devant lui : pour mieux dire, la trahison lui ouvrit les portes des villes et des forteresses. Il ne borna point là ses entreprises ; il s'était ménagé de secrètes intelligences avec les Musarabes de Tolède, et quand il se présenta devant cette ville, elle le reçut comme un maître qui prend possession de ses domaines. Toutes ces défections qui mettaient l'empire en péril, et qui prouvaient du moins combien Almondhir avait d'ennemis parmi ses propres sujets, remplirent son cœur d'une douloureuse amertume. Il craignit que l'inconstante fortune, qui, jusque-là fidèle à ses armes, l'avait conduit de triomphe en triomphe, ne lui fit acheter par des revers éclatans ses faveurs passées. Il donna ordre à l'hagib Haxem ben Abdélaziz de marcher sur Tolède avec l'élite de la cavalerie andalouse.

Le fils d'Hafsoun ne voulut pas s'exposer aux chances d'un siège ; il laissa dans la place une garnison nombreuse, il répara les forts qui défendaient les rives du Tage, et, continuant sa route vers le levant, il visita Uclès, Alarcon et Cuënca, s'assura partout du dévouement des

habitans , et demanda de nouveaux secours à ses alliés. Pour donner à ceux-ci le temps d'envoyer des troupes , il essaya de tromper Haxem , comme son père avait trompé le roi Muhamad. Il lui offrit de lui remettre Tolède et de se retirer vers les Pyrénées , s'il voulait de son côté lui fournir des mulets pour le transport de ses malades et de ses bagages. Haxem fit part au roi de ces propositions , et le roi , qui n'avait pas oublié la perfidie du père , fit répondre à Haxem qu'il l'invitait à se tenir sur ses gardes pour n'être point dupe des artifices du fils. Haxem ne pouvait partager la méfiance d'Almondhir ; il avait cru reconnaître dans les offres de Calib la sincérité et la bonne foi ; d'ailleurs , disait-il , il n'y aura rien de perdu : si à l'arrivée des mulets de transport la ville n'est point livrée , nous emploierons la force ; et si Calib au contraire se montre fidèle à ses promesses , nous n'aurons pas inutilement versé le sang des soldats. Quand les mulets furent arrivés , Calib fit sortir de la ville une partie de ses gens , le reste y demeura caché ; les mulets furent chargés de bagages et de malades , et le convoi partit de Tolède. Au même instant la place fut occupée par les troupes d'Haxem. Celui-ci s'applaudissant du succès , qu'il regardait comme l'ouvrage de sa prudence et de son amour pour la paix , écrivit au roi qu'il était

maître de la ville, que la guerre était terminée, et qu'il pouvait contremander les troupes qu'il avait appelées. Le roi, ravi de ces nouvelles, licencia l'armée; Haxem ne tarda pas à revenir à Cordoue. Pendant que tout cela se passait, les alliés de Calib lui faisaient passer des troupes. Lorsqu'il fut assuré qu'elles étaient à sa disposition, et que celles du roi de Cordoue s'étaient éloignées, il fit égorger tous les conducteurs des transports, et envoya à Tolède un corps de cavalerie qui s'en empara sans difficulté, aidé par les manœuvres de ceux qui étaient restés dans la ville.

Le roi, transporté de colère à cette nouvelle, ordonna qu'on amenât Haxem devant lui. L'hagib allait sortir de sa maison quand le messager d'Almondhir arriva. Au même instant entraient chez lui plusieurs personnes d'une ville voisine; elles venaient saluer son neveu, leur nouveau gouverneur. Haxem profita du moment, s'élança sur son cheval, et partit comme un trait. Par malheur, ce cheval, très-fougueux, ayant fait un écart en passant sous la porte de la ville, le malheureux Haxem tomba presque sans connaissance. Dès qu'il eut repris ses sens, on le transporta au palais, au lieu de le ramener chez lui. Les habitants qui l'aimaient, craignant tout pour sa vie du ressentiment du roi, se livrèrent aux plus vives inquiétudes : elles n'étaient que

trop fondées. « C'est toi, lui dit Almondhir en l'a-
» percevant et d'un ton emporté, c'est toi qui m'as
» conseillé, toi dont l'imprudence a favorisé le re-
» belle. Que ta mort serve aujourd'hui d'exemple
» aux autres, qu'ils apprennent par toi à devenir
» avisés. » Et de suite, oubliant les longs services
d'Haxem, il l'envoya dans un cachot d'où il fut
tiré le soir même pour être décapité. Son corps
fut remis à sa famille après l'exécution. Sa mort
fut pleurée de tout Cordoue ; grands et petits,
riches et pauvres, tous n'avaient que des éloges à
donner à son administration, et la reconnais-
sance publique environna sa tombe de regrets.

Cet acte d'une rigueur excessive doit paraître
bien extraordinaire de la part d'Almondhir, qui
n'avait pas les mœurs d'un tyran. On dit qu'il
saisit cette occasion de venger un ressentiment
particulier ; et s'il est vrai que ce ressentiment
eut la cause qu'on lui attribue, il ferait peu
d'honneur au cœur de ce prince. Voici ce que
les historiens racontent : Haxem, disent-ils, fut
aimé par le roi Muhamad, qui le fit son hagin,
après l'avoir successivement élevé à plusieurs
postes éminens. Il conserva sa faveur jusqu'à la
mort du roi, auquel il était tendrement attaché.
Quand Almondhir, qui se trouvait à Alméria
au moment de la mort de son père, vint pour
se faire reconnaître, il ne fit que descendre de

cheval, et il se présenta en habit de voyage dans la salle où le conseil était assemblé. Haxem, en sa qualité de premier ministre, tenait en ses mains le livre où se trouvait la formule, et il commença à lire ; mais en prononçant le nom de Muhamad, il ne put retenir ses larmes, et il fut obligé de recommencer sa lecture. Ces preuves de sensibilité et d'attachement à la mémoire du roi blessèrent le jaloux Almondhir, qui jeta sur l'hagib un regard de courroux et d'indignation. Ceux qui s'en aperçurent y virent contre le ministre un arrêt de mort. Quand le cercueil eut été déposé dans la tombe, Haxem, dépouillant son turban et sa tunique, s'approcha en pleurant du monument funèbre : « O Muhamad, » s'écria-t-il, que mon âme aille rejoindre la » tienne ! car mon amour pour toi me coûtera » la vie. » Cela fut rapporté au roi, qui ne pardonna pas au fidèle ami de son père les justes regrets qu'il donnait à sa perte.

Quelques écrivains prétendent que le supplice d'Haxem n'eut lieu qu'après plusieurs jours de prison, durant lesquels il écrivit à sa femme une lettre en vers, qu'ils ont conservée : « Chère » Agha, disait-il, d'épaisses murailles, des portes » de fer me séparent de toi. Hélas ! je suis né » malheureux. L'inconstante fortune m'aban- » donne, et mes pressentimens m'annoncent la

» mort. Pourquoi ai-je suivi une carrière trop
» dangereuse? Des amis fidèles m'exhortent à
» fuir? Que ferais-je donc si j'étais criminel?
» J'attends mon sort; il est écrit dans les cieux.
» Si Dieu veut que je périsse, je ne saurais me
» soustraire à ma destinée. J'espère qu'à son
» tour celui qui jouit maintenant de mes souff-
» rances boira le calice des douleurs jusqu'à la
» lie. » Le roi ne borna pas sa vengeance à la
mort d'Haxem; il fit emprisonner Omar et Ahmed
ses deux enfans, walis de Jaën et d'Ubeda, et il
confisqua leurs biens.

Almondhir ayant de nouveau convoqué ses troupes, partit pour Tolède, emmenant avec lui son frère Abdala, le plus prudent et en même temps le plus courageux de tous les enfans de Muhamad. Les gens de Calib n'osèrent point risquer le sort d'une bataille. Les uns s'enfermèrent dans la ville, les autres dans divers forts de la province. Almondhir, confiant à son frère la conduite du siège, se mit avec sa cavalerie à la poursuite des rebelles et de leurs auxiliaires. Il se rendit maître de plusieurs postes qu'ils occupaient, il eut souvent sur eux de légers avantages; mais le fils d'Hafsun évitait avec soin toute action générale dont les résultats auraient pu lui être funestes. Cette petite guerre dura une année. Au bout de ce temps, Calib,

ayant reçu des renforts , se crut en état de braver la puissance du roi.

An de J. C.

888.

De l'hégire,

275 safer.

Les deux armées se joignirent dans un lieu où à l'avantage du nombre Calib unissait celui de la position. Le roi, ne consultant que sa valeur impétueuse, donna le signal de l'attaque, et, suivant sa coutume, il se précipita au milieu des rangs les plus épais d'ennemis. Environné, pressé de toutes parts, et peut-être faiblement soutenu par les siens, car le supplice d'Haxem lui avait aliéné bien des cœurs, il tomba percé de coups. Tous les cavaliers qui l'avaient suivi eurent le même sort. Au milieu du tumulte, des cris et du désordre, le bruit de sa mort vola aux deux extrémités de l'armée rebelle; mais comme on se contentait de dire : « L'émir est mort, » les gens de Calib crurent qu'il s'agissait de leur chef; et la terreur s'emparant aussitôt d'eux, ils se mirent à fuir, sans que Calib lui-même, par sa présence, pût ni les détromper ni les retenir. Les troupes de Cordoue étaient en trop petit nombre pour se mettre à la poursuite des fuyards; d'ailleurs elles n'en reçurent point l'ordre, et elles restèrent sur le champ de bataille. Ce ne fut qu'après l'entière retraite des ennemis qu'elles apprirent à quel prix elles avaient acheté la victoire. Les vainqueurs apportèrent eux-mêmes au camp de Tolède cette triste nou-

velle. Elle répandit parmi les soldats le deuil et la tristesse. Presque tous avaient fait la guerre sous Almondhir ; tous avaient vu ses exploits, sa constance dans les fatigues, son intrépidité dans les plus grands périls : il leur sembla qu'avec lui s'éteignait l'espoir des futurs triomphes.

Abdala partit immédiatement pour Cordoue ; il trouva le conseil d'état assemblé. Dès qu'il parut, tous les wazirs se levèrent et le saluèrent du nom de roi. Il reçut aussitôt leur serment, après quoi il se fit proclamer dans Cordoue. Ensuite il donna ordre à son frère Jacub d'aller chercher le corps d'Almondhir, afin de lui rendre les derniers honneurs. En même temps il mit en liberté les deux fils d'Haxem, et leur restitua leurs biens ; il rendit à Omar le gouvernement de Jaën, et il fit Ahmed capitaine de la cavalerie de sa garde. Cet acte de justice fut très-agréable au peuple, qui conçut l'espérance d'un heureux règne avec un prince ami des lois. Cette grâce fut d'autant plus remarquée que le jour même de la bataille où périt Almondhir, ce prince, implacable dans ses ressentimens, avait condamné ces deux jeunes gens au supplice. Le prince Muhamad, fils d'Abdala, fut le seul peut-être qui ne partagea point l'allégresse que les habitans de Cordoue montrèrent en cette cir-

constance. Il était l'ennemi des enfans d'Haxem, parce que ceux-ci l'avaient, dit-on, traversé dans le cours de ses galanteries, et il n'aurait pas été fâché qu'on l'eût vengé de ses rivaux.

Abdala commença, comme son père, par régler une affaire qui concernait la religion. Il était arrivé depuis peu, d'Afrique en Espagne, un de ces hommes qui du haut des minarets avertissent les musulmans des heures de la prière. Il se disait prophète, interprétait le Coran d'une façon arbitraire, prêchait une morale très-relâchée, et voulait introduire plusieurs innovations dans quelques pratiques religieuses. Le roi ordonna d'examiner ses opinions et sa conduite. Quand il eut vu toutes les charges que les informations fournissaient contre cet homme, il le fit mettre en prison; ensuite il consulta les alfaquis et les cadis de Cordoue, et principalement le savant Baqui, dont le roi Muhamad avait jadis approuvé la doctrine. D'après leur avis unanime, Abdala fit mourir le prétendu prophète, et dès le lendemain on ne parla plus ni de lui ni de ses opinions.

Au moment où Abdala se disposait à retourner au siège de Tolède, les courriers de Séville lui apportèrent la nouvelle des troubles qui venaient d'éclater dans cette dernière ville. Le prince Muhamad, qui en était wali, s'était confédéré avec les princes Alcasim et Alasbag, ses

oncles, wali de Xerez et de Sidonia, et avec les alcaïdes d'Elvire, de Ronda, et de quelques autres villes. Il voulait aller faire la guerre au wali de Jaën, mais la plupart des wazirs refusaient d'obéir aux ordres du prince. Le roi vit avec peine que la conduite imprudente de Muhamad trouvait des défenseurs dans ses propres frères; mais, avant d'employer la force, il voulut tenter les voies de la persuasion et de la douceur, et il envoya, vers Muhamad, son second fils Abderahman (1), dont il connaissait la prudence, pour qu'il essayât de ramener le prince à ses devoirs.

Le même jour, des avis de Mérida annoncèrent au roi que le wali de Lisbonne marchait en armes contre les walis de la rive du Duero; Abu Otman Obeidala fut chargé d'aller punir la révolte de ce wali téméraire. D'autres courriers l'instruisirent d'un nouvel incident non moins fâcheux que les autres. Suleiman ben Anis, cadi de Mérida, s'était révolté contre le wali et l'avait contraint par la violence à sortir de la ville. Le roi partit sur-le-champ avec la cavalerie de sa garde, et il entra à Mérida dans un moment où

(1) Cet Abderahman fut surnommé dans la suite Al-mudafar, qui signifie victorieux. Nous le désignerons dorénavant sous ce dernier nom pour le distinguer d'Abderahman III, qui succéda à Abdala.

personne ne l'attendait. Le cadi épouvanté vint se jeter à ses pieds, et, la tête contre terre, attendit son arrêt. Abdalà, naturellement clément, se contenta de l'envoyer en prison ; et quelques jours après , ayant égard à sa jeunesse , à son mérite et aux services de son père, il lui rendit la liberté ; même par la suite il le fit wazir de Cordoue.

L'arrivée du roi à son camp de Tolède fit presser les opérations du siège. Le fils d'Hafsun, pour lui susciter de nouveaux embarras, tenta d'exciter un soulèvement au milieu même de Cordoue , et il aurait réussi dans ses pernicieux desseins sans l'active vigilance de Muhamad ben Zaïd, préfet de police, qui, ayant éventé le secret des conjurés , se saisit des principaux et les fit empaler pour servir d'exemple aux autres. Le roi, sentant alors combien Calib était un dangereux ennemi , et qu'il n'aurait de repos que lorsqu'il s'en serait emparé , se mit à le poursuivre avec l'élite de sa cavalerie , bien résolu à le vaincre à tout prix ; mais le rusé Calib, toujours en mouvement d'un lieu sur un autre, évitait avec soin le combat. Le roi parvint néanmoins à l'atteindre sur les rives du Tage, dans une plaine où il pouvait déployer sa cavalerie. Calib fut vaincu et perdit beaucoup de monde, mais il se sauva, et il ne tarda pas à reparaître avec des forces

nouvelles. Le roi , mécontent du succès imparfait qu'il avait obtenu, continua de poursuivre Calib , et l'ardeur qu'il y apportait lui fit négliger de se rendre maître des forts , de sorte que pour faire subsister son armée il était obligé d'avoir une grande quantité de bagages et de mulets , chargés de vivres. L'événement lui prouva qu'il avait adopté une mauvaise méthode : dans un engagement qu'il eut avec les rebelles , tandis qu'il en était aux mains , Calib surprit les bagages , les enleva , et le laissa ainsi sans provisions. Il fallut donc songer à s'emparer des forts : quelques-uns se rendirent, d'autres furent emportés d'assaut.

Sur ces entrefaites , le prince Almudafar écrivit que Muhamad avait refusé tout accommodement, qu'il ne lui avait pas même permis d'entrer dans Séville ; que ses partisans commençaient à soulever la province de Jaën ; qu'on craignait enfin que Muhamad ne tentât un coup de main sur Cordoue. Tant de nouveaux dangers demandaient la présence du roi , et des mesures fermes et vigoureuses. Il rentra dans Cordoue sans avoir annoncé son arrivée, et il concerta avec Almudafar les moyens à prendre. Le péril était d'autant plus pressant que le rebelle Calib, instruit des mouvemens qui avaient lieu dans l'Andalousie, y avait envoyé des émis-

saires pour propager l'esprit de révolte et augmenter les troubles. Suâr ben Hamdûm, gagné par Muhamad, avait mis tout en combustion dans les environs de Jaën ; il avait rassemblé sept mille hommes, s'était emparé de Cazlona et de plusieurs forts situés dans les Alpuxarres , et vivait avec sa troupe de vol et de pillage. Ce fut à lui que s'adressa l'envoyé de Calib, Obeidala ben Umia. Pour le déterminer plus facilement, il lui offrit de mettre dans son parti le scheik d'une puissante tribu d'Alarabes (1), nommé Yahie ben Suquela, ce que Suâr accepta.

An de J. C. 889
De l'hégire, 276.
Ces deux rebelles, ayant réuni leurs forces, batturent ou prirent sept mille hommes. Ghaad, qui les commandait, eut le malheur d'être pris, et il fut conduit au fort de Grenade, construit depuis peu, et tombé au pouvoir des rebelles. Cette victoire leur ouvrit les portes de Huesca, de Jaën, de Raya, et leur soumit tout le pays jusqu'à Calatrava. Le roi, informé de ces désastres, jura de ne rentrer à Cordoue qu'après avoir anéanti toutes ces hordes de brigands ; et,

(1) On appelle communément *Alarabes* les Arabes établis en Barbarie, lesquels vivent sous des tentes comme les Arabes du désert, terreur des voyageurs et des caravanes.

joignant à sa garde toute la cavalerie de l'Andalousie dont il put disposer, il marcha vers Elvire, où se trouvait le rebelle Suâr. Il ne tarda pas à le rencontrer, parce que Suâr, enorgueilli de ses derniers succès, lui vint disputer le passage.

Le combat fut sanglant, mais Suâr fut vaincu, et il tomba vivant au pouvoir d'Abdala, qui lui fit trancher la tête, qu'il envoya à Cordoue. Le scheik Yahie fut du nombre des morts; ils s'élevèrent, dit-on, à douze mille; la reprise de Jaën et de Loja suivit cette victoire.

An de J. C.
890.
De l'hégire,
277.

Les rebelles nommèrent pour remplacer Suâr Saïd ben Gudi, syrien de naissance. Celui-ci, plus courageux que prudent, osa se montrer dans les champs de Grenade; il eut le sort de son prédécesseur : blessé dès la première action, il fut pris avec un reste de vie qu'il perdit dans les supplices. Muhamad ben Adha el Hamdani, persan d'origine, fut le troisième général que les rebelles choisirent. Moins téméraire que Saïd, il conduisit dans les montagnes le petit nombre de ceux qui s'étaient sauvés du massacre. Le wali Abderahman ben Badi conseilla alors au roi de retourner à Cordoue, pour être plus à portée de surveiller le siège de Tolède et les affaires de Séville. Le roi suivit ce conseil d'autant plus volontiers qu'il apprit que le nouveau chef des bandits, voyant la difficulté de se soutenir plus

long-temps dans l'Andalousie, était décidé à aller joindre le fils d'Hafsun, ce qu'en effet il exécuta peu de temps après. Mais si, par sa retraite, il rendait le calme à cette contrée, il amenait un renfort à Calib, qui dans ce moment surtout en avait le plus grand besoin, ayant été battu en plusieurs rencontres par Ishac ben Ybrahim, général d'Abdala; ce dernier avait repris plusieurs forteresses, entre autres celle de Montixo, dont il releva et fortifia les remparts.

Le prince Almudafar, qui avait peu de troupes, ne pouvait pas tenter de grandes entreprises; il se bornait à soutenir la guerre contre son frère Muhamad, et il l'empêchait de porter plus loin le feu de la rébellion. Le roi, de retour à Cordoue, lui envoya sa cavalerie avec les troupes qu'Abu Othman Obeidala, vainqueur du wali de Lisbonne, avait ramenées de la Lusitanie. Quand Almudafar se vit à la tête d'une puissante armée, prenant sur-le-champ l'offensive, il entra dans Carmone et dans Séville, et après avoir rétabli dans ces villes l'autorité du roi, il alla au-devant de l'armée de Muhamad. L'action s'engagea par des escarmouches qui amenèrent une affaire générale. Le nombre, la valeur des troupes, l'habileté des chefs, tout était égal de part et d'autre. D'un côté c'étaient les plus braves guerriers de Xerez, d'Arcos et de Sidonia; de

l'autre les meilleurs soldats de Cordoue, d'Ecija et de Séville, et le prince Muhamad était un rival digne de son frère Almudafar. La fortune de ce dernier l'emporta. Muhamad eut son cheval tué sous lui; il était lui-même si blessé qu'il lui fut impossible de se relever; pareil malheur arriva au prince Alcasim, frère du roi. L'un et l'autre furent conduits devant Almudafar, qui fit panser leurs blessures et ordonna qu'on en prit le plus grand soin; mais en même temps il les fit enfermer dans une prison sûre, et il attendit les ordres du roi.

An de J. C.
895.
De l'hégire,
282
sawal.

Le prince Muhamad mourut peu de jours après; et, comme s'il n'existait pas assez de crimes avérés que l'histoire a dû consigner dans ses annales, on a dit qu'il fut empoisonné par son frère, d'ordre de son père Abdala; mais ce forfait inutile n'est établi par aucune preuve, et les blessures du prince suffisaient seules pour le conduire au tombeau. Muhamad ne laissa qu'un fils, âgé de quatre ans, nommé Abderahman comme son oncle. Il fut élevé avec soin, et préparé par l'éducation à parcourir avec gloire la carrière qui lui était destinée. Le peuple l'appelait Aben Muhamad el Mactul, c'est-à-dire le fils de Muhamad l'assassiné, à cause des soupçons répandus par la malveillance que l'infortuné Muhamad avait péri d'une mort violente.

La manie des duels était commune à cette époque chez les Arabes ; il y en eut plusieurs remarquables. Le wazir Abdelmélîc ben Abdalâ tua dans un combat singulier Ômar, fils d'Haxem. Peu de jours après le prince Almutaraf, l'un des frères du roi, tua Abdelmélîc, et vengea ainsi son ami. Il fit de plus donner au frère d'Ômar le gouvernement qu'Abdelmélîc avait eu. Almutaraf fut tué lui-même avant la fin de l'année, à la suite, dit-on, d'un autre duel avec Méruan ; et celui-ci soupçonné, mais non convaincu de ce meurtre, fut mis dans une prison où il mourut au bout de deux ans. Les mêmes accidens avaient lieu du côté des rebelles. Saïd ben Suleiman, d'une ancienne famille de Quinsarina, recommandable par de brillantes qualités, et l'un des principaux appuis de la révolte, se battit aussi cette année avec Calib ben Hafsoun, qu'il renversa de cheval d'un coup de lance, et il l'aurait tué, si on ne l'en avait empêché. La crainte d'essuyer des désagréments le ramena sous les drapeaux du roi, qui lui donna du service ; mais la haine de Calib le poursuivit jusque dans Elvire, dont il était gouverneur, et il fut lâchement assassiné à la fin de l'année suivante. D'autres attribuent sa mort funeste à la vengeance de la famille arabe de Méruan, contre laquelle il avait fait des vers satyriques.

Abdala, qui n'avait pas réussi sans peine à calmer les troubles de l'Andalousie, n'avait pu faire d'utiles efforts contre les révoltés de Tolède; il paraît même que le siège avait été interrompu par le besoin que le roi avait eu de toutes ses troupes, et plusieurs années se passèrent sans que Calib fût troublé dans son usurpation. Calib se croyait même si assuré de conserver la possession de Tolède et de Talavéra, qu'il forma le projet d'étendre sa frontière du côté du nord, et de s'agrandir aux dépens de la Galice. Comme Abdala était alors en paix avec Alphonse III, les frontières étaient mal gardées, et la sécurité dans laquelle vivait le prince chrétien favorisait les vues ambitieuses de Calib, qui envoya vers Zamore une armée nombreuse. On assure qu'elle était de soixante mille hommes, composée de Bérébères payés, de tous les bandits de la contrée, et de la cavalerie de Tolède et de l'Espagne orientale; elle était conduite par Abulcasim, parent du roi, jeté dans les rangs du rebelle par l'ambition et le mécontentement. Les alcaïdes des bords du Duero, avertis de la marche de cette armée, envoyèrent des messagers au roi Abdala; et même, pour garder envers les chrétiens la foi des traités, ils firent secrètement prévenir le roi Alphonse, pour qu'il eût à se défendre d'une invasion qui n'était pas leur ou-

An de J. C
901.
De l'hégire.
288.

vrage, et que leur souverain n'avait pas ordonnée. Alphonse, qui avait transféré à Zamore le siège de ses états, rassembla ses troupes et fut à la rencontre des ennemis, qui déjà s'approchaient de la ville. Les historiens arabes prétendent que la bataille dura quatre jours; que dès le premier choc suivant les uns, que le dernier jour suivant les autres, les Bérébères quittèrent le champ de bataille; que les troupes de Tolède soutinrent seules les efforts des chrétiens, jusqu'à ce que, découragées par la mort d'Ahulcasim, elles furent totalement rompues et dispersées. Les chrétiens, disent-ils encore, coupèrent beaucoup de têtes, dont ils garnirent les remparts et les portes de leur capitale. Cette victoire importante d'Alphonse porte, dans les chroniques espagnoles, le nom de journée de Zamore.

Les fanatiques Musulmans de tous les partis apprirent avec douleur la funeste nouvelle d'une bataille où le sang de leurs frères avait coulé abondamment, versé par le glaive des chrétiens. Ils allaient partout répétant que ce sang répandu criait vengeance, et que tous les bons Musulmans devaient prendre les armes. Quelques-uns poussèrent l'audace jusqu'à conseiller au roi de traiter avec Calib, et de faire une guerre à outrance à Alphonse. Le roi, sans se laisser émouvoir par ces indiscrettes exhortations, méprisant

au contraire les insolens murmures de ces fanatiques, envoya vers Alphonse le général Obeidala el Gamri, afin de se maintenir avec lui en bonne intelligence, et de l'engager même à continuer la guerre contre les rebelles, tandis que de son côté il les presserait par Tolède. Ces négociations eurent un plein succès; mais ce succès même augmenta le ressentiment du faux zèle. Il y eut dans plusieurs villes des imans qui non-seulement omirent de nommer le roi dans les prières publiques, mais qui firent mention des califes d'Orient. Leur audace éclata surtout à Séville, où ils étaient encouragés par Alcasim; son frère, en lui laissant la vie, lui avait rendu la liberté, et Alcasim, pour le payer de ce bienfait, disait hautement qu'on ne lui devait point d'impôts, puisqu'il était mauvais musulman. Le roi, à qui il en coûtait d'exercer des actes de rigueur, envoya sur les lieux Abdelwahid, un de ses wazirs, pour savoir et connaître la vérité. Sur le rapport que lui fit ce wazir, le prince Alcasim fut arrêté, un grand nombre d'imans et d'alfaquis furent exilés en Afrique.

Les partisans de Calib avaient soin d'entretenir ces discordes, dans l'espérance qu'elles amèneraient enfin la révolte au sein de Cordoue. Calib poussa même la témérité jusqu'à pénétrer dans cette ville en personne. Cette dé-

marche , qu'il n'avait pu tenter que parce qu'il était sûr d'y avoir des amis , aurait eu peut-être le succès qu'il en attendait , si son séjour à Tolède n'eût été découvert par un accident assez étrange. On se souvient de l'ancien cadi de Mérida , Suleiman , à qui le roi avait fait grâce , après qu'il se fut révolté contre le wali. La police était à la recherche de l'auteur d'une satire très-piquante contre le roi et ses ministres ; d'indices en indices elle parvint jusqu'à lui ; c'était ce même Suleiman. On le conduisit devant le roi , qui lui dit : « Certes , mon cher Suleiman , il » faut convenir que j'ai bien mal placé mes bien- » faits , ou que je ne mérite pas les reproches » que tu me fais dans tes vers. Je devrais main- » tenant te faire éprouver ma juste vengeance ; » mais tu m'as loué autrefois pour ma clémence » et pour ma bonté , tu me maudirais aujour- » d'hui pour ma rigueur et pour ma justice. Je » veux donc que tu vives , je veux même que tu » me récites tes vers toutes les fois que je vou- » drai les entendre ; et , pour te prouver le cas que » j'en fais , je les taxe chacun à mille dinars » d'or , que tu paieras pour le plaisir de les avoir » composés. » Suleiman , rempli de confusion , se jeta aux pieds du roi , qui voulut bien encore lui pardonner. Le poète , qui savait que Calib était dans Cordoue , le dit au roi dans un mou-

An de J. C.
905.
De l'hégire,
295.

vement de reconnaissance ; mais on manqua de le prendre pour avoir employé trop de précautions. Le préfet de police, qui craignit que Suleiman n'avertît les partisans de Calib, le retint en prison ; et ce fut cette mesure même qui leur donna l'éveil, de sorte qu'ils conseillèrent à Calib de fuir, ce qu'il exécuta sous les habits d'un mendiant. On arrêta beaucoup d'individus ; quelques-uns même furent torturés, mais tout ce qu'on put obtenir, ce fut la certitude que Calib avait séjourné dans la ville.

Calib, de retour parmi les siens, recommença ses courses dans le pays, et les poussa jusqu'à Calatrava. Obeidala, qui aux talens et à la souplesse d'un négociateur joignait la plus grande bravoure et toutes les qualités d'un excellent général, le vainquit dans plusieurs escarmouches peu importantes et reprit quelques places. L'ayant une fois atteint dans la plaine, il lui livra un sanglant combat où périt presque toute la cavalerie du rebelle. Calib alors se renferma dans Tolède, d'où il n'osa sortir de trois ans.

Pour prix de ses éminens services, Obeidala fut persécuté, et l'envie, sollicitant ses dépouilles, lui disputa le gouvernement de la province de Mérida, qu'il régissait depuis longtemps avec la plus grande prudence. Almudafar, qui voulait pour lui-même ce poste essentiel,

An de J. C.
908.
De l'hégire,
296.

ne cessait de représenter au roi qu'Obeidala avancé en âge avait besoin de repos, qu'il désirait lui-même se retirer du tourbillon des affaires. Le roi à son tour remontrait au prince qu'on ne pouvait sans une criante injustice enlever à un serviteur fidèle la récompense de ses longs travaux; et comme Almudafar insistait encore, il lui dit d'un ton absolu qu'Obeidala conserverait son gouvernement tant qu'il ne demanderait pas lui-même à le quitter. Le wali, informé des prétentions du prince, et craignant de s'exposer à son ressentiment, prit le parti d'écrire au roi pour qu'il lui accordât la permission de se retirer dans sa maison, où il voulait finir ses jours loin du tumulte des armes, et libre des soins du gouvernement. Le roi y consentit quoiqu'avec peine; mais peu de jours après il l'appela auprès de lui, et lui donna le commandement de sa garde scythe ou esclavonne (1). Obeidala dissimula avec le prince

(1) Ce fut, comme on l'a vu, le roi Alhakem qui s'entoura le premier d'une garde, parmi laquelle se trouvait un corps d'Esclavons venus de l'orient, et renommés pour leur fidélité. Ces Esclavons gardaient l'intérieur du palais; ils avaient pour armes une épée à deux mains, un écu et une masse d'armes. On avait soin de tenir ce corps au complet par des recrues que l'on faisait venir de Constantinople.

Almudafar; il se contenta de travailler en secret à lui nuire, en portant insensiblement le roi à se choisir un autre successeur. A cet effet, il se déclara l'ami et le protecteur du jeune Abderahman, fils du prince Muhamad el Mactul, cherchant à lui conquérir l'affection des walis, des wazirs et des principaux scheiks, et à lui gagner les bonnes grâces du roi.

Cet enfant avait reçu en partage les dons extérieurs et ceux de l'esprit; et son amabilité, sa douceur et ses agrémens rendaient plus aisée l'exécution des projets d'Obeidala. Tous étaient enchantés d'Abderahman, tous juraient de se dévouer à ses intérêts. Le roi seul imposait quelque contrainte aux preuves de son amitié pour le jeune prince, de peur d'exciter la jalousie de son fils s'il laissait remarquer sa prédilection; mais il prenait le plus grand plaisir à voir éclater dans les autres le sentiment qu'il cachait au fond de son cœur. Abdérahman avait eu les meilleurs maîtres de Cordoue, et il profitait si bien de leurs leçons qu'il les laissait tout étonnés de son intelligence, de sa mémoire ou de son adresse. A peine âgé de onze ans, il savait par cœur le Coran, toutes les traditions des sonnites, les meilleurs poëmes arabes; il excellait à conduire un cheval et à manier la lance; il était léger à la course, fort et vigoureux. Il avait

le caractère gai, franc et ouvert, et au sortir de la première enfance, il n'était pas étranger à la science du gouvernement. Souvent, au milieu de ses jeux avec d'autres enfans de son âge, le roi le regardait avec tendresse; ses yeux humides de plaisir ne pouvaient se lasser de le contempler, et Obeidala, qui toujours assistait à ces scènes, saisissant à propos l'occasion de faire valoir son protégé, ne retirait adroitement le roi de ses distractions, que pour mieux lui faire sentir à lui-même le plaisir qu'elles lui causaient.

An de J. C.

911.
De l'hégire,
299.
saier.

Ce fut à peu près vers ce temps qu'Abdala perdit sa mère Atharâ, qu'il avait toujours chérie et honorée; il la pleura amèrement. Il fit élever pour elle un superbe mausolée, auprès duquel il en fit préparer, un pour lui-même. Il était tombé dans une mélancolie d'où rien ne pouvait le faire sortir; il avait perdu le sommeil et l'appétit, et il ne parlait plus que de sa mort prochaine. Ses courtisans cherchaient vainement à le distraire, et à guérir son imagination des terreurs qui l'agitaient: il leur répondait par des vers qu'il s'était plu à composer dans ses momens de tristesse.

« J'entends du bruit: c'est le temps qui arrive
» battant des ailes, le temps qui trompe nos espé-
» rances et renverse nos projets. Tout s'avance
» d'un pas rapide vers la destruction; rien n'est
» durable, rien n'est stable dans le monde. La

» mort n'avertit personne; dans sa course con-
 » stante, elle va seule, sans se faire annoncer. »
 Abdalà ne tarda pas à tomber malade; il y
 avait treize mois que sa mère était morte. Il
 profita du peu de temps qui lui restait pour ré-
 gler les affaires de l'état et la succession au trône.
 Le conseil des wazirs fut aussitôt convoqué; il
 désigna pour son héritier son petit-fils Abde-
 rahman, comme représentant Muhamad son
 père, et il recommanda à Almudafar d'aimer
 et de protéger le jeune prince. Il mourut au bout
 de quelques jours, d'un redoublement de fièvre, An de J. C. 912.
 De l'hégire, 300.
 1 Rébie.
 après avoir régné vingt-cinq ans.

Abdalà avait été un bon roi, sage et courageux,
 ferme dans l'adversité, clément après les victoires.
 Religieux observateur de sa parole, même en-
 vers les chrétiens, il fit régner avec lui la justice.
 Humain par tempérament, doux et calme par
 caractère, il punit rarement, et seulement lors-
 qu'il s'y vit forcé par le besoin d'assurer la paix
 publique. Il donnait à ses officiers la plus grande
 liberté dans leurs rapports avec lui, et il ne se
 fâchait pas s'il leur arrivait parfois d'en abuser.
 On peut en juger par le trait suivant. La longue
 barbe était alors chez les Arabes une marque
 d'autorité; les esclaves l'avaient fort courte; il
 en est encore de même aujourd'hui. Suleiman
 ben Wenasos, Bérébère de naissance, capi-

taine de la garde africaine, wazir et membre du conseil d'état, était de mœurs irréprochables, mais il usait dans ses propos et dans sa conduite d'une franchise rude et souvent grossière. Il avait une barbe noire fort longue, à laquelle il tenait beaucoup. Etant un jour entré dans la chambre du roi, celui-ci, qui aimait à se livrer à de douces plaisanteries, récita à Suleiman des vers où l'usage de la longue barbe était tourné en ridicule; ensuite il lui dit en riant: « Assieds-toi auprès de moi, l'homme à la » longue barbe. » Suleiman s'assit, mais ne pouvant contenir sa colère, il dit au roi d'un ton brusque: « Si, tous tant que nous sommes, nous n'é- » tions pas des insensés, nous ne viendrions » pas nous traîner dans les palais des rois. » Combien de chagrins nous nous éviterions! » Mais l'ambition, qui nous presse, nous aveugle » et nous rend fous, et nous ne nous détrom- » pons qu'au moment de descendre dans la » tombe; là seulement finissent toutes nos sottises. » En finissant ces mots il se leva, sortit du palais et n'y parut plus. Le roi, étonné de cette saillie un peu trop libre, attendit plusieurs jours Suleiman, dont il avait souvent éprouvé le jugement solide; mais la persévérance du Bérébère à se tenir renfermé chez lui obligea enfin le roi à nommer un autre capitaine de la garde

africaine ; il regrettait pourtant Suleïman , et désirait le ramener. Un de ses wazirs nommé Muhamad tenta d'y parvenir. Il alla chez Wenasos , où il eut d'abord de la peine à s'introduire , quoiqu'il s'annonçât en qualité de wazir du roi , et qu'à ce titre il eût le droit de le visiter (1). Wenasos le reçut , étendu sur ses tapis , sans se lever à son approche , ni l'inviter même à s'asseoir. « Comment me reçois-tu ? lui dit Muhamad. Est-ce que comme toi je ne suis point » wazir ? Tu devais te lever à mon arrivée , et » m'offrir de partager ton siège. — Cela était bon , » répondit Wenasos , quand j'étais ainsi que toi » un vil esclave ; mais j'ai brisé les chaînes de la » servitude. » Quelque chose que Muhamad lui pût dire , il ne réussit pas à vaincre son obstination ; et quand il en eut fait le rapport au roi , Abdalà parut très-fâché qu'une plaisanterie innocente sur la barbe de Suleïman l'eût privé du secours de ses lumières et de son expérience.

Les dernières années du règne d'Abdalà avaient été assez tranquilles , malgré la persévérance de Calib dans sa révolte , et les partis qui subsistaient toujours dans les montagnes de Ronde et

(1) En ce temps-là on ne pouvait , sans y être appelé , entrer dans la maison d'un wazir , à moins d'être wazir soi-même et d'une classe égale.

d'Elvire; mais ces derniers ne quittaient point leurs retraites sauvages, et Calib avait été renfermé dans Tolède par les victoires d'Almudafar. Ce qui surtout contribua à maintenir cet état de calme, ce furent les traités existans entre Abdalà et Alphonse. Ces deux princes, nonobstant le désir réciproque que probablement ils avaient de voir leur puissance abattue, furent pourtant obligés à vivre presque toujours en paix, parce que l'un et l'autre avaient besoin de la paix pour défendre leur trône menacé par la rébellion et par l'ingratitude. Alphonse, qu'on a surnommé le Grand, et qui a mérité ce titre pour avoir affermi la monarchie espagnole sur des bases indestructibles, eut sur la fin de ses jours des ennemis cruels dans sa propre famille. Il avait deux enfans, Garcie et Ordogne. Le premier, qui avait épousé la fille d'un seigneur puissant, appelé Nugno (1) Fernandez, excité par son beau-père, prétendait à la couronne du vivant même du roi. Il fut arrêté et mis dans un château. Ses partisans s'armèrent, et le roi fut contraint de suspendre ses vengeances, parce que, d'un autre côté, Ordogne imitait son frère.

(1) *Nugno*. On écrit *Nuño*, mais on se sert d'un *ñ* surmonté d'un trait. Ce caractère a exactement le son du *gn*.

Sacrifiant alors ses propres grandeurs à l'intérêt de l'état, ou ne voulant pas qu'il fût déchiré par une guerre civile, il abdiqua généreusement la couronne en faveur de ses enfans coupables, donna les Asturies à Garcie et la Galice à Ordogne; il vécut ensuite dans la retraite, et mourut à la même époque qu'Abdalà, mais un peu avant lui.

Les mêmes causes qui avaient concouru au maintien de la paix, du vivant des deux rois, durent la conserver entre les enfans. Les embarras d'un règne qui commence, la faiblesse, l'incertitude dans la marche des affaires jusqu'à ce qu'une forte impulsion ait été donnée par le génie ou amenée par l'habitude, se joignirent à la nécessité de travailler pour eux-mêmes contre les ambitions qui menaçaient leur pouvoir naissant. On va voir le nouveau roi de Cordoue disputer aux factieux, qu'encourageaient sa jeunesse et son inexpérience, les plus belles provinces de son royaume; les enfans d'Alphonse se firent la guerre pour se ravir l'un à l'autre les états qu'ils tenaient de leur père. La mort de Garcie, qui avait le premier suscité cette guerre impie, termina la contestation en faveur de son frère, qui recueillit ainsi tout l'héritage d'Alphonse. C'est à lui que commencent les rois de Léon. Nommés d'abord rois d'Oviédo

ou des Asturies et seigneurs de Galice, ce ne fut que vers cette époque qu'ils prirent le titre de rois de Léon et des Asturies. Les prédécesseurs d'Ordogne II avaient tenu leur cour à Oviédo, quelquefois à Léon, à Astorga, à Compostelle, à Zamore; Ordogne fit de Léon la capitale de ses états.

Le choix d'Abdalà avait causé dans Cordoue une sensation universelle de plaisir. Le jeune Abderahman à la fleur de l'âge, portant une grande âme sous les plus beaux dehors, semblait promettre aux musulmans le bonheur avec la gloire; au lieu que le fils d'Abdalà, courageux et vaillant, mais sombre et austère, les aurait tenus sous une domination rigoureuse, où la bonté n'aurait pas tempéré l'exercice du pouvoir. Aussi, malgré le chagrin qu'on avait de la perte d'Abdalà, tout le peuple se livra à la plus vive joie, le jour où, revêtu des ornemens royaux, Abderahman ceignit le diadème qui pendant un demi-siècle devait briller sur son front. Heureusement pour la tranquillité de ces premiers momens, le prince Almudafar, gagné comme les autres par les qualités aimables de son neveu, avait conçu pour lui la tendresse d'un père; de sorte qu'au lieu de voir son élévation avec peine, il fut le premier à le proclamer souverain de Cordoue. Le nouveau roi, recevant le serment

de son oncle, le tint long-temps serré dans ses bras, et tous les assistans attendris applaudirent à une scène qui annonçait l'union et la concorde entre deux princes rivaux. Pour honorer la mémoire de son aïeul, Abderahman III voulut prendre le nom d'Abdalà; mais par une acclamation générale le peuple l'appela *Amir al mumenin* (1), prince des croyans, et *Anasir ledinala*, défenseur de la loi divine.

Avant d'apporter ses soins au dehors, Abderahman voulut qu'une harmonie parfaite régnât parmi les habitans de Cordoue. Il savait que des haines invétérées, de mortelles inimitiés, existaient entre plusieurs familles; il n'ignorait pas qu'après un siècle les Abbassides avaient encore des partisans; à force de douceur, de prévenances et d'affabilité, il réunit les uns, ramena les autres. Le besoin de la réconciliation semblait naître de ses paroles. Après avoir éteint

(1) Florian observe avec raison que du titre d'Amir al mumenin nous avons fait le nom ridicule de Miramolin. Ce qui est encore plus ridicule que d'avoir défiguré ce titre que prit Abderahman, c'est d'avoir fait de ce mot *miramolin* un nom propre pour désigner le souverain de Cordoue; de manière qu'on est tout surpris de voir dans beaucoup d'historiens *le miramolin de Cordoue*, comme on aurait dit le calife de Damas, le sophi de Perse, ou le czar de Russie.

dans Cordoue les germes de la discorde, il songea à faire aux rebelles une guerre sérieuse et décisive; il semblait depuis quelques années qu'on voulait leur permettre de légitimer leur usurpation par une possession tranquille.

Le fils d'Hafsun régnait à Tolède et sur tout le pays qu'arrose le Tage depuis Talavéra jusqu'à sa source; de là sa domination s'étendait sur tout l'Aragon, sur la Catalogne jusqu'au Sègre, et sur toute la côte de la Méditerranée¹, depuis Tortose jusqu'à Murcie. C'était environ la moitié des états des premiers rois de Cordoue. Abderahman voulut l'héritage entier de ses ancêtres. Il convoqua les troupes du royaume; et l'enthousiasme était si grand, le jeune roi donnait tant d'espérances, qu'il fallut mettre un frein au zèle des musulmans, qui de toutes parts accouraient, laissant les champs sans culture. Le roi choisit parmi cette multitude quarante mille hommes, et il prit avec eux le chemin de Tolède. Aben Hafsun devait craindre une armée composée de soldats aguerris qui allaient combattre sous les yeux de leur roi; aussi, laissant dans Tolède une garnison nombreuse, des armes, des provisions abondantes et son fils Giaffar, il se retira vers le pays de Valence pour lever d'autres troupes, et revenir ensuite combattre Abderahman avec plus d'avantage. Cependant

tous les forts, toutes les villes de la contrée, s'étaient soumis; Tolède seule opposa de la résistance. Comme le siège devait en être fort long, le prince Almudafar, général consommé, conseilla de marcher incontinent sur Valence. Cet avis fut suivi, et dès les premiers jours on eut la nouvelle du retour de Calib; toutes les troupes se réjouirent comme si la victoire leur eût été assurée. Les armées se rencontrèrent dans une large vallée formée par la rivière de Xucar, non loin de la ville de Cuënca. Calib avait plus de soldats, mais ils n'étaient pas aussi bien armés, et sa cavalerie était peu nombreuse; en revanche il avait dans ses rangs les plus habiles capitaines de tout le pays de Tadmir et des montagnes d'Elvire. Almudafar régla l'ordre de la bataille; il se mit à la tête de l'avant-garde, plaça le roi au centre, confia les deux aîles à des chefs expérimentés, et laissa la réserve aux soins d'Obeidala, qui, à l'âge le plus avancé, conservait la vigueur de la jeunesse, et voulait consacrer sa vie jusqu'au dernier moment à ce roi qu'il chérissait et qu'il avait élevé.

Le combat commença par une légère escarmouche entre les deux avant-gardes, qui, se repliant réciproquement sur leurs corps de bataille, donnèrent lieu à un engagement général. La fortune parut assez long-temps incertaine,

Ande J. C.
913.
De Phégire,
301.

mais à la fin la cavalerie du roi rompit et renversa les bataillons des rebelles. Sept mille d'entre eux restèrent morts sur la place ; les autres se sauvèrent à la faveur de la nuit , laissant beaucoup de blessés ; trois mille hommes furent tués du côté d'Abderahman. Le roi ne put retenir ses larmes à l'aspect de tous ces cadavres dont la terre était tristement jonchée ; il ordonna qu'on prît soin de tous les blessés sans distinction. Le fils d'Hafsoun se réfugia à Cuënca, et plaça le reste de ses troupes dans les diverses forteresses du pays. Peu de jours après , le roi retourna à Cordoue ; son oncle se chargea du soin de continuer la guerre. Les suites de cette victoire furent très-avantageuses. Toute la partie orientale de l'Espagne abandonna le parti du rebelle , qui ne conserva que les forts où il s'était renfermé.

Pendant qu'Almudafar faisait partout revivre l'autorité royale trop long-temps méconnue , le roi de son côté porta ses armes contre les rebelles d'Elvire. Cette ville ne résista point. Dès qu'Abderahman se présenta devant ses murs , elle ouvrit ses portes ; toutes les villes voisines suivirent cet exemple , et le roi eut la gloire d'avoir triomphé , sans répandre le sang musulman. Pour mieux prouver la sincérité de leur zèle , les peuples récemment soumis demandaient des généraux et des armes , jurant d'employer dé-

sormais leur vie au service du roi ; et ils sortirent de sa présence si touchés de l'accueil qu'il leur avait fait , qu'un grand nombre d'individus le suivirent en qualité de volontaires. Les principaux partisans de Calib se montraient les plus prompts à rentrer dans le devoir. Ahmed ben Muhamad ben Adha el Hamdani , qui avait succédé à son père dans le commandement des rebelles de la montagne , vint de lui-même se mettre à la disposition du roi , qui le reçut avec bonté , et lui donna , comptant désormais sur son dévouement , le gouvernement d'Alhama , qui était la principale forteresse du pays. Obeidala ben Omeya , qui s'était emparé de Cazlona et suivait aussi les bannières d'Hafsun , imita Aben Muhamad , et le roi lui confia le gouvernement de Jaën. En un mot deux cents villes ou villages fortifiés se soumirent , sans qu'il fût nécessaire d'user de violence : tous ces succès n'étaient dus qu'au seul ascendant de la présence du roi. Lorsque tout le pays eut été pacifié , ce qui demanda environ une année , le roi retourna à Cordoue , où sa rentrée excita les transports de la plus vive allégresse.

Il commençait à s'occuper des embellissemens de cette ville , lorsqu'il fut averti par les walis de la côte d'Andalousie que des corsaires africains , et des Alarabes de Zanhaga et de Mazmuda , qui

An de J. C.
917.
De l'hégire,
305.

s'adonnaient comme eux à la piraterie, infestaient la Méditerranée; qu'ils avaient pillé les côtes de la Sicile et de la Calabre, d'où ils avaient emmené beaucoup de captifs, et qu'ils menaçaient des mêmes désastres celles de l'Andalousie. Le roi donna aussitôt au wali Ocaïli l'ordre de faire sortir ses vaisseaux et de croiser sur les côtes; il fit également passer des troupes à Majorque avec le général Giafar ben Othman, et de nouveaux navires furent construits dans les arsenaux. Vers le milieu de cette année un affreux incendie dévora dans Cordoue toutes les maisons qui entouraient la place publique du Zoco. Le roi fit travailler de suite à les reconstruire; et pour donner aux incendiés les moyens de subvenir à cette dépense, il leur céda le produit des impôts de la province. Les Arabes appelèrent cette année *l'année des incendies*, parce que les faubourgs de Méquinésa, dans le nord de l'Espagne, furent aussi brûlés, et que d'autres incendies consumèrent en Afrique la place de Fez, et celle de Tahart, capitale des tribus zénètes.

Il arriva vers cette époque à Cordoue une aventure assez plaisante, qui peut servir à faire connaître les mœurs du temps et la bonté tolérante du roi. Sohaïb ben Munia, Andalous de naissance, était l'un des quatre assesseurs du

grand cadi ; il passait pour aimer le vin (1) : un jour qu'invité chez l'hagib Muza ben Hodeira , on l'avait fait beaucoup boire , on prit adroitement son cachet , sur lequel étaient gravés ces mots : *Ye alime cul gaïb , cun wuse bi Sohaïb* , c'est-à-dire : Toi à qui rien n'est caché , éclaire ou protège Sohaïb ; et on substitua au mot *gaïb* le mot *abib* , ce qui changeait le sens de la légende , et lui faisait dire : Toi qui connais tous les ivrognes , protège Sohaïb. Le cachet fut ensuite remis à sa place , et Sohaïb ne s'aperçut de rien. Il continua de se servir de ce sceau , jusqu'à ce que des papiers qu'il avait expédiés étant parvenus aux mains du roi , celui-ci qui remarqua l'inscription , dit à Sohaïb : Tu bois du vin , ton cachet me l'apprend. Sohaïb , tout troublé , jeta les yeux sur la fatale légende : « Seigneur , s'écria-t-il , je confesse ma faute ; » j'espère que Dieu me la pardonnera , et que tu » seras miséricordieux comme lui ; mais en vérité je ne sais de quelle manière tout cela s'est » fait. » Le roi renvoya le cadi , en lui recommandant , non de ne plus boire , mais d'être

(1) Quoique l'usage du vin fût généralement défendu , il y avait pourtant quelques sectes particulières qui le permettaient , pourvu qu'on ne fit pas d'excès. Le cadi appartenait à la secte d'Yrack , qui tolérait l'usage modéré de cette boisson.

plus circonspect ; et il rit beaucoup avec ses wazirs du tour qu'on avait joué au pauvre Sohaïb.

Cependant Almudafar, qui, en toute occasion, avait eu l'avantage sur les rebelles, et les avait forcés à se retirer au fond des montagnes, dans les lieux les plus âpres et les plus sauvages où ils périssaient de faim et de misère, conseillait au roi de lever une armée, d'envelopper leurs bandes, et de les détruire tous jusqu'au dernier, afin que les peuples pussent enfin jouir avec sécurité des douceurs de la paix. Abderahman, nourri de bonne heure des principes du Coran (1), répugnait à prendre ce parti rigoureux ; mais Almudafar insista ; il parla de l'intérêt général, du bien de l'état, et prouva que ces deux motifs devaient l'emporter sur les timides scrupules d'une fausse compassion et d'une humanité mal entendue. Le roi se rendit aux avis de son oncle, et il écrivit aux alcaïdes de Murcie et de Valence que dès le

(1) D'après les maximes d'Aly, il était défendu dans les guerres entre musulmans de poursuivre les vaincus au-delà des limites de la province, de tuer les fuyards hors du champ de bataille, et de prolonger le blocus des villes après un certain nombre de jours. Il est clair qu'avec ce code militaire la guerre devait être interminable.

retour du printemps ils tinssent leur cavalerie prête, parce qu'il se proposait de visiter leurs provinces, et de soumettre les villes qui résistaient encore à l'autorité légitime. Le printemps venu, Abderahman se mit en route, et recueillit partout les preuves les moins équivoques de l'amour et du dévouement de ses sujets : tous venaient à l'envi se ranger sous ses drapeaux, à Murcie, à Lorca, à Valence, à Tortose ; en arrivant sur les bords de l'Èbre, il avait une armée innombrable. Il remonta ce fleuve jusqu'à Sarragosse. Il y avait dans cette ville beaucoup de partisans de Calib, mais le vœu général les contraignit au silence, et ils n'osèrent s'opposer aux habitans, qui se hâtèrent d'ouvrir leurs portes. Les principaux scheiks, suivis de tous les jeunes gens, se présentèrent devant le roi, et lui remirent respectueusement les clefs de la ville. Le roi, satisfait de leur soumission, leur fit un accueil plein de bonté, et pardonna à tous les révoltés, n'exceptant de l'amnistie que le seul Calib et ses enfans, desquels il voulait exiger de plus grandes sûretés. Il entra le jour suivant dans la ville avec l'élite de sa cavalerie, et il alla loger à l'Alcazar, où il prolongea son séjour pendant plusieurs mois, tant il fut ravi de la douceur du climat et de la beauté de la campagne.

Pendant qu'il était à Sarragosse, le fils d'Haf-

sun lui envoya deux alcaïdes du pays. Le roi les reçut sans aucun appareil au milieu de son camp, sur les bords de l'Èbre. L'alcaïde de Fraga, qui était le plus ancien des deux, porta la parole. Il dit que l'émir Hafsun désirait la paix, craignant de faire couler encore le sang des fidèles; que si le roi voulait lui abandonner, pour lui et ses successeurs, l'Espagne orientale, il promettait de se charger de la défense de toutes les frontières, de joindre ses drapeaux à ceux du roi toutes les fois qu'il en serait requis, et de livrer de suite les villes de Tolède et de Huescar. Le roi répondit aux envoyés qu'il leur avait donné en les écoutant une preuve de sa bonté et de sa patience; qu'il était sans exemple qu'un rebelle, un chef de bandits, osât faire à son roi des propositions, et voulût traiter comme de prince à prince; qu'ils n'avaient qu'à retourner vers lui, et qu'il les chargeait de lui dire que si dans un mois il ne s'était soumis, il n'avait plus de quartier à espérer ni pour lui ni pour les siens; que quant à eux, il voulait bien respecter la qualité d'envoyés qu'ils avaient prise et ne pas les livrer aux supplices, mais qu'il les exhortait à ne plus accepter d'aussi dangereuses commissions à l'avenir. Les alcaïdes confus retournèrent auprès de Calib, qui, n'ayant pas encore perdu toute espérance, et comptant surtout

sur le secours des Navarrais et des Asturiens , envoya des émissaires à Tolède pour recommander aux habitans la constance .

Mais ce fut en vain qu'il tâcha de relever son parti et de réchauffer , par tous les moyens , le zèle et le courage des troupes : sa puissance abattue ne put revivre. Sanche , roi de Navarre , était alors très-âgé , et n'aspirait qu'au repos ; il songeait déjà à résigner la couronne aux mains de son fils Garcie , afin de terminer sa carrière dans la retraite , et ce n'était pas avec de tels desseins qu'il aurait entrepris une guerre dont les chances douteuses ne pouvaient être prévues. Le roi de Léon aurait pu servir plus utilement le parti de Calib par une puissante diversion opérée du côté de la Galice ; mais il avait à se défendre lui-même contre les tentatives des seigneurs castillans , qui , à mesure qu'ils recouvraient des Arabes quelques portions de la Castille , travaillaient à se rendre indépendans , et , pour y mieux parvenir , tâchaient de diminuer l'autorité du roi de Léon. Calib se trouvait donc réduit aux seuls musulmans qui avaient suivi sa fortune ; mais la plus grande partie étaient rentrés ou désiraient de rentrer dans le devoir ; toutes les principales villes avaient reconnu la domination du roi ; et le peu de partisans qui lui restaient , fatigués d'une guerre qui ne leur

laissait d'autre perspective que la misère et la mort, désertaient peu à peu ses bannières.

Toutefois les montagnards d'Elvire s'étaient de nouveau soulevés à l'occasion de la levée de l'impôt. Pendant les dernières années du règne d'Abdalà, Muhamad ben Adha, qu'ils avaient choisi pour leur chef, et qui, entraîné par les circonstances plus que par une ambition coupable, avait conservé des vertus, était venu à bout de leur persuader qu'au lieu de vivre en guerre avec Abdalà, et de traîner une vie toujours agitée, souvent malheureuse, il était de leur intérêt de se soumettre, et d'assurer ainsi leur repos, leur fortune, et le bonheur de leurs familles. Les rebelles avaient écouté avec confiance la ~~parole~~ de leur chef; ils ~~consentirent~~ à ce qu'on leur proposait. Muhamad partit alors pour Cordoue, et se présenta au roi Abdalà, qui le reçut bien; mais une chose aussi simple que celle d'accueillir des peuples qui, d'eux-mêmes, demandaient à rentrer sous l'obéissance du roi, trouva des contradicteurs ou rencontra des obstacles; il y avait apparemment des personnes intéressées à faire durer cet état de guerre intestine : souvent la fortune des hommes en crédit a besoin, pour s'élever, de circonstances incompatibles avec la paix publique. Quoi qu'il en soit, les choses traînèrent

en longueur. Muhamad se rebuta des lenteurs qu'on lui faisait subir; il reprit le chemin d'Elvire, Abdalà tomba malade, et on ne pensa plus aux révoltés de la montagne. Lorsqu'Abderahman voulut les soumettre, Ahmed, fils de Muhamad, plus connu sous le nom d'Asomor, lequel avait hérité des sentimens de son père, et qui était chéri de ces peuples, parce qu'il les gouvernait avec beaucoup de sagesse, Ahmed se rendit au camp du roi, et parut devant lui en sujet soumis et suppliant; on a vu que le roi l'avait fait walli d'Alháma (1). Deux ou trois ans après, l'administrateur des rentes royales envoya un percepteur à Elvire, pour le recouvrement des impôts. Celui-ci mit tant de rigueur dans le mode de la perception, les soldats qu'il avait amenés commirent tant d'excès, que les montagnards, qui n'avaient pas encore oublié qu'ils avaient long-temps vécu dans l'indépendance, chassèrent le percepteur et ses soldats, en tuèrent même un grand nombre, et coururent de toutes parts aux armes. Comme ils conservaient pour Aben Muhamad les sentimens d'es-

(1) Il ne faut pas confondre cet Alháma, qui se trouvait dans les montagnes des environs de Grenade, avec un bourg de ce nom qui est aussi dans l'Andalousie, mais vers les confins de l'Estramadure, au nord de Cordoue.

time et de déférence dont il s'était montré si digne autrefois, ils le conjurèrent de se mettre à leur tête, et, malgré ses refus et sa longue résistance, il devint encore le chef et l'appui des révoltés. Il fit aussitôt entourer de remparts plusieurs villes déjà fortes par leur position au milieu des rochers, et il prépara tout pour la défense. Le roi parut plus sensible à la défection personnelle d'Asomor qu'à la révolte des montagnards. Pour punir l'une et étouffer l'autre, il partit sur-le-champ de Cordoue avec une cavalerie nombreuse, surprit les rebelles au milieu de leurs préparatifs, et s'empara de leurs places principales; Asomor eut à peine le temps de se sauver sur les montagnes. Après ce premier succès, on fit sentir à Abderahman qu'il était indigne de la majesté royale qu'il se mit lui-même à la poursuite de quelques brigands, ce qui le décida à retourner à Cordoue, laissant le commandement de l'armée au wali de Jaën. En arrivant, le roi trouva dans la ville des messagers de son oncle Almudafar, qui lui faisait part des avantages qu'il avait continué d'obtenir sur les rebelles. Leur chef Calib venait de mourir à Huesca. Suleiman et Giaffar, ses enfans, voulaient se partager les odieux lambeaux de sa succession.

An de J. C.
918.
De l'hégire,
306.

L'année suivante, la peste exerça beaucoup de

ravages en Afrique et en Espagne. Le nombre des morts était si considérable qu'on pouvait à peine suffire à les enterrer. On fit des prières publiques ; les alfaquis s'imposèrent des pénitences , et les mosquées étaient sans cesse remplies de dévots musulmans , qui ne se doutaient pas que par ces réunions nombreuses ils donnaient à la contagion les moyens de s'étendre. Depuis un demi-siècle, ce fléau avait paru plusieurs fois en Espagne, tantôt apporté de l'Afrique , tantôt venu à la suite d'une horrible disette , et toujours il enlevait une grande partie de la population ; de sorte que ce malheureux pays, courbé constamment sous une domination étrangère et déchiré par des guerres intestines, avait encore à souffrir des suites d'une maladie dévorante qui venait périodiquement décimer ses habitans.

Dès que les révoltés d'Elvire eurent été instruits du départ du roi , ils reprirent courage et descendirent des montagnes en bon ordre. Après une infinité de rencontres où la fortune inconstante passait alternativement de l'un à l'autre côté, l'habile Asomor , par une feinte retraite , attira le wali de Jaën au fond d'un vallon autour duquel les montagnes, couronnées de bois, cachaient l'élite de ses troupes. Attaqué à l'improviste par des ennemis dont on ne pou-

vait calculer ni le nombre ni la force , le wali déploya le plus grand courage , mais il ne put retenir des soldats qui , se sentant frappés sans pouvoir se défendre , s'étaient remplis de terreur. Cependant la fuite ne pouvait les sauver ; il n'y avait qu'un moyen de salut , c'était de combattre ; les rebelles , maîtres de tous les passages , les accablaient , sans danger pour eux-mêmes , sous une grêle de pierres qu'ils lançaient du haut des rochers : le wali ne put qu'avec beaucoup de peine échapper aux dangers de la position où il s'était malheureusement engagé. Cette victoire enfla le courage des rebelles ; un nouveau succès,

An de J. C. obtenu sur les troupes réunies de plusieurs walis
921. qui étaient venus au secours de celui de Jaën ,
De l'hégire, fut suivi de la prise de plusieurs forteresses de la
308. contrée , et de celle de Jaën même. Le roi , qui voyait avec douleur cette guerre se prolonger et causer la ruine de ses peuples , donna ordre de rassembler les troupes de Valencé et de Murcie , et , les réunissant à la cavalerie de Cordoue , il se porta en personne sur la ville de Jaën ; les rebelles , ne croyant pas pouvoir s'y défendre , l'abandonnèrent à son approche et rentrèrent dans les montagnes. Asomor se renferma dans Alhama avec ses meilleurs soldats. La situation de cette forteresse , ses remparts élevés , l'habileté du chef , la valeur des troupes ; tout parais-

sait annoncer que le siège serait long. Chaque jour le roi ordonnait des assauts, et les assiégés les repoussaient constamment avec un courage qu'aucun danger n'ébranlait ; mais à la fin une large brèche ayant été pratiquée, un nouvel assaut plus terrible que les premiers mit la place au pouvoir des assiégeans. Tous ceux qui n'avaient point péri durant le siège furent passés au fil de l'épée. Asomor fut retiré encore vivant du milieu des cadavres. Tout son corps était couvert de blessures ; le roi lui fit couper la tête, An de J. G. 923. qu'il envoya à Cordoue. Les rebelles, privés de De l'hégire, 310. leur chef, perdirent tout-à-fait courage, et ils implorèrent la clémence du vainqueur. Âbde-rahman pardonna ; mais, par de sages mesures, il mit les rebelles hors d'état de se soulever de nouveau.

Cette guerre heureusement terminée, le roi tourna ses efforts contre Tolède. Il envoya d'abord des partis de cavalerie qui saccagèrent et ruinèrent tous les environs de la ville, et même toute la campagne à une grande distance, afin que les habitans ne pussent faire aucune récolte, ni se pourvoir de provisions. Giaffar, qui s'attendait à ce qu'on vînt faire immédiatement le siège de la ville, craignit de s'y renfermer. Il voyait que les vivres allaient manquer, et qu'on ne pouvait s'en procurer des lieux voisins, qui tous

étaient occupés par les troupes du roi ; il ne voulut donc point s'exposer à tomber dans les mains de ses ennemis , et, sous prétexte de s'opposer par la force des armes aux dévastations que ceux-ci ne cessaient de commettre , il se chargea de tous ses trésors , se fit suivre d'une troupe choisie de cavaliers , et sortit de Tolède , qu'il confia aux soins d'un chef dont il connaissait les talens. Malgré les efforts de Giaffar , les dévastations continuèrent l'année suivante , et les habitans virent avec une impuissante douleur toutes leurs ressources détruites par cette tactique du roi , qui les forçait à épuiser leurs provisions , et leur ôtait en même temps les moyens de les renouveler. Ce ne fut que la troisième année , et lorsque le roi jugea qu'une prompte disette serait la suite inévitable d'un blocus rigoureux , que l'ordre fut envoyé aux walis de Valence , de Mérida et des villes voisines , de réunir leurs troupes et de se rendre sans délai à Tolède. Dans les premiers temps les assiégés faisaient de continuelles sorties ; et comme elles étaient favorisées par d'anciens et vastes édifices qui existaient hors de la ville du côté du nord , le seul accessible , ils causaient à l'ennemi beaucoup de mal , sans recevoir eux-mêmes beaucoup de dommage. Le roi étant arrivé dans ces circonstances avec de nouvelles troupes , fit abattre les édifices qui

protégeaient les sorties, et pressa vivement , autant par ses ordres que par sa présence , les travaux du siège.

Il n'y avait presque plus de vivres dans la ville. Le gouverneur, qui sentait la nécessité prochaine de se rendre , qui d'ailleurs n'avait pas assez de monde pour garder tous ses remparts , conseilla aux habitans d'envoyer au roi des parlementaires pour lui demander de leur accorder la vie , et lui offrir à cette condition la remise de la place. Un grand nombre s'écrièrent qu'il fallait s'ensevelir sous les ruines de Tolède plutôt que d'ouvrir lâchement ses portes ; mais les plus sages furent d'avis de recourir à la bonté du roi ; et pour donner une couleur à leur si longue résistance, et montrer qu'elle n'avait été produite que par la présence des troupes de Calib , ils imaginèrent de faire exécuter par ces troupes une sortie dont elles profiteraient pour traverser le camp ennemi, et gagner les montagnes, après quoi la ville se soumettrait. Le gouverneur approuva ce dessein , qu'il communiqua à ses officiers ; et afin qu'il ne pût pas être découvert par les assiégeans, il résolut de l'exécuter cette nuit même. Aussitôt il choisit deux mille cavaliers et autant de fantassins ; ces derniers avaient ordre de se tenir attachés aux harnais des chevaux. Dès le point du jour, il sortit brusquement de la

ville, et au milieu de la confusion que fit naître ce mouvement imprévu, il traversa heureusement le camp des assiégeans, dont il était déjà loin, avant qu'on eût eu le temps de se rallier et de prendre les armes. Le roi ne fit point pour suivre les fuyards; tout entier à l'espoir d'entrer promptement dans la ville, il faisait les dispositions nécessaires pour un assaut général, lorsque les députés de la ville arrivèrent. Ils supplièrent le roi de ne pas user de rigueur envers les habitans, dont le dévouement, jusque-là comprimé, éclatait dès l'instant que le départ des troupes rebelles leur rendait la liberté. Le roi eut l'air de croire à la sincérité de ces paroles, et, par un pardon généreux, il garantit aux habitans leurs biens et leurs vies. Il fit le même jour son entrée dans la ville, suivi de la cavalerie de sa garde. Il y fut reçu aux acclamations de ce peuple inconstant, qui naguère vouait son nom à la mort; et pour y consolider sa puissance par l'appareil de la force, il y demeura jusqu'à la fin de l'année. Avant de quitter Tolède, il prit toutes les précautions qui pouvaient contribuer au maintien de la paix. Il y laissa pour wali Abdalà ben Jali, homme d'un grand mérite et d'une infatigable activité (1).

An de J. C.
927.
De l'hégire,
315.

(1) C'était l'an 270 de l'hégire, ou 885, que Calib

Cependant le rebelle Giaffar avait passé en Galice afin de susciter au roi de nouveaux ennemis. Pour engager le roi de Léon à le secourir, il offrit de devenir son vassal et de lui payer un tribut. Ramire II venait de monter sur le trône. Jeune, ambitieux, plein du désir de montrer son courage et de signaler les commencemens de son règne, il accueillit Giaffar et leva une armée pour le soutenir : c'était, pour des avantages incertains, compromettre la sûreté de sa propre couronne. Dans ce temps-là, les peuples étaient si malheureusement disposés à la révolte contre leurs princes, que, si d'une part la politique des chrétiens consistait à semer et à développer chez les musulmans les troubles et la discorde, d'autre part il était à craindre que, par les mêmes moyens, les musulmans n'allumassent parmi les chrétiens les feux de la guerre civile. Chez les uns comme chez les autres, il existait dans le gouvernement un vice essentiel, qui devait être une source toujours ouverte de maux et de dangers ; c'était le droit d'élection qui appartenait au peuple, ou pour mieux dire

s'était emparé de Tolède. Depuis cette époque cette ville séditieuse avait méconnu l'autorité du roi, de sorte qu'elle persévéra environ quarante-cinq ans dans sa rébellion.

aux grands qui l'avaient usurpé ; et quoique les princes régnans eussent d'ordinaire le soin de faire reconnaître de leur vivant leurs successeurs choisis par eux-mêmes, cette précaution ne suffisait pas pour étouffer le secret mécontentement de tous ceux qui, ayant le droit ou la prétention d'être élus, se voyaient préférer un rival. D'un autre côté encore, il y avait toujours entre la nation et le souverain une puissance intermédiaire, qui tantôt arrêta l'action du dernier, tantôt détournait le dévouement ou corrompait le zèle du peuple ; c'étaient les grands qui, comptant le peuple pour rien, ou ne le regardant que comme un instrument de fortune ou d'élévation, étaient toujours ligués contre le souverain dont le pouvoir les gênait, prêts à favoriser les entreprises de quiconque menaçait ce pouvoir.

Tous ces principes de désordre s'agitaient alors sourdement dans le royaume de Léon. Ordogne II était mort depuis quatre années ; il avait laissé deux enfans, Alphonse et Ramire ; mais Froïla son frère s'était fait proclamer ; et par sa dureté, sa violence et ses injustices, il avait puni la nation de l'avoir choisi. Il ne régna qu'un an ; Alphonse lui succéda. Ce dernier ne fit que paraître sur le trône ; il perdit son épouse, qu'il aimait tendrement, et la douleur

qu'il en ressentit fut si vive qu'il forma le dessein de s'ensevelir dans la retraite, afin de pouvoir librement la pleurer ; il céda l'empire à son frère Ramire. Mais à peine eut-il fait à l'amour malheureux le sacrifice de ses grandeurs, qu'il s'en repentit ; et l'ambition rentrant dans son cœur, lui dit que la possession d'un sceptre pouvait consoler des disgrâces de l'amour. La ville de Léon se déclara pour lui. Ramire, qui conduisait son armée au secours de Giaffar, s'arrêta devant cette ville, déterminé à punir la rébellion chez lui, avant de la propager et de la soutenir chez les autres. Alphonse manqua de courage ou de forces ; il se rendit. Il avait osé compter sur l'amitié de son frère ; celui-ci le jeta dans une étroite prison, et continua ensuite sa route vers Zamore. Là , traversant le Duero , il entra sur les terres des mahométans, parcourant la province de Tolède ; et, malgré les efforts du wali Abdalà ben Jali, il s'empara de Talavéra qu'il ruina, pillà les villages et les villes ouvertes, et s'en retourna chargé de dépouilles, et emmenant un grand nombre de captifs. Abdalà suivit les chrétiens dans leur retraite ; trop faible pour entreprendre de la troubler, il s'arrêta au Duero pour en défendre le passage, si Ramire tentait une seconde expédition.

La nouvelle du désastre de Talavéra fut bien-

tôt répandue par toute l'Espagne ; et tandis qu'Abderahman rassemblait les troupes de l'Andalousie, son oncle Almudafar, qui avait resserré dans les gorges sauvages des Pyrénées les faibles débris du parti de Calib, accourait à marches forcées, désireux de vengeance et de nouveaux lauriers. Arrivé sur le Duero, il joignit à ses troupes celles que le roi envoyait de Cordoue ; et entrant à son tour dans la Galice, où il porta de toutes parts le fer et le feu, il rendit aux sujets de Ramire tout le mal que Ramire avait fait aux Musulmans. Almudafar traînait après lui tant de captifs et de butin que, pour ne plus embarrasser les troupes dans leur marche, il ordonna la retraite ; mais les chrétiens l'avaient devancé ; ils l'attendaient sur les bords du Duero. Almudafar craignait qu'au milieu du trouble ses prisonniers ne tentassent de s'évader, ou que même ils ne cherchassent à opérer une diversion dangereuse : il les fit tous égorger. Ses soldats, excités au combat par cette scène de massacre, vinrent au-devant des chrétiens, leurs glaives encore tout fumans du sang des malheureux prisonniers ; c'étaient moins des hommes que des tigres féroces qui cherchaient leur proie. Les chrétiens furent mis en désordre ; et l'expédition de Ramire eut pour résultat d'avoir abattu, il est vrai, les murs de Talavéra, mais d'avoir appelé sur

ses propres états le meurtre et l'incendie, d'avoir causé le massacre d'un nombre infini de captifs, et d'avoir fait périr sur le champ de bataille une portion de ses troupes. Il était d'autant plus à blâmer de s'être exposé à tous ces malheurs, qu'obligé de diviser ses forces, dont une partie lui était nécessaire contre ses sujets mêmes, il ne pouvait faire contre les Arabes que des efforts imparfaits. Il se vengea sur les enfans de son oncle Froïla des disgrâces qu'Almudafar lui faisait éprouver. Ces jeunes princes avaient essayé de se créer un parti. Ramire les poursuivit, se saisit d'eux, leur fit crever les yeux, et les fit emprisonner avec son frère Alphonse. Almudafar victorieux, se rendit à Cordoue, où tous les honneurs lui furent prodigués; et le nom d'Almudafar, dans toutes les bouches, signifia : Vengeur des armes musulmanes, soutien et gloire de la patrie.

An de J. C.
930.
De l'hégire,
518.

Ce fut vers ce temps que le roi, vainqueur des ennemis du dehors, sans ennemis au dedans, vit une carrière nouvelle s'ouvrir à son ambition par les nouvelles qu'il reçut d'Afrique. La famille d'Edris avait occupé le trône de Fez environ cent trente ans. Yahie ben Edris, huitième roi de cette dynastie, assiégé dans sa capitale par Obeidala, premier calife fatimite (1),

(1) Ce fut vers l'an 296 de l'hégire qu'Abu Muhamad

ne l'obligea à lever le siège qu'en lui livrant ses trésors, et sous la condition de devenir son tributaire. Ce faible prince ne jouit pas long-temps de l'ombre de puissance qu'il avait si chèrement achetée. Aben Alafia, émir de Méquinez, entra dans Fez, en chassa Yahie, et se fit proclamer souverain. Plusieurs scheiks des tribus zénètes se liguèrent contre l'usurpateur, moins par zèle ou par affection pour les Edris que par jalousie contre l'émir; mais, se trouvant trop faibles pour tenter avec lui le sort des armes, ils eurent recours à Abderahman, et, rappelant les liaisons anciennes qui existaient

Obeidala, se prétendant prophète, issu en ligne directe d'Ali et de Fatime, fille de Mahomet, se mit à la tête d'une troupe de mécontents, s'empara de la province d'Afrique proprement dite, et successivement des états de Fez. Il se fit donner le nom de calife; qu'il porta, ainsi que ses successeurs au nombre de treize. Ceux-ci ajoutèrent plus tard l'Egypte à leurs domaines. Ce sont ces califes qu'on a désignés sous le nom de fatimites. Obeidala prenait aussi le titre de Ménédi, directeur des fideles. Plusieurs historiens lui ont contesté sa prétendue généalogie, et ont même soutenu qu'il était Juif de naissance et serrurier de profession dans la ville de Salamia, de la province d'Emesse. Cette dynastie des fatimites finit l'an 567 de l'hégire, après avoir duré environ 172 ans arabiques.

entre la maison des Omeyas et celle des Edris , ils le conjurèrent de protéger ses alliés malheureux. Le roi répondit qu'il enverrait sans délai une armée au secours des Edris ; et il ordonna en effet à Giaffar ben Othman , wali de Majorque, et à son amiral el Ocaïli , de passer en Afrique avec tous leurs vaisseaux , et d'agir de concert avec les scheiks zenètes. Il leur recommanda même de faire tous leurs efforts pour gagner Aben Alafia , en lui représentant qu'il était de son intérêt de s'unir avec eux contre les fatimites. Dès l'année suivante , les troupes d'Abderahman occupèrent les villes de Tanger et de Ceuta. On en répara promptement les fortifications , et des garnisons nombreuses y furent placées pour protéger le passage des armées d'Espagne. Aben Alafia , qui craignait le roi de Cordoue , mais plus encore le fatimite Obeidalà , An de J. C. 931. De l'hégire, 319. fit proclamer Abderahman dans la ville de Fez An de J. C. 932. De l'hégire, 320. et dans toute la contrée. Obeidalà , instruit de cette nouveauté , envoya à Fez une puissante armée , sous les ordres d'Hamid. Ce général s'empara de la ville sans éprouver de résistance ; An de J. C. 933. De l'hégire, 321. mais Ahmed ben Becri , qui commandait les troupes espagnoles , ne laissa pas aux fatimites le temps de s'y fortifier. Il parut devant Fez , que son départ de Tanger était encore ignoré ; et , profitant du désordre que causa sa présence

inattendue, il fit donner sur-le-champ un assaut général. Sept mille fatimites furent passés au fil de l'épée; la tête de leur chef, trophée sanglant de la victoire, fut envoyée à Cordoue. Abderahman récompensa le zèle d'Aben Becri, en le nommant émir ou gouverneur de Fez; il ne garda pas ce poste long-temps. Abulcasim, qui venait de succéder à Obeïdalà son père, fit marcher sur Fez toutes ses troupes; après un siège de sept mois la ville fut obligée de se rendre. Son général Maïsor, violant le sauf-conduit qu'il avait accordé à l'émir, le fit charger de fers et l'envoya à Abulcasim.

An de J. C.
934.
De l'hégire,
322.

La joie qu'avait d'abord produite dans Cordoue la nouvelle des succès d'Aben Becri fut bien amèrement troublée par celle de sa défaite. Pour le bonheur des chrétiens, restaurateurs de la monarchie espagnole, Abderahman ne sut point profiter de cette leçon que lui donnait la fortune, et renoncer à une conquête qui dévorait l'élite de ses armées, pour donner plus de soins à l'affermissement de sa puissance en Espagne. Une sage politique semblait l'inviter d'autant plus à ce sacrifice, qu'Aben Ishac ben Omeïa, wali de Santarem, venait de se révolter; que pour pouvoir soutenir ses desseins, il avait appelé les secours du roi de Léon; et que Ramire, toujours prêt à tirer avantage des dissen-

sions des Arabes ; parcourait la Lusitanie , et menaçait d'un siège Badajoz et Lisbonne. Le prince Almudafar partit avec les troupes de Mérida , et il força les Asturiens à repasser le Duero ; mais il ne put se livrer à aucune entreprise importante , parce que la guerre d'Afrique avait ôté les moyens de mettre sur pied de nombreuses armées. Deux ans toutefois se passèrent sans que la guerre se rallumât sur cette frontière.

Abderahman employa cet intervalle à finir les constructions d'un palais qu'il faisait bâtir à deux ou trois lieues au-dessous de Cordoue , sur les bords du fleuve. Il y avait dans ce lieu une maison de campagne où il passait les étés et l'automne , attiré par la beauté du site , la fraîcheur des eaux , un épais ombrage , et des jardins superbes. Il commença par transformer la maison en palais ; le palais fut ensuite entouré de beaux édifices , assez vastes pour contenir sa garde et les officiers de sa maison. Peu à peu des habitations s'élevèrent à l'entour , des familles nombreuses s'y établirent , et il se forma une ville qui s'appella Médina Azhara , du nom d'une de ses femmes , pour laquelle il avait la plus grande passion. Les voûtes du palais étaient , dit-on , soutenues par quatre mille trois cents colonnes de marbres divers , soigneusement

sculptées. Tous les pavés étaient aussi composés de carreaux de marbre de plusieurs couleurs réparties avec goût ; les murailles étaient lambrissées de la même manière. Les planchers étaient peints d'azur et d'or ; les solives et les poutres , d'un bois précieux , étaient travaillées avec beaucoup d'art. Dans les grands appartemens , des fontaines d'eau douce s'épanchaient dans des bassins de marbre de formes variées. Au milieu de celui qu'on appelait le salon du calife , il y avait une fontaine de jaspe , et du milieu de ses eaux sortait un cygne d'or qui avait été fait à Constantinople. Au-dessus de la tête du cygne on voyait suspendue une très-grosse perle que l'empereur Léon avait envoyée à Abderahman. A côté du palais se trouvaient les jardins , riches en arbres fruitiers ; ils contenaient plusieurs bosquets de lauriers et de myrthes , environnés de pièces d'eau qui en suivaient les contours , et réfléchissaient , comme en un miroir , les rameaux des arbres , le ciel et ses nuages de pourpre. Au milieu des jardins , sur le sommet d'une éminence d'où les yeux se promenaient sans obstacle sur toute la campagne voisine , on avait construit un pavillon où le roi aimait à se reposer au retour de la chasse. Il était supporté par des colonnes de marbre blanc , dont les chapiteaux étaient richement

dorés. Au centre du pavillon coulait dans une conque de porphyre une fontaine de vif-argent, dont les oscillations faisaient jaillir au loin tous les feux du soleil, quand ses rayons venaient la frapper. Plusieurs bains élégans, distribués dans les jardins, en augmentaient l'agrément. Les rideaux, les tapis, étaient tissus d'or et de soie; ils représentaient des paysages ou des animaux.

Une mosquée moins vaste, mais plus riche peut-être que celle de Cordoue, s'élevait non loin du palais. Du côté opposé, on avait construit la maison des monnaies; le roi avait fait changer le type des siennes. Jusqu'à lui les monnaies d'Espagne avaient conservé la forme des monnaies orientales; il voulut qu'elles en fussent désormais distinguées autant par la forme que par les inscriptions, et il y fit placer son effigie avec ses divers titres, parmi lesquels figurait celui d'imam, ou chef de la religion, que prenaient aussi les califes abbassides. Les travaux d'Azhara ne furent terminés que l'an 325 de l'hégire; et de ce palais, où tant de trésors furent employés pour le faire sortir du sein de la terre, il ne reste pas même aujourd'hui des ruines qui indiquent qu'il a existé : triste et inévitable condition de tous les ouvrages des hommes ! Tout ce que leurs mains ont créé, le

An de J. C.
936.
De l'hégire,
325.

temps le dévore. Ce qui vit à jamais dans les âges, ce sont les vertus des bons rois, ce sont les œuvres du génie.

Un nouvel imposteur apparut cette année ; il se disait prophète, et entraînait après lui par ses prédications la populace ignorante et avide de nouveautés : il s'appelait Hamim, et il avait commencé sa mission par visiter les montagnes de Gomer, dans la province de Fez ; de là il avait passé en Espagne. Il réduisait à deux le nombre des prières : l'une se devait faire au lever du soleil, l'autre à son coucher ; et à la fin de la prière, dont la formule était courte, on se prosternait trois fois (1). Outre ces prières générales, il fallait encore en faire une pour le salut d'Hamim, et celui d'une femme nommée Téliat, qui l'accompagnait. Les jeûnes étaient de dix jours au mois de ramazan, et de deux à celui de xawal ; ils ne duraient que jusqu'à midi. On était dispensé du pèlerinage de la Mecque, moyennant d'autres pratiques religieuses qu'il substituait à cette obligation ; on pouvait manger la chair de

(1) Elle était ainsi conçue : « Toi qui nous as donné des yeux pour voir tes œuvres, délivre-nous du péché ; » toi qui as tiré Jonas du ventre de la baleine, et Mûza (Moïse) du milieu des eaux, tire-nous de l'abîme du vice. »

la truie, parce que le Coran défend seulement l'usage du porc. Hamim avait introduit d'autres innovations du même gerre. Comme il ne se bornait pas au stérile métier de prédicateur, et qu'il obligeait encore les fanatiques qui se laissaient séduire, à lui remettre la dîme de leurs revenus, au lieu de la remettre aux percepteurs des impôts, il attira sur lui l'attention du gouvernement : il fut poursuivi, arrêté, jugé par les alfaquis ; et sa doctrine ayant été condamnée comme contraire au Coran, il périt par les supplices. Sa mort fit tout rentrer dans l'ordre, et le zèle de ses partisans n'alla point jusqu'à vouloir partager avec lui les honneurs du martyre.

Cependant des bruits vagues de guerre circulaient sourdement dans la Lusitanie. On ne parlait que des préparatifs que faisaient les chrétiens, et de leur entrée prochaine dans les terres des musulmans. Les timides habitans des bords du Duero quittaient leurs maisons et emmenaient leurs troupeaux. Ils couraient se renfermer dans les places fortes, où ils comptaient trouver un asile contre les dangers de l'invasion ; d'autres allaient plus loin encore porter leurs terreurs, et ils ne s'arrêtaient que sur les rives du Tage. Abderahman ayant eu connaissance de tous ces mouvemens, voulut, s'il était pos-

An de J. C.
937.
De l'hégire,
326.

sible , prévenir les ennemis ; il envoya à tous ses walis l'ordre d'apprêter leurs troupes. Bientôt l'Espagne entière se mit en armes , toutes les routes se couvrirent de gens de guerre , de bagages et de provisions ; et les walis répondant à l'appel que le roi leur avait fait , lui mandèrent peu de temps après qu'ils n'attendaient que le signal du départ.

An de J. C.
938.
De l'hégire,
327.

Le roi avait désigné Salamanque pour point de réunion de toute l'armée ; et tandis que les walis de l'orient et de l'occident s'y rendaient par des chemins opposés , le prince Almudafar sortait de Mérida avec la cavalerie de l'Algarve , et le roi partait de Cordoue avec toute sa garde et la cavalerie andalouse. On passa la revue des troupes ; elles montaient à cent mille hommes environ , tous vieux soldats , bien armés et remplis de confiance en leurs chefs. Cette armée fut divisée en trois corps : le prince eut le commandement du premier , composé de quarante mille hommes ; le roi prit celui du second , qui avait un nombre égal de combattans ; le reste des troupes , formant la réserve , obéissait aux ordres d'Obeidala , wali de Badajoz , fils d'Ahmed ben Jali. Le jour fixé pour le départ étant arrivé , toute l'armée se mit en marche ; elle arriva en bon ordre sur le Duero , passa le fleuve et vint assiéger Zamore. Cette place , plusieurs fois prise

et reprise, avait été fortifiée depuis peu par de nouveaux ouvrages; elle était entourée, dit-on, de sept enceintes de bonnes murailles, et de doubles fossés remplis d'eau; sa garnison était considérable, et composée de troupes d'élite.

Les travaux du siège furent dirigés par Abdalà ben Gamri, et par le wali de Valence. Les assiégés faisaient de fréquentes sorties; mais, contraints de céder au nombre, ils rentraient toujours avec perte dans leurs murs. Ils comptaient sur le secours de Ramire. Ce prince ne tarda pas à se rendre à leurs vœux, et, suivi d'une armée non moins nombreuse que celle d'Abderahman, il descendit des montagnes et se dirigea sur Zamore. Le roi ne voulut point l'attendre dans son camp, et, laissant Abdalà ben Gamri devant la ville avec vingt mille hommes, il s'avança fièrement à la rencontre des chrétiens. Les deux armées se joignirent auprès d'une rivière qui tombe dans le Duero (1), et dès le premier jour

(1) Quelques historiens disent que cette bataille fut livrée dans la plaine de Simancas. Cela n'est guère probable. Simancas est un bourg très-voisin de Valladolid, à vingt-cinq ou trente lieues de Zamore. Les troupes de Ramire n'auraient pu venir par Simancas qu'autant qu'elles seraient arrivées du côté de la Navarre ou de la Biscaye; mais elles descendaient des Asturies, de la

il y eut entre les avant-gardes une escarmouche légère qui n'eut pas de suite. Ensuite deux jours se passèrent à s'observer réciproquement, comme si les deux rois eussent cherché par quel côté ils pourraient s'attaquer avec plus d'avantage (1). De même qu'on voit deux taureaux furieux se regarder, mesurer l'intervalle qui les sépare, frapper la terre de leurs pieds, et s'élancer enfin l'un sur l'autre avec une égale fureur ; de même, dès que la troisième aurore se leva, les troupes d'Almudafar déployant leurs bannières, fondirent sur les chrétiens en poussant de grands cris : les chrétiens à leur tour s'avancèrent en bataillons serrés. Au premier choc, la terre ensan-

Galice, et surtout du Léon, c'est-à-dire de l'ouest et du nord de Zamore. Elles suivaient probablement le cours de l'Esla, qui se jette dans le Duero, trois ou quatre lieues au-dessous de cette ville ; les Arabes au contraire durent remonter cette rivière, et rencontrer les chrétiens entre Zamore et Léon, sur les bords de l'Esla ou de quelque une des petites rivières qui affluent dans l'Esla.

(1) Il y eut le lendemain de ce premier engagement une éclipse de soleil qui remplit d'épouvante tous ceux qui n'avaient jamais vu ce phénomène ; les musulmans, plus superstitieux que les Goths, furent les plus effrayés. Ce fut peut-être pour leur laisser le temps de revenir de leur terreur que le roi de Cordoue ne laissa commencer la bataille que le troisième jour.

glantée se joncha de cadavres ; de toutes parts c'était la même ardeur , le même courage , le même désir de vaincre ; de toutes parts c'était le même intérêt de religion , de patrie , le même fanatisme. Almudafar parcourait les rangs des Arabes , et animait les soldats de la voix et de l'exemple. Partout où le danger se montrait , on voyait Almudafar , le glaive à la main , se frayant un passage à travers les lances ennemies , disputer , arracher la victoire aux chrétiens. Ceux-ci se défendaient en guerriers généreux qui ne craignent point la mort. Ramire , à la tête de ses cavaliers tout couverts de fer , portait le désordre au milieu des escadrons musulmans. Le comte de Castille , Ferdinand Gonzalez , répandant autour de lui la terreur , voyait orgueilleusement fuir ses timides ennemis qui n'osaient attendre ses coups. Le rebelle Aben Yshâc , suivi de ses partisans , tous ivres comme lui de sang et de vengeance , ne secondait qu'avec trop de succès les efforts des chrétiens.

Les Arabes commençaient à plier ; toute leur aile droite était en désordre. Aben Ahmed , wali de Tolède , qui la commandait , ne pouvait arrêter ses soldats. En ce moment le roi , qui jusque-là n'a point combattu , se met à la tête de sa garde et des cavaliers de Cordoue ; il prend les chrétiens en flanc , les enfonce , et

retient la fortune qui allait abandonner ses drapeaux. Alors toutes les forces des chrétiens se portent de ce côté; ils veulent ressaisir la victoire qui leur échappe; le combat recommence avec plus de fureur. Aben Ahmed, qui a rallié sa troupe fugitive, la ramène sur le champ de bataille; il a deux chevaux tués sous lui; un coup de hache l'atteint lui-même et le renverse mort; beaucoup d'autres musulmans, que leur naissance, que leur valeur, ont rendus fameux, reçoivent, ainsi que lui, le coup mortel; mais, au prix de leur sang, ils achètent le triomphe de leurs soldats. De leurs regards mourans, ils voient les chrétiens, pliant à leur tour, s'éloigner, se rompre, se disperser; et ils regrettent moins la vie, puisque leur cercueil va s'entourer de lauriers. Les chrétiens n'avaient pu résister au choc de la cavalerie andalouse; ils avaient cédé le terrain, mais combattant toujours, jusqu'à ce que la nuit vînt couvrir de ses ténèbres ce champ de désolation et d'horreur où des milliers de morts gisaient étendus, où les blessés foulés aux pieds des chevaux exhalaient dans le désespoir un reste de vie, où les vivans eux-mêmes attendaient dans l'angoisse le retour du soleil pour recommencer la lutte sanglante où peut-être ils allaient périr à leur tour.

Les chrétiens passèrent la rivière pendant la

nuit. On dit qu'Aben Yshâc fit naître des craintes sérieuses dans l'esprit de Ramire en exagérant les forces d'Abderahman et les ruses de guerre des Arabes, qui ne sont jamais plus à craindre que lorsqu'ils paraissent vaincus. Quoi qu'il en soit, Ramire se retira sans avoir pu secourir Zamore. Les Arabes ne tentèrent pas de l'inquiéter dans sa retraite (1); ils reprirent dès le lendemain la route du camp de Zamore, se

(1) Les historiens espagnols, ou pour mieux dire leurs vieilles chroniques, attribuent la victoire à Ramire. Ils vont même jusqu'à dire que Ramire, s'étant mis à la poursuite des Arabes qui s'étaient ralliés près de Salamanque, les battit une seconde fois. Nous pensons qu'il faut ici donner la préférence aux récits des Arabes. Si Ramire avait été vainqueur, s'il avait poussé les ennemis jusqu'à Salamanque, le siège de Zamore aurait dû être levé; et il est pourtant certain qu'Abderahman s'empara de cette place, qui ne fut reprise que deux ans après par le roi de Léon, pour être prise encore de nouveau. Ce qui est positif, c'est que la victoire fut bien chèrement achetée, puisque les Arabes conviennent que la bataille fut des plus sanglantes, et qu'elle fut aussi funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus; que ce furent les conseils d'Aben Yshâc à Ramire qui sauvèrent les musulmans d'une défaite totale, et que ceux-ci perdirent à cette expédition, soit dans cette journée, soit pendant le siège, de quarante à cinquante mille hommes.

contentant de laisser quelques détachemens de cavalerie en observation sur les bords de la rivière.

De retour à Zamôre, le roi fit multiplier les assauts. Les assiégés se défendaient avec tout le courage du désespoir, et les Arabes ne gagnaient pas un pied de terrain qui ne fût tout arrosé de leur sang. Excités néanmoins par la présence d'Almudafar et celle du roi, ils redoublèrent d'efforts, et, à force de travail et de constance, ils renversèrent deux pans de muraille. Aussitôt, les plus courageux entrent en foule par la brèche, mais leur valeur rencontre un obstacle auquel ils ne s'étaient pas attendus. Un large fossé, rempli d'eau, les sépare des chrétiens, qui du bord opposé font pleuvoir sur eux une nuée de traits. Les uns, atteints par les flèches meurtrières, tombent sans vengeance; les autres tentent de traverser le fossé, et périssent au milieu des eaux; les plus téméraires vont recevoir la mort par les lances des chrétiens au moment où ils se flattent d'atteindre le rivage. Plusieurs milliers de musulmans y sont tués; et leurs cadavres, entassés dans le fossé, offrent à ceux qui restent un horrible pont sur lequel ils arrivent enfin à leur ennemis. Les premiers qui paraissent périssent encore; mais bientôt les chrétiens épuisés, couverts de blessures, ne

peuvent soutenir le choc toujours renouvelé de ceux qui arrivent ; ils fuient dans la ville , ils y sont poursuivis , et la ville entière n'est plus qu'un champ de carnage : les enfans et les femmes sont seuls épargnés. Ce combat , qui eut lieu dans l'enceinte de Zamore , fut appelé la bataille d'Alhandic , ou du Fossé.

Abderahman ordonna de réparer les fortifications de Zamore , et après avoir pourvu à la sûreté des frontières , il revint à Cordoue , où , par de nombreuses récompenses sagement distribuées , il consola l'armée de ses dangers et de ses fatigues. Mais il fallut bientôt songer à reprendre les armes. Ramire avait travaillé durant une année à réparer ses pertes ; dix-huit mois s'étaient à peine écoulés , qu'il entra de nouveau sur les terres des musulmans , vainquit le wali de la frontière , Abdalà , et emporta Zamore , dont il massacra la garnison. Abderahman fit partir aussitôt toute la cavalerie andalouse. Avec ce secours Abdalà reprit l'offensive ; il rencontra les chrétiens sur la rive du Duero , dans une petite plaine que d'un côté le fleuve ceignait de ses eaux , et qu'entouraient de l'autre des rochers escarpés , de sorte que pour les uns comme pour les autres il n'y avait d'espoir de salut que dans la victoire. Le combat fut sanglant , les musulmans triomphèrent , et le château de Saint-Etienne

An de J. C.
940.
De l'hégire,
329.

de Gormaz , situé à peu de distance , fut emporté d'assaut. De là Abdalà revint sur Zamore , où il entra de force , vengeant ainsi sa première défaite.

Cependant le rebelle Aben Yshâc , soupçonné d'infidélité par Ramire , éprouva des désagréments à la cour de Léon. Il écrivit en secret à Abderahman ; il le conjurait d'oublier ses égaremens , et de ne les attribuer qu'au désir qu'il avait eu de venger la mort de son frère , qu'il croyait injustement condamné ; il lui offrait de

An de J. C.
941.
De l'hégire,
330.

consacrer désormais sa vie à son service. Le roi admit ses excuses , et non-seulement il lui pardonna , mais il lui rendit la charge de wali de la frontière. Le roi de Léon n'était plus en état de combattre ; il désira la paix. La retraite d'Aben Yshâc y contribua peut-être ; il dut craindre que ce dernier ne découvrit à son maître le

An de J. C.
943.
De l'hégire,
332.

secret de ses forces. Il envoya des ambassadeurs à Cordoue. Abderahman , à qui la paix n'était pas moins nécessaire , traita ces députés avec distinction ; et quand il les renvoya , il fit partir avec eux Ahmed ben Saïd , l'un de ses principaux wazirs ; une trêve fut conclue pour cinq ans.

An de J. C.
944.
De l'hégire,
333.

Le roi tourna alors ses armes du côté de la Catalogne , où les fils d'Hafsun occupaient Lérida. Ils en furent chassés , et depuis cette époque

il n'en est plus fait mention par les historiens, ce qui fait présumer qu'ils allèrent mourir ignorés dans quelque obscure retraite. A peu près dans le même temps, le roi fit réparer l'arsenal de Tortose, et construire des vaisseaux que l'entretien de ses nouvelles possessions d'Afrique rendait indispensables. Les partisans des Edris ne se dissimulaient plus ses vues ambitieuses, et, se méfiant de ses secours intéressés, ils s'étaient rapprochés des fatimites. La mort d'Aben Alafia, dont la conduite fut toujours équivoque, avait permis de recouvrer la plus grande partie des états de Fez. Abderahman, pour s'y maintenir, devait envoyer de l'argent, des vaisseaux et des troupes, ce qu'il ne faisait qu'en s'affaiblissant en Espagne, échangeant ses trésors et le sang de ses sujets contre le stérile honneur d'être nommé dans les mosquées de Fez, et d'en instituer le wali qui gouvernait en son nom ; mais de nouveaux embarras l'empêchèrent durant quelque temps de s'occuper de l'Afrique.

Il avait désigné pour lui succéder son fils Alhakem, et il l'avait fait reconnaître alhadi de la manière accoutumée. Cette préférence parut à quelques personnes injuste envers Abdalà, qui, autant que son frère Alhakem, joignait une solide instruction aux dons extérieurs, et le courage à l'aménité ; qui, mieux encore que lui,

savait gagner l'affection des peuples par des dehors gracieux et des paroles affables. D'ambitieux courtisans, qui n'auraient cherché dans l'élévation d'Abdalà que leur propre avantage, commencèrent par l'entourer de leurs flatteries et de leurs hommages ; et peu à peu, par des insinuations perfides, ils l'amènèrent à une révolte déclarée. Ainsi le malheureux prince abandonna la certitude d'un avenir heureux, tranquille et honoré, pour l'espérance de monter sur le trône à l'aide de la violence et du crime. Ahmed ben Muhamad Abdhilbar, ami intime du prince, fut le premier instrument de sa perte. Il avait des connaissances et du courage, mais il était dévoré d'une ambition ardente, qu'il savait cacher sous l'extérieur le plus modeste. Il ne cessait de répéter devant le prince que le choix qu'avait fait le roi était généralement improuvé ; que la nation aurait désiré Abdalà ; que rien n'était plus aisé que de substituer ce vœu général au vœu de quelques wazirs, dont au surplus la volonté n'avait été déterminée que par celle du roi ; que, pour peu qu'Abdalà y voulût consentir, le peuple forcerait le roi à révoquer sa déclaration, et même à descendre du trône. Abdalà n'eut pas la force de se défendre contre la séduction, et le désir de porter la couronne le livra tout entier aux desseins d'Aben Abdhilbar.

Lui-même travailla en secret à corrompre par des promesses et des présens les wazirs et les capitaines de la garde , à conquérir l'affection de toutes les classes du peuple , à s'attacher plus étroitement tous les amis d'Abdhilbar. Ce dernier , aveuglé par les progrès rapides de la conjuration , chercha des partisans jusque dans les personnes le plus dévouées au roi. Il aurait réussi s'il n'avait trouvé que des traîtres ; il s'adressa à un sujet loyal et fidèle qui , feignant d'entrer dans ses vues , apprit tout le secret des conjurés , et en avertit le roi sans délai.

Abderahman ne sut d'abord que penser d'un avis auquel les mœurs et les qualités connues du prince donnaient l'apparence d'une délation ; il jugea pourtant qu'on ne devait pas le mépriser ; il en conféra avec son oncle Almudafar , et , suivant le conseil qu'il en reçut , il fit partir dans la nuit un détachement de sa garde , avec ordre d'arrêter Abdalà et de l'amener de suite à Médina Azhara , où il se trouvait. Le wazir qui conduisait le détachement , ayant pris du roi les instructions nécessaires , partit pour Cordoue , et arriva au milieu de la nuit au palais Méruan qu'habitait le prince , lequel était hors la ville. Au nom du roi les portes du palais s'ouvrirent ; le prince surpris se laissa arrêter sans opposer aucune défense. Abdhilbar , et un autre sei-

gneur nommé Ahmed ben Alhatar de la Rose , qui se trouvaient auprès d'Abdalà , furent arrêtés avec lui et conduits à Azhara, sans qu'on leur permît de communiquer ensemble sur la route. Dès que le prince parut devant son père , celui-ci , lui adressant la parole , lui dit d'un ton sévère : « C'est donc toi qui te plains de ne point » régner ? » Abdalà , trop ému pour répondre , ne fit que répandre des larmes. Le roi ordonna qu'on l'enfermât dans son appartement , et que deux wazirs de son conseil l'allassent interroger sur-le-champ. Le prince avoua tout , rejeta sur Abdhilbar la faute qu'il avait commise , et déclara qu'il croyait Aben Alhatar innocent , parce qu'on l'avait jugé trop indiscret ou trop léger pour lui rien confier. Abdhilbar fut facilement convaincu de tout ce que le prince lui avait imputé dans ses réponses à l'interrogatoire , et il fut condamné à perdre la vie. Il fut même décidé que l'exécution aurait lieu le jour de la fête des vic-times , qui était celui que les conjurés avaient choisi pour faire éclater leurs projets ; mais Abdhilbar , apprenant dans sa prison le sort qui lui était réservé , trouva les moyens de se donner la mort la veille du jour qui devait éclairer son supplice. Le prince Abdalà fut étouffé dans sa chambre pendant la nuit.

An de J. C.

949.

De l'hégire,

338.

Dylhagia.

On assure qu'Alhakem demanda la grâce de son

frère, et que le roi fut inflexible. « La prière sied dans
» ta bouche, répondit-il à son fils, et si je n'étais
» qu'un homme privé, je t'accorderais à l'instant ce
» que tu demandes. Mais je suis roi : je dois à mes
» peuples, à mes successeurs, des exemples de jus-
» tice. Je pleure amèrement sur le sort de mon fils,
» je pleurerai le reste de ma vie ; mais ni tes
» larmes, ni ma propre douleur, ne le sauveront
» du châtimement qui est dû à son crime. J'imiterai
» en ceci le calife Omar, qui fit frapper de verges
» son fils bien-aimé, pour que sa justice demeure
» rât satisfaite. » Abdalà fut généralement re-
gretté, parce qu'il avait réellement des qualités
aimables ; et l'on blâma l'excessive rigueur de
son père, qui faisait mourir sans nécessité un
prince digne d'un meilleur sort, plus coupable
de légèreté ou de faiblesse que de méchanceté.
On se demandait si le roi avait oublié que son
père Muhamad avait constamment refusé de se
soumettre à l'autorité royale, et que même,
pour s'y soustraire, il avait soutenu une guerre
longue et opiniâtre ; s'il avait oublié que la
nation avait regardé sa mort comme un assas-
sinat odieux, et non comme une punition juste.
Le prince Almudafar succomba peu de temps
après à une maladie aiguë ; on lui donna peu de
regrets, malgré ses longs services et tout l'éclat
de ses victoires, parce qu'on l'accusait d'avoir

conseillé la mort de son neveu , comme il avait jadis conseillé la mort de son frère.

L'arrivée d'une ambassade de Constantin , empereur d'Orient , suspendit pendant quelque temps la douleur du roi , par les distractions qu'il trouva dans les jouissances de l'amour-propre, et le plaisir d'étaler aux yeux des envoyés toute la magnificence de sa cour. Dès qu'il eut appris qu'ils avaient abordé sur les côtes d'Espagne , il envoya pour les recevoir de nombreux détachemens de cavalerie ; d'autres troupes , richement vêtues , les attendaient sur les avenues de Cordoue , et ils traversèrent la ville au milieu d'un immense concours de peuple qui remplissait les rues et les places publiques. Ils furent amenés au palais de l'hagib , qui avait reçu du roi l'ordre de ne rien épargner pour les traiter splendidement. De Cordoue on les conduisit avec le même cortège à Médina Azhara ; ils trouvèrent le roi dans son superbe pavillon. Le jardin qu'ils avaient dû traverser était couvert de tentes de soie tissées d'or. Abderahman était entouré de ses wazirs et des officiers du palais. L'hagib se tenait auprès de son maître ; une garde brillante d'Esclavons remplissait le jardin. Les ambassadeurs s'approchèrent respectueusement du roi et lui remirent la lettre de Constantin ; elle était écrite sur du parchemin bleu ,

orné de vignettes dorées , et elle était renfermée dans une boîte d'or sur laquelle était gravée l'image de l'empereur. Celui-ci demandait le renouvellement des anciens traités d'alliance contre les califes de Bagdad. Ennemi naturel des Abbassides , le roi fit aux ambassadeurs la réponse la plus favorable ; et quand ils partirent pour Constantinople , il les fit accompagner par un de ses wazirs , qu'il chargea de remettre à l'empereur de riches présens.

Les nouvelles qui, dans le même temps, arrivèrent d'Afrique contribuèrent aussi à calmer les chagrins du roi. Le wali Abu Alaïxi , descendant et successeur des Edris , dépouillé par les fatimites , dont il avait recherché l'alliance , d'une partie des états qu'il avait recouvrés , craignant de ne pouvoir conserver le reste , avait suivi le conseil que lui donnèrent les scheïks zénètes : il venait de se placer sous la protection du roi de Cordoue , et il l'avait fait proclamer dans toutes les villes qu'il possédait encore , souverain de Fez et de Tahart. Cet événement avait été ménagé par le wali de Fez , Muhamad ben El-chair , Zénète d'origine , de qui les ancêtres avaient été de tout temps dévoués à la famille des Omeyas. Abderahman envoya aussitôt des troupes à Tanger et à Ceuta pour en renforcer les garnisons. Cependant la trêve avec le roi de Léon venait

d'expirer, et Ramire en personne avait envahi la Lusitanie, tandis qu'une autre armée, conduite par ses généraux, pénétrait par Zamore dans la province de Tolède. Abderahman à son tour fit publier l'algihied par tous ses états; une armée nombreuse fut en peu de temps rassemblée; le wali de Fez accourut des rivages de l'Afrique, amenant une troupe choisie de cavaliers. Le commandement général fut donné à l'hagib Ahmed ben Saïd, qui, depuis la mort d'Almudafar, avait toute la confiance du roi.

An de J. C.
950.
De l'hégire,
359.

Les chrétiens repassèrent le Duero. Poursuivis jusqu'au pied de leurs montagnes, ils éprouvèrent de grandes pertes; et la Galice, qu'ils ne purent défendre, livrée au pillage et à la dévastation, enrichit de ses dépouilles les musulmans vainqueurs. Ahmed ben Saïd, de retour à Cordoue, reçut du peuple et du roi les plus grandes marques d'honneur. Le roi ne pouvant l'élever lui-même, puisqu'il possédait le premier poste de l'état, répandit ses grâces sur sa famille, et il nomma son frère Abdelmelic à la charge de wazir du conseil. Ahmed rapporta de son expédition tant de richesses que, outre la portion de butin qu'il remit au trésor pour le roi, il fit encore à son maître un présent dont la valeur était inappréciable (1).

(1) La portion du roi dans le butin fait sur l'ennemi était

La satisfaction du roi fut troublée par les nouvelles qui arrivèrent de plusieurs provinces. Il était tombé vers la fin de l'année une grêle horrible, qui avait fait périr beaucoup de troupeaux et détruit toutes les récoltes sur pied. Ce fléau dévastateur s'était étendu d'un bout de l'Espagne à l'autre, et il fut suivi de disette dans beaucoup de cantons. La même calamité se fit sentir trois

An de J. C.
953.
De l'hégire,
342.

ans après, et fut encore plus générale : des grê-
lons du poids d'une livre tuaient les bestiaux et
les hommes, brisaient les arbres fruitiers, et
abattaient les toits des maisons. A la suite de
cet épouvantable orage survint une inondation,

du cinquième. Le présent d'Ahmed consistait en 400 livres d'or vierge, 420,000 sequins en lingots, 400 livres d'aloës, 500 onces d'ambre, 500 onces de camphre de la première qualité, 50 pièces de drap d'or et de soie, 110 fourrures de martres du Corasan, 48 housses trainantes tissées d'or et de soie, fabriquées à Bagdad, 4000 livres de soie filée, 30 tapis de Perse, 800 armures de fer poli pour des chevaux de bataille, 1000 boucliers, 100,000 flèches, 15 chevaux arabes couverts de superbes harnais, 100 chevaux africains ou espagnols aussi enharnachés, 20 mules avec des selles à dossier couvertes de larges housses, 40 esclaves et 20 jeunes filles, tous richement habillés. Une pièce de vers à la louange du roi, composée par l'hagib lui-même, accompagnait ce magnifique présent.

dont les progrès furent si rapides qu'un grand nombre de personnes, entraînées par les eaux, perdirent la vie ; plusieurs édifices furent renversés. L'inondation fut suivie de tempêtes et d'ouragans qui déracinaient les arbres. Les mêmes ravages eurent lieu dans le royaume de Fez et dans tout le pays d'Almagreb. Le roi employa tous ses soins à réparer les malheurs qui avaient désolé une partie de ses états ; mais il ne négligea point pour cela la guerre des frontières. Le wali de Tolède, Obeidala, digne fils d'Ahmed ben Jali, remporta sur les troupes de Léon de brillans avantages, qui lui valurent, de la part même des ennemis, le surnom de *Cid Alaina*, chef ou guerrier valeureux, surnom qu'un Espagnol devait porter deux siècles plus tard avec tant de gloire. Dans le même temps, le wali de Fez apprenait au roi le succès de ses armes au pays d'Almagreb, et l'occupation de la ville de Trémécen. Il lui demandait aussi la permission de reconstruire le dôme de la grande mosquée ; et non-seulement le roi l'accorda, mais encore il envoya au wali une grande quantité d'or pour les frais de ces constructions, qui furent terminées l'année suivante. Sur le comble de l'édifice fut placée l'épée d'Edris ben Edris, fondateur

An de J. C.
954.
De l'hégire,
343.
Safer.

An de J. C.
955.
De l'hégire,
344.

de Fez.

A la même époque, un événement peu im-

portant par lui-même , mais funeste par ses résultats , ouvrant à la discorde de nouvelles voies , devint pour l'Afrique une source féconde de guerres sanglantes , qui préparèrent la chute de la puissance encore mal affermie des rois de Cordoue. Abderahman avait fait construire à Séville un vaisseau destiné à transporter en Egypte et en Syrie les produits de l'Espagne. Ce vaisseau , dans une de ses courses , rencontra non loin de la Sicile un navire africain , sur lequel se trouvait un messager que le soudan d'Egypte (1) , Moez Daula , envoyait avec des dépêches au gouverneur qu'il tenait dans cette île. Le capitaine andalous attaqua l'Africain , s'empara du vaisseau , poursuivit son voyage , et après avoir vendu ses marchandises à Alexandrie , et pris en échange une cargaison de denrées orientales , il s'en re-

(1) Peu de temps après l'établissement des Omeyas en Espagne , les walis d'Afrique avaient cherché à se rendre indépendans. Ils y avaient à peu près réussi ; ils ne reconnaissaient guère dans le calife que la puissance spirituelle. Ils le regardaient comme le chef de la religion , mais c'était tout. L'émir d'Egypte avait pris le nom de soudan. Il avait l'Egypte et la province d'Afrique ou de Kairvan ou Cairoan. Il fut insensiblement dépouillé par les fatimites. A cette époque ces derniers possédaient déjà la province d'Afrique.

tourna en Espagne. Le soudan, informé de la perte de son bâtiment, fit sortir de ses ports tous ses vaisseaux de guerre, auxquels le wali de Sicile reçut l'ordre de joindre les siens. Le navire espagnol fut vivement poursuivi. Le wali, se conformant aux volontés de son maître, entra dans le port d'Almería presque aussitôt que l'andalous; qui n'eut pas même le temps de mettre à terre sa cargaison; il prit ce navire, en brûla quelques autres qui étaient dans le port, et emporta en se retirant le plaisir d'avoir servi complètement la vengeance de l'émir africain. Abderahman parut sensible à la perte de ce vaisseau, qui amenait pour lui plusieurs jeunes Grecques dont on lui avait vanté les charmes et la voix. Ahmed ben Saïd, le voyant si affligé, s'offrit à tirer raison de l'insulte qu'il avait reçue. Cette promesse de son hagib flatta le ressentiment du roi, qui mit à sa disposition toutes les forces du royaume. Ahmed ne voulut emmener qu'un corps de cavalerie d'élite; il prit en passant à Tanger les Andalous d'Almagreb, et il entra dans la province d'Afrique à la tête de vingt-cinq mille chevaux. Après une défense opiniâtre les Africains furent défaits, et les Andalous vinrent mettre le siège devant Tunis, qui passait pour une ville très-riche, à cause du grand nombre de juifs qui l'habitaient, tous livrés au com-

merce. Les Tunisiens se défendirent d'abord avec courage, et les assiégeans, excités par la soif de l'or, redoublaient d'efforts à mesure qu'ils trouvaient plus de résistance ; mais quand les Tunisiens virent approcher les vaisseaux d'Ahmed, d'après l'ordre qu'avant de les quitter il leur avait donné, craignant que la ville prise d'assaut ne fût livrée au pillage, ils offrirent à Ahmed une grande quantité d'or pour l'engager à se retirer. L'hagib leur imposa de très-fortes contributions en argent, en étoffes, en marchandises, en esclaves des deux sexes, en chevaux et en armes ; il exigea de plus qu'on lui remît tous les vaisseaux qui étaient dans le port. Le profit de cette expédition fut immense : officiers et soldats, Andalous et Zénètes, tous eurent une riche part du butin. Le roi fut si satisfait de l'heureux dévouement de son ministre, qu'après l'avoir comblé d'honneurs et de caresses, il le gratifia d'un traitement annuel de cent mille dinars d'or. Le soudan conçut contre le roi de Cordoue les plus terribles ressentimens ; mais comme Abderahman, en paix au dedans et peu occupé par les chrétiens, entretenait en Afrique des forces considérables qu'il pouvait encore augmenter, l'Egyptien les renferma dans son cœur, attendant pour leur donner l'essor que le temps amenât une occasion favorable.

An de J. C.

956.

De l'hégire,

345.

La trêve avec les chrétiens n'avait pas été renouvelée, et de temps en temps il se faisait, de part et d'autre, quelque course rapide en pays ennemi; mais c'étaient de simples engagements de postes, ou de corps isolés de partisans. Abderahman, qui était tout tourné du côté de l'Afrique, qui d'ailleurs aimait la paix chez lui, parce que la paix est amie des arts et des lettres, et qu'il voulait les faire fleurir en Espagne, Abderahman n'était pas fâché de cette espèce d'inertie des rois de Léon; mais dans les dissensions qui divisaient les chrétiens, il ne cherchait pas l'occasion de les affaiblir. De leur côté, ces princes, qui avaient chez eux leurs plus grands ennemis, devaient travailler à les vaincre, avant de combattre ceux du dehors. Ramire était mort en 950, laissant la couronne à son fils Ordogne III. Sanche, son frère d'un second lit, prétendit à une portion de l'héritage paternel, et il voulait qu'on en démembrât en sa faveur quelque province; mais diviser un état naissant et encore mal assuré sur ses bases, substituer à l'intérêt unique de la conservation de la masse des citoyens les intérêts divers et souvent opposés des individus, c'était se rendre plus faible en présence d'un ennemi redoutable, c'était exposer les fragmens de la monarchie à être subjugués les uns après les

autres. Ordogne ne portait peut-être pas ses vues vers l'avenir, la politique peut-être avait moins de part à son refus que l'ambition; mais, disposé à soutenir par la force l'intégrité de son territoire, il résista aux prières comme aux menaces, triompha des partisans de son frère, et rétablit l'ordre dans la Galice, où quelques troubles avaient éclaté; il se prépara même à passer avec une armée en Castille pour se venger de Ferdinand Gonzalez, qui, bien qu'il fût son beau-père, avait favorisé la révolte de Sanche. Telle était la politique de ces temps-là. Le comte de Castille voulait diminuer la puissance de l'époux de sa fille, pour en conserver davantage lui-même dans ses propres états. Ordogne irrité répudia son épouse; et l'innocente princesse, privée du diadème, porta seule la peine de l'ambition de son père; celui-ci, voulant prévenir l'invasion dont il était menacé, se hâta de faire sa paix avec le roi de Léon. Le règne d'Ordogne ne fut point long; il semblait promettre aux chrétiens la prospérité qui naît pour les peuples de la force régie par la prudence dans ceux qui gouvernent: il mourut quatre ans après son père. Il ne laissait qu'un fils âgé de trois ans, nommé Bermude, issu de son second mariage avec Elvire, fille d'un seigneur galicien. Cette mort prématurée ouvrit un nouveau champ à l'intrigue. Sanche,

fils d'une sœur du roi de Navarre, obtint d'abord les suffrages, et fut proclamé roi de Léon; mais cette élection ne tarda pas à exciter le mécontentement. Les uns regrettaient l'autorité qu'ils auraient exercée sous le nom de Bermude, durant la minorité de ce prince; les autres craignaient l'influence du roi de Navarre; d'autres encore, et de ce nombre était l'inquiet Gonzalez, ne voulaient fomenteur des troubles autour du trône que pour y gagner plus d'indépendance. Sanche, environné d'ennemis, trembla pour sa propre vie, et il se sauva secrètement en Navarre. Les seigneurs du royaume se divisèrent alors pour le choix d'un nouveau souverain. Le comte d'Alava se montra seul fidèle au roi fugitif⁽¹⁾, et il fut victime de sa loyauté. Gonzalez, qui disposait des troupes, marcha contre lui, et le contraignit à prendre la fuite. Fier de ce

(1) On dit que pendant le temps de sa retraite auprès de son oncle Garcie, Sanche fut atteint d'une maladie qui mit ses jours en danger, et qui résistait aux remèdes ou excédait la science des médecins navarrois; que la réputation des médecins de Cordoue engagea le roi de Navarre à demander à Abderahman un sauf-conduit pour son neveu, et qu'Abderahman l'ayant accordé, Sanche se rendit à Cordoue, où il fut guéri par les médecins de ce prince. Naturellement généreux, il garda un souvenir

premier succès, il retourna à Léon, et autant par la crainte qu'il inspirait que par ses intrigues, il fit élire un fils d'Alphonse IV, appelé Ordogne, et surnommé le Moine, parce qu'il avait passé la plus grande partie de sa vie dans un couvent; et il donna pour femme à ce prince sa fille Urraque, l'épouse répudiée d'Ordogne III.

Ainsi les circonstances avaient amené entre les deux nations une trêve de fait, qui, tout aussi bien qu'une trêve conventionnelle, entretenait la paix sur les rivages du Duero. Le nouveau roi de Léon employait ses forces à consolider son usurpation; Abderahman répandait ses trésors pour procurer à Cordoue des embellissemens de tout genre; mais, tandis qu'il se livrait à ces paisibles travaux, une guerre sanglante s'allumait dans ses états d'Almagreb. Maad ben Ismaïl avait succédé au soudan d'Egypte, Daula, et il n'avait pas seulement à ven-

reconnaissant des soins qu'il avait reçus au milieu d'une nation ennemie; Abderahman à son tour le paya par l'estime de la confiance qu'il lui avait témoignée. Il est même probable que c'est au séjour de Sanche parmi les Arabes qu'on doit attribuer l'intérêt qu'il ne cessa d'inspirer au roi de Cordoue, et l'alliance qu'il contracta lui-même avec les Musulmans après qu'il fut remonté sur le trône.

ger les injures de son prédécesseur; mais il était jaloux de la puissance d'Abderahman en Afrique. Celui-ci en effet, sous le titre modeste de protecteur des Edris, était le véritable maître de leurs états; le dernier descendant des anciens souverains n'était plus qu'un wali subalterne; il avait même cessé de résider en Afrique, où des souvenirs importuns lui faisaient probablement trop sentir qu'il est dur d'obéir où l'on a commandé; il s'était rendu en Espagne, et l'on avait cherché à le dédommager par de stériles honneurs de la perte d'une couronne. De Cordoue, il était parti pour la frontière orientale, sous prétexte de partager les dangers de la guerre sainte; et dès les premiers jours il y avait trouvé la fin de ses regrets et de sa vie agitée. Le soudan avait rassemblé une armée nombreuse; vingt mille cavaliers des tribus de Kétama et de Zanhaga, tous soldats aguerris, en faisaient la principale force; le reste se composait d'une infinité de bandes égyptiennes, qu'animait l'espoir du pillage. Il donna le commandement de ces troupes à Gehwar el Rumi. Jaali ben Muhamad, wali d'Almagreb, apprenant que Gehwar était sorti de Cairvan, se mit aussitôt en mesure de repousser l'agression. Ce fut dans les environs de Tahart que la bataille fut livrée. La fortune se déclarait pour Jaali, lorsque Gehwar eut re-

cours à un de ces moyens odieux que proscrivent les lois de la guerre, et plus encore celles de l'honneur, moyens dont le succès ne saurait couvrir la bassesse. Il appelle les cavaliers de Kétama, qu'il connaissait pour les plus intrépides, et il leur promet une somme énorme s'ils lui apportent la tête du wali d'Almagreb. Excités par la soif de l'or, ces farouches Africains serrent leurs rangs, traversent la ligne ennemie, parviennent aux lieux où combattait Jaali, l'entourent, le pressent, le renversent, lui coupent la tête, et vont chercher le prix du sang qu'ils ont versé. Les troupes d'Abderahman, privées de leur chef, commencèrent à plier, et le fils de Jaali, recueillant avec peine les débris de l'armée, se retira vers Tanger.

Après cette victoire Gehwar s'approcha de Sigilmesse, dont le wali, pendant les troubles de l'état, s'était déclaré indépendant, poussant son orgueilleuse folie jusqu'à se faire appeler Amir al Muménin. Enfermé dans la ville et ne pouvant la défendre, il fut pris vivant par Gehwar, qui le chargea de chaînes, et le mena à sa suite jusqu'à la fin de cette expédition. Gehwar, poursuivant sa marche, arriva bientôt à la vue de Fez. Après treize jours d'un siège qui ne fut qu'un assaut continuél, il s'empara de cette malheureuse ville, massacra la garnison, pillà

An de J. C.
960.
De l'hégire,
349
Ramazan.

les habitans , renversa les murailles , laissa partout la désolation , et réserva le wali Ahmed ben Becri pour orner son triomphe conjointement avec celui de Sigilmesse. La chute de Fez entraîna la reddition de toutes les villes d'Almagreb , qui ouvrirent leurs portes , à l'exception de Ceuta , Télencen et Tanger , dont le vainqueur n'osa entreprendre le siège. Il préféra retourner chargé de butin auprès de son maître , auquel il fit hommage de ses deux prisonniers et de quinze des principaux habitans de Fez. Maad avait fait promener la tête de Jaali au bout d'une lance par les rues de Caïrvan ; il fit promener dans la ville les malheureux captifs presque nus sur des chameaux ; et , quand il les eut assez abreuvés d'humiliations , il les jeta dans des cachots où ils perdirent la vie.

Ces tristes nouvelles remplirent de chagrin le cœur d'Abderahman , et rouvrirent toutes les plaies qu'y avaient faites la mort de son fils et celle d'Almudafar. Il avait encore eu le malheur de perdre Sahid son hagib , dont l'expérience et le courage lui auraient été d'un grand secours dans cette circonstance. Il ne se laissa pourtant pas abattre par la mauvaise fortune , et , triomphant de ses douleurs pour ne s'occuper que de la gloire de son empire , il mit sur pied des armées considérables ; et , tandis que les walis de

Sarragosse , de Tarragonne et de Huesca comprimaient les efforts des comtes de Barcelone , tandis qu'il envoyait des secours à Sanche , son ancien hôte , pour lui aider à remonter sur le trône , la cavalerie andalouse , traversant la mer , allait rendre aux gouverneurs d'Almagreb la supériorité qu'ils avaient perdue. En peu de mois tout le pays fut reconquis , Fez emportée de vive force , toutes les villes soumises , les troupes d'Egypte battues et dispersées , les tribus de Kétama et de Zanhaga presque détruites , et le nom d'Abderahman fut de nouveau prononcé aux acclamations générales du peuple et des fidèles Zénètes.

Les tentatives de Sanche ne furent pas moins heureuses. Il parcourut en vainqueur tout le pays de Léon , montrant pour la première fois aux chrétiens étonnés les étendards amis des Musulmans. Au même temps son oncle Garcie , avec toutes ses forces , entra dans la Castille , pour que la défense de ses propres états empêchât le comte Gonzalez d'accourir au secours de son gendre. Gonzalez fut même fait prisonnier par Garcie , et il ne dut par la suite sa liberté qu'à l'entremise de Sanche , dont il avait été l'ennemi , et qui s'en vengeait par des bienfaits. L'usurpateur Ordogne , contraint à prendre la fuite , se retira , dit-on , dans les

états du roi de Cordoue, où il mourut dans l'obscurité.

Abderahman voyait enfin le repos et la paix régner dans tous ses états ; mais, au comble des prospérités et de la puissance, il n'était point heureux : rarement le bonheur s'assied sur le trône. Des images cruelles venaient toujours se mêler à ses plus riantes idées ; et, si parfois il cherchait des distractions dans les jouissances du pouvoir absolu, il ne tardait pas à retomber dans la noire mélancolie dont toutes ses grandeurs ne le pouvaient défendre. Lui-même indiquait les sources de sa tristesse dans des vers qu'il envoya à Abu Bécir, un de ses wazirs et l'un des hommes les plus instruits de sa cour, en réponse à d'autres vers que celui-ci lui avait adressés, l'exhortant à bannir ses chagrins. On voit dans les vers d'Abderahman qu'il regrettait ses belles années, et qu'il craignait de perdre sa renommée. « L'inquiétude d'un cœur souffrant » s'exhale par des soupirs. Peut-on espérer le » calme, tant qu'on entend mugir le vent des » tempêtes ? Dans sa violence il a dévasté mes » vignes en fleur : comment pourrai-je désormais » noyer mes soucis dans la liqueur vermeille ? » La gloire couronna ma jeunesse, elle m'abandonne aujourd'hui. Le souffle amer de la douleur a terni l'éclat de mes roses, et je crains

» encore que l'orage ne flétrisse mes lys (1). Les
» beaux jours sont passés, la triste nuit arrive et
» une aurore nouvelle ne viendra point dissiper
» ses ombres. » Abderahman passa les derniers
mois de sa vie dans son palais d'Azhara, tantôt
conversant avec ses amis, tantôt avec quelques-
unes de ses femmes qui partageaient ses affec-
tions depuis la mort d'Azhara; celle-ci, tant qu'elle
vécut, n'eut point de rivales. C'étaient Mosna
qui lui servait de secrétaire; Aïxa de Cordoue ;
l'une des plus belles personnes et des plus in-
struites de son temps ; Safia, non moins renom-
mée par sa beauté que par son talent pour la
poésie, et Noïratédia , qui l'amusait par ses
grâces, sa gaieté et ses saillies. Elles étaient
toutes musiciennes et chantaient les vers qu'elles
avaient composés. Le roi passait avec elles une
partie de la journée dans les bosquets enchan-
teurs de son palais. Quand la nuit ou le mauvais
temps le forçait à rentrer le soir dans ses appar-
temens, il aimait à y trouver Suleiman ben
Abdelgafir, dont la conversation l'attachait in-
finiment.

Suleiman s'était distingué dans sa jeunesse

(1) Mes lys, c'est-à-dire, mes cheveux blancs, ma
vieillesse ; mes roses ou mon printemps.

par sa bravoure et ses talens militaires ; parvenu à l'âge mûr, il s'était détaché du monde, menait une vie exemplaire et retirée, pratiquait toutes les vertus , et distribuait son bien en œuvres de charité. Les pauvres voyaient en lui un père, les autres un modèle. Abderahman répandait secrètement ses bienfaits parmi la classe nombreuse des indigens , en empruntant le nom et la main d'Aben Abdelgafir. S'entretenant un jour avec lui sur le bonheur dont on peut jouir sur la terre , Abderahman lui avoua que , durant les cinquante années de son règne, il avait eu à peine quatorze jours heureux. Cet aveu d'un monarque puissant , aimé de ses sujets , redouté de ses ennemis , révééré par les étrangers , entouré de délices , comblé de richesses , étonnant par son faste et sa magnificence , n'ayant pour lois que ses volontés , pour limites de son pouvoir que celles où s'arrêtaient ses desirs : cet aveu devrait guérir bien des ambitieux , si l'ambition pouvait recevoir un remède.

An de J. C. Abderahman III mourut , ou pour mieux dire
 961. s'éteignit sans souffrance à la soixante-douzième
 De l'hégire, 350.
 2 de ramaz. année de son âge. Son long règne a été l'époque la plus brillante de la domination des Arabes en Espagne.

Par les victoires de son oncle Almudafar , celles qu'il avait remportées lui-même , sa fer-

meté et sa constance dans les revers, son activité qui jamais ne se lassa, son habileté à saisir le moindre avantage pour en faire sortir des résultats décisifs, sa politique envers ses ennemis, son amour éclairé pour les arts et les lettres, son zèle pour la justice, la création d'une marine puissante, l'entretien d'armées nombreuses, la magnificence qui brillait à sa cour et donnait aux étrangers l'idée de sa grandeur, il avait fait monter sa puissance au plus haut période; et la fortune de son empire semblait reposer sur des bases indestructibles. Cependant elle ne se soutint pas long-temps après lui au même degré; c'est qu'il existait dans l'état une cause permanente d'affaiblissement et de dissolution : la multiplicité, l'opposition d'intérêts, née de la division des Arabes et des Africains en plusieurs tribus presque toujours ennemies, et jalouses de leur prospérité respective. Les Arabes de l'Yémen et tous les descendants des premiers conquérans aspiraient ouvertement au pouvoir et aux honneurs. Les Africains, considérés par eux comme des étrangers, appelés seulement à profiter des avantages de la conquête sans en avoir couru les dangers, rencontraient toujours les Arabes sur la carrière qu'ils voulaient parcourir. Parmi les Africains, les Bérébères, fiers de leur nombre, de leur valeur, des services

qu'ils avaient rendus , élevaient les mêmes prétentions que les Arabes , et ils ne le faisaient pas avec moins de hauteur. D'un autre côté , quoique ces diverses tribus eussent la même croyance et adoptassent l'autorité des traditions, elles étaient pourtant divisées en plusieurs sectes , dont les unes , plus austères , méprisaient les autres où quelque relâchement s'était introduit. Enfin , il y avait encore en assez grand nombre des ennemis secrets de la famille des Omeyas , lesquels avaient hérité de leurs pères un sentiment aveugle de préférence pour les califes d'Orient : préférence qui ne tenait peut-être qu'à l'opinion intéressée que l'éloignement du pouvoir souverain ouvrirait aux ambitions particulières un champ plus vaste et plus facile à parcourir , et qui par cela même n'en était que plus féconde en inimitiés contre la dynastie régnante. Tant qu'Abderahman vécut , les partis , s'abaissant en sa présence , n'osèrent se montrer ; devant l'éclat qui jaillissait du trône leurs couleurs affaiblies se distinguaient à peine ; et l'appareil de la grandeur , soutenu par la force , imposant à l'audace des mécontents , retenait par la crainte dans les limites du devoir ceux qui ne s'y renfermaient point par dévouement et par fidélité. Abderahman s'était contenté dans les commencemens de son règne de concilier les esprits divisés et

d'attirer à lui les ennemis de sa famille par des bienfaits ; mais ces réconciliations entre des tribus ennemies n'étaient qu'apparentes , et les bienfaits ne produisent que trop souvent l'ingratitude. Les califes d'orient au contraire avaient répandu par torrens le sang musulman ; l'exil et la confiscation étaient la moindre peine d'un simple soupçon contre la fidélité. Tous ceux qui avaient eu le malheur de montrer de l'opposition aux intérêts de la dynastie nouvelle avaient été immolés sans pitié. Et les califes d'Orient, tout couverts du sang et des dépouilles de leurs sujets, vivaient honorés et tranquilles ! Les rois arabes de l'Espagne n'avaient pas eu cette politique cruelle , et ils eurent toujours à combattre contre leurs sujets révoltés , jusqu'à ce que la révolte, se fortifiant de la faiblesse du prince, finit par renverser le trône , pour élever sur ses débris la puissance éphémère qui prépara la ruine totale de l'empire arabe.

Abderahman prévoyait peu sans doute de tels résultats , lorsque , parcourant les provinces de son royaume , reçu partout aux vives acclamations des grands et du peuple , jouissant d'une puissance non contestée , il croyait régner sur une nation fidèle et soumise sans répugnance à ses lois. Aussi il s'attacha moins à tarir dans leur source les principes désorganiseurs qu'à

les empêcher d'éclater, et il ne fit constamment, lorsqu'ils se montrèrent, que les comprimer et non les éteindre. Il aurait pu les anéantir à jamais en déployant la rigueur ; mais il était trop éloigné par son caractère des mesures violentes : il pouvait croire d'ailleurs que des hommes qu'il cherchait à rendre heureux s'attacheraient sincèrement au gouvernement qu'ils protégeait, et qui mettait toujours la clémence et le pardon à la place de la sévérité et de la vengeance. Il est fâcheux que la seule fois qu'il a paru manquer de cette douce vertu des rois pour n'écouter que l'austère justice, ç'aît été envers son propre fils Abdala, qui, moins coupable que malheureux, facile instrument de l'ambition des autres plus qu'ambitieux lui-même, aurait pu consacrer encore de nombreuses années au service de l'état.

Possesseur de la plus vaste partie de l'Espagne, en même temps la plus belle, la plus fertile et la plus populeuse, maître de l'Afrique occidentale sous le nom de protecteur, ce prince fut l'un des plus riches souverains de l'Europe ; et comme d'ordinaire la richesse, fille de l'industrie, du commerce et des arts, annonce la force et la prospérité des états, on peut dire que sa puissance égalait sa richesse. Les guerres continues qu'il eut à soutenir, les armées qu'il mit

sur pied, les édifices publics, les monumens qui de toutes parts s'élevèrent, constatent l'une et l'autre. Qu'on se souvienne qu'à plusieurs époques de son règne il eut à la fois des armées dans la Galice, dans la Catalogne, en Afrique; qu'il n'eut pas seulement à repousser les ennemis du dehors, mais que souvent encore une partie de ses forces fut employée à réprimer des factions dangereuses; que, si parfois ses armes éprouvèrent des revers, il sut toujours les effacer par des succès éclatans; que dans le même temps il construisait son palais d'Azhara, élevait des arsenaux, des mosquées, bâtissait des aqueducs, équipait des vaisseaux et des flottes; que malgré ces soins importans, il ne négligeait point l'instruction publique, qu'il regardait comme l'une des principales sources de la force et de la prospérité des empires; et l'on sera convaincu qu'Abderahman fut un des plus grands rois de la terre.

On prétend que les constructions d'Azhara durèrent plus de vingt ans, et l'on peut juger de ce que cette ville avait coûté par ce seul trait: on employait tous les jours, disent les historiens arabes, six mille pierres taillées, sans compter celles qui ne l'étaient pas; et quatre mille trois cents colonnes de marbres choisissupportaient les seules voûtes du palais. Abderahman avait aussi

fait construire à Ecija un aqueduc qui conduisait les eaux à un vaste bassin, d'où elles se distribuaient dans la ville ; cet aqueduc fut orné d'une inscription en l'honneur du prince qui avait fait aux habitans un présent si utile. Ségovie lui dut une vaste mosquée ornée de colonnes, Tarra-gonne le mihrab ou sanctuaire intérieur de la sienne ; beaucoup d'autres villes lui durent des fontaines, des hôpitaux et des bains publics. Partout des inscriptions gravées sur le marbre étaient destinées à transmettre à la postérité le nom du bienfaiteur. Ce fut surtout dans Cordoue qu'il répandit avec le plus de profusion les dons de sa munificence. Les quais, les mosquées, les bains, les monumens de tout genre embellirent à l'envi cette superbe capitale. Une vaste cour fut ajoutée à la grande mosquée : plusieurs fontaines magnifiques y versèrent des eaux pures et abondantes qui, serpentant sous la verdure et les fleurs, arrosaient le pied des palmiers et des orangers dont cette cour était ombragée, et y entretenaient une perpétuelle fraîcheur (1).

Abderahman avait toujours aimé et protégé

(1) Le géographe Alwardi, dans sa description de Jérusalem, compare la mosquée de cette ville, nommée Alaksâ, à la mosquée de Cordoue, qui l'égale en grandeur. La voûte de cette dernière est plus élevée que celle de

dans les autres les sciences qui l'avaient éclairé lui-même ; et il inspira à un grand nombre de seigneurs de sa cour le goût des lumières. Il avait fait venir du Diarbeckir Ismaïl ben Casim, qui jouissait dans l'Orient d'une très-grande réputation, et il le donna pour instituteur à son fils Alhakem. Les leçons d'Ismaïl ne furent point perdues pour le jeune prince, et son palais devint le sanctuaire des arts. A l'exemple du prince, Ahmed ben Saïd, hagib et favori d'Abderahman, avait ouvert sa maison à tous les savans de l'Espagne, principalement aux poètes ; les premiers se rassemblaient plus communément chez le cadi Aben Zarb, qui était lui-même un homme fort instruit ; et ceux qui s'appliquaient particulièrement aux sciences physiques avaient leurs réunions chez le wazir Iza ben Ishac, et chez Aben Abès el Zahrawi, qui s'étaient l'un et l'autre rendus fameux par des ouvrages de médecine. On doit même les regarder comme les fondateurs de l'école qui produisit dans le siècle suivant le célèbre Averroez.

Les revenus d'Abderahman étaient immenses,

l'Alaksâ, mais sa cour est moins spacieuse. L'Alaksâ a 200 varas de long et 180 de large.

La vare est une mesure espagnole qui équivaut à peu près à un mètre.

s'il faut en juger par les énormes dépenses qu'il dut faire toute sa vie, tant pour la construction des édifices qu'il fit bâtir, que pour l'entretien de ses armées. Sa garde seule se montait à douze mille hommes, dont huit mille à cheval, tous superbement équipés : la garde à pied, formée de Scythes ou Esclavons, était chargée du service intérieur : la garde à cheval, composée d'Andalous et de Zénètes, avait pour officiers les principaux scheiks de l'Andalousie et de Tahart, ou même des princes de la famille royale. La garde faisait son service par quartiers ; mais quand le roi allait à la guerre, elle le suivait tout entière. Abderahman avait encore des compagnies de chasseurs et de fauconniers, attachés à sa maison. Ses revenus consistaient dans le tribut que lui payaient toutes les villes conquises, et principalement dans les produits de l'*azaque*, c'est-à-dire de la dîme, qu'il prélevait en nature sur tous les fruits de la terre. Le commerce, les arts industriels étaient pareillement imposés. On sent aisément combien cette dîme devait rendre dans un pays riche, fertile, et extrêmement peuplé (1). Le roi avait encore la cinquième

(1) Quoique l'Andalousie fût très-peuplée, il ne faut pas croire néanmoins qu'elle le fut autant que la Bétique des Romains ; car, outre que les rapports des anciens

partie de tout le butin qui se faisait à la guerre , ce qui donnait souvent des sommes très-considérables.

Le règne d'Abderahiman III ne fut pas seulement glorieux parce que ses guerres extérieures

historiens sur ce point peuvent être et sont vraisemblablement exagérés, plusieurs causes réelles de dépopulation exerçaient depuis long-temps leur funeste influence sur l'Espagne entière. Il faut d'ailleurs se garder des récits arabes, et se souvenir que leurs auteurs aiment le merveilleux. Il ne faut pas surtout, sur la foi de quelques écrivains, croire que les rives du Guadalquivir fussent couvertes de douze mille villages; aujourd'hui on en compterait à peine deux cents. Cependant la population ne laissait pas d'être considérable; la seule ville de Cordoue contenait un million d'habitans. Lorsqu'après la conquête de Grenade les Maures furent expulsés par les successeurs de Ferdinand, le nombre des Maures et des Juifs qui quittèrent l'Espagne se porta, suivant l'opinion commune, à trois millions d'individus. Tous, à la vérité, n'habitaient pas l'Andalousie, mais c'était le plus grand nombre. L'Andalousie contient aujourd'hui deux millions d'habitans ou environ. On peut donc conjecturer que sa population pendant la domination des Arabes était de cinq à six millions. Peut-être même fut-elle encore plus considérable sous le règne d'Abderahman III; l'Espagne n'avait pas encore essuyé les pertes cruelles qui la dépeuplèrent en grande partie dans les quinzième et seizième siècles.

se terminèrent presque toujours heureusement et à l'honneur de ses armes, ou parce qu'il obtint sur les rebelles de ses diverses provinces des succès qui assurèrent enfin la paix du dedans ; par les monumens dont il couvrit la surface de l'Espagne, les écoles qu'il fonda pour l'instruction de la jeunesse, la protection éclairée qu'il accorda aux savans, excité par son propre amour pour les lettres, dont il aurait parcouru la carrière avec gloire s'il n'avait eu le sceptre à tenir, les récompenses qu'il accorda aux artistes venus de l'Orient et de Constantinople : il le fut encore par les encouragemens qu'il donna aux manufactures, l'extension qu'il fit prendre à l'agriculture et au commerce, et la justice qu'il distribua exactement à ses peuples, ne mettant à cet égard aucune différence entre les juifs, les chrétiens et les musulmans.

Les Arabes avaient trouvé en Espagne les lois gothiques qu'Evaric, l'un des prédécesseurs de Rodrigue, avait recueillies en un code unique, vers la fin du cinquième siècle. Ils n'y substituèrent que le Coran, qui était à la fois leur code de morale, de législation et de doctrine religieuse. Toutes leurs lois consistaient dans les préceptes que ce livre renferme, et pour toutes les décisions judiciaires, ils tâchaient de s'y conformer avec la plus scrupuleuse exactitude.

Ces décisions émanaient des cadis, qui devaient suppléer, par l'équité naturelle et par leurs propres lumières, le silence de la loi positive; leur science se réduisait à quelques règles plus ou moins sûres d'interprétation et d'application. Comme au surplus les affaires, dégagées de toute espèce de formes, étaient fort simples, les décisions de ces magistrats étaient ordinairement justes; car les meilleures lois n'étant pas autre chose que l'érection en règles fixes des résultats donnés par l'expérience, et ces résultats n'étant eux-mêmes que le produit de la raison impartiale et de l'esprit d'équité qui se trouve partout où la passion est muette, il est évident que des hommes sages, sans préjugés ou sans préventions, et naturellement enclins à faire ce qui est équitable, doivent être de fort bons juges, à moins qu'il ne s'agisse d'appliquer des lois spéciales ou d'exception, des lois sur des formes compliquées, ou des lois de circonstance, nées du besoin qu'a eu le législateur d'un effet déterminé, plutôt que de son zèle pour le bien général; car pour ce dernier cas il faut une étude, une science particulières. La législation criminelle des Arabes n'était pas plus chargée que leur législation civile. Les peines se réduisaient communément à celle du talion, qu'on pouvait néanmoins éviter en se soumettant à payer une

somme convenue , pourvu toutefois que l'offensé y consentît.

Pour ce qui est des manufactures , elles avaient beaucoup dégénéré sous la domination des Goths ; et de l'état florissant où les Romains les avaient portées , elles étaient tombées au plus bas degré de la décadence , par l'incurie de ce peuple , qui , d'abord tout adonné aux armes et laissant aux vaincus le soin de conserver les arts utiles , finit par se plonger dans la mollesse , où le poussait l'habitude de profiter , sans travail , de tous les produits de leur industrie et de leur commerce. Les Maures qui se trouvèrent mêlés aux Arabes , ou qui vinrent après la conquête , ceux qu'attira en Espagne l'administration protectrice d'Abderahman , adroits , ingénieux , actifs , relevèrent les manufactures , et enseignèrent aux Espagnols plusieurs choses que ceux-ci ignoraient. Les premiers excellaient dans la manière de tanner et préparer les cuirs , de tisser le coton , le lin et le chanvre , et surtout dans la fabrication des étoffes de soie. Les seconds s'adonnèrent plus particulièrement à la fabrication des draps et à celle des armes. Les soieries de Grenade avaient la plus grande réputation dans l'Orient , et il s'en faisait un commerce très-lucratif avec les ports de la Syrie et de l'Egypte , et même avec Constantinople.

Quant à l'agriculture , personne n'ignore en Espagne les obligations qu'eut aux Arabes cet art si nécessaire , et si négligé avant eux. Pour augmenter la fertilité du sol , ou développer sa fécondité , les arrosemens sont nécessaires ; les Arabes dirigèrent le cours des eaux , les rassemblèrent dans de vastes bassins , ou les conduisirent par des canaux dans l'intérieur des terres. Tous les ouvrages de ce genre qui subsistent encore dans les provinces les mieux cultivées de l'Espagne sont dus aux Maures , de l'aveu même des Espagnols. On ne fait pas un pas dans les pays de Grenade et de Valence , sans que quelque monument utile à l'agriculture ne rappelle le séjour de leurs anciens possesseurs. Ce furent les Maures qui apportèrent en Espagne la culture du riz et du coton , du mûrier et de la canne à sucre. On prétend que leurs connaissances en agriculture leur venaient principalement d'un traité , écrit en chaldéen , dont tous les préceptes convenaient autant au pays pour lequel il avait été fait , qu'aux provinces espagnoles qu'ils habitaient. Plus tard , ce traité fut refondu dans un ouvrage d'Aben el Awan , de Séville , sur l'agriculture , lequel est très-étendu , et s'applique à toutes ses branches. Abderahman avait donné le plus grand essor au goût de ses sujets pour l'amélioration des terres.

Partout où leurs besoins l'exigèrent, il venait à leur secours, creusant des canaux, des réservoirs et des aqueducs, favorisant par tous les moyens les entreprises des cultivateurs. Lui-même montrait dans ses vastes et magnifiques jardins le plus bel exemple de ce que peut l'industrie humaine, et l'on y voyait les plantes de l'Afrique mêler leurs feuillages aux plantes européennes; le palmier, le pistachier, le bananier croître et s'élever à côté du mûrier, de l'olivier et de l'oranger; la sésame et la canne à sucre s'entrelacer aux rameaux de la vigne.

Ce prince, dont le génie semblait vouloir embrasser tous les objets, et ouvrir à son pays toutes les routes de la prospérité, avait créé une puissante marine, autant pour assurer ses frontières et ses nouveaux états d'Afrique, que pour protéger le commerce. Les ports de Tarragone, de Séville, de Cadix, furent agrandis et réparés; tous les ans de nouveaux navires sortaient de leurs chantiers. Le port d'Almérie surtout était extrêmement fréquenté; c'était par là que se faisaient l'introduction des denrées du levant et l'exportation du produit des fabriques de l'Andalousie. Le commerce, il est vrai, se trouvait presque tout entier dans les mains des Juifs, car les Arabes étaient plus agriculteurs que négocians; mais les Juifs, qui partout où leur culte

est proscrit sont un fléau pour les peuples au milieu desquels ils vivent par la concentration du numéraire en leurs mains, les Juifs, objet parmi les Arabes d'une protection spéciale, contribuaient à la prospérité de l'État, soit parce qu'ils en augmentaient la population et la force, soit parce qu'ils ajoutaient à sa richesse, en se chargeant, pour l'exporter, de tout le superflu des produits naturels ou industriels.

Il aurait été difficile de trouver un prince plus digne qu'Alhakem de succéder au souverain que l'Espagne venait de perdre, et l'aveugle fortune ne pouvait mieux servir les Arabes qu'en élevant sur le trône le fils bien-aimé d'Abderahman. Non moins habile politique que son père, mais moins entreprenant, il eut plus de repos, et il put mieux s'occuper du bonheur de ses sujets. Il tenait cet amour de la paix de son goût constant pour les lettres; et bien qu'il ne manquât point de courage, comme il le montra dans une occasion importante en marchant à la tête de son armée, ses inclinations particulières l'éloignaient du tumulte des armes et des hasards de la guerre. Il avait toujours cherché à se procurer les connaissances qui seules remplissent l'homme d'une satisfaction vraie et durable, et l'élèvent aussi haut qu'il lui est possible d'at-

teindre. Les jouissances de la gloire, de la puissance, de l'ambition, ne sont que trop sujettes à passer ou à se corrompre. L'insatiabilité des desirs, les revers, le dégoût même qui naît de la possession, sont autant de causes dont l'influence les empoisonne : les jouissances de l'esprit sont inaltérables. Alhakem avait cultivé le sien de bonne heure ; et comme d'ordinaire les livres sont le dépôt des connaissances humaines, il en avait rassemblé un grand nombre, n'épargnant pour cela ni les soins, ni la dépense. Tous ceux qui traitaient des arts ou des sciences, tous les ouvrages connus d'éloquence ou de poésie, toutes les histoires anciennes ou contemporaines, composaient sa bibliothèque.

Du vivant même de son père, il avait des agens en Afrique, en Egypte, en Syrie et en Perse, chargés d'acheter les meilleurs livres dans tous les genres ; et aucun de ses successeurs ne porta ce goût aussi loin que lui. Le palais Méruan, qu'il habitait, s'ouvrit constamment aux savans de tous les pays, et il exigeait de chacun d'eux la promesse de lui procurer tous les ouvrages rares, curieux ou instructifs dont ils auraient connaissance. Outre ces agens qu'il envoyait à grands frais de toutes parts, il écrivait à tous les auteurs qui avaient de la réputation, et il leur demandait une copie de leurs écrits ;

il la payait toujours généreusement ; il faisait pareillement transcrire par d'excellens copistes les livres précieux qu'il ne pouvait acquérir. Il avait lui-même coordonné et classé sa bibliothèque ; elle était soigneusement divisée en compartimens divers, dans chacun desquels se trouvaient les livres qui traitaient d'un objet spécial. Chaque armoire, chaque rayon avaient des tables, et toutes ces tables particulières étaient réunies en une table générale qui, suivant l'écrivain Aben Hayan, remplissait déjà quarante-quatre volumes de cinquante feuilles, quoiqu'elle ne fût pas complète, puisque ce ne fut que sous le règne suivant qu'on la termina. Sur la fin de la vie de son père, Alhakem avait été distrait de ses paisibles occupations par les soins du gouvernement ; car depuis la mort de son hagib Aben Saïd, Abderahman n'avait pas voulu d'autre ministre que son propre fils. En lui confiant d'avance l'administration du pouvoir, il cherchait à le dédommager de la longue privation à laquelle le soumettait la durée de son propre règne. Aussi lui disait-il souvent en plaisantant : « C'est aux dépens de ton règne, mon fils, que le mien se prolonge. » Alhakem avait en effet quarante-huit ans lorsqu'il monta sur le trône.

Il fut proclamé à Azharà dès le lendemain de

la mort d'Abderahman, et surnommé Almostanzir Bilah. La cérémonie se fit avec la plus grande pompe ; ses frères et tous ses parens entouraient le trône ; après eux étaient tous les capitaines de sa garde , andalous , africains ou esclavons. L'hagib , accompagné de tous les wazirs et conseillers d'état , était placé en face. La garde esclavonne , rangée sur deux files , tenant d'une main le bouclier et de l'autre l'épée nue , formait la première enceinte. Les esclaves noirs , tout vêtus de blanc , étaient pareillement disposés sur un double rang , portant sur l'épaule des haches d'armes. La garde andalouse et africaine , richement équipée , remplissait la cour extérieure ; on y voyait aussi les esclaves blancs armés d'une épée. Tous les assistans prêtèrent le serment de fidélité et d'obéissance , et ce serment fut répété par tout le peuple qui se tenait rassemblée sur les avenues du palais. Le lendemain le cadavre d'Abderahman , apporté à Cordoue , fut déposé dans un magnifique mausolée. Son cercueil fut accompagné par toute la noblesse et par les principaux habitans , qui tous versaient d'abondantes larmes et s'écriaient douloureusement : « Nous avons perdu notre père , » le protecteur des faibles et des pauvres , la » terreur des méchans et le défenseur de l'islamisme. » Mais ces regrets amers ne tardèrent

pas à faire place aux plus douces espérances. Les imans dans leurs prédictions, les poètes dans leurs vers, les fakis dans leurs discours annoncèrent à la nation un règne glorieux et prospère. Celui qui se distingua le plus dans la composition de ces pièces de circonstance, ce fut le wali de Séville, Ismaël Abu Bécri, qui fit une pièce de vers jugée la meilleure, et conservée dans la collection d'Aben Férag. Ce wali était très-aimé d'Alhakem, qu'il avait l'art d'amuser et de distraire par des contes et des historiettes d'amour, ou par des descriptions de guerres et de batailles.

Le nouveau roi avait confié à son frère Abdelaziz le soin de sa bibliothèque, et à son frère Almondhir celui de protéger les savans et les académies. Pour lui, il se livra tout entier à l'administration de l'état, s'occupant spécialement de tout ce qui pouvait faire le bonheur de ses peuples et entretenir la paix au dedans et au dehors. Il passait la plus grande partie de son temps dans le délicieux palais d'Azhara ; et les momens de loisir dont il pouvait disposer, il les partageait entre les savans et son esclave Redhiya, qu'il aima autant pour sa beauté que pour ses grâces et son esprit. Parmi ceux qui l'approchaient le plus familièrement, on remarquait Muhamad ben Jusuf de Guadalaxara, qui

écrivit par son ordre l'histoire d'Espagne et d'Afrique ; le poëte Muhamad ben Yahie , qui passait pour un des meilleurs esprits de l'Andalousie ; Galib Abu Abdelselem , son secrétaire intime , auquel on attribue les premiers recensemens qui furent faits , et le Persan Sabûr , qu'il avait attiré par ses largesses à Cordoue pour l'attacher à sa personne , et qui devint dans la suite gouverneur de Badajoz et de sa province.

Deux ans s'étaient écoulés depuis l'avènement d'Alhakem , sans qu'il y eût eu sur les frontières aucun engagement sérieux entre les chrétiens et les Musulmans. Tout se réduisait à des incursions rapides et réciproques sur le pays ennemi , et à l'enlèvement de quelque butin. Mais comme le peuple , naturellement inconstant , se fatigue de tout , même de son bonheur , et qu'il y avait dans Cordoue des malveillans qui blâmaient les dispositions pacifiques du roi , se permettant même d'insinuer perfidement qu'elles tenaient à son défaut de courage , le roi voulut répondre à la malveillance par des faits capables de la confondre , ou de la forcer au silence , et il fit aussitôt publier l'Alghied. En même temps , pour montrer que l'amour de la paix n'éteignait pas en lui les qualités guerrières , il annonça qu'il marcherait à la tête de ses troupes ; mais aussi , pour que la guerre ne devînt pas , comme cela n'arrive que

trop fréquemment, une cause ou un prétexte de désordre, et afin que personne ne pût s'écarter, par aucun motif, de la plus exacte discipline, dès que l'armée se fut réunie sous les drapeaux, il lui donna un ordre du jour, dont toutes les dispositions, fondées sur les principes du Coran, devaient être rigoureusement gardées. C'étaient à peu près les mêmes préceptes que ceux qu'avait recommandés à ses Arabes le successeur de Mahomet, Abu Bèkre, lorsqu'il les envoyait à la conquête des pays voisins. Émanés de la même source, ils devaient tous se ressembler: Alhakem avait seulement ajouté aux siens ce que l'expérience d'environ trois siècles faisait paraître nécessaire. Cet ordre du jour était ainsi conçu :

« La guerre contre les infidèles est pour tout
» Musulman une charge sacrée; il n'y a d'exemp-
» tion que pour les enfans de famille qui n'au-
» raient pas le consentement de leurs parens.
» Cette exemption cesse toutefois dans le cas de
» pressant danger; car le premier des devoirs,
» c'est d'accourir à la défense du pays, et à l'ap-
» pel des généraux.

» L'ennemi sera sommé d'adopter l'islamisme,
» si mieux il n'aime se soumettre aux taxes dont
» sont grevés envers nous les infidèles, dans les
» pays de notre domination. Cette sommation
» n'aura point lieu si l'ennemi est l'agresseur.

» Tout Musulman qui se retirera devant l'ennemi sera réputé lâche et transgresseur de la loi sainte , à moins qu'il n'y ait deux infidèles pour un Musulman.

» Les femmes, les enfans et les vieillards seront épargnés. Les religieux solitaires le seront aussi, sauf le cas de provocation de leur part. Le sauf-conduit accordé à un ennemi ne pourra être violé sous aucun prétexte.

» Tout le butin, distraction faite pour le gouvernement de la cinquième partie, sera partagé sur le champ de bataille. Le cavalier aura deux parts, le fantassin une seule. Quiconque sera attaché à l'armée, bien qu'il ne soit pas soldat, fût-il même d'une autre religion, aura dans le butin la part qui lui sera assignée par le général. Celui-ci aura de même le droit de distribuer les récompenses qu'il jugera convenables, à ceux qui se seront distingués par une action d'éclat.

» Le Musulman qui reconnaîtra parmi les effets soumis au partage une chose qu'il prétendra lui appartenir, en fera sa déclaration aux cadis de l'armée. Moyennant son serment, l'objet lui sera rendu, si le partage n'est pas encore fait; sinon, on lui en restituera la valeur. »

Le roi, étant arrivé à Tolède, donna une

preuve nouvelle de la protection qu'il savait accorder aux lettres. Instruit qu'un jeune cavalier de sa garde, nommé Abdalà, fils du cadi Abulwalid Junas, s'occupait à faire la collection des poésies qui avaient été composées en l'honneur des princes de la race d'Omeya, ou qui étaient leur propre ouvrage, et qu'il travaillait en outre à enrichir cette collection d'un commentaire et de documens historiques ; sachant d'ailleurs qu'Abdalà était d'une santé fort délicate, il le fit amener en sa présence, et s'adressant à Ahmed ben Nasar, capitaine de la garde, il lui dit : « Abdalà est d'une complexion trop faible » pour nous suivre dans cette expédition ; il faut » qu'il reste à Tolède, ou qu'il retourne à Cordoue. Je ne voudrais pas qu'il tombât malade, » car j'attends de lui un service bien essentiel. » J'espère, Abdalà, continua-t-il en se tournant » vers lui, que ton ouvrage ne me laissera pas » envier celui qui a été présenté, dans le même » genre, aux califes Abbassides. Retourne à Cordoue, tu travailleras plus commodément ; et » si tu préfères à ta propre maison ma maison » d'Almotilla, sur les bords du fleuve, je la mets » à ta disposition. » Abdalà rendit grâce au roi, et promit de terminer dans peu son travail : il tint parole, car il le présenta au roi, à son retour de l'expédition.

L'armée musulmane mit le siège devant la forteresse de Saint-Etienne de Gormaz. Vainement le roi de Léon envoya-t-il des troupes au secours de la place ; elles furent défaites , la forteresse prise d'assaut , la garnison égorgée , et les fortifications rasées. Le vainqueur s'empara de quelques autres places , et la campagne fut terminée par la prise de Zamore. Alhakem rentra dans Cordoue , suivi d'un grand nombre de captifs , et son armée revint chargée de butin. Ce fut en cette occasion que le peuple , excité à l'admiration et à l'enthousiasme par le spectacle du triomphe de son maître , lui décerna le surnom d'Almostanzir Bilah , qui signifiait que *Dieu l'avait secouru*. Pendant l'absence du roi , la tribu arabe de Chazarag , l'une des plus nobles et des plus anciennes de Médine , était arrivée de l'Orient à Cordoue , attirée par la réputation de ce prince , non moins que par le récit des merveilles qu'on faisait en Arabie de l'Espagne et de ses souverains. Alhakem lui donna des habitations dans la ville , et des terres dans les environs.

Peu de temps après le roi de Léon envoya des ambassadeurs offrir la paix aux Musulmans. Le roi , qui avait naturellement les inclinations pacifiques , se réjouit beaucoup de cette proposition ; il traita les envoyés avec les plus grands égards ,

et il les logea même dans son palais d'Azhara, où il leur donna toutes sortes de fêtes. Quand ils s'en retournèrent, il les combla de présents, et il fit partir avec eux un de ses wazirs, qu'il chargea de présenter au roi de Léon deux superbes chevaux couverts de riches harnais, deux épées des fabriques de Cordoue et de Tolède, et deux faucons supérieurement dressés. La paix fut bientôt conclue, et malgré les efforts de quelques malveillans, elle ne fut plus troublée en Espagne jusqu'à la mort d'Alhakem. Ces malveillans étaient principalement des seigneurs du royaume de Léon, des états de Castille, et même de la Navarre, qui étaient venus chercher à Cordoue un abri contre le ressentiment de leurs princes, excité par leur rébellion. Pour satisfaire l'ardeur de vengeance qui les dévorait, ils auraient voulu porter la guerre au cœur de leur propre patrie; le plus grand nombre des wazirs, et surtout les walis des frontières, fondant l'espoir du succès sur ces divisions intestines des chrétiens, appuyaient de tout leur crédit les propositions de ces mécontents; mais le roi se bornait à pourvoir généreusement aux besoins de ceux qui lui avaient demandé un asile, et il répondait à ses wazirs par ces paroles de la loi sainte : « Soyez » fidèles à vos conventions, car Dieu vous en » demandera compte. » Content d'avoir prouvé

An. de J. C.
965.
De l'hégire,
354.

que ce n'était point par faiblesse qu'il évitait de combattre, il sut résister constamment à toutes les instances; et, ne considérant dans la guerre que les maux réels qu'elle produit, voulant sincèrement le bonheur du peuple, il s'attacha à lui donner les véritables richesses, celles qui naissent de l'agriculture et de l'industrie; car les dépouilles enlevées à l'ennemi peuvent bien enrichir quelques individus, mais elles appauvrissent le pays qui les a gagnées, parce qu'elles se paient avec le sang du peuple. Le roi de Léon fut moins heureux qu'Alhakem; il eut souvent sa couronne à défendre contre ses propres vassaux; et le comte de Castille, Ferrand Gonzalez, fameux par ses exploits autant que par ses crimes, toujours révolté contre lui, toujours son ennemi déclaré, finit par devenir son assassin. Ce comte n'avait pu maintenir sur le trône son gendre Ordogne IV. Les vœux de la nation y avaient rappelé Sanche; et Sanche, soutenu par les armes de ses alliés, avait triomphé de l'usurpateur. Gonzalez avait été battu par le roi de Navarre, et la fortune l'avait livré lui-même à son vainqueur. Le généreux Sanche obtint sa liberté; et, trompé par ses protestations hypocrites de fidélité et de reconnaissance, il lui confia le gouvernement de tout ce qu'il possédait dans la Lusitanie depuis le Minho jusqu'au

Duero. Gonzalez ne tarda pas à se soulever ; Sanche prit les armes ; le rebelle eut recours aux soumissions et aux prières , et Sanche pardonna encore. Le perfide comte , que tant d'actes de clémence ne purent toucher , cacha sous les apparences du dévouement et du zèle la haine dont il était tourmenté. Peu de temps après il présenta au roi une pomme empoisonnée : Sanche en eut à peine mangé qu'il sentit les atteintes du mal qui l'emporta au bout de trois jours. An de J. C.
967.
De l'hégire,
356. Après la fin tragique de ce prince , Ramire III, son fils , fut proclamé par le peuple , quoiqu'il ne fût âgé que d'environ cinq ans. Sa mère , assistée d'un conseil de régence , gouverna l'état pendant sa minorité ; et le premier soin de cette princesse fut de renouveler avec Alhakem le traité de paix que Sanche avait obtenu.

Le roi de Cordoue était religieux et zélé musulman ; il voulut que la loi fût strictement observée. Ainsi il ne se contenta pas de faire construire des mosquées partout où elles manquaient , et de les pourvoir d'imans et d'alfaquis ; il veillait encore avec la plus scrupuleuse attention à ce que les préceptes du Coran ne fussent point violés. Il s'était depuis long-temps aperçu que l'usage du vin et des liqueurs spiritueuses était devenu si commun que les alfaquis eux-mêmes en buvaient publiquement. Souvent

même dans les festins et les banquets de noces on en faisait une consommation si immodérée que l'ivresse des convives en était le résultat ordinaire. Le roi, naturellement sobre, et au fond très-instruit des matières religieuses, convoqua tous ses alfaquis et tous ses docteurs, et il leur demanda d'où provenait cet abus étrange qui se faisait en Espagne de toute espèce de vins et de liqueurs enivrantes. Ils lui répondirent que, depuis le règne de Muhamad, c'était une opinion généralement reçue que les Musulmans d'Espagne, toujours en guerre avec les chrétiens, pouvaient boire du vin, parce que le vin restaure et augmente les forces du soldat; que dans tous les pays de frontière on n'avait pas là-dessus le moindre scrupule. Le roi désapprouva beaucoup cette morale relâchée, apportée en Espagne par les tribus de l'Irak. Il fit dans tous ses états les plus sévères défenses; et, afin de rendre les contraventions moins faciles, il ordonna que les deux tiers des vignes seraient arrachés sans délai, que les raisins qu'on recueillerait sur le tiers conservé seraient consommés en nature dans la saison de ce fruit, et qu'on convertirait en sirops et en confitures tout ce qui excéderait les besoins de la consommation. Il chargea de veiller à l'exécution de ces ordres le grand cadi d'Espagne, Abdelmélîc ben Mondhir,

dont il connaissait le zèle, la fermeté et la justice.

Après avoir ainsi déployé sa puissance en faveur de la religion, le roi la fit servir à protéger les savans et les poètes. Non-seulement il les récompensait de leurs travaux avec une magnificence royale, mais il les appelait auprès de lui, quand il jugeait qu'il pouvait les employer utilement au service de l'état, et il les faisait asseoir dans ses conseils. Ahmed ben Abdelmélîc de Séville, auteur d'un savant traité sur la politique des princes, et d'excellentes maximes de gouvernement, fut nommé principal cadi de Cordoue; Obeidalà, qui l'avait aidé dans la composition de ces ouvrages, reçut aussi les plus honorables distinctions. L'historien Ahmed ben Saïd el Hamdani, qui écrivit l'histoire d'Espagne, eut en partage une belle maison à Azhara. Jusuf ben Harûn el Arramédi obtint pareillement du roi un superbe logement près de l'Alcazar. C'était l'un des plus beaux génies de son temps, et il avait composé plusieurs poèmes très-estimés. Arramédi éprouva pourtant qu'il est toujours imprudent d'exciter les passions des princes, et dangereux surtout d'être leur rival, même sans le vouloir.

Avec la vaine gloire ou l'exaltation d'un poète, il se plaisait à raconter que, se promenant un

jour sur les bords du fleuve dans les jardins du palais Méruan , il rencontra une jeune esclave d'une beauté parfaite, nommée Haléwa, et qu'il eut avec elle plusieurs entrevues dans le même lieu. Dans un de nos entretiens , ajoutait-il , je lui avais demandé pour quel prix son maître voudrait la vendre , et elle m'avait répondu qu'il exigeait trois cents mitcals d'or. C'était bien peu de chose en comparaison du prix immense que l'amour lui donnait à mes yeux , c'était beaucoup pour moi qui n'avais point cette somme. Mes affaires m'appelèrent à Sar-ragosse ; je me présentai au wali Abderahman ben Muhamad , et je lui donnai une longue pièce de vers où je célébrais les charmes de la belle esclave. Le wali , à qui je fis part de mon aventure , me donna les trois cents mitcals , et je revins à Cordoue sur les ailes du désir et de l'espérance. Hélas ! je ne trouvai plus le moindre vestige de ce que je cherchais ; je me déterminai alors à quitter Cordoue. Au moment de mon départ j'allai prendre congé d'un de mes amis ; il me fit entrer dans sa maison , et au bout de quelques instans il sortit pour une affaire , me priant de l'attendre. Il y avait dans l'appartement où j'étais une femme voilée sur laquelle j'avais à peine osé jeter les yeux ; mais, aussitôt que mon ami fut sorti , cette femme , décou-

vrant son visage et s'avancant vers moi , me dit : « Est-il possible que tu ne m'aies point » reconnue ? » A ces mots je levai la tête et j'aperçus la charmante Haléwa. Je n'eus le temps de recevoir d'elle aucune explication ; mon ami rentra , elle garda le silence , et moi-même , pouvant mal contenir mon trouble et mon émotion , je feignis une indisposition subite pour avoir un prétexte de me retirer sans donner aucun soupçon à mon ami. Je soulageai ma douleur en écrivant quelques romances. Elles ont eu beaucoup de vogue ; mais , en excitant la jalousie du maître d'Haléwa , elles ont causé le malheur de cette fille et le mien.

Le roi , qui avait lu les romances et qui entendait parler d'Haléwa avec tout l'enthousiasme que la passion inspire , eut envie de voir cette femme tant célébrée par les vers d'Arramédi. Il savait que le maître d'Haléwa , Abu Ali , était très-assidu à ses devoirs de religion , et qu'il ne manquait jamais d'assister à la lecture publique qui se faisait dans les mosquées des divers passages du Coran , et au commentaire qui accompagnait cette lecture. Il choisit un jour où l'explication devait être faite par le cadi Mondhir ben Saïd , doué d'une grande facilité à s'exprimer ; et il lui fit recommander secrètement par un de ses wazirs d'allonger son discours autant qu'il

le pourrait. Le cadi obéit ; mais , s'apercevant à la fin qu'il était resté presque seul , il ajouta , dit-on , malignement ces mots : « Mon discours » a été plus long aujourd'hui qu'à l'ordinaire , » parce que je n'ai point remarqué dans mon » auditoire cette folle jeunesse qui n'aime que » les courtes cérémonies. Le roi l'occupe en ce » jour ; que Dieu lui accorde tout ce qu'il désire ! » La visite d'Alhakem à la belle Haléwa produisit les résultats qu'on pouvait en attendre , le ressentiment , la jalousie , la haine. Haléwa fut maltraitée par son maître ; celui-ci encourut la disgrâce du roi ; et le poète Arramédi , pour quelques plaintes indiscretes , fut enfermé dans une prison , où il eut tout le temps de réfléchir sur l'inconstance de la fortune et l'instabilité de la faveur des rois.

Arramédi trouva dans sa prison un compagnon de misère ; c'était Aben Férag de Jaën , dont la réputation égalait celle des plus grands poètes de l'Arabie. Il avait compilé , sous le titre de *Jardins* , un grand nombre de vers , et il avait reçu du roi de grandes récompenses pour cette précieuse collection , que les savans de l'Orient et de l'Occident préféraient au recueil du même genre d'Abi Bécir d'Ispahan , appelé *les Fleurs*. On ne dit pas comment , après avoir joui plusieurs années de l'amitié et de la pro-

tection d'Alhakem , il s'était attiré la colère de ce prince ; il fallait même qu'il lui eût donné quelque sujet grave de mécontentement , puisque , moins heureux qu'Arramédi , qui obtint sa liberté pour prix des vers qu'il avait faits à la louange du prince Hixêm , quand le roi le déclara son successeur , il ne reçut point la même grâce , quoiqu'il eût aussi employé son talent à chanter cet événement.

Il serait trop long de citer tous les poètes et tous les savans que Cordoue renfermait à cette époque dans son sein ; il suffira de dire que , durant tout le temps que les Arabes ont dominé sur l'Espagne , jamais les lettres ne jetèrent autant d'éclat que sous le règne d'Alhakem. Ce n'était pas seulement dans la capitale que les lumières se rencontraient : Séville , Badajoz , Guadálaxara , pouvaient citer aussi des noms illustres. On vit même dans ce temps des hommes qui , cultivant les lettres pour elles-mêmes , loin de faire servir leurs talens à leur fortune , firent à l'amour de l'étude les plus éclatans sacrifices : tel fut Abu Walid Jonas ben Abdala. Il avait voyagé en Egypte et parcouru l'Orient en observateur judicieux et profond ; et , comme il joignait à ses vastes connaissances un grand fonds de probité , il avait été élu cadî de Badajoz ; le roi l'appela à Cordoue. Abu Walid fut contraint

d'obéir à l'invitation de son maître ; mais , au bout de quelques jours , il lui demanda , pour toute grâce , la permission de se retirer dans une maison solitaire qu'il possédait dans l'Algarbe , afin de pouvoir se livrer tout entier à l'étude et à la composition de ses ouvrages.

Tous ces savans , ces historiens , ces poètes , formaient des espèces d'académies , dont le but était d'augmenter la masse des lumières par le choc des discussions et la réunion de tous les efforts : chacun y apportait ses connaissances et le produit de ses recherches particulières ; et comme tous les travaux se dirigeaient vers un résultat commun , et que d'ordinaire les idées s'agrandissent et se perfectionnent par la circulation , il s'ensuivait de ces associations de grands progrès pour les sciences. Cordoue possédait plusieurs de ces académies. On a vu qu'Alhakem en avait fondé une dans le palais Méruan ; d'autres s'élevèrent sur le modèle de celle-là. Séville , Tolède , rivalisaient avec la capitale ; on citait surtout celle de Tolède , dont Ahmed ben Saïd el Ançari , savant alfaqui , était le fondateur. Quarante savans de Tolède , de Calatrava , et des lieux voisins , se réunissaient tous les ans chez lui dans les trois mois de novembre , de décembre et de janvier. Ahmed leur avait destiné un grand salon , dont le pavé était

couvert de tapis de laine et de soie et de coussins de la même matière. Les murailles étaient également tendues d'étoffes artistement travaillées. Au milieu de l'appartement il y avait un grand poêle, autour duquel ils s'asseyaient. A l'ouverture de la séance on faisait la lecture de quelque chapitre du Coran, qui devenait le texte des conférences : ensuite on lisait des vers, ou on traitait de quelque objet scientifique ; cela terminé, on leur distribuait des parfums et des aromes, et on leur donnait à laver avec de l'eau de rose ; puis on leur servait un repas abondant. Le généreux Ahmed eut une fin tragique. Le roi, instruit de son mérite, l'avait nommé préfet ou intendant de Tolède. Le cadi Yaïx ben Muhamad, jaloux de sa réputation ou envieux de cette faveur, le fit assassiner suivant les uns, empoisonner suivant les autres.

Le goût des lettres s'était répandu dans toutes les classes, parce qu'il était recommandé par l'exemple du prince, protégé par sa puissance, et récompensé par sa générosité. Les connaissances, l'érudition, le talent, étaient toujours un moyen de fortune ; et les riches, courtisans attentifs à imiter leur maître, ne laissaient passer aucune occasion de favoriser les savans et les artistes, qui profitaient de la direction que le désir de plaire au roi donnait à leurs vues ambi-

tieuses. On raconte du cadi de Cordoue, Aben Sélîm, homme de mœurs austères, qu'étant sorti un jour à cheval de la ville et se trouvant surpris par un orage, il entra dans la maison d'Aben Safaran, qui demeurait à la campagne sur les bords du fleuve; il y trouva une jeune fille de Cordoue, occupée à chanter, avec la plus belle voix du monde, des versets du Coran (1). Le cadi émerveillé demeura quelque temps chez Aben Safaran, et lorsqu'il partit il laissa sur le siège qu'on lui avait donné une bourse remplie de pièces d'or.

Les lettres, et la poésie surtout, étaient tellement en honneur, que les femmes même en faisaient leurs délices au fond de la retraite, d'où elles disputaient souvent le prix du génie. On citait parmi elles Lobna, qui réunissait à une très-grande beauté des connaissances si

(1) Les Musulmans divisent le Coran en 114 *suras* ou chapitres d'une longueur très-inégale; chaque *sura* se sous-divise en *hizbes* ou sections, et les *hizbes* en *axaras*, ou stances de dix vers. Chaque chapitre porte en tête le nombre de vers qu'il renferme et le lieu de sa publication. On appelle le Coran *tanzil*, descendu du ciel. C'est pour cela qu'il est la lecture par excellence, et que l'on regarde comme un éminent personnage le moeri ou lecteur du Coran dans les mosquées.

étendues, que le roi l'avait choisie pour tenir sa correspondance particulière; Fatime, fille d'un officier du palais, renommée à cause de sa belle écriture, dont le travail consistait à transcrire des livres pour la bibliothèque du roi; Aïxa, fille d'Ahmed de Cordoue, douée d'autant de talens qu'elle avait de charmes, laquelle composa les éloges des rois et des princes contemporains, se fit un nom par ses vers et son éloquence, et mit tout son luxe à former une riche collection de livres; Cadiga, fille de Giafar ben Noseïr, célèbre par ses chansons, qu'elle chantait elle-même; Mariêm, fille d'Apu Jacûb, laquelle faisait dans Séville un cours public de poésie et de littérature; Redhiya, surnommée l'heureuse étoile, affranchie d'Abderahman, et qui faisait par ses vers l'admiration de son siècle. Après la mort d'Alhakem, à qui son père l'avait cédée, elle parcourut l'Orient, et recueillit partout des lauriers et des récompenses.

Le roi n'était pas seulement le juste appréciateur du mérite des autres, il en avait beaucoup lui-même; et, comme l'étude de la poésie entraînait pour lors dans le plan général de l'éducation, il s'était exercé dès son enfance sur toutes sortes de sujets, et plusieurs pièces de vers de sa composition ont été conservées. Un prince ami des lettres ne pouvait pas négliger l'éducation de

son fils ; il lui avait donné les meilleurs maîtres : Abu Bécrid el Subeidi, auteur très-savant de plusieurs ouvrages estimés ; Alcasim aben Asbag, versé dans la connaissance de l'histoire, et Muhammad ben Châteb, d'une érudition profonde. Lui-même travaillait à former le jugement d'Hixêm par d'excellentes leçons de morale et de politique, qu'il terminait toujours ainsi : « Ne » fais jamais la guerre sans nécessité ; c'est par » la paix que tu donneras le bonheur à tes peuples. Quelle gloire que celle qui consiste à envahir des provinces, à ruiner des villes, à porter la désolation et la mort jusqu'aux extrémités de la terre ! Ah ! ne te laisse point éblouir par les fausses maximes de l'ambition et de l'orgueil. Avec la modération et la justice tu seras constamment heureux, et tu arriveras sans remords au terme de ta carrière. » Malheureusement la nature avait peu fait pour ce prince que sa naissance et le choix de son père destinaient à l'empire ; il manquait d'énergie et de vigueur, et la faiblesse de son caractère semblait l'avoir condamné à vivre sous la tutelle de ses ministres.

Persuadé que c'est dans la paix que s'affermissent les bases du bonheur public, Alhakem sut la maintenir dans tous ses états ; et il employa les longs loisirs qu'elle lui laissait à faire

des améliorations dans les branches diverses de l'industrie , et à élargir les canaux qui répandent la prospérité sur les peuples. Il commença par faire le recensement (1) de ses sujets ; et , pour mettre les produits du sol en rapport avec les besoins de la population , il fit les plus grands efforts pour fomentier l'agriculture, et accroître par l'arrosage la fertilité de la terre. Ce fut principalement par ses soins que Grenade , Murcie , Valence et l'Aragon virent les eaux serpenter par de nombreux aquéducs au milieu de leurs plaines, long-temps dévorées par la sécheresse ; il fit pareillement des plantations considérables partout où le terrain parut propre à les recevoir. La charrue du laboureur sillonna le penchant même des montagnes , et les mines (2) qu'elles renfer-

(1) Il y avait alors en Espagne six villes capitales, quatre-vingts cités, trois cents villes du troisième ordre, et un nombre infini de bourgades , de villages et de hameaux. On dit qu'il y avait à Cordoue deux cent mille maisons, six cents mosquées, cinquante hospices, quatre-vingts écoles publiques, neuf cents bains publics. Le nombre des maisons paraît très-exagéré, quoique cette ville ait renfermé un million d'habitans.

(2) Il y en avait de très-riches à Jaën et vers les sources du Tage, à ce que disent les auteurs arabes. Béja et Malaga avaient des carrières de rubis ; on pêchait le

maient dans leur sein furent habilement exploitées. Aussi l'on disait d'Alhakem qu'il avait changé la lance et l'épée en socs de charrue, et transformé les Musulmans, de guerriers inquiets et farouches, en cultivateurs paisibles et en pasteurs. Les plus illustres personnages, les plus élevés en dignité, se plaisaient à cultiver leurs jardins de leurs propres mains, et à respirer un air frais et embaumé, sous un ombrage qu'ils avaient créé eux-mêmes. Aux approches du printemps, la campagne se peuplait d'habitans nombreux aux dépens des villes, tandis que beaucoup de villageois, adonnés à l'entretien des troupeaux, menaient la vie errante de leurs ancêtres; et se transportaient avec leurs tentes d'une province à l'autre, suivant les saisons et les climats (1), et cherchant d'abondans pâturages.

corail sur les côtes de l'Andalousie, et l'on trouvait des perles sur celles de Tarragone. Toutes ces mines étaient exploitées pour le compte du roi, hors un petit nombre qui appartenaient à de simples particuliers. Ces mines, que les Romains ont connues, existent peut-être encore, mais on en a perdu les vestiges; il en est de même de la pêche du corail et des perles.

(1) Ces Arabes voyageurs s'appelaient *moūdinos*; et il est possible, dit M. Conde, que ce mot altéré ou cor-

Alhakem ne se contentait pas d'encourager l'agriculture pour la rendre plus florissante ; il excitait également l'industrie manufacturière et le commerce. Afin de faciliter les communications , il bâtit des ponts , et il ouvrit plusieurs routes , sur lesquelles il fit construire des hôtelleries pour les voyageurs. Il ne se montra pas moins zélé pour l'exacte administration de la justice , et il s'attacha constamment à ne la confier qu'à des mains intègres. On pourra juger par le trait suivant qu'il savait faire de bons choix , et que les juges qu'il instituait étaient dignes d'occuper une place , qui compte , parmi ses privilèges , celui de disposer de la fortune et de la vie des citoyens. On raconte de lui que , voulant ajouter un pavillon à ses jardins d'Azahra , il fit proposer au propriétaire d'un champ voisin de le lui vendre. Sur le refus de celui-ci , les agens du prince s'étaient emparés de force de ce champ , et le pavillon fut construit. Le propriétaire dépossédé s'alla plaindre au cadi de Cordoue. Abu Bécrid ben Wéfîd , l'un des wazîrs du cadi , persuadé qu'il n'était pas plus permis au souve-

rompu par le mélange de ces Arabes avec les naturels , ait produit celui de *mérinos* , que l'on donne aux troupeaux de la péninsule , qui conservent la coutume de la parcourir périodiquement du nord au midi.

rain qu'au dernier de ses sujets de s'approprier le bien d'autrui, se rendit sur-le-champ à Azahra, où le roi se trouvait; et s'avancant jusqu'au pavillon avec sa monture et un sac vide, il s'approcha d'Alhakem, et lui demanda la permission de remplir de terre le sac qu'il portait. Le prince surpris la lui accorda. Quand le sac fut plein, le cadi pria le roi de lui aider à le placer sur sa monture. Alhakem voulut bien se prêter au désir du cadi, le regardant comme un badinage; mais le sac était si pesant qu'il put à peine le soulever: « Prince des fidèles, lui dit alors Abu Bécri » d'un ton austère, ce sac que tu ne peux porter » ne contient qu'une bien petite partie du champ » que tu as usurpé; comment soutiendras-tu le » poids de ce champ tout entier, lorsqu'il te » faudra comparaître devant le juge suprême? » Alhakem rendit grâce au cadi de la leçon sublime qu'il venait d'en recevoir, et le champ fut restitué à son maître, qui eut de plus le pavillon avec tout ce qu'il contenait, à titre de dédommagement de la privation qu'il avait momentanément éprouvée.

Cependant l'Afrique ne jouissait pas de la paix qui régnait en Espagne. Alhasan ben Kénuz, émir de Biserte, s'était emparé de toutes les provinces d'Almagreb, à l'aide de la cavalerie andalouse; et il les possédait au nom d'Alhakem,

moins par fidélité que par crainte. Balkin bei Zeïri, scheick de Zanhaga, avait rassemblé une armée nombreuse qu'excitait le désir de venger d'anciennes défaites, et il s'était jeté à l'improviste sur les provinces occidentales, portant avec lui le fer et la flamme. Les walis de ces contrées furent constamment battus durant trois années consécutives, jusqu'à ce que le wali de Salé, Giafar ben Ali, vainquit les ennemis en bataille rangée, et tua leur chef de sa main; c'était Jusuf Zeïri père de Balkin. Cette victoire inespérée, qui relevait l'honneur des armes andalouses, produisit à Cordoue la plus vive sensation; mais en Afrique les scheiks zénètes, craignant le ressentiment et les vengeance de Balkin, résolurent de s'emparer de la personne de Giafar, et d'acheter leur sûreté en le livrant au scheik de Zanhaga. Giafar n'eut que le temps de se sauver en Espagne, où il fut honorablement accueilli par le roi, qui le fit son hagib. Balkin, qui n'osait pas encore se déclarer indépendant, avait proclamé dans tous les pays conquis le calife des fatimites, Maad ben Ysmâïl, sultan d'Égypte, comme l'avait fait quelques années auparavant Gehwar el Rumi. Dans ces circonstances l'émir Alhasan, oubliant tout à coup ses sermens et ses devoirs, reconnut dans ses états le même Maad, et s'unissant à Balkin, il tourna ses armes contre

An de J. C.
968.
De l'hégire,
357.

An de J. C.
972.
De l'hégire,
361.

les Andalous. Justement irrité de la trahison d'Alhasan, Alhakem ordonna des levées de troupes, et il prépara une puissante armée, pour l'envoyer contre le rebelle, et son allié Balkin. Il en confia le commandement au wali Muhamad

An de J. C. 973.
De l'hégire, 362.
ben Alcasim. A peine ces troupes étaient-elles débarquées sur les rivages de l'Afrique, qu'elles eurent à soutenir le choc des hordes bérébères, qu'Alhasan avait rassemblées de toutes parts. Après une vive résistance, les Andalous furent obligés de plier, et de se retirer sous les murs de Tanger et de Ceuta, laissant le champ de bataille couvert de morts, et parmi eux leur général Muhamad.

La nouvelle de ce désastre étant parvenue à Cordoue, le roi ne songea qu'à le réparer; il envoya une seconde armée sous les ordres de Galib, surnommé Saïb Garuba, officier plein d'expérience et de courage. En prenant congé du roi, il en reçut cet avis: « Tu as de la valeur » et des talens, tu vas donc vaincre, ou périr sur » le sol de l'Afrique; mais souviens-toi que pour » avoir de bons soldats, il ne faut pas leur épargner » les récompenses. » Alhasan conçut alors des craintes sérieuses; il quitta Biserte, en fit sortir sa famille, ses femmes et ses trésors, qu'il alla renfermer dans la forteresse d'Anosor, bâtie sur la pointe d'un rocher appelé le rocher des Aigles,

laquelle passait pour inexpugnable. Il tenta cependant de s'opposer au débarquement de Galib, et pendant quelque temps la fortune se montra indécise ; mais Galib eut recours aux négociations ; un grand nombre de scheiks, gagnés par de riches présens, quittèrent successivement le parti d'Alhasan ; plusieurs même passèrent dans le camp de Galib avec leurs troupes. Alhasan, se voyant presque seul, fut obligé de prendre la fuite, et il courut chercher un asile dans sa forteresse d'Anosor. Galib le poursuivit avec toute sa cavalerie, et le reste de l'armée l'ayant bientôt rejoint, la forteresse fut étroitement bloquée, et l'on parvint à priver d'eau les assiégés.

Il y avait dans l'armée de Galib des hommes superstitieux et livrés à toutes les erreurs de l'astrologie ; ils répandirent le bruit que si la forteresse ne s'était point rendue dans un délai déterminé, toute l'armée périrait, depuis le général jusqu'au dernier soldat. Galib, qui voyait s'avancer le terme que les astrologues avaient marqué, se disposait à tenter les chances meurtrières d'un assaut, lorsque Alhasan, réduit à la dernière extrémité, offrit de capituler. Galib accepta cette offre, mais il exigea d'Alhasan qu'il se remît en son pouvoir, avec ses trésors et sa famille. Alhasan dut souscrire à ces deux conditions, et le même jour Galib prit possession

de la forteresse. Les rebelles, se trouvant sans chef, ne firent pas une longue résistance ; tout le pays d'Almagreb rentra dans la soumission, et les scheiks de Zanhaga furent expulsés. Galib se rendit ensuite maître de Fez, où il plaça de nouveaux gouverneurs ; et après avoir pourvu à la sûreté de toutes les places, il reprit la route de l'Espagne avec l'émir Alhasan et un grand nombre d'individus de la famille d'Edris, qu'il emmenait comme otages de la fidélité des al-

An de J. C. caïdes et de l'obéissance des habitans. Il tra-

^{973.}
De l'hégire, versa heureusement le détroit, et débarqua à
^{363.} Algéciras, d'où il écrivit au roi Alhakem, le priant de ratifier les promesses qu'il avait faites à Alhasan. Le roi lui envoya sur-le-champ des courriers, avec des lettres qui contenaient approbation entière de la capitulation ; et lorsqu'il sut que Galib était près de Cordoue, il envoya au-devant de lui le capitaine de ses gardes, avec plusieurs personnages de marque ; il monta lui-même à cheval, et, suivi de ses principaux offi-

An de J. C. ciers, il alla à la rencontre de Galib.

^{974.}
De l'hégire, Dès qu'Alhasan eut aperçu le roi, il mit pied
^{364.} à terre, et courut se prosterner devant lui ; mais le roi le releva avec bonté, le fit monter à cheval, et le plaçant à ses côtés, il entra avec lui dans Cordoue, au milieu d'un concours innombrable de peuple. Le roi lui assigna pour de-

meure le palais Mogueiz , et pourvut à sa dépense avec tant de magnificence et de générosité , que beaucoup de cavaliers de la suite de l'émir demandèrent à rester au service d'Alhakem ; mais Alhasan ne pouvait se plaire à Cordoue ; son cœur , dévoré de souvenirs amers et d'ambitieux désirs , regrettait ses grandeurs passées. Il demanda au roi la permission de retourner en Afrique ; Alhakem ne l'accorda qu'à regret , et contre l'avis de ses wasirs ; ce ne fut même que sous la promesse que fit Alhasan de ne point séjourner dans les provinces d'Almagreb. Alhasan s'embarqua à Almería sur des vaisseaux qui le transportèrent à Tunis , d'où il passa en Égypte , à la cour de Nazar , fils et successeur de Maad ben Ysmail , lequel lui fit un accueil très-favorable. Nazar écrivit à cette occasion au roi Alhakem une lettre pleine d'arrogance , où il le traitait d'usurpateur d'Almagreb , et le menaçait de tout l'effort de ses armes. Alhasan , avant de quitter Cordoue , fut contraint de livrer au roi un morceau d'ambre extrêmement précieux. Alhakem le fit placer parmi les bijoux de la couronne , et il y est resté jusqu'à la fin de sa dynastie. Alhasan , qui était très-avare , ne put de bien long-temps se consoler de cette perte.

Après l'heureuse issue de la guerre d'Afrique , Alhakem ne voulut plus s'occuper que d'assurer

An de J. C
975.
De l'hégire,
365.

504 HISTOIRE DE LA DOMINATION DES ARABES.

le bonheur de ses peuples ; mais , par un malheur qui n'est que trop commun aux excellens princes , la mort vint le-surprendre au milieu de ces doux et utiles travaux ; et quoiqu'il fût encore d'un âge peu avancé , ayant à peine atteint sa soixante-troisième année , la nation le perdit après un règne de quinze ans et demi. Il emporta des regrets universels , et les larmes de ses sujets furent la meilleure apologie de ses vertus.

An de J. C.

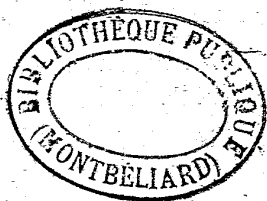
976.

De l'hégire,

366.

2^e de safer.

FIN DU PREMIER VOLUME.



HISTOIRE
DE
LA DOMINATION
des Arabes et des Maures
EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL,

DEPUIS L'INVASION DE CES PEUPLES JUSQU'À LEUR
EXPULSION DÉFINITIVE ;

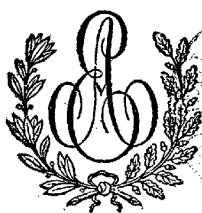
Rédigée sur l'histoire traduite de l'arabe en espagnol

DE M. JOSEPH CONDE,

Membre de plusieurs sociétés savantes, bibliothécaire de l'Escurial,
de l'Académie d'histoire, etc.

Par M. De Marles.

TOME II.



Paris,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE,

RUE MAZARINE, N° 30.

1825.

CET OUVRAGE SE TROUVE,

A BRUXELLES, chez BRUNET et Charles FRUGER, Libraires, rue de la Madelaine.

Autres Ouvrages chez les mêmes :

MÉMOIRES, SOUVENIRS ET ANECDOTES, par M. le comte de Ségur, de l'Académie française, 1^{er} vol. in-8, sur papier satiné des Vosges, orné du portrait de l'auteur et d'un facsimilé de son écriture. (L'ouvrage aura 3 vol. qui seront publiés successivement) 7 50

LE MEXIQUE EN 1823, ou Tableau physique, moral et politique de la Nouvelle-Espagne; contenant des notions exactes et pour la plupart inconnues en Europe, sur sa situation actuelle, ses productions naturelles, son état social, ses manufactures, commerce, agriculture etc.; suivi d'un appendice de documens officiels publiés par le ministère anglais en juin dernier, sur cette intéressante contrée; son industrie, ses arts, etc., etc.; et la nécessité de reconnaître son indépendance. Accompagné d'un atlas de vingt planches, composé de deux plans de la ville de Mexico; le premier, dressé par ordre de Montézuma, pour Fernand Cortez; et le deuxième représentant cette capitale telle qu'elle est aujourd'hui; les vues des principales cités du pays; les costumes, les antiquités, etc., etc., dessinés sur les lieux mêmes par M. Bulloch, auteur de la Narration, et propriétaire du musée Mexicain formé par lui au Mexique, et maintenant établi à Londres. Traduit de l'Anglais par M.***, avec un avant-propos et des notes par Sir John Byerley, 2 vol. in-8, avec l'atlas et les costumes coloriés. Prix. 20 0

MÉMOIRES SUR LA VIE ET LE SIÈCLE DE SALVATOR ROSA, par lady Morgan, traduit par le traducteur de *l'Italie*, du même auteur, et par M.***, 2 vol. in-8 avec un portrait. 12 0

Le même, 2 vol. in-12. Prix. 6 0

Cet ouvrage brille à la fois par un style toujours pur, correct et élégant, quoique vigoureux. Il est rempli d'observations fines et judicieuses. — Les Mémoires de Salvator Rosa, dans lesquels figurent les plus grands personnages, offrent une narration pleine d'intérêt.

SOUVENIRS (mes) de 1814 — 1815, par M.***, 1 vol. in-8.

Prix. 5 0

Cet ouvrage, rempli d'anecdotes piquantes et curieuses, est relatif aux événemens de l'époque. — Rien n'est plus attachant que la lecture de cet opuscule composé par un fonctionnaire français, à la fois acteur et témoin des faits qu'il raconte.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON.

HISTOIRE
DE LA DOMINATION
DÈS
ARABES EN ESPAGNE.

SUITE
DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ALHAKEM laissa la couronne à Hixêm, son fils unique, âgé d'environ onze ans; ce prince, malgré sa jeunesse, fut proclamé solennellement, trois jours après la mort de son père, au milieu d'une assemblée générale des walis, des cadis et des wasirs. Hixêm reçut le nom de El Muyad Bilah,

qui signifie *protégé de Dieu*. Giafar ben Othman présidait à la cérémonie en sa qualité d'hagib, et la tutelle du roi fut confiée à sa mère Sobeiha (1), depuis dix ans maîtresse des affaires par l'ascendant qu'elle avait su prendre sur l'esprit d'Alhakem. Elle avait été digne au surplus de la confiance du roi par ses lumières et par sa prudence, et elle avait toujours fait un noble usage de l'autorité dont elle jouissait. Comme elle avait beaucoup de créatures parmi les wazirs du palais, elle conserva son crédit sans opposition, et elle ne tarda pas à le montrer d'une manière éclatante aux dépens de l'hagib Giafar.

Elle avait pour secrétaire un homme à qui

(1) Les Arabes donnaient toujours à leurs filles des noms significatifs, qu'ils empruntaient aux grâces, aux vertus ou à la nature. Sobeiha veut dire *aurore*, Redhiya *douce et agréable*, Nocima *gracieuse*, Zahra *fleur*, Saïda *heureuse*, Amina *fidèle*, Selima *pacifique*, Zahira *fleurie*, Safia *choisie et pure*, Naziha *délicieuse*, Kinza *trésor*, Kethira *féconde*, Maliha *belle*, Lobna *blanche comme le lait*, Lulu *perle*, etc. Parmi les Arabes d'Espagne, le huitième jour qui suivait la naissance d'un enfant était l'époque d'une fête de famille, qui se terminait par l'imposition d'un nom au nouveau-né. L'aïeul ou le père, après avoir invoqué Alà, disait ce nom à l'oreille de l'enfant, puis il le répétait aux assistans, et après la cérémonie on faisait des largesses aux pauvres.

ses grandes qualités avaient mérité l'estime du roi et l'entier dévouement de sa maîtresse. Il avait donné à la guerre des preuves de sa valeur et de ses talens militaires , il en avait donné au conseil d'habileté et de prudence. Des dehors prévenans , des manières affables relevaient l'éclat de son mérite , de sorte qu'il était généralement aimé et respecté , non-seulement par la noblesse et le peuple de Cordoue , mais encore par les wazirs de la cour et les walis des provinces. Cet homme s'appelait Muhamad ben Abdala ben Abi Amèr. Il était né l'an 327 de l'hégire , à Toro , village de l'Andalousie , aux environs d'Algéciras ; et jeune encore , il vint à Cordoue , où il fit de brillantes études. Ses succès l'ayant fait distinguer , Sobeiha en fit son secrétaire , puis son intendant , et lui donna une confiance sans bornes. Après la mort d'Alhakem , Sobeiha crut devoir mettre en ses mains les rênes du gouvernement , et la nation entière applaudit à son choix , hormis l'hagib Giafar et ses enfans , qui regardèrent l'élévation de Muhamad comme un acte d'ingratitude envers d'anciens serviteurs , et qui n'osèrent pourtant faire éclater trop ouvertement leurs murmures.

Hixèm , porté par son naturel au plaisir et à la paresse , n'annonçait aucune de ces qualités qui font les grands princes , soit dans la paix

soit dans la guerre. Livré tout entier aux amusemens de son âge, il passait sa vie entouré de jeunes esclaves, compagnons ou instrumens de ses jeux, et il ne sortait jamais du palais ou des jardins; on l'y tenait pour ainsi dire enfermé sans le laisser communiquer avec personne. Sabâr, le Persan, qui, en sa qualité de wali de Mérida, était venu à Cordoue pour assister au couronnement, ne put réussir à lui parler ni même à le voir. Sobeiha, d'accord avec Muhammad, allégua divers prétextes pour se dispenser de lui montrer le prince.

Cependant Muhammad s'attachait à gagner l'amitié des grands et la faveur du peuple en distribuant à propos des honneurs et des récompenses, en s'offrant à tous sous l'extérieur le plus doux, en accueillant avec bienveillance les savans qui pouvaient exercer de l'influence sur l'opinion, en imposant les liens de la reconnaissance à tous ceux qui jouissaient de quelque crédit. Voulant signaler par des actions d'éclat les commencemens de son ministère, n'ignorant pas d'ailleurs que beaucoup de Musulmans, emportés par un zèle voisin du fanatisme, reprochaient en secret au roi Alhakem la condescendance dont il avait usé envers les chrétiens et la longue paix qu'il leur avait accordée, il annonça une expédition prochaine contre le roi

de Léon, convoqua les troupes, avertit les walis des frontières, manifesta hautement l'intention de conquérir l'Espagne entière, et jura aux chrétiens haine et guerre éternelles. Pour n'être point troublé dans l'exécution de ses projets, il commença par pacifier l'Afrique en concluant un traité avec Balkin-ben Zeïri de Zanhaga, qui venait de recommencer une guerre où s'était déjà versé tant de sang, où tant de trésors avaient été prodigués. L'hagib Giafar et ses partisans saisirent cette occasion de blâmer l'administration de Muhamad, qui faisait la paix avec les anciens ennemis d'Alhakem, et déclarait la guerre aux chrétiens, qui depuis tant d'années demeuraient fidèles à leurs conventions. Muhamad méprisa ces plaintes, et n'en persévéra pas moins dans ses desseins avec une opiniâtreté qui le porta même jusqu'à l'injustice. Il avait reçu de Giafar ben Aly (1), gouverneur d'une place d'Afrique que les Bérébères tenaient bloquée, des lettres qui lui annonçaient que cette place

(1) Ce Giafar avait été élevé par Alhakem à l'emploi d'hagib, en récompense des services qu'il avait rendus dans une expédition contre Jusuf Zeïri, père de Balkin. Quelque temps après il avait été renvoyé en Afrique, et remplacé au ministère par Giafar ben Othman, qui était de la même famille.

serait forcée à se rendre, faute de moyens de défense, si elle n'était secourue à temps. Muhammad, qui avait déjà négocié avec Balkin, ne s'occupa nullement de la demande de Giafar; celui-ci fut contraint de capituler. Cette capitulation inévitable devint le prétexte de la disgrâce du wali et de sa famille; et ce fut ainsi qu'en sacrifiant des innocens, Muhammad crut se sauver du reproche qu'il était, par sa négligence, la principale cause de ce malheur. L'infortuné Giafar fut jeté dans une prison dès son arrivée à Cordoue. Il n'y demeura pas longtemps dans l'attente du sort qui lui était destiné; et Muhammad lui fit trancher la tête qu'il envoya comme un don précieux à son allié Balkin, préluant ainsi aux persécutions qu'il devait faire éprouver aux amis et aux parens de la victime. Mais, tandis qu'il se montrait si sévère envers Giafar, il se piquait dans toutes les autres occasions de générosité et de clémence. Abdelméléc ben Mondhar avait été frappé d'une sentence de mort pour des délits de jeunesse qui ne méritaient pas un si terrible châtimement. Muhammad révoqua la sentence, et il gagna, dans les partisans d'Aben Mondhar, autant d'amis que le supplice de Giafar lui en avait fait perdre.

An de J. C.

Muhammad ne tarda pas à partir pour les fron-

^{977.}
De l'hégire,
367.

tières, afin de reconnaître par lui-même l'état

des places et des provinces, et de hâter par sa présence les préparatifs de la guerre. Il commença sa tournée du côté de l'orient, remonta l'Ebre jusqu'à Sarragosse, et laissa partout l'ordre de lever des troupes; descendant ensuite vers le pays qu'arrose le Duero, il se mit à la tête de celles de Mérida et de la Lusitanie, qui s'y étaient déjà rassemblées, et il entra dans la Galice, où il exerça les plus grands ravages sans trouver de résistance, tant cette attaque avait été imprévue. Il revint à Cordoue avec beaucoup de butin, et un grand nombre de prisonniers qui furent réduits à l'esclavage. Le succès de cette première expédition réveilla l'ardeur martiale des Musulmans, presque éteinte au milieu des douceurs d'une longue paix; et il n'eut pas de peine à réunir une armée considérable, que vinrent grossir encore les troupes africaines qu'envoyait Balkin ben Zeïri, conformément aux clauses de son traité avec Muhamad.

Ce fut dans ce temps que se terminèrent les travaux immenses destinés à conduire à Ecija les eaux du Guadalquivir. Une inscription (1) gravée

(1) Elle était conçue en ces termes : « Au nom du Dieu » clément et miséricordieux. La princesse, mère du chef » des croyans, Hixêm, favorisé de Dieu, fils d'Alha-

sur le marbre fut placée sur le front de la muraille qui soutenait l'aqueduc.

An de J. C. 978.
De l'hégire, 368. La seconde entrée de Muhamad dans la Galice ne fut pour lui qu'une occasion nouvelle de victoires et de succès. Les chrétiens ne purent s'opposer à la marche d'une armée qu'animait l'espoir du pillage plus encore que le zèle religieux ; ils furent enfoncés, poursuivis , et un nombre infini de prisonniers tomba au pouvoir du vainqueur, qui les fit servir à orner son triomphe lorsqu'il rentra dans Cordoue. Ce fut en cette occasion qu'il reçut par acclamation le surnom d'*Almanzor* (1) ; on le salua pareillement du titre auguste de soutien de l'honneur national ; et il ne prouva que trop dans la suite, aux dépens des princes chrétiens, qu'il méritait ce tribut de la reconnaissance publique. Tout le butin fut distribué aux soldats à l'exception du quint appartenant au trésor, et sauf le droit de préférence qu'un long usage accordait aux prin-

» kem, a fait construire cet aqueduc. Que Dieu protège
 » la mère et le fils ! qu'il donne à la princesse les récom-
 » penses qu'elle mérite ! L'ouvrage a été terminé par les
 » soins d'Ahmed ben Abdala, cadi de la province d'Eciija
 » et Carmona, durant la seconde lune de rébie de l'an 367
 » de l'hégire. »

(1) Almanzor signifie victorieux, heureux vainqueur.

cipaux chefs de l'armée, sur les esclaves de l'un et de l'autre sexe et sur les troupeaux. Il fit aussi revivre l'ancienne coutume de donner un banquet aux soldats après la victoire, et il visita tous les groupes, appelant chaque soldat par son nom, lui adressant des choses flatteuses, invitant même à sa propre table ceux qui s'étaient le plus distingués, et les traitant avec les plus grands honneurs.

On dit que, depuis l'époque de sa première incursion en Galice, Muhamad Almanzor contracta l'habitude de faire secouer la poussière dont ses habits étaient couverts toutes les fois qu'il rentrait sous sa tente après le combat, et que cette poussière, soigneusement recueillie, était conservée dans une caisse qui le suivait durant tout le cours de ses expéditions; il la destinait à couvrir et environner son cercueil.

A peine Almanzor eut-il pris quelques jours de repos qu'il se rendit à Tarragonne. Là, ayant rassemblé toutes les troupes de la frontière, il les conduisit dans le pays voisin, qu'il ravagea, et il porta la terreur jusque sous les murs de Barcelone. Il récompensa les soldats avec tant de profusion et de libéralité, que l'officier chargé de recevoir le quint appartenant au roi ne retira que fort peu de chose. Aussi l'hagib Giafar, qui était préfet du trésor, laissa échapper ce propos,

que si les expéditions de l'hagib Muhamad lui rapportaient beaucoup de gloire, au dire de ses amis, elles donnaient fort peu de profit à l'état, auquel elles coûtaient beaucoup de soldats et de cavaliers; et là dessus il se mit à vanter la sage conduite du roi Alhakem. Ces paroles, dictées par l'inimitié ou par une imprudente franchise, ne manquèrent pas de parvenir à la connaissance d'Almanzor; et, comme il était alors extrêmement dangereux de se déclarer contre lui ou même de ne pas lui paraître entièrement dévoué, Giafar ne tarda pas à recevoir l'ordre de se constituer prisonnier dans une des tours de Cordoue; privé successivement de tous ses emplois, il eut encore la douleur de voir ses biens confisqués. On assure qu'Almanzor ne borna pas là sa vengeance, et que trois ans après il le fit périr; d'autres prétendent que Giafar mourut de chagrin.

Un événement sinistre venait de se passer dans Cordoue. Maron ben Abderahman, arrière-petit-fils du roi Abderahman Anasir, âgé d'environ seize ans, et déjà très-renommé pour son érudition et son talent pour la poésie, avait eu le malheur de tuer son père, bien qu'involontairement; voici à quelle occasion. Il avait été élevé dès son enfance avec une jeune fille qui devait le jour à une esclave d'Abderahman son

père. Ils s'étaient d'abord aimés comme des enfans peuvent s'aimer ; mais le sentiment qui les unissait, croissant avec l'âge , était devenu une passion violente. Abderahman l'ignorait , et il ne s'aperçut qu'un peu tard du danger que courait son fils auprès d'une fille d'une grande beauté ; il les sépara , et ne fit qu'irriter leur amour en lui opposant des obstacles. Le jeune Maron parvint un jour à s'introduire dans les jardins de son père , et voyant l'objet de sa passion il s'approcha d'elle furtivement et lui dit : « Nous n'avons » pas de temps à perdre , suis-moi ; sauvons- » nous. » La jeune fille ne sut point résister , et les approches de la nuit favorisant leur fuite , ils arrivèrent jusqu'à la porte du jardin : là ils rencontrèrent Abderahman. Maron , aveuglé par la violence de son amour , ne le reconnut pas. Il ne fit pas réflexion qu'à une heure semblable , et dans un lieu pareil , cet homme ne pouvait être que son père ; et craignant que cette rencontre ne s'opposât à son évasion , il tira son épée et la lui passa au travers du corps. Aux cris d'Abderahman ses esclaves accoururent : Maron se serait sans peine ouvert un passage au milieu d'eux ; mais sa maîtresse évanouie tomba dans ses bras , et trop occupé à la soutenir pour pouvoir se défendre il fut désarmé. Maron fut aussitôt emprisonné par ordre du cadi. Le grand

cadi, après avoir pris tous les renseignemens qu'on put lui fournir sur ce malheureux événement, et sachant que Maron était proche parent du roi, crut devoir consulter la princesse Sobeiha, qui gouvernait l'état en l'absence d'Almanzor. Maron fut condamné par le tribunal des cadis à rester en prison autant d'années qu'il s'en était écoulé depuis sa naissance, et la sentence fut confirmée par Hixêm et sa mère. Lorsqu'Almanzor fut de retour de son expédition, il dit à Hixêm qu'il avait jugé en jeune homme amoureux et non en père de famille. Cependant il laissa Maron jouir de la faveur qu'il avait obtenue; et l'infortuné employa le temps de sa longue captivité, qui ne finit que seize ans après, à composer des romances qui augmentèrent sa triste célébrité.

Vers la fin de la même année, Abdelmélîc, wali de Tolède, tua en duel l'alcaïde de Médina-Cœli, qui jouissait auprès d'Almanzor d'une grande réputation de valeur et de probité. L'hagib vengea sa mort en destituant Abdelmélîc; il remplaça ce dernier par un homme qui passait pour dur et avare, quoiqu'il fût extrêmement riche, mais qui avait la faveur de Sobeiha. Almanzor, parvenu au plus haut degré de la puissance, n'oubliait pas ce qu'il devait à cette princesse, et il ne perdait jamais l'occasion de

lui marquer sa reconnaissance. De son côté So-beiha s'enorgueillissait d'avoir donné Almanzor à l'Espagne ; et, pendant toute sa vie, elle ne se conduisit que par les conseils de ce ministre, dont les volontés étaient des lois pour la nation et pour elle. L'un et l'autre travaillèrent constamment de concert à rendre l'empire puissant et respecté ; et tandis qu'Almanzor poursuivait avec tant d'éclat la carrière des armes, elle s'occupait du gouvernement intérieur, élevait d'utiles monumens, et faisait construire à Cordoue une superbe mosquée qui prit son nom, par les soins du Sahib-xarta (1) de la ville.

Almanzor ne laissait pas aux chrétiens le temps de respirer ; et ses fréquentes irruptions, qui se renouvelaient deux fois tous les ans, tantôt dans la Galice ou dans la Castille, tantôt du côté de Barcelone ou vers la Navarre, les avaient forcés d'abandonner tout le plat pays et de se réfugier dans les montagnes. Menacés jus-

An de J.C.
680.
De l'hégire,
370.

(1) On appelait de ce nom le préfet ou directeur de la police. Il avait le commandement de la force armée et de tous les corps de troupes institués pour maintenir l'ordre et veiller à la sûreté publique. En l'absence du wali, il le remplaçait. Les wazirs étaient plus spécialement occupés des détails de l'administration ; c'étaient des conseils ou assesseurs du wali.

que dans leurs dernières retraites , ils résolurent de tenter un nouvel effort pour en éloigner leur implacable ennemi ; et, les troupes de Léon s'étant réunies à celles du comte de Castille , ils furent en état de tenir la campagne. Les deux armées se trouvaient en présence ; elles préludaient par de vives escarmouches à une action générale ; les chrétiens avaient souvent l'avantage dans ces engagements particuliers ; et Almanzor n'était pas sans inquiétude , parce qu'il avait dans ses rangs beaucoup de soldats de nouvelle levée sur lesquels il ne comptait pas. Un jour , après avoir fait la revue du camp , il dit à Mushafà , qui l'accompagnait , et dont il connaissait la bravoure consommée : « Combien crois-tu » que nous ayons parmi nous de bons soldats , » courageux et vaillans ? Tu dois le savoir , répondit Mushafà. Je l'ignore , reprit Almanzor. » Penses-tu qu'il s'en trouvât mille ? — Non , » certes ! — Cinq cents ? — Moins encore. — Cinquante ? — A te parler franchement je n'en vois » guère que trois. » Cette réponse surprit Almanzor , qui en allait demander l'explication , lorsqu'on vint l'avertir qu'un cavalier chrétien , armé de toutes pièces , s'était présenté seul devant le camp , offrant le combat aux cavaliers musulmans.

Dans ces temps où la force du corps , utile

auxiliaire de la valeur , décidait le plus souvent de la victoire entre deux combattans , il n'était pas rare de voir des défis de ce genre précéder les batailles que se livraient deux armées ennemies. Le cavalier chrétien joignait au courage la vigueur et l'adresse ; il donna la mort aux deux premiers Musulmans qui entrèrent dans la lice ; et , comme il ne se présentait pas de nouvel adversaire , il s'écriait d'un ton arrogant : « Qu'est-ce qui vous retient ? Je suis seul , venez tous l'un après l'autre , venez deux à la fois. » Les chrétiens applaudissaient , et les Arabes frémissaient d'indignation et de rage. Alors un cavalier andalous , qui passait pour vaillant , sortit des rangs ; mais la fortune trahit son attente , il fut renversé de cheval d'un coup de lance , mortellement blessé. Cette troisième victoire excita des cris de joie dans l'armée chrétienne ; et , le vainqueur s'étant rapproché des siens pour prendre un cheval frais qu'on lui amenait , revint incontinent vers le camp des Arabes. Almanzor défendit que personne se présentât pour le combattre , et se tournant vers Mushafâ : « Je vois bien , lui dit-il , la vérité de ce que tu m'as dit tantôt ; je n'ai pas plus de trois guerriers courageux. — J'ai tout vu de mes yeux , répondit Mushafâ ; les choses se sont passées dans les règles ; le cavalier chrétien est

» un brave, et il n'est pas étonnant que nos
» Musulmans soient effrayés. — Dis plutôt, répli-
» qua Almanzor, qu'ils sont déshonorés. En-
» tends-tu ses provocations, ses insultes ? Je n'y
» puis tenir davantage. Si tu ne vas point le com-
» battre, j'y enverrai mon fils, ou bien j'irai moi-
» même. — Laisse-moi le soin de la vengeance,
» reprit Mushafà. Vois-tu cette superbe peau de
» tigre dont son cheval est couvert ? elle sera
» bientôt en ta puissance (1). — Qu'elle serve de
» prix à ta victoire, dit Almanzor, elle sera un
» témoignage de ta valeur ! »

Quand Mushafà fut près du cavalier ennemi,
celui-ci lui demanda fièrement qu'il était : « Voici
» ma noblesse, répondit Mushafà en secouant sa

(1) Dans ces sortes de combats les dépouilles du vaincu appartenaient de droit au général, qui pouvait à son gré les retenir ou en récompenser le vainqueur, ou les ajouter à la masse commune du butin. Cette coutume naquit peut-être du désir d'empêcher que l'appât du butin, but indigne d'un guerrier, ne portât les Arabes à exposer inutilement leur vie.

Ce fils qu'Almanzor voulait envoyer combattre le chrétien était Abdelmélîc, très-jeune encore, mais plein de courage. Son père l'emmenait avec lui dans toutes ses expéditions pour qu'il apprît de bonne heure à commander les armées ; Abdelmélîc se montra digne d'Almanzor, comme on le verra dans la suite.

« lance. » Le combat s'engagea aussitôt , et pendant long-temps la victoire fut vivement disputée ; mais à la fin , le musulman plus fort , plus adroit , ou plus heureux , ou mieux secondé par les mouvemens prompts et rapides de son cheval , porta au chrétien un coup terrible que celui-ci ne put parer. Il tomba de cheval ; Mushafa s'élançant promptement à terre , lui coupa la tête , emporta la peau de tigre , et revint triomphant auprès d'Almanzor , qui lui tendit les bras. Cet événement , peu important par lui-même , ne laissa pas d'avoir pour les chrétiens des suites funestes ; l'ardeur des Arabes s'était ranimée , et avant qu'elle se fût refroidie , Almanzor donnant le signal du combat , et chargeant , suivant sa coutume , à la tête de ses escadrons , obtint une sanglante victoire sur les chrétiens découragés. La nuit qui survint sauva ces derniers d'une déroute totale ; et quand le jour fut venu , les Arabes ne virent plus d'ennemis.

Lorsqu'Almanzor fut de retour à Cordoue , il y trouva Abdalà ben Ybrahim , à qui le roi Alhakem avait écrit peu de jours avant sa mort , pour l'engager à quitter l'Afrique. Il passait pour un des plus savans hommes de son siècle. Par malheur pour lui , il ne s'était décidé qu'un peu tard à céder aux instances du roi , de sorte

qu'Alhakem avait cessé de vivre lorsqu'il débarqua à Almería. N'osant pas se flatter de recevoir à la cour du successeur de ce prince l'accueil auquel il devait s'attendre, il demeura assez long-temps dans cette contrée, pauvre et ignoré; mais à peine Almanzor eut-il découvert le lieu de sa retraite, qu'il lui fit dire de se présenter devant lui. Abdalà n'eut pas à se repentir alors d'être venu en Espagne; Almanzor le plaça d'abord dans le conseil, et peu de temps après il le fit cadi de Sarragosse.

An de J. C.
981.
De l'hégire,
371.

L'année suivante, Almanzor tourna de nouveau ses armes contre le roi de Léon; il fut accompagné du wali de Tolède, qui le seconda puissamment par ses talens militaires. Après avoir ravagé une grande étendue de pays, il alla assiéger Zamore, qui fut enlevée d'assaut. La terreur qu'inspira la prise de cette place fit tomber devant lui les portes de toutes les forteresses voisines. Il abattit leurs remparts, emmena beaucoup de captifs des deux sexes, et fit tant de butin qu'il n'y eut pas de soldat dont l'avarice n'eût lieu d'être satisfaite. Il entra, dit-on, à Cordoue, précédé de neuf mille esclaves. Le wali de Tolède en eut pour sa part quatre mille, et l'on assure qu'Almanzor en avait fait périr tout autant sur la route, à la suite d'une tentative de ces malheureux pour reprendre leur liberté.

Dès que la saison des chaleurs fut passée, les deux généraux rouvrirent la campagne ; et l'expérience leur apprit qu'un ennemi n'est jamais à mépriser, quelque supériorité que l'on pense ou qu'on paraisse avoir sur lui. Les chrétiens évitaient avec soin d'en venir aux mains ; ils se bornaient à observer la marche des Musulmans, à les suivre de loin, et à s'emparer des hauteurs. Almanzor avait divisé son armée en deux corps, et il campait dans une vallée où il y avait peu de pâturages, ce qui l'obligeait d'envoyer au loin des détachemens de cavalerie pour se procurer des fourrages. Un de ces détachemens s'était enfoncé sans précaution au milieu d'un bois, comme s'il n'y avait pas eu d'ennemis dans les environs. Les troupes de Léon virent le moment de l'attaquer, et elles le saisirent. Elles tombèrent à l'improviste sur les Musulmans, et en firent un grand carnage. Ceux qui purent se sauver vinrent porter dans leur camp l'alarme et la terreur. Les plus courageux coururent aux armes ; mais le plus grand nombre, sourds à la voix des chefs, se mirent à fuir de toutes parts. Les chrétiens, poursuivant leur victoire, parvinrent jusqu'au milieu du premier camp. Almanzor, averti par les fuyards de cette déroute imprévue, monta à cheval, et, suivi de sa garde, il courut au-devant de l'ennemi, ralliant sur son passage

tous les soldats qu'il rencontrait. Il soutint ainsi le premier choc des chrétiens, tandis que ses généraux réunissaient les troupes dispersées. Les chrétiens, menacés à leur tour d'être enveloppés, abandonnèrent, quoique à regret, la victoire dont ils s'étaient crus assurés, et ils regagnèrent leurs montagnes. Almanzor ne déploya pas en cette occasion, envers ses soldats, une rigueur qui peut-être les aurait découragés, en les humiliant par la punition; il se contenta de les haranguer avec force, de leur remontrer le péril auquel ils avaient exposé l'armée, en cédant à une terreur insensée; et il leur inspira tant d'enthousiasme par ses paroles, qu'ils lui demandèrent à grands cris de les conduire à l'ennemi pour venger leur injure. Almanzor profita de ces dispositions, et les chrétiens, poursuivis de poste en poste, furent obligés de se renfermer dans leurs places. Les approches de l'hiver ne permirent pas à Almanzor de pousser plus loin ses entreprises, et il ramena son armée dans ses quartiers.

Cependant les chrétiens craignant son retour, emportèrent de Léon et d'Astorga toutes leurs richesses, et beaucoup d'entre eux allèrent, avec leurs familles, chercher un asile dans les Asturies. L'exemple de ces précautions, sages, il est vrai, mais capables d'inspirer l'épouvante, fut

donné par le roi de Léon lui-même, qui fit enlever les effets les plus précieux des églises. C'était Bermude II, fils d'Ordogne III, et de sa femme Elvire, originaire de la Galice. Les seigneurs de cette province, qui souffraient avec peine la domination d'un prince étranger, s'étaient séparés du royaume de Léon, et ils avaient voulu se donner un roi choisi par eux-mêmes. Le roi Ramire avait levé une armée pour les faire rentrer dans le devoir; mais les Galiciens, ayant Bermude à leur tête, avaient eu l'avantage. Ramire, rentré à Léon presque seul, y était mort sans postérité peu de temps après, et il n'avait pas été difficile à Bermude, son vainqueur, de se faire élire à sa place.

Almanzor ne tarda pas à se présenter sous les murs de la ville. Bermude tenta vainement de faire lever le siège; et malgré ses remparts, ses hautes tours et ses portes de bronze, Léon ne put résister aux efforts des assaillans, ni à l'effet des machines que les Arabes traînaient avec eux. Au bout de cinq jours les portes furent brisées, et les murs démantelés en plusieurs endroits. Almanzor fit alors une fausse attaque du côté du midi, tandis que lui-même, à la tête d'une troupe d'élite, s'avança du côté de l'occident, et, s'élançant sur la brèche, se montra le premier sur les remparts, un étendard d'une

An de J. C.
983.
De Phégire,
373.

main et le glaive de l'autre. Le massacre fut horrible , parce que les assiégés firent une vive résistance ; le gouverneur de Léon périt de la main même d'Almanzor ; tous ceux qui l'environnaient périrent avec lui. Les Musulmans, maîtres des remparts , avaient passé toute la nuit sous les armes ; ce ne fut que le lendemain qu'ils entrèrent dans la ville et la mirent au pillage. Beaucoup d'habitans furent égorgés , le plus grand nombre tomba dans l'esclavage. Almanzor ordonna la démolition des remparts ; mais comme ils étaient extrêmement forts , et que les travaux auraient exigé trop de temps , ils ne furent ruinés qu'à demi. De Léon il se porta sur Astorga , qui éprouva le même sort ; et , après avoir répandu la désolation dans toute cette contrée , il reprit le chemin de Cordoue , où il fut reçu au bruit des acclamations générales.

Almanzor passait toujours très-peu de temps à l'armée ; ses expéditions étaient aussi rapides que terribles. Rentré dans son palais , ce n'était plus le guerrier indomptable et farouche , avide de sang et de lauriers ; c'était le ministre vigilant et laborieux , tout occupé des soins du gouvernement ; dans ses jours de loisir , c'était l'ami , le protecteur des savans , saisissant toujours l'occasion de leur décerner des récompenses , ou

de répandre sur eux des bienfaits. Ce fut ainsi qu'il donna trois cents pièces d'or au poète Saïd ben Othman pour une petite pièce de vers à sa louange, et qu'il combla de ses dons le poète Saïd ben Hasan, surnommé Abulola (1). Ce dernier s'étant présenté au palais avec des vêtements fort usés, et Almanzor lui en ayant demandé la raison, Abulola répondit qu'il portait ces habits, parce que, les tenant de la libéralité du roi, c'étaient ceux qu'il aimait le mieux. « Tu fais bien, répliqua Almanzor, d'y attacher » tant de prix; cependant, pour t'empêcher de les » user trop promptement, j'aurai soin de t'en » donner d'autres. » Le lendemain il lui envoya un riche présent d'argent et d'étoffes.

Dans une autre occasion il reçut un placet en vers de la part de Casim ben Muhamad, qui s'était fait mettre en prison par le cadi pour de mauvaises affaires. Almanzor lui rendit la liberté, et il lui fit même quelques libéralités, l'exhortant seulement à être plus sage à l'avenir.

(1) Cet Abulola était rempli de connaissances qu'il avait rapportées de l'Orient; il était fort estimé, et Almanzor en faisait grand cas; il avait la répartie fort prompte, et l'on citait ses saillies et ses bons mots. Il mourut fort long-temps après, l'an 417, dans la Sicile, où il se retira aussitôt après la mort d'Abdelmélic, fils d'Almanzor. Il fut auteur d'un grand nombre d'ouvrages.

Le palais d'Almanzor renfermait une espèce d'académie où se réunissaient les hommes les plus recommandables par leurs talens. On y remarquait le poète Obada ben Abdalà, auteur d'une histoire des poètes espagnols, et d'un magnifique éloge du prophète. En général, on n'y recevait que les personnes déjà connues par des ouvrages utiles ou d'agrément. Quelques années plus tard, Almanzor donna à cette académie une forme régulière avec des statuts, et il lui assigna sur les fonds publics des revenus suffisans pour subvenir aux dépenses. Il confia la présidence de cette société savante à Ibrahim ben Nasar, de Sarragosse, qu'on nommait le Malic (1) ben Anas de son siècle.

Parmi les autres membres se faisaient distinguer le poète Muhamad ben Elisaï, Ibrahim ben Muhamad, qui s'était fait un nom par son éloquence; Jali (2) ben Ahmed, et plusieurs autres.

Abdelmélis el Harisi et Aben Dérac étaient aussi de l'académie, et Almanzor s'en faisait accompagner dans toutes ses campagnes. L'un

(1) Malic a été l'un des plus célèbres commentateurs du Coran.

(2) Jali avait dans son jardin des rosiers qui tous les mois donnaient des fleurs, et il avait coutume d'en envoyer à Almanzor. Un jour, en lui remettant un bouquet

gagnait les batailles, et les autres chantaient la victoire par des pièces, souvent improvisées.

Un des membres les plus distingués de cette association était Hasan ben Mélic, conseiller d'état; il y occupait une place aussi éminente par son talent pour la poésie, qu'il la tenait au conseil par son expérience consommée. Il avait un jour rencontré l'hagib tenant dans ses mains un ouvrage d'Abu Serri, intitulé *les Proverbes*.

« J'aime beaucoup ce livre, lui dit Almanzor, » mais il aurait besoin d'un bon commentaire. »

Hasan le pria de lui prêter cet ouvrage, et huit jours après il le lui rendit avec un commentaire très-savant, une pièce de trois cents vers, et une excellente copie qu'il en avait faite. Almanzor reçut ce don avec reconnaissance, et il disait hautement qu'il ne connaissait rien de mieux écrit que l'ouvrage d'Hasan ben Mélic. Les savans en portèrent le même jugement.

Ce n'était pas seulement en instituant des académies, ou en récompensant les savans, qu'Almanzor montrait sa sollicitude pour le progrès

de roses, il lui présenta ces vers : « Quand je t'envoie » les roses de mon jardin, on me demande si c'est le » printemps qui s'avance, ou si la prairie produit des » fleurs hâtives. Je réponds que le temps où vit Almanzor » est un éternel printemps. »

des lumières , il tâchait par tous les moyens d'améliorer l'instruction publique. Il visitait fréquemment les écoles et les collèges , prenait place au milieu des élèves , leur adressait des questions , et s'assurait ainsi par lui-même de leur capacité ou de leur avancement ; il leur distribuait des prix quand il les en jugeait dignes , et il étendait ses bienfaits jusqu'à leurs maîtres. C'était en appelant de cette sorte autour de lui les hommes éclairés , ou en favorisant dans les jeunes gens le goût de l'étude , qu'il se procurait des alfaquis instruits pour les mosquées , des walis , des alcaïdes intègres , des cadis probes et justes , et qu'il en préparait pour la génération à venir. Mais , quoiqu'il s'attachât à faire de bons choix , et qu'en général les cadis fussent des hommes sages , aucune sentence ne pouvait recevoir d'exécution qu'il ne l'eût confirmée , se réservant le droit suprême de modifier , de commuer la peine , ou même de faire grâce , suivant les circonstances.

On raconte à ce sujet qu'une pauvre veuve lui présenta un jour un placet pour lui demander la grâce de son fils , que le tribunal des cadis avait condamné au dernier supplice pour divers crimes qu'il avait commis. Almanzor lut le placet , et après l'avoir lu il s'écria : « Tu viens à » propos , car j'avais oublié cette affaire. » Pre-

nant aussitôt la sentence avec l'intention de la confirmer, parce qu'il ne pensait pas que le coupable méritât la moindre pitié, il écrivit au bas : *Qu'on le relâche*, au lieu d'écrire : *Qu'on l'exécute*. Le wazir qui devait transmettre l'ordre au préfet de police ou sahib-xarta de la ville, s'en acquitta sur-le-champ ; mais le sahib, étonné de ce qu'Almanzor avait écrit, envoya une seconde fois vers lui, pour lui demander si c'était bien son intention d'user de clémence envers un homme souillé de crimes. Almanzor répondit qu'il s'était trompé, et effaçant les mots qu'il avait d'abord mis, il écrivit de nouveau : *Qu'on le relâche*. Le sahib, plus surpris que jamais que l'hagib n'eût effacé ce qu'il avait écrit que pour l'écrire une seconde fois, se rendit lui-même auprès de lui. Almanzor examinant alors ce qu'il avait mis sur la sentence, dit au sahib « Oui, » qu'on le relâche, quoique ce soit contre mon » gré ; mais c'est Dieu sans doute qui protège cet » homme ; est-ce à nous de résister à sa volonté ? »

Le roi continuait de vivre au sein des plaisirs et de la mollesse, oublié de ses sujets et s'oubliant lui-même. On ne faisait mention de lui que dans les mosquées aux prières publiques, et l'on ne voyait son nom que sur les pièces de monnaie ou dans les inscriptions. Quand les

devoirs de la religion le conduisaient à la mosquée, il ne quittait point la tribune qui lui était destinée, et de laquelle il pouvait à peine être aperçu par le peuple. Il ne se retirait qu'après que tout le monde était sorti, et il reprenait le chemin du palais, entouré de ses gardes et des créatures d'Almanzor. On ne pouvait jamais lui parler ni dans ces occasions, ni dans l'intérieur du palais, sans la permission expresse de l'hagib ou de la princesse Sobeiha.

An de J. C.
984.
De l'hégire,
374.

Cependant le repos ne convenait point à l'âme active d'Almanzor. Il venait de repousser le roi de Léon jusqu'aux montagnes des Asturies : il se souvint des provinces de l'Orient que les Arabes avaient jadis possédées, et il résolut de reprendre Barcelone et tout le pays voisin, jusqu'à la haute chaîne des Pyrénées. Il indiqua Tarragone à l'armée pour rendez-vous général, et il partit lui-même pour Murcie, en passant par Grenade, Baëza et Lorca. Il s'arrêta quelques jours dans la première de ces villes pour attendre les troupes de l'Algarve, qui venaient par mer et devaient débarquer sur ces côtes (1).

(1) L'historien Hayan fixe à l'année suivante l'expédition de Barcelone; il est d'accord avec les autres sur tout le reste, excepté sur le nombre de jours qu'Alman-

Le cadi Ahmed ben Alchitéb lui fit une réception magnifique, ainsi qu'à tous les officiers de sa suite. Pendant vingt-trois jours suivant les uns, et treize jours suivant les autres, il les défraya en entier, et les traita splendidement et avec tout le luxe asiatique. On dit qu'en prenant congé de cet hôte généreux, Almanzor lui adressa ces paroles : « En vérité, Ahmed, vous » n'entendez rien à recevoir des gens de guerre, » dont les ornemens sont les armes, dont les » délassemens sont dans les combats : aussi, je » me garderai d'envoyer à l'avenir des troupes » chez vous. »

Almanzor arriva devant Barcelone avec une armée moins forte encore par le nombre des soldats que par la confiance qu'elle avait en son chef, que suivait constamment la victoire. Le comte Borel était alors le souverain de cette ville

zor passa à Murcie ; c'était sa vingt-troisième campagne contre les chrétiens.

Le cadi, suivant le même Hayan, fournit abondamment à tous les besoins de ses hôtes. Almanzor en reconnaissance le déclara exempt de toute sorte de contributions sa vie durant ; il étendit à sa famille le même privilège. Dans la suite il l'attira à Cordoue ; et pour lui prouver qu'il n'avait pas oublié les bons traitemens qu'il en avait reçus, il le combla d'honneurs et de distinctions.

puissante, et de la contrée sur laquelle elle dominait. Trop faible pour résister seul à un ennemi tel qu'Almanzor, il avait appelé à son secours les comtes ses voisins (1), et il était ainsi parvenu à rassembler une armée bien plus nombreuse que celle des Arabes. Mais quelle résistance pouvaient opposer des troupes indisciplinées à des soldats aguerris, et accoutumés à vaincre ? Enfoncées de toutes parts par la cavalerie d'Almanzor, elles se sauvèrent en désordre dans les murs de Barcelone. Borel, craignant de ne pouvoir soutenir le siège, sortit de la ville

(1) La Catalogne était alors divisée en plusieurs comtés et seigneuries particulières, Barcelone, Ampurias, Gironne, Urgel, Roussillon, etc., lesquelles, dans l'origine, avaient été données en fief par les rois de France. Le comte de Barcelone avait sur les autres une espèce de suprématie, comme le rapporte Marca d'après l'historien Eginhart : et comme ses états étaient plus que les autres exposés aux irruptions des Arabes, tous ces comtes étaient obligés de se rendre à l'appel qu'il leur faisait en temps de guerre. Cette autorité prépondérante qu'exerçaient les comtes de Barcelone devint vraisemblablement la cause de l'augmentation progressive de leur puissance, laquelle finit par l'envahissement de toute la Catalogne. Au reste, ces comtes, quoique souverains, relevaient, ainsi qu'on l'a dit, des rois de France, dont la suzeraineté n'était point contestée. Ce ne fut que vers le milieu du siècle suivant que les comtes de Barcelone

à la faveur de la nuit, et les habitans abandonnés par leur prince ouvrirent leurs portes à Almanzor, et se rachetèrent du pillage et de la captivité par le tribut *du sang*, auquel ils se soumirent. Almanzor était dans l'intention de suivre ses conquêtes et de remettre la Catalogne entière sous la puissance du roi de Cordoue, mais les nouvelles fâcheuses qu'il reçut de l'Afrique le forcèrent d'en interrompre le cours.

Alhasan ben Kénuz s'était retiré en Egypte auprès du sultan Nazar; il y avait passé quelques années sans songer à recouvrer ses états;

s'affranchirent de tous leurs devoirs de vassalité, et se rendirent entièrement indépendans.

Le nom de Catalogne, donné à la province de Barcelone, et successivement à tout le pays depuis Tortose jusqu'aux Pyrénées, paraît n'avoir pris naissance que postérieurement à la conquête des Arabes, et du temps de Charles-le-Chauve, qui, voulant remplacer les habitans que la guerre avait fait périr ou avait dispersés, envoya des colonies de *Catalauniens*, peuples qui habitaient dans les environs de Toulouse. C'est l'opinion de Mariana, qui, après avoir discuté toutes celles des historiens sur ce point, énonce positivement que la Catalogne a tiré son nom des Catalauniens, et démontre l'erreur des écrivains qui prétendent qu'il a pu lui venir de la jonction des mots *Goth* et *Alain*. Il y a encore non loin de Toulouse une bourgade qui s'appelle *Catalens*.

mais l'ambition venait de se rallumer dans son cœur, et les secrètes intelligences qu'il avait entretenues avec ses partisans d'Almagreb lui faisaient espérer un prompt rétablissement. Pour favoriser ses prétentions, Nazar envoya l'ordre à Balkin d'aider Alhasan de toutes ses forces. Balkin, contraint d'obéir et de violer ses conventions avec Almanzor, donna à Alhasan trois mille chevaux et quelques bandes de Bérébères. L'arrivée de ces troupes releva sur-le-champ le parti d'Aben Kénuz, et sa petite armée se grossit d'un grand nombre de mécontents. Almanzor s'était hâté d'envoyer au secours d'Almagreb quelque cavalerie, sous les ordres d'Omar son wazir. Celui-ci, attaqué avec vigueur au moment même de son débarquement, avait perdu presque toutes ses troupes, et n'avait réussi qu'avec peine à ramener le reste à Ceuta. Almanzor fit partir son fils Abdelméléc avec de nouvelles forces. Le nouveau général vengea par des victoires la défaite d'Omar, et il parvint si bien à envelopper Alhasan, qu'il le contraignit à se rendre, sous condition néanmoins qu'on n'attenterait pas à sa vie. Abdelméléc crut pouvoir le promettre ; mais à peine fut-il arrivé en Espagne avec son prisonnier qu'il reçut de Cordoue l'ordre précis de le faire périr, ce qui fut exécuté dans les environs de Tarifa. Les parens d'Alha-

san et les membres de sa propre famille, qui l'avaient suivi d'Afrique, furent obligés de s'établir à Cordoue, où ils demeurèrent jusqu'à l'extinction de la dynastie régnante. Avec Alhasan finit en Afrique la race des Edris, après une domination d'environ deux cents ans. Leurs états, dont Fez était la capitale, se trouvaient pressés entre les possessions des rois de Cordoue et celles des califes fatimites. Pour se maintenir dans cette position difficile, ils furent presque toujours forcés à faire la guerre, tour à tour protégés ou assaillis par leurs voisins, suivant les besoins ou les intérêts de la politique de ces derniers.

Almanzor était un grand général et un ministre habile; il joignait à la bravoure personnelle et aux autres vertus militaires, les vues sages et profondes d'un administrateur; il aimait les savans, il cultivait lui-même les lettres avec succès, et cependant il ne put se défendre de partager les erreurs populaires qui plus d'une fois, dans ces temps reculés, envahirent le domaine de la science; du moins, s'il ne les partagea pas intérieurement, il leur sacrifia en public. L'étude de l'astrologie se mêlait souvent à celle de la physique et de la philosophie; les hommes les plus renommés par leurs connaissances s'adonnaient à des pratiques grossières

et superstitieuses ; des opinions fantastiques occupaient la place des notions exactes , qui sont le résultat des opérations d'un esprit juste et éclairé. Au fond , ce goût décidé pour les secrets de l'astrologie , commun à tous les hommes chez lesquels il s'est montré tour à tour , bien qu'à des époques différentes , doit paraître peut-être moins surprenant chez les Arabes que chez les peuples du nord. Doués en général d'une imagination vive et brillante , passionnés pour tout ce qui était extraordinaire , les Arabes se livraient avec enthousiasme à une science qui promettait des jouissances à leur amour pour le merveilleux. Almanzor , maître de Fez , avait fait construire dans la principale mosquée une chapelle dont la coupole , soutenue par des colonnes de marbre , était couronnée d'un talisman composé de trois figures de métal , qui représentaient un rat , un scorpion et un serpent ; et depuis ce moment , disent naïvement certains auteurs arabes , si quelqu'un de ces animaux entrait dans la mosquée , il y était aussitôt frappé d'une sorte d'engourdissement qui le conduisait promptement à la mort. Il est difficile de penser qu'un homme tel qu'Almanzor ait cru sérieusement à la vertu d'un pareil talisman ; il est possible qu'il n'ait fait que se conformer aux désirs de la multitude , et que l'érection de ce monu-

ment n'ait été qu'une concession de sa politique à la superstition du peuple. Son fils Abdelméléc donna à la ville de Fez des ouvrages plus utiles : il y fit construire un vaste hospice, auquel il amena les eaux de la rivière voisine par un solide aqueduc; il embellit aussi l'intérieur de la mosquée, à laquelle il fit présent d'une superbe chaire (1) de bois d'ébène.

Ce fut à peu près vers ce temps qu'arriva l'aventure tragique des sept infans de Lara. Les chroniqueurs espagnols sont peu d'accord sur l'époque; les uns la font remonter jusqu'à l'an 967; d'autres la reculent à l'an 993 : en général ils conviennent qu'elle arriva du temps d'Almanzor, que mal à propos ils nomment roi de Cordoue. Voici les principales circonstances de cet événement, rapporté par tous les historiens

(1) On y lisait cette inscription : « Au nom du Dieu » clément et miséricordieux. Bénis soient Muhamad (*) et » les siens. Cette chaire a été construite d'ordre du calife » vainqueur, serviteur de Dieu, épée de l'islamisme, » Hixém el Muyad Bilah, de qui Dieu veuille prolonger » le règne, par les soins de son hagib Abdelméléc Almu- » dafar, fils de Muhamad, Almanzor ben Abi Amer. Dieu » les conserve ! Fait dans la seconde lune de jumada de » l'an 375 (de J. C. 985). »

(*) Prénom d'Almanzor.

espagnols, et dont la mémoire se serait conservée, même sans le secours de l'histoire et par la seule tradition, dans les romances qu'il a produites. Gonsalve Gustos, proche parent des comtes de Castille, avait eu sept enfans de Sancha sa femme, sœur de Rui Velasquez, seigneur de Bylaren. Armés chevaliers dans le même jour, ces jeunes gens se distinguèrent par des actions d'éclat. Rui Velasquez ayant épousé Lambra, parente du comte de Castille, les infans de Lara assistèrent aux fêtes auxquelles ce mariage donna lieu. Une querelle s'engagea entre le plus jeune des Lara et un chevalier parent de Lambra; celle-ci en garda au fond de son cœur un ressentiment et un désir ardent de vengeance que le temps ne put éteindre. Les infans de Lara, ignorant ses desseins perfides, étaient allés la voir quelque temps après dans son château; et, comme celui qu'elle haïssait le plus se trouvait seul dans le jardin, où il se récréait auprès d'une fontaine, elle jugea le moment favorable, et appelant un de ses esclaves elle lui ordonna de teindre ses mains de sang, et d'en frapper le jeune Gustos au visage. Celui-ci, justement irrité par cette insulte, poursuivit l'esclave; et ses frères s'étant joints à lui, ils tuèrent ce malheureux aux pieds de sa maîtresse, près de laquelle il avait cherché un asile. Les sept frères sortirent aussi-

tôt du château de Lambra et se retirèrent dans leurs domaines.

Lambra accusa ses neveux auprès de son époux ; elle dit que l'esclave était mort victime du dévouement avec lequel il avait voulu la défendre de leur brutalité. Rui Velasquez, amoureux de sa femme, jura de la venger ; mais, au lieu de laisser éclater son ressentiment, il s'attacha d'abord à dissimuler ; et, cachant la plus affreuse haine sous les dehors de la sincère amitié, il engagea son beau-frère Gustos à se rendre à Cordoue auprès du roi Hixém, où de son hagib Almanzor, pour le remercier, disait-il, de quelque service qu'il en avait reçu, et renouveler leurs traités. Trop généreux pour soupçonner le crime et la trahison, Gustos accepta cette commission et partit pour Cordoue. La lettre dont il était porteur le dénonçait à Hixém comme son plus grand ennemi, et exhortait ce prince à le faire mourir. Velasquez offrait pareillement de livrer les sept enfans, en les attirant dans un lieu où il invitait Hixém à placer des troupes en embuscade. Almanzor dut se réjouir d'avoir en ses mains un homme qu'on lui peignait comme très-dangereux ; il avait toutefois trop de loyauté pour immoler un ennemi sans défense et que la trahison lui livrait ; il se contenta de le faire enfermer dans

une tour de Cordoue ; mais en même temps il envoya des troupes du côté d'Alménar , lieu désigné par Vélasquez , pour s'emparer des sept infans. Vélasquez avait levé un corps de troupes considérable , sous prétexte de faire une incursion dans le pays ennemi ; il invita ses neveux à partager l'honneur et les dangers de l'expédition. Quand il fut parvenu aux environs d'Alménar , il envoya ses neveux avec deux cents cavaliers faire une reconnaissance. A peine arrivés au lieu de l'embuscade , les sept frères , enveloppés de toutes parts , virent périr à leurs côtés toute leur escorte. L'un d'eux fut tué , les autres , à force d'exploits , se frayèrent un passage et s'éloignèrent du funeste champ de bataille ; mais , trois cents hommes de l'armée de Vélasquez s'étant spontanément détachés pour aller à leur secours , ils livrèrent un second combat plus malheureux encore que le premier , puisqu'ils tombèrent vivans aux mains de leurs ennemis , qui leur donnèrent la mort et envoyèrent leurs têtes à Cordoue.

Almanzor , instruit des détails de cette affaire , eut en horreur le lâche procédé de Vélasquez , et il rendit la liberté au malheureux Gustos , que la mort de ses enfans avait mis au désespoir. Plusieurs années s'étaient écoulées , et Gustos , trop faible pour attaquer Vélasquez , se

consommait en regrets impuissans. Tout à coup un cavalier maure se présente à ses yeux ; il était brillant de jeunesse et de force ; une troupe d'élite le suivait : « Je suis ton fils , lui dit-il ; » je dois le jour à celle qui charma les longs ennemis de ta prison (1). J'arrive de Cordoue ; je viens punir l'infâme Vélasquez. » Celui-ci ne tarda pas à recevoir la mort des mains du brave Mudara. Lambra fut , dit-on , lapidée par le peuple. Mudara , ayant abjuré le mahométisme , fut adopté par Gustos et son épouse Sancha , qui vivait encore , et il devint l'héritier de tous les biens de Lara. C'est de ce Mudara-Gonzalez , qu'est sortie l'illustre race des Manrique de Lara , s'il faut en croire les historiens , et les seigneurs de Lara , eux-mêmes , qui se glorifient de cette origine.

Après avoir forcé le pays d'Almagreb à rentrer dans l'obéissance , Almanzor , toujours rempli d'une haine profonde contre les chrétiens , porta de nouveau la guerre dans le Léon et dans la Castille. Il pénétra jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle ; il dépouilla la fameuse

(1) On dit qu'elle était sœur du roi ; il paraît que le roi n'eut ni frère ni sœur. Comme les chroniques donnent souvent ce titre à Almanzor , il est probable que c'était quelque parente de ce dernier.

église où la piété des chrétiens avait entassé les richesses, et il ruina en se retirant tout le pays qu'il dut traverser. De là il se dirigea vers la Navarre et pénétra jusqu'aux Pyrénées, se chargeant partout de butin, dont il enrichit ses soldats.

An de J. C.

986.
De l'hégire,
376.

Après la campagne, Almanzor célébra dans Cordoue les noces de son fils Abdelmélîc avec la jeune Habiba', sa petite-fille. Toute la ville prit part aux fêtes; les pauvres et les hospices reçurent d'abondantes aumônes; un grand nombre d'orphelines furent dotées et mariées, des distributions faites au peuple, et des prix accordés à tous les faiseurs d'épithalames. La cérémonie du mariage eut lieu dans les superbes jardins appelés *Alaméria*, et le roi en fit don à son hagib à cette occasion. Toute la noblesse de Cordoue avait été invitée. L'épouse fut promenée par les rues sur un char de triomphe; elle était accompagnée de toutes les jeunes filles de la ville et marchait au milieu d'une escorte, composée du cadî et des témoins du contrat, de tous les seigneurs de la cour, des scheiks, des généraux et des principaux habitants. Quand le cortège fut rentré, l'épousée fut conduite à un pavillon dont l'entrée était défendue par une bande de jeunes filles, armées de bâtons d'ivoire garnis d'or. Abdelmélîc devait franchir l'obstacle

qu'elles lui opposaient ; il y parvint à l'aide de ses amis , qui paraient adroitement tous les coups des jeunes filles. Dès qu'Abdelmélîc eut forcé le passage , la musique se fit entendre de toutes parts , et la nuit se passa au milieu des plaisirs et des fêtes qu'éclairait une multitude infinie de flambeaux.

La paix n'avait pas duré long-temps en Afrique : Balkin ben Zeïri , pour la seconde fois infidèle au traité , venait de faire une incursion sur les terres d'Almagreb. Des troupes y furent aussitôt envoyées. Ascaleha , leur général , y incorpora quelques bandes africaines , et il reprit en peu de temps le pays envahi , à l'exception d'une partie de la ville de Fez , dont les habitans se défendirent vigoureusement ; mais , quand il eut reçu les renforts que lui amena le scheik Abu Biez , il pressa plus vivement le siège et contraignit Fez à capituler. Cependant Mansûr , fils et héritier de Balkin , venait d'entrer en campagne ; il fut vaincu par Abulbéhar , qui fit proclamer Hixêm dans tout le pays de Zâb et les contrées voisines. Almanzor , voulant reconnaître les services d'Abulbéhar , lui envoya la commission d'émir d'Almagreb avec de riches présens ; mais , par le plus étrange caprice , cet Abulbéhar , qui venait de faire la guerre à son neveu Mansûr en faveur du roi de Cordoue , se

An de J. C.
987.
De l'hégire
377.

déclara tout à coup contre ce prince, au moment même où il en recevait des récompenses. Zeïri ben Atia , scheik principal des Zénètes , fut chargé de la vengeance , et il promit de faire à Abulbéhar une guerre à mort. Il se mit aussitôt à la tête de ses tribus et des troupes andalouses , et il poursuivit le rebelle avec tant de succès , qu'il se rendit maître de toute l'Afrique occidentale , depuis Sus et Zâb jusqu'à Telencen. Il fit part, sans tarder, de ces avantages à Almanzor , auquel il envoya en même temps cent chevaux de race , cinquante chameaux dressés , mille boucliers de Lamta , plusieurs mulets chargés d'arcs et de flèches , quelques girafes , des bêtes fauves et des oiseaux rares pris dans les déserts de Lamta ; une grande quantité de fruits exquis et de riches étoffes de soie. Almanzor le remercia tant pour lui-même que pour le roi Hixêm , et l'année suivante il lui écrivit de venir à Cordoue ; dont le roi l'avait nommé wali.

An de J. C.
991.
De l'hégire,
381.

Zeïri n'hésita pas à se rendre en Espagne , ce qu'il ne fit pourtant qu'après avoir pourvu à la sûreté de l'Afrique , et au maintien de l'ordre , par le choix de bons gouverneurs et de chefs courageux et intelligens. Il apporta de nouveaux présens , non moins précieux que ceux qu'il avait déjà envoyés , et il se fit accompagner par trente écuyers et trois cents cavaliers d'élite. Al-

manzor lui fit préparer une brillante réception , et le roi. Hixêm le traita avec le plus grand honneur ; après quoi Almanzor lui fit donner le titre de wazir d'Afrique , ce qui choqua l'amour-propre de Zeïri , qui prétendait au titre d'émir , qu'avait porté son père. Peu de temps après , les affaires d'Afrique exigeant de nouveau sa présence , il demanda au roi la permission de s'y rendre. A son départ , comme on continuait de le traiter de wazir , il répliqua vivement qu'il était émir , fils d'émir ; et se frappant de la main sur le front : « Je vois bien maintenant , dit-il , pourquoi Almanzor m'a fait venir ! » Le ton dont il prononça ces paroles fit voir qu'il n'était pas trop content d'Almanzor , et laissa présager quelque prochaine rupture. Les choses avaient bien changé de face durant l'absence de Zeïri. L'émir Jadoc ben Jali avait pris Fez de vive force. Zeïri en reçut la nouvelle en débarquant à Tanger , et il se porta sur Fez à marches forcées. Après plusieurs chocs meurtriers , où la fortune s'était montrée indécise , il parvint à défaire complètement les troupes de Jadoc , qui fut tué lui-même en combattant. *Sa tête fut envoyée à Cordoue. Cette importante

An de J. C.
993.
De l'hégire,
383.

Pendant que ce dernier travaillait à s'affermir

avec l'intention secrète de se rendre indépen-
 dant, Almanzor fit une nouvelle irruption dans
 la Galice, qu'il parcourut dans toutes les direc-
 tions, brûlant des villes et des villages, renver-
 sant des forteresses, et ruinant les campagnes.
 Il entra de nouveau dans Compostelle, mit le feu à
 l'église et à une partie de la ville, emmena quatre
 mille esclaves des deux sexes, et emporta les clo-
 ches, qu'il fit placer dans la cour de la grande
 mosquée de Cordoue, en témoignage de sa
 victoire. L'année suivante il entra par l'Aragon
 dans la Castille; sa marche avait été si rapide,
 qu'il avait passé la frontière avant même qu'on
 eût appris son départ de Cordoue. Le comte de
 Castille (1) lui opposa d'abord les troupes qu'il

An de J. C.
 994.
 De l'hégire,
 384.

An de J. C.
 995.
 De l'hégire,
 385.

(1) Les Arabes ne disent point que ce fût le comte de Castille; ils le désignent sous le nom de Garcia ben Sancho, roi des chrétiens des montagnes. Il paraîtrait par là qu'ils ont voulu parler du roi de Navarre: mais il faut observer qu'ils donnaient le nom de roi à tous les petits souverains des états qui s'étaient formés au nord de l'Espagne, et que, bien que le roi de Navarre, qui régnaît en 995, époque de la bataille dont il s'agit, s'appelât Garcie et fût fils de Sanche, il est pourtant certain que ce prince ne mourut que cinq ans après. D'un autre côté les chroniques espagnoles affirment que c'était le comte Garcia Fernandez, et elles ajoutent qu'il fut pris par les Maures l'an 1033 de l'ère de César, antérieure de trent-

put réunir, et il demanda du secours à ses voisins de Léon et de Navarre. Comme il était actif et habile, il eut bientôt rassemblé une armée, et il marcha avec elle à la rencontre d'Almanzor. Son intention n'était point de lui livrer bataille; il ne voulait qu'embarrasser et retarder sa marche, pour donner aux troupes auxiliaires le temps d'arriver; mais il fut attaqué par la cavalerie arabe, ce qui le força à se retrancher sur les hauteurs. Almanzor, qui craignit pour ses troupes le désavantage de la position, défendit à qui que ce fût de sortir du camp, et de provoquer les Castellans au combat.

Tandis qu'il cherchait les moyens d'attirer l'ennemi dans la plaine, le poète Saïd Hasan

huit ans à l'ère vulgaire, et qu'il mourut dans les calendes d'août. Ces dates correspondent exactement aux dates fournies par les historiens arabes. A cela il faut joindre que tous les historiens espagnols s'accordent à dire que le comte Garcia Fernandez fut tué dans un combat contre les Maures, ou qu'il mourut entre leurs mains des suites de ses blessures; et, quoique certains d'entre eux placent sa mort en l'an 990, on doit dire que c'est une erreur, qui se rectifie par l'accord de dates qu'on trouve entre les chroniques et les mémoires arabes; tout comme il paraît démontré que ces derniers se sont aussi trompés, en donnant à Garcia Fernandez le nom de Garcia ben Sancho.

Abulola lui présenta un cerf attaché , et des vers dans lesquels , faisant parler ce timide animal , il lui présageait la victoire, et la captivité de Garcie. Almanzor s'entretint toute la nuit avec ses généraux des voies à prendre pour que la prédiction d'Hasan se pût accomplir ; et, après avoir fait toutes ses dispositions et parcouru les rangs pour animer les soldats , il donna le signal de l'attaque. L'avant-garde devait se replier avec un apparent désordre , comme si elle eût été contrainte à céder le terrain malgré elle. Ce stratagème réussit. Les chrétiens abandonnèrent leurs positions pour fondre sur les Musulmans ; mais à peine furent-ils descendus dans la plaine , que la cavalerie des ailes , les prenant en flanc des deux côtés , leur rendit la retraite presque impossible. La terreur s'empara d'eux ; il en périt une grande partie , presque tout le reste fut obligé de se rendre. Le comte Garcie se trouva parmi les prisonniers , si grièvement blessé , que , malgré tous les soins qu'on lui prodigua , il mourut au bout de quelques jours. Cette mémorable bataille eut lieu dans la seconde lune de rébie. Almanzor fit placer le corps embaumé de Garcie dans un riche cercueil , enveloppé d'écarlate et de drap d'or ; et il allait l'envoyer aux chrétiens , lorsque des hérauts vinrent le réclamer , en offrant

une rançon qu'Almanzor ne voulut point accepter.

Environ six mois après, les chrétiens essuyèrent une seconde défaite. Bermude, découragé par tant de revers, députa vers Almanzor pour lui demander la paix. Celui-ci envoya à son tour Ayub ben Amer au roi de Léon, pour régler le traité; et, comme on touchait à la mauvaise saison, il congédia l'armée, et s'en retourna à Cordoue. Lorsqu'Ayub ben Amer eut terminé sa mission, Almanzor, mécontent des conditions qu'il avait accordées, et le soupçonnant même d'avoir voulu favoriser les chrétiens, l'accusa d'avoir outre-passé ses pouvoirs, et il le fit enfermer dans une des tours de Cordoue; Ayub n'en sortit qu'après la mort de l'hagib.

Cependant Zeïri ben Atia venait de jeter le masque dont il avait couvert jusque-là ses projets de révolte. Tant qu'il avait conservé des craintes sur la possibilité du succès, il avait parlé de son dévouement; dès l'instant qu'il connut toute la force de son parti, il annonça par des murmures son mécontentement, et ses desirs d'indépendance; lorsqu'il eut rendu odieuse la domination espagnole, il commença d'agir en souverain. Il avait fait bâtir la ville de Wahda; après l'avoir entourée de fortifications, il la remplit de ses partisans les plus dévoués, et en fit

la capitale de ses états. C'était là , dans un palais qui n'était pas moins fortifié que la ville , qu'il tenait renfermés ses trésors et sa famille. Le nom d'Almanzor n'était plus mentionné dans les actes du gouvernement ; on parlait à peine d'Hixêm , et les créatures de Zeïri avaient remplacé tous les gouverneurs ou alcaïdes nommés par Almanzor. Celui-ci résolut de tirer une prompte vengeance de la conduite de Zeïri , et dans le temps qu'il entraît lui-même en Castille par le pays d'Alava , il faisait passer à Tanger une puissante armée , sous le commandement de Whada el Fêti. Ce général , après avoir distribué à ses troupes de l'argent et des habillemens , se mit en marche ; plusieurs tribus bérébères de Gomara et de Zanhaga se réunirent à lui. Zeïri vint à sa rencontre ; et les deux armées , également excitées par la haine de leurs chefs et le désir de vaincre , se livrèrent plusieurs combats meurtriers , où les pertes et les avantages furent long-temps compensés ; mais à la fin celle de Whada el Fêti , qui ne pouvait pas facilement remplir le vide que chacun de ces combats laissait dans ses rangs , fut forcée à la retraite , et elle rentra dans Tanger. Whada s'y retrancha , et il écrivit à Almanzor pour lui demander des secours.

Almanzor se rendit sur-le-champ à Algéciras , et réunissant en ce lieu l'élite de la cavalerie

An de J. C.
997.
De l'hégire,
387.

espagnole , il l'envoya en Afrique avec son fils Abdelmélîc ; lui-même voulut rester à Algéciras pour être plus à portée de prendre les promptes mesures que les circonstances pourraient exiger, et diriger de plus près les événemens. Zeîri de son côté augmenta le nombre de ses soldats : toutes les tribus zénètes prirent les armes , il vint des troupes de Zâb , de Trémécen , de Mélia , de Sigilmesse. Abdelmélîc , qui n'avait ni moins de courage ni moins de talens que son père , alla chercher son ennemi qui l'attendait sur la frontière de la province de Tanger. La bataille fut longue et sanglante. Au plus fort de la mêlée , un jeune noir , nommé Zalem , de qui Zeîri avait fait périr le frère , brûlant du désir de le venger , frappa Zeîri de trois coups de poignard : il crut l'avoir tué et courut informer Abdelmélîc de ce qu'il avait fait. Abdelmélîc tira parti de cette circonstance , et excitant à propos l'ardeur des siens il remporta une victoire signalée. Zeîri , très-gravement blessé , eut à peine le temps de se sauver avec quelques cavaliers ; mais son camp , ses pavillons , ses tentes , ses bagages , tombèrent au pouvoir des Andalous.

Retiré dans les environs de Méquinez , Zeîri ralliait lentement ses troupes et préparait de nouveaux moyens de défense. L'actif Abdelmélîc le fit surprendre par un fort détachement

de cavalerie. Le succès passa son espérance ; presque tous les partisans de Zeïri périrent. On fit mille prisonniers ; ils s'attendaient à la mort, juste châtiment de leur révolte : Abdelmélîc leur rendit leurs chevaux, leurs armes et la liberté. Touchés de ce procédé généreux, ils demandèrent à être reçus au nombre de ses soldats. Quant à Zeïri, qui avait encore eu le bonheur d'échapper au danger, il se présenta devant Fez presque seul ; les habitans, effrayés à l'aspect des maux que leur défection leur pouvait attirer, ou par cette inconstance naturelle au peuple, qui presque toujours abandonne les malheureux, refusèrent de le recevoir dans leurs murs ; mais sur sa demande ils lui rendirent sa famille : il se retira avec elle au fond des déserts. Abdelmélîc vainqueur fut reçu dans Fez aux acclamations du peuple, et toute la contrée s'empressa de donner des marques de soumission, pour faire oublier qu'elle s'était révoltée.

Almanzor, instruit par son fils du succès de ses armes et de la réduction d'Almagreb, fit lire publiquement dans la grande mosquée de Cordoue les lettres d'Abdelmélîc, comme cela se pratiquait dans les occasions importantes. La même cérémonie eut lieu dans les principales villes d'Espagne. Quinze cents esclaves chrétiens et trois cents femmes, aussi chrétiennes, reçû-

rent la liberté sans rançon; beaucoup d'aumônes furent répandues; un grand nombre de débiteurs malheureux furent libérés; et afin d'attacher le souvenir de cet événement à quelque monument durable, le pont de Tolède fut reconstruit et orné d'inscriptions. Almanzor écrivit à son fils, et lui envoya de sages conseils pour se conduire dans le vaste gouvernement dont il lui confiait le soin, avec le titre d'émir d'Almagreb. Abdelméléc en sut profiter; aussi les Africains bénissaient son administration douce et paternelle, et la paix était si bien rétablie qu'il fut en état d'envoyer à son père un corps nombreux de cavalerie avec le général Whada el Fêti, pour coopérer à la guerre contre les chrétiens. Il avait fait commencer les constructions d'une ville nouvelle à l'est de Ceuta, et les fortifications en étaient déjà avancées. Almanzor en avait lui-même choisi la position dans un voyage qu'il avait fait en Afrique, et il voulait y transférer la population de Ceuta; mais les travaux furent interrompus par le rappel d'Abdelméléc, dont la présence devint nécessaire en Espagne; et le fond du projet fut tout-à-fait abandonné, dès qu'Almanzor eut cessé de vivre.

Zeïri avait trouvé tout le pays de Zanhaga en combustion. La mort de Balkin y avait produit le désordre par les prétentions opposées de ceux

An de J. C.
1000.
De l'hégire,
391.

qui lui voulaient succéder. Il entreprit de profiter de ces circonstances pour se rendre maître de cette contrée ; mais la fortune l'avait abandonné ; et ses blessures s'étant rouvertes à la suite d'une action où l'on s'était battu avec le plus grand acharnement , les secours qu'on lui donna furent impuissans pour le sauver ; sa mort rendit pour quelque temps le calme et la paix à l'Afrique.

Almanzor n'avait pas laissé oisives les troupes que son fils lui avait envoyées d'Afrique ; il les avait conduites dans la Catalogne , et elles prirent part à la victoire qu'il remporta aux environs de Cervera , laquelle fut suivie de la ruine de tout le pays ; car , d'une part les Arabes détruisaient tout ce qu'ils ne pouvaient emporter , et de l'autre , les habitans brûlaient et dévastaient leurs campagnes , pour enlever aux Arabes tous les moyens de subsistance. Quand on réfléchit à ces guerres longues et cruelles dont l'Espagne fut si long-temps le théâtre , on a de la peine à concevoir comment elle pouvait se relever si promptement du milieu des ruines ; comment , après des campagnes désastreuses , où le fer moissonnait les habitans , où la captivité devenait le partage de ceux que le fer épargnait , où la flamme dévorait les propriétés , les princes chrétiens pouvaient former encore des armées

capables de résister aux efforts périodiques de ce torrent dévastateur, qui, deux fois tous les ans, s'étendait sur leurs provinces. Il est vrai qu'Almanzor était obligé de diviser ses forces pour maintenir sous le joug les scheiks africains; d'un autre côté, il entraînait plutôt dans ses intentions de se charger de butin dans le pays envahi, que de conserver des conquêtes dont la possession eût été beaucoup moins lucrative : la mort enfin devait l'arrêter au milieu de sa carrière. Ce fier ennemi du nom chrétien faisait depuis quelques mois des préparatifs immenses; il convoquait les troupes de Mérida et de Valence, celles de Tolède et de l'Andalousie; il appelait un corps nombreux d'Africains et de Bérébères; on aurait dit qu'il voulait porter le dernier coup au roi de Léon, pour abattre à jamais sa puissance. Bermude venait de laisser, par sa mort, la couronne à son fils Alphonse. La régence, épouvantée des dangers qui menaçaient le royaume, sollicita les secours du roi de Navarre : c'était Sanche, qui mérita dans la suite le surnom de Grand. Le comte de Castille entra dans l'alliance, et ce fut la première fois peut-être que les trois princes chrétiens se montrèrent sincèrement unis contre leur ennemi commun.

L'armée arabe, divisée en deux corps, dont

An de J. C.
1001.
De l'hégire,
392.

l'un était composé des bandes africaines, et l'autre des troupes d'Espagne, avait remonté le Duero sans éprouver aucune résistance. Tout à coup l'armée chrétienne se montra dans les environs de Calat Anosor (1). Lorsqu'ils découvrirent les ennemis dont les phalanges nombreuses couvraient la campagne, les Musulmans étonnés doutèrent de la fortune; toutefois, excités par la voix de leurs chefs, ils se préparèrent à combattre. La bataille dura depuis le matin jusqu'à la nuit, sans que la victoire se fût prononcée. La cavalerie africaine avait enfoncé plusieurs fois les bataillons chrétiens, et autant de fois ils s'étaient ralliés. Les escadrons chrétiens à leur tour se précipitaient au milieu des rangs musulmans, et y portaient le désordre; leurs cavaliers, tout couverts de fer, donnaient la mort et ne la pouvaient recevoir. Almanzor, s'indignant d'une résistance qu'il n'avait jamais rencontrée, faisait les plus grands efforts, et

(1) On sait que le mot calat ou calaat signifiait château ou forteresse. Il serait difficile aujourd'hui peut-être de retrouver la place où était situé ce château d'Anosor. Tout ce qu'on peut conjecturer, c'est que la bataille se donna au-dessus de Medina-Cœli, entre cette ville et celle de Soria, sur la rive droite du Duero, au-delà de la chaîne d'Atienza.

pour la première fois ses efforts , sa valeur étaient superflus : il ne pouvait arracher aux chrétiens cette victoire pour laquelle il prodiguait sa vie , comme le dernier des soldats. La nuit avait séparé les combattans , mais les deux armées étaient restées sur le champ de bataille , au milieu des mourans et des morts. Almanzor, retiré dans son pavillon , attendait tristement que ses généraux se rendissent auprès de lui, suivant l'usage ordinaire. Comme il n'en vit arriver que fort peu, il les fit appeler. On lui répondit que la plupart étaient morts, ou dangereusement blessés. Effrayé pour lors de la perte qu'il avait faite, craignant d'un second combat une défaite totale, il donna l'ordre de commencer la retraite au point du jour. Les chrétiens, qui observèrent ce mouvement, se rangèrent aussitôt en bataille ; mais, voyant que les Musulmans se disposaient à repasser le Duero, ils ne songèrent pas à les troubler dans leur dessein, tant ils avaient eux-mêmes souffert le jour précédent.

Almanzor, abattu, humilié, était livré au plus violent désespoir. Accoutumée aux douceurs du triomphe, son âme ne pouvait supporter le premier revers. Il n'avait pas voulu qu'on pansât ses blessures, et comme elles l'empêchaient de monter à cheval, on le plaça sur une litière que ses soldats portèrent. Il s'arrêta à Walco-

rari, sur les frontières de la Castille, à peu de distance de Médina-Cœli, et à quatorze lieues du champ de bataille. Il y trouva Abdelmélîc que le roi envoyait vers lui; il refusa toutes les consolations; il eut seulement celle d'expirer dans les bras de son fils, trois jours après la lune de ramasan, à la soixante-cinquième année de son âge (1). Dès que sa mort fut connue de l'armée, la consternation fut à son comble. Chaque soldat, la tristesse sur le visage, le deuil dans le cœur, s'écriait douloureusement : « Nous » avons perdu notre ami, notre chef, notre défenseur, notre père ! » Ces mots, arrachés par la douleur, répétés par le désespoir, étaient les seuls qu'on entendait dans le camp; tous étaient dans la désolation, tous versaient des larmes

(1) Edobi, Homaidi et Alabar placent la date de cet événement au 25 du mois de ramasan, c'est-à-dire huit jours plus tôt. Abulféda, au contraire, la fixe à l'année suivante, et il est suivi par l'archevêque Rodrigue. L'annaliste de Fez ajoute que, ainsi qu'Almanzor l'avait ordonné, il fut couvert dans son cercueil de la poussière qu'il avait recueillie dans les batailles. Husein ben Asim a écrit en vers l'histoire de ce ministre guerrier. On lui fit beaucoup d'épitaphes. Celle qui se lit encore sur son tombeau a été composée par don Leandro Fernandez Moratin, auteur distingué de plusieurs ouvrages dramatiques. Elle est en vers, que nous traduisons : « Il n'est

amères. Le corps d'Almanzor fut transporté à Médina-Cœli, et on le descendit dans la tombe revêtu de ses habillemens de guerre, pour témoigner qu'il était mort au service de la religion.

La douleur ne fut pas moins vive à Cordoue qu'elle ne l'avait été à l'armée : l'état perdait son plus solide appui. Il l'avait gouverné pendant vingt-cinq ans avec une autorité sans bornes ; il en avait rarement abusé, quelquefois pour satisfaire des inimitiés particulières, jamais au préjudice du peuple. La princesse Sobeiha lui avait confié toute l'administration durant la minorité de son fils, et celui-ci, incapable de gouverner par lui-même, enchaîné au fond de son palais par les liens du plaisir, livré à toutes les

» plus, mais il a laissé sur la terre tant de traces de ses
» exploits glorieux, qu'on peut aisément le reconnaître à
» ces marques, comme s'il vivait encore. Il fut si grand
» capitaine, qu'il sera impossible aux siècles futurs d'en
» montrer un qui l'égale, et qui, toujours victorieux,
» soit comme lui le soutien et l'honneur du peuple
» d'Ismaël. » Cette épitaphe nous paraît peu répondre à
la réputation de l'auteur. Nous ne la rapportons que
parce qu'elle existe encore. On aurait mieux aimé sans
doute retrouver sur la tombe d'Almanzor les vers que la
reconnaissance et l'admiration contemporaines durent
produire.

douceurs d'un voluptueux repos , ne songea pas à reprendre le pouvoir des mains de son ministre. Il était difficile au fond de faire , plus qu'Almanzor , un noble emploi des attributs de la souveraineté. Aimé , chéri par les uns , craint par les autres , respecté par tous , redoutable aux ennemis du dehors , il rendit sa nation heureuse , riche et puissante. De cet esprit de révolte , qui avait si souvent éclaté sous les règnes précédens , il ne jaillit pas une seule étincelle qui annonçât son existence ; tous au contraire semblaient concourir avec un zèle égal vers un but commun , la prospérité de l'état ; et l'on peut dire que jamais il ne fut plus florissant. Abderahman III l'avait retenu sur le penchant de la ruine , et sa main courageuse l'avait relevé en lui prêtant ses propres forces ; Alhakem les avait augmentées en s'occupant davantage du développement intérieur de ses principes de puissance ; Almanzor créa des ressources nouvelles , et , embrassant à la fois toutes les grandes vues , il le fit monter au plus haut degré de splendeur. Ce qu'on ne saurait assez louer en lui , ce fut la modération qu'il montra au faite du pouvoir. Il ne tenait qu'à lui de s'emparer du trône , d'en précipiter le faible et indolent Hixêm , de ceindre son propre front du diadème ; on prétend même que plusieurs fois il eut à résister aux insinuations

de ses nombreux partisans , qui , honorant sa valeur , son habileté , sa prudence , croyaient que le titre de roi manquait encore à sa gloire. Plus noble ou plus généreux , il la fit consister à se montrer fidèle , et il pensa qu'acquis par la trahison ce titre aurait flétri tous ses lauriers. Almanzor relevait par des mœurs pures l'éclat de ses vertus militaires et civiles ; mais quel homme fut toujours exempt de faiblesse ? Où voit-on l'être privilégié qui ne paya jamais de tribut à l'humanité ? Almanzor aimait la louange , il voulait être flatté ; enorgueilli par de longs succès , il ne pouvait souffrir que ses volontés trouvassent un obstacle , ni qu'un autre eût plus de gloire que lui ; aussi ne put-il soutenir le premier échec qu'essuyaient ses armes jusque là triomphantes.

Sobeiha suivit de près dans la tombe son ministre favori ; elle conseilla en mourant à son fils de remplacer Almanzor par Abdelmélîc , qui avait déjà donné des preuves multipliées de bravoure et de talent. Le roi suivit ce conseil , et ^{an de J. C. 1002.} toute la nation se montra satisfaite d'un choix ^{De l'hégire, 393.} qui semblait promettre à l'Espagne la continuation de ses prospérités. Malheureusement Abdelmélîc ne conserva pas long-temps le pouvoir ; et après lui l'état , déchiré par la révolte de quelques hommes ambitieux , marcha rapide-

ment, par les voies d'une décadence progressive, vers l'anéantissement et la ruine.

Abdelmélîc voulut suivre les traces de son père : régler d'abord les affaires de l'Afrique, et se livrer ensuite au système d'une guerre éternelle contre les chrétiens. Alman, fils de Zeïri, avait été proclamé scheik des Zénètes ; il envoya des députés à l'hagib pour l'en instruire et lui porter les protestations de son dévouement, et les sermens de sa fidélité. Abdelmélîc lui conféra le titre d'émir d'Almagreb, et lui donna le gouvernement de Fez. Alman ne trahit point sa confiance, et non-seulement il se maintint dans l'obéissance d'Hixêm, mais encore il lui payait tous les ans un subside en armes, en chevaux et en argent ; pour donner même, dès la première année, de sûrs garans de ses intentions franches et loyales, il remit son fils Manser en otage entre les mains d'Abdelmélîc. Ce jeune Africain demeura dans Cordoue jusqu'au moment où la discorde y éclata avec les plus funestes résultats, comme nous ne tarderons pas à le dire.

Abdelmélîc désirait venger son père ; il rassembla une armée et fit une irruption dans la Catalogne. Il s'empara de Lérîda après une bataille sanglante, où périt ce même Ayûb ben Amer, qui, chargé par Almanzor de conclure

avec Bermude la paix que ce dernier avait demandée, fut soupçonné d'intelligences coupables et jeté dans une prison. Abdelméléc l'en avait tiré et l'avait emmené avec lui. Ayûb, qui voulait se laver par ses actions de ces soupçons déshonorans, injustes peut-être, fit des prodiges de valeur; mais à force de chercher le danger il y trouva la mort. L'année suivante, ce fut dans la Galice qu'Abdelméléc porta ses armes. Il s'avança jusqu'à Léon, saccagea cette malheureuse ville, et acheva de raser ses murailles; il revint à Cordoue chargé de butin, et suivi d'un grand nombre de captifs des deux sexes. Il fit successivement plusieurs incursions dans les états chrétiens, tantôt à l'orient, tantôt à l'occident, et toujours avec le même bonheur. Ses succès soutenus obligèrent la régence de Léon à demander la paix. Cédant aux insinuations du wali de Tolède, Abdalà ben Abdélazis, l'hagib accorda une trêve de deux ou trois ans. Cet Abdalà était de la famille royale, ancien compagnon d'armes d'Almanzor; il avait conservé, dit-on, des relations d'amitié avec le roi de Léon, à qui il avait renvoyé sans rançon une jeune fille très-belle, qui tenait à ce prince par les liens du sang.

La trêve fut à peine expirée, qu'Abdelméléc rentra dans la Galice, pénétra dans le Portugal, revint sur le Duero, renversa plusieurs forte-

An de J. C.
1003.
De l'hégire,
394.

An de J. C.
1007.
De l'hégire
398.

resses, détruisit Avila et ruina Salamanque. Le jeune Manser, fils d'Alman, qui l'accompagnait, se distingua par une bravoure au-dessus de son âge. Abdelméléc avait aussi dans son armée un corps de cavalerie qu'il avait créé à l'imitation des chrétiens. Les cavaliers étaient couverts de cuirasses et de cottes de maille, les chevaux l'étaient également de caparaçons d'étoffe, fortement doublés. Les avantages qu'Abdelméléc venait d'obtenir avaient coûté beaucoup de sang, parce que les princes chrétiens, éclairés par une longue et funeste expérience, étaient bien convaincus qu'ils ne pouvaient se soutenir contre leurs audacieux ennemis qu'en s'unissant étroitement entre eux; et dès qu'une contrée était envahie ou seulement menacée, ils se hâtaient de se fournir de mutuels secours.

An de J. C. 1008.
De l'hégire. 397.

De retour à Cordoue, Abdelméléc fut atteint de douleurs aiguës, au milieu desquelles il expira; son administration, toute glorieuse, n'avait duré que six ans et demi. Beaucoup de gens pensèrent qu'il avait été empoisonné; et il pourrait paraître probable que cette mort prématurée fut l'ouvrage de ceux qui ne tardèrent pas à se disputer le pouvoir suprême. On lit aussi dans les écrits du temps que la mort d'Abdelméléc avait été annoncée, deux ans auparavant, par l'effrayante apparition d'un météore qui parcou-

rut les airs accompagné d'éclairs et de tonnerres, ce qui, suivant les astrologues, signifiait qu'il arriverait de grands malheurs. Abdelméléc semblait avoir eu lui-même quelques secrets pressentimens. On raconte qu'étant à Tolède, où il s'occupait des préparatifs de sa dernière campagne, il alla visiter le scheik Muhamad ben Ibrahim, dont on vantait les vertus austères et son profond mépris pour les choses de ce monde. Le scheik le reçut au milieu des disciples qui venaient recevoir de lui des leçons de sagesse. Abdelméléc le pria de le recommander à Dieu dans ses prières, dont il pourrait bientôt avoir besoin; car Dieu seul, lui dit-il, est éternel et connaît l'avenir. Muhamad se prosternant aussitôt fit entendre ces paroles : « Alla homa (1), seigneur » Ala, mets dans le cœur des sujets l'obéissance » et la fidélité; conserve dans le cœur du ministre l'amour et la bonté qu'il leur a montrés » jusqu'ici! »

Abderahman, second fils d'Almanzor, succéda à son frère dans l'importante charge d'hagib. Il était capitaine de la garde, encore jeune, ami du plaisir, prodigue de son temps comme de ses richesses, employant la journée à des

(1) Alla homa, expression d'affection et de ferveur, interjection pressante par laquelle on invoque la Divinité.

jeux et des exercices à cheval, la nuit à des festins, de mœurs relâchées, étranger aux affaires, incapable de diriger une administration vaste et compliquée. Il avait au surplus de l'aménité et de la douceur ; il ne manquait pas de courage , et le peuple l'aimait , parce qu'il était généreux jusqu'à la profusion, et qu'il ressemblait beaucoup à son père par les traits du visage, sa haute taille et sa démarche noble et assurée. Le roi l'aimait aussi par conformité de goûts et d'inclinations ; et cette amitié lui devint fatale, parce qu'en excitant son ambition elle semblait lui assurer le succès dans l'exécution du projet qu'il avait conçu et qui le perdit. Le roi n'avait point d'enfans ; et, bien qu'il ne fût pas d'un âge à n'en pouvoir espérer, le nouvel hagib, égaré par l'orgueil de la faveur, comptant d'ailleurs sur l'amour du peuple et sur les secours de l'émir d'Almagreb (1), força le faible Hixêm à le désigner pour son successeur au trône. Toute la politique d'Abderahman, dans cette occasion importante, ne consista qu'à différer de rendre cette déclaration publique, jusqu'à ce qu'il se fût illustré par quelque victoire remportée sur les chré-

(1) Almaan ben Zeïri, auquel il avait renvoyé le jeune Manser en échange des riches présens et des félicitations qu'il en avait reçus depuis peu.

tiens. Il se hâta donc de convoquer l'armée ; mais déjà le secret de son élévation prochaine avait transpiré ; tous les membres de la famille royale exprimèrent hautement leur indignation. Parmi eux se distinguait surtout le prince Muhamad , arrière-petit-fils du roi Abderahman Anasir ; il se croyait appelé au trône , à défaut d'enfans mâles du roi , par le seul droit de sa naissance ; et , justement irrité de l'audacieuse entreprise de l'hagib , il était sorti secrètement de Cordoue et s'était rendu sur la frontière , où il n'avait pas eu de peine à se faire un parti nombreux , en attirant près de lui tous les mécontents.

Quand Muhamad se crut assez fort pour tenter le sort des armes , il revint en Andalousie , où son armée se grossit encore de tous ceux qui voyaient avec peine la longue faveur dont jouissaient les Alameris (1) , sur qui s'accumulaient depuis trente ans tous les honneurs , toutes les richesses et tous les emplois. Abderahman , instruit de la marche de Muhamad , se mit aussitôt à la tête de la garde royale et de la cavalerie africaine pour aller à sa rencontre , le combattre ,

(1) On appelait ainsi les parens , amis ou créatures d'Almanzor et ses enfans , à cause du nom d'Amer , qui était celui de la famille.

et ruiner son parti avant qu'il acquît de plus grandes forces. Muhamad savait tout ce qui se passait dans Cordoue par les amis qu'il y avait laissés; et, apprenant qu'il n'était resté dans la ville que fort peu de troupes, il fit deux corps de son armée, laissa l'un en présence d'Abderahman, et, suivi du second, qui se composait de ses cavaliers d'élite, il se jeta dans des chemins détournés, et, surprenant la ville par une marche rapide, il s'empara du palais et de la personne du roi, désarma les habitans, et fit publier la destitution de l'hagib. Cet acte de violence, où l'ambition particulière cherchait à se couvrir du voile de l'intérêt public, fut le premier qui ouvrit pour l'Espagne cette longue carrière de dissensions, de guerres civiles, d'usurpations et de désastres, qui devait finir par la destruction.

A la nouvelle inattendue des événemens de Cordoue, Abderahman se livra à tous les transports d'une aveugle fureur; et, conduit par le désir de la vengeance, il reprit sur-le-champ le chemin de cette ville contre l'avis de ses officiers. Il y entra avec la cavalerie africaine. Le défaut de résistance dans ce premier moment lui fit espérer qu'il serait secondé par le peuple; mais à peine fut-il arrivé sur la place du palais que les partisans de Muhamad, parmi lesquels on voyait les principaux habitans, lui en dispu-

tèrent l'entrée; et la populace, entraînée par l'exemple de ces derniers, se joignit à ses ennemis. Du premier choc les Africains enfoncèrent cette multitude peu aguerrie; mais Abderahman, voyant que de toutes parts elle recevait des renforts, que sa voix était méconnue de ceux-là même qui quelques jours plus tôt sollicitaient sa faveur, que des cris de guerre et de mort se faisaient seuls entendre, et que ses Africains seraient bientôt obligés de succomber, Abderahman, la rage dans le cœur, prit le parti de la retraite. Il était trop tard. Pressé, enveloppé, lui et les siens, par la masse toujours croissante des révoltés, il ne put s'ouvrir un passage. Un grand nombre de ses cavaliers périrent victimes de leur fidélité; lui-même, grièvement blessé, fut renversé de cheval et tomba au pouvoir des rebelles, qui le conduisirent en présence de Muhamad; celui-ci ordonna qu'on le mit en croix, et cet ordre barbare fut exécuté sur-le-champ. Ainsi périt du supplice ignominieux des esclaves et des plus vils criminels le fils de l'il-

An de J. C.
 1008.
 De l'hégire,
 399.
 18 giunada.

lustre Almanzor, le frère du noble Abdelmelic, le favori et l'ami de son roi. Le peuple, qui naguère avait célébré ses louanges en le comblant de bénédictions, applaudit à sa mort avec une joie féroce. La haine le poursuivit au-delà même du tombeau; sa mémoire fut maudite, et ses

amis, craignant pour eux-mêmes les fureurs des factieux, se tenaient renfermés chez eux, et de long-temps ils n'osèrent se montrer.

Muhamad ne sut point profiter de la terrible leçon que le peuple, en servant d'instrument à l'ambition, venait de donner par son inconstance; et, méprisant les Alaméris malgré leur crédit et leur nombre, il se fit nommer hagib à la place du malheureux qu'il avait immolé. Il commença par signaler sa puissance en expulsant de la ville toute la garde zénète ou africaine. Cette mesure impolitique, à laquelle il ne s'était porté que pour plaire au peuple, lui attira le ressentiment de ces troupes et de leurs chefs, qui étaient de la première noblesse de l'Afrique. Ensuite il s'occupa de donner à ses plus zélés partisans tous les postes essentiels, et il éloigna de la personne du roi les anciens serviteurs, qu'il remplaça par ses propres créatures. Dès qu'il eut pris ces précautions diverses, il pensa qu'il était temps de frapper le dernier coup, et il fit répandre de toutes parts le bruit que le roi était dangereusement malade. Cette épreuve lui réussit; et comme il vit le peu d'intérêt que prenait le peuple à la santé d'Hixém, comme d'un autre côté on s'attendait généralement à voir le sceptre tomber en ses mains après la mort du prince, il résolut de le faire assassiner. Les re-

présentations de Whada , valet de chambre du malheureux Hixêm , empêchèrent ce crime. Il fit entendre à Muhamad qu'il n'était pas nécessaire d'ôter la vie au roi , pour que lui-même pût régner sans obstacle ; qu'il suffisait de le tenir étroitement enfermé dans quelque lieu ignoré et secret , et ensuite de publier sa mort. Muhamad suivit les avis de Whada. On s'assura de la personne d'Hixêm , dont la garde fut confiée à des hommes d'un dévouement à l'épreuve. Ensuite , dit-on , on chercha mystérieusement un individu dont la taille et les traits eussent quelque ressemblance avec ceux du roi ; on le fit enlever pendant la nuit ; et après l'avoir étouffé on le mit dans le lit du roi. Puis on déclara que le danger augmentait ; on désigna Muhamad en qualité d'héritier de la couronne en présence des walis et des wazirs , comme si l'on n'eût fait qu'exécuter les volontés du prince mourant , et au bout de quelques heures on publia qu'il était mort. On ajoute que le corps du malheureux qu'on avait sacrifié fut aussitôt placé dans un cercueil , et enterré avec beaucoup de pompe dans la première cour du palais , le vingt-cinquième jour de la seconde lune de giunada , environ quarante jours après la fin tragique d'Abderahman.

Muhamad fut solennellement proclamé dans

Cordoue le jour même où se joua cette comédie politique ; il fut surnommé el Mohdi Bilah , c'est-à-dire *le Conciliateur* ; et son nom fut placé sur les monnaies et prononcé dans les prières publiques. Les événemens ne répondirent pas aux espérances que devait donner ce nom de conciliateur ; et pour ceux mêmes qui ignoraient par quels moyens violens il était monté sur le trône , sa domination parut rude et insupportable. Il commença par faire exécuter avec beaucoup de rigueur l'ordre d'expulsion de la garde africaine. Les chefs de cette garde , irrités d'une injustice qui laissait sans récompense les longs services que les Africains avaient rendus à la cause commune , formèrent le projet de résister ouvertement à la volonté du nouveau roi , et de s'exposer à tout , plutôt que de consentir lâchement à rendre les armes qu'ils tenaient de ses prédécesseurs. Ils nommèrent l'un d'eux pour leur chef ; c'était Hixèm ben Suleiman. Celui-ci appela aussitôt près de lui tous les principaux Zénètes , tous les scheiks africains ; il ne parla de Muhamad que comme d'un usurpateur et d'un traître qui avait fait périr son roi , et les excita à la vengeance.

Muhamad , à la tête des Andalous , se porta courageusement vers le quartier que les conjurés occupaient , et , secondé par la populace , qui

haïssait les Africains, il les attaqua avec vigueur. Les Africains se défendirent de même ; mais après avoir combattu le reste du jour et toute la nuit, ils furent forcés d'abandonner leurs quartiers et de sortir de la ville. Ce mouvement ne put s'exécuter sans désordre ; ils ne s'aperçurent pas que leur chef Hixèm était tombé au pouvoir de quelques cavaliers andalous. Ils ne connurent son malheur, que lorsque du haut des remparts Muhamad leur fit jeter sa tête sanglante. Au lieu de les remplir de terreur et d'épouvante, comme on s'y était attendu, cet horrible spectacle ne servit qu'à augmenter leurs désirs de vengeance. Ils firent tous le serment d'exterminer Muhamad et les siens, ou de périr eux-mêmes jusqu'au dernier ; et au milieu des cris, des imprécations, des menaces, ils élurent pour succéder à Hixèm le fougueux Suleiman, qui avait à venger en lui un parent et un ami.

Comme il n'avait pas assez de troupes pour entreprendre le siège de Cordoue, il songea d'abord à fortifier son parti. Pour y réussir, il s'éloigna de Cordoue, parcourut l'Espagne, rallia les mécontents, visita les frontières, et parvint même à faire un traité avec le comte de Castille, Sanche, qui lui fournit des soldats, moyennant la promesse d'une cession de territoire. On assure que les rois de Léon et de Na-

An de J. C.
1009.
De l'hégire.
400.

varre entrèrent dans cette alliance, et envoyèrent aussi quelques troupes. Suleiman reprit alors le chemin de l'Andalousie; il rencontra Muhamad à Quintos. Le combat fut long et sanglant; Muhamad fut vaincu, et vingt mille hommes restèrent, dit-on, sur le champ de bataille. Muhamad ne se sauva qu'avec peine; et après avoir rallié les faibles débris de son armée, il se jeta dans les montagnes pour échapper aux poursuites de son ennemi; il passa par Calatrava et se rendit à Tolède, que son fils Obeidala gouvernait. Celui-ci avait eu quelques relations avec Raymond, comte de Barcelone; il engagea ce prince à venir au secours de son père, lui offrant des sommes considérables pour prix du sang de ses sujets. Raymond accepta ce marché honteux; il ne dédaigna même pas de prendre le commandement de l'armée, qu'il envoyait en qualité d'auxiliaire.

Cependant Suleiman, sans perdre de temps, se présenta devant Cordoue, et la terreur qu'avait inspirée sa victoire lui en ouvrit les portes. Il prit aussitôt le titre de roi; et, bien que le peuple le haït, il ne laissa pas de le reconnaître, parce qu'il redoutait ses vengeances; on lui donna le surnom d'Almostain Bila. Toutefois il ne comptait nullement sur la fidélité des habitans; aussi s'entoura-t-il de précautions, soit en déployant

tout l'appareil de la force pour comprimer l'esprit de révolte et empêcher les réactions, soit en faisant remplir par ses amis tous les postes civils et militaires. Mais ces moyens même étaient souvent insuffisans ; le peuple se soulevait partout où il n'était pas fortement enchaîné. A Malaga, un scheik africain fut inhumainement égorgé ; des excès semblables eurent lieu dans d'autres villes de l'Andalousie ; Suleiman lui-même n'osait pas demeurer dans Cordoue, il habitait le palais d'Azgara. Quelle triste condition que celle d'un prince qui craint ses sujets et voit en eux des ennemis ! Sa domination était mieux établie dans la province de Tolède, et dans celles du nord depuis Tortose jusqu'au Duero ; mais à Cordoue il éprouvait que la meilleure garde des rois, c'est l'affection des peuples.

Quelques partisans secrets de Muhamad, non contents de rendre les Africains odieux aux Andalous, tentèrent de semer la discorde parmi les premiers. Suleiman avait un cousin appelé Méruan ; on lui proposa la couronne, pourvu qu'il l'arrachât du front de l'usurpateur, et on lui offrit toutes sortes de secours. Cette conspiration fut découverte ; cinquante des principaux conjurés payèrent de leur tête leurs imprudentes tentatives ; Méruan fut enfermé dans une tour. Alors les Esclavons de la garde proposèrent à

Suleiman de faire égorger tous les auxiliaires chrétiens qui étaient dans Cordoue, afin de se rendre agréable aux musulmans par ce sanglant holocauste. Suleiman ne manquait pas de générosité; et, plein d'indignation contre les auteurs de ce conseil atroce, il les bannit de sa présence, en déclarant hautement qu'il ne manquerait jamais envers personne à la fidélité dans les conventions, moins encore envers ceux qui l'avaient si efficacement servi. Craignant toutefois que les siens ne se portassent malgré lui à quelque extrémité funeste contre les chrétiens, il les fit sortir de Cordoue comblés de présens. Il opposa la même résistance à Whada, qui, après lui avoir découvert l'existence d'Hixêm, lui conseillait de le replacer sur le trône. « Je voudrais le faire, » répondit-il à Whada, mais il n'est pas encore » temps : ce prince est faible et sans expérience; » faut-il confier à ses débiles mains le salut de » l'état? »

Suleiman jouit peu de temps de la suprême puissance. Muhamad s'avancait à la tête de trente mille musulmans et de neuf mille chrétiens, et Suleiman ne lui pouvait opposer que la moitié de ces forces. Cependant comme ses soldats étaient aguerris, il ne craignit point de hasarder une bataille dont le résultat devait décider de l'empire. On se battit de part et

d'autre avec beaucoup d'acharnement ; les Catalans surtout se distinguèrent par tant d'exploits, que le courage et la valeur, soutenus par le nombre, obtinrent enfin l'avantage. Le comte d'Urgel et *trois évêques* furent tués, dit-on, dans cette bataille. Suleiman n'osa pas rentrer à Cordoue ; il se sauva à Azhara, s'empara de tous les trésors qui s'y trouvèrent ; et les Africains, qui se croyaient à la veille de quitter l'Andalousie, pillèrent la ville et les mosquées et se chargèrent d'un précieux butin ; ce qui échappa à leur avidité devint quelques jours plus tard la proie des soldats de Muhamad. Cette bataille prit chez les Musulmans le nom d'Acbatalbacar, de celui du lieu où elle s'était livrée, à dix lieues au-dessus de Cordoue, et ils en désignèrent l'année par le nom d'année des Français (1), parce que les deux princes rivaux avaient tour à tour employé des chrétiens dans leurs armées.

Tandis que Suleiman et ses Africains se retiraient du côté d'Algéciras, où ils comptaient

(1) Cette année était la quatre centième de l'hégire. On se souvient que les Arabes donnèrent le nom d'*Afranc* à toutes les provinces septentrionales voisines des Pyrénées, et qu'ils appelaient Français les Catalans et les Navarrais, quelquefois même les Castillans et les Asturiens.

s'embarquer pour Tanger, Muhamad faisait dans Cordoue une entrée triomphante ; et le peuple , toujours extrême , le proclamait son libérateur et son vengeur. L'Esclavon Whada, qui par son esprit souple savait se maintenir constamment en faveur quel que fût le parti dominant , fut nommé par Muhamad son premier hagib ; et Muhamad, se reposant sur lui des soins du gouvernement, ne songea qu'à poursuivre son ennemi, afin de lui porter les derniers coups. Il l'atteignit sur les bords du Guadiaro, petite rivière qui sort des montagnes de Ronde et se jette dans la mer à quelques lieues d'Algéciras. Suleiman, que la mauvaise fortune n'avait point abattu, encouragea, excita ses Africains au combat et à la vengeance : « Si nous fuyons, leur » dit-il, nous recevrons honteusement la mort ; » si nous sommes vaincus, nous périrons encore : » combattons donc, mais combattons pour la » victoire, notre seule espérance. » Ces paroles, et plus encore l'exemple du chef, remplirent les troupes d'un courage invincible. L'armée de Muhamad rompue, enfoncée; abandonna le champ de bataille et se dispersa en fuyant. Muhamad arriva presque seul à Cordoue ; les débris de ses troupes y arrivèrent plus tard par divers chemins.

Ce prince, qui s'attendait à un siège, fit répa-

rer les fortifications de la ville, et les entourer d'un fossé large et profond. Les habitans eux-mêmes furent contraints d'y travailler le jour et la nuit, ce qui commença à exciter des murmures. D'autre part, la confiance illimitée que Muhammad accordait à Whada, son ministre, les faveurs qui par ce canal se répandaient exclusivement sur les Esclavons, peut-être les disgrâces qu'il venait d'éprouver, firent naître le mécontentement parmi les nobles. Rien ne dépouille les rois du respect des peuples comme les revers, de même que rien ne les exhause comme l'éclat des victoires et la manifestation de la puissance. Appuyé sur la fortune le prince s'élève au-dessus du vulgaire; on dirait qu'il excède les hommes en excellence, comme il les excède en grandeurs: est-il malheureux, il rentre dans la classe ordinaire et sous l'empire de la loi commune, qui soumet tous les hommes aux mêmes misères. En un mot, l'amour du peuple suit la fortune, et l'événement seul qualifie les actions. *Le méchant qui triomphe est un héros; le sage qui est vaincu est voué à l'infamie, et mérite des supplices* (1). On conseilla à Muhammad de chasser

(1) Ces mots appartiennent à peu près littéralement à l'écrivain arabe.

de Cordoue les scheïks et plusieurs wazirs dont on soupçonnait la fidélité, et auxquels on prêtait des propos séditeux. De son côté, le général des chrétiens, Armengault, prévenu par des avis secrets que Muhamad était dans l'intention de désarmer ses troupes, et peut-être de les sacrifier ensuite à la haine des Musulmans, se disposa à sortir de la ville; et il exécuta son dessein malgré les prières de Muhamad, qui cherchait à le retenir. Il se chargea seulement de remettre en passant à Tolède, au wali Obeidalà, l'ordre de lever des troupes et de les amener sans délai à Cordoue. Des ordres pareils furent envoyés aux walis de Mérida et de Sarragosse, ainsi qu'aux alcaïdes de la frontière; mais ils ne produisirent aucun effet : chacun s'excusait sous divers prétextes, et les fanatiques prétendaient que Dieu abandonnait Muhamad à cause de son alliance avec les infidèles.

Suleiman occupait les hauteurs voisines de Cordoue, et son parti se grossissait tous les jours des serviteurs inconstans ou infidèles de son rival, qui ne savait ni réunir les esprits divisés, ni même conserver l'affection de ses anciens amis. Jusqu'à la garde royale, partagée en plusieurs factions, tout paraissait concourir à la ruine de Muhamad, tout annonçait les plus grands désastres. L'esclavon Whada, au lieu

d'éteindre le feu de la discorde, prit toutes les mesures secrètes qui pouvaient en augmenter l'activité. D'une part, il remplissait de terreur l'âme de Muhamad par ses rapports artificieux ; de l'autre, il semait adroitement les soupçons, la crainte, la méfiance dans les esprits. Quand il crut le moment favorable, il tira Hixèm de sa prison, et le montra au peuple dans la tribune de la grande mosquée. Sa présence produisit sur les assistans la plus vive émotion ; la nouvelle qu'il vivait encore circula rapidement dans la ville ; tous les habitans se portèrent en foule vers la mosquée, et l'enthousiasme gagnant subitement les cœurs, Hixèm fut de nouveau proclamé avec les plus grandes démonstrations d'allégresse, et conduit en triomphe vers le palais. Muhamad, qui comptait sur les Esclavons, s'y était caché, en attendant qu'il s'opérât en sa faveur quelque mouvement ; mais l'Esclavon Ambaro se saisissant de lui, le traîna sur les degrés de ce trône où il venait d'être assis. Le roi lui reprocha avec aigreur sa déloyauté, et lui fit couper la tête. Un cavalier fut chargé de la porter par les rues de la ville, plantée au bout d'une lance ; le tronc fut jeté sur la place publique, et livré à la populace, qui le mit en pièces. Au bout de trois jours, Hixèm envoya la tête de Muhamad à son émule Suleiman ; il es-

An de J. C.

1010.
De l'hégire,
401.

pérait que ce terrible exemple le ramènerait à l'obéissance.

Le règne orageux de Muhamad n'avait duré que seize mois, en comptant même le temps que Suleiman avait passé dans Cordoue ; au bout d'une carrière semée de traverses, d'agitations et de soucis, il avait trouvé la mort, fruit amer de son ambition. Loin d'être effrayé par le supplice de Muhamad, Suleiman, en politique habile, chercha les moyens de le faire servir à ses propres vues. Il savait qu'Obeidalà faisait à Tolède des préparatifs immenses destinés contre lui ; il lui envoya la tête de son père, avec ces mots : « C'est ainsi que le roi Hixêm, en remontant sur » le trône, récompense ceux qui le lui ont rendu. » Si tu veux avoir le sort de ton père, va te remettre entre les mains de ce prince ingrat ; mais si tu as besoin de vengeance, compte sur l'amitié de Suleiman. » Un présent de dix mille pièces d'or accompagnait cette lettre, qui eut tout l'effet que Suleiman en avait attendu. Obeidalà fit enterrer avec de grands honneurs la tête de Muhamad dans la principale mosquée de Tolède, et il répondit à Suleiman qu'il s'unissait à lui pour déclarer à Hixêm une haine éternelle.

Whada avait été confirmé par Hixêm dans le ministère, et il s'était montré digne de la faveur

du roi. Il avait réussi à repousser les Africains loin des murs de Cordoue, et comme il eut appris qu'Obeidalà se disposait à joindre ses efforts à ceux de Suleiman, il laissa le commandement de la ville aux Esclavons Zahor et Ambaro, et il marcha sur Tolède avec un corps nombreux de cavalerie. En même temps, il demanda des secours à Sanche de Castille. Celui-ci lui fit répondre que Suleiman lui cédait six forteresses, et qu'aux mêmes conditions, il ne donnerait des troupes qu'à Hixèm, qui avait à ses yeux le mérite de la légitimité. Whada n'attendit pas pour traiter l'aveu de son maître, et il consentit à tout ce qu'exigea le comte de Castille en échange de ses secours. Whada avait des amis dans Tolède; il profita, pour s'en emparer, de l'absence d'Obeidalà. Celui-ci, informé de cette occupation imprévue, revint sur ses pas. Il fut arrêté à Maquèda par l'armée de l'hagib, et la fortune se déclara contre lui. Il tomba même au pouvoir de Whada, avec quelques-uns des principaux seigneurs de la contrée. Ahmed ben Muhamad, l'un d'eux, fut mis en croix, et périt au milieu des tourmens de cet horrible supplice; Obeidalà fut amené à Cordoue, où il fut décapité par ordre du roi.

Ce wali était à la fleur de l'âge, et quand on sut dans la ville qu'il avait été pris en combat-

tant contre une armée presque toute composée de chrétiens , le peuple , égaré par quelques esprits superstitieux, blâma hautement la conduite de l'hagib, et dans ses amers reproches il n'épargna pas même ce roi qu'il avait paru recouvrer avec tant de bonheur ; on taxait de mauvais musulmans le prince et le ministre. Whada conféra le gouvernement de Tolède à Abu Ismaïl Dylnûn, qui était un scheik puissant et fort estimé, auquel principalement il devait la conquête de cette ville importante ; ensuite il renvoya les chrétiens , après avoir largement payé leurs services, et il retourna à Cordoue , où le roi le combla d'honneurs et de marques d'affection. Il lui accorda même, à cette occasion , en faveur de ses principaux officiers, esclavons ou alaméris, le droit de tenir leurs gouvernemens à perpétuité , avec la faculté de les transmettre à leurs enfans. Les alcaïdies de Murcie , de Carthagène , d'Alicante , de Dénia , d'Almérie et beaucoup d'autres furent données de cette manière.

Pour mériter de plus en plus ces faveurs du roi, l'hagib fit de nouveaux efforts contre Suleiman , qui infestait toujours les environs de Cordoue , et il obtint enfin pour résultat la retraite momentanée des Africains. Alors les habitans commencèrent à respirer, car ils manquaient

déjà de vivres , et des maladies contagieuses régnaient dans la ville ; mais Suleiman n'avait point perdu l'espérance. Il n'ignorait pas que beaucoup de nobles voyaient d'un œil jaloux la puissance de Whada et de ses partisans , et que le roi , entièrement livré à son ministre , persécutait jusqu'à ses parens et ses meilleurs serviteurs. Il mit habilement en œuvre tous ces élémens de défection à la cause du prince ; il promit aux walis de Calatrava , de Médina-Coeli , de Guadalaxara et de Sarragosse que , s'ils lui aidaient à délivrer Cordoue de la tyrannie des Esclavons , il les investirait à perpétuité de leurs gouvernemens , comme le roi venait de le faire pour ces hommes de race étrangère. Ces walis , séduits par ces brillantes promesses , se hâtèrent de lever des troupes , et de les envoyer à Suleiman. L'hagib Whada , voyant l'orage qui se formait , conseilla au roi d'écrire à Ali ben Hamud , wali de Ceuta et de Tanger , et au frère d'Ali , Alcassim ben Hamud , wali d'Algéciras et de Malaga , qui , l'un et l'autre , ne vivaient pas d'intelligence avec Suleiman ; de ne point épargner les promesses pour les attirer à lui ; de s'engager même à déclarer l'ainé d'entre eux wali alhadi , ou présomptif héritier du trône. Quand les dépêches furent prêtes et signées , l'hagib ne crut pas que le danger fût encore assez pressant

pour les envoyer, et il les garda pour s'en servir dans une autre occasion ; ou peut-être ne les retint-il que parce que, toutes réflexions faites, il répugnait à cette démarche, preuve éclatante de faiblesse.

An de J. C.

1011.

De l'hégire,

402.

Pour comble de maux la peste vint ajouter ses horreurs à celles de la guerre civile ; bientôt la misère et la disette se firent sentir dans Cordoue, et le mécontentement augmentait tous les jours. Le peuple, toujours disposé à se plaindre de ceux qui le gouvernent, lors même qu'il est heureux et tranquille, devient injuste et furieux s'il éprouve des calamités. Un grand nombre d'habitans quittèrent Cordoue et se retirèrent dans les montagnes voisines ; par leur moyen Suleiman était exactement informé de tout ce qui se passait dans la ville ; et il y a des écrivains qui assurent que l'hagib lui-même entretenait avec lui une correspondance criminelle, ce qui devrait paraître incroyable si on ne l'avait vu successivement, et toujours avec la même apparence de zèle, servir Muhamad, Suleiman et Hixêm. Quoi qu'il en soit, le roi, que tourmentaient continuellement de noirs soupçons, ajouta une foi aveugle aux rapports qu'on lui fit contre son ministre ; et, le croyant coupable avant de l'avoir convaincu de crime, il fit décapiter celui qui, au péril de ses jours, l'avait

constamment défendu contre l'usurpateur Muhamad, et l'avait tiré de prison pour lui restituer la couronne. On dit, il est vrai, pour pallier l'ingratitude du prince, que ce qui contribua le plus à la mort de Whada, ce fut la découverte qu'on fit parmi ses papiers des lettres destinées aux deux fils d'Hamud, et qu'on supposa qu'il n'avait retenues que pour priver le roi de leur secours.

L'esclavon Haïran fut le successeur de Whada. Le nouveau ministre était naturellement porté vers la générosité et la bienfaisance ; il était le seul peut-être qui, réunissant les talens à la bravoure, aurait pu sauver l'état et le roi, si l'heure de la ruine et de la destruction n'était déjà sonnée. Il ne négligea rien du moins pour atteindre ce noble but. Désirant surtout se concilier tous les esprits, plus d'une fois il parvint à suspendre ou à faire rétracter les ordres sanglans qu'arrachaient à l'ombrageux Hixêm les craintes funestes dont il était sans cesse assailli. Beaucoup d'habitans, beaucoup de scheiks et de nobles lui durent la conservation de leur vie ; mais, tout en excitant leur reconnaissance envers le ministre humain, ces mesures violentes, qui à chaque instant menaçaient leurs têtes et leurs propriétés, mettaient dans leurs cœurs ulcérés la haine et le désir des vengeances à la place de l'affection et de l'amour du devoir.

Suleiman s'était rapproché de Cordoue, afin de hâter par sa présence et par son appui le développement de tous ces germes féconds de rébellion et de troubles. Haïran, dans ce moment critique, déploya, mais en vain, toutes les ressources de la prudence et de la valeur. Il tâchait d'animer à la défense les habitans de Cordoue; mais de même qu'on ne subjugué pas un peuple puissant malgré lui, de même on ne saurait conserver une ville dont les habitans ne veulent point résister; et tandis que Haïran et une partie des cavaliers de la garde contenaient les Africains qui attaquaient la porte d'occident et avaient déjà comblé le fossé, les mécontents travaillaient à leur ouvrir la porte opposée, et à triompher des troupes fidèles qui la gardaient. Haïran, averti trop tard, ne put empêcher l'ennemi de pénétrer dans la ville. Un combat opiniâtre fut livré dans les rues, qui restèrent jonchées de cadavres. Cette fois les Africains l'emportèrent, et après s'être emparés de toutes les fortifications, ils livrèrent pendant trois jours la ville à un affreux pillage. Beaucoup de nobles musulmans furent égorgés dans leurs propres maisons, et le sang coula dans Cordoue jusqu'à ce que les féroces soldats de Suleiman eurent assouvi leur soif de vengeance pour toutes les défaites passées. Haïran, grièvement blessé, était tombé

An de J. C.

1012.

De l'hégire,

403.

Xawal.

sur les degrés du palais dont il voulait défendre l'entrée : entouré de cadavres , il fut assez heureux pour échapper aux recherches ; et quand la nuit fut venue , ayant repris ses sens et profitant pour se sauver de la confusion générale , il parvint à gagner la maison d'un homme pauvre , mais honnête , qui sut exercer envers lui les nobles devoirs de l'hospitalité , en lui procurant d'abord la guérison de ses blessures , et lui donnant ensuite les moyens de pourvoir par la fuite à sa sûreté.

Suleiman fut de nouveau proclamé roi de Cordoue. On ignore quel fut le sort du malheureux Hixêm. Tout ce qu'on en sait , c'est que depuis cette époque il disparut de la scène du monde , et qu'il n'en fut plus fait aucune mention. Quelques écrivains prétendent que Suleiman le fit mourir l'année suivante , lorsqu'un nouvel ennemi vint menacer sa puissance encore mal affermie. Des changemens nombreux eurent lieu dans toutes les administrations , et pour la seconde fois les Africains s'élevèrent sur les débris de la faveur des Alaméris et des Esclavons. Alhakêm , père de Suleiman , vieillard vénérable et qui n'aspirait qu'au repos , fut appelé à Cordoue ; Abderahman , son frère , devint wali de Séville ; les gouvernemens , les alcadiés furent le partage exclusif des partisans de l'usur-

pateur, qui, dans la distribution de ces grâces, alla plus loin encore que le roi Hixém. Celui-ci n'avait aliéné, en faveur de certains walis, que le titre, qu'il avait rendu héréditaire; Suleiman aliéna jusqu'à la propriété que le roi du moins avait réservée: il se contenta d'un stérile hommage et d'une vaine promesse de fidélité. Ces concessions perpétuelles, en diminuant les droits du souverain, préparèrent la division de l'empire et l'anéantissement qui la devait suivre. Il se forma autant de petits états indépendans qu'il y eut de grands fiefs. Le système féodal, né dans les glaces polaires, s'était étendu jusqu'aux dernières contrées de l'Espagne, et y avait apporté ses résultats funestes: l'esprit de révolte et d'indépendance chez les grands, l'extinction de tous les sentimens de noblesse et de patriotisme chez les petits.

An de J. C.
1013.
De l'hégire,
404.

Cependant Haïran était heureusement sorti de Cordoue; il se retira d'abord à Orihuela, où ses amis lui prodiguèrent tous les secours; ce fut par leur moyen qu'il vint à bout de rentrer dans son gouvernement d'Almérie, malgré l'opposition du wali qu'il y avait lui-même placé. Forcé d'abandonner la ville, le wali s'était enfermé dans le château, où il tint encore vingt jours. Il fut puni de mort pour sa résistance, comme si cette résistance eût été un crime, après

le renversement du trône et la chute d'Haïran lui-même ; la famille du malheureux wali fut enveloppée dans sa disgrâce.

Les années suivantes furent fécondes en grands événemens, en révolutions nouvelles. L'empire des Arabes d'Espagne fut encore déchiré par plusieurs factions acharnées à s'entredétruire ; et non-seulement les tribus africaines faisaient aux tribus andalouses une guerre d'extermination, mais encore chaque wali, érigé en souverain, s'éloignait peu à peu de la route du devoir, et reconnaissait à peine une stérile suprématie dans le roi de Cordoue, livrant ainsi ce prince à ses propres forces, et laissant le trône exposé à tout l'effort des tempêtes, dont la fréquente violence l'ébranlait jusqu'aux fondemens. Ce qu'il y avait de plus étonnant, c'était l'infertie des princes chrétiens, qui ne savaient point tirer avantage de l'état de faiblesse et de décadence de leurs implacables ennemis, pour abattre et ruiner en entier leur puissance chancelante. Il est vrai qu'en fournissant des secours aux divers partis qui se disputaient l'ombre de la souveraineté, ils les mettaient en état de combattre l'un contre l'autre, et qu'ils empêchaient le rétablissement d'une autorité prédominante, capable de rendre à l'empire son ancien lustre en s'agrandissant successivement des débris de

toutes les autorités subalternes. Mais d'une part, en armant ainsi leurs soldats pour la cause des Musulmans, ils n'avaient qu'un peu d'or en dédommagement de la perte des hommes ; d'autre part, en soutenant à la fois par la force deux partis opposés, ils se trouvaient souvent exposés à combattre les uns contre les autres. Si, abjurant cette fausse politique, ils avaient constamment réuni leurs efforts, si le sang de leurs soldats tant de fois répandu dans les champs de l'Andalousie n'avait été versé que pour l'intérêt commun, l'empire des Arabes se serait écroulé cinq cents ans plus tôt, et ces dominateurs superbes auraient à leur tour subi le joug de la servitude.

Haïran avait passé d'Almérie à Ceuta, où régnait, sous le nom de wali, cet Ali ben Hamud de qui le roi Hixêm avait voulu acheter le secours. Haïran se présenta devant lui comme s'il eût été l'organe des sentimens des Alaméris. Il lui dit que l'Espagne ne supportait qu'avec peine la domination de Suleiman ; que la terreur seule tenait les Andalous dans la soumission ; qu'un grand nombre d'alcaïdes des provinces méridionales appelaient de tous leurs vœux un libérateur ; que s'il paraissait sur les terres d'Espagne avec une armée, il verrait de suite se rallier sous ses étendards un nombre infini de

guerriers. Il lui parla ensuite de l'infortuné Hixêm, des lettres qu'il lui avait écrites, de l'offre qu'il lui faisait de le désigner pour son successeur; et lui cachant avec soin les justes soupçons qu'il avait de la mort de ce prince, il lui peignit les dangers dont ses jours étaient menacés au milieu des perfides ennemis qui le retenaient prisonnier. Il ajouta que s'il ne pouvait arriver à temps pour arracher Hixêm à la mort obscure que sans doute on lui destinait, il arriverait au moins pour venger le sang innocent, ce sang qui, comme le sien même, avait une source commune (1). Aben Hamud qui était généreux et loyal, toutes les fois du moins qu'une passion violente ne troublait point sa raison, sentit naître dans son cœur le sentiment d'une noble pitié; il jura de rétablir Hixêm, ou de venger sa mort. Il écrivit aussitôt à son frère Alcassim pour qu'il secondât de tout son pouvoir les Alaméris de l'Andalousie, et il promit à Hairan de partir lui-même dans peu avec toutes ses troupes : Alcassim ne se montra pas

(1) Ali ben Hamud descendait d'Hassan ou Hussein, fils d'Ali, et il était regardé comme appartenant à la famille royale, qui tirait son origine de Méruan, dernier calife de la race des Omeyas, parens du prophète.

moins disposé que son frère à entrer dans les projets d'Haïran.

An de J. C.
1015
De l'hégire,
406.

Ali , suivant sa promesse , envoya une armée à Malaga. Amer ben Feth , wazir d'Alcassim , mais dévoué à Suleiman , essaya de s'opposer au débarquement. Il fut culbuté avec ses troupes , et celles d'Ali entrèrent dans la ville , où elles publièrent qu'elles n'étaient amenées que par le désir de remettre le sceptre dans les mains d'Hixêm. Tous les Alaméris prirent aussitôt les armes comme Haïran l'avait promis , et par toute l'Espagne la renommée porta la nouvelle de cette grande entreprise. Suleiman en fut instruit de bonne heure , et il disposa tout pour la défense ; on dit que ce fut en cette occasion qu'il fit périr le roi , dont il avait jusqu'alors respecté la vie. Quoi qu'il en soit , il laissa son père Alhakem dans Cordoue ; et , se mettant à la tête de son armée , il marcha sans délai vers les ennemis. Ceux-ci s'étaient réunis à Almugnécarr ; Haïran s'y trouvait avec les troupes d'Almérie , Alcassim avec celles de Malaga , et Ali avec celles de Ceuta et de Tanger. Là on fit la vaine cérémonie de jurer obéissance au roi Hixêm , et de ne reconnaître que lui pour souverain légitime. On crut ces formalités nécessaires ; on voulut même y mettre la plus grande solennité , parce qu'on avait remarqué de l'hé-

situation dans les troupes, et que beaucoup de soldats disaient hautement que ce n'était pas pour leur roi Hixêm qu'on voulait les faire combattre, mais seulement pour servir l'ambition de quelques individus. Suleiman ne tarda pas à se montrer dans les environs d'Almugnécar. Il commença par s'emparer des hauteurs, d'où il harcelait sans cesse l'armée ennemie, gênait tous ses mouvemens, et coupait ses communications ; mais il évitait avec soin d'en venir à une affaire générale, parce que les alliés étaient de beaucoup supérieurs en nombre. Ali, qui avait été nommé par acclamation général en chef, voulut pourtant entraîner Suleiman à un engagement sérieux ; et, puissamment secondé par l'habile Haïran, il parvint à le mettre dans une situation où une bataille devenait inévitable. Suleiman se prépara courageusement au combat, et malgré le désavantage du nombre il sut, sinon arracher la victoire, du moins la laisser indécise. Il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre, mais la guerre continua avec le même acharnement, et elle se prolongea encore toute une année avec des succès divers.

Ce fut à peu près vers ce temps, s'il faut en croire les historiens arabes, et principalement Xérif Edris qui entre en de plus grands détails, qu'eut lieu une expédition maritime, entreprise

par quelques habitans de Lisbonne , pour reconnaître l'océan Atlantique et y chercher des terres nouvelles. Suivant les mêmes historiens , ces hardis navigateurs seraient parvenus jusqu'à des îles qu'ils nommèrent îles des Autours, *Azores*, à cause de la grande quantité de ces oiseaux qu'ils y aperçurent; à leur retour, ils auraient raconté de leur voyage des choses merveilleuses , et la rue de Lisbonne dans laquelle ils demeureraient aurait pris le nom d'*Almogawares*, qui signifie : explorateurs ; nom qu'elle a conservé pendant fort long-temps. Xéris Edris prétend que les auteurs de l'entreprise étaient au nombre de huit, tous parens ; qu'ils équipèrent un vaisseau, le remplirent de vivres et de provisions pour plusieurs mois, et firent voile vers l'occident ; qu'après avoir navigué pendant onze jours, ils arrivèrent à un parage où les eaux de la mer étaient extrêmement agitées par des courans rapides ; qu'ayant cinglé d'un autre côté, et se dirigeant vers le midi , ils rencontrèrent, le douzième jour, une île, dans laquelle ils virent beaucoup de troupeaux errans ; qu'ayant abordé dans cette île, ils y trouvèrent une source d'eau douce, ombragée par un figuier sauvage ; qu'ils prirent quelques animaux, mais qu'ils n'en purent manger, parce que leur chair était très-amère : qu'ils se contentèrent d'en em-

porter les peaux ; qu'ils naviguèrent encore douze jours , au bout desquels ils découvrirent une île , où ils virent des habitations et des terres labourées ; que , s'étant approchés de la côte , ils furent environnés par une grande quantité de barques , toutes remplies de naturels armés ; qu'ils furent conduits à une ville peu distante du rivage ; que les hommes avaient le teint rougeâtre , des cheveux longs , mais peu abondans , et une haute taille ; que les femmes leur parurent fort jolies ; qu'ils furent d'abord enfermés dans une maison , où on les laissa trois jours entiers ; que le quatrième on amena devant eux un homme qui parlait la langue arabe , et qui leur demanda qui ils étaient et d'où ils venaient ; que le lendemain ils furent présentés au roi , et qu'ils lui expliquèrent les motifs de leur voyage ; que le roi leur fit dire que son père avait autrefois envoyé des navires à la découverte , et qu'ils avaient passé plusieurs mois en mer , sans apercevoir aucune terre ; qu'ils furent ensuite ramenés dans leur prison , où ils restèrent jusqu'au moment où le vent d'occident commença de souffler ; qu'alors on les fit entrer dans des barques , les yeux bandés , et qu'après trois jours de navigation on les mit à terre , sur une plage inconnue , les mains liées derrière le dos ; qu'ayant entendu à quelque distance des voix

humaines, ils se prirent à crier tous ensemble ; que ces cris ayant attiré ceux dont ils avaient entendu la voix, ils reconnurent que c'étaient des Bérébères ; que ceux-ci leur délièrent les mains ; que l'un de ces Bérébères leur demanda s'ils savaient à quelle distance ils se trouvaient de leur pays, et que sur leur réponse, il ajouta qu'ils avaient au moins deux mois de chemin, à quoi l'un des navigateurs répondit : Vasafi, c'est-à-dire, ô quelle peine ! que de là vient le nom d'Asafi, que ce lieu a conservé (1).

Ce qui est mieux prouvé que le voyage de ces nouveaux Argonautes, c'est l'expédition de Mugéhid Edim aux îles Baléares. Ce Mugéhid, qu'on appelait aussi Abu Geix, avait été favori de l'hagib Abderahman, qui l'avait fait wali de Dénia. Il était entreprenant et courageux. Voyant l'Espagne livrée à des troubles dont on ne pouvait prévoir la fin, il équipa une flotte, passa heureusement la mer, s'empara de Majorque et d'Iviça et s'y établit, après avoir laissé pour gouverneur à Dénia Abdala el Moaïti de Cordoue, qui jouissait d'une grande réputation de vertu et d'intégrité. Abdalà était disciple de Muhamad el Begi ; celui-ci vit avec peine son élévation,

(1) Il y a encore sur la côte du royaume de Maroc une ville nommée Safi.

parce qu'il regardait la possession des honneurs comme incompatible avec la vraie sagesse , et il lui prédit la guerre civile et de grands malheurs : sa prédiction s'accomplit quelques années plus tard. Cependant Mugéhid, dont l'ambition s'était accrue par ses premiers succès, voulut étendre encore sa domination, et il fit voile pour la Sardaigne; mais cette seconde expédition ne fut pas heureuse : ses troupes, lassées de la guerre, et plus encore fatiguées de la longue absence à laquelle elles se trouvaient condamnées, firent éclater quelques murmures : « Pour-
» quoi, disaient-elles, notre émir n'est-il point
» satisfait des riches domaines qu'il possède sur
» le sol délicieux de l'Espagne? Ne lui suffit-il
» point de la conquête des Baléares ajoutées à
» ses états? Il nous fait parcourir les mers ora-
» geuses pour s'agrandir encore; et quel profit
» retirons-nous de ses entreprises, nous, les
» instrumens de son ambition et de ses victoires?
» les fatigues, les privations et la mort. » Ces plaintes, qui n'étaient pas dénuées de justice, et d'autre part la nouvelle de l'arrivée d'une flotte chrétienne, déterminèrent Mugéhid à la retraite; et, rassemblant les richesses qu'il avait conquises, les troupeaux qu'il avait pris et les captifs qu'il avait faits, il donna l'ordre d'embarquement, dans un moment où tout faisait présager une vio-

lente tempête. Ses officiers essayèrent vainement de le dissuader, en lui disant qu'il valait mieux attendre les chrétiens et les combattre sur la terre ferme, que d'affronter sans nécessité les éléments en fureur. Mugéhid persista dans sa volonté ; mais à peine les navires furent-ils en mer, que, jouets des vents et des ondes, ils vinrent la plupart se briser sur les rochers de la côte. Les chrétiens, accourus en armes sur le rivage, massacraient sans pitié les malheureux que la tempête leur envoyait. Mugéhid, qui voyait ce désastre sans pouvoir l'empêcher, versait des pleurs de rage, et vomissait contre les ennemis qu'il ne pouvait atteindre d'inutiles imprécations. « Pleure, lui dit Abu-Charûb, un de ses » officiers, pleure le malheur que ton obstina- » tion a causé ; pleure tous ces infortunés qui » meurent égorgés de ta main. » Ce ne fut qu'avec beaucoup de travail et des pertes immenses que Mugéhid parvint à gagner les Baléares, où il s'arrêta pour prendre et donner à ses troupes un repos nécessaire.

An de J. c.

1016.

De l'hégire,

407.

En Espagne la guerre durait encore, et Suleiman, qui craignait que de longues fatigues, que des combats sans résultats décisifs, n'amenassent le découragement parmi ses soldats, et que le découragement ne fût suivi de la défection, résolut de redoubler d'efforts et d'obtenir à tout

prix cette victoire si long-temps disputée. Il demanda donc des secours à ses alliés ; ceux-ci, sous divers prétextes , n'en donnèrent point : il ordonna dans Cordoue de nouvelles levées ; mais, comme on ne lui obéissait qu'à regret, ses ordres s'exécutaient mal, et ceux qu'il forçait à prendre les armes n'étaient pas plus tôt arrivés dans son camp, qu'ils saisissaient la première occasion de passer dans les rangs ennemis ; il arrivait même souvent qu'ils entraînaient d'autres soldats. Ainsi son armée était réduite aux débris de la garde africaine, et à quelques corps peu nombreux de Mérida, de Cordoue, d'Ecija et de Séville ; ses ennemis au contraire avaient une armée considérable, et chaque jour ils acquéraient des forces nouvelles : Suleiman sentait qu'il ne pouvait différer davantage à tenter le sort des batailles.

Les armées se rencontrèrent dans les environs de Séville. La garde africaine déploya cette valeur féroce qui ne connaît point le danger, et dont elle avait déjà donné tant d'exemples ; mais tout à coup les Andalous, qui formaient la plus grande partie de l'armée de Suleiman, tournant contre lui leurs armes, lui firent perdre la victoire qu'il était au moment de saisir. Suleiman et son frère eurent leurs chevaux tués sous eux ; et, malgré tous les efforts de la valeur désespérée,

pressés, enveloppés en tous sens, ils tombèrent vivans, mais couverts de blessures, dans les mains de leurs ennemis. Les Africains, sans chefs, couvrirent de leurs corps sanglans le champ de bataille; et les vainqueurs, n'ayant plus d'ennemis à combattre ni de résistance à surmonter, entrèrent sans obstacle à Séville et marchèrent immédiatement sur Cordoue, dont ils s'emparèrent avec la même facilité. Ali ben Hamud fit amener devant lui le vieillard Alhakem et ses deux enfans, qu'il n'avait jusque-là épargnés que pour les immoler à la fois sur la tombe d'Hixêm. « Qu'as-tu fait de ton roi? dit » Ali d'un ton sinistre en s'adressant au premier. — J'ignore ce qu'il est devenu, répondit » Alhakem. — Vous l'avez égorgé tes enfans et toi, » répliqua Aben Hamud. Eh bien! ajouta-t-il en » tirant son glaive, tombent vos têtes coupables » pour expier le sang que vous avez répandu! » — Ne frappe que moi seul, s'écria pour lors » Suleiman, car ceux-ci sont innocens. » Ces paroles ne firent point révoquer la sentence de mort, et les trois infortunés périrent de la propre main d'Ali. On fit dans Cordoue les plus exactes perquisitions pour retrouver Hixêm; mais toutes les recherches furent inutiles, et l'on ne douta plus qu'il n'eût cessé de vivre.

8 safer.

La mort de Suleiman laissait vacant le trône

de Cordoue. Haïran, par ses soins et par son crédit, y fit asseoir Ali, qui reçut le nom de Motuakil Bilah, *qui espère et confie en Dieu*. Le nouveau roi écrivit à tous les walis des provinces pour leur donner avis de son avènement, par suite de la déclaration que le roi Hixêm avait faite en sa faveur avant de mourir; en même temps il les engageait à venir prêter en ses mains le serment d'usage. Les walis de Séville, de Tolède, de Mérida et de Sarragosse ne daignèrent pas répondre à ses lettres, ce qui lui rendit suspects tous les Alaméris. De son côté, Haïran se plaignait de ne point obtenir les récompenses qu'on lui avait promises; et soit qu'il mît à un trop haut prix ses services, soit qu'Ali craignît l'influence qu'il exerçait dans Cordoue, il fut renvoyé à son gouvernement d'Almérie. Haïran partit plein de ressentiment et de projets de vengeance contre le prince ingrat qui lui devait une couronne, et qui le chassait. Il visita en passant tous les Alaméris qui avaient quelque puissance; il gagna les alcaïdes d'Arjona, de Jaën et de Baéza; il écrivit au wali de Sarragosse, Almondhar; et, pour donner à cette ligue nouvelle un motif qui parût légitime, on publia qu'elle avait pour but de rendre le trône aux Omeyas, ainsi qu'Aben Hamud lui-même s'y était solennellement engagé. On renouvela la scène d'Almu-



gnécar ; et tous les conjurés, réunis dans Guadix, jurèrent en face du peuple et de l'armée de ne déposer les armes qu'après le rétablissement de leurs princes. Telles étaient les intentions avouées ; mais on prétend que , par des stipulations secrètes, les conjurés avaient mieux pourvu à leur intérêt personnel qu'à celui de la dynastie dépossédée, et qu'ils avaient résolu de se partager les dépouilles de la souveraineté, et de s'assurer la propriété immuable de leurs gouvernemens.

L'affection que le peuple avait eue pour ses anciens rois se réveilla dans tous les cœurs ; on se souvint de la prospérité dont l'état avait joui à l'ombre de leur trône, et l'on se flatta de retrouver le bonheur avec les princes légitimes. Bientôt une forte armée se réunit autour des conjurés. Ali , qu'on croyait renfermé dans Cordoue, se montra tout à coup avec des troupes d'élite, et il attaqua cette armée avec tant de courage et de bonheur, qu'il la mit dans une déroute complète. Il chargea son général Gilyfeya de la poursuite des vaincus, et de l'attaque des forts où ils s'étaient réfugiés. Haïran ne perdit point courage ; retiré à Jaën, où il rallia plusieurs bandes de ses partisans, il fit saluer du nom de roi d'Espagne le wali Abderahman Almortadi, arrière-petit-fils d'Abderahman Anâ-

soi. A ce nom chéri de la nation, le parti des Alaméris se releva avec une vigueur nouvelle; tous les walis, tous les alcaïdes de l'Andalousie, celui de Grenade excepté, se hâtèrent de reconnaître dans Almortadi le véritable héritier, le digne successeur des Omeyas. Cet événement fut célébré à Jaën par des fêtes brillantes, qu'embellirent tous les charmes de l'espérance qu'il faisait naître.

Haïran, nommé hagib, voulut utiliser l'enthousiasme du peuple et des soldats; il marcha de nouveau contre Ali, et, pour la seconde fois, il fut vaincu; mais les revers ne pouvaient l'abattre: il se rendit à Almería, et des troupes de Dénia, de Xativa et de Murcie, il sut créer une troisième armée. Valence, Tarragone, Tortose et Sarragosse se déclarèrent en même temps en faveur d'Almortadi. De son côté Ali ne négligea aucun moyen de succès, et il redoubla d'activité à mesure que le nombre de ses ennemis augmentait. Gilfeya et le wali de Grenade portèrent la guerre jusque sous les murs de Jaën; prenant lui-même le commandement du reste des troupes, il alla en personne assiéger Almería, qu'Haïran défendait. Ce dernier, malgré ses talens, son courage, et les promptes ressources de son génie dans les situations les plus désespérées, ne put jamais fixer la fortune;

on eût dit qu'elle se plaisait à trahir ses efforts. Almería fut emportée d'assaut. Haïran , percé de plusieurs coups de lance , fut traîné , tout mourant , devant l'implacable Ali , qui , trop peu généreux pour respecter un ennemi sans défense , et pardonner à la révolte au nom des anciens services , fit tomber à ses pieds , d'un coup de son épée , la tête de son prisonnier. Satisfait du succès de son expédition , Ali reprit le chemin de Cordoue , où il fit son entrée en triomphateur. Il se flattait qu'avec Haïran aurait péri l'espoir des Alaméris : il se trompait. Ce parti , toujours subsistant au milieu des défaites ou après les victoires , tantôt inaperçu , tantôt se montrant avec l'appareil de la force , constant dans ses haines comme dans ses affections , ce parti s'agitait sourdement sous ses propres yeux , à Cordoue , dans les profondes retraites de son palais ; et , tandis qu'il envoyait des renforts à Gilfeya , et qu'il se disposait lui-même à rejoindre l'armée , il fut étouffé au bain par les Esclavons qui le servaient. Il était dans sa quarante-huitième année ; d'un naturel dur , juste mais sévère pour ses sujets , cruel pour ses ennemis. On fit courir le bruit dans la ville qu'il était mort naturellement , et ses gardes le crurent ainsi.

Alcassim ben Hamud , frère d'Ali , fut aussitôt

désigné pour lui succéder , et sa nomination ne tarda pas à se publier dans Cordoue. Des courriers lui avaient été expédiés à Algéciras , où il se trouvait ; il était parti sur-le-champ , suivi de quatre mille chevaux , et il avait fait le trajet avec tant de célérité , que sa présence inattendue déjoua les projets et les espérances des Alaméris , qui avaient compté sur quelque mouvement populaire : de sorte que beaucoup d'entre eux furent contraints , pour ne pas se rendre suspects , de lui faire le serment accoutumé. Dès qu'il fut arrivé , il ordonna les plus rigoureuses perquisitions au sujet de la mort de son frère ; il fit subir la torture aux Esclavons qui avaient approché de sa personne , et ceux-ci se déclarèrent , au milieu des tourmens , coupables d'avoir servi la vengeance des Alaméris , qui ne pouvaient souffrir l'humeur cruelle du roi. Toutefois , ils ne désignèrent personne , ce qui devint plus funeste aux Alaméris , que si les Esclavons avaient voué à la mort quelques individus par des révélations fausses ou vraies ; car Alcassim fit périr un grand nombre de nobles , sans autre indice contre eux que la simple supposition d'un motif ou d'un désir de vengeance qu'ils auraient pu avoir pour le supplice d'un ami ou d'un parent , du temps d'Ali ben Hamud. Ce fut surtout sur les principaux habitans que ses soupçons tom-

bèrent. Aussi, plusieurs sortirent secrètement de Cordoue, pour s'aller jeter dans les rangs d'Almortadi, comme leur seul asile; et ces persécutions, ces vengeances impolitiques firent au nouveau souverain plus d'ennemis dangereux, que n'auraient pu en produire l'affection et le dévouement des Alaméris pour son rival. D'un autre côté le fils d'Ali, Yahie, n'eut pas plus tôt reçu la nouvelle de la mort de son père, qu'il partit de Ceuta avec toutes les troupes qu'il put rassembler, laissant l'ordre exprès de lui en envoyer de nouvelles; c'était un troisième prétendant à la couronne. Il avait, pour soutenir ses droits, le titre d'héritier d'Ali, un corps nombreux de cavalerie nègre de Sûz, à qui la férocity tenait lieu de courage, et plusieurs généraux, Maures ou Arabes du désert, tous liés envers lui par de terribles sermens, et jurant de mourir pour sa cause, ou de ceindre son front du diadème.

Alcassim conçut de vives alarmes, parce qu'il connaissait la valeur de son neveu, de qui d'ailleurs les prétentions étaient justes. Il essaya pourtant de s'opposer à son débarquement, résolu, s'il ne pouvait l'empêcher, à retarder sa marche et ses progrès. Mais Yahie s'était rendu maître de Malaga sans beaucoup de peine, et, dans quelques engagements qui eurent lieu, ses

négres montrèrent qu'il ne serait point facile de les vaincre. En même temps Alcassim reçut de fâcheuses nouvelles de son armée de Jaën, qui venait d'éprouver un échec considérable. Il recourut alors aux négociations; il fit représenter à son neveu que, pendant qu'ils seraient occupés à s'entre-détruire, Almortadi, leur ennemi commun, consoliderait sa puissance à leurs dépens. Ces observations étaient au fond trop justes pour qu'elles ne touchassent point Yahie; il consentit à un arrangement. Il fut réglé, non sans l'intention secrète de part et d'autre de violer une convention arrachée par la nécessité, que l'oncle et le neveu se partageraient le gouvernement; qu'Yahie occuperait Cordoue, qu'Alcassim garderait Malaga, Algéciras et Séville, et continuerait la guerre contre Almortadi; qu'enfin, quand cette guerre serait terminée, ils règneraient ensemble sur toute l'Espagne.

Ces graves différens ainsi terminés, Alcassim partit pour Malaga, d'où il passa à Ceuta avec le corps de son frère, qu'il déposa dans une très-belle mosquée qu'Ali avait fait construire lui-même sur une place de cette ville; mais, tandis qu'il remplissait ces pieux devoirs, Yahie, qui recevait à Cordoue des preuves d'affection et de zèle, d'autant plus vives que la haine et la terreur du nom d'Alcassim étaient grandes, dé-

An de J. C.
1019.
De l'hégire,
410.

clara par une proclamation publique que son oncle n'avait aucun droit à la succession d'Espagne. Les scheiks, les wazirs, les docteurs de la loi, se hâtèrent d'adhérer à cette déclaration, et de lui offrir leur secours et leurs armes pour le soutien de ses droits, sans condition ni partage; et le peuple, qui passe toujours si rapidement d'un excès à l'autre, parce qu'incapable de prévoyance ou de souvenirs il ne fait que goûter la sensation du moment, le peuple, au nom d'Yahie, fit éclater des transports de joie et de plaisir. Du côté de Jaën, la fortune se tournait du côté du roi Almortadi. Gilfeya et le wali de Grenade osaient à peine descendre des montagnes où ils avaient été forcés de se retrancher. Les hommes sages conseillaient alors au roi d'abandonner cette guerre de montagnes qui ne décidait rien, et de marcher directement sur Cordoue ou sur Tolède, où l'on pourrait appeler et réunir toutes les troupes d'Espagne. Le roi sentait bien la justesse de ce conseil, mais il ne voulut point déplaire aux Alaméris, dont le dessein était de se débarrasser d'abord de Gilfeya, parce qu'il ravageait leurs terres; de sorte que tout ce que le roi put faire, ce fut de tenter par tous les moyens d'entraîner l'ennemi à une action décisive.

Alcassim, de retour à Malaga, irrité de la

perfidie de son neveu qui avait enfreint le traité, ordonna à Gilfeya de terminer au plus tôt la guerre de Jaën, et, pour peu qu'il le trouvât difficile, de marcher sur Cordoue, où il arriverait lui-même du côté opposé. Yahie, qui n'avait en ce moment près de lui qu'une partie de sa cavalerie nègre, parce qu'il avait envoyé à Jaën le reste de ses troupes, informé de la marche de son oncle, sortit de Cordoue, et par des chemins détournés se rendit à Algéciras, où il se fortifia en attendant les renforts qui devaient lui arriver de l'Afrique. Alcassim entra sans obstacle à Cordoue; mais au froid accueil qu'on lui fit il connut clairement qu'il n'était point aimé. Sa fureur ne fit que s'accroître; il poursuivit sans ménagement les partisans de son neveu; beaucoup d'Esclavons et d'autres personnes furent traités avec la plus grande rigueur, plusieurs périrent dans les supplices, et ces cruautés achevèrent de le rendre odieux. Chacun craignait pour sa vie; le péril commun rapprocha tous les esprits, et une vaste conjuration se forma; le peuple fut gagné, l'argent répandu avec profusion, des armes distribuées.

On choisit pour l'exécution le moment où Alcassim venait de faire partir la plus grande partie de ses troupes pour renforcer Gilfeya; le palais fut attaqué pendant la nuit, mais la

An de J. C.
1021.
De l'hégire,
412.

garde qui le défendait parvint à empêcher le peuple d'y pénétrer. Cependant, toutes les fortifications étant tombées au pouvoir des conjurés, ils amenèrent devant le palais des machines de guerre, et ils le tinrent étroitement bloqué. Au bout de cinquante jours Alcassim, manquant de provisions et ne conservant aucune espérance de secours extérieurs, résolut de se frayer un passage avec sa garde fidèle à travers la multitude qui l'assiégeait; mais cette multitude, excitée par le ressentiment des souffrances passées, et dirigée par des chefs habiles, opposa de toutes parts une si vive résistance que bien peu de soldats réussirent à se sauver; ceux même qui purent sortir du palais périrent dans les rues ou aux portes de la ville. Alcassim aurait éprouvé infailliblement le même sort, si quelques habitants qui le reconnurent, plus touchés de son malheur que du soin de leur propre vengeance, ne l'eussent soustrait aux fureurs de la populace. Ils le firent sortir de Cordoue pendant la nuit, et ils lui donnèrent une escorte de cavaliers alaméris, qui l'accompagnèrent jusqu'à Xérez, où il trouva une retraite chez le wali de cette ville.

An de J. C. 1022.
De l'hégire, 413. Cependant l'armée de Gilfeya, grossie par les renforts qu'elle avait reçus, s'était vue en état de reprendre l'offensive. Les deux partis dési-

raient également en venir aux mains ; il était temps en effet de terminer une guerre où depuis trois ans on était en présence , sans que de part ni d'autre il y eût aucun avantage. On se battit durant un jour entier avec beaucoup de résolution. La victoire se déclara à la fin pour Almoradi ; mais au moment où l'ennemi en désordre abandonnait en fuyant le champ de bataille , une flèche , conduite par un destin cruel, vint frapper le malheureux prince et le priva de sentiment et de vie. Avec lui tombèrent les espérances de son parti ; les chefs les plus expérimentés perdirent courage, et l'abattement auquel ils se laissèrent aller sauva les restes de l'armée vaincue , parce qu'on ne songea pas à les poursuivre. A Cordoue , où l'on commençait à jouir de quelque repos depuis l'expulsion d'Alcassim , on se remplit de douleur et de crainte ; il semblait que le farouche fils d'Hamud , ramené par la vengeance , allait de nouveau faire couler des flots de sang. On avait préparé des arcs de triomphe ; il fallut se couvrir de deuil. Les Alaméris sentirent toutefois combien il était dangereux de laisser le peuple livré sans secours à ses regrets et à sa douleur ; et, se tirant eux-mêmes par un généreux effort de l'état de stupeur où cet accident les avait plongés , ils lui présentèrent un nouveau souverain dans la personne

An de J. C
1023.

d'Abderahman ben Hixêm, frère de Muhamad el Modhi, descendant, comme Almortadi, du grand Abderahman Anasir.

De l'hégire,
414.

. Agé de vingt-deux ans, doué d'un extérieur agréable, plein de ces manières franches qui gagnent les cœurs, d'un esprit cultivé, d'une physionomie ouverte qui annonçait une belle âme, de mœurs pures dans un âge où il est si difficile d'en conserver l'innocence, le jeune Abderahman ne pouvait manquer de plaire à des hommes en qui sa présence, rappelant les beaux jours d'Alhakem et d'Almanzor, laissait naître l'espoir d'un avenir plus calme et de jours plus prospères; mais ces douces illusions passèrent comme une ombre fugitive, et Abderahman ne parut un instant sur le trône que pour donner une preuve éclatante de l'inconstance de la fortune, ou plutôt pour montrer, en succombant à ses rigueurs, qu'elle avait abandonné sans retour l'illustre et malheureuse dynastie, qui avait porté le sceptre avec tant de gloire, avant de le laisser tomber par tant de faiblesse.

Le premier soin du roi, ce qu'il regarda comme le plus pressant devoir, ce fut de réprimer les abus dont gémissait le peuple. La garde esclavonne et andalouse, accoutumée à l'insubordination et à tous les excès qu'elle entraîne, se livrait impunément aux plus grands dés-

ordres. Les Zénètes surtout, dégagés de tout frein, croyaient pouvoir tout entreprendre. Le roi essaya d'introduire parmi cette milice turbulente d'utiles réformes, et pour prix de sa juste sollicitude il recueillit des murmures séditieux. Il avait un cousin, nommé Muhamad ben Abde-rahman, qui, jaloux au fond du cœur de la préférence que les Alaméris avaient donnée à son parent sur lui-même, nourrissait en secret le désir de le précipiter du trône pour s'y placer après lui. Comme il était immensément riche, il jouissait d'une grande popularité, achetée par ses profusions ; et s'emparant par les mêmes moyens de l'esprit des soldats, il ne mit plus de bornes à son ambition. Quand il se crut bien assuré que ses partisans ne seraient pas épouvantés par l'idée d'un crime, il les arma de poignards et les conduisit au palais ; il choisit pour le consommer le point du jour.

²⁷ Dilcada.

La garde esclavonne, attaquée à l'improviste, fut égorgée ; le bruit des armes, les cris des blessés, le tumulte, réveillèrent le roi. Les assassins ne lui donnèrent pas le temps de se mettre en défense, il tomba percé de mille coups. Aussitôt les conjurés se répandirent par les rues de Cordoue, tenant dans leurs mains leurs épées encore dégouttantes du sang auguste du prince, et proclamant Muhamad avec des cris

de fureur ; ils entrèrent chez les principaux scheiks et les massacrèrent. Le peuple , les magistrats , les cadis , étaient les témoins de ces affreux excès , et personne ne savait , ne pouvait s'opposer à cette bande de forcenés. Il ne se trouva pas alors dans cette ville immense un homme de cœur , capable de braver le danger pour placer une digue au-devant de ce torrent destructeur ; il ne se trouva pas ensuite un ami généreux , un sujet fidèle pour devenir le vengeur de l'attentat abominable qui privait de la vie un prince magnanime , laissait l'état sans appui , ruinait les espérances des gens de bien , et rouvrait l'abîme où déjà tant de têtes illustres s'étaient englouties. Abderahman V n'avait régné que quarante-sept jours ; il fut frappé au moment où les walis des provinces lui envoyaient leurs soumissions.

Pendant que ces événemens se passaient à Cordoue , Yahie ben Ali s'était occupé d'assurer son pouvoir à Algéziras et à Malaga , et il paraissait borner désormais son ambition à la possession tranquille de ces deux villes et de leurs provinces. Quand il eut appris que son oncle Alcassim avait dû fuir de Cordoue et qu'il s'était réfugié à Xérez , craignant ce dangereux voisinage , il fit investir cette place par un corps de cavalerie. Le wali ne voulut pas soutenir une

guerre ruineuse pour des intérêts étrangers ; il livra Alcassim aux troupes de son neveu, qui, maître de sa vie, se contenta de l'enfermer dans une étroite prison, où il ne mourut qu'au bout de plusieurs années. Quant à Muhamad, pour soutenir son usurpation, il prodigua ses trésors, accorda aux Zénètes de nouveaux privilèges, combla tous ses partisans de bienfaits ; et croyant qu'il pouvait compter désormais sur leur fidélité, comme si les hommes qui se vendent étaient susceptibles de quelque sentiment d'honneur, il ne songea qu'à réparer les jardins d'Azhara, afin de s'y endormir au sein des plaisirs et des voluptés.

Les walis des provinces et ceux des frontières s'accommodaient assez de cette administration sans vigueur, parce qu'elle amenait à grands pas leur affranchissement de l'autorité royale. Ils vivaient en effet dans leurs gouvernemens en véritables souverains, ne rendant aucun compte des revenus publics (1), dont ils disposaient à leur gré. Aussi le trésor de l'état était-il épuisé ;

(1) Ces revenus consistaient, outre l'azaque ou la dîme sur les produits de la terre, en des droits de *charge* ou d'entrée et de sortie sur les denrées et marchandises, et des droits de *taadil*, imposés sur les marchands en détail. Les chrétiens et les Juifs étaient de plus sou-

les propres richesses du prince, presque en entier dissipées par ses mains prodigues, ne suffisaient plus à ses besoins personnels. Il fallut recourir à de nouveaux impôts, exercer un mode de perception jusqu'alors inusité, commettre des exactions de tout genre. Encore tous ces moyens désastreux ne produisaient-ils que de faibles ressources, dont la plus grande partie s'arrêtait même entre les mains infidèles des percepteurs.

Muhamad voyait le mal et ne pouvait y porter de remède ; il ne pouvait surtout donner ce qu'il n'avait pas, et il s'entendait nommer dur et avare, par les uns à cause des impôts qu'ils devaient payer, par les autres à cause de la privation des rétributions qu'ils avaient jusque-là levées sur la faiblesse du prince. Pour comble de disgrâce, les walis refusaient ouvertement de concourir par aucun sacrifice au bien de l'état ; ils ne s'unissaient que pour résister ensemble au pouvoir légitime qui aurait pu leur reprendre leur pouvoir usurpé ; les alcaïdes des villes et des forteresses imitaient les walis : la plupart, d'origine obscure, s'étaient rendus riches et puissans. Le peuple, qui ne trouvait

mis au paiement d'une contribution personnelle. C'était une espèce de taille ou capitation.

plus de moyens de subsistance dans le travail , le peuple , chaque jour menacé de manquer de pain , était réduit à désirer les troubles et la discorde comme des occasions de fortune , ou afin d'exercer impunément ses vengeances. Enfin , ceux-là même qui , trahissant leur devoir , avaient placé Muhamad sur le trône , étaient devenus ses plus dangereux ennemis , et paraissaient disposés à détruire leur funeste ouvrage. Muhamad n'osait séjourner dans Cordoue ; il se tenait habituellement dans son palais d'Azhara ; mais là même ses jours n'étaient point en sûreté.

La révolte commença à se manifester par la résistance aux ordres des wazirs et des cadis. Une fois l'essor pris , on ne s'arrête plus : la populace demanda plusieurs têtes , des changemens , des destitutions ; et comme sa fureur allait toujours croissant , elle finit par menacer le prince et ses ministres. Quelques officiers de la garde , restés seuls fidèles au milieu de la défection générale , avertirent Muhamad du danger ; il se sauva de nuit avec sa famille , abandonnant pour toujours le délicieux séjour d'Azhara. Quelques cavaliers africains le suivirent d'abord , mais ils l'abandonnèrent au milieu du chemin. Il atteignit presque seul la province de Tolède , et courut se cacher dans la forteresse d'Uclès , dont l'alcaïde lui fit en apparence l'accueil le

An de J. C.
1025.
De l'hégire,
416.
Rebie I.

plus franc et le plus généreux. Peu de jours après il mourut empoisonné, après un règne de dix-sept mois. Cet alcaïde était de la bande des Alaméris ; son père et son aïeul avaient servi Abderahman Anazir.

Yahie gouvernait toujours ses états d'Afrique et d'Espagne avec beaucoup de sagesse. Ses sujets, heureux par sa modération, tranquilles par sa prudence, riches par son économie, lui étaient entièrement dévoués. Lorsqu'ils eurent connaissance de la fuite de Muhamad, de sa mort et de l'anarchie qui désolait Cordoue, ils formèrent le projet de rendre à leur prince un trône qu'il avait occupé ; et plus jaloux de sa gloire ou de sa grandeur que de son repos, ils se présentèrent en foule devant lui, offrirent leurs biens et leurs bras pour le ramener triomphant à Cordoue, répétèrent qu'il était appelé par le choix que le roi Hixêm avait fait de son père, et plus encore par les désirs de la nation. Yahie céda, non sans répugnance, aux représentations de ses ambitieux courtisans, et il partit pour Cordoue. Les habitans se réjouirent de son arrivée, qui allait mettre fin aux dissensions dont ils étaient tourmentés, et ils sortirent en grand nombre de la ville pour le recevoir. Le peuple, suivant son usage d'applaudir à tout ce qui est nouveau, ne manqua pas de l'accueillir

par de vives acclamations. Ainsi l'ordre se rétablit, et tout semblait promettre un règne réparateur ; mais les walis des provinces, en refusant leur adhésion à l'élection d'Yahie, conservèrent tous les germes existans de discorde, et rallumèrent le feu de la guerre civile. Ceux des provinces éloignées s'étaient contentés de répondre d'une manière évasive à l'invitation qui leur avait été faite de se rendre à Cordoue, pour y prêter serment de fidélité ; les plus voisins, tels que celui de Séville, déclarèrent sans détour qu'ils ne reconnaissaient point pour leur souverain le chef d'un parti qu'ils méprisaient. Cette réponse arrogante devait être le signal de la guerre ; des deux côtés on s'y prépara. Les alcaïdes de Xérez, de Malaga, de Sidonia et d'Arcos, reçurent l'ordre d'entrer sur les terres de Séville ; Yahie lui-même se joignit à eux avec la cavalerie de Cordoue ; il voulait, en punissant la désobéissance de ce wali audacieux, forcer à la soumission ceux que son exemple aurait pu entraîner.

Ce wali s'appelait Muhamad ; il était fils d'Ismaïl ben Abed. D'abord cadi de Séville, il dut à Alcassim son élévation. Il l'avait flatté tant qu'il le vit heureux et puissant, il l'abandonna dans sa disgrâce. Il sortait d'une ancienne famille d'Emesse en Syrie, de la tribu de Lahmi.

Son père Ismaïl , soit avant soit depuis les troubles de Cordoue , avait vécu à Séville avec beaucoup de splendeur , et ses grandes richesses , dont il usait noblement , le faisaient jouir d'un crédit immense. Tous ceux que , durant ces troubles , la terreur ou l'injustice exilaient de Cordoue , trouvaient un asile dans ses terres , et il avait acquis par là une grande réputation de générosité. Politique profond , il cachait ses desseins sous un air apparent de candeur , et marchait toujours vers son but avec une constance que rien n'ébranlait ; aussi le succès suivait-il ordinairement ses entreprises. Il avait eu soin d'élever son fils dans des principes dont la pratique l'avait si bien servi : celui-ci montra qu'il avait profité de ces leçons ; et , joignant la ruse à l'emploi de la force , il attira adroitement Yahie dans une embuscade qu'il avait dressée

An de J. C. aux environs de Ronde. Ce prince , après avoir
 1026.
 De l'hégire, vu tomber devant lui ses plus vaillans guerriers,
 417.
 7 Muhar- perdit lui-même la vie. Aben Abed lui fit tran-
 ram. cher la tête , et ce sanglant trophée , envoyé à

Séville , y annonça la victoire.

La nouvelle de ce désastre étant parvenue à Cordoue , les membres du conseil furent aussitôt assemblés , et sur la proposition d'Abilhé-zami , wazir de la ville , on procéda sans délai à une nouvelle élection , afin de prévenir le retour

de l'anarchie. Le choix tomba sur Hixêm ben Muhamad, frère du roi Abderahman Almortadi, lequel, libre de soins et d'ambition, vivait depuis long-temps caché dans une profonde retraite, cherchant ainsi à se sauver des écueils du monde. Il ne vit pas arriver sans peine les messagers que les wazirs de Cordoue lui avaient envoyés; il regrettait cette vie douce et tranquille où, à la place des soucis qui accompagnent l'importune grandeur, il recevait les consolations de la sagesse. Il répondit à ces messagers qu'il était reconnaissant de l'affection et de l'estime dont il recevait une marque si éclatante, mais qu'il se sentait incapable de supporter le fardeau des affaires publiques. Les principaux Alaméris se transportèrent alors près de lui pour vaincre sa résistance; il ne se rendit à leurs vœux et à leurs sollicitations pressantes qu'au bout de plusieurs jours, et il accepta malgré lui une couronne dont la possession semblait depuis long-temps condamner à la mort tous ceux qui la posaient sur leur front. Comme il craignait l'inconstance du peuple, il ne voulut pas entrer dans Cordoue, et, prenant pour prétexte l'invasion des frontières par les chrétiens et la nécessité de la repousser, il partit sur-le-champ pour celles de la Castille, où il ordonna aux troupes de venir le joindre.

Les princes chrétiens qui , depuis l'usurpation de Muhamad el Modhi , n'avaient plus eu d'ennemis à combattre , avaient mis à profit ce temps de repos pour se fortifier ; jugeant même que les Arabes , trop occupés chez eux pour porter leur attention au-dehors , affaiblis par leurs guerres intestines , divisés en plusieurs factions rivales , ne pouvaient leur opposer qu'une vaine résistance , ils formèrent des projets d'agrandissement qu'ils ne tardèrent pas à exécuter. Le comte de Barcelone avait le premier étendu ses domaines sur une partie de la province de Sarragosse , et le wali s'était vu obligé de traiter avec lui. Le comte de Castille , qui n'avait pas moins d'ambition et qui voulait en outre venger la mort de son père , avait également pris les armes et reculé ses limites. Plusieurs villes du gouvernement de Tolède , Pégna-fiel , Sépulveda , Gormas , Osma , Montijo , étaient tombées en son pouvoir ; et à sa mort , arrivée l'an 1022 , il n'avait laissé à son fils Garcie que le facile soin de les conserver. D'un autre côté le roi de Léon , qui sortait de tutelle , et qui , jeune et plein de courage , brûlait de se signaler , venait d'entrer avec une puissante armée sur les terres des musulmans ; et après avoir passé le Duero , il faisait la conquête d'une partie du Portugal. La mort l'arrêta au commencement

de sa carrière ; atteint d'une flèche au siège de Viseu , il ne survécut pas à sa blessure. Bermude III , son fils , lui succéda ; et quoique ce dernier fût encore enfant , la guerre se continua avec la même vigueur.

Le roi Hixêm avait fait perdre en partie aux chrétiens le fruit des avantages qu'ils avaient obtenus , en leur opposant sans cesse son activité , sa prudence ; mais après avoir séjourné près de trois ans sur la frontière , il ne put s'empêcher de se rendre à Cordoue. On lui écrivit que le peuple était mécontent , et qu'il se plaignait de n'avoir pas encore vu son souverain ; que ces légers murmures donnaient à quelques factieux le moyen de fomenter la discorde et d'agiter les esprits ; que les walis de l'intérieur ne prenaient pas la peine de cacher leur intention de secouer toute espèce de joug , qu'ils agissaient chez eux en vrais despotes , qu'enfin aucune rente des

provinces n'arrivait au trésor. Hixêm entra dans Cordoue au milieu d'un peuple immense , qui

An de J. C.
1039.
De l'hégire,
420.
8 dhilagia.

semblait ne pas se rassasier de le contempler. Pour ajouter des bienfaits réels au plaisir que causait sa présence , le roi chercha les abus pour les détruire et les maux pour les réparer ; il calma les inquiétudes , étouffa plusieurs germes de rébellion , améliora beaucoup d'établissements , porta ses regards sur l'administration de

la justice, visita les hospices, les collèges et les écoles publiques, prodigua les secours à la classe indigente, protégea toutes les autres, s'attacha en un mot à guérir les plaies de l'état, à tenter du moins d'y appliquer un remède. Ensuite il essaya de réduire les walis en employant auprès d'eux les plus sages représentations, en cherchant à leur faire sentir la nécessité d'être unis pour résister au pouvoir toujours croissant des chrétiens, et pour élever sur des bases solides l'édifice de la prospérité publique. Les walis, tout en convenant de la justesse du principe, ne voulaient point se soumettre à l'application. Cette obstination de leur part devait finir par leur assurer la jouissance paisible des droits qu'ils s'étaient arrogés, ou bien, pour la faire cesser, il fallait la punir, et pour cela recourir à l'emploi de la force. Hixém fut contraint de prendre ce dernier parti, puisqu'une funeste tolérance allait infailliblement amener le renversement de l'empire.

Ses premières tentatives eurent quelque succès, mais ces succès produisirent un effet contraire à celui qu'on en devait attendre. Les alcaïdes de Niebla, de Xilbe, d'Ocsonoba et de quelques autres villes, vaincus par Obeidala, étaient rentrés dans le devoir. En récompense des services du fils, le roi donna au père le gou-

vernement de Gibraltar; mais à peine en fut-il investi que , suivant l'exemple devenu si commun , le nouveau gouverneur s'érigea lui-même en souverain. Les alcaïdes qui s'étaient soumis reprirent les armes, et le roi , pour épargner le sang des musulmans , fut obligé de traiter avec tous les walis rebelles.

Cette modération d'Hixém indisposa le peuple de Cordoue ; et, comme à l'ordinaire, on rejeta sur lui les malheurs de l'état, qu'il n'avait pas le pouvoir d'empêcher. Mais qui ne voyait que le mal était déjà sans remède; que le gouvernement, isolé au milieu de l'Espagne révoltée , était trop faible pour triompher par les armes de ces walis, dont la puissance égalait l'audace; que les vieilles coutumes des musulmans étaient perdues ou restées sans force; que les mœurs s'étaient corrompues, que toutes les passions se déployaient sans contrainte, que tout marchait vers la dissolution avec la rapidité d'un torrent poussé par l'orage; que parmi les musulmans, les uns étaient inquiets, turbulens, indomptables, et les autres indolens et timides, incapables de concourir au bien général? Aussi le roi disait-il souvent que la génération de son temps ne pouvait ni gouverner ni être gouvernée. Comme la disposition des esprits faisait entrevoir aux yeux exercés qu'un levain de dis-

corde fermentait dans les cœurs, on conseilla au roi de se retirer à Azhara pour mettre sa personne à l'abri de toute insulte. Hixém, qui n'avait fait ou voulu faire que le bien, et qui avait de justes motifs pour compter sur l'amour de son peuple, eut bien de la peine à croire à l'utilité ou à la nécessité de cette mesure; et tandis qu'il hésitait encore, l'événement vint lui apprendre que ses fidèles serviteurs ne l'avaient point trompé. La populace, égarée par quelques factieux obscurs, poussés eux-mêmes par des agens invisibles, se mit à parcourir les rues pendant la nuit, demandant à grands cris la déposition d'Hixém. Aben Gehwar, qui lui avait toujours donné des preuves de dévouement, accourut pour l'informer de ce qui se passait. Le roi l'apprit sans marquer la plus légère altération; il se félicita au contraire d'être rendu à la vie privée et à la liberté.

An de J. C.

^{1031.}
De l'hégire,
422.

Dès le point du jour, Hixém sortit du palais avec sa famille, sous l'escorte d'une partie de la garde. Il se retira d'abord à une maison de campagne, où il passa la nuit, et le jour suivant il partit pour le château d'Abixarif, qu'il avait fait construire : il y vécut tranquille et estimé jusqu'à sa mort, qui arriva six ans après. Le souvenir de ses vertus et de son inaltérable constance dura long-temps après lui, et on le plaignit

d'être né dans un temps de troubles , qui ne lui avait pas permis de faire tout le bien dont le désir était dans son cœur. Ce fut avec ce prince digne d'un meilleur sort que finit la noble dynastie des Omeyas d'Espagne ; laquelle avait commencé à Abderahman ben Moavie l'an 138 de l'hégire (1), et avait occupé le trône pendant près de trois siècles.

L'historien Alathir raconte qu'après la déposition d'Hixém un jeune homme de la famille des Omeyas eut la dangereuse prétention de lui succéder. Les membres du conseil lui représentèrent le péril auquel il voulait s'exposer, la ruine de l'état qui paraissait inévitable, la fortune qui s'était déclarée contre tous ceux de sa race. « Elevez-moi sur le trône aujourd'hui, répliqua ce jeune homme, et que demain je périsse » si tel est mon destin : je ne me plaindrai pas ! »

(1) L'interruption causée par les Alides à la succession des princes de cette race n'a été que momentanée. Abderahman IV régnait à Jaën, tandis qu'Alcassim, successeur d'Ali, occupait Cordoue ; et Yahie s'était retiré à Algéziras d'où il ne sortit point, durant les règnes d'Abderahman V et de Muhamad III. Si, après l'expulsion de ce dernier, il fut reçu par ceux de Cordoue, les walis ne le reconnurent point ; d'ailleurs il fut tué la même année. La domination des Omeyas a duré 284 ans.

Malgré tous ses efforts, il ne put réussir à se faire élire ; l'on ajoute qu'il disparut dès le même jour, et qu'on n'en entendit plus parler. Autant la nation avait fait voir autrefois d'amour et d'euthousiasme pour le dernier rejeton du sang des califes, Abderahman I, lorsque, transporté des rives africaines à celles de l'Andalousie, il vint tarir les sources de la discorde et laisser à ses descendans une riche succession de puissance et de gloire, autant elle avait maintenant une superstitieuse aversion pour les membres d'une famille que depuis vingt ans la fortune avait deshéritée de ses faveurs. En proscrivant à jamais des princes malheureux, les musulmans pensèrent qu'ils pourraient retarder la chute de l'empire ; mais avec ces mêmes princes, que le fanatisme politique venait de condamner à descendre du trône, devait s'éclipser pour toujours la gloire de cette ville célèbre, où pendant près de trois siècles le pouvoir suprême avait brillé avec tant d'éclat. Dans un temps où chaque province, où presque chaque ville voulut avoir un maître indépendant, Cordoue, veuve de ses califes, devint la succursale de Séville ; et si pendant long-temps encore elle conserva quelque influence, elle le dut à sa grande mosquée, objet durable de la vénération des Arabes, seul titre qui lui restait à la suprématie.

DEUXIÈME PARTIE.

L'HISTOIRE est, dit-on, pour les hommes une source féconde d'instruction ; cela devrait être vrai ; mais combien peu en profitent ! Elle a beau leur fournir dans ses pages nombreuses et des leçons sévères et des exemples frappans ; leur présenter, comme en un miroir fidèle, les effets déplorables de l'ambition, les maux réels qu'enfante la guerre et que ne peut couvrir tout l'éclat dont le conquérant s'environne, l'aveuglement que produit l'ivresse du pouvoir dans les uns, le désir d'indépendance dans les autres, les suites funestes et les désastres de l'anarchie : malgré ces terribles tableaux tracés avec le sang des peuples, l'ambitieux poursuit sa chimère, le guerrier marche à la gloire sur les ruines et les cadavres, l'homme puissant court au despotisme, le peuple à la révolte. Ainsi, presque toujours négligés ou perdus, les avis de l'histoire restent sans force ; et, dans l'exemple des autres, les hommes cherchent moins des catastrophes

à fuir que des moyens de succès pour eux-mêmes.

La discorde avait jailli dans Cordoue du sein de l'abîme où la fortune plongeait la dynastie d'Omeya ; chaque usurpateur ne portait pas seulement sur le trône ses propres prétentions : lorsqu'il en était renversé, il laissait la carrière ouverte aux membres de sa famille qui lui voulaient succéder. En vain l'inflexible expérience était là pour les avertir du danger : tous voulaient le braver, tous s'y précipitaient en aveugles, tous demandaient à régner, jusqu'à ce que le fer ou le poison, augmentant le nombre des victimes, eussent laissé le trône sans possesseurs, ou en eussent frayé le périlleux chemin à de nouveaux prétendants. La race des Omeya paraissait éteinte. Lors même qu'elle aurait pu montrer encore quelque dernier rejeton, le peuple, livré à de superstitieuses préventions, aurait refusé des maîtres dont il n'attendait plus le bonheur. Les droits des Omeya pouvaient avoir à ses yeux le mérite de la légitimité ; mais abandonnés, proscrits par la fortune, ces princes étaient repoussés par les préjugés populaires, et l'affection des Arabes, prix de deux siècles de gloire, avait pris un cours opposé. D'autre part, les scheiks des diverses tribus, les grands walis de l'état, les ambitieux de tous les partis, entre-

tenaient de toute leur influence ces dispositions à l'exclusion absolue de cette race ; ils voulaient sur les ruines de son pouvoir établir leur grandeur et leur indépendance ; car, quel que fût le prince qui monterait sur le trône de Cordoue , ils étaient bien résolus à ne reconnaître en lui ni souveraineté ni prédomination , et à ne se dessaisir en sa faveur d'aucune portion de leur autorité dans leurs propres gouvernemens. Il était facile dès lors de prévoir que Cordoue cesserait d'être la métropole de l'Espagne , ou que du moins les droits de son souverain ne consisteraient à l'avenir qu'en un vain titre, qui ne lui donnerait aucune puissance réelle au-delà de l'enceinte de la capitale.

Cependant les wazirs de Cordoue et ses principaux habitans , craignant l'anarchie qui à chaque moment pouvait naître de l'inter règne , ne tardèrent pas à se réunir pour procéder à l'élection d'un chef autour duquel les partis pussent se rallier et perdre le souvenir des divisions passées ; ils jetèrent les yeux sur Gebwar ben Muhamad , homme sage , d'opinions modérées , et doué d'un grand sens. Il était généralement estimé et respecté , tant il avait su mettre de réserve dans sa conduite durant le cours des guerres civiles ; et la nouvelle de sa nomination fut reçue par le peuple avec de vives acclama-

tions de joie. Son éloignement volontaire des affaires publiques à cette époque orageuse , effet de sa prudence , lui avait valu une grande réputation d'impartialité et de justice ; et s'il se trouva des individus qui , se piquant de savoir lire dans les cœurs et de prévoir les événemens en devinant les intentions , ne manquèrent pas de dire que tout le mérite de Gebwar ne consistait que dans l'art de dissimuler et de feindre , Gebwar n'en fut pas moins considéré comme le seul homme capable de sauver l'état d'une ruine totale. L'événement justifia en partie les espérances de la nation ; il ne put à la vérité restaurer l'antique monarchie ni relever le trône sur des bases solides , mais il parvint à retarder sa chute. C'était un assez grand succès dans un temps où tous les walis des provinces s'étaient séparés ouvertement de la cause commune , et où le roi de Cordoue , manquant de moyens coercitifs , ne pouvait guère employer que les armes de la persuasion , toujours si faibles lorsqu'elles se dirigent contre l'intérêt personnel.

Le premier soin de Gebwar fut d'instituer un gouvernement qui , par sa forme , pût le soustraire à la responsabilité que le peuple lui voudrait imposer toutes les fois que l'événement ne répondrait pas à son attente , ou lorsque les besoins de l'état le forceraient à créer quelque

charge nouvelle. A cet effet il nomma un conseil composé des principaux habitans de la ville, et il l'investit de toutes les prérogatives, de tous les droits de la puissance souveraine ; il ne fit que se réserver la présidence de ce conseil. Toutes les mesures d'administration étaient prises au nom de ce corps suprême ; tous les ordres émanaient de lui ; et quand on s'adressait à Gebwar pour obtenir une grâce quelconque , il ne manquait jamais de répondre qu'il ne pouvait rien par lui-même , et qu'il n'avait dans le conseil qu'une voix. Pour que sa conduite privée ne démentit pas les preuves de modération qu'il donnait dans l'usage d'un pouvoir qu'il aurait pu rendre absolu , il refusa pendant long-temps d'habiter le palais des anciens rois ; et lorsque enfin il se rendit aux instances de ses sujets , il y fit entrer avec lui la réforme et l'économie. De ce nombre infini de domestiques et d'esclaves dont ses prédécesseurs s'étaient entourés , il ne retint que ceux qui étaient réellement nécessaires au service de sa personne ; tous les autres furent renvoyés , ce qui produisit de fortes épargnes pour le trésor.

Gebwar , s'occupant ensuite de l'administration de la justice , établit un certain nombre de procureurs pour représenter les parties ; et, afin de prévenir l'abus qu'ils pourraient faire de leur

ministère, il voulut qu'ils fussent salariés comme les juges. Il bannit aussi de la ville les délateurs de profession, et les empiriques qui, sous prétexte de donner la santé, levaient des impôts considérables sur la fortune des gens crédules ; il créa en même temps un conseil ou comité de savans médecins chargés d'examiner ceux qui se destinaient à cette profession, si dangereuse en des mains inhabiles. Il s'appliqua surtout à construire dans Cordoue des magasins publics de subsistances et à les approvisionner de grains, seul moyen d'éloigner la disette et tous les maux qui l'accompagnent ; les marchés furent abondamment et constamment pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie. Il ramena l'ordre dans la perception des impôts, laquelle se faisait d'une manière onéreuse pour le contribuable et peu productive pour le trésor, à cause des dilapidations des percepteurs ; il les obligea à rendre compte chaque année de leur gestion. Il créa divers emplois de surveillance et de police : des corps armés, chargés de maintenir l'ordre et de veiller à la sûreté des citoyens, parcouraient pendant la nuit tous les quartiers de la ville ; le lendemain des rapports exacts devaient l'instruire de tout ce qui s'était passé. Par ces sages précautions, il parvint à faire régner dans Cordoue une tranquillité qui depuis

long-temps lui était inconnue ; et les citoyens , exempts d'inquiétude pour leurs biens et pour leurs personnes , purent donner à leur industrie un plus vaste essor. En d'autres temps Gebwar aurait fait la prospérité de l'Espagne ; mais par malheur l'influence de ses institutions salutaires ne pouvait guère s'étendre au-delà de Cordoue : toutes les provinces avaient proclamé la révolte sous le nom d'indépendance.

Il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil rapide sur la situation de l'Espagne à cette mémorable époque , où tant d'états se formèrent des débris de l'empire. Chrétiens , musulmans , tous semblaient animés du même esprit ; tous se laissaient égarer par la même politique ; chez tous , les ambitions particulières opposaient un obstacle invincible aux progrès du bien général.

Muhamad ben Ismaïl ben Abed , surnommé Abul Casem , était alors wali de Séville. Héritier des richesses et de la politique de son père Ismaïl , il avait employé les premières à servir les projets de la seconde. Des largesses , à propos répandues parmi le peuple , avaient progressivement augmenté le nombre de ses créatures ; de sorte que du simple poste de cadi il parvint sans peine à monter au pouvoir , quand le roi Alcasim ben Hamud , proscrit dans Cordoue , fut contraint de déposer la couronne. Les wazirs de

Séville, les scheiks de la province auraient pu combattre cette usurpation ; mais, gagnés tour à tour par des libéralités excessives ou par de séduisantes promesses, ils devinrent ses plus zélés partisans. On remarquait parmi eux Abu Becar Zubeidi, qui avait été instituteur ou gouverneur du roi Hixêm, et son exemple en entraîna beaucoup d'autres à cause de la réputation qu'il avait de sagesse et de science. Aben Abed accomplit religieusement les promesses qu'il avait faites ; tous ses amis obtinrent des honneurs ou des emplois lucratifs, suivant qu'ils avaient besoin d'illustration ou de fortune. Il ne lui manquait, pour affermir sa puissance, que l'éclat des victoires ; en déclarant la guerre au roi Yahie, il trouva l'occasion de montrer ses talens militaires ; et la bataille où ce prince perdit la vie confirma le wali de Séville dans son indépendance, en le faisant triompher du seul obstacle qu'elle pouvait rencontrer. Toutefois le vainqueur du roi de Cordoue ne se crut point encore sans rivaux sur le trône ; des astrologues lui avaient prédit que sa dynastie serait renversée ; et, croyant reconnaître dans le wali de Carmona l'ennemi que la prédiction désignait, il résolut de lui faire une guerre à outrance, afin de préserver ses descendans des malheurs qu'annonçait l'horoscope ; il le tenait bloqué dans Car-

mona au moment de l'élection de Gebwar. Ce wali, qui s'appelait Muhamad ben Abdala el Barceli, s'était de son côté érigé en souverain, et sa domination s'étendait sur Carmona et sur Ecija.

Malaga était au pouvoir d'Edris ben Ali ben Hamud, frère d'Yahie, depuis l'an 418 de l'hégire (1027). Il résidait d'abord à Ceuta, dont il était gouverneur, et il ne vint en Espagne que sur la nouvelle de la mort de son frère et par le conseil de ses alcaïdes, Aben Bokina, et Naja, Esclavon d'origine. A peine arrivé, il fut proclamé roi et émir almumenin. Yahie avait pourtant laissé deux enfans, mais ils étaient trop jeunes pour que le choix pût tomber sur eux. Edris aimait la justice et il était doux et humain. Il rappela tous les proscrits, tous les exilés, et leur rendit leurs biens et leurs gouvernemens. Il répandait habituellement de grandes aumônes; aussi le peuple le bénissait. Il avait laissé le gouvernement de l'Afrique à l'Esclavon Naja; Aben Bokina, qui avait passé avec lui en Espagne, devint son hagib.

Algéciras avait reconnu d'autres souverains : c'étaient Muhamad et Hacen, enfans d'Alcasim ben Hamud et cousins du roi de Malaga. Comme ils étaient encore fort jeunes, leur gouverneur fit rassembler les troupes, qui presque

toutes se composaient de nègres, et, leur donnant connaissance de la mort d'Yahie, il leur présenta les deux princes comme leurs souverains légitimes. Les nègres firent serment de les défendre et de mourir même à leur service.

Habus ben Macsan ben Balkin possédait Elvire et Grenade dès l'an 420 (1029). Il était neveu d'Almanzor ben Zeïri de Zanhaga, qui s'en était emparé sous le règne d'Abderahman el Mortadi, et qui sept ans après, quittant l'Espagne pour retourner en Afrique, l'avait choisi pour lui succéder. Habus contracta une étroite alliance avec Edris de Malaga et Muhamad el Barceli de Carmone contre les souverains de Cordoue et de Séville.

Toute la partie orientale de l'Espagne, depuis Almería jusqu'à Murviédro, était gouvernée par les Alaméris, qui, la possédant en qualité de walis ou d'alcaïdes depuis l'hagib Almanzor, avaient fini par s'y rendre maîtres absolus. Elle composait plusieurs petits états, d'abord divisés, et plus tard réunis sous la main du roi de Valence. Le premier était celui d'Almería. Après qu'Ali ben Hamud, vainqueur et meurtrier d'Haïran, eut perdu lui-même la vie, Zohaïr, parent d'Haïran, se prétendit appelé à la succession. Il fit le siège d'Almería, et malgré la vigoureuse défense du cadî Muhamad ben Alcasem, à qui Aben Hamud

en avait donné le gouvernement , Zohair soumit cette ville ; il en fit la capitale de ses états , qui s'étendaient inclusivement jusqu'à Murcie et la rivière de Ségura.

Cette rivière et celle de Xucar formaient , au midi et au nord , les limites d'une autre souveraineté , celle de Dénia. On a vu que le wali de Dénia , Mugéhid ou Mugihaïd , partant pour la conquête des Baléares , avait confié le gouvernement à Abdala el Mohaiti. Celui-ci , croyant sans doute que Mugéhid ne reviendrait plus , avait pris le titre de roi , et il faisait battre la monnaie en son nom. Mugéhid de retour mit fin à sa puissance éphémère , et il le chassa de Dénia. Peu de temps après , Mugéhid donna sa fille en mariage au roi de Séville , Aben-Abed.

La ville de Valence et tous ses environs appartenaient à Abdélaziz abul Hasan , fils d'Abderahman , dernier hagib du roi Hixém. Celui-ci , riche , puissant et politique profond , était regardé par ses deux voisins comme le chef de la confédération qui les unissait tous trois. L'indépendance d'Abdélaziz datait de l'an 412 (1021). Les villes de Xativa et de Murviédro avaient des seigneurs particuliers qui relevaient du souverain de Valence.

Les provinces du nord étaient au pouvoir des Atégibis , qui formaient parmi les Arabes une

tribu puissante et considérée. Man ben Atégibi s'était emparé de la ville de Huesca; il avait épousé Borija, fille de l'hagib Abderahman et petite-fille du fameux Almanzor. Cette alliance avec les Alaméris ajoutait à sa puissance réelle par le crédit qu'il en recevait. Saragosse était sous la domination d'Almondhar ben Hud, de la même famille d'Atégibi. Il y régnait despotiquement sous le titre de wali des frontières, et il tenait de ses sujets le surnom d'Almanzor, à cause des nombreux succès qu'il avait obtenus contre les chrétiens. Il devait sa souveraineté à la condescendance de l'hagib Haïran, qui, pouvant à peine suffire à gouverner l'Andalousie, constamment agitée, l'avait investi d'une autorité absolue; peut-être l'hagib n'avait-il souffert le pouvoir d'Aben Hud que parce qu'il n'avait pas eu les moyens de l'en dépouiller.

L'Algarbe et la Lusitanie offraient, comme les provinces de l'orient, une espèce de confédération, dont le roi de Badajoz était le chef. Celui-ci s'appelait Abdala Muslama ben Alaftas. Il était redevable de sa grandeur au persan Sabûr, qui, après avoir été long-temps attaché à la personne du roi Alhakem, avait été nommé wali de l'Algarbe. Il avait emmené le jeune Abdala, qui parvint si bien à gagner sa faveur qu'il en obtint le gouvernement particulier de Mérida. Les

mêmes qualités qui lui avaient acquis l'estime de Sabûr lui valurent la confiance et l'amour des habitants. Sabûr étant décédé durant le cours des guerres civiles, Abdala s'empara aisément de tout le pays et s'y rendit indépendant. Il transféra sa demeure à Badajoz, et il devint la tige de la famille des Alaftas, qui a conservé le pouvoir près d'un siècle. Il était allié des Atégibis d'Huesca, de Saragosse et de Tortose.

Ismâïl ben Dylnûn, surnommé Almudafar, était roi de Tolède, et comme il n'avait pas moins d'ambition que de puissance et de courage, et qu'il était d'ailleurs très-fier de la noblesse de sa famille, il aspirait à la souveraineté de l'Espagne entière, se prétendant supérieur aux rois de Cordoue et de Séville (1). Ainsi l'Espagne musulmane comptait une foule de petits souverains. Saragosse, Huesca, Valence, Tolède, Séville, Badajoz, Grenade, Algéziras, Almería, Dénia, Carmone, avaient leurs rois; d'autres villes encore, en secouant le joug, avaient prétendu à l'indépendance : Gibraltar,

(1) Cet Ismaïl ben Dylnûn avait parmi ses autres noms celui d'Almamûn; et c'est celui sous lequel il est fait très-souvent mention de lui dans les chroniques. Les Français l'appellent Almenon.

Huelba, Niébla, Ocsonoba (1) Lérída, Tudéla, Tortose, formaient autant d'états séparés qui, soutenus par leurs voisins, refusaient comme eux d'obéir au roi de Cordoue.

Si tous ces princes, unis entre eux par les liens solides d'une sage politique, avaient dirigé uniquement leurs efforts contre leurs ennemis naturels, leur puissance aurait pu devenir encore funeste aux chrétiens; mais ils semblaient n'avoir d'intérêt commun que pour se soustraire à la domination de Cordoue. Hors de là, livrés à toute l'influence de l'ambition ou de la haine, ils se faisaient une guerre cruelle, toujours suivie de leur affaiblissement mutuel. Aussi, que l'Espagne chrétienne, toute réunie sous un seul maître, eût eu dans son sein un homme de génie, un prince habile et guerrier, et le joug des Arabes aurait cessé de peser sur elle. Mais outre qu'il n'y avait point dans les états chrétiens cette unité, cette concentration de pouvoir, on voyait leurs chefs divisés s'agiter imprudemment des mêmes passions qui tourmentaient les Arabes,

(1) Il y a apparence que cette ville d'Ocsonoba, aussi appelée par les Arabes Sainte-Marie-d'Ocsonoba, était sur la côte de l'Algarbe, vers le lieu où l'on voit la ville de Faro; mais ce n'était point la ville de Faro elle-même, puisque les Arabes nomment aussi cette dernière.

s'abandonner aux mêmes désordres , s'égarer par les mêmes routes.

Le roi de Léon était mort en 417 (1026) d'une blessure qu'il avait reçue au siège de Viseu, ville considérable du Portugal, à quinze ou dix-huit lieues du Duero, vers le sud. Bermude III fut le successeur d'Alphonse. Deux ou trois ans après, Garcia, comte de Castille, fut assassiné dans Léon, où il s'était rendu pour y épouser la princesse Sanche, sœur du roi. Les meurtriers se sauvèrent à la faveur du trouble occasioné par ce triste événement; c'étaient les enfans du comte de Véla, dont les ancêtres avaient été dépouillés du comté d'Alava par Fernand Gonzalez de Castille. Vivement poursuivis par Sanche, roi de Navarre, beau-frère de Garcia, ils furent pris dans Monçon où ils s'étaient réfugiés, et livrés aux supplices. Sanche hérita par sa femme de la Castille. Cet accroissement de puissance donna de l'ombrage et de la jalousie à Bermude. Ces deux princes se firent la guerre, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les concilier; on n'y réussit même qu'en obtenant de Sanche le démembrement de ses états en faveur de ses quatre enfans. La Castille, avec le titre de royaume, fut promise à Ferdinand, et la Navarre à Garcia; on assigna le comté de Sobrarbe à Gonzalez et l'Aragon à Ramire. Cette dernière

province fut aussi érigée en royaume, et Ferdinand devint l'époux de la veuve du comte Garcie. Sanche garda pourtant jusqu'à sa mort la totalité de ses domaines; mais dès qu'il eut cessé de vivre, ce qui arriva en 424 (1035), cette division s'effectua sur les bases convenues, division impolitique qui devait retarder le développement de la puissance dont ces provinces ne contenaient encore que les germes inertes, et sans lequel pourtant on ne pouvait repousser la domination étrangère.

An de J. C.
1032.
De l'hégire,
423.

Cependant Gebwar, possesseur tranquille de Cordoue par l'ordre et le nouveau système de gouvernement qu'il y avait établi, tenta de ramener à l'obéissance les walis des provinces, et il les invita par divers messages à se rendre à Cordoue pour y prêter le serment accoutumé. Les uns trouvèrent des prétextes pour s'y refuser; ils alléguaient que leur présence était nécessaire dans leurs gouvernemens, mais ils envoyaient des protestations assez vagues de dévouement et de zèle; les autres déclarèrent ouvertement qu'avec la dynastie des Omeya avait dû finir l'empire de Cordoue sur les autres villes. Le wali de Tolède répondit même à Gebwar avec beaucoup de hauteur, lui conseillant de se contenter qu'on voulût bien le souffrir à Cordoue; ajoutant que, pour lui, il ne reconnaissait

d'autre supérieur qu'Ala. Gebwar fut contraint de dissimuler, et d'attendre que la fortune lui fournît l'occasion de réduire par la force des armes ceux qu'il n'avait pu soumettre par la raison.

Il n'y avait pas d'apparence que cette occasion se présentât de long-temps, puisque rien n'annonçait pour Gebwar un accroissement de force. Aben Abed, son voisin, parut même le craindre si peu, qu'il dirigea ses armes contre le roi de Carmoné, comme s'il n'eût eu aucun risque à courir du côté de Cordoue. Muhamad el Barceli avait soutenu un siège d'un an, et l'épuisement total de ses provisions rendait impossible une plus longue résistance. Voyant qu'Aben Abed redoublait d'efforts et que les habitans étaient disposés à se rendre, voulant surtout éviter de tomber dans les mains de son rival, il sortit secrètement de la ville, qui capitula aussitôt. Il se retira d'abord à Ecija; mais, sur la nouvelle qu'Aben Abed venait l'y investir, il prit la route de Malaga pour implorer le secours d'Edris, tandis qu'il envoyait son fils à Grenade demander celui d'Habus ben Maksan. Ces démarches ne furent point infructueuses. Comme ces princes redoutaient l'ambition du roi de Seville, ils jugèrent qu'il était de leur intérêt d'empêcher la ruine de celui de Carmoné. Edris

envoya une armée sous la conduite d'Aben Bokina ; Habus partit lui-même avec la sienne.

Aben Abed, ayant eu connaissance des préparatifs qui se faisaient contre lui, ne négligea de son côté aucun moyen d'obtenir la victoire. Il forma une troupe d'élite dont il donna le commandement à son fils Ismaïl, jeune homme d'un bouillant courage ; et lui recommandant de faire diligence, il lui ordonna d'attaquer les deux rois alliés avant qu'ils eussent eu le temps de réunir leurs troupes. Le succès justifia la prévoyance d'Aben Abed. Les alliés, battus séparément, furent contraints de se retirer. Excité par ce premier avantage et voyant sa troupe grossie par les renforts arrivés de Séville, Ismaïl voulut compléter la défaite des ennemis, et il se mit à leur poursuite ; il atteignit l'armée d'Habus. Celui-ci, qui n'ignorait pas que le général d'Edris était peu éloigné, lui envoya sur-le-champ des courriers pour l'engager à presser sa marche ; il lui mandait qu'avec ses propres troupes il soutiendrait le premier choc, et qu'il répondait de la victoire s'il était secouru à temps. Tout arriva comme l'avait promis Habus ben Maksan. Au moment où ses soldats, pliant sous le nombre, allaient abandonner le champ de bataille, Aben Bokina parut, et aussitôt la fortune changea. A l'aspect de ces nouveaux ennemis les cavaliers

de Séville furent frappés de terreur ; et sourds à la voix de leurs chefs , insensibles à leur exemple , ils prirent la fuite ; mais , placés entre deux armées , pouvaient-ils espérer le salut d'ailleurs que de leur courage ? Un grand nombre tomba sous le fer des vainqueurs ; Ismaël lui-même périt au milieu des efforts qu'il fit vainement pour rallier les fuyards. Aben Bokina envoya sa tête à Edris , et la victoire eut pour résultat la reprise de Carmone.

Ce désastre causa au roi de Séville la plus vive douleur. Au regret d'avoir perdu son fils se joignit l'inquiétude de l'avenir ; ce Gebwar , qu'il avait méprisé , pouvait saisir ce moment favorable , et s'unir , pour l'accabler , à ses ennemis victorieux. Craignant d'autre part que l'affection du peuple ne vint à se refroidir , comme cela arrive toujours quand les princes sont malheureux , il eut recours à un stratagème qui lui réussit et qui devait réussir , parce qu'il se fondait sur la crédulité des Arabes et leur amour pour le merveilleux. Il fit publier dans Séville que le roi Hixém ben Alhakem , dont on avait cessé de parler depuis beaucoup d'années , venait de paraître dans Calatrava , d'où il s'était rendu à Séville pour réclamer le secours de ses armes ; que cet infortuné prince était dans son palais , et qu'il lui avait solennellement promis de travailler

de tout son pouvoir à le replacer sur le trône. Quand cette nouvelle fut bien accréditée dans Séville, Aben Abed l'écrivit à tous les walis d'Espagne et d'Afrique, et il sut y donner tant de vraisemblance qu'il réussit à faire des dupes, même parmi cette classe d'hommes intéressés à contester un fait, dont l'existence devait renverser l'édifice de leur usurpation. Il faut dire pourtant que ceux-là même qui adoptèrent ce conte se bornèrent à des promesses stériles d'obéissance et à de vaines cérémonies, telles que la nomination d'Hixém dans les prières publiques; mais l'avantage qu'en retira le roi de Séville, ce fut d'occuper le roi Gebwar à Cordoue, où ces bruits répandus causèrent quelque commotion parmi le peuple, et d'ôter à ses ennemis la volonté ou la puissance de se liguier contre lui, à cause de l'attente où chacun se tenait des événemens; il profita habilement lui-même du repos qu'il avait acquis en donnant un nouveau cours à l'opinion, pour faire des armemens considérables, et se procurer les moyens de rentrer en campagne avec la probabilité du triomphe.

An de J. C.
1036.
De l'hégire,
427.

Dans les premiers jours qui suivirent le gain de la bataille où périt Ismaïl, les alliés avaient pénétré dans les terres de Séville et commis d'assez grands ravages; ils avaient poussé des

partis jusque dans Triana (1) ; mais Aben Abed , luttant avec courage contre la mauvaise fortune , parvint peu à peu à repousser les ennemis et à nettoyer ses états infestés de leurs bandes. Il arriva alors parmi les alliés ce qui , presque toujours , a lieu dans les coalitions dont les efforts ont échoué contre une défense opiniâtre. Ils s'imputèrent les uns aux autres le mauvais succès de leurs armes , et ils se séparèrent mécontents. Aben Abed devait une partie de ses avantages à l'activité et à la valeur d'Ayub ben Amer , général de sa cavalerie ; et celui-ci crut voir dans les services qu'il venait de rendre une cause suffisante de s'arroger la souveraineté de Gibraltar , qu'il ne tenait qu'en fief , tout comme son frère Ahmed l'avait fait pour la ville de Niebla , malgré l'opposition des rois de Séville et de Badajoz , qui , chacun de son côté , prétendaient que ces villes faisaient partie de leurs états.

Malgré le ressentiment qu'Aben Abed conceut contre Ayub et le désir qu'il avait de réprimer cette usurpation , il résolut d'accorder à ses sujets quelque temps de repos , et il déposa momentanément les armes ; mais la paix semblait

(1) Triana était alors une ville particulière séparée de Séville. Ce n'est aujourd'hui qu'un de ses faubourgs.

bannie de l'Espagne : au nord et au midi éclatèrent de nouvelles discordes.

Bermude s'était repenti d'avoir consenti à l'érection de la Castille en royaume ; et quoique Ferdinand fût devenu son beau-frère , il n'en forma pas moins le projet de le détrôner. Ferdinand réclama l'appui de son frère Garcie , roi de Navarre , et le téméraire Bermude ne craignit pas de combattre contre des forces supérieures ; il paya cher son imprudence. Les alliés avaient pris une position avantageuse sur des hauteurs voisines de la petite ville de Carion. Voyant que ses troupes commençaient à plier , le roi de Léon se jeta au plus fort de la mêlée , afin de les ranimer par son exemple ; mais au même instant il fut mortellement blessé d'un coup de lance. Quelques historiens prétendent qu'il périt de la propre main de Ferdinand. Quoi qu'il en soit , comme il ne laissait point de postérité , sa sœur hérita du royaume de Léon , et le transmit à Ferdinand , qui acquit ainsi une seconde couronne , riche dédommagement de la guerre qu'il avait soutenue pour défendre la sienne.

An de J. C.
1037.
De l'hégire,
428.

Dans le royaume de Malaga , la mort d'Edris ben Hamud était devenue une cause de troubles ; et la divergence des opinions , l'opposition des partis dans le choix de son successeur , produisirent la guerre civile. Aben Bokina avait fait pro-

An de J. C.
1039.
De l'hégire,
430.

clamer Yahie , fils d'Edris (1) ; mais l'Es clavon Naja , qui gouvernait à Ceuta et qui élevait sous ses yeux le jeune Hacen , fils du roi Yahie , s'était hâté de passer le détroit ; et comme il avait toujours conservé des intelligences à Malaga , il se flatta d'y faire élire son élève et de régner sous son nom en Espagne , ainsi qu'il le faisait en Afrique. Aben Bokina , informé de l'arrivée de Naja , marcha contre lui avec un corps de cavalerie d'élite. Naja évita sa rencontre , et passant par des routes détournées , il se dirigea vers le château de Malaga , nommé l'Alcazaba. La trahison lui en ouvrit les portes ; mais il fut obligé de s'y renfermer avec le prince Hacen , parce

(1) Il y a des auteurs qui avancent qu'Edris fut assassiné ou empoisonné par Muza ben Afan , son parent et son ministre , et que celui-ci fut poussé à ce crime par le scheik de Zanhaga. Cela est peu vraisemblable ; d'abord , parce qu'Edris était malade depuis fort longtemps lorsqu'il mourut , puisqu'il l'était déjà quand ses troupes défirent celles du roi de Séville ; en second lieu , parce que ce scheik n'aurait pu avoir , en ordonnant ce meurtre , d'autre motif que celui de s'emparer du trône de Malaga , et il ne paraît pas qu'il ait formé à ce sujet la moindre prétention , ni à cette époque , ni à aucune autre , antérieure ou postérieure. L'histoire offre assez d'événemens déplorables pour qu'il ne faille pas encore y ajouter la supposition de crimes inutiles.

qu'Aben Bokina l'avait suivi de près. Naja soutint pendant plusieurs jours un siège aussi meurtrier qu'opiniâtre ; les Africains qu'il avait amenés étaient d'excellens soldats, et ils faisaient fréquemment des sorties vigoureuses qui coûtaient beaucoup de sang. Cependant les vivres ayant tout-à-fait manqué, Naja, qui n'avait aucun espoir de s'en procurer du dehors, parce qu'on le tenait étroitement bloqué, proposa de capituler, ce qui fut accepté. On convint qu'Hacen reprendrait son gouvernement de Tanger et de Ceuta, et qu'Aben Edris demeurerait tranquille possesseur de Malaga. A ces conditions, Naja et le prince sortirent du château pour retourner en Afrique. Avant son départ, Naja obtint l'emploi de wazir du conseil pour un riche négociant de Malaga nommé Axetaïfa, dont le dévouement lui était connu, de sorte qu'il sortit presque triomphant d'une situation désespérée, au moment même où il allait être contraint de se rendre à discrétion.

Le roi Gebwar voyait avec peine l'inefficacité des mesures qu'il avait employées pour ramener la concorde ; et, convaincu que ce n'était point par la douceur qu'il pourrait triompher de la résistance et de l'ambition des walis, il se détermina à prendre les armes ; toutefois, pour rendre le succès plus facile, il résolut de n'atta-

quer d'abord que les moins puissans. Il s'était élevé presque aux portes de Cordoue une petite souveraineté sous le nom de Sahila ; elle appartenait à Aben Razin, seigneur de Sainte-Marie d'Ocsonoba ; ce fut contre lui que Gebwar envoya son armée. Aben Razin avait trop peu de monde pour résister au roi de Cordoue, et sa province de Sahila fut subjuguée aussitôt qu'envahie ; il demanda du secours à Aben Dyl-nûn de Tolède, et les Cordouans, battus à leur tour, furent contraints de rentrer dans leurs murs pour réparer leurs pertes.

Gebwar eut alors la fâcheuse certitude que tous ses efforts seraient désormais superflus ; car tous les jours les walis rebelles augmentaient leur puissance en s'unissant entre eux par des alliances, des mariages et des traités. Abdélaziz, roi de Valence, avait donné ses deux filles aux deux enfans du roi de Huesca ; et Zohair, roi d'Almérie, étant venu à décéder quelques mois après sans postérité, Abdélaziz, que les déclarations de Zohair mourant appelaient à sa succession, confia le gouvernement d'Almérie à l'aîné de ses gendres, Man Abul Alhuas. Celui-ci s'y conduisit avec tant de sagesse, qu'il se fit chérir par le peuple. Le roi de Sarragosse, Almondhar ben Hud, fut moins heureux que celui de Valence ; il s'était rendu à Grenade pour

y arrêter les conditions d'un traité avec Habus ben Maksan, et il y fut assassiné par le scheik Abdala ben Hakem son parent. On prétend que ce dernier se porta à ce meurtre dans un excès de jalousie qu'Almondhar lui avait donné, en

An de J. C. ^{1040.}
De l'hégire, ^{431.} prenant trop de liberté avec ses femmes. Dès que la nouvelle en fut parvenue à Sarragosse, on proclama Suleyman, fils d'Almondhar. Ce prince était plein de grandes qualités, et le peuple conçut de son règne des espérances que l'événement justifia. Il ajouta au royaume de son père la souveraineté de Lérída, qu'il possédait auparavant de son propre chef.

An de J. C. ^{1041.}
De l'hégire, ^{432.} On ne jouit pas long-temps à Malaga, de la paix qu'on y avait obtenue par la cession de Tanger; l'ambitieux Naja ne sut plus mettre de bornes à ses désirs. Il ne se contenta pas de régner sous le nom d'Hacen son élève : l'ombre même d'un rival de pouvoir blessait son orgueil, et le malheureux prince eut le sort d'Almondhar; on dit même que, tout couvert du sang de son maître, Naja força la bellé Asafia, sa veuve, à l'épouser. Le roi de Malaga, instruit de cet attentat, appela tous ses parens aux armes pour en tirer une juste vengeance; mais Naja, qui n'ignorait pas que presque toujours dans la guerre le succès dépend de la célérité, rassembla des troupes, les mit sur des vais-

seaux qu'il avait préparés d'avance, et se présenta devant Malaga avec sa flotte, avant qu'on eût su qu'elle avait quitté les rivages de l'Afrique. Le wazir Axetaïfa le paya, en trahissant son maître, des marques d'intérêt qu'il en avait reçues deux ans auparavant; et usant à propos de son crédit et de son or, aidé par les Bérébères qu'il avait gagnés, il ouvrit à Naja les portes de la forteresse, et celles du château où le roi résidait. Cependant Muhamad ben Alcasèm avait armé les habitans d'Algéziras pour répondre à l'appel du roi Aben Edris; et, rempli de courroux en apprenant que Malaga venait d'être livré au rebelle, il prit sans délai la route de cette ville. Naja en fut averti, et, non moins courageux qu'il était criminel, il marcha au-devant de cet ennemi.

Lorsqu'il fut un peu éloigné de Malaga, plusieurs scheïks andalous qui ne le servaient qu'à regret lui conseillèrent de rentrer dans la ville, pour y attendre les renforts qu'il avait demandés à Tanger. Naja répondit qu'il était en état de résister à Muhamad et de le vaincre; prenant néanmoins pour prétexte qu'il avait oublié quelques dispositions relatives à la sûreté de la ville, il se sépara de l'armée, à laquelle il ordonna de l'attendre, et il revint sur ses pas. C'était dans l'horrible dessein d'ôter la vie à Edris, qu'il te-

nait prisonnier dans son propre palais; mais les scheiks andalous, craignant pour les jours de leur roi, montèrent immédiatement à cheval, passèrent par des chemins de traverse, et l'atteignant enfin au fond d'une gorge, ils fondirent sur la petite troupe qui lui servait d'escorte, la dispersèrent, l'attaquèrent lui-même et le percèrent de coups. Alors deux d'entre eux s'avancèrent rapidement vers Malaga où ils entrèrent en criant victoire, et ils répandirent la nouvelle de la mort de Naja. Le roi fut immédiatement tiré de sa prison, et son premier soin fut d'empêcher autant qu'il le pouvait les désordres qui toujours accompagnent les réactions; mais, malgré les soins qu'il se donna pour contenir la populace, il ne put l'empêcher de se saisir du traître Axetaïfa, et de le déchirer en lambeaux. Quand les soldats de Naja eurent appris à leur tour que leur chef avait péri, ils se dispersèrent soudain. Les uns s'en retournèrent en Afrique, les autres s'engagèrent dans les troupes d'Aben Alcasem, qui reprit le chemin d'Algézi-ras, son secours n'étant pas nécessaire à Edris.

Tous ces événemens avaient servi, mieux que n'auraient fait des victoires, les intérêts et la politique du roi de Séville, puisque, sans la combattre, il avait vu se dissiper la coalition qui s'était formée contre lui. Alors il crut inutile de

faire plus long-temps usage de la fiction qui concernait le roi Hixêm; il fit publier que ce prince était mort en le désignant pour son successeur. De semblables moyens ne pouvaient réussir auprès des walis puissans, qui, après avoir essayé de la souveraineté, étaient fort peu disposés à s'en dessaisir, même en faveur d'un prince légitime; mais ils ne laissèrent pas de trouver des gens crédules parmi le peuple, et même parmi les Alaméris; ceux-ci aimaient jusqu'aux illusions qui leur rappelaient ces princes, dont ils ne prononçaient encore le nom qu'avec une sorte d'idolâtrie. Aussi, beaucoup d'entre eux se déclarèrent pour Aben Abed; et, dans presque toutes les villes du midi, il eut de nombreux partisans avec lesquels il entretenait constamment par la suite des intelligences secrètes. Afin de soutenir cette disposition des esprits, et de lui ménager même l'occasion d'éclater ouvertement, Aben Abed avait rassemblé une armée qu'il destinait à agir contre le roi de Cordoue; la mort le surprit au milieu de ces vastes préparatifs.

An de J. C.
1042.
De l'hégire,
433.

Muhamad Almoateded, son fils, lui succéda; et comme il était paré de tous ces beaux dehors qui séduisent les hommes, il consola d'abord la nation des regrets qu'elle donnait à la mort d'Aben Abed; mais les qualités de l'âme répon-

daient peu dans Muhamad aux dons extérieurs. Il était gracieux de figure , avait l'esprit cultivé, une imagination brillante ; mais il était adonné à ses plaisirs, et, par un bizarre mélange de qualités opposées, il était voluptueux et cruel. Tant que son père avait vécu, il n'avait eu dans son harem que soixante-dix femmes, acquises à grands frais dans tous les marchés de l'Orient ; dès qu'il fut maître de l'état , il en porta le nombre à huit cents ; on dit pourtant qu'il aimait avec passion la sœur d'Aben Mugéhid, souverain de Dénia , quoiqu'il ne l'eût épousée que par politique , afin de s'assurer de l'amitié des Alaméris. En même temps, il avait dans son palais de Séville une collection de tasses garnies d'or et de pierres précieuses, formées des crânes des malheureux qui avaient péri de sa main ou de celle de son père, et il se servait dans ses festins de ces horribles coupes. Il avait au surplus la réputation d'un poète élégant, mais il passait pour irréligieux ; et l'on citait comme preuve de son indifférence pour l'islamisme, que , dans les vingt-cinq villes qui composaient son royaume , il n'avait fait élever qu'une seule mosquée, tandis qu'il avait dépensé des sommes considérables à la construction d'une maison de plaisance dans la ville de Ronda.

Le roi de Cordoue, que la mort d'Aben Abed

délivrait de la crainte d'avoir un nouvel ennemi sur les bras, continua la guerre contre le seigneur de Sahila et de Sainte-Marie; et quoique celui-ci, soutenu par les secours que lui fournissait le roi de Tolède, rendit assez souvent inutiles tous les efforts de Gebwar, le peuple de Cordoue supportait sans murmure les sacrifices que lui coûtait cette guerre malheureuse, tant Gebwar avait su gagner l'estime, le respect et l'amour de ses sujets par son administration paternelle, qui leur fournissait dans la prospérité intérieure une douce compensation aux fatigues et aux dangers.

La mort de ce prince n'apporta aucun changement à cet état de choses. Muhamad ben Gebwar qui lui succéda, digne par ses vertus de régner en des temps moins orageux, marcha constamment sur ses traces. Après avoir rendu les derniers devoirs à son père, et arrosé de larmes son cercueil, Muhamad qui voulait ménager le sang du peuple, et terminer une lutte où il n'apercevait pour lui aucune chance de succès, fit proposer la paix à Aben Razinet à son allié Aben Dylnûn. Ceux-ci rejetèrent avec hauteur une offre qui leur parut un aveu d'impuissance; et Muhamad, contraint d'accepter encore la guerre, ne négligea rien pour la faire avec avantage, malgré son amour pour la paix. La

An de J. C.
1044.
De l'hégire,
435.

fortune seconda ses efforts ; et s'il ne fit point de conquêtes , il parvint du moins à faire respecter son territoire.

Pendant que ces guerres intestines livraient l'Andalousie à la dévastation , les états mahométans du nord se défendaient avec peine des attaques réitérées des chrétiens ; et dans cette lutte inégale , les Arabes , qu'avaient affaiblis leurs propres divisions , perdaient toujours quelques villes , et voyaient se rapprocher de leurs capitales les limites que la conquête avait jadis imposées aux possessions des vaincus. Ainsi , tandis que Ferdinand I , réunissant les forces de Léon à celles de la Castille , subjuguait une riche portion de la Lusitanie , qu'il s'emparait de Viseu où les musulmans avaient enfermé leurs richesses , qu'après un long siège il livrait cette ville au pillage et aux flammes , qu'il soumettait Coïmbre et Lamégo , qu'il emmenait des troupeaux , des captifs des deux sexes , qu'il se chargeait de butin , qu'il chassait enfin les Arabes de toute la Vieille-Castille , le roi d'Aragon ravageait tout le pays arrosé par l'Ebre , et menaçait la ville de Sarragosse elle-même.

Les rois de Tolède et de Badajoz , unis par le danger commun , opposaient au roi de Léon des efforts souvent impuissans ; mais , toujours supérieurs aux revers , ces deux princes parais-

saient rarement vaincus. De son côté, Suleyman Aben Hud, dégagé de la guerre civile et portant tous ses soins à repousser l'ennemi du dehors, montrait partout à Ramire des dangers à courir et des obstacles à vaincre. Tantôt engageant de vives escarmouches, ou harcelant les chrétiens dans leurs marches, il attaquait leurs convois, surprenait quelque place mal défendue ; tantôt, portant la guerre au cœur du pays ennemi, il opérail d'utiles diversions. Suleyman était ainsi parvenu à repousser les chrétiens jusques à leurs frontières ; mais il ne put jouir lui-même des douceurs de la paix qu'il donnait à ses peuples. Il mourut après un règne assez court d'environ six ans. Ahmed Abu Giaffar, son fils et son successeur, sut montrer à son tour qu'il n'était ni moins courageux, ni moins habile.

An de J. C.
1046.
De l'hégire,
438.

Le roi de Séville, Almoateded, crut voir alors le moment de reprendre les hostilités contre celui de Carmone, que, fidèle aux instructions d'Aben Abed, il voulait combattre jusqu'à l'entier anéantissement de sa puissance ; et malgré les secours que le Barceli recevait de ses alliés de Malaga et de Grenade, il lui était difficile de résister à un ennemi qui chaque jour devenait plus pressant. Une guerre nouvelle, qui embrasa l'Espagne depuis les bords du Tage jusqu'aux rivages de la mer, donnant à la politique d'Al-

moateded une autre direction , lui procurant à lui-même de nouveaux alliés , retarda sa chute de quelques années. Le territoire de Cordoue s'étendait encore au-delà de Calatrava. Voisin par ce côté du roi de Tolède, le fils de Gebwar envoyait ses généraux faire des incursions dans les terres de cet usurpateur. Le succès d'une première irruption avait excité à de nouvelles entreprises. Aben Dylnùn , irrité des pertes qu'il avait essuyées de la part d'un ennemi qu'il avait cru trop faible pour devoir le craindre, conçut le dessein de réunir toutes ses forces et celles de ses vassaux ou de ses alliés , pour accabler le roi de Cordoue. Il écrivit à son gendre Abdelmélíc , fils du roi de Valence , et seigneur lui-même d'Alarcon et de Cuënça , pour lui demander des troupes ; en même temps il se ménagea une trêve avec le roi de Castille et de Léon , et il mit de son côté sur pied une armée nombreuse. Abdélaziz lui envoya secrètement des

An de J. C. soldats. Le roi de Cordoue , qui voyait se former
 1018.
 De Phégire, cet orage , recommanda à son général Haris ben
 440. Alhakem d'éviter les batailles rangées ; et de se
 borner à garder les passages des montagnes et
 les forteresses de la frontière ; ce qu'Haris exé-
 cuta pendant deux ans et plus avec beaucoup
 de succès. Durant ce temps , Muhamad ben
 Gebwar envoya des ambassadeurs aux rois de

Séville et de Badajoz, pour les conjurer de s'unir à lui, afin de résister au roi de Tolède, qui, disait-il, n'en voulait pas seulement au royaume de Cordoue, mais prétendait dominer sur toute l'Andalousie.

Almoateded, qui avait été dès l'enfance lié d'amitié avec Abdelmélit Walid, fils du roi de Cordoue, répondit qu'il ne demandait pas mieux que de s'allier avec le père de son ami, et il fit beaucoup de promesses; mais, sous le prétexte de la guerre qu'il faisait au roi de Carmone, il donna à entendre qu'il ne pourrait fournir de grands secours en soldats. Aben Alaftàs accéda plus franchement aux propositions du roi de Cordoue, et il fit partir sur-le-champ ses chargés de pouvoir pour Séville, qu'on avait assigné comme lieu de réunion des divers plénipotentiaires. Il y eut plusieurs conférences, à la suite desquelles les trois souverains conclurent un traité d'alliance offensive et défensive contre les ennemis du dehors, et quiconque attenterait à la liberté des peuples de l'Andalousie ou leur déclarerait la guerre, sans que néanmoins ce traité fit obstacle à ce qu'ils pussent agir dans leur intérêt particulier, si l'occasion s'en présentait, et même soutenir les uns contre les autres leurs droits respectifs. Les princes de Nélbla, Huelva, Gibraltar et Ocsonoba, avaient

An de J. C.
1051.
De l'hégire,
443.
Rèbte 1.

prétendu se faire comprendre dans ce traité comme souverains indépendans. Ayûb ben Amer, frère du wali de Niébla et représentant du roi de Badajoz, appuyait cette prétention; mais Almoateded soutint qu'ils n'étaient pas et ne pouvaient être réputés souverains, puisqu'ils ne tenaient leurs villes qu'en titre de fief relevant de Séville; qu'ils étaient ses vassaux, et qu'il entendait, à la mort des possesseurs, réunir ces domaines à sa couronne. Aben Alaftâs et Muhamad ben Gebwar furent peu satisfaits d'un traité qui avait tourné tout entier à l'avantage d'Almoateded; mais le roi de Cordoue fut contraint de dissimuler, parce qu'il avait besoin d'être secouru. Le roi de Séville traita au reste les députés et les scheiks qui avaient assisté aux conférences, avec beaucoup de magnificence et de grands honneurs; et ils durent emporter, en quittant Séville, une meilleure opinion de sa libéralité que de sa bonne foi.

Man Abul Alhuas, wali d'Almérie, mourut sur ces entrefaites, et il eut pour successeur son fils Abu Yahie, surnommé Moëz Daula. Ce prince avait à peine atteint sa dix-huitième année, et déjà il était l'idole de ses sujets. La nature semblait avoir pris plaisir à le douer de toutes les qualités de l'esprit et du cœur; et dans cet âge où pour l'ordinaire on se donne tout aux volup-

tés, il ne cherchait qu'à s'instruire, afin de se rendre meilleur. Il appelait près de lui tous les savans étrangers, espagnols, africains ou orientaux, et aucun des rois de son temps ne se montra envers eux plus généreux ni plus libéral. Il assistait à leurs réunions une fois la semaine, et il avait logé dans son propre palais le poète Abu Abdala ben Mhedâd, et trois autres beaux esprits moins favorisés par la fortune que par la nature. Abu Otabi, son frère, essaya de lui disputer la couronne, mais il ne put réussir à se faire un parti, et il dut finir par se confier à la générosité de celui qu'il avait offensé. Abu Yahie ne se souvint pas qu'il avait une injure à venger; il traita le rebelle en frère et en ami.

Les petits princes de Gibraltar, de Niébla, d'Ocsonoba, avaient à se plaindre d'Almoateded, et il était à craindre qu'ils ne se séparassent de la coalition; cependant comme ils étaient intéressés à arrêter les entreprises du roi de Tolède, ils envoyèrent leurs troupes à Aben Gebwar; le roi de Badajoz y joignit les siennes; quant à celui de Séville, il se contenta de faire partir un corps de cinq cents cavaliers; il avait des vues qu'il ne tarda pas à montrer; et, saisissant le moment où Niébla et Gibraltar se trouvaient sans défenseurs, il envoya son fils Muhamad s'emparer de ces places. Niébla, dénuée de tous moyens de

résistance, se rendit immédiatement; Huélva suivit cet exemple, et l'armée victorieuse marcha sur Gibraltar.

Abdélaziz abu Seïd, qui en était le maître et qui s'y était renfermé avec ses trésors, fut informé que le roi de Séville avait des partisans dans la ville même; il craignit d'être livré à son ennemi par ses propres sujets; et ne se trouvant pas en sûreté dans Gibraltar, il en sortit secrètement et se réfugia dans une tour qui s'élevait sur des rochers, au milieu de la mer, en face de la place. Le prince Muhamad, qui savait qu'il n'y avait point de provisions dans cette tour, se contenta d'en faire le blocus et d'en interdire l'approche à tous les bateaux. Abdélaziz, réduit à la plus cruelle extrémité, demanda à capituler; mais les ordres d'Almoateded étaient précis; ils portaient de ne lui accorder aucune condition, et de l'obliger à se rendre à discrétion. Abdélaziz connaissait trop bien le roi de Séville pour se remettre en ses mains; il réussit à gagner le patron d'une barque, qui se chargea, dit-on, pour dix mille dinars d'or, de le transporter à une assez grande distance et de le débarquer sur la côte, en un lieu d'où il pût échapper aux poursuites. Il erra pendant quelques jours sur les montagnes voisines de la mer; là, ayant eu avis par ses espions que le prince Muhamad fai-

An de J. C.
1052.

De Phégire,
444.

sait battre le pays par divers détachemens de cavalerie, il se sauva à Carmone, où il fut généreusement accueilli par le Barceli qui y régnait encore, et lui procura les moyens de passer à Tolède.

L'hospitalité que le roi de Carmone venait d'accorder au malheureux Abdélaziz attira sur lui-même les armes d'Almoateded. Ce qu'il y eut de plus douloureux pour lui, ce fut de se voir assiégé par le propre fils de cet Abdélaziz auquel il avait donné un asile, et de ne trouver qu'un ennemi acharné dans celui qui lui devait la conservation des jours de son père; mais Abdalà ben Abdélaziz servait depuis long-temps le roi de Séville; il était général de sa cavalerie; et il venait d'en recevoir le gouvernement des villes conquises : dans un ambitieux, c'étaient bien des raisons pour manquer de reconnaissance. Il ne devenait pourtant pas souverain comme Abdélaziz avait prétendu l'être. « Souviens-toi, lui » avait dit Almoateded, que je ne te donne point » ce gouvernement comme ayant appartenu à ton » père, car il n'appartient qu'à moi seul; je te » le donne pour que tu relèves de moi, et comme » une récompense de tes services. »

Les habitans de Carmone commençaient à manquer de vivres, et les murmures naissaient avec la disette. Ils disaient hautement qu'il fal-

lait se hâter de reconnaître Almoateded , contre lequel on ne pouvait se défendre. Le Barceli, justement effrayé par des propos de ce genre, s'esquiva pendant la nuit, et s'enfuit à Malaga, cherchant auprès d'Aben Edris l'hospitalité dont il avait besoin pour lui-même, après l'avoir accordée aux autres. Dès le lendemain, Carmoné ouvrit ses portes au prince de Séville, et Almóateded y fut solennellement proclamé. Ainsi toute la partie méridionale de l'Andalousie, soumise par la force des armes, reçut dès ce moment les lois du roi de Séville : son ambition était loin d'être satisfaite.

Ce fut dans le cours de cette expédition que le prince Muhamad fit la rencontre d'un jeune homme, appelé Aben Omar ben Husein Almahri, dont l'extérieur était aussi prévenant que son esprit était orné. Il plut au prince, qui l'emmena avec lui à Séville; il ne plut pas moins au roi, qui le combla de faveurs. Aben Omar, adroit, rusé, politique, entreprenant, courageux, était destiné à jouer un grand rôle durant ce temps de guerre et de troubles; heureux si, faisant toujours un noble usage des talens qu'il tenait de la nature et qu'il avait perfectionnés par l'étude, il n'avait pas enfin mérité le sort qui termina par une terrible catastrophe sa vie inquiète et agitée !

Le roi ben Edris compatit aux malheurs du Barceli; mais il ne se borna point à un sentiment stérile d'intérêt : il rassembla toutes ses troupes pour les conduire contre l'usurpateur. Le Barceli y réunit toutes celles qu'il put tirer d'Ecija qu'il possédait encore; mais, malgré leurs efforts, ils ne purent réussir à reprendre Carmone; ils n'obtinrent même aucun avantage sur l'habile prince de Séville, qui sut constamment éviter le combat, et ne cessa pourtant de les harceler; de sorte qu'après beaucoup d'escarmouches qui ne décidèrent rien, beaucoup de marches et de fatigues, qui ne firent qu'épuiser l'armée, les alliés furent contraints d'abandonner leurs projets. Aben Edris fut même rappelé à Malaga par un autre motif. Le roi de Grenade lui expédia des courriers pour lui faire part des manœuvres secrètes d'Almoateded, qui tentait d'allumer dans Grenade les feux de la discorde; et il le prévint en même temps qu'un grand danger le menaçait lui-même à Malaga de la part de Muza ben Afân, qui était tout dévoué au roi de Séville, et travaillait sourdement à lui créer un parti. Edris, de retour dans sa capitale, n'osa pas employer contre Muza des moyens violens; mais, sous prétexte d'une mission essentielle, il l'envoya à Grenade, avec des lettres, dans lesquelles il priait Habus ben Mak-

san de lui donner le prix de ses services ; Habus lui fit trancher la tête.

Le supplice de Muza engendra de nouveaux troubles. Il était proche parent de Muhamad ben Alcasem , roi d'Algéziras , et celui-ci ne voulut pas laisser sa mort impunie. Il saisit le moment où Edris était du côté de Ronda avec toute sa cavalerie pour protéger Habus de Grenade , que le roi de Séville menaçait d'une invasion. Muhamad composa avec ses nègres une troupe d'élite , et il surprit Malaga qu'il trouva sans défense. Après le premier moment du trouble produit par cet événement , les habitans , qui étaient attachés à leur prince , prirent les armes , et le contraignirent à s'enfermer dans le château. Il s'y défendit pendant quelque temps ; mais la défection ne tarda pas à se mettre parmi ses nègres. L'arrivée d'Edris avec son armée acheva de les remplir de terreur ; ils abandonnèrent presque tous Muhamad. Forcé de se rendre , il s'attendait à périr ; Edris se contenta de l'envoyer sous escorte en Afrique. Edris passa immédiatement à Algéciras , dont il se rendit maître , et de là à Tanger et à Ceuta , qui le reconnurent également pour leur souverain. Le peuple , toujours extrême dans les sentimens auxquels il se livre , crut marquer son dévouement à son nouveau prince en massacrant inhumainement les gou-

verneurs et les alcaïdes placés par Muhamad; Edris lui-même ne put empêcher ces affreux désordres.

Les états chrétiens n'étaient pas plus tranquilles que l'Andalousie. La guerre s'était allumée entre le roi de Castille et le roi de Navarre. Les uns avancent que ce dernier était jaloux de la gloire ou de la puissance de Ferdinand; d'autres affirment que Ferdinand voulait dépouiller son frère Garcie. On prétend même que, Garcie s'étant rendu à Léon sur l'invitation de Ferdinand, il fut arrêté et conduit à la forteresse de Cea, d'où il ne parvint à se sauver qu'en corrompant ses gardes. Les inimitiés entre des étrangers peuvent s'éteindre dans une transaction, il est rare qu'elles survivent à la cause qui les a produites : presque toujours entre frères les haines sont éternelles, elles ne s'assouvissent que dans les vengeances ; car le ressentiment devient implacable, quand il occupe dans le cœur la place de l'affection. C'est qu'entre indifférens le ressentiment qui naît d'une injure, grave ou légère, peut bien n'être ni opiniâtre ni extrême ; entre parens, il est toujours vif et profond, puisqu'il a triomphé de l'amitié et de l'habitude ; et d'ordinaire il acquiert en force et en violence autant qu'il a dû faire en efforts pour s'établir. Garcie courut aux armes. On dit

qu'alors Ferdinand fit plusieurs tentatives pour le calmer , et que Garcie fut inflexible. Ce dernier parvint avec son armée jusqu'aux environs de Burgos. Ferdinand vola à sa rencontre. La bataille fut longue et meurtrière ; le sang chrétien inonda la Castille pour la querelle de deux frères. Garcie , emporté par un aveugle courage , plus encore peut-être que par son courage , s'exposait au plus grand danger ; il voulait la victoire , il reçut la mort ; ses troupes découragées prirent la fuite en désordre. Ferdinand , satisfait d'avoir vaincu , ne permit pas qu'on poursuivît les fuyards ; et comme s'il eût voulu prouver qu'il n'avait combattu que pour repousser une agression injuste , il ne s'opposa pas à l'élection de Sanche , fils de Garcie.

An de J. C.
1054.
De l'hégire,
446.

Pendant que les princes chrétiens se faisaient la guerre avec de si tristes résultats pour eux-mêmes , Aben Dylnûn ravageait les états du roi de Cordoue. Après une infinité de rencontres où les avantages s'étaient compensés , des sièges commencés et levés , des places prises et reprises , des escarmouches où beaucoup de soldats avaient péri sans utilité pour le succès de la campagne , les deux armées se rencontrèrent dans une vallée que traverse l'Algodor , petite rivière qui se jette dans le Tage par la rive méridionale du fleuve , entre Cuënca et Tolède. L'armée de Cordoue

se composait des troupes de cette ville et des corps auxiliaires de Badajoz et de Séville ; elle était commandée par Haris ben Alhakem , qui passait pour le plus habile capitaine de l'Andalousie. L'armée ennemie , conduite par Aben Dylnûn en personne , avait les troupes de Tolède et celles de Cuënca et de Sahila (1). La bataille fut longue et sanglante ; mais la victoire s'étant déclarée en faveur de Dylnûn , les vaincus furent poursuivis jusqu'aux montagnes voisines de Cordoue. La nouvelle de ce désastre , apportée par les fuyards , jeta l'épouvante dans la ville et la consternation dans l'âme du roi Muhamad , qui , depuis long-temps faible et malade , ne pouvait agir par lui-même.

Son fils Abdelmélîc (2) , comme s'il n'avait

(1) La ville de Cuënca était sous la domination d'Abderahman , fils du roi de Valence Abdélaziz , et gendre d'Aben Dylnûn. Ce ne fut que sur les avis pressans de son père qu'il donna ses troupes au roi de Tolède. Quelques historiens désignent aussi cet Abderahman sous le nom d'Abdelmélîc.

(2) Il faut se souvenir qu'Abdelmélîc ben Muhamad ben Gebwâr était un ami d'enfance du roi de Séville. Cette circonstance rend plus odieuse la conduite de ce dernier , pour qui rien n'était sacré pourvu qu'il atteignît son but.

pas eu d'ennemis, passait mollement sa vie dans les voluptueux palais d'Azahra, au milieu de ses femmes ou entouré de jeunes gens de son âge aussi imprévoyans que lui. Mais, tel que le bruit soudain du tonnerre, le cri d'alarme vint retentir sous les voûtes délicieuses d'Azahra ; les jeux paisibles, l'imprudente sécurité, firent place au tumulte et aux terreurs, et les instrumens de guerre se firent entendre là où murmuraient naguère les doux accens du plaisir. Les habitans de Cordoue prirent les armes ; la ville fut mise en état de défense ; et comme on ne pouvait malheureusement disposer d'assez de forces pour soutenir un long siège, Abdelméléc partit pour Séville, afin d'obtenir d'Almoateded des secours efficaces. Celui-ci reçut avec les plus grandes démonstrations d'amitié le prince de Cordoue ; il lui donna des fêtes, lui fit voir tout ce que Séville avait de curieux, expédia sur-le-champ des ordres à tous ses alcaïdes pour qu'ils réunissent dans le plus bref délai tous leurs gens de guerre, et renvoya le prince comblé de promesses et avec une escorte de deux cents chevaux. Abdelméléc ne pouvait se méfier des intentions d'Almoateded, il partit plein d'espérance ; mais, avant d'arriver à Cordoue, il apprit que l'armée du roi de Tolède tenait cette ville bloquée, de sorte qu'il fut obligé de s'arrêter à

Azabra, en attendant l'arrivée du secours promis par le roi de Séville.

Les habitans, qui n'avaient pu prévoir que leur ville serait assiégée, n'avaient point fait d'approvisionnement. La maladie de Muhamad formait un surcroît d'embarras, parce que les opérations du gouvernement étaient lentes et incertaines. Chacun tournait ses regards vers le prince, et surtout vers le roi de Séville, comme vers ceux dont on pouvait seulement espérer la fin de tant de maux. Quelques habitans, bravant le péril par l'appât des riches récompenses qui leur furent promises, parvinrent à traverser heureusement le camp ennemi; et ils se rendirent en toute hâte à Séville, pour engager Almoateded à presser sa marche, par la peinture des extrémités auxquelles se trouvaient réduits les Cordouans. Almoateded jugea que le moment était arrivé d'exécuter les projets qu'il avait conçus; et son armée se trouvant déjà réunie, il la fit partir sur-le-champ sous les ordres de son fils Muhamad et de ce même Aben Omar, dont il avait déjà reconnu les talens et l'adresse. Cette armée vint camper à la vue des assiégeans; et dès le premier jour il y eut plusieurs escarmouches, qui auraient fini par entraîner une action générale, si la nuit n'était survenue. Aben Omar voulut se montrer digne de la confiance de son maître;

sans perdre un moment, il fit toutes les dispositions de la bataille pour le lendemain. L'événement répondit à sa prévoyance. Les ennemis, attaqués avec une vigueur dont l'effet était augmenté par la sagesse des mesures qu'il avait prises, finirent par céder la victoire long-temps disputée. Une sortie faite à propos par les assiégés acheva leur défaite, et les soldats de Dylnûn, placés entre deux dangers imminens, cherchèrent leur salut dans la fuite; ils ne s'arrêtèrent qu'aux environs de Tolède.

Ce fut ce moment qu'Aben Omar choisit pour exécuter les ordres secrets de son maître. Voyant que les habitans de Cordoue étaient occupés à piller le camp des assiégeans, il s'avança sur la ville, s'empara de ses portes, de ses remparts, et parvint rapidement jusqu'au palais du roi, qu'il fit garder par une troupe affidée; le prince était malade, Aben Omar le constitua prisonnier. Le malheureux Muhamad ben Gebwar ne put résister au chagrin de se voir aussi indignement trahi par son allié; son mal fit dans peu d'effrayans progrès, et il expira au bout de quelques jours de ses regrets et de sa douleur.

Le prince Abdelmélîc était dans ce moment à la poursuite des ennemis; mais, lorsqu'à son retour il eut connaissance de la triste vérité, il se laissa aller au plus violent accès de colère; et

plein d'une indignation juste, mais par malheur impuissante, il se présenta devant les portes de la ville; elles se fermèrent à son approche, et au même instant il fut entouré par une troupe de cavaliers de Séville, qui lui enjoignirent de se rendre. Abdelméléc, ne consultant que son désespoir, se mit aussitôt en défense; mais, accablé par le nombre, épuisé par la perte de son sang, qui coulait de plusieurs blessures, il tomba vivant au pouvoir de ses ennemis. Il fut jeté dans une tour de Cordoue, où la mort, qu'il n'avait pu trouver en combattant, ne tarda pas à terminer ses infortunes; mais, avant de mourir, il eut la douleur d'entendre de sa prison les cris de joie des Cordouans, qui accueillaient avec de bruyantes acclamations le perfide Almoateded. On dit qu'Abdelméléc expirant pria Alâ de le venger, et de réserver au fils de son ennemi un sort pareil au sien. Ce vœu, fruit amer d'un ressentiment légitime, fut en grande partie exaucé; et le fils d'Almoateded, passant du trône à l'exil, se vit à son tour dépouillé par un trop puissant auxiliaire.

Le roi de Séville, qui voulait s'affermir dans sa conquête, mit tous les moyens en usage pour y parvenir. N'ignorant pas que l'affection des sujets est la plus ferme base des trônes, il s'attacha à gagner par des bienfaits le cœur des

principaux habitans. Sa libéralité se répandit ensuite sur les classes inférieures, et il institua en outre des jeux et des spectacles publics, où les Cordouans se portaient en foule, et couraient oublier le roi Gebwar et ses descendans. Le général Haris ben Alhakem garda seul sa fidélité, et, ne pouvant soutenir l'aspect des maux qu'il n'avait pu empêcher, il se retira auprès du roi de Tolède, qui lui fit l'accueil dû à son mérite et à sa valeur. Ainsi tomba le royaume de Cordoue. On vit alors s'éclipser pour toujours la puissance de cette ville fameuse, qui, après avoir dominé sur l'Espagne pendant plus de trois siècles, ne conserva pas même l'honneur d'avoir un souverain indépendant, dans un temps où l'usurpation avait créé autant de royaumes qu'il y avait de provinces et de cités.

An de J. C.
1060.
De l'hégire,
452.

Ce fut vers cette époque qu'arriva le décès du roi de Valence Abdélaziz, petit-fils du célèbre Almanzor. Son fils Abderahman Almudafar lui succéda. Le roi de Tolède brûlait encore, après plusieurs années, du désir de venger l'injure qu'il avait reçue sous les murs de Cordoue; d'un autre côté, il était continuellement excité à la guerre par le général Haris, qui ne désirait pas moins vivement de punir la lâche trahison d'Almoateded. Il venait de conclure avec le roi de Castille une trêve qui lui permettait enfin de

An de J. C.
1064.
De l'hégire,
456.

tourner ses armes contre le roi de Séville; et, comme il ne doutait pas qu'il ne pût disposer de toutes les forces du royaume de Valence en qualité de beau-père de son roi, il écrivit à son gendre de lui envoyer son armée. Abderahman avait pour hagib un homme sage et porté à la paix, nommé Muhamad ben Méruan. Celui-ci représenta à son maître que le roi de Séville était un prince très-puissant, d'autant plus à redouter, qu'il venait de contracter une étroite alliance avec les souverains de Castellon et Murviédro, d'Almérie et de Dénia, lesquels ne manqueraient pas de menacer et d'envahir ses propres états, s'il les dégarnissait de troupes. Ce discours était prudent, le roi le sentit; et il fit à Aben Dylnûn une réponse évasive. Ce dernier dissimula son ressentiment; et, sans faire part à personne de son projet, il monte à cheval, emmène sa cavalerie, marche nuit et jour, arrive à Valence à l'improviste, s'empare de la ville et du château, se saisit de son gendre, le dépose et se fait proclamer à sa place. Cette révolution s'opéra sans aucun trouble, et les Valenciens s'aperçurent à peine qu'ils avaient changé de maître. Abderahman, qu'on n'épargna que par égard pour sa femme, fut relégué dans la ville de Xelbe, et ne trouva point d'amis dans sa disgrâce. Son hagib ne voulut point survivre au

An de J. C.
1065.
De l'hégire,
754

malheur que son fatal conseil avait attiré sur son prince, et dans un moment de désespoir il s'ôta lui-même la vie.

Des révolutions non moins fécondes en résultats funestes vinrent affliger dans ce temps les royaumes chrétiens. Le roi Ferdinand avait acquis de vastes domaines ; la Galice, les Asturies, la Biscaye, toute la vieille Castille, obéissaient à ses lois. C'était la concentration dans ses mains d'une grande puissance, c'était l'unité d'obéissance dans les sujets et de direction dans les vues ou les mesures du gouvernement, qui lui avaient donné les moyens de lutter avec avantage contre les ennemis de sa religion. Malgré l'expérience due à ses propres travaux, entraîné par son amour pour ses enfans, ou cédant peut-être à la fausse politique de son siècle, il divisa ses provinces entre ses fils et ses filles, leur ouvrit ainsi à eux-mêmes une source de querelles, de malheurs et de discordes, et prépara pour l'état une cause d'affaiblissement. Il avait assigné la Castille à Sanche, le Léon à Alphonse, la Galice et le Portugal à Garcie, la ville de Zamora à sa fille Urraque, et celle de Toro à Elvire. Ce partage n'était pas propre à produire l'intelligence entre des princes également ambitieux, qui prétendaient, chacun en particulier, à l'entier héritage de leur père ; aussi, après la mort

de Ferdinand et celle de sa veuve, qui lui avait survécu environ une année; Sanche, roi de Castille, déclara la guerre à Alphonse, et le vainquit dans une bataille. Les hostilités recommencèrent l'année suivante; les deux frères, tantôt vainqueurs tantôt vaincus, ne se fatiguaient point de cette lutte cruelle. Dans un combat livré sur les frontières, Alphonse eut d'abord tout l'avantage, et déjà ses troupes victorieuses se livraient dans leur camp à l'ivresse du triomphe, lorsque attaquées de nouveau dès le point du jour par les débris de l'armée vaincue, que Sanche avait ralliés, elles se virent arracher leurs lauriers de la veille, tout arrosés des flots de leur sang. Surpris dans le sommeil, le plus grand nombre perdit la vie; Alphonse fut fait prisonnier et renfermé dans un cloître (1). Ce fut, dit-on, aux conseils et à la valeur du fameux Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé le Cid, que Sanche fut redevable de ce brillant succès.

Le roi de Castille ne s'en tint pas là; il voulait réunir la Galice et le Portugal à sa couronne, comme il y avait réuni les états d'Alphonse. Garcie, qui n'avait pas su conquérir l'amour de ses sujets, ne fut point soutenu par eux; ses troupes même l'abandonnèrent, et il ne conserva

(1) Le couvent de Sahagun.

sa liberté que par une prompte fuite. Il trouva un asile à Séville. Almoateded le reçut et le traita en roi ; et Garçî, comblé d'honneurs et de biens par ce prince magnifique, n'eut à regretter que la perte de sa couronne.

Almoateded était alors au comble des prospérités. Maître de Séville, de Carmone et de Cordoue, de l'Algarbe, de Gibraltar et de toute la contrée voisine, il était riche, puissant et considéré ; mais il aspirait encore à d'autres conquêtes, et, tandis que d'une part il repoussait au-delà de ses frontières le roi de Tolède Aben Dylnûn, il envoyait de l'autre son fils Muhamad porter la guerre au centre des états de Grenade et de Malaga, d'où le Barceli tirait constamment les secours avec lesquels il se maintenait encore dans Ecija. Ce fut dans cette occasion que de sa propre main il arma son fils chevalier ; il lui ceignit l'épée et lui donna un écu de couleur bleu-céleste, parsemé d'étoiles d'or, qui environnaient un croissant aussi d'or. Ensuite il l'accompagna jusqu'à Ronda, où il attendit la nouvelle des premiers succès remportés par les armes de Muhamad.

An de J. C. 1068.
De l'hégire, 460.
Cependant Ramire, roi d'Aragon, continuait la guerre contre le roi de Sarragosse Ahmed ben Suleyman Aben Hud ; mais ce dernier, aussi courageux qu'habile, fit repentir Ramire d'avoir

refusé la paix ; il recouvra sur lui la ville de Barbastro et plusieurs forteresses ; Ramire fut même tué dans une sanglante bataille (1), où son armée essuya une déroute complète.

Cette année, fatale à l'Aragon, vit aussi mourir plusieurs princes musulmans. Le premier

(1) Les historiens sont peu d'accord sur la date de cet événement. Les uns, avec Ferréras, le placent à l'an 1063, d'autres ne le font arriver qu'en 1070 ; les Arabes le rapportent à l'an 1068. Il paraît que de ces trois dates la dernière est la plus exacte. La plupart des historiens espagnols ne font mourir Ramire qu'après Ferdinand, dont le décès n'eut lieu qu'en 1065, et même, suivant quelques-uns, deux ans plus tard. Presque tous s'accordent encore à dire que le Cid Rodrigue se trouvait dans l'armée du roi de Saragosse avec un corps auxiliaire de cavaliers chrétiens. On ajoute qu'il y avait été envoyé par Sanche, qui gouvernait en l'absence de Ferdinand son père, dont le roi de Saragosse était vassal ou tributaire, et qui par cette raison était intéressé ou même obligé à le défendre contre Ramire. Mais c'est là évidemment une supposition, puisque l'opinion commune est qu'à cette époque Ferdinand n'était déjà plus. Il est bien plus naturel de penser que l'ambitieux Sanche, qui avait déjà dépouillé ses deux frères, n'était pas fâché d'affaiblir le roi d'Aragon par une main étrangère, afin de pouvoir l'accabler lui-même, après qu'il aurait ravi à ses deux sœurs l'apanage qu'elles tenaient de Ferdinand, et de réunir ainsi en sa puissance toute l'Espagne chrétienne.

fut Almutfar ben Abdala ben Alaftas, roi de Badajoz; il eut pour successeur son fils Yahie, qui, par les longues querelles qu'il dut soutenir contre son frère Omar, seigneur d'Evora, fut empêché de prendre aucune part aux affaires de l'Andalousie. Aben Edris de Malaga mourut après le roi de Badajoz. Ce prince finit ses jours en prison, chargé d'infirmités et d'années. On se souvient qu'après avoir vaincu son parent Muhamad ben Alcasim, souverain d'Algéciras, trop humain pour attenter à la vie de son ennemi, il s'était borné à le faire transporter en Afrique. Tous les désirs de la vengeance, toutes les ardeurs de la haine avaient passé la mer avec Muhamad; mais il ne reparut dans l'Andalousie que lorsqu'il crut tenir le succès dans sa main. La fortune seconda son audace, et, par une révolution non moins prompte que celle qui l'avait détrôné, la couronne d'Aben Edris se posa sur son front. Ce dernier, soigneusement gardé par les satellites de son heureux rival, perdit avec le pouvoir la liberté et l'espérance. Habus ben Maksan suivit de près le roi de Malaga, son ancien allié; Badis, son fils, monta après lui sur le trône de Grenade, et n'eut ni moins de courage ni moins de vertu que son père. Le seul regret qu'il manifestait, quand il était obligé de prendre les armes, c'était de devoir s'en servir

contre des Musulmans. Le plus dangereux de ses ennemis, Almoateded, ne tarda pas lui-même à descendre au tombeau.

Ce prince avait eu le malheur de perdre sa fille Taïra, modèle de beauté et de grâce. Elle périt à la fleur de l'âge, et ce fut dans les bras de son père, qui l'aimait tendrement, qu'elle rendit le dernier soupir. Almoateded en eut une si vive douleur qu'on craignit d'abord pour sa vie. Il voulut assister à la pompe funèbre de sa fille, malgré tous les efforts qu'on fit pour l'en dissuader; le soir de ce même jour, il fut saisi d'une fièvre tellement violente qu'il en perdit la connaissance et le sentiment; il ne les recouvra pas, et dès le lendemain il avait cessé d'exister. Il fut vivement regretté, parce que de brillantes qualités tempéraient en lui la dureté du caractère, et que d'un autre côté les longues guerres qu'il avait soutenues, les ressources qu'il y avait déployées, l'accroissement de puissance qu'il avait fait prendre à l'état, l'avaient entouré de tous ces prestiges qui éblouissent les yeux du vulgaire, commandent l'admiration aux faibles, et flattent l'orgueil national, qui se mesure souvent sur la fortune du prince. Son fils Muhamad fut proclamé le jour suivant dans le conseil des ministres; le peuple le surnomma Almostasir el Muyad Bilah, et lui prodigua tous ces autres

An de J. C.
1069.
De l'hégire,
461.

noms que l'adulation et l'esprit de servitude donnaient jadis aux souverains de Cordoue. On dit qu'avant de mourir, Almoateded recommanda fortement à son fils de se garder des Lamtunis ou Almoravides, dont les rapides conquêtes menaçaient d'un prochain asservissement tous les peuples de l'Afrique et d'Almagreb; de faire tous ses efforts pour conserver Gibraltar et s'emparer d'Algéciras, les deux clefs de l'Andalousie, et de ne rien négliger pour ajouter à ses domaines tous les états voisins, sur lesquels il avait seul des droits légitimes, comme souverain de Cordoue.

Muhamad commença de régner sous d'heureux auspices; il eut en montant sur le trône la plus douce jouissance que les rois puissent avoir, le témoignage flatteur de l'amour des peuples. Il le méritait par ses qualités. Jeune, courageux mais prudent, libéral, franc et humain, il ne pouvait manquer d'avoir pour amis tous ceux que son administration devait rendre heureux. On l'accusait seulement d'être peu religieux, parce qu'il ne se faisait aucun scrupule de boire du vin, et qu'il en permettait l'usage aux troupes, surtout en temps de guerre. Son esprit était orné de connaissances très-variées; il avait de rares talens pour la poésie; et, digne émule de son ami Moez-Daula, roi d'Almérie, qui passait pour un poète excellent, il s'attacha comme lui à

protéger et à favoriser les lettres et les savans. Il n'avait pas retiré au fugitif Garcie l'intérêt que son père lui avait accordé; mais, tandis qu'il remplissait dignement envers ce malheureux prince les nobles devoirs de la plus touchante hospitalité, Alphonse, trompant la vigilance des moines qui le gardaient, s'était sauvé du couvent où son frère Sanche l'avait jeté, et il avait trouvé un refuge à Tolède, où Aben Dylnùn ne se montrait pas moins généreux que le roi de Séville.

Pendant ce temps, Urraque se défendait dans Zamore, avec une constance et un courage au-dessus de son sexe, contre l'ambitieux Sanche, qui s'était déjà emparé de la ville de Toro, que possédait Elvire. On dit que, voulant délivrer sa maîtresse de ce redoutable ennemi pour qui rien n'était sacré, l'un des officiers d'Urraque se rendit secrètement au camp de Sanche; qu'il offrit de lui livrer la porte de la ville dont il avait la garde; que Sanche, ayant donné dans le piège qu'on lui tendait, s'avança sous les murs de la ville avec une petite troupe, comme cela était convenu, et qu'il tomba ainsi dans une embuscade que cet officier avait préparée. Sanche fut tué en se défendant. Le Cid fit enlever son corps tout sanglant, et le siège de Zamore fut incontinent levé. Dès que la nouvelle de la mort de Sanche fut parvenue à Tolède et à Séville, Al-

An de J. C.
1072.
De l'hégire,
464.

phonse et Garcie, chacun de leur côté, songèrent à reprendre possession de leurs états; et loin d'éprouver des obstacles à ce projet de la part de leurs hôtes généreux, dont ils redevenaient les ennemis obligés en reprenant le sceptre, ils en reçurent toutes sortes de secours. Ismail ben Dylnûn donna même à Alphonse des troupes et de l'argent.

Alphonse fut reçu à Léon avec enthousiasme (1); Urraque sa sœur, qui lui était tendrement attachée, avait levé d'avance toutes les difficultés en lui créant un parti puissant. Garcie obtint dans la Galice le même succès; mais il

(1) On dit que les grands du Léon et des Asturies virent arriver Alphonse avec joie, et se soumirent à lui sans condition; mais que les nobles de Castille, qui peut-être voulaient recouvrer l'indépendance de leur pays, lui firent un accueil plus froid. On ajoute même qu'ils exigèrent de lui qu'il jurât, avant de monter sur le trône, qu'il n'était ni auteur ni complice du meurtre de Sanche; que néanmoins, lorsqu'Alphonse se présenta au milieu des nobles castillans, sa présence fit sur eux tant d'impression qu'ils n'osèrent lui rappeler la condition à laquelle il venait de se soumettre. Le Cid fut le seul qui prit la parole, et il exigea du roi le serment imposé. Alphonse le prêta, mais il ne pardonna jamais au Cid sa noble hardiesse; il se servit de lui et de ses armes, mais il ne lui donna dans aucun temps ni sa confiance ni son amitié.

ne tarda pas à en perdre le fruit. Invité, dit-on, par son frère à une conférence destinée à régler les altercations nées entre eux au sujet de la succession de Sanche, il fut arrêté et emprisonné par ordre d'Alphonse, qui parvint ainsi à régner seul sur la Galice, le Léon et la Castille.

De son côté le roi de Tolède, en qui vivait encore sa vieille haine contre Almoateded, crut devoir profiter pour la satisfaire de la circonstance d'un nouveau règne, comptant que l'inexpérience serait en Muhamad compagne de la jeunesse ; mais, avant de l'attaquer directement, il tenta de l'affaiblir en le privant de ses alliés de Murcie et de Tadmir, Abu Bécar ben Amer et Ahmed ben Taher. Il commença par entrer

dans leurs terres avec une puissante armée, dans laquelle servait un corps de cavalerie de Léon et de Castille envoyé par Alphonse. Abu Bécar et Aben Taher demandèrent du secours à Muhamad. Celui-ci se trouvait alors engagé dans une guerre difficile contre les rois de Malaga et de Grenade ; toutefois, ne voulant pas abandonner ses amis, il leur fit passer quelques troupes sous la conduite d'Aben Omar, qu'il chargea d'amples instructions. Aben Omar donna aux alliés de son maître les plus grandes espérances, et ses promesses de prompts secours rehaussèrent leur courage. Après les avoir disposés à faire une dé-

An de J. C.
1073.
De l'hégire,
465.

fense vigoureuse, il quitta Murcie, où il ne s'était arrêté que deux ou trois jours, et il prit la route de Barcelone dans l'intention d'engager le comte Raymond à lui vendre, sous le nom d'auxiliaire, un corps de troupes assez considérable pour tenter avec elle quelque opération importante. Il trouva Raymond accessible aux propositions qu'il lui fit; moyennant la quantité de dix mille pièces d'or comptées d'avance, et la promesse d'une somme égale dès son arrivée à Murcie, Raymond s'engagea à conduire lui-même dix mille cavaliers. Pour sûreté de ces conventions, Raymond livra au général arabe un de ses cousins en otage. Aben Omar promit à son tour que Muhamad (1) enverrait une armée, et le prince Al Raxid son fils pour remplacer le cousin de Raymond. On se mit aussitôt en marche; mais, comme Muhamad n'avait pu encore fournir que très-peu de troupes, et que les ennemis au contraire, se trouvant en force, faisaient déjà le siège de Murcie, Raymond, n'osant rien entreprendre parce qu'il n'avait pas assez de monde, se plaignit du roi de Séville, et menaça Aben Omar de s'en retourner si son

(1) C'est ce prince que les historiens appellent Ben Habit et Benabad, par corruption de Ben Abed, qui était le nom générique de tous les princes de cette dynastie.

maître ne se hâta de venir lui-même. Raymond craignit même d'être tombé dans un piège , où on l'aurait adroitement attiré , sous le prétexte d'une guerre apparente entre les rois de Tolède et de Séville, pour tâcher de le faire périr lui et les siens. Aussi il fit étroitement garder le prince Al Raxid , qui s'était remis en ses mains suivant la convention faite.

Les soupçons de Raymond , les plaintes auxquelles ils donnaient lieu, celles des Musulmans, tous ces sujets de discorde ne purent rester si secrets que l'armée entière n'en eût bientôt acquis connaissance. Soudain la méfiance s'empara des esprits, des murmures éclatèrent, et le politique Ismaïl ben Dylnûn ne perdit pas cette occasion favorable d'attaquer ses ennemis aigris et divisés. Les Catalans et les Andalous, réunis par le danger commun, se défendirent longtemps avec le plus grand courage; à la fin ils durent céder le champ de bataille à des ennemis non moins remplis de valeur et beaucoup plus nombreux. Cependant Muhamad, qui agissait de bonne foi, avait fait la plus grande diligence; il arrivait avec son armée sur les bords de la Ségura, au moment où la bataille se livrait. Mais la rivière s'était tellement accrue par les pluies, et le courant était si rapide, qu'il ne put la traverser malgré plusieurs tentatives. Il demeura

tout le jour sur le rivage , bien éloigné de penser que son secours fût si nécessaire ; il ne connut le désastre de ses troupes que par l'arrivée des fuyards , qui presque tous se noyèrent en voulant passer la Ségura. Cette disgrâce imprévue remplit de tant d'épouvante ses propres soldats , qu'il ne lui fut pas possible de les faire avancer , et il fut contraint de les ramener à Jaën. Raymond de son côté s'en était retourné à Barcelone , emmenant avec lui le jeune prince de Séville.

Ismaïl usa de la victoire avec modération ; il proposa aux habitans de Murcie des conditions avantageuses qu'ils acceptèrent. Aben Taher se déclara son vassal et lui prêta serment de fidélité. Abu Bécar avait préféré la perte de ses états à la violation du traité qui le liait avec Muhamad , et il avait suivi le prince Al Raxid à Barcelone. Mais Aben Omar travaillait à leur rendre la liberté , et lorsqu'il eut pu ramasser les trente mille pièces d'or que demandait le comte Raymond pour la rançon de son otage , il les porta lui-même à Barcelone , d'où il ramena le prince et Abu Bécar. Le roi Muhamad versa des larmes de joie et de tendresse en recevant dans ses bras son fils bien-aimé et son ami fidèle.

An de J. C. Le roi de Tolède ne laissa pas à son ennemi
1074.
De l'hégire, le temps de se relever et de réparer ses pertes.
466.

Dès le commencement de l'année suivante, il rassembla de nouveau son armée, obtint pour la seconde fois du roi de Castille un corps de cavalerie auxiliaire, et marcha sur Cordoue avec tant de promptitude, que, trouvant cette ville sans défense, il s'en empara sans obstacle, tandis qu'une autre division de son armée prenait Ubéda et quelques autres places de la province de Jaën. Haris ben Alhakem, l'ancien général de Muhamad ben Gebwar, dirigeait l'expédition qui mit Cordoue au pouvoir d'Aben Dylmûn; on peut penser qu'il avait dans cette ville des intelligences qui lui en facilitèrent l'entrée. De là Haris se porta à Azhara, dont il se rendit maître avec non moins de facilité. On ne se battit même que dans la cour du palais où se trouvait Sérâg Daula, très-jeune fils du roi de Séville. Les Africains qui composaient sa garde se défendirent avec un dévouement digne d'un meilleur sort; ils furent tous massacrés. On ne respecta pas davantage les jours du prince, et le vindicatif Haris fit planter sa tête au bout d'une pique, et la fit promener dans la ville par des soldats qui criaient : *Châtiment d'Alà, du Dieu vengeur*. Ismaïl, ne laissant à Cordoue que les troupes nécessaires, en partit aussitôt avec le gros de son armée, et, évitant Jaën, il tomba sur Séville, où il entra de même que dans Cordoue. La seule

garde du palais fit quelque résistance ; elle fut massacrée comme la garde africaine d'Azahra. Muhamad était alors dans les environs de Malaga, et ses troupes se trouvaient partie à Jaën, partie au siège d'Algéciras qu'il avait entrepris, et le reste sous ses ordres. Les succès d'Ismail avaient été si rapides que Muhamad reçut à la fois la nouvelle de l'invasion et celle des funestes résultats qu'elle avait eus.

La plus ardente soif de vengeance s'alluma soudain dans l'âme de Muhamad ; il jura de périr ou de triompher. Il réunit sur-le-champ toutes ses troupes, fit de nouvelles levées, arma tout ce qui pouvait combattre ; et, suivi d'une armée formidable, il vint mettre le siège devant Séville, où le roi de Tolède se trouvait encore, retenu par une grave maladie. Aben Dylnûn était destiné à perdre la vie au milieu de ses triomphes. Le jour même où Muhamad donna un premier assaut, le roi de Tolède expira, et avec lui tombèrent les espérances et la force de son parti. Cependant, défendue par toute une armée, la ville pouvait opposer une vive résistance : mais d'une part la nouvelle de la mort du roi, qui se répandit malgré les soins qu'on avait pris pour la cacher, jeta le découragement parmi les soldats ; d'autre part on avait à craindre le soulèvement des habitans, qui étaient dévoués

An de J. C.
1075.
De l'hégire,
467.

à leur roi Muhamad et souffraient impatiemment ce joug étranger. Dans ces circonstances, les généraux se décidèrent à sortir de Séville et à passer à travers l'armée des assiégeans, pour effectuer leur retraite. Ils ne parvinrent qu'avec peine à l'exécution de ce projet périlleux ; mais, avant que l'armée de Muhamad se fût réunie sur le point attaqué, ils avaient réussi à se frayer un passage, qu'ils laissèrent tout couvert de leurs morts.

Le même jour Muhamad entra dans Séville, où il ne passa que quelques heures : la vengeance l'appelait à la poursuite de ses ennemis. La terreur les avait dispersés ; Haris ben Alhakem eut l'imprudence de s'enfermer dans Cordoue. Il se flattait de pouvoir conserver cette place ; ses partisans lui avaient même promis de le faire déclarer successeur de Gebwar ; mais aussitôt que Muhamad eut paru sous ses murs, les habitans, se déclarant hautement pour ce prince, firent bien voir à Haris qu'il ne devait pas compter sur eux pour le défendre. Il soutint néanmoins quelques assauts avec ses plus zélés partisans ; voyant enfin qu'il ne pouvait tenir long-temps dans une ville où l'opinion était contre lui, il en sortit par la porte d'orient au moment où Muhamad y entra par la porte opposée. Muhamad n'en voulait qu'à Haris, qu'il

accusait du meurtre de Sérag-Daula ; c'était une victime qu'il avait vouée aux mânes du jeune prince. Craignant qu'elle ne lui échappât , il suivit la route qu'Haris avait prise. Celui-ci était sorti de Cordoue le dernier , afin que sa retraite se fit avec plus d'ordre ; et comme Muhammad montait un excellent cheval , il réussit bientôt à l'atteindre. Haris , se voyant si vivement poursuivi , pressait à son tour son coursier ; alors Muhammad , prenant sa lance à deux mains comme un javelot , la lui lança avec tant de force et d'adresse qu'elle lui traversa le corps de part en part. Ce prince irrité fit lier le cadavre d'Haris avec un chien mort , et le fit exposer sur le pont de Cordoue avec une inscription infamante.

Ainsi depuis quarante ans les Musulmans se faisaient en Espagne une guerre cruelle , sous les yeux mêmes d'un ennemi puissant qui , désireux de leur ruine , ne leur prêtait des secours intéressés qu'afin de leur donner les moyens de se nuire avec plus d'efficacité. On voyait bien chez les princes chrétiens les mêmes excès , les mêmes désordres ; mais ils étaient plus favorisés par les circonstances , car chez eux le pouvoir , au lieu de se diviser , tendait toujours à se concentrer , soit par la volonté de ceux qui l'avaient dans leurs mains , soit par des événemens fortuits. Ce

fut ainsi, par exemple, que Sanche, roi de Navarre, qui avait toujours su conserver la paix avec ses deux voisins, Sanche, roi d'Aragon, et l'ambitieux Alphonse, ayant été assassiné par les agens d'un de ses frères qui prétendait à sa couronne, ses états furent divisés entre les rois d'Aragon et de Castille, ses parens au même degré, à l'exclusion du meurtrier, qui fut obligé de se soustraire par la fuite aux effets de l'indignation que son crime avait excitée. Alphonse eut les cantons contigus à la Biscaye; la Navarre proprement dite tomba dans le patrimoine du roi d'Aragon; de sorte que toute l'Espagne chrétienne se trouva possédée par ces deux princes, à l'exception de la Catalogne, qui ne tarda même pas à devenir l'apanage du roi d'Aragon.

An de J. C.
1076.
De l'hégire,
468.

Cependant Aben Omar, qui servait son maître autant par sa politique adroite et quelquefois tortueuse, que par sa science militaire et son activité, n'oubliait rien pour semer la discorde dans les états dont les souverains n'étaient pas même en guerre avec Muhamad. Celui-ci voulait régner d'abord sur l'Andalousie, et de là étendre son sceptre sur tout le reste de l'Espagne. Aben Omar par ses intrigues indisposait les rois contre les peuples, les peuples contre les rois, faisait naître le mécontentement, le trouble, le désir des révolutions, et préparait ainsi de loin

les voies qui pouvaient conduire son maître à la domination universelle. Il commença par allumer la guerre entre le roi de Sarragosse et celui de Dénia ; il fit démembrer plusieurs villes des états de ce dernier, qui demeura faible et presque hors d'état de repousser une invasion ; il détacha le souverain de Murviédro de l'alliance du roi de Tolède ; il engagea l'ancien roi de Valence Abdelmélîc, qui avait été dépossédé par Ismaïl ben Dylnûn son beau-père, à recouvrer ses états ; et Cuënca , Liria , Xelbe , Gandie , Valence , secouèrent le joug du successeur d'Ismaïl. La province de Murcie se trouva pour lors isolée et séparée par des contrées ennemies , du royaume de Tolède ; ce fut ce moment que choisit Muhamad pour en faire la conquête. Aben Omar, que le roi venait de nommer son hagib , se chargea de diriger l'expédition. Il composa une petite armée de troupes choisies et de soldats aguerris, et, arrivant à l'improviste, il s'empara en huit jours d'Alicante , de Carthagène , d'Orihuela et de Lorca. L'alcaïde Abdalà ben Raxid , qui connaissait parfaitement le pays et les habitants , gagné par les instances d'Aben Omar et par les brillantes promesses qu'il lui fit au nom de son maître , fut d'un très-grand secours , et facilita tous les moyens de succès. Aben Omar , obligé de retourner à Séville , lui confia le com-

mandement des troupes. Abdalà se montra digne de cet honneur, et après avoir pris d'assaut la forteresse de Mula, il alla mettre le siège devant Murcie.

Les habitans, que la prise de Mula réduisait à la disette parce qu'ils ne pouvaient recevoir que par là leurs provisions, voulaient forcer le gouverneur à capituler. Celui-ci leur promit que si de là à vingt jours ils n'étaient point secourus par le roi de Tolède, il chercherait à faire la capitulation la plus avantageuse. Abdalà, qui en fut informé par ses espions, envoya sur-le-champ un exprès à Séville. Aben Omar, sans perdre un moment, rassembla de nouvelles troupes, en prit encore à Cordoue, et marcha vers Murcie; il arriva sous ses murs avant l'expiration des vingt jours demandés par le gouverneur. Les habitans, qui virent le nombre de leurs ennemis s'accroître, au lieu des secours qu'on leur avait annoncés, se révoltèrent ouvertement, et proclamèrent par toute la ville le nom de Muhamad ben Abed. Le gouverneur se réfugia dans une mosquée. Les troupes de Muhamad furent immédiatement introduites. Aben Omar reçut des habitans le serment de fidélité; et le malheureux gouverneur, forcé de se remettre dans les mains du vainqueur, fut envoyé dans un fort, où il demeura prisonnier un grand nombre d'années.

An de J. C.
1079.
De l'hégire,
471.

Muhamad , qui craignait que le roi de Tolède ne fit tous ses efforts pour reprendre Murcie , en confia la garde à celui qui l'avait conquise ; il chargea même Aben Omar d'aller , en qualité d'ambassadeur , traiter avec le roi de Castille , ainsi qu'avec le comte de Barcelone ; de tâcher de rompre l'alliance que le premier avait contractée avec le roi de Tolède ; d'obtenir enfin du second la promesse de lui amener du secours , si les circonstances l'exigeaient. Employer Aben Omar à des négociations difficiles , pour lesquelles il fallait de la finesse et de la dextérité , c'était lui destiner le service auquel il était le plus propre. Il réussit , parce que , éloquent autant que rusé , habile à couvrir ses desseins des couleurs de la bonne foi , il savait persuader à tous que leur propre intérêt commandait ce qu'il leur demandait dans le sien. Pendant qu'Aben Omar obtenait ainsi de sa politique des résultats avantageux à son maître , ce dernier suivait par la voie des armes ses projets d'agrandissement ; il remportait sur le roi de Malaga une victoire décisive , s'emparait des villes voisines de cette capitale , prenait Baëza qui appartenait au roi de Grenade , et menaçait ces deux princes d'une ruine totale. Le premier mourut sur ces entreprises , laissant pour successeur son fils Alsim , qui , moins heureux encore que son père , perdit

Algéciras et Malaga, seules villes qui lui restaient, et fut contraint de chercher dans ses états de Tanger un asile, que bientôt après lui ravit le conquérant de l'Afrique, Jusef ben Taxfin.

Le prince Yahie Alcadir avait hérité d'Aben Dylnûn son père le droit de porter la couronne; mais il ne tenait de lui ni la science du gouvernement, ni les vertus militaires. Monté sur le trône en des temps difficiles, qui condamnaient le prince à des soins continuels, il croyait n'être roi que pour pouvoir se livrer sans obstacle à son penchant pour le plaisir. Il avait vu avec indifférence la perte de Murcie; il était menacé par le roi de Séville, et il ne sortait point de sa coupable apathie; il s'occupait de fêtes quand il fallait courir aux armes. Ses sujets murmuraient; des scheiks ambitieux excitaient sourdement à la rébellion; les intrigues peut-être d'Aben Omar soufflaient dans Tolède le feu de la discorde. Vers la fin de l'année, le peuple se souleva; le palais d'Yahie fut investi; ses gardes, ses wazirs, furent immolés aux vengeances ou aux fureurs de la populace; le roi lui-même ne parvint qu'avec peine à se sauver avec sa famille; il se retira dans un château fort, sur la frontière du royaume de Valence. De là, il écrivit au roi de Saragosse, à celui de Badajoz, et surtout à l'ancien ami de son père,

le roi Alphonse , pour les prier de venir à son secours.

Il ne fallait pas moins qu'une aussi forte secousse , pour que ce prince cherchât à briser le joug des voluptés et de la mollesse. Mais il avait en tête un ennemi actif , audacieux , entreprenant , prompt à saisir le moindre avantage , et Muhamad n'avait garde de laisser échapper cette

An de J. C.
1081.
De l'hégire,
473.

occasion favorable de l'accabler. Le roi de Séville députa de nouveau Aben Omar vers Alphonse. Il acheta , dit-on , par une somme énorme , la violation des traités que le Castillan avait faits avec Ismaïl , l'oubli de la noble hospitalité que le roi de Tolède lui avait accordée , le sacrifice d'une reconnaissance sacrée à des vues d'intérêt et de conquête. En s'unissant à l'ennemi du fils de son bienfaiteur , Alphonse acquit sans doute la certitude d'augmenter l'étendue de ses domaines ; conserva-t-il de même sa propre estime et celle des autres ? Le roi de Castille donna au plénipotentiaire de Muhamad deux superbes anneaux d'émeraudes. « La matière de ces anneaux , disent les auteurs arabes , a coûté des villes et des provinces ; la façon s'est payée avec le sang et les larmes des peuples. » Alà récompensera celui qui l'aura mérité. » Cette alliance extraordinaire , sacrilège aux yeux des dévots musulmans , occasiona des mur-

mures contre Muhamad; elle fut surtout blâmée par Abu Bécar de Tadmir, et par l'alcaïde Abdalâ ben Raxid. Celui-ci accusait sans ménagement Aben Omar, qui, dans les aberrations de sa fausse politique, engageait son maître à des traités où l'ambition ne pouvait se satisfaire qu'au prix de la ruine d'un peuple de Musulmans; et il conçut à cette occasion contre l'hagib une haine profonde, qui n'attendit plus que l'occasion pour éclater et s'assouvir par sa ruine.

Le roi de Sarragosse se disposa le premier à secourir le faible Yahie; mais au moment où il allait se placer à la tête de son armée, la mort qui le frappa vint priver Yahie d'un allié puissant et fidèle. Jusef abu Amer, fils d'Ahmed aben Hud, eut, en montant sur le trône, les mêmes sentimens que son père; il voulait comme lui protéger Yahie; malheureusement sa bonne volonté dut se réduire à des vœux stériles. Appelé à la défense de sa frontière, envahie par le roi d'Aragon et de Navarre, il eut besoin pour lui-même de toutes ses forces. Deux batailles sanglantes furent successivement livrées sous les murs de Lérida et de Huesca; le sang de quarante mille hommes, disent les auteurs arabes, teignit les eaux du Sègre et de la Cinca (1).

An de J. C.
1081.
De l'hégire,
474.

(1) Les Espagnols parlent aussi de ces guerres entre

Frustré des espérances qu'il avait conçues de la part d'Ahmed aben Hud, Yahie avait de nouveau sollicité les secours d'Alphonse ; et celui-ci, joignant la perfidie à la trahison, entra sur les terres de Tolède, qu'il parcourut sans obstacle jusqu'aux bords du Tage. Ce fut là seulement qu'il déploya ses drapeaux ennemis, brûlant les villages, emmenant les troupeaux, et jetant les habitans dans les fers. Il ne restait plus de ressource au malheureux Yahie que dans le roi de Badajoz ; ce dernier, touché de l'infortune de son allié autant qu'excité par son propre péril, avait levé une armée nombreuse ; il traversa, à marches forcées, les campagnes qu'arrosent la Guadiana et le Tage. Alphonse ne jugea pas à propos de l'attendre ; il avait recueilli un butin immense : il craignit de le perdre, et il rentra dans ses états, suivi d'une foule innombrable de captifs. Le roi de Badajoz, satisfait d'avoir forcé Alphonse à la retraite et d'avoir rétabli Yahie sur le trône, reprit avec son

le roi d'Aragon et celui de Sarragosse. Suivant eux le premier eut tout l'avantage ; mais ils paraissent placer ces événemens quatre ou cinq ans plus tard. Au reste tous ces historiens sont très-inexacts en ce qui concerne cette époque ; et leurs chroniques sont si peu d'accord entre elles qu'on ne saurait y ajouter beaucoup de foi.

armée la route de Mérida. A peine commençait-il à se délasser dans cette ville des fatigues de la campagne, qu'il fut attaqué d'un mal subit et violent, qui l'enleva en peu d'heures à l'affection de ses sujets. Omar al Métuakil, son frère, recueillit la couronne; il réunit aux états de Badajoz tout ce qu'il possédait lui-même dans la Lusitanie, et la ville d'Evora; mais ce surcroît de puissance, les vertus même d'Omar, ne purent empêcher son trône de s'écrouler avec celui de Séville, sous le poids des armées que, dans peu, l'Afrique allait vomir sur l'Espagne.

Pendant qu'Alphonse ravageait les états d'Yahie, le roi de Séville étendait ses conquêtes du côté du midi. Tout le royaume de Malaga, la plus grande partie de celui de Grenade, étaient en son pouvoir; Ubéda, Martos, Algéciras, avaient subi le joug. Pour consolider sa domination, il mit partout de fortes garnisons avec des gouverneurs affidés, choisis dans sa propre famille et parmi ses enfans. Séville pouvait encore voir de beaux jours, si l'alliance de Muhamad avec Alphonse, funeste dans ses derniers résultats, n'eût amené la chute de tous les princes de l'Andalousie, par des événemens qu'on était alors bien loin de prévoir. Muhamad, tout livré qu'il était aux soins de la guerre, n'avait point négligé les moyens intérieurs de prospérité; il encourageait l'industrie

et l'agriculture, protégeait les artistes et les laboureurs, honorait les savans et les poètes, au nombre desquels il occupait lui-même un rang honorable.

Al Raxid, son fils, auquel il avait donné le gouvernement de Séville, le secondait avec succès. Ce prince avait beaucoup de talent, et il joignait plusieurs arts d'agrément aux connaissances solides; il était grand musicien, et il chantait, en s'accompagnant de la lyre, les airs qu'il avait composés. Imitateur du roi Alhakem de Cordoue, il s'entourait de savans, les réunissait chez lui, les formait en académie. Il semblait que Séville allait saisir la suprématie que Cordoue avait perdue; mais cette gloire éphémère ne tarda pas à s'éteindre, et toutes ces espérances de paix, de prospérité, de grandeur, s'évanouirent comme un nuage léger chassé par les vents. Il paraît que d'après le traité qui unissait Alphonse et Muhamad, le premier était autorisé à s'emparer de Tolède, et le second à conquérir Grenade, Almería et Badajoz; par là, ces deux princes auraient partagé entre eux l'Espagne; peut-être même que Muhamad, portant plus loin ses vues pour l'avenir, comptait sur la possibilité de reprendre Tolède des mains d'Alphonse, dès qu'une fois il aurait subjugué l'Andalousie et le Portugal; et il est à présumer que

s'il avait été maître de Grenade, et qu'il eût pu disposer de toutes ses forces pour attaquer directement lui-même le roi de Tolède, il n'aurait point fait avec Alphonse une alliance que blâmaient tous les Musulmans zélés, et qui l'exposait à perdre l'affection et la confiance d'un grand nombre de ses sujets; mais nul ne saurait éviter sa destinée : la ruine de Tolède devait être suivie des plus grands désastres.

Après plusieurs campagnes, où les succès avaient été compensés par les revers, le roi de Badajoz, qui était revenu au secours d'Yahie, fut obligé de se retirer à Mérida avec quelques débris d'une armée jadis nombreuse et florissante. Alphonse vainqueur se présenta alors devant Tolède; et comme la guerre durait depuis trois ans, que tous les environs de Tolède se trouvaient ravagés, que les moissons avaient été détruites ou enlevées par l'ennemi, la disette se fit bientôt sentir parmi les habitants. Les Musulmans sages prévoyaient tous les désastres qui allaient naître de l'événement qui mettrait dans la main d'Alphonse cette place importante; en vain ils prêchaient l'union aux Arabes, leurs efforts se perdaient au milieu du choc des ambitions particulières. Abu Walid, cadi de Béja, dont les vertus généralement estimées pouvaient donner à ses avis quelque influence, parcourait

les villes et les provinces ; il allait de Mérida à Grenade, et de Grenade à Séville ; partout, élevant sa voix prophétique, « Là où les chefs » sont divisés, s'écriait-il, l'état doit s'écrouler » et périr. Craignez, craignez Alphonse ; il vous » détruira tous, les uns après les autres. »

Cependant les habitans de Tolède voyaient leur situation empirer de jour en jour, et les incommodités du siège devenaient intolérables. Leur unique allié, Omar ben Alaftas, avait été forcé à la retraite, ils n'avaient nul espoir d'être secourus ; il ne leur restait d'espérance que dans une capitulation honorable ; peut-être même n'allaient-ils éviter la misère et la mort que par la soumission et l'esclavage. Ils pressèrent leur roi Yahie d'envoyer des députés à Alphonse, pour lui demander la paix. Alphonse refusa de les entendre, s'ils n'apportaient pour première condition la reddition de la ville. L'ingratitude et la déloyauté ne s'arrêtent jamais à de demi-mesures, et quand elles attaquent un ancien bienfaiteur, elles veulent consommer sa ruine ; dans ce cas, du moins, les jouissances de l'ambition satisfaite servent de contre-poids aux reproches secrets de la conscience ; et les remords, s'ils ne s'apaisent point, s'étourdissent et s'affaissent dans un cœur tout livré aux plaisirs du triomphe. Les scheiks des tribus, un grand nombre de

Musulmans, les plus nobles Arabes, indignés contre Alphonse, voulaient défendre leur liberté, et s'ensevelir sous les débris de leurs murs; mais de toutes parts la populace se mutinait; fatiguée des privations qui lui étaient imposées, elle demandait à grands cris qu'on ouvrît les portes au roi de Castille. Alors de nouveaux messagers allèrent au camp des chrétiens, et la capitulation, accordée et signée par Alphonse, promit sûreté et protection pour les habitans dans leurs biens et dans leurs personnes, conservation des mosquées, liberté du culte, faculté de demeurer à Tolède ou d'en sortir, et maintien de la juridiction des cadis pour les sujets musulmans. Ces conditions ayant été acceptées, Alphonse fut reçu dans la ville.

Le roi Yahie partit pour Valence, emportant ses trésors, et suivi d'une partie de sa noblesse; on dit même qu'Alphonse lui fournit une garde et des troupes pour qu'il pût s'établir tranquillement dans cette ville (1). Telle fut la fin du royaume de Tolède, après trois cent soixante-douze ans d'existence; c'était l'unique barrière

An du J. C.
1085.
De l'hégire,
478
Muharram.

(1) Il paraît qu'à cette époque Abderahman (*) était mort, et que les Valenciens n'avaient pas encore élu son

(*) Souvent désigné sous le nom d'Abdelméléc.

qui retenait les princes chrétiens au-delà du Tage. En donnant à la puissance d'Alphonse de dangereux accroissemens , cet événement révélait aux Arabes leur propre faiblesse , et leur montrait dans un désastreux avenir la servitude et la mort , au bout de plusieurs siècles de domination et de gloire. Ils n'avaient qu'un moyen de prévenir ces résultats : c'était de se réunir , et de confier à des mains habiles la direction suprême de toutes leurs forces ; mais , en cette occasion comme en tant d'autres , les intérêts particuliers l'emportèrent sur le bien général , et ils continuèrent de marcher rapidement sur la route de la décadence.

L'auteur de toutes ces disgrâces , cet Aben Omar , dont la politique imprudente livrait Tolède à l'ennemi du nom musulman , devait-il rester impuni ? La voix publique l'accusait ; les scheiks , les généraux qui aimaient leur pays , se déclaraient ouvertement contre lui ; les murmures du peuple s'ajoutaient à l'indignation des grands et des nobles. Muhamad dut céder au vœu du mécontentement général. L'alcaïde

successeur. On se souvient qu'Abderahman avait été dépouillé par son beau-père Aben Dylân , et qu'il avait recouvré une partie de ses états par les intrigues d'Aben Omar.

Aben Raxid éleva la voix le premier. Il imputait au ministre d'avoir livré à ses créatures et à ses parens toutes les places de la frontière, d'avoir accaparé des trésors et des armes, et de conspirer contre l'indépendance de la nation. Comme le premier de ces griefs était vrai, Muhamad donna ordre à son conseil d'examiner la conduite d'Aben Omar ; celui-ci prit la fuite, et se retira d'abord à Valence, où il ne trouva que des esprits aigris contre lui ; il se rendit alors à Tolède. Alphonse le reçut bien, parce qu'il espérait tirer parti de lui pour étendre ses conquêtes ; mais ses implacables ennemis le poursuivirent jusque dans la cour de Tolède ; des dénonciations réitérées remplirent de soupçons et d'inquiétudes l'esprit du roi de Castille. Aben Omar craignit d'être arrêté ; il se sauva à Sarragosse. Jusef Abu Amer venait de mourir ; son fils Ahmed Abu Giaffar, héritier de sa couronne, accorda à l'hagib de Séville une hospitalité protectrice ; il lui confia même plusieurs négociations, qui le mirent en possession de quelques forteresses de la frontière de Valence.

Muhamad ne voyait pas sans chagrin, au service d'un prince étranger, l'homme qui avait possédé sa confiance, et qu'il avait rendu maître de tous les secrets de sa politique plus adroite que généreuse. Il chargea son fils Yezid

Arradi, gouverneur d'Algéciras, de s'emparer de la personne d'Aben Omar, à quelque prix que ce fût. Arradi partit aussitôt pour Valence, et mit dans ses intérêts Abu Bécar, l'un des principaux du pays. Celui-ci tâcha d'attirer à Valence Aben Omar, sous prétexte de faire avec lui un traité secret, et de lui remettre certaines places qui auraient convenu au roi de Sarragosse. Aben Omar, dont l'esprit fécond en ruses et en intrigues l'avait toujours bien servi, ne se méfia de rien, et cette fois, il tomba dans le piège. En arrivant il fut chargé de chaînes, et livré en cet état au prince Arradi, qui l'emmena à Cordoue. Aben Omar écrivit de sa prison à son ancien maître pour émouvoir sa pitié, et au prince Al Raxid pour s'en faire un intercesseur auprès du roi. Le jour suivant, on le fit partir pour Séville sous l'escorte d'un corps nombreux de cavalerie. Les soldats, dit-on, étaient tout vêtus de noir, et ils portaient des crêpes autour de leurs armes. Aben Omar n'entra dans Séville qu'aux approches de la nuit, au milieu d'une foule immense, qui était accourue, et dont il entendit les imprécations. Il fut jeté dans une prison dont Muhamad se fit porter les clefs. Il employa la nuit à écrire au roi, qui lui aurait peut-être fait grâce en faveur de ses anciens services, et des sollicitations du prince Al Raxid ; mais les en-

nemis du malheureux hagib l'emportèrent : ils soufflèrent la haine et la vengeance au cœur de Muhamad, qui, dans un accès de colère entrant dans la prison, ne dédaigna pas d'être lui-même le bourreau de son ancien et trop zélé serviteur. On n'entendit pas dans Séville, disent les écrivains arabes, une seule expression de regret sur le sort funeste d'Aben Omar,

An de J. C.
1086.
De l'hégire,
479.
Muharram.

Cependant Alphonse ne s'était pas contenté de l'acquisition de Tolède ; il s'était emparé des forteresses de Madrid (1), de Maqueda et de Guadalaxara ; et les deux rives du Tage, soumises par ses armes, le reconnaissaient pour leur maître. Ce fut alors que Muhamad aperçut les conséquences de la faute qu'il avait commise ; il voulut la réparer ou en prévenir les suites, en arrêtant ces projets d'envahissement qu'Alphonse commençait à montrer. Il lui fit représenter que c'était assez pour lui de posséder Tolède, et qu'au lieu de prétendre aux autres places du royaume il devait se renfermer dans les limites

(1) C'est la première fois que l'histoire des Arabes fait mention de Madrid. Ce n'était alors qu'une forteresse qui protégeait les rivages du Mançanarez. Madrid ne fut point construit par Alphonse, comme quelques historiens le prétendent. Il existait avant lui, et s'était formé, dit-on, des ruines de la Mantua Carpetanorum des Romains.

de la convention qu'ils avaient conclue. Alphonse lui répondit que tout le pays qu'il occupait lui appartenait par la cession que lui en avait faite le roi Yahie, *son ami et son allié* ; qu'il n'oubliait pas au surplus les obligations que leur traité d'alliance lui imposait envers lui-même, et qu'il lui envoyait en conséquence un corps de cavalerie pour l'aider dans la guerre de Grenade ; cinq cents cavaliers, couverts de fer, accompagnèrent la réponse d'Alphonse, et vinrent camper sous les murs de Séville. Mais Muhamad après avoir reçu la visite de leur chef, les renvoya à leur maître, en disant qu'il avait fait la paix avec le roi de Grenade, et qu'il n'avait plus besoin de secours. Dès ce moment, rempli d'indignation contre Alphonse (1), qui se disait l'ami

(1) On voit combien ce récit diffère de celui des historiens espagnols, qui sont, au reste, fort divisés eux-mêmes sur les détails des événemens de ce temps. Les uns supposent qu'Ismail ben Dylnûn eut d'abord pour successeur son fils aîné, qu'ils appellent Hissem, Hakem ou Hescham ; que, ce prince étant décédé au bout d'un an, son frère Hiaga fut élu à sa place ; que ce dernier fut le tyran de ses sujets, qui, pour se délivrer de son despotisme, appelèrent Alphonse. D'autres, confondant et renversant les époques, attribuent l'alliance d'Alphonse et de Muhamad à un prétendu mariage du premier avec une fille du second, nommée Zaïde, et ils ne

de ceux qu'il dépouillait, et ne se faisait point scrupule de violer tous ses engagements, il lui jura dans son cœur une haine implacable, et ne respira plus que guerre et vengeance.

Alphonse avait levé le masque envers ses

font pas attention qu'Alphonse mourut veuf de quatre femmes que l'histoire lui donne, et qu'il n'est guère possible de trouver place pour ce cinquième mariage. Ils ajoutent que ces deux princes, voulant se partager l'Espagne, appelèrent les Almoravides pour les aider dans ce grand projet. D'autres encore prétendent que ce furent les petits rois de l'Andalousie qui implorèrent ce secours étranger, tant contre Alphonse que contre Muhamad lui-même; tous rapportent ces événemens à la fin du onzième siècle, de sorte qu'ils ne vont venir Jusef ben Taxfin en Espagne que douze ou treize ans après sa première entrée dans ce pays. Il serait trop long de relever toutes les contradictions qui se trouvent chez ces historiens. La narration des Arabes a le mérite d'être simple, et conforme au caractère des individus et aux mœurs du temps. Le traité d'Alphonse avec Muhamad, la mort d'Aben Omar qui l'avait ménagé par ses manœuvres, les motifs qu'il eut dans l'ambition toujours croissante du roi de Séville, le parti qu'Alphonse en tira : tout est vraisemblable et naturel; tous les faits coulent les uns des autres, ce sont des résultats nécessaires de causes connues; et l'on n'a pas besoin de recourir à des moyens merveilleux et romanesques pour expliquer des événemens qui n'ont été produits que par la politique.

alliés ; il ne devait point de ménagemens à ses ennemis déclarés ; et , tandis que d'une part il menaçait Badajoz , de l'autre il portait ses armes dans le royaume de Sarragosse. Le roi Ahmed abu Giaffar , affaibli par les guerres que son père avait soutenues contre le roi d'Aragon , ne résistait qu'avec peine à ce nouvel ennemi , et il envoyait partout des ambassadeurs , afin d'intéresser à sa cause les princes mahométans. De son côté , le roi Omar ben Alaftas avait répondu par un message plein de vigueur aux propositions qu'Alphonse lui avait faites , d'abandonner une partie de ses états (1) pour conserver

(1) Omar répondit à Alphonse en ces termes :

« Nous venons de recevoir une lettre du puissant roi
» des chrétiens. Plein de présomption en ses forces, il
» ose nous menacer : qu'il sache que les Musulmans ont
» d'invincibles armées quand il s'agit de défendre leur
» Dieu et sa loi sainte. Si les chrétiens ont maintenant
» remporté quelques avantages, si la victoire sembler les
» suivre, c'est que Dieu l'a permis, afin que les Musulmans
» ouvrent les yeux et sortent des voies de l'erreur. Qu'il
» cesse donc d'insulter à leurs revers et à leur mauvaise
» fortune, fruit de leurs querelles et de leurs discordes ;
» car, en vérité, s'ils s'unissaient entre eux, ils mon-
» treraient dans peu au roi Alphonse et à ses chrétiens
» des ennemis capables de les vaincre et de les subjuguier,
» comme jadis nos pères ont vaincu et subjugué leurs

l'autre ; mais il sentait qu'il ne suffisait pas de montrer de l'énergie en écrivant, et qu'il fallait aussi des armées pour soutenir par la force un refus qu'avait commandé la dignité de sa couronne. Malheureusement il n'avait pu réparer encore les pertes qu'il avait essuyées dans les précédentes campagnes, et il ne lui restait que des troupes découragées et en petit

» ancêtres..... Rappelle-toi, Alphonse, les temps d'Al-
» manzor, et ces temps plus éloignés encore où tes aïeux
» envoyaient jusqu'à leurs propres filles à leurs vain-
» queurs..... Notre confiance est en Dieu, il nous proté-
» gera contre toi, il nous donnera la victoire ; ou si dans
» ses éternels décrets il nous condamne à périr, nous
» trouverons dans la mort même le commencement de ce
» bonheur qui ne finit point. Vaincre les ennemis d'Alà
» ou mourir à son service, tel est le vœu de tous les
» Musulmans. »

Nous n'avons fait qu'extraire les passages de cette lettre qui nous ont paru le plus propres à faire connaître les mœurs. Les répétitions, la prolixité des Arabes, rendent impossible une traduction littérale.

Omar fut le premier des rois mahométans d'Espagne qui eût l'idée d'appeler les Almoravides. Il l'exécuta même dès l'an 1084, en envoyant une ambassade à Jusef ben Taxfin. Celui-ci répondit alors qu'il ne pouvait s'éloigner encore de l'Afrique à cause de l'état des affaires, et Omar, privé de ce secours, ne put sauver Tolède.

nombre, pour s'opposer à l'armée victorieuse du roi de Castille. Il ne pouvait tirer de grands avantages de l'alliance du roi de Grenade, à qui Muhamad avait enlevé une partie de ses états ; celui d'Almérie était trop éloigné ; Yahie, qui ne régnait à Valence que par une concession d'Alphonse, ne devait être d'aucun secours ; Muhammad ne faisait servir sa puissance qu'à opprimer les états musulmans : partout le roi Omar ne voyait qu'impuissance, indifférence ou inimitié. Dans ces circonstances, il se détermina à envoyer une ambassade au conquérant de l'Afrique, Jusef ben Taxfin, dont la renommée croissait tous les jours, et pour la seconde fois il lui écrivit une longue lettre, dans laquelle il peignait l'état déplorable de l'Espagne, les malheurs qu'elle avait essuyés, les malheurs plus grands qui la menaçaient encore, la désunion qui régnait parmi les princes musulmans, les progrès rapides et effrayans des chrétiens, l'esclavage dans lequel gémissaient les fidèles, la misère qui naissait de tous ces fléaux, et qui, s'étendant sur toutes les classes, annonçait une ruine totale ; il déplorait surtout la perte de Coria et de sa forteresse, et l'inutilité des efforts qu'il avait faits pour sa défense ; il finissait par lui demander son appui, et il l'invitait à passer sans délai en Espagne, s'il voulait la sauver.

Maître de Coria, qui lui ouvrait le Portugal, le roi de Castille voulut le devenir des forteresses qui lui fermaient l'entrée de l'Andalousie ; et, tout disposé à soutenir ses négociations par les armes, il envoya des députés à Muhamad pour lui demander la remise de quelques places de ses frontières. L'arrogance de ce message (1) en-

(1) Si la lettre d'Alphonse à Muhamad ben Abed fut telle que les Arabes la rapportent, elle mérite de passer à la postérité comme éminemment caractéristique de cet esprit de forfanterie et d'exagération qu'on a reproché à l'antique nation espagnole. Alphonse y prend le titre d'empereur.

« Au roi Almutemed Bilah Muhamad Aben Abed, que
» Dieu veuille éclairer de ses lumières afin qu'il puisse
» prendre la seule voie qui lui convient :

» L'excellent et puissant roi don Alphonse, fils de
» Sanche, empereur et seigneur des deux nations et des
» deux religions, soutien des peuples et des royaumes,
» consommé dans la connaissance des choses et dans l'art
» de la guerre, toujours victorieux et favorisé du ciel par
» l'accomplissement de tous ses désirs ; qui a des soldats
» et des cavaliers invincibles ; qui fait vêtir de deuil
» les femmes et les filles des Musulmans et remplit leurs
» cités de gémissemens et de larmes ; qui a fixé la fortune
» sous ses drapeaux, etc.

» Vous savez ce qui vient d'arriver à Tolède, cette capitale de toute l'Espagne, et ce qui est arrivé à ses habitans et à ceux du royaume. Quant à vous, si vous

flamma de courroux le roi de Séville. Plusieurs wazirs, qui craignaient la puissance d'Alphonse, conseillaient à leur maître de tenter la voie des

» n'avez pas eu encore le même sort, c'est uniquement
» parce que jusqu'ici je ne l'ai point voulu ; mais votre
» tour est venu. Songez que la sagesse consiste à prévenir
» un mal auquel on ne saurait trouver de remède lors-
» qu'il est arrivé ; et si je n'étais retenu par les traités qui
» existent entre nous, car rien *n'est plus louable à mes*
» *yeux que de garder sa foi et de tenir ses promesses*, j'aurais
» envahi le pays que vous occupez ; je vous aurais chassé
» de toute l'Espagne en vous poursuivant avec le fer et le
» feu, et il n'y aurait d'autres messagers de moi à vous
» que le tumulte des armes, les hennissemens des che-
» vaux et le son des instrumens de guerre. Je vous donne
» cet avis afin de vous ôter tout prétexte de résister à mes
» volontés, etc. »

Muhamad, vivement blessé du ton superbe d'Alphonse et des expressions de sa lettre, lui répondit par celle qu'on va voir ; et remarquons que les termes dont se sert le roi de Séville confirment de plus en plus l'opinion qu'on doit avoir de l'exactitude des Arabes dans le récit qu'ils nous ont laissé de la chute de Tolède, en même temps qu'ils démontrent la non-existence de tout traité postérieur entre ces deux princes, la fable du mariage de la jeune Zaïde avec le vieux roi des chrétiens, et l'in-vraisemblance de l'assertion de certains historiens que les Almoravides furent appelés en Espagne par Alphonse et Muhamad de concert.

« Le roi grand et victorieux, porté par la miséri-

accommodemens, et de lui payer même un tribut, plutôt que de s'exposer aux chances de la guerre. Muhamad rejeta ce conseil timide ;

» corde d'Alà, et confiant en ses divins secours, Muhamad Aben Abed.

» A l'orgueilleux ennemi d'Alà , Alphonse , fils de
» Sanche, celui qui se dit souverain des deux nations et
» des deux lois. Que Dieu confonde son arrogance et fasse
» prospérer ceux qui marchent dans la bonne voie !

» Tu t'arroges le titre de roi des deux nations ; mais en
» vérité nous avons plus que toi le droit de le prendre.
» Oublies-tu que nous avons conquis les terres des chré-
» tiens ? Ignores-tu que les chrétiens ont été nos tribu-
» taires et nos vassaux, et qu'un grand nombre d'entre
» eux vit encore sous notre domination ?..... Fatigués de
» la guerre , nous voulions t'offrir un tribut annuel. Ce
» n'est pas assez pour toi , et tu veux que nous te livrions
» nos villes et nos forteresses ; mais, pour subir de telles
» demandes, sommes-nous tes sujets , ou bien nous as-tu
» vaincus ? Ton injustice révoltante nous tire de l'assou-
» pissement où nous étions plongés. Ne t'enorgueillis
» pas de la prise de Tolède ; c'est moins à l'effort de tes
» armes que tu dois cette conquête, qu'à la faculté que je
» t'ai donnée de la faire. Tu as des armées ; mais nous
» avons aussi des armes , des chevaux et des soldats que
» le bruit des batailles n'effraie point, et qui ne reculent ni
» devant le danger ni devant la mort même.... Tes an-
» cêtres ont-ils jamais triomphé de nos pères, si ce n'est
» lorsque la trahison les a servis, ou qu'ils ont employé
» quelques-uns de ces artifices qui te sont familiers ? Mais

celui qui toute la vie avait combattu pour agrandir ses états ou affermir son pouvoir, devait-il subir sans résistance l'humiliation d'un tribut ou d'un démembrement ? Il répondit à Alphonse avec hauteur, et il se prépara à la guerre. Le massacre de l'un des envoyés de Castille, qu'immola la populace en fureur, aurait suffi pour l'amener, lors même qu'Alphonse n'aurait pas eu d'autres motifs pour l'entreprendre.

Cet envoyé était un Juif de Tolède, nommé

» eux ou leurs descendans ont-ils jamais osé nous at-
 » tendre de pied ferme au milieu d'une campagne décou-
 » verte ? Quand nous les avons fait tomber sous le glaive,
 » nous les avons trouvés cachés derrière des retranche-
 » mens. Pourquoi ceux qui te conseillent ne soutiennent-
 » ils pas aujourd'hui leurs bravades par des actions ? Ils
 » croient peut-être que, parce que le sort des armées t'a
 » favorisé une fois, tu seras constamment heureux : mais
 » il n'y a rien d'assuré ni de stable sur la terre. *Il est vrai*
 » *que des traités ont existé entre nous, qu'il était convenu*
 » *que nous ne prendrions jamais les armes l'un contre l'autre,*
 » *et que je ne prêterais ni secours ni assistance à ceux de*
 » *Tolède.* Voilà de quoi je demande pardon à Dieu ; car
 » j'aurais dû m'opposer à tes projets de conquête au lieu
 » de les favoriser comme je l'ai fait, etc. »

Avec cette réponse, Muhamad envoya au roi de Castille une pièce de vers où les mêmes sentimens étaient exprimés. C'est la première fois peut-être qu'on voit la poésie servir à des manifestes et à des déclarations de guerre.

Aben Galib, trésorier d'Alphonse et très-aimé de lui. Il avait accompagné l'ambassadeur castillan, et sa mission consistait à recevoir une somme d'argent que Muhamad devait encore à Alphonse aux termes des anciens traités. Le Juif et l'ambassadeur logeaient sous des pavillons qu'ils avaient fait dresser hors de la ville. Muhamad avait fait compter la somme au Juif ; celui-ci prétendit que les espèces étaient altérées, et refusa de les recevoir. L'ambassadeur proposa par accommodement qu'au lieu de cet or on donnât à son maître quelques vaisseaux qui étaient sur les quais de Séville. Muhamad, informé de ces constations, ordonna qu'on reprît la somme, et qu'on renvoyât les ambassadeurs sans leur rien donner. La nuit de ce même jour le Juif fut égorgé dans sa tente ; l'ambassadeur et ses gens furent plus ou moins maltraités. On ignore si les meurtriers agirent par l'ordre secret de Muhamad, ou seulement pour servir le ressentiment de ce prince. Ce qui est certain, c'est que le lendemain, lorsque l'ambassadeur vint demander au roi satisfaction de cet outrage, Muhamad ne lui en accorda aucune, et que l'ambassadeur se retira en annonçant les vengeances de son maître. Muhamad, qui avait conçu le désir ardent d'humilier Alphonse, s'inquiéta peu de cette rupture,

et ne songea qu'aux moyens de réussir dans ses projets.

Aussitôt il convoqua ses généraux, rassembla ses troupes, augmenta la garnison des places frontières, répara leurs fortifications, prépara tout pour une vigoureuse défense. Quand il eut ainsi pourvu à la sûreté de son royaume, il écrivit aux rois de Grenade, d'Almérie et de Badajoz, les invitant à se rendre avec lui à une assemblée où l'on s'occuperait de la défense commune. Ces princes accédèrent volontiers à cette proposition, et peu de jours après, leurs plénipotentiaires se trouvèrent réunis à Séville. Le cadi de Béja Abu Bécar et celui de Cordoue, Abul Wâlid, ouvrirent l'avis de recourir à Jusef ben Taxfin, comme l'avait déjà fait le roi Omar. Il leur semblait que ce prince pouvait seul rétablir les affaires d'Espagne, et repousser les chrétiens au-delà de leurs antiques limites. Tous les assistans applaudirent à ce conseil; le wali de Malaga, Abdalâ ben Zagût, osa seul s'élever contre l'opinion générale, et la combattre par des raisons pleines de sens et de force. « Vous » voulez, leur dit-il, appeler à votre aide les » Maures Almoravides ! vous ignorez que ces » hommes féroces, nés au fond des déserts de » l'Afrique, ont les mœurs du tigre qui vit avec » eux sur ses sables brûlans ? Ah ! ne souffrez

» point qu'ils viennent dans les fertiles plaines de
» l'Andalousie, dans les beaux champs de Va-
» lence. Sans doute ils briseront le sceptre de fer
» dont Alphonse nous menace ; mais , en nous
» délivrant de ses chaînes, ils nous chargeront
» des chaînes de leur maître. Ne savez-vous point
» que Jusef a subjugué toutes les cités d'Alma-
» greb ; qu'il a soumis les puissantes tribus de
» l'Orient et de l'Occident ; que partout il a ôté
» aux peuples l'indépendance , et substitué le
» despotisme à la liberté ? Ah ! tremblez d'éprou-
» ver le même sort. Pour résister à Alphonse ,
» pour le vaincre et l'abattre, vous avez un moyen ;
» il est dans vos mains. Notre désunion , nos dis-
» cordes ont causé notre décadence et notre fai-
» blesse : soyons unis, et nous serons forts et
» victorieux. » Le sage Zagût ne fut point
écouté ; on le taxa d'être mauvais musulman ,
et secret partisan d'Alphonse ; sa vie même fut
menacée. A la suite de ce congrès , il fut résolu
d'envoyer à Jusef une ambassade , au nom de
tous les rois et princes mahométans d'Espagne.

Le prince Al Raxid partageait en secret l'opi-
nion de Zagût. Comme son père l'avait depuis
long-temps déclaré son successeur , et qu'il lui
confiait une grande partie de l'administration
du gouvernement , il lui demanda son avis sur
la décision qui venait d'être prise. « Tu vois ,

» dit-il à son fils, les dangers qui nous pressent,
» et combien peu nous pouvons compter sur les
» souverains de l'Andalousie ; tu vois de quels
» succès la fortune a comblé le superbe Alphonse.
» S'il s'obstine à nous faire la guerre, quel espoir
» avons-nous de nous soustraire à sa puissance ?
» nos trésors sont épuisés, nos armées ont perdu
» leurs meilleurs soldats ; ceux qui ont survécu
» sont frappés de terreur. Le seul parti qui nous
» reste, c'est d'appeler Aben Taxfin. — O mon père,
» lui répondit Al Raxid, cet Aben Taxfin, sorti
» d'un berceau inconnu, a tout soumis à ses lois ;
» sois assuré qu'il nous fera le même traitement
» qu'aux peuples d'Almagreb et de la Mauritanie :
» il nous chassera de notre patrie. — Vaut-il mieux,
» répliqua Muhamad, que l'Andalousie devienne
» la proie des chrétiens ? Veux-tu que les Musul-
» mans me maudissent ? Ah ! simple pasteur,
» gardien des chameaux de Jusef, je serais
» moins à plaindre que roi tributaire des mépri-
» sables chrétiens. Mais j'espère en la bonté
» d'Alà ; c'est lui qui m'inspire en ce moment. —
» Eh bien ! reprit Al Raxid, qu'Alà veille sur toi
» et sur ton peuple ! » Après cette conversation,
Muhamad ne s'occupa qu'à donner aux ambas-
sadeurs qu'il envoyait à Jusef ses lettres de
créance et ses instructions.

Avant d'entreprendre le récit des événemens

que produisit l'introduction des Maures dans l'Andalousie , essayons de tracer , dans un tableau rapide , l'origine et les progrès d'une puissance qui exerça tant d'influence sur les destinées de l'Espagne.

Vers le milieu du onzième siècle , il y avait en Afrique au-delà du grand Atlas , dans les déserts de l'ancienne Gétulie , à l'occident , deux tribus d'origine arabe , appelées Gudala et Lamtuna. L'une et l'autre se disaient descendues d'une tribu plus ancienne de l'Yémen , nommée Zanhaga , dont les scheiks étaient de la famille d'Homair , l'un des premiers rois de l'Arabie. Des guerres intestines les avaient exilées du sol natal ; et , depuis une époque tellement reculée qu'elles n'en conservaient qu'un souvenir vague et confus , elles habitaient les déserts de l'Afrique , passant la vie sous les tentes , sans autres biens que leurs chameaux et leur liberté. Un homme de la tribu de Gudala , Yahie ben Ibrahim , fit un pèlerinage à la Mecque. En traversant Kairvan , à trois journées au dessous de Tunis , il fit connaissance avec un alfaqui très-renommé , originaire de Fez , appelé Abu Amram. Celui-ci l'ayant questionné sur son pays , et sur la religion et les mœurs des habitans , Yahie lui répondit que ses compatriotes vivaient tous dans la plus grande igno-

rance; que le défaut absolu de lumières et de civilisation tenait vraisemblablement chez eux à la distance où ils se trouvaient de toutes les nations polies; que cependant ils ne paraissaient pas insensibles au désir de s'instruire; que les moyens seuls leur manquaient, et que, bien que grossiers, ils n'étaient ni cruels ni farouches. Yahie pria l'alfaqui de lui donner quelqu'un de ses disciples, pour l'emmener dans son pays, où il apporterait le bienfait de l'enseignement; mais aucun des disciples d'Abu Amram ne voulut tenter ce long voyage, regardé comme très-périlleux. L'alfaqui, désirant être utile à Yahie, l'adressa à un autre alfaqui, nommé Abu Izag, qui demeurait dans le royaume de Suz. Les recommandations d'Abu Amram procurèrent à Yahie un très-bon accueil de la part d'Abu Isag, qui fit partir avec lui Abdalà ben Yasim, depuis long-temps recommandable par son érudition et sa science (1).

Abdala se servit habilement de l'enthousiasme qu'avait produit son arrivée au milieu de la tribu de Gudala. Sous prétexte d'aider à la pro-

(1) Ou les auteurs arabes extraits par Conde mentent grossièrement dans le récit très-circonstancié qu'ils font de cet événement, ou bien il est étrangement défiguré par d'Herbelot. Il paraît que c'est ce dernier qui s'est

pagation de la doctrine sainte et d'étendre l'empire des lumières, il engagea la tribu à faire la guerre à celle de Lamtuna. Cette guerre eut les plus heureux résultats. La tribu de Lamtuna se soumit; toutes les tribus voisines furent pareillement forcées d'accepter la domination d'Abdalâ. L'ambition de celui-ci s'accrut avec les succès. Il y avait dans les montagnes voisines de Lamtuna des peuplades de Bérébères qu'il entreprit de dompter. Il y parvint par beaucoup d'efforts et d'incroyables fatigues, que les Lamtuniens supportèrent avec la plus grande constance. Ce fut alors que, les voyant si courageux, Abdalâ donna aux Lamtuniens le nom de *Murabitins* ou *Almoravides*, ce qui signifie hommes de Dieu, adonnés à son service; et il ne désespéra même pas, avec leur secours, de se rendre maître de toute la Mauritanie. Plein de ce grand projet, il les convoqua tous, leur donna des armes, et les conduisit hors du désert. La prise de Sigilmesse fut le fruit de ses premières victoires; il s'empara ensuite de tout le pays de Darah.

trompé en puisant à des sources fautives et inexactes. On peut en juger par ce qu'il rapporte de la bataille de Zalaca, gagnée par Jusef ben Taxfin; il dit qu'Alphonse y fut tué.

An de J. C.
1058.
De l'hégire,
450.

Quoiqu'Abdalà exerçât le pouvoir souverain, il n'avait pas voulu prendre le titre d'émir; et l'émir de Lamtuna, Abu Zacaria, ayant été tué dans une bataille, il fit nommer pour le remplacer Abu Békir ben Omar, frère de Zacaria. Abu Békir ajouta encore à ses domaines le pays de Mazmuda; traversant ensuite l'Atlas, il établit sa résidence entre les montagnes et la mer, dans la contrée d'Agmat. Quelque temps après, Abdalà périt d'un coup de lance; et sa mort plaça l'administration du gouvernement dans les mains d'Abu Békir, qui jusque là n'avait eu qu'un vain titre. Le pouvoir de ce prince s'accrut insensiblement et sans violence; il s'étendit sur tout le pays voisin, par l'ascendant de l'opinion

An de J. C.
1068.
De l'hégire,
460.

plus que par la force des armes. Il arriva même que des Arabes du désert, attirés par sa réputation, vinrent se réunir autour de lui en si grand nombre, que, la ville d'Agmat ne pouvant contenir ses habitans, il fallut songer à trouver un emplacement où l'on pût construire une cité nouvelle. On choisit un lieu appelé dans le pays *Eylana*. Le site parut agréable et commode, mais il fallut en chasser les bêtes féroces dont il était peuplé. Abu Békir s'y transporta sur-le-champ avec toute sa cavalerie; il approuva le choix qu'avaient fait ses agens, et il fit commencer aussitôt les constructions d'une ville

dont le plan fut dressé devant lui; elle prit le nom de Maroc (1).

An de J. C.
1070.
De l'hégire,
462.

Tandis qu'il pressait les travaux par sa présence et par ses exhortations, il reçut du désert la nouvelle que la tribu de Gudala avait déclaré la guerre à celle de Lamtuna, et que la haine qui divisait ces deux tribus paraissait si forte, qu'il y avait lieu de craindre la ruine entière de l'une ou de l'autre. Abu Békir, qui était de la tribu de Lamtuna, ne voulut point la laisser exposée aux chances funestes qui la menaçaient, et il vola à son secours avec un corps choisi de cavalerie; avant de partir, il remit le commandement à Jusef ben Taxfin, son cousin (2).

Jusef, disent les Arabes, réunissait aux avantages du corps les plus brillantes qualités. Il était de haute taille, bien proportionné; brun de visage, mais d'une physionomie prévenante; il avait de grands yeux noirs, très-expressifs, les sourcils bien dessinés, une longue barbe,

(1) Jusef ben Taxfin termina les constructions de cette ville, à l'exception pourtant des remparts, qui furent l'ouvrage de son successeur.

(2) Jusef était de la tribu de Zanhaga. Son père Taxfin était fils d'Ibrahim et frère d'Omar, père d'Abu Zacaria et d'Abu Békir.

le son de voix agréable; il était d'un naturel noble et généreux, courageux et vaillant à la guerre qu'il aimait, et qu'il faisait avec bonheur; attentif aux besoins du peuple pendant la paix; libéral envers le soldat; grave et austère dans son maintien; un peu négligé dans ses vêtements, qui furent toujours de laine; d'un commerce doux et facile; extrêmement sobre et frugal; d'une santé robuste que jamais n'affaiblit (1) aucune maladie; religieux, remplissant scrupuleusement ses devoirs; aimant la justice; économe (2), ne foulant point le peuple par des impôts exorbitans, et ne souffrant pas même qu'on exigeât des chrétiens d'autres tributs que ceux qui avaient été réglés par les conventions. En un mot, continuent les Arabes, Jusef avait tant de qualités, tant de vertus, qu'aucune n'était étrangère à son cœur; et, suivant l'expres-

(1) On dit qu'il vécut cent ans, étant né l'an 400 de l'hégire et étant mort l'an 500, après un règne d'environ trente-sept ans en Afrique et de dix-sept en Espagne. Au reste, cent ans de l'hégire ou arabiques n'équivalent qu'à quatre-vingt-dix-sept ans de notre ère.

(2) On assure qu'à sa mort il fut trouvé dans son trésor trois cent mille arrobes d'argent, et cinq mille quarante arrobes d'or en pistoles ou en ducats. On sait que l'arrobe est du poids de vingt-cinq livres.

sion de Muhamad Aben Amid, son historien, chacune d'elles se montrait en lui avec tant d'éclat, qu'on aurait dit de chacune qu'elle était la première ou la principale.

Si Jusef eut toutes les vertus qu'on lui prête, on peut pourtant affirmer qu'il n'avait pas celle de la fidélité et de la reconnaissance; car son cousin ne se fut pas plus tôt éloigné, que, laissant éclater son ambition, il mit ouvertement en usage tous les moyens de lui ravir l'empire, n'épargnant rien pour gagner les soldats et le peuple, et se faire des amis ou des créatures.

La révolte, ou pour mieux dire la résistance de quelques tribus bérébères, l'obligea pourtant à prendre les armes; mais il ne tarda pas à les soumettre à ses lois. Ce fut après ce triomphe que, s'étant rendu à Agmat, il épousa la belle Zainab, sœur d'Abu Békir, de laquelle il était tendrement aimé et qu'il aimait lui-même avec passion. De retour à Maroc, il pressa vivement les travaux; il commença même à l'entourer (1) de murailles. Parmi les divers monumens dont il l'embellit, on doit compter une mosquée, à laquelle il travaillait lui-même, chaque jour, de

An de J. C.
1071.
De l'hégire,
463.

(1) Les fortifications proprement dites ne furent commencées et terminées que vingt-six ans après sa mort, par les soins et les ordres d'Ali, son héritier.

ses propres mains , mêlé avec les ouvriers. Ensuite il tâcha d'attirer dans sa ville naissante un plus grand nombre d'habitans par des immunités ou par des largesses.

Vers ce même temps il acheta , dit-on , une grande quantité d'esclaves de Guinée de certains marchands qui en faisaient le commerce , et qui les tiraient d'une ville nommé Gasza , située dans l'intérieur des terres , à une fort grande distance. Il envoya ces esclaves sur les côtes de l'Andalousie , où il prit en échange de jeunes chrétiens* qu'il fit instruire dans sa religion , et dans le maniement du cheval et des armes ; et il en fit un corps de deux cent cinquante cavaliers , auxquels il confia la garde spéciale de sa personne. Il se composa encore une autre garde de deux mille jeunes nègres choisis parmi les mieux faits , les plus adroits et les plus robustes. Pour pourvoir aux dépenses qu'exigeait l'entretien de cette garde , sans recourir à aucune augmentation des contributions , il imposa les Juifs , qui étaient dans ses états en fort grand nombre , et tous fort riches.

La puissance de Juséf fit des progrès si rapides , qu'un an après la guerre des Bérébères , voulant s'étendre vers Fez , il passa la revue de ses troupes , qu'il trouva se monter à cent mille chevaux et plus. Ce fut avec cette formidable armée qu'il entreprit les conquêtes qui , en peu

An de J. C.
1072.
De l'hégire,
464.

de temps , portèrent sa domination depuis le mont Atlas et les limites du désert , jusqu'à l'Océan et la Méditerranée. Il avait déjà soumis la ville et le pays de Fez , lorsque l'émir Abu Békir , qui venait de terminer les querelles des deux tribus de Gudala et de Lamtuna , reprit le chemin d'Agmat et de la Mauritanie. Il eut bientôt connaissance de la conduite ambitieuse de son cousin ; on lui dit comment Jusef s'était emparé de l'esprit des soldats , comment il exerçait tous les droits de la souveraineté. Abu Békir fut indécis sur le parti qu'il devait prendre. Celui des négociations pouvait être long sans utilité ; l'emploi de la force offrait des chances très-périlleuses. Il avait fait camper son armée dans les environs d'Agmat ; et ce qui augmentait beaucoup sa perplexité , c'était de voir ses propres cavaliers , que la curiosité attirait à Maroc , revenir tout émerveillés de l'ordre qui y régnait par les soins de Jusef , envieux surtout des avantages réels dont il faisait jouir ses gens de guerre ; de sorte que dans le camp d'Abu Békir on n'entendait que les louanges de Jusef , et l'expression du désir général qu'on avait de le servir. Abu Békir perdit alors toute espérance de ressaisir le sceptre ; et , dissimulant son ressentiment contre son infidèle cousin , il lui fit demander une entrevue.

Jusef se rendit au lieu indiqué, suivi d'un corps nombreux de troupes, de sa garde, de ses esclaves et des officiers de sa maison. Les deux princes se rencontrèrent entre Agmat et Maroc, vers le milieu du chemin qui sépare ces deux villes (1). Ils descendirent de cheval après s'être salués, et ils s'assirent ensemble sur une pièce de drap (2), dont ils couvrirent la terre en guise de tapis. Abu Békir, frappé de la magnificence de son cousin, et cédant à l'opinion qu'il conçut de sa grande puissance, n'osa lui parler de la restitution du trône; feignant au contraire de vouloir ce qu'il lui était impossible d'empêcher, il dit à Jusef qu'en quittant le désert, il n'avait eu d'autre intention que celle de l'élever à l'empire; que pour lui, il n'aspirait qu'au repos, et qu'il avait depuis long-temps le dessein de finir ses jours dans le désert avec sa tribu. Jusef feignit de son côté de croire à la sincérité de ces paroles, et il rendit à son cousin d'humbles actions de grâces. Les scheiks, les grands, les walis furent appelés; Abu Békir re-

(1) La distance entre Agmat et Maroc est d'environ dix ou douze lieues.

(2) C'était un drap noir grossier et velu dont on faisait des manteaux contre la pluie, appelés *alborno*. Le lieu de l'entrevue prit le nom de bois de l'Alborno.

nouvella en leur présence la déclaration de sa renonciation à la couronne d'Almagreb ; et après cette vaine cérémonie les deux princes se séparèrent. Abu Békir reprit le chemin de son camp d'Agmat , et Jusef s'en retourna à Maroc , d'où il envoya dès le lendemain un très-riche présent (1) à son parent , afin de lui rendre moins pénible sans doute la perte du trône , très-satisfait lui-même d'acquérir à si peu de frais la sanction de son usurpation.

On dit qu'Abu Békir reçut avec joie les dons de Jusef , parce qu'ils le mettaient en état de distribuer aux siens des récompenses. Il reprit aussitôt la route du désert ; et , pendant tout le temps qu'il y vécut encore , Jusef lui envoya tous les ans de nouveaux présens. Il mourut , suivant les

(1) Il se composait , entre autres choses , de vingt-cinq mille écus d'or , de soixante-dix chevaux des meilleures races couverts des plus riches harnais , de cent cinquante mulets de transport , de cent turbans précieux et de cent habillemens complets , de quatre cents turbans ordinaires , de deux cents manteaux blancs lisérés de rouge et d'autres couleurs , de mille pièces de toile pour des turbans , de deux cents pièces de toile fine , etc. ; cent cinquante esclaves noires , vingt jeunes filles blanches , des parfums , des troupeaux , une grande quantité de blé accompagnèrent ce présent magnifique.

uns, deux ou trois ans après, dans un combat contre les nègres ; d'autres prétendent qu'ayant pris les armes pour reconquérir son trône, il fut battu, poursuivi, arrêté et mis à mort ; mais cette dernière assertion paraît peu vraisemblable. Jusef avait subjugué toute l'Afrique occidentale, et ce n'était pas au moment où, parvenu au faite de la puissance, il ne pouvait avoir rien à craindre d'Abu Békir, que cet imprudent rival se serait soulevé, courant ainsi à une perte certaine.

An de J. C.
1084.
De Phégire,
477.

Jusef se trouvait à Fez, où il se réjouissait de la nouvelle que lui mandait son fils Cilman de la prise de Ceuta, lorsqu'il reçut les lettres d'Omar, roi de Badajoz. Il accueillit favorablement ses envoyés, mais il se contenta de leur donner des promesses vagues ; avant de s'engager dans des guerres étrangères, il voulait pourvoir à la sûreté de ses propres états. Pour y réussir, il chercha à s'entourer d'hommes dévoués ; il crut qu'il les trouverait au désert, parmi les tribus errantes de Lamtuna, de Gudala et de Mushafa. Il leur envoya des messagers, avec des lettres où il leur vantait la prospérité de ses états, ses richesses, la fertilité du sol, l'aménité du climat ; il les engageait à venir s'établir auprès de lui ; ils étaient tous ses amis, ses parens. Il voulait, disait-il, qu'ils partageassent sa fortune ; il leur destinait des terres, des commandemens, des

emplois. Ces brillantes offres devaient séduire : elles furent acceptées. On vit pendant long-temps arriver du désert des caravanes nombreuses, qui vinrent peupler tous les cantons d'Almagreb, et donner à Jusef de nouveaux soldats.

A l'aspect de la grandeur qui l'environnait, les walis et les seigneurs de sa cour, désirant que leur maître portât un titre qui, en l'élevant au-dessus des autres souverains, leur parût ennoblir leur propre dépendance, le pressèrent de prendre, comme les califes de l'Orient et de l'Occident, ces noms augustes qui expriment la majesté du prince et le dévouement des sujets; on voulait qu'il s'intitulât *Al Mumenin*. Sa modestie, vraie ou fausse, n'y consentit point; il répondit que ce nom ne convenait qu'au calife d'Orient; et, comme ses courtisans insistèrent, il prit, par une feinte condescendance, celui d'*Al Muzlimin*, prince des Musulmans, et de *Nazaradin*, défenseur de la foi. L'ordre de lui donner à l'avenir ce traitement, de vive voix ou par écrit, fut aussitôt communiqué à tous les scheiks de tribus, à tous les walis du royaume, et à toutes les villes qui en dépendaient (1).

An de J. C.
1085.
De l'hégire,
478.

(1) Cet ordre portait la date du quinzième jour de la lune de Muharram de l'an 478.

Jusef, dominateur paisible de l'Afrique, environné de serviteurs fidèles, chef d'une armée nombreuse et aguerrie, commençait à songer à l'Espagne, aux promesses qu'avaient emportées les envoyés de Badajoz, et peut-être au désir secret, qu'il trouvait dans son cœur, de régner sur un pays dont les Arabes racontaient des merveilles. Il était dans cette disposition d'esprit, lorsqu'il reçut l'ambassade et les lettres de Muhamad. Le roi de Séville se plaignait amèrement d'Alphonse, qui, violant les conventions existantes, ravageait impunément toute l'Espagne, et surtout de l'incurie, de la mollesse des princes musulmans de l'Andalousie, dont les bras, énervés par les délices du climat, ne pouvaient plus soutenir la lance et l'épée. Dans les lettres de l'hagib, Alphonse était accusé d'avoir demandé la remise de plusieurs forteresses qui défendaient les frontières de l'Andalousie.

Le roi de Maroc ayant assemblé son conseil pour avoir son avis, tous, entraînés par un mouvement d'indignation contre Alphonse, ou par l'espoir de secourir leurs frères d'Espagne, s'écrièrent qu'il fallait prendre les armes. Les scheiks du désert eux-mêmes, qui entendaient pour la première fois nommer les chrétiens, se montrèrent les plus prononcés en faveur d'une guerre qui leur semblait aussi légitime qu'elle

était nécessaire pour la défense de l'Espagne. Mais, quand Jusef fut seul, il fit appeler Abderahman ben Eshat, natif d'Almérie, homme d'une prudence consommée, et dans l'opinion duquel il avait une grande confiance. « Seigneur, » lui dit Abderahman, je ne partage point le » sentiment général. L'Espagne est presque par- » tout entourée par la mer; de hautes montagnes » la séparent au nord du reste du continent. Les » Musulmans en ont possédé la plus grande par- » tie, mais chaque jour leur puissance y diminue. » Si tu t'engages une fois dans ce pays, il te sera » peut-être difficile d'en sortir quand tu le vou- » dras. Si Dieu permettait qu'Alphonse fût vain- » queur, il lui serait fort aisé d'empêcher ton re- » tour en Afrique. A ta place, je voudrais à tout » événement m'assurer une retraite, et je re- » fuserais tout secours au roi de Séville, à moins » qu'il ne remit en mes mains la forte place d'Al- » géciras, afin d'être toujours maître du pas- » sage. » Jusef se rendit sans peine à un conseil aussi sage, et il renvoya les ambassadeurs andalous, en les chargeant de faire la demande d'Algéciras.

Plusieurs avis s'élevèrent au conseil des wazirs de Séville; le prince Al Raxid surtout s'opposa fortement à ce que la prétention de Jusef fût accueillie; mais il était écrit que le roi devait être

lui-même l'instrument de sa propre perte. La demande de Jusef ne lui semblait rien au prix des prétentions d'Alphonse, et tous les wazirs furent du même sentiment. On dressa donc sur-le-champ l'acte de cession, et on l'envoya immédiatement à Jusef; l'ordre fut donné en même temps au wali d'Algéciras de sortir de la place avec la garnison, à l'approche des Almoravides. Muhamad, dans son inconcevable aveuglement, ne s'en tint pas là; et ce prince superbe, qui avait voulu faire ployer sous le joug tous les émirs de l'Andalousie, passa la mer en personne, et se présenta devant Jusef en suppliant. Jusef l'engagea à retourner dans ses états, et lui promit de le suivre avec une armée; il tint sa promesse.

An de J. C. 1086.
De l'hégire, 479.
Rebie.

De tous côtés des troupes arrivèrent; toutes les provinces, toutes les tribus en fournirent; et, dès qu'il eut mis ordre aux affaires de l'intérieur, il passa la mer, suivi d'une multitude innombrable. On dit qu'au moment de s'embarquer, levant les yeux et les mains vers le ciel, il s'écria : « Alà Homa, si mon expédition doit » tourner à l'avantage des Musulmans, com- » mande aux flots de favoriser mon passage. Si » elle devait au contraire leur être nuisible, que » ces mêmes flots, agités par la tempête, servent » à manifester ta volonté sainte. » Aussitôt,

ajoutent les Arabes , la mer se calma , et un vent doux , enflant les voiles , fit légèrement voguer les vaisseaux vers l'Andalousie. Muhamad , accompagné de ses wazirs , attendait Jusef à la porte d'Algéciras , pour lui en faire la remise. Le gros de l'armée campa au dehors ; une troupe d'élite occupa l'intérieur. Non content de laisser dans la place une forte garnison , Jusef , avant de partir , ordonna qu'on en réparât avec soin les fortifications ; il fit relever plusieurs tours qui avaient été abattues , en construisit de nouvelles , et entoura la ville d'un large fossé. Ensuite , il l'approvisionna abondamment de munitions de tout genre ; il partit enfin pour Séville , où le roi l'avait précédé de cinq ou six jours , afin de tout préparer pour le recevoir.

Cependant le roi de Castille , qui faisait en ce moment le siège de Sarragosse et qui comptait s'en rendre bientôt maître , informé par la renommée de l'arrivée des Almoravides , loin de se laisser effrayer à l'aspect de ces nouveaux ennemis , résolut de les prévenir ; mais , sachant qu'ils étaient puissans et nombreux , il voulut de son côté réunir toutes ses forces. Il fit venir des troupes de la Galice , des Asturies et de la Biscaye , et il convoqua les Castellans. Il rappela le Cid Rodrigue , qu'il avait forcé à s'éloigner de la cour par divers mécontentemens qu'il lui

avait donnés ; il demanda du secours au roi d'Aragon et de Navarre , Sanche, fils de Ramire : le premier, suivi d'un petit nombre de braves qu'avait attirés près de lui sa seule réputation , faisait la guerre aux Musulmans du côté de Valence ; le second assiégeait Tortose. L'un et l'autre se rendirent à l'invitation d'Alphonse , qui prit sans retard la route de l'Andalousie. Jusef , qui ne s'était arrêté à Séville que pour donner à tous les rois andalous le temps de s'y rendre , n'eut pas plus tôt appris la marche d'Alphonse , qu'il fit toutes ses dispositions pour aller à sa rencontre.

Les deux armées ennemies se joignirent dans les champs de Zalaca , à quatre lieues au-dessus de Badajoz (1). Celle d'Alphonse formait deux divisions : il commandait la première , il confia l'autre au roi de Navarre. Il avait , dit-on , quatre-vingt mille cavaliers , sans compter l'infanterie ; mais dans ce nombre il y avait , suivant les Arabes , trente mille cavaliers musulmans

(1) M. Conde place cet événement à l'an 1086 ; et l'on a vu dans la préface de ce savant que les chroniques espagnoles le rapportent à l'an 1124. La raison de cette différence est que les chroniques emploient l'ère de César , qui , comme l'on sait , a trente-huit ans plus que l'ère vulgaire.

qui servaient en qualité de vassaux. La moitié de cette cavalerie était armée de cuirasses, le reste composait la cavalerie légère. Jusef avait fait pareillement deux grands corps de ses troupes : l'un, conduit par Davud ben Aïxa, se formait tout entier de cavaliers almoravides ; on voyait dans l'autre les Andalous, les cavaliers de Grenade, ceux de Valence, ceux de l'Algarbe et de Badajoz, et ceux de Séville ; Muhamad en avait le commandement général. Jusef s'était ménagé en outre un puissant corps de réserve, composé des Alarabes de Lamtuna, de Zanhaga, et d'autres tribus bérébères.

Les historiens arabes, qui, ainsi qu'on l'a dit, aiment à trouver ou à mettre partout du merveilleux, racontent qu'avant de quitter Tolède, Alphonse avait eu, durant plusieurs nuits consécutives, des songes effrayans. Il lui semblait, disent-ils, qu'il était monté sur un éléphant, et qu'à côté de lui était suspendu un tambour qui, lorsqu'il le frappait, produisait un son terrible. Quoiqu'il sût fort bien, ajoutent-ils, que les songes proviennent uniquement d'une cause naturelle qui excite l'imagination sans le concours de notre volonté, cette vision extraordinaire, plusieurs fois répétée, ne laissait pas de l'alarmer et de lui donner du souci. Il en fit part à diverses personnes, principalement à

celles qu'il jugeait capables d'expliquer un songe, et on lui répondit qu'il devait voir dans le sien le présage de la victoire qu'il remporterait sur les Musulmans ; que par l'éléphant il fallait entendre Jusef lui-même, qui serait abattu malgré sa puissance ; et que le tambour, par le son éclatant qu'il rendait, indiquait clairement que le bruit de sa victoire se répandrait par toute la terre. Alphonse, qui trouvait au fond de son cœur des pressentimens funestes, fut peu satisfait de cette explication ; et, se tournant vers quelques Musulmans, ses vassaux, il leur demanda s'ils ne connaissaient point dans Tolède quelque alfaqui ou quelque alime qui sût interpréter les songes. On lui dit qu'il y avait dans une mosquée un alfaqui, nommé Muḥamad ben Iza, qui passait pour très-versé dans ces matières. Le roi leur ordonna de le lui amener ; mais l'alfaqui refusa de les suivre, en disant que sa conscience et la loi le lui défendaient. Tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'on lui raconterait le rêve du roi, et qu'il en donnerait l'explication, après l'avoir entendu. Le roi y ayant consenti, il répondit aux envoyés du prince : « Dites à votre » maître que cette vision qu'il a eue lui » annonce sa défaite totale. Lorsque le roi d'E- » thiopie, suivi d'une puissante armée, marchait » contre les Arabes, dans l'intention de renverser

» le temple de l'Éternel, il était monté sur un
» superbe éléphant; et Dieu envoya une pluie de
» feu qui consuma son armée. Voilà pourquoi
» on lit dans le Coran : *Ne voyez-vous point ce*
» *qu'a fait votre Dieu contre la nation de l'élé-*
» *phant? N'a-t-il pas déjoué ses projets ennemis?*
» Quant au tambour, il veut dire que le jour où
» le bruit des instrumens de guerre se fera en-
» tendre, sera un jour de désolation et de mort
» pour les infidèles. » Quand on rapporta au roi la
» réponse du faqui, il changea de couleur, et s'é-
» cria : Je jure que si votre faqui s'est trompé, je
» ferai de lui un terrible exemple. » Le faqui se
contenta de dire que ni le roi, ni personne, ne
pouvait lui faire aucun mal, si Dieu ne le per-
mettait ; qu'ainsi il était sans crainte.

Les armées étant déjà en présence, séparées
seulement par les eaux du Guadajira, petite
rivière qui tombe dans la Guadiana, entre Badajoz
et Mérida, Jusef écrivit à Alphonse une lettre
dans laquelle il le sommait (1) d'embrasser l'Is-

(1) Jusef était, comme on l'a vu, de la tribu de Lam-
tuna, qui se piquait de suivre à la lettre les préceptes du
Coran ; et, d'après un de ces préceptes, l'ennemi qu'on
allait combattre devait toujours recevoir une sommation
de ce genre. Dans l'ordre du jour qu'Alhakem II donna
à ses troupes, il le leur recommandait expressément.

lamisme, de lui payer un tribut ou de se préparer au combat : « On m'a dit, Alphonse, » ajoutait Jusef, « que tu désirais avoir des vais- » seaux pour porter la guerre dans mon pays : » j'ai voulu t'épargner la peine du chemin; et » Dieu te conduit maintenant en ma présence, » pour que j'abatte ton orgueil et ta présomp- » tion. » Alphonse jeta avec humeur la lettre de Jusef, et il dit d'un ton irrité à celui qui l'avait apportée : « Rapporte à ton maître ce que tu as vu ; » dis-lui seulement de ma part qu'il ne se cache » point durant la bataille, et que nous pourrions » nous y rencontrer. »

Le signal donné, Alphonse, à la tête de ses plus braves cavaliers, fondit sur les Almôravides, et, malgré la valeur d'Aben Aïxaleur chef, il mit leurs rangs en désordre. Le roi de Navarre combattait avec le même succès contre les Andalous. Ceux-ci prirent la fuite, et se replièrent vers Badajoz. Les troupes de Séville, animées par la présence de Muhamad, opposaient seules de la résistance et se maintenaient encore sur le champ de bataille. Jusef, voyant que de toutes parts les chrétiens avaient l'avantage, fit marcher sans délai sa réserve, composée de ses meilleurs guerriers. L'habile et valeureux Syr ben Abi Békir la conduisait. Bientôt les affaires changèrent de face ; les fuyards, ralliés autour de la réserve, furent rame-

nés au combat ; et Jusef , à la tête de sa garde , attaquant le camp des chrétiens qui était mal gardé , pénétrant jusqu'au pavillon royal le fer d'une main et la flamme de l'autre , prenant en flanc et sur les derrières l'armée d'Alphonse , décida la victoire par ce mouvement hardi. Alphonse , frémissant de rage , fut forcé , pour repousser cette attaque nouvelle , d'abandonner le champ de bataille où des milliers d'Almoravides venaient d'être immolés. Aben Aïxa , suivant ce mouvement rétrograde , et peu de temps après secondé par les troupes de la réserve , fit de nouveaux efforts ; Muhamad de son côté redoubla d'ardeur et de courage ; et le roi de Léon et de Castille , entouré de blessés , marchant sur les cadavres , atteint lui-même d'un coup de faux à la cuisse , ne dut peut-être qu'à la nuit son propre salut et celui des débris de l'armée. Les Musulmans vainqueurs passèrent la nuit sur le champ de bataille ; le lendemain , tandis qu'une partie de la cavalerie , poursuivant les vaincus , cherchait à troubler leur retraite , l'autre recueillait les dépouilles qui furent immenses. Des fêtes , des chants d'allégresse , des transports immodérés de joie célébrèrent cette grande victoire (1). Jusef en fit passer en Afrique une re-

An de J. C.
1086.
De l'hégire,
479.
1^{re} régeb.

(1) Les Arabes disent qu'Alphonse ne se sauva qu'avec

lation très-pompeuse ; il n'y épargna point les louanges à ses troupes et les malédictions à Alphonse.

Muhamad, seul de tous les rois andalous ,

quatre ou cinquents cavaliers, seul reste de son armée, et que les Musulmans ne perdirent que trois mille hommes environ. Les chrétiens, selon eux, furent presque tous massacrés. D'après Abu Méruan, historien et témoin oculaire, après qu'on eut coupé les têtes des morts suivant l'usage, on en compta vingt-quatre mille, ce qui ne paraît pas très-exagéré, puisque les auteurs espagnols conviennent que la bataille fut très-meurtrière ; mais d'après Abdel Halim, que les Arabes eux-mêmes soupçonnent d'exagération, Jusef envoya dix mille têtes à Séville, autant à Cordoue, autant à Valence et autant à Sarragosse. Cet écrivain ajoute que l'armée d'Alphonse était de cent mille fantassins et de quatre-vingt mille chevaux. Jusef, dans la relation qu'il envoya en Afrique, indique le même nombre.

Comme la bataille de Zalaca fut très-importante par ses résultats, les historiens arabes ne tarissent ni sur les descriptions qu'ils en donnent, ni sur le détail des circonstances qui l'ont précédée ou accompagnée. Ils prétendent que dans l'intention d'inspirer aux Musulmans une sécurité dont il pût profiter pour les attaquer à l'improviste, Alphonse écrivit à Jusef au moment où tout paraissait disposé pour une affaire générale, que le lendemain étant un vendredi jour de fête pour les Musulmans, il convenait de ne point combattre ; qu'il en était

s'était conduit en guerrier brave et courageux , et il avait reçu plusieurs blessures en combattant à la tête de ses soldats. Forcé de rester sous sa tente pendant que Jusef poursuivait Alphonse , et se doutant qu'à Séville on était dans la plus

de même du samedi , jour de fête pour les juifs , qui étaient en grand nombre parmi les Almoravides , et du dimanche , jour de repos pour les chrétiens ; mais qu'on pouvait fixer au lundi prochain le jour du combat. Jusef , ajoutent les Arabes , adhéra à cette proposition ; mais le roi de Séville , qui connaissait toutes les ruses d'Alphonse , avertit Jusef de se tenir sur ses gardes , parce qu'évidemment Alphonse ne cherchait qu'à le surprendre ; cet avis fut suivi par Jusef , qui eut à s'en féliciter , puisqu'en effet Alphonse commença l'attaque le lendemain au point du jour.

On ajoute que le roi de Séville avait consulté ses astrologues , et que leurs premières prédictions avaient été défavorables ; qu'un premier engagement , entre l'avant-garde des Almoravides et celle d'Alphonse , avait eu de si fâcheux résultats , que Jusef lui-même était découragé et irrésolu ; que cependant Muhamad avait eu soin de cacher ce que lui avaient répondu les astrologues pour ne pas effrayer les autres ; mais que , quelques heures plus tard , ces astrologues lui ayant annoncé que d'heureux présages promettaient la victoire , il se hâta d'en faire part à Jusef et aux rois andalous , et que Jusef , ranimé par ces espérances , fit pour lors ses dispositions pour la bataille.

vive inquiétude sur l'issue de la bataille , il écrivit un petit billet , qu'il attacha sous l'aile d'un pigeon dressé suivant l'usage de l'Orient ; et en peu d'heures tout Séville eut appris que cette fois la victoire s'était attachée aux étendards musulmans. On donna lecture du billet dans la grande mosquée ; on en publia le contenu par la ville , et de toutes parts ce ne furent qu'actions de grâces et cris d'allégresse. Chacun des autres princes s'empressa pareillement d'envoyer dans ses états cette grande nouvelle ; tous les poètes du temps la chantèrent ; on eût dit que la puissance d'Alphonse était à jamais abattue , et que les Arabes venaient de rétablir leur empire sur des bases qu'on ne pouvait plus renverser. Mais Alphonse avait dans son génie actif d'immenses ressources ; retiré pendant quelques mois à Tolède , il s'occupa moins de mettre cette ville en état de soutenir un siège , ce qui aurait fait supposer en lui le découragement et la terreur , que de réparer promptement ses pertes , afin de pouvoir rentrer en campagne et venger sa défaite par d'éclatans succès.

Jusef n'avait pas vaincu sans perdre beaucoup de soldats. Les hommes renonceraient sans doute à des victoires achetées au prix de leur sang , si , après un péril évité , de puissans intérêts ne les rejetaient encore au milieu des mêmes

dangers. Parmi tous les grands mobiles qui triomphent dans les cœurs de l'amour même de la vie, il en est un, noble, sublime : l'intérêt de la patrie. Celui-là les Maures ne l'avaient point. Ils combattaient sur un sol étranger, pour des hommes, il est vrai, que la religion, qu'une origine commune, leur montraient comme des frères ; mais l'Espagne n'était point leur patrie, et le plus beau soleil des plus riches climats de la terre ne vaut point, aux yeux de l'Alarabe, le soleil brillant du désert. Le désir des conquêtes excite encore les guerriers ; mais les Maures, ignorant les desseins de leur prince, n'imaginaient point que l'Espagne, conquise par leurs armes, dût les recevoir un jour pour maîtres. D'autres, dans les hasards de la guerre, ne cherchent que la gloire ; gloire cruelle qui s'élève du sein des ruines, s'éclaire des feux de l'incendie, se nourrit des larmes et de la douleur des vaincus ! Mais les desirs de cette gloire fantastique n'entrent point dans le cœur des Maures. S'ils aiment la valeur, la force et le courage, c'est parce qu'avec la valeur, la force et le courage, on domine sur les faibles ; s'ils aiment la victoire, c'est parce que la victoire détruit l'ennemi ; c'est surtout parce qu'elle livre à leur cupidité d'immenses dépouilles, parce qu'elle les comble de biens qu'il n'a pas fallu demander à un long tra-

vail. Jusef passa plusieurs jours à faire entre ses troupes une égale répartition du butin ; des armes , des chevaux, des habillemens furent distribués ; des objets précieux, des baudriers garnis de plaques d'or et d'argent , de riches épées , des lances à manche d'ébène et d'ivoire servirent de récompense à ceux qui s'étaient le plus distingués.

Peu de jours après, le roi de Maroc reçut la nouvelle de la mort de son fils Abu Békin Séïr. La douleur de Jusef s'étendit autour de lui ; chacun s'affligea de l'événement qui l'affligeait ; un morne silence succéda aux chants du triomphe , et l'on n'osa plus laisser éclater une joie indiscrete qui aurait troublé ses regrets. La peine que nous voyons dans les autres , née du sentiment qu'ils ont de nos maux , flatte nos cœurs , adoucit nos souffrances , caresse cet instinct de bienveillance pour nous-même , qui aime à rapporter tout à nous. Jusef, rappelé en Afrique par la mort de son fils qu'il avait chargé de gouverner ses états en son absence , s'embarqua immédiatement , et laissa le commandement de l'armée à Syr ben Abi Békir. C'était son premier ministre et son général le plus expérimenté. Politique habile , rusé , fin , adroit , infatigable et rempli de courage autant que de dévouement pour son maître, il avait tout ce qui pouvait inspirer et mériter la confiance.

Cependant l'armée victorieuse s'était avancée vers la Galice ; elle avait repris sur les chrétiens une infinité de places dont ces derniers s'étaient emparés depuis quelques années. Le roi de Badaïoz suivait cette armée, et Aben Békir s'attachait à reconnaître le pays, à s'informer exactement du nombre des habitans et des places fortes, à acquérir enfin tous les renseignemens capables de servir le projet qu'il avait entrevu dans l'âme de Jusef. Muhamad, qui ne se méfiait nullement des Almoravides, et dont tous les vœux ne tendaient qu'à la ruine d'Alphonse, blâmait le plan de campagne du général maure, et sans en pénétrer les motifs, il lui remontrait qu'avant d'attaquer les chrétiens dans le nord, il fallait les expulser du midi. Aussi, séparant son armée de celle de Jusef, il entra dans les terres de Tolède, où il fit assez de dégâts et recouvra les forteresses d'Uclès, Huète, Cuénca, Consuëgra, et plusieurs autres postes non moins importans. Il descendit ensuite vers le royaume de Murcie ; mais aux environs de Lorca il fut arrêté par une armée chrétienne. C'étaient les troupes du Cid ; elles battirent le roi de Séville, qui fut contraint de chercher un asile dans Lorca, dont le wali Muhamad ben Lebûn lui fournit tous les secours nécessaires.

Après la défaite d'Aben Abed, les chrétiens,

poursuivant leur marche, arrivèrent devant la forteresse d'Alid, à dix lieues environ au midi de Lorca. Sa position isolée, au sommet d'un rocher escarpé, semblait devoir la rendre inexpugnable; les chrétiens s'en emparèrent, et Alphonse, qui en fut informé, se hâta d'y envoyer une garnison nombreuse, toute composée de soldats d'élite; et quand par les travaux qu'on y ajouta on en eut rendu l'abord inaccessible, la garnison, par de fréquentes sorties, des incursions rapides dans toute la contrée environnante, porta impunément au loin la désolation et la terreur. L'occupation d'Alid fit plus de mal aux Musulmans, que la perte de plusieurs batailles.

An de J. C.
1087.
De l'hégire,
480.

Le roi de Sarragosse, Abu Giafar Almostain Bilah, s'était flatté que la victoire de Zalaca lui procurerait quelque repos; mais il avait pour voisin un prince audacieux et entreprenant, en qui les pertes passées n'avaient fait qu'ajouter le ressentiment à l'ambition et au désir des conquêtes. Le fils de Ramire assiégeait la ville de Huesca. Abu Giafar rassemblant toutes ses forces entreprit de faire lever le siège. Sanche plein de confiance en la valeur de ses troupes, ou en sa propre fortune, leur fit une courte harangue et leur promit la victoire. Le combat se soutint durant une partie du jour, avec un

avantage égal ; il arriva même que vers le milieu du soir, les deux partis, las de combattre, suspendirent réciproquement leurs coups, comme s'ils eussent voulu reprendre haleine. Au bout d'une heure, Sanche, animant les siens, rompit le premier cette espèce de trêve ; et il attaqua les Arabes avec tant d'impétuosité, que, ne pouvant soutenir ce dernier choc, ils commencèrent à fuir de toutes parts. Aben Hud et les siens se jetèrent dans Huesca. La place fut de nouveau investie, des machines de guerre battirent les murs, et une profonde blessure que recut le courageux Sanche (1) ne put ralentir l'ardeur des assiégeans. Aben Hud, réduit à l'extrémité, fit par-

(1) Plusieurs historiens arabes disent qu'Aben Radmir, ou Sanche, fut tué d'un coup de flèche au siège de Huesca. C'est une erreur, suivant les historiens espagnols, qui ne font mourir ce prince qu'en 1094, six ou sept ans après. Ce qui augmente l'embarras, c'est que Ferréras et d'autres disent qu'il mourut des suites d'une blessure reçue devant Huesca. On peut répondre que la chose est possible ; car cette ville, ainsi que celle de Fraga et quelques autres de la frontière, fut si souvent prise et reprise à cette époque, que ces deux sièges, si rapprochés, n'auraient rien d'extraordinaire. Il se peut aussi que les auteurs arabes aient avancé la date du siège de Huesca. Ce qui paraît certain, c'est que Sanche ne mourut pas cette année.

tir des messagers qui traversèrent heureusement le camp ennemi; ils étaient adressés aux princes d'Albaracin, de Xativa et de Dénia. Ceux-ci se hâtèrent de marcher à son secours. Les chrétiens à leur tour volèrent au-devant d'eux, et les ayant rencontrés non loin de Huesca, ils leur livrèrent un sanglant combat qui ne finit qu'à la nuit. Les trois princes confédérés, rebutés par ce premier échec, et s'imputant les uns aux autres les pertes ou le mauvais succès de la journée, se séparèrent mécontents et presque ennemis. Aben Hud, livré à ses seules ressources, et craignant pour Sarragosse, abandonna Huesca avant le retour des chrétiens; cette ville fut bientôt après obligée de capituler.

Aben Hud était rentré dans sa capitale; de son côté Muhamad s'était retiré à Cordoue, et de là il était revenu à Séville. Il voyait avec peine la direction que donnaient à la guerre les généraux de Jusef, et le peu d'union qui régnait d'ailleurs entre les souverains andalous. Il aurait voulu pouvoir conduire à son gré les Almora-vides, pour tirer de leur secours les avantages qu'il en avait espérés en les appelant; et, voyant que les chrétiens ne cessaient de harceler ses frontières, que d'autre part ils envahissaient le royaume de Sarragosse, que le Cid principalement était la terreur des Valenciens, il écrivit à

Jusef pour lui faire part des nouveaux malheurs qui menaçaient les états musulmans , et du seul moyen qu'il trouvait de les prévenir ; craignant ensuite que sa lettre ne produisît pas tout l'effet qu'il désirait , il partit lui-même pour l'Afrique. Jusef lui fit en apparence le meilleur accueil ; mais il n'entraît nullement dans ses intentions de confier au roi de Séville la direction des armées almoravides ; il se contenta , tout en lui montrant le plus vif intérêt , de lui faire une réponse évasive ; tout ce que Muhamad retira de son voyage , ce fut la promesse que Jusef ne tarderait pas à revenir en Espagne ; et en effet , An de J. C. 1088.
 peu de jours après son retour à Séville , il apprit De l'hégire, 481.
 que Jusef avait débarqué à Algeziras. Rabie 1.

Jusef envoya aussitôt l'invitation à tous les rois andalous de s'armer sans délai pour la guerre d'Algihed , et il leur indiqua pour rendez-vous général les champs voisins du château d'Alid et de Lorca. Quand il y arriva avec ses propres troupes et celles du roi de Séville , il y trouva Temim ben Balkin , roi de Malaga ; Abdala Almadafar ben Balkin , frère de Temim , roi de Grenade ; Almutasim ben Samida , roi d'Almerie ; Aben Raziz , wali de Murcie (1) ; les

(1) Cet Aben Raziz , ou Abdélaziz ben Raziz , a été nommé plus haut Abdalâ ben Raxid ; de simple alcaïde

walis de Jaën et de Baëza, et le valeureux Muhamad ben Lebûn, wali de Lorca. Le roi d'Almérie, pour mieux faire sa cour à Jusef, était vêtu de drap noir : c'était la couleur des Almoravides. Quant à Aben Raziz, il était censé ne posséder Murcie que pour le compte du roi de Séville, mais au fond il en était le véritable maître ; et Muhamad, jadis si jaloux de ses droits, était forcé de souffrir cette usurpation. Il en était de même de Temin ben Balkim, de Malaga, qui de wali de Muhamad s'était peu à peu érigé en souverain indépendant.

La forteresse d'Alid fut étroitement bloquée ; mais sa position était telle, et les approches en étaient si bien défendues par la nature plus encore que par les ouvrages de l'art, qu'on n'osait se flatter de la prendre de force. Le blocus durait depuis plusieurs mois ; Jusef, mécontent de perdre le temps sans aucun fruit devant des murs inabordables, ouvrit l'avis de porter la guerre au milieu des royaumes chrétiens ; ce fut aussi celui de Muhamad, et celui d'Abdala

dans le pays, il était devenu wali de Murcie par le choix du roi Muhamad. Les Arabes portent ordinairement tant de noms, et ces noms même sont si souvent altérés par leurs historiens, qu'il en résulte plus d'une fois de la confusion et de l'obscurité.

ben Balkin ; mais Abdelaziz ben Raziz ne voulait pas qu'on abandonnât le château d'Alid , avant de l'avoir réduit à se rendre ; et le roi d'Almérie et le wali de Lorca étaient trop intéressés à se délivrer d'un ennemi dont la proximité leur causait tant de mal , pour ne pas adhérer à l'opinion d'Aben Raziz. Chacun défendit son sentiment avec chaleur , on en vint même aux personnalités et aux injures. Aben Abed reprocha son ingratitude à Aben Raziz , qui lui devait tout , et il l'accusa d'intelligences avec Alphonse. Le wali de Murcie , jeune et bouillant , tira son épée pour en frapper le roi de Séville ; Jusef , indigné , ordonna à ses soldats de l'arrêter , et il le constitua prisonnier sous la garde de Muhamad lui-même. Les troupes de Murcie n'apprirent pas sans murmurer la disgrâce de leur wali , et elles abandonnèrent le camp , sans qu'il fût possible de les retenir ; leur mécontentement fut même si grand qu'elles se portèrent sur toutes les avenues qui conduisaient au camp de Jusef , pour intercepter les convois de vivres et de munitions , de sorte que la disette ne tarda pas à se faire sentir aux alliés.

Alphonse était trop habile pour ne pas mettre à profit ces divisions de ses ennemis ; et , suivi d'un corps nombreux de cavalerie , il prit la route de Murcie. Jusef ne jugea pas à propos de l'at-

tendre ; il se replia avec une partie de l'armée sur Almería , l'autre se cantonna sous les remparts de Lorca ; lui-même crut devoir retourner en Afrique pour hâter les nouvelles levées qu'il avait ordonnées ; après son départ , tous les princes confédérés regagnèrent leurs états. Alphonse, considérant alors que la conservation de cette forteresse présentait de grands inconvéniens , puisqu'il fallait y entretenir une très-forte garnison , ce qui n'était point facile à cause de sa situation au milieu du pays ennemi , prit le parti de la démolir de fond en comble , ce qu'il exécuta sur-le-champ ; il reprit ensuite le chemin de Tolède , avec son armée et les soldats de la garnison qui n'avaient point péri (1) durant le blocus. Muhamad , qui de Lorca observait tous les mouvemens des chrétiens , s'approcha

An de J. C.
1090.
De l'h-gire,
483.

(1) Les Arabes disent qu'au moment où le blocus commença , la garnison était de mille cavaliers et de douze mille fantassins ; et qu'Alphonse n'en retira au plus que cent soldats , tout le reste étant mort de misère et de faim , ou dans les sorties et les combats particuliers qui avaient continuellement lieu entre les cavaliers des deux partis.

Cependant Jusef se disposait à passer pour la troisième fois en Espagne ; mais ce n'était plus pour vendre aux Arabes les dangereux secours qu'il se proposait dans son cœur de leur faire payer par la perte de leur indépendance ; il venait déployer sur l'Andalousie sa puissance dominante, et faire des sujets de ceux qu'il avait commencé par nommer ses alliés. Il avait jusque-là dissimulé ; maintenant il jetait le masque. Il n'avait pu toutefois si bien couvrir ses vues secrètes, que les princes andalous ne les eussent point pénétrées. Le premier qui conçut des soupçons fut le roi de Grenade Abdala ben Balkin ; et la conduite réservée qu'il tint dès ce moment ayant été remarquée par le général des Almoravides, celui-ci écrivit à son maître qu'il était temps d'agir ouvertement ; puisque, ses intentions se trouvant connues, les princes andalous commençaient à préparer contre lui des moyens de défense. L'ambitieux Jusef ne négligea point cet avis, et il fit passer à Algéciras de nombreuses bandes d'Africains, qu'il suivit lui-même de près.

Pour rompre avec ses anciens alliés, il lui fallait un prétexte : il en trouva un très-plausible ; il avait annoncé, dès son arrivée, le dessein d'aller mettre le siège devant Tolède, et il s'était en effet avancé vers cette ville célèbre avec toutes

ses troupes. Aucun des rois andalous ne se joignit à lui ; ils semblaient uniquement occupés à fortifier leurs propres villes. Jusef se réjouit de ce que par cette conduite ils lui donnaient l'occasion de les traiter en ennemis ; et, laissant aussitôt Tolède et son siège , il descendit à marches forcées vers Grenade , où il arriva presque à l'improviste. Abdala ne s'était pas attendu à être si promptement attaqué , et il ne pouvait opposer une bien grande résistance ; il renferma donc au fond de son cœur ses ressentimens et ses craintes , et il sortit de la ville pour aller recevoir (1) le roi de Maroc. Vaine démarche ! soumission inutile ! au bout de deux mois , le malheureux Abdala , chargé de fers , fut envoyé à Agmat avec sa famille. Jusef fit ensuite publier qu'Abdala lui avait fait cession de tous ses états pour quelques domaines qu'il aurait en échange dans l'intérieur de l'Afrique ; et les rois de Séville et de Badajoz , soit qu'ils le crussent ainsi , soit qu'ils feignissent de le croire , de peur d'attirer ses armes sur eux-mêmes , lui envoyèrent des ambassadeurs pour le complimenter : cette lâche condescendance ne servit qu'à les humilier. Jusef , sous divers

(1) Suivant d'autres historiens , Abdalà refusa d'ouvrir ses portes à Jusef , et ce ne fut que par capitulation que ce dernier entra dans Grenade.

prétextes, refusa de voir ces ambassadeurs et de leur parler, ce qui les força de s'en retourner, pleins de confusion et de dépit. Le roi d'Almérie, Aben Samida, fit plus encore : il envoya à Jusef son propre fils Obeidalà, et Jusef, regardant le prince comme un otage, le fit garder dans Grenade. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ayant enfin réussi à tromper la surveillance de ses geôliers, il parvint à regagner Almérie. Témim ben Balkin eut le même sort que son frère; avec tout aussi peu de retenue, Jusef s'empara de Malaga comme il avait fait de Grenade; et, lorsque peu de temps après il retourna à Maroc, il emmena Témim avec lui. Il laissa le gouvernement de Grenade et le commandement des troupes à son ministre zélé, Syr ben Békir.

Ce fut alors que Muhamad connut toute l'étendue de la faute qu'il avait commise, en appelant les Maures en Espagne; mais ses regrets tardifs étaient superflus; et, ne doutant pas que Jusef ne voulût le dépouiller à son tour de même que les deux fils de Balkin, il fit réparer les fortifications de toutes ses places, et principalement celles de Séville. « Seigneur, lui dit alors le prince » Al Raxid, j'avais vu de loin venir cet orage, et » je te l'avais annoncé; malheureusement tu ne » voulus entendre ni la voix de ton fils ni celle de » quelques hommes prudents qui, ainsi que moi,

» te montraient le danger. Le sort te destinait à
» conduire toi-même par la main dans l'Anda-
» lousie ce perfide étranger qui doit nous chas-
» ser et de nos palais et de notre beau pays. » —
« Tu as raison , répondit Muhamad confondu ;
» mais quelle puissance humaine pourrait empê-
» cher les décrets éternels de s'accomplir ? » — « Un
» moyen peut-être nous reste encore , répliqua
» le prince , pour détourner les maux qui nous
» menacent : l'alliance d'Alphonse. » — « Ne me
» parle point d'Alphonse , ô mon fils ! reprit Mu-
» hamad ; Alphonse n'était-il point l'allié du roi
» de Tolède (1) ? »

Jusef apprit à Ceuta les divers préparatifs qui se faisaient dans l'Andalousie. Il venait de faire passer des renforts considérables à Syr ben Békir ; il en envoya d'autres encore , et en si grand nombre qu'il put avoir quatre armées en Espagne ; il voulait agir à la fois sur divers points. La première , sous les ordres de Syr , devait occuper le royaume de Séville , et s'emparer successivement de l'Algarbe ; la seconde , commandée par Casûr de Lamtuna , devait faire la conquête

(1) Muhamad oubliait qu'Alphonse , quelque tort qu'offrit d'ailleurs sa conduite envers le fils d'Aben Dyl-nûn , n'avait agi qu'en vertu d'un traité secret fait avec lui-même , et par les instigations d'Aben Omar.

à Cordoue, que défendait Abu Naser, l'un des enfans du roi de Séville; la troisième, conduite par Abu Zacaria, était destinée contre le royaume d'Almérie; la quatrième enfin était chargée de soumettre le wali de Ronda, aussi fils de Muhamad; cette dernière avait pour général Abdala ben Giag. Pendant que ces divers corps d'armée se dirigeaient vers les contrées qu'on leur donnait à conquérir, Jusef demeurait à Ceuta, tant pour faire encore des préparatifs que pour être plus voisin du théâtre de la guerre. Ce fut pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, à cette occasion, qu'il l'enrichit de plusieurs monumens publics, entre autres d'une vaste et superbe mosquée dont les minarets étaient si élevés, que non-seulement ils dominaient sur toute la ville, mais que de leur sommet la vue s'étendait au loin sur la mer.

Syr ben Békir ne tarda pas à remplir les vœux de Jusef, et il entra incontinent sur les terres du roi de Séville. Il pensait d'abord que Muhamad chercherait à lui inspirer une fausse sécurité par les démonstrations d'une amitié apparente; mais, comme il ne vit arriver de sa part ni lettres ni messages, ce qui semblait annoncer l'intention de rompre ouvertement, et rendait tous ménagemens inutiles et toute feinte superflue, il écrivit à Muhamad une lettre où,

d'un ton superbe , il lui ordonnait de livrer ; l'instant ses places fortes , et de venir prêter en ses mains serment d'obéissance à Jusef ben Taxfin. Muhamad s'attendait à cette insolente injonction ; il n'en parut point étonné , et , sans daigner y répondre , il se prépara à une aussi vigoureuse défense que pouvait le permettre le découragement qu'il sentait en lui-même. Il était malheureusement très-crédule en matière de prédictions et d'horoscopes , et rempli de confiance en la prétendue science de ses astrologues. Il ne se rappelait pas sans effroi qu'au moment de sa naissance ils avaient annoncé que sa dynastie finirait avec lui. Quelques chagrins domestiques augmentaient encore l'abattement que produisaient ces tristes souvenirs ; son sommeil en était agité , et , jusque dans ses rêves , il voyait l'anéantissement de son pouvoir et la chute de son trône.

Une nuit il avait cru entendre un de ses enfans lui prédire sa ruine en vers énergiques , ce qui l'avait fort attristé ; et ce qui dut paraître assez surprenant , ce fut de l'entendre à son réveil redire ces vers.

« Il fut un temps où la fortune t'emportait
» avec elle sur un char triomphal ; alors la re-
» nommée faisait voler ton nom aux extrémités du
» monde. Elle se tait maintenant ; elle ne répète

» qu, tes tristes gémissemens. Les jours et les
» nuits passent ; les délices de la terre passent
» comme les jours et les nuits : ta grandeur s'est
» évanouie comme un songe. »

Ainsi Muhamad désespérait de la fortune. Il ne voulut pas toutefois justifier son inconstance par une conduite pusillanime ou indigne d'un guerrier ; et, cachant dans son sein et ses pressentimens et son trouble, il marcha au combat comme il y allait aux temps de sa gloire. Malgré la supériorité infinie que les Almoravides avaient sur lui par leur nombre, il sut pendant long-temps compenser ce désavantage par sa prudence et par ses talens. Syr ben Békir, craignant même de ne pouvoir le vaincre, essaya de l'affaiblir en divisant sa défense, et il envoya un de ses lieutenans s'emparer de Jaën. Jusef, informé de ce premier succès, ordonna de faire de plus grands efforts, et de ne déposer les armes qu'après l'entier accomplissement de ses dessein, et la totale spoliation du roi de Séville.

Casûr avait été moins heureux à Cordoue. Les assiégés lui avaient tué beaucoup de monde dans une sortie. Le fils de Muhamad, qui était à leur tête, avait fait des prodiges de bravoure, et Casûr aurait levé le siège, si Aben Békir n'eût envoyé à son lieutenant l'ordre de l'aller renforcer. Avec ce secours et des troupes que le

souvenir de leur première victoire excitait à vouloir cueillir de nouveaux lauriers, le siège fut repris et poussé avec tant de vigueur, que les Cordouans épouvantés forcèrent leur wali à capituler. Casûr avait promis de respecter la vie

An de J. C. des habitans et leurs propriétés; mais à peine
 1091.
 De l'hégire, fut-il entré dans la ville, qu'il fit traîtreusement
 484.
 Safer. égorger le fils de Muhamad, pour le punir de

l'avoir défendue. Peu de temps après il tua de sa main un second fils d'Aben Abed, wali de Ronda; cette ville avait été forcée de se rendre, et, aux termes de la capitulation, le wali dut se remettre au pouvoir du vainqueur. Casûr le condamna à périr et fut son bourreau. Aben Békir, sans abandonner le blocus de Séville, qui durait toujours, s'était emparé de Baëza, d'Ubéda, d'Almodovar, de Ségura et de plusieurs autres villes; au bout de quelques mois, il ne restait au roi que sa capitale et la place de Carmone. Cette dernière même, assiégée par Syr ben Békir en personne, fut emportée d'assaut quarante jours environ après la reddition de Cordoue.

Muhamad, n'ayant plus d'espérance dans le secours des princes musulmans, tourna enfin les yeux vers ce même Alphonse, contre lequel il avait excité l'horrible tempête dont il était le premier accablé; mais il craignit de lui faire

connaître la triste extrémité à laquelle il était réduit. Il n'était pas de la politique du roi de Léon et de Castille de permettre qu'Aben Abed succombât ; il avait bien voulu l'affaiblir pour accroître sa propre puissance ; mais il ne fallait pas qu'à sa place il y eût un prince ambitieux , pouvant disposer d'armées nombreuses , et le menaçant lui-même après avoir terrassé ce premier ennemi. Alphonse devait donc son appui au roi de Séville ; en lui aidant à se défendre contre les Maures , il élevait une barrière entre eux et ses propres états ; mais , ignorant les rapides progrès que ces derniers avaient faits , il se contenta d'envoyer un corps d'environ vingt mille hommes , sous les ordres du comte Gomez , un de ses généraux. Si Muhamad l'avait mieux informé , Alphonse aurait marché avec toutes ses forces ; du moins il l'aurait dû , et il était trop politique pour ne point faire ce qu'il convenait qu'il fit. Le comte Gomez , attaqué dans une position défavorable par l'élite des tribus béréberes et les meilleurs guerriers de l'armée , fut défait après une action très-vive. Le champ de bataille demeura aux Almoravides , tout couvert , il est vrai , de leurs morts ; mais les troupes d'Alphonse n'en furent pas moins dans la nécessité de se retirer vers Tolède , heureuses de n'être point poursuivies.

L'infortuné roi de Séville, privé par cette retraite de sa dernière ressource, se défendit encore tant qu'il put combattre ; mais, lorsque ses soldats épuisés par les fatigues d'un long siège, ou, tout couverts de blessures, n'eurent plus la force de tenir leurs armes ; que les provisions de tout genre manquèrent ; que les habitans, aigris par les souffrances, et tremblant à l'idée d'un assaut et de ses résultats funestes, firent éclater leurs murmures, et demandèrent à grands cris à capituler pour obtenir de meilleures conditions, le roi ne pouvant ni donner aux habitans des espérances qu'il n'avait plus, ni résister au torrent impétueux des événemens qui l'entraînait malgré lui, envoya des hérauts au camp des assiégeans pour offrir de remettre la ville, sous la seule condition d'assurer les propriétés, de protéger les personnes, et de le faire jouir lui et sa famille de la même faveur. Syr ben Békir promit tout au nom de son maître ; mais, digne émule du Bérébère Castûr, il signala son entrée dans Séville en jetant son roi dans les fers ; tous ses enfans, leurs femmes, ses filles, partagèrent sa prison. Ils n'en sortirent que pour entrer dans les vaisseaux qui les devaient transporter en Afrique.

22 Régob.

Jamais peut-être Aben Abed n'eut plus de véritable grandeur qu'au moment où, trahi par

la fortune, il se voyait dépouillé de toutes les grandeurs de la terre. Son trône abattu, le sceptre brisé dans ses mains, le sceau de la captivité effaçant la glorieuse empreinte du diadème, une prison obscure au lieu des palais somptueux : rien ne parut altérer sa constance. Ce qu'il ne pouvait supporter sans laisser voir sa douleur extrême, c'était l'aspect d'Al Raxid, condamné par le malheur de son père à descendre du suprême rang ; de tous ses enfans, qu'un prince sans foi allait peut-être livrer à la misère, à l'esclavage ou à la mort ; de Zaïda Cubra, son épouse bien-aimée, qui, toute fondante en larmes en voyant les indignes fers qui chargeaient ses mains royales, n'échappait que par cette explosion de sa douleur à la violence du désespoir. Tous entouraient Muhamad ; tous, la mort dans le cœur, semblaient s'occuper de lui seul ; mais il lisait sur leur visage les soucis, les regrets amers qui les dévoraient ; et il leur donnait des consolations, il leur offrait les espérances d'un avenir sur lequel il ne comptait pas.

Mais lorsque les vaisseaux commencèrent à s'éloigner de Séville, et que les sommets dorés de ses tours, se confondant avec l'horizon, disparurent pour jamais à leurs regards inquiets, ces infortunés ne purent contenir leurs plaintes. De tous côtés on entendit des gémissemens et

des sanglots; on voyait que ces malheureux laissaient sur le rivage leurs plaisirs, leurs affections, leur âme entière. Muhamad seul ne donnait aucune marque de faiblesse. Debout au milieu de sa famille désolée, « Mes enfans, mes » amis, leur disait-il avec douceur, sachons » supporter notre sort. Nous ne possédons rien ici » bas que pour le perdre, et Dieu ne nous donne » les biens de la terre que pour les reprendre. » La douceur et l'amertume, le plaisir et la douleur, se touchent; mais le cœur généreux est toujours au-dessus des caprices de la fortune. » Les augustes captifs furent conduits de Ceuta, où ils débarquèrent, à la ville d'Agmat, et on les enferma dans une tour où Muhamad vécut encore quatre ans, au sein des privations qui suivent l'indigence.

On dit que sur le chemin d'Agmat un Alarabe lui présenta des vers où il déplorait son infortune, et que le roi lui donna trente-six pièces d'or, les seules qu'il possédait. Il devait s'attendre à ce que le ravisseur de sa couronne pourvoirait du moins à tous ses besoins pour l'avenir : il se trompait; Jusef, oubliant envers son prisonnier les plus simples devoirs que l'humanité impose, le laissa exposé à toutes les atteintes de l'indigence. Ses filles étaient obligées de travailler continuellement, pour se procurer leur subsistance et la sienne. Couvertes d'habil-

lemens grossiers , elles ne portaient pas même de chaussure ; et cependant , dit l'historien Aben Lebuna , malgré ces pauvres vêtemens , et l'air de tristesse répandu sur leurs traits délicats , on trouvait quelque chose en elles qui décelait la grandeur de leur origine. Quant à ses fils , deux avaient été immolés en Espagne par le féroce Casûr , quatre furent pris avec lui à Séville. Almoated , l'un d'eux , fut assassiné en Afrique ; les autres ne durent la conservation de leurs jours qu'à la triste obscurité dans laquelle ils vécurent. Aben Abed avait toujours eu le goût de la poésie ; il calma souvent , en s'y livrant , les ennuis de sa rigoureuse captivité , et il composa sur ses propres disgrâces plusieurs romances qui furent soigneusement recueillies.

Après la terrible catastrophe qui renversait le roi de Séville , les autres princes de l'Andalousie devaient s'attendre à devenir à leur tour les victimes de la déloyauté de Jusef. Quand l'ambition ne peut se satisfaire qu'en parcourant les voies ténébreuses du crime , dès qu'elle a fait le premier pas , il n'est plus de bornes qu'elle ne veuille franchir ; rien n'est sacré pour elle , et de forfait en forfait , elle marche à son but. Le roi d'Almérie , Aben Zamida (1) , effrayé du mal-

(1) Les historiens arabes nomment aussi ce prince

heur de son ancien ami, cherchant à prévenir celui dont il était menacé, tenta, mais vainement, de former une puissante ligue contre les Almoravides. Un esprit de vertige s'était emparé de tous les souverains de l'Andalousie, et les grands exemples qu'ils voyaient autour d'eux n'étaient point capables de les porter au seul moyen de salut qui leur restait. La fortune avait marqué cette époque pour leur ruine; ils devaient succomber l'un après l'autre, et l'on eût dit qu'ils ne sentaient ni le désir ni l'utilité de réunir leurs efforts, contre l'usurpateur qui les menaçait tous.

Aben Zamida était fort aimé de ses sujets à cause de sa bonté et de sa justice. Syr ben Békir le savait, et, craignant de le voir défendu par les chrétiens de ses états aussi bien que par ses sujets musulmans, il hésita quelque temps à l'attaquer; imaginant ensuite que, s'il triomphait du roi d'Almérie, il ne trouverait pas de résistance dans les autres princes, il envoya contre lui une forte division commandée par Abu Zacaria; et pour couper en même temps toutes les communications de la ville, il fit avan-

Muhamad ben Mân et Moez-Daula. Cela vient de ce que les Arabes portent toujours une infinité de noms, et qu'on les désigne tantôt par l'un, tantôt par l'autre.

cer ses vaisseaux , afin de la bloquer du côté de la mer. Aben Zamida, ainsi resserré et dénué de tout secours , tomba malade de chagrin , et il eut du moins en perdant la vie la consolation de mourir libre. Il avait gouverné Almería pendant quarante ans. Aussitôt après sa mort , les habitans d'Almería proclamèrent pour leur souverain son fils, Ahmed Obeidalà Moez-Daula. Ce prince , qui avait été déjà le prisonnier de Jusef, lorsqu'après l'usurpation de Grenade Aben Zamida l'avait envoyé complimenter le roi de Maroc, craignit , s'il retombait dans ses mains, d'être sévèrement traité ou même de perdre la vie ; bien convaincu d'ailleurs que la ville ne pouvait pas tenir long-temps encore , il fit appareiller en secret un navire ; ensuite il envoya des messagers au général des Almoravides , comme s'il eût voulu capituler. Ceux qui gardaient l'entrée du port , informés de l'arrivée des députés d'Almería, et croyant la ville près de se rendre, se relâchèrent de leur vigilance ; Ahmed saisit le moment favorable ; il s'enfuit pendant la nuit , et il eut le bonheur de sauver ses trésors et d'emmener sa famille. Il parvint heureusement dans la province d'Afrique , où il eut quelque temps après le gouvernement de Tunis. Almería reçut dès le lendemain les assiégeans dans ses murs. Davud ben Aixa, qui, de tous

les généraux de Jusef , passait pour le plus modéré et le plus humain , s'était rendu au siège d'Almérie ; et sa présence , en rassurant les habitans sur l'avenir et sur l'effet des conventions , ne contribua pas peu à leur résolution de se rendre. Toutes les villes de la contrée suivirent l'exemple de la capitale , et subirent le joug des Almoravides.

An de J. C.
1092.
De l'hégire,
485.

Tout le midi de l'Espagne était soumis ; mais , au nord , à l'orient et à l'occident , les rois de Sarragosse , de Valence et de Badajoz , conservaient encore leurs couronnes. Jusef , qui voulait les détrôner tous , envoya l'ordre à Davud de marcher sur Valence. Davud obéit ; il s'empara d'abord de Xativa , de Dénia et de Ségura , que leurs walis ne purent défendre malgré les secours que le Cid Rodrigue leur avait envoyés ; Valence fut ensuite investie. Yahie , petit-fils de Dylnûn , y régnait encore. Secondé par un corps de chrétiens auxiliaires , il opposa une forte résistance ; mais , blessé mortellement dans une sortie , il expira en rentrant dans la ville. Alca-dir son frère lui succéda , déterminé à s'ensevelir sous les ruines de Valence plutôt que de se rendre. La trahison fit alors pour les Almoravides ce que leurs impuissans efforts n'avaient pu obtenir. Ahmed ben Gehaf , à qui sa charge de çadi donnait beaucoup d'influence , gagné

par les promesses de Davud , ou cédant à sa propre ambition et à l'espérance de voir la perfidie récompensée par les honneurs , introduisit les ennemis dans la ville. Alcadir fut tué en se défendant. Ahmed , élevé par Davud au rang de wali et au gouvernement de Valencé , reçut ainsi le salaire de son crime ; la justice divine lui réservait un autre prix qu'il n'attendait pas.

Le roi de Sarragosse voyait l'orage s'approcher de ses états ; et quoique par leur étendue , le nombre de ses sujets , ses richesses , les vaisseaux qu'il entretenait à Tortose , et surtout par l'amour de son peuple , qui jouissant sous ses lois d'un gouvernement doux et humain était disposé à tous les sacrifices , il eût des moyens de résistance qui avaient manqué aux souverains andalous , il crut néanmoins prudent de conjurer la tempête avant de la laisser éclater. Il envoya à Jusef des ambassadeurs , chargés de riches présens et d'une lettre par laquelle il lui demandait son amitié , et un traité d'alliance contre les chrétiens. « Mes états , disait-il , sont l'unique barrière qui te sépare des princes chrétiens. Jusqu'ici mes aïeux et moi-même nous avons soutenu , repoussé leurs efforts. Si je puis compter sur ton alliance et tes secours , je les craindrai bien moins encore. » Jusef , qui au fond n'était pas fâché de faire retomber sur un

autre le poids principal de la guerre contre les chrétiens, et qui peut-être sentit qu'il ne pourrait le dépouiller aussi aisément qu'il avait fait les autres, accueillit avec joie une proposition, dans laquelle au surplus il voyait la reconnaissance formelle de son droit de souveraineté sur l'Espagne; il renvoya les ambassadeurs d'Abu Giafar avec l'assurance positive de son amitié pour leur prince, et le traité d'alliance fut conclu. Il ne tarda même pas à recevoir son exécution. Sanche, roi d'Aragon, avait mis sur pied une puissante armée, et il s'était emparé de Fraga et de Barbastro; de là, parcourant le pays voisin, il exerçait de toutes parts les plus grands ravages; quarante mille individus de l'un et de l'autre sexe périrent, dit-on, par les mains de ses soldats; un nombre infini d'habitans furent emmenés captifs. Les Almoravides se hâtèrent de marcher au secours d'Abu Giafar. Après divers combats meurtriers, ce prince reprit les villes conquises; il pénétra même dans l'Aragon, y fit beaucoup de butin, et revint dans sa capitale avec cinq mille esclaves chrétiennes, dont une partie alla peupler les harems de l'Afrique. Abu Giafar envoya aussi à Jusef une part des dépouilles ennemies (1).

An de J. C.
1093.
De l'hégire,
486.

(1) Il y a toute apparence que ce fut dans le cours de

Tandis qu'Abu Giafar triomphait des Aragonais, Syr ben Békir envahissait le royaume d'Algarbe et de Badajoz. Il régnait alors parmi les peuples de l'Andalousie une opinion générale, que le temps était enfin arrivé de la chute des souverains andalous, et de l'élévation d'un prince africain. Cette opinion, qui n'avait pas d'autre fondement que leur superstitieuse confiance en leurs astrologues, expliquant à leur gré d'obscures prédictions par les événemens présens, produisait sur les esprits les plus funestes effets. Persuadés que toute défense était superflue, et que la résistance les conduirait à la ruine et à la mort, livrés à la plus triste insouciance pour des révolutions qui leur paraissaient inévitables, les peuples n'avaient ni la volonté ni le courage de s'armer pour leur prince et pour leur patrie. C'est là ce qui peut expliquer la rapidité des conquêtes des Almoravides. Toutes les villes avaient ouvert leurs portes à Syr ben Békir. Enflé de ces faciles succès, il s'avança vers Badajoz. L'armée du roi Omar l'attendait dans les environs; elle fut vaincue, et les deux fils du roi, grièvement blessés, furent faits prisonniers. Les habitans de Badajoz, épouvantés, se portèrent

cette campagne que le roi d'Aragon reçut devant Huesca la blessure dont il mourut.

en foule au palais d'Omar, et, ne conservant de courage que pour la désobéissance et pour la révolte, ils forcèrent ce prince à offrir de remettre la ville, avant même que le siège n'en fût commencé. Aben Békir ne voulut pas, en élevant des difficultés sur les conditions de la remise, laisser aux habitans la faculté de se reconnaître et de revenir sur leurs pas; il savait que, maître de la ville, il le serait aussi de tenir ses promesses ou de les violer. Le roi avait demandé qu'il lui fût permis de quitter Badajoz avec sa famille et ses esclaves, pour aller cacher sa disgrâce dans quelque retraite éloignée, et il l'avait obtenu; mais à peine fut-il parvenu à une ou deux lieues de distance, qu'il fut atteint par un détachement de cavalerie de Lamtuna, que le perfide Almoravide envoyait à sa poursuite; et

il fut lâchement assassiné avec Alfadal et Alabas, ses deux fils; un autre de ses enfans, wali de Santarem, fut jeté dans une étroite prison. Aben Békir, n'osant braver l'opinion qui vouait à l'horreur publique l'auteur de cet attentat infâme, publia qu'il n'avait fait qu'exécuter des ordres supérieurs, provoqués par l'intérêt de l'état.

Ainsi finirent les rois de l'Andalousie, après soixante ans environ d'une existence orageuse. La révolte et la guerre civile les avaient placés

Ando J. C.
1094.
De l'hégire,
487.
7 Safer.

sur le trône ; l'usurpation étrangère , aidée par leurs discordes , les en précipita. Oubliant pour leur avantage personnel le bien général de l'Espagne , détruisant au lieu de construire , renversant au lieu d'élever , divisant au lieu d'unir , ajoutant pour s'agrandir des débris à d'autres débris , ils avaient tout sacrifié au présent ; mais le terrible avenir , qui voit tôt ou tard tomber les empires , s'avancant vers eux à grands pas , les avait tout à coup saisis , comme un jour sans aurore.

Depuis deux ans , le cadi de Valence Ahmed ben Gehâf jouissait des fruits de sa déloyauté , et l'on peut croire qu'il n'était pas heureux. Haï , méprisé par les Valenciens , exécré par les anciens amis du malheureux Alcadir , il voyait partout l'opinion s'élever contre lui ; et si sa propre conscience lui épargnait les reproches , il les lisait dans les yeux de tous ceux qui l'approchaient. Les walis d'Albarracin , de Dénia , de Xativa , de Murcie , et quelques autres encore , parens ou alliés d'Alcadir , aspiraient en secret à secouer le joug des Almoravides , et à venger sur Ahmed la mort de ce prince. Depuis longtemps le Cid , exilé de Tolède par l'ingratitude d'Alphonse , mais toujours fidèle à l'honneur et à la patrie , avait tourné contre les Arabes son ressentiment et ses armes ; et , suivi d'un grand

nombre de chevaliers, avides comme lui de combats et de gloire, il s'était emparé d'une partie du royaume de Valence, et il s'y était établi, en attendant que le besoin de sa valeur et de son expérience forçât Alphonse à le rappeler. Les walis mécontents recherchèrent son alliance. Rodrigue, qui connaissait la disposition des esprits dans Valence, et qui nourrissait dans son cœur le projet de conquérir cette ville importante, se prêta avec empressement aux avances de ces walis; et, autant pour cacher ses propres vues que pour mieux exciter les walis à le seconder, il parla devant eux de la trahison d'Ahmed, de la mort d'Alcadir son ami et son allié, de l'odieuse domination des Africains; et leur inspirant les mêmes désirs de vengeance qu'il semblait leur montrer, il se mit à leur tête, unit ses drapeaux aux étendards musulmans, et marcha sur Valence, profitant du moment où les Almoravides avaient concentré dans l'Algarbe leurs principales forces. Le Cid se distingua par des exploits extraordinaires, et il inspira aux assiégés tant de terreur, que les secrets ennemis d'Ahmed n'eurent point de peine à les déterminer à accepter la capitulation qui leur fut offerte. Le Cid pourvut en administrateur et en guerrier au gouvernement et à la sûreté de sa conquête; et, tout en donnant le

titre de wali au seigneur d'Albarracin, Abu Méruan, et celui de wasir au seigneur de Murviédro, Abu Izâ ben Lebûn, il s'en assura la propriété en y plaçant sous le nom d'auxiliaires un corps nombreux de chrétiens aguerris, qui demeurèrent seuls chargés de la garde (1) et de la défense de la ville.

(1) Les auteurs arabes racontent que le Cid accorda au wali Ahmed une capitulation qui lui garantissait la vie et la conservation de ses biens; que même il lui permit de continuer d'exercer l'emploi de chef des cadis; mais qu'au bout d'un an il le fit emprisonner lui et sa famille. Cette mesure de rigueur, ajoutent-ils, avait pour objet de forcer le cadi à révéler en quel lieu se trouvaient les trésors d'Alcadir. Après avoir inutilement employé les prières et les menaces, le Cid, ne pouvant rien obtenir de l'obstiné cadi, fit allumer un immense bûcher au milieu de la grande place de Valence; et il ordonna qu'on amenât Ahmed et les siens, et qu'on les précipitât au milieu des flammes; mais tous les assistans, musulmans et chrétiens, ayant vivement intercédé en leur faveur, le Cid consentit à épargner la famille. Le cadi fut placé dans une large fosse où il fut enterré jusqu'au milieu du corps; puis on alluma du bois tout autour, et le cadi périt ainsi dans les tourmens, le 1^{er} jeudi de la première lune de Giumada de l'an 488, un an après la prise de Valence.

On pense bien que ce récit ne se trouve dans aucun historien espagnol, et il faut convenir qu'il est bien diffi-

La perte de Valence n'empêcha point les Almoravides de consolider leur pouvoir en Espagne. Alphonse, qui n'avait pu empêcher la ruine du roi de Séville, ne songea qu'à se fortifier lui-même dans ses états de Tolède. De tous les rois arabes, successeurs des Beni-Omeya, il ne restait que les Beni-Hud de Sarra-gosse, et ceux-ci avaient reconnu l'autorité de Jusef ben Taxfin. Le roi de Maroc n'avait donc plus d'ennemis à combattre dans la péninsule, hors les chrétiens ; et plusieurs années se pas-

cile d'y ajouter foi, quels que soient les détails où sont entrés les Arabes qui le font. Cet acte horrible de barbarie est incompatible avec le caractère connu du Cid. Dans un temps où pour les moindres causes les sujets se révoltaient contre le prince, le Cid, valeureux, estimé et puissant, mais banni et persécuté par Alphonse, ne se vengea de lui qu'en ajoutant des services rendus sans espoir de salaire, à des services restés sans récompense ; aussi passa-t-il pour le plus magnanime des chevaliers de son temps. Comment concilier avec cette grandeur d'âme la cruauté qui aurait ordonné le supplice atroce d'Ahmed ? Il est vraisemblable que ce cadi, abusant de la liberté qu'il avait conservée et de la clémence de son vainqueur, essaya de se révolter, et qu'ayant été découvert, il fut condamné à périr. En haine du nom chrétien, les Arabes auront ajouté à ce fait des circonstances propres à rendre le Cid odieux.

sèrent sans qu'aucune entreprise importante troublât la paix générale. Pierre I^{er}, fils aîné de Sanche, avait succédé à la couronne de Navarre et d'Aragon, et dans les premiers temps il avait continué la guerre contre Abu Giafar son voisin; mais, soit qu'il craignît d'attirer les Almoravides au secours de leur allié, soit qu'il prévît, de la part de ses frères mécontents, des troubles intérieurs, il fit avec le roi de Saragosse une trêve qui ne fut rompue qu'après sa mort. D'un autre côté le roi de Castille et de Léon, qui n'avait que des filles, s'occupait de les établir. Lorsqu'après la désastreuse bataille de Zalaca, tremblant pour son royaume, il voulut opposer aux Almoravides une digue qu'ils ne pussent rompre, il n'avait pas armé seulement ses propres sujets, mais il avait encore demandé des secours à Philippe I^{er}, roi de France, proche parent de sa femme, Constance de Bourgogne. Philippe lui avait envoyé des soldats; et plusieurs princes français, voyant en Espagne des occasions de gloire, et des lauriers à cueillir, avaient volé à son secours avec leurs chevaliers. C'étaient Raymond, comte de Bourgogne, Henri, comte de Besançon, et Raymond, comte de Toulouse.

Ces princes rendirent à Alphonse tant de services, qu'il crut ne pouvoir les récompenser

dignement qu'en les rendant époux de ses filles. Dès l'an 1090, il avait donné l'aînée au comte de Bourgogne. Cette princesse, qui s'appelait Urrique, et qui joua par la suite un grand rôle durant les longs troubles qui désolèrent l'Espagne quelques années plus tard, reçut en dot les états de Castille, et elle eut de son mariage l'infant don Alphonse, que l'Espagne chrétienne devait compter un jour parmi ses plus grands princes. La princesse Elvire épousa le comte de Toulouse, qui, de ses états où il l'avait d'abord amenée, la conduisit à la Terre-Sainte, où l'entraîna peu de temps après l'esprit des croisades. Il restait à Alphonse une troisième fille, Thérèse, qu'il avait eue de Chimène de Guzman, sa maîtresse, issue d'une des meilleures maisons de l'Espagne. Il l'offrit à Henri de Besançon avec la propriété de tous les pays situés au-delà du Duero, depuis la ville de Porto, jusqu'au royaume arabe de Badajoz. Henri

An de J. C.

1095.

De l'hégire,

488.

accepta la main de Thérèse avec reconnaissance, et il reçut en même temps le titre de comte de Portugal, titre que son successeur échangea dans la suite contre la couronne royale.

De la part des Almoravides, il y eut une expédition maritime aux îles Baléares, que possédaient depuis un demi-siècle les descendants de l'Alaméri Mugéhid. Les habitans, qui n'igno-

raient pas que l'Espagne entière s'était soumise, ne voulurent pas s'exposer aux hasards de la guerre, et ils se placèrent sans combattre sous l'obéissance du roi de Maroc. Les seuls walis de Dénia, de Murviédro et d'Albarracin, protégés par le Cid, toujours possesseur de Valence, conservaient leur indépendance au milieu de l'asservissement général; ils la perdirent lorsque cet appui leur manqua. Rodrigue mourut, et aussi-
tôt les Almoravides, que la crainte de sa vail-
lance avait jusque-là retenus, formèrent le des-
sein de reprendre cette ville. Aben Békir y envoya ses Maures de Lamtuna, ceux de la tribu de Mazmuda, et plusieurs corps de Bérébères et d'Alarabes : en même temps il la fit attaquer du côté de la mer par tous ses vaisseaux; mais Alphonse l'avait prévenu. Prévoyant les événemens qui suivraient la mort du Cid, il avait renforcé la garnison, et pourvu abondamment la place de tout ce qui était nécessaire pour un long siège. Alphonse essaya même de faire lever celui que les Almoravides avaient commencé, et une armée partit sous les ordres de Henri, son gendre. Henri fut battu, mais Valence ne se rendit pas. La veuve de Rodrigue, la fameuse Chimène, donnant aux assiégés son propre courage, rendit inutiles tous les efforts des Maures : c'était l'ombre du Cid qui défendait encore les remparts de Valence.

An de J. C.
1099.
De l'hégire,

Les walis de Murviédro et des villes voisines avaient armé en faveur de Chimène. Obeidala, gendre d'Abu Méruan, s'était mis à la tête d'une petite troupe avec laquelle il harcelait les Almoravides. Poussé par l'ambition, il la conduisit un jour à Albarracin, sous prétexte de visiter son beau-père; introduit devant lui, il le somma d'un ton impérieux de le nommer son successeur, et de lui fournir provisoirement de l'argent et des troupes. Abu Méruan répondit avec aigreur à cette étrange demande. Obeidala, secondé par son fils qui l'avait accompagné, tira son épée contre le wali; celui-ci se défendit avec courage, et appela du secours. L'épouse d'Obeidala accourut, et à la vue des glaives nus et du danger de son père, elle jeta des cris perçans. Les serviteurs d'Abu Méruan, attirés par ces clameurs, fondirent sur Obeidala et sur son fils, qu'ils désarmèrent. Abu Méruan fit couper à son gendre les mains qui avaient attenté à sa vie, et il le fit ensuite mourir; le fils d'Obeidala, pareillement mutilé, fut enfermé dans une prison. Abu Méruan était très-aimé de ses sujets, dont il était l'ami et le père plutôt que le souverain; on ajoute qu'il remplissait, dans la plus grande étendue, tous les devoirs de l'hospitalité envers les étrangers. Depuis la mort de Rodrigue, il s'était étroitement uni avec Abu Giafar; et à

An de J. C.
1100.
De l'hégire,
493.

l'ombre de cette alliance, il vivait respecté des Almoravides eux-mêmes.

Un malheur d'un genre nouveau vint alors menacer Alphonse. On ne parlait en Europe que de la conquête des lieux saints ; la superstition, le faux zèle, armèrent beaucoup de chrétiens ; l'amour de la nouveauté, l'espoir des richesses, déguisés sous d'honorables noms, en entraînèrent un plus grand nombre. L'Europe entière semblait vouloir se répandre sur l'Arabie et la Palestine, pour refouler les peuples vers l'Orient. En Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie, la contagion avait gagné toutes les classes, et la chaîne des Pyrénées n'en défendait pas les Espagnols. Vainement les dangers de leur propre patrie réclamaient le secours de leurs bras ; vainement les Maures et les Arabes, dans une menaçante attitude, veillaient à leurs portes pour saisir le moment de les dépouiller ou de les asservir ; vainement leur prince alarmé tâchait d'opposer la voix de l'Espagne en péril à celle du fanatisme ; les Espagnols, avides des biens de la terre, non moins avides des indulgences promises, heureux secours accordé par l'Eglise à ceux qui manquaient de vertus pour conquérir les biens éternels, se disposaient à l'envi à partir pour l'Asie, abandonnant ainsi leurs foyers, leurs épouses et leurs enfans aux

entreprises de ces mêmes Musulmans qu'ils voulaient aller combattre en d'autres climats, et qu'ils avaient chez eux. Dans ces fâcheuses circonstances, Alphonse eut recours au pontife de Rome; il pensa que là où le mal prenait sa source il trouverait aussi le remède; et le pape Pascal, cédant heureusement à ses instances, déclara par un bref que le poste des Espagnols était en Espagne, puisque c'était là qu'ils avaient leurs vrais ennemis. Les embarras que donna au roi le soin d'arrêter cette dangereuse manie l'avaient empêché de faire d'utiles efforts pour secourir Valence, dont le siège continuait toujours.

An de J. C.
1102.
De l'hégire,
495.
Regob,

Au bout de trois ans les chrétiens, ne pouvant plus s'y défendre, se déterminèrent à l'abandonner, ce qu'ils exécutèrent avec beaucoup d'ordre, et sans que les Almoravides osassent les inquiéter dans leur retraite. Les petits princes voisins furent de nouveau obligés de se soumettre; et Abu Méruan étant mort au commencement de l'année suivante, son fils Yahie, qui lui succéda, ne conserva ses états d'Albarracin que comme une dépendance du gouvernement almoravide de Valence.

An de J. C.
1103.
De l'hégire,
495.

Le roi de Maroc crut que c'était le moment de visiter ses états d'Europe. Il avait laissé à ses généraux tout l'odieux d'une conquête entreprise contre les règles de la bonne foi, de la

loyauté et du droit des gens ; quand elle fut terminée, et que l'Andalousie soumise n'offrit plus d'ennemis , il voulut lui montrer son maître. Il amenait avec lui ses deux fils , Abu Taër Témim et Abul Hasem Aly , plus jeune que son frère , mais plus abondamment pourvu des qualités d'un prince destiné à l'empire. Après avoir terminé sa tournée, il revint à Cordoue , que , dans son adroite politique , il affectait de distinguer comme la capitale de l'Espagne , moins pour lui rendre son ancienne suprématie , que pour gagner les cœurs des habitans de cette ville populeuse. A peine y fut-il arrivé qu'il convoqua tous les walis de l'Espagne , les scheiks du pays et les principaux Almoravides ; quand ils furent tous réunis , il leur désigna pour son successeur son second fils Aly , comme plus digne du trône ou plus capable de supporter le poids des affaires. L'acte de cette déclaration solennelle fut dressé immédiatement sous ses yeux , après quoi le jeune prince fut introduit au milieu du conseil. Jusef lui fit donner lecture de cet acte et des conditions sous lesquelles il venait d'être élu ; Aly jura de s'y soumettre. Ensuite on fit une invocation à Dieu pour qu'il daignât répandre ses bienfaits sur l'héritier du trône , et le diriger dans sa conduite future ; Jusef fit lui-même à son fils une vive exhortation de remplir ses de-

voirs, Aly répéta son serment, et la cérémonie (1) se termina aux acclamations des walis.

Dans les instructions que Jusef donna à son fils, il lui recommanda fortement de ne confier le gouvernement des villes et des provinces qu'aux Almoravides de Lamtuna; de tenir toujours ses frontières en état; d'employer principalement contre les chrétiens les troupes andalouses, comme connaissant mieux ce genre de guerre et la tactique de ces ennemis; d'entretenir constamment en Espagne dix-sept mille cavaliers almoravides, sans compter les troupes africaines, savoir : quatre mille à Valence, trois mille à Grenade, mille à Cordoue, sept mille à Séville et les autres sur les frontières de Tolède, et de les payer (2) bien exactement; de ne point faire la guerre sans nécessité; de l'éviter avec les montagnards de Darah et les tribus errantes de Mazmuda; de conserver et de main-

(1) L'historien Alcodai dit que le roi de Saragosse y assista représenté par son hagib, et que, dans l'intention de confirmer de plus en plus son alliance avec le prince africain, il lui envoya à cette occasion de magnifiques présents.

(2) Chacun de ces cavaliers avait cinq écus d'or par mois, et en outre l'entretien de sa personne et de son cheval.

tenir l'alliance existante avec les Beni-Hud de Sarragosse, dont les états lui serviraient de rempart contre les incursions des chrétiens; d'honorer les Musulmans d'Espagne, et principalement les habitans de Cordoue; d'user souvent avec eux de pardon et de clémence (1).

La déclaration de Jusef en faveur d'Aly avait été transmise à toutes les villes du royaume, et partout elle avait été reçue sans opposition. Tout semblait promettre la paix à l'Espagne. Pierre I venait en mourant de laisser la couronne d'Aragon à son frère Alphonse; et ce prince, qui, par le grand nombre des combats qu'il livra par la suite aux Maures et aux Arabes, acquit le surnom de batailleur, employa les premières années de son règne à réparer les maux que la guerre avait faits durant les règnes antérieurs. Le roi de Léon, il est vrai, avait repris les armes, et, pour se dédommager de la perte de Valence,

An de J. C.
1104.
De l'hégire,
497.

(1) On dit que ce prince manqua rarement de cette vertu; que jamais il ne prononça contre aucun criminel la peine de mort; que la prison perpétuelle et l'exil furent les plus forts châtimens qu'il imposa. Il ne se montra donc implacable et cruel que pour les malheureux rois de l'Andalousie! S'il obéit en les faisant périr aux conseils de la politique, il faut convenir que la politique des despotes est bien terrible.

il avait attaqué et pris Médina-Cœli ; mais une armée, envoyée sous les ordres de Guttierrez Suarez au secours de la place que les Maures voulaient reprendre, ayant été complètement battue, il dut renoncer à son inutile conquête, et la guerre fut terminée. Jusef, qui, presque centénaire (1), voyait de près le terme inévitable de sa carrière, avait l'intention de retourner à Maroc ; et, désirant léguer la paix à ses peuples, il ne voulut pas que ses généraux poursuivissent les avantages qu'ils venaient d'obtenir. Enfin le moment qu'il avait fixé pour son départ arriva ; il sortit de Cordoue et prit le chemin d'Algéciras.

An de J. C. 1107. En passant à Lucéna (2) il fut retenu quelques jours par un événement assez singulier. Il De l'hégire, 500. y avait dans cette ville beaucoup de Juifs, et l'on Muharran. avait depuis peu découvert un ancien livre d'Aben Mucerra de Cordoue, dans lequel on lisait : qu'au temps du prophète les Juifs avaient promis d'embrasser l'islamisme l'an 500 de l'hégire, si dans l'intervalle leur messie n'était point arrivé. Que cette promesse eût été ou n'eût pas

(1) Jusef était né l'an 400 de l'hégire, il mourut l'an 500 ; mais ces cent années arabiques n'équivalent qu'à environ quatre-vingt-dix-sept années solaires.

(2) Petite ville sur le Xénil, au-dessus d'Ecija.

été faite, comme on venait d'entrer dans l'année marquée, on rappela aux Juifs leur obligation prétendue, et ceux de Lucéna avaient été condamnés à prendre le turban. Ils profitèrent du passage du roi par leur ville pour implorer sa justice, et l'affaire fut aisément arrangée moyennant une grosse somme d'argent qu'ils compèrent. Le roi continua ensuite sa route. Arrivé à Ceuta, il se sentit malade pour la première fois de sa vie ; on le transporta à Maroc, où, après avoir langui quelques jours, durant lesquels ses forces s'épuisèrent peu à peu, il mourut, pour ainsi dire, imperceptiblement pour lui-même comme pour les autres.

Immédiatement après la mort de Jusef, le conseil des wazirs s'assembla. Témim, conduisant par la main son frère Aly, entra dans le lieu des séances, et le présentant aux wazirs, il leur dit : « Voilà le prince des fidèles. » Aly n'était alors âgé que de vingt-trois ans ; il avait le teint blanc, de belles couleurs, les yeux noirs, une taille médiocre mais bien proportionnée ; du courage, de la bravoure, et de grands talens militaires ; ce choix ne pouvait que plaire à la nation. Il ne fit qu'un seul mécontent. Ce fut le wali de Fez, Yahie, fils d'Abu Békin Seïr ; il prétendait à la couronne, comme représentant son père, fils aîné de Jusef, et quelques scheiks de Lamtuna

se déclarèrent pour lui. Cette nouvelle affligea le nouveau roi ; mais , pour ne pas laisser à la révolte le temps de se fortifier , il marcha sur-le-champ contre la ville rebelle. Yahie , qui n'avait pas assez de forces ou de courage pour résister , s'enfuit précipitamment ; quelques historiens prétendent qu'il ne prit ce parti que sur le refus des habitans de s'armer pour sa cause. Quoiqu'il en soit, il se réfugia à Télencen. Mezdéli , qui en était le gouverneur , lui représenta les dangers auxquels il s'était volontairement exposé , en essayant de contrarier le vœu général , et il lui conseilla d'avoir recours à la générosité du roi. Yahie se laissa conduire par Mezdéli. Celui-ci entra dans la tente d'Aly , et il implora sa clémence , tandis qu'Yahie , agité des plus cruelles angoisses , attendait dans les environs le résultat de cette démarche. Mezdéli fit si bien valoir la prompte soumission et le repentir de son ami , qu'Aly lui permit de l'amener en sa présence en l'assurant du pardon. Yahie n'eut point à regretter de s'être confié à la bonté du roi , qui lui rendit sa faveur (1).

(1) Aly donna à son neveu le gouvernement de Morca à la place de celui de Fez. Quelque temps après , Yahie fit le pèlerinage de la Mecque ; à son retour il obtint d'Aly la permission de demeurer à Maroc. Il y passa plu-

Ce premier acte de générosité de la part d'Aly fit bien augurer de son règne ; on compta sur un prince doux et humain , et cette espérance ne fut point trompée. Dès que les troubles de Fez eurent été apaisés , Aly traversa le détroit , et vint à Cordoue pour se faire reconnaître ; il y reçut les députations des villes et des walis ; il retourna ensuite à Maroc pour y faire les préparatifs de la guerre qu'il avait annoncée contre les chrétiens. Il commença par envoyer en Espagne son frère Témim qui était wali d'Almagreb , et qu'il nomma wali de Valence ; il le chargea de réunir les troupes andalouses sur les frontières , et de se tenir prêt à combattre. En même temps il rassembla la cavalerie africaine , et il la conduisit lui-même à Cordoue , d'où il l'envoya à son frère qui , suivant ses ordres , avait déjà envahi la province de Tolède , et menaçait la forteresse d'Uclès.

Alphonse n'avait pas vu sans alarmes tant de troupes accourir d'Afrique ; il s'attendait à être attaqué , et il avait tout disposé pour la défense. Il avait appelé près de lui le comte Raymond de Bourgogne , dont la valeur et la prudence

An de J. C.
1108.
De l'hégire,
501.

sièurs années assez tranquille : mais , ayant été soupçonné de conspiration , il fut envoyé à Algéciras , où il resta jusqu'à sa mort.

l'avaient toujours bien servi. Ce prince s'était mis en chemin ; un mal violent, qui le surprit au moment où il quittait la Galice, ne lui permit pas d'arriver à Tolède, et peu de jours après il descendit au tombeau. Alphonse fut très-sensible à cette mort, qui le privait d'un de ses meilleurs capitaines, et d'un gendre qu'il aimait ; il n'en mit que plus d'ardeur à augmenter la force de ses armées, voulant du moins compenser par le nombre des soldats la perte de Raymond et de son expérience ; et soit pour donner aux troupes une preuve de sa confiance en leur valeur, soit pour exciter cette valeur par l'aspect du danger auquel se trouverait exposé le jeune héritier de son sang et de sa couronne, il ordonna que l'infant Sanche (1),

(1) Alphonse avait eu ce fils postérieurement au mariage de ses filles, et par conséquent de Berthe sa quatrième femme. Sanche n'avait que dix ou onze ans ; il était né vers 1097, ou dans l'année suivante. En quel temps aurait donc eu lieu le prétendu mariage d'Alphonse avec Zaïde ? Lors même qu'avec Ferréras il faudrait admettre l'alliance de ce prince avec Muhâmad ben Abed, et fixer l'entrée de Jusef en Espagne en 1097, comme ce serait le mariage qui aurait servi à faciliter cette alliance, il faudrait toujours le placer à une époque antérieure à 1097. Zaïde aurait donc été la femme d'Alphonse au moment de la naissance de Sanche, et du

à peine âgé de dix ans, irait, au milieu des soldats, partager leurs périls et assister à leur triomphe, ou s'humilier avec eux devant l'ennemi victorieux. Don Garcie de Cabra, son gouverneur, eut le commandement ; tous les seigneurs de la Galice et du Léon, tous les comtes castillans, se placèrent dans les rangs avec leurs chevaliers et leurs vassaux. Jamais peut-être on ne dut avec plus de probabilités compter sur la victoire ; les Almoravides eux-mêmes semblèrent craindre l'issue de la bataille. Témim conseillait la retraite ; le château d'Uclès, dont il s'était rendu maître, offrait peu de ressources pour la défense, et l'armée d'Alphonse

vivant de la reine Berthe. Encore une fois, le silence absolu de tous les Arabes sur ce mariage, son invraisemblance, la difficulté de le concilier avec les événemens postérieurs à la paix de Tolède, tout concourt pour le faire rejeter comme un fait apocryphe, ou plutôt comme une fable inventée par les faiseurs de chroniques, qui cherchaient de temps en temps à couvrir par des historiettes l'insupportable aridité de leurs journaux. Il est possible au surplus qu'Alphonse, qui, malgré ses quatre épouses, eut constamment des maîtresses, ait eu dans le nombre de ces dernières quelque jeune Andalouse nommée Zaïde ; que pour rehausser l'objet des affections du roi on ait dit qu'elle était du sang des rois de Séville, et qu'on soit parti de là pour toutes les autres suppositions.

était plus nombreuse que la sienne (1). Abdala Muhamad ben Fatéma, Muhamad ben Aixa, et quelques autres chefs, firent observer que la retraite ressemblerait à la fuite ; que si Alphonse avait plus de soldats, ils pouvaient opposer à cette multitude timide les plus vaillans guerriers de l'Andalousie et de l'Afrique ; ils opinèrent pour que la bataille fût livrée.

Dès le lendemain au point du jour, ils attaquèrent les chrétiens avec une sorte de fureur ; ceux-ci se défendirent avec beaucoup de courage, et la victoire demeura pendant longtemps indécise. A la fin un corps d'Almoravides, composé des plus déterminés, choisissant le plus épais de la mêlée, parvint à s'ouvrir un sanglant passage jusqu'au lieu où combattait le général chrétien. L'infant don Sanche, avec une intrépidité au-dessus de son âge, mais trop faible encore pour se servir d'une épée, animait les siens de la voix ; malheureusement son cheval s'abattit sous lui, et il fut renversé. Les Almoravides s'élancèrent tous à la fois pour le prendre,

(1) Les Arabes disent que Témim n'avait que trois mille cavaliers almoravides, ce qui peut être vrai ; mais ils ne parlent ni des troupes que, suivant eux-mêmes, il avait prises à Grenade, ni de celles de Cordoue et des villes voisines.

son gouverneur fit pour le sauver des efforts incroyables ; il fut tué, et le prince périt avec lui. Les chrétiens épouvantés prirent la fuite, mais la fuite leur servit peu. Les Almoravides en firent un massacre horrible, et vingt mille hommes restèrent sur le champ de bataille. L'élite de la noblesse, et plusieurs seigneurs des plus illustres maisons de l'Espagne, perdirent la vie dans cette journée. Les Musulmans rentrèrent triomphans dans Uclès, et les débris de l'armée chrétienne s'enfoncèrent dans les montagnes pour se dérober à la poursuite des vainqueurs (1). Lorsqu'Alphonse apprit cette triste nouvelle, il se livra au plus violent chagrin ; mais rappelant bientôt toutes les forces de son âme, et immolant ses propres douleurs aux intérêts de son peuple et au soin d'assurer le salut de l'état, il leva de nouvelles troupes, et augmenta les fortifications de Tolède. Les Almoravides n'osèrent point l'attaquer, ils tournèrent leurs pas vers les provinces de l'Orient.

(1) Les Arabes ne marquent pas la date précise de cette bataille ; ils se contentent de dire qu'elle eut lieu l'an 501 de l'hégire. Les Espagnols la fixent au 29 mai 1108. Les premiers prétendent au reste qu'Alphonse tomba malade de désespoir, et qu'il mourut peu de jours après. Il paraît néanmoins certain qu'il ne mourut qu'au mois de juin de l'année suivante.

An de J. C.

1109.

De l'hégire,

302.

Le roi Abu Giafar soutenait, depuis quelque temps, une guerre désavantageuse contre Alphonse I^{er}, roi de Navarre et d'Aragon. Il avait d'abord pénétré dans les états de ce prince et commis d'assez grands dégâts; Alphonse s'était vengé en lui prenant Tauste et plusieurs autres villes; déjà même il menaçait Sarra-
gosse. Mu-
hamad ben Alhâg, wali de Valence, eut l'ordre de Témim d'entrer dans le royaume de Sarra-
gosse, sous prétexte de secourir Abu Giafar. Alphonse se retira à l'approche des Almoravides, et ceux-ci entrèrent dans la ville. Ils avaient, à ce qu'on assure, l'ordre secret d'en prendre possession au nom de leur maître. Abu Giafar pénétra ou soupçonna leur dessein, et craignant les tours et le séjour d'Agmat, il se sauva secrètement avec la plus grande partie des seigneurs de sa cour, et il se retira dans une de ses forteresses de la frontière. Muhamad informa Témim de la fuite du roi, et Témim voyant l'occasion man-
quée ordonna à Muhamad de marcher sur Bar-
celone. Abu Giafar profita de son départ pour rentrer dans sa capitale, dont il augmenta les fortifications, afin de la mettre mieux en état de résister, soit aux attaques d'Alphonse I^{er}, soit aux entreprises des Almoravides.

Aben Alhâg avait eu des succès dans la Cata-
logne, et il s'en retournait chargé de butin, et

suivi d'un grand nombre d'esclaves qu'il avait faits. Les Catalans s'embusquèrent sur les lieux de son passage , et l'ayant surpris au milieu d'un terrain coupé de rochers et couvert de bois, ils l'attaquèrent, mirent tous ses gens en déroute, en tuèrent une grande partie, et le laissèrent lui-même du nombre des morts. Muhamad ben Aixa était avec lui; il ne dut la vie et la liberté qu'à la bonté de son cheval, qui le déroba par la rapidité de sa course à ceux qui le poursuivaient. Le wali de Murcie partit sur-le-champ pour venger cet échec. Raymond Béranger, comte de Barcelone, avait eu le temps de renforcer son armée; il avait même reçu des secours du roi d'Aragon, et quelques troupes françaises. Il marcha au devant du wali de Murcie, et après quelques escarmouches meurtrières, il le contraignit à se retirer.

La mort de Raymond de Bourgogne avait rendu la liberté à la princesse Urraque, ou pour mieux dire, elle lui laissait la faculté d'imposer de nouvelles chaînes à un second époux. Elle était d'une humeur fière et hautaine, d'un caractère dur et opiniâtre, d'une volonté ferme et exigeante; à ces défauts elle joignait un désir de domination, qu'avait fortifié la facilité qu'elle trouvait de le satisfaire, dans la complaisance et la faiblesse du comte de Bourgogne. Les passions

douces, celles qui font le bonheur de la vie, s'éteignent trop souvent par malheur dans la jouissance; l'ambition, plus elle jouit, plus elle devient avide de jouir; c'est une soif dévorante que rien ne peut assouvir. Quelque temps avant la mort de son père, Alphonse de Navarre l'avait demandée en mariage. La mort de l'infant don Sanche ouvrait pour elle le plus brillant avenir; et Alphonse voulait à ses deux couronnes ajouter les deux couronnes qui devaient former le patrimoine d'Urraque. D'un autre côté, aucun prince espagnol n'offrait à l'orgueilleuse princesse d'aussi grands avantages qu'Alphonse; non moins ambitieuse que lui, elle voyait déjà sous sa main l'Espagne entière: le mariage se fit. Le roi de Léon l'avait nommée, avant de mourir, héritière de ses états de Léon et de Castille; il appelait après elle Alphonse-Raymond, son petit-fils. En excluant momentanément ce prince du trône, il voulait accoutumer ses sujets à l'idée d'obéir un jour au fils d'un étranger; une nomination immédiate aurait été peut-être un motif de révolte.

A peine eut-il fermé les yeux que l'époux d'Urraque, quittant l'Aragon, vint recueillir l'héritage de son beau-père. Il s'était flatté de l'administrer en maître; à son tour Urraque avait espéré gouverner son mari. Du choc de ces prétentions opposées devait naître la discorde,

et la discorde éclata dès le premier jour; la reine montra des regrets, elle exhala des plaintes amères; Alphonse irrité l'enferma dans un château. Les Castellans, blessés dans leur orgueil par le traitement qu'on faisait subir à leur souveraine, brisèrent ses chaînes, et la ramenèrent en triomphe dans ses états héréditaires. Dès qu'elle y fut parvenue, et que, comptant sur le dévouement des seigneurs qui pour la sauver avaient exposé leur vie, elle se crut en état de braver le pouvoir d'Alphonse, elle ne garda plus de ménagemens; et ravie pourtant de trouver pour le peuple un prétexte qui pût colorer son inconstance, faisant servir la religion à l'accomplissement de ses desseins, elle feignit de violens scrupules, produits par sa qualité de proche parente de son mari, rejeta sur cette cause les torts qu'Alphonse lui reprochait, et annonça hautement l'intention de faire casser un mariage qui troublait, disait-elle, la paix de sa conscience. Les grands des deux royaumes, qui prévirent les suites funestes de cette rupture, et les avantages que les Almoravides ne manqueraient pas d'en tirer, pour étendre d'une part leurs domaines, tandis que de l'autre, le roi et la reine, livrés aux fureurs de la haine et de la vengeance, feraient couler peut-être le sang espagnol pour soutenir respectivement leur que-

relle ; les grands , les seigneurs , les évêques firent tous leurs efforts pour ramener l'intelligence entre ces deux époux : ils y parvinrent , du moins pour quelque temps , et non sans beaucoup de peine.

An de J. C.
1110.
De l'hégire,
503.

Cependant le roi de Maroc , pour qui la bataille d'Uclès , malgré son extrême importance , n'avait produit que peu d'avantages , ce qu'il attribuait au génie d'Alphonse , n'eut pas plus tôt appris que la mort l'avait délivré de ce dangereux ennemi , et que les discordes nées sur sa tombe menaçaient les états chrétiens de la guerre civile , qu'il résolut de passer en personne en Espagne avec une puissante armée , et de ne rien épargner pour s'en rendre le maître. Il employa plusieurs mois à réunir , à former des troupes , et lorsqu'enfin il se vit à la tête de cent mille chevaux , il partit de Ceuta , et traversa la mer avec cette multitude effrayante de soldats. Ses premiers coups se dirigèrent contre les états de Tolède , qu'il ravagea. Les peuples en fuite ou misérablement égorgés , les forteresses rasées , les villes détruites , les campagnes brûlées : telles furent les suites amères d'une invasion , contre laquelle la désunion des souverains laissa les sujets sans défense. Le siège fut mis devant Tolède ; et , dans une sortie que les habitans tentèrent , ils furent si maltraités qu'ils n'osèrent plus

franchir l'enceinte de leurs murs. Mais ces murs étaient si forts, leur position était si avantageuse, qu'au bout d'un mois Aly, désespérant du succès, s'éloigna de Tolède, content d'en avoir saccagé les environs. Il poursuivit sa marche dévastatrice jusqu'à Madrid et Guadalaxara; de là, revenant sur ses pas, il alla ruiner Talavéra; peu de temps après il s'en retourna en Afrique, où il avait paru quelques symptômes de rébellion parmi les tribus du désert.

Du côté de l'Aragon les chrétiens étaient plus heureux. Alphonse I^{er}, à qui ses chagrins domestiques ne faisaient point perdre de vue le projet qu'il avait toujours eu de dépouiller le roi de Sarragosse, s'était avancé sur Tudéla. Abu Giafar entreprit de secourir la ville; il n'arriva devant l'ennemi que pour perdre la vie: un coup de lance lui traversa la poitrine, et il tomba mort de cheval. Les Arabes consternés prirent la fuite, et livrèrent Tudéla aux Aragonnais. Le cadavre du roi fut transporté à Sarragosse, où on lui rendit les derniers devoirs. Les larmes amères qui se répandirent sur sa tombe semblaient présager aux Musulmans de plus grands malheurs; avec Abu Giafar ils perdaient leur plus ferme appui, leur dernière espérance: la fortune des Arabes s'ensevelissait avec lui. Son fils Abdelmélis, surnommé Amad-Dola, était un

prince courageux ; mais , beaucoup moins politique que son père , il devait éprouver bien plus de difficulté à se soutenir entre des voisins également forts , ambitieux et puissans.

Le rapprochement d'Alphonse et d'Urraque s'était opéré ; mais était-il sincère , et pouvait-il être durable ? C'était de part et d'autre un sacrifice de l'intérêt personnel à l'intérêt de l'état ; et ce dernier motif , tout-puissant pour des cœurs magnanimes , reste souvent sans force dans ceux où l'ambition tient la première place. Les deux époux s'étaient réunis ; mais leurs sentimens , leurs désirs , leurs volontés les divisaient plus que jamais. Alphonse , ne pouvant ou ne voulant plus supporter l'humeur de sa femme , forma le dessein de s'en séparer ; toutefois , en renvoyant l'épouse , il voulait garder ses états , et il avait pris d'avance toutes les précautions nécessaires pour s'en assurer la possession. Le comte Gomez et le comte Pierre de Lara , partisans déclarés de la reine , prétendirent à l'honneur de venger son injure , et ils levèrent des troupes. On mit d'abord en sûreté l'infant Alphonse-Raymond , pour lequel on craignait les entreprises du roi d'Aragon ; ensuite on se prépara à la guerre. Un combat sanglant fut livré sous les murs de Sepulvéda.

An de J. C.
1111.
De l'hégire,
504.

Gomez y fut tué , et ses troupes dispersées ; Lara échappa de la mort par la fuite ; le roi entra vic-

torieux à Léon , et il livra , dit-on , plusieurs villes au pillage. Ce n'était pas le moyen de conquérir l'affection de ses nouveaux sujets , mais il n'en avait pas d'autre pour payer ses soldats. Cependant les Galiciens , gardiens du jeune fils d'Urraque , refusèrent de se soumettre ; ils étaient souvent battus par les Aragonnais , mais leur courage semblait les placer au-dessus des revers , et leur constance était infatigable. On chercha à transiger ; Alphonse-Raymond fut élu roi de Galice , et Alphonse d'Aragon souscrivit à cette mesure. Un nouvel ennemi venait de se lever contre lui : c'était Henri , comte de Portugal , lequel se déclara en faveur de la reine. Avec le puissant secours qu'il lui amena , soutenue par les Galiciens , et plus encore appelée par les vœux des anciens serviteurs de son père , Urraque rentra dans ses états ; et son mari , qui faisait alors le siège d'Astorga , jeté dans une position difficile , ne put en sortir qu'en négociant. Il promit de renoncer à tout projet de conquête , de rendre ce qu'il avait pris , et de retourner en Aragon , ce qu'il n'exécuta qu'à regret , et pour obéir à la loi de la nécessité , avec l'intention de reprendre les armes dès qu'il en trouverait l'occasion. Henri de Besançon mourut quelque temps après.

Syr ben Abi Békir, général des Almoravides,

An de J. C.
1113.
De l'hégire,
507.

l'avait précédé dans la tombe. Il fut enterré à Séville, dont il avait le gouvernement depuis qu'il l'avait conquise. Muhamad ben Fatima devint son successeur; et, malgré ses efforts pour gagner l'affection des Andalous, il n'y put réussir. La domination des Almoravides ne subsistait que par la force des armes; ils ne les auraient pas impunément déposées. Les Andalous, descendants pour la plupart des Arabes jadis vainqueurs des Maures, ne pouvaient souffrir le joug que leur imposaient à leur tour les vaincus. Les scheiks de Lamtuna, alcaïdes des villes ou walis des provinces, étaient à leurs yeux autant de tyrans insupportables. Il faut dire que, par leur fréquentation des Européens, les Arabes avaient perdu cette rudesse, cette humeur sauvage et féroce que les Almoravides apportaient de l'Afrique; au bout de quatre siècles les habitudes grossières, les mœurs du désert, avaient dû nécessairement disparaître; et les Arabes les retrouvaient tout entières dans leurs vainqueurs, mêlées d'une soif de sang qui leur était commune avec les tigres nés parmi eux. Les cadis, les magistrats de cette nation, étaient surtout détestés; livrés à une sordide avarice, ils sacrifiaient à cette passion tous les intérêts. Le pauvre et l'orphelin, le riche et le puissant, étaient dépouillés de la même manière; et ces hommes,

donnés pour instruire et protéger, abjurant toute modération, tout sentiment de pudeur, n'exerçaient le pouvoir que pour opprimer et pour nuire. La perception des impôts avait été livrée aux Juifs, qui n'étaient que les prête-nom de ces Maures avides, et qui portaient dans le recouvrement la plus excessive rigueur; aussi le mécontentement était général, et il semblait n'attendre qu'une occasion pour éclater. Sans les fâcheuses divisions d'Alphonse et d'Urraque, on peut croire que les Almoravides auraient été promptement expulsés de l'Andalousie; mais les chrétiens n'étaient pas plus unis entre eux que les Arabes et les Maures.

Une assemblée des états de Castille s'était tenue à Burgos; on y avait vivement discuté sur la nature du remède qu'il fallait appliquer aux maux de l'état. La raison l'indiquait : c'était la réconciliation franche des époux. Un évêque, gagné peut-être par la reine, s'éleva avec force contre la proposition qu'on en fit; il soutint que le mariage était nul; il provoqua la tenue d'un concile, le mariage y fut cassé, et le pape approuva cette décision. Alphonse aurait pu opposer son armée au décret du concile, et, s'il avait obtenu la victoire, il aurait eu pour lui l'opinion : il préféra tourner ses armes contre Saragosse. La reine profita de ce moment pour re-

prendre les places qu'il avait refusé de restituer ; mais , au moment où sa puissance ne trouvant plus d'obstacles de la part d'Alphonse semblait lui promettre toutes les jouissances de la souveraineté , elle commença d'éprouver que , pour régner avec bonheur , il ne suffit pas d'avoir vaincu l'ennemi du dehors , si l'on ne possède les affections au-dedans. Comme d'une part elle s'abandonnait sans contrainte à son humeur absolue , et que de l'autre elle se livrait sans réserve à l'ascendant de Pierre de Lara , sa conduite excita les murmures du peuple , et son aveugle préférence pour Lara produisit la jalousie des grands. Une conjuration presque générale éleva sur le trône Alphonse-Raymond. Plusieurs combats entre les troupes du fils et les partisans de la mère ensanglantèrent le sol espagnol , et la reine eut la douleur de voir la nation pousser contre elle la haine jusqu'au mépris et à l'insulte. Elle conserva néanmoins les états de Léon ; mais la Galice et la Castille furent perdues.

Pendant que cela se passait entre Urraque et son fils , le roi d'Aragon , demeurant étranger à leurs démêlés , avait fait plusieurs expéditions contre le roi de Saragosse Amad-Dola , et après divers succès péniblement obtenus , il menaçait enfin cette ville importante. Abdala ben Mezdéli partit de Grenade pour la secourir , et Alphonse

se retira; mais, à la place de cet ennemi déclaré, An de J. C. 1116. De l'hégire, 510. Amad - Dola craignit d'en rencontrer un autre dans Abdala, plus dangereux encore, parce qu'il se présentait sous les dehors de l'amitié. Il se souvint de ce qu'avait fait son père dans une occasion semblable; et, trop affaibli par le siège qu'il avait soutenu pour s'exposer à en soutenir un second contre les Almoravides, il se retira à une forteresse de la frontière. Là, très-irrésolu sur le parti qu'il avait à prendre, craignant également l'inimitié d'Alphonse et l'amitié des Almoravides, voyant des deux côtés un danger égal, il hésita pendant quelque temps sur le choix qu'il devait faire; il se détermina pour l'alliance d'Alphonse. Celui-ci ne vit pas sans une vive satisfaction se remettre en ses mains celui dont il désirait les dépouilles; et, rassemblant toutes ses forces, il marcha contre Aben Mezdéli, l'atteignit dans les environs de Sarra-gosse, l'attaqua, le vainquit, et fit de ses troupes un horrible massacre. Mezdéli fut tué, plusieurs scheiks almoravides eurent le même sort; Amad-Dola rentra dans Sarra-gosse, et Alphonse eut Lérída et les forteresses voisines.

La nouvelle de cette défaite, parvenue à Maroc, y excita de grands désirs de vengeance. Aly estimait beaucoup Mezdéli, et d'un autre côté, regardant Amad - Dola comme un traître, il

jura de le punir. Il fit passer des troupes en Espagne ; l'historien Yahie avance même qu'il y vint avec elles ; elles se réunirent à la cavalerie andalouse , et conduites par le frère du roi et les plus habiles généraux de Lamtuna , elles s'avancèrent jusqu'à Lérída. Alphonse évita d'abord de livrer bataille ; les Maures , trompés par ses manœuvres , le crurent vaincu d'avance , et voulurent le forcer à combattre. Le succès ne répondit pas à leur attente ; et quoique , suivant les Arabes , la perte fût égale des deux côtés , et que la victoire demeurât indécise , il faut en juger autrement par les suites qu'eut cette affaire. Témmim , se trouvant extrêmement affaibli , fut obligé de battre en retraite , et il ne ramena que dix mille hommes à Valence ; Alphonse au contraire fit ouvertement connaître ses intentions d'obtenir Sarraçosse.

On craint peu les reproches de celui qu'on opprime , quand on est plus fort que lui , et qu'on peut donner le nom de mesure politique à la violation des traités. Alphonse envoya sommer Amad-Dola de lui remettre sa capitale ; ce dernier , sans lui répondre , chercha à se fortifier , et à fournir la ville des provisions nécessaires. Ces précautions étaient sages , puisqu'Alphonse ne tarda pas à paraître avec son armée , mais elles furent inutiles. Parmi les assiégeans on

remarquait plusieurs seigneurs français avec leurs gens d'armes ; il s'établit entre eux et les Aragonnais une rivalité de zèle et de bravoure qui devint funeste aux assiégés. Alphonse avait , dit-on , fait construire des tours de bois que des bœufs traînaient , et du haut de ces tours on dominait sur les remparts , de sorte que les habitans effrayés , après avoir souffert un long siège , et la disette commençant à se faire sentir , demandèrent à capituler. Le roi d'Aragon leur ac-
An de J. C. 1118.
De l'hégire, 512.
corda des conditions avantageuses , et il permit à ceux qui le voudraient de sortir de la ville en emportant leurs biens. Quelques-uns passèrent à Valence et à Murcie avec leurs familles ; le plus grand nombre se soumit à la domination d'Alphonse , qui transporta dans cette ville le siège de son royaume. Les secours qu'envoyait d'Afrique Ali ben Jusef n'arrivèrent qu'après la reddition de la ville ; ils consistaient en dix mille chevaux ; ces troupes s'en retournèrent de la frontière.

Cependant le jeune Alphonse-Raymond , couronné à Tolède depuis quelques mois , avait repris toutes les places que l'époux de sa mère avait retenues ; il voulut celles où les partisans d'Urraque elle-même avaient maintenu l'autorité de cette princesse. Il assiégea Léon ; et Urraque , forcée à capituler , feignit de se réconcilier

avec lui. Le roi de Castille consentit d'autant plus volontiers à un arrangement, que les Almoravides s'étaient montrés du côté de Tolède, et que son plus pressant intérêt était de repousser d'abord ces ennemis. Le roi de Maroc avait fait de nouveaux efforts; des bandes nombreuses de Bérébères, de Maures et Alarabes, débarquées à Almería et à Algéciras, s'étaient réunies à Cordoue. Aly les divisa en deux corps: avec l'un il entra dans l'Algarbe, et il remonta le cours du Tage; jusqu'à ce que, rencontrant de la résistance, il revînt en arrière avec un immense butin. L'autre corps, destiné contre le roi d'Aragon, obtint d'abord de légers avantages; mais l'armée d'Alphonse l'ayant rencontré dans les environs de Daroca, il fut détruit presque en entier; vingt mille Almoravides furent tués, le reste se

An de J. C.

1120.

De l'hégire,

514.

19 rébie 1.

sauva à Valence; Calatayud et Daroca (1) tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Les avis que le roi de Maroc reçut de l'Afrique vinrent augmenter le chagrin que lui avait causé

(1) Ferréras met cette bataille à la date du 17 juin 1121. Il paraît que Ferréras se trompe; car, dès le commencement de l'an 515 de l'hégire, ou 1121, Aly retourna en Afrique à cause de l'apparition du Méhédi, et que dès ce moment il ne fut plus en état, de bien long-temps du moins, d'envoyer des armées en Espagne.

le désastre de Daroca ; il s'agissait du soulèvement des provinces de Suz , et des tribus de Mazmuda. Au moment où il allait s'embarquer , la révolte des Cordouans le retint quelques jours encore en Espagne. Les Almoravides qui composaient la garnison de la ville se livraient aux plus grands excès. Ils ne se contentaient pas de dévaster les jardins des habitans , et d'attenter à leurs propriétés ; ils s'introduisaient de force dans leurs maisons , s'emparaient de tout ce qui leur pouvait convenir , insultaient leurs femmes et leurs filles. Les Cordouans avaient souvent porté leurs justes plaintes au wali , et aux chefs de cette milice turbulente ; ceux-ci , qui favorisaient secrètement ces désordres , parce qu'ils en profitaient , ne prenaient aucune mesure pour les empêcher. Les habitans , réduits au désespoir , prirent les armes , attaquèrent de toutes parts les Almoravides , les poursuivirent jusque dans les tours où ils s'étaient réfugiés , et en massacrèrent un grand nombre. L'exemple donné par Cordoue pouvait devenir contagieux. Aly le sentit , et réunissant toutes les troupes dont il put disposer aux débris de la garnison échappés du carnage , il se porta rapidement sur Cordoue. Les habitans fermèrent leurs portes , et se préparèrent à la défense. Quelques personnes sages , qui craignaient les résultats de la

guerre civile , ouvrirent l'avis d'envoyer au roi une députation chargée de lui faire connaître la vérité ; et de lui dire : que ce n'était point contre lui que les Cordouans s'étaient révoltés , mais contre des soldats sans frein , qui les traitaient en ennemis ; qu'ils ne voulaient point se soustraire à son obéissance , mais garantir leurs biens , leurs familles et leur propre vie ; que s'il voulait s'engager à punir les malfaiteurs , ils rentreraient sur-le-champ dans le devoir ; que , dans le cas contraire , ils combattraient jusqu'à la mort. Aly était trop irrité pour convenir de ce qu'il y avait de juste au fond dans ces réclamations , et il renvoya les députés sans leur donner de réponse. Le siège fut aussitôt commencé ; mais , comme il se prolongeait beaucoup trop , et que les affaires d'Afrique allaient toujours empirant , Aly consentit à traiter avec les habitans , et il reçut la nouvelle députation qu'ils lui adressèrent. On convint de part et d'autre de poser les armes , moyennant une somme que les habitans offrirent de payer , pour indemniser les Almoraides innocens des torts de la garnison , des pertes qu'au milieu du désordre ils avaient éprouvées par les fureurs de la populace , qui les avait tous confondus dans sa vengeance. Le

An de J. C.

1121.

De l'hégire,

515.

roi fut alors reçu dans Cordoue , où il ne demeura que fort peu de temps ; et la paix y fut

promptement rétablie. Il n'en fut pas de même en Afrique. Le feu qui devait dévorer la puissance des Almoravides venait de s'allumer au fond des déserts voisins de l'Atlas. Inaperçu dans les premiers temps, méprisé ensuite comme peu dangereux, il n'avait pas été étouffé ; et après des progrès rapides son explosion fut terrible.

Cette révolution, qui dans peu d'années changea la face de l'Afrique, et fonda un empire nouveau sur le trône renversé des successeurs de Taxfin, fut l'ouvrage d'un homme né dans une classe obscure, mais ambitieux de science et plus encore de grandeurs, n'aimant la première que pour arriver aux secondes, capable de tout entreprendre, constant dans ses desseins, courageux dans l'exécution. Cet homme s'appelait Muhamad ben Abdala. Son père, surnommé Thumur Asifu, était chargé d'allumer les lampes dans la mosquée, ce qu'indiquait le mot Asifu, qui en langue berbère signifie lumière. Muhamad avait fréquenté pendant plusieurs années les écoles de Cordoue ; de là il s'était rendu en Orient, où il étudia sous divers maîtres, et notamment sous Abu Hamid Algazali de Bagdat, qui avait la réputation d'être un grand philosophe. Il avait composé un livre intitulé : de la Résurrection des sciences et de la loi. Le cadi de Cordoue s'éleva le premier contre les opinions

de l'auteur, et l'académie proscrivit l'ouvrage, comme contenant des propositions contraires à la doctrine du Coran. Le roi Aly confirma la décision de l'académie, et il ordonna de saisir tous les exemplaires qu'on en pourrait trouver, et de les faire périr par le feu. Cet ordre fut exécuté dans toute l'étendue de son empire, en Espagne comme en Afrique. De la condamnation d'un ouvrage naît rarement le bien qu'on espère ; elle produit, relativement à l'opinion, ce que la persécution fait sur les cœurs. Le livre d'Algazali aurait eu probablement peu de lecteurs, et ses maximes auraient fini par se perdre dans l'obscurité et dans l'oubli ; car les opinions dangereuses en matière de religion ou de politique ne se trouvent guère que dans les livres dont la nature abstraite et sérieuse rebute le commun des lecteurs. Par la condamnation, la célébrité commence ou s'étend, la curiosité s'excite, et elle se dévoue à dévorer deux ou trois cents pages d'ennui, pour arriver enfin aux propositions prosrites : propositions que peut-être on n'aurait pas remarquées, même en lisant l'ouvrage, si l'on n'eût été averti qu'il fallait y trouver un sens condamnable. Algazali ignorait le sort de son livre. Un étranger l'était venu visiter ; Algazali, informé qu'il arrivait de Cordoue, lui demanda s'il y avait entendu parler de lui

et de ses écrits. Le ton d'embarras que l'étranger mit dans sa réponse fit qu'Algazali le pressa de s'expliquer. Ce fut alors qu'il apprit de la bouche de cet homme sa condamnation, et le supplice infamant qu'on avait infligé à son livre. Algazali pâlit de douleur à cette nouvelle, et d'une voix tremblante il demanda à Dieu de le venger de ses juges iniques, et du roi qui avait sanctionné leur injustice. Tous ses disciples exprimèrent le même vœu. Muhamad abu Abdalà, qui était parmi eux, dit alors à son maître : Prie aussi Dieu que je sois l'instrument de ta vengeance ! et Algazali ajouta cette prière à la première.

Peu de temps après, Muhamad, plein de ce qu'il avait entendu, partit de Bagdat pour retourner en Afrique. Son imagination exaltée lui montrait sans cesse renversé de ses mains le puissant empire des Almoravides. A peine arrivé, il prêcha les doctrines qu'il rapportait de Bagdat. Mal accueilli dans les premières villes où il s'était arrêté, il prit la fuite et se retira du côté de Trémecen. Ce fut là que, dans un village obscur, il rencontra le jeune Abdelmumèn, qui, séduit par ses promesses, consentit à le suivre. Ils allèrent ensemble à Fez, et de là à Maroc.

Un jour que tout le peuple était assemblé

dans la grande mosquée, ils y entrèrent, et Muhamad alla se placer au premier rang devant tout le monde. Un des ministres de la mosquée lui alla dire que ce lieu était réservé pour l'Imam, et pour le prince des fidèles. Muhamad, sans se déranger, se contenta de lui répondre par un passage du Coran ; *Les temples sont à Dieu, et ils ne sont qu'à Dieu* ; et il continua de réciter tout le chapitre du Coran qui venait à la suite du passage, ce qui causa beaucoup de surprise à tous les assistans. Au bout de quelques instans le roi arriva ; mais, quoique tout le monde se levât par respect lorsqu'il entra, Muhamad demeura immobile, et il ne jeta pas même les yeux sur le prince. Quand la cérémonie fut terminée, il se leva, et s'approchant d'Aly, il lui dit : « Cherche un remède aux maux qui affligent » ton peuple, car Dieu te demandera compte de » ce qu'il souffre. » Le roi ne répondit rien, mais les paroles de Muhamad avaient été recueillies par tous ceux qui avaient pu l'entendre, et c'était ce qu'il voulait. Le roi, croyant que Muhamad n'était qu'un marabout pieux et rigide, lui fit demander s'il avait besoin de quelque chose. Muhamad répondit gravement qu'il ne désirait rien de ce monde, mais que sa mission consistait à prêcher la réforme, et à corriger les abus.

Ces mots rapportés au roi lui firent impression ; il convoqua ses docteurs et ses alfaquis , et leur ordonna d'examiner les principes de Muhamad. Les alfaquis lui dirent que c'était un homme dangereux , dont l'intention était visiblement de semer des troubles parmi le peuple. « Prince, lui » dit l'un d'eux , fais charger aujourd'hui Muhamad de chaînes , si tu ne veux pas que demain » il fasse retentir à tes oreilles les instrumens de » guerre. » Othman ben Omar , hagib du roi , était présent , et il traita de chimériques les craintes que les alfaquis témoignaient. Le roi , tranquilisé par Othman , ne s'occupa plus de Muhamad , qui s'en alla à Fez , où il demeura quatre ans , continuant toujours de prêcher. Il rentra dans Maroc , dès qu'il pensa qu'il n'avait plus rien à craindre du ressentiment des docteurs. Sa présence et ses discours causèrent parmi le peuple une si vive sensation , qu'Aly crut prudent de lui donner l'ordre de sortir de Maroc. Muhamad , toujours suivi de son disciple Abdelmumen , quitta la ville ; mais il s'arrêta à peu de distance , dans un lieu où se trouvaient plusieurs tombeaux , et il y construisit une cabane. La superstition et le fanatisme conduisaient journellement auprès de lui un grand nombre d'habitans de Maroc , de Maures et d'Alarabes. Alors il commença à déclamer avec

force contre l'impiété des Almôravides, ce qui augmenta encore le nombre de ses auditeurs. Le roi se repentit alors de n'avoir point suivi le conseil des alfaquis, et il enjoignit à Othman de faire prendre Muhamad. Celui-ci, averti sous main du danger qui le menaçait, l'évita par la fuite, et il se sauva à Agmat, accompagné de ses nombreux prosélytes; mais, craignant encore là pour ses jours, il se retira à Tinnâl dans la province de Suz. Il reprit aussitôt ses prédications, qui grossirent tellement son parti, qu'en très-peu de temps il eut une armée toute composée d'hommes remplis d'un dévouement sans bornes.

Et comme il ne cessait de leur annoncer l'arrivée du *méhédi* ou docteur de la loi, chargé d'instruire les hommes, de les ramener dans la bonne voie, et de faire régner sur la terre la vertu et la justice, dix d'entre eux, parmi lesquels se trouvait Abdelmumén, se levèrent un jour et lui dirent : « Ce que tu nous annonces sur » le *méhédi* ne peut convenir à nul autre que » toi. Sois donc notre *méhédi*, notre *ymam*. » C'est à toi que nous jurons d'obéir. » Alors ils prononcèrent le serment de lui être fidèles, et de verser même leur sang pour son service. Les Bérébères, imitant ces dix premiers individus, se levèrent à leur tour, et ils jurèrent par acclamation

de lui garder à jamais fidélité et obéissance absolue. Depuis ce moment Muhamad prit le nom de méhédi ; et, se considérant comme le fondateur d'un peuple nouveau, il institua un gouvernement dont il se réserva la direction, et dont l'administration fut confiée à son disciple Abdelmumen et ses neuf compagnons, et à un conseil de soixante-dix Bérébères ou Alarabes. Le but des prédications du méhédi était d'inspirer à ses sectateurs une haine profonde contre les Almoravides, et sous prétexte de religion de les exciter à la guerre. Parmi la foule de ses fanatiques disciples, il choisit dix mille hommes auxquels il donna un étendard blanc, et il prit avec eux le chemin d'Agmat, leur promettant des victoires et des triomphes. Ce fut à cette occasion qu'Aly, qui était en Espagne, revint à Maroc, après avoir pacifié les troubles de Cordoue.

Aly envoya l'ordre au wali de Suz, Abu Békir de Lamtuna, de marcher contre les rebelles ; il se flattait qu'on pourrait les abattre et les disperser d'un seul coup ; mais il était dans l'erreur. Outre ses dix mille cavaliers d'élite, le méhédi était suivi d'une troupe innombrable de Bérébères, des tribus d'Herga, de Timâl, d'Hinteta, de Gidmyua et d'Hescura, qui tous, à leur farouche courage, joignaient l'intolérance

du prosélytisme et du faux zèle. Tels furent jadis les premiers soldats du prophète guerrier ; les Bérébères , pleins du même esprit , poussés par les mêmes ressorts , devaient être vainqueurs comme eux. Abu Békir n'osa pas tenter le sort des batailles , et il écrivit au roi que le danger était beaucoup plus grand qu'on ne l'avait cru. De nouvelles troupes allèrent aussitôt renforcer les premières ; Abu Ishâc Ibrahim , frère du roi , eut le commandement de l'armée. Les deux partis se cherchaient : ils se rencontrèrent ; mais au moment où le signal du combat allait se donner , l'avant-garde d'Ibrahim , saisie d'une terreur panique , ou par tout autre motif , tourna bride ; et sa fuite , que rien ne put arrêter , jeta le désordre et la confusion dans l'armée. Le méhédi mit cet instant à profit ; les Almoravides , vaincus sans combattre , se dispersèrent , abandonnant leurs armes et leur bagage. Aly fut moins affligé , dit-on , par la nouvelle de cette déroute , qu'il ne le fût d'apprendre que la tribu d'Hinteta , renommée pour ses guerriers intrépides , était du nombre des tribus révoltées. Il rassembla , sans perdre de temps , une seconde armée , et celle-ci fut encore vaincue après un combat meurtrier. Pour donner à ses victoires de plus grands résultats , le méhédi appela la politique au secours des armes , et il fit répandre parmi

les Almoravides un grand nombre de proclamations, où il les exhortait à s'unir à lui pour faire triompher la vraie religion du prophète, les menaçant de son courroux et des peines éternelles s'ils persistaient dans leur aveuglement.

Aly, que ses défaites réitérées remplissaient de chagrin et de craintes, rappela son frère Témim, qui avait acquis en Espagne une grande réputation de valeur et d'habileté. Une armée plus nombreuse encore que les autres sortit de Maroc; Témim marchait à sa tête; elle parvint au pied des montagnes que le méhédi occupait avec ses troupes. Témim, qui avait à lutter contre le désavantage de la position, prit les plus sages mesures pour assurer le succès en diminuant, à force d'art, les chances de danger. Son armée, parfaitement disposée, commença à gravir la montagne par plusieurs côtés à la fois; mais sur la fin du jour, et lorsqu'on était près d'atteindre le sommet, sans qu'on pût savoir quelle cause imprévue avait produit cet effet, le désordre se mit parmi les troupes qui marchaient les premières; elles se précipitèrent du haut des rochers; un grand nombre de soldats périrent. Le reste de l'armée partagea les terreurs de l'avant-garde. Les Almohades, c'était le nom qu'on donnait aux partisans du méhédi, sortirent de leurs retranchemens en poussant de grands cris,

An de J. C.
1122.
De l'hégire,
516.

et pour la quatrième fois les Almoravides essuyèrent une déroute complète. Quand les uns et les autres furent arrivés au bas de la montagne, les généraux de Témim tentèrent de rétablir le combat; le scheik de Lamtuna, Yelti, qui conduisait des troupes fraîches, voulut s'opposer aux Almohades; il paya son dévouement de sa vie, et presque tous ses soldats augmentèrent avec lui le nombre des morts.

An de J. C.

1125.
De l'hégire,
517.

Ce n'était pas assez pour le méhédi de gagner des batailles : il voulait avoir un lieu qui pût lui servir de retraite dans un bouleversement de fortune. La situation de Tinmâl convenait parfaitement à ses vues; cette ville s'élevait sur un plateau situé au milieu des montagnes les plus rudes et les plus sauvages de la chaîne de Daren, qui s'étend depuis Trémecen jusqu'à (1) l'Océan. On n'y pouvait arriver que par deux avenues, l'une à l'occident, sur le chemin de Maroc, l'autre à l'orient, sur la route du désert; c'étaient deux étroits défilés de huit à dix lieues de long. Le chemin, taillé dans le flanc de la montagne, avait d'un côté d'affreux précipices, de l'autre des rochers qui montaient perpendiculairement; et il était fréquemment coupé par de profonds ravins qu'on traversait sur des ponts mobiles, qui

(1) C'est le grand Atlas au pays de Dàrah.

se retiraient à volonté en cas de danger. Le méhédi entoura la ville d'épaisses murailles, et augmenta ainsi la force de sa position. Au milieu du plateau sur lequel elle était construite, il y avait un rocher presque inaccessible, et ce rocher dominait sur toutes les montagnes voisines; il y bâtit une forteresse à laquelle on ne pouvait arriver que par un escalier creusé dans le roc. Au pied de la ville, les montagnes, en s'éloignant, formaient une large et fertile vallée, dont il distribua les terres à ses soldats; et, comme les ressources du sol étaient insuffisantes pour nourrir l'immense population qu'il traînait après lui, il envoyait souvent des détachemens de cavalerie piller les campagnes des environs; ces expéditions étaient toujours accompagnées de grandes dévastations, et les habitans conjuraient le roi de mettre un terme par la force à ces brigandages. Aly fit construire à l'entrée du défilé une forteresse qui, en interceptant le passage, empêcha de nouvelles incursions, et procura quelque soulagement à ses peuples.

Le méhédi avait employé près de trois ans aux fortifications de Tinmâl; au bout de ce temps il résolut de porter de nouveau la guerre au cœur de l'empire, d'assiéger et de prendre Maroc. Son armée était de quarante mille hommes : enorgueilli par les succès extraordinaires qu'il avait

obtenus , il croyait cette armée invincible ; elle l'aurait été peut-être s'il avait pu la suivre , et entretenir par sa présence ce fanatisme ardent qui changeait les moins braves en guerriers audacieux ; mais une maladie , dont il sentait depuis quelque temps les atteintes , le retint malgré lui

An de J. C.

1125.

De l'hégire,
519.

à Tinmâl. Les Almohades se mirent en marche sous la conduite du scheik Abu Muhamad el Baxir , qui était membre du conseil des dix ; les troupes d'Agmat , les tribus d'Hesraga , de Chesm et d'autres encore , se joignirent à eux. Aly , de son côté , avait levé une armée formidable ; elle comptait cent mille hommes , cavaliers ou fantassins. Les Almohades furent encore vainqueurs , et ils poursuivirent leurs ennemis jusqu'aux portes de Maroc. La ville fut aussitôt bloquée , et les assiégeans montrèrent par leurs dispositions qu'ils étaient fermement résolus à tout entreprendre pour s'en rendre maîtres. Les assiégés de leur part opposèrent la plus vigoureuse défense ; souvent ils faisaient des sorties où il périssait beaucoup de monde ; mais les Almohades avaient toujours l'avantage , de sorte que le découragement commençait à gagner les troupes.

Dans ces circonstances critiques , un Andalous nommé Abdala ben Humusqui , capitaine d'une compagnie de cent hommes , se trouvant un jour en présence du roi et de plusieurs généraux ,

osa blâmer le système qu'on avait adopté de ne plus tenter de sorties ; mais il prétendit qu'on ne savait pas les conduire , et que si on voulait seulement lui confier trois cents cavaliers andalous et trois cents arbalétriers adroits , il prouverait par le succès la vérité de ce qu'il avait dit. On le traita d'abord de présomptueux ; le roi voulut toutefois l'éprouver, et il lui permit de choisir le nombre d'hommes qu'il demandait. Soit valeur et talent , soit audace et fortune , l'événement justifia ses paroles , et il rentra dans Maroc avec trois cents têtes d'Almohades. Cette victoire , quoique bien peu importante , produisit le plus heureux résultat , parce qu'elle prouva que les Almohades n'étaient pas invincibles ; et le courage des assiégés se releva tout à coup. Aly ne laissa pas refroidir ce mouvement d'enthousiasme , et il ordonna une sortie générale. Cette fois la fortune le suivit ; et après un combat opiniâtre , où Aben Baxir fut tué avec plusieurs autres scheiks principaux , les Almohades furent totalement défaits. C'en était fait de leur armée sans la prudence et la valeur héroïque d'Abdelmumen , qui se montra digne en ce jour des faiseurs que lui destinait plus tard la fortune.

Quand la nouvelle de cet échec parvint à Tinmâl , le méhédi demanda si Abdelmumen vivait encore ; et comme on lui répondit qu'il

vivait, il répliqua du ton prophétique d'un inspiré : « Puisqu'Abdelmumen vit, notre empire » n'est point fini. » Il ne put néanmoins se défendre de ressentir une vive douleur, en voyant arriver les débris d'une armée si nombreuse naguère et si florissante. Ce qui augmentait son chagrin, c'était d'être obligé d'interrompre le cours de ses entreprises, et d'employer un temps précieux à réparer ses pertes ; c'était surtout la difficulté de prévenir les defections dont les tribus d'Hintéta, de Ganfysa et d'Hésama donnèrent l'exemple, defections qui pouvaient causer la ruine de son parti.

Cependant les Almoravides d'Espagne se trouvaient considérablement affaiblis par le départ de Témim, et l'impossibilité où était Aly d'y faire passer des troupes. Alphonse d'Aragon, qui par l'humeur de sa femme avait perdu les états de Castille, mais qui pour se dédommager avait ajouté à son royaume Lérida, Sarragosse, Daroca et Catalayud, ne négligea point l'occasion qui s'offrait encore de s'agrandir aux dépens des Musulmans. Dès l'an 1123 il s'était avancé du côté de Valence, et en parcourant cette riche contrée il s'était chargé de butin. Tous les walis de l'Espagne orientale, réunis contre lui, avaient réussi à former une armée. Comme il se retirait pour prendre des quartiers d'hiver, les walis

résolurent de troubler sa retraite ; ils l'atteignirent dans les environs d'Alcaraz. L'événement trompa leurs espérances. Alphonse avait d'excellentes troupes , parmi lesquelles il y avait beaucoup de volontaires français , et elles remportèrent la victoire. Peu de temps après les Français l'abandonnèrent parce qu'ils se plainquirent de n'avoir point pris part au butin , et ils le mirent dans un grand embarras ; car d'un côté il lui restait trop peu de forces pour rentrer en campagne, et il apprit de l'autre que les Almoravides faisaient de grands préparatifs. Il envoya pour lors des émissaires en France , et il fit tant de promesses d'accorder les plus riches récompenses , que plusieurs seigneurs se rendirent auprès de lui avec des soldats. Il ne songea dès-lors qu'à recommencer la guerre.

Dans le même temps les Muzarabes (1) du royaume de Grenade lui députèrent secrètement les principaux d'entre eux pour l'engager à venir dans l'Andalousie , dont ils lui peignaient la con-

(1) Le nom de Muzarabes ne convient proprement qu'aux chrétiens de Tolède. On donnait d'abord à tous ceux des autres villes le nom de Muhahidins ; mais par la suite on s'est servi du premier pour désigner indistinctement tous les chrétiens qui vivaient sous la domination des Maures et au milieu d'eux.

quête comme une chose aisée, à laquelle ils l'aideraient de toutes leurs forces. Alphonse ne se rendit pas immédiatement à leurs instances, soit qu'il s'exagérât les difficultés de l'entreprise, soit qu'il comptât peu sur les promesses et sur les secours des Muzarabes. Ceux-ci ne se rebu-
tèrent point; ils s'engagèrent à lui fournir douze mille hommes dès l'instant qu'il entrerait dans leur pays, et ils l'assurèrent qu'un plus grand nombre encore viendrait se joindre à lui de toutes les contrées voisines de Grenade, quand ils verraient une armée autour de laquelle ils se pourraient rallier. Ils tâchèrent ensuite d'exciter son ambition par des descriptions pompeuses du royaume de Grenade, de la richesses de ses villes, de la beauté de ses campagnes, de la douceur du climat. Alphonse, ne résistant plus au désir d'une aussi brillante conquête, appela ses meilleurs guerriers, n'en prit qu'un petit nombre (1), et partit de Sarragosse sans dire de quel côté il allait, de peur que les Almora-
vides ne reçussent de trop prompts avis de sa marche (2). Il traversa d'abord le royaume de

(1) Les Arabes disent qu'il n'emmena que quatre mille hommes, qui firent le serment de ne point l'abandonner et de mourir avec lui ou de vaincre.

(2) Ferréras rapporte cette expédition à l'an 1124, les

Valence et passa quelques jours devant sa capitale. Comme elle avait une garnison nombreuse, il ne s'y arrêta pas, mais son armée se renforça d'un grand nombre de Muzarabes des environs, qui lui servirent de guides et d'éclaireurs. Les Almoravides, rassemblés sur les bords de la rivière de Xucar, tentèrent de s'opposer à son passage; il les culbuta, les poursuivit jusqu'à Dénia, et les contraignit à s'y renfermer. De là, tournant à l'occident, il passa à Xativa, entra dans le royaume de Murcie, et fit partout du butin. Il se dirigea ensuite par Baza vers Grenade. Arrivé dans un lieu appelé Gayana, il reçut dans ses rangs un nombre infini de Muzarabes; de toutes parts ils accouraient avec leurs chevaux et leurs armes, et au bout d'un mois ou deux, il se vit à la tête de cinquante mille hommes.

Au premier bruit de cette expédition, les Almoravides de Grenade avaient envoyé des exprès en Afrique. Témim, à qui son frère avait confié le gouvernement de toute l'Espagne, se hâta de venir au secours de Grenade avec quelques

Arabes à l'année suivante. Nous pensons que la date de Ferréras est la plus certaine, puisqu'Alphonse était de retour en 1125, et que, suivant les Arabes, il employa quinze mois à parcourir l'Andalousie.

troupes de cavalerie. Il y trouva tout en désordre, mais sa présence rétablit les affaires et sauva cette ville. Comme elle renfermait un grand nombre de Muzarabes dont les intentions lui étaient justement suspectes, il n'osa pas s'en éloigner, de peur qu'ils ne se révoltassent. Il ne voulut pas non plus user contre eux de rigueur, ainsi qu'on le lui conseillait, afin de ne pas les aigrir; il se contenta d'augmenter les fortifications de la ville (1), et de faire camper son armée sous les remparts. Alphonse ne tarda pas à paraître, et la terreur que son approche inspira fut si grande, qu'on fit dans les mosquées la prière (2)

(1) Il paraît que déjà à cette époque on avait abandonné Elvire. Il y a toute apparence que cette ville avait été ruinée pendant les guerres civiles qui avaient suivi le renversement de l'empire de Cordoue, et qu'Habûs ben Maksan, qui le premier s'érigea en souverain de Grenade, fut déterminé par l'avantage de la situation dans la préférence qu'il donna à la ville nouvelle. Suivant Mariana, Elvire s'élevait entre le Darro et le Xénil sur une partie de l'emplacement même que Grenade occupe.

(2) C'est une prière usitée dans les occasions où l'on est menacé de quelque danger pressant. On est dispensé, pour la faire, des cérémonies ordinaires; on n'est pas même tenu de se rendre à la mosquée, si on ne le peut sans inconvénient. En un mot, on peut faire cette prière, tout armé, dans les camps et dans les marches.

d'alarme; il ne put toutefois rien tenter contre cette ville; il survint des pluies très-abondantes, mêlées de neige, ce qui l'obligea à lever son camp. D'ailleurs il s'était attendu, d'après les promesses et les jactances des Muzarabes, à un soulèvement général qui lui aurait ouvert les portes de Grenade, ou qui lui en aurait rendu la conquête facile; et il ne trouvait, au lieu de ces espérances, que les fatigues et les chances ordinaires de la guerre. Il renonça donc au dessein de s'en rendre maître, mais il ne voulut pas que son expédition demeurât sans profit; et il ravagea le pays qu'il ne pouvait conquérir, pour en emporter du moins les dépouilles.

Après avoir parcouru et désolé cette riche contrée, le roi d'Aragon alla surprendre Alcala, Cabra et quelques autres places dont il exigea des contributions; il descendit ensuite vers la mer. Dans les environs de Lleréna, il eut à essuyer un rude combat. Les Almoravides, qui éclairaient de loin sa marche, le voyant engagé dans les montagnes, coururent s'embusquer dans un lieu par où il devait passer. Dès que son armée parut, ils l'assaillirent, et cette attaque subite causa beaucoup de désordre. Les soldats d'Alphonse se mirent à fuir, abandonnant aux Maures tous leurs bagages. Ceux-ci crurent qu'ils n'avaient plus d'ennemis, et ils commencèrent

à se charger du butin qu'ils venaient de conquérir ; mais ils n'avaient dispersé que l'avant-garde de l'armée chrétienne. Alphonse, averti par les fuyards, se mit incontinent à la tête de quelques escadrons , et il chargea les Maures avec tant de vigueur que, vaincus à leur tour, ils laissèrent sur le champ de bataille leurs meilleures troupes. Le massacre aurait été bien plus affreux encore , suivant leurs propres historiens, si la nuit ne fût survenue. Depuis ce moment , les Almoravides n'osèrent plus se montrer. Alphonse continua sa route, et il traversa la petite rivière de Motril dans un lieu où elle coule encaissée entre des rochers. Lorsqu'il se vit au fond de ces gorges profondes, levant les yeux en haut, il ne put s'empêcher de dire : « Ah ! qu'il serait » facile de nous enterrer tous ici , si les Almora- » vides, du haut de ces montagnes, jetaient de » la terre sur nous ! » Parvenu au bord de la mer, il fit, dit-on, construire un bateau dont on se servit pour aller à la pêche ; du poisson qu'elle produisit, on composa pour lui un repas, qu'il prit sur le rivage. Il avait fait vœu, disait-il en plaisantant, de manger du poisson sur la plage de Grenade. Il remonta ensuite vers la ville, qui éprouva de nouveau les plus vives alarmes. Il assit son camp dans les environs, pour procurer à ses soldats quelque temps de repos, et

pour avoir peut-être celui de recueillir les taxes qu'il avait imposées. Enfin, après avoir fait dans l'Andalousie un séjour assez long, avoir dévasté les environs de Grenade et de Jaën, et avoir battu les Maures dans plusieurs rencontres, il reprit le chemin de ses états, suivi de tous les Muzarabes qui s'étaient réunis à lui dès son arrivée, et qui ne voulurent pas rester exposés après son départ au ressentiment des Almoravides. Ces Muzarabes emportèrent leurs biens et emmenèrent leurs familles. Alphonse s'en servit pour repeupler Sarragosse qu'une partie de ses habitans avait abandonnée, et c'est peut-être à cela qu'il faut attribuer l'humeur un peu sauvage que conservent encore les naturels de cette ville.

L'expédition d'Alphonse n'eut pas de grands résultats, puisqu'il n'en retira que peu de gloire et quelque butin; mais elle prouvait que la puissance des Arabes ne s'était point augmentée par le mélange des Maures, et que les princes chrétiens en auraient facilement triomphé, s'ils s'étaient entendus. On peut même penser qu'Alphonse aurait subjugué l'Andalousie, s'il avait conservé l'administration des royaumes qui formaient l'apanage de son épouse. Celle-ci mourut sur ces entrefaites; et son fils, déjà roi de Castille, se fit aussi proclamer roi de Léon,

après avoir triomphé de quelque opposition suscitée par les criminelles manœuvres des seigneurs de Lara. Dans un autre temps, ils auraient payé de leur tête cette habitude de révolte qui les tenait toujours armés contre leur prince; le roi n'en tira pas d'autre vengeance que de les bannir de ses états.

L'apparition des Aragonnais dans l'Andalousie fut fatale aux chrétiens qui y étaient restés, quoiqu'ils n'eussent pris aucune part, ostensiblement du moins, à leur entreprise. Le chef des cadis de l'Andalousie, Abul Bélid ben Raxid, fit le voyage d'Afrique dans la seule intention de représenter au roi les dangers qui menaçaient les Almoravides tant qu'ils auraient des chrétiens parmi eux, et de le porter à prendre contre ces derniers des mesures rigoureuses. Il n'attribuait qu'à eux seuls, à leurs intelligences avec le roi d'Aragon, aux secours qu'ils lui avaient fournis en hommes, en argent et en vivres, les succès que ce prince avait obtenus; et ces plaintes, confirmées par les rapports de Témim, ne pouvaient manquer d'exciter la sollicitude d'Aly. Le conseil des wazirs fut convoqué sans délai, et après une longue délibération il fut décidé que des ordres secrets seraient expédiés à tous les walis, à tous les alcaïdes, pour qu'ils se saisissent à la fois de tous les chrétiens de la frontière,

et qu'ils les dispersassent dans l'intérieur, de manière à ne leur laisser aucune force réelle ; quant à ceux qui seraient soupçonnés d'avoir eu des rapports avec les ennemis, ils devaient les envoyer sous escorte en Afrique, en leur permettant toutefois de vendre leurs possessions d'Espagne, afin qu'ils eussent les moyens de subsister dans les résidences qui leur seraient assignées. Ces ordres furent promptement exécutés, et un grand nombre de Muzarabes furent transportés à Miquénez, à Salé, et même au delà ; la plupart y périrent par la fatigue ou par les ardeurs du climat. Dans la suite, le roi en choisit quelques-uns auxquels il confia la garde de sa personne. Le cadi Abul Bélid ne s'en tint pas là : il conseilla au roi de dépouiller Amad-Dola des états qu'il n'avait conservés depuis la perte de Saragosse qu'en se rendant tributaire d'Alphonse, et le roi se montra disposé à suivre cet avis. Amad-Dola parvint néanmoins à détourner cet orage, en envoyant à Maroc de riches présens, en faisant des promesses et des protestations de fidélité, et en rappelant les traités existans. Aly craignit peut-être, s'il eût persisté, qu'Amad-Dola, qui déjà une fois avait préféré l'alliance du roi d'Aragon au secours des Almoravides, ne finît par livrer à ce prince le reste de ses états, s'il était menacé de les perdre.

Aly, vainqueur des Almohades, n'était pas cependant sans alarmes ; il craignait leur retour , et il travaillait sans relâche à fortifier sa capitale , à augmenter le nombre de ses tours, et à construire de nouveaux ouvrages pour en défendre les approches. Il y employa tant de bras et tant de trésors , que ces travaux immenses furent terminés en huit mois. Ce fut dans ces circonstances qu'il eut le malheur de perdre son frère à Grenade. Témim, gouverneur général de l'Espagne, après une longue résidence à Cordoue, avait choisi Grenade, dont le séjour était ravissant ; il y mourut quelque temps après la retraite d'Alphonse. Aly fut très-sensible à cet événement. Outre qu'il avait pour son frère la plus sincère affection, il perdait en lui un de ses meilleurs généraux, dépositaire de sa confiance et de son pouvoir, digne de ce dépôt par sa conduite. Il envoya pour le remplacer Taxfin ben Aly , son propre fils.

Dès que ce prince fut arrivé, il voulut donner des preuves de son courage, et il se disposa à la guerre. Il avait amené cinq mille cavaliers almoravides : il y joignit tous ceux de l'Andalousie, et il envahit la province de Tolède. Les chrétiens de leur côté avaient mis sur pied une forte armée, et en allant à la rencontre de leurs ennemis, ils ravagèrent la campagne de

Mérida. Les Almoravides les joignirent presque sous Badajoz, non loin des plaines tristement fameuses de Zalaca. Ce lieu devait être funeste aux chrétiens ; après de longs efforts, ils durent céder la victoire. Taxfin avait déployé durant la bataille la plus grande bravoure ; mais il n'avait pas les talens avec lesquels on profite des avantages. Au lieu de poursuivre les chrétiens, il s'en retourna à Cordoue, pour jouir des douceurs de son triomphe. Aussi les chrétiens, promptement refaits de leurs pertes, se montrèrent de nouveau du côté d'Alcaraz, et les habitans effrayés s'enfuirent à leur approche. Taxfin vola au secours de la place, et les chrétiens, n'osant pas l'attendre, s'enfuirent à leur tour avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages, et plusieurs centaines de captifs qu'ils avaient faits. Diverses forteresses qui s'étaient rendues aux Castillans rentrèrent sous la puissance des Almoravides.

Malheureusement l'attention du roi de Léon An de J. C. 1121. avait dû se porter sur un autre point, ce qui De l'hégire, 521. l'empêchait de faire pour la défense de sa frontière tous les efforts qu'il aurait pu. Le roi d'Aragon avait voulu essayer de tirer parti des troubles qui avaient suivi la mort d'Urraque ; il pensait que les Lara, qui refusaient de se soumettre au fils de leur reine, viendraient se jeter

dans ses bras avec tous leurs partisans ; quelques villes d'ailleurs étaient encore occupées par ses troupes , notamment dans la province de la Rioja. Il était entré avec une armée dans les terres de Castille , et Alphonse-Raymond était accouru pour s'opposer à sa marche. Au moment de combattre , on ouvrit des négociations ; avec assez de peine , on réconcilia ces deux fiers rivaux dont la querelle pouvait faire couler tant de sang. Le roi d'Aragon promit enfin de tout rendre , et il tint parole. Alphonse-Raymond se montra reconnaissant , comme d'une faveur , d'un procédé qui n'était que juste.

Les hostilités continuaient en Espagne entre les musulmans et les chrétiens , mais c'était de part et d'autre avec peu de vigueur. Le soin de maintenir la paix en Afrique occupait toute l'attention d'Aly , et les intrigues des comtes de Lara semaient dans la Castille des germes de discorde qu'Alphonse-Raymond avait bien de la peine à étouffer. Plus heureux pourtant que le roi de Maroc , il s'empara de la personne des rebelles , leur prit les forteresses dont ils s'étaient mis en possession , leur ôta leurs dignités , anéantit leur puissance , et les mit pour long-temps hors d'état de nuire et de rien entreprendre. Le roi de Maroc eut à combattre pendant toute sa vie la faction des Almohades , dont le pouvoir

allait toujours croissant, et il emporta au tombeau la douloureuse image de son empire tombant en ruine entre les mains de son successeur.

Trois ans s'étaient passés à peu près depuis que, renfermé dans Tinmâl, le méhédi travaillait constamment à donner à son parti des forces nouvelles. Il avait réuni trente mille cavaliers qu'il avait exercés aux manœuvres; les tribus d'Hintéta, d'Hésama et de Ganfysa, mécontentes d'Aly, étaient rentrées sous son obéissance : avec ses troupes et celles que ces tribus lui fournirent, il se crut en état de recommencer la guerre. Il donna le commandement de l'armée à son disciple Abdelmumen, avec le titre d'imam. Abdelmumen partit, et la fortune ne tarda pas à le rendre victorieux. L'armée almoravide, conduite par Abu Bekir, second fils du roi, l'avait attendu pour le combattre dans le voisinage d'Agmat; elle fut complètement défaite, et ses débris coururent se renfermer dans Maroc. Abdelmumen les avait poursuivis jusqu'aux portes de cette ville; mais se conformant aux instructions du méhédi, qui n'avait sans doute voulu que faire reprendre à ses troupes, par une éclatante victoire, leur ancien ascendant sur les Almoravides, il ramena son armée à Tinmâl.

Le méhédi alla au-devant de lui; et, après l'avoir félicité sur ses succès, et avoir donné de

An de J. C.
1130.
De l'hégire,
526.

justes éloges à la valeur des troupes, il dit à ceux qui l'entouraient de se rendre le lendemain sur la grande place de la mosquée, parce qu'il voulait prendre congé d'eux. Les uns ne savaient que penser de ces derniers mots qui semblaient annoncer un départ, et ils ne pouvaient croire qu'il voulût les quitter; les autres, qui depuis long-temps avaient remarqué les progrès de sa maladie, donnèrent à ces expressions un sens plus fâcheux, et ils pensèrent qu'elles voulaient dire qu'il sentait lui-même sa fin s'approcher. Quand le peuple fut assemblé sur la place, le méhédi s'y transporta, et monta sur une tribune qu'il avait fait dresser. Il commença par une vive exhortation aux assistans de persévérer dans la doctrine qu'il leur avait enseignée, après quoi il leur dit qu'il allait mourir dans peu; et, comme il vit que cette triste nouvelle faisait couler des larmes de tous les yeux, il prononça des paroles de consolation, et prêcha la résignation aux volontés divines. Il se retira ensuite avec son disciple chéri, auquel il fit diverses recommandations, et il lui donna le livre contenant la doctrine d'Algazali, livre qu'il tenait lui-même des mains de ce docteur. Trois ou quatre jours après il expira (1). Il fut vivement regretté par

(1) Les Arabes racontent qu'un personnage inconnu

le peuple ; la douleur d'Abdelmumen surtout fut extrême. Depuis sa plus tendre enfance il avait passé sa vie avec lui, et il le regardait et l'aimait comme un père.

Le méhédi était de mœurs rigides, mais d'un caractère dur et farouche. Il avait l'humeur sanguinaire, et il traitait avec la même rigueur ses sujets et ses ennemis. Il faisait d'ordinaire enterrer tout vivans ceux qu'il condamnait au supplice. Dans les batailles il excitait les siens du geste et de la voix. « Almohades ! leur disait-il, vous êtes les défenseurs de la vraie loi. Si vous périssez dans le combat, songez aux récompenses éternelles qui vous attendent. » Il avait fait pour ses disciples une exposition de foi

lui avait prédit sa mort un mois auparavant. Il est plus naturel de penser que le méhédi se sentait atteint de quelque une de ces maladies cruelles contre lesquelles la médecine n'a point de secours à offrir ; et que, jugeant sa mort très-prochaine par l'épuisement de ses forces, il avait voulu imposer au peuple par cette espèce d'avertissement prophétique, et peut-être diminuer pour lui-même les terreurs de la mort, par l'exaltation que sa propre imagination allait recevoir de cette scène extraordinaire, et de l'aspect consolant des regrets que sa perte excitait. Il fut enterré à Tinmâl, et son tombeau vénéré attira pendant long-temps les pieux hommages des Almohades.

très-claire, simplifié les formes de la prière et supprimé beaucoup de cérémonies qu'il regardait comme inutiles. Sa taille était moyenne, son teint olivâtre, sa barbe peu fournie; il avait les cheveux noirs, les yeux beaux et brillans.

Des scheiks dont le méhédi avait composé le conseil de dix, six étaient morts à la bataille de Maroc; les autres se réunirent pour délibérer sur le mode de gouvernement qu'il convenait d'adopter; ils sentirent que la concentration du pouvoir dans les mains d'un seul était nécessaire chez un peuple nouveau, pour éviter l'embarras des délibérations, et les maux qui peuvent naître d'une opposition de volontés entre ceux qui partagent le pouvoir. Comme il s'agissait de l'intérêt commun, ils résolurent de convoquer une assemblée générale de tous les principaux de la nation. Le gouvernement d'un seul y fut adopté, et d'un consentement unanime le choix tomba sur Abdelmumen. Il était déterminé autant par l'opinion qu'on avait de son mérite et de ses rares qualités, que par le désir de rendre un dernier hommage à la mémoire du méhédi, dont il avait été l'ami et le compagnon fidèle. On se souvenait d'ailleurs de ces paroles du méhédi, que, tant qu'Abdelmumen conserverait la vie, l'empire des Almohades se soutiendrait, paroles qu'il avait répétées en diverses occasions. Quand

cette élection eut été annoncée au peuple , il fit éclater sa joie et ses espérances , et Abdelmumen fut proclamé avec les titres d'imam et d'al-muménin. Cependant les fêtes de son couronnement n'eurent lieu que deux ans après , au moment où il se préparait à quitter Tinmâl avec son armée.

Ande J. C.
1152.
De l'hégire,
526
20 rebie 1.

Quelques historiens arabes racontent différemment la nomination d'Abdelmumen. La mort du méhédi resta cachée , disent-ils , pendant trois ans ; elle n'était connue que d'Abdelmumen , qui gouvernait l'état en son nom. Il avait dressé un perroquet auquel il avait appris à prononcer quelques mots ; il avait pareillement apprivoisé un lion. Quand ces deux animaux furent en état de jouer le rôle qu'il leur destinait , il fit préparer une grande salle , au milieu de laquelle fut érigée une colonne , disposée par le haut de manière à contenir la cage du perroquet ; une tribune fut élevée en face de la colonne ; le lion y était renfermé. Il convoqua ensuite tous les scheiks ; cette salle servit de lieu de réunion. Dès qu'ils furent ainsi rassemblés , Abdelmumen monta sur la tribune , annonça la mort de l'imam et les vœux qu'il avait formés pour que le choix de son successeur ne fût pas un sujet de discorde. En ce moment on entendit une voix prononcer distinctement ces mots : « Gloire

à notre calife Abdelmumen, prince des fidèles, appui et défenseur de l'état. Tous les assistans parurent émerveillés de ce prodige, et tandis que leur attention était ainsi absorbée, le lion, sortant tout à coup par une trappe adroitement ménagée du lieu qui le tenait caché, s'élança au milieu de la salle en poussant d'affreux rugissemens, l'œil étincelant et battant ses flancs de sa queue. Alors l'étonnement fit place à la peur; mais Abdelmumen, descendant de la tribune, s'avança vers le lion, qui, d'animal féroce devenu caressant et soumis, vint se coucher humblement à ses pieds. Tous les scheiks demeurèrent alors convaincus que le ciel lui-même venait de déclarer ses volontés, et ils nommèrent par acclamation Abdelmumen prince et calife des Almohades.

Cependant le prince Taxfin continuait de faire la guerre en Espagne avec plus de constance que de bonheur. Il s'était approché de Tolède, objet constant des attaques des Maures; mais Alphonse-Raymond y entretenait une garnison nombreuse, et il avait en outre une armée toujours prête à se porter là où le danger se montrait. De tous les seigneurs de Lara, le seul qui par sa fidélité méritait la bienveillance du roi, était le comte Rodrigue Gonzalez; et, loin de l'envelopper dans la disgrâce de sa famille, le roi l'avait comblé de

faveurs. Il lui donna, dans cette occasion, le commandement de l'armée; et ce seigneur, jaloux de montrer qu'il n'était pas indigne de cet honneur, désirant surtout laver son nom de la tache de déloyauté que lui avait imprimée la conduite de ses frères et de ses parens, mit en œuvre toutes les ressources du talent et de la valeur. Il attaqua Taxfin; et, après une bataille sanglante où la victoire fut long-temps disputée, les Almoravides vaincus restèrent presque tous sur le champ de bataille; Taxfin fit d'incroyables efforts, et il ne put réussir qu'à assurer son propre salut.

L'année suivante, le roi de Léon traversa la Sierra-Moréna avec son armée, tandis que le comte Rodrigue, sortant de Tolède avec la sienne, descendit vers Cordoue par la route de Badajoz. Réunis sur les rives du Guadalquivir, ils passèrent ensemble au milieu des champs de Cordoue qu'ils dévastèrent; de là ils prirent le chemin de Séville, pillèrent ses faubourgs, parvinrent à la vue de Cadix, visitèrent la plaine à jamais célèbre où périt avec Rodrigue la fortune des Goths, remontèrent ensuite vers Séville, détruisirent un corps almoravide qui tenta d'entraver leur passage, parcoururent l'Estrémadure, et rentrèrent enfin à Tolède, chargés de dépouilles ennemies. Cette expédition, qui

An de J. C.
1133.
De l'hégire,
527.

semble faite sur le modèle de celle du roi d'Aragon à Grenade, n'avait pas de même un but avoué par la politique. L'Aragonnais croyait marcher à la conquête de l'Andalousie ; le Castillan ne justifiait pas son entreprise par de semblables motifs. Il ne fit aucune tentative sérieuse ni sur Cordoue ni sur d'autres villes ; il n'emporta, de cette course rapide, que la gloire stérile d'avoir ravagé des campagnes sans défense, d'avoir ruiné quelques obscurs villages, d'avoir égorgé quelques Maures.

Du côté de l'Aragon, les Almoravides vengèrent par une éclatante victoire la honte de leurs défaites précédentes. Depuis trois ans Amad-dola était mort, peu regretté de ses sujets, qui ne lui pardonnaient pas son alliance avec les chrétiens, alliance funeste à laquelle ils attribuaient la perte de Sarragosse. Abu giafar Saïd-dola avait succédé à son père. Ainsi que lui tributaire et vassal d'Alphonse, il fut plus malheureux encore, puisque dépouillé par ce prince, des villes qui lui restaient, il cessa de régner, et que l'ancien royaume de Sarragosse fut renversé pour jamais (1). Cependant Al-

(1) Il paraît que ce prince se retira à Tolède, où il vécut jusqu'à sa mort. C'est ce qui a causé sans doute l'erreur des historiens arabes qui attribuent à Alphonse-

phonse n'avait pu recueillir tout l'héritage des descendans d'Aben Huid ; et quelques villes, régies par des alcaïdes almoravides , avaient refusé le joug. De ce nombre étaient Méquinenza et Fraga, qui, bien que pressées à l'orient par les comtes de Barcelone, et à l'occident par les rois d'Aragon, se soutenaient par le voisinage de Valence d'où elles tiraient des secours. Alphonse voulait ajouter à ses états le territoire de ces villes qui s'y trouvaient presque enclavées. Il attaqua et prit Méquinenza, dont la garnison fut passée au fil de l'épée ; il mit ensuite le siège devant Fraga, dont les habitans demandèrent à capituler ; mais Alphonse exigeait qu'ils se rendissent à discrétion ; et, ne pouvant s'y résoudre, ils continuèrent de se défendre.

La situation de la place devait rendre le siège très-long. Tandis qu'il durait, Aben Gania, wali de Lérida (1), résolut de le faire lever. Il avait rassemblé un corps considérable de cavalerie maure, et il battait la campagne en tous

Raymond les actions d'Alphonse d'Aragon, jusqu'au siège de Fraga, où périt ce dernier après avoir triomphé dans trente batailles.

(1) Cette ville avait été reprise par les Almoravides pendant que le roi d'Aragon faisait la guerre au roi de Léon et de Castille pour l'héritage d'Urraque.

sens, interceptant les convois destinés pour le camp des chrétiens, et détruisant tout autour d'eux. Les assiégés, se voyant secourus, tentèrent de leur côté plusieurs sorties; et dans l'une d'elles ayant réussi à communiquer avec Aben Gania, ils concertèrent le plan d'une sortie nouvelle, qu'il soutiendrait en attaquant les chrétiens par leurs derrières. Ce projet, sagement combiné, eut un plein succès. La garnison de Fraga, mêlée à ses habitans qui combattaient pour leur liberté et pour leurs foyers, assaillit les Aragonnais avec tant de furie, qu'elle pénétra jusqu'au milieu de leur camp. Dans ce moment critique, Aben Gania, suivi de ses Almoravides, se présenta du côté opposé. Pour repousser ce nouvel ennemi, Alphonse fit les plus grands efforts; mais en divisant ses troupes pour en opposer une partie au wali de Lérida, il les affaiblit; ce mouvement d'ailleurs ne put s'exécuter sans désordre. Les assaillans redoublèrent d'ardeur, les chrétiens épuisés par la fatigue cessèrent de résister, presque tous furent massacrés, Alphonse lui-même périt au milieu d'eux. Le camp des chrétiens et les richesses qu'il contenait devinrent la proie des Musulmans, plusieurs places rentrèrent en leur puissance, et la fortune des Almoravides parut vouloir se relever dans le nord de l'Espagne. Mais

An de J. C.
1134.
De l'hégire,
528.

Alphonse-Raymond , oubliant les injures du roi d'Aragon dès qu'il eut cessé de vivre , et conduit par une politique généreuse , vola au secours des vaincus avec une puissante armée.

Les Musulmans , enhardis par leur victoire , et informés des discordes qui divisaient l'Aragon et la Navarre pour le choix d'un nouveau souverain , s'étaient flattés d'envahir impunément les provinces qui touchaient leurs frontières. La présence d'Alphonse-Raymond les contraignit à rentrer dans leurs terres ; ce prince eut encore le bonheur d'apaiser les querelles qu'une double élection allait exciter. Le roi d'Aragon , qui n'avait pas de postérité , avait institué pour ses héritiers les chevaliers du Temple. Ses sujets , se croyant peu liés par le testament du prince qui n'était plus , voulurent prendre un roi parmi eux , mais de là même naquirent les troubles. Les Aragonnais avaient proclamé Ramire , frère du roi ; et ils l'avaient tiré du cloître où l'avait renfermé une vocation forcée ; les Navarrais se donnèrent pour souverain Garcie , qui était d'une autre famille ; et , comme si l'ennemi n'avait pas été à leurs portes , les uns et les autres se disposaient à soutenir par les armes les droits de leurs nouveaux princes. Par l'entremise d'Alphonse-Raymond , chacun des deux royaumes garda le roi qu'il avait choisi ;

tous les germes de discorde furent soigneusement étouffés, et le roi de Castille retourna à Léon, ajoutant à ses titres de gloire celui de pacificateur.

Ce fut en ce moment que les princes chrétiens de l'Espagne, soit qu'ils cédassent à un mouvement personnel de reconnaissance ou d'admiration pour Alphonse, soit qu'ils se laissassent aller à l'ascendant de ses grandes qualités ou de sa puissance, lui décernèrent d'une voix unanime le titre d'empereur, et reconnurent sa suprématie sur toute l'Espagne. Mais par une de ces contradictions qu'on trouve à chaque pas, dans l'histoire des hommes, entre leurs actions de la veille et celles du lendemain, ces princes voulurent immédiatement après détruire leur ouvrage; et le regret d'avoir élevé au-dessus de leurs trônes le trône du roi de Castille les liguait tous contre lui. Ceux de Navarre et d'Aragon, les comtes de Portugal et de Barcelone, lui déclarèrent la guerre; et, pour ajouter à son embarras, ils favorisèrent ouvertement la révolte de quelques seigneurs galiciens. Alphonse ne fut ni abattu ni même intimidé. Il rassembla des troupes, se mit à leur tête, chercha ses ennemis, les battit en plusieurs rencontres, et les força à demander la paix. Dans le même temps, le comte Rodrigue Fernandez, qui commandait

à Tolède à la place du comte Gonzalez de Lara, que l'esprit du siècle venait de conduire à la Palestine, soutenait courageusement et rendait inutiles tous les efforts du prince Taxfin, qui, se trouvant réduit aux seules forces qu'il avait en Espagne, sachant d'ailleurs qu'il ne pouvait pas compter sur les Andalous, peu affectionnés aux Almoravides, luttait par sa constance contre la mauvaise fortune, suppléait par l'activité au défaut de ressources réelles, et déployait du génie en proportion de l'accroissement des dangers. Malheureusement pour les Almoravides, les périls de son père et la situation des affaires d'Afrique le rappelèrent à Maroc.

Abdelmumem était sorti de Tinnâl depuis quatre ou cinq ans, et autant par la force des armes que par le contact du fanatisme qui animait ses troupes, il avait soumis à sa loi toutes les tribus guerrières qui s'étendaient depuis les montagnes de Darah jusqu'à Salé. Cette ville même s'était hâtée d'ouvrir ses portes. Après ces premiers succès, il avait subjugué tout le pays de Fez et celui de Téza; de là, il était revenu à Tinnâl, où durant quelques mois il s'était occupé de donner une forme à son gouvernement (1), et des institutions à ses peuples.

(1) Entre autres choses, il fit battre monnaie, et il

De retour à Téza dans l'année suivante, il y commença les constructions d'une ville. Aly, qui voyait son pouvoir chancelant s'éclipser peu-à-peu devant la fortune des Almohades, se livrait aux chagrins et à la douleur. Ses armées, toujours battues, étaient tout-à-fait découragées; ses généraux, craignant des revers, refusaient de les conduire : il ne savait à quoi se résoudre. On lui avait conseillé d'associer à l'empire, sous le titre de son successeur, le prince Taxfin qui, par les lauriers qu'il avait cueillis en Espagne, donnait seul l'espérance d'un meilleur avenir, et dont le bras, souvent victorieux, pouvait sauver l'état de sa ruine. Aly avait suivi ce conseil, et Taxfin avait été solennellement proclamé à Maroc et à Cordoue; mais les villes d'Alarcon et de Cuënca s'étaient révoltées contre les Almoravides. Taxfin ne pouvait s'éloigner dans cette circonstance fâcheuse, sans laisser l'Espagne exposée à un soulèvement général. Il marcha contre ces villes; Alarcon se soumit, Cuënca voulut résister, il l'emporta d'assaut, et tous les habitans furent passés au fil de l'épée.

donna à la sienne une forme carrée pour la distinguer de celle des Almoravides. Il y fit graver ces mots : *Alà est notre Dieu, Muhamad notre apôtre, le méhédi notre imam.*

Cet exemple terrible de rigueur servit à comprimer pendant quelque temps l'esprit de rébellion qui commençait à agiter sourdement toute l'Andalousie ; mais il rendit les Almoravides encore plus odieux ; et, dès que Taxfin, cédant aux instances réitérées d'Aly, se fut éloigné des rivages espagnols, emmenant avec lui ses meilleurs soldats et quatre mille cavaliers muzarabes, dont il avait composé sa garde, les Andalous éclatèrent de toutes parts en murmures, passèrent successivement des murmures à l'insubordination, et se préparèrent à briser les chaînes qui les opprimaient. Cependant le feu de la révolte ne fit pas sur-le-champ son explosion ; il fut entretenu long-temps en secret, et il ne s'alluma qu'au moment où les mécontents eurent la certitude qu'il ne serait plus possible de l'éteindre, où d'ailleurs les Almoravides étaient trop occupés en Afrique pour pouvoir secourir leurs frères d'Espagne.

Pendant ce temps, la guerre continuait sur les frontières de la Castille et de l'Aragon. Les Musulmans, quoique divisés entre eux par les intérêts, et même par quelques différences dans les opinions religieuses, n'en étaient pas moins les irréconciliables ennemis des chrétiens. Il n'y eut pourtant aucune affaire importante, parce que de leur côté les chrétiens étaient fort peu

d'intelligence; et tout se réduisit, de part et d'autre, à des courses dans le pays ennemi, à la ruine de quelques villages, à la prise et à la reprise de quelques places, et surtout à la dévastation des campagnes, que les partis traversaient réciproquement dans leurs marches.

An de J. C.
1138.
De Phégiro,
532.

L'empereur Alphonse avait fait la paix avec les princes confédérés; il était naturel qu'il tournât contre les Maures les armes que la nécessité l'avait contraint d'employer contre les chrétiens. Il envoya des troupes du côté d'Andujar et de Jaën; mais une de ses divisions s'étant séparée du gros de l'armée, et ayant passé le Guadalquivir, elle fut enveloppée par des forces supérieures, et totalement détruite; de fortes pluies, subitement tombées, avaient tellement enflé la rivière, qu'on n'avait pu la traverser, de sorte que de la rive opposée les chrétiens virent massacrer leurs compagnons sans pouvoir les défendre. L'empereur, découragé par cet accident, retourna à Tolède; il fut même obligé d'abandonner le siège de Coria, qu'il faisait faire par une

An de J. C.
1139.
De Phégiro,
533.

autre division de ses troupes. L'année suivante, il alla investir Oréja, dont la garnison, par ses excursions fréquentes, insultait les environs de Tolède; et, après un blocus assez long, il s'en rendit maître.

On dit que, pendant ce siège, les walis de

Séville, de Cordoue et de Valence, ayant réuni leurs forces et voulant opérer une utile diversion, se portèrent sur la forteresse d'Azéca, où se trouvait Bérengère, femme de l'empereur. On ajoute que cette princesse, craignant que la place ne fût emportée, parce qu'elle n'avait qu'une faible garnison et de mauvais remparts, envoya des hérauts au camp des Musulmans, pour faire demander à leurs généraux s'ils croyaient qu'il fût bien glorieux pour eux d'attaquer une ville où il n'y avait que des femmes, au lieu d'aller chercher l'honneur avec le danger sous les murs d'Oréja. Les généraux musulmans, étonnés de ce singulier message, et voulant toutefois ne point mériter le reproche qu'il contenait, demandèrent à saluer l'impératrice, à laquelle ils furent en effet présentés. Elle les reçut au milieu de sa cour, entourée de toute la pompe et de tout l'éclat de la royauté; les Maures la quittèrent pleins d'admiration et de respect. Cette anecdote qu'on lit dans plusieurs historiens est peut-être controuvée; mais-elle est bien dans les mœurs des deux nations qu'elle concerne, et dont l'Europe tira l'esprit chevaleresque avec lequel elle se consola de la barbarie et de l'ignorance.

Ce fut vers cette même époque qu'Alphonse-Enriquez, comte de Portugal, voulant tirer

parti de l'armée qu'il avait d'abord destinée contre l'empereur Alphonse , résolut de la faire servir à étendre ses domaines dans l'Algarbe. Les walis de Badajoz , de Béja , d'Evora , d'Elvas et de Lisbonne , s'unirent pour lui résister. Comptant même sur le nombre de leurs troupes , ils allèrent l'attaquer dans son camp , situé sur les hauteurs d'Ourique , entre la Guadiana et la rivière de Cadao ; et ils épuisèrent en d'inutiles assauts la vigueur de leurs soldats. Quand les Portugais s'aperçurent que l'ardeur des Almoravides s'était ralentie , ils sortirent de leurs retranchemens , et fondirent sur eux avec la plus grande impétuosité. Les Musulmans , renversés par ce choc terrible , se rompirent de toutes parts , et les Portugais redoublant d'efforts achevèrent de les mettre en déroute , après en avoir tué un grand nombre. Ils rentrèrent dans leur camp aux cris de victoire , et dans ce moment d'exaltation et d'enthousiasme , ils donnèrent par acclamation à leur prince le titre de roi (1). Alphonse-Enriquez retourna dans ses états , couvert de lauriers , chargé de dépouilles , et suivi d'un nombre infini de prisonniers parmi les-

(1) On dit que ce fut à cette occasion qu'il mit cinq écus dans ses armoiries en mémoire des cinq walis qu'il avait vaincus dans cette journée.

Cette bataille fut livrée le 25 juillet.

quels se trouvèrent beaucoup de familles muzarabes. Il rendit la liberté à ces derniers , et les laissa s'établir dans le Portugal. L'année suivante, les chrétiens perdirent la forteresse de Mora ; ils s'en dédommagèrent quelques mois après par la prise de Coria , que deux ans auparavant ils avaient inutilement assiégée.

An de J. C.
1140.
De l'hégire,
554.

On vit alors un simple officier , émule du Cid , aussi brave que lui , mais moins favorisé par la fortune , être pendant quelque temps l'ennemi le plus redoutable des Musulmans. Pour venger la perte de Mora , dont il était gouverneur , il réunit mille fantassins et deux mille cavaliers , tous gens d'une valeur éprouvée , et avec cette petite troupe , il ne craignit pas d'arriver jusqu'aux portes de Cordoue. Les Maures cherchèrent à l'envelopper , et avec une armée quatre fois plus nombreuse , ils y réussirent. Mugnoz , c'était le nom de cet officier , les attaqua avec tant d'intrépidité qu'il remporta sur eux une victoire complète. Le wali de Cordoue périt dans l'action , avec les principaux chefs de l'armée. Pour prix de cet exploit Mugnoz reçut d'Alphonse le gouvernement de Tolède ; mais il en jouit peu de temps. Ayant eu avis que plusieurs alcaïdes s'étaient concertés pour introduire du secours dans Mora , il sortit de Tolède avec son corps de braves , se mit à la poursuite des

ennemis, et, les ayant atteints, il les mit en fuite après un rude combat. Ces succès le rendirent téméraire. Il s'engagea dans les terres des Maures avec un faible détachement. Surpris dans une position défavorable où il ne pouvait combattre, il fut criblé de flèches avec tous les siens, par les arbalétriers andalous, qui s'étaient embusqués sur son passage. L'empereur voulut venger la mort de Mugnoz. Dès que la saison le permit, il se mit en campagne, ravagea une partie de l'Andalousie, et s'empara de la forteresse de Mora, qui ne fit qu'une faible résistance. C'était le moment où les Andalous, soulevés depuis Valence jusqu'à l'Océan, menaçaient d'extermination les Almoravides. Les uns et les autres, occupés dans l'intérieur des moyens de secouer le joug ou du soin d'étouffer la révolte, avaient laissé les frontières sans défense.

An de J. C.
1143.
De l'hégire,
538.

La domination du roi de Maroc n'était pour les Andalous qu'une charge réelle, dont ils resentaient tout le poids sans en recevoir aucun avantage. Ces souverains étrangers, depuis longtemps hors d'état de les défendre ou de les secourir contre les chrétiens, ne laissaient voir qu'ils régnaient, que par les impôts qu'on recouvrait en leur nom. D'autre part, le désir d'indépendance, comprimé depuis soixante ans, mais non encore éteint, vivait tout entier chez les

descendants de ces hommes que Jusef avait dépouillés. Enfin les Almoravides avaient introduit en Espagne une foule de tribus africaines, qui différaient des tribus andalouses par les mœurs et les habitudes autant que par la croyance. Bien que tous fussent Musulmans, ils appartenaient à des sectes diverses, qui ne regardaient point la tolérance comme une vertu nécessaire. De là étaient nées des préventions fâcheuses, des jalousies secrètes ou des inimitiés déclarées; et ces sentimens avaient pris tant de force que, gagnant peu à peu toutes les classes, ils avaient dégénéré en haines nationales; de sorte que les mahométans d'Espagne se trouvaient divisés en deux grandes factions, les Andalous et les Africains. Les premiers, plus nombreux et plus forts, voulaient chasser sans retour les seconds; quelques-uns même parlaient ouvertement de les massacrer tous; d'autres, en petit nombre, inclinaient à devenir les vassaux d'Alphonse; mais ce parti, le plus sage peut-être, ne fut pas suivi, et les deux premiers furent généralement adoptés.

Il n'était pas difficile à des hommes entreprenans et adroits de faire servir à leurs desseins particuliers de fortune cette disposition universelle des esprits, et ce fut ce qui arriva. Il y avait dans l'Algarbe un enthousiaste des doctrines

nouvelles d'Algazali, nommé Ahmed ben Huseïn ben Cosaï, lequel s'était fait par ses prédications un grand nombre de prosélytes, qui l'appelaient leur iman. On remarquait parmi eux Muhamad ben Omâr Abul Walid, un des plus riches habitants de Silves, ville de l'Algarbe, et Abu Muhamad, fils du wazir d'Evora. Il y avait aussi dans Séville un autre chef de parti, nommé Muhamad ben Yahie, plus connu sous le nom d'Alcabêla. Aben Cosaï fit le voyage de cette ville pour se concerter avec lui. Le même intérêt les animait, ils se mirent bientôt d'accord; et, comme il leur fallait un lieu qui pût servir de point d'appui ou offrir un asile, ils résolurent de s'emparer du château de Mertola. Aben Cosaï se chargea de l'entreprise. Il se cacha de nuit avec soixante-dix hommes déterminés dans les faubourgs de la place; le reste de sa troupe, composée des soldats d'Evora et de Silves, attendait dans les environs, prête à accourir au signal convenu. Au point du jour, au moment où l'on ouvrait les portes, il attaqua la garde, la massacra et se rendit maître de la forteresse. Les habitants de Mertola embrassèrent la cause du vainqueur, et son parti s'accrut en deux mois, au point de lui permettre d'attaquer les Almoravides à force ouverte. Aben Cosaï montrait dans toutes les occasions la plus grande bravoure, et les Africains

An de J. C.
1144.
De l'hégire,
539.

21 safer,

n'osaient tenir devant lui. A son approche ils s'enfuirent de Béja ; et la terreur de ses armes , secondées par ses intrigues , lui eut bientôt soumis une grande partie de l'Algarbe ; il eut des partisans jusque dans la ville de Mérida , qui lui fournit secrètement des troupes.

Aben Cosaï se crut alors en état de tenter des entreprises plus importantes. Il traversa la Guadiana , prit Huelva d'assaut , et ayant encore reçu des renforts , il mit le siège devant Niébla , dont il s'empara par le moyen des intelligences qu'il avait dans la place ; Jusef ben Amed el Pedrukhi , wazir de la ville , lui livra une des tours qui la défendaient. De là , il poussa jusque sous les murs de Séville , et il s'établit dans Triana. Le wali de Séville n'osait point sortir de la ville , qui vraisemblablement aurait dû se soumettre si elle n'avait été secourue. Le vainqueur du roi Alphonse d'Aragon , Abu Zacaria Aben Gania , qui du gouvernement de Lérída avait passé à celui de Cordoue , informé du danger de Séville , rassembla à la hâte toutes ses troupes , et marcha contre les rebelles. Ceux-ci n'osèrent l'attendre ; ils abandonnèrent Triana en fuyant , et par là ils excitèrent Aben Gania à les poursuivre. Il les atteignit au-delà de la Guadiana , et les défit complètement. Les vaincus se retirèrent à Niébla , où ils furent joints par le corps

de Jusef el Pedrukhi ; Aben Gania vint sans perté de temps les y assiéger. Les rebelles se défendirent avec courage ; ils étaient d'ailleurs favorisés par la mauvaise saison dont les assiégeans souffraient beaucoup, ce qui fit que le siège se prolongea plusieurs mois.

5 Ramaz^{er}.

Pour comble de disgrâce, le général almoraide reçut la nouvelle du soulèvement de Cordoue. Le cadi avait été égorgé, et Abu Giafar Hamdaïn s'était saisi du pouvoir. Aben Gania fut obligé d'abandonner le siège de Niébla, et de retourner à Séville, où des événemens du même genre se faisaient déjà craindre. Avant d'y arriver, il apprit par des messagers de son neveu Abdala ben Muhamad ben Gania, wali de Valence, que les habitans de cette ville s'étaient pareillement révoltés, malgré tous ses efforts et ceux du cadi Méruan pour prévenir les désordres, et calmer les esprits ; que lui-même, tremblant pour sa vie, avait dû se sauver de nuit et avec beaucoup de précipitation, et qu'il s'était réfugié à Xativa. Murcie, Albacète, Jaën, Malaga, avaient suivi l'exemple donné par Valence ; on y avait désarmé, chassé ou massacré tous les Africains. D'autres villes encore agirent de même ; et tous ces contre-temps, arrivés à la fois, semblaient correspondre avec le soulèvement de l'Algarbe. Aben Gania, désespérant

alors , non-seulement de ramener ce pays à l'obéissance , mais encore de sauver l'empire des Almoravides en Espagne , écrivit à son frère , qui était wali de Séville , d'armer tous les vaisseaux qui se trouvaient dans le port , d'y embarquer toutes ses troupes , et d'aller s'établir dans les îles Baléares , ce que ce dernier exécuta sans délai. A peine fut-il parti qu'Abdala ben Maimon , wali des frontières , entra dans Séville avec ses partisans , et s'y rendit maître absolu malgré l'opposition des Almoravides qui s'y trouvaient , et qui périrent tous.

Les Andalous ne s'accordaient que dans la volonté d'expulser ou d'accabler leurs oppresseurs. Cet intérêt commun satisfait , les ambitions particulières reprenaient toute leur activité , et les Andalous formaient autant de partis , qu'il se trouvait parmi eux d'hommes audacieux avec quelques moyens d'influence. Toutes les leçons de l'expérience étaient perdues pour eux , et les tristes essais qu'ils avaient faits de la division des provinces , après le dernier des Omeyas , leur disaient vainement que les mêmes accidens produiraient les mêmes résultats. Chacun voulait le pouvoir souverain , chacun voulait dominer sur les autres , s'asseoir à son tour sur un trône glissant où nul ne pouvait se tenir ; et , pendant deux ou trois ans , on vit l'inconstante

fortune élever et abaisser en un jour les mêmes individus, faire des princes et les renverser, pousser jusqu'au haut de sa roue ceux que l'instant d'après elle précipitait au fond d'un abîme. Quatorze jours étaient à peine écoulés, depuis que Hamdaïn commandait dans Cordoue, et déjà le peuple murmurait contre lui. Un parti puissant, soutenu en secret par les chrétiens de Tolède, s'était formé dans la ville en faveur d'un descendant des Béni Hud de Sarragosse, Ahmed Séïd-Dola. Riche, politique, et appuyé sur sa naissance, il ne lui fut pas difficile d'attacher le peuple à sa cause. Hamdaïn fut chassé, et Séïd-Dola ceignit le diadème ; mais au bout de huit jours, obligé à son tour de prendre la fuite, il laissa l'anarchie à la place du gouvernement qu'il avait voulu donner à Cordoue. Pour la faire cesser, on essaya d'élire un nouveau souverain. Le parti d'Hamdaïn l'emporta, et le peuple proclama de nouveau celui qu'il venait de proscrire. Hamdaïn fut aussi reconnu dans plusieurs villes voisines, depuis Ronda jusqu'à Sidonia et Arcos.

Abdalà ben Gania avait tenté de rentrer dans Valence, et il se vengeait de la résistance de ses habitans en dévastant leurs campagnes. Ceux-ci avaient besoin d'un appui et d'un défenseur ; ils jetèrent les yeux sur Abdelmélîc Méruan ben

Abdelaziz, un des plus nobles scheiks du pays. Mais l'Arabe, qui n'avait pas moins de sagesse que de talent, refusa pendant long-temps les dangereux honneurs qu'on lui offrait ; il ne céda qu'aux vives instances d'Abdala ben Ayadh, wali des frontières, et d'Aben Mardanis, neveu du premier et wali d'Albacète, lesquels lui représentèrent que, dans un moment de crise où sa conduite actuelle pouvait assurer la prospérité de l'avenir, il devait sacrifier au bien général sa propre tranquillité et sa répugnance. Le premier usage que fit Aben Abdelaziz du pouvoir qui lui était confié, eut pour but de mettre un terme aux incursions que faisait l'ancien wali jusque sous les murs de Valence, et il alla l'assiéger dans sa retraite de Xativa.

Pendant que ce siège durait, plusieurs partis se disputaient par la voie des armes la souveraineté de Murcie. On y avait d'abord nommé Hamdaïn de Cordoue ; bientôt après, le cadî de la ville Abu Giafar, appuyé par Abdala ben Fetâh, alcaïde de Cuënca, se fit nommer à la place d'Hamdaïn. Aben Fetâh, mécontent d'Abu Giafar, voulut détruire ce qu'il avait fait ; il s'unit au parti d'Abderahman ben Tahir, scheik distingué de Tadmîr, et ils soulevèrent le peuple en faveur de Seïd-Dola Aben Hud. Abu Giafar soutint son élection par une victoire complète.

qu'il remporta sur eux, et Aben Fetâh fut jeté dans une prison. Abu Giafar, persuadé que sa puissance était désormais assurée, se rendit au siège de Xativa, en qualité d'allié ou d'auxiliaire d'Aben Abdélaziz de Valence ; mais pendant son absence Aben Tâhir causa de nouveaux troubles, et Aben Fetâh fut remis en liberté. Abu Giafar se hâta de retourner à Murcie, et pour la seconde fois il s'en rendit maître ; mais Aben Fetâh s'était soustrait par la fuite à la vengeance de l'émir.

A Grenade on n'était pas plus tranquille. Les Almoravides, chassés de la ville, s'étaient retirés à l'Alcazaba, où ils se défendaient avec opiniâtreté. Le cadi Aben Sîmeck, auteur de la révolution, fut tué dans un assaut donné à la forteresse. Abul Hasan fut nommé à sa place. Celui-ci avait paru jusque là flotter entre les deux partis, évitant de se prononcer, attendant pour le faire que l'un ou l'autre fût resté vainqueur ; mais, dans cette occasion, les séductions de la grandeur l'emportèrent sur sa prudente réserve, et terminèrent ses incertitudes en faveur de celui qui lui donnait le pouvoir.

Toutes ces disgrâces des Almoravides d'Espagne accablaient le malheureux Aly ben Jusef d'une douleur d'autant plus vive, que ses affaires n'allaient guère mieux en Afrique. Il avait espéré

que les talens et la fortune de son fils Taxfin soutiendraient son empire près de tomber sous les coups redoublés des Almohades ; mais cette espérance fut cruellement déçue. Le prince fut vaincu plusieurs fois ; et des vastes contrées qui composèrent la riche succession de Jusef, il ne restait que quelques provinces autour de Maroc. Aly en conçut tant de chagrin et de dépit qu'il tomba malade ; et comme, au lieu des succès qui lui auraient rendu la santé avec la puissance, il ne trouvait dans les nouvelles qu'il recevait de toutes parts que de nouveaux sujets de tristesse, le mal croissant toujours eut bientôt consumé en lui tous les principes de vie ; il mourut à Maroc après un règne de quarante ans, dont la fin fut très-orageuse.

Ce prince avait été l'un des plus puissans souverains de cette époque. Chaque jour, disent les Arabes, on faisait pour lui la prière publique dans trois cent mille (1) mosquées. Aly se montrait digne de son élévation par ses grandes qualités. En effet il aimait la justice, il était doux, clément et humain, s'efforçant constamment de marcher sur les traces de son père ; et il ne tint pas à lui que son peuple ne vécût heureux dans les douceurs de la paix.

(1) On sent combien ce calcul doit être exagéré.

L'ascendant des circonstances fut plus fort que lui, et détruisit toujours l'effet des mesures que lui suggérerait la prudence. S'il eût suivi le conseil de ses alimes, lorsque le méhédi apparut, il aurait régné sans opposition et sans troubles. Comment prévoir que les destinées de l'empire tenaient à l'existence d'un obscur alfaqui ? La fatale sécurité d'Othman, son ministre, sécurité qu'il partagea pour le malheur de ses peuples, avait sauvé l'audacieux novateur. Quand on s'aperçut de la grandeur du mal, il avait jeté de profondes racines qu'on ne put arracher. Le conseil des alimes avait paru dicté par une timide prévoyance, il y aurait eu à le suivre de la faiblesse ; car, comme le dit Othman, que pouvait craindre d'un fanatique sans crédit et sans force un monarque puissant et respecté ? Et cette considération l'emporta, peut-être parce que la vanité du prince se trouva intérieurement flattée par les motifs qui déterminaient le ministre (1).

Taxfin, possesseur du trône, s'occupa des moyens de le défendre. Il fit un appel au dévouement de tous ceux qui lui restaient fidèles,

(1) Ishâc ben Othman, quoique très-jeune encore, succéda à son père dans la charge d'hagib ; et il la remplit jusqu'à sa mort avec tant de droiture, que sa longue administration n'excita pas une plainte.

et il eut en peu de temps une armée nombreuse. Ces précautions étaient nécessaires. Abdelmumen descendait des montagnes de Goméra avec toutes ses bandes bérébères, semblable à un torrent qui, tombant dans la plaine, renverse et entraîne tout ce qui résiste à sa violence; il menaçait à la fois la ville de Fez et celle de Trémécén. Les premiers efforts de Taxfin furent couronnés par la victoire; Abdelmumen rentra dans les montagnes; mais, s'emparant des hauteurs, il brava sans la craindre toute la puissance de son ennemi. La tribu guerrière de Zanhaga, suivant le parti victorieux, était revenue sous les drapeaux de Taxfin. Celui-ci voulut profiter de ces faveurs de la fortune, et il en essuya un nouveau caprice; dans une seconde action son armée fut presque toute détruite. Le roi ne perdit point courage, il rallia les débris de ses troupes, fit prendre les armes à tous ceux qui pouvaient les porter, et se prépara encore à combattre. Ce fut là, dit l'historien Aben Izâ, le dernier effort que firent les Almoravides.

Les deux armées se rencontrèrent dans les environs de Trémécén. Celle d'Abdelmumen était moins nombreuse; l'habile Almohade y suppléa par les ressources de sa tactique. Il forma de ses troupes un bataillon carré. Sur les quatre faces et au premier rang, il plaça ses

plus vaillans soldats , armés de très-longues lances, qu'ils appuyaient avec leurs pieds contre terre par l'extrémité de la hampe, et qu'ils soutenaient de leurs mains dans une direction oblique. Derrière ces lanciers était un rang de soldats armés d'épées , et de larges boucliers pour arrêter les flèches de l'ennemi ; venaient ensuite sur un double rang les arbalétriers et les frondeurs. Le milieu du carré était occupé par la cavalerie. Sur chacune des quatre faces , Abdelmumen avait ménagé des issues pour que ses cavaliers pussent charger sans causer du désordre dans l'infanterie. Taxfin ne put jamais rompre cet ordre de bataille ; il fit plusieurs fois donner sa cavalerie, et toujours sans succès. Ceux qui marchaient les premiers, blessés par les longues lances, ne pouvaient avancer, et quand les autres se retournaient pour exécuter une charge nouvelle, les Almohades ouvraient leurs rangs, et leurs cavaliers fondaient sur les Almoravides. Puis, se divisant à droite et à gauche, ils allaient rentrer par les côtés au milieu du carré dont le front s'était reformé durant cette charge. Le combat se prolongea jusqu'aux approches de la nuit. Les Almoravides avaient perdu leurs meilleurs cavaliers, tous les autres étaient blessés et hors d'état de combattre. Taxfin ordonna la retraite, et il s'alla enfermer dans

Trémécen. Abdelmumen l'y suivit; mais, après quelques assauts inutiles, il se dirigea sur Oran, dont la conquête lui sembla plus facile et surtout plus importante, parce que le roi, regardant cette place comme son dernier asile en Afrique, y avait renfermé ses trésors, et qu'il y avait même disposé tous ses préparatifs de départ pour l'Espagne en cas de malheur.

Taxfin en effet craignait de ne pouvoir conserver l'empire de Maroc, et il avait envoyé depuis peu des ordres pressans à Muhamad ben Maymûn, alcaïde d'Almérie (1), d'appréter dix vaisseaux et de les envoyer à Oran, où ils demeureraient stationnaires et toujours prêts pour le recevoir, s'il éprouvait de plus grands désastres. Taxfin attachait donc à la conservation d'Oran la plus grande importance. Il prit dans Trémécen une troupe choisie, il traversa avec elle le camp des Almohades, et il pénétra dans la place, qui était au moment de se rendre. Au bout de quelque temps, ce prince, voyant que le siège traînait en longueur sans lasser la constance des Almohades, et que tôt ou tard la ville devait finir par tomber en leurs mains, n'ayant plus d'espérance de se soutenir à Maroc ni plus de moyens de lever de nouvelles armées, cédant

(1) Cette ville fut une des dernières qui secouèrent le joug des Almohades.

au découragement qui s'empara de lui, ou plutôt poussé en aveugle par sa cruelle destinée, ce prince sortit de la ville pendant la nuit avec le dessein de gagner le château du port où ses vaisseaux l'attendaient, pour de là passer en Espagne. Il monta sur sa superbe jument Rahihana (1); mais, comme son esprit était troublé par la crainte d'être pris par les ennemis, ou par quelque écart malheureux de la jument qu'effrayait le bruit des vagues qui se brisaient contre les écueils du rivage, il se précipita du haut d'un rocher escarpé, et le lendemain on trouva son corps tout sanglant et sans vie au bord de la mer. On le porta de suite à Abdelmumen, qui envoya sa tête à Tinmâl. Les Almoravides consternés cessèrent de défendre les remparts d'Oran, et Abdelmumen y fit, peu de jours après, son entrée triomphante.

An de J. C.
1145.
De l'hégire,
540.
Muharram.

La guerre durait toujours en Andalousie, et le siège de Xativa se poursuivait encore. Abu Giafar, vainqueur à Murcie de la faction qui lui était opposée, vint de nouveau au secours d'Aben Abdélaziz, et d'autre part le wali des

(1) Les historiens arabes ont conservé le nom et même la généalogie de cet animal. Il n'avait pas de pareil, ajoutent-ils, parmi les plus beaux chevaux de l'Afrique et de l'Arabie. Rahihana fut trouvée morte auprès de son maître.

frontières, Aben Ayadh, lui amena un fort détachement de cavalerie. Abdalà ben Gania sentit qu'il ne pourrait long-temps résister à tant d'ennemis, et il offrit de rendre la place à des conditions qu'il obtint. Il se retira avec sa troupe du côté d'Almérie, décidé à s'en aller à Majorque auprès de son père, si les affaires ne prenaient pas une autre face. Aben Abdélaziz récompensa généreusement ses alliés; et, après avoir pourvu au gouvernement de Xativa et à celui d'Alicante, qui dans le même temps avait expulsé les Almoravides, il retourna à Valence, où il entra monté sur un superbe dromadaire et couvert d'armes étincelantes. Tous les scheiks, tous ses officiers, richement vêtus, lui formaient une brillante escorte, et le peuple de Valence fit éclater les transports de la plus vive joie en revoyant son émir victorieux. Safer.

Abu Giafar avait contribué à la reddition de Xativa; il voulut contribuer de même à réduire les Almoravides de Grenade. Il invita l'émir de Cordoue Hamdaïn, et quelques autres walis à concourir avec lui à cette entreprise. Ceux-ci envoyèrent des troupes, Abu Giafar y joignit les siennes, et une armée de douze mille chevaux marcha au secours des habitans de Grenade. Les Almoravides ne leur laissèrent point le temps d'entrer dans la ville; ils pensèrent avec raison

qu'avec ce renfort les Grenadins s'empareraient de la forteresse : il fallait donc les empêcher de le recevoir. Ils sortirent au point du jour de l'Alcazaba, rencontrèrent à peu de distance ces auxiliaires, les attaquèrent résolument, les défirent, et entrèrent vainqueurs dans l'Alcazaba. Abu Giafar mourut sur le champ de bataille, victime de son dévouement pour ses alliés.

Rebie 1.

Dès que la nouvelle de sa mort arriva à Murcie, apportée par les fuyards de son armée, le peuple se ressouvint d'Abderahman ben Tahir, et le nomma son émir. Celui-ci, fidèle à son amitié envers Seïd-Dola Aben Hud, ne voulut accepter que le titre de naïb, ou lieutenant de l'émir, et il écrivit à Seïf-Dola pour qu'il vînt prendre possession de Murcie. Quelques mécontents quittèrent la ville à cette occasion, et se rendirent auprès de l'émir de Cordoue, qui leur donna des troupes pour soutenir leur prétentions; Aben Tahir engagea de son côté le wali des frontières à se joindre à lui. Aben Ayadh, qui était aussi partisan d'Aben Hud, se mit aussitôt en route; mais en passant à Orihuéla, les habitans lui déférèrent la souveraineté de leur ville. Entraînés par cet exemple, ceux de Murcie allèrent en foule à sa rencontre dès qu'ils eurent appris qu'il arrivait, et ils le proclamèrent émir à la place de Seïd-dola qu'Aben Tahir vou-

Giumada 1.

lait leur donner. Celui-ci se retira dans ses terres, et il dut à ses vertus qu'on n'attentât point à sa vie.

Aben Tahir ne devait pas fournir seul une preuve de l'inconstance du peuple. Ce même Abdélaziz, que les Valenciens avaient demandé pour maître, qui pendant long-temps s'était refusé à leurs vœux parce qu'il craignait leur humeur légère et capricieuse, qui n'avait cédé qu'à une sorte de violence, qu'à son retour de Xativa les acclamations générales avaient accueilli, se vit en un instant oublié, abandonné et proscrit. L'enthousiasme, qui d'Orihuéla s'était étendu à Murcie, venait de saisir les Valenciens ; ils avaient envoyé des députés à Aben Ayadh. Abdélaziz voulut essayer de ramener les esprits, et, s'il n'y pouvait réussir par la douceur, d'employer la force pour maintenir le peuple dans le devoir ; mais le désir du changement avait gagné tous les cœurs, et, quand on sut qu'il faisait des préparatifs de défense, de toutes parts on courut aux armes. Aben Abdélaziz fut obligé, pour sauver sa vie, de quitter le palais durant la nuit. Ses amis le tinrent quelque temps caché, et, quand l'effervescence des esprits fut un peu calmée, ils le firent sortir de Valence à la faveur des ténèbres avec un guide qu'ils lui donnèrent. Ce guide par malheur connaissait peu les chemins qu'il devait parcourir ;

il égara le malheureux émir dans les environs d'Almérie, et le fit tomber au pouvoir de l'alcaïde ben Maimûn, qui le chargea de chaînes comme un rebelle, et l'envoya sous escorte à Abdalà ben Gania. Celui-ci le traîna long-temps à sa suite dans ses courses continuelles entre Valence, Almérie et Xativa, et il finit par l'emmener à Majorque lorsqu'il s'y retira. Aben Ayadh ne tarda pas à se rendre à Valence, et, pour y assurer sa domination, il fit arrêter les partisans de l'émir fugitif.

— Cependant Seïd-dola s'était emparé de Jaën, et il aspirait à la souveraineté de Grenade; il parvint à s'y faire un parti. Quand il crut ce parti assez fort, il se présenta devant la ville, et le peuple l'accueillit; mais, dès le jour même de son arrivée, une tentative d'empoisonnement faite contre sa personne lui prouva qu'il avait des ennemis dangereux; et comme les troupes qu'il avait amenées de Jaën campaient au dehors, il fit dresser ses tentes au milieu d'elles. Les Almoravides de la forteresse faisaient de fréquentes sorties. Dans une d'elles, le fils de Seïf-dola, grièvement blessé, fut fait prisonnier, et il mourut dans la nuit de ses blessures; les Almoravides embaumèrent son corps et l'envoyèrent à son père. Celui-ci, dégoûté de son entreprise, autant par ce funeste accident que

parce qu'il voyait les Grenadins fatigués d'une guerre qui ravageait l'intérieur de leur ville, reprit avec ses troupes le chemin de Jaën. Immédiatement après son départ, les Grenadins conclurent avec les Almoravides une trêve dont les uns et les autres avaient le plus grand besoin. La plupart de ces derniers en profitèrent pour se rendre au port d'Almugnécar, dans l'intention de passer en Afrique.

Il paraît qu'en cédant aux vœux des Murciens et des Valenciens, Aben Ayadh n'avait voulu qu'empêcher leur choix de tomber sur un autre, ce qui aurait rendu impossible l'exécution de ses desseins secrets ; il n'avait, disait-il, accepté le pouvoir que pour le rendre à Seïf-dola ; et aussitôt qu'il put le faire sans risque, il l'appela à Murcie, où il le fit reconnaître ; de là il le conduisit à Valence. Il conserva, il est vrai, toute l'administration des affaires, mais il n'agissait qu'au nom de Seïf-dola. Celui-ci jouit peu de temps de sa fortune. Aben Fetâh avait emporté de Murcie, lorsqu'il s'échappa de sa prison, le désir ardent de punir les habitans de leur légèreté ; mais, ne se sentant pas capable d'y réussir sans des secours étrangers et ne se fiant pas à des Musulmans, il sollicita l'alliance des chrétiens. Alphonse lui donna quelques troupes, avec lesquelles il marcha sur Xativa,

Régeb.

où il avait des intelligences , pillant et dévastant tous les lieux de son passage. Seïf-dola rassembla les cavaliers de Murcie , d'Alicante et de Lorca , et il manda à son naïb de Valence de partir sur-le-champ avec les siens pour le venir joindre. Aben Fetâh , qui en eut avis , fit faire à ses troupes une marche rapide pour tâcher de prévenir cette jonction , et il n'y put parvenir. Il n'en combattit pas moins avec courage , et dans l'espérance de la victoire ; les chrétiens secondèrent si bien ses efforts , qu'elle commençait à se déclarer pour lui , quand la mort de Seïf-dola , percé d'un coup de lance au plus fort de la mêlée , acheva de la déterminer. Le naïb de Valence , Abdalâ ben Sad , eut le sort de l'émir , et toute la valeur d'Aben Ayadh ne put sauver l'armée d'une déroute totale. Aben Fetâh ne demeura point dans l'inaction , et , suivant de près les vaincus , il arriva presque aussitôt qu'eux devant Murcie. Muhamad ben Sad , oncle du naïb de Valence , vint lui offrir le combat ; mais il ne fut pas plus heureux que l'émir. Après avoir vu périr presque tous les siens , il ne put qu'avec peine échapper lui-même à la mort. Il se réfugia dans Alicante. Murcie se rendit au vainqueur , qui , n'ayant pu empêcher les chrétiens ses auxiliaires d'y entrer avec lui , indisposa les habitans , et rendit plus vifs leurs regrets.

20 xeban.

Dylhagin.

Du côté de l'Algarbe, Aben Cosaï avait étendu ses conquêtes autour de Mertola, où il résidait; et son autorité était reconnue depuis les rivages de l'Océan jusqu'aux environs de Séville. On dirait qu'un mauvais génie, dominant à cette époque sur l'Espagne, lui préparait de nouveaux désastres en lui donnant d'autres maîtres. Tandis que tous les walis, révoltés contre les Almoravides, travaillaient à conquérir sous le nom d'émirs leur indépendance absolue, Aben Cosaï cherchait à perdre la sienne, et à ne conserver ses domaines qu'à l'ombre d'une grande puissance qui le protégeât. Dès qu'il eut connaissance de la mort de Taxfin et de la prise d'Oran, il écrivit à Abdelmumen, se vanta d'avoir le premier secoué le joug des Almoravides, protesta de son adhésion aux opinions du méhédi, et offrit de se mettre sous son obéissance. Abdelmumen, à qui cette proposition inattendue montrait une brillante perspective de conquêtes nouvelles, accepta l'offre d'Aben Cosaï et le nomma son wali dans l'Algarbe. De son côté, Aben Gania, qui voyait s'écrouler l'empire d'Afrique, et qui prévoyait que sa chute causerait la ruine des Almoravides d'Espagne; qui n'avait fait jusque là que des efforts inutiles, pour maintenir les peuples dans l'union et l'obéissance; qui voulait peut-être du

milieu de tous ces débris qui l'entouraient faire sortir une souveraineté pour lui-même; désespérant de triompher par les armes de ses nombreux ennemis, tenta de désunir ceux qu'il ne pouvait vaincre, et de semer entre eux la discorde pour s'en délivrer par leurs propres mains. Il pratiqua des intelligences avec Muhamad Ben Sidray et Omar ben Almondhar, les deux principaux appuis d'Aben Cosaï. Il leur fit aisément entendre que leur chef ne recherchait l'alliance des Almohades, que pour assurer par leur secours son despotisme; qu'en remplaçant par eux les Almoravides, il ne tendait qu'à rappeler sur l'Espagne les maux que ces derniers lui avaient faits par leur invasion; que les Andalous, qui s'étaient adressés à Jusef ben Taxfin, y avaient été forcés par la difficulté de résister seuls au roi de Léon; qu'Aben Cosaï n'avait point ce prétexte, qu'il n'était donc poussé que par son ambition particulière. Ces insinuations firent naître des soupçons violens sur la conduite et les intentions d'Aben Cosaï; les soupçons produisirent le mécontentement, et le mécontentement une rupture déclarée. Aben Cosaï fut attaqué et battu. Les secours qu'il avait obtenus du roi de Portugal furent insuffisans pour le faire triompher, et cette alliance avec les chrétiens l'avait perdu dans l'esprit des musulmans fana-

tiques. Assiégé dans Mertola , il fut bientôt contraint par le peuple à se démettre du pouvoir ; Muhamad Sidray , nommé à sa place , le fit mettre en prison ; et il ne dut la liberté qu'à une victoire que remporta sur les rebelles son général Aben Samail , qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrâce. Lorsqu'Aben Gania fut assuré que par l'effet de ses manœuvres il avait mis Aben Coçaï hors d'état de lui nuire , il tourna ses vues du côté de Cordoue. Ce ne fut toutefois que dans l'année suivante qu'il put commencer d'agir, soutenu par l'empereur Alphonse, avec lequel il s'était secrètement allié.

Les wazirs de Maroc venaient de placer sur le trône un des fils de Taxfin , celui que ce prince lui-même avait désigné pour son successeur, Ibrahim Abu Ishâc ; et , comme si ce trône eût été brillant de gloire , entouré de grandeurs et soutenu par l'amour des peuples , un de ses oncles essaya de le lui arracher : tant il est vrai que les ambitieux chérissent jusqu'à l'ombre du pouvoir ! Abdelmumen cependant n'avait point déposé les armes. Maître de toutes les forteresses voisines d'Oran , il attaqua Trémécen et massacra sans pitié tous les habitans, en expiation de leur longue résistance. Le nombre des morts , dit l'historien Ysâ , s'éleva à environ cent mille de tout âge et de tout sexe. La ville fut livrée

au pillage pendant plusieurs jours. Abdelmumen demeura sept mois à Trémécen ; et, tandis que , pour assouvir ses vengeances , il repaissait ses yeux du triste spectacle de la destruction, ses généraux allèrent mettre le siège devant Fez, et ils emportèrent Méquinez en passant. Fez se défendit avec vigueur ; son gouverneur paraissait disposé à s'ensevelir sous ses ruines. Abdelmumen eut recours à un expédient qui le servit mieux que toutes les machines de guerre que ses généraux avaient employées.

Il fit construire une forte digue en travers de la rivière dont les eaux coulent dans la ville , et dans un lieu où son lit est extrêmement resserré , au bas d'une vallée profonde. Par ce moyen il fit monter les eaux à une très-grande hauteur, et il en rassembla une quantité considérable. Quand elles commençaient à se répandre par dessus la digue , il leur ôta tout d'un coup cet obstacle, et les eaux, jusque là captives, s'échappant avec furie, allèrent frapper les remparts avec tant de violence, qu'ils s'écroulèrent et laissèrent à leur place une large brèche. Le wali, qui était frère de Taxfin , avait choisi cette nuit pour épouser une jeune fille dont il était fort épris. Son wazir, chargé de la défense de la place, fut réveillé au point du jour par l'épouvantable fracas des remparts et des édifices voi-

sins, renversés par les eaux. Il courut à la brèche avec tout ce qu'il put rassembler de soldats, et il parvint à repousser les assiégeans ; mais peu de jours après, ce même wazir, ayant eu à se plaindre (1) du wali, se laissa emporter par le ressentiment ; et s'étant mis d'accord avec Abdelmumen, les Almohades entrèrent dans la ville par la brèche. Ce wazir était natif de Jaën, et l'hagib d'Abdelmumen, qui était aussi Andalous et qui possédait toute la confiance de son maître, le traita avec beaucoup de distinction et prit soin de sa fortune.

Salé, Agmat, toutes les villes de l'empire avaient reçu la loi des Almohades, et le pouvoir d'Ibrahim ne s'étendait pas au-delà de l'enceinte de Maroc. Abdelmumen méditait cette importante conquête ; en même temps il voulait faire celle de l'Andalousie. Il avait fait préparer à Tanger des vaisseaux de transport ; et sur la fin de l'année, il y fit embarquer dix mille chevaux et vingt mille fantassins, dont il donna le commandement général à Abu Amram ben Saïd. Ces troupes abordèrent sur la côte d'Algéciras,

An de J. C.
1145.
De Phégire,
540.

(1) On dit qu'il était amoureux de la jeune épouse du wali ; que ce mariage, en excitant sa jalousie, le remplit du désir de se venger, et que le ressentiment finit par l'emporter sur le devoir.

et aussitôt elles assiégèrent la ville, qui ne fit pas une longue résistance. Aben Cosâï était venu avec les siens se joindre à l'armée des Almohades; les soldats de la garnison ne comptant pas sur les secours du dehors, sortirent de la place en désespérés et se frayèrent un passage à travers les assiégeans; ceux qui ne périrent pas dans cette périlleuse entreprise se sauvèrent à Séville. L'armée almohade se présenta ensuite devant Gibraltar; les Almoravides l'avaient évacué à l'approche des ennemis, et les habitans se hâtèrent de capituler. La ville de Xérès n'attendit pas pour se rendre l'arrivée des Almohades. L'alcaïde, accompagné de cent principaux habitans, alla au devant d'Abu Amram, promit obéissance et fidélité au nom de la ville, et déclara la mettre sous la protection d'Abdelmumen. Celui-ci, informé par son général de cette démarche, en fit témoigner sa vive satisfaction à l'alcaïde, et il lui accorda pour la ville et les habitans plusieurs privilèges qu'ils ont conservés tant que sa dynastie a régné sur l'Espagne.

Abdelmumen était alors devant Maroc avec son armée. Comptant que le siège serait long, il avait placé son camp sur des hauteurs au couchant de la ville, et il l'avait entouré de retranchemens. Il fit construire dans l'intérieur de solides baraques et une vaste mosquée, annon-

An de J. C.
1146.
De l'hégire,
541.
Muharram.

cant ainsi l'intention de ne quitter ce lieu que pour entrer dans Maroc. Quand tous ces travaux eurent été terminés , et qu'il eut donné à ses troupes quelques jours de repos , il ordonna un assaut simulé dans l'espérance d'attirer ensuite les assiégés hors des murs par une retraite également simulée , et de les faire tomber ainsi dans des embuscades qu'il avait préparées. Ce stratagème lui réussit : un grand nombre d'Almoravides périrent , et ceux qui survécurent n'osèrent plus tenter de faire des sorties ; mais s'ils ne furent plus exposés aux coups de leurs ennemis , ils ne purent se défendre d'un autre fléau plus terrible encore , la disette , et bientôt après une horrible famine , qui enleva les trois quarts des habitans. Les vivans , dit Aben Ysâ , différaient peu des morts , et pour prolonger leur misérable existence , ils étaient contraints à dévorer des cadavres humains. Cette ville , jadis si peuplée , n'était plus qu'un vaste désert tout couvert de morts ; un affreux silence régnait dans les rues et sur les places publiques. Quelques Muzarâbes , qui servaient dans la cavalerie , ne pouvant plus supporter cet état pire que la mort , se concertèrent , ajoute le même auteur , avec Abdelmumen pour lui livrer la porte d'Agmat , à l'instant où il livrerait un assaut général , ce qui fut exécuté. Les Almoravides n'eurent à surmon-

ter qu'une très-faible défense, excepté à l'entrée de l'Alcazar, où s'étaient réunis les derniers défenseurs de leur roi.

Le malheureux Ibrahim et tous les scheiks qui lui étaient restés fidèles furent traînés devant l'implacable Abdelmumen, et son humeur sanguinaire et cruelle parut s'adoucir un moment quand il vit la jeunesse d'Ibrahim ; il montra l'intention de l'épargner. « Veux-tu, lui dit alors un » de ses wazirs, élever un lionceau qui un jour » peut-être nous dévorerait tous ? » Ibrahim, que ces paroles condamnaient à la mort, se prosterna devant son vainqueur, et, les yeux pleins de larmes, il lui demanda la vie. « Misérable que » tu es, s'écria dans ce moment un scheik, son » parent, dois-tu ajouter la honte et l'opprobre à » tous tes malheurs ? Crois-tu donc t'adresser à » un père tendre et compatissant ? Ne vois-tu pas » que c'est une bête féroce qui se nourrit de sang » et de larmes ? » Abdelmumen, irrité par cette insultante apostrophe, ordonna le supplice du roi et de ses scheiks, et fit faire main basse sur tous les habitans sans distinction, de sorte que la ville resta presque en entier dépeuplée. Ceux qui ne furent point immolés par l'aveugle fureur des soldats furent réduits à la condition d'esclave ; les femmes et les enfans ne furent pas exemptés de cette loi cruelle, et on les vendit

sur la place publique. Il n'y eut qu'une seule exception en faveur d'une fille du roi Taxfin ; encore ne la dut-elle qu'à l'avantage d'avoir épousé un homme qui servait depuis long-temps la cause des Almohades. Quand le massacre eut cessé au bout de trois jours, la ville demeura fermée durant trois autres jours ; ensuite elle fut purifiée suivant le rite du méhédi. Ses mosquées furent renversées, et d'autres mosquées sortirent de leurs ruines ; de nouveaux édifices s'élevèrent, et les tribus du désert furent appelées pour remplacer les habitans qui n'étaient plus.

Cependant Aben Fetâh se soutenait encore dans ses états, malgré le peu d'affection des Murciens ; mais il avait un ennemi implacable qui ne respirait que sa ruine : c'était Aben Ayadh. Celui-ci était parvenu à composer une armée ; elle avait peu de soldats, mais tous partageaient l'ardeur de vengeance qu'il ressentait lui-même. Arrivé sous les remparts de Murcie, il voulut l'emporter par escalade : on appliqua les échelles, et l'assaut commença ; dans le même instant le peuple se souleva dans la ville contre les auxiliaires chrétiens. Cette attaque imprévue produisit la confusion et le désordre. Aben Fetâh, ne pouvant résister à la fois à l'ennemi du dehors et à celui du dedans, crut prudent de prendre la fuite ; mais, comme il sortait

par la porte d'Afrique, suivi d'un petit nombre de cavaliers, une pierre, lancée du haut des remparts, atteignit et blessa son cheval à la tête. L'animal, excité par la douleur, se cabra, et rebelle à la voix de son maître, il se précipita avec lui dans la rivière. Ceux qui l'accompagnaient, tout occupés d'eux-mêmes, ne songèrent pas à le tirer de danger; alors un soldat ennemi descendit au bord de l'eau, acheva de le tuer, et lui régeb. coupa la tête, qu'il porta à son général. Aben Ayadh fut de nouveau proclamé émir de Murcie et de toute l'Espagne orientale.

Malgré l'exemple d'Aben Fetâh, victime de son alliance avec les chrétiens, Aben Gania reçut des secours de l'empereur Alphonse. Au moment où les Almohades, partis de Xérez et toujours guidés par Aben Cosaï, s'emparaient de Séville et de Malaga, les troupes d'Alphonse prenaient Xaban. Andujar et Baëza, et Aben Gania pressait vivement le siège de Cordoue. Les partisans d'Hamdaïn, effrayés, n'osèrent contrarier le vœu des habitants, qui demandaient à capituler, et les conditions ayant été convenues, Aben Gania fut reçu dans la ville. La vue de ses auxiliaires fit dans Cordoue le même effet qu'avait produit dans Murcie l'entrée des alliés d'Aben Fetâh; ce qui causa surtout parmi les Cordouans une vive indignation, ce fut de voir les chrétiens attacher

leurs chevaux jusque dans la grande mosquée, et souiller à dessein les objets les plus vénérés de leur culte. Une des causes peut-être qui contribuèrent le plus à entretenir entre les deux nations cette haine profonde, qu'elles ne pouvaient éteindre que dans les flots de leur sang, c'était ce mépris affecté, cette profanation volontaire des choses que la religion leur faisait respectivement regarder comme sacrées. Quand les chrétiens entraient dans un lieu habité par les Maures, leur zèle impolitique commençait par détruire les mosquées, et dégrader, par le plus vil usage, tout ce que les Musulmans révéraient; comme s'il suffisait de renverser les autels du peuple vaincu pour lui prouver que sa croyance est mauvaise! Taric et Muza n'auraient pas conquis l'Espagne en deux ans, s'ils avaient brûlé les temples des Goths; et les Espagnols modernes assurent que le pillage seul de l'église de Cordoue arma les vainqueurs de Bailen. Les historiens arabes prétendent qu'Alphonse voulait retenir la souveraineté de Cordoue, et qu'Aben Gania obtint qu'il se contentât de Baëza.

Quelques partis de mécontents, restes des troupes d'Aben Fetâh, parcouraient encore en armes les lieux éloignés de Valence; et, réunis aux chrétiens des frontières, ils commettaient de grands dégâts. Aben Ayadh se mit à leur poursuite; mais,

en traversant de nuit un étroit défilé dans les environs d'Uclès, une flèche tirée d'en haut le blessa si grièvement qu'il mourut le lendemain. Ses soldats vengèrent sa mort sur les ennemis, et ils rentrèrent vainqueurs à Valence; mais les dou-
 ceurs même du triomphe ne purent les consoler de la perte de leur général. Muhâmad ben Sad fut élu pour lui succéder, ainsi qu'Aben Ayadh l'avait recommandé avant de sortir de Murcie. Muhamad établit à Valence le siège de ses états, et il plaça pour Naïb à Murcie Aben Hemseck, époux de sa fille. Ce prince fut le seul qui sut conserver son indépendance au milieu des chrétiens et des Almohades; après lui, ses enfans devinrent les vassaux des successeurs d'Abdelmumen.

L'empereur Alphonse, excité à de nouvelles entreprises par ses succès de l'année antérieure, attaqua et prit Calatrava, dont la possession importante lui assurait le passage de l'Andalousie. De là, méditant la conquête d'Almérie, il traversa les montagnes avec une armée qui se grossit dans sa marche des dernières bandes d'Aben Fetâh, de celles d'Aben Gania, et des anciens partisans de Seïf-Dola. Plusieurs seigneurs français suivaient aussi ses drapeaux. Pendant qu'il s'approchait par terre d'Almérie, une flotte nombreuse, conduite par Raymond Béranger, comte de Barcelone, s'avancait pour combiner

An de J. C.

1147.

De Phégire,

542.

Rebie 1.

ses efforts avec l'armée de siège , et battre la place du côté de la mer. Tant de préparatifs ne furent point inutiles : les Musulmans , manquant de provisions , furent contraints de capituler après trois mois d'un blocus qui leur avait coûté leurs meilleurs soldats. Les Almohades étaient trop éloignés pour secourir Almería ; ils s'occupaient d'ailleurs d'une part à réduire les places de l'Andalousie jusqu'à Séville , et de l'autre à résister dans l'Algarbe aux tentatives du roi de Portugal , qui n'avait pas été le dernier à profiter de l'embarras des Musulmans pour étendre ses limites. Plusieurs villes , voisines de Lisbonne , étaient déjà tombées en son pouvoir , et la conquête de Lisbonne elle-même , conquête qui le rendait maître de la navigation du Tage , et lui ouvrait un chemin au reste de l'Algarbe , était depuis quelque temps l'objet de ses désirs. Il en faisait le siège avec plus de constance et de bravoure que de succès , lorsqu'une flotte qui faisait voile pour la Palestine vint à jeter l'ancre à l'embouchure du Tage. Le roi crut que le ciel lui amenait ce secours ; il visita les chefs des croisés , leur dit qu'ils trouveraient à Lisbonne des Mahométans à combattre et des richesses à acquérir , et il les engagea par ce double motif à s'unir avec lui pour cette conquête. Les croisés y ayant consenti , le siège fut

poussé avec plus d'ardeur, et la place fut forcée à se rendre après un siège de plusieurs mois, huit jours après la chute d'Almérie.

Pendant que cela se passait en Espagne, Abdelmumen consolidait sa puissance en Afrique. Il apaisa une révolte à Salé, força à l'obéissance diverses tribus de Zanhaga, subjuguâ celles de Dukéla, anéantit celles qui refusèrent de se soumettre et rentra dans Maroc en triomphe. Ensuite il travailla à l'embellissement de cette ville, construisit des palais, des édifices publics, des bains, des mosquées et de vastes jardins où il conduisit les eaux d'Agmat par de longs aqueducs. Ces travaux terminés ou du moins ordonnés, il marcha contre Sigilmesse, qui se rendit pour éviter sa ruine ; de là il revint promptement vers Ceuta, dont les habitans s'étaient révoltés, et il démolit ses remparts ; puis il tourna ses armes contre la ville de Méliana, qu'il prit, et il dispersa plusieurs tribus de Bérébères. De retour à Maroc, il fit passer des troupes en Espagne, ce qui mit les Almohades en état d'entreprendre le siège de Cordoue ; Séville les avait déjà reçus dans ses murs.

Aben Gania opposa d'abord une vive résistance ; craignant néanmoins de ne pouvoir défendre avec succès une ville dont les habitans le regardaient presque avec des yeux ennemis,

parce qu'il était l'allié d'Alphonse, et voulant s'assurer une autre retraite, il laissa le commandement à son wali Yahie; et, à la faveur d'une sortie qu'il fit exécuter par la garnison, il parvint à s'éloigner avec un petit nombre de cavaliers, et se retira à Grenade, dont les Almoravides occupaient toujours la forteresse. Aussitôt après son départ, Cordoue capitula. Yahie n'obtint qu'un sauf-conduit pour les troupes; il en conduisit une partie à Grenade, l'autre partie se réfugia à Carmone. Aben Gania, qui sentait que les affaires ne pouvaient se rétablir que par des victoires capables de relever le courage des Almoravides, appela autour de lui tous les restes épars de leurs troupes; il demanda du secours aux chrétiens, dont il obtint quelques soldats; et, sachant que les Almohades étaient sur Jaën, il marcha à leur rencontre. Au moment du départ, il s'aperçut que son wali Yahie tenait des discours propres à décourager les soldats, en exaltant devant eux la force et l'adresse des Almohades. Alors, tirant son cimenterre, il fit voler sa tête d'un seul coup: « Voilà, dit-il, » ce que j'aurais dû faire le jour où je te confiai » la défense de Cordoue. » Il y eut dans les environs de Jaën quelques engagements peu décisifs; mais, quand la division qui assiégeait Carmone eut soumis cette ville, les Almohades,

réunissant leurs forces , entrèrent dans la plaine de Grenade. Aben Gania leur livra bataille ; dès le commencement de l'action il reçut plusieurs coups de lance qui le mirent hors de combat. Les Almoravides , privés de leur général , battirent en retraite et rentrèrent à Grenade , où Aben Gania mourut de ses blessures. Les Almoravides versèrent sur son tombeau des larmes amères ; ils le regardaient avec raison comme leur dernier appui , et avec lui s'éteignirent pour eux toutes les espérances.

An de J. C.
1148.
De l'hégire
543.
11 xaban.

L'année suivante , les Almohades continuèrent leurs conquêtes dans l'Andalousie , et l'empereur Alphonse craignit de voir ces farouches ennemis , vainqueurs des Almoravides , fonder dans ces riches contrées un nouvel empire , qui , s'appuyant sur les secours de l'Afrique , retrouverait , dans l'union des Arabes et des Maures , toute la puissance que les premiers avaient perdue depuis la chute de la dynastie d'Omeya. Il fit donc des préparatifs considérables , et il entra dans l'Andalousie avec une armée composée de l'élite des troupes. Pour ne pas effrayer les peuples par l'idée d'une invasion , il fit publier qu'il allait au secours de son allié Ben Gania de Grenade , quoiqu'il n'ignorât point sa mort ; mais , quand les Musulmans virent qu'il s'arrêtait à Cordoue pour en faire le siège , au lieu de mar-

cher contre les Almohades , ils ne virent plus en lui que l'ennemi commun de tous les Musulmans ; et cinq cents habitans de Cordoue et des villes voisines , se formant sur-le-champ en députation , se rendirent en toute hâte à Maroc pour obtenir la protection d'Abdelmumén. Ils lui peignirent les dangers qui menaçaient leur capitale , les dévastations commises par l'armée d'Alphonse , l'état d'impuissance où ils se trouvaient réduits pour leur propre défense par les longues guerres qu'ils avaient soutenues ; ils lui parlèrent de l'intérêt pressant de l'islamisme. Le roi de Maroc accueillit favorablement ces députés , et il les renvoya avec l'assurance qu'ils recevraient de prompts secours. Il donna ordre en effet à son armée de marcher vers Ceuta , comme si elle devait passer en Espagne ; mais il se contenta dans ce moment d'y envoyer quelques divisions. Avec le reste il suivit le rivage de la Méditerranée , et il tomba à l'improviste sur la ville de Bugia , dont il se rendit maître en deux jours. Il fit prisonnier le souverain de cette contrée , et il le garda à Maroc jusqu'à sa mort. Cependant ses troupes n'avaient pas eu à Cordoue tout le succès qu'il avait espéré ; mais , bien que vaincues dans une bataille qu'elles livrèrent à l'empereur Alphonse , elles réussirent à pénétrer dans la ville , ce qui obligea ce der-

An de J. C.
1150,
De l'hégire,
545

An de J. C.
1141.
De l'hégire,
546.

nier à lever le siège et à rentrer dans ses états.

An de J. C. 1152.
De l'hégire, 547.
Il ne suffisait point au roi de Maroc d'avoir sauvé Cordoue; il voulait reprendre Almería. Il envoya donc en Espagne de nouvelles troupes, auxquelles il donna pour général Cid abu Saïd, un de ses fils. Almería fut investie par terre et par mer. On dit même que, pour couper aux assiégés toute communication avec ceux du dehors, Saïd fit élever au tour de la place un mur de circonvallation. L'empereur entreprit de porter du secours aux assiégés. Muhamad ben Sad, émir de Valence, ennemi comme lui des Almohades, accourut avec un corps nombreux de cavalerie; mais Saïd s'était si fortement retranché dans son camp, que tous les efforts des Castellans et des Valenciens ne le purent contraindre à abandonner le siège; il est vrai que de son côté il ne put pas empêcher la place de recevoir des secours, qui la mirent en état de soutenir un blocus de plusieurs années. Les troupes d'Alphonse, en s'en retournant, ruinèrent les environs de Guadix, d'Ubéda et de Baëza. Il avait occupé ces trois villes, lorsqu'Aben Gania s'était emparé de Cordoue. La difficulté de les conserver, quand la puissance de son allié s'affaiblit, l'avait décidé à les abandonner.

Les années suivantes offrirent peu d'événemens remarquables. L'empereur fit plusieurs incursions sur les frontières des Musulmans ; il parvint même à se rendre maître d'Andujar ; et d'autre part, Cid abu Saïd , poursuivant les Almoravides de ville en ville , les força tous à se réfugier dans Grenade. Il ne voulut pas leur laisser ce dernier asile , et il se disposa à les y attaquer. Aly , successeur d'Aben Gania , eut peur d'être forcé dans Grenade ; il se retira à Almugnécár , où il comptait s'embarquer pour les Baléares ; il y fut empoisonné. Ses troupes exécutèrent le projet qu'il avait formé ; l'Espagne ne leur offrait plus de retraite assurée : elles montèrent sur des vaisseaux qui les transportèrent heureusement à Majorque , où se trouvaient déjà le frère et le neveu d'Aben Gania. La capitulation de Grenade suivit le départ des Almoravides ; Seïd , après y avoir mis garnison , retourna au blocus d'Almérie. A peine se fut-il éloigné que la populace , excitée par les partisans secrets de Muhamad ben Sad , se souleva contre les Almohades , qui furent impitoyablement massacrés ; l'émir de Valence y fut proclamé , et cette ville fut ajoutée à ses états : ce ne pouvait pas être pour long-temps. On devait s'attendre à voir les Almohades accourir pour venger la mort de leurs frères.

An de J. C.
1156.
De l'hégire,
551.

An de J. C.
1157.
De l'hégire,
552.

Abdelmumen envoya l'ordre exprès de s'emparer de Grenade à tout prix, et de faire sur les habitans un exemple terrible. La reddition d'Almérie, dont la garnison, épuisée par les longues fatigues, les privations et les maladies, venait enfin de capituler, rendait plus facile l'exécution de ces ordres, en laissant aux Almohades l'entière disposition de leurs forces. Abdelmumen fit même passer en Espagne une troisième armée, avec son fils Cid Jusef, dont il avait souvent éprouvé les talens et la valeur dans les guerres d'Afrique, et il le nomma son généralissime. Les Andalous de l'Algarbe, commandés par Sidray, leur wali, vinrent servir en qualité d'auxiliaires. Aben Sad, pour détourner cet orage, eut recours à son allié, et l'empereur Alphonse conduisit lui-même l'armée qu'il leva pour le secourir. Plusieurs escarmouches meurtrières servirent de prélude à une action générale et sanglante. Chacun des deux partis s'attribua la victoire; mais les champs de Grenade restèrent couverts de morts. Alphonse ne voulut pas risquer une seconde bataille, il reprit avec les siens le chemin de la Castille. Alors Muhamad et son gendre Aben Hemsek, désespérant du succès et du salut de Grenade, firent leur retraite avec assez de précipitation pour que les Almohades, restés maîtres du terrain, pussent se dire vainqueurs.

Alphonse mourut (1) avant d'arriver à Tolède.

Ce prince, écoutant plus l'affection paternelle que la politique, avait, de son vivant, partagé ses états entre ses deux enfans. Sanche eut la Castille, Ferdinand hérita de l'ancien royaume de Léon. Ce partage affaiblissait l'état, dans un moment où, plus que jamais, il avait besoin de concentrer ses forces. C'était une faute essentielle, dont les Mahométans surent tirer avan-

(1) Les historiens espagnols le font mourir des suites d'une dysenterie, auprès d'un village appelé Fresnéda, voisin du port ou col de Muradal, à l'ombre d'un chêne, le 21 août 1157. Les Arabes au contraire prétendent que *le héros des chrétiens* périt à la journée de Grenade, avec les cavaliers qu'il avait menés au secours d'Aben Sad; et par ce nom glorieux il est clair qu'ils entendent désigner l'empereur. En attribuant, comme ils le font, à Alphonse une grande victoire, suivie immédiatement de sa retraite et de la perte de Grenade, qu'il était venu secourir, les historiens espagnols rendent suspecte l'exactitude de leurs récits. On vivait dans un temps où les rois combattaient en personne; pour-quoi ravir à ce prince, qui toute sa vie avait eu les armes à la main, l'honneur d'être mort de ses blessures? N'est-il pas vraisemblable qu'Alphonse fut grièvement blessé dans l'affaire qui eut lieu aux environs de Grenade, et que cette blessure déterminait sa retraite? Les Arabes durent apprendre la mort *du héros des chrétiens* peu de jours après la bataille; est-il étonnant que leurs écrivains aient dit qu'il fut tué en combattant?

tage ; et pendant que les deux frères , peu d'accord entre eux , employaient à régler de vains droits un temps précieux , et que les seigneurs , comptant gagner en crédit tout ce que leurs souverains perdraient en pouvoir , entretenaient secrètement leurs discordes , les Andalous d'un côté , les Almohades de l'autre , reprenaient toutes les places que l'empereur leur avait arrachées. Sanche III prit les armes : il avait l'audace de la jeunesse et un courage héréditaire ; il serait devenu peut-être le plus dangereux ennemi des Maures ; mais la mort l'enleva un an après son père. Sanche laissa la couronne à son fils Alphonse , qui n'avait que deux ou trois ans. Gutierrez de Castro gouverna pendant quelque temps l'état , et l'ambitieuse maison de Lara lui disputa la régence. La mort de Gutierrez n'éteignit pas ces dissensions. Le roi de Léon , oncle du jeune prince , voulut devenir son tuteur , et il entra dans la Castille avec une armée , pour faire accueillir ses prétentions. Les seigneurs de Lara cherchèrent à concilier leurs intérêts avec les droits du parent de leur souverain ; ils lui conférèrent le titre de régent , et ils administrèrent sous son nom. Cependant le roi d'Aragon (1) et

An de J. C.
1158.
De l'hégire,
553.

(1) Raymond Béranger , comte de Barcelone , avait épousé Pétronille , fille et héritière de Ramire II , roi d'Aragon. Ce dernier étant mort sans postérité en 1137 ,

celui de Portugal, qui restaient étrangers à ces querelles, ne perdaient point les occasions d'agrandir leurs domaines. Le dernier prit la ville de Béja; l'autre acheva d'enlever aux Arabes tout ce qui leur restait sur les bords de l'Ebre et du Sègre, et réunit pour toujours à sa couronne les cantons de Lérida et de Fraga, qui séparaient encore en partie la Catalogne et l'Aragon.

Abdelmumen était dans ce temps occupé de l'expédition qui lui soumit l'Afrique orientale depuis Trémécen jusqu'à Cairvan et Tunis, et jusqu'au désert de Barcah. Il était parti de Salé avec une armée formidable, et comme il ne faisait que de petites journées, il resta en route six mois. Les Arabes font de sa marche une description qui peut donner une idée du caractère de ce prince guerrier, qui faisait consister la grandeur

Raymond lui succéda du chef de sa femme, et ses enfans après lui. C'est depuis cette époque que la Catalogne s'est trouvée réunie à l'Aragon.

Quant aux chevaliers du temple, qu'Alphonse le batailleur avait institués par son testament, ils durent se contenter de quelques terres que Raymond leur céda, à diverses époques, à titre de fief et sous la charge du service ordinaire. Ces chevaliers lui rendirent des services signalés durant le cours de ses guerres avec les Maures. En 1162 ils obtinrent la ville d'Uclès des rois de Léon et de Castille.

dans la puissance, et la pompe royale dans l'appareil de la force. L'armée partait tous les jours au lever du soleil. Trois coups frappés sur un énorme tambour donnaient le signal du départ. Ce tambour, d'un bois très-sonore, avait quinze coudées de profondeur ; on le plaçait sur un lieu élevé, et le bruit qu'il faisait, quand le temps était calme, pouvait s'entendre à une demi-journée de distance. Chaque tribu marchait sous un étendard particulier ; les bagages se transportaient sur des chameaux ; et de nombreux pasteurs conduisaient les troupeaux nécessaires pour les besoins de l'armée. Elle était divisée en quatre corps, qui marchaient à une journée l'un de l'autre. On s'arrêtait à midi, et l'on se reposait le reste du jour. Le roi allait à cheval, entouré de tous ses généraux et de tous les scheiks des tribus. Ils étaient tous montés sur des superbes chevaux dont les harnais étaient tissés d'or et de soie ; ils portaient dans leurs mains des lances, dont les manches étaient garnis d'ivoire et d'argent, et ornés de banderoles de diverses couleurs. Abul Aafas, l'un des fils du roi, marchait à ses côtés ; derrière lui venaient les autres princes, suivis d'une bande innombrable de musiciens, dont les principaux instrumens étaient les clairons et les tymbales. La marche se fermait par tous les walis ou wazirs

qui étaient du voyage ; lorsqu'on arrivait au lieu du campement , les places étaient distribuées avec autant d'ordre que de promptitude , et chacun trouvait auprès de lui les provisions dont il avait besoin.

La ville de Tunis envoya des ambassadeurs au roi de Maroc , pour lui offrir de se soumettre , pourvu qu'il accordât sûreté pour les personnes et pour les biens ; Abdelmumen refusa ce dernier article. Alors les habitans fermèrent leurs portes. Le roi laissa , pour faire le siège , une partie de son armée , et il continua sa route. Tunis ne fit que retarder de quelques jours le malheur qu'elle avait voulu éviter ; obligée de se rendre , elle fut livrée au pillage. Toutes les places maritimes eurent le même sort. Abdelmumen retourna dans ses états d'occident , vainqueur des tribus de la Mauritanie , et il ramena ses soldats chargés de dépouilles. Il les licencia en arrivant à Oran ; il alla ensuite à Tanger , dans le dessein de passer en Espagne. Il avait donné l'ordre de fortifier Gibraltar et d'en faire un lieu inexpugnable. Cid Abu Saïd usa de tous les moyens pour remplir les volontés de son père , et l'architecte Alhag Yaïx fut l'entrepreneur des travaux. Abdelmumen parut , en y débarquant , très-satisfait des ouvrages et du plan qu'on avait suivi. Il séjourna à Gi-

An de J. C.
1160.
De l'hégire,
555.

An de J. C.
1161.
De l'hégire,
556.

braltar pendant deux mois ; il les employa à recevoir la visite des walis et des alcaïdes andalous, celle des principaux habitans des provinces , et celle des alimes et des alfaquis. Les poètes et les savans vinrent aussi lui présenter leurs hommages , et lui prodiguer leur encens : quand est-ce qu'on n'a pas vu les savans et les poètes se rallier autour des heureux et des puissans de la terre ?

A mesure que les walis arrivaient , Abdelmumen prenait d'eux avec soin tous les renseignemens qu'ils pouvaient lui fournir sur l'état de l'Espagne, la situation des provinces, et les forces des princes chrétiens. Quand il eut appris que ces princes étaient divisés, qu'ils n'avaient point d'intérêt commun , et qu'ils n'agissaient que d'après leurs vues particulières , il ne désespéra point de les vaincre et de les assujétir. Il commença par envoyer le wali de Cordoue avec dix-huit mille chevaux du côté de Badajoz , que le roi de Portugal menaçait ; ces troupes eurent de brillans avantages , et les chrétiens se retirèrent avec de grandes pertes. Badajoz fut délivrée ; Béja , Beïra et d'autres places furent reprises. Laissant alors à ses généraux le plan de la campagne suivante , Abdelmumen retourna à Maroc , où l'appelaient divers objets d'administration publique. Il s'agissait de créer les institu-

tions que l'état des choses rendait nécessaires , et surtout de régler, pour tous les sujets de l'empire , le mode du service militaire , de manière à ce que la charge en fût également répartie entre tous.

Cependant l'émir de Valence , Muḥamad ben Sad , supportait impatiemment la perte de Grenade , et il épiait l'occasion de la recouvrer. Il rassembla secrètement des troupes à Guadix et dans les Alpuxarres ; il ne put pourtant le faire sans que les Almohades en fussent instruits , de sorte que , lorsqu'il descendit dans la plaine , comptant les surprendre , il les trouva prévenus et en armes. Le mauvais succès d'un combat , où sa cavalerie fut très-maltraitée (1) , ne rebuta point Muḥamad ; il fit de nouveaux appels aux Andalous et aux Valénciens ; le régent de Castille lui envoya même des troupes , et une seconde armée se forma sous les murs d'Ubeda ; mais les Almohades remportèrent encore la victoire , et Muḥamad fut contraint de renoncer à son entreprise. Les chrétiens , il est vrai , n'avaient pas fait de grands efforts en sa faveur ; car , peu tranquilles chez eux , ils ne pouvaient guère porter leur attention au dehors.

An de J. C.
1162.
De l'hégire
557.

An de J. C.
1162.
De l'hégire,
558.
12 xawal.

(1) Cette journée fut si meurtrière que les Arabes l'appelèrent le jour d'azabicat , ou du sang répandu.

Le roi Ferdinand et le régent de Castille avaient bien senti que de leur union dépendait le succès de la résistance à opposer aux Maures ; mais ils avaient eu moins de peine à s'accorder, que les maisons de Castro et de Lara à terminer leurs querelles. En proie l'une et l'autre à la haine la plus active , elles avaient eu recours à la voie des armes , et elles avaient combattu avec l'acharnement des plus mortels ennemis. Manrique de Lara avait perdu la vie sous les coups de ses adversaires ; Nugñez , son frère, obtint la régence à sa place, et la maison de Castro parut abattue ; son chef Ferdinand chercha un asile dans les pays étrangers ; il le trouva à la cour de Léon , où il épousa une sœur naturelle du roi.

Abdelmumen , que ses agens informaient avec exactitude de tous ces événemens , crut que le moment était arrivé d'accabler d'un seul coup toute l'Espagne. Il fit publier l'algihed dans ses états , et des extrémités de l'Afrique des soldats accoururent. Il en vint de Tunis et de tout l'Orient ; il en vint du Midi ; tous les rivages de l'océan en fournirent ; et en peu de temps, disent ses historiens , il vit rassemblés autour de Salé cent mille fantassins et trois cent mille chevaux , dont le tiers était de vieilles troupes. Abdelmumen s'enivrait orgueilleusement de ce spectacle, où se déployait sa puissance ; mais toutes les

grandeurs de la terre ne sont rien contre les immuables lois de la nature, et la mort retrouve toujours l'homme sous la pourpre dont le monarque se couvre. Abdelmumen se sentit frappé par le mal au moment où il croyait encore sa fin éloignée : il n'avait que soixante-trois ans.

An de J. C.
1163.
De l'hégire ,
558.
8 Gium. II.

Quelque temps auparavant, il avait désigné pour lui succéder son fils Cid Muhamad ; mais, ayant eu quelque raison de se plaindre de lui, il changea de volonté six jours avant de mourir, et il nomma à sa place Cid Jusef Abu Jacub, qui était en Espagne. Les ministres, qui craignirent qu'en l'absence du prince le ressentiment de Cid Muhamad ne fit naître des troubles, tinrent la mort du roi cachée jusqu'à l'arrivée de Jusef, à qui l'on envoya des exprès. Ce prince fit la plus grande diligence ; il arriva avant un mois à Salé, et il fut immédiatement reconnu et proclamé par les walis, les scheiks et les ministres. Le corps d'Abdelmumen (1) fut transporté à Tinnâl, ainsi qu'il l'avait ordonné : il voulait se réunir par la mort au méhédi, dont il fut le compagnon et l'ami durant toute sa vie.

Abdelmumen était assez blanc de figure ; il

(1) Quelques historiens prétendent qu'il avait ressenti une première atteinte de cette maladie deux ans auparavant, lorsqu'il eut débarqué à Gibraltar.

avait le teint animé, les yeux beaux, les cheveux frisés, la taille bien prise, le regard inquiet. Ses mœurs furent austères ; il eut du courage, de l'activité, du sang-froid dans les plus grands périls, de la constance dans les fatigues ; il se montra sobre et frugal ; mais l'habitude des armes le rendit impitoyable et cruel. Il favorisa les poètes et les savans, et fit fleurir les arts dans tout son empire, principalement en Espagne, malgré les guerres continuelles qui désolèrent cette contrée : Averroës, Abenzoar, Avicenne illustrèrent Cordoue et leur siècle. Il avait fondé en Afrique, et surtout à Maroc, des collèges publics et des écoles pour l'enfance. Les historiens parlent d'un collège où il avait rassemblé trois mille enfans du même âge, qu'on désignait sous le nom d'hafites, parce qu'on leur faisait apprendre par cœur le livre du méhédi, intitulé : *Muetta*, ou les Conseils. Ils avaient au surplus toutes sortes de maîtres, autant pour leur donner le goût et les notions de la science que pour les former à tous les exercices du corps. Les propres enfans du roi étaient du nombre de ces hafites, et ils n'avaient d'autres distinctions au-dessus de leurs camarades, que celles qu'ils pouvaient se procurer par une plus grande application à l'étude. Les Almoravides avaient prohibé la lecture des contes et des romans de chevalerie ; Abdel-

• mumen au contraire encouragea la publication des livres de ce genre, comme pouvant procurer à l'esprit d'agréables distractions.

L'élection de Jusef à l'empire promettait aux peuples des jours heureux et paisibles, et l'exemple de modération qu'il donna en montant sur le trône annonçait un prince humain et généreux.

Cid Muhamad, se fondant sur les premières dispositions de son père, avait élevé des prétentions au pouvoir suprême, et Cid Abdala son frère, wali de Cordoue, les avait soutenues.

Jusef, pour ne pas blesser leur fierté, ne voulut pas les contraindre par la force à le reconnaître; il les ramena par la douceur, et ce ne fut qu'après qu'ils se furent volontairement soumis,

qu'il souffrit qu'on lui donnât le titre d'Almuménin; il s'était contenté jusque-là du simple nom d'emir. Le premier acte d'autorité de Jusef fut

de licencier l'armée innombrable qui couvrait les campagnes de Salé; il retourna ensuite à Maroc, où se firent les préparatifs de son couronnement.

L'année suivante, il fut visité par ses deux frères avec lesquels il s'était réconcilié, et il les combla d'honneurs et de présens; Jusef joignait à ses qualités celle d'être très-libéral.

Un soulèvement qui eut lieu dans les montagnes de Goméra parut d'abord menacer la tranquillité publique; mais, une armée y ayant été en-

An de J. C.
1164.
De l'hégire,
559.

voyée, les rebelles furent vaincus, la tête de leur chef apportée à Maroc, et le calme bientôt rétabli. L'Espagne était moins tranquille.

A l'occident, le roi de Portugal se montrait de nouveau du côté de Badajoz; au nord, le roi de Léon entraît avec une armée dans les terres d'Alcantara et de Ciudad-Rodrigo; à l'orient, Aben Sad continuait la guerre. Souvent vaincu, jamais abattu, il paraissait avoir des ressources toujours prêtes pour réparer des pertes prévues; et le lendemain d'une bataille perdue, on le voyait disposé à tenter encore le sort des armes. Le prince Abu Saïd, fatigué de sa longue résistance, résolut de le forcer à une action décisive.

Le seul moyen d'y réussir, c'était de porter la guerre au cœur de ses états : Murcie fut investie. Aben Sad voulut la défendre; il s'avança avec treize mille hommes, tous déterminés, parmi lesquels il y avait beaucoup de chrétiens. Au moment d'en venir aux mains, et tant que dura la mêlée, que l'acharnement des combattans rendit terrible, Almohades et Andalous, tous poussèrent des cris de rage ou de désespoir qu'on entendait, dit-on, de fort loin dans la campagne. Cette circonstance fit donner à cette journée le nom de bataille d'*Algélâb*, jour des clameurs; le lieu où elle se donna s'appela de même.

An de J. C.
1165.
De l'hégire,
560.

Muhamad battu accusa ses généraux de n'avoir point fait leur devoir. Sensibles à ce reproche qu'ils ne croyaient point mériter, ils le quittèrent, et leur retraite affaiblit son parti. Dans les premiers accès de son dépit, il répudia sa femme, qui était fille d'Aben Hemsek, wali de Ségura (1). Il ne tarda pas néanmoins à connaître que le ressentiment et la passion conseillent fort mal; il reprit sa femme, mais il ne put ramener Hemsek. Ce dernier avait abandonné Murcie, dont il était naïb ou gouverneur; et, retiré dans Ségura, qui lui appartenait et où il se fortifia, il rejeta constamment les offres et les instances d'Aben Sad. Pendant ces débats funestes aux Musulmans, le roi de Portugal et celui de Léon avaient pris plusieurs villes, et ils auraient peut-être poussé plus loin leurs con-

An de J. C.
1168.
De l'hégire,
563.

(1) Il doit paraître extraordinaire que Muhamad ben Sad, qui avait succédé à Aben Ayadh en 1147 (542), eût épousé la fille d'Hemsek, qui à cette époque est appelé son gendre par les historiens arabes, et qui de gendre serait devenu beau-père. Il est possible qu'ils eussent épousé les filles l'un de l'autre; il est peut-être plus vraisemblable que Muhamad, que quelques-uns font mourir en 561 après la bataille d'Algelâb, et d'autres seulement en 567, était mort avant même la première de ces époques, et que son fils, appelé Muhamad comme lui et gendre d'Hemsek, lui avait succédé.

quêtes, si la mésintelligence ne s'était mise entre eux au sujet de quelque canton auquel tous deux prétendaient. Les Almohades, à qui ces démêlés procurèrent quelque trêve sur ce point de leurs frontières, se hâtèrent d'en profiter pour presser Aben Sad avec plus de vigueur. Pour comble de disgrâce, un des généraux de ce prince, imitant Hemsek, se détacha de son parti déjà épuisé par ses pertes, et se retrancha dans le château de Xucar; d'un autre côté les chrétiens, tantôt ennemis, tantôt alliés, suivant les besoins de leur politique, s'emparèrent de quelques places du royaume de Valence. Las de combattre toujours sans succès, Muhamad s'enferma dans sa capitale, d'où il ne sortit pas de long-temps.

An de J. C.
1171.
De l'hégire,
566.

Cependant le nouveau roi de Maroc faisait sa première entrée en Espagne. Il savait que souvent les rois sont trompés par des rapports infidèles, parce que trop de gens s'intéressent à leur cacher la vérité; et il venait s'informer par lui-même de l'état des choses. Sa présence à Séville donna lieu à de brillantes fêtes; les députations d'un grand nombre de villes y assistèrent; parmi ces députations, on remarqua celle d'Aben Sofian, wali de Xucar, qui, non content de s'être séparé d'Aben Sad, voulait encore s'appuyer contre lui du secours des Almohades. Aben Sad vit alors que pour retenir dans

l'obéissance ses walis, parmi lesquels il apercevait depuis quelque temps des germes de mécontentement et d'inquiétude, il devait tirer une prompte vengeance de la défection d'Aben Sofian. Il envoya son fils Abul Hégiag, avec toutes les forces dont il put disposer, faire le siège de Xucar; et la place fut si étroitement bloquée, que les habitans, qui manquaient de tout et ne pouvaient recevoir des provisions du dehors, forcèrent leur gouverneur à capituler au bout de trois mois. Mais tandis qu'Abul Hégiag s'empara de Xucar, Aben Sofian, caché dans Valence, indisposa tellement les esprits contre l'émir à cause de ses alliances continuelles avec les chrétiens, qu'il vint à bout d'introduire les Almohades dans la ville. Aben Sad, qui dans ce moment défendait Tarragone contre les Aragonnais, voulut tenter de reprendre Valence. Abul Hégiag, qu'il chargea de cette difficile entreprise, fit d'inutiles efforts durant trois mois; il fut même obligé de s'éloigner de Valence pour aller au secours de son père, qui, après avoir régné sur tout l'orient de l'Espagne, fut heureux de trouver un asile à Majorque. Ses enfans, qui occupaient encore Dénia, Murcie, Alicante et d'autres villes, se sentirent trop faibles pour lutter avec succès contre la puissance des Almohades; ils firent hommage au roi de Maroc de toutes

leurs terres, et Jusef leur permit de les gouverner en son nom. Aben Sad mourut un an après à Majorque ; et sa mort, causée par le chagrin que lui donna le renversement de sa fortune , autant que par ses fatigues et les constantes agitations de sa vie , affermit dans Valence la domination de Jusef.

AN de J. C.
1172.
De l'hégire,
567.

Ce prince fut moins heureux du côté opposé : les troupes qu'il avait envoyées en Portugal pour assiéger Santarem , dont la possession eût ouvert le chemin de Lisbonne , furent battues par les Portugais , et obligées de se retirer. Celles qu'il avait conduites lui-même dans la province de Tolède eurent quelques avantages ; mais aucune place forte ne se rendit , et Jusef se contenta du butin qu'il avait fait , et des prisonniers de tout sexe qu'il avait enlevés et qu'il réservait à la servitude. Rentré à Séville , il ordonna de construire dans cette ville plusieurs édifices et une magnifique mosquée ; il jeta sur le fleuve un pont de bateaux , répara les murailles , amena par des aqueducs des eaux abondantes , et embellit de deux quais les bords du Guadalquivir. Ces différens travaux durèrent près de cinq ans ; dans l'intervalle , plusieurs expéditions eurent lieu contre les chrétiens. Le prince Cid Abu Békir arriva avec ses troupes jusque sous les murs de Tolède , dont les environs furent ra-

vagés. Les Castellans se hâtèrent de venir au secours de la ville. Après un rude combat, ils furent défaits, et les Almohades en firent un horrible massacre, s'il faut en croire les historiens arabes. Sanche leur général (1) fut tué en combattant. L'année suivante, la ville de Tarragone fut conquise sur les Aragonnais, qui l'avaient prise à Muhamad ben Sad, et les Almohades ne rentrèrent à Séville qu'après avoir tout dévasté sur les lieux de leur séjour et de leur passage dans les terres ennemies.

Le mariage que contracta le roi de Maroc avec une fille de Muhamad ben Sad, laquelle était renommée pour son extrême beauté, et les fêtes qui se donnèrent à cette occasion, suspendirent pour quelque temps les hostilités de la part des Maures; et les rois de Léon et de Castille, qui se

An de J. C.
1175.
De l'hégire,
570.

(1) Sanche, surnommé Abûlbarda, parce que son cheval portait une riche selle recouverte de soie et d'or et brillante de pierreries. *Albarda* en castillan signifie bât.

Les historiens espagnols prétendent que les chrétiens, quoique très-inférieurs en nombre, remportèrent la victoire; les Arabes au contraire disent que les chrétiens perdirent trente-six mille hommes. Ce qui doit faire penser que l'avantage demeura tout entier aux Maures en cette occasion, c'est qu'ils continuèrent leurs conquêtes, ce qui n'arrive pas communément quand on perd des batailles.

faisaient la guerre, excités, le premier par les seigneurs de Castro qu'il avait honorablement reçus à sa cour, et le second par la maison de Lara, employaient ce temps de repos, dont ils jouissaient sur les frontières de l'Andalousie, à verser dans leur propre pays le sang de leurs soldats. Jusef partit pour Maroc peu de temps après son mariage. On eût dit qu'il n'y arrivait que pour partager avec son peuple l'affreux danger auquel sa capitale fut exposée. Une peste horrible désola toute la province d'Almagreb; la ville de Maroc ne put s'en garantir; elle perdit un grand nombre de ses habitans; et trois frères du roi, atteints par l'épidémie, en moururent. Les jours de Jusef furent respectés.

AN DE J. C. 1177.
De l'hégire, 572.
Les deux princes chrétiens ayant enfin terminé leurs différens, celui de Castille reprit la guerre contre les Maures, et il assiégea la ville de Cuënca. Le roi d'Aragon, son allié, conduisit son armée à ce siège. Les Almohades, ne pouvant le faire lever par la force des armes, eurent recours à la ruse, et ne réussirent pas mieux : ils feignirent de se porter sur Tolède; mais comme cette ville était bien défendue par ses remparts, et qu'elle avait une forte garnison, les deux rois continuèrent le blocus, et leur persévérance amena la reddition de la ville. A Tolède, les chrétiens firent contre les Almohades une si

vigoureuse sortie, qu'ils les repoussèrent au loin ; mais ils payèrent cet avantage par la mort de leurs deux alcaïdes, qui furent tués en combattant vaillamment. Sur la frontière du Portugal, les succès étaient variés. Les Portugais firent pourtant échouer la tentative des Maures, qui cherchaient à s'emparer d'Abrantès, et ils les défirent complètement. Le roi de Maroc était dans l'intention de repasser en Espagne avec des troupes nouvelles ; il voulait venger l'échec que ses généraux avaient essuyé devant Abrantès ; mais des révoltes, arrivées en Afrique, l'obligèrent à renvoyer à un autre temps l'exécution de ce dessein. Il se contenta de faire passer des troupes à Séville pour mettre ses généraux en état de tenir la campagne, et il marcha en personne contre les rebelles qu'il subjuguait, après plusieurs batailles qu'ils perdirent et une résistance opiniâtre d'environ trois ans.

Jusuf n'avait point oublié que les affaires d'Espagne réclamaient sa présence et de fortes armées. Il partit de Maroc pour s'y rendre, et il attendit à Ceuta l'arrivée de toutes les troupes qu'il avait convoquées. Les tribus bérébères de Zénéta, Mazmuda, Owbara, Zanhaga, et plusieurs autres encore s'embarquèrent les premières ; après elles, l'armée almohade franchit le détroit. Le roi les suivit de près, accompagné de sa garde, des

An de J. C.
1178.
De l'hégire,
574.

An de J. C.
1184
De l'hégire,
580.
5. Safex.

seigneurs de sa cour et de ses wazirs, et il aborda heureusement à Gibraltar, d'où il se transporta immédiatement à Séville. Quelques jours de repos lui suffirent, et il marcha sans délai vers Santarem, pour ne pas donner aux chrétiens le temps de préparer leur défense; il était sous les murs de la place, qu'on avait à peine reçu la nouvelle de son débarquement. Elle fut sur-le-champ investie, et des assauts réitérés lui furent livrés. Au bout de quelques jours, le roi voulut changer la disposition de son camp; et en même temps, pour affaiblir les Portugais en les forçant à diviser leur attention et leurs forces, il envoya l'ordre à son fils, Cid abu Ishâc, qui commandait sous lui, de tenir cette nuit même les troupes prêtes à marcher, de prendre toute la cavalerie andalouse et de s'avancer vers Lisbonne. Malheureusement celui qui portait l'ordre se trompa, et au lieu de dire Lisbonne, il nomma Séville. Le bruit se répandit aussitôt qu'on allait lever le siège pendant la nuit. Une mesure de ce genre semblait supposer la présence d'un danger imminent, et chacun désirait l'éviter; de sorte que, sans attendre même le signal du départ, tous les corps de l'armée partirent les uns après les autres.

22 reblès

Quand le jour fut venu, le roi fut extrêmement surpris de voir le camp abandonné, et de ne trou-

ver près de lui que la seule compagnie de sa garde qui était de service, et les conducteurs de ses équipages. Il expédia sur-le-champ des messagers de tous les côtés pour ramener les troupes; mais les chrétiens, qui du haut de leurs tours virent le camp désert, sortirent en armes de la ville pour le livrer au pillage, et pour attaquer la garde qu'ils avaient aperçue autour du pavillon royal. Il fut impossible à Jusef de se sauver; les Portugais l'avaient enveloppé. Ils allèrent droit à sa tente qu'ils renversèrent, après avoir égorgé ses gardes; quelques furieux dirigèrent leurs armes contre le prince, qui n'avait pour se défendre que son épée. Il résista pendant quelque temps, et il tua les six premiers qui s'avancèrent vers lui; mais, accablé par le nombre et couvert de blessures, il fut à la fin renversé. Plusieurs jeunes filles, qui étaient dans sa tente, furent massacrées sans égard pour leur sexe. Deux officiers almohades, qui, atteints les premiers par les messagers du roi, avaient repris le chemin du camp avec leurs cavaliers, arrivèrent dans ce moment, et remplis d'une inconcevable fureur à l'aspect de leur roi étendu sur la terre et tout baigné dans son sang, ils chargèrent les chrétiens avec tant d'impétuosité qu'ils les mirent en fuite. Au bout de quelques heures, le gros de l'armée revint, et les soldats, ne respirant que

vengeance, demandèrent l'assaut à grands cris. Santarem fut emporté malgré la résistance désespérée des assiégés, qui s'attendaient à périr, et dix mille chrétiens, habitants ou soldats, expirèrent sous le fer des Almohades (1).

La prise de Santarem avait assouvi le premier besoin de vengeance, mais n'avait pas calmé la douleur. L'armée reprit le chemin de Séville, consternée, abattue. Le roi mourut avant d'arriver, il avait perdu tout son sang par ses blessures. Cependant, pour ne pas livrer les soldats au découragement, on garda le secret de sa

(1) Cet événement est rapporté bien différemment par Ferréras et d'autres historiens, qui supposent une bataille rangée dans laquelle Jusef aurait péri d'une chute de cheval. Nous ne pensons pas qu'il y ait ici à balancer entre les deux versions. Le même Ferréras ajoute qu'avant la bataille Jusef fit égorger dix mille esclaves pour n'avoir pas le soin de les garder. Ce fait est évidemment faux. Jusef fut un prince humain qui n'aurait pas commis une barbarie inutile. Où aurait-il fait d'ailleurs ces dix mille esclaves ? Il était arrivé à Gibraltar le 5 du mois de safer ; le 23 il entra dans Séville ; il ne passa dans cette ville que quelques jours. Le 7 du mois suivant, rebie 1, il était devant Santarem ; l'événement dont il s'agit a eu lieu le 22, et dans l'intervalle il n'y a eu aucune action, aucune ville n'a été ni prise ni assiégée. D'où seraient donc, encore une fois, sortis ces dix mille esclaves ?

mort, d'ordre de son fils Jacûb, qui prit le commandement de l'armée le jour même où son père fut blessé.

Le malheur de Juséf (1) excita des regrets bien sincères. Il avait gagné l'amour du peuple par celui que lui-même lui avait toujours montré, et par le désir constant de le rendre heureux. Livré tout entier aux soins du gouvernement, il ne souffrait pas que rien se fit ou arrivât dans ses vastes états sans qu'il en fût instruit, et il ne se donnait pas un ordre qui n'émanât de lui directement. Sans cesse appliqué à faire régner les lois, accordant tout à la justice, refusant tout à l'intrigue et à la faveur, il ne se laissait aller ni à l'affection ni à l'ascendant du crédit et de la fortune. Il eut pour médecin le célèbre Abu Békir ben Zohar, qui l'accompagna de Maroc en Espagne, et resta près de lui jusqu'à sa mort (2).

(1) Quelques historiens font mourir Juséf auprès d'Algéciras, sur la route de l'Afrique, où il se faisait transporter. Yahie dit qu'il expira au passage du Tage, sur le chemin de Séville. Tous s'accordent sur les autres circonstances. Son corps fut porté à Tinmâh pour être enseveli accôté de son père Abdelmumén.

(2) Cet Abu Békir ben Zohar est celui qu'on connaît sous le nom d'Abenzoar, médecin, savant et poète, mort

Jusef eut pour successeur son fils Jacûb abu Jusef, qui reçut dans la suite le surnom d'Almanzor, mérité par de nombreuses victoires. Après avoir réglé provisoirement les affaires d'Espagne, il partit pour Maroc, où il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il eut des guerres à soutenir et des rebelles à combattre. Le roi de Majorque, Ali ben Ishâc ben Gania, avait saisi pour tenter une expédition en Afrique ce moment d'inquiétude et de trouble, qui, dans les états despotiques, accompagne toujours les commencemens d'un règne. Il débarqua sur la côte entre Alger et Tunis avec une armée nombreuse, et il alla s'emparer de Begaya ou Bagai dans l'intérieur des terres; se plaçant aussitôt sous la protection du calife de Bagdad, il souleva toutes les tribus de cette contrée. Jacûb fut obligé d'y envoyer des troupes. En même temps deux de ses frères prirent les armes contre lui, et pendant qu'il travaillait à étouffer leur révolte, les villes de Cafisa (1) et de Gabes embrassèrent le parti d'Ali ben Yshâc. Jacûb se détermina à marcher

An de J. C.
1186.
De l'hégire,
582.

à Maroc à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans arabiques, le 21 de la lune de dylhagia de l'an 595 (1199).

(1) Gabes est située sur le bord de la mer entre Tunis et Tripoli; Cafisa se trouve dans la direction de Gabes, à quelque distance dans les terres.

en personne pour terminer cette guerre. Cafisa , emportée d'assaut , paya cher sa désobéissance ; les autres villes , effrayées par cet exemple , rentrèrent dans le devoir. De nouvelles discordes , suscitées à l'extrémité d'Almagreb , le ramenèrent sur les bords de l'Océan atlantique.

L'Espagne à cette époque jouissait d'assez de tranquillité. Il y avait eu quelques légers engagements entre les Maures et les Portugais ; mais le roi de Castille et celui de Léon n'avaient fait aucun mouvement. Ce dernier , depuis longtemps malade , n'aspirait qu'au repos , et il eut le bonheur d'en avoir aux derniers momens de sa vie. Il laissa la couronne à Alphonse IX son fils. Ce prince , généreux et prudent , signala les commencemens de son règne par un traité solennel d'alliance avec Alphonse VIII de Castille ; la politique , plus encore que les liens du sang qui unissaient ces deux princes (1) , commandait cette alliance.

An de J. C.
1188.
De l'hégire,
584.

Cependant Jacub venait de pacifier l'Afrique , et déjà il songeait à attaquer les chrétiens en Espagne. Algéciras ne tarda pas à recevoir ses vaisseaux et ses troupes , qu'il conduisait lui-même ; elles étaient destinées à une expédition

An de J. C.
1189.
De l'hégire,
585.
3 rebie 1.

(1) Ils étaient tous deux petits-fils d'Alphonse VII , roi ou empereur de Léon et de Castille.

contre le Portugal. Elles arrivèrent jusqu'à Lisbonne, ravageant sur leur passage tout ce qu'elles rencontrèrent, arrachant les arbres et les moissons, brûlant les villages, enlevant les malheureux habitans qui tombèrent ainsi de la misère dans l'esclavage : c'étaient principalement des enfans et des femmes. Jacûb reprit le chemin de l'Afrique, sans retirer de cette campagne d'autre fruit que le triste plaisir d'avoir fait couler du sang et des larmes : c'était toujours entre les chrétiens et les Maures une guerre d'extermination. Les Portugais attendirent que Jacûb se fût éloigné pour entrer dans l'Algarbe; ils reprirent Silves, Beira et Béja. Le roi de Maroc, irrité de ces pertes, écrivit aux walis de l'Andalousie, leur reprocha leur faiblesse ou leur négligence, et leur enjoignit de ne déposer les armes qu'après la défaite totale des ennemis. Les généraux almohades, qui connaissaient l'humeur sévère de leur prince, mirent à lui obéir le plus grand zèle; ils se réunirent tous à Cordoue avec leurs troupes, et une armée innombrable de Maures, d'Arabes et d'Andalous se dirigea vers l'Algarbe. Muhamad ben Jusef était le chef de l'expédition. Elle eut le plus brillant succès. Toutes les villes que les Portugais avaient occupées rentrèrent sous la puissance des Maures; et le roi de Portugal, ne pouvant tenir la campagne,

An de J. C.
1190.
De l'hégire,
586.

s'enferma dans Santarem. Les plus riches dépouilles et dix-huit mille captifs furent le prix des victoires de Muhamad ben. Jusef.

An de J. C.
1191.
De l'hégire,
587.
Xaval.

Jacub parcourait fréquemment ses provinces d'Afrique de l'occident à l'orient ; dans une de ces courses rapides, il tomba dangereusement malade à Fez, et il ne recouvra la santé qu'au bout de plusieurs mois. Il retourna ensuite à Maroc pour achever de se rétablir. Il commen-

An de J. C.
1194.
De l'hégire,
590.

çait à peine à s'occuper des affaires lorsqu'il reçut de l'Espagne des nouvelles qui le remplirent de chagrin, d'indignation et de fureur. On lui écrivait que les chrétiens, mettant à profit les temps de sa maladie et de sa trop longue absence, insultaient impunément toute la frontière ; qu'ils dévastaient les terres des Musulmans et saccageaient leurs villes ; que les Musulmans, faibles et découragés, se livraient à la douleur et au désespoir ; que les chrétiens enfin étaient venus camper devant Algéciras, et que cette ville, qui ne s'était pas attendue à un siège, manquait de vivres et de soldats. Les Arabes ajoutent qu'Alphonse de Castille écrivit à Jacub une lettre qui contenait une sorte de défi.

« Puisque tu ne peux venir me combattre ni
» envoyer contre moi tes armées ; prête-moi tes
» vaisseaux, et j'irai te trouver avec mes soldats
» pour t'offrir le combat. Si tu es mon vainqueur,

» je serai ton prisonnier, et tu auras mes dépouilles : si tu es vaincu, je deviendrai ton maître. » Jacûb, à la lecture de cette lettre, se sentit plus animé que jamais du désir de la guerre : et, pour communiquer à ses sujets tout ce qu'il éprouvait lui-même au fond de son cœur, il fit publier cet écrit orgueilleux par tout son empire. Cid Muhamad, l'un des enfans de Jacûb, fut chargé d'y répondre, et il écrivit ces mots sur le revers de la lettre : « Alà tout-puissant a dit : Je me tournerai contre eux, et je les réduirai en poudre. J'enverrai contre eux des armées telles que jamais ils n'en virent, et ils ne pourront leur échapper. Je les précipiterai au fond des abîmes, et je les anéantirai. » Jacûb, satisfait de cette réponse, qui n'était autre chose qu'un passage du Koran, la remit au messager qu'il renvoya. Aussitôt le cri de guerre retentit dans toute l'Afrique. Le roi de Castille, informé de ces grands préparatifs, courut de son côté aux armes, et il obtint du roi de Navarre et de son cousin Alphonse de Léon la promesse formelle qu'ils lui enverraient de prompts secours. Jacûb quitta Maroc vers le milieu de l'année suivante.

An de J. C.
1195.
De l'hégire,
591.
18 giùm. 1.

En arrivant à Algéciras, d'où Alphonse s'était retiré, le roi de Maroc apprit que l'armée chrétienne s'était portée vers le royaume de Valence.

Comme il ne venait que pour combattre, et qu'il ne voulait pas d'ailleurs laisser refroidir l'ardeur des troupes, il ne leur permit pas de s'arrêter avant d'avoir rencontré les ennemis. Ce ne fut qu'aux environs d'Alarcon que l'armée fit halte et que les tentes furent dressées; les champs d'Alarcon étaient le lieu assigné par Alphonse à ses deux alliés les rois de Léon et de Navarre; ceux-ci s'étaient déjà mis en route; Alphonse les avait précédés. Dès que la nuit fut venue, Jacub convoqua un conseil de guerre composé de tous les chefs de l'armée; mais, comme ils étaient si nombreux qu'il n'était guère possible de les réunir tous ensemble, il tint ce conseil en diverses séances. Les Almohades furent d'abord appelés, après eux les Alarabes, ensuite les scheiks des tribus bérébères; les officiers des troupes volontaires eurent leur tour; les Andalous furent les derniers consultés. « En vérité, dit Jacub à ceux-ci, parmi tous ceux qui m'ont déjà donné leur avis, j'ai vu beaucoup de guerriers pleins de valeur, et contents de mourir, s'il le faut, pour la défense de la foi; mais il en est bien peu qui connaissent la manière de combattre des infidèles, leur tactique et leurs ruses de guerre. C'est donc en vous surtout, braves Andalous, que je dois placer ma confiance. » — « Prince des fidèles, répondirent-ils, nous avons parmi

3 xaban.

» nous un officier qui n'a pas moins de courage
» que de talens et d'expérience : c'est Abu Ab-
» dala ben Sénanid ; nous nous en rapportons tous
» à lui. » Le roi pour lors invita Aben Sénanid à
s'expliquer ; et ce fut d'après ses conseils , suivis
par Jacùb , que l'ordre de la bataille fut réglé.
L'armée fut divisée en trois corps : le premier ,
composé des Almohades et des Andalous , devait
commencer le combat ; le second , composé des
tribus bérébères et des volontaires , était destiné à
soutenir l'autre ; le troisième , commandé par le
roi en personne , et dans lequel se trouvaient toute
sa garde et les troupes nègres , devait , par une
marche soigneusement cachée aux chrétiens , et
exécutée durant la bataille , se porter sur les côtés ,
afin de pouvoir prendre en flanc les ennemis.

Jacùb passa , dit-on , le reste de la nuit en
prières , à la vue de toute l'armée , après quoi il
s'endormit pendant quelques heures ; et , soit que
l'espérance et le désir de la victoire l'eussent
bercé durant son sommeil de présages flatteurs ,
soit qu'il voulût encore augmenter la confiance
des troupes en faisant mouvoir les ressorts de la
superstition , il ne fut pas plus tôt réveillé , qu'ap-
pelant près de lui ses généraux , il leur dit :
« Lorsque , ma prière finie , mes paupières se
» sont fermées , j'ai vu le ciel s'ouvrir ; il en est
» sorti un cavalier , brillant de jeunesse et de

» force, monté sur un cheval blanc ; il tenait
» dans sa main une bannière verte qui semblait
» couvrir toute la terre. Comme je lui ai demandé
» qui il était, il m'a répondu : *J'habite le sep-*
» *tième ciel, et c'est le maître des mondes qui*
» *m'envoie pour t'annoncer la victoire et les cé-*
» *lestes récompenses, pour toi et pour tous ceux qui*
» *combattront avec toi.* » Le songe du roi fut aussitôt divulgué dans l'armée, et chaque soldat se crut certain du triomphe. Le lendemain, ayant donné aux troupes l'ordre de se former, il leur présenta comme général en chef Abu Yahie, son premier ministre ; il nomma pareillement tous les généraux qui devaient commander sous lui ; immédiatement après, on se mit en marche.

Le camp des chrétiens était situé sur une hauteur, et appuyé sur des rochers escarpés ; de là, ils s'étendait jusqu'à la plaine d'Alarcon. Dès qu'on l'eut découvert, les Maures se rangèrent en bataille. Abu Yahie parcourut les rangs, excitant les soldats par l'espoir de la victoire et des richesses, ou par la promesse des félicités éternelles ; les autres chefs l'imitèrent, et haranguèrent aussi leurs troupes. Les chrétiens commencèrent l'attaque ; un corps d'environ huit mille cavaliers, revêtus de fortes cuirasses et montés sur des chevaux tout couverts de plastrons, descendit de la colline avec tant d'impé-

tuosité, en se dirigeant vers le centre des Maures, que ceux-ci, ne pouvant soutenir ce choc terrible, se rompirent malgré les efforts de leurs généraux. Abu Yahie succomba des premiers, et déjà ses troupes, découragées par sa mort, cédaient la victoire, lorsqu'Aben Sénanid, témoin de ce désordre, essaya de rétablir le combat par une de ces manœuvres qui n'appartiennent qu'au génie. Alphonse était sur le haut de la colline avec l'élite de ses troupes : ce fut là qu'Aben Sénanid conduisit ses vaillans Andalous. Après la plus opiniâtre défense, les chrétiens plièrent; dans ce moment, le corps de réserve envoyé par Jacûb s'avança en poussant de grands cris, et au bruit retentissant de mille instrumens de guerre; la confusion s'augmenta avec le danger dans les rangs des chrétiens, et la déroute devint en peu de temps générale.

On dit qu'à l'aspect de ces nouvelles troupes qui arrivaient, leurs drapeaux déployés, Alphonse perdit toute espérance; mais que, préférant la mort sur le champ de bataille à la honte d'une défaite, il voulut se jeter à travers les escadrons ennemis, animer les siens par l'exemple, arracher la victoire ou périr; et que les seigneurs qui l'entouraient l'entraînèrent pour le sauver. Les vaincus se jetèrent dans Alarcon afin de s'y rallier; mais la ville n'était pas en état de ré-

sister à une armée puissante et victorieuse ; Alphonse ordonna la retraite , et il s'éloignait avec les tristes débris qu'il avait recueillis , tandis que les Musulmans , qui croyaient qu'il s'y était renfermé , cernaient exactement la place pour qu'il ne pût s'échapper. Le siège ne fut pas long ; la garnison ne put repousser le premier assaut , et elle fut massacrée. Le pillage de cette ville et du camp des chrétiens produisit un butin immense. On fit vingt mille prisonniers ; mais Jacûb , se livrant au seul plaisir d'avoir remporté la victoire , leur rendit la liberté sans rançon , ce qui déplut fort aux Almohades , qui appelèrent cet acte de générosité une folie chevaleresque. Le partage des dépouilles , fait immédiatement entre les soldats , ne contribua pas peu à calmer ce léger mécontentement. Ce fut après cette mémorable victoire d'Alarcon , la plus signalée de toutes celles que les Musulmans avaient obtenues , depuis la funeste journée de Zalaca où un autre Alphonse avait été vaincu , que le roi de Maroc prit le surnom d'Almanzor.

Les historiens espagnols prétendent qu'on avait conseillé au roi de Castille d'éviter le combat , jusqu'à l'arrivée des troupes auxiliaires ; et qu'il méprisa cet avis prudent , soit qu'il regardât comme un déshonneur de se retirer en présence de l'ennemi , soit qu'espérant la victoire , il ne

voulût pas en partager la gloire avec ses alliés. Le roi de Léon entra à Tolède au moment où son cousin y arrivait; et il lui reprocha le courage irréfléchi qui n'avait pas attendu les secours avec lesquels il aurait eu infailliblement l'avantage. Alphonse de Castille, aigri par le malheur, lui répondit brusquement par des expressions insultantes de dédain. Alphonse IX parut d'abord mépriser l'injustice du roi de Castille; mais à son tour, excité par les siens, et surtout par les ennemis de la maison de Lara, il commit en se retirant beaucoup de dégâts sur les terres de son cousin. Le roi de Navarre, à qui l'on rendit compte des termes dont s'était servi Alphonse envers ses alliés, retourna sur-le-champ en arrière, et ne ménagea pas mieux que le roi de Léon le pays qu'il était venu défendre. Ces procédés rigoureux pour quelques mots échappés dans un moment de trouble d'un cœur ulcéré, équivalaient à une déclaration de guerre; et Alphonse de Castille s'y prépara, comme s'il n'avait eu rien à craindre des Almohades vainqueurs.

On dirait qu'entre les deux nations rivales qui se disputaient la propriété de l'Espagne, on ne donnait des batailles que pour gagner la faculté de dévaster et de détruire. L'armée de Jacûb entra dans les terres des chrétiens, pilla, brûla, ruina, fit beaucoup de dommage, et retourna à

Séville sans avoir cherché à tirer d'autres fruits de sa victoire. Toutefois, pour en perpétuer le souvenir, Jacûb Almanzor donna l'ordre de construire une grande mosquée, dont la tour s'élevât au-dessus des plus hauts édifices (1). Dès le retour du beau temps, il se disposa à rentrer en campagne. Il prit Calatrava, Guadalaxara, Madrid, Escalona et plusieurs autres villes; ensuite il se porta sur Tolède, dont il tenta de faire le

An de J. C.
1196.
De l'hégire,
592.

(1) Cette tour, qui subsiste encore sous le nom de *Giralda*, n'avait alors que cent soixante-douze pieds d'élévation. Elle était couronnée par un globe de fer doré d'un tel diamètre que, pour le faire entrer dans la ville, il fallut enlever le cintre de l'une des portes. Le seul pivot qui soutenait ce globe pesait dix quintaux, et le globe fut évalué à cent mille dinars d'or. L'Arabe Algeber, fameux architecte, dirigea les constructions de la tour et de la mosquée. Le globe fut l'ouvrage d'Abu Alaït el Sikeli.

Dans des temps plus modernes le globe fut enlevé, et on construisit à sa place une seconde tour de quarante-six pieds de hauteur, au sommet de laquelle fut élevée une statue colossale représentant la Foi. C'est la fameuse *Giralda* que les Espagnols citent comme une des merveilles de leur pays. Elle est à deux cent cinquante-huit pieds au-dessus du sol.

On monte au sommet de cette tour par un escalier en pente et sans degrés. On y jouit d'un coup d'œil immense et d'une vue magnifique.

siège : Alphonse s'y était jeté. Jacûb renonça bientôt à une entreprise dont le succès lui parut impossible, tant la place était forte et bien défendue, et il se vengea de ne pouvoir la prendre par les horribles ravages qu'il commit à l'entour. De Tolède il remonta jusqu'à Salamanque, où il entra de vive force ; les malheureux habitans furent presque tous égorgés ; les enfans et les femmes reçurent des fers ; la flamme dévora les maisons et les édifices. L'armée descendit ensuite vers le Portugal, renversa quelques forteresses, et revint enfin à Séville, après avoir désolé tous les

An de J. O.

1197.

De l'hégire,

593.

Safer.

pays qu'elle avait traversés. Jacûb reprit peu de temps après (1) le chemin de Maroc, où il fit un séjour assez long, pendant lequel il termina plusieurs édifices commencés avant son départ.

Ce prince avait le goût des constructions ; il y dépensa des sommes énormes ; toute sa part des

(1) Les Espagnols prétendent que le roi de Léon avait fait un traité secret avec Jacûb pour qu'il entrât dans la Castille, et ils le font revenir à Séville par Murcie. Ils ajoutent qu'après cette expédition Jacûb, voulant repasser en Afrique, offrit une trêve aux chrétiens. Il paraît par le récit des Arabes que Jacûb ne respecta pas plus les états de Léon que ceux de Castille. Jacûb, zélé Musulman, voyait des ennemis dans tout ce qui portait le nom de chrétien.

dépouilles ennemies y était constamment employée. On raconte qu'un de ses architectes, à qui de fortes sommes étaient dues, le conduisant un jour dans une mosquée qu'il venait de finir, le roi lui demanda pourquoi il y avait fait sept portes, et que l'architecte lui répondit : « Ces sept » portes figurent celles du paradis, et celle par » laquelle tu entres maintenant s'appelle la porte » *Athamin*, la porte du Prix. — Je t'entends, ré- » pliqua Jacûb, et l'à-propos me plaît. » Là-dessus il ordonna de payer l'architecte.

Quelque temps après, voulant régler la succession à l'empire, il fit reconnaître, en qualité de son héritier, son fils Muhamad Abu Abdalâ. La cérémonie donna lieu à de grandes fêtes, et Muhamad reçut le surnom d'Anasir Lédinala, qu'avait porté Abderahman III de glorieuse mémoire. Cette précaution de Jacûb ne fut point inutile. Au moment où l'on devait le moins s'y attendre (il atteignait à peine sa quarantième année), il fut atteint d'une maladie qui, triomphant des secours de l'art, le ravit après quelques jours de souffrance et environ quinze ans de règne, à l'affection de ses sujets, dont les regrets le suivirent au tombeau.

Jacûb eut la réputation d'avoir été le plus sage, le plus juste et le plus habile des princes de sa dynastie, comme il en fut le plus heureux et le

An de J. C.
1199.
De l'hégire,
595.
22 rébie 1.

plus puissant, le plus libéral et le plus magnifique. Il protégea les savans, parce qu'il l'était lui-même; il fit respecter la religion et les mœurs, parce qu'il était vertueux et religieux. Non-seulement il honorait les vivans, mais encore il respectait les morts, dont il visitait souvent les tombeaux. En preuve de son humeur généreuse, ses historiens racontent que le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut en faveur des pauvres, auxquels on distribua, à son avènement, cent mille dinars d'or; des détenus pour délits légers, auxquels il fit grâce; et des débiteurs malheureux de l'état, qu'il libéra des arrérages et des capitaux. Voulant mettre les cadis à l'abri de la séduction, il avait augmenté leurs appointemens, pour qu'ils y trouvassent des moyens suffisans et honnêtes d'existence; il en donna pareillement de plus forts aux alfaquis des mosquées, afin que la nécessité de pourvoir aux besoins temporels ne les empêchât pas de se livrer tout entiers à leurs fonctions. Il eut aussi des troupes réglées et soldées; il fonda des hôpitaux pour les malades dans toutes les villes de l'empire, et des hospices pour recevoir les indigens et les invalides; il fit creuser des puits dans les campagnes et sur les routes; il construisit des hôtelleries sur les chemins et des auberges dans les villes. On prétend que, quelques instans avant sa mort, il

dit aux wazirs qui l'entouraient, qu'il n'avait fait durant sa vie que trois choses dont il se repentit : avoir introduit les Alarabes dans les provinces d'Almagreb ; avoir construit la ville de Rabat aux environs de Salè, et surtout avoir donné la liberté aux vingt mille prisonniers d'Alarcon.

Le roi de Castille, constant dans sa haine, désirait se venger de son cousin de Léon ; et afin de pouvoir employer contre lui toutes ses forces, il avait demandé une trêve à Jacub, et il s'était réconcilié avec Sanche, roi de Navarre. Le roi de Léon ne voulait point la guerre : forcé toutefois de se défendre, il avait levé une armée ; mais au moment où le sang espagnol allait se répandre pour d'inutiles querelles, les évêques firent entendre leurs voix ; et, faisant cette fois servir la religion à favoriser une alliance réclamée par la politique, ils forcèrent les deux princes à déposer les armes. Le roi de Castille consentit même à donner pour épouse au roi de Léon sa fille Béréngère ; et comme la parenté pouvait être un obstacle, les évêques assurèrent que Rome accorderait la dispense. Ce mariage, heureux pour l'Espagne, prévint une guerre cruelle, dont les Maures seuls auraient incontestablement profité ; et un prince en sortit qui, réunissant pour jamais la Castille aux états de Léon, jeta, par ses propres victoires, les fondemens solides

de la puissance qui devait un jour rendre l'Espagne à la liberté.

Mais le superbe évêque de Rome refusa de valider un hymen, qu'on avait contracté sur la seule présomption de son consentement. Le bonheur de deux nations en dépendait; il leur donnait, en les unissant, plus de force pour repousser la domination dévastatrice et envahissante des Maures; la naissance de Ferdinand, que Rome elle-même devait admettre un jour au nombre de ses saints, avait scellé des nœuds non moins chers aux époux qu'utiles à leurs peuples: que pouvaient toutes ces considérations contre l'orgueil blessé, contre une prétention méconnue? Le pape prononça des excommunications, des interdicts, il se fit gloire d'être inflexible. Qu'aurait pu faire de plus pour la ruine de l'Espagne Jacûb Almanzor ou son successeur Muhamad? Heureusement la légitimité de Ferdinand ne fut point mise en question; mais Alphonse IX et Bérangère furent contraints de se séparer; et la guerre recommença entre le beau-père et le gendre, dès que le motif qui l'avait empêchée cessa d'exister.

Les trois premières années du règne de Muhamad furent assez tranquilles; mais après la mort de Jacûb, Ishâc ben Gania, émir de Majorque, avait relevé son parti en Afrique, et

maître de toutes les villes qui formaient son ancien domaine, il y avait ajouté de nouvelles conquêtes. Muhamad marcha contre lui en personne, et après trois ans d'une lutte opiniâtre, il parvint à vaincre les rebelles et à les disperser. La plupart s'enfoncèrent dans les déserts; Ishâc se réfugia dans la ville de Mahédia (1); où il soutint un long siège. A la fin, il fut obligé d'avoir recours à la clémence de Muhamad, qui lui pardonna et ne fit qu'un ingrat. L'année d'après Ishâc se révolta de nouveau, et la guerre ne fut terminée que par la destruction totale de son armée et la conquête des Baléares, qu'on pouvait considérer comme le foyer de la rébellion, et le dernier asile des Almoravides. La tête de leur roi Abdalâ, frère d'Yshâc, fut envoyée à Maroc. Ishâc, plus heureux, avait pris la fuite le jour où son parti fut exterminé, et il s'était sauvé dans le désert, où il vécut ignoré jusqu'à sa mort.

An de J. C.
1202.
De l'hégire,
598.

An de J. C.
1205.
De l'hégire,
601.

Muhamad Anasir jouissait enfin à Maroc des douceurs de la paix; et, avide de plaisirs, il n'usait du pouvoir suprême que pour s'endormir au

An de J. C.
1209.
De l'hégire,
605.

(1) Aujourd'hui Afrique sur la méditerranée, dans le golfe de Gabes. Les Siciliens s'en étaient emparés quelques années auparavant.

sein des voluptés et de la mollesse. Des envoyés de l'Andalousie, envahie par les armées chrétiennes, vinrent troubler ce doux repos ; ils lui peignirent Alphonse de Castille inondant de soldats les champs de Séville et de Cordoue, les habitans épouvantés fuyant de toutes parts devant lui, les moissons détruites, les habitations renversées, les villages encore fumans. Muhammad leur promit vengeance ; et pour accélérer la levée des troupes ou pour augmenter leur zèle, il ouvrit ses trésors, et fit aux soldats de grandes largesses. Une armée innombrable se rassembla ; les environs de Maroc en furent peuplés ; elle couvrait les montagnes, les vallons et la plaine. Muhamad ne put se défendre d'un mouvement d'orgueil, lorsque ses regards venant à se reposer sur tous ces milliers d'hommes, il songeait que d'un mot il faisait mouvoir leurs masses énormes, que leur vie ou leur mort étaient en ses mains, que son pouvoir sur eux n'avait point de limites, qu'ils n'existaient que pour lui. Quelle puissance sur la terre pouvait lui résister ? Il dépendait de lui d'être le maître du monde. Rêves pompeux de l'ambition ! de tout cet appareil de grandeur et de force, rien ne devait lui rester qu'un souvenir amer, un regret déchirant ; et par un seul tour de sa roue, la fortune volage devait changer les grandeurs en misères, en deuil l'espoir du

triomphe, et arroser les lauriers ennemis du sang musulman.

L'armée mit une année à se réunir, à se former, et à débarquer sur les côtes d'Espagne; le seul passage des troupes de Tanger à Ceuta dura deux mois. Anasir fit de tous ses Africains quatre grandes divisions : l'une des Alarabes et des tribus bérébères; l'autre des soldats tirés des provinces d'Almagreb; la troisième des volontaires de toutes les parties de l'empire, et le nombre de ceux-là seulement s'élevait, dit-on, à cent soixante mille cavaliers ou fantassins; la quatrième des Almohades et des tribus de Tinnâl. Les Andalous, qui avaient ordre de se rendre à Séville, rendez-vous général de l'armée, devaient composer une cinquième division. La nouvelle de l'arrivée des Maures se répandit promptement en Espagne; et, comme la renommée exagère toujours, on crut que l'Afrique tout entière s'était levée pour répandre sur l'Espagne les flots de sa population. Les princes chrétiens s'alarmèrent, non sans raison; ils se repentirent de leurs longues querelles où leurs forces s'étaient épuisées; et, craignant de ne pouvoir résister, même en s'unissant, ils s'adressèrent aux étrangers pour en obtenir des secours. Le pape Innocent III fit publier une croisade; l'archevêque de Tolède, Rodrigue, qui était allé

An de J. C.
1210.
De l'hégire,
607.
17 Dyllag.

à Rome pour la solliciter, prêcha sur toute la route la guerre contre les Maures, et beaucoup de chevaliers le suivirent, accompagnés de leurs vassaux. De tous côtés on courait aux armes, en France, en Italie, en Allemagne, et soixante mille croisés passèrent les Pyrénées.

Comme on ne pouvait prévoir de quel côté l'orage irait fondre, chacun s'occupa de fortifier ses frontières. Les rois de Léon et de Portugal gardèrent les bords de la Guadiana ; ceux de Castille et d'Aragon devaient se réunir à Tolède. Quant au roi de Navarre, qui se trouvait le moins exposé à cause de l'éloignement de ses états, il paraît qu'il n'entra dans cette confédération générale qu'après avoir inutilement négocié avec Muhamad pour obtenir de lui une garantie pour son royaume, et peut-être la faculté de l'agrandir aux dépens de ses voisins. Dès qu'il eut appris l'arrivée du roi de Maroc à Séville, il ne se contenta pas de lui envoyer des ambassadeurs, il se rendit lui-même auprès de lui, s'il faut en croire les historiens arabes qui rapportent avec le plus grand détail toutes les circonstances de cette singulière entrevue.

Sanche, disent-ils, fit d'abord (1) demander à

(1) Il paraît certain, d'après le témoignage de tous les historiens, que Sanche VII, roi de Navarre, poussé

Muhamad par ses envoyés la permission, pour lui et pour sa suite, de traverser les terres des

par l'ambition ou par tout autre motif, chercha à se procurer l'alliance du roi de Maroc, et qu'il alla même le voir. Mais les historiens espagnols ne sont d'accord avec les Arabes, ni sur le lieu où se rendit Sanche, ni sur la date de cet événement. Les premiers le font remonter à l'an 1199. Ils disent que ce prince avait cherché secrètement à s'unir avec Jacûb Almanzor, et que ce dernier lui avait même offert sa fille en mariage, avec l'Andalousie pour dot; ce qui est contraire à toute vraisemblance: Jacûb, ennemi des chrétiens, n'aurait pas fait pour un chrétien un si grand sacrifice, ou bien Sanche aurait dû embrasser l'islamisme. Ils disent encore que le pape Célestin III fit à Sanche les plus vives remontrances, et que ce prince, sans abandonner ses projets, mit seulement plus de réserve dans ses démarches; qu'enfin il fit le voyage d'Afrique sous quelque prétexte; qu'il n'y trouva que le successeur de Jacûb, parce que celui-ci était déjà mort; que Muhamad n'ayant pas montré les mêmes dispositions que son père, Sanche s'en retourna sans avoir rien fait, après un séjour d'environ deux ans à Maroc; que pendant son absence les rois de Léon et de Castille s'étaient emparés de quelques-unes de ses places, mais qu'à son retour ils les lui rendirent par l'entremise des évêques.

Si ce voyage de Sanche à Maroc avait eu réellement lieu, il serait bien surprenant qu'on n'en trouvât chez les Arabes aucune mention. Ils ont écrit peu d'histoires complètes sur les affaires d'Espagne; mais plusieurs

Musulmans, afin qu'il pût aller lui offrir son hommage ; et, quand il l'eut obtenue, il se mit en marche avec une escorte nombreuse de cavalerie. Muhamad, ajoutent-ils, avait ordonné que dans toutes les villes de son passage on lui fît la meilleure réception, qu'on ne le laissât partir que le quatrième jour, et qu'au moment du départ on retint une partie de ses cavaliers ; ce qui fut ainsi exécuté : de sorte que, lors-

d'entre eux ont donné celle des rois de Fez et de Maroc. Un événement aussi remarquable que la démarche d'un roi chrétien, allant en Afrique solliciter l'appui de leur prince, n'aurait pas été passé sous silence ; ou pour mieux dire, on ne trouverait pas dans leurs écrits le même fait, rapporté avec des dates et des circonstances toutes différentes. Il est possible que Sanche eût entamé avec Jacûb Almanzor des négociations interrompues par la mort prématurée de ce dernier ; et que, lorsque Muhamad vint en Espagne dix ou douze ans après, il ait voulu renouer ces négociations en invoquant auprès du fils les souvenirs de l'amitié du père ; que le superbe Muhamad, trop fier de ses trois ou quatre cent mille soldats, ait dédaigné les offres du petit roi de Navarre, et que Sanche alors ait pris le parti de s'unir aux autres princes chrétiens. Ce qui est positif, c'est qu'il contribua puissamment au gain de la bataille de Tolosa ou d'Alacâb ; car c'est de ce dernier nom que tous les historiens arabes se servent pour désigner cette journée si funeste pour les Musulmans.

qu'il arriva à Carmone, il ne lui restait que fort peu de monde. On l'en priva même quand il sortit de Carmone ; et Sanche, étonné en se voyant seul, demanda quelles personnes composeraient son escorte, puisqu'on lui enlevait la sienne. « Tu es, lui répondit l'alcaïde, sous la » sauve-garde du prince des fidèles, Muhamad » Anasir, et les armes des Musulmans te protégeront. » Le but apparent du voyage de Sanche était de remettre au roi de Maroc un magnifique exemplaire du Coran, enfermé dans une boîte d'or, recouverte d'un drap de soie vert, brodé en or et enrichi d'émérides et de rubis. Il l'avait eu de ses ancêtres, qui vraisemblablement l'avaient pris dans quelque-une de leurs expéditions. Une double haie de soldats sous les armes bordait la route depuis Carmone jusqu'à Séville ; à l'entrée de cette ville, on avait tendu le pavillon rouge de Muhamad. Ce prince, qui ne voulait ni manquer de procédés envers Sanche, ni lui accorder néanmoins trop de distinctions, avait fait placer trois carreaux au centre du pavillon ; et, calculant le cérémonial dont il devait user envers l'étranger, il fut convenu qu'Abu Giux, un de ses généraux, se tiendrait assis sur le carreau du milieu ; que, lorsque Sanche arriverait, on le ferait entrer dans le pavillon par une porte latérale, tandis que Muhamad entrerait par le

côté opposé; qu'Abu Giux se lèverait au même instant, irait prendre son maître de la main droite, Sanche de la main gauche, et les ferait asseoir de la même manière, après quoi il reprendrait sa place au milieu, et servirait d'interprète aux deux princes. L'entrevue terminée, Muhamad et son hôte firent dans la ville une promenade à cheval, et durant quelques jours les plus brillantes fêtes furent données à Sanche. Lorsqu'il partit, le roi lui fit de riches présens, et on lui rendit son escorte à mesure qu'il arriva dans les villes où elle avait été retenue. Le roi de Navarre ne recueillit pas vraisemblablement de ce voyage le fruit qu'il en attendait, car ce voyage annonçait un allié, et plus tard cependant Sanche parut en ennemi.

An de J. C. 1211.
De Phégire, 608.
1 safer

Peu de temps après le départ de Sanche, le roi de Maroc alla investir Salvatierra, forteresse bâtie sur les rochers à huit ou dix lieues au nord de Xérez, presque inexpugnable par sa position. A l'aspect de ses formidables remparts, Muhamad parut d'abord indécis; mais Abu Saïd ben Gaméa, son ministre, voulait faire cette conquête, et il sut, en flattant l'orgueil de son maître, le déterminer à un siège qu'il eût été honteux, disait-il, de ne point entreprendre. Fallait-il que quelques soldats, parce qu'ils étaient entourés de murailles, se pussent vanter

d'avoir résisté à toute la puissance de Muhamad Anasir ? Ces remparts tomberont, dit Aben Gaméa, et cette première victoire sera pour nous le prélude d'une longue suite de succès. Ce ministre, souple, rusé et flatteur, s'était emparé de l'esprit de son maître, et, pour n'avoir point de rivaux dans sa faveur, il avait éloigné de la personne du prince tous les nobles almohades, dont le crédit lui aurait pu nuire ; il ne souffrait près de lui qu'un de ces lâches courtisans, tiré de l'obscurité par l'intrigue, pour qui le prince n'est rien et la fortune est tout, entièrement dévoué à ses volontés, et chargé de faire valoir aux yeux de Muhamad l'administration de son ministre : il s'appelait Aben Munéza.

Il était évident que l'attaque de Salvatierra était tout-à-fait contraire à des vues sages et utiles. Il avait fallu d'une part s'enfoncer dans un pays difficile, pauvre, peu abondant, où l'armée ne pouvait subsister qu'avec beaucoup de peine, où la cavalerie manquait de fourrages, où l'hiver avec ses frimas viendrait combattre en faveur des chrétiens : aussi, dès que les froids furent arrivés, il périt une infinité de soldats, autant par la misère et le défaut de subsistances que par les rigueurs d'une saison nouvelle pour eux ; d'autre part ce siège qui dura presque toute l'année, paralysant toutes les opérations

de l'armée, donnait aux chrétiens le temps de voir le danger et de calculer les moyens de défense, de rassembler et d'exercer leurs troupes, de recevoir le secours des soldats que la croisade et les indulgences de Rome armaient dans plusieurs régions de l'Europe.

Cependant la faible garnison de Salvatierra avait besoin d'être renforcée. Le roi de Castille tenta inutilement d'y faire passer des troupes ; tous les passages étaient gardés : il essaya pour lors d'attirer les ennemis sur un autre point, et dans le dessein de faire diversion il alla assiéger Calatrava. Il avait avec lui ces bandes nombreuses que l'espoir du pillage, plus que le zèle religieux, avait amenées du fond de la Germanie et des Gaules. La ville de Malagon avait été emportée en passant ; celle de Calatrava céda pareillement aux efforts des croisés et des Castellans réunis : mais les premiers, mécontents, dit-on, qu'on admît les Maures à des capitulations qui les sauvaient de la dévastation et de la mort, commencèrent à se plaindre et à murmurer. La méintelligence se mit entre ces auxiliaires incommodes et les chrétiens espagnols ; les croisés n'avaient pu voir sans regret les habitans de Calatrava emporter leurs richesses ; et leurs indiscrets clameurs avertirent Alphonse qu'il ne serait pas moins utile peut-être de se passer de leurs ser-

yices , qu'il ne serait dangereux de les employer; et, quand ils le menacèrent sous divers prétextes de l'abandonner , il ne chercha nullement à les retenir. Offensés de l'indifférence qu'on leur montrait, ils reprirent presque tous le chemin des Pyrénées. L'arrivée des Navarrais et des Aragonais remplit le vide que leur départ laissait dans les rangs d'Alphonse.

Cependant le malheureux alcaïde de Calatrava , Aben Cadis , payait de sa tête le tort involontaire d'avoir rendu une place qu'il n'avait pu défendre. Il avait souvent demandé à son maître des secours , sans lesquels la perte de la ville était inévitable ; mais, soit que Muhamad ne reçût point ses messages , soit qu'il se fût obstiné à prendre Salvatierra , il ne fit aucun mouvement en faveur d'Aben Cadis , qui n'en avait pas moins obtenu des conditions honorables. L'alcaïde prévoyait quel sort l'attendait ; aussi, quand le père de son épouse offrit de l'accompagner devant Muhamad , il s'y était long-temps opposé ; mais il ne put l'empêcher de se joindre à lui et de partager sa fortune. Dès qu'ils furent entrés dans le camp de Muhamad , plusieurs officiers andalous, qui les estimaient , leur donnèrent clairement à entendre qu'ils craignaient pour leur vie , tant le roi avait montré de dépit et de courroux en apprenant la perte

de Calatrava, et ils les exhortèrent à ne point se présenter à ses yeux ; mais il n'était plus temps de choisir un parti. Aben Gaméa, ponctuellement informé de leur arrivée, les fit arrêter sur-le-champ par la garde nègre. Il alla ensuite trouver le roi, qui lui demanda pourquoi Aben Cadis ne venait pas avec lui. « Les traîtres, répondit le ministre, sont indignes de paraître devant les rois. » Le faible Muhamad, s'irritant de plus en plus par les propos artificieux d'Aben Gaméa, donna l'ordre de faire périr Aben Cadis et son beau-père. Ce supplice injuste remplit d'indignation toute l'armée, et principalement les Andalous, qui voyaient dans l'alcaïde un de leurs plus dignes compatriotes. Pour appeler sur d'autres objets l'attention du roi, Aben Gaméa fit multiplier les assauts contre la forteresse, tant que ses défenseurs, réduits à un petit nombre, et exténués par les privations et par la fatigue, furent enfin obligés de capituler. Après cette conquête, qui ne décidait rien, et qui avait paru tellement importante, qu'on n'avait pas ménagé les sacrifices, l'armée entière des Maures se rassembla entre Jaën et Baëza, d'où elle s'étendait jusqu'à la Sierra-Moréna. Ce fut alors que le roi de Castille et ses alliés se décidèrent à marcher contre Muhamad.

Dylhagia.

An de J. C.
1212.
De l'hégire,
609.
15 safer

La haute chaîne des montagnes séparait les

deux armées; mais les Almohades s'étaient saisis de tous les passages. Ils couronnaient les hauteurs de Muradal, au moment où les chrétiens arrivèrent au pied de la montagne et de ses étroits défilés. Il paraissait impossible de forcer le passage, et l'on mit en question une retraite qui plus tard pourrait devenir difficile. Un berger, habitant de ces lieux sauvages, offrit de guider l'armée par des sentiers inconnus ou abandonnés; et il la conduisit en effet jusqu'au sommet des montagnes, par un lieu qui prit dès ce moment le nom de Puerto-Réal; ou Montagne Royale, nom qu'il conserve encore (1). L'armée y trouva un vaste plateau sur lequel ses bataillons s'étendirent: du haut de ce plateau on voyait les Maures se mettre confusément en bataille dans la plaine et dans les vallons; mais des marches longues et pénibles avaient épuisé les forces des soldats; il leur fallait du repos avant de combattre. Pour se mettre à l'abri d'une surprise, les chrétiens entourèrent leur camp de retranchemens; et de part et d'autre deux jours se passèrent à s'observer, ou à faire des préparatifs pour la bataille qui s'annonçait. Le signal de la bataille fut donné le troisième

(1) Entre l'hôtellerie ou Venta de Miranda et le village d'Albiso.

jour, et les plaines de Tolosa ou d'Alacâb (1) furent la sanglante arène où les deux nations ennemies combattirent pour leurs destinées.

Les Maures étaient plus nombreux ; mais des germes de division existaient entre eux ; les Andalous ne servaient qu'à regret les Africains, et des efforts moins unanimes devaient être moins puissans. Les chrétiens n'avaient tous qu'un seul intérêt, celui d'éviter l'esclavage par une mort glorieuse ou par la victoire. Le roi de Navarre commandait l'aile droite, qui se composait de ses troupes et des étrangers, en fort petit nombre, que la défection générale n'avait pas entraînés. Le roi d'Aragon conduisait la gauche ; Alphonse de Castille était au centre : il s'était réservé le poste le plus dangereux. Muhammad de son côté avait divisé son armée en trois corps ; et de toute sa garde, à laquelle il avait joint l'élite des troupes almohades, il avait fait un corps de réserve, ou pour mieux dire un rempart autour de sa personne. Son pavillon rouge planté sur une éminence, était au milieu de ce corps de réserve, qui formait de toutes parts une haie impénétrable. Il était assis sous

(1) C'est le nom que donnent les Arabes à cette bataille et au lieu où elle se donna. Les Espagnols l'appellent de : *Las navas de Tolosa*.

ce pavillon sur un bouclier, d'où il pouvait être aperçu de tous ses soldats : il tenait d'une main le Coran, de l'autre son glaive, pour témoigner sans doute que les Musulmans devaient, au prix de leurs vies, défendre la foi de leurs pères (1) et la gloire de l'islamisme.

Le corps des volontaires d'Afrique reçut le premier choc des chrétiens : sa résistance fut longue; mais, presque tous massacrés, ils ouvrirent enfin aux vainqueurs un passage vers la colline où se tenait Muhamad. Aux deux aîles le combat s'était soutenu avec un avantage égal; mais la déroute du centre ne put s'opérer sans communiquer le désordre à toute l'armée. Pour comble de disgrâce, les Andalous tournèrent bride et s'enfuirent au plus fort de la mêlée. On dit que leur départ était calculé d'avance, et qu'en abandonnant les Almohades au moment du danger, ils cherchaient à venger le sang

(1) Les historiens espagnols disent que Muhamad avait entouré son pavillon d'une chaîne de fer; d'autres vont plus loin, et sans songer à l'in vraisemblance, ils disent qu'il en avait entouré tout son camp. Une chaîne de fer pour un camp de trois ou quatre cent mille hommes !.... On ajoute que le roi de Navarre, ayant forcé le premier cette barrière et voulant perpétuer le souvenir de cet exploit, plaça des chaînes dans l'écusson de ses armes. Les historiens arabes n'en font aucune mention.

d'Aben Cadis, si cruellement répandu devant Salvatierra. Quoi qu'il en soit, la retraite des Andalous acheva la défaite des Africains ; partout pressés, rompus, enfoncés, ils cessèrent de résister, et pour éviter la mort ils quittèrent le champ de bataille : mais autour de la colline le combat continuait avec un acharnement affreux. De ces rangs épais de soldats dont Muhamad s'était environné, sortaient de longues piques qui arrêtaient les chevaux des chrétiens ; ce ne fut qu'après des charges réitérées qu'ils parvinrent à renverser cet obstacle. Deux évêques, mêlés aux combattans, excitaient leur courage. Arnould, archevêque de Narbonne, et Rodrigue, archevêque de Tolède ; l'un et l'autre, tenant dans leurs mains une croix, montraient aux chrétiens ce signe révérend de leur culte : c'est pour vos autels, c'est pour votre patrie, semblaient-ils leur dire, que vous disputez la victoire : invoquez votre Dieu, il est le dieu des armées, il doublera vos forces, il réduira vos ennemis en poussière. Les Castillans, les Navarrais, les Aragonais, rivalisèrent d'audace, d'efforts, de courage. Les nègres et les soldats de la garde tombèrent par milliers, et ce fut par-dessus leurs cadavres que les chrétiens montèrent sur la colline.

Muhamad était encore dans la même atti-

tude, et voyant la déroute générale des siens il s'écriait douloureusement : *Dieu seul est juste et puissant ; le démon est faux et perfide*. Alors un Alarabe s'approcha de lui, conduisant de la main une jument vigoureuse. « Jusques à quand, » lui dit-il, ô prince des fidèles, veux-tu rester » dans ce lieu ? Ne vois-tu pas tes Musulmans » en fuite ? C'est le jugement de Dieu qui s'ac- » complit. Monte sur cette jument, plus rapide » à la course que l'oiseau dans son vol, que le » trait qui atteint l'oiseau ; elle n'a jamais trompé » l'espoir de son cavalier. Monte, hâte-toi ; car » de ton salut dépend le salut de tous ceux qui » vivent encore. » Muhamad monta sur la jument de l'Alarabe, et celui-ci sur le cheval du prince ; et, s'éloignant précipitamment, ils parvinrent à devancer la foule des fuyards. Muhamad ne s'arrêta qu'en un lieu où il fût hors d'atteinte. Les chrétiens s'étaient mis à la poursuite des vaincus ; mais la nuit, prêtant à ces derniers ses ombres propices, sauva les tristes restes d'une armée si formidable la veille. Victorieuse, elle eût dévoré l'Espagne entière, et le sceau de la servitude, imprimé sur le front des Espagnols, serait peut-être encore aujourd'hui la preuve vivante de son triomphe ; vaincue, elle laissa tomber sans appui l'empire almohade, et prépara la ruine de l'islamisme, qui depuis si

long-temps pesait sur les peuples espagnols (1).

Alphonse VIII venait d'effacer glorieusement l'humiliant souvenir de la journée d'Alarcon ; mais , pour rendre la victoire utile autant qu'honorable , il fallait arracher de nouvelles faveurs à la fortune. Tolosa , Bilche , Baëza , ouvrirent leurs portes ; Ubéda fut emportée d'assaut , et ses habitans périrent avec la garnison ; toutes les villes voisines furent occupées et fournirent un butin immense ; l'armée alliée rentra à Tolède chargée de lauriers et de richesses.

Muhamad Anasir ne se trouva pas en sûreté à Séville , lui qui naguère se croyait revêtu d'un pouvoir indestructible et sans bornes ; il se sauva de Séville à Maroc , mais il put s'apercevoir sur sa route que le respect et l'estime des

(1) Les historiens espagnols ont sans doute exagéré quand ils font monter la perte des Maures à deux ou trois cent mille hommes , et qu'ils réduisent à vingt ou trente hommes celle des alliés. L'un d'eux , plus raisonnable , porte le nombre des morts à soixante mille d'une part et à vingt mille de l'autre. D'après les Arabes , il semblerait même qu'elle fut plus considérable du côté des Almohades , puisque le corps des volontaires et la garde royale de Muhamad y furent presque entièrement détruits ; et l'on n'a pas oublié que , suivant eux-mêmes , les seuls volontaires étaient au nombre de cent soixante mille.

peuples suivent rarement les rois dans leurs infortunes. Au lieu de ces fêtes brillantes qui l'avaient accueilli sur son passage à son entrée en Espagne, il ne rencontra partout que la solitude, la tristesse et l'abattement. Dès les premiers jours de son arrivée à Maroc, se jugeant désormais inhabile à diriger les affaires, ou peu capable d'inspirer la confiance, il nomma pour son successeur au trône son fils Abu Jacûb Jusef, surnommé Almostanzir Bilah ; et, se déchargeant aussitôt sur ses ministres des soins du gouvernement, il s'enferma dans son harem, et chercha à se consoler par les voluptés des disgrâces de la fortune. Abu Jacûb était encore trop jeune pour se placer à la tête de l'administration ; aussi les ministres surent bien profiter de l'inexpérience du fils et de la faiblesse du père, pour exercer, sous le nom du prince, un pouvoir arbitraire, et satisfaire impunément leurs passions, leurs ressentimens ou leurs vengeances ; ce qui ne fit qu'augmenter le mécontentement, faire germer en tous lieux des semences de trouble, et ouvrir la carrière des révoltes à toutes les ambitions mal éteintes qui avaient désolé l'Afrique sous les règnes précédens. Muhamad survécut peu de temps à sa défaite ; il mourut à Maroc, environ quinze mois après. On prétend même que la fin de ses jours fut avancée par un breuvage

An de J. C. empoisonné, et qu'on se hâta de le faire périr,
 1213.
 De l'hégire, pour prévenir les excès auxquels le portait un
 610.
 11 xaban. caractère ombrageux, aigri par les revers.

Lorsqu'il était arrivé à Séville, au lieu de chercher les moyens de réparer les désastres de Tolosa, il ne s'était occupé que de vengeance, et il avait voué au supplice les têtes principales : on craignit à Maroc la répétition de ces sanglantes scènes.

Abu Jacûb n'avait que onze ans quand il hérita de la couronne. L'occasion semblait appeler les chrétiens à de nouvelles conquêtes ; ils ne tentèrent néanmoins aucune entreprise importante. Le roi d'Aragon avait été tué en combattant en France contre les Albigeois ; son fils encore enfant fut soutenu sur le trône par le dévouement des Aragonnais. Alphonse de Castille

An de J. C. 1214.
 De l'hégire, mourut vers le même temps ; un autre enfant,
 611.

Henri, lui succéda. Les seigneurs de Lara, artisans éternels de troubles, s'emparèrent de la régence, au mépris des volontés d'Alphonse, qui l'avait léguée par son testament à Éléonore mère du jeune prince, et après elle à sa fille Bérengère, sœur de Henri ; et leur domination parut si odieuse, que d'autres seigneurs prirent les armes pour faire valoir les droits de Bérengère, ouverts par la mort d'Éléonore ; mais Alvar de Lara, maître de la personne du sou-

verain , opposait aux partis le nom et la volonté du roi , et les partisans de la princesse étaient traités de rebelles. Ces dissensions, celles qui agitaient en même temps l'Aragon , laissaient en paix les Maures ; mais , par cette fatalité constante qui depuis la conquête semblait dominer sur l'Espagne , au lieu d'employer ce temps de repos à réparer leurs pertes , ils se divisaient entre eux en partis , s'embarrassant peu de la prospérité commune et générale , qui ne peut naître que de l'unité et de la concorde. Cependant les Castellans avaient fait quelques tentatives , ils occupèrent Ubéda et Baëza ; le roi de Léon reconquit la ville d'Alcantara ; les Portugais s'avancèrent de leur côté dans l'Algarbe , aidés par l'équipage d'une flotte française et hollandaise qui faisait voile pour la Terre-Sainte , et que le mauvais temps avait forcée de relâcher à Lisbonne. Mais toutes ces conquêtes de places situées au cœur du pays ennemi étaient toujours abandonnées , à cause de la difficulté de les conserver. Les Castellans gardèrent seulement la forteresse d'Alcaraz , qui leur ouvrait le chemin de Murcie et de Valence.

Les troubles avaient continué à Tolède. Alvar de Lara venait de lever une armée , non pour combattre les Musulmans , mais pour faire respecter son autorité ; et la guerre civile allait faire

An de J. C.
1216.
De l'hégire,
613.

An de J. C.
1217
De l'hégire,
614.

Ande J. C.
1217.
De l'hégire,
614.

couler le sang castillan, lorsqu'un accident imprévu changea sur-le-champ la face des affaires. Henri jouait avec un seigneur de son âge dans les cours du palais; une pierre lancée par ce dernier, frappant le toit d'une tour, en détacha une tuile qui tomba sur la tête du prince. Ce funeste événement, qui coûta la vie à Henri, devint peut-être le salut de l'état. Les grands assemblés proclamèrent aussitôt Bérengère; la faction de Lara, que ne soutenait plus le prestige employé par Alvar, fut partout vaincue. Alvar s'enferma dans la forteresse d'Herréra, où il soutint un long siège; et Bérengère, sacrifiant à l'amour qu'elle avait pour son fils les douceurs du pouvoir et l'éclat des grandeurs qui l'entouraient sur le trône, ceignit du diadème le front du jeune Ferdinand, issu de son mariage avec le roi de Léon.

Ce prince, conduit secrètement à Valladolid, où la cour se tenait, fut accueilli par tous les seigneurs avec les transports d'une joie vive et sincère. A peine âgé de seize ans, il annonçait déjà ce qu'il pouvait devenir; plus tard il procura à l'Espagne chrétienne l'union, la force et la gloire: il en donnait alors toutes les espérances. Le roi de Léon, son père, qui prétendait lui-même aux états de Castille, ne connut l'élection de Ferdinand que lorsqu'il ne put s'y op-

poser. Le nouveau roi s'occupa d'abord de réduire les partisans d'Alvar de Lara et ce seigneur lui-même. Investi dans Herrera, et forcé de se rendre, ce sujet rebelle eût mérité de perdre la vie : Ferdinand lui fit grâce, et il ne put forcer à la reconnaissance son cœur farouche et superbe. Alvar se retira à Léon, où il travailla sans relâche à exciter Alphonse à faire la guerre à son fils.

Pendant que ces deux princes préparaient leurs armes, la fortune, dans l'Andalousie, favorisait alternativement les chrétiens et les Musulmans.

Les premiers avaient reparu devant Baëza, et Cid Abu Muhamad, wali de Cordoue, les avait repoussés ; moins heureux que lui, Cid Abu Ali,

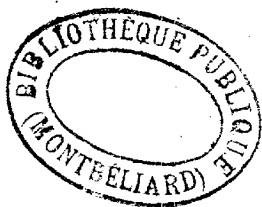
An de J. C.
1218.
De l'hégire,
615.

wali de Séville, alla subir une défaite totale sur la frontière de l'Algarbe, et, après avoir vu périr la plus grande partie de ses troupes, il fut contraint de rentrer dans Séville. Ce succès anima les chrétiens, et ils firent le siège de Cacérés ; battus à leur tour par les Maures, ils laissèrent couverts de morts les environs de la ville, et ils perdirent leurs tentes, leur bagage, le butin qu'ils avaient recueilli, et tous les captifs qu'ils

avaient faits. Sur ces entrefaites Alvar de Lara mourut, et Alphonse, rendu aux sentimens de la nature, cessa de poursuivre son fils, et se réconcilia même avec lui. Ferdinand de Lara,

An de J. C.
1219.
De l'hégire,
616.

frère d'Alvar, devenu par sa mort chef du parti, ne pouvant se soutenir en Castille, mais trop fier, trop superbe pour demander grâce ou accepter un pardon, s'exila volontairement de l'Espagne; et, suivi de ses plus proches parens, il se retira à Maroc, où il mourut peu après, dévoré de regrets et d'ennuis.



FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

HISTOIRE
DE
LA DOMINATION
des Arabes et des Maures
EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL,

DEPUIS L'INVASION DE CES PEUPLES JUSQU'À LEUR
EXPULSION DÉFINITIVE ;

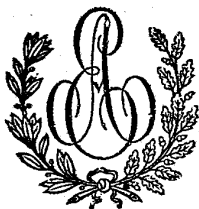
Rédigée sur l'histoire traduite de l'arabe en espagnol

DE M. JOSEPH CONDE,

*Membre de plusieurs sociétés savantes, bibliothécaire de l'Escurial,
de l'Académie d'histoire, etc.*

Par M. De Marès.

TOME TROISIÈME.



Paris,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE,

RUE MAZARINE, N° 30.

1825.

CET OUVRAGE SE TROUVE,

A BRUXELLES, chez BRUNET et Charles FRUGER, Libraires, rue de la Madeleine.

Autres Ouvrages chez le même :

MÉMOIRES, SOUVENIRS ET ANECDOTES, par M. le comte de Ségur, de l'Académie française, 1^{er} vol. in-8, sur papier satiné des Vosges, orné du portrait de l'auteur et d'un facsimilé de son écriture. (L'ouvrage aura 3 vol. qui seront publiés successivement). Prix. 7 50

LE MEXIQUE EN 1823, ou Tableau physique, moral et politique de la Nouvelle-Espagne; contenant des notions exactes et pour la plupart inconnues en Europe, sur sa situation actuelle, ses productions naturelles, son état social, ses manufactures, commerce, agriculture, etc.; suivi d'un appendice de documens officiels publiés par le ministère anglais *en juin dernier*, sur cette intéressante contrée; son industrie, ses arts; etc., etc., et la *nécessité de reconnaître son indépendance*. Accompagné d'un atlas de vingt planches, composé de deux plans de la ville de *Mexico*; le premier, dressé par ordre de *Montézuma*, pour *Fernand Cortez*; et le deuxième représentant cette capitale *telle qu'elle est aujourd'hui*; les vues des principales cités du pays; les costumes, les antiquités, etc. etc., dessinés sur les lieux mêmes par M. Bulloch, auteur de la *Narration*, et propriétaire du musée Mexicain, formé par lui au Mexique, et maintenant établi à Londres. Traduit de l'Anglais par M.***, avec un avant-propos et des notes par Sir John Byerley, 2 vol. in-8, avec l'atlas et les costumes coloriés. Prix. 20 0

MÉMOIRES SUR LA VIE ET LE SIÈCLE DE SALVATOR ROSA, par lady Morgan, traduit par le traducteur de *l'Italie*, du même auteur, et par M.***, 2 vol. in-8 avec un portrait. . . . 12 0
Le même, 2 vol. in-12. Prix. 6 0

Cet ouvrage brille à la fois par un style toujours pur, correct et élégant, quoique vigoureux. Il est rempli d'observations fines et judicieuses. — Les mémoires de Salvator Rosa, dans lesquels figurent les plus grands personnages, offrent une narration pleine d'intérêt.

SOUVENIRS (mes) de 1814 — 1815, par M.***, 1 vol. in-8. Prix. 5 0

Cet ouvrage, rempli d'anecdotes piquantes et curieuses, est relatif aux événemens de l'époque. — Rien n'est plus attachant que la lecture de cet opusculé composé par un fonctionnaire français, à la fois acteur et témoin des faits qu'il raconte.

PARIS, IMPRIMERIE DE GOSSON.

INDICATION

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPALES MATIÈRES CONTENUES DANS LES TROIS VOLUMES.

Le chiffre romain indique le volume, et le chiffre arabe indique la page.

- ABDALA, roi ou calife de Cordoue, meurt après un règne de 25 ans, I, 367 à 385.
- ABDALA, ben Yasim, alfaki d'Afrique, premier fondateur de la puissance des Almoravides, II, 228.
- ABDALA EL ZAGAL, l'un des derniers rois de Grenade, cède au roi de Castille les villes qui lui restent et passe en Afrique, III, 330 à 365.
- ABDALLAH prétend au trône de Cordoue, I, 249, 271, 303.
- ABDELAZIZ BEN MUZA, émir d'Espagne, I, 88 à 114.
- ABDELCAFIR, wali de Méquinez, veut rétablir en Espagne l'autorité des Abbassides, I, 220 à 226.
- ABDELMÉLIC BEN COTAN, émir d'Espagne, I, 143 à 153.
- ABDELMÉLIC BEN OMAR, le Marsille des chroniques, I, 204 à 226.
- ABDELMÉLIC, fils d'Almanzor, hagib de Cordoue, II, 16, 32, 49, 51, 59 à 63.
- ABDELMUMEN, successeur du Méhédi, prince des Almoades, roi de Maroc, proclamé en Espagne, II, 324 à 416.
- ABDÉRAHMAN BEN ABDALA, émir d'Espagne, tué à la bataille de Tours, I, 125 à 142.
- ABDÉRAHMAN I, fondateur du royaume de Cordoue, et le premier de la dynastie d'Omeya, I, 187 à 251.
- ABDÉRAHMAN II, roi de Cordoue, I, 282 à 331.
- ABDÉRAHMAN III, le grand, roi de Cordoue, meurt après un règne glorieux de cinquante ans, I, 375 à 470.
- ABDÉRAHMAN IV, Almortadir, élu roi dans les derniers temps de Cordoue, II, 102 à 111.
- ABDÉRAHMAN V, roi de Cordoue, assassiné au bout d'un mois et demi, II, 112 à 114.
- ABDÉRAHMAN, fils d'Almanzor, hagib de Cordoue, périt par le supplice, II, 63 à 67.
- ABED (Muhaméd ben), wali et ensuite roi de Séville, après la chute de Cordoue, II, 119 à 157.
- ABED (Muhamad Almoatédéd ben), fils et successeur du précédent, s'empare de Cordoue, II, 158 à 185.
- ABED (MUHAMAD BEN), succède au précédent, et est détrôné par les Almoravides, II, 185 à 273.
- ABU ABDALA, dernier roi de Grenade, III, 326 à 382.
- ABU BÉKIR BEN OMAR, prince des Almoravides en Afrique, II, 230 à 238.

- ABU SAÏD, usurpateur du royaume de Grenade, périt de la main de Pierre le cruel, III, 231 à 244.
- ABUL HASAN, roi de Fez, fait la guerre en Espagne, III, 186 à 213.
- ACADÉMIES de Cordoue, Séville, Tolède, I, 490. — II, 24. — Voyez Alhakem II, Abdérahman III, Almanzor, Arabes.
- AHMED BEN MUHAMAD ASOMOR, chef de rebelles en Andalousie, I, 396 à 406.
- ALADEL, roi de Murcie, III, 4, 5.
- ALAFTAS (ABEN), roi de Badajos, II, 163, 184.
- ALAFTAS (YALUE-BEN), succède au précédent, II, 184, 204.
- ALAFTAS (OMAR BEN) succède à Yahie et est détrôné et égorgé par les Almoravides, II, 205, 281.
- ALARCON (bataille d') perdue par les Castillans, II, 437.
- ALCASSIM BEN HAMUD, élu roi de Cordoue, II, 91, 104 à 115.
- ALGAZADI, célèbre docteur de Bagdat, II, 321. Voyez MÉHÉDI.
- ALGHIED, ou guerres saintes, I, 261.
- ALHAITAM BEN OBEID, émir d'Espagne I, 132 à 134.
- ALHAKEM I, roi de Cordoue, I, 258 à 291.
- ALHAKEM II, roi de Cordoue, protecteur des sciences et des lettres, I, 433 à 504.
- ALHASAN BEN RENUZ, dernier émir de Fez, I, 499, 502; II, 31, 32.
- ALHAUR BEN ABDÉRAHMAN, émir d'Espagne, I, 117 à 124.
- ALI BEN ZÉRIAB fonde à Cordoue une école de musique, I, 310.
- ALI BEN HAMUD, élu roi de Cordoue, périt étouffé dans le bain, II, 83 à 104.
- ALMANUN (CID ABU ALY), roi de Maroc et d'Espagne, III, 5 à 22.
- ALMANZOR (MUHAMAD), bagib de Cordoue, célèbre par ses victoires, ennemi implacable des chrétiens, II, 2 à 58.
- ALMOHADES, leur origine, leurs progrès, leur puissance et leur décadence, II, 321, 387, III, 2, 16, 22.
- ALMONDHIR, roi de Cordoue, I, 336 à 365.
- ALMORAVIDES; origine, progrès, puissance, expulsion, II, 224, 312, 361, 367, 374, 405.
- ALMUDAFAR, prince de Cordoue, général habile, I, 369 à 437.
- ALPHONSE I, le Batailleur, roi d'Aragon et de Navarre, II, 295; s'empare de Saragosse, 317; remporte des victoires, 317; fait une excursion dans l'Andalousie; 336, est tué à un siège, 355.
- ALPHONSE I, roi des Asturies, I, 148, 170.
- ALPHONSE II, roi des Asturies, I, 322 à 323.
- ALPHONSE III, roi des Asturies, I, 343 à 389.
- ALPHONSE IV, roi des Asturies, I, 412.
- ALPHONSE V, roi des Asturies, II, 53 à 61, 123.
- ALPHONSE VI, le Brave, roi de Léon et de Castille, II, 181 à 243, perd la bataille de Zalaca, 244, et celle d'Uclèz, 302 et suivantes.
- ALPHONSE VII, empereur d'Espagne, II, 306 à 406.
- ALPHONSE VIII, roi de Castille, perd la bataille d'Alarcon, gagne celle de Tolosa, II, 408 à 466.
- ALPHONSE IX, roi de Léon, II, 440 à 469.
- ALPHONSE X, le Sage, roi de Castille, III, 48 à 126.
- ALPHONSE XI, roi de Léon et de Castille, III, 156 à 224.
- AL RAXID, prince de Séville, s'oppose au projet d'appeler les Almoravides en Espagne, II, 206 à 266.
- ALI (ABUL HACEN), fils de Jusef ben Taksin, roi de Maroc et d'Espagne, II, 293 à 374.
- ALSAMA BEN MÉLIC, émir d'Espagne, I, 124, 125.
- AMBIRA BEN SOHIM, émir d'Espagne, I, 127 à 130.
- ANDALOUSIE, notices, I, 464, II, 135, 282; 361; III, 308, 367 et suivantes.
- ARABES; origine, coutumes, usages, I, 31 à 65. — Assemblée des scheïks d'Espagne pour changer le

- gouvernement des émirs, 167 à 190. — Doctrine religieuse, 243, 251. — Littérature, poésie, II, 310, 489. — Causes de décadence, 457, III, 26, 28. — Droit de la guerre, II, 477. — De la réformation de plusieurs de leurs usages, III, 216 à 223.
- ASTROLOGUES et ASTROLOGIE, I, 238, II, 34, 135.
- AURÈLE, roi des Asturies, I, 221, 231.
- AYUB, neveu de Muza, émir d'Espagne, I, 109, 116, 117.
- ACORES (îles); expédition des Arabes dans ces îles, II, 93.
- BALÉARES (îles), conquises par les Arabes, II, 96, 447; par le roi d'Aragon, III, 21.
- BALEG BEN BAKIR, usurpateur des fonctions d'émir d'Espagne, I, 150 à 155.
- BARCELONÈ, prise par les Français, I, 277; reprise par les Arabes, II, 36.
- BÉRÉBÈRES, peuple d'Afrique, I, 37, 54, 110, 146, 192.
- BERMUDE I, roi des Asturies, I, 262.
- BERMUDE II, *id.*, I, 447, II, 21 à 53.
- BERMUDE III, *id.*, II, 123, 143, 150.
- CALIB, fils d'Afsûn, chef de rebelles; fait la guerre pendant plusieurs années, I, 355 à 381. — Étendue de ses domaines, 392. — Est défait et meurt, 393 à 404.
- CALIFES (les) perdent leur puissance en Espagne, I, 229.
- CANDIE, fondée par les Cordouans, I, 297.
- CASIM, fils de l'émir Jusuf, fait la guerre au roi de Cordoue, I, 208 à 242.
- CASTILLE, érigée en royaume, II, 143, III, 17.
- CERDA (princes de la); leurs prétentions au trône de Castille, cause de longs troubles, III, 108 à 146.
- CHARLEMAGNE arrive en Espagne, I, 232; défait à Roncevaux, 234, cité, 276, 291.
- CHARLES - MARTEL, bataille de Tours, I, 141.
- CID (le), Rodrigue de Bivar, I, 3, 27; II, 181 à 188, 243, 255. — S'établit à Valence, 284, 285, 289.
- COSAI (ABEN) appelle les Almohades en Espagne, II, 367, 387.
- COURRIERS (établissement des) pour porter les dépêches, I, 328.
- CROISADES (esprit des) se manifeste en Espagne, II, 291.
- DUELS en Espagne, I, 376, II, 12, III, 317.
- DYLNUN (ABU ISMAÏL) fonde le royaume de Tolède, II, 82, 141 à 194.
- EDOUARD, ou le prince Noir, III, 248, 255.
- EDRIS BEN EDRIS, fondateur du royaume et de la ville de Fez, I, 284. — Fin de sa dynastie, II, 32.
- ESPAGNE, à l'époque de l'invasion, I, 58 à 76. — Au commencement du 9^e siècle, 286, 324, 411. — Causes de la décadence des Arabes, 457. — Sa situation sous les rois de Cordoue, 466 à 472. — Nouvelles causes de décadence, II, 115, 124 à 128. — Sa division territoriale, 135. Voyez Amohades, Almoravides. — Nouvelle division territoriale, III, 2 à 16. — Causes de haine entre les Castillans et les Portugais, 254.
- FATIMITES (califes), I, 415.
- FAVILA, successeur de Pélage, I, 148.
- FERDINAND I, premier roi de Castille, II, 150, 160, 172, 180.
- FERDINAND II, II, 407.
- FERDINAND III, le Saint, II, 445, 468. — III, 17, 32 à 72.
- FERDINAND IV, l'Ajourné, III, 139 à 155.
- FERDINAND V, le Catholique, épouse Isabelle, héritière de Castille, III, 315; est roi d'Aragon, 321; fait la guerre à Grenade, 324 à 380; s'empare de Grenade, *ibid.* à 384; persécute les Maures, 386, 388.
- Fez (royaume de), I, 252, 265, 284, 297, 415, 418.
- FIEFS, leur établissement en Espagne, II, 82, 83, 88.
- FRANÇAIS font des conquêtes en Espagne, I, 232, 276.

- FROILAS I, roi des Asturies, I, 212.
- FROILAS II usurpe la couronne de Léon, I, 412.
- GANIA (ABEN), général almoravide, II, 355, 369, 387, 396, 401.
- GEBWAR BEN MUHAMAD, roi de Cordoue, II, 131, 144, 152, 159.
- GEBWAR (MUHAMAD BEN), fils et successeur du précédent, II, 159, 162, 172, 175.
- GIAFFAR, fils de Calib; ruine de son parti, I, 407, 410.
- GIOMAIL BEN ZEYAN, se fait roi de Valence et est détrôné par le roi d'Aragon, III, 16, 30, 36, 43, 45, 50.
- GONSALVE de Cordoue, III, 371, 375.
- GOTHS, conquérans de l'Espagne, vaincus par les Arabes, I, 59, 61, 73, 110.
- GUADALÈTE (bataille de), I, 73, 77.
- HACEN (ABUL), roi de Grenade, III, 310, 313 à 341.
- HAFS (OMAR BEN) ou HAFSUN, chef de rebelles, fait la guerre plusieurs années aux rois de Cordoue, I, 340 à 354.
- HAIRAN, hajib du roi de Cordoue, appelle Ali ben Hamud, qui devient roi, II, 85 à 104.
- HENRI I, roi de Castille, II, 466, 468.
- HENRI II de Transtamar, *id.*, III, 189, 227, 248 à 253.
- HENRI III, *idem*, III, 255 à 265.
- HENRI IV, *idem*, III, 304 à 318.
- HENRI de Besançon, premier comte de Portugal, II, 288.
- HIXÈM I, roi de Cordoue, I, 202, 230, 249, 252 à 269.
- HIXÈM II, roi de Cordoue, I, 489, II, 1, 3, 27, 57 à 87.
- HIXÈM III, dernier roi de Cordoue de la race d'Omeya, II, 121 à 127.
- HUD (ABEN), nom des rois de Sarragosse, II, 256. — Abu Giafar, 279, 280, 304, 309. — Abdelméllic Amad-dola, 315, 316, 354.
- HUD (ABU ABDALA MUHAMAD ABEN), de la race des précédens, fonde un royaume en Andalousie, lequel finit avec lui, III, 11 à 37.
- HUSAM BEN DHIRAR, émir d'Espagne, I, 156 à 164.
- ISABELLE, infante de Castille; III, 315, 320. Voyez Ferdinand V.
- ISMAIL BEN FÉRAC, roi de Grenade, III, 152 à 177.
- ISMAIL II, usurpateur, III, 234 à 237.
- JACQUES I, roi d'Aragon, III, 16, 21, 30 à 61, 69, 112.
- JACQUES II, roi d'Aragon, III, 145 à 151.
- JACUR ABU JUSEF, roi de Maroc et d'Espagne; bataille d'Alarcon, II, 430 à 444.
- JACUB ABU JUSEF, roi de Maroc, de la dynastie des Bêni Mérin, III, 132 à 140.
- JEAN I, roi de Castille, III, 253 à 255.
- JEAN II, roi de Castille, III, 265 à 304.
- JUIFS d'Espagne, I, 60, 129, 470; II, 296; III, 384.
- JULIEN (le comte), I, 63, 77, 80.
- JUSEF BEN TAXFIN, roi de Maroc, s'empare de l'Andalousie, II, 218 à 239; bataille de Zalaca, 244 à 254; 259 à 297.
- JUSEF I (ABUL HÉGIAG), roi de Grenade, III, 194 à 229.
- JUSEF II (ABU ABDALA), roi de Grenade, III, 256 à 262.
- JUSEF III, roi de Grenade, doit la vie à une partie d'échecs; son administration sage, III, 262, 267 à 274.
- JUSEF BEN ALHAMAR, usurpateur du trône de Grenade, III, 283 à 290.
- JUSEF ABU JACUB, roi de Maroc et d'Espagne, II, 415 à 429.
- JUSEF (ABU), de la famille de Mérin, roi de Maroc, fait des expéditions en Espagne, III, 101 à 132.
- JUSUF el FÉBRI, dernier émir d'Espagne, I, 167 à 207.
- LARA (infans de), II, 35 à 39. — Pierre de Lara, son crédit, son influence, 310, 314. — Révoltes con-

- tinuelles des seigneurs de cette maison, 346, 408, 467; III, 89, 139, 199.
- LÉON (royaume de), réuni à la Castille, III, 17.
- LOUIS, roi d'Aquitaine; expéditions en Espagne, I, 276.
- MACER, faki, prédit la ruine de Grenade, III, 323; fait élire el Zagal, 337 et suivante.
- MALIC BEN ANAS, commentateur du Coran, I, 243, 309.
- MAROC (ville et royaume de), II, 231, 392. Voyez Almoravides, Almohades.
- MAUREGAT, roi des Asturies, I, 235 et suivante.
- MÉHÉDI, auteur de la dynastie des Almohades, II, 321 à 349.
- MONNAIES, I, 251, 421; II, 350.
- MUCÉHID fait la conquête des Baléares, II, 96.
- MUGUEIZ EL RUMI, l'un des lieutenans de Taric, I, 81 à 98.
- MUHAMAD, fils de l'émir Jusuf; ses aventures, I, 208, 240 à 242.
- MAHAMAD I, roi de Cordoue, I, 351 à 357.
- MUHAMAD II, usurpateur du trône de Cordoue, II, 65 à 79.
- MUHAMAD III, aussi usurpateur, II, 113 à 117.
- MUHAMAD ANAZIR, roi de Maroc et d'Espagne; bataille de Tolosa; II, 443 à 448; 450 à 465.
- MUHAMAD ALHAMAR, fondateur du royaume de Grenade, III, 24 à 95.
- MUHAMAD II, roi de Grenade, III, 96 à 142.
- MUHAMAD III, roi de Grenade, III, 142 à 159.
- MUHAMAD IV, *idem*, III, 178 à 194.
- MUHAMAD V, *idem*, III, 229; est détrôné, 232 à 240, remonte sur le trône, 244 à 256.
- MUHAMAD VI, *idem*, usurpe sur son frère le trône de Grenade, III, 262 à 269.
- MUHAMAD VII, EL HAYZARI, roi de Grenade, détrôné trois fois, III, 275 à 296.
- MUHAMAD BEN ISMAÏL, appelé au trône de Grenade, III, 295, 303 à 312.
- MUSHAFÀ, vaillant guerrier, II *ibid*.
- MUZA BEN ABIL GAZAN, vaillant cavalier de Grenade, III, 368 à 378.
- MUZA BEN NOZÉIR, conquérant de l'Espagne, I, 52, 64 à 79, 88 à 98, 104 à 112.
- MUZARABES, I, 86. — II, 385 à 342.
- NARVAEZ, alcaïde castillan, anecdote, III, 305.
- NAVARRÉ (les comtes de) prennent le titre de roi, I, 354.
- NORMANDS (les) font des incursions en Andalousie, I, 327, 338.
- OBEIDALA EL GAUVRI, général arabe, I, 379, 381, 383.
- OCBA BEN ALHEYAG, émîr d'Espagne, I, 145 à 150.
- OCBA BEN NAFÉ, général arabe, soumet l'Afrique, I, 50.
- OMAR (ABEN), hâgib du roi de Séville, cause la ruine de Tolède; ses intrigues, II, 168, 175, 190, 197 à 202, 210 à 213.
- OMEYA, dynastie des premiers rois de Cordoue, I, 177, 179.
- OPPAS, frère du comte Julien, I, 63, 122.
- ORDOGNE I, roi des Asturies, I, 330.
- ORDOGNE II, *idem*, I, 389, 412.
- ORDOGNE III, *idem*, I, 446.
- ORDOGNE IV, *idem*, I, 449, 453.
- OSMIN (MUHAMAD BEN), usurpateur du trône de Grenade, III, 296 à 304.
- OTHRMAN BEN ABI NEZA, le Munuza des chroniques; ses aventures, I, 130 à 138.
- PÉLAGE, fondateur du royaume des Asturies, I, 118 à 147.
- PIERRE le Cruel, roi de Castille, III, 225 à 250.
- PORTUGAL (le comte de) prend le titre de roi, II, 363; s'empare de Lisbonne, 399.
- RAMIRE I, roi des Asturies, I, 323.
- RAMIRE II, roi de Léon, I, 413 à 446.

- RAMIRE III, *idem*, I, 483; II, 21.
- RAYMOND, comte de Barcelone, II, 190, 305.
- RAYMOND de Bourgogne, épouse la princesse Urraque, II, 287, 300.
- RODRIGUE ou RUDÉRIC, dernier des Goths, I, 62 à 78.
- SAD (MUHAMAD ABEN) fonde un royaume à Valence, II, 398 à 422.
- SAMAÏL BEN HATIM, chef d'une puissante faction au temps de la conquête, I, 158 à 204.
- SANCHE, fils de Ramire, roi d'Aragon, se trouve à la bataille de Zalaca, II, 244, 256, 280.
- SANCHE VII, roi de Navarre, se trouve à la bataille de Tolosa, II, 450, 460.
- SANCHE I, roi de Léon, I, 446 à 483.
- SANCHE II, *idem*, II, 180 à 187.
- SANCHE III, roi de Castille, II, 407, 408.
- SANCHE IV, *idem*, III, 108 à 138.
- SEID-DOLA, proclamé roi, après la chute des Almoravides, II, 384, 386.
- SILO, roi des Asturies, I, 231.
- SOBEIHA, favorite du roi Alhakem II, protège Almanzor, II, 2, 12, 59.
- SOHAÏB BEN MUNIA, anecdote, I, 396.
- SULEIMAN, calife d'Orient, maltraite Muza, I, 109 à 117.
- SULEIMAN dispute la couronne de Cordoue à Hixém I, I, 249 à 274.
- SULZIMAN BEN ANIS, anecdote, I, 369, 380.
- SULEIMAN BEN VENADOZ, anecdote, I, 385.
- SULEIMAN, usurpateur du trône de Cordoue, II, 71 à 100.
- SYR BEN BÉKIR, général des Almoravides, subjugué l'Andalousie, II, 246, 254, 266, 271, 281, 289, 312.
- TADMIR ou THÉODÉMIR, prince goth, I, 69 à 71; 99 à 120.
- TARIC BEN ZEYAD, lieutenant de Muza, conquérant de l'Espagne, I, 67 à 108.
- TAXFIN BEN ALI, roi de Maroc et d'Espagne, II, 344 à 360, 376 à 380.
- TÉMAM BEN ALCAMA introduit en Espagne la race d'Omeya, I, 187 à 221.
- TÉMIM, frère et général d'Ali ben Taxfin, II, 293 à 316, 329, 337, 344.
- THUÉBA BEN SALÉMA, émire d'Espagne, usurpateur, I, 160 à 167.
- TOLOSA (bataille de), II, 461; III, 1 et suivante.
- Tours (bataille de), I, 142.
- URRAQUE, reine de Castille, II, 287, 300, 305 à 314, 341.
- VITIZA, rois des Goths, I, 62.
- WALID, calife d'Orient, fait faire la conquête de l'Espagne, I, 104 à 111.
- WHADA, hagib d'Hixém II, II, 69 à 84.
- YAHIE BEN ZALÉMA, émire d'Espagne, I, 130.
- YAHIE, fils d'Ali ben Hamud, dispute le trône de Cordoue, et finit par être proclamé roi, II, 106, à 120.
- YAHIE BEN DYLNUN, roi de Tolède, détrôné par le roi de Castille, II, 201 à 209, 284.
- YAHIE BEN ANAZIR, prétend à la couronne de Maroc et à celle d'Espagne, III, 7 à 25.
- YOLANDE, femme d'Alphonse X; ses intrigues, III, 84, 99.
- ZAMORE (bataille de), I, 425 à 432.
- ZAQUIR (MUHAMAD EL), usurpateur du royaume de Grenade, III, 277 à 280.
- ZÉRAGH (JOSEF BEN), chef d'une illustre maison de Grenade, III, 277, 287, 293.
- ZORAYA, épouse du roi de Grenade Abul-Hacen, met la discorde dans le harem, III, 319, 326 et suivante.

HISTOIRE

DE LA DOMINATION

DES

ARABES EN ESPAGNE.

TROISIÈME PARTIE.

DEPUIS la bataille de Tolosa, Maroc semblait avoir perdu ses droits de souveraineté sur l'Espagne; le trône même d'Abdelmumen, près de s'écrouler, menaçait d'accabler de ses débris le faible successeur d'Anasir. Il eût fallu pour gouverner l'état une main ferme et habile, un pouvoir dominant devant lequel toutes les volontés se seraient abaissées; et la longue minorité qui se préparait ne laissait entrevoir que des chances d'affaiblissement et de décadence. D'une part,

les rênes de l'administration se trouvaient confiées à un homme sans génie, à cet Aben Munéza qui, par sa basse complaisance et ses adulations serviles, avait gagné la faveur sous le ministère d'Aben Gaméa. D'un autre côté le pouvoir, s'échappant des mains du souverain, allait se diviser entre des hommes qui ne voulaient s'en servir que pour arriver sans obstacle à l'indépendance. En Espagne, en Afrique, les oncles du roi s'étaient partagé les provinces, et ils y exerçaient une autorité absolue; à leur tour, les walis, ne songeant qu'à leur propre fortune, vendaient la protection, la justice; et, par de riches présents, ils achetaient eux-mêmes des princes le droit d'opprimer le peuple et de le dépouiller.

Cid abu Muhamad ben Almanzor avait pris pour son lot Valence, Murcie, et leurs dépendances. Cid abu Muhamad possédait Cordoue; Cid abu Abdala s'était rendu maître à Malaga et Grenade; Cid abu Ali dominait dans Séville. Chacun dans son gouvernement disposait des emplois, nommait les walis, les wazirs, les alcaïdes; indifférens sur le mérite des prétendans, ils accordaient la préférence à celui qui la payait, et les élus à prix d'argent devenaient des sangsues publiques.

Le roi était hors d'état de réprimer l'usurpa-

tion qui démembraait son empire : il n'avait ni trésor ni armées. Il ne pouvait pas davantage remédier aux maux qui dévoraient ses peuples ; ses penchans et ses goûts auraient suffi pour l'éloigner des affaires , lors même que sa jeunesse ne l'aurait point tenu sous la tutelle de ses ministres ; et ceux-ci , séparant leur propre intérêt de l'intérêt de l'état , laissaient subsister des désordres auxquels ils gagnaient l'impunité pour leurs malversations. Ce prince aurait dû être chef d'une tribu nomade d'Arabes pasteurs ; ami du plaisir , sans cesse entouré de jeunes filles et d'esclaves , il mêlait aux délices du harem le goût dominant des troupeaux. Quand on ne le trouvait pas au milieu de ses femmes , on le rencontrait parmi les bergers qui remplissaient le parc de son palais ; mais bientôt affaibli , épuisé par l'usage immodéré des plaisirs , il mourut à la fleur de ses ans , sans laisser d'héritiers.

An de J. C.
1223.
De l'hégire,
620.
3 dylhagia.

D'un bout à l'autre de l'empire , de Tunis à Salé , de Suz à Tanger , sa mort devint le signal des discordes , des troubles , des révoltes ; en Espagne , les wâlis consolidèrent leur pouvoir. Abul Mélic Abdelwahid , frère de Muhamad Anasir , se crut appelé par sa naissance à recueillir l'héritage du jeune Abu Jacûb , et il parvint à se faire élire à Maroc ; huit mois après , les mêmes scheiks qui l'avaient proclamé le dé-

An de J. C.
1224.
De l'hégire,
621.

posèrent, et ils lui donnèrent la mort, afin de prévenir les tentatives qu'il aurait pu faire pour remonter sur le trône.

Abdalà abu Muhamad, surnommé Aladel, favorisé par un parti puissant, avait pris à Murcie le titre de roi ; mais lorsqu'il voulut, pour son propre intérêt, faire cesser le désordre qui avait été l'instrument de son élévation, il se fit autant d'ennemis qu'il se trouva de walis et d'alcaïdes accoutumés à user arbitrairement du pouvoir. Unis en secret contre lui, ils n'attendaient pour le renverser du trône qu'une occasion favorable : elle ne tarda pas à se montrer. Ferdinand III avait fait avec Alphonse un traité de paix et d'alliance ; maître de disposer de ses forces, il envahit le royaume de Valence, et y commit beaucoup de dégâts. De là, tournant vers l'occident, il se porta sur Baëza ; et Cid abu Muhamad, à qui appartenait cette ville, trop faible pour la défendre, offrit de devenir le vassal et le tributaire du roi de Castille. Cette offre fut acceptée, et Muhamad fournit à Ferdinand quelques troupes qui l'aidèrent à prendre Martos, Andujar et d'autres places. Le roi de Murcie, effrayé par le nombre et la rapidité de ces conquêtes, craignit de soutenir une lutte qui lui sembla trop inégale. Il envoya des députés à Ferdinand pour en obtenir les mêmes condi-

tions que le wali de Baëza. Cet acte, que les circonstances pouvaient rendre nécessaire, fut taxé hautement de faiblesse et de lâcheté; Aladel fut traité de mauvais Musulman. Les walis, soutenus par le peuple, le déclarèrent déchu de la couronne; et, afin que ce ne fût point là une vaine précaution, ils gagnèrent les principaux officiers de sa garde, et le malheureux Aladel fut étranglé dans son lit, après un règne orageux d'environ trois ans et demi. Cid abu Aly, surnommé Almamûn, fils de Jacûb Almanzor et frère d'Aladel (1), fut élu à sa place; et il

An de J. C.
1227.
De l'hégire,
624.

(1) Tous les événemens de cette époque sont mêlés, confondus ou horriblement défigurés dans les historiens espagnols. Ils nomment des rois maures qui n'ont pas existé, des royaumes qui n'existèrent que beaucoup plus tard; ils ne font aucune mention des successeurs d'Abu Jacûb Almostanzir en Espagne. Il faut convenir que de leur côté les Arabes offrent dans leurs relations assez de confusion et beaucoup de difficultés. M. Conde, leur traducteur, ne les éclaircit pas. Il montre ses originaux tels qu'ils sont avec tous leurs défauts; et l'on ne voit que trop que, frappé par une mort prématurée, il n'a pas eu le temps de mettre de l'ordre et de la clarté dans son travail. Ce sont toujours des élémens précieux pour l'histoire de ce temps, mais bruts et incultes. Ce n'est qu'avec une attention très-soutenue, des soins constans et beaucoup de recherches, que nous avons pu retrouver

joignit ainsi aux états de Murcie ceux de Séville, qu'il possédait depuis la mort d'Anasir. Ce prince fut également proclamé roi de Maroc.

Almamûn ne manquait ni de talens militaires ni de prudence et de politique. Il sentit que pour avoir du repos, il devait diminuer l'autorité des scheiks almohades qui composaient les deux conseils établis par le méhédi, et partageaient avec le prince le pouvoir administratif. Il écrivit d'abord un traité contre les principes de gouvernement du législateur de Timmâl, et il manifesta clairement le dessein de réformer la constitution. On dit qu'il tenait ces idées

nous-même le fil des événemens, et leur assigner la place qu'ils ont dû occuper. Il y en a dont les dates s'accordent avec celles des historiens espagnols, et l'on ne peut douter que celles-là ne doivent être suivies; cette concordance même semble prouver en faveur de l'exactitude des Arabes. Il en est d'autres dont la date est nécessairement démontrée fausse, par les dates certaines et convenues que portent les faits qui précèdent, ou qui suivent. Nous avons dû nous attacher constamment à faire disparaître ces choquans anachronismes, mais nous avons dû en même temps nous abstenir d'assigner des dates fixes. Nous nous sommes contenté de placer les faits dont la date est douteuse, suivant l'ordre naturel de la narration, entre des faits d'une date reconnue, ce qui donne au moins pour ceux-là des époques approximatives.

d'Abu Zacaria , son hagib , homme dont les vues profondes égalaient la sagesse et l'habileté ; le prince et le ministre étaient persuadés que dans un gouvernement despotique il ne devait pas y avoir d'autre puissance que celle du roi , d'autre loi que sa volonté suprême. Les scheiks , que ces innovations menaçaient de la perte de leur influence et du renversement de tout leur pouvoir , s'élevèrent unanimement contre le roi Almamûn. Ils alléguèrent que son élection n'avait pas été libre ; ils soutinrent que , dictée par la force , elle était nulle ; ils nommèrent pour légitime successeur d'Almostanzir , Yahie ben Anasir ; ils le firent solennellement reconnaître à Maroc par le peuple ; ils lui donnèrent ensuite des troupes , et ils l'envoyèrent en Espagne pour chasser l'usurpateur.

An de J. C.
1226.
De l'hégire,
623.

Dès qu'Almamûn eut connaissance de la marche d'Yahie , il rassembla des troupes , auxquelles se mêlèrent en qualité d'auxiliaires un grand nombre de Castellans , que les troubles de leur pays avait forcés à se réfugier à Séville ; et il marcha sans délai à la rencontre de son compétiteur , qui déjà occupait les environs de Sîdonia. Almamûn se repentit alors d'avoir trop ménagé les scheiks almohades , lorsqu'ils avaient commencé à montrer leur opposition aux réformes qu'il voulait introduire , et sa haine contre

eux s'accrut de tous les désirs de la vengeance. Après quelques escarmouches meurtrières, mais peu décisives, les deux partis en vinrent aux mains; la fortune se déclara pour Almamûn. An de J. C. 1227.
De l'hégire, 624. Yahie vaincu se sauva dans les montagnes. De nouveaux dangers, qui menaçaient Almamûn, l'empêchèrent de poursuivre son ennemi dans sa retraite : les rois chrétiens attaquaient les Musulmans sur plusieurs points à la fois. Le roi de Portugal prenait la ville d'Elvas, voisine de la Guadiana; celui de Léon, après avoir ruiné Badajoz, faisait trembler les habitans de Séville; celui d'Aragon inquiétait les frontières de Valence; et le roi Ferdinand, pénétrant dans le cœur de l'Andalousie, ravageait les riches campagnes qu'arrose le Xénil. Il s'était emparé de Loja et d'Alhambra, non loin de Grenade, et il faisait le siège de Jaën. Almamûn accourut avec ses troupes victorieuses; et Ferdinand, dont l'armée se trouvait déjà affaiblie par une longue campagne, se retira à son approche.

Après la défaite totale d'Yahie, le départ de Ferdinand et la retraite des autres princes chrétiens, Almamûn crut que l'Espagne, pacifiée par ses victoires, ne demandait plus sa présence; d'ailleurs il avait à cœur de punir les scheiks africains, dont la résistance l'empêchait d'exercer pleinement à Maroc les droits de la souve-

raineté absolue. Laissant donc à Séville et dans les villes principales ses plus zélés partisans , il partit pour l'Afrique avec tant de secret et de diligence , qu'il arriva subitement à Maroc , et lorsqu'on était bien loin de l'attendre. Il avait amené la cavalerie nègre et andalouse de sa garde. Dès qu'il fut arrivé , il fit conduire en sa présence tous les scheiks , membres des deux conseils. Quand ils furent devant lui , il leur reprocha aigrement leur déloyauté , et l'abus qu'ils faisaient de leur pouvoir ; il parla avec force sur les suites funestes qu'aurait eues leur ambition ; et , sans vouloir les écouter , il les fit décapiter sur-le-champ dans la cour même de son palais. Il prononça aussi la peine de mort contre ceux qui se trouvaient en ce moment absens de la ville ; et les ordres qu'il expédia furent si ponctuellement exécutés qu'un grand nombre de têtes arrivèrent en peu de jours à Maroc. Cet exemple terrible remplit les habitans d'une si profonde crainte , qu'ils tremblaient au seul aspect d'un nègre ou d'un andalous de la garde. On dit que toutes ces têtes furent suspendues aux remparts de Maroc , et que les chaleurs étaient si fortes , que , s'étant promptement corrompues , il s'en exhalait des émanations infectes dont les habitans se plaignaient. On le rapporta au roi : « Ces têtes , répondit Almamûn ,

» sont les gardiennes de ces remparts , et l'odeur
» qu'elles jettent doit être agréable pour ceux
» qui m'aiment et me sont fidèles ; elle ne peut
» nuire qu'à mes ennemis. Allez , je sais bien ce
» qu'il faut pour la santé publique (1). »

Après cette sanglante exécution , Almamûn , toujours constant dans ses projets de réforme , et persuadé que le principe du mal existait dans la constitution du méhédi , déclara nulles toutes les lois qui jusqu'alors avaient régi l'empire , réduisit ou , pour mieux dire , anéantit l'autorité des conseils , dont les membres devinrent de simples assesseurs des cadis pour les affaires des particuliers , sans pouvoir intervenir dans l'administration du gouvernement ; et , foulant aux pieds les préjugés vulgaires , il défendit qu'on nommât le méhédi dans les prières publiques , fit effacer son nom sur les monnaies et sur tous les monumens , et prohiba , sous les peines les plus graves , d'en faire aucune mention

(1) Quelques-uns attribuent cette réponse , qu'ils rapportent avec d'autres termes , à Jacûb Almanzor ; mais il est constant que Jacûb n'ordonna aucune exécution de ce genre et qu'il ne fit aucune innovation dans le gouvernement. *Rien ne sent aussi bon que le cadavre d'un ennemi !...* Ces mots sont d'un tigre , d'un tyran féroce ; et Jacûb ne l'était point.

dans les actes privés. Toutes ces innovations parurent bien dures aux Almohades; mais la vue des têtes des scheiks forçait les mécontents à se taire et à obéir. La fortune les vengeait en Espagne, où de toutes parts la révolte éclatait.

Il y avait dans l'Andalousie un noble scheik d'origine arabe, descendant des derniers rois de Sarragosse; il s'appelait Abu Abdalà Muhamad aben Hud. Il crut avoir trouvé le moment de venger sur les Almohades les désastres de sa famille, et de faire revivre sur sa propre tête les anciens droits de ses prédécesseurs. Il était éloquent, généreux et riche; ses discours et ses libéralités lui donnèrent de nombreux partisans, et il parvint à s'entourer d'une troupe toute composée de guerriers dévoués et courageux, qui s'engagèrent par serment à le servir jusqu'à la mort. Ils se réunirent aux environs de la ville d'Urxixa (1), dans un lieu nommé Escuriente, au milieu de rochers presque inaccessibles; et

An de J. C.
1228.
De l'hégire,
625.

(1) Urxixa, ou Urjija, est une petite ville située au pied des Alpuxarres, dans une vallée qu'arrose la rivière d'Ardra, à environ dix lieues de la mer, et douze ou vingt lieues au sud-est de Grenade. Le mot d'*Escuriente*; suivant l'étymologie que donne Casiri au mot Escorial ou Escorial, indique un lieu plein de rochers, et vient de l'arabe *Escuria*, qui a la même signification.

¹ ramazan. là , d'une voix unanime , ils le saluèrent du nom de roi des Musulmans d'Espagne. Pour attirer le peuple et gagner les esprits , on publia de tous côtés qu'on ne prenait les armes que pour briser le joug des Almohades , et rendre la liberté à la nation , et que les impôts , dégagés de toute perception arbitraire , seraient réduits à une taxe modérée. On ajouta que les Almohades étaient des impies ; les imans et les alfaquis dirent que les mosquées étaient profanées , et qu'il fallait les purifier par des lustrations publiques. Tous les nobles , et Muhamad aben Hud lui-même , se montrèrent en habits de deuil , comme pour peindre celui qui couvrait l'islamisme à l'aspect de ses temples souillés. Toutes ces manœuvres réussirent , et le parti d'Aben Hud prit des accroissemens rapides , qui le mirent bientôt en état d'agir à force ouverte.

D'un autre côté , Yahie ben Anasir , qui depuis sa défaite errait dans les montagnes d'Almugnécár , commençait à se relever ; et , afin de combattre Almamûn avec plus d'avantage , il forma le projet de s'allier à Muhamad aben Hud. Des symptômes de révolte se firent sentir aussi du côté de Valence ; les esprits , agités sourdement , annonçaient par leur effervescence une révolution prochaine. Enfin les princes chré-

tiens , chacun sur ses frontières , menaçaient les Almohades ; et le wali de Valence , Cid abu Muhamad Abdala , s'était même vu forcé d'acheter la paix de Jacques , roi d'Aragon , moyennant un tribut annuel. Tant de revers , tant de nouveaux périls , pouvaient être suivis d'une ruine totale , et le pouvoir chancelant des Almohades allait s'écrouler et s'abattre s'il n'était soutenu par de prompts secours. Almamûn se rendit aux vœux de ses sujets d'Espagne , et il arriva à Séville avec quelques troupes.

Il commença par demander une trêve au roi Ferdinand , et après l'avoir obtenue en échange des riches présens qu'il lui envoya , il se disposa à combattre les révoltés. Le wali Muhamad , allié des chrétiens , était pour Cordoue un voisin dangereux : Almamûn dirigea contre lui ses premiers coups , et , à la tête de toutes ses troupes , il alla l'assiéger dans Baëza. Les habitans voyaient avec peine la conduite de Muhamad , qui , obligé par ses traités , favorisait ouvertement les chrétiens aux dépens des Musulmans ; cette disposition fâcheuse des esprits s'aigrit encore par la crainte des maux qu'un siège entraîne ; ils conspirèrent secrètement contre lui , l'attaquèrent ensuite dans son propre palais , ouvrirent au roi les portes de leur ville , et lui présentèrent la tête de leur wali , en disant : « Voilà l'ami des chrétiens ; que

» tous ceux qui , comme lui , les aiment soient
» traités de la même manière ! »

Lorsqu'il eut soumis avec Baëza toute la contrée voisine , Almamûn , informé qu'Aben Hud était du côté de Tarifa , partit sans perte de temps pour le combattre , et arrêter les progrès de la révolte dans cette portion de l'Andalousie ; mais ses espérances furent cruellement trompées. La bataille avait duré tout le jour , avec un acharnement pareil de part et d'autre ; l'arrivée de la nuit avait seule forcé les combattans à suspendre leurs coups : mais à peine le jour fut-il revenu que la sanglante lutte recommença , et les

An de J. C. Almohades , presque tous morts ou blessés ,

^{1209.}
De l'hégire , cédèrent enfin la victoire à leurs ennemis. Alma-

^{626.}
6 ramazân. mûn perdit dans cette journée ses meilleurs officiers ; son fils Abul Hasan y fut dangereusement blessé , et il se vit lui-même obligé de repasser en Afrique , autant pour éviter les poursuites de son vainqueur que pour y réunir une seconde armée , capable de lui rendre la supériorité sur tous les rebelles. Aben Hud , à qui la victoire avait coûté fort cher , ne troubla point la retraite du roi de Maroc , mais il sut profiter de l'éclat de ce succès important pour consolider et pour étendre ses conquêtes.

Yahie ben Anasir craignit à son tour la puissance d'Aben Hud ; il lui envoya des félicitations ,

et lui fit offrir son amitié, comme il en avait déjà eu l'intention ; mais on consent rarement à partager l'empire. Aben Hud ne donna qu'une réponse évasive ; et sans laisser pénétrer ses des-
seins, usant de diligence , il se porta rapidement vers Murcie, dont il se rendit maître presque en arrivant. Il avait dans cette ville des partisans adroits qui avaient su paralyser tous les moyens de défense, et qui disposèrent le peuple à recevoir sans répugnance la loi de leur libérateur. Les petits se plaignaient de la tyrannie des Almohadès ; les grands et les nobles, de l'orgueil de ces farouches Africains : il ne fut point difficile de leur faire voir un vengeur dans Aben Hud. Ce prince avait d'ailleurs des qualités qui commandaient l'affection, le respect et l'estime , et sa domination s'étendit sans obstacle dans tous le pays de Murcie. Dénia et Xativa se soumirent aussi volontairement ; et le peuple donna à son nouveau souverain le surnom d'Almétuakil alé Alâ. Cependant Yahie, voyant qu'Aben Hud refusait son alliance, voulut essayer si le sort des armes lui serait plus favorable en Afrique, où son parti s'était augmenté de plus ceux en qui la mort violente des scheiks des deux conseils avait allumé le désir des vengeance, ou qui craignaient pour eux-mêmes la sévérité d'Almamûn. Lorsqu'il s'avança sur Maroc , il avait une armée

An de J. C.
1230.
De l'hégire,
627.

nombreuse ; le roi sortit à sa rencontre , et le vainquit. Yahie perdit dix mille hommes , et se sauva avec le reste dans les montagnes de la province de Fez , d'où il revint en Espagne , tristement convaincu de l'ascendant que la fortune d'Almamûn avait sur la sienne , et résolu d'arracher au moins quelques provinces à l'empire pour y régner sans rivaux. Mais ce prince était destiné à échouer dans tous ses desseins , et à voir réussir ceux des autres , pour terminer ensuite sans gloire une vie passée dans l'agitation.

L'Espagne mahométane était alors dans une situation assez semblable à celle où elle s'était trouvée au déclin de la puissance des Almoravides. De toutes parts on voyait s'élever des prétendans aux lambeaux de l'empire ; les uns alléguaient des droits oubliés , d'autres ne les fondaient que sur leur épée. Dans le royaume de Valence , un scheik andalous , nommé Abu Giomail ben Zeyan , possesseur de vastes domaines , aspirait à la souveraineté ; et , encouragé par l'exemple et les triomphes d'Aben Hud , il s'approcha de Valence avec des troupes , eut quelques engagemens avec le wali Cid abu Mûhamad Abdalâ , le défit dans une bataille , et le contraignit à la fuite. Ce dernier chercha un refuge à la cour du roi d'Aragon. L'ambitieux Jacques ne vit dans cet événement que l'occasion

d'une guerre, où, sous prétexte de secourir l'ancien possesseur, il emploierait la main même des Maures pour combattre l'usurpateur Ben Zeyan, et ferait ensuite servir ses propres soldats à consommer la ruine des deux partis, et assujétir leur pays à sa domination.

Ce fut à-peu-près vers ce temps (1) que, par la mort d'Alphonse IX, les états de Léon s'unirent irrévocablement au royaume de Castille. Ce prince se rendait à Compostelle en Galice, pour remercier, dit-on, saint Jacques, d'avoir visiblement combattu en sa faveur, dans un engagement qu'il avait eu lieu cette année, et dans lequel les Maures, fort supérieurs en nombre, l'avaient enveloppé. On avait vu dans les airs une légion d'anges, le saint à leur tête, menaçant et frappant les ennemis de leurs glaives, et les chrétiens convenaient qu'ils devaient la victoire à cette céleste milice. Le reconnaissant Alphonse avait promis au saint un pieux pèlerinage ; il mourut sur la route, avant d'avoir pu accomplir son vœu, dans un village où la maladie le surprit. Il avait légué par son testament son royaume à ses deux filles ; mais ce testament eut le sort qu'ont d'ordinaire les dernières dispositions des rois : on ne les exécute qu'autant

(1) Le 25 septembre 1250.

que l'intérêt de leurs successeurs, ou les lois de la politique ne s'y opposent point. Les deux princesses se contentèrent d'un modeste apanage, et Ferdinand hérita de son père. En appelant par leurs vœux au trône de Léon ce prince entreprenant et sage à la fois, les contemporains préparèrent pour leurs neveux un avenir de prospérité et de puissance, qu'un autre Ferdinand devait encore agrandir des dernières dépouilles des Maures. Dès ce moment l'Espagne, bien que divisée entre quatre souverains parmi lesquels néanmoins le roi de Castille et le roi d'Aragon excédaient les autres en pouvoir, put présenter aux ennemis de sa religion une masse de forces, croissante moins en raison de ses nombreux élémens que de l'unité d'action qui la dirigeait. Ferdinand avait des principes de justice qui le plaçaient au-dessus de son siècle; dans un temps où l'usurpation paraissait légitime dès qu'elle était victorieuse, il ne voulut rien devoir à cet odieux moyen d'acquérir. Son père avait pris plusieurs places au roi de Portugal, il les lui rendit sans exiger d'autre prix que la promesse d'agir de concert contre les Musulmans leurs voisins. Le roi de Portugal mit aussitôt sur pied une armée, et il prépara une invasion dans l'Algarbe, pour favoriser les projets de Ferdinand sur l'Andalousie,

tandis qu'à l'orient le roi Jacques menaçait Valence, depuis long-temps but secret de toutes ses entreprises.

Cependant Aben Hud, vainqueur d'Almamûn et maître de Murcie, travaillait à conquérir de plus vastes états. Il s'approcha de Grenade, et les Grenadins du haut de leurs murs le virent remporter des victoires. Cid abu Abdalà, frère d'Almamûn, tenta vainement de lui disputer les passages; presque toujours battu, ne pouvant même obtenir des succès sans s'affaiblir, tandis que l'armée andalouse recevait chaque jour des renforts, il se renferma dans la ville; mais les habitans, gagnés par les amis d'Aben Hud, forcèrent leur wali à se réfugier dans la forteresse de l'Alcazaba, et ils ouvrirent leurs portes à Aben Hud. Cid abu Abdalà, craignant alors d'être abandonné par ses soldats que la terreur avait abattus, s'éloigna de Grenade clandestinement; Aben Hud y fut proclamé le même jour. Aben Hud toutefois ne s'endormit pas d'une fausse sécurité, au sein même des prospérités et de la grandeur; il savait que le wali de Séville armait contre lui, il résolut de le prévenir; et comme les troupes almohades se réunissaient sous Mérida, il s'avança vers cette ville à marches forcées; il voulait prévenir leur jonction avec un corps auxiliaire de cavalerie chrétienne, mais elle

An de J. C.
1231.
De l'hégire,
628.

An de J. C.
1252.
De l'hégire,
629.

s'était déjà opérée dans la plaine d'Alange. Malgré le désavantage du nombre, il se présenta au combat, sans que la confiance des troupes en la fortune de leur chef se trouvât affaiblie. Le wali de Séville, complètement défait, rallia dans Mérida les débris de l'armée. Il voulait s'y fendre ; mais cette nuit même Aben Hud fut introduit dans la ville, et la soumission de Mérida fut suivie de celle de la province. Tous les Alcaïdes, tous les walis, se hâtèrent d'envoyer ou d'apporter leur hommage et leurs sermens d'obéissance. Aben Hud descendit ensuite vers Séville qui le reçut aussi dans ses murs aux acclamations générales. On dit qu'étant dans cette ville il ternit son triomphe par un acte inutile de cruauté. Abu Omar Abderahman, et son frère, connus l'un et l'autre par leur courage et leurs vertus, avaient été faits prisonniers dans Mérida ; ils furent conduits à Séville leur patrie. Aben Hud ordonna leur supplice. Le premier avait acquis une grande réputation par ses poésies. On a chanté long-temps dans l'Algarbe les romances qu'il avait composées. La clémence en cette occasion aurait gagné à Muhamad Aben Hud plus de cœurs qu'il n'en pouvait subjuguier par la crainte.

Pendant qu'il soumettait par la force des armes l'Andalousie entière, le roi Jacques, ayant l'air

de céder aux instances du wali dépossédé de Valence, Cid abu Muhamad Abdalà, faisait de grands armemens pour agir à la fois sur terre et par mer. Les Baléares fournissaient constamment un grand nombre de pirates qui infestaient les rivages de la Catalogne. Avant de se livrer à de plus importantes conquêtes, l'habile Jacques voulait assurer ses propres états contre ces incursions ennemies, et en même temps ajouter le domaine des Baléares à sa couronne. Une puissante flotte le transporta avec son armée à Majorque. Saïd ben Alhakèm, gouverneur de ces îles, opposa la plus vigoureuse résistance ; mais ses efforts impuissans retardèrent la prise de la ville et ne purent l'empêcher. Après avoir combattu avec plus de courage que de bonheur, et soutenu dans la forteresse un siège de plusieurs jours, il fut réduit à capituler. Minorque et Iviça ne tardèrent pas à se rendre ; partout les habitans se déclarèrent vassaux du roi d'Aragon ; et celui-ci, voulant honorer la valeur jusque dans les vaincus, leur laissa pour les gouverner ce même Saïd ben Alhakèm dont la longue défense augmentait pour le vainqueur lui-même l'honneur de la victoire (1).

14 safer.

(1) Les historiens espagnols varient sur la date de cette conquête. Les uns le placent à l'an 1229. D'autres

Le roi Almamûn ne put résister au chagrin que lui causa la nouvelle de tant de désastres. Il semblait n'être monté sur le trône que pour y être exposé de plus près aux coups de la fortune. Les victoires qu'il avait remportées n'avaient produit pour lui aucun résultat bien heureux, et chacune de ses défaites avait détaché des provinces de sa couronne. Il mourut près de Maroc, et avec lui tombèrent les dernières espérances des Almohades. Quoiqu'il ait eu des successeurs (1), on peut dire que leur empire finit à son règne. Fez, Maroc, Trémécen, Tunis,

à l'année suivante ou à une époque antérieure. Les premiers prétendent que Majorque fut conquise deux ans avant Minorque. Nous avons cru devoir suivre la chronologie des Arabes, qui indiquent jusqu'au jour où la ville se rendit.

(1) Après la mort d'Almamûn, les scheiks de Maroc se divisèrent, pour le choix d'un souverain, en deux factions principales. Les uns voulaient Yahie ben Anasir, qui était alors en Espagne occupé à faire valoir ses prétentions avec une inutile constance. Les autres, plus nombreux et plus forts, proclamèrent le fils d'Almamûn, Abu Muhamad Abdelwahid, dont le règne ne fut qu'une lutte perpétuelle de son pouvoir chancelant contre les partis; il mourut l'an 640 (1242). Son frère Abul Hasan, plus connu sous le nom de Saïd, lui succéda, et son règne fut encore plus agité. Ce fut pendant sa courte durée que parurent les Béni Zeyan, qui s'emparèrent de

tantôt réunis sous un maître, tantôt possédés par des rois ennemis l'un de l'autre, furent souvent le théâtre d'une guerre cruelle. Au bout de quelques années, les Almohades proscrits, persécutés, égorgés en Afrique, comme l'avaient été les Almoravides, furent remplacés par une dynastie nouvelle; et l'Espagne, en s'affranchissant peu-à-peu de ses chaînes, entra en partie sous la domination des chrétiens; mais elle vit sous les monts Alpuxarres s'élever un nouveau royaume qui eut encore quelque gloire, et qui fut le dernier asile des Musulmans.

Trémécen, et les Béni Mérin, qui finirent par régner à Maroc. Il fut tué dans une bataille contre Jagmérasin ben Zeyan, le 29 safer 646 (1248). Omar ben abu Ibrahim monta après lui sur le trône; il continua la guerre contre les Béni Mérin avec une alternative constante de succès et de revers. Yahie ben Abdelhâc, chef de la maison rebelle de Mérin, se rendit maître de Tezza et de Fez. Pendant un voyage qu'Omar fit à Tinmâl pour visiter le tombeau du méhédi, dont la mémoire avait été rétablie par les successeurs d'Almamûn, Abulola Edris, son parent, surnommé Abu Dibûs, *celui de la massue*, parce qu'une massue était son arme ordinaire, offrit à Abu Jusef ben Abdelhâc, successeur d'Yahie, la moitié de l'empire s'il voulait lui aider à s'emparer de l'autre moitié, et cette offre fut acceptée. Omar, emprisonné par les habitans de la ville où il s'était réfugié, se sauva de sa prison, et il partit avec un esclave qui l'assassina en

Dès que la mort d'Almamûn fut connue en Espagne, son compétiteur Yahie ben Anasir fit revivre les droits que lui avait jadis conférés l'élection des scheiks de Maroc. Il échoua d'abord en Afrique, où le fils d'Almamûn lui fut préféré. Pour réussir du moins en Espagne, il fit un appel à tous ses partisans, excitant les uns par des promesses, les autres par des bienfaits, et il réunit dans les environs d'Arjona une armée nombreuse. Mais il craignit de lutter en personne contre l'heureux Aben Hud, et il donna le commandement des troupes à son neveu Muhamad abu Abdala, connu sous le

chemin le 2 safer 665 (1267). Abu Dibûs ne fut guère plus heureux. Aben Abdelhâc s'était servi de ce traître; il lui fit ensuite la guerre pour se dispenser de remplir envers lui ses promesses. Après trois ans de combats, Abu Dibûs perdit et l'empire et la vie dans une bataille sanglante. Presque tous les Almohades périrent dans cette terrible journée, et ceux qui survécurent au massacre allèrent au fond des déserts cacher leurs têtes menacées. Cette bataille se donna le 2 muharram 668 ou 1270. Ainsi finit la dynastie des Almohades qui avaient occupé le trône durant 152 ans arabiques, à peu près 148 ans de l'ère vulgaire.

Voyez sur les Béni Mérin la note qui les concerne, au règne de Muhamad ben Alhamar, roi de Grenade, vers l'an 670 (1272).

nom d'Aben Alhamar. C'était un jeune homme rempli de talent, de courage et d'activité, joignant aux qualités solides les plus aimables dehors ; il rappelait aux Arabes et aux Andalous, ce célèbre Muhamad Almanzor qui fut l'appui du trône, l'honneur de sa nation et la terreur de ses ennemis. Le jeune Muhamad Alhamar, brûlant de se signaler, alla surprendre Jaën avec sa cavalerie, et l'attaque fut si vive et si bien dirigée que la place fut prise aussitôt qu'investie ; mais son oncle Yahie reçut en cette occasion une blessure dangereuse qui le conduisit peu de temps après au tombeau. Il laissa à Muhamad le soin de le venger, en lui léguant tous ses droits. Celui-ci cacha pendant quelque temps la mort d'Yahie, et continuant la guerre, il prit les villes de Baza et de Guadix. Ces rapides succès lui valurent l'amour de l'armée ; et quand il se fut ainsi assuré de son dévouement en la forçant à l'estime, il annonça que son oncle avait cessé de vivre. Aussitôt les soldats le proclamèrent roi de Jaën. Muhamad, en acceptant ce titre, se déclara l'irréconciliable ennemi d'Aben Hud.

Ainsi les possessions espagnoles des Arabes-Maures se trouvaient dépendantes de trois souverains. Giomail ben Zeyan régnait à Valence et à Dénia, Muhamad dans Jaën et les villes voisines ; Aben Hud possédait Murcie, Grenade, Cordoue,

Séville et Mérida. Muhamad était le moins puissant, mais dans son infatigable génie il trouvait des ressources pour suppléer le peu qu'il avait de forces réelles. Dès ses premiers pas, il s'annonçait comme un ennemi dangereux et entreprenant; et l'on peut croire que l'Andalousie entière aurait passé sous ses lois, si les chrétiens, conduits par deux princes belliqueux et chéris de la victoire, n'avaient déployé une grande puissance favorisée par la fortune. Ce qui nuisait encore aux Musulmans, c'était le nombre infini de walis et d'alcaïdes, qui, ne sachant à quel parti s'attacher, se maintenaient dans leurs villes sans reconnaître aucun des prétendans, et se déclaraient indépendans et neutres pour se dispenser de leur prêter leur secours. Les habitans de ces villes, trompés par cette neutralité apparente, se livraient avec sécurité aux douceurs trompeuses d'une paix dont ils ne jouissaient pendant quelques instans que pour devenir ensuite la proie de celui qui les attaquait, parce qu'ils n'avaient pas assez de forces pour se défendre, et qu'ils ne trouvaient nulle part l'appui qu'ils avaient refusé de donner. D'autres walis, dévoués en secret au parti des Almohades, rêvant encore en faveur de leurs princes un heureux retour de fortune, ennemis de tous les partis, nourrissant dans leur cœur

le ressentiment et la haine , présentaient , au milieu des provinces , un point d'appui pour toutes les révoltes contre les nouveaux souverains , pour tous les mécontents qui n'avaient pas trouvé dans ceux qu'ils avaient servis les récompenses promises ou attendues. Ce fut dans ces circonstances si favorables que le roi Ferdinand , et Jacques son émule de gloire , entrèrent , l'un dans l'Andalousie , et l'autre sur les terres de Valence.

Les Castellans , sous la conduite d'Alvar Pérez , parvinrent sans obstacle aux environs de Cordoue ; ils s'emparèrent de plusieurs forteresses , saccagèrent des villes , se chargèrent de butin et firent des milliers de captifs. Ils descendirent ensuite du côté de Séville , traversèrent le fleuve , et allèrent porter l'épouvante dans Xérez (1). Aben Hud se trouvait dans une posi-

(1) Ferréras et d'autres disent que l'événement dont il s'agit ici se passa à Xérez de Guadiana , petite bourgade à quelques lieues au-dessus de l'embouchure de cette rivière , sur la frontière de l'Algarbe. Les Arabes disent positivement que les chrétiens campaient sur les bords du Guadalète , et nous pensons que c'est la vérité. Pour aller à Xérez de Guadiana , les Castellans n'auraient point passé par Cordoue et Séville. Qu'auraient-ils d'ailleurs été faire sur la frontière du Portugal ?

tion embarrassante. Muhamad Alhamar d'un côté, les chrétiens de l'autre, mettaient également ses états en péril. Il leva de nouvelles troupes; et comme le danger était plus pressant du côté de Séville, il pourvut autant qu'il le put à la sûreté de Grenade, et il marcha contre les chrétiens avec une armée trois fois plus nombreuse que celle qu'il allait combattre. Il trouva les Castellans campés sur les rives du Guadalète; leurs tentes s'élevaient dans ces mêmes lieux où les Goths leurs ancêtres avaient succombé sous les efforts des Arabes. Les Musulmans, se confiant en leur nombre, croyaient aller à un triomphe assuré; Aben Hud y comptait lui-même, et pour que les chrétiens ne pussent point lui échapper, il les enveloppa de toutes parts avec sa cavalerie. Alvar Pérez ne perdit point courage, et formant sa troupe en un seul bataillon, « Castellans, » cria-t-il, souvenez-vous de vos pères massacrés en ce lieu; leurs ombres vous environnent et ils demandent vengeance. » Empruntant ensuite les paroles qu'il avait adressées à ses soldats, effrayés à l'aspect de l'armée de Rodrigue, il ajouta : « La mer est derrière vous, l'ennemi est devant : invoquons le Dieu des armées, et s'il faut mourir, ne mourons pas sans gloire. » La troupe répondit par des cris de guerre aux discours de son géné-

ral. Alors celui-ci voyant que les Maures s'avancèrent, et qu'il ne pouvait suffire à la garde des prisonniers et à sa propre défense, sacrifiant à l'intérêt pressant de sa sûreté personnelle tout sentiment d'humanité et de compassion, il donna l'ordre (1) de les égorger. Ces malheureux, dévoués à la mort, remplirent les airs de cris aigus de douleur et de rage. Les Maures les entendirent et pressèrent leur marche, mais quand ils arrivèrent, le sang des captifs allait déjà, par torrens, grossir les eaux du Guadalète. Ils fondirent sur les chrétiens, comme des tigres furieux, altérés de leur proie, et les chrétiens ne furent pas ébranlés. Alvar s'était mis à leur tête avec ses plus braves guerriers; il presse, il enfonce l'infanterie maure. Les cavaliers andalous veulent la soutenir, et ils ne font qu'augmenter le désordre. Les Castellans poursuivent leur marche sans rompre leurs rangs,

(1) Les Arabes avaient donné les premiers l'exemple de cette précaution cruelle sur les bords du Duero. On voudrait toutefois ne point trouver un pareil trait dans un général de Ferdinand III, de ce roi que Rome a canonisé. Mais le fait paraît certain; les Arabes s'en plaignent comme d'une barbarie atroce, oubliant qu'ils ont le même reproche à se faire, et les historiens espagnols en conviennent presque tous.

ils arrivent à un bois d'oliviers où la cavalerie ennemie ne peut les atteindre ; ils parviennent enfin à se sauver. Ils laissent beaucoup de morts sur le champ de bataille, mais ils ont fait périr un plus grand nombre de Musulmans. Ceux-ci s'arrêtèrent à Xérez et à Sidonia, les chrétiens reprirent le chemin de Tolède.

Du côté de Valence, on ne se battait pas avec moins d'acharnement ; et pendant que le roi Jacques s'emparait de Bénisola, de Castellon et de Bugnol, que pénétrant plus avant il entra dans Almanza, dans Morella et dans Burriana, An de J. C. 1235.
De l'hégire, 630. Giomaïl ben Zeyan, trompant sa vigilance, allait dévaster Amposta et Tortosa. La mort du roi de Navarre, que Jacques venait d'apprendre, avait causé quelque hésitation dans ses opérations, en le jetant momentanément lui-même dans l'incertitude. Sanche l'avait adopté pour son fils, et à ce titre il pouvait justement prétendre à cette couronne. Thibault, comte de Champagne, y avait aussi des droits du chef maternel. Le roi d'Aragon, tout entier au dessein de s'emparer de Valence, craignit d'y trouver des obstacles, s'il lui fallait disputer par les armes l'héritage de Sanche ; il céda tous ses droits à Thibault, et il s'en fit un allié. Aussitôt, réunissant d'autres troupes à celles qui composaient déjà son armée, il rentra dans les terres

des Maures , déterminé à ne déposer l'épée qu'après avoir renversé le trône d'Aben Zeyan.

Muhamad Alhamar profitait habilement , pour augmenter ses domaines , de l'occupation que les chrétiens donnaient à ses deux ennemis , et il se rendit maître de Loxa , d'Alhama , et de toute la chaîne des Alpuxarres , sans qu'Aben Hud l'en pût empêcher : il défendait alors sa frontière occidentale contre le roi de Portugal , qui , avec le secours d'un corps de croisés , prenait sous ses yeux Alange et Médellin. D'un autre côté , Ferdinand venait de rouvrir la campagne par la prise de Montiel et de quelques places moins importantes ; il fit ensuite en personne le siège d'Ubéda. Aben Hud avait fait de nouveaux efforts pour lever des troupes , il les avait rassemblées sous les murs d'Ecija. Diviser cette armée pour résister à la fois aux Portugais , au roi de Castille et à Muhamad Alhamar , c'était s'exposer à n'opposer partout qu'une défense impuissante , et hâter sa ruine par la destruction partielle de ses forces ; il fallait donc choisir un de ces ennemis , l'attaquer et le vaincre , diriger ensuite contre les autres l'armée victorieuse. Aben Hud se détermina à voler d'abord au secours d'Ubéda , et à marcher de là contre Aben Alhamar ; mais au moment du départ , il reçut la nouvelle qu'Ubéda aux abois venait de capituler ,

An de J.-C.
1235
De l'hégire,
602.

et que le wali était sorti de la ville avec les restes exténués de sa garnison. Cet événement semblait lui rendre la liberté d'aller vers Grenade, que Muhamad menaçait : un incident imprévu vint augmenter son irrésolution et son embarras.

Le nouveau gouverneur d'Ubéda avait été informé que la garnison de Cordoue était peu nombreuse ; aussi brave qu'habile, il forme sur-le-champ le dessein de s'emparer de cette ville par un coup de main. Il communique son plan au gouverneur d'Andujar ; celui-ci, non moins courageux, veut partager les dangers et la gloire de l'entreprise. Suivis d'une petite troupe qu'ils ont choisie parmi les plus vaillans, ils partent à l'entrée de la nuit ; le froid, le mauvais temps, l'obscurité les favorisent ; ils arrivent au pied des remparts, les échelles se placent du côté de l'orient, ils montent les premiers ; ils répondent en arabe aux cris des sentinelles ; soudain ils s'élancent, ils les égorgent, s'emparent d'une tour, et s'y retranchent. Ferdinand avait été averti par des exprès, qu'en partant ils lui avaient envoyés ; il s'avance en toute hâte avec les troupes qu'il a pu rassembler, et des ordres sont expédiés pour que d'autres troupes se rendent au camp de Cordoue. Les Maures abandonnent les faubourgs pour s'enfermer dans la ville, qui a elle-même une forte enceinte, et ils adressent des

messagers à Aben Hud. Ce prince assemble aussitôt ses walis et ses généraux ; les uns sont d'avis de marcher sans délai contre les chrétiens ; d'autres, plus circonspects, ne peuvent croire que les auteurs de ce hardi projet ne soient pas soutenus par une forte armée ; partout ils voient des pièges, des embuscades ; ils veulent connaître la force, la position des ennemis.

Il y avait parmi les Maures un chrétien nommé Suar, que quelque motif particulier de mécontentement avait porté à quitter la Castille ; on le charge d'aller reconnaître les environs de Cordoue. Pendant que le temps se perd chez les Maures en vaines délibérations, le roi de Castille a reçu de nombreux renforts. Une partie de ses troupes est dans les faubourgs de Cordoue, avec l'autre il campe sur le pont d'Alcoléa, d'où il domine les deux rives du Guadalquivir. Suar, de retour auprès d'Aben Hud, rapporte ce qu'il a vu, exagère peut-être, et fait croître l'inquiétude dans l'âme du prince. Le même jour, arrive un messenger de Giomaïl ben Zeyan ; celui-ci écrit que le roi d'Aragon est dans la plaine de Valence, et qu'il s'approche de la capitale ; il offre à Aben Hud de devenir son vassal, et de lui faire hommage de tous ses états s'il lui aide à repousser les chrétiens. Aben Hud craignant d'une part de ne pouvoir secourir Cordoue, se

flattant de l'autre de l'espoir de régner à Valence, s'arrête au parti le plus funeste pour ses sujets et pour lui; et poussé par sa destinée, il abandonne Cordoue pour aller au secours de Giomail ben Zeyan. Peut-être croyait-il que Cordoue pourrait soutenir un long siège, et qu'il aurait le temps de revenir pour le faire lever.

Quand les Cordouans surent qu'Aben Hud s'était éloigné, et que d'un autre côté ils virent que le nombre des aréageans, loin de diminuer, augmentait sans cesse, ils commencèrent à perdre courage. Jusque-là, l'espoir d'être secourus avait suffi pour les soutenir, et ils s'étaient défendus avec une constance digne d'éloges. Chaque maison devenue une forteresse; chaque rue, chaque champ de bataille; mais, sans secours extérieurs, la défense devenait pour eux inutile; la force ne pouvait les réduire, la faim devait bientôt les livrer aux Castillans. Ils tâchèrent donc d'obtenir, en offrant de capituler, des conditions avantageuses. Les chrétiens, qui savaient à quelle extrémité ils se trouvaient réduits, ne voulurent leur accorder que la vie, avec la faculté de sortir de Cordoue s'ils voulaient s'en aller. Ces conditions étaient dures : la nécessité força les malheureux habitans à y souscrire. Avec moins de rigueur, Ferdinand eût peut-être conquis l'Andalousie entière; mais

quand on ne laisse à son ennemi qu'une triste existence, dont on a séparé les moyens de la soutenir, on le réduit au désespoir. Au moment où Ferdinand entra dans la ville, la plupart de ses habitans en sortaient; l'aspect de tant d'infortunés plongés dans la misère, inondés de larmes et couverts de deuil, la solitude qu'ils laissèrent dans cette cité jadis si populeuse et si florissante, leurs gémissemens, leurs cris de douleur qui arrivaient jusqu'à lui, durent bien gâter les douceurs de son triomphe. Les Cordouans se retirèrent les uns à Séville, les autres à Grenade et à Malaga; d'autres villes encore leur offrirent un asile.

An de J.-C.
1233.
De l'hégire.
653.
23 xawal.

La chute de Cordoue fut pour les musulmans une source éternelle de cuisans regrets. Ils n'oubliaient pas qu'elle avait été le siège d'un grand empire; à ses tours, à ses remparts, à ses édifices s'attachaient de profonds et touchans souvenirs. Il leur sembla que l'islamisme venait de perdre son plus ferme appui; cette grande mosquée, objet de leur vénération depuis quatre siècles, profanée à leurs yeux par l'usage auquel les chrétiens l'employèrent, par ces croix qui s'élevaient sur les minarets, n'était plus maintenant qu'un vaste monument de ruine, un signe permanent d'infortune. On dit que les cloches de Compostelle, que l'hagib Almanzor

avait fait apporter par les esclaves chrétiens, se trouvaient encore dans la cour de la mosquée, et que Ferdinand employa les esclaves musulmans à les rapporter à Compostelle. Plusieurs villes voisines tombèrent avec Cordoue et se soumirent au vainqueur. Baëza, Estépa, Ecija et Almodovar furent de ce nombre, et obtinrent même des conditions avantageuses.

Aben Hud était en ce moment à Almérie, où il voulait s'embarquer avec son armée pour aller à Valence, que les Aragonnais assiégeaient. Le retour des messagers valenciens avait d'abord enflé le courage d'Aben Zeyan par la nouvelle qu'ils avaient apportée de la marche prochaine d'Aben Hud, et il était allé faire le siège du fort d'Albarracin. Mais la garnison avait fait une sortie si vive, qu'après avoir perdu beaucoup de monde, et d'ailleurs averti de l'arrivée du roi d'Aragon, il s'était hâté de revenir sur ses pas. Déjà l'armée d'Aragon avait poussé des partis jusque sous les remparts de la ville; déjà on préparait les machines qui devaient les abattre; pour être utile à son allié, il fallait qu'Aben Hud pressât sa marche; il n'avait point prévu que la trahison d'un de ses serviteurs l'arrêterait sur la route. L'alcaïde d'Almérie, Abderahman, l'avait logé dans son propre palais; il lui avait prodigué toutes les marques d'affection et de zèle. A la

suite d'un banquet, auquel avaient assisté les principaux officiers d'Aben Hud et le prince lui-même, Abderahman le fit étrangler pendant la nuit par des esclaves. La vérité ne fut point soupçonnée ; on publia qu'il était mort d'apoplexie, et ses troupes le crurent. Ainsi périt le dernier descendant des souverains de Sarragosse. Il avait déployé de grands talens, mais il avait eu constamment en présence des ennemis aussi forts que courageux et actifs ; il avait dû surtout lutter au dedans contre l'esprit d'insubordination qui s'était saisi des Andalous. Aussi vécut-il presque toujours dans l'agitation et les dangers, entre les chances inquiétantes de la mauvaise fortune, et les chances peu solides des succès obtenus par les armes ; et l'on peut dire que dans le temps même où, vainqueur d'Almamûn, il semblait avoir le plus de puissance, il n'eut pas un seul jour de repos et de bonheur. Aly ben Jusef, son frère, fut proclamé à Murcie ; mais au bout de quatre ou cinq mois, le peuple soulevé contre lui l'attaqua dans son palais, au milieu de sa garde qui ne put le défendre, et sa vie même ne fut point respectée. Un autre frère d'Aben Hud, nommé Muhamad abu Abdila, fut obligé de fuir pour sauver sa tête également proscrite.

Cependant l'alcaïde d'Almérie ne voulait point

que son forfait demeurât inutile. Partisan secret de Muhamad Alhamar, il porta les habitans à le choisir pour leur souverain, tandis que les amis que ce prince avait à Grenade, excitant à propos l'enthousiasme et les passions de la populace, gagnant les affections par des largesses et les ambitions par des offres brillantes, entraînant les uns par leur influence, montrant aux autres l'espérance du bonheur public; parvinrent à lui ouvrir sans violence les portes de cette ville fameuse que la nature a douée du sol le plus riche, du ciel le plus pur, du climat le plus doux, et que la fortune avait destinée à hériter de tous les débris des trônes d'Espagne pour en former un nouvel empire, qui ne devait s'anéantir à son tour qu'après avoir jeté pendant

An de J. c. deux siècles le plus vif éclat. Muhamad entra
 1238.
 De l'hégire, dans Grenade aux acclamations générales, et
 635.
 Ramasan. il se montra digne du choix de la nation par le zèle qu'il ne cessa de montrer pour sa prospérité.

Muhamad établit sa résidence dans Grenade; il fit de cette ville la capitale de ses états, qui s'étendaient tout le long de la côte, depuis Algéciras jusqu'au dessus d'Almérie, et dans l'intérieur des terres jusqu'à Loxa, Jaën et Huescar. Si les Musulmans, instruits par l'expérience du passé, avaient cherché à prévenir leur ruine; si

bien convaincus que leur force dépendait de leur union, ils s'étaient ralliés au tour d'un centre commun; et s'ils avaient voulu dans leur chef de la bravoure, de la prudence et du génie, ils auraient tous imité les habitans de Grenade, et déferé à Muhamad Alhamar la puissance suprême. Possesseurs de l'Algarbe et des rivages de la mer jusque au-delà de Valence, maîtres de Mérida, de Badajoz et des fertiles vallées qu'arrose le Guadalquivir, ils auraient formé encore un état riche et puissant que les rois de Castille auraient respecté. Mais si quelque voix parmi eux se faisait entendre en faveur de l'intérêt général, elle était aussitôt étouffée par les clameurs intéressées de vingt scheiks ambitieux, qui, croyant avoir tous les mêmes droits au pouvoir, étaient peu disposés à faire pour d'autres les sacrifices qu'ils avaient la prétention d'exiger pour eux-mêmes; de sorte que chacun ne songeait qu'à se faire un parti, pour s'élever par lui à la domination : de là, tant de petits états souverains, tant de villes qui demandaient l'indépendance, tant d'intérêts divers ou opposés entre les Arabes, les Bérébères et les Maures; de là, l'affaiblissement progressif qui devait enfin amener la dissolution totale. Giomaïl ben Zeyan possédait encore Valence; mais son pouvoir ne s'étendait guère au-delà des murs de la ville.

Murcie, Alicante, Orihuéla, Alhama, Lorca, Chinchilla avaient des walis qui ne lui obéissaient point. Les uns se prétendaient successeurs d'Aben Hud, les autres tenaient pour les Almohades : tous entre eux étaient ennemis. Séville et Carmone étaient rentrées depuis la mort d'Aben Hud sous la puissance des enfans de Jacûb Almanzor ; Cid abu Abdalâ occupait la première de ces villes ; Abul Hasan, son neveu, gouvernait la seconde. Xérez avait aussi un wali almohade, duquel dépendaient les villes de l'Algarbè qui n'avaient pas encore subi le joug des Portugais. Il prenait le titre fastueux de roi et voulait bien se dire allié du wali de Séville, mais non se soumettre à porter le nom de vassal. Telle était la situation des Arabes Maures, lorsqu'après la ruine de l'ancien royaume de Cordoue et l'extinction des dynasties africaines, Aben Alhamar s'établit dans Grenade.

Rien de ce que la violence a créé ne peut durer : telles sont du moins les leçons de l'expérience ; car la violence use tous les ressorts, et quand les ressorts se brisent, le mouvement cesse ; mais le pouvoir qui repose sur l'affection des peuples résiste au temps, parce qu'il se consolide par sa propre durée. C'était le choix libre des Musulmans qui avait mis le sceptre dans les mains d'Aben Alhamar ; ils le chargeaient de les

conduire et de veiller sur eux , mais ils contractaient l'obligation de lui obéir et de le défendre ; et, par cet engagement réciproque qui liait le monarque aux sujets et les sujets au monarque , le nouveau royaume de Grenade , entrant dès son berceau dans les routes de la prospérité , s'élevait tout d'un coup à un degré de force et de grandeur, d'où les chrétiens, avec leur puissance ennemie , ne pouvaient le faire descendre.

L'éducation et les habitudes avaient fait un guerrier du roi Muhamad ; mais, tout en lui donnant le courage sans lequel l'éducation ne peut rien , la nature lui avait accordé les qualités d'un grand prince , et parmi elles la prévoyance. Il connaissait les Andalous et leur humeur ombrageuse , inquiète , turbulente ; ils se seraient révoltés contre le pouvoir établi par eux-mêmes , si ce pouvoir s'était fait trop sentir ou s'était trop montré. Muhamad eut l'art de les attacher à son gouvernement par leur propre intérêt , et de diriger leurs volontés et leurs forces vers un but commun par des institutions sages et mesurées , qui les obligeaient , sans que la main du prince parût , et leur laissaient croire , en les faisant agir , qu'ils n'étaient que conduits , lorsqu'ils étaient poussés par une force dominante. .

Muhamad s'attendait à des guerres opiniâtres ; son premier soin fut de réparer les forts de ses

frontières et les tours de Grenade; ensuite il forma des garnisons pour les défendre. Par une disposition générale et commune à tous les états musulmans, chaque citoyen était soldat, et, dans toutes les villes, les habitans étaient défenseurs nés de leurs remparts; il y mit des troupes réglées, dont il créa plusieurs corps. Il n'ignorait pas qu'une armée que le souverain paie est l'armée du souverain plus que celle de son pays; que le devoir lui tient lieu de zèle patriotique, et qu'elle met une sorte de gloire dans la fidélité et le dévouement, comme le citoyen dans les services rendus à la patrie; il n'ignorait pas que celui qui dans un état dispose des armes et de la force est seul maître dans cet état; et il avait besoin de force pour contenir les mécontents, et les contraindre même à l'obéissance. Outre sa garde, qui se composait d'Andalous et d'Africains; il eut des troupes qu'il solda; et en les plaçant dans les villes, sous prétexte de diminuer pour les habitans les fatigues ou les dangers du service, il y assurait sa domination. Pour entretenir ces troupes sans aggraver les charges de l'état, il distribua à chaque soldat des terres, dont le produit suffisait à son entretien, celui de sa famille et de son cheval. Ces terres étaient toujours sur la frontière, et se prenaient sur les pays conquis, ce qui présentait le

triple avantage d'attacher les soldats à la patrie par le droit de propriété, de leur donner ce droit sans nuire à des possessions antérieures, et de rendre plus difficile l'entrée du pays par le soin que les soldats devaient prendre d'éloigner un ennemi, dont les premiers ravages s'exerçaient dans leurs champs.

Tout annonçait que les précautions du roi Muhamad contre les ennemis du dehors ne seraient point superflues. Il était facile de voir que le roi d'Aragon voulait s'établir dans Valence; que celui de Castille, maître de Cordoue, aspirait à le devenir de Séville et de Jaën; que l'un et l'autre tourneraient ensuite contre Grenade tout l'effort de leurs armes, et qu'ils voudraient s'emparer de ses riches provinces. En effet, le roi Jacques avait rassemblé une puissante armée dans les environs d'Albarracin : on dit qu'elle était de quatre-vingt mille hommes. Vainement Giomaïl avait voulu défendre les approches de la ville : après d'inutiles escarmouches, sa cavalerie avait dû se retirer devant des forces supérieures. Alménara et quelques places voisines s'étaient rendues sous la condition que les habitans conserveraient leurs biens et leurs mosquées, et Jacques y avait consenti; Valence opposa plus de résistance.

Cette ville était investie par mer et par terre ; 17 ramasan.

mais Giomaïl, qui combattait pour sa couronne et sa liberté, ne laissait aucun point sans défense. Dès les premiers jours, il avait envoyé demander des secours à Murcie, à Grenade, en Afrique, et il soutenait en attendant le courage des Valenciens par l'espérance d'en recevoir promptement. Mais le petit état de Murcie était dans ce moment déchiré par les factions; chacun se disputait la souveraineté, et nul ne songeait au bien général. Quant au roi de Grenade, menacé sur ses propres frontières par les troupes de Ferdinand, et ayant sous les yeux l'exemple triste et récent d'Aben Hud, il voulait se défendre chez lui avant d'aller défendre les autres. Les seuls qui armèrent en faveur de Valence, furent les Béni Zeyan de Fez; ils envoyèrent quelques vaisseaux à Giomaïl, qui était leur parent; mais ces vaisseaux contrariés par les vents, ou craignant d'aborder sur un rivage qu'ils voyaient défendu par des troupes nombreuses, se contentèrent de rester à la vue de Valence; et, sur le bruit de l'arrivée d'une flotte catalane, ils s'en retournèrent sans avoir pu ou osé rien tenter.

Quand les Valenciens se virent ainsi privés de leur dernière ressource, ils sentirent plus que jamais les incommodités d'un long siège, et ne pouvant plus supporter les misères auxquelles il les condamnait, ils forcèrent Aben Zeyan à de-

mander une capitulation. Les conditions que Jacques accorda furent moins dures qu'on ne le craignait, et qu'il n'avait le droit de les imposer; non-seulement il promit aux habitans sûreté pour leurs biens et pour leurs personnes, mais il permit même à ceux qui voudraient abandonner Valence, d'emmener leurs familles et leurs esclaves, et d'emporter leurs richesses; il s'engagea à protéger ceux qui resteraient, moyennant le paiement des impôts, tels que ses autres sujets les payaient, et à leur laisser le libre exercice de leur religion. Une trêve de plusieurs années avec Giomail ben Zeyan fut encore une des conditions du traité. Les portes de Valence s'ouvrirent aussitôt pour laisser entrer les Aragonnais, mais dans l'espace de cinq jours cinquante mille Musulmans en sortirent, et traversant le Xucar, ils se retirèrent vers le midi.

Tandis que Jacques triomphait de Valence, Muhamad Alhamar tâchait de pourvoir à la sûreté de son royaume, en fortifiant les points accessibles de sa frontière, en exerçant ses troupes, ou en augmentant leur nombre. Le mariage de Ferdinand avec la petite-fille de Louis VII, roi de France, avait interrompu le cours des hostilités, et une année entière s'était passée dans les jeux et les fêtes à la cour du roi

de Castille. Cependant un détachement avait pénétré du côté de Jaën, et y avait commis assez de ravages ; Muhamad s'y porta avec quinze cent fantassins et trois mille cavaliers ; il assiégea en passant la forteresse de Martos. On prétend que sa garnison consistait en une cinquantaine d'hommes , qui même en étaient sortis pour battre la campagne, et ne s'y trouvaient point quand Muhamad arriva sous ses murs. L'épouse du général, Alvar de Castro, fit prendre à ses femmes des habits d'homme, et les plaça sur les remparts avec ses domestiques, pour faire croire aux ennemis qu'il y avait une forte garnison. Ce stratagème, ajoute-t-on, réussit. Les cinquante cavaliers revinrent et rentrèrent dans Martos ; un exprès envoyé à Castro le ramena lui-même avec sa petite armée. Muhamad avait trop peu de monde pour l'attendre, il leva le siège. Les chrétiens alors se mirent à le poursuivre, et l'ayant atteint ils essayèrent de l'envelopper ; mais les Musulmans, le roi à leur tête, fondirent sur eux avec tant de vigueur qu'ils les rompirent, et se frayèrent un passage sur des monceaux de cadavres.

Les Castellans se vengèrent de cet échec sur la ville d'Arjona, qui fut si vivement pressée qu'elle dut se rendre à discrétion, avant que Muhamad eût pu venir à son secours. On n'ac-

corda que la vie aux malheureux habitans d'Arjona , et ils allèrent porter leur misère à Jaën , à Baza , à Grenade. Le roi était arrivé trop tard , mais il harcela tellement l'armée chrétienne avec ses trois mille cavaliers , et coupa si heureusement tous les convois de vivres qui lui étaient destinés , qu'il la réduisit à la nécessité de se retirer avec assez de désordre , abandonnant même une grande partie du butin qu'elle avait fait.

Du côté de Valence , les hostilités avaient été reprises , malgré la trêve jurée , et de nouvelles places avaient été enlevées à Giomaïl. Celui-ci se plaignit au roi Jacques , et ses députés ne furent pas écoutés. Les Aragonnais s'emparèrent de Villéna , et les dehors de Xatîva furent insultés. Le wali , qui joignait l'habileté à la bravoure , sortit avec sa garnison , chargea un parti d'Aragonnais , en tua un grand nombre et fit plusieurs prisonniers. Jacques se plaignit à son tour , et il demanda des satisfactions. Le wali répondit fièrement qu'il n'avait fait que repousser une agression commise contre la foi des traités. Plus cette réponse était juste , plus elle devait déplaire au roi d'Aragon , qui aurait voulu trouver des prétextes au lieu d'en donner , et qui ne s'était pas si fort avancé pour retourner en arrière. Faute de raisons à opposer au wali , il eut recours

An de J. C.
1240.
De l'hegire,
638.

à la force. C'est, dit-on, le dernier argument des rois ; cela devrait être, mais trop souvent la force est le premier et le seul qu'ils emploient. Il alla donc en personne investir Xatîva, qui, manquant de provisions, ne tarda pas à capituler. Le wali obtint néanmoins des conditions honorables, et Jacques, qui estimait la valeur dans les autres parcequ'il en avait lui-même beaucoup, laissa la ville au wali à titre de fief.

An de J. C.

1241.

De l'hégire,
639.

Le roi Ferdinand méditait de son côté une conquête non moins importante. Il savait que l'état de Murcie était en proie aux divisions intestines ; que chaque wali, chaque alcaïde, aspirant au pouvoir depuis la mort d'Aben Hud, refusaient de reconnaître aucune autorité supérieure, même dans le wali de Murcie ; que cette divergence d'opinions et d'intérêts produisait une grande faiblesse, toute favorable à des projets de conquête, parce que la force de résistance s'était anéantie par l'extrême division. Ferdinand envoya une armée sous la conduite de son fils Alphonse, et ce qu'il avait prévu arriva. Ces walis, chacun de leur côté, ne songeaient qu'à faire leur condition meilleure ; et aucun d'eux n'ayant, par lui-même, les moyens de résister, ils envoyèrent des ambassadeurs à Alphonse pour lui offrir soumission pleine et entière. Le prince accueillit très-bien

ces diverses députations, et dans peu de jours tout le pays de Murcie se déclara tributaire du roi de Castille, aux conditions réciproquement convenues. Le seul wali de Lorca, Aziz ben Abdelméléc, refusa d'y souscrire ; il possédait Mula et Carthagène, et il se montra disposé à défendre ses droits par les armes. La conduite d'Aziz n'empêcha pas le traité de se conclure ; il fut signé à Alcaraz par Alphonse et par les autres walis.

Le prince fit ensuite son entrée à Murcie comme un souverain qui prend sans obstacle la paisible possession de ses domaines, et sa présence dans cette ville donna lieu à beaucoup de fêtes. La modération que fit voir dans cette occasion l'infant de Castille, les bons traitemens qu'il fit à tous les Musulmans, l'ordre qu'il sut maintenir dans son armée, valurent plus pour lui qu'une victoire ; et beaucoup de villes, qui avaient d'abord témoigné la plus forte répugnance pour un joug étranger, ne tardèrent pas à suivre l'exemple de Murcie. Alphonse avait jusque-là vaincu par la seule terreur qu'avait inspirée la marche de son armée ; il voulut, avant de quitter ce pays, montrer qu'il savait faire usage de ses armes. Il assiégea la forteresse de Mula, que défendaient de hautes murailles et une garnison considérable ; il y entra de vive force ; ensuite il ravagea

les environs de Lorca et de Carthagène, après quoi (1) il reprit le chemin de la Castille.

Les Portugais n'étaient pas restés spectateurs inactifs de la lutte engagée entre les chrétiens et les Maures, et ils avaient envahi une partie de l'Algarbe; mais pour eux les revers se mêlèrent avec les succès, et la campagne n'eut guère d'autre résultat que la dévastation des cantons qui avaient servi de théâtre à la guerre. Ils furent plus heureux l'année suivante. Après un combat opiniâtre qui eut lieu près de Silves, les Maures, contraints de plier, voulurent se retirer dans la place; et les Portugais les poursuivirent de si près qu'ils y entrèrent avec eux. Les habitans épouvantés se hâtèrent de se soumettre pour éviter le pillage.

An de J. C.
1242.
De l'hégire,
640.
Cependant Giomail ben Zeyan ne pouvait s'accoutumer à la vie privée, ni se consoler de l'abaissement où l'avait réduit la perte d'une couronne. Il voulut tenter si du côté de Murcie la fortune lui serait moins contraire. Le wali de Lorca était encore indépendant, mais il avait perdu une partie de ses troupes au siège de Mula,

(1) Quelques historiens espagnols placent deux ans plus tard l'occupation de Murcie par les Castillans. Suivant les historiens arabes, il paraît positif que cet événement s'est passé de 1241 à 1242.

et il ne devait rien attendre pour sa défense des walis qui venaient de se soumettre aux chrétiens. Comptant sur une victoire facile, Giomaïl réunit tous les débris de son armée, tous ceux que la haine du nom chrétien avait fait sortir de Valence, tous ceux que l'affection attachait encore à son parti, et leur faisant partager ses espérances, il s'avança du côté de Lorca. Aziz ben Abdelméléc marcha à sa rencontre pour le combattre ; mais l'événement trahit son attente ; il perdit la vie avec la bataille. Lorca et Carthagène tombèrent au pouvoir de Giomaïl. Pendant ce temps le roi ^{26 ramasan.} Jacques, mécontent du wali qu'il avait laissé à Xativa, assiégea cette place ; mais, après un siège assez long, ne pouvant s'en rendre maître, il ajourna sa vengeance, et il conduisit son armée vers Dénia, qui s'était aussi révoltée. Cette ville fit pendant plusieurs mois une défense opiniâtre, jusqu'à ce que, tous ses remparts se trouvant démantelés par l'effet des machines des assiégeans, elle demanda à capituler.

Les Castillans reparurent bientôt au pays de ^{An de J. C.} Murcie, pour achever la conquête qu'ils avaient ^{1243.} laissée imparfaite l'année précédente. Lorca et ^{De l'hégire,} Carthagène furent assiégées et prises, et le mal- ^{641.} heureux Giomaïl fut encore dépouillé de ses ^{Dylhagia.} nouveaux états. Convaincu par ce dernier revers qu'il devait s'exiler de la scène du monde, il

alla cacher ses disgrâces dans quelque paisible retraite , où il vécut plus heureux peut-être qu'au milieu des grandeurs dont la possession lui avait tant coûté. Le prince Alphonse tourna ensuite ses pas vers les terres du roi de Grenade. Celui-ci accourut , et il força les Castillans à la retraite. Pour venger l'honneur de ses armes , Ferdinand fit des préparatifs immenses ; Muhamad de son côté ne négligea aucun moyen de défense. Il avait abondamment pourvu aux besoins de toutes les places frontières qui d'un instant à l'autre pouvaient être assiégées ; il lui fut toutefois impossible de faire entrer dans Jaën le convoi qui lui était destiné , ce qui plus tard entraîna la perte de cette place importante. Quinze cents mulets chargés de munitions étaient sortis de Grenade sous l'escorte de cinq cents cavaliers. Les chrétiens en furent instruits , et de nombreux détachemens se mirent de toutes parts en route pour surprendre et enlever ce convoi. Placés en embuscade sur les lieux qu'il devait parcourir , ils attendaient qu'ils passât , mais le commandant de l'escorte se faisait précéder par des éclaireurs qui découvrirent de loin les chrétiens. Le commandant fit reculer le convoi pour l'empêcher de tomber dans les mains de l'ennemi , et il le ramena à Grenade , contre le gré de quelques officiers de l'escorte qui , avec plus de bra-

An de J. C.

1244.

De l'hégire ,

642.

vouire que de prudence , auraient voulu poursuivre leur chemin , et risquer les chances périlleuses d'un combat. Aben Alhamar approuva la conduite sage du commandant, il donna des éloges à la bravoure des autres, et prévoyant que des hostilités allaient commencer, il donna ordre aux soldats de rejoindre les drapeaux sans délai.

Ainsi que Muhamad l'avait craint, les Castillans investirent la ville de Jaën. Elle avait pour gouverneur Abu Omar ben Muza, de Cordoue, général de cavalerie. Il n'avait pas moins de talents que de courage, et Ferdinand dut s'attendre à une défense vigoureuse; mais il était plein du désir de prendre cette ville, et les assiégés, se voyant entourés d'une armée formidable, conservèrent peu d'espérance de salut. Pendant que le siège se faisait, de forts détachemens parcouraient la campagne portant avec eux le fer et la flamme, dévastant les jardins, arrachant les oliviers et les vignes, renversant ou brûlant les villages. La ville d'Illora fut ruinée de fond en comble; ses habitans furent en partie massacrés, le reste fut jeté dans les fers. Les tours qui protégeaient Alcala la Real (1) ne purent arrêter

(1) Les Maures appelaient cette ville Alcala de Aben Zaïde.

ce torrent destructeur ; les tours s'écroulèrent, et la ville éprouva le sort d'Illora. Aben Alhamar n'avait que des soldats de nouvelle levée ; ses troupes réglées se trouvaient disséminées dans plusieurs places qui toutes à la fois étaient menacées ; les Castellans au contraire étaient aguerris et nombreux. Malgré le double désavantage de l'infériorité du nombre et du défaut de discipline, Muhamad tenta d'arrêter les Castellans dans leur marche ; il les atteignit à douze lieues environ d'Alcala. Ses efforts, son habileté, sa valeur, soutinrent pendant long-temps le courage de ses soldats, et la bataille fut meurtrière et funeste aux deux partis ; mais à la fin les Andalous, vaincus, cherchèrent leur salut dans la fuite, et ils entraînèrent le petit nombre de soldats courageux qui combattaient dans leurs

An de J. C. rangs. Les Castellans demeurèrent maîtres du
 1245.
 De l'hégire, champ de bataille et y plantèrent leurs tentes.
 645.

Après cette victoire le roi Ferdinand s'en retourna à Cordoue, mais il laissa l'ordre à ses généraux de pousser avec la plus grande vigueur le siège de Jaën. Aussi, ni les rigueurs de l'hiver qui s'avancait, ni les fortes pluies qui survinrent, ne purent contraindre les chrétiens à l'abandonner. Ferdinand lui-même revint dans son camp dès que la saison et sa santé le lui permirent, et il déclara qu'il ne s'éloignerait de Jaën

qu'après qu'il s'en serait rendu maître. Aben Alhamar redoutait la puissance du roi de Castille; il n'avait pu faire entrer dans Jaën le moindre secours, et craignant que la prise inévitable de cette ville ne fût immédiatement suivie du siège de Grenade, il prit tout à coup une résolution assez extraordinaire. Sans avoir fait prévenir Ferdinand, il s'avança seul vers le camp chrétien, se fit conduire auprès du roi, et quand il fut devant lui, se donnant à connaître, il lui offrit de devenir son vassal, et il lui baisa la main comme une marque de soumission et d'obéissance.

Ferdinand ne se laissa pas surpasser en générosité; il reçut Aben Alhamar dans ses bras, le remercia de la confiance qu'il lui avoit montrée en se remettant en ses mains; et le nommant son ami et son allié, il se contenta de recevoir son hommage et lui promit de le maintenir dans la possession de tous ses domaines, à l'exception de Jaën, dont la possession par les Castellans servirait de garantie au traité. Il fut convenu de plus que le roi de Grenade paierait tous les ans une somme à titre de redevance, qu'il fournirait en outre un certain nombre de cavaliers lorsque le roi de Castille serait en guerre, et qu'il se rendrait en personne aux assemblées d'états ou cortès, comme y étaient obligés tous les autres

vassaux ou tributaires du royaume. Après la signature de ce traité, Aben Alhamar prit congé de Ferdinand, qui l'avait comblé d'honneurs et de marques d'amitié, et il emmena Omar ben Muza, auquel il donna le commandement général de la cavalerie.

Peu de mois s'étaient écoulés depuis son retour à Grenade, quand il reçut de Ferdinand un message par lequel ce prince lui annonçait l'intention de faire la conquête de Séville, et l'invitait à se rendre à l'armée, conformément à leurs conventions. Aben Alhamar ne put s'empêcher de répondre à cet appel, et il partit de Grenade avec cinq cents cavaliers choisis parmi ses guerriers les plus braves. On n'attendait que lui; dès qu'il fut arrivé l'armée se mit en marche. La forteresse d'Alcala de Guadaïra, à quatre ou cinq lieues au-dessous de Séville, tomba la première sous les efforts des Castellans, qui de là s'étendirent d'une part jusqu'à Carmone, et de l'autre jusqu'à Xérez. Le wali de Carmone, Abul Hasan, neveu du prince des Almohades, Cid abu Abdalà, avait eu d'abord le dessein de défendre la place en personne; mais quand il vit que les chrétiens en voulaient principalement à Séville, il laissa dans Carmone un de ses lieutenans, et prenant avec lui le plus de troupes qu'il put emmener, il courut au secours de son oncle; ce-

lui-ci, affaibli par l'âge et découragé par ses longs revers, lui confia la défense de Séville.

Suivant l'usage de ce temps, l'armée chrétienne commença par dévaster tout le pays environnant. Les Maures ne voyaient pas sans douleur des ravages qui consommaient leur ruine. Les habitans de Carmone et ceux de Constantine, aimant mieux avoir les Castillans pour maîtres, que de trouver en eux des ennemis implacables auxquels d'ailleurs ils ne pouvaient résister, contraignirent leurs alcaïdes à porter à Ferdinand l'assurance de leur soumission, à condition que leurs vies et leurs propriétés seraient épargnées. La ville de Lora suivit cet exemple, et les conseils des Grenadins y contribuèrent beaucoup. Cantillane au contraire, par une conduite opposée, attira dans ses murs toutes les horreurs de la guerre. Un corps de chrétiens avait passé à gué le Guadalquivir; et comme ils ne connaissaient pas bien le pays, ils s'engagèrent dans des marécages où leurs chevaux embourbés ne pouvaient se mouvoir. Les habitans de Cantillane profitèrent de leur embarras pour les attaquer; heureusement les chrétiens furent secourus à temps par un détachement d'infanterie. La ville fut aussitôt investie, battue, emportée; et la plupart des habitans, massacrés, laissèrent aux autres un terrible exemple des suites

d'une imprudence, ou d'une démarche mal calculée.

Aben Alhamar servait Ferdinand avec fidélité; mais les Musulmans étaient ses frères, il souffrait des horribles maux qui les accablaient. Il éleva pour eux sa voix; il conseilla au roi de Castille de n'employer la force qu'après avoir usé de tous les moyens conciliatoires; il osa dire que, lors même que le recours à la force serait nécessaire, on devrait toujours s'abstenir d'attenter aux jours des vieillards, des enfans et des femmes, et de tous ceux qui se présenteraient sans armes ou sans défense. Ferdinand, convaincu de la justesse de ces observations, autorisa Muhamad à prendre en son nom toutes les mesures qu'il jugerait convenables pour éviter l'effusion de sang; et Muhamad écrivit à beaucoup d'alcaïdes, ou leur envoya des députés, pour les engager à se soumettre au roi de Castille. Plusieurs villes cédèrent aux représentations d'Aben Alhamar; celle d'Alcala del Rio, qui avait pour alcaïde un ancien et valeureux guerrier, nommé Abul Xétaf, ne voulut rien écouter, et la garnison fit même une sortie dans laquelle périrent beaucoup de chrétiens; mais les cavaliers de Grenade chargèrent à leur tour les assiégés avec tant de succès qu'ils leur coupèrent la retraite, de sorte que, ne pouvant rentrer dans

la forteresse, ils furent obligés de se sauver à Séville. Aben Alhamar s'interposa encore entre les habitans et le roi de Castille pour leur faire obtenir des conditions favorables.

Tout le pays qui composait les états de Séville avait subi la loi du roi Ferdinand, et le pavillon castillan flottait sur les tours des principales villes de l'Andalousie. Séville seule tenait encore. Elle avait dans son enceinte des troupes nombreuses d'infanterie et de cavalerie, des officiers, des généraux d'une valeur éprouvée; tous ceux qui des villes voisines avaient fui à l'approche des chrétiens, tous les derniers partisans des Almohades, s'étaient enfermés dans cette ville, où ils avaient apporté leur haine constante, leur soif de vengeance, leur inaltérable dévouement à une cause malheureuse, mais toujours chère à leur cœur. Des hommes qui s'attachent à un parti, qui le suivent, qui le défendent, lors même que le plus grand nombre l'abandonne; qui ne placent leur propre intérêt qu'après l'intérêt de ce parti qu'ils servent, et ne comptent jamais les sacrifices; qui se tiennent debout quand tout plie ou fléchit autour d'eux; des hommes en qui l'esprit qui animait le parti subsiste encore, malgré les revers qui l'ont accablé, ces hommes sont des ennemis qu'il est plus facile d'anéantir que de vaincre, et il s'en

trouvait beaucoup dans Séville. Aussi Ferdinand s'attendait-il à rencontrer de grands obstacles ; mais il s'était promis de les surmonter à force de constance.

An de J. C.
1246.
De l'hégire
644.

Il avait senti dès les premiers jours qu'il ne pourrait se rendre maître de Séville, tant qu'il n'aurait pas des vaisseaux pour garder le Guadalquivir, et intercepter les secours qui pourraient venir d'Afrique ; et il avait donné ordre de construire des bâtimens en Biscaye. Une flotte fut promptement équipée, mais les Maures gardaient l'entrée du fleuve ; il fallut forcer le passage, et la victoire couronna les travaux de l'amiral castillan. L'aspect de ces vaisseaux jeta la consternation dans la ville : néanmoins les généraux, ranimant le courage abattu des Almohades, leur montrèrent, dans cet accident même qui ajoutait à leurs dangers, la nécessité d'une plus vigoureuse défense ; mais ils cessèrent de faire des sorties, parce qu'ils y perdaient toujours beaucoup de soldats qu'ils ne pouvaient remplacer, tandis que les assiégeans recevaient journellement des renforts. Ils avaient un autre motif pour ménager le sang des soldats : l'arrivée de l'hiver leur avait donné l'espérance que les chrétiens lèveraient le siège, et les chrétiens au contraire se préparèrent à passer la mauvaise saison sous les tentes sans abandonner le blocus ;

le siège offrirait donc assez de fatigues où toute la vigueur des soldats serait nécessaire, sans les augmenter par d'inutiles sorties.

Cependant le roi d'Aragon, poursuivant ses conquêtes, achevait de subjuguier le pays de Valence. Il n'avait pas oublié que Xativa avait résisté à ses armes, et il avait juré de punir les habitans ; ceux-ci s'estimèrent heureux de sauver leurs vies, mais ils perdirent leurs biens. Chassés de leur ville natale, ils se répandirent dans les lieux voisins ; et l'historien Alcodai, qui était de Valence, dit qu'il a vu le wali de Xativa, Yahie, et son lieutenant Abu Békar, errans de ville en ville, et vivant aux dépens des amis qu'ils avaient conservés. Il ajoute que, dans le courant de l'année suivante, la plus grande partie des musulmans, qui, sous la foi des traités, étaient restés à Valence, à Dénia, à Gandie, et dans beaucoup d'autres villes, fatigués de la domination des chrétiens, ou ne pouvant supporter les charges qui leur étaient imposées, abandonnèrent pour toujours leur patrie ; que sur ce qu'ils avaient appris de la douceur du gouvernement d'Aben Alhamar, ils se réfugièrent tous à Grenade ou dans ses environs, et que ce prince envoya l'ordre de les bien accueillir, de soulager leurs besoins, et de leur accorder l'exemption de toute sorte d'impôts pendant quelques an-

Safer.

An de J. C.
1247.
De l'hégire,
645.

nées. Muhamad était persuadé qu'une population nombreuse fait la force des états, et que de son industrie naît la source principale de leur richesse.

Le siège de Séville ne paraissait pas près de finir. D'une part la garnison de Triana incommodait beaucoup les assiégeans ; et d'autre part le wali de Niébla, qui possédait encore les côtes de l'Algarbe, avait une cavalerie nombreuse et aguerrie avec laquelle il les inquiétait sans cesse, se montrant tantôt sur un point, tantôt sur un point opposé, n'attendant jamais le combat, s'éloignant rapidement quand un danger le menaçait, reparaissant au moment où l'on s'en croyait délivré. Le wali de Niébla recevait constamment de l'Afrique des secours qui entretenaient ses forces, et le mettaient en état de communiquer avec Triana, et d'y jeter des provisions, que ceux de Triana faisaient ensuite passer à Séville par le pont de bateaux qui unissait les deux villes. Il fallait donc, pour diminuer la longueur du siège, rompre ce pont de bateaux, isoler Séville, détruire ou brûler les bâtimens qui protégeaient la communication. Ferdinand assembla ses ingénieurs ; on prépara des compositions inflammables pour les lancer sur les navires ennemis ; et de l'avis de l'amiral castillan, on choisit deux lourds vaisseaux, qu'on chargea d'autant de poids qu'ils en pou-

vaient supporter, et l'on profita du premier vent favorable pour les lancer voiles déployées. Le pont, atteint vers le milieu de sa longueur, ne put résister à la violence du choc ; il se rompit. Les Castellans s'établirent alors dans Triana ; et les habitans de Séville, privés dès ce moment de tout secours extérieur, ne tardèrent pas à sentir les horreurs de la disette et tous les maux qui l'accompagnent. Ils se défendirent quelque temps encore ; mais lorsqu'enfin toutes leurs ressources furent épuisées, qu'ils virent les chrétiens maîtres des faubourgs, et que toute espérance de secours leur fut interdite, ils demandèrent à traiter. Ferdinand, qui brûlait du désir de posséder leur ville, accepta toutes les conditions auxquelles ils proposèrent de se rendre.

Il fut convenu que tous les habitans conserveraient la libre disposition de leurs biens et de leurs personnes ; que ceux qui voudraient rester dans la ville trouveraient sûreté et protection, et qu'ils ne seraient soumis qu'aux mêmes tributs qu'ils avaient payés jusque-là à leurs princes ; que ceux qui voudraient se retirer en un temps quelconque en conserveraient la faculté, qu'ils pourraient emporter leurs richesses, et qu'il leur serait donné un délai suffisant pour mettre ordre à leurs affaires ; qu'en outre les Castellans fourniraient, un mois durant, des mulets de

transport, ou des bâtimens, à ceux qui sortiraient immédiatement de la ville pour aller à Grenade ou en Afrique. Ferdinand, voulant donner au wali Abul Hasan une marque de l'estime qu'il faisait de ses talens et de son courage, lui offrit des terres et des revenus s'il voulait rester à Séville ou dans toute autre ville de ses états ; mais Hasan, trop fier pour devoir quelque chose aux chrétiens, s'embarqua sur-le-champ pour l'Afrique.

An de J. C

1248.

De l'hégire,

646

1230 han.

Le roi occupa l'Alcazar avec ses principaux officiers ; ses troupes prirent possession de tous les forts, et les Musulmans commencèrent à s'éloigner. Les uns s'en allèrent du côté de Grenade, où Muhamad leur avait préparé un asile ; les autres partirent pour l'Algarbe ; quelques-uns s'arrêtèrent à Xérez ; le plus petit nombre seulement passa la mer : c'étaient les plus dévoués ; ils voulurent suivre la fortune de leur prince, Cid abu Abdala. Aben Alhamar prit alors congé de Ferdinand, qui demeura quelque temps encore à Séville pour faire entre les siens la répartition des maisons et des terres des exilés. Le roi de Grenade gémissait intérieurement de voir les chrétiens augmenter leur puissance par une conquête à laquelle il avait lui-même coopéré ; il ne prévoyait que trop que leur ambition ne s'arrêterait pas là, et

que bientôt l'islamisme serait menacé d'une ruine totale. Toutefois, il espérait qu'avec un autre souverain, faible, imprudent ou malheureux, les choses changeraient de face, et que les successeurs de Ferdinand perdraient peut-être, par inexpérience ou par mollesse, ce que ce prince venait d'acquérir avec tant de fatigues. Cette espérance, qu'il communiquait à ses amis, pouvait seule les consoler, le consoler lui-même, de la dure nécessité où ils s'étaient vus de servir des ennemis contre des frères.

De retour à Grenade, où il fut accueilli par son peuple avec les transports les plus vifs d'allégresse, Muhamad se livra tout entier aux améliorations que les circonstances rendaient praticables. Rarement le peuple se trompe sur les intentions de son roi. Les Grenadins voyaient que leur maître s'occupait constamment de la prospérité générale, et du bonheur même des individus. A peine sortis de l'état d'oppression et de misère où les avait tenus la longue et sanglante lutte des Almoravides et des Almohades, ils goûtaient mieux les douceurs de la paix intérieure, et ils pardonnaient à leur roi son alliance avec les chrétiens, parce que ce n'était qu'à ce prix qu'il obtenait la paix au dehors. Aussi répondirent-ils toujours avec empressement aux demandes du souverain, soit pour

le paiement des impôts , soit pour le service militaire , ou le maintien de l'ordre. Son absence n'avait pas interrompu les travaux commencés à Grenade , et dans plusieurs villes frontières ; partout les fortifications avaient été réparées et augmentées ; Grenade , avec ses deux châteaux , et ses hautes murailles flanquées de tours , pouvait passer pour inexpugnable. Mais c'était peu que d'avoir pourvu à la sûreté de sa capitale ; il voulait qu'elle possédât des monumens utiles qui pussent à la fois servir à ses besoins et l'embellir. Des hospices pour les malades , pour les voyageurs , pour les pauvres ; des écoles pour l'enfance , des collèges pour la jeunesse ; des fours publics , des bains , des fontaines , de vastes magasins , des palais s'élevèrent de toutes parts dans la ville. Au dehors , il fit construire des aqueducs ; des canaux d'arrosage pour les terres. Il veilla de même à ce que les marchés fussent toujours pourvus , afin que l'abondance des provisions et la concurrence des vendeurs diminuassent le prix des denrées.

En même temps il vaquait dans son conseil aux soins généraux de l'administration du royaume , et il donnait fréquemment des audiences publiques , où tous étaient admis , pauvres ou riches , étrangers ou sujets , chrétiens ou musulmans ; il écoutait toutes les plaintes , ren-

daît à chacun la justice qui lui était due, et se plaisait surtout à servir d'arbitre et à devenir conciliateur. Souvent il visitait les maisons d'enseignement et les hôpitaux; il s'informait si chacun des employés faisait son devoir, si les maîtres étaient assidus, si les médecins étaient exacts et humains; c'était de la bouche même des indigènes et des malades qu'il voulait recevoir ces renseignements. Pour fomentier l'industrie et l'agriculture, il institua des prix ou créa des exemptions, en faveur de ceux qui se distinguaient le plus. Aussi les arts prospérèrent, et le sol, naturellement fertile, aidé par la main de l'homme, se couvrit des plus riches moissons. Il encouragea encore d'une manière spéciale les fabricans de soieries; leurs étoffes, qui de tout temps avaient été recherchées, parvinrent à un tel degré de beauté et de finesse, que dans les marchés du Levant elles étaient préférées à celles que produisait la Syrie. Des mines d'or et d'argent, des carrières de pierres précieuses furent habilement exploitées; la matière des monnaies ne reçut point d'alliage. Ce fut vers cette même époque, déjà si féconde en créations, que furent commencées les constructions du fameux palais de l'Alhambra.

Pour subvenir à ses dépenses, Muhamad avait été obligé d'établir des impositions nouvelles;

mais la perception en était facile , et les contribuables payaient sans murmure , parce qu'ils ne voyaient pas que le produit de ces impôts servît à enrichir des favoris , ni même à prodiguer autour du trône l'éclat d'un luxe inutile ; il était tout employé en ouvrages d'utilité générale , tandis que le roi vivait dans son palais de la façon la plus simple. Peu de domestiques composaient sa maison , et son harem avait peu de femmes ; il les choisissait d'ordinaire parmi les filles de ses walis , et il mettait toute son attention à entretenir entre elles la concorde. Il passait dans ses jardins la plus grande partie de ses loisirs ; il en cultivait lui-même les fleurs ; quelquefois il se faisait lire des contes , auxquels il se plaisait beaucoup ; il donnait aussi plusieurs de ses heures à l'instruction de ses enfans , c'était un soin qu'il aimait à partager avec leurs maîtres. Il portait dans ses armoiries des bandes d'azur sur un champ d'argent , et il avait pris ces mots pour devise : *Le galib ile Alà* , il n'y a pas d'autre vainqueur (1) que Dieu. Muhamad n'était pas seu-

(1) Il avait choisi , dit-on , cette devise , parce que ses sujets l'avaient plusieurs fois salué du titre de *galib* , vainqueur , et qu'il avait répondu par les mots qu'il écrivit ensuite sur son écu. Cette devise devint aussi celle de ses successeurs , qui ne firent que changer quelquefois les couleurs des armoiries.

lement un administrateur sage et bienveillant, il était prévoyant et politique, et sentant bien que tôt ou tard les Castellans rompraient l'alliance existante, il avait soigneusement cultivé l'amitié des nouveaux émirs de Tunis, de Trémécén et de Fez, et conclu avec eux un traité d'alliance, afin de léguer après lui à son peuple des alliés et des protecteurs.

Pendant que Ferdinand assurait sa domination à Séville, le roi d'Aragon réprimait dans Valence une révolte dangereuse. Ce prince, rempli de bravoure et de brillantes qualités, mais peu scrupuleux, du moins envers les Maures, avait souvent pris avec eux des engagements qu'il avait violés; il ne devait guère s'attendre à ce que les Maures fussent plus fidèles. Pour se débarrasser d'un seul coup de ces ennemis domestiques, il prit la résolution de les chasser du royaume. Il publia en conséquence un ordre très-rigoureux d'expulsion, et il ne leur accordait qu'un mois de délai pour s'y conformer. Les Maures consternés tentèrent vainement de faire rétracter cette mesure qui les laissait sans patrie; ils offrirent même de payer de plus forts tributs. Jacques se montra inflexible, et, dans sa fausse et cruelle politique, il voulut acheter une possession tranquille par la dépopulation du pays et la ruine des habitans. Les Maures au

désespoir coururent aux armes ; plusieurs villes chassèrent leurs garnisons, et il fallut, pour les réduire, répandre beaucoup de sang. Il eût été si facile, ce semble, d'attacher les Maures au souverain que leur avait imposé le sort des armes, par un gouvernement sage où la force aurait été mitigée par la douceur des institutions, qu'on est presque fâché de voir les chrétiens reconquérir la patrie de leurs aïeux, parce qu'avec eux s'avancent toujours le faux zèle et l'intolérance, et qu'à la place de l'industrie et des lumières d'une population active et nombreuse, ils mettent constamment l'ignorance, la barbarie, la dévastation et la solitude. Le prince Alphonse de Castille intercédâ auprès du roi d'Aragon pour cette malheureuse portion de ses sujets ; ils obtinrent une prorogation de délai, mais l'ordre fatal ne fut point révoqué. Murcie et Grenadé y gagnèrent plusieurs milliers d'habitans.

An de J. C.

1249.
De l'hégire,
647.

Du côté de l'Algarbe, Alphonse de Portugal, successeur de son frère Sanche, mort depuis peu sans enfans, s'empara de la place de Faro, et après un siège meurtrier, de celle de Loule, dont les habitans avaiènt juré de s'ensevelir sous leurs remparts : ils furent tous massacrés. La prise de Loule entraîna la perte d'Aracéna, de Xérez, de Guadiana, d'Ayamonte, et de tout

le pays qui sépare ces villes. L'année suivante, le roi de Castille essaya d'achever la conquête du royaume de Séville ; la ville de San Lucar, et quelques autres qui s'élevaient sur les bords du Guadalquivir, tombèrent en sa puissance. Les Maures ne conservèrent qu'un petit nombre de places de la côte, entre le Guadalquivir et la Guadiana ; et dans l'intérieur des terres leurs possessions ne s'étendaient guère au-delà de Sidonia et d'Arcos.

L'ambition croît dans les jouissances ; plus on compte de succès, plus on en veut obtenir. Ferdinand, possesseur de Séville, ne mit plus de bornes à ses projets ; et, oubliant dans la chaleur de son enthousiasme de gloire qu'il lui restait encore en Espagne des ennemis à combattre et à subjuguier, il voulut porter la guerre en Afrique. Peut-être avait-il seulement l'intention de tenir les Africains occupés de leur propre défense, pour les empêcher de venir au secours des villes de l'Andalousie non encore soumises. Quoi qu'il en soit, au bout d'une année, consumée en préparatifs, une flotte nombreuse sortit du port de San Lucar. Le roi de Maroc, instruit du départ des vaisseaux castillans, fit sortir tous les siens de Tanger et de Ceuta. La fortune lui fut contraire ; son escadre, complètement battue, fut contrainte de rentrer dans ses ports, et

An de J. C.
1251.
De l'hégire,
649.

les chrétiens insultèrent les rivages de l'Afrique.

Cette expédition n'eut toutefois aucun résultat ;

An de J. C.
1252.

De l'hégire.
650.

21 rabie I.

la mort de Ferdinand, depuis long-temps prévue, mais trop tôt arrivée pour l'intérêt de son royaume, fit avorter cette grande entreprise.

A chaque avènement le prince qui arrive au trône hérite bien de la puissance suprême, mais il ne succède ni aux combinaisons de son prédécesseur ni à ses moyens personnels d'exécution ; souvent même il apporte des vues contraires, des desseins opposés qui ne permettent guère de suivre sous un règne les projets du règne qui s'est écoulé.

Alphonse X, surnommé le Sage (1), avait d'abord annoncé l'intention de suivre l'expédition d'Afrique ; pour mieux en assurer le succès, il avait même ordonné de construire à Séville un chantier et un arsenal de marine ; mais il en fut distrait par les guerres qu'il entreprit ou qu'il dut soutenir en Espagne. Aben Alhamar, qui avait encore besoin de la paix, s'était hâté de lui envoyer des ambassadeurs, autant pour lui apporter des complimens de condoléance

(1) *El Sabio*. Ce mot en castillan signifie savant et sage. Or, ce fut pour sa science et non pour sa sagesse qu'Alphonse reçut le surnom de *Sabio*, très-mal à propos traduit par *sage* chez tous les historiens français.

que pour renouveler les traités existans , afin de vivre avec le fils comme il avait vécu avec le père. Alphonse parut reconnaissant du procédé du roi de Grenade , et il renvoya les députés avec les assurances les plus positives de son amitié pour leur maître ; mais il ne tarda pas à lui demander le service auquel l'obligeait sa qualité de vassal. Les Andalous de Xérez et de l'Algarbe avaient pensé que le moment où Alphonse montait sur le trône était celui de l'attaquer avec le plus d'avantage , parce que les commencemens d'un règne , presque toujours agités , laissent peu de ressources au prince contre les ennemis du dehors ; et ils avaient rassemblé un grand nombre de troupes pour marcher vers Séville. Alphonse les voulut prévenir ; il convoqua ses vassaux avec leurs hommes d'armes ; Muhamad Alhamar fut du nombre , et il dut se rendre à Séville avec un corps de cavalerie. « O que cette vie de misère serait difficile à supporter , disait-il à ceux qui l'accompagnaient , si nous n'avions l'espérance ! » Cette exclamation de Muhamad ne permet pas de douter que ce ne fût avec répugnance qu'il allait se placer dans les rangs d'Alphonse. C'était un sacrifice commandé par la politique ; il fallait s'y résoudre , et attendre de la fortune l'occasion et les moyens de s'en dispenser.

L'armée combinée des Castillans et des Grenadins alla mettre le siège devant Xérez. Les Almohades firent d'abord quelques sorties, mais ils furent toujours repoussés avec perte, et les assiégeans sous leurs yeux dévastèrent impunément le pays d'alentour. Les habitans, qui voyaient d'une part la ruine de leurs propriétés, et de l'autre la constance des chrétiens à poursuivre le siège, demandèrent à capituler, et ils obtinrent les conditions que Ferdinand avait accordées à Séville. Alphonse donna le gouvernement de Xérez à Garcia Gomez, un de ses meilleurs capitaines, et, laissant à son frère Henri le commandement de l'armée, il s'en retourna à Séville où d'autres soins l'appelaient. Il s'agissait de revendiquer la Gascogne et la Guienne dont les Anglais s'étaient rendus maîtres, et qui formaient la dot promise à sa mère. En même temps il prétendait à l'empire d'Allemagne, laissé vacant par la mort de Guillaume. Comme, pour réussir, il fallait négocier plus que combattre, il tenta d'acheter les suffrages qui pouvaient placer sur sa tête la couronne impériale, et il épuisa ses trésors. Pour les remplacer, il créa des impôts nouveaux, il altéra la valeur des monnaies, et ces innovations dangereuses jetèrent dans les cœurs les premières semences du mécontentement, qui,

An de J. C.
1254.
De Phégire,
632.

après y avoir long-temps germé sans être aperçu, et avoir poussé clandestinement de profondes racines, finit par éclater de toutes parts contre le souverain imprudent qui négligeait l'Espagne, qui lui appartenait, pour courir après un vain titre dans un pays étranger.

Le prince Henri fit successivement le siège d'Arcos, de Sidonia et de Lébrija, et toutes ces villes ouvrirent leurs portes; il rentra victorieux à Séville, mais il jouit peu de son triomphe. Une intrigue amoureuse où il avait, dit-on, pour rival son propre frère, le brouilla avec ce dernier. Effrayé même par les menaces d'Alphonse et craignant d'être arrêté, il forma le dessein de se réfugier à Grenade. Il écrivit en conséquence au roi Muamad pour l'en prévenir. Celui-ci, qui ne voulait pas attirer sur lui-même le ressentiment d'Alphonse, se hâta de répondre au prince, lui conseillant de ne choisir pour asile aucune ville d'Espagne, et de passer plutôt à Tunis, où il serait bien accueilli. Henri suivit l'avis de Muamad, et il s'en alla à Tunis, où les lettres que Muamad lui avait données pour l'émir lui valurent tous les égards de la plus noble hospitalité. On dit qu'avant son départ Henri tâcha de faire soulever le wali de Niébla, et plusieurs alcaïdes de l'Algarbe. Que cela fût vrai ou faux, et soit qu'Alphonse eût

une vengeance à prendre, soit qu'il cherchât seulement à satisfaire son ambition, il convoqua de nouveau son armée, appela pour la seconde fois le roi de Grenade, et déclara son intention de marcher sur l'Algarbe, afin de chasser les Almohades de toute l'Espagne.

La ville de Niébla fut investie ; mais ses remparts étaient si solidement construits et la garnison si bien disposée, que le siège dura près d'un an. On assure que les assiégés avaient des machines, au moyen desquelles ils lançaient dans le camp des chrétiens des pierres et des matières enflammées (1), avec un bruit semblable

(1) Il est certain qu'en 1140, à la bataille de Wadacélito, ou de Rio Salado, et en 1342, au siège d'Algéciras, les Maures se servirent d'artillerie. Sans discuter s'ils sont ou non les inventeurs de la poudre à canon, on peut dire qu'ils sont les premiers en Europe qui en ont fait usage, et qu'ils ont fondu ou fabriqué les premiers canons. L'époque dont il s'agit ici est antérieure de près d'un siècle au siège d'Algéciras ; et il n'est pas vraisemblable qu'une nation vive, ingénieuse et active eût employé ce long espace de temps à préparer ou à perfectionner les moyens de se servir de la poudre, s'ils l'avaient connue dès l'an 1257. Cependant les historiens arabes traduits par M. Conde disent positivement qu'il y avait au siège de Niébla des machines qui lançaient du haut des remparts des pierres avec du feu, et avec explosion.

à celui du tonnerre ; mais il arriva ce qui devait nécessairement arriver à la suite d'un long blocus : les assiégés épuisèrent leurs provisions , et la famine les contraignit à recevoir les chrétiens. La capitulation ne fut pas seulement pour la ville de Niébla ; elle s'étendit sur celles d'Huelva , de Serpa , de Moura , de Tavra , de Faro , et à plusieurs autres. Telle fut la fin du petit royaume d'Algarbe , où les Almohades avaient concentré tous les débris de leurs forces , tristes restes de leurs grandeurs passées et leur dernier asile en Espagne ! Le wali de Niébla alla habiter Séville , où il recut du roi de vastes domaines pour le dédommager de ce qu'il venait de perdre.

An de J. C.
1257.
De l'hégire,
653.

Cependant Aben Alhamar suivait constamment ses plans de réforme et d'amélioration , et comme sa sollicitude ne s'étendait pas seulement sur Grenade , et qu'elle embrassait encore les diverses parties de son royaume , il en visitait fréquemment toutes les villes , afin de connaître leurs besoins par lui-même. Il passa successivement à Guadix , à Malaga , à Algéciras et à Tarifa ; ensuite il entra à Gibraltar , dont il répara les murailles. Durant le séjour qu'il y fit , plusieurs scheiks et principaux habitants de l'Algarbe s'y rendirent secrètement. Il n'y avait que peu de mois encore que cette contrée avait subi le joug castillan , et déjà cette domination

nouvelle paraissait insupportable. Des députés de Xérez, d'Arc et de Sidonia, offrirent à Muhamad de le faire proclamer dans leurs villes, s'il voulait le aider à rompre leurs chaînes. Les mêmes offres lui furent faites au nom de la province de Murci. Le roi répondit que, s'agissant d'une chose aussi importante, il ne voulait se décider que par l'avis de son conseil.

De retour à Grnade, il assembla ses wazirs, et il leur fit part des propositions qu'on lui avait faites; il n'y eut qu'un sentiment : il fallait, dirent-ils, secourir les Musulmans, qui étaient leurs frères, rompre avec le roi Alphonse, qui ne mettait point de limites à ses projets d'agrandissement, et appeler tous les fidèles à la défense d'une aussi juste cause. Aben Alhamar donna des éloges à leur dévouement et à leur zèle; mais il leur fit sentir les inconvéniens et les dangers d'une guerre ouverte avec Alphonse. Il convint qu'on pouvait favoriser sous main la révolte de Murcie, ce qui était facile à cause de la proximité; que, si dans le même temps l'Algarbe se soulevait, et qu'Alphonse, obligé de diviser ses forces, demandât à Grenade les subsides accoutumés, on saisirait quelque prétexte pour éluder sa demande, et même pour faire une irruption sur ses terres. L'opinion du roi prévalut. Aussitôt les ministres écrivirent aux

mécotens de Xérez et de Murcie ; et , pour les porter plus facilement à éclater , ils leur donnèrent à entendre que le roi s'était déterminé à les recevoir sous sa loi , et qu'il allait de son côté entrer en Castille.

Il n'en fallut pas davantage pour mettre le peuple en mouvement ; ami du changement et de la nouveauté , il saisit avidement l'occasion de satisfaire et son propre penchant et sa haine contre les chrétiens. Le même jour , à la même heure , des rassemblemens armés se montrent à Murcie , à Lorca , à Mula , à Xérez , à Lébrija , à Arcos ; du milieu des cris et du tumulte se fait entendre le nom de Muhamad Alhamar ; partout les chrétiens sont assaillis , chassés , égorgés. Le comte Gomez , gouverneur de Xérez , se défendit dans l'alcazar avec la plus grande valeur ; il ne succomba que mort. Couvert de sang et de blessures , il avait vu périr autour de lui ~~tous~~ ses soldats , et il combattait encore ; les forces l'ayant abandonné tout d'un coup , il tomba , mais ce fut en face de l'ennemi. La résistance des chrétiens avait été si vive à Xérez , que les habitans de Tarifa et d'Algéciras forcèrent leurs walis à marcher au secours des Musulmans. Ces walis y avaient consenti d'autant plus aisément , que , n'entendant prononcer que le nom de leur maître , ils crurent devoir

An de J. C.
1261.
De l'hégire,
659.

servir un mouvement qui ajoutait des provinces à ses domaines. Les révoltés avaient pareillement réussi à Murcie. Alphonse fit aussitôt partir des troupes, et il ne manqua pas de recourir au roi de Grenade. Celui-ci s'excusa sous divers prétextes de religion et de politique; il craignait même, ajouta-t-il, que ses sujets ne lui permissent pas de demeurer spectateur oisif de cette querelle, et qu'ils ne l'obligeassent, malgré lui, à soutenir les révoltés au lieu de les combattre. Alphonse, très-mécontent de cette réponse, dont il ne fut point dupe, ordonna à ses généraux de traiter les Grenadins en ennemis; mais Aben Alhamar, qui d'avance s'était préparé à la guerre; commença les hostilités, et il dévasta les environs d'Alcala-la-Réal.

An de J. C.
1262.
De l'hégire,
660.

Alphonse marcha en personne contre le roi de Grenade. Leurs armées se rencontrèrent sous les murs de cette ville, et se livrèrent un long combat où la victoire resta indécise. Alphonse battit pourtant en retraite, afin de pouvoir renforcer d'une partie de ses troupes l'armée qu'il avait dans l'Algarbe, de sorte qu'Aben Alhamar put continuer impunément ses ravages sur la frontière; mais à son tour ce dernier dut rétrograder pour aller au secours de Murcie. Alphonse avait obtenu du roi d'Aragon, dont il avait épousé la fille, qu'il fit une puissante diversion par

Valence ; et les Murciens , qui n'avaient pas compté sur ce nouvel ennemi , craignant de ne pouvoir résister , appelaient Aben Alhamar avec les plus vives instances. Le roi de Grenade ne perdit pas un moment , et il leva de nouvelles troupes ; mais , dans le choix qu'il fit de ses généraux , il eut des préférences pour certains scheiks zénètes et pour quelques cavaliers de la famille de Zégri. Les walis de Malaga , de Guadix et de Gomares , qui étaient d'une autre famille , prirent ces préférences pour une injure ; et quand il leur manda de venir joindre l'armée , il répondirent que leur présence était nécessaire dans leurs villes. Aben Alhamar prit le parti de dissimuler , jusqu'au moment où il pourrait se venger d'eux , et il leur permit de rester dans leurs gouvernemens. Cette condescendance ne fit qu'accroître leur audace , parce qu'ils crurent qu'on les craignait ; et , bien résolus à ne point revenir sur leurs pas , ils députèrent vers Alphonse quelques-uns de leurs partisans , pour qu'il les reçût au nombre de ses vassaux , s'il voulait les défendre et les protéger contre Muhamad. Le roi de Castille fut ravi de ce message , et , pour ne pas laisser au ressentiment des walis le temps de se calmer , il leur envoya sur-le-champ un corps de troupes , sous les ordres de Nuñez de Lara.

Cet incident déranger les projets du roi de Grenade, qui ne put se rendre à Murcie, comme il en avait eu l'intention. Le plus pressant besoin pour lui dans ce moment, c'était de punir la révolte des trois walis, et d'empêcher du moins qu'elle ne gagnât les provinces voisines. Mais, avant de quitter Grenade, soit qu'il craignît de périr, soit qu'il voulût prévenir les tentatives que des malveillans pourraient faire durant

An de J. G.
1264.
De l'hégire,
662.

son absence, il fit reconnaître solennellement son fils aîné Muhamad en qualité d'héritier de la couronne, et il lui confia l'administration des affaires. Ensuite il fit de son armée deux grandes divisions : il envoya l'une à Murcie, et avec l'autre il marcha sur Guadix et Jaën. Ce prince, disent les Arabes, fournit en cette occasion difficile les plus étonnantes preuves de son infatigable activité. Il avait formé un camp volant, avec lequel il se montrait partout, sans jamais garder de poste fixe, à Guadix, à Jaën, à Malaga, sur tous les points menacés ; mais la fortune secondait mal ses efforts ; et les circonstances favorisaient ouvertement Alphonse. Le roi d'Aragon contenaient les Murciens, celui de Grenade avait à combattre les walis révoltés ; et les mécontents de l'Algarbe, livrés à leurs propres forces, devaient succomber. Après cinq mois du siège le plus rude, Xérez capitula. En expiation du meurtre

de Gomez, les habitans furent chassés de la ville. On ne leur accorda que la vie; leurs biens furent la proie du soldat. Ces malheureux, dispersés en bandes, se répandirent par toute l'Andalousie; Grenade, Malaga, Algéciras, en reçurent un grand nombre; le reste passa en Afrique. Sidonia, Arcos, Rota, Lébrija, eurent le même sort que Xérez; leurs habitans se retirèrent presque tous à Grenade, de sorte que le roi de Castille gagnait des provinces qui devenaient des déserts, et qu'Aben Alhamar, en perdant des provinces, gagnait pour sa capitale une population plus nombreuse.

An de J. C.
1265.
De l'hégire,
665.

Les Aragonnais continuaient le siège de Murcie, qui durait depuis plusieurs mois. Alphonse, vainqueur dans l'Algarbe, y envoya des troupes. Il craignit peut-être que s'il laissait à son beau-père, dont il connaissait l'ambition, tout le soin et toute la charge de cette guerre, celui-ci ne voulût retenir la ville conquise, et il l'avait destinée à former l'apanage de son frère Emmanuel (1).

(1) Les historiens espagnols disent que Jacques ne voulait prendre Murcie que pour le compte de son gendre. Les historiens arabes disent au contraire que chacun de ces princes travaillait pour lui-même. Les détails dans lesquels ils entrent à ce sujet rendent leur version plus vraisemblable; elle est d'ailleurs plus conforme au caractère connu du roi d'Aragon.

Les deux rois en seraient même venus à une rupture, s'ils n'avaient trouvé un expédient qui les mit d'accord; ce fut de faire épouser au prince Emmanuel une seconde fille de Jacques. Toutefois ce mariage ne donna point aux époux la couronne de Murcie. La reine de Castille, Yolande, cédant contre sa sœur à un mouvement d'envie dont elle ne put se défendre, voulut l'empêcher d'être reine; et, tout en servant sa petite passion, elle fit le bien de l'état, puisqu'elle prévint un démembrement dont une longue expérience aurait dû montrer les dangers. Moins belle que sa sœur, la reine Yolande était vaine, glorieuse et jalouse; elle ne put souffrir qu'on ne fit la conquête de Murcie que pour donner un trône à sa sœur, et elle mit tout en usage pour créer des obstacles. Elle commença par écrire au roi de Grenade, comme si elle n'eût pas eu d'autres vues que celles de rétablir la paix entre les deux nations. Elle le pria instamment de l'offrir à Alphonse, à des conditions qui pussent les satisfaire l'un et l'autre, lui promettant d'employer tout son crédit pour les faire accueillir. Cette paix, disait-elle, donnerait à Alphonse les moyens de réduire les rebelles de Murcie, et lui fournirait à lui-même ceux de remettre dans le devoir les walis de Guadix, de Gomares et de Malaga. Elle ne lui cachait pas que surtout elle désirait

que ni le roi Jacques ni aucun membre de sa famille ne pût régner à Murcie. Aben Alhamar, qui connaissait particulièrement le messenger de la reine, et qui au fond était fatigué d'une guerre qui n'avait point produit les résultats qu'il en avait espérés, se disposa sur-le-champ à répondre aux désirs d'Yolande ; et d'une part il envoya à Murcie des gens affidés pour préparer les esprits, et de l'autre il fit faire des propositions de paix à Alphonse. Une entrevue entre les deux princes eut même lieu, sur l'invitation du roi de Castille.

Ils se réunirent dans Alcala-la-Réal, et à la suite d'une longue conférence il fut amiablement convenu qu'Aben Alhamar et son fils renonceraient à toute prétention sur Murcie ; qu'Alphonse ne donnerait aucune assistance aux trois walis, auxquels il serait néanmoins accordé une trêve d'un an, durant laquelle le roi de Castille agirait auprès d'eux en qualité de médiateur ; que le royaume de Murcie demeurerait uni à perpétuité à la Castille, et qu'il serait régi suivant ses lois et ses usages par un prince musulman, qui le posséderait à titre de fief ; que les Murciens ne paieraient pas d'autres impôts que la dîme à laquelle ils étaient déjà soumis, et que le tiers de cette contribution servirait à l'entretien du prince feudataire ; qu'il serait accordé amnistie aux wa-

lis et aux autres moteurs de la révolte de Murcie, à l'exception de quatre d'entre eux, lesquels seraient obligés de quitter le pays; que l'engagement du roi de Grenade de fournir à celui de Castille un certain nombre de cavaliers serait remplacé par le paiement d'une somme annuelle; qu'il serait néanmoins tenu d'assister en signe de vasselage aux cortès du royaume, quand elles seraient convoquées dans une ville de l'Andalousie, et non autrement; qu'enfin le roi de Grenade emploierait ses bons offices auprès des habitans de Murcie, pour les amener à une prompte soumission. Ce traité fut immédiatement rédigé, et signé par les deux rois, ainsi

An de J. C. que par l'héritier présomptif d'Aben Alhamar,
1266,
De l'hégire, et par les plus illustres personnages des deux
664.
cours.

Tandis qu'on réglait dans Alcalá les conditions de la paix, les Musulmans enlevèrent un convoi destiné au camp de Murcie. Cet accident y avait fait sentir des privations qui, jointes à la mésintelligence que des rivalités d'intérêt ou de gloire avaient produite entre les Aragonnais et les Castillans, allaient obliger les assiégeans à se retirer, lorsqu'on vit arriver les deux rois. Aussitôt les hostilités cessèrent; et les Murciens, convaincus que cette alliance d'Aben Alhamar avec le roi de Castille les laissait sans défenseurs, prirent le

parti de se soumettre , aux conditions stipulées pour eux ; et , se conformant aux instructions secrètes qu'ils reçurent d'Aben Alhamar , ils déclarèrent qu'ils ne voulaient reconnaître pour leur souverain que le roi de Castille en personne , ou son successeur direct. Alphonse désigna pour prince de Murcie Muhamad abu Abdila , frère d'Aben Hud , lequel jouissait d'une grande considération , autant parce qu'il était le dernier rejeton d'une famille illustre qu'à cause de ses qualités personnelles. Le peuple le reçut avec joie , et se trouva heureux de pouvoir mêler au nom du roi de Castille le nom d'un prince de sa nation ; Alphonse satisfit son ambition , qui voulait avoir des rois pour vassaux ; la reine Yolande eut le plaisir d'empêcher sa sœur de monter au suprême rang ; et le roi de Grenade retourna dans sa capitale , lui apportant la paix pour présent. Il emmena avec lui les quatre walis ou scheiks murciens qu'Alphonse avait condamnés à l'exil. Quant au roi d'Aragon , on peut croire qu'il fut intérieurement peu satisfait de l'issue de cette guerre où il ne gagnait rien. Alphonse lui fit des présens assez considérables pour l'indemniser , et empêcher ainsi son mécontentement d'éclater.

L'année de trêve accordée aux walis rebelles était depuis long-temps expirée , et non-seule-

An de J. C.
1267.
De l'hégire,
665.

ment ils n'étaient pas revenus à l'obéissance , mais ils paraissaient plus disposés que jamais à soutenir par les armes leur indépendance. Le roi de Grenade , qui voulait à tout prix les réduire , marcha contre eux après plusieurs sommations inutiles. Alphonse intercédâ encore , mais Aben Alhamar ne s'arrêta point. Les walis eurent de nouveau recours au roi de Castille , le conjurant de ne point les abandonner. Alphonse prit alors hautement leur parti ; et , usant envers Muhamad du langage d'un maître , il lui défendit de continuer la guerre , ou il le menaça de son ressentiment ; il alla même jusqu'à exiger de lui qu'il reconnût la souveraineté des walis , et qu'il lui fit cession à lui-même des villes d'Algéciras et de Tarifa.

Justement irrité de ce manque de foi , et emporté par son indignation , Muhamad donna l'ordre à ses troupes d'entrer sur les terres d'Alphonse. La réflexion étant venue pourtant le calmer , il rétracta l'ordre échappé à la chaleur d'un premier mouvement , et il écrivit à Alphonse pour se plaindre de l'infraction du traité d'Alcala. Il lui représentait combien était déraisonnable et injuste la demande des deux places qui fermaient aux Africains l'entrée de son royaume ; il l'exhortait à se défendre des avis de quelques mauvais conseillers qui l'entouraient , et à n'agir

que d'après son propre cœur ; il disait que pour lui tout ce qu'il demandait, c'était de forcer au devoir ses trois walis ; il le priaît de leur refuser tout secours, suivant leurs conventions.

La lettre du roi de Grenade parvint à Séville , dans un temps où la cour d'Alphonse , divisée en deux grandes factions , était en proie aux troubles et à la discorde. Les grands du royaume, parmi lesquels se distinguait Nuñez de Lara, formaient la première ; elle avait pour appui Philippe, frère du roi. Ils alléguaient, pour prétexte de leur mécontentement , que les trésors de l'état s'étaient dissipés à la poursuite des vaines prétentions du roi sur quelques provinces de France ; et que maintenant il achevait d'épuiser toutes les ressources, par ses prétentions non moins vaines à la couronne impériale, tandis que tout languissait en Espagne faute de secours, et qu'ils ne recevaient pas eux-mêmes les appointemens de leurs places. L'autre faction était celle de la reine, qui, par son ascendant sur l'esprit d'Alphonse , gouvernait ou voulait gouverner d'une manière absolue ; et c'était dans l'existence du pouvoir aux mains des partisans de la reine qu'était la véritable cause des murmures des grands.

Le roi fit d'inutiles efforts pour concilier les deux partis. Le prince Philippe et ses principaux

An de J. C.
1270.
De l'hégire,
663.

adhérens, trop exigeans pour se contenter d'un sacrifice qui ne serait pas entier ou d'une satisfaction imparfaite, quittèrent Séville, et se retirèrent à Grenade, où ils furent reçus par Aben Alhamar avec la plus grande distinction. Celui-ci voyait clairement qu'Alphonse, en prenant le parti des walis, cherchait à entretenir dans les états de Grenade un foyer constant de dissensions et de guerres civiles; il remercia la fortune qui lui envoyait les moyens de rendre à Alphonse le mal qu'il en recevait, et de fomenter dans Séville les mêmes désordres que la rébellion des walis causait dans Grenade; d'ailleurs l'embarras où cet incident jetait le roi de Castille ne lui permettait guère de fournir aux walis des secours efficaces. Aussi Muhamad ne perdit pas cette occasion de les presser avec plus de vigueur, et il leur enleva plusieurs places. Les Castellans, en lui offrant leurs bras, l'avaient conjuré d'éviter la guerre avec Alphonse, contre lequel ils ne pourraient le servir; et Muhamad, louant leur générosité, n'employa leurs épées que contre les rebelles, qui furent défaits en plusieurs rencontres. Les chrétiens déployèrent la plus grande valeur, ils semblaient vouloir disputer aux Grenadins même le prix du dévouement et du courage; et le roi, plein de reconnaissance, ne leur donnait pas seulement des

preuves multipliées d'estime, mais il leur faisait encore une bonne part du butin.

Cependant cette guerre se prolongeait indéfiniment; deux ou trois ans s'étaient écoulés, et l'on n'en prévoyait pas encore le terme. Les walis se défendaient avec obstination, et Muhamad ne pouvait guère employer contre eux que ses troupes réglées, de peur d'indisposer ses sujets s'il les eût armés contre leurs frères. Il désirait pourtant mettre fin à cette lutte cruelle, qui ne produisait que des ravages, des dévastations réciproques, et ruinait lentement ses peuples. Il envoya demander du secours au roi de Maroc, Abu Jusef ben Abdelhâc ben Mérin (1). Les

An de J. C.
1272.
De l'hégire,
673.

(1) Cet Abu Jusef était fils d'Abdelhâc, fondateur de la nouvelle dynastie des Béni Mérin, ainsi appelée du nom de Mérin que portait sa tribu. Abdelhâc était d'une des plus nobles familles de la contrée de Zâb. Son aïeul, Abu Békir, avait accompagné Jacûb Almanzor en Espagne, et s'était distingué à la bataille d'Alarcon, où il reçut plusieurs blessures graves. Abu Chalid, son fils, revint en Afrique avec Abdelhâc, qui plus tard se rendit fameux dans Almagreb par ses exploits contre les Alarabes de Riyah; il fut tué dans un combat en 614 (1217).

Abu Saïd Osman, fils d'Abdelhâc, se fit appeler émir. Il fut très-puissant, et il subjuga un grand nombre de tribus alarabes; il mourut après un règne d'environ vingt-quatre ans, en 638 (1240); il laissa le commande-

Castillans qui se trouvaient à Grenade, bien que mécontents de leur souverain, n'étaient point ennemis de leur patrie; ils furent très-fâchés que Muhamad voulût introduire en Espagne les Bénî Mérin, et exposer ce malheureux pays à souffrir encore des mêmes désastres qui l'avaient désolé par la main des Almoravides et des Almohades. Ce qui augmenta leur peine, ce fut d'apprendre quelque temps après, qu'Abu Jusef avait répondu favorablement à l'invitation de Muhamad,

ment à son frère Abu Moharref Muhamad. Celui-ci augmenta considérablement ses domaines, et fut toujours vainqueur des Alarabes et des Almohades jusqu'à l'an 642 (1244). Le neuvième jour de la seconde lune de giumada, il eut à combattre une armée de vingt mille hommes qu'envoyait contre lui le roi de Maroc, Abul Hasân Saïd. Il y avait, dit-on, parmi les Almohades plusieurs cavaliers chrétiens. L'un d'eux s'attacha à l'émir Mohârref, dont le cheval, très-fatigué, ne pouvait répondre par la promptitude des mouvemens à la volonté de son cavalier. Le chrétien tua Moharref d'un coup de lance qui lui traversa la gorge.

Abu Békîr Yahie, troisième fils d'Abdelhâc, fut à son tour proclamé émir des Mérins. Il soumit Méquinez en 645 (1245), et trois ans après la ville de Fez.

Abu Jusef succéda à son frère Yahie. Ce prince guerrier s'empara de Maroc et anéantit l'empire des Almohades. Il fit plusieurs expéditions en Espagne.

et qu'il se disposait à passer en Espagne dès qu'il aurait réglé ses propres affaires à Maroc.

Ce fut le prince Henri de Castille qui en apporta la nouvelle. On se souvient qu'il s'était retiré à Tunis quinze ou seize ans auparavant; et il quitta cette ville parce qu'il crut qu'on dressait des embûches contre sa vie. Il était, dit-on, au moment de partir pour la chasse, et il attendait le roi dans une cour du palais. Soudain, deux lions, échappés de leurs cages, entrèrent dans la cour; le prince était seul, mais sans s'effrayer il mit l'épée à la main pour se défendre. Les lions n'osèrent avancer, et il profita du moment d'irrésolution qu'ils montrèrent pour sortir de ce lieu. Sans laisser voir la moindre altération, il s'approcha des gardiens de ces animaux, et il se contenta de leur dire qu'ils prissent à l'avenir plus de précaution, et qu'ils les tinissent mieux renfermés. Le roi chercha à s'excuser; il protesta que cela n'était arrivé que par la négligence des gardiens. Henri fit semblant de le croire; mais il n'en persista pas moins dans son intention de quitter Tunis et l'Afrique. Quand il fut arrivé à Séville, il y répandit le bruit des armemens que faisait Abu Jusef, et il blâma sans ménagement son frère Alphonse sur ce qu'il protégeait les walis de Malaga et Guadix, lui reprochant d'être ainsi la cause indirecte du pas-

sage des Africains en Espagne. Alphonse, rempli de crainte, chargea le prince Henri de ménager son accommodement avec Philippe et les réfugiés de Grenade, et même de chercher les moyens de rétablir la paix entre Muhamad et lui.

An de J. C.
1473.
De l'hégire,
671.

Tandis que le temps s'écoulaient négociations, les trois walis réunissaient leurs forces afin de tenter un coup décisif qui terminât la guerre à leur avantage, avant l'arrivée des Africains. Quand leur armée fut prête, ils entrèrent dans la plaine de Grenade, menaçant de tout envahir. Muhamad, à cette nouvelle, se livra à un violent accès de colère, et il ordonna sur-le-champ à ses troupes de se préparer à combattre, résolu de périr à leur tête ou d'obtenir enfin la victoire. Au moment où l'armée sortit de Grenade, le premier cavalier de l'avant-garde n'ayant pas assez baissé sa lance en passant sous la porte, elle se rompit en ses mains, ce qui parut au peuple de mauvais augure; et, comme s'il eût fallu que l'événement répondît au présage, dès le soir de ce même jour le roi se sentit subitement indisposé; on fut obligé de le placer sur une litière, et de reprendre le chemin de Grenade. Avant d'y arriver, le mal s'accrut avec tant de violence qu'il fut impossible d'aller plus loin, et il fallut dresser son pavillon au milieu de la

29 gium. 2.

campagne. Au bout de quelques heures , un vomissement de sang , mêlé de convulsions , l'emporta , malgré tous les secours qui lui furent prodigués et les remèdes qu'on employa. Les principaux officiers de l'armée , musulmans et chrétiens , avaient voulu l'accompagner ; le prince Philippe demeura auprès de lui jusqu'au moment où il expira. Les Grenadins pleurèrent la mort de Muhamad , comme si chacun d'eux avait perdu son propre père. Jamais prince en effet , vivant dans un temps orageux , ne prit autant de précautions pour ne point fouler ses peuples , et ne mit plus de zèle à réparer les maux inséparables de la guerre. Son corps , embaumé et renfermé dans une caisse d'argent , fut placé dans un mausolée érigé par les soins de son fils (1) , en qui le peuple et l'armée se hà-

(1) L'inscription suivante , gravée en lettres d'or sur une table de marbre , se lisait sur son tombeau : « Voici » le sépulcre du grand sultan , force de l'islamisme , honneur du genre humain , gloire du jour et de la nuit , » pluie de générosité , rosée de clémence pour les peuples , » pôle de la religion , splendeur de la loi , appui de la » sonne ou *tradition* , glaive de la vérité , soutien des » créatures , lion à la guerre , appui de l'état , ruine des » ennemis , défenseur des frontières , vainqueur des armées , triomphateur des tyrans et des impies , prince » des fidèles , chef du peuple élu , défenseur de la foi ,

tèrent de reconnaître le nouveau souverain de Grenade.

Muhamad II n'était ni moins courageux ni moins prudent que son père, qu'il tâcha constamment d'imiter, en suivant les exemples de modération et de sagesse qui faisaient la plus noble portion de son héritage. Pour ne point exciter de mécontentement, il ne fit aucun changement dans le ministère ni dans les administrations subalternes; chacun conserva ce dont il jouissait, et le roi eut ainsi l'avantage de se faire des amis de tous les anciens serviteurs de son père, en leur laissant les récompenses qu'ils avaient obtenues, et de prévenir les intrigues et les agitations qui se manifestent d'ordinaire à chaque nouveau règne, en refusant d'accueillir les ambitions qui auraient voulu s'enrichir des

» honneur des rois et des sultans, vainqueur au nom du
 » vrai Dieu; Abu Abdalâ Muhamad ben Jusef ben Nazar
 » el Ansari, né l'an 591, et mort après l'oraison du soir
 » du vingt-neuvième jour de la seconde lune de giunada
 » de l'an 671. »

Les Arabes ont cinq oraisons ou prières, *Azalas*; on les nomme Azohbi, Adohar, Alasar, Almagrib, Alatéma, c'est-à-dire le point du jour, l'heure de midi, le soir, le coucher du soleil et l'entrée de la nuit.

Nous rapportons cette inscription pour donner une idée du style lapidaire des Arabes.

dépouilles des disgraciés ; mais , quelques soins que prit Muhamad pour ne blesser les intérêts de personne , il ne put néanmoins empêcher tout le mal qu'il voulait éviter. Quelques courtisans , qui avaient fondé sur le changement de souverain l'espoir de leur avancement ou de leur fortune , trompés dans leur attente , firent d'abord éclater des murmures , et finirent par s'aller réunir aux rebelles de Malaga. Le roi n'eut pas plus tôt réglé la marche de son gouvernement , qu'il s'occupa des moyens de les punir. Les walis avaient saisi cette circonstance pour rentrer en campagne , et ils s'étaient répandus dans la plaine de Grenade , où ils avaient fait des prises considérables. Muhamad , accompagné du prince Philippe avec ses Castillans , et suivi de sa garde andalouse et africaine (1) , se mit à la poursuite des rebelles , et , les ayant atteints près d'Antéquera , il leur livra une sanglante bataille , où la

(1) Muhamad II avait augmenté la solde de cette troupe , dont la division africaine avait pour commandant un prince des maisons de Mérin ou de Zeyan , et pour capitaines des scheiks bérébères des tribus de Zénéta , Mazmuda ou Zanhaga. Les Andalous avaient ordinairement pour chef un prince de la famille royale. A cette époque c'était l'ancien wali de Jaën , Omar ben Muza.

fortune favorisa ses armes. Les chrétiens y firent des prodiges de valeur, et ils ne contribuèrent pas peu au succès de la journée. Les walis, complètement défaits, rentrèrent dans Malaga, et laissèrent sur le champ de bataille tout le riche butin qu'ils avaient fait.

Ce fut après cette victoire que le prince Philippe reçut de son frère l'invitation pressante de revenir à Séville, et de profiter de l'amitié du roi de Grenade pour le porter à renouveler l'ancienne alliance. Il ne fallut point de longs efforts pour déterminer Muhamad, qui ne demandait pas mieux que de rendre la paix à ses peuples; pour donner même à Alphonse une preuve de la sincérité de ses intentions, il n'hésita pas à accompagner en personne le prince Philippe; et, après avoir pris à Cordoue quelques jours de repos, il s'avança vers Séville, ayant à ses côtés le prince, Nuñez de Lara, Lope Diaz, et leurs nombreux partisans. Alphonse était allé à sa rencontre avec tous les seigneurs de sa cour, et ils rentrèrent ensemble dans la ville. Cet événement donna lieu à de grandes fêtes, où le roi de Grenade occupa toujours la première place. Le peuple lui-même dans ses réjouissances parut ne chercher qu'à rendre à ce prince un continuel hommage; et Alphonse lui conféra l'ordre de la chevalerie, suivant les usages de la Castille, l'ap-

pelant du nom de son fils quand il lui donna l'accolade. Muhamad de son côté ne négligea point les intérêts de ses amis , et il eut la gloire de les réconcilier avec le roi.

Comme il avait beaucoup d'amabilité et de grâce , et qu'il parlait très-bien la langue des Castillans , la reine Yolande se plaisait beaucoup à converser avec lui. Un jour qu'il l'était allé voir, elle le pria de lui accorder une chose qui, ajouta-t-elle, ne dépendait que de lui. Muhamad , qui n'imaginait pas qu'auprès de la reine il pût être question d'affaires d'état ou de politique, lui répondit courtoisement qu'il était entièrement à ses ordres , et qu'elle pouvait disposer de lui. Sa surprise fut extrême quand il entendit la reine demander une nouvelle trêve pour les trois walis ; mais, cachant le chagrin que lui causait cette demande indiscrete , il promit à la reine tout ce qu'elle voulut. Alors Alphonse s'engagea à user de tout son crédit pour ramener ces walis au devoir, et le traité d'Alcalà fut rétabli sur ses bases. Muhamad obtint ensuite congé du roi et de la reine, et il reprit le chemin de Grenade, accompagné des princes Philippe, Emmanuel et Henri, qui avaient conçu pour lui la plus vive amitié, ^{Ramazan} et qui ne le quittèrent qu'à Marchéna , à une grande journée de Séville.

Muhamad s'en retourna peu satisfait inté-

rieurement du traité qu'il venait de conclure, et surtout de la promesse qu'on lui avait arrachée en faveur des walis. Il sentait que cette trêve qu'on l'obligeait à leur accorder ne servirait qu'à leur donner le temps de faire des préparatifs de défense; et qu'à la fin, quand la trêve serait expirée, le roi de Castille leur fournirait sous main des secours, comme il l'avait fait jusque là, parce qu'il avait intérêt à nourrir chez ses voisins ce levain de discorde et de guerre civile. Cette réflexion était d'autant plus pénible pour Muhamad, qu'il venait lui-même de s'employer efficacement pour terminer les querelles qui divisaient les chrétiens. Ce qu'il avait prévu ne manqua pas d'arriver. L'année de délai se passa, et l'année suivante était déjà bien avancée que rien encore n'était changé dans la conduite des walis. Dès lors Muhamad, bien convaincu qu'Alphonse n'agirait jamais avec lui de bonne foi sur cet article, et que nécessairement la ruine de l'état serait tôt ou tard la suite de la division opérée par les walis révoltés, se détermina à invoquer un secours étranger, à l'aide duquel il pût les réduire et anéantir leur parti. Il se ressouvint de l'intention qu'avait eue son père d'attirer en Espagne les Africains, du message qu'il avait envoyé à Abu Jusef, roi de Maroc, et de la réponse que celui-ci avait faite. Il

pensa que si Abu Jusef n'avait pas tenu sa promesse, c'était parce qu'on ne lui avait donné aucune garantie ; que, pour le décider à envoyer des troupes à la défense de Grenade, il fallait plus que de simples instances, et il lui écrivit, d'une part, que l'islamisme courait en Espagne les plus grands dangers, et de l'autre, que, s'il voulait l'aider à dompter les rebelles de son royaume, il aurait à perpétuité les villes de Tarifa et d'Algéciras.

Cette offre était trop séduisante pour n'être pas acceptée. Abu Jusef avait les désirs les plus vastes et la soif des conquêtes ; il devait saisir avec transport l'occasion de mettre sous sa main deux places, qui lui livraient l'entrée de cette belle Andalousie, que ses prédécesseurs avaient possédée ; aussi répondit-il sur-le-champ à Muhamad dans les termes les plus favorables ; et, pour que l'effet suivît ses paroles, il envoya un corps de dix-sept mille hommes, et peu après d'autres troupes. Quand elles eurent pris en son nom possession des deux villes, il se rendit lui-même en Espagne.

An de J. C.
1275.
De l'hégire,
674.

Les trois walis s'attendaient à essayer les premiers coups du roi de Maroc, et craignant de succomber ils se hâtèrent d'envoyer leurs soumissions à Grenade. Muhamad était naturellement généreux et clément ; il voulut bien ac-



cueillir cet acte d'obéissance, bien que tardé et forcé, comme s'il eût été volontaire. Cependant l'armée africaine avait marché sur Malaga à mesure qu'elle était sortie des vaisseaux, et Abu Jusef avait pris le même chemin. Quand les walis surent qu'il approchait, ils allèrent au-devant de lui, et ils le conduisirent à Malaga où Muhamad ne tarda pas à se rendre. Le roi de Maroc leur reprocha vivement leur conduite passée, leur représenta tout le préjudice qu'ils avaient causé à l'islamisme; les exhorta à vivre à l'avenir en sujets fidèles du roi de Grenade, et obtint facilement de ce dernier l'entier oubli du passé. Quand cette affaire eut été ainsi terminée, les deux rois convinrent du plan de la campagne prochaine, pour agir avec succès contre les chrétiens, et il fut arrêté que celui de Maroc irait attaquer Ecija et Séville, tandis que celui de Grenade avec ses troupes, celles de Malaga et un corps auxiliaire d'Alarabes pénétrerait dans les terres de Cordouë. Peu de jours après, ils se mirent en marche (1), chacun du côté convenu.

(1) La plus grande partie des historiens placent à l'an 1275 le passage d'Abu Jusef en Espagne; cependant M. Conde lui assigne une date antérieure de deux ans, puisqu'il marque le commencement de l'an 672, comme

Les chrétiens avaient couru de toutes parts aux armes; ils se rappelaient avec terreur les Almoravides, les batailles de Zalaca et d'Alarcon;

l'époque de la bataille où périt Nuñez de Lara. Nous pensons que c'est une erreur que M. Conde aurait fait disparaître s'il avait pu mettre la dernière main à son ouvrage, surtout au second et plus encore au troisième volume. Cet écrivain a traduit plusieurs histoires arabes; elles ne sont pas toujours d'accord sur les dates, et l'on voit en lisant son ouvrage qu'il n'avait pas eu le temps de lier entre eux les extraits qu'il avait faits de ces histoires. Quoi qu'il en soit, on peut par plusieurs raisons fixer, comme nous le faisons, à l'an 1275 la date de l'arrivée d'Abu Jusef. 1° C'est celle qui est le plus généralement adoptée; 2° il n'est nullement probable qu'en quittant Séville, Muhamad ait appelé immédiatement les Africains. Il avait accordé un an de trêve aux trois walis; il devait donc en attendre l'expiration. Or, ce fut dans le mois de ramasan de l'an 671 de l'hégire que Muhamad quitta Séville; comment serait-il possible qu'au commencement de l'année suivante, c'est-à-dire trois ou quatre mois après, Abu Jusef eût déjà passé le détroit avec une armée nombreuse, et qu'il eût remporté des victoires? 3° M. Conde lui-même, dans une analyse qu'il donne des temps de la domination des Béni Mérin, qui succédèrent aux Almohades, laquelle termine son second volume, dit qu'Abu Jusef vint quatre fois en Espagne, et que sa première expédition eut lieu en 1275.

Nous le répétons, plusieurs imperfections du même

mais, tandis qu'ils arrivaient du fond des Asturies et de la Galice, que les villes du Léon et de la Castille envoyaient leurs guerriers, la ville d'E-cija était menacée d'un pressant danger. Elle avait pour gouverneur ce même Nuñez de Lara qui avait suivi à Grenade le prince Philippe; il était plein de courage; il voulut peut-être prouver que les mécontentemens passés n'avaient éteint en lui ni le patriotisme ni le zèle pour le service de son roi, et quoique sa troupe égalât à peine en nombre le tiers de l'armée ennemie, il n'hésita pas à lui offrir le combat. Abu Jusef commandait en personne les Africains; c'étaient tous des soldats choisis. Une portion de sa cavalerie fit tête aux Castillans; le reste les enveloppa. Ils se battirent en désespérés, mais ils n'avaient que de la valeur, leurs ennemis avaient la valeur et le nombre; le succès ne pouvait être incertain. Les chrétiens furent vaincus; très-peu d'entre eux échappèrent au carnage, et purent porter à Ecija la triste nouvelle de leur défaite.

Nuñez périt sur le champ de bataille, après

genre déparent l'ouvrage de M. Conde, principalement vers le milieu et la fin; elles font plus vivement regretter que la mort l'ait ravi aux lettres avant qu'il eût perfectionné son travail.

avoir tué de sa propre main plusieurs cavaliers ennemis, mais tous ses exploits ne le purent sauver. Les Maures lui coupèrent la tête par ordre d'Abu Jusef, qui l'envoya au roi de Grenade, avec un récit détaillé des circonstances de sa victoire. Quand Muhamad vit la tête de Nuñez, il détourna les yeux, et se couvrant le visage avec les deux mains : O mon malheureux ami, s'écria-t-il, tu étais digne d'un meilleur sort ! Muhamad avait été uni avec Nuñez d'une étroite amitié, tant que ce dernier avait séjourné à Grenade; Nuñez à son tour avait traité Muhamad avec les plus grands honneurs, quand il était venu à Séville; et leur liaison s'était conservée depuis cette époque. Le roi de Grenade fit embaumer la tête de Nuñez, et l'envoya à sa famille, soigneusement enfermée dans une boîte d'argent pour qu'on pût lui rendre les derniers honneurs. Abu Jusef avait bloqué la ville d'Ecija dès le lendemain de sa victoire, espérant que la terreur lui en ouvrirait les portes, mais les habitans se défendirent si bien, et avec leurs machines ils faisaient tant de mal aux assiégeans, que ceux-ci n'osaient approcher des remparts. Le roi de Maroc fut même forcé d'éloigner son camp de la ville, pour le mettre hors d'atteinte. Il le plaça entre Ecija et Palma; mais, pour se venger de la résistance d'Ecija, il envoya des partis de cavalerie

ravager la contrée, jusqu'aux portes de Cordoue, et au-delà du Guadalquivir.

Muhamad ne voulut pas laisser au roi de Maroc tous les périls, ni tous les succès de la guerre. Son armée avait parcouru sans obstacle la province de Jaën; elle avait recueilli du butin, des troupeaux, elle avait fait des captifs des deux sexes, elle s'arrêta devant Martos, où elle fut jointe par les troupes de Baza, et par le corps africain qu'Abu Jusef lui avait promis. Le prince Sanche, archevêque de Tolède et frère du régent (1), jeune encore et sans expérience, mais brûlant du désir de se signaler, était sorti de Tolède avec toutes les troupes qui s'y étaient déjà réunies, et, se plaçant à la tête de la cavalerie, il s'avança vers Muhamad à marches forcées. Dès qu'il l'eut aperçu, sans vouloir attendre un renfort que lui amenait Lope Díaz, ni même l'arrivée de sa propre infanterie, il donna le signal de l'attaque. Les Maures infini-

(1) Alphonse, toujours plein de projets et ne désespérant pas encore d'obtenir l'empire malgré l'élection de Rodolphe de Hartsbourg, était parti depuis quelque temps pour l'Italie. Il avait laissé la régence du royaume à son fils aîné Ferdinand, de qui sortirent les princes de la Cerda, qui jouèrent un grand rôle en Espagne sous le règne suivant.

ment plus nombreux , et non moins aguerris que les soldats chrétiens , remportèrent une facile victoire. Le prince , reconnu à ses vêtemens , fut fait prisonnier ; sa petite armée fut totalement détruite.

Les Africains voulaient envoyer l'infant de Castille à leur roi , les généraux grenadins le réclamaient pour Muhamad. Les premiers , piqués qu'on leur refusât ce gage d'un triomphe qu'ils se vantaient d'avoir seuls obtenu , traitèrent les Andalous avec beaucoup de hauteur et de mépris , leur disant que sans eux ils n'auraient jamais vu les eaux du Guadalquivir. Les Andalous s'offensèrent de ces propos insultans , et déjà ils tiraient leurs épées. Dans ce moment Aben Nazar , officier grenadin , appartenant à la famille royale , poussa son cheval vers l'infortuné Sanche , et lui traversant la poitrine d'un coup de lance : « A Dieu ne plaise , s'écria-t-il , que tant de braves guerriers s'égorgent ici pour *un chien*. » L'infant tomba mort sur-le-champ ; on lui coupa la tête et la main droite. Les Andalous eurent la main ; la tête fut prise par les soldats du roi de Maroc. Lope Diaz arriva le lendemain , et ralliant aussitôt les débris de l'armée de Sanche à ses propres troupes , il fondit impétueusement sur les Maures. Ceux-ci se défendirent avec courage , et la nuit sépara les combattans , sans que la victoire se fût

déclarée. Les Maures pourtant se retirèrent avant le retour du soleil, mais ils emportèrent leurs blessés et tout leur butin.

Le régent s'était mis en marche avec une forte armée ; mais , soit que sa santé délicate ne pût supporter les fatigues , soit qu'il cédât au chagrin que lui causa la mort tragique de son frère , il mourut en chemin au printemps de son âge (1). Le prince Sanche , second fils d'Alphonse , n'eut pas plus tôt reçu avis de cet événement , qu'il partit pour se mettre à la tête des troupes. Son courage , qui le fit surnommer le brave , son affabilité envers les soldats , les caresses qu'il fit aux grands du royaume , son désir ardent de gloire qu'il savait communiquer et répandre autour de lui , son désintéressement , son activité , son génie : tout semblait l'appeler

(1) Ce prince laissa deux enfans , Alphonse et Ferdinand de la Cerda. Ils étaient héritiers de droit de la couronne de Castille ; l'intrigue et la faveur la donnèrent à Sanche , leur oncle. De là naquirent dans la suite bien des querelles ; et la préférence obtenue par Sanche indisposa contre Alphonse Philippe-le-Hardi. Ferdinand avait épousé Blanche de France , fille de saint Louis , et Philippe ne voyait pas d'un œil indifférent que ses neveux fussent privés d'une succession qui leur appartenait légitimement.

au rang suprême ; et dès ce moment il ne cessa d'y aspirer , malgré le droit évident de ses neveux. Pour fortifier de plus en plus l'estime et la confiance qu'il avait inspirées , il devait sauver l'état des dangers qui le menaçaient ; il l'entreprit , et il y parvint. Après avoir réuni toute l'armée à Cordoue , il la conduisit vers Séville ; c'était le roi de Maroc qu'il voulait d'abord vaincre ; et , afin de l'empêcher de recevoir des renforts de l'Afrique , ou peut-être , comptant d'avancer sur la victoire , pour le priver de retraite , il envoya une puissante flotte croiser dans le détroit , de sorte que toute communication fut incontinent coupée entre l'Andalousie et l'Afrique ; dans le même temps il s'avancait vers les Maures. Abu Jusef , informé de sa marche , consulta dans cette occasion la prudence plus encore que le courage , et il se retira vers Algéciras , dans l'intention de conduire en Afrique ses nombreux captifs , et d'y transporter son butin. Mais le passage était trop bien gardé pour qu'il pût le franchir ; et , comme son armée commençait à ressentir les effets de la disette , avant de se trouver réduit à une plus grande extrémité il envoya des hérauts à Sanche pour lui offrir des conditions de paix. Sanche , satisfait au fond de se débarrasser de cet ennemi , consentit à une trêve ; et il permit au roi de Maroc de s'en re-

tourner en Afrique, afin de pouvoir tourner toutes ses forces contre le roi de Grenade.

Celui-ci était occupé à se défendre contre l'armée que le roi d'Aragon s'était généreusement hâté d'envoyer, sur la nouvelle des premiers revers des Castellans. Quand Muhamad eut appris la défection d'Abu Jusef, qui n'avait stipulé que pour lui, et n'avait songé nullement aux intérêts de son allié; que par là il se vit réduit à ses seules forces; que d'un autre côté les walis de Malaga et de Guadix, rappelant leurs troupes, eurent renouvelé leur alliance avec les Castellans, rejetant la conduite qu'ils venaient de tenir sur les justes craintes que leur avaient inspirées les menaces et la puissance du roi de Maroc; voyant que tout le poids de la guerre allait retomber sur lui, et qu'au lieu de combattre avec le secours des Africains contre le roi de Castille il était obligé de résister seul aux rois de Castille et d'Aragon réunis, il se repentit amèrement d'avoir attiré Abu Jusef en Espagne, et surtout de lui avoir livré les deux places d'Algéciras et de Tarifa; et néanmoins, pour soustraire l'état aux dangers auxquels il était exposé, il demanda la paix, sans négliger pourtant de faire des préparatifs pour la guerre.

Ce fut sur ces entrefaites, qu'après une assez longue absence, Alphonse arriva d'Italie. Il loua

la conduite de son fils Sanche ; et, comme ce prince avait donné de si grandes marques de prudence , il le laissa le maître de la paix ou de la guerre avec Muhamad. Sanche avait assez fait pour donner à la nation espagnole une haute opinion de ses talens ; il voulait alors s'assurer de la succession au trône ; ses prétentions pouvaient faire naître des troubles , il eût été imprudent de continuer la guerre : il accueillit donc les propositions du roi de Grenade , et la paix fut conclue. Mais , tandis que dans son camp il en réglait les conditions , ses amis le servaient activement à Tolède , et plusieurs seigneurs pressèrent Alphonse de le désigner pour son successeur. L'inclination du roi le portait à prendre ce parti ; mais , pour donner à un choix qui devait contrarier les règles communes les apparences et les couleurs de la justice , il voulut faire résoudre la question par des jurisconsultes ; et ceux-ci , comme on pouvait s'y attendre , décidèrent , contre tous les principes , que le second fils d'Alphonse avait plus de droit à la succession de son père que les enfans de l'aîné. Cette décision , diamétralement opposée au droit établi , fut déclarée conforme aux lois des Goths , lesquelles , dit-on , devaient être encore regardées en Espagne , comme subsistantes.

Le roi Jacques avait contribué au succès des

An de J. C.
1276.
De l'hégire,
675.

armes de Sanche, par la diversion qu'il avait opérée à propos du côté de Grenade. Muhamad, pour s'en venger, avait fait agir en secret auprès des Musulmans de Valence (1), et la révolte éclatait dans cette province au moment où lui-même faisait la paix avec la Castille. Jacques y envoya des troupes sous les ordres de Pierre son fils, et ce prince eut d'abord quelques avantages ; mais il eut le malheur de tomber dans une embuscade que les rebelles avaient préparée, et il y perdit beaucoup de monde, ce qui le contraignit à la retraite. Jacques fut, dit-on, si sensible à la nouvelle de cet échec, qu'il en mourut de chagrin ; ce qui paraît plus sûr, c'est qu'il mourut de vieillesse après un règne de

An de J. C.
1277.
De l'hégire,
676.

soixante-trois ans. Pierre III, monté sur le trône, n'avait pas oublié sa défaite, et dès le commencement de l'année suivante il rentra en campagne avec une armée nombreuse, toute composée de soldats aguerris. Devenu plus pru-

(1) Quoiqu'à la prise de Valence beaucoup d'Arabes Maures eussent abandonné leur patrie, et qu'ensuite les Musulmans eussent été expulsés à diverses reprises par des édits du roi, il en restait encore un grand nombre, soit dans la capitale même, soit dans les autres villes du pays. Par suite de cette dernière révolte, trente mille furent encore forcés de s'expatrier.

dent, il sut chercher et il trouva l'occasion de combattre les Maures avec avantage ; aussi les défait-il dans toutes les rencontres, tant qu'il les força de s'enfermer dans Montésa, où il leur fit subir un siège si rigoureux qu'ils durent se soumettre, et expier leur révolte par l'exil et la perte de tous leurs biens. Muhamad les reçut dans ses états avec joie : ils y apportaient l'industrie, dont ils laissaient tant de monumens à Valence.

Ce prince, né avec de grandes qualités, aimait tous les genres de gloire. Il ne lui suffisait pas d'avoir pu cueillir des lauriers dans les batailles, il voulait encore faire briller son trône de l'éclat des lumières et du lustre des beaux arts : il voulait que les Musulmans espagnols retrouvassent dans Grenade ce qu'ils avaient possédé, ce qu'ils avaient perdu dans Cordoue ; et rien de sa part ne fut négligé pour arriver à ce noble résultat, louable objet de son ambition. Aux monumens qui déjà embellissaient Grenade il ajouta de nouveaux édifices ; il fit travailler aux constructions de l'Alhambra, dont son père avait posé les fondemens. Ce palais, destiné à faire vivre dans l'avenir la mémoire de ses premiers possesseurs, s'éleva sur un plan plus vaste ; la colline voisine se couvrit en même temps de myrtes, de lauriers, de fleurs,

d'orangers, de palmiers ; des ruisseaux amenés à grands frais y formèrent des jets d'eau, des cascades, des bassins, y portèrent la fécondité, y répandirent la plus douce fraîcheur ; les arbres s'y peuplèrent d'oiseaux ; et du sommet de la colline, du sein des bosquets parfumés, sortit une maison de plaisance, d'où l'œil parcourait sans obstacle la riche et verdoyante plaine qui, du pied des remparts de Grenade, s'étendait en amphithéâtre à plusieurs lieues de distance (1).

Muhamad ne bornait pas aux objets d'agrément ses soins créateurs ; il cherchait principalement les moyens de faire couler la prospérité dans Grenade par des sources abondantes, de donner à ses habitans le bienfait de l'instruction, de produire en eux l'amour de la patrie en les rendant glorieux de lui appartenir, d'asseoir le bonheur public sur des bases fortes et durables. Le commerce jouit d'une protection spéciale ; tous les genres d'industrie obtinrent des encouragemens ; les arts utiles surtout, appuyés sur la

(1) Nous croyons devoir nous abstenir de toute description particulière de l'Alhambra, des jardins du Xénéralfé, de l'Alcazar, de l'Albaycin, ou même de la ville de Grenade. Ces descriptions, qui ne pourraient guère convenir qu'à une histoire générale, se trouvent dans une infinité de livres et d'ouvrages connus.

faveur du monarque , firent des progrès rapides , et s'avancèrent à grands pas vers la perfection ; les manufacturiers habiles , les agriculteurs actifs , étaient sûrs de recevoir d'amples récompenses pour prix de leurs travaux ; les largesses du prince allaient , jusque dans les pays étrangers , chercher tous ceux dont il espérait retirer quelque avantage , ou qui pouvaient apporter dans Grenade des procédés nouveaux , d'intéressantes découvertes. Sa cour devint aussi l'asile de tous les savans que l'Andalousie vit naître dans ces temps de trouble ; il restaura pour eux les académies , les sociétés littéraires ; et , tandis que la guerre embrasait de ses feux l'Espagne entière , les lettres allumaient dans Grenade leur douce et paisible lumière. Ces académies avaient tant de célébrité , elles la méritaient par une si grande supériorité de connaissances sur les chrétiens , que , lorsqu'Alphonse voulut dresser ses fameuses tables astronomiques , qu'on nomme encore aujourd'hui les tables Alphonsines , il eut recours aux savans de Grenade , qui eurent la meilleure part dans la rédaction. Muhamad aimait beaucoup lui-même l'éloquence et la poésie , et il était heureusement secondé dans ses goûts par la nature ; Aziz ben Ali , son hagib , les partageait. Il avait , dit-on , avec son maître , beaucoup de traits de ressemblance au moral et au

physique; il était à peu près du même âge, et la plus tendre amitié les unissait l'un à l'autre: heureuse alliance qui, sous un bon roi, devait garantir le bonheur des peuples! Souvent un ministre, jaloux du pouvoir ou trop plein de ses propres idées, opposant aux intentions du prince des intentions contraires, les rend sans effet par la lenteur ou l'inopportunité dans l'exécution, par les entraves que lui-même suscite, ou par les difficultés qu'il exagère, par mille moyens dont les ressorts, cachés dans ses mains, reçoivent de lui le mouvement. Aziz ben Ali aimait, comme sa gloire personnelle, la gloire de Muhamad; et le dévouement absolu, l'amitié du ministre ne permettaient à son zèle de se déployer, que pour coopérer par des efforts unanimes au succès des mesures que l'intérêt de la nation conseillait au monarque.

L'Espagne ne jouit pas long-temps de la paix, ouvrage de Sanche. Les querelles du roi de France et du roi de Castille avaient pris un caractère sérieux, et elles allaient peut-être ensanglanter les Pyrénées. Le pape Nicolas III employa, pour détourner cet orage, les armes sacrées que la superstition des peuples ou la faiblesse des rois avait mises dans ses mains; et, de même que son prédécesseur Innocent l'avait fait pour forcer à la paix les rois de Léon et de

Castille, de même il fit servir le pouvoir de la religion au rétablissement de la concorde, mais en même temps il contraignit Alphonse à rompre la trêve qu'il avait faite avec le roi de Maroc (1), le menaçant, en cas de refus, de lui retirer le droit qu'il lui avait accordé de percevoir le tiers des revenus du clergé. Ce moyen coercitif était tout puissant sur un prince qui avait épuisé ses trésors par des profusions inutiles. Alphonse, entraîné, envoya une armée assiéger par terre Algéciras, tandis qu'une flotte, partie de Séville, l'alla bloquer du côté de la mer. Cette place fit une vive résistance, et la garnison exécuta de fréquentes sorties, où il périt beaucoup de monde de part et d'autre. Au bout de quelque temps, les saisons vinrent combattre pour les Africains. A mesure que les chaleurs s'approchèrent, des maladies se manifestèrent dans le camp des assiégeans, et principalement sur les

An de J. C
1278.
De l'hégire,
677.

(1) Ce qui prouve de plus en plus que l'entrée d'Abu Jusef en Espagne eut lieu en 1275 et non en 1273, et que ce fut en 1276 que la trêve fut conclue entre le prince Maure et l'infant Sanche, c'est que, suivant les Arabes, cette trêve ne fut convenue que pour deux ans, ce qui devait la faire expirer en 1278, et que ce fut réellement en 1278 qu'elle fut rompue et que les hostilités recommencèrent.

vaisseaux; elles ralentirent beaucoup l'ardeur des soldats. De leur côté, les Africains, à qui leurs sorties avaient coûté la meilleure partie de leurs guerriers, se contentèrent de garder leurs remparts. Le mal cependant devint si grave et si général, surtout sur la flotte, que l'on fut obligé de mettre à terre la plupart des soldats et des matelots, et de les placer sous des tentes qui furent dressées dans l'île Verte.

Le roi de Maroc se trouvait alors à Tanger, où ses espions l'informaient exactement de tout ce qui se passait. Quand il eut appris que les vaisseaux des chrétiens étaient presque abandonnés, et que ceux-ci d'ailleurs se tenaient fort peu sur leurs gardes, il équipa quatorze galères et les remplit de troupes d'élite. Ces galères tombèrent à l'improviste sur la flotte chrétienne, et mirent le feu aux vaisseaux, qui presque tous périrent. Excités par ce premier succès, les Africains tentèrent de débarquer, et ils trouvèrent dans les chrétiens si peu de résistance, qu'ils en tuèrent un grand nombre et

An de J. C. mirent le reste en fuite. Ils brûlèrent ensuite les
 De l'hégire, 1279, barriques que les Castillans avaient construites
 678.
 15 relia 1, dans leur camp. Ceux qui échappèrent allèrent
 porter l'épouvante dans Séville. Le roi de grenade choisit ce moment pour faire une incursion du côté de Martos et de Cordoue.

Alphonse, plus irrité de l'agression de Muhammad que de l'échec reçu par ses troupes devant Algéciras, résolut de porter à son tour la guerre dans le royaume de Grenade. Pour trouver moins d'obstacles à l'exécution de ce projet, il fit proposer une trêve au roi de Maroc. Celui-ci qui, sur la nouvelle de la délivrance d'Algéciras, s'était hâté de passer la mer, accéda aux désirs d'Alphonse d'autant plus volontiers, qu'ayant examiné l'emplacement d'Algéciras et le jugeant mal choisi, il avait conçu le dessein de rebâtir cette ville sur un autre plan, ce qu'il exécuta, dès que la cessation des hostilités avec Alphonse lui permit de s'en occuper. La ville nouvelle, qui est celle qui aujourd'hui existe, s'éleva sur le lieu même où les chrétiens avaient eu leur camp pendant le siège.

Le roi de Castille avait mis sur pied une forte armée, et il voulait la commander en personne; mais il souffrait depuis quelque temps d'une ophtalmie, à laquelle la fatigue de la marche fit faire tant de progrès, qu'il fut contraint de s'arrêter à Alcala la Real, et de confier le commandement des troupes à son fils Sanche. Muhammad, qui voulait exciter l'ardeur de ses soldats par un premier avantage, mit tout en œuvre pour l'obtenir; et, comme la ruse à la guerre est quelquefois plus utile que la force, il eut recours à

An de J. C.
1280.
De l'hégire,
679.

un stratagème qui lui réussit. Il fit deux corps de son armée, envoya l'un à la rencontre des chrétiens sur le chemin d'Alcala, et avec l'autre il dressa autour de Moclin diverses embuscades. Un détachement de l'armée de Castille rencontra le premier corps, et le combat s'engagea; insensiblement attirés vers Moclin, les chrétiens tombèrent au milieu des ennemis; et, malgré les plus grands efforts de la part des troupes, malgré l'éclatante bravoure de Sanche, qui combattit tout le jour à la tête des siens, l'honneur de la journée appartint aux Musulmans.

An de J. C.
1281.
De l'hégire,
680.

L'année suivante était à peine commencée, que Sanche, reprenant l'offensive, vint camper à la vue de Grenade; Muhamad en sortit à la tête de cinquante mille hommes. Après quelques engagemens peu importans et des succès balancés, l'infant reprit le chemin de la Castille; il y fut déterminé, dit-on, par la manifestation d'une sorte d'épidémie dans son armée; il prit du moins ce prétexte, pour avoir l'occasion de retourner à Séville, où le rappelaient les projets qu'il commençait dès lors à montrer de succéder à son père, et pour forcer ce dernier à faire la paix avec Muhamad, dont il voulait se ménager l'amitié. Il avait si bien dirigé, durant son absence, le zèle de ses amis, que les états du royaume avaient été convoqués à Valladolid,

pour statuer définitivement sur le droit de succession au trône entre les enfans de Ferdinand et leur oncle ; et non-seulement la décision fut en faveur de Sanche, mais encore le peuple, déclamant hautement contre la mauvaise administration d'Alphonse, demanda à grands cris que le roi, dépouillé du pouvoir, fût tenu de remettre le sceptre à son fils ; les états prononcèrent conformément à ce vœu si violemment exprimé. Dès que cette seconde décision fut connue, toutes les villes du royaume se soumirent à Sanche ; celle de Cordoue fut une des premières ; Sanche se hâta de s'y rendre, et il y fut accueilli par les plus vives acclamations. Alphonse était à Badajoz, quand il reçut la nouvelle de l'usurpation de son fils. Cette ville resta fidèle ; mais les secours qu'elle pouvait donner à son roi ne pouvaient lui suffire pour reconquérir son royaume. Il envoya des ambassadeurs au roi de Portugal, à celui d'Aragon, à Philippe-le-Hardi ; mais chacun de ces princes était occupé chez lui par des intérêts personnels ; Alphonse n'en tira pas même des promesses. Dans cette extrémité, il s'adressa au roi de Maroc, qui était encore à Algéciras, et le monarque africain, roi et père comme Alphonse, arma sur-le-champ en faveur d'un roi détrôné par son fils. De son côté, Sanche avait mis le temps à profit autant pour

s'affermir dans la Castille, que pour se procurer l'alliance de Muhamad. Il eut avec lui une entrevue secrète à Priégo, laquelle eut pour résultat un traité d'alliance offensive et défensive; Sanche restitua même au roi de Grenade la forteresse d'Arénas. Quand ils eurent ainsi réglé leurs conventions et déterminé le plan d'opérations qu'ils devaient suivre, ils se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre, et ils retournèrent l'un à Grenade, l'autre à Cordoue, pour se préparer à la guerre.

An de J. C. 1282.
De l'hégire, 681.
Abu Jusef, fidèle à sa promesse et guidé par un sentiment généreux, ne se contenta pas d'envoyer à Alphonse un corps considérable de cavalerie; il se mit lui-même à la tête de ses fantassins, et le vint joindre à Séville où s'étaient réunis tous les partisans du roi détrôné; de là, ils marchèrent ensemble sur Cordoue. Sanche s'y était renfermé, et pendant plus d'un mois il soutint les efforts des assiégeans avec tant de bonheur et de courage, qu'il les força à désespérer du succès. Avertis même que le roi Muhamad avec toutes ses troupes venait au secours de Sanche, ils jugèrent à propos d'abandonner le siège. Ils se vengèrent de leur retraite forcée en ravageant les campagnes de Jaën et d'Andujar; ils pénétrèrent même jusqu'aux environs d'Ubéda; mais, la cavalerie de Muhamad les ayant poursuivis, ils furent atteints près de cette

ville, et contraints de se retirer. Alphonse revint à Séville, plein de ressentiment et de douleur; et, ne pouvant triompher de son fils par les armes, ne pouvant même déterminer le pape à lancer contre lui les foudres de l'église, il fit un testament par lequel, déshéritant Sanche, il désavoua tout ce qui s'était fait au préjudice des enfans de Ferdinand; il alla jusqu'à charger de malédictions la tête de son fils rebelle. Il faut que l'ambition ait sur le cœur de l'homme une bien grande puissance! Sanche, armé d'audace contre les dispositions de son père, et méprisant de terribles mais vaines imprécations, n'en mit que plus d'activité dans toutes ses démarches; et ces divisions, fatales aux peuples, ne firent que servir les vues intéressées d'un grand nombre de seigneurs, qui, ne voyant dans les malheurs publics qu'un moyen de s'élever encore en se rendant nécessaires, vendirent très-cher leur pouvoir, leur crédit et leurs créatures.

Le désir de sa propre vengeance, autant que les instances d'Alphonse, ramenèrent Abu Jusef en Andalousie. Il amenait de puissans renforts de cavalerie et d'infanterie; son fils Abu Jacub l'accompagnait. Alphonse les attendait à Séville, où il les reçut avec de grands honneurs. Après un séjour assez court dans cette ville, Abu Jusef en partit avec ses Africains, auxquels

An de J. C.
1283.
De l'hégire,
682.

s'unirent mille cavaliers chrétiens qui faisaient toute la force d'Alphonse. Il rencontra près de Cordoue les troupes du prince Sanche ; il obtint sur elles quelque avantage , et les força à prendre la fuite , laissant assez de morts sur le champ de bataille , et beaucoup de prisonniers parmi lesquels se trouvaient plusieurs principaux personnages ; leurs têtes furent envoyées à Séville. Déterminé sans doute par ces premiers succès d'Abu Jusef , le wali de Malaga unit ses troupes à celles de Maroc. Cependant ce prince évita constamment d'en venir avec Muhamad et son allié à une bataille rangée.

Cette affectation d'Abu Jusef à refuser le combat jeta le mécontentement parmi les chrétiens , qui auraient voulu porter en tous lieux le fer et la flamme. Ce mécontentement alla même si loin que les chrétiens , abandonnant l'armée , s'en retournèrent à Séville , où , par leurs rapports , ils remplirent l'âme d'Alphonse de soupçons et d'inquiétudes. Ils se plaignirent de ce qu'Abu Jusef ne permettait point qu'on ravageât les campagnes , qu'on brûlât les villages ni qu'on tuât les habitans ; ils dirent que cette conduite montrait clairement que ce n'était qu'à contre-cœur qu'il faisait la guerre au roi de Grenade , que peut-être même il ne cherchait qu'à gagner l'amour du peuple pour s'emparer pour

son propre compte de l'Andalousie. Alphonse, dont le caractère était aigri par le malheur et par ses infirmités, ne se crut pas en sûreté à Séville ; et, après avoir écrit au roi de Maroc une lettre remplie de reproches amers, il se disposa à quitter cette ville avec quelques serviteurs qui seuls lui restaient de la foule de ses courtisans. Abu Jusef, surpris des soupçons qu'on lui laissait voir, ou feignant la surprise, piqué vraisemblablement qu'on mît à nud ses intentions secrètes, répondit à Alphonse par des protestations vagues de dévouement. Au fond, il ne fit aucune tentative importante pour les intérêts de son malheureux allié, et peu de temps après il reprit le chemin d'Algéciras.

Alphonse avait été un prince puissant, riche et estimé ; mais, dévoré d'une ambition insatiable, il avait livré sa vie entière à l'agitation et à l'intrigue. Ses démarches pour obtenir l'empire d'Allemagne, infructueuses pour lui, ruineuses pour ses peuples qu'il avait surchargés d'impôts, lui avaient fait négliger les affaires d'Espagne, et l'avaient insensiblement privé de l'affection de ses sujets, premier bien d'un monarque. Après avoir compté des rois parmi ses vassaux, il fut à la fin de ses jours trahi, abandonné, poursuivi par les mêmes hommes qu'il avait jadis comblés de bienfaits ; et le malheur de sa

position était tel, qu'il ne pouvait pas même compter sur l'unique allié que lui avait donné une compassion stérile. Aux chagrins cuisans qui le dévoraient se joignaient les douleurs, les souffrances physiques; et déjà la tombe s'entr'ouvrait pour le recevoir, lorsque le pape Martin V, prenant enfin pitié de sa misère, menaça d'interdit et Sanche et ses partisans, et l'Espagne entière, si tout ne rentrait sur-le-champ dans l'ordre et l'obéissance. Cette mesure valait plus pour Alphonse qu'une puissante armée; mais sa fin approchait, et il n'en put profiter. Tandis que Sanche effrayé faisait porter à son père des propositions d'arrangement, le mal de ce dernier s'aggrava, et il mourut en confirmant le testament qui privait Sanche de sa succession. Mais comment Sanche aurait-il respecté la volonté de son père mort, lui qui vivant l'avait détrôné? Les Castellans l'aimaient, et leur affection, plus forte qu'un testament sans valeur, lui conféra le diadème. Quant aux legs de Badajoz et de Séville que cet acte contenait en faveur du prince Jean son frère, il ne lui fut point difficile de convaincre les états que tout démembrement du royaume devait lui être nuisible, surtout dans un temps où l'Afrique menaçait de nouveau l'Espagne d'invasion.

Le roi de Grenade voulut renouveler avec

An de J. C.
1284.
De l'hégire,
683.

Sanche, devenu roi, l'alliance qu'il avait contractée avec Sanche poursuivant la couronne, et il lui envoya une ambassade qui fut accueillie avec bienveillance. Quant au roi de Maroc, long-temps irrésolu sur le parti qu'il prendrait, il finit par adresser à Sanche un message, dont le caractère équivoque renfermait la menace, en même-temps qu'il offrait la paix. Sanche était trop fier pour avoir l'air de craindre l'une, ou d'avoir besoin de l'autre. Il répondit aux députés : « Dites à votre maître qu'il n'a fait jusqu'ici » que ravager mes frontières, pendant que je ne » pouvais les défendre ; que je suis prêt à tout » aujourd'hui, au bien ou au mal (1) ; qu'il n'a » qu'à choisir. » Abu Jusef s'offensa de cette réponse ; et pour toute explication, il ordonna à ses généraux d'entrer dans les terres de Sanche ; aussitôt les environs de Sidonia, d'Alcala et de Xérez furent dévastés. Cette dernière ville fut même assiégée, et elle était près de se rendre, lorsque l'armée de Sanche parut. Abu Jusef, informé d'autre part qu'une flotte chrétienne

(1) Les chroniques espagnoles rapportent ainsi la réponse de Sanche : *Je tiens le pain d'une main et de l'autre le bâton : qu'il choisisse.* Les Arabes emploient une autre expression. *Dites-lui que je suis disposé à l'aigre et au doux ; qu'il choisisse ce qu'il voudra.*

croisait dans le détroit, et qu'il avait même perdu plusieurs vaisseaux chargés de munitions et de troupes, ne voulut pas risquer une bataille avec un prince courageux et entreprenant, ni s'exposer en la perdant à voir sa retraite coupée ; il se hâta de rentrer dans Algéciras. Sanche, content d'avoir délivré ses frontières de ce dangereux ennemi, retourna de son côté en Castille, où les mouvemens qu'occasionaient par leurs prétentions les princes de la Cerda, rendaient sa présence nécessaire.

An de J. C.
1285.
De l'hégire,
684.

Abu Jusef chercha pour lors à détacher Muhamad de l'alliance du roi de Castille. Il lui manda qu'il n'était point venu en Andalousie pour nuire aux Musulmans, mais au contraire pour les aider contre leurs ennemis, ou pour les concilier entre eux ; il l'invitait à se rendre à Algéciras, ou à lui marquer un lieu où il pourrait se transporter lui-même ; il ajoutait que les walis de Malaga, de Guadix et de Comares s'y trouveraient aussi, et qu'on traiterait efficacement des moyens de rétablir la paix intérieure et de se faire respecter au-dehors. Muhamad se laissa aisément gagner par la proposition d'une entrevue qui pouvait produire de grands avantages, et peu de jours après il partit en personne pour Algéciras ; les trois walis y vinrent également.

Quand ils furent tous réunis, Abu Jusef, prenant la parole, dit que les Musulmans espagnols ne se défendraient jamais avec succès contre les chrétiens, tant qu'ils n'auraient pas un intérêt commun ; que c'était au roi de Grenade qu'appartenait principalement le droit de gouverner l'Andalousie ; qu'on devait se garder de l'amitié intéressée des Castillans, parce qu'il ne leur était pas plus possible de vouloir le bien des mahométans, qu'il ne l'était à la nature de varier dans sa marche, ou aux animaux du désert de changer leurs habitudes ; que les chrétiens ne faisaient la paix ou ne contractaient des alliances avec les mahométans, que lorsqu'ils y étaient forcés par leur propre intérêt. Il finit son discours en déclarant aux walis qu'ils ne pouvaient conserver leur indépendance absolue, et qu'ils devaient reconnaître le roi de Grenade pour leur souverain, ou lui obéir à lui-même. Les walis répondirent qu'ils n'étaient point venus à cette conférence pour se dépouiller de leurs possessions ; qu'il s'agissait uniquement d'établir entre eux et le roi de Grenade les bases d'une paix durable ; qu'ils contribueraient toujours de tout leur pouvoir à soutenir la guerre contre les chrétiens, mais qu'ils ne souffriraient en aucune manière qu'on attentât à leurs droits. Muhamad à son tour dit que dans

la soumission des walis à sa couronne il ne voyait et ne cherchait que l'accroissement et la prospérité de l'islamisme ; que ce qu'avait proposé le roi de Maroc était fort raisonnable ; et que l'histoire de tous les temps fournissait de tristes exemples du danger que courent les états, quand les walis des provinces veulent se soustraire à l'autorité de leur souverain.

Il était difficile de ramener à la concorde des hommes si divisés d'intérêts et de volontés ; ils se séparèrent sans avoir rien décidé. Muhamad reprit le chemin de Grenade. Les walis furent moins mécontents de la franchise qu'Abu Jusef avait mise dans ses expressions, que de la réserve étudiée de Muhamad, qui couvrait, suivant eux, ses désirs de domination du voile de l'intérêt public ; et ils traitèrent secrètement avec Abu Jusef, duquel ils se déclarèrent vassaux. Le roi de Maroc, très-satisfait de l'issue de cette affaire, partit pour Malaga avec le wali, pour y recevoir son hommage ; mais, dès qu'il se vit dans la ville, ou par menaces ou par promesses, il obtint du wali une cession pleine et entière, et il se mit sur-le-champ en possession. Un de ses généraux, nommé Omar ben Mohli, fut nommé gouverneur ; et, pour prévenir les effets probables des regrets du wali dépossédé, on le fit partir

immédiatement pour Maroc, où il reçut des revenus et des terres (1).

Muhamad ne put se défendre de concevoir un vif ressentiment du procédé d'Abu Jusef et de la perte de Malaga ; c'était un des plus beaux fleurons de sa couronne, tombé en des mains étrangères, qui bientôt pouvaient devenir enne-

(1) Cet événement, suivant M. Conde, ne serait arrivé qu'au mois de ramasan de l'an 679 ou 1281 ; mais c'est évidemment une erreur, car Abu Jacôb, fils du roi de Maroc, avait assisté à cette espèce de congrès, et ce prince ne passa en Espagne avec son père qu'à la seconde campagne que fit ce dernier pour les intérêts d'Alphonse, c'est-à-dire en 1283. M. Conde lui-même dit que ce congrès ne fut réuni qu'après la mort d'Alphonse, et à la suite de la guerre occasionnée par la réponse hautaine de Sanche aux envoyés d'Abu Jusef, et la mort d'Alphonse est placée par tous les historiens au 4 avril 1284. Il est donc bien positif que la remise de Malaga à Abu Jusef n'a pu se faire l'an 679 de l'hégire ou 1281, mais seulement l'an 684 ou 1285.

Une autre preuve de l'erreur peut se tirer de la circonstance de la mort d'Abu Jusef, laquelle, suivant les historiens arabes et principalement ceux qui ont écrit l'histoire de Maroc, suivit de fort près cette prise de possession. Or, Abu Jusef mourut au mois de safer de l'an 685 ou 1286, n'ayant joui que quelques mois de sa nouvelle conquête, au lieu qu'en adoptant la date donnée par M. Conde, il en aurait joui plusieurs années.

mies ; aussi s'attachait-il avec plus de soin à cultiver l'amitié de Sanche, attendant du temps l'occasion de recouvrer cette ville importante. Abu Jusef jouit peu de son usurpation : à peine fut-il de retour à Algéciras, qu'il fut atteint d'une maladie qui le conduisit au tombeau.

An de J. C.
1286.
De l'hégire,
685.
Safer.

Son fils Abu Jacûb se hâta de se rendre à Maroc pour assurer son élection ; mais il revint dans l'Andalousie aussitôt qu'il eut reçu le serment de ses walis. Muhamad usa envers lui de politique, et sans se plaindre de ce qu'il lui retenait la ville de Malaga, il le pria seulement de ne point fournir de secours aux walis de Guadix et de Comares, pour qu'il pût enfin parvenir à les soumettre. Abu Jacûb lui conseilla d'y employer la douceur et l'adresse plus que la force des armes. Muhamad à son tour l'exhorta à faire la paix avec le roi de Castille, et Abu Jacûb y ayant consenti, des députés furent envoyés à Sanche. Cette ambassade eut un plein succès, et la paix fut conclue, de sorte qu'Abu Jacûb, n'ayant pas d'ennemis à combattre en Espagne, repassa la mer peu de temps après, et alla conquérir Trémécen.

L'Andalousie jouit alors de quelques années de calme et de repos ; et, tandis qu'Abu Jacûb s'occupait en Afrique d'embellir par de nom-

breux monumens la ville qu'il venait d'ajouter à ses domaines, Muhamad donnait tous ses soins à l'administration de son royaume, et il cherchait en secret les moyens d'y rattacher Malaga. Pendant ce temps, Sanche, dans la Castille, résistait aux mécontents, qui de toutes parts armaient contre lui. Il avait eu l'année précédente un fils qui fut nommé Ferdinand; et, autant pour lui assurer d'avance la protection des grands, que pour consolider sa propre autorité, il avait obligé les états du royaume à le déclarer successeur du trône de Castille; mais les princes de la Cerda n'avaient pas renoncé à leurs prétentions. Ils avaient soulevé, à force d'intrigues, une partie de l'Andalousie et de l'Extremadure; Badajoz leur avait offert dans ses murs un point de ralliement pour leur parti, une retraite ou un asile en cas de malheur; ils étaient ouvertement protégés par le roi d'Aragon; le roi de France leur faisait aussi passer des secours. D'un autre côté, le prince Jean réclamait à main armée le legs que son père lui avait fait, et il était soutenu par la maison de Haro, que ses nombreux vaisseaux, son crédit, ses richesses, mettaient en état de lever une armée. Il fallut à Sanche son courage intrépide, son activité, sa constance, son génie fécond en ressources, pour triompher de tous ces ennemis. Le roi d'Aragon fut forcé à

une retraite précipitée, et ses provinces furent ravagées; Badajoz, emportée après un siège opiniâtre, vit périr la plus grande partie de ses habitants; les villes dont les seigneurs de Haro s'étaient emparés rentrèrent dans le devoir, et le chef de cette famille superbe et turbulente fut tué sous les yeux du roi par quelques officiers de ce prince, justement indignés de l'insolence qu'il osa déployer dans une entrevue qu'il eut avec le souverain; le prince Jean fut jeté dans une prison. Philippe-le-Bel, qui venait de monter sur le trône de France, abandonna la cause des infans de la Cerda, et il conclut même avec Sanche un traité d'alliance contre le roi d'Ara-

An de J. C. 1290
De l'hégire, 689.
gon, leur plus zélé défenseur. Ce dernier (1) mourut sur ces entrefaites, et son successeur Jacques II, poussé par une autre politique à une conduite opposée, refusa l'appui de ses armes aux protégés de son père.

Cependant Muḥamad, que le séjour prolongé d'Abu Jacûb en Afrique laissait maître de ses démarches, et qui n'avait point perdu de vue le dessein qu'il avait conçu depuis si long-temps de recouvrer Malaga, fit au wali Omar ben Mohli tant de libéralités et tant de promesses, que ce

(1) C'était Alphonse III, successeur de Pierre, qui avait été déposé en 1276.

gouverneur infidèle se laissa gagner. Au jour convenu, il introduisit dans la ville les troupes du roi de Grenade, et Muhamad parvint ainsi à rentrer, sans effort et sans effusion de sang, dans un domaine dont la révolte avait dépouillé son père, et qu'un allié peu généreux s'était approprié en faisant cesser la révolte. Craignant néanmoins qu'Abu Jacûb ne voulût se venger, il eut soin de s'assurer contre lui de l'alliance et des secours de Sanche. Abu Jacûb en effet, irrité de la trahison d'Omar, vint débarquer à Algéciras avec une forte armée. Il commença par investir la ville de Béjer (1), mais il ne put la prendre; il se hâta même de lever le siège sur la nouvelle de la marche des Castellans et des Grenadins, et il regagna les rivages de l'Afrique avant que la flotte chrétienne eût intercepté le passage. Arrivé à Tanger, il convoqua de nouvelles troupes.

Déjà un corps de douze mille chevaux s'était réuni aux divisions de son infanterie, déjà cette armée couvrait les bords de la mer, attendant le signal de l'embarquement : tout à coup la flotte de Sanche parut, et, secondée par la fortune, elle détruisit ou brûla tous les vaisseaux qui se

An de J. C.
1292.
De l'Hégire,
691.

(1) A deux lieues de la mer, vis-à-vis le cap de Trafalgar.

trouvaient sur la côte ou dans le port de Tanger, à la vue même des troupes qu'ils devaient transporter. Abu Jacûb, plein de dépit ou découragé par cet accident, se retira à Fez, et renonça à une expédition devenue impossible. Le roi de Castille au contraire, excité par le succès à de nouvelles entreprises, alla porter le siège devant Tarifa; et, bravant les rigueurs d'une saison brûlante, il mit tant de constance et de vigueur dans l'attaque, qu'il triompha de la défense opiniâtre des assiégés. La garnison massacrée paya de son sang sa longue résistance. Sanche plaça pour gouverneur dans Tarifa Alphonse Pérez de Guzman, un de ses plus braves et de ses plus nobles chevaliers.

An de J. C.
1295.
De l'hégire,
692.

Le prince Jean n'avait pas été corrigé par la leçon qu'il avait reçue; et l'emprisonnement qu'il venait de souffrir n'ayant fait qu'aigrir son ressentiment, il ne craignit pas de braver de nouveau la puissance et le courroux de son frère, et pour la seconde fois il excita des troubles violents dans la Castille. Sanche prit les armes et poursuivit le prince rebelle. Ses partisans effrayés n'osèrent en venir aux mains, ils se dispersèrent, et le prince abandonné de tous se réfugia à Lisbonne; mais le roi de Portugal, menacé de la guerre par un message de Sanche, ne lui permit point de rester dans ses états. Le prince,

ne sachant alors à qui demander un asile en Europe , prit le parti de passer en Afrique ; il était assuré de trouver dans Abu Jacûb un ennemi de son frère. Le roi de Maroc l'accueillit en effet suivant ses espérances ; et le prince s'étant vanté que , s'il avait quelques troupes , il reprendrait la ville de Tarifa , Abu Jacûb le renvoya en Espagne avec cinq mille chevaux , auxquels se joignirent les troupes d'Algéciras. La place fut aussitôt investie , mais elle fut si bien défendue par son gouverneur Guzman , que le prince , désespérant de la réduire par les armes , eut recours à un autre expédient , aussi odieux qu'il fut inutile.

Il avait parmi ses serviteurs un jeune fils de Guzman ; il le chargea de chaînes , et le fit traîner au pied des remparts. Des hérauts appelèrent ensuite le gouverneur , et le prince le menaça de faire périr son fils s'il ne rendait sur-le-champ la place. Le noble chevalier ne lui répondit qu'en lui jetant son épée du haut des remparts. Les Africains , que le refus de Guzman mit en fureur , égorgèrent le malheureux jeune homme et lancèrent sa tête dans la ville (1) ; ils

(1) Les historiens espagnols disent que le prince Jean lui-même immola le fils de Guzman d'un coup de poignard ; les historiens arabes chargent les Africains de

n'en furent pas moins obligés d'abandonner leur entreprise et de rentrer dans Algéciras. Jean n'osa point reparaître à Maroc; il se retira à Grenade où ses désirs de vengeance le suivirent, et ses perfides conseils déterminèrent Muhamad à la guerre. Pour lui donner un prétexte plausible, Muhamad réclama du roi Sanche la ville de Tarifa sur le fondement qu'elle lui avait appartenu, et que le roi de Maroc l'avait usurpée sur lui. Sanche répondit que Tarifa avait été conquise par ses armées, et qu'il la garderait; qu'au surplus, s'il suffisait d'alléguer d'anciens droits, il pourrait à son tour lui demander tout le royaume de Grenade. Les hostilités suivirent de près ce refus. Les troupes de Muhamad ravagèrent une grande étendue de pays, et celles de Castille ne commirent pas moins de dégâts dans les terres de Grenade. Sanche s'empara même de Quésada, d'Alcaudète, et de plusieurs autres forteresses, enleva une grande quantité de bestiaux et fit beaucoup de captifs; la mort vint arrêter le cours de ses succès, en le frappant à l'improviste après un règne agité de onze ans.

cet affreux assassinat. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que le prince, s'il n'a pas frappé la victime, ne l'ait livrée à ses bourreaux.

Cette mort fut le signal de nouvelles discordes. Il avait nommé pour tutrice de son fils et régente du royaume la reine Marie , son épouse , princesse d'un esprit supérieur à son siècle ; de leur côté les états avaient proclamé Ferdinand dans Tolède ; mais les infans de la Cerda firent revivre leurs droits , et le prince Jean , rentré en Castille , rallia près de lui ses anciens amis. Les états , convoqués de nouveau à Valladolid par les soins de la reine , cherchèrent tous les moyens d'assurer la tranquillité publique , mais les mesures qu'ils prirent ne firent qu'aggraver le mal. L'infant Henri , fils de Ferdinand III et grand-oncle du jeune roi , fut appelé par eux à la régence : mais la reine refusa de céder l'autorité qu'elle tenait des volontés de Sanche : les divisions augmentèrent. Le prince Jean , appuyé par les seigneurs de Lara , presque toujours en révolte contre le souverain , se fit proclamer roi à Léon , tandis qu'Alphonse de la Cerda se faisait élire roi de Castille à Sahagun.

Le roi de Grenade ne laissa pas échapper cette occasion favorable d'attaquer les chrétiens. Après avoir ruiné leurs campagnes , il assiégea et reprit la ville de Quésada , qu'il peupla de Musulmans venus d'Alhama. Ensuite il investit Alcaudète , renversa et détruisit ses remparts , et dut pareillement lui rendre , en lui donnant de nou-

An de J. C.
1295.
De l'hégire
694.

An de J. C.
1296.
De l'hégire,
695.

veaux habitans , la population qui avait péri dans le siège. Ce fut vers ce temps que le roi de Maroc, qui n'avait plus en Espagne que la seule ville d'Algéciras, dont la possession ne pouvait le dédommager de tout ce que les expéditions de son père et les siennes avaient coûté à l'Afrique, convaincu par l'expérience que toute entreprise sur l'Andalousie serait inutile et pouvait être funeste, fit proposer à Muhamad de lui céder Algéciras contre une somme d'argent. Le roi de Grenade accepta cette offre avec joie, et les deux princes furent bientôt d'accord sur le prix. Maître d'Algéciras, Muhamad tourna ses armes contre les walis de Comares et de Guadix, qui, ne pouvant plus compter sur aucun secours, ne firent pas trop attendre leur soumission.

Cependant le parti du roi Ferdinand se fortifiait peu à peu, et ses troupes obtinrent divers avantages qui forcèrent les seigneurs de Lara à rentrer dans le devoir; mais d'un autre côté le régent, battu à Arjona par Muhamad, accepta pour condition de lui remettre Tarifa moyennant une somme d'argent; la reine gagna pour lors en crédit et en affection, de la part des Castillans, tout ce que le régent perdit en considération par la connaissance qu'on eut de ce honteux traité: la reine refusa de le ratifier. Le brave Guz-

man , qui dans les champs d'Arjona avait par sa seule valeur sauvé le prince Henri d'une déroute totale , fut envoyé de nouveau à Tarifa ; Muhamad ne tarda pas à l'y attaquer , mais tous ses efforts échouèrent devant cette place : après un siège aussi long que meurtrier , il fut contraint de se retirer. Il essaya de se venger sur Jaën , qu'il assiégea aussi inutilement que Tarifa , mais il brûla en passant les faubourgs de Baëna , et il détruisit la forteresse de Palma.

An de J. C.
1298.
De l'hégire,
699.

Les troubles n'étaient pas finis en Castille. Le parti du prince Jean s'était beaucoup affaibli par la défection des Lara ; celui d'Alphonse de la Cerda ne se soutenait guère mieux , parce que ses alliés mettaient fort peu de zèle à le servir ; tout paraissait devoir céder à l'ascendant des vertus de la reine ; mais l'esprit de discorde qui s'agitait sur les Castellans prit une autre voie pour éloigner la paix , si nécessaire à tous les partis épuisés par leurs longues dissensions. D'adroits courtisans s'emparèrent de l'esprit du jeune Ferdinand , âgé pour lors de quinze ou seize ans , et ils surent si bien exciter en lui le désir de dominer et de régner par lui-même , qu'il retira à sa mère les pouvoirs qu'elle n'avait exercés jusque là que pour le bien de l'état , et pour attacher solidement sur son front la couronne de Castille.

An de J. C.
1300.
De l'hégire,
699.

Leroi de Grenade aurait pu profiter mieux qu'il ne le fit de ce temps d'orage, où le gouvernement incertain de Ferdinand n'aurait eu à lui opposer que des mesures faibles ou incomplètes; il se borna à faire sur la frontière des incursions qui n'avaient pas d'autre résultat que l'enlèvement de quelques bestiaux, ou la ruine de quelques cantons sans défense. Il mourut au moment où l'on s'y attendait le moins, sans qu'aucun symptôme fâcheux eût annoncé que sa fin fût si prochaine.

An de J. C.
1302.
De l'hégire,
701.
8 xaban.

Abu Abdala Muhamad III, son fils, lui succéda. Ce prince que la nature avait partagé des qualités du cœur et de l'esprit, aussi bien que des dons extérieurs, ami des savans, poète et orateur lui-même, doux, humain, affable, très-appliqué aux soins du gouvernement, était fait pour régner sur un peuple dont les inclinations paisibles eussent pu se prêter aux intentions d'un bon roi. Mais les Grenadins étaient inquiets, turbulens, légers, ils ne surent pas être heureux avec un roi qui ne désirait rien tant que leur bonheur : la révolte fut le prix de l'amour, et l'ingratitude poursuivit Muhamad jusque dans sa propre famille. Dans les commencemens de son règne, il consacrait au travail les jours entiers et souvent les nuits; ses ministres pouvaient à peine soutenir une application si constante; ils

étaient obligés de se relever entre eux. Le roi ne se relâcha de cette ardeur excessive, que lorsque sa santé affaiblie le lui commanda. Les ministres dont le zèle le secondait si bien possédaient toute sa confiance, et ils en étaient dignes ; mais la faveur même qu'ils obtenaient, juste récompense de leurs travaux, excitait la jalousie ; les propres parens du roi ne s'en montrèrent pas exempts. Abul Hégiag ben-Nazar, qui était wali de Guadix, fut le premier à donner l'exemple de la désobéissance ; il refusa d'assister à la cérémonie du couronnement, comme si son titre de parent du roi lui eût donné le droit de ne point fléchir devant l'autorité souveraine.

En paix avec les Maures, les rois d'Aragon et de Castille étaient en guerre entre eux ; c'était au sujet des limites du royaume de Valence. Le premier s'était emparé d'Alicante, et il avait voulu prendre Lorca. Ferdinand IV, méprisant les sages avis de sa mère, et rendant sans effet les mesures qu'elle avait prises contre le roi d'Aragon, avait choisi pour arbitre le roi de Portugal ; et celui-ci, ennemi secret de Ferdinand, assignant pour limites le cours de la Ségura, confirma en faveur de Jacques II les conquêtes qu'il avait faites. Cette décision fut loin de rétablir l'harmonie entre les deux princes. Dans ces circonstances, Muhamad III fit la paix avec l'Aragon, afin de

pouvoir sans obstacle porter la guerre en Castille. Ses premières tentatives furent heureuses ; il assiégea et prit la ville d'Almondhar (1), où il trouva de grandes richesses ; mais ce qu'il regarda comme le plus haut prix de sa victoire, ce fut une jeune captive qu'il emmena à Grenade ; elle y entra sur un char de triomphe, entourée d'autres captives, qu'elle effaçait toutes par ses grâces et par sa beauté. Elle parut si séduisante que la renommée ayant porté ses louanges jusqu'à Maroc, Abu Jacûb envoya des ambassadeurs à Muhamad pour la lui demander. La politique recommandait au roi de Grenade l'alliance de ce souverain ; il lui céda sa belle captive, malgré l'amour qu'elle lui avait inspiré.

An de J. C.

1303.

De l'hégire,

703.

L'année suivante, Muhamad marcha contre son parent Abul Hégiag, qui, non-seulement avait persisté dans sa désobéissance, mais encore avait ouvertement déployé l'étendard de la révolte, et levé des troupes pour soutenir son indépendance. Quand il sut que le roi approchait, il sortit de Guadix pour aller à sa rencontre et le combattre. La fortune le servit mal ; il fut complètement battu, et contraint de s'enfermer dans

(1) Munda, à cinq ou six lieues de Malaga, célèbre par la victoire que César y remporta sur les fils de Pompée.

Guadix où il fut à l'instant bloqué. Afin de pouvoir disposer pour ce siège de plus grandes forces Muhamad demanda une trêve au roi de Castille ; il tâcha encore , mais vainement , d'obtenir la remise ou l'échange de Tarifa. Ne pouvant avoir Tarifa , il se dédommagea par une conquête non moins importante. Il envoya en Afrique son beau-frère Férag , wali de Malaga ; et celui-ci , après bien des combats où presque toujours il eut l'avantage , s'empara de Ceuta et de quelques autres forteresses de la côte. On prétend qu'il trouva dans Ceuta un trésor que le roi de Fez , à qui appartenait cette ville , y avait caché , et que Muhamad l'employa à faire dans Grenade divers embellissemens , et principalement une vaste et magnifique mosquée tout ornée de jaspe et de marbres précieux. Pendant qu'il se livrait à ces paisibles travaux , la révolte éclatait dans la ville d'Almérie. Suleiman ben Rabié , qui en était wali , comptant sur les intelligences qu'il s'était ménagées avec le roi d'Aragon , voulut usurper la souveraineté et secouer le joug de Grenade. Au premier avis qu'en eut Muhamad , il courut l'attaquer , sans lui donner le temps de se mettre en défense. Suleiman fut vaincu et son parti détruit ; mais il fut assez heureux lui-même pour ne pas tomber dans les mains du roi ; il se sauva auprès de Jacques II , auquel il

An de J. C.
1305.
De l'hégire ,
705.

ne cessa de conseiller la guerre contre sa propre patrie.

Le roi de Grenade avait dompté les rebelles de ses états ; celui de Castille avait pareillement réussi à réduire tous les partis qui divisaient son royaume. Les princes de la Cerda avaient abandonné tous leurs droits , et , pour prix de cet abandon , reçu quelques villes en apanage. Les seigneurs de Haro , gagnés par des largesses ou intimidés par les menaces d'un roi jeune , altier et puissant , avaient renouvelé leurs sermens de soumission et de fidélité. Le prince Jean les avait imités , et pendant quelque temps il parut à la cour avec toutes les apparences d'un retour sincère vers ses devoirs. Alors Ferdinand , n'ayant plus d'ennemis au dedans , résolut de porter ses armes contre le roi de Grenade ; et la trêve n'était pas encore expirée , qu'en vertu d'un traité fait d'avance avec le roi d'Aragon , et tandis que la flotte de Jacques bloquait Almería , les vaisseaux castillans se montrèrent devant Algéciras , soutenus par une armée qui s'était réunie à Séville , et que trois jours portèrent au pied des remparts ennemis. Ferdinand commandait cette armée en personne ; et comme il jugea que le siège traînerait en longueur , autant par le mauvais temps qui en contrariait les opérations , que par la défense vigoureuse des assiégés , il

envoya un détachement investir Gibraltar. Cette place, qui n'avait qu'une très-faible garnison, capitula promptement; les Musulmans conservèrent leurs biens, leurs vies, et la liberté, mais ils perdirent leur patrie; quinze cents environ passèrent en Afrique.

Muhamad avait d'abord espéré que les fortes pluies amenées par l'hiver auraient forcé les Castillans à se retirer; il en fut autrement; dès qu'ils eurent pris Gibraltar, ils poussèrent avec plus d'ardeur le siège d'Algéciras, déjà réduite à l'extrémité. Les nouvelles qu'il reçut en même temps de Grenade, où des symptômes de sédition commençaient à se montrer, le déterminèrent à traiter avec Ferdinand. Il lui fit offrir la restitution de Quadros, de Quésada, de Bedmar et le paiement de cinq mille pistoles d'or, s'il voulait abandonner Algéciras. Ferdinand accepta cette proposition, et par sa retraite qui eut lieu sur-le-

An de J. C.
1309.
De l'hégire,
709.
Xaban.

champ, il laissa au roi de Grenade la liberté d'aller au secours d'Almérie. Jusque là cette place s'était défendue avec assez d'avantage, et les fréquentes sorties de la garnison incommodaient si fort les Aragonnais, que Jacques avait dû; pour s'en garantir, entourer son camp de fossés et de murailles; mais il n'en paraissait pas moins décidé, malgré les rigueurs de la saison, à poursuivre le siège jusqu'à ce qu'il eût forcé

la ville à se rendre. Il avait amené l'ancien wali Suleiman, dont les instances auraient suffi pour le déterminer, s'il n'avait eu assez de sa propre ambition. Ce fut ce même Suleiman qui, informé de la négligence avec laquelle les Grenadins gardaient la ville de Ceuta qu'ils venaient de conquérir, engagea les deux princes chrétiens à y envoyer leurs flottes, passa avec elles en Afrique, et conduisant l'expédition avec autant d'habileté que d'audace, s'empara de cette ville, la livra au pillage, et fit en peu de jours la conquête de toute la contrée voisine.

Quand le roi Jacques fut instruit de l'approche de Muhamad, il alla au-devant de lui avec une partie de son armée, laissant l'autre à la garde du camp. Le combat fut vif et meurtrier, mais Jacques obtint la victoire, et les Grenadins furent obligés de chercher une retraite dans les montagnes. Là Muhamad, parvenu à rallier ses troupes, voulait tenter encore le sort des armes, et s'il était vaincu, acheter la retraite de Jacques comme il avait fait celle du roi de Castille. De nouveaux avis, venus de Grenade, lui apprenaient que le danger était pressant, et son retour nécessaire pour imposer aux factieux. Livrant donc Almería à ses propres ressources, il partit sur-le-champ pour Grenade.

La présence du roi devait ramener l'ordre ou

obliger les rebelles à éclater : ce fut le parti qu'ils prirent. Placés entre l'espoir du succès s'ils agissaient, et la certitude du châtimement s'ils perdaient un seul jour, ils rassemblèrent à la hâte les principaux conjurés, et traînant à leur suite la populace à laquelle ils avaient distribué de l'argent, ils entourèrent le palais de Muhamad en poussant de grands cris, et en disant : Vive notre roi Nasar Abul Giux ; c'était un des frères du roi. Les mécontents donnaient pour prétexte à leur rébellion, le mauvais état où une longue ophthalmie avait mis les yeux du roi, ce qui, disaient-ils, l'obligeait à tout faire par l'entremise d'Abu Abdalà son ministre ; d'un autre côté, ils alléguaient le mauvais succès de ses armes, et le traité onéreux qu'il venait de conclure avec le roi de Castille. Parmi ces mécontents, il y en avait un grand nombre dont l'unique mobile était l'envie qu'ils portaient à la faveur du ministre, et l'ambitieux désir d'arriver à la fortune à travers les révolutions et les changemens opérés dans l'état. Pendant qu'une partie du peuple entourait le palais du roi, une autre partie se dirigea vers la maison d'Abu Abdalà, et après en avoir brisé les portes, elle pilla l'argenterie, les meubles, les effets précieux, et brûla la bibliothèque, qui était nombreuse et choisie. De là, elle revint au palais, et sous prétexte de se

An de J. C.
1309.
De l'hégire,
709.
Ramazan.

saisir de la personne de l'Hagib qui s'y était réfugié, elle força la garde royale, parcourut les appartemens, laissant partout des marques de sa fureur; et, sans respect pour l'autorité souveraine, sans égard pour la majesté du prince qui descendit en vain aux prières pour apaiser ces forcenés et sauver son ministre, ils le mirent en pièces sous ses propres yeux.

Comme l'amour du pillage accompagne d'ordinaire tous les excès auxquels le peuple se livre, le palais de Muhamad ne fut pas mieux traité que la maison d'Abu Abdala. Lorsque le peuple franchit les limites du devoir, et que, par un motif quelconque, il a rompu le frein salutaire que l'autorité met à ses passions, on dirait qu'il cherche, en s'abandonnant aux plus grands désordres, à profiter des courts momens de la licence et de l'impunité, pour se dédommager de la longue contrainte qu'il a subie. Pendant que les Grenadins pillaient et dévastaient la demeure royale, les chefs de la révolte entouraient Muhamad, et, au nom du peuple souverain, ils lui ordonnaient de déposer la couronne s'il ne voulait perdre la vie. Muhamad aurait pu, par des concessions momentanées, se tirer du péril où il se trouvait, et réunissant ensuite ses serviteurs fidèles, rendre au néant un consentement arraché, abattre les têtes coupables, et retenir un

pouvoir justement acquis ; mais le sang aurait coulé dans Grenade , et le bon prince aima mieux renoncer au trône que d'acheter les grandeurs au prix de la vie d'un seul de ses sujets. Il fit donc la même nuit un acte solennel de renonciation en faveur de son frère Nasar Abul Giux , qui , n'osant soutenir sa présence , le fit partir immédiatement pour Almuñécar , où sa résidence lui fut assignée. Le lendemain fut un jour de fête pour les inconstans Grenadins. Nasar fit le tour de la ville à cheval, ~~sur un cheval~~ au milieu des acclamations générales, et il reçut sans opposition le serment d'obéissance de tous les walis du royaume.

Le premier acte d'administration de Nasar fut le renouvellement , ou la confirmation , de la trêve que son frère avait conclue avec le roi de Castille. Il voulait secourir Almérie , et , dans les premiers jours d'un règne qui commençait au milieu des troubles et sous l'influence des factions , il eût été dangereux d'avoir à la fois deux ennemis puissans. Dès que ses négociations avec Ferdinand eurent produit le résultat qu'il en attendait , il marcha avec toutes ses troupes contre le roi d'Aragon. Une bataille , également funeste aux deux partis , couvrit de morts les champs voisins d'Almérie , et la nuit arriva sans qu'aucun avantage eût fait pencher la victoire de l'un ou de l'autre côté ; mais le roi d'Aragon , qui savait que

Xawal.

depuis quelque temps sa province de Catalogne était en proie à des troubles toujours croissans , donna pendant la nuit l'ordre de la retraite ; et Nasar, sans songer à la troubler, rentra dans Grenade pour y jouir de son triomphe. Un événement auquel il était loin de s'attendre ne tarda pas à mêler des soucis amers aux douceurs dont il s'enivrait.

Ismail ben Férag, surnommé Abul Walid ou Abul Saïd, fier d'appartenir par sa mère à la famille royale, éprouvait, dès sa plus tendre jeunesse, un désir de domination qui ne pouvait s'assouvir que dans la possession du pouvoir suprême. Son extérieur prévenant, sa libéralité, d'autres qualités brillantes, lui avaient fait des amis ; et le nombre, le dévouement, le crédit de ces amis le rendaient entreprenant et audacieux. Il avait conçu le projet de renverser du trône son oncle Muhamad ; celui-ci s'était contenté de l'exiler de Grenade, et de l'envoyer à Malaga chez son père. Après l'usurpation de Nasar, Abul Saïd revint secrètement à Grenade, où il renouvela ses manœuvres ; et à ses propres partisans se joignirent beaucoup de partisans du roi détrôné, moins par inclination pour lui que par ressentiment ou par haine contre Nasar. Celui-ci, instruit de tous ces mouvemens, donna ordre d'arrêter son neveu ; mais cet ordre ne fut pas tenu si secret qu'Abul Saïd n'en fût prévenu à temps ;

il s'enfuit de Grenade, et se retira de nouveau chez son père. Le roi écrivit alors à Férag, en l'engageant à surveiller les démarches de son fils; il lui recommandait même de le punir de ses tentatives de révolte; mais, au lieu de se conformer aux désirs du roi, Férag donna à son fils des encouragemens, et il répondit à Nasar par une lettre pleine de menaces et de reproches sur la conduite qu'il avait lui-même tenue envers son frère Muhamad.

Cette réponse arrogante causa à Nasar de vives inquiétudes, parce qu'il prévit bien qu'on ne lui permettrait pas de jouir tranquillement d'un trône sur lequel il ne s'était placé que par la violence et l'injustice. Ce fut dans ces circonstances que, subitement frappé d'apoplexie, il tomba dans un état de léthargie et d'anéantissement semblable à la mort; le mal lui avait ôté toute connaissance; et, comme les remèdes qu'on lui appliqua ne produisirent point d'effet, on crut qu'il avait perdu la vie; les médecins, partageant la même opinion, déclarèrent que le roi était mort; cette nouvelle se répandit à l'instant par toute la ville. Aussitôt les amis de Muhamad, qui, tant que Nasar avait régné, s'étaient abandonnés au torrent, sentirent renaître leur ancienne affection; ils parcoururent Grenade pour sonder l'opinion publique, et s'étant assurés des

An de J. C.
1310.
De l'hégire,
710.
Giumada 2.

dispositions des habitans, ils coururent à Almunécar, tirèrent Muhamad malgré lui de sa paisible retraite, le mirent dans une litière, et l'amènèrent à Grenade. A leur arrivée, toute la ville était dans les fêtes et les réjouissances; et de quelle surprise ne furent-ils point frappés, en apprenant qu'elles avaient pour cause le rétablissement inespéré de Nasar ! Muhamad, en voyant son frère, dit, pour excuser sa démarche, qu'il n'était venu que sur la nouvelle du danger qui avait menacé ses jours, et pour lui prodiguer ses soins. Nasar eut l'air de croire à ces paroles, mais il fit ramener Muhamad à Almunécar; il ordonna qu'on y conduisît avec lui tous ceux qui étaient allés l'y chercher. Il y eut, dit-on, des hommes qui conseillèrent au roi de se défaire de son frère; mais Nasar refusa de se souiller d'un crime, et il défendit expressément qu'on lui fit aucun mal.

Cependant le roi de Castille avait songé à tirer parti de ces événemens. Une armée, sous les ordres de l'infant Pierre, avait passé les frontières, et après avoir ravagé les environs d'Alcaudète, elle investit la place elle-même. Ferdinand se rendit au siège en personne pour en presser les opérations par sa présence, et la ville ne tarda pas à capituler. Les malveillans de Grenade, qui n'avaient pu obtenir de Nasar le

meurtre de son frère, saisirent cette occasion de perdre ce dernier dans l'esprit du roi ; ils l'accusèrent d'intelligences criminelles avec Ferdinand. Muhamad, averti de cette tentative nouvelle de ses ennemis, écrivit au roi de Castille, et le conjura instamment de ne point faire la guerre à Nasar, parce qu'on l'accusait de la provoquer, et du moins de ne la faire qu'au wali de Malaga avec qui Nasar venait de rompre. Soit par condescendance pour Muhamad, soit qu'il lui fût égal au fond d'attaquer Malaga ou toute autre ville, Ferdinand donna ordre à l'armée de se préparer au départ ; mais au moment de se mettre en marche, ce prince fut trouvé mort dans son lit. Cet événement, qu'on rapporte (1) avec des circonstances extraordinaires,

An de J. C.
1312.
De l'hégire,
712.

(1) On prétend que Ferdinand avait condamné sans preuves les deux frères Carvajal, soupçonnés d'un meurtre ; à perdre la vie ; que ces malheureux, protestant constamment de leur innocence, le citèrent à comparaître dans un mois devant le juge suprême qui seul connaît la vérité, et qu'en effet il mourut le trentième jour. C'est à cause de ce trait, vrai ou faux, qu'il a été surnommé par les historiens *l'ajourné*. Mariana donne à entendre qu'on peut expliquer le fait, sans avoir recouru au merveilleux. Il dit que Ferdinand était depuis longtemps malade ; que, malgré son mal, il se livrait journellement aux excès de la table, et qu'on pouvait prévoir

fut tenu secret durant trois jours ; on ne le publia que lorsque l'armée fut arrivée à Jaën. L'infant Pierre expédia aussitôt des courriers à la reine Marie, pour l'informer de la mort de son fils ; sans perte de temps , il fit proclamer par ses soldats Alphonse , encore enfant ; et il se hâta de conclure une trêve avec le roi de Grenade, qui n'avait pas moins que lui besoin de la paix.

Le fils de Férag avait mis à profit l'état d'embarras et de gêne où Nasar se trouvait , pour lever des troupes. En offrant un point de ralliement aux mécontents de Grenade, son parti avait pris des accroissemens si rapides, que Nasar, justement alarmé, marcha contre lui avec toutes ses forces ; mais Ismaïl reçut en cette rencontre les premières faveurs de la fortune. Nasar ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval ; son armée fut dispersée , et il fut obligé de traiter avec son neveu , auquel il abandonna la souveraineté de Malaga. Nasar n'était point parvenu au terme de ses disgrâces , et cette

que sa vie finirait dans peu ; que d'ailleurs il est vraisemblable que les frères Carvajal crurent que cette menace solennelle , le frappant de terreur , pourrait le ramener à des sentimens plus justes , et faire rétracter leur arrêt de mort.

cession forcée d'une partie de ses états devait bientôt le conduire à la perte de sa couronne. Il avait pour ministre Muhamad Alhagi, homme ambitieux et rusé, mais dont la politique étroite, ne se rapportant qu'à lui-même, lui fit des ennemis de tous les Musulmans qui, par leur mérite ou par leur naissance, pouvaient aspirer aux honneurs ou aux emplois. Fécond en prétextes, il avait eu l'art de les écarter tous du palais, et surtout de la personne du roi. Si quelqu'un d'eux parvenait malgré lui à l'approcher, il payait de ses biens, et quelquefois de sa vie, la plus légère marque de faveur que le prince lui accordait. Fatigués enfin de sa tyrannie, les principaux habitans de Grenade envoyèrent des émissaires au wali de Malaga, et à son fils Ismaïl. Ceux-ci leur promirent protection et secours, et ils firent à leur tour passer à Grenade des agens secrets, qui soufflèrent partout le feu de la sédition. On fit courir le bruit que Muhamad Alhagi, traître à sa religion et à son pays, avait d'étroites liaisons avec les chrétiens; qu'il tâchait d'usurper peu-à-peu toute l'autorité, afin de s'emparer ensuite du trône; et lorsque ces propos, répandus avec profusion, eurent produit leur effet et échauffé toutes les têtes, les agens d'Ismaïl versèrent de l'or parmi la populace, et la révolte éclata.

An de J. C.

1313.

De l'hégire:

713.

25 ramadan

Dès le point du jour, une foule immense remplit les rues de la ville, demandant à grands cris la tête du ministre. Le roi sortit de l'Alcazar, suivi de sa garde, et par des paroles de paix il parvint à calmer le peuple; mais il dut lui promettre que le ministre serait éloigné des affaires, et en effet Alhagi fut remplacé. Ce ne fut pourtant qu'en apparence, puisqu'il conserva tout son ascendant sur l'esprit du roi, ce qui ne satisfit point les mécontents, surtout lorsqu'ils virent qu'on poursuivait sans éclat, et les uns après les autres, tous ceux qui avaient trempé dans la sédition. Des mesures de ce genre pouvaient convenir à un gouvernement fort, qui, n'ayant rien à craindre d'une émeute populaire, aurait néanmoins voulu ménager l'opinion, et épargner au peuple l'aspect des supplices; mais, en frappant lentement les factieux, un gouvernement mal assis donnait une preuve de faiblesse, et laissait voir l'impunité dans une insurrection nouvelle. D'ailleurs, en avertissant les uns par l'exemple des autres de ce qui leur était réservé, il les invitait à chercher les moyens de se soustraire aux poursuites, et de courir à la vengeance. Ce fut ce qui arriva. Tous ceux que l'on regardait comme chefs de la révolte, tous ceux qui paraissaient suspects d'y avoir pris part, quittèrent furtivement Grenade,

et se réfugièrent auprès d'Ismail. Celui-ci, placé de nouveau à la tête d'une armée, qui, disaient encore, devait se grossir des trois quarts des habitans de Grenade, ne mit plus de bornes à ses desseins ambitieux.

Muhamad III mourut sur ces entrefaites. 3 xawal.
Nasar fit placer sa dépouille mortelle dans le tombeau de ses ancêtres, avec une très-longue inscription, toute composée d'éloges pompeux et de titres fantastiques, selon l'usage des orientaux, froid dédommagement accordé à sa cendre ! Il semblait que la mort de ce prince devait assurer le trône à son frère, en faisant cesser l'usurpation de fait ; mais il n'en fut point ainsi, et Nasar jouit quelques jours à peine de son pouvoir devenu légitime.

Les mécontents, ralliés autour d'Ismail à qui la ville de Loxa venait d'ouvrir ses portes, l'avaient tumultueusement proclamé roi de Grenade. Pour se montrer digne de leur choix par son zèle à le soutenir, Ismail les conduisit vers la capitale, résolu, disait-il, à trouver la mort ou la victoire ; mais il devait obtenir des triomphes faciles : à mesure qu'il avançait, sa troupe se grossit de bandes nouvelles, toutes les villes où il passa s'empressèrent de se soumettre, et il arriva devant Grenade avec des forces considérables. 23 xawal.
Vainement Nazar essaya de l'arrêter ;

il fut défait à la vue même de ses remparts, et contraint de rentrer dans la ville, où bientôt même il ne se crut pas en sûreté; il s'enferma dans l'Alhambra. Une grande partie des habitans s'étaient rendus au camp d'Ismail; le reste, divisé en plusieurs partis qui mirent réciproquement la ville au pillage, ne s'occupait qu'à satisfaire des vengeances particulières, sous prétexte de servir l'une ou l'autre cause. Les amis d'Ismail ne perdirent point de temps, et à force d'argent ils parvinrent à gagner le plus grand nombre de ces mutins. Au point du jour, ils s'emparèrent de l'Alcazar, de l'Albaycin, et des portes de la ville; peu de temps après, Ismail y entra avec ses troupes sans avoir tiré l'épée.

Le siège de l'Alhambra fut aussitôt commencé. Cette forteresse manquait de vivres et de provisions. Nasar envoya demander du secours à l'infant Pierre qui se trouvait à Cordoue; pour l'engager à venir, il se vantait encore d'avoir un parti, qui n'existait plus, mais qui, disait-il, n'attendait que son arrivée pour se montrer. De son côté Ismail fit tous les préparatifs d'un assaut général. Les partisans de Nasar, effrayés du péril ou craignant de ne pouvoir supporter les privations d'un siège, engagèrent le prince à négocier avec son neveu, sans attendre le retour de ses envoyés. Dominé par ces conseillers ti-

mides, Nazar députa sur-le-champ vers Ismaïl ses chargés de pouvoir; ils lui offrirent de sa part la cession entière de ses droits, contre la seule ville de Guadix et son district. Ismaïl n'eut garde ³ Dylcada. de refuser si peu à celui qui lui donnait tant; et le traité ayant été conclu et signé le même jour, Nasar, accompagné de quelques serviteurs qui voulurent partager sa fortune, sortit de l'Alhambra et partit pour Guadix, où il vécut encore plusieurs années (1), avec moins d'éclat et de grandeurs, mais avec plus de calme, et peut-être avec plus de bonheur qu'il n'en aurait eu sur le trône.

Tandis que les Grenadins célébraient par des fêtes l'avènement d'Ismaïl, l'infant de Castille accourait à grandes journées au secours de Nasar. Instruit en route de ce qui était arrivé, il jugea son intervention inutile; en se retirant, il ruina la forteresse de Rute sur le Xénil. Après

(1) Nasar mourut dans le mois de dylcada 722 (1322). Il n'avait voulu faire aucune tentative pour remonter sur le trône, malgré les instances et les exhortations de ses amis. Son cadavre fut transféré à Grenade par ordre de son neveu, qui lui fit rendre les plus grands honneurs, et qui fit lui-même sur son cercueil les prières d'usage. Son tombeau fut creusé auprès de celui de Muhamad, et on le chargea pareillement d'inscriptions.

ce stérile exploit, il ramena son armée à Cordoue, et Ismaïl jouit sans obstacle d'une couronne qu'il devait à son audace plus qu'à son génie ou à sa valeur. Souvent on voit le talent guidé par l'expérience échouer dans ses desseins, et la fortune se plaire à couronner l'imprudente témérité. On dirait que les hommes sont conduits en aveugles par une puissance supérieure qui se joue de leur vaine sagesse. Ismaïl, chassé deux fois de Grenade pour ses entreprises mal concertées, devait-il espérer que le diadème serait enfin le prix d'une persévérance qui, au moindre revers, pouvait le traîner à l'échafaud ?

Le nouveau souverain de Grenade était d'un caractère entreprenant et opiniâtre, prompt à former des projets, ardent à les exécuter. Il poussait jusqu'au fanatisme le zèle pour la religion ; dans l'âge des passions, il avait des mœurs pures et une conduite austère ; son cœur, tout à l'ambition, se fermait aux amours ; mais il avait peu de ces qualités solides qui font moins briller les rois sur le trône, qu'elles ne donnent le bonheur à leurs peuples. Rigoureux observateur des préceptes du Coran, il corrigea l'abus qui s'était de nouveau introduit de boire du vin et des liqueurs spiritueuses. Il voulut que les Juifs fussent distingués des Musulmans par une marque apparente sur leurs habits, et il

leur imposa de nouvelles charges. Il défendit rigoureusement toutes controverses sur les matières religieuses , parce qu'il les regardait comme plus nuisibles qu'utiles. Un jour que ses alfaquis disputaient en sa présence , fatigué de leurs subtilités , il se leva et leur dit : Pour moi , tout ce que je veux savoir , c'est que je dois mettre en Dieu seul mon espérance ; et , portant la main à son cimeterre , voici , ajouta-t-il , quels sont mes argumens.

Ferdinand avait réussi , dans les dernières années de son règne , à faire cesser les troubles qui si long-temps avaient désolé la Castille ; mais il n'avait pu en détruire le germe. Dès que la nouvelle de sa mort fut parvenue à Tolède , la discorde , rallumant ses torches , réveilla les factions , et leur rendit leurs fureurs et leur violence. La maison de Lara d'une part , les partisans de la reine Marie , ceux de Constance , veuve de Ferdinand , les deux infans de l'autre : tous se disputaient la régence et le pouvoir. Les états , convoqués à Palencia , cherchèrent à concilier des rivaux qui se montraient disposés à soutenir leurs prétentions par la force , et qui l'étaient fort peu à céder les uns aux autres ce que chacun d'eux croyait avoir seul le droit d'obtenir. L'assemblée avait été d'abord divisée sur le choix du régent ; une partie avait nommé la reine

Marie à la tutelle de son petit-fils, et l'infant Pierre à la régence; mais la mère d'Alphonse et le prince Jean (1) avaient obtenu de l'autre partie un nombre à peu près égal de suffrages. On allait en venir aux armes. La reine Constance mourut, et Marie profita de cet événement pour ramener les esprits. La régence fut partagée entre les deux princes, et elle demeura elle-même chargée de la garde et de l'éducation du roi. Une

An de J. C.
1315.
De l'hégire,
715.

seconde assemblée, tenue à Valladolid, confirma ces dispositions. Après que tous ces différens eurent été ainsi terminés, l'infant Pierre partit pour l'Andalousie avec toutes les troupes qu'il put réunir. Il fallait occuper la nation d'une guerre étrangère, pour l'empêcher de s'occuper de son gouvernement.

An de J. C.
1316.
De l'hégire,
716.

Pierre envoya d'abord à Guadix un grand convoi destiné à Nasar, avec lequel il était lié d'amitié. Ismaïl tenta de l'enlever, mais il avait pour escorte la cavalerie de Martos, toute composée de soldats aguerris. Un combat sanglant fut livré; les Grenadins y perdirent quinze cents hommes, et ils furent obligés de se retirer. Ce

(1) Ce prince Jean était frère de Sanche et par conséquent grand-oncle d'Alphonse et oncle de l'infant Pierre, qui était fils de Sanche et frère de Ferdinand.

premier succès enfla le courage des Castellans ; ils assiégèrent successivement les forteresses de Cambil , Mataménos , Bégigia , Tiscar et Rute ; Cambil fut emporté d'assaut , et la campagne voisine dévastée. Ismaïl fit aussitôt des levées de troupes pour opposer aux chrétiens une plus forte résistance ; mais l'infant , qui n'avait que peu de monde , et qui avait recueilli durant le cours de la campagne un butin immense , prit le parti de la retraite avant qu'il pût être attaqué. Ismaïl marcha alors sur Gibraltar dans l'espérance de se ressaisir de cette place , qui , possédée par des mains ennemies , laissait son royaume constamment ouvert aux invasions. Au bout de quelque temps , Ismaïl , qui n'avait pu faire de grands progrès , parce que la ville avait conservé ses libres communications par mer avec les Castellans , et qu'elle en recevait fréquemment des secours , fut contraint de renoncer à son entreprise et de lever le siège. Il se hâta même de rentrer dans Grenade , en apprenant que l'infant s'avancait avec une armée. Ce dernier , enhardi par la retraite d'Ismaïl , parcourut tout le pays jusqu'à Jaën , s'empara d'Hasnalbas ou Hasnalos , brûla des magasins que cette place renfermait , parvint à Pina et à Montéxicar , et fit un grand nombre de captifs. Ismaïl voulut mettre un terme à ces dévastations ; et , rappelant de nouveau l'armée ,

il se mit à la recherche des Castellans ; ceux-ci étaient alors sur leurs frontières , où ils déposaient les dépouilles des ennemis ; peu de temps après , ils reparurent au milieu du royaume de Grenade.

An de J. C. 1517.
De l'hégire, 717.
L'infant paraissait infatigable. Si le prince Jean , resté à Tolède , avait secondé ses efforts , le roi de Grenade aurait couru de grands risques ; mais , rempli d'une basse et funeste jalousie , il s'attachait à contrarier ses opérations , et , sous prétexte qu'il convenait à l'état de faire la paix avec Ismaïl , il refusait toute espèce de secours à son collègue. Celui-ci ne perdait point courage , et quoique son armée se trouvât bien réduite , autant par les combats que par les maladies et les rigueurs de la saison , il alla faire le siège de Tiscar , que défendaient de fortes murailles , et qui avait pour alcaïde un homme de cœur et de talent , Muhamad Hamdûn. Profitant de l'obscurité de la nuit , les Castellans prirent par escalade un rocher qui domine la ville , ce qui força les habitans à se rendre. L'alcaïde , renfermé dans le château , opposa plus de résistance ; mais à la fin les soldats , épuisés de fatigue et manquant de tout , demandèrent à capituler. Hamdûn obtint des conditions honorables. La garnison conserva ses drapeaux et ses armes , et chaque soldat eut de plus tout ce qu'il put em-

porter. Quinze cents habitans sortirent de la ville sous des conditions semblables, et ils se réfugièrent à Baza avec leurs familles. La nouvelle de la prise de Tiscar causa dans Grenade une sensation douloureuse ; mais, Ismaïl ne vit dans ce malheur que l'inconstance ordinaire de la fortune ; et loin de se laisser abattre, il se livra tout entier aux soins de la vengeance. Il savait que rien n'est durable dans la vie, si ce n'est l'invariable alternative du bien et du mal, le passage continuel du plaisir à la peine, du malheur et des misères au bonheur et aux succès ; et d'heureux pressentimens lui annonçaient d'éclatantes victoires.

Le prince Jean avait enfin cédé aux représentations de la reine Marie, ou plutôt aux volontés de la cour de Rome, qui venait de déclarer que les fonds imposés sur les biens du clergé, accordés dans l'intérêt de la religion, ne pourraient être levés à l'avenir, qu'autant que les deux infans agiraient de concert contre les infidèles. Excité par ce double motif, il forma une armée et la conduisit en Andalousie. Quand les deux princes eurent joint leurs forces, ils pénétrèrent jusques au cœur du royaume de Grenade, ravagèrent tout le pays depuis Alcaudète, traversèrent les champs d'Alcala, brûlèrent les faubourgs d'Illora, passèrent à Pinos et parurent

devant Grenade, comme un torrent dévastateur qui menace de tout détruire, de tout renverser. Ismaïl, convoquant aussitôt et ses généraux et les principaux habitans de Grenade, leur représenta avec énergie les dangers de la patrie et de la religion, leur reprocha vivement leur peu de zèle, et l'indifférence avec laquelle ils supportaient ces incursions continuelles des chrétiens, invoqua le nom sacré d'Algihed, et les excita au combat. Cette fois, sa voix fut entendue. Toute la jeunesse courut aux armes, et s'unit à la garde royale. Un vaillant Parthé, nommé Mahragian, eut le commandement des troupes; Ismaïl se mit lui-même à la tête de la réserve.

An de J. C.

1319.

De l'hégire,

719.

À l'approche des Grenadins, les infans rangèrent leur armée (1) en bataille; mais la cavalerie andalouse chargea avec tant de vigueur, que les chrétiens, ébranlés par ce choc impétueux, furent contraints de céder du terrain. Ils ne purent exécuter sans désordre ce mouvement rétrograde; les Grenadins redoublèrent d'efforts, et les Castellans, rompus et renversés, prirent honteusement la fuite. Vainement les

(1) La montagne au pied de laquelle la bataille fut livrée prit et a conservé le nom de *Sierra de los Infantes*, Montagne des Infans.

infans animaient les soldats de la voix et de l'exemple : ils tombèrent morts l'un et l'autre sur le champ de bataille (1) en combattant courageusement. Alors la terreur acheva de gagner l'armée chrétienne, et ce ne fut plus qu'une déroute générale. La nuit vint heureusement couvrir les fuyards de ses ténèbres, et dérober au glaive des Musulmans les tristes débris de cette armée, si remplie la veille d'espérance et d'audace.

Les Grenadins trouvèrent dans le camp des chrétiens un butin immense, qui leur rendit plus douce encore la victoire. Ismaïl fit enterrer les morts dont le sol était resté couvert ; il craignit pour Grenade les exhalaisons fétides qui, par les grandes chaleurs (2), auraient corrompu l'air, et pu changer en cyprès les lauriers du triomphe.

(1) Les historiens espagnols rapportent tous que les deux infans tombèrent morts de fatigue sans avoir été blessés. Rigoureusement parlant, cela n'est pas impossible, mais cela doit tout au moins paraître fort extraordinaire. Les historiens arabes disent positivement qu'ils furent tués au plus fort de la mêlée en combattant *comme des lions*. Cela est beaucoup plus vraisemblable ; et nous croyons devoir sans hésiter adopter le récit des Arabes.

(2) Cette bataille fut livrée le jour de la saint Jean du mois de juin.

Les Musulmans furent ensevelis avec leurs habits et leurs armes (1). Le corps du prince Jean avait été trouvé et reconnu par des prisonniers chrétiens. Le roi de Grenade l'envoya à Cordoue, sans exiger aucune rançon. Les Castellans saisirent cette occasion pour demander une trêve, que la mort des deux régens et la crainte des troubles intérieurs rendaient nécessaire; mais Ismaïl ne l'accorda que pour la frontière de Jaën et de Cordoue. On fit dans Grenade beaucoup de réjouissances pour célébrer cette heureuse journée; la perte de la bataille aurait entraîné vraisemblablement la ruine de l'état. Ismaïl reprit sans beaucoup de peine toutes les places qui lui avaient été enlevées; et, comme la trêve convenue l'empêchait de continuer les hostilités vers Jaën, il se tourna du côté de Murcie; et s'empara de la ville de Huescar, et des forteresses d'Orès (2) et de Galéra, qui sont du district de Cazorla.

La mort des deux régens avait ramené la discorde dans la Castille, et la reine Marie joignait au chagrin de perdre dans l'infant Pierre un fils

(1) C'était un honneur chez les Arabes d'être enterré avec ses vêtemens et ses armes. Ce fut ainsi qu'on en usa avec Muhamad Almanzor.

(2) Aujourd'hui Oria, bourgade peu importante.

qu'elle aimait, la douloureuse impuissance de soustraire l'état aux dissensions qui le déchiraient. Philippe, oncle du roi, Jean-Emmanuel, gouverneur général du royaume de Murcie et gendre du roi d'Aragon, Jean, surnommé le Borgne et le Contrefait, fils du régent du même nom, et le prince Alphonse de la Cerda, demandaient tous la régence, et ils mettaient dans leurs prétentions un emportement qui devait amener la guerre civile. Marie sollicita l'influence du pape. Un légat arriva en Castille, et un concile fut convoqué à Valladolid, tandis que les états du royaume se réunissaient à Palencia. Les deux premiers prétendans furent élus, mais ce choix ne mit pas fin aux querelles. Les deux derniers se seraient consolés d'être exclus, pourvu que Philippe l'eût été avec eux, malgré l'évidence de ses droits ; et ils s'unirent à Jean-Emmanuel, afin que celui-ci, venant à disposer d'une plus grande autorité, pût réduire à un vain titre le collègue que les états lui donnaient. Le salut de la Castille, durant l'orageuse minorité d'Alphonse, tint à l'état d'agitation où se trouvait à la même époque le gouvernement de Grenade, et plus encore à la fidélité d'Ismaïl à garder la trêve qu'il avait accordée, et qu'il aurait pu rompre avec tant d'avantage.

Ces rois musulmans, que les historiens es-

pagnols ont si souvent calomniés, parce qu'ils les ont jugés constamment avec les yeux jaloux de la prévention et de la haine, étaient observateurs exacts des conventions faites avec l'ennemi; ils ne croyaient point qu'il fût permis de le tromper, ni que la politique pût absoudre d'un manque de foi. La fortune mettait dans les mains d'Ismail l'occasion d'accabler la Castille, et de porter du moins des coups dangereux à sa puissance; retenu par la trêve, il perdit l'occasion. Les divers prétendans à la régence, armant leurs vassaux, avaient, il est vrai, couvert le pays de soldats; mais, partageant les fureurs de leurs chefs, ces soldats n'aiguisaient leurs glaives

An de J. C.
1321.
De l'hégire,
721.

que pour verser le sang espagnol; et la reine Marie, dont les longues vertus avaient jusque là protégé l'état et le prince, venait, par sa mort, d'affranchir les factions de son autorité tutélaire. Vainement on avait ménagé un armistice entre les partis : la guerre civile profita pour déchirer la Castille de la trêve conclue avec les Maures; elle n'apaisa ses fureurs que lorsque le jeune Alphonse, âgé de quinze ans, heureusement doué d'un esprit juste et précoce, d'un caractère ferme et d'un courage au-dessus des années, eut assemblé les états-généraux à Valladolid, et que là, s'exprimant en maître qui veut être obéi, il eut déclaré qu'il entendait gouver-

ner désormais par lui-même. Il était temps : la trêve était expirée, et le roi de Grenade, suivi d'une armée nombreuse, envahissait les frontières.

Fier de ses derniers succès, Ismaïl aspirait à de nouveaux triomphes. Il alla mettre le siège devant Baza, dont les chrétiens s'étaient emparés depuis quelques années ; et, après avoir retranché son camp pour le mettre à l'abri de toute insulte, il battit la place jour et nuit avec ses machines de guerre (1), renversa ses tours, abattit ses remparts et fit les préparatifs d'un assaut : la terreur força les habitans à se rendre. Alphonse ne put sauver Baza : ceux qui ne voulaient la régence que pour arriver au pouvoir, déçus de toute espérance de domination par la résolution imprévue du prince, venaient de se liguier ouvertement

An de J. C.
1324.
De l'hégire,
724.
Regeb,

(1) *Des machines qui lançaient des globes enflammés avec de fortes détonations, semblables à la foudre, lesquels causaient de grands ravages aux murailles. C'est pour la seconde fois que les Arabes parlent de ces machines, qui sont évidemment des canons, antérieurement au siège d'Algéciras, qui n'eut lieu que vingt ans après, et durant lequel il est convenu généralement que les Maures ont employé l'artillerie. Il paraît encore que les Africains de Fez s'en servirent au siège de Tarifa, quelque temps avant celui d'Algéciras.*

contre lui ; et , livré tout entier au soin pressant de les réduire , il ne put faire contre les Maures que d'impuissans efforts. Aussi dès l'année suivante , à la même époque , Ismaïl assiégea la ville et le château de Martos ; et ses terribles machines détruisant les murailles , ouvrant à ses troupes un périlleux passage à travers les ruines , la place fut emportée de vive force ; ses habitans massacrés inondèrent les rues des torrens de leur sang. Après cette conquête , Ismaïl reprit le chemin de Grenade ; il y entra au bruit des acclamations , chargé de riches dépouilles , et suivi d'une grande quantité de captifs des deux sexes.

An de J. C.
1325.
De l'hégir.
725.
24 régeb.

Parmi les captives se faisait remarquer par son extrême beauté une jeune fille de Martos ; un noble musulman , fils du wali d'Algéciras et cousin du roi , l'avait aperçue au milieu d'une troupe de soldats féroces , et l'amour naquit dans son cœur au milieu du tumulte et du carnage ; jeune , ardent , passionné , mais guerrier intrépide , il s'était jeté au-devant des épées qui allaient s'abreuver de son sang. Semblables à des tigres , altérés de la proie qu'ils ont rencontrée , les soldats qui l'avaient prise voulaient tous l'obtenir ou menaçaient de la déchirer. Muhamad l'arracha de leurs mains , éperdue et tremblante , au risque de sa propre vie. Le roi ne vit pas im-

punément la belle Espagnole, il fut frappé du même trait qui avait blessé Muhamad ; mais il était roi : l'autorité et le pouvoir furent mis à la place de la raison et de la justice, il la fit conduire à son harem. Muhamad se plaignit amèrement ; les despotes ne souffrent point les reproches : le roi lui ordonna de sortir de sa présence ; et, ajoutant l'injure à l'injure, il lui dit que, s'il n'était point satisfait, il pouvait sortir de Grenade pour s'aller réunir aux rebelles, ennemis de leur prince.

L'entrée d'Ismail dans sa capitale avait été un jour de gloire pour lui, de fêtes et d'allégresse pour la nation. On avait dressé sur les lieux de son passage des arcs de triomphe, les rues étaient jonchées de fleurs, des tentures de soie et d'or couvraient le devant des maisons, les parfums les plus doux remplissaient l'air de leurs émanations ; la joie était dans les cœurs, elle se peignait sur tous les visages. Muhamad seul, triste, abattu, dévoré de jalousie, la rage dans l'âme, nourrissait son chagrin de vagues projets de vengeance. Il confia ses peines à des amis dévoués, tous lui offrirent leurs bras et leurs vies ; agité jusque là de mille angoisses cruelles, le cœur de Muhamad s'ouvrit alors au plaisir ; et, sans vouloir donner à son rival détesté le temps de jouir d'un bien qui n'était dû qu'à lui-même, il fixa

au surlendemain l'exécution du complot qui devait l'immoler à ses ressentimens. Muhamad et son frère, accompagnés de quelques amis, se placèrent aux portes de l'Alhambra; ils dirent aux eunuques et à la garde qu'ils voulaient parler au roi à sa sortie, et qu'ils allaient l'attendre. Ils portaient tous des poignards dans les manches de leurs habits, et de fortes saies par-dessous leurs manteaux. Le roi ne tarda pas à se présenter; un de ses wazirs le suivait. Muhamad et son frère s'approchèrent de lui en le saluant, et, au moment où il passait sur le seuil de la porte, Muhamad le frappa de trois coups de poignard à la tête et à la poitrine. Ismaïl tomba à la renverse; et ne put proférer que le mot: «Traîtres!» Le wazir tira son épée pour défendre le roi et se défendre lui-même; il expira sous le fer des autres conjurés. Les eunuques et les gardes accoururent au bruit; mais le crime avait été si promptement exécuté, que les meurtriers étaient déjà loin du palais.

On transporta le roi dans l'appartement de sa mère. Les médecins, appelés aussitôt, déclarèrent que les blessures étaient mortelles. Un second wazir, ayant su des eunuques le nom des auteurs de cet attentat, envoya sur-le-champ à leur poursuite; mais la plupart, sortis de Grenade, avaient mis leur tête à couvert; ceux qu'on put ar-

rêter périrent dans les supplices. Cependant tout, dans l'Alhambra, était livré au désordre et à la confusion. La garde royale exhalait sa douleur en imprécations et en menaces, et Othman, qui la commandait, avait bien de la peine à la contenir. Othman (1) avait eu connaissance de la conspiration, et il l'avait favorisée en secret; craignant d'être découvert, il n'était pas sans de vives inquiétudes; mais, comme une démarche imprudente aurait pu le perdre, il montra du dévouement et du zèle sans affectation. Il se tenait à la porte de la chambre où était le roi; pour calmer la multitude, il lui disait que les blessures paraissaient légères, et que bientôt le roi recouvrerait la santé. Le wazir sortit peu de temps après de la chambre; le roi venait de rendre le dernier soupir; mais il composa si bien son visage, que, malgré la douleur dont il était pénétré, la triste vérité ne fut point soupçonnée. Sans perdre un moment, il convoqua les membres du conseil, les ministres, les généraux et les scheiks. Quand ils furent tous rassemblés, il leur fit dire, ainsi qu'à Othman, que le roi vou-

(1) D'autres l'appellent Ozmin. Dans l'ouvrage de Conde il a les deux noms, tantôt l'un tantôt l'autre. Devant en choisir un pour éviter la confusion, nous avons pris le premier par lequel il est désigné.

lait leur parler. Les anxiétés d'Othman augmentèrent ; renfermant toutefois ses craintes au fond de son cœur, il entra dans la chambre avec tous les autres. Le wazir leur présenta alors le fils aîné du roi, Abu Abdalâ Muhamad (1), encore fort jeune. Il leur dit que le roi leur ordonnait de reconnaître son successeur dans cet enfant, et qu'il ne leur parlait point lui-même en ce moment, parce qu'il souffrait trop de ses blessures. Tous les assistans s'empressèrent d'obéir, et Muhamad IV fut solennellement proclamé. La cérémonie finie, le wazir annonça la mort du roi.

Othman, qui avait redouté de plus grands malheurs, fut intérieurement ravi de la tournure que les événemens avaient prise, et, comme il avait plus de raison qu'un autre d'être satisfait, il fut le premier à s'écrier : Vive notre roi Muhamad ben Ismaïl. L'exemple du chef entraîna toute la garde, qui répéta ces mots par acclamation ; et l'élection du nouveau souverain n'éprouvant pas de contradiction, on vit se terminer heureusement une journée qui s'était annoncée sous les plus sinistres augures.

(1) Les Arabes disent qu'il n'avait que douze ans ; mais il paraît qu'il devait être plus âgé, puisque trois ans après il gouvernait lui-même et marchait à la tête de ses armées.

Le lendemain, on fit les obsèques du roi, qui fut enseveli avec la plus grande magnificence ; et son tombeau fut, suivant l'usage, orné d'une inscription (1) pompeuse. Ismaïl laissa des regrets dans Grenade, bien qu'il ne fût qu'usurpateur de sa couronne, parce qu'il avait travaillé au bonheur de ses sujets. Dans les momens d'intervalle que ses guerres lui avaient laissés, il s'était occupé d'embellir sa capitale, et surtout de lui donner une bonne police. Il avait mis en communauté les artisans de chaque profession, et séparé avec soin les conditions et les classes.

Muhamad avait les plus belles qualités. Aux dons extérieurs, il joignait les agrémens de l'esprit. Il était d'un commerce assez doux ; quoique ses manières fussent réservées, quelquefois même jusqu'à la gravité. Il s'exprimait facilement, et semait sa conversation de saillies fort vives. Son humeur était généreuse, et il

(1) Suivant cette inscription, il était âgé de quarante-sept ans, et son règne avait été de douze. Il laissa quatre enfans : Muhamad, qui lui succéda ; Farag, qui mourut en prison à Almería ; Abul Hégiag, qui succéda à son frère, et Ismaïl, qui fut exilé en Afrique. Dans ses loisirs, le roi Ismaïl s'amusait à chasser les petits oiseaux ; il aimait beaucoup aussi à monter à cheval.

aimait en tout la magnificence. Il se plaisait aux exercices militaires, aux joutes et aux tournois, où il déployait son adresse. Il excellait à conduire un cheval, il avait même la passion des chevaux. On ne pouvait lui faire de présent plus agréable que celui d'un de ces animaux, surtout s'il était de bonne race, et que sa généalogie fût bien prouvée. Il protégeait les lettres, et ceux qui s'y distinguaient, poètes ou orateurs; il était grand amateur d'histoires d'amour et de chevalerie. Mais ce que les Musulmans devaient regarder, dans ces circonstances critiques, comme un accident très-heureux, c'était ce jugement droit et solide qu'ils trouvaient dans leur prince au sortir de l'enfance, cette pénétration d'esprit, cette justesse de vues qui semblaient le partage d'un homme qu'auraient mûri les années. Spécialement favorisé par la nature, de même que le roi de Castille, il saisit comme lui les rênes de l'état, dans un âge tout destiné au plaisir. Il eut d'abord pour ministre le wazir Abul Hasan ben Masud, auquel il devait la couronne; Othmán eut le commandement des troupes. Abul Hasan par malheur ne survécut que de quelques mois à son ancien maître; et, quand il le fallut remplacer, le choix du jeune prince tomba sur Muhamad Almahruc, noble scheik de Grenade.

Le nouveau ministre était ambitieux et dissimulé, et il n'usa du pouvoir que pour servir ses passions, satisfaire ses vengeances ou contenter son orgueil et sa vanité. Il devint l'oppressur de la nation et l'ennemi des grands ; il abusa même si fort de l'autorité attachée à sa charge, qu'il jeta dans une prison le prince Férag, et fit transporter en Afrique le prince Ismail, tous deux (1) frères du roi. Othman avait dirigé une expédition contre les chrétiens, auxquels il avait pris la forteresse de Rute. Envieux de son crédit ou jaloux de sa gloire, le ministre l'accueillit froidement au retour, et il eut même pour lui des procédés si désobligeans, qu'Othman irrité sortit de Grenade dans l'intention de passer en Afrique, et d'offrir ses services au roi de Fez.

An de J. C.
1526.
De l'hégire,
726.

(1) Les écrivains arabes ne disent point pourquoi le ministre se porta à cet acte de violence. Peut-être les princes étaient-ils plus âgés que Muhamad et regardaient-ils comme une atteinte à leurs droits la préférence donnée à leur frère. Ce qui pourrait donner à cette supposition de la vraisemblance, c'est qu'après la mort du ministre et même après celle du roi, les deux princes furent laissés, l'un en prison et l'autre en Afrique. S'ils eussent été les cadets de Muhamad, on aurait peine à comprendre comment ils auraient pu s'attirer un traitement aussi rigoureux. Qu'auraient pu faire des enfans de neuf ou dix ans pour mériter la captivité et l'exil ?

Othman el Rada, dont il était le parent. Le désir de la vengeance le retint dans l'Andalousie, et, tandis qu'il envoyait à Séville son fils Ibrahim pour exciter les Castellans à la guerre, il soulevait les habitans des montagnes, et faisait proclamer Muhamad ben Férag, frère d'Ismaïl et oncle du roi, lequel était alors à Trémécen, et se disposait, disait-on, à passer en Espagne, avec ses partisans et un corps considérable de

troupes africaines. En apprenant ces tristes nouvelles, le roi, sans prendre conseil de personne, fit arrêter son hagib Almahruc, auquel il attribuait la révolte d'Othman. En même temps il leva une armée autant pour réduire et punir les rebelles, que pour s'opposer aux Castellans, qui, cédant volontiers aux instances d'Ibrahim, venaient de faire une irruption dans ses terres du côté de Séville.

Muhamad avait marché en personne contre les révoltés; mais l'habileté de leur chef, secondée par l'avantage des positions, rendit tous ses efforts inutiles; et il ne put ni les vaincre ni même les atteindre, parce qu'ils surent toujours éviter le combat, se contentant de harceler et de fatiguer son armée. Cependant les Castellans

s'emparèrent de Véra, d'Olbéra, de Pruna et d'Ayamonte; les Musulmans essayèrent en vain d'arrêter le cours de ces conquêtes; il y eut, non

An de J. C.

1327.

De l'hégire,

727.

An de J. C.

1329.

De l'hégire,

729.

2 muharran.

loin de Cordoue, sur les bords de la petite rivière de Guadalforce, un combat meurtrier, où périt la fleur de la cavalerie andalouse. Muhamad, de retour à Grenade, fit trancher la tête à son ancien ministre, auteur de tous ces désastres. Cette mesure rigoureuse ne guérissait point le mal. Le bruit s'était répandu que les Africains se préparaient à passer en Espagne pour favoriser la révolte d'Othman. Muhamad envoya à Algéciras Aben Yahie Alkigiati, successeur d'Almahruc, pour empêcher le débarquement des Africains ; mais les Grenadins ne déployèrent qu'une valeur inutile. Culbutés, accablés par le nombre, ils cédèrent le champ de bataille tout couvert de morts. Alkigiati, grièvement blessé, eut, en expirant, la douleur de voir la défaite de ses troupes. Les Africains s'emparèrent de cette ville, et peu de jours après de Marbella et de Ronda.

Ce nouveau malheur frappa les Grenadins. d'épouvante. Le roi, par son propre courage et son inaltérable constance, parvint à leur rendre quelque énergie ; et, se mettant de nouveau à la tête des troupes, il alla assiéger et prendre la ville de Cabra et le fort de Priégo. Excité par ces premiers avantages, il aspira à une conquête plus importante, et il conçut le dessein de s'emparer de Baëna. Il forma pour cela un corps de

17 regéb.

cavalerie d'élite, peu nombreux mais tout composé de soldats aguerris, dont la valeur souvent éprouvée était supérieure à tous les dangers. La plupart des généraux admiraient, sans l'approuver, la courageuse audace de leur jeune prince; quelques-uns la traitaient d'imprudente témérité, et sous divers prétextes ils refusèrent de l'accompagner. Le roi jura qu'il prendrait Baëna sans eux, et il donna le signal de la manche. Les chrétiens, voyant arriver une si petite troupe, sortirent en hâte de leurs murs pour la combattre, avec l'espoir de la vaincre; ils trouvèrent une résistance à laquelle ils étaient loin de s'attendre; et, pressés à leur tour, poursuivis par les braves compagnons de Muhamad, ils prirent la fuite en désordre. Les Musulmans les suivirent jusqu'au pied des remparts.

Muhamad, plein d'ardeur et de bravoure marchait au devant des siens, et, choisissant parmi les ennemis le cavalier le plus apparent, il lui jeta sa lance avec tant d'adresse, que l'instrument fatal lui traversa le corps. Comme la lance du roi était garnie d'or et de pierreries, plusieurs cavaliers voulurent s'élancer pour la lui arracher. Le roi les arrêta. Laissez ce malheureux, leur dit-il. S'il ne meurt point de sa blessure, qu'il ait au moins de quoi la guérir. Peu de jours après la ville capitula. Poursuivant ensuite sa

marche victorieuse, il ravagea toute la contrée voisine, jusqu'à ce qu'averti par ses éclaireurs de l'approche d'une armée chrétienne, il courut à sa rencontre, l'attaqua, la défit et poursuivit ses débris à plusieurs lieues de distance. Informé que Gibraltar était mal gardé, il s'y porta rapidement avec sa colonne, surprit la garnison et se rendit maître de la ville. Il reprit aussi sur les Africains, alliés des rebelles, Ronda, Marbella et Algéciras, et dans cette campagne courte et brillante, qui ne fut pour lui qu'une suite de triomphes, il recouvra tout ce que la révolte lui avait fait perdre.

Cependant le roi de Castille avait rétabli la paix intérieure, et son autorité respectée par tous les partis ne trouvait plus d'obstacles pour l'exécution de ses desseins, si ce n'est dans l'état d'épuisement où tant de malheurs, tant de guerres, avaient mis son royaume et ses finances. Il venait de conclure avec l'Aragon et le Portugal un traité d'alliance offensive contre les Maures; chacune des trois puissances devait de son côté les attaquer; elles s'étaient même engagées réciproquement à ne point recevoir les mécontents qui tenteraient d'exciter de nouveaux troubles; mais cela ne suffisait point. Pour entretenir des armées, il fallait des trésors, et Alphonse n'en avait point. Il demanda des subsides aux états

du royaume : et les états , assemblés à Madrid , dociles à la voix de leur souverain , déterminés surtout par la nécessité , créèrent des impôts nouveaux , parmi lesquels on trouve le droit d'al-cavala , ou de mutation sur les ventes et les échanges , droit porté d'abord au cinquième de la valeur et modéré dans la suite. Aussitôt une armée fut réunie à Séville ; elle était destinée au siège de Gibraltar ; une flotte nombreuse , sortie du Guadalquivir , devait en seconder les opérations. De son côté Muhamad de retour à Grenade faisait de grands préparatifs pour rentrer en campagne.

An de J. C. Dans le même temps , le royaume de Fez en
 1530.
 De l'hégire, Afrique se trouvait agité par de sanglantes révolutions. Omar, fils d'Othman el Rada, soutenu par son frère Abul Hasan, armant contre son père ses mains criminelles, le forçait à descendre du trône; Trémécen, Sigilmesse, se déclaraient en faveur du rebelle; Othman succombait sous le poids de ses revers. Il semblait que sa mort devait consolider l'usurpation d'Omar, mais bientôt, dans le frère qu'il avait protégé, il trouva un dangereux ennemi. Le désir du pouvoir suprême entra dans le cœur d'Abul Hasan ; il voulut succéder à celui qu'il avait dépouillé lui-même pour des intérêts étrangers. Son courage, son activité, son génie, lui présageaient le succès, et dans une bataille san-

glante Omar perdit la couronne et la vie. Abul Hasan Ali posséda sans rivaux le trône de Fez (1).

(1) Cette dernière circonstance est essentielle à remarquer ; elle éclaire un point très-obscur de l'histoire d'Espagne : cet Abul Hasan ne fut point roi de Maroc, comme on l'a dit, mais roi de Fez. Il paraît que depuis plusieurs années ces deux royaumes avaient des souverains particuliers. Abul Hasan ne vint point en Espagne, comme on le suppose encore, appelé par le roi de Grenade. Les Africains n'y étaient d'abord venus qu'en qualité d'auxiliaires du rebelle Othman ; et ce fut contre le gré de Muhamad qu'Abul Hasan fit par la suite des établissemens en Andalousie. Il n'est pas non plus exact de dire, avec quelques historiens espagnols, qu'Abul Hasan envoya en Espagne son fils Abdelmélek avec une armée. Abdelmélek n'était point fils, mais général du roi de Fez. Il y a une grande confusion d'événemens dans cette partie de l'histoire d'Espagne. Les écrivains qui s'en sont occupés ont eu quelques datés positives fixées par les chroniques ou par les monumens, et ils ont rempli les intervalles qui les séparaient, par des événemens qu'ils ont sus de tradition ou autrement, en leur assignant des époques en rapport avec leur système, et souvent peu conformes à l'ordre des temps ; il est même visible que plus d'une fois ils empruntent des détails à leur imagination. C'est ainsi qu'ils parlent d'un voyage du roi de Grenade à Maroc en 1330, et d'un traité secret entre ce même roi de Grenade, et Jean Emmanuel, gouverneur de Murcie et les seigneurs de Lara, ce qui se-

Déjà l'armée de Castille menaçait Gibraltar, et le blocus allait commencer, lorsque ses généraux reçurent avis de la marche du roi de Grenade. Jugeant alors à propos de remettre le siège à un autre temps, ils conduisirent leurs troupes à la rencontre de l'armée ennemie. Ils s'arrêtèrent devant la ville de Téba, qui fut investie ; Muhamad vint camper à Turon, à peu de distance de Téba, et il envoya des détachemens sur le bord de la rivière qui coule auprès de cette ville, pour empêcher les chrétiens d'abreuver leurs chevaux. D'autre part, les Castellans pressaient la forteresse de Pruna, qui fut obligée de se rendre. L'alcaïde qui y commandait obtint pour la garnison les honneurs de la

rait supposer dans ce prince des vues politiques bien évidemment au-dessus de son âge. Il est vrai qu'ils le font très-vieux, puisqu'ils lui donnent pour successeur un de ses enfans cadets. Ils le font aussi assassiner par ses sujets pour s'être revêtu d'habillemens dont lui aurait fait présent le roi Alphonse. Le récit des Arabes, comme on va le voir, est bien différent ; et nous sommes convaincus qu'il faut sans hésiter lui donner la préférence. Quant au prétendu voyage, il est vrai qu'après avoir délivré Gibraltar que les Castellans assiégeaient, Muhamad montra l'intention de passer en Afrique pour voir Abul Hasan ; mais il fut assassiné au moment d'entreprendre le voyage..

guerre, et la liberté de passer au camp de Muhammad. Celui-ci voulut alors tenter un coup décisif. Il envoya trois mille cavaliers attaquer le camp des chrétiens, tandis qu'avec un nombre égal il s'alla mettre en embuscade à une lieue au-delà, espérant y attirer les ennemis. Ceux-ci avaient été prévenus par leurs espions, ils ne poursuivirent les trois mille cavaliers que jusqu'à l'entrée du vallon où l'embuscade était dressée. Mais, lorsqu'ils eurent reçu les renforts que leur envoyait Alphonse, ils s'avancèrent en bon ordre dans le vallon, chassèrent les Grenadins, attaquèrent à leur tour le camp de Muhammad, où ils causèrent beaucoup de désordre, et ils forcèrent les Musulmans à se retirer avec perte d'une partie de leur bagage. Les habitans de Téba demandèrent alors à capituler, et ils y furent admis sous des conditions favorables. Priégo, Canète, Ortéxicar, suivirent l'exemple de Téba. Après avoir terminé glorieusement la campagne par la prise de ces villes, Alphonse alla recevoir à Séville, des mains de l'amour, la plus douce récompense de sa victoire, et mêler le myrte aux lauriers. Epoux peu fidèle, mais amant passionné, il rapportait toute sa gloire à sa maîtresse, et courait déposer ses grandeurs aux pieds de la belle Eléonore de Guzman. Ce fut de ces amours adultères que naquit Henri

de Transtamar, destiné à monter un jour sur le trône de Castille, et à compter parmi ses descendans cette infante Isabelle, sous laquelle devait s'abattre l'empire des Maures.

Dès que l'armée chrétienne se fut retirée, Muhamad retourna vers Grenade. Il assiégea en passant le château de Castro-del-Rio, sans pouvoir le prendre ; il se vengea en ravageant le pays d'alentour, et en saccageant la ville de Cabra. Sur ces entrefaites, le nouveau roi de Fez passait le détroit. Reçu dans Gibraltar à titre d'allié, il s'y conduisit en maître, et il en fit prendre possession par ses troupes comme d'une chose qui lui appartenait. Muhamad fut très-sensible à la perte de cette place. Craignant néanmoins de rompre avec un prince guerrier et puissant, il eut l'air de céder de plein gré ce qu'il ne pouvait reprendre. Un traité d'alliance suivit cet événement. De son côté le roi de Castille sentait l'importance d'avoir Gibraltar : c'était pour lui la clef du royaume de Grenade, et pour les Africains une barrière qu'ils ne pourraient franchir ; mais il devait peu compter sur le succès d'une surprise : Abul Hasan avait trop d'intérêt à conserver cette place pour n'y pas entretenir une forte garnison ; il fallait donc une armée considérable, un siège régulier, et en même-temps une flotte maîtresse de la mer.

Malheureusement les circonstances lui permettaient peu de s'occuper des vastes préparatifs que demandait une telle entreprise. Les seigneurs de Lara et ceux de Haro s'étaient encore révoltés, et Jean Emmanuel s'était joint à eux. Contre ces dangereux ennemis, Alphonse eut besoin de toutes ses ressources.

Tranquille du côté de Séville, Muhamad avait porté ses armes dans le royaume de Valence. Il assiégea Orihuéla; la résistance qu'il éprouva lui fit abandonner le projet qu'il avait eu de s'emparer de cette place importante. Il ne fut pas plus heureux à Elche; le courage du gouverneur sauva la forteresse. L'année suivante, il renouvela ses tentatives, et elles furent encore infructueuses. Il y eut des campagnes dévastées, des villages pillés, mais les places fortes repoussèrent partout ses efforts.

Alphonse, vainqueur des rebelles, reprit ses desseins contre Gibraltar. Il espérait que le roi de Grenade ne viendrait pas défendre une ville qui, dans les mains d'Abul Hasan ne servait qu'à ouvrir ses états aux Africains. Il commença par s'assurer de la mer, afin d'intercepter les secours de l'Afrique; ses vaisseaux, maîtres du détroit, laissèrent de ce côté la garnison sans espérance, et c'était par là seulement qu'elle pouvait être secourue. Pendant long-temps tou-

An de J. C.
1331.
De l'hégire,
731.

An de J. C.
1333.
De l'hégire,
733.

tefois elle se défendit avec courage , et les attaques des assiégeans échouèrent souvent au pied des rochers qui servent de base aux remparts. La disette était plus à craindre pour les Maures que les armes d'Alphonse, et ils étaient si nombreux que les provisions furent bientôt épuisées. De privations en privations , habitans et soldats descendirent aux plus cruelles extrémités. Quelques-uns des premiers, se glissant parmi les rochers, parvinrent à s'échapper à la faveur des ténèbres ; ils allèrent conjurer Muhamad d'embrasser la défense de ses alliés. Le roi de Grenade , aussi généreux que vaillant , accueillit avec bonté leur demande, et, rassemblant à la hâte sa cavalerie, il partit sur-le-champ de Grenade, qui ne devait pas le revoir. Il arriva à Algéciras sans être attendu, et, renforçant sa petite armée des troupes qu'il y trouva , il assaillit vigoureusement les chrétiens, qui cédèrent à la valeur des Andalous autant qu'à la surprise où les jeta cette attaque imprévue. Ils levèrent le siège le même jour, et se retirèrent en désordre à Séville (1).

(1) Les historiens espagnols conviennent que le siège fut abandonné ; mais , pour l'honneur de leurs armes , ils prétendent qu'Alphonse fut rappelé en Castille par les discordes qui s'y étaient de nouveau élevées. Il est possible qu'en effet ce motif ait contribué à la retraite d'Al-

Muhamad était jeune et glorieux, il avait l'esprit railleur : il n'épargna pas les saillies piquantes aux généraux africains; ceux-ci en concurent un profond ressentiment. Chez ces Maures farouches, les vengeances demandaient toujours du sang; ils résolurent de verser celui du roi de Grenade, et de le payer par un assassinat du service qu'il venait de leur rendre. Ils savaient que Muhamad avait montré l'intention de passer en Afrique pour voir Abul Hasan; ils attendirent qu'il eût renvoyé ses troupes. Quand elles furent parties, et qu'il n'eut retenu que les cavaliers de sa garde qui devaient être avec lui du voyage, ils firent épier soigneusement ses démarches par des assassins salariés. Le roi voulut dès le lendemain aller à la chasse; ces assassins s'emparèrent d'une gorge profonde qu'il devait traverser; et, l'attaquant dans un lieu si fourré qu'il ne put ni retourner son cheval ni être défendu par son escorte, ils parvinrent facilement à lui arracher la vie. On dit que celui qui lui porta les premiers coups fut un ancien esclave de son père Ismaïl, nommé Zeyan. Les malheureux

phonse; mais ce qui ne paraît nullement prouvé, c'est qu'à cette occasion il ait eu aucune entrevue avec le roi de Grenade ni avec Abdelmélek, fils prétendu d'Abul Hasan, roi prétendu de Maroc.

témoins de cette catastrophe cruelle se hâtèrent de rentrer dans le camp. Les gardes qui y étaient restés, quoique en petit nombre, voulaient au péril de leur propre vie venger la mort de leur prince; mais les Africains s'enfermèrent dans Gibraltar, et du haut des murailles ils bravèrent leur fureur impuissante.

La mort de Muhamad fut amèrement pleurée à Grenade. Par sa conduite dans un âge si tendre, ce prince donnait les plus brillantes espérances, il avait d'ailleurs si peu de défauts et tant de belles qualités, que ses sujets avaient pour lui l'affection la plus vive. Ce fut surtout parmi les soldats que la nouvelle de sa mort excita la douleur et les regrets. Jusef, surnommé Abul Hégiag, frère de Muhamad, était pour lors à la tête de l'armée, qu'il ramenait de Gibraltar; elle le proclama d'une voix unanime, et la nation sanctionna le choix de l'armée. Son premier soin fut de faire chercher le corps de son frère, resté dans la forêt. Il le fit transporter à Malaga, où on lui érigea un mausolée (1) décoré d'inscriptions.

(1) Ces inscriptions disaient que Muhamad était né le 8 muharram de l'an 715; qu'il avait été couronné le 26 régeb de l'an 725, et qu'il avait péri le 15 dylhagia de l'an 733. D'après cela il n'aurait eu que dix ans en

Jusef n'avait pas été moins favorisé de la nature que son frère Muhamad : il avait une belle âme sous de beaux dehors. Il différait seulement de son frère par les inclinations, les siennes le portaient à la paix, et à la culture plus exclusive des lettres. Pour pouvoir s'y livrer sans obstacle, et procurer en même temps à son peuple un repos qui depuis long-temps lui manquait, il envoya une ambassade à Séville, où se trouvait Alphonse, et une trêve de quatre ans fut conclue (1) à des conditions honorables. Jusef apportait sur le trône la ferme volonté de faire régner avec lui la justice tempérée par la bonté ; il ne tarda pas à donner une preuve de la sincérité

montant sur le trône, et dix-huit quand il fut assassiné. Si ces dates sont exactes, on ne peut qu'être de plus en plus étonné de tout ce que ce prince avait fait, si jeune encore. Que ne serait-il point devenu s'il eût pu poursuivre sa carrière jusqu'à un âge avancé ?

(1) C'est vraisemblablement cette ambassade qui fait dire à certains historiens espagnols (en confondant, il est vrai, les époques) qu'en 1330 le roi de Grenade offrit à celui de Castille l'hommage de ses états, et une redevance de douze mille pièces d'or, ce qui fut accepté. Ce qui paraît positif, c'est qu'après 1330 la guerre continua, et qu'au contraire, après 1333, époque de l'avènement de Jusef, il y eut une trêve de plusieurs années ; et que les hostilités ne furent reprises que vers l'an 1340.

de ses intentions. Son hagib étant venu à mourir dans les premiers mois de son règne, il conféra sa charge au wazir Abu Ishac. A peine cette nomination fut-elle connue, que de toutes parts on lui adressa des réclamations pressantes. On accusait Abu Ishac d'être altier, vindicatif, orgueilleux ; on donnait à entendre que, de même que l'hagib Almahruc, il causerait dans Grenade des mécontentemens et des révoltes. Le roi accueillit ces plaintes, et, comme il voulait réellement le bien, au bout de quelques jours il renvoya son ministre, et mit à sa place Abul Naïm ben Réduan.

Ce dernier était de mœurs irréprochables, mais il avait un caractère sombre, dur, inflexible ; poussant le zèle pour la vertu jusqu'à l'affectation d'austérité, et l'amour de la justice jusqu'à un rigoureux fanatisme. Aussi, tant que dura son ministère, il fut moins aimé que redouté ; l'on prétend même que la célérité avec laquelle il expédiait les affaires les plus importantes, et la promptitude qu'il faisait mettre à l'exécution de ses jugemens, avaient coûté la vie à beaucoup d'innocens, et que la peine capitale avait été très-souvent infligée pour des délits très-légers. Malheureusement personne n'osait se plaindre, soit qu'on craignît les reproches du roi, qui déjà une fois avait changé de mi-

nistre par condescendance, soit qu'on tremblât de rester-exposé au ressentiment d'Abul Naïm, si la dénonciation demeurerait sans effet. Il fallut attendre que le roi, naturellement bon et juste, acquît par lui-même la preuve de l'abus progressif que faisait son hagib d'une autorité sans limites. Cela ne manqua pas d'arriver, mais ce ne fut qu'après plusieurs années ; et Jusef, s'étant convaincu que les mesures de rigueur que prenait son ministre provenaient plus encore de son irascibilité que de sa justice, il le destitua, et le fit même jeter dans une prison, en expiation de son excessive sévérité.

An de J. C.
1340.
De l'hégire,
740.
Regeb.

Durant les années de paix dont Grenade venait de jouir, Jusef s'était appliqué à introduire sans violence dans ses états d'utiles réformes. Il rétablit dans leur pureté primitive les lois anciennes, notablement altérées par l'arbitraire ; il donna des formulaires clairs et précis pour les actes publics, dans le dessein de prévenir les contestations ; il fit publier des commentaires pour expliquer les dispositions obscures ou douteuses. Il créa des récompenses pour les administrateurs diligents, et pour les généraux que leurs talens faisaient distinguer. Il chargea des savans de composer des traités spéciaux sur les procédés de toutes les professions mécaniques ou industrielles, afin d'augmenter les lumières

dans les artistes, et de les conduire au perfectionnement de leur art. Il reconstruisit sur un nouveau plan la grande mosquée de Grenade, il lui assigna des revenus considérables, et fit divers statuts auxquels il assujétit les imans, les al-faquis et les autres personnes attachées au culte; il fit aussi bâtir auprès de Malaga un superbe palais sur les dessins fournis par lui-même. Son administration ferme, sage et paternelle rappelait aux Grenadins les beaux siècles de Cordoue, et le règne des Abderahman et des Alhakem.

Ce prince ne laissait pas néanmoins de payer le tribut à l'humanité par de secrètes faiblesses. Lorsque la trêve expirée eut ramené la guerre et ses ravages, le général de cavalerie Abu Taber Omar, de la famille de Mérin, fit une incursion dans le royaume de Murcie, où il commit beaucoup de dégats, et il rentra dans Grenade avec mille ou douze cents captifs des deux sexes. Ses cavaliers revinrent chargés de butin, et son triomphe donna lieu à de grandes fêtes. Omar était l'ami, le favori du roi, et son crédit était sans bornes; il semblait que les avantages qu'il venait d'obtenir devaient l'augmenter encore, en rendant légitime la bienveillance du roi; mais peu de jours après il fut mis en prison et dépouillé de sa charge, qu'on donna à un de ses cousins. Cet événement inattendu causa la plus

forte surprise , et beaucoup de personnes ignorèrent d'où provenait la disgrâce d'Omar ; quelques-uns l'attribuèrent à la jalousie du roi. Omar avait le malheur d'être le rival du prince , et surtout d'obtenir sur lui la préférence. Jusef , doublement offensé , et par l'indifférence de sa maîtresse et par l'audace de son favori , agit en despote , et fit taire l'ancienne amitié devant la vengeance. Plus il avait comblé Omar de faveurs , plus Omar lui semblait coupable de n'avoir point sacrifié ses propres penchans à ceux de son roi. C'était , disait-on , le cousin d'Omar qui , confident indiscret , avait vendu , pour l'espoir de la faveur , le bonheur , la fortune et le secret de son parent.

Alphonse avait été moins heureux que le roi de Grenade ; il avait dû employer tout le temps de la trêve à faire la guerre à ses propres vassaux soulevés contre lui. Jean Emmanuel avait encore mis dans son parti les deux maisons de Haro et de Lara ; et , tandis que le roi était devant Gibraltar , il envahissait la Castille et menaçait Tolède. Le prompt retour du roi dérangerait les projets des conjurés. Ils se retirèrent avec leurs troupes vers les places qu'ils avaient fortifiées ; mais , Alphonse les poursuivant sans relâche , ils désespérèrent de leur salut. Jean de Lara prit la fuite ; tous ses domaines furent confisqués. Al-

phonse de Haro, pris dans la forteresse où il s'était réfugié, fut traîné en présence du roi, qui, après lui avoir reproché ses habitudes constantes de révolte, l'envoya au supplice. Jean de Lara épouvanté fit demander son pardon; il l'obtint de la clémence du roi, qui se contenta de le bannir de sa cour. Jean Emmanuel, principal moteur de la rébellion, se hâta d'envoyer l'assurance de son repentir, et Alphonse fut encore assez généreux pour oublier ses torts réitérés. Ce prince ne jouit pas long-temps du repos qu'il semblait lui promettre le retour des rebelles au devoir. Le roi de Navarre lui déclara la guerre. Les Castillans furent vainqueurs, et les Navarrais, complètement battus en diverses rencontres, demandèrent la paix. A peine était-elle conclue, que Jean Emmanuel et Jean de Lara prirent pour la dixième fois les armes. Alphonse, indigné de leur déloyauté, rassembla les états, leur exposa la situation du royaume, le mal qu'il recevait de ces fréquentes révoltes, le besoin urgent d'un remède efficace, et il leur demanda ce remède. Les états votèrent la guerre jusqu'à l'extermination des coupables, et en même temps ils accordèrent au roi des subsides.

Alphonse ne perdit pas un moment : informé que Jean de Lara était dans Lerme, il alla en personne investir cette ville. Jean Emmanuel

tenta d'y jeter du secours; un détachement de l'armée royale, conduit par Alphonse lui-même, vola à sa rencontre, dispersa ses troupes, et anéantit son parti. Le siège de Lerme fut repris et poussé avec tant de vigueur, que Jean de Lara, n'ayant plus de ressources, implora la miséricorde d'Alphonse, et se remit en ses mains. Alphonse, dont la clémence était inépuisable, pardonna encore au rebelle; il lui rendit même ses biens et ses charges. Cette fois les bienfaits du roi ne furent point perdus, et, la reconnaissance succédant enfin dans le cœur de Lara aux sentimens qui l'avaient égaré, il consacra au service d'Alphonse le reste de sa vie, et il tâcha d'effacer, par l'ardeur de son zèle, la trace de ses erreurs passées. L'exemple de Lara fut suivi par Jean Emmanuel, qui avait intéressé à sa cause le roi de Portugal, dont le fils avait épousé sa fille Constance; et même, après quelques mois, il contribua par ses soins à ménager entre les deux souverains un rapprochement sincère, qui produisit un traité d'alliance (1) offensive contre le roi de Grenade.

Comme on touchait à l'expiration de la trêve,

(1) La reine de Castille, Marie, était fille du roi de Portugal. Les amours d'Alphonse et d'Eléonore de Guzman le tenaient éloigné de sa femme; et le roi de Portugal,

on se prépara à la guerre, et le plan de la campagne fut arrêté. On convint d'attaquer les Musulmans par Antéquéra et par Ronda, tandis que les flottes combinées de Castille et d'Aragon croiseraient sur le détroit; de son côté le roi de Grenade envoyait une armée insulter Jaën, et des ambassadeurs en Afrique pour hâter le départ du roi de Fez. Les hostilités ayant commencé, des ravages furent respectivement commis par les Castellans dans le royaume de Grenade, par les Grenadins sur les terres d'Alphonse. Cependant les vaisseaux africains traversaient la mer, et, malgré la surveillance et les efforts de l'amiral castillan, ils abordaient aux rives andalouses. L'envie, qui toujours veille à la cour des rois, pour nuire aux hommes que la faveur accompagne et pour accabler ceux que la fortune abandonne, attribua le passage des Africains à la négligence de l'amiral; on alla même jusqu'à répandre l'odieux soupçon que cet officier s'était vendu au roi de Fez. Trop sensible peut-être à ce grossier outrage, et, ne consultant que son désespoir, l'amiral ne craignit point d'aller attaquer la flotte d'Afrique, composée de cent quarante galères, avec des forces infiniment moindres. La

sensible à l'injure de sa fille, voyait son gendre de très-mauvais œil.

flotte chrétienne fut presque détruite ; la plupart de ses vaisseaux , enveloppés par ceux d'Abul Hasan , tombèrent au pouvoir des Africains ; plusieurs furent coulés à fond ; et l'amiral lui-même , après avoir long-temps combattu , ne voulant pas survivre à sa défaite , lava dans les flots de son sang les soupçons qu'il avait inspirés.

Pendant qu'Alphonse consterné déplorait dans Séville la perte de ses vaisseaux , de ses soldats et de son amiral , et que , calculant tous les résultats de cette défaite , il voyait Abul Hasan maître de la mer , l'Espagne inondée d'Africains , et le nombre de ses ennemis toujours croissant , on se livrait dans Grenade à tous les excès de la joie , à tout l'enthousiasme du triomphe. Le jour où cette nouvelle arriva , la ville fut illuminée , et la nuit se passa dans les fêtes , les chants et les danses. Le lendemain , dès que le jour fut venu , le roi annonça son dessein d'aller recevoir et visiter le roi de Fez. Les commandans des frontières , les généraux , les officiers de sa garde , se disposèrent à l'accompagner. Jusef partit au milieu de ce brillant cortège , et il arriva à Algéciras quelques jours après qu'Abul Hasan eut pris terre. Celui-ci prodigua à Jusef les plus grandes marques d'affection et d'estime ; et les deux princes , dans cette entrevue , s'engagèrent à unir leurs efforts contre le roi de Castille. Abul Hasan avait amené

An de J. C.
1340.
De l'hégire,
741-
9 safer.

20 safer.

une grande quantité de troupes (1) de cavalerie et d'infanterie; Jusef y joignit les siennes, le 3 rebie 1. siège de Tarifa fut aussitôt entrepris, et l'on battit les murailles avec des machines qui, par l'effet et l'explosion du salpêtre (2), lançaient des globes de fer qui produisaient de grands ravages.

Comme le siège traînait en longueur, parce que la place était bien fortifiée, et qu'elle avait une bonne garnison, les rois maures, voulant entretenir l'ardeur des troupes, composèrent un corps de cavalerie, choisi parmi les meilleurs cavaliers, et ils l'envoyèrent sous la conduite d'Aly Alar, et de son cousin Abdelmérie, ravager les environs de Xérez et de Sidonia. Les faciles succès qu'obtinrent d'abord ces deux généraux les excitèrent à des entreprises plus importantes, et ils tentèrent de surprendre Arcos et Lébrija. N'ayant pu réussir, ils dévastèrent la campagne, et firent partout un butin immense. Les troupes castillanes de la frontière se rassemblèrent à la

(1) Les Espagnols disent qu'il avait deux cent mille hommes; d'autres soixante mille, ce qui est plus conforme à la vérité, puisque sa flotte, d'après les Arabes, n'avait que cent quarante galères.

(2) M. Conde dit *nafta*, naphte. Il est évident qu'il s'agit de l'artillerie.

hâte pour opposer une digue à ce torrent, et, plusieurs détachemens s'étant joints, ils surprirent les Maures à l'improviste dans une position désavantageuse. Le lieu et le nombre étaient contre ces derniers, et le désir de conserver les riches dépouilles dont ils étaient chargés vint encore gêner et embarrasser leur défense. Ils furent entièrement défaits; quinze cents Africains restèrent étendus dans les champs d'Arcos; leurs deux généraux furent du nombre des morts : ils avaient péri les premiers en cherchant à rallier leurs soldats. La nouvelle de cet échec, rapportée par les fuyards, remplit Abul Hasan de fureur; il jura de venger ses Africains; et, pour mieux s'assurer le succès, il envoya l'ordre en Afrique de lui faire passer d'autres troupes; de son côté le roi de Grenade fit de nouvelles levées.

Cependant les assiégés, qui voyaient chaque jour s'accroître le danger de leur position, à qui d'ailleurs les ressources commençaient à manquer, faisaient agir vivement auprès d'Alphonse pour qu'il les secourût sans délai. Alphonse était alors à Séville, occupé d'un traité avec le roi de Portugal et avec les Génois. Il sentait que pour faire la guerre au roi de Fez avec plus d'avantage, il était nécessaire de l'isoler de l'Afrique. Lisbonne et Gênes s'obligeaient à lui fournir des galères; d'un autre côté le roi d'A-

ragon devait envoyer ses vaisseaux ; le rendez-vous général de la flotte était dans les eaux de Tarifa. En même temps Alphonse faisait un appel à tous ses sujets ; de toutes parts il faisait venir des soldats ; et néanmoins, voulant, dans cette occasion importante, n'agir qu'avec l'assentiment des états, il les convoqua près de lui, leur dit la situation de Tarifa, les périls dont l'Espagne était de nouveau menacée par les hordes africaines, la nécessité d'accourir au secours des assiégés. L'opinion du roi fut adoptée à l'unanimité. Le roi de Portugal, averti de ce qui venait d'être décidé, se rendit avec son armée à Séville ; celle d'Alphonse s'y trouvait déjà rassemblée ; de là, les deux rois marchèrent vers l'ennemi.

7 juin. 1.

Ils l'aperçurent du haut des montagnes d'Hija-rayel (1), et ils descendirent en bon ordre dans la plaine. Les Musulmans avaient été prévenus de leur approche et ils les attendaient, de sorte que, sans témoigner cette surprise que suit toujours le désordre, ils se formèrent incontinent en bataille. Néanmoins, comme le jour était sur le point de finir, le signal du combat ne fut point donné, et les deux armées

(1) Cette montagne est connue dans la contrée sous le nom de *Peña del Ciervo*, Roche du Cerf.

restèrent toute la nuit en présence , s'observant réciproquement et attendant le retour du soleil pour s'attaquer et s'entredétruire. Des deux côtés le même silence, la même discipline furent gardés ; il ne fut permis à personne de sortir des rangs ou d'aller provoquer l'ennemi ; et l'on ne vit point de ces combats singuliers où s'exerçaient d'avance les plus bouillans courages , et qui d'ordinaire, précédant les grandes batailles, préludaient tristement au massacre de quelques milliers d'hommes.

Marcher à l'ennemi, le rencontrer, le combattre, avant que la réflexion soit venue montrer le danger et glacer le courage par les terreurs de la mort, ce n'est souvent dans les hommes qu'un effort ordinaire où la nature et la raison profitent, pour s'étourdir, de l'exaltation des esprits. Passer une nuit dans l'attente immédiate du combat où tant de vies vont s'immoler, voir le péril dans toute son étendue quand l'imagination refroidie ne fournit plus les prestiges qui le cachaient, souffrir les angoisses de l'incertitude, se préparer à la mort par une longue agonie, et rester au poste où l'honneur et le devoir nous placent, c'est le triomphe de la résignation sur les sens, de l'opinion sur la nature. Il est pourtant des hommes dont le cœur inaccessible à toute crainte, aspirant aux combats

pour satisfaire une soif ardente de gloire, n'a jamais connu ces agitations secrètes que cause l'aspect de la destruction. Il s'en trouvait dans les deux armées ; ils parcouraient les rangs pour animer les soldats ; ils leur promettaient la victoire, et leur montraient les dépouilles ennemies.

Dès que le jour parut, les trompettes des Castillans, les bruyans tambours des Maures, se firent entendre, et vinrent réveiller dans les cœurs les idées guerrières. La petite rivière de Wadacélito (1) séparait les deux armées. Les troupes légères des chrétiens s'avancèrent pour la traverser ; et la cavalerie africaine des tribus de Gomare et de Zénète, soutenue par celle de Grenade, partit au galopp pour leur disputer le passage. Bientôt les deux armées s'engagèrent tout entières pour soutenir réciproquement leurs guerriers, et

(1) Aujourd'hui *Rio-Salado*. C'est sous ce dernier nom que les historiens espagnols désignent cette fameuse bataille de Wadacélito. Adam, auteur anglais d'une histoire prétendue d'Espagne, nomme *Salcedo* le lieu où la bataille fut livrée et la bataille elle-même, tout comme il appelle montagne d'Axarguire, près de Malaga, ce que les Arabes appelaient l'*Axarquía* de Malaga, c'est-à-dire le côté du levant. Mais ce ne sont là que des erreurs bien légères, en comparaison de tout ce qu'on trouve dans ce livre.

la bataille devint générale. Le combat se maintint pendant long-temps sans avantage pour les uns ni pour les autres ; l'acharnement, la fureur, le courage étaient égaux. Vers le milieu du jour les tribus alarabes, pressées, enfoncées par les cuirassiers castillans, commencèrent à se débattre ; et le désordre de ces hordes sauvages se communiqua promptement au reste des troupes africaines. Dans ce moment critique, la garnison de Tarifa fit une sortie si vigoureuse, qu'elle acheva de décider la victoire ; elle força le camp d'Abul Hasan, renversa le pavillon royal, pilla ou brûla les bagages. Les Africains accoururent à la défense du camp ; mais les Castillans, qui les suivaient de près, les mirent dans une déroute complète. Le roi de Grenade, en qui les inclinations pacifiques n'éteignaient point la valeur, soutenait seul le combat avec ses braves cavaliers ; mais, s'étant aperçu que les Africains fuyaient de toutes parts, et que tous les efforts des chrétiens allaient se diriger contre lui, il donna l'ordre à ses troupes de se retirer, avant qu'elles fussent enveloppées par l'armée victorieuse ; ce ne fut même pas sans travail qu'elles parvinrent à rentrer dans Algéciras.

Le roi de Fez s'était réfugié à Gibraltar, où il s'embarqua le soir même de la bataille, pour aller cacher en Afrique la douleur et la honte de

sa défaite. Quant à Jusef, étant informé que les chrétiens gardaient tous les passages par où il pouvait rentrer dans ses états, il s'embarqua pareillement avec toutes les troupes qui n'étaient point nécessaires à la défense de la ville, et il aborda deux jours après à Almuñécar. Cette cruelle bataille de Wadacélito remplit de deuil la ville de Grenade ; il y eut peu de familles qui n'eussent une perte à pleurer. Plusieurs villes voisines ouvrirent leurs portes au roi de Castille, qui retourna triomphant à Séville. Celui de Portugal, qui avait puissamment contribué au succès de la journée, ne voulut point, dit-on, accepter les dons que lui destinait la reconnaissance d'Alphonse : des vues d'intérêt après la victoire auraient gâté les lauriers qu'il avait cueillis.

La fortune se déclarait contre les Musulmans. Le roi de Fez avait été accueilli en Afrique par le mécontentement et la révolte. Il perdait en un jour l'estime et le respect de ses peuples, qui oublièrent, en le voyant vaincu, qu'il avait conquis des royaumes ; ses propres enfans lui disputaient la couronne. A Grenade, Jusef, menacé de plus près par les armes d'Alphonse, cherchait à créer des moyens de résistance ; mais il eut à lutter contre le découragement général, et il ne put sauver les villes de Moclin et d'Alcala-la-Réal.

Les châteaux de Priégo, de Rute, de Bénaxémir, se perdirent de même; et la plupart des habitans, chassés de leurs foyers, portèrent leur misère aux environs de Grenade, où leur présence augmenta la consternation et l'épouvante. Pour comble de malheur, les vaisseaux de Fez et de Grenade furent presque tous pris ou détruits par les galères ennemies. Alphonse avait fait un armement considérable. Aux galères génoises et à celles que le Portugal lui fournit, il joignit les bâtimens équipés à Séville. Dans un premier combat naval douze vaisseaux des Maures étaient devenus la proie des alliés. Peu de temps après, le reste de la flotte fut dispersé, et les amiraux périrent dans une bataille sanglante. Une autre escadre de Fez, chargée de munitions et de vivres, fut attaquée et battue par la flotte du roi d'Aragon.

An de J. C.
1341.
De l'hégire,
742.

An de J. C.
1342.
De l'hégire,
743.

Alphonse avait trop d'expérience et d'activité pour ne pas faire servir tous ces avantages à s'en procurer de plus grands; il savait que la fortune ne s'arrête point dans sa marche capricieuse, que rarement on parvient à fixer son humeur inconstante, et que le moment d'obtenir de nouvelles faveurs est celui où l'on vient d'en être comblé. Il se hâta de convoquer des troupes; la Biscaye, les Asturies, la Galice, tous ses états en fournirent; et, dès qu'il se vit à la tête d'une

puissante armée, il alla mettre le siège devant Algéciras; il y arriva vers le milieu du printemps. Pour se mettre à couvert des surprises de l'ennemi, autant que pour montrer l'intention de persévérer jusqu'à la reddition de la ville, il fit entourer son camp de retranchemens et de fossés profonds. Les assiégés, par leurs fréquentes sorties, tâchèrent d'empêcher ces travaux, et leur artillerie incommoda fort les Castillans. Ceux-ci construisirent aussi des tours mobiles qui dominaient les remparts, et souvent les Maures les embrasèrent en lançant sur elles du bitume enflammé. La constance du roi vint à bout de tout surmonter.

Jusef sentait l'importance de la conservation d'Algéciras, et il mit tout en usage pour relever le courage abattu des Grenadins. Étant parvenu à former une armée, il vint camper à la vue des retranchemens ennemis. Il voulait attaquer sur-le-champ; mais ses généraux irrésolus secondaient peu son ardeur; ils auraient désiré que les Castillans fussent sortis de leurs lignes pour venir les combattre; mais ils ne devaient point s'y attendre, et les troupes d'Alphonse ne firent aucun mouvement. Cependant Jusef recevait de la place de fréquens avis, qui lui annonçaient la détresse de la garnison et le manque de vivres. Alors, ne prenant conseil que de la nécessité, il

résolus de tenter un effort pour faire lever le siège ; et, après avoir excité ses troupes au combat par ses vives exhortations, il leur fit traverser au point du jour la rivière de Palmones, qui les séparait du camp des chrétiens. Il comptait les surprendre, et en effet il eut d'abord quelque avantage ; mais les retranchemens étaient si forts, tant de soldats accoururent pour les défendre, qu'il ne lui fut pas possible d'y pénétrer. Un grand nombre de Musulmans périrent dans les périlleuses charges qu'il ordonna ; les autres, tout-à-fait rebutés par la difficulté, ou saisis par la crainte d'éprouver le sort de leurs compagnons, n'obéissaient qu'avec répugnance à la voix de leurs chefs, et Jusef fut forcé de renoncer à une entreprise où le succès paraissait impossible.

Il avait fait demander des secours au roi de Fez ; celui-ci avait répondu que ses guerres domestiques exigeaient pour son propre salut (1)

(1) Plusieurs historiens espagnols disent qu'à cette occasion Abul Hasan envoya une armée sous la conduite d'Aly, un de ses fils, et que ce fut après la réunion des Africains à l'armée de Grenade que fut livré le combat de Palmones. Les Arabes affirment positivement un fait bien différent, puisqu'ils disent qu'Abul Hasan n'envoya point de secours. Ce qui est très-vraisemblable, c'est que réellement il n'eut point les moyens de le faire,

l'emploi de toutes ses ressources. Cette réponse , rendue à Jusef après le mauvais succès de son attaque , acheva de lui ôter l'espérance de pouvoir sauver Algéciras. Il essaya pour lors de gagner en négociant ce qu'il ne pouvait obtenir par la force. Il envoya des députés à Alphonse pour lui proposer des arrangemens ; mais Alphonse refusa de les entendre ; il exigea pour condition première la remise d'Algéciras. Jusef , ayant convoqué ses généraux , leur montra le désir de faire une dernière tentative ; mais ils s'opposèrent tous fortement à ce projet. C'était , dirent-ils , exposer le salut de l'état entier pour conserver une seule ville , et l'on pouvait si peu compter sur les troupes , que l'on avait plutôt une déroute à craindre qu'un succès à espérer. Ces raisons déterminèrent Jusef ; ses députés retournèrent vers Alphonse , et il fut convenu que la place serait rendue , que la garnison emporterait son bagage et ses armes , que les habitans passeraient immédiatement de la ville nouvelle à la ville (1) an-

puisqu'il fut détrôné peu de temps après par son fils Farez ou Fariz. La ville d'Algéciras n'appartenait pas aux Africains , comme ces historiens le supposent ; Muhamad IV l'avait reprise. Il n'y avait en leur pouvoir que la ville de Gibraltar.

(1) On se souvient qu'Algéciras avait été rebâti dans

cienne, et qu'il leur serait accordé un délai suffisant pour se retirer où ils voudraient, avec la faculté d'emporter tous leurs biens. Une trêve de dix ans fut pareillement stipulée entre les deux royaumes. Alphonse traita avec beaucoup de distinction les officiers qui avaient défendu Algéciras; il tâcha même, autant qu'il le put, d'adoucir le sort des habitans, et, par la bienveillance qu'il leur montra, il acquit d'autant plus de droits à leur gratitude, qu'ils s'attendaient à un traitement rigoureux de la part d'un vainqueur irrité par une résistance de vingt mois.

Jusef ramena son armée à Grenade; et, persuadé que les récompenses ne sont pas dues seulement au courage déployé dans un jour prospère, mais qu'elles le sont encore à la constance exercée par les revers durant les longs jours de l'adversité, il fit à ses soldats beaucoup de largesses; et, d'autre part, il s'attacha à dédommager le peuple des maux de la guerre par les bienfaits de l'administration intérieure. Pour atteindre ce noble but, il fit divers réglemens (1)

un autre emplacement par Abu Jusef, roi de Maroc. La vieille ville, qui maintenant ne subsiste plus, existait encore à cette époque, quoique abandonnée par les habitans.

(1) Nous croyons utile d'insérer ici des détails, quel-

religieux, civils et militaires, rappelant d'anciens usages, proscrivant ceux que le relâchement avait introduits, adoucissant les peines criminelles, substituant des règles positives à l'arbitraire, rétablissant l'ordre partout où la licence l'avait troublé.

Il ordonna que dans les principales mosquées la parole de Dieu fût prêchée à des jours fixes ; qu'on eût soin de répéter les versets du Coran qui contiennent des préceptes de morale ou des principes de conduite ; qu'on fit des prières publiques pour la prospérité de l'état et le salut du prince et des citoyens ; qu'aux heures de cette prière on ne pût ni vendre, ni acheter, ni se livrer à des occupations profanes. Il voulut que sous aucun prétexte on ne pût se dispenser d'assister aux prédications et aux prières ; et, comme quelques-uns alléguaient l'éloignement de leurs habitations à la mosquée, il défendit de construire aucune habitation à deux lieues ou plus de distance d'une mosquée, à moins qu'il n'y eût douze maisons réunies, et, dans ce cas, une mosquée devait être bâtie pour leurs habitants. Il ordonna encore que, dans les mosquées, les jeunes

que longs qu'ils paraissent. Ils peignent l'esprit et les mœurs du siècle et de la nation. Nous tâcherons seulement d'éviter l'extrême prolixité des Arabes.

gens ne fussent placés que derrière les vieillards et les hommes mariés ; que les femmes y fussent séparées des hommes (1) ; que les jeunes filles ne pussent aller à la mosquée qu'autant qu'il y aurait une tribune pour elles, et qu'elles seraient couvertes de leurs voiles ; qu'après la cérémonie les hommes attendissent pour s'en aller que toutes les femmes fussent sorties. Il recommanda fortement la propreté et l'arrangement dans la manière de se vêtir, comme emblème de la pureté du cœur. Il rétablit l'ancienne coutume de célébrer la pâque de Ramasan et la fête des victimes, conformément à la *sonne* ou tradition. On y avait mêlé beaucoup de pratiques mondaines ; on courait dans les rues, on se jetait des eaux de senteur, des dattes, des oranges et d'autres fruits ; des troupes de danseurs et de danseuses faisaient retentir l'air de leurs cris et du son de leurs instrumens ; il réprima tous ces désordres, qu'il remplaça par des pratiques pieuses. Il voulut qu'en ce jour solennel on reunit tout le produit des aumônes des fidèles, qu'on l'employât à faire des distributions modérées aux pauvres et aux orphelins, et que l'excédant fût

(1) Dans beaucoup de villes d'Espagne on retrouve des traces de cet usage, et les femmes occupent tout un côté de l'église sans mélange d'aucun homme.

destiné à payer la rançon des captifs, ou à réparer les chemins, les mosquées et les édifices publics. Il défendit qu'on fit dans les rues des processions pour la pluie; il permit seulement que, dans les temps de grande sécheresse, les prières se fissent dans la campagne avec dévotion et recueillement; il donna même la formule (1) de la prière. Il prohiba les réunions nocturnes dans les mosquées, et les neuvaines aux femmes, à moins que leurs maris ou de très-proches parens ne les accompagnassent; il les défendit aux filles d'une manière absolue, de même que d'aller aux enterremens, pour lesquels il établit quelques règles. Il ne souffrit pas qu'on enve-

(1) En voici à peu près les termes : « Seigneur Alà ,
» qui nous a tirés du néant et qui connais nos fautes , fais
» que ta miséricorde arrête ta colère au moment de nous
» punir. Prends pitié surtout des créatures innocentes ,
» des animaux des champs et des oiseaux du ciel , qui ne
» trouvent plus leur pâture. Tourne tes regards vers
» cette terre désolée, qui est ton ouvrage, et dont les
» plantes sont flétries et desséchées. Ouvre en leur faveur
» les réservoirs célestes ; que la rosée de tes bontés les
» rafraîchisse et rende la vie à la terre, afin que ses habi-
» tans y puissent désormais trouver les moyens de subsis-
» ter. Seigneur Alà, exauce nos vœux ! Ne permets pas
» que les infidèles disent que tu es sourd aux prières de
» tes adorateurs ! »

loppât les morts dans des étoffes de soie, ou tissus d'or et d'argent, comme c'était l'usage des gens riches : après avoir bien lavé le cadavre, on le couvrait d'un linceul de toile blanche. Aucune femme ne pouvait accompagner le défunt, hormis la sienne propre, sa mère, ou sa principale gouvernante. On n'employa plus le ministère de ces pleureuses de profession, qui se louent pour feindre des douleurs et des regrets qu'elles n'éprouvent pas ; il fut défendu de jeter des cris, et de prononcer sur la tombe l'éloge du défunt ; seulement le faki, et à défaut l'une des personnes les plus notables, faisait une prière dont il donna pareillement la formule (1), dans la-

(1) Celui qui faisait cette prière levait les mains au ciel, et, tourné vers le midi, il disait : « *Alà Hu Akbar !*
» Gloire à Dieu, qui envoie la mort et la résurrection !
» Gloire à Dieu grand et tout-puissant ! Seigneur, bénis
» Muhamad et les sectateurs de Muhamad ! Celui-ci est
» ton serviteur. C'est toi qui l'as créé et lui as conservé la
» vie ; c'est toi qui le ressusciteras. Tu connais toute sa
» vie publique et privée : nous te prions pour lui. Dé-
» fends-le contre la tentation du tombeau, délivre-le des
» peines de Gihanam. Lave ton serviteur de ses péchés,
» ouvre-lui les portes du séjour céleste. S'il a été bon,
» accorde-lui tes glorieuses récompenses ; s'il a été mé-
» chant, pardonne-lui ; car tu es la bonté et la miséri-
» corde. Donne-lui la force de comparaître devant toi, et

quelle on implorait pour lui la bonté et la miséricorde divines. Il défendit expressément qu'on lui attachât des amulettes, ou qu'on couvrît sa tête ni sa poitrine de guirlandes d'Alisma (1). Il permit les réunions de famille à l'époque de la naissance d'un enfant; mais il recommanda la sobriété, et retrancha de ces fêtes tout ce qui dégénérerait en licence.

» de te répondre quand tu l'interrogeras. Ne le punis point
 » des fautes involontaires qu'il a commises, ne le re-
 » pousse pas loin de toi. »

Ensuite il répétait trois fois *Alà Hu Akbar*, après quoi il ajoutait :

« Seigneur *Alà*, pardonne aux vivans et aux morts, à
 » ceux qui sont ici présens, ainsi qu'aux absens, aux
 » vieux et aux jeunes, aux hommes et aux femmes; car
 » toute notre espérance est en toi. Protège-nous et for-
 » tifie-nous au moment de la mort, délivre-nous de *Giha-*
 » nam, et fais que nous finissions tous saintement. »

Au moment où l'on mettait le cadavre dans la fosse, il disait :

« Seigneur, notre frère retourne vers toi; pour reve-
 » nir à toi, il a quitté le monde; accueille-le dans ta mi-
 » séricorde. »

On voit par divers passages de cette prière que les Musulmans croient qu'au moment de sortir de la vie, le moribond éprouve des tentations violentes. C'est ce qu'ils appellent la tentation du tombeau.

(1) Espèce de doronic à feuilles de plantain. On l'appelle aussi *arnica*.

Jusef s'attacha ensuite à perfectionner les lois de police. Il institua des wazirs ou commissaires de quartier ; il en créa pour la surveillance du marché public. Il ordonna que pendant la nuit il fût fait des rondes et des patrouilles , pour le maintien de l'ordre et la sûreté des citoyens. Il fixa les heures auxquelles devaient s'ouvrir le matin , et se fermer le soir , les portes des villes murées ; il prit les mêmes mesures pour les lieux publics. L'adultère , le meurtre et d'autres délits étaient toujours punis de mort : il défendit que cette peine fût appliquée , si quatre témoins oculaires et dignes de foi ne déposaient du fait et de ses circonstances , excepté toutefois le cas où l'accusé faisait l'aveu du crime. Les adultères étaient lapidés ; le simple commerce entre personnes libres était puni du fouet et du bannissement pour les hommes , et de l'exposition pour les femmes : Jusef, trouvant ces peines trop rigoureuses , y substitua celle de la prison , et il s'en rapporta pour en déterminer la durée à la conscience du juge. Toutes les fois que la condition des coupables se trouvait égale ou sortable, on les obligeait à se marier. La loi condamnait à la mutilation l'homme convaincu de vol. On commençait par la main droite pour le premier délit , et successivement on amputait le pied gauche, l'autre main et le pied droit ; le roi tem-

péra cette législation rigoureuse ; il laissa même en quelques circonstances l'application de la peine à l'arbitraire du juge. Quant aux condamnés à mort, il voulut qu'après l'exécution ils fussent ensevelis comme les autres Musulmans. Il fonda pour la jeunesse un mode très-simple d'enseignement, et toutes les écoles furent assujéties à une méthode unique.

Jusef fit aussi diverses ordonnances militaires, les unes pour la guerre en général, les autres pour la guerre des frontières en particulier. Il déclara punissable de mort tout cavalier convaincu d'avoir fui devant les ennemis, à moins que ceux-ci ne fussent au moins trois contre lui, ou à moins encore que ce n'eût été d'ordre de son chef, et par une ruse de guerre. Il défendit sous la même peine de tuer les enfans, les vieillards, les femmes, les invalides et les religieux, hors le cas où ils seraient trouvés les armes à la main, et faisant usage de ces armes contre les Musulmans. Il donna des règles pour le juste partage du butin entre les soldats, voulant que le cavalier eût double part. Il déclara que celui qui dans les places conquises embrasserait l'islamisme conserverait la propriété de ses biens, ou qu'il en recevrait le prix, s'ils avaient déjà été soumis au partage. Il défendit aux fils de famille de s'engager pour une expédition quelconque

sans le consentement de leurs parens; il leur défendit même le pèlerinage de la Mecque ou de l'Alaksa (1), s'ils n'en avaient la permission expresse de leur père ou de leur tuteur.

Un grand nombre de constructions que la guerre avait fait interrompre furent reprises et terminées. Des embellissemens furent ajoutés aux mosquées de Grenade et au palais de l'Alhambra. A l'exemple de leur souverain, les habitans bâtirent de belles maisons, ornées de hautes tours de bois de cèdre, enrichies de peintures et de sculptures, et des palais de pierre de taille surmontés de dômes de métal, dont l'intérieur pavé en mosaïques et décoré de riches lambris, réunissait l'élégance à la commodité. Des fontaines d'une eau douce et limpide coulèrent sur toutes les places de Grenade, et dans les cours des principales maisons.

Jusef n'avait point perdu les années de la trêve; il aurait voulu la prolonger, mais l'inquiète ambition d'Alphonse ne le permit pas: ce prince la rompit même avant qu'elle fût expirée. Il savait que l'Afrique était en proie aux dissensions et à la guerre civile; il jugea que c'était le moment de recouvrer Gibraltar, dont la perte

(1) C'était le nom par lequel les Arabes désignaient le temple de Jérusalem, très-révéré parmi eux.

excitait depuis long-temps ses regrets. Maître d'Algéciras et de Tarifa, il ne lui manquait que cette place pour dominer sur le détroit, et éloigner pour toujours les Africains des rivages espagnols. Il assembla les états du royaume à Alcalá de Hénarès, il demanda des subsides qu'il obtint, et il eut en peu de temps une armée nombreuse.

An de J. C. 1549.
De l'hégire, 750.
Dès que le printemps fut venu, il se mit à sa tête, et il alla camper sur le bord de la mer entre Algéciras et Gibraltar. Cette ville fut aussitôt investie, mais comme il n'osait se flatter de pouvoir l'emporter de force, au bout de quelques jours il changea le siège en blocus; et toutes les avenues en furent si bien gardées par terre et par mer, qu'après cinq ou six mois la disette commença de s'y faire sentir. Mais au moment peut-être d'obtenir le prix de sa persévérance, il eut à combattre le plus cruel des fléaux: une maladie contagieuse se déclara dans son camp, et y exerça d'affreux ravages. Ses généraux le conjuraient de s'éloigner pour fuir le danger: il refusa de se rendre à leurs instances, et ce fut pour le malheur de l'Espagne et pour le sien. Atteint par le mal, il en fut la victime, et sa

An de J. C. 1550.
De l'hégire, 751.
10 muharr.
mort arrivée en peu d'heures priva l'armée du chef qui l'avait tant de fois conduite aux triomphes.

Le roi de Grenade était en ce moment du

côté de Ronda avec plusieurs détachemens de cavalerie qu'il avait réunis pour la défense de sa frontière. Quand il apprit la mort funeste du roi de Castille, il s'en réjouit peut-être au fond de son cœur, mais il en montra publiquement de la peine; et, sachant honorer le courage et la vertu, même chez ses ennemis, il ne craignit pas de dire que l'Espagne venait de perdre un des plus grands princes qu'elle eût jamais eus. A l'exemple du roi, un grand nombre de cavaliers andalous portèrent le deuil d'Alphonse; les détachemens qui battaient la campagne eurent ordre de laisser passer le convoi et l'escorte, quand on porta son corps de Gibraltar à Séville. Le siège fut, aussitôt après, levé par les généraux, et une trêve nouvelle ne tarda pas à être conclue.

Alphonse XI eut pour successeur son fils Pierre, qui reçut des contemporains le surnom de Cruel, que la postérité a confirmé. Il était à peine âgé de seize ans, et déjà il aimait à voir le sang couler, et à le répandre. Ardent, impétueux, d'une humeur fière et sauvage, constant dans ses haines, implacable dans ses vengeance, mais habile à dissimuler, il avait su, du vivant de son père, couvrir d'un vernis emprunté d'indifférence les hideux penchans de son cœur. Il fut proclamé à Séville. Il attendait ce moment pour donner l'essor à son caractère, que la crainte

du courroux paternel avait jusque là comprimé, et son règne commença par des proscriptions. Plusieurs seigneurs injustement persécutés s'exilèrent de la Castille, et le peuple trembla devant son roi, comme les tribus africaines devant leurs farouches despotes.

On vit à cette époque trois princes du même nom, étendant sur l'Espagne leurs sceptres de fer, couvrir d'échafauds ses provinces, et les inonder à l'envi du sang le plus pur. Pierre IV régnait sur l'Aragon, et il joignait à la profonde barbarie du roi de Castille une réserve froide et perfide, qui le rendait encore plus dangereux. L'un, dans ses fougueux emportemens, annonçait par ses regards même la soif de sang qui le dévorait; l'autre en cachait le désir sous des dehors calmes et composés. Pendant que ces deux tyrans, émules des Tibère, des Néron et des Caligula, creusaient dans leurs états de vastes tombeaux, et qu'ils se baignaient dans les larmes que le désespoir faisait couler, Pierre I régnait sur le Portugal, et l'amant forcené d'Ynès de Castro, inventant des supplices pour les meurtriers de sa malheureuse maîtresse, repaissant ses yeux de l'horrible spectacle de leurs cœurs arrachés tout vivans, devenait plus féroce que les tigres des forêts, et s'élançait dans la carrière du crime.

Eléonore de Guzman , l'amante chérie d'Alphonse, fut la première victime qu'immola le roi de Castille. Cette femme, que son illustre naissance, et plus encore ses grâces touchantes et son extrême amabilité rendaient digne du trône, s'était retirée à Medina-Sidonia sur la première nouvelle de la mort du roi; plusieurs seigneurs s'y étaient enfermés avec elle. Pierre mit tout en usage pour l'attirer à Séville. Les protestations d'amitié , les promesses , ne furent point épargnées; elle se laissa entraîner. Livrée aussitôt à la veuve d'Alphonse, à l'implacable Marie, elle expia par la mort sa faveur passée, dans le palais, sous les yeux même de sa rivale. Henri de Transtamar, qui avait épousé une fille de Jean Emmanuel, chercha un asile en Portugal; il devait être le vengeur de sa mère et de la nation espagnole. Peu de temps après, Pierre conçut une passion violente pour Marie Padilla, qu'il épousa , dit-on , en secret. Il n'en devint pas moins le mari de Blanche de Bourbon, qui, au bout de quelques mois, tomba du trône dans une obscure prison; et des évêques, vendant pour de l'or leur opinion et leur conscience, prononcèrent contre elle une sentence de divorce, heureuse encore si cette inique sentence eût terminé sa captivité! Jeanne, sœur de Ferdinand de Castro et veuve de Diégo de Haro, fut destinée à

remplacer Blanche. Elle s'était, par orgueil, dévouée à la brutalité du tyran : un cruel abandon l'en punit.

Les maisons de Haro et de Castro se ligüèrent pour la vengeance, avec Jean d'Albuquerque, ancien favori de Pierre, et peu capable de supporter sa disgrâce. Henri de Transtamar et ses frères entrèrent avec tous leurs partisans dans la conjuration, et ce qui doit paraître bien extraordinaire, la reine Marie, la propre mère de Pierre, s'unit par un lien commun aux ennemis de son fils ; mais la fortune n'avait pas encore abandonné le roi de Castille. Autant par l'intrigue que par l'appareil de la force, il ramena à l'obéissance un grand nombre de conjurés. Jean d'Albuquerque mourut, et l'on ne douta pas qu'il n'eût été empoisonné ; la ville de Tolède, qui s'était révoltée, ouvrit ses portes, et les têtes des principaux habitans roulèrent sur l'échafaud ; celle de Toro, où Marie s'était réfugiée, fut investie par une armée nombreuse et forcée de se rendre ; Pierre n'osa point se couvrir du sang de sa mère, mais il fit périr sous ses yeux tous ses partisans et tous ses amis ; Henri se sauva en France, mais son frère Ferdinand fut assassiné ; la malheureuse Blanche, transférée de Tolède à Siguënza et de Siguënza à Xérez, Blanche, dont l'existence reprochait à son barbare époux son

atroce injustice, périt empoisonnée ; tous ceux enfin dont le crédit lui donnait de l'ombrage eurent le même sort. Pour faire disparaître jusqu'au soupçon du danger, les crimes se multiplièrent ; et les bourreaux, dignes auxiliaires d'un tyran, devinrent les seuls appuis de son trône.

Tandis que , vainqueur des mécontents et des rebelles, Pierre continuait de régner en Castille, le vertueux Jusef Abul Hégiag expirait à Grenade sous les coups d'un assassin. Ce prince s'était rendu à la mosquée pour l'une des prières du matin ; un furieux se précipita vers lui le poignard à la main, et le frappa d'un coup mortel. Le roi, se sentant blessé, poussa un cri ; la cérémonie religieuse fut interrompue, tous les serviteurs de Jusef accoururent ; mais le mal était sans remède, le roi mourut au moment où ceux qui le transportaient, arrivaient aux portes de l'Alhambra. L'assassin fut déchiré en lambeaux par la populace, ivre de douleur et de rage. Jusef fut enseveli dans l'Alhambra le soir de ce même jour, et on grava sur son tombeau une inscription qui rappelait sa mort tragique. Son règne avait été de vingt-un ans.

Muhamad V, son fils, lui succéda, et il fut proclamé immédiatement après que Jusef eut reçu les derniers devoirs. Il n'avait alors que vingt ans. C'était un prince doux, humain,

An de J. C.
1554.
De l'hégire,
753.
x xawal.

généreux, compatissant, ne pouvant ni retenir ses larmes à l'aspect de l'infortune, ni tenir sa main fermée dès qu'il apercevait l'indigence. Aussi fut-il chéri (1) de ses sujets. Il commença par éloigner de lui la troupe parasite des flatteurs, et celle des courtisans dont le dévouement ne se fonde que sur le désir qu'ils ont de faire fortune. Il diminua ensuite le nombre des officiers de sa maison, d'où il fit disparaître le faste et le luxe inutile ; il mit à la place une sage économie. Par là il acquit l'estime et l'amour de la nation. Ressemblant par les inclinations à Jusef, il eut comme lui le goût de l'étude ; et, dès les premiers jours de son règne, il fut le protecteur des lettres et de ceux qui les cultivaient. La trêve avec le roi de Castille fut prorogée par ses soins ; il fit aussi un traité d'alliance avec le roi de Fez. Tout semblait promettre aux Grenadins de longs jours de paix et de bonheur ; il ne tint pas à lui qu'ils n'en jouissent ; mais trop souvent l'ambition et la révolte veillent

(1) Ici commence à régner une opposition totale entre le récit des Arabes et celui des historiens espagnols. Ceux-ci disent que Jusef fut détrôné par un de ses oncles nommé Muhamad, et égorgé par ses ordres, et que l'usurpateur fut à son tour détrôné par un autre Muhamad. Voyez la note ci-dessous, page 246.

auprès du trône pour saisir le moment de le renverser, ou d'en faire tomber celui qui l'occupe, profitant de la bonté confiante du prince, pour aiguïser leurs armes criminelles.

Muhamad avait cédé à son frère Ismaïl un vaste et superbe palais, voisin de l'Alhambra. La mère d'Ismaïl, qui, le jour où Jusef fut assassiné, s'était emparée d'une grande partie de ses trésors, conçut le dessein de s'en servir pour ouvrir à son fils le chemin du trône. Elle commença par gagner sa fille, épouse d'un des plus puissans scheiks de Grenade, nommé Abu Saïd Abdala. Abu Saïd, soumis aux volontés de sa femme, entra dans les projets de sa belle-mère, et chercha à lui faire un parti dans Grenade ; mais il fallait du temps pour réussir, dans une ville dévouée à son roi, et auprès d'un peuple qui le chérissait. Les conjurés ne se rebutèrent point par les difficultés ; et, jusqu'au moment où ils se crurent certains du succès, un voile épais couvrit leurs ténébreuses manœuvres.

La ville de Gibraltar appartenait toujours au roi de Fez. Le wali qui y commandait, cédant pour son malheur à la tentation dangereuse de posséder l'autorité souveraine, se révolta contre son maître, et se fit proclamer roi. Iza ben Alhasan, c'était son nom, aurait peut-être réussi, à cause des troubles qui depuis plusieurs

An de J. C.
1355.
De l'hégire,
756.
D'ylcada.

années désolaient l'Afrique , s'il avait su gagner l'affection des habitans ; mais son avarice et sa cruauté leur firent éprouver tant de vexations , que , ses partisans même s'étant soulevés contre lui , il fut contraint de s'enfermer dans le château avec son fils , pour se soustraire à la fureur du peuple. Au bout de quelque temps , il fut abandonné peu à peu du petit nombre de ceux qui l'avaient accompagné , ce qui l'obligea de se rendre à discrétion. On l'envoya à Ceuta avec son fils ; ils y périrent l'un et l'autre par le supplice. Cet événement n'avait point troublé la paix du royaume de Grenade , parce que Muhammad n'y voulut prendre aucune part ; et trois ans se passèrent , sans que la catastrophe qui se préparait eût été annoncée par aucun signe extérieur.

An de J. C.

1359.

De l'hégire,

700.

28 ramasan.

Tout à coup les conjurés croient qu'il est temps d'éclater , et de nouveau le royaume se plonge dans les malheurs qui accompagnent toujours la révolte. Cent hommes , choisis parmi les plus courageux et les plus déterminés du parti , escaladent de nuit le palais de Muhammad ; ils s'introduisent par le toit , et demeurent cachés jusqu'à l'heure de minuit. A cette heure fatale , un signal convenu les avertit ; ils descendent en poussant de grands cris , le glaive d'une main , des torches enflammées de l'autre ; ils massa-

crent tous ceux qu'ils rencontrent. Au même instant, ceux du dehors attaquent la garde, et profitent de son désordre pour l'égorger. Une autre troupe de factieux se porte au palais de l'hagib, et l'hagib, son fils, plusieurs de ses serviteurs, sont inhumainement massacrés ; la maison est livrée au pillage. On n'avait pas défendu le vol à ceux qui avaient envahi l'Alhambra. A la vue de tant de richesses qui se trouvaient sous leur main, pouvaient-ils résister au violent désir de les posséder ? Ce fut là ce qui sauva le roi. Une de ses femmes l'avait soustrait aux premiers coups des assassins en le cachant dans sa chambre ; ceux qui le cherchaient pour lui ôter la vie, voyant leurs compagnons se charger d'un butin précieux, craignirent de manquer cette facile occasion de fortune ; ils négligèrent la commission qu'on leur avait donnée, et Muhamad, couvert des vêtemens d'une esclave, sortit du harem à la faveur du trouble, et descendit avec sa libératrice au jardin, où il aperçut son frère Ismaïl, tout effrayé lui-même du désordre causé par ses partisans. Muhamad gagna heureusement la campagne, et il arriva avant le jour à Guadix, dont les fidèles habitans le reçurent avec un zèle qui ne se démentit (1)

(1) Il est vraisemblable que c'est la circonstance du

jamais ; pour mettre ses jours hors d'atteinte, ils formèrent une garde composée des principaux d'entre eux.

Dès que le jour fut venu, Abu Saïd Abdala et les autres conjurés firent monter Ismaïl à cheval, et ils le promenèrent dans Grenade, le montrant au peuple comme son nouveau souverain ; le peuple, gagné par l'argent qu'on avait répandu, fit retentir Grenade du nom d'Ismaïl. Cependant les conjurés, qui avaient compté sur la mort de Muhamad, et qui voyaient avec douleur qu'il avait échappé au fer des meurtriers, cherchèrent par tous les moyens à se procurer l'alliance du roi de Castille. Ils lui envoyèrent des ambassadeurs au nom d'Ismaïl, pour lui offrir la suzeraineté du royaume de Grenade. Pierre, à qui le roi d'Aragon faisait la guerre, ne pouvait manquer d'accueillir une proposition qui lui donnait pour vassaux ceux qui dans ce moment auraient été pour lui de dangereux ennemis. D'un autre côté, Muhamad lui demandait son appui, et Pierre n'hésita point à lui faire les mêmes promesses de secours qu'Abu

dévouement de Guadix pour son roi, et du sentiment de préférence par lequel Muhamad paya ce dévouement dans la suite, qui a fait donner à ce prince par les historiens espagnols le nom un peu ridicule de Mahomet Guadix.

Saïd avait obtenues, avec l'intention toutefois d'embrasser ensuite la cause de celui qui lui fournirait de plus grands avantages. Muhamad avait pareillement fait agir auprès du roi de Fez pour en obtenir quelques troupes, et, ne recevant pas d'assez prompte réponse, il se décida à passer à Fez en personne. Le prince africain le reçut avec tous les égards dus au malheur; et en même temps, pour lui prouver qu'il ne lui inspirait pas une compassion stérile, il donna dans ses états l'ordre de lever des troupes; en attendant qu'elles fussent réunies, il tâcha de rendre le séjour de Fez aussi agréable à Muhamad que pouvait l'être celui d'une terre étrangère pour un roi détrôné.

An de J. C.
1380.
De l'hégire,
761.
6 muharr.

Pendant que Muhamad attendait en Afrique l'effet de l'amitié du roi de Fez, Ismaïl II régnait à Grenade, et semblait n'être monté sur le trône que pour se livrer sans réserve au plaisir et aux voluptés. Il était beau de visage, mais ses traits efféminés annonçaient la mollesse de son caractère et le peu de vigueur de son âme. Entièrement livré à ses femmes, et hors d'état de gouverner un royaume, il avait dû confier à son beau-frère les rênes de l'administration, et Abu Saïd régnait en effet sous le nom de ministre. Il avait même pris tant d'ascendant sur le faible Ismaïl, que celui-ci se laissait traiter en esclave soumis.

plutôt qu'en souverain. Ismaïl avait cru pouvoir disposer d'une charge de wazir, en faveur d'un de ses amis, et en apparence Abu Saïd avait confirmé le choix ; mais il ne put souffrir qu'aucune portion d'autorité se trouvât en des mains qui ne la tenaient pas de lui-même. Il l'accusa d'avoir correspondu avec le roi de Fez, allié de Muhamad ; et, quelques efforts que fit le malheureux wazir pour prouver la fausseté de l'accusation, il n'en fut pas moins condamné à périr. Dès ce moment Ismaïl, enfermé dans son harem, ne prit plus de part aux affaires : c'était à ce résultat qu'Abu Saïd aspirait.

Il ne suffisait pas à son cœur ambitieux d'avoir l'exercice du pouvoir, il voulait encore poser sur son front la couronne de Grenade, et, pour y parvenir aisément, il fallait rendre odieux et méprisables aux yeux de la nation le roi que lui-même lui avait donné. Cela ne fut point difficile. Comment les Grenadins auraient-ils estimé le prince qui, tout plongé dans les délices, ne s'occupait jamais de leur bonheur ? Celui qui d'ailleurs les avait armés contre le bon roi Muhamad, pouvait-il trouver des obstacles dans leur affection pour l'usurpateur Ismaïl ? Aussi, dès qu'après avoir sondé leurs dispositions Abu Saïd se fut convaincu de leur indifférence pour leur souverain, une troupe nombreuse de gens

à pied et à cheval vint entourer le palais, demandant à grands cris la déposition et la tête du malheureux Ismaïl. Ce prince se sauva dans la forteresse de l'Alhambra, et du haut des remparts il étendit ses mains vers le peuple, pour lui demander son secours ; mais le souvenir de l'usurpation vivait encore dans tous les esprits, et le peuple resta immobile. Dans cette extrémité cruelle, ses amis, jeunes comme lui et sans expérience, lui conseillèrent de tenter le sort des armes. Elles lui furent contraires. Tous les siens, morts ou dispersés, le laissèrent tomber seul et vivant au pouvoir de ses ennemis. Le perfide Abu Saïd, l'ayant fait amener devant lui, ne craignit point de lui reprocher sa mauvaise administration, et de l'accuser de tout le mal que lui-même lui avait conseillé. Il ordonna ensuite qu'on le dépouillât des ornemens royaux et qu'on le menât en prison ; mais il chargea secrètement les soldats qui devaient l'y conduire de l'égorger en chemin, ce qui fut ponctuellement exécuté. Les meurtriers lui coupèrent la tête, et la présentèrent au peuple. Caïs, jeune frère d'Ismaïl, arraché de sa retraite, fut aussi massacré. Les deux têtes furent traînées par les cheveux dans la ville ; et l'étonnement, la stupeur suspendant la pitié dans les cœurs, il ne se trouva pas un seul Musulman qui osât rendre les devoirs de la sé-

An de J. C.
1360
De l'hégire,
761.
26 xaban.

An de J. C.
1361.
De l'hégire,
762.
18 xawal.

pulture aux restes mutilés des deux victimes. Abu Saïd ne pouvait posséder tranquillement le diadème qu'il venait de recevoir par un crime des mains de la soldatesque effrénée. Menacé par le roi de Castille, il avait encore à combattre le mécontentement des Musulmans honnêtes qui gémissaient sur les maux de leur patrie, et qui, d'un moment à l'autre, pouvaient lancer contre lui le peuple révolté. Bientôt un nouveau sujet de crainte vint se joindre à ceux qui déjà l'agitaient. Le roi Muhamad avait débarqué à Gibraltar; deux armées le suivaient depuis les rivages de l'Afrique, et il prenait la route de Grenade. Les partisans d'Abu Saïd réunirent leurs forces, et marchèrent vers les Africains pour leur disputer le passage; mais, les voyant si nombreux, ils n'osèrent pas le tenter. Cette fois la fortune toute seule combattit encore pour l'usurpateur, et le rendit triomphant, sans lui faire courir les dangers par lesquels s'achètent les victoires. Des messagers africains portèrent la triste nouvelle que le roi de Fez venait de périr des mains de ses sujets révoltés, et que son frère avait été élu à sa place (1); ils communiquèrent aux troupes

(1) M. Conde nomme ce roi de Fez Abu Salem, bien qu'il ait dit qu'après la bataille de Wadalcéfite le roi Abul Hasan fut détrôné par Fariz ou Farez, un de ses-

l'ordre qu'ils apportaient pour les faire rétrograder sur-le-champ. Cet accident ruinait les espérances de Muhamad, qui s'estima heureux de trouver un asile dans Ronda, dont le wali lui était dévoué; de là, il écrivit au nouveau roi de Fez, Abu Zeyan, petit-fils d'Abul Hasan, le suppliant instamment de lui envoyer quelques troupes, et il fit la même prière au roi de Castille. Celui-ci, cédant enfin à ses vives sollicitations, mit sur pied une puissante armée, et s'avança vers Ronda, où Muhamad l'attendait avec tout ce qu'il avait pu réunir de sujets fidèles.

Abu Saïd ne perdit point courage; il espéra que la fortune, qui l'avait déjà si bien servi, se dé-

enfants. Il donne au successeur de cet Abu Salem le nom d'Omar ben Taxfin; et immédiatement après il nomme le nouveau roi de Fez, Abu Zeyan, petit-fils d'Abul Hasan. Il est vraisemblable que cet Abu Salem est le même que Fariz; que son frère Omar, élu dans un premier moment de trouble, ne conserva point la couronne, et qu'elle passa à Abu Zeyan. Ce qui augmente l'embaras, c'est que d'autres font succéder à Abul Hasan un autre de ses enfans nommé Abu Hanan ou Alnan. M. Conde cite même ce dernier comme régnant à Ceuta. Tout ce qu'on peut conjecturer à travers cette confusion, c'est que les fils d'Abul Hasan se partagèrent ses états, qui néanmoins furent de nouveau réunis entre les mains d'un seul au bout de plusieurs années.

An de J. C.
1362.
De l'hégire,
763.

clarerait contre son rival ; et, pour faire diversion aux efforts que pourrait tenter le roi de Castille, il envoya un corps de cavalerie insulter les frontières du côté de Cordoue. Dans le même temps il s'alliait au roi d'Aragon, ennemi de Pierre. Malgré toutes ces manœuvres, l'armée combinée poursuivait sa marche vers la capitale, et soumettait en passant toutes les places ou forteresses de la contrée. Elle parvint le huitième jour à la vue de Grenade ; là, soit que les Grenadins ne fissent aucun mouvement en faveur de leur roi, comme on s'y était attendu, soit que le cœur paternel de ce prince ne pût soutenir l'idée de tous les maux qu'allait enfanter la résistance de la ville rebelle, ainsi que ses historiens le prétendent, il pria le roi de Castille de s'en retourner avec son armée, disant qu'il préférerait la perte de sa couronne à la ruine de son pays. Pierre, dont la présence était nécessaire dans ses propres états, qu'embrasait de nouveau le feu de la rébellion allumé par ses voisins, reprit sans délai le chemin de Séville, d'où il envoya son armée repousser l'agression des Aragonnais ; et Muhamad rentra dans Ronda, se contentant désormais de rendre heureux, par la douceur de son administration, les loyaux habitants de cette ville.

Abu Saïd regarda comme une victoire signalée

la retraite du roi de Castille ; et , sentant croître son audace avec sa fortune , il fit passer de nouvelles troupes à la frontière , où la guerre continuait avec des succès divers. Les Grenadins avaient été d'abord défaits près du Guadalquivir , mais ils ne tardèrent pas à être vengés. Un corps de cavalerie chrétienne , sous les ordres du grand-maître de Calatrava , s'était avancé jusqu'à Guadix ; enveloppé par les Maures , il fut massacré en partie , et ce qui échappa de la mort dut rendre les armes. Le grand-maître se trouva au nombre des prisonniers. Abu Saïd , apprenant qu'il tenait de très-près au roi de Castille (1), crut avoir trouvé l'occasion et le moyen de détacher ce prince des intérêts de Muhamad , en lui renvoyant sans rançon tous ses prisonniers , et notamment le grand-maître. Abu Saïd fit même à ce dernier de riches présents , pour s'en faire un ami et un protecteur à la cour de Séville. Il était d'autant plus essentiel pour lui de réussir , que la ville de Malaga s'était ouvertement déclarée pour l'ancien roi , et qu'il pouvait craindre avec raison que Grenade ne se laissât entraîner par l'exemple ;

(1) Les historiens arabes disent qu'il était beau-frère du roi. Il était frère de Marie Padilla , maîtresse de Pierre , et , suivant quelques-uns , son épouse avant son mariage avec Blanche. Pierre pouvait bien se permettre deux femmes. Les tyrans sont au-dessus des lois.

car, à la première nouvelle du soulèvement de Malaga, une rumeur sourde se fit entendre de toutes parts dans la ville, et des mouvemens vagues d'inquiétude agiterent tous les esprits. Bientôt même sa position devint si difficile qu'il crut devoir recourir à quelque moyen extraordinaire pour en sortir; la défection de plusieurs de ses partisans, la pénurie de ses finances épuisées par les profusions antérieures, la difficulté croissante de lever les impôts, le refroidissement de ses amis les plus dévoués, tout rendait le danger pressant.

Sur divers partis entre lesquels il hésita plusieurs jours, il choisit le plus périlleux; ce fut d'aller se remettre aux mains du roi de Castille, de se déclarer son vassal, de lui offrir un tribut, et d'obtenir ainsi son secours. Il se présenta devant Pierre avec un brillant appareil de richesse et de magnificence; ses vêtemens, ceux des gens de sa suite, jusqu'aux harnais de ses chevaux, tout était chargé d'or et de pierreries. Un perfide ennemi lui put seul conseiller d'étaler, aux yeux de celui qu'il venait supplier tant d'objets précieux, capables d'allumer sa cupidité, s'il n'y fut lui-même poussé par un sentiment secret d'ostentation et de vaine gloire (1), ou plu-

(1) Ce qui peut rendre probable l'opinion de ceux

tôt par sa destinée , qui le traînait à sa perte.

L'accueil qu'Abu Saïd reçut du roi de Castille dut lui faire espérer qu'il emporterait de son voyage d'heureux résultats ; mais un abîme était ouvert sous ses pas , d'autant plus dangereux qu'il ne pouvait pas même en soupçonner l'existence. Qui devait supposer qu'un monarque puissant, violant sans nécessité les droits de l'hospitalité par un horrible attentat, se voudrait transformer en un vil assassin ? Après avoir donné des ordres pour traiter en souverain le roi de Grenade , Pierre rassembla son conseil ; pour mieux dire, il appela les vils exécuteurs de ses volontés sanguinaires, et dans cette assemblée la mort d'Abu Saïd fut résolue. On donna pour prétexte qu'Abu Saïd n'était qu'un usurpateur du trône de Grenade ; mais le motif secret du roi de Castille fut, dit-on, l'injuste désir de s'emparer des richesses qu'il avait vues. L'arrêt de mort, de la part d'un tyran , doit frapper la victime comme la foudre. La nuit même du jour de leur arrivée, tous les cavaliers grenadins

qui ont dit que Pierre ne se souilla du sang d'Abu Saïd que pour avoir ses richesses, c'est qu'il lui fit, en arrivant, une très-bonne réception, ce qui semble montrer qu'il n'eut pas d'abord l'intention de l'assassiner, et qu'il ne conçut que par réflexion ce lâche et vil projet.

furent traîtreusement égorgés. Le lendemain le malheureux Abu Saïd fut conduit hors de la ville, dans un champ nommé la Tablada ; on y avait transporté les cadavres de ses serviteurs. Après l'avoir livré pendant quelque temps à l'horreur de ce spectacle, Pierre s'approcha de lui, et de sa propre main lui plongea son poignard dans le cœur. Abu Saïd s'écria, dit-on, en recevant le coup mortel : « O Pierre ! quelle honteuse victoire tu remportes sur moi ! Quel prix tu me donnes pour avoir mis en toi ma confiance ! » Les têtes des Grenadins furent ensuite exposées sur un lieu élevé, pour qu'on pût les apercevoir de tous les quartiers de la ville. Telle fut la fin déplorable d'Abu Saïd. Elle prouve, dit son historien arabe, qu'il n'est point de grandeurs sur la terre qui puissent soustraire le méchant aux décrets de la justice éternelle.

La nouvelle de cette tragédie parvint en peu de temps à Ronda, et quoique Muhamad y gagnât la faculté de recouvrer son royaume, il eut horreur au fond de son âme de l'atroce perfidie du roi de Castille ; mais la politique lui faisait un devoir de ne point rompre avec le redoutable Pierre. Il partit sur-le-champ pour Grenade ; les habitans le reçurent avec des cris de joie, eux qui trois ans avant avaient attenté à sa vie. Les partisans d'Abu Saïd furent même les pre-

rois à lui apporter les assurances de leur soumission, cherchant à faire oublier les anciens torts par leur empressement à rentrer dans l'obéissance. On prétend que le roi de Castille lui envoya à Grenade la tête de l'usurpateur, et que le messager qui la portait, la jetant aux pieds du roi, lui adressa ces paroles : « Roi de Grenade, » ainsi puisses-tu voir rouler à tes pieds les têtes de tous tes ennemis ! » On ajoute que Muhamad, en échange de cet affreux mais utile présent, envoya à Pierre vingt-cinq de ses plus beaux chevaux couverts de magnifiques harnais, et autant de cimenterres enrichis d'or et de pierres précieuses. Il rendit encore à cette occasion la liberté sans rançon à tous les captifs chrétiens qui se trouvaient dans Grenade, et il écrivit au roi de Castille, pour l'assurer de sa reconnaissance et exprimer son désir de vivre toujours en paix avec lui.

Quelques mois après, la paix fut momentanément troublée à Grenade par la révolte d'un parent du roi, nommé Ali Ahmed ben Nasar, qui se fit proclamer roi par un corps de troupes dont il avait le commandement et dont il corrompit la fidélité. Muhamad envoya ses généraux contre lui, et après divers engagements où son parti fut battu et détruit, Ali disparut et s'enfonça dans quelque obscure retraite, où il évita de re-

An de J. C.
1361.
De l'hégire,
765.

cevoir le prix dû à son crime. Depuis ce moment Muhiamad régna sans obstacle sur les volages Grenadins, et s'appliquant sans relâche à leur donner le bonheur, il les força à lui donner leur amour, et à le servir jusqu'à la fin (1) de sa vie avec une inaltérable fidélité.

(1) Il y a sur le compte de ce prince d'étranges erreurs dans les historiens espagnols, si toutefois le récit des Arabes, tel qu'on vient de le lire, mérite la préférence sur les vieilles chroniques des premiers; mais ce récit nous paraît porter des caractères de vérité qui permettent peu de douter de son exactitude. Ce qui est positif, c'est que l'histoire de Muhamad, comme nous l'avons rapportée, est l'ouvrage d'un de ses *alcatibs* ou secrétaires, nommé Abdalà Alchatib Assalami et surnommé Lizan-Eddin, qui écrivait l'an 765 de l'hégire, et dit positivement qu'à cette époque Muhamad, vainqueur de tous ses ennemis, régnait tranquillement à Grenade. Les historiens espagnols ont fait deux princes de ce Muhamad. D'abord ils le font oncle de Jusef, quoiqu'il fût son fils; ils le font monter fort vieux sur le trône, et il n'avait que vingt ans; ils le traitent d'usurpateur, et la couronne lui appartenait, et par le droit de la naissance et par le choix de son père, confirmé par la nation; ils le font enfin détrôner par un Mahomet *le Rouge* suivant les uns, *Barberousse* suivant les autres, et ce fut son frère Ismaïl qui lui ravit le sceptre par les intrigues d'Abu Saïd. C'est ce Mahomet le Rouge ou Barberousse qu'ils font assassiner par le roi de Castille. Puis, ils font

Le roi de Castille ne jouissait pas dans ses états du même repos. Sa cruauté, la terreur des bourreaux dont il s'entourait, ses exactions criantes, son insatiable avarice, lui avaient aliéné sans retour le cœur de tous ses sujets; et dans

mourir Muhamad l'an 781 de l'hégire ou 1379, et ils lui donnent pour successeur son fils Muhamad Abul Hagem ou Hadjad (*), qu'ils appellent aussi Mahomet Guadix. Ils ajoutent que cet Abul Hagem mourut en 1391, et qu'il laissa la couronne à Jusef Abu Abdalà; mais ces deux Muhamad ne sont évidemment que le même individu, Muhamad V, qui mourut effectivement en 1391, et eut pour successeur son fils Jusef; et ce surnom de Guadix ne peut concerner que ce prince, qui passait une grande partie de son temps dans la ville de Guadix, qu'il avait prise en affection, à cause du zèle qu'elle lui avait montré dans toutes les occasions importantes.

Il est difficile de concevoir comment les historiens espagnols ont pu autant négliger cette partie de l'histoire d'un peuple avec lequel leur propre nation avait nécessairement tant de points de contact. Il y a même tant d'inexactitudes dans leurs récits que ce serait s'imposer une trop longue tâche que de vouloir les signaler toutes; nous nous contentons de faire remarquer les principales.

(*) Il y a toute apparence que cet Abu Hadjad n'est autre que Jusef Abul Hégiag, père de Muhamad. Tout ce qu'on raconte de ses vertus, de l'amour qu'il avait pour ses peuples, de ses diverses institutions, s'applique, ainsi qu'on l'a vu, à Jusef II. Il y a seulement dans les historiens espagnols confusion de personnes, et anachronisme.

chaque Castillan il pouvait compter un ennemi. D'un autre côté, le roi d'Aragon lui faisait la guerre avec avantage, et Henri de Transtamar, quittant l'asile que le roi de France lui avait accordé, revenait suivi d'un corps d'aventuriers français que commandait le brave Duguesclin. Battu plusieurs fois, délaissé par les siens et craignant pour sa vie, Pierre implora l'appui de l'Angleterre, et le prince de Galles (1), touché de ses malheurs, passa en Espagne et le rétablit sur le trône. Ce prince gouvernait avec une autorité sans bornes les provinces que l'Angleterre avait arrachées au faible et malheureux Charles V. Les aventuriers qui composaient l'armée de Duguesclin étaient presque tous Gascons. Le prince de Galles les rappela dans ses rangs, et la cause de Henri fut abandonnée : Duguesclin resta seul près de lui. Henri ne désespéra pas encore de la fortune, il continua la guerre ; mais, se trouvant réduit à ses propres forces et aux secours qu'il avait tirés du roi d'Aragon, ayant pour ennemis ces mêmes aventuriers dont l'intrépidité, la bravoure, l'audace, l'avaient jusque-là rendu victorieux, il perdit une bataille décisive, qui aurait à jamais ruiné son parti et

(1) Surnommé le Prince Noir à cause de la couleur de ses armes.

ses espérances, si Pierre avait pu s'abstenir de souiller son triomphe, en faisant couler à grands flots le sang des vaincus. Tant que le prince Edouard était resté en Espagne, sa présence l'avait retenu ; son départ fut pour la Castille le signal des proscriptions ; et la fureur des vengeances, long-temps renfermée dans le cœur du roi, inventa des tortures et des supplices.

Les malheureux Espagnols, moissonnés par l'échafaud, appelaient de leurs vœux un libérateur. Henri de Transtamar, que les revers n'avaient point abattu, se présenta de nouveau et fut accueilli avec transport. Pierre, abandonné, trahi de toutes parts, eut recours au roi de Grenade, qui lui envoya d'abord un corps de six cents cavaliers d'élite sous les ordres de Farag Réduan, l'un de ses meilleurs officiers. Comme ce secours était insuffisant, sept mille chevaux, suivis de forts détachemens d'infanterie, partirent de Grenade pour s'aller réunir à la vaillante troupe de Farag ; et pendant que le prince de Transtamar faisait le siège de Tolède, les Grenadins, investissant Cordoue qui s'était révoltée, escaladant ses remparts et repoussant dans leurs murs les habitans effrayés, s'emparaient du vieux Alcazar, et de là menaçaient la ville tout entière. Les Cordouans, excités par leurs fem-

An de J. C.
1368.
De l'hégire,
796.

mes, ayant tout à redouter des vengeances de

Pierre, se battirent en désespérés ; et , la fortune secondant leurs efforts , ils reprirent l'Alcazar et forcèrent les Grenadins à la retraite. Ceux-ci se vengèrent sur Ubéda et Jaën , dont ils dévastèrent les environs.

Le secours des Grenadins avait rendu au roi quelque influence , et il était parvenu à rassembler une armée considérable ; il la conduisit vers Tolède. Henri vola au-devant d'elle , résolu à frapper les derniers coups ; il la rencontra dans la plaine de Montiel. La même haine animait les deux princes : il s'agissait entre eux de la couronne. Henri fut vainqueur , et ses mains , dit-on , se baignèrent dans le sang de son frère. Muhammad était en chemin ; la nouvelle de la mort de Pierre suspendit sa marche ; mais , sous prétexte de la venger , il ravagea tout le pays qu'il dut traverser pour retourner dans ses états. Henri venait d'être nommé successeur de son frère , qui ne laissait point d'enfans mâles ; mais comme son élection n'avait pas été unanime , et qu'elle avait trouvé quelque opposition dans les anciens amis de son frère , il aurait voulu être en paix avec le roi de Grenade , afin de pouvoir disposer de ses forces pour subjuguier les partis qui s'agitaient encore , et surtout pour résister au roi d'Aragon , qui , après avoir contribué à lui donner la couronne , se ligua contre lui avec

An de J. C
1369.
De l'hégire,
771.

le roi de Portugal. Muhamad ne désirait pas moins que lui de déposer les armes ; mais il fut contraint de céder au vœu fortement prononcé de ses généraux pour la guerre ; et il alla assiéger Algéciras, dont il se rendit maître. Déterminé néanmoins à l'abandonner à cause de la difficulté qu'il voyait à s'y maintenir, il abattit les remparts, ruina de fond en comble toutes les fortifications, et brûla ou renversa les maisons des habitans (1). Après cette expédition, qui ne fut de la part de Muhamad qu'une concession qu'il crut devoir faire à la haine toujours active des Musulmans contre les chrétiens, il accueillit favorablement les nouvelles propositions du roi de Castille.

Ando J. C.
1370.
De l'hégire,
772.

Une utile trêve fut stipulée et conclue ; elle donnait à Henri la faculté de lutter avec plus de vigueur contre ses ennemis, qu'il contraignit successivement à faire la paix ; et elle laissait Muhamad s'occuper dans Grenade de tous les détails d'une administration vigilante non moins qu'étendue. Plusieurs édifices s'élevèrent à la fois par ses soins ; un hospice, doté par sa munificence, réunit tout ce qui pouvait en rendre le séjour salubre et agréable aux indigens qui

(1) Algéciras perdit alors une grande partie de son importance, et ne l'a pas recouvrée.

devaient l'habiter ; divers monumens embellirent aussi la ville de Guadix, où il aimait à passer une saison de l'année ; mais la prospérité des manufactures, de l'agriculture et du commerce, fut surtout l'objet constant de sa vive sollicitude. Durant son règne, Grenade fit par Almería et par Málaga un commerce très-vaste, et servit d'entrepôt aux marchandises de l'Orient et aux produits de l'Afrique. Aussi y voyait-on des hommes de vingt nations différentes, chrétiens, juifs ou musulmans ; Grenade semblait être une patrie commune. Ce fut vers ce temps de prospérité et de calme que, voulant assurer la couronne à son fils Abu Abdalà Jusef, il le déclara son successeur, et le fit reconnaître en cette qualité par les wazirs et les grands du royaume. Peu de temps après il lui donna pour épouse la fille du roi de Fez ; et le prince de Fez, étant venu à Grenade accompagner sa sœur, épousa lui-même la belle Zahira, fille d'Abu Ayan, noble cavalier andalous. Ce double mariage donna lieu à de grandes fêtes et à un tournoi magnifique, auquel se rendirent des chevaliers français, espagnols, égyptiens et africains.

Henri II avait désarmé tous ses ennemis, autant par sa politique que par son courage ; la Castille commençait à respirer après la longue tourmente qui l'avait agitée, et la main de Henri

An de J. C.
1376.
De l'hégire,
778.

portant le remède partout où ses regards apercevaient une plaie, faisait naître enfin l'olivier à côté des lauriers ensanglantés ; mais , pour le malheur de ses peuples, la mort vint le frapper, avant qu'il eût pu consommer son ouvrage. Quelques jours auparavant , il avait reçu de riches présens du roi de Grenade à l'occasion du renouvellement de la trêve. Parmi ces présens il y avait de superbes brodequins , et il les avait mis le jour même où il tomba malade. La malveillance prit de là occasion de dire que les brodequins étaient empoisonnés ; mais cette accusation ne pouvait être méritée par le roi de Grenade , qui dans sa longue carrière pratiqua constamment toutes les vertus capables d'honorer un monarque, et qui fut surtout recommandable par sa loyauté et par sa noble franchise.

An de J. C.
1379.
De l'hégire,
781.

Jean I fut le successeur de Henri , et il eut moins de bonheur dans ses guerres qu'il ne montra de sagesse en gouvernant son royaume. Il avait épousé Béatrix , princesse et héritière de Portugal ; et l'une des conditions de cette alliance fut que les enfans qui en naîtraient succéderaient au roi Ferdinand , père de Béatrix , lequel avait lui-même succédé à Pierre I , et qui n'avait point de postérité masculine. Les Portugais violèrent toutefois cette convention, lorsque l'événement arriva. Ferdinand mourut deux ans

après le mariage de sa fille; et quand le roi Jean présenta aux Portugais le fils de Béatrix, âgé de quelques mois seulement, ils prirent les armes en faveur d'un fils naturel de Pierre I et de la malheureuse Ynès.

Depuis long-temps les Portugais se distinguaient des Castillans par le nom, par les mœurs et par le langage; et bien qu'ils eussent tous une origine commune, ils aspiraient à conserver ces traits de disparité, pour n'être pas confondus avec eux. Ils craignaient de voir le Portugal devenir une province de la Castille, et de perdre, avec leur nom même, le rang qu'ils occupaient parmi les nations européennes. Jean voulut soutenir par les armes les droits de son fils, et il alla faire le siège de Lisbonne; une épidémie qui se déclara dans son camp le força à la retraite. Au printemps suivant, il revint avec une autre armée; mais, s'étant imprudemment engagé dans un lieu marécageux où ses troupes ne purent manœuvrer, les Portugais le battirent, et assurèrent leur indépendance par cette victoire. Depuis ce moment une haine profonde de nation à nation, née dans l'une du ressentiment de l'injure restée sans vengeance, produite dans l'autre par l'horreur d'un joug étranger, vint s'ajouter à toutes les causes de division déjà existantes entre les

deux peuples, et cette haine acquit tant de force qu'elle n'a pu s'effacer, même durant le temps où le Portugal a été soumis à la domination espagnole.

Un nouvel ennemi ne tarda pas à se présenter. Le duc de Lancastre, frère du Prince Noir, avait épousé une fille de Pierre-le-Cruel ; il saisit le moment où la victoire des Portugais avait jeté le découragement dans les cœurs castillans, pour faire revivre des droits que la fortune de Henri II avait fait proscrire. Il débarqua dans la Galice, et il y eut bientôt un parti. Le roi de Castille, n'osant pas tenter le sort d'une bataille, se borna à dévaster le pays que les Anglais devaient occuper. Ce moyen réussit, des négociations furent entamées, et le mariage arrêté de l'infant Henri (1) avec Catherine de Lancastre termina cette guerre, et laissa le roi se livrer tout entier au soin de réparer les maux qu'elle avait causés.

Ce prince périt malheureusement à l'âge d'en-
viron trente-trois ans, d'une chute de cheval
qu'il fit en s'exerçant à courir à la manière des
Maures.

An de J. C.
1390.
De l'hégire,
792.

(1) Ce fut à l'occasion de ce mariage que l'infant reçut le nom de prince des Asturies, lequel a servi depuis cette époque à désigner l'héritier présomptif de la couronne.

An de J. C.
159.
De l'hégire,
795.

Quelque temps après, le royaume de Grenade perdit aussi son souverain ; le bon roi Muhamad mourut à l'âge d'environ soixante ans , laissant après lui des regrets universels. Abu Abdalâ Jusef II , instruit par les leçons de son père , voulut marcher sur ses traces et avoir ses vertus. Il commença par envoyer une ambassade à Séville , afin d'annoncer son avènement et de renouveler la trêve existante. Pour que ses députés fussent mieux accueillis , il les fit accompagner par quelques chrétiens auxquels la liberté fut rendue , et il les chargea en outre de riches présens pour le jeune roi de Castille Henri III , qui les reçut avec reconnaissance. Mais qui peut compter jamais sur la faveur du peuple ? Ces mêmes Grenadins qui depuis vingt-cinq ans , jouissant d'une paix profonde , grâce aux trêves que Muhamad s'était ménagées avec le roi de Castille , avaient vu l'industrie ranimer dans Grenade son ancienne activité , les arts se perfectionner , le commerce apporter les trésors du Levant , la richesse jaillir sur le peuple par vingt canaux différens : ces mêmes Grenadins firent un crime à Jusef de son amitié avec les Castillans.

Ce prince avait plusieurs enfans , dont l'aîné , appelé Jusef comme lui , d'un heureux naturel et aimant la vertu , était destiné à lui succéder ;

le cadet, Muhamad, était violent, dur, ambitieux. Jaloux de la préférence qu'il voyait accorder à son frère, il conçut contre lui une haine implacable; et, dans ses désirs effrénés de domination, il ne craignit pas de porter une main sacrilège sur le trône de son père. Un zèle simulé pour la religion lui fournit des prétextes. Il connaissait les dispositions des Grenadins, qui souffraient impatiemment dans Jusef ses liaisons avec la cour de Séville, et la protection bienveillante qu'il accordait à divers cavaliers chrétiens réfugiés dans Grenade, lesquels y jouissaient par ses soins d'une douce retraite. Muhamad envenima les choses en les exagérant; et il persuada aisément aux mécontents que son père était chrétien au fond de l'âme, puisqu'il favorisait ouvertement les chrétiens. De pareilles opinions répandues parmi le peuple devaient le conduire à la révolte; et, lorsque l'aigreur des esprits fut au comble, une multitude furieuse, poussée en secret par le coupable Muhamad, alla investir le palais, demandant la déposition de Jusef.

Le roi était au moment de renoncer à une couronne qu'on ne voulait plus qu'il portât, lorsque l'ambassadeur de Fez, qui se trouvait heureusement auprès de lui, monta à cheval, et sortant de l'Alhambra courut haranguer les

factieux. Comme il jouissait d'un très-grand crédit, et surtout d'une haute réputation de probité et de sagesse, ses paroles furent favorablement écoutées. « Voulez-vous, leur dit-il, renou-
»veler maintenant les horreurs de la guerre
»civile? assurer par elle à vos ennemis de nou-
»veaux triomphes? Avez-vous oublié que toujours
»vos divisions intestines vous furent funestes?
»que ce sont elles qui ont renversé du trône et la
»noble dynastie des Omeya, et les Almoravides;
»et les Almohades, et les descendans d'Aben
»Hud? Que ne tournez-vous plutôt vos armées
»contre les Castellans? ils sont en ce moment
»agités par la discorde, saisissez l'occasion. Les
»Castellans, voilà vos seuls ennemis; allez de-
»mander à votre roi qu'il vous conduise vers eux,
»et quand vous le verrez marcher à votre tête,
»vous connaîtrez le prince que vous avez of-
»fensé. » De bruyantes acclamations interrom-
pirent l'ambassadeur. Les Grenadins en foule
vinrent tomber aux pieds de Jusef, et, pour ex-
pier leur faute et mériter leur pardon, ils de-
mandèrent la guerre contre les infidèles. Jusef
n'aurait rien gagné sur ces esprits intraitables à
leur représenter qu'il y avait une trêve existante;
il n'aurait fait que rallumer leur fureur. Il eut
donc l'air d'accueillir de plein gré une demande
faite avec trop de violence pour souffrir un refus,

et il dut consentir à un manque de foi qui était bien loin de son caractère.

Les mutins avaient couru aux armes avec une sorte d'enthousiasme ; on les conduisit du côté de Murcie, où ils commirent beaucoup de dégâts ; mais toutes les troupes de cette frontière s'étant réunies, elles se mirent à leur poursuite, et les forcèrent à la retraite ; elles leur reprirent même une partie du butin qu'ils avaient fait. Cette expédition, mêlée de bons et de mauvais succès, suffit pour refroidir les mécontents en donnant à leur exaltation le temps de se calmer ; et Jusef, qui avait envoyé des députés à Séville pour donner des explications sur ce qui s'était passé, eut encore l'avantage de donner la paix à ses peuples. Au fond cette paix était nécessaire aux Castellans. Henri III venait d'atteindre la majorité fixée par les lois, et, digne descendant du dernier Alphonse, il montra comme lui un esprit ferme et pénétrant, bien supérieur à son âge. Depuis la mort du roi Jean, l'état avait été gouverné par un conseil de régence dont les membres, unis d'abord par l'amour du bien public, n'avaient pas tardé à se diviser à la voix de leur intérêt personnel. Leurs prétentions respectives remplissaient l'Espagne de troubles. Henri, à peine âgé de quatorze ans, mais dirigé, dit-on, par l'ambassadeur de Charles VI, roi de

An de J. C.
1392.
De l'hégire,
794.

France, convoqua les états à Madrid, et déclara le conseil de régence dissous. La manifestation imprévue et non moins énergique de la volonté souveraine froissa beaucoup d'ambitions, et anéantit beaucoup d'espérances; de là des mécontentemens. Il fallait pour les comprimer déployer la force; mais, pour se rendre fort au dedans, on devait être en paix au dehors, et la députation de Grenade ne pouvait manquer d'être favorablement accueillie.

An de J. C.
1395.
De l'Espagne,
798.

Environ trois ans après, ce fut le tour de Henri de demander au roi de Grenade la continuation de la trêve, en désavouant l'infraction qu'y avait faite un parti castillan, égaré par le fanatisme de son chef. Voici à quelle occasion : on raconte qu'un ermite, se disant ou se croyant inspiré, s'était présenté devant le grand-maître de l'ordre d'Alcantara pour l'exciter à faire la guerre aux Maures, lui promettant de la part du ciel une facile et bien douce victoire, puisqu'il devait s'emparer de Grenade sans perdre un seul de ses soldats. Quoi qu'il en soit de la cause de l'agression du grand-maître, il est certain qu'il entra dans la plaine de Grenade à la tête d'une petite troupe, composée, dit-on, de trois cents cavaliers et de mille fantassins. Jusef envoya contre lui la cavalerie qui se trouvait dans la ville; quelque infanterie des environs s'y joignit,

et le détachement du grand-maître, enveloppé de tous les côtés, fut entièrement détruit ; le grand-maître et ses cavaliers (1) furent tous tués en se défendant. Le roi Henri se hâta de faire parvenir à Grenade l'assurance formelle qu'il avait ignoré cette folle entreprise, et qu'il n'avait pu l'empêcher. Il ne fallut pas moins que cette déclaration du roi de Castille, apportée par ses ambassadeurs, pour calmer dans Grenade l'effervescence des esprits. La défaite du grand-maître avait rempli d'orgueil les vainqueurs, et, dans l'ivresse de leur triomphe, ils voulaient et demandaient la guerre. La sagesse de Jusef éteignit les brandons de discorde que cet événement

(1) Les historiens espagnols prétendent qu'ils firent des prodiges de valeur. Cela est peu vraisemblable. Sans adopter comme positif le fait de l'ermite, on peut croire qu'une aussi petite troupe que celle du grand-maître ne se serait pas engagée au cœur du pays ennemi, si elle n'eût été poussée par quelque motif plus fort qu'un simple désir de gloire, ou même que le fanatisme religieux, et tel que l'espérance d'une victoire assurée et acquise sans danger. Dans cette supposition on peut croire encore que les chrétiens furent découragés dès que, trouvant de la résistance, ils furent convaincus qu'on leur avait fait de frivoles promesses. Or, ce n'est pas avec le découragement que l'on peut faire de grands exploits.

1396.
De l'hégire,
799.

avait allumés, et la paix ne fut point interrompue. L'année suivante, ce prince paya le tribut à la nature; comme il était encore jeune, on ne manqua pas d'attribuer sa mort à des causes extraordinaires. On dit qu'il avait été empoisonné par le roi de Fez, Ahmed ben Amir Zélim, qui se vantait fort d'être son ami, et que le poison avait été placé dans un surtout ou casaque apporté d'Afrique avec d'autres présens; que Jusef se revêtit de ce surtout au moment de monter à cheval; et, qu'ayant fait un assez long exercice, qui le mit en sueur, il fut aussitôt assailli de vives douleurs, au milieu desquelles il périt après trente jours de souffrances. D'autres assurent toutefois que Jusef mourut d'une maladie dont il ressentait depuis long-temps les atteintes.

L'ambition de Muhamad ne s'était point éteinte, et le désir de régner avait survécu en secret au mauvais succès d'une première tentative. Dès que son père eut cessé de vivre, il ranima le zèle de ses partisans et de ses amis; et, sans respecter les droits que donnaient à son frère et sa naissance et la volonté du roi, il se saisit du diadème, avant même qu'on eût rendu à son père les derniers devoirs. Jusef ben Jusef n'avait fait, il est vrai, aucune tentative pour s'asseoir sur le trône; il vivait dans une douce retraite, libre de soins et d'ambition, et tout ce qu'il désirait c'é-

tait de continuer d'en jouir. Muhamad VI craignit que le peuple, par un tardif hommage aux vertus de son frère, ne le fit monter un jour au rang qui lui était dû : il l'envoya sous sûre escorte à la forteresse de Salobréna. Il donna ordre pourtant qu'on eût soin d'adoucir les ennuis de sa captivité, en lui accordant, horsmis la liberté, tout ce qu'il pourrait désirer ; et il lui permit d'emmener ses femmes et ses domestiques.

Le nouveau roi de Grenade voulait prolonger la trêve avec les chrétiens. Pour ne point éprouver de lenteur dans les négociations, ou pouvoir plus facilement lever les difficultés, il partit de Grenade avec vingt-cinq cavaliers affidés, sous prétexte d'aller visiter ses frontières, et il passa secrètement à Séville, où il eut une longue entrevue avec Henri III. Il retourna ensuite dans ses états avec le même mystère, et son voyage y fut long-temps ignoré. Il n'avait pas oublié les dangers que lui-même avait fait courir à son père, en peignant de perfides couleurs ses liaisons avec les chrétiens, et il ne voulait pas s'exposer à recevoir les mêmes reproches. Malgré ses soins pour conserver la paix, il ne put néanmoins empêcher qu'elle ne fût troublée quelques années après. Les commandans des frontières permettaient des deux côtés à leurs troupes d'entrer dans le pays ennemi, et toujours il résul-

An de J. C.
1597.
De l'hégire,
800.

An de J. C.
1405.

De l'hégire,
808.

taient de ces courses de grands dégâts dans les cantons où elles se faisaient. Dans une de ces irruptions, les Castellans parvinrent jusques à la plaine de Grenade. Muhamad, au lieu de se plaindre au roi de Castille, résolut de se venger de ses propres mains. Il leva des troupes, et entra avec elles du côté d'Antéquera. Il dévasta la campagne, brûla des villages, emmena des troupeaux, fit quelques captifs, et surprit la forteresse d'Ayamonte, où il mit garnison, après quoi il retourna à Grenade. Des députés castillans y arrivèrent peu de temps après lui. Ils venaient, de la part de leur roi, sommer Muhamad de remplir les conditions de la trêve, de rendre le butin qu'il avait pris et de restituer Ayamonte. Muhamad répondit que les chrétiens avaient été les agresseurs, et qu'il n'avait fait que punir et réprimer l'audace des gardes de la frontière; évitant de parler d'Ayamonte, il ajouta que le butin qu'il avait emporté n'était qu'un faible dédommagement de ce qu'il avait perdu. Henri, peu satisfait de cette réponse, se prépara de suite à la guerre; et Muhamad, qui avait prévu cette rupture, et qui d'avance avait fait des dispositions hostiles, entra sans délai dans la province de Jaën. Henri fit marcher contre lui toutes les troupes qui se trouvaient déjà réunies.

La campagne fut longue et meurtrière. Les Grenadins ayant investi Quésada et brûlé ses faubourgs, les Castellans accoururent pour secourir cette place. Ils furent arrêtés par Muhammad sur les bords du Guadiarro, dont les eaux se rougirent de leur sang. Peu de temps après, renforcés par de nouvelles troupes, ils attaquèrent et battirent à leur tour les Musulmans. Un troisième combat eut lieu aux environs de Xuxéna, et il ne fut pas moins sanglant que les deux premiers. La nuit sépara les combattans; et le lendemain, chaque parti s'attribuant la victoire et craignant néanmoins un nouvel engagement, on battit de part et d'autre en retraite. L'hiver, qui survint, amenant de grosses pluies, força les armées à rentrer dans leurs quartiers sans avoir obtenu aucun résultat; mais le reste de la saison fut employé, à Séville comme à Grenade, à faire des préparatifs pour rendre la campagne prochaine plus décisive. La mort du roi de Castille, arrivée à la fin de l'année, ne suspendit point la guerre, parce que pour la première fois on voyait une minorité sans troubles.

Henri laissait pour successeur son fils Jean, âgé seulement de quelques mois. Les grands du royaume offrirent la couronne à l'infant Ferdinand, frère de Henri. Ce prince, donnant un

rare exemple de modération, n'accepta que la régence. Ce n'était point qu'il dédaignât le diadème; car, après la mort sans enfans du roi d'Aragon, il sut faire valoir les droits qu'il avait à sa riche succession; mais il avait un fonds de vertu et de probité qui faisait taire en lui l'ambition, quand elle était contraire à la justice. Il commença par assurer la tranquillité intérieure, et puis, profitant des dispositions que son frère avait faites, il se mit à la tête de l'armée, et il envahit le royaume de Grenade. La ville de Zahara, entre Sidonia et Ronda, fut obligée de capituler. Le château d'Azzédin eut le même sort. Le régent fit ensuite investir Séténil; mais il y trouva une vigoureuse résistance. Durant le siège, des détachemens de l'armée castillane allèrent reprendre Priégo, Ayamonte, Ortéxicar et d'autres petites places. De son côté Muhamad insultait la frontière de Murcie, où il surprit la forteresse d'Hurtal, après quoi il vint en personne mettre le siège devant Jaën, qui eut tous ses environs ravagés. Pour secourir Jaën, les Castillans levèrent le siège de Séténil, après y avoir perdu inutilement beaucoup de monde; et Muhamad leva à son tour celui de Jaën à l'approche des Castillans. Il reprit, en se retirant, Priégo et Lascuêvas, qu'il ruina.

Au de J. C.
1407.
De l'hégire,
810.

An de J. C.
1408.
De l'hégire,
811.

Muhamad reentra le premier en campagne; et,

suivi de sept mille chevaux et de douze mille fantassins, il marcha sur Alcaudète, qu'il assiégea et qu'il ne put prendre. Il fut même obligé de revenir dans ses états, où les Castellans avaient pénétré. Après un grand nombre d'escarmouches et d'engagemens où beaucoup de monde périt, l'épuisement mutuel des partis les fit convenir d'un armistice de huit mois. A peine Muhamad fut-il de retour dans sa capitale qu'il tomba dangereusement malade; au bout de quelques jours les médecins désespérèrent de sa vie. Muhamad ne se rendit pas sans peine à la dure conviction d'une mort prochaine; mais à la fin, se sentant lui-même à l'extrémité et voulant assurer la couronne à son fils, il fit écrire l'ordre de donner la mort à son frère.

Cet ordre, adressé au gouverneur du fort, était ainsi conçu : « Alcaïde de Salobréna, mon » serviteur, aussitôt que l'officier de mes gardes, » Ahmed ben Xarac, te remettra cet écrit, tu » ôteras la vie à Cid Jusef mon frère, et tu m'en » verras sa tête par le retour du messenger. Je » compte sur ton zèle à me servir. » Lorsqu'Ahmed arriva à Salobréna, il trouva le prince jouant aux échecs avec l'alcaïde. Ils étaient assis l'un et l'autre sur des coussins de drap de soie brodés en or; des tapis de la même étoffe couvraient le parquet, car Jusef avait été jusque là

traité dans sa prison avec magnificence. L'alcaïde n'eut pas plus tôt parcouru l'écrit fatal, qu'il ne put contenir son émotion et son trouble; les excellentes qualités de Jusef lui avaient gagné tous les cœurs, et l'alcaïde, qui avait plus que tout autre l'occasion de le voir de près et d'apprécier son mérite, avait conçu pour lui le plus tendre attachement. Ahmed le pressait de remplir la commission dont le roi le chargeait, et l'alcaïde hors de lui ne savait comment en parler au prince. Jusef, soupçonnant la triste vérité, prit l'ordre des mains tremblantes de l'alcaïde, et, lui adressant la parole avec douceur, il lui demanda seulement quelques heures pour prendre congé de ses femmes et de sa famille. Ahmed dit alors que l'exécution ne pouvait être différée, parce qu'on lui avait fixé l'heure précise à laquelle il devait être de retour à Grenade, sous peine de perdre lui-même la vie. « Au moins, répliqua Jusef, qu'il me soit » permis de finir ma dernière partie d'échecs. » Ahmed y ayant consenti, quoiqu'avec peine, le prince reprit le jeu et invita l'alcaïde à continuer; mais celui-ci était si agité qu'il ne pouvait conduire ses pièces. Jusef lui faisait remarquer ses fréquentes distractions. Au moment où la partie était près de finir, deux cavaliers de Grenade, qui étaient arrivés au galop de leurs chevaux,

entrèrent dans la salle où était le prince , annoncèrent la mort de Muhamad, et lui baisèrent la main comme au nouveau souverain de Grenade. Jusef osait croire à peine à ce changement de fortune , lorsque d'autres cavaliers vinrent confirmer la nouvelle , et dire au prince que le peuple l'attendait avec la plus vive impatience.

Jusef III fut reçu à Grenade comme un ami et un père; on lui fit les plus brillantes fêtes , l'enthousiasme était au comble , et jamais roi n'eut de plus beau jour que celui qu'eut Jusef en entrant dans sa capitale ; car quels lauriers , quels triomphes , quelle gloire valent pour un monarque les preuves de l'amour qu'il inspire à ceux qu'il doit gouverner ? La joie se lisait sur tous les visages parce que le plaisir était dans les cœurs , et que toutes les espérances embellissaient l'avenir. Les Grenadins comptaient retrouver dans ce roi , que leur rendait la fortune , les vertus de Nazar , d'Abul Hégiag et de tous ses nobles aïeux.

Le premier soin de Jusef fut d'obtenir de la régence de Castille la confirmation de l'armistice conclu par Muhamad , et même une prorogation pour deux ans. Avant que ce délai expirât , Jusef , qui aimait la paix , envoya son frère Ali à Séville pour négocier une trêve nouvelle ; et les seigneurs de Castille voulaient bien que le régent

l'accordât, mais ils exigeaient que Jusef se déclarât vassal de Castille, ainsi que plusieurs de ses prédécesseurs l'avaient fait, et qu'il payât certaines redevances en signe de soumission et de vasselage. Cid Ali refusa de souscrire à ces conditions humiliantes, et, sous prétexte que ses pouvoirs ne s'étendaient pas jusque là, il se retira sans avoir rien terminé.

An de J. C.
1410.
De l'hégire,
815.

La campagne s'ouvrit par le siège de Zahara, que firent les Grenadins. Cette ville mal fortifiée fut emportée d'assaut et livrée au pillage. Le régent usant de représailles attaqua l'importante ville d'Antéquera, que défendaient de hautes murailles et une garnison nombreuse. Ce siège dura jusqu'à la fin de l'année, autant par la résistance que les assiégés opposèrent et leurs fréquentes sorties, qu'à cause des efforts réitérés que firent les deux frères du roi de Grenade, Ali et Ahmed, pour dégager cette place. A la fin les habitans, se trouvant sans provisions, et n'ayant plus de constance pour soutenir les privations qui les accablaient, demandèrent et obtinrent une capitulation assez avantageuse, puisqu'il leur fut permis d'emporter tous leurs biens en se retirant. Le château d'Isnajar se rendit aussi au vainqueur, plusieurs forteresses voisines suivirent cet exemple. Les Grenadins attendirent, pour se venger, le départ de l'armée cas-

tillane , lequel eut lieu à la fin de l'hiver. Ils pénétrèrent du côté d'Alcalà-la-Réal, et forcèrent la ville de Xévar, qui contenait des magasins considérables de grains. Ce ne fut qu'après avoir commis réciproquement les plus horribles dégâts dans tout le pays qui servit de théâtre à la guerre, que l'on convint enfin d'une trêve, dont on fixa provisoirement la durée à dix-sept mois.

Ce fut à peu près vers ce temps que l'infant de Castille, Ferdinand, appelé au trône d'Aragon, An de J. C.
1412.
De l'hégire,
815. laissa la régence entre les mains de la reine, mère du roi ; et, tandis que Ferdinand, triomphant de tous ses rivaux, se faisait couronner à Sarragosse, Jusef réunissait à ses domaines la forte ville de Gibraltar. Les rois de Fez l'avaient long-temps possédée ; ensuite elle était rentrée sous la domination de ceux de Grenade. Le wali qu'elle avait à cette époque s'était fait haïr du peuple par sa dureté et ses exactions. Les habitans avaient député à Fez quelques-uns d'entre eux pour offrir au roi Abu Saïd de lui livrer de nouveau la place, et ce prince, accueillant favorablement ce message, se hâta de leur envoyer Cid Abu Saïd son frère avec deux mille soldats. Mais c'était moins à la possession de Gibraltar que tenait le roi de Fez, qu'à l'occasion d'éloigner de lui son frère. Il n'ignorait pas que ce dernier avait l'estime et l'affection du peuple ;

et il craignait, non sans raison, de voir le sceptre passer dans ses mains, par une de ces révolutions si fréquentes à Fez, tout étranger que paraissait le prince à des vues d'intérêt ou d'ambition. L'alcaïde de Gibraltar s'était retiré dans le château avec la garnison; voyant qu'il ne recevait pas de secours de Grenade, il ouvrit des négociations avec le prince africain. Au moment où il était près de se rendre, parut une armée nombreuse de cavalerie et d'infanterie; elle était sous les ordres de Cid Ahmed. Le prince de Fez, pressé à son tour par des forces supérieures, demanda instamment des secours à son frère, qui, désirant le voir périr, se contenta d'envoyer quelques petits bâtimens avec des provisions et très-peu de soldats. Cid Abu Saïd, ne pouvant résister avec d'aussi faibles ressources, et menacé de manquer de tout avant peu, prit le parti de capituler avec le prince de Grenade. Cid Ahmed pardonna aux habitans leur révolte, laissa dans Gibraltar une forte garnison, et reprit le chemin de Grenade avec son prisonnier.

Cid Abu Saïd fut traité avec tous les égards dus à son rang et à son propre mérite, et il reçut du roi de Grenade un accueil plein de bienveillance. Le roi de Fez, promptement informé, envoya des députés à Jusef, pour lui offrir son amitié, et pour le prier de faire empoisonner son frère,

parce qu'ainsi l'exigeait l'intérêt de son royaume. Jusef savait par expérience combien on peut être proscrit injustement par un frère ; et il avait trop souffert lui-même, pour vouloir être l'aveugle instrument des souffrances d'un autre. Révolté d'ailleurs par l'idée d'une trahison, vivement blessé d'en être cru capable, il fit voir au prince de Fez la lettre qu'il avait reçue, et il lui donna l'alternative de demeurer dans Grenade avec des terres et des revenus qu'il lui assignerait, ou de courir à la vengeance, et dans ce cas il lui offrit de l'y aider, en lui donnant des troupes et en lui ouvrant ses trésors. Cid Abu Saïd, indigné contre son frère, choisit le dernier parti, et il passa en Afrique avec un corps d'Andalous qui se grossit, dès son arrivée, d'une foule considérable de mécontents. Le roi de Fez essaya de résister à son frère ; mais il fut vaincu dans une bataille, où périt presque toute son armée. Lui-même tomba dans les mains de Cid Abu Saïd, qui le fit mettre dans une prison, où les cuisans regrets, les désirs impuissans de vengeance et le cruel dépit ne tardèrent pas à lui causer la mort.

Jusef, averti par le passé des dangers et des An de J. C. 1414.
inconvéniens de la guerre, voyait avec douleur De l'hégire, 817.
s'avancer la fin de la trêve. Pour prévenir le
retour des hostilités, il fit partir des ambassa-
deurs pour Séville ; ils y ramenaient sans rançon

cent captifs chrétiens, et ils étaient porteurs de riches présens destinés aux personnages le plus en crédit auprès de la reine. Toutes ces précautions réussirent au gré de ses espérances; il obtint une trêve qui fut successivement prorogée tant qu'il vécut. Sa cour devint alors l'asile de tous les cavaliers castillans et aragonnais qui croyaient avoir à se plaindre de leur gouvernement, ou qui avaient entre eux quelque différent à vider. Ils le choisissaient toujours pour leur arbitre, et, quand ils lui demandaient du champ pour combattre, il les laissait descendre dans l'arène, mais il courait aussitôt lui-même les séparer, et il les forçait à se rapatrier. Sa bonté, son humeur égale, sa douce bienveillance, le faisaient chérir des étrangers autant que de ses propres sujets. La reine de Castille montrait surtout pour lui la plus grande estime; ils entretenaient ensemble une correspondance active, et chaque année ils s'envoyaient mutuellement

An de J. C. des présens. Elle sut inspirer à son fils les mêmes
1418.
 De l'hégire, sentimens, et sa mort, arrivée quatre ans après,
821.

ne troubla point cette heureuse harmonie, à la faveur de laquelle les Grenadins purent réparer une partie de leurs pertes, et jouir d'un bonheur

An de J. C. qui depuis long-temps leur était inconnu. Ce
1423.
 De l'hégire, bon prince mourut presque subitement après
827.
 quinze ans de règne, et les Grenadins le pleu-

rèrent sincèrement. Ce n'était point sans raison, car les beaux jours de Grenade étaient finis.

Jusef III eut pour successeur Muley Muhammad. VII, son fils, surnommé El Hayzari, ou le Gaucher, soit parce qu'il se servait réellement de la main gauche, soit, comme quelques-uns le prétendent, à cause de la mauvaise fortune qui le poursuivit toute sa vie. Il était d'un naturel hautain et superbe ; il traitait en esclaves et ses généraux et ses ministres. Son orgueil devint même si insupportable, qu'il craignait de s'abaisser en parlant à ses serviteurs, de sorte qu'il lui arrivait souvent de passer plusieurs jours sans recevoir personne, même les wazirs qui voulaient conférer avec lui d'affaires importantes. De tous les avis qu'il avait reçus de son père, il n'en suivit qu'un ; ce fut de vivre en paix avec les rois de Castille et d'Afrique. Aussi leur envoya-t-il des ambassadeurs dès qu'il fut monté sur le trône ; mais il négligea tout-à-fait ce qui fit la principale occupation de Jusef, le soin de se concilier l'amour des peuples, cet inébranlable appui de l'autorité souveraine. Il proscrivit les tournois et les fêtes publiques, si chers à Grenade ; par là il changea en jours de tristesse et d'ennui ces longs jours d'allégresse qu'on avait dus à Jusef.

Cette conduite le rendit extrêmement odieux

à la nation. Grands et petits se liguèrent en secret contre lui ; et on l'aurait déposé dès les premiers mois qui suivirent la mort de son père, si son hagib favori, Jusef ben Zéragh (1), chef d'une des premières familles du royaume, n'eût contenu les mécontents par son autorité et par sa prudence. Mais enfin, lorsque la patience fut épuisée, il ne put empêcher la révolte d'éclater. Il n'avait fallu qu'une étincelle pour produire un embrasement général. Au premier signal, tous les habitans avaient répondu, et l'insurrection, gagnant toutes les classes, fit voir à Muhamad qu'il ne lui restait pas dans le peuple un seul ami. Le palais de l'Alhambra fut sur-le-champ investi, et Muhamad aurait péri peut-être, si quelques soldats fidèles de sa garde n'eussent protégé sa sortie et sa fuite. Il arriva sur le bord de la mer ; là, déguisé en pêcheur, il entra dans un bateau qui le transporta en Afrique. Il se retira auprès du roi de Tunis, Muley Aben Fariz, qui était son ami. Ce souverain le reçut dans son palais, et lui promit ses secours, dans le cas où la fortune moins

(1) Zéragh ou Zéray. C'est apparemment de lui que les romanciers espagnols ont fait sortir leur fameuse tribu des Abencerrages.

contraire lui offrirait quelque chance de succès pour remonter sur le trône.

Le mouvement qui venait de s'opérer à Grenade avait été dirigé par un cousin du roi, nommé Muhamad el Zaquir; il en recueillit les effets en se faisant proclamer roi. Adoptant aussitôt une conduite opposée à celle de Muhammad VII, il rétablit les tournois et les joutes, les courses à cheval et les jeux de bague; et, comme il se faisait honneur lui-même d'être fort adroit à tous ces exercices, il entra dans les quadrilles, et se mêlait avec les autres cavaliers. Ensuite il invitait à sa table tous ceux qui avaient concouru à ces jeux; et, afin que le plaisir s'étendît à toutes les classes, il donnait au peuple des fêtes et des banquets. Mais, tout en se livrant à ces occupations, en apparence frivoles, et qui suffisaient pour détourner l'attention du peuple, il n'en poursuivait pas avec moins d'ardeur l'anéantissement du parti du roi détrôné.

Jusef ben Zéragh et un grand nombre de membres de sa famille, quelle que fût la considération dont ils jouissaient dans Grenade, ne furent pas épargnés par l'inquiète et soupçonneuse inimitié de Muhamad el Zaquir; mais heureusement, avertis qu'on conspirait contre leur vie, ils eurent le temps de sortir de Grenade et d'arriver à Lorca et à Murcie, où les

An de J. C.
1127.
De l'hégire,
831.

gouverneurs castillans leur prodiguèrent tous les secours. Quelques-uns d'entre eux, qui, trop attachés à leur patrie ou à leur fortune, avaient refusé de s'en séparer, payèrent cher leur sécurité funeste, et ils périrent assassinés. Aben Zéragh et quarante cavaliers de sa race furent présentés au roi de Castille, et admis à l'honneur de lui baiser la main. Ils lui dirent que le roi Muhamad s'était sauvé à Tunis, et qu'il était sorti de Grenade plus de cinq cents cavaliers des plus nobles familles, dont les uns avaient passé en Afrique, et les autres étaient venus dans ses états. Le roi, que son extrême jeunesse livrait aux premières impressions de son imagination vive et chevaleresque, et qui d'ailleurs était naturellement généreux et compatissant, fut touché du récit d'Aben Zéragh et du malheur de Muhamad; il promit de le rétablir sur le trône et de punir l'usurpateur. Pour rendre le succès moins douteux, le roi de Castille écrivit à celui de Tunis; il l'invitait à seconder ses efforts. La lettre lui fut apportée par Aben Zéragh, accompagné du gouverneur de Murcie. Cette ambassade ne pouvait qu'être bien accueillie. Abu Fariz fit partir Muhamad avec cinq cents cavaliers et une somme d'argent considérable; il chargea l'envoyé castillan d'offrir de sa part à son maître de riches présents.

Muhamad el Hayzari s'embarqua à Oran avec toute sa suite, et traversant heureusement la mer il arriva de même à Véra, où il était attendu ; de là, il envoya quelques-uns de ses agens à Al-mérie, qui se déclara sur-le-champ pour lui, et le pressa de venir dans ses murs. Le roi se rendit à cette invitation, et il fut reçu avec transport par les habitans. Quand Muhamad el Zaquir eut eu connaissance de cet événement, il en conçut un violent chagrin, et il envoya son frère avec sept cents chevaux pour tâcher de s'emparer de la personne de son rival avant qu'il eût reçu les secours des chrétiens ; mais, quand cette troupe fut parvenue près d'Almérie, la moitié des soldats désertèrent les drapeaux de Zaquir pour se joindre au parti du roi. Le frère de l'usurpateur, comptant peu sur ceux qui lui restaient, n'osa pas aventurer le combat, et il se hâta de retourner à Grenade. El Hayzari, ne trouvant pas d'obstacle à sa marche, se porta sur Guadix, qui ouvrit incontinent ses portes.

Dès qu'on sut à Grenade que le roi était dans Guadix, une foule d'habitans se rendirent auprès de lui, et l'assurèrent qu'il trouverait dans sa capitale le même dévouement qui l'avait accueilli à Guadix et à Almérie. Le roi se laissa persuader, et, non sans quelque crainte secrète qu'il surmonta en se confiant à la fortune, il

An de J. C.
1429.
De l'égire,
853.

partit pour Grenade, suivi de la multitude innombrable qui accourait de toutes parts sur son passage. Muhamad el Zaquir fut en un instant abandonné de toute la noblesse ; il ne conserva qu'un petit nombre de soldats attachés à sa cause par le désespoir ; il se retira avec eux dans l'Alhambra , où il se fortifia. El Hayzari fit dès le lendemain son entrée à Grenade , et, afin de profiter de l'ardeur des soldats et des habitans , il commença immédiatement le siège de la forteresse. Les partisans de Zaquir , effrayés du nombre toujours croissant de leurs ennemis , ne voulurent pas s'exposer aux suites d'un assaut ; et pour acheter le pardon de leur révolte , ils se saisirent de la personne de celui qu'ils avaient promis de défendre , et ils le livrèrent aux troupes du roi. Le malheureux Zaquir fut décapité , ses fils furent enfermés dans une étroite prison , et dès le lendemain de cette révolution rapide , qui n'avait fait couler d'autre sang que celui de l'usurpateur , il n'en serait resté aucun vestige dans les esprits des Grenadins , s'ils n'avaient retrouvé dans leur mémoire le souvenir de la sombre administration d'El Hayzari , et s'ils n'avaient pas crain't d'y être assujétis de nouveau. Le roi , corrigé par la cruelle expérience qu'il avait faite des dangers de sa conquête passée , tâcha par tous les moyens d'en

effacer les traces pénibles , et il donna pour l'avenir toutes les garanties capables de calmer l'inquiétude, et de tranquilliser les esprits.

Muhamad VII, tranquille possesseur du trône, fit rendre grâce au roi de Castille pour l'appui qu'il lui avait accordé ; et, sachant que ce prince avait lui-même des ennemis à combattre dans l'intérieur de son royaume, il lui offrit à son tour des soldats. Jean II était alors à Burgos, et, les succès qu'il venait d'obtenir le dispensant d'accepter des secours étrangers, il remercia l'ambassadeur grenadin ; mais ses ministres, qui n'avaient pas oublié à quel prix on avait soutenu les droits de Muhamad, demandèrent le paiement des sommes stipulées ; et ils mirent à la condition de ce paiement la continuation de la trêve. L'ambassadeur rapporta à Grenade la réponse du roi de Castille. El Hayzari, qui savait dans quels embarras domestiques ce prince était plongé, crut pouvoir sans danger éluder sa juste demande, et l'obliger à se contenter de ce qu'il voudrait lui donner. Cette fois la fortune se déclara contre la mauvaise foi. Le roi de Castille, ayant pacifié ses états, se prépara à la guerre, et néanmoins, pour mettre de son côté toute la justice, il écrivit au roi de Fez, lui donnant avis de ce qui s'était passé, et le priant de refuser tout secours à Muhamad, dans une guerre qui

n'avait pour objet que de le contraindre à tenir ses promesses. Abu Fariz écrivit à son tour au roi de Grenade ; il l'invitait à se dégager envers celui de Castille ; il fit en même temps prier ce dernier de ne pas pousser trop loin sa vengeance. Ces démarches ne produisirent aucun effet, et les hostilités commencèrent avec l'année.

An de J. C.
1430.
De l'hégire,
834.

Les Castellans envahirent la province de Ronda, et ravagèrent les environs de la ville. Les Grenadins accoururent, et après divers engagemens peu décisifs, l'hiver étant survenu, chaque parti rentra dans ses quartiers jusqu'au printemps suivant. Le gouverneur de Cazorla, à la tête d'un détachement nombreux, pénétra dans les environs de Grenade ; Muhamad marcha contre lui en personne, mit sa troupe en désordre, en tua ou en prit la plus grande partie. Ses armes étaient moins heureuses du côté opposé : le gouverneur de Xérez surprit la forteresse de Xiména, et en massacra la garnison. Muhamad tenta de reprendre cette place ; mais, ayant appris que le roi de Castille s'avancait avec une armée considérable, il craignit que cette nouvelle, augmentant le mécontentement produit par le peu de succès de la campagne, n'occasionât quelque sédition dans Grenade ; et, laissant à ses généraux le commandement des troupes, il rentra dans cette ville avec cinq mille

chevaux. A peine arrivé, il choisit parmi les habitans ceux qui se montrèrent le plus dévoués à ses intérêts, et il en composa un corps de vingt mille hommes, qu'il chargea de la défense des remparts et du maintien de l'ordre; mais, tandis qu'il s'occupait dans Grenade de ces mesures de précaution, les chrétiens, poursuivant leurs conquêtes, prenaient Illora, Alora, Archidona, et transportaient à Ecija tout le butin qu'ils avaient fait.

Ainsi que Muhamad l'avait craint, l'orage ne tarda pas à gronder sur sa tête : il s'était formé de tous les germes de trouble, de discorde, de mécontentement, de désir de vengeance, que tant d'événemens, arrivés depuis peu d'années, avaient déposés dans les cœurs des Grenadins; et lorsqu'il vint à éclater, favorisé dans son explosion par les efforts de la Castille, sa violence fut telle, que Muhamad, renversé du trône, ne put opposer qu'une résistance impuissante. Il y avait à Grenade un cavalier riche et ambitieux, descendant des premiers rois de Grenade; on le nommait Jusef ben Alhamar : il conçut le projet de ravir le sceptre à Muhamad. Il le confia à des amis fidèles, qui lui conseillèrent de traiter en secret avec le roi Jean, et de s'assurer avant tout les secours de ce prince. On choisit, pour remplir la mission d'aller à Cordoue, où se trou-

An de J. C.
1431.
De l'hégire,
835.

vait alors la cour de Castille, un cavalier de la famille de Ben Ega, appelé Gélil ben Géleil, d'origine chrétienne, mais très-estimé dans le pays. Muhamad l'avait exilé de Grenade, et il habitait la ville d'Alhama; il saisit avidement cette occasion de se venger; et, arrivé à Cordoue, il agit avec tant de bonheur et d'efficacité, qu'il obtint la promesse que le roi de Castille fournirait une armée, et soutiendrait de tout son pouvoir les prétentions de Jusef, qui de son côté s'engageait à faire hommage de sa couronne, et à payer un tribut annuel. Au retour de Gélil, les partisans de Jusef sentirent croître leur audace et leurs espérances, et, sortant les uns après les autres de Grenade, sous prétexte d'aller faire la guerre à la frontière, ils se réunirent autour de Jusef, au nombre d'environ huit mille. Dans le même temps le roi de Castille, ayant rassemblé ses troupes, les conduisit à la vue de Grenade, et les fit camper au pied de la montagne d'Elyvire. Jusef ben Alhamar vint lui baiser la main, et joignit sa petite armée à celle des chrétiens. Jean contemplait de loin la superbe ville de Muhamad, et Jusef, dit-on, lui faisait remarquer les tours de l'Alhambra, de l'Albaycin et des principales mosquées.

A l'aspect des dangers qui menaçaient Grenade, tous les habitans, oubliant leurs dissen-

sions , coururent aux armes ; et , mieux que n'aurait fait l'affection , leur patriotisme servit Muhamad. Mais que pouvait une troupe nombreuse , il est vrai , mais peu aguerrie , contre l'élite des guerriers castillans et ces huit mille conjurés qui n'avaient pour alternative que leur propre ruine ou la victoire ? Deux ou trois jours se passèrent en escarmouches entre les assiégeans et les assiégés : c'étaient les avant-coureurs d'une bataille générale. Elle fut longue , opiniâtre , sanglante. A la fin , les Grenadins , qui ne pouvaient opposer que le courage seul au courage et à la discipline réunis , commencèrent à plier ; et , à la faveur de la nuit qui survint , ils se sauvèrent en désordre dans leurs murs , laissant la campagne couverte de morts. Depuis que le royaume de Grenade existait , il n'y avait pas eu , disent les historiens arabes , d'action plus meurtrière ; la perte des Grenadins fut immense , et la fleur de leur jeunesse périt dans cette funeste journée (1).

Muhamad ne se laissa point abattre par l'affreux revers qu'il venait d'éprouver , et il montra tant de vigueur et de fermeté , que les Grenadins

(1) Les historiens espagnols portent à trente mille hommes la perte des Grenadins ; ce qui ne paraît pas exagéré d'après la manière dont les Arabes s'expriment.

animés par son exemple, jurèrent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, malgré les noirs présages dont ils étaient assaillis, présages que la nature elle-même semblait confirmer. Il y eut à cette époque un tremblement de terre, dont les violentes secousses remplirent les cœurs d'épouvante, parce que la superstition regardait ce terrible phénomène comme un avertissement du ciel. Les Grenadins eurent pourtant la satisfaction de voir les Castellans s'éloigner sans chercher à recueillir aucun fruit de la victoire. Le roi Jean opinait pour qu'on entreprît sans délai le siège de la ville; mais les généraux représentèrent que l'armée manquait d'argent et de vivres, et firent même sentir qu'il était urgent de s'en retourner. La raison qu'ils donnèrent existait peut-être; mais on assure que leur véritable motif était le désir de contrarier les vues d'Alvar de Luna, favori du roi, et prononcé pour le siège. Jean, qui était d'un caractère faible, n'osa point braver l'opinion de son conseil, de peur d'exciter le mécontentement, et il donna l'ordre du départ.

Ce contre-temps désolait Jusef ben Alhamar et les siens; ils se voyaient forcés de renoncer au prix qu'ils attendaient de leurs travaux, au moment où le succès leur avait paru assuré. Le roi, pour les consoler, fit avant de partir réunir

tous les officiers de l'armée, et en présence de tous il proclama Jusef ben Alhamar roi de Grenade, ordonna aux troupes de le reconnaître en cette qualité, promit de nouveau de le placer sur le trône, et enjoignit à tous les commandans des frontières de l'aider de toutes leurs forces jusqu'à parfaite réussite. Cette déclaration solennelle produisit le plus grand effet dans le royaume de Grenade, parce qu'une infinité de villes se soumirent volontairement à Jusef, et que l'exemple des villes entraînant la population des campagnes, il se vit en très-peu de temps à la tête d'une armée considérable.

El Hayzari avait de son côté fait de fortes levées de troupes, et dès qu'il les eut réunies il les envoya à la rencontre de Jusef, sous les ordres d'Aben Zéragh son hagib. Après un combat où la victoire fut long-temps disputée, la fortune se tourna du côté des rebelles. Aben Zéragh, voulant rallier ses soldats, s'était précipité au milieu de la mêlée; toute sa bravoure ne put ni rétablir les affaires ni le sauver lui-même; il tomba percé de coups. Dès ce moment ce ne fut dans son armée qu'une horrible déroute. Quelques fuyards arrivés à Grenade cherchèrent à excuser leurs terreurs en exagérant les dangers; ils dirent qu'ils avaient été vaincus par une armée innombrable. Ces rap-

An de J. C.
1432.
De l'hégire,
836.

ports jetèrent partout l'épouvante, et ils augmentèrent réellement le parti de Jusef en conduisant dans ses rangs tous ceux en qui la peur ne laissait voir aucune autre chance de salut; de sorte que, lorsqu'il partit d'Illora pour s'acheminer vers Grenade, il traînait à sa suite des flots de population. A la nouvelle de son approche l'agitation fut extrême; et les habitants, consternés par les mauvaises dispositions que montrait le peuple, représentèrent au roi qu'il n'était plus possible de songer à la défense; ils lui conseillèrent de mettre sa personne en sûreté, et le conjurèrent de ne pas exposer la ville aux suites horribles d'un assaut. Pour lors Muhamad, se chargeant de ses trésors, s'enfuit à Malaga où il avait encore un parti, et il emmena ses femmes, ses serviteurs et les deux fils de Muhamad el Zaquir.

Jusef ben Alhamar entra dans Grenade avec une garde de six cents cavaliers seulement, afin d'éloigner toute idée de violence. Il fut reçu aux portes de la ville par la principale noblesse, qui le conduisit immédiatement au palais de l'Alhambra. Sans perdre un moment, il convoqua les scheiks, les wazirs du conseil, les walis, les alcaïdes du royaume, pour faire confirmer le titre de roi de Grenade, qu'il avait reçu du roi Jean; après quoi il envoya des messagers à ce

dernier pour l'informer de ce qui était (1) arrivé. Le plaisir que firent à ce prince ces heureuses nouvelles fut un peu troublé par des lettres qu'il reçut du roi de Tunis, par le canal d'un marchand génois qui venait d'Afrique. Abu Fariz le pria de nouveau de ménager le roi Muhamad, son parent; et il laissait entrevoir l'intention d'envoyer des troupes en Andalousie

(1) Les Arabes ont conservé la lettre que Jusef écrivit; elle était ainsi conçue : « Jusef Muhamad ben Alhamar, » roi de Grenade, votre vassal, qui se recommande à votre » bienveillance. Je vous donne avis qu'étant parti d'Illora » et ayant pris le chemin de ma ville de Grenade, j'ai » été reçu par toute la noblesse de cette ville, qui m'a re- » connu pour son souverain et m'a mis en possession de » l'Alhambra; et tout cela, seigneur, n'est arrivé que » par la grâce de Dieu et par votre puissant secours. » El Hayzari s'est sauvé à Malaga, emmenant avec lui le » frère de l'alcaïde Ahnaf, son neveu, et deux fils de » Muhamad el Zaquir. On assure qu'il les a fait égorger. » Il a emporté (*) toutes les richesses de ce palais. Main- » tenant, seigneur, avec la faveur du ciel et votre puis- » sant secours, j'ai fait marcher contre lui votre com- » mandant de la frontière, Don Gomez Ribéra, avec ma » cavalerie, et j'espère que je l'aurai bientôt en mes » mains. »

(*) L'Espagnol se sert du mot voler. Ce mot est dur dans la bouche de Jusef, usurpateur, parlant de Muhamad, souverain légitime

pour le défendre. Le mal était fait et semblait n'avoir point de remède; Muhamad détrôné ne se croyait pas même trop en sûreté à Malaga; mais la fortune capricieuse se chargea de lui rendre, sans commotion et sans trouble, ce qu'il avait perdu par une révolution sanglante. Jusef ben Alhamar était avancé en âge et atteint de plusieurs infirmités. Les accidens qui agitèrent la fin de sa carrière en avancèrent probablement le terme; il mourut six mois après son avènement; et, quelque bonheur que son règne pût promettre aux Grenadins, il est certain que sa mort fut un bien pour l'état, puisqu'avec lui finirent les partis, et que la haine des factions s'éteignit sur son tombeau. Les Grenadins réunis proclamèrent pour la troisième fois leur roi fugitif et proscrit, et Muhamad alla s'asseoir de nouveau sur ce trône glissant, d'où il devait encore descendre. Il donna la charge d'hagib à un cavalier de Grenade très-estimé, nommé Abdelbar; celui-ci lui conseilla de renouer ses anciennes relations avec la Castille; mais la trêve ne fut convenue que pour une année.

An de J. C.
1453.
De l'hégire,
837.

Dès qu'elle fut expirée, les troupes des frontières se mirent de part et d'autre en campagne; et, comme à l'ordinaire, beaucoup de dégâts furent commis, beaucoup de sang versé, quelques châteaux démolis, des villages brûlés; mais de

plusieurs années il n'y eut point d'événement important. Ainsi , tandis qu'à l'occident les chrétiens dévastaient des campagnes et prenaient le fort de Bénimaurel (1), à l'orient les cavaliers de la frontière de Murcie , enveloppés par l'hagib Abdelbar , étaient pris ou égorgés , et Faxardo leur chef tombait sur le champ de bataille. D'un autre côté la ville d'Huescar succombait sous les efforts des Castellans après un siège opiniâtre ; mais le grand-maître d'Alcantara , essayant de surprendre Archidona , tombait lui-même dans une embuscade , voyait tailler sa troupe en pièces , et ne devait son salut qu'à la rapidité de son coursier. A la suite de cette défaite les Castellans levaient le siège de Huelma ; mais, en se retirant, ils ravageaient la campagne de Guadix et une partie de la plaine de Grenade.

Ces dévastations périodiques , qui revenaient tous les printemps , réduisaient les malheureux

An de J. C.
1437.
De l'hégire,
841.

(1) Beaucoup de peuplades en Espagne (et quelques-unes existent encore) portaient le nom de Ben ou Béni, comme Bénimaurel, Bersaléma, Bénisano, Béni Almandan, Béniaméxir, etc. Cela signifiait qu'elles avaient été bâties par des tribus. Béni veut dire enfans ou descendants, ainsi Béni maurel veut dire les descendants de la tribu de Maurel.

habitans à la plus grande détresse, parce que, leurs récoltes toujours ruinées ne suffisant plus aux besoins, la disette et les privations les plus dures prenaient la place de l'ancienne abondance. C'était surtout aux environs de Baza, de Guadix et des deux Vélez (1), que ces effets se faisaient sentir; aussi dès que les troupes de Murcie se présentèrent, conduites par le fils de Faxardo, qui avait la mort de son père à venger, ces deux dernières places se hâtèrent d'ouvrir leurs portes aux Castellans, pour se soustraire à la ruine totale de leurs campagnes. Les villes de Guadix et de Baza parlèrent également de se rendre au roi de Castille, mais elles demandaient à rester libres et à se gouverner, sous la protection de ce prince, par leurs propres coutumes; les Castellans exigeaient qu'elles reçussent garnison. Cette condition n'ayant pas été acceptée, elles virent leurs campagnes ravagées. La petite ville de Galéra et quelques autres, qui avaient moins de moyens de défense, imitèrent Vélez. Animés par tous ces succès, les Castellans voulurent s'emparer de Gibraltar; et le gouverneur de Niébila, avec les troupes de son gouvernement, prétendit à la gloire d'emporter cette

(1) Vélez le Blanc et Vélez le Roux; en espagnol *Velez el Blanco*; et *Velez el Rubio*.

place ; mais la garnison fit une si rude sortie que les Castellans en désordre furent forcés de s'éloigner. Vivement poursuivis dans leur retraite , un grand nombre d'entre eux se noyèrent au passage de la rivière de Palmones , enflée par la marée montante. Les habitans de Huelma furent moins heureux l'année suivante ; comme ils n'avaient qu'une faible garnison , ils furent contraints de capituler.

An de J. C.
1438.
De l'hégire.
842.

Parmi tous ces commandans des frontières espagnoles , celui qui se distinguait le plus par le mal qu'il faisait aux Grenadins était le gouverneur de Cazorla. Il avait un corps d'excel-lente cavalerie , avec lequel il commettait impunément , depuis trois ou quatre ans , des ravages de toute espèce. Aben Zéragh , fils de l'ancien hagib , jeune homme du plus bouillant courage , réunit l'élite des cavaliers de Grenade pour aller combattre les troupes de Cazorla. Les deux vaillans escadrons , s'étant rencontrés dans la plaine , se battirent dès le point du jour jusqu'aux approches de la nuit avec autant de bravoure que d'acharnement. Presque tous les Castellans périrent , leur commandant fut du nombre des morts. Les Grenadins achetèrent bien cher la victoire , et ils eurent aussi à déplorer la mort prématurée d'Aben Zéragh. Ce combat , funeste aux deux partis , mit fin pour quel-

que temps à cette lutte cruelle, qui faisait périr plus de monde que n'auraient fait des batailles rangées. La paix ou du moins la cessation des hostilités était d'ailleurs un besoin pour les deux peuples. La Castille était alors dévorée par des dissensions intestines, où les rebelles, tantôt vaincus tantôt vainqueurs, mirent plus d'une fois le trône en danger ; et de son côté Muhamad avait épuisé les forces de son royaume pour soutenir ces guerres désastreuses, qui finissaient toujours par lui arracher quelque place ou quelque lambeau de territoire. Une trêve de fait naquit, sans convention, de la fatigue réciproque des partis ou de leur impuissance.

Les factieux de la Castille avaient pris pour prétexte le bien de l'état ; mais ils avaient pour motif secret la trop grande faveur dont jouissait le connétable Alvar de Luna. Ils étaient soutenus par le roi d'Aragon, Alphonse, fils et successeur de Ferdinand, et par le roi de Navarre, jaloux l'un et l'autre de l'agrandissement de la Castille ; au dedans, ils avaient un appui dans la reine, qui haïssait personnellement le connétable, et dans le prince des Asturies, Henri, qui aurait voulu que son père abdiquât en sa faveur l'autorité souveraine. Jean II renvoya son ministre, et les troubles continuèrent. Il

fallut employer la voie des armes. Une bataille sanglante eut lieu dans les environs d'Olmédo ; les rebelles et leurs alliés les Navarrais essuyèrent une défaite totale. Jean, vainqueur, rappela son favori, et se brouilla de nouveau avec son fils ; la médiation des évêques amena une réconciliation entre les deux princes. Le calme fut peu-à-peu rétabli.

Mais si la discorde était forcée de s'exiler de Séville, elle s'était préparé d'avance un asile à la cour de Grenade ; et déjà elle secouait ses brandons au milieu des Maures, quand les Castillans célébraient son absence. El Hayzari, chassé deux fois de Grenade, avait dû nécessairement concevoir et garder bien des ressentimens dans son cœur ; et, quelques efforts que , cédant à l'expérience, il fit sur son humeur pour en tempérer les excès, il était bien difficile que , lorsqu'il trouvait l'occasion d'une vengeance, il ne la saisis pas avec empressement. Aussi un grand nombre de cavaliers de Grenade, se prétendant offensés, avaient quitté cette ville, et s'étaient retirés à la cour du roi Jean, qui leur avait donné du service. On distinguait parmi eux le jeune Muhamad ben Ismaïl, neveu du roi. Il se plaignait de ce que le roi s'était opposé à son mariage avec une femme qu'il aimait, pour la faire épouser à un de ses favoris.

Un ennemi bien plus dangereux pour El Hayzari s'élevait clandestinement dans Grenade. Il sortait aussi du sein de sa famille ; c'était encore un neveu, Muhamad ben Ozmin el Ahnaf, qui, après avoir passé sa jeunesse à Almería, était venu à Grenade dans l'espoir de ravir le sceptre à son oncle. Il n'ignorait pas combien peu le roi était aimé, ni combien de mécontents il avait faits, il faisait tous les jours ; ce fut sur ces notions qu'il se traça un plan de conduite propre à le conduire à son but. En flattant adroitement le ressentiment des nobles il s'en était fait des amis, en versant l'or à pleines mains parmi le peuple il avait acheté des créatures. Quand il crut que son parti était assez fort pour attaquer impunément le trône, il excita un mouvement populaire à la faveur duquel il s'empara de l'Alhambra, de l'Albaycin et de tous les forts de la ville. Il se saisit ensuite de la personne de son oncle, et il l'enferma dans une étroite prison. Treize ans s'étaient écoulés depuis que le malencontreux Hayzari était remonté sur le trône, après la mort d'Aben Alhamar.

An de J. C.
1444.
De l'hégire,
848.

Les partisans d'Aben Ozmin lui décernèrent le titre de roi ; et le peuple, gagné par leurs largesses, suivit l'impulsion qu'on lui donna ; beaucoup d'habitans néanmoins surent se défendre de cet entraînement. L'hagib Ah-

An de J. C.
1445.
De l'hégire,
849.

delbar, suivi de ses parens et de tous ses amis, se retira à Montéfrio, et il fut imité par un grand nombre de nobles du royaume. Cependant Abdelbar sentait qu'on ne devait rien entreprendre en faveur du roi Muhamad, d'abord parce qu'il avait entièrement perdu l'affection de ses sujets, ensuite parce que prononcer son nom seul devant l'usurpateur, c'était évidemment dicter son arrêt de mort. Il se souvint d'Aben Ismaïl, qui était alors en Castille, et dont les qualités devaient le rendre agréable à la multitude. Il lui écrivit pour lui offrir la couronne, et il lui envoya sa lettre avec beaucoup de mystère par deux de ses parens déguisés, lui conseillant de ne laisser rien transpirer de peur que le roi de Castille ne s'opposât à son départ. Mais Aben Ismaïl, se confiant en la générosité de ce prince, courut lui faire part de ce qu'on lui mandait. Le roi Jean ne lui accorda pas seulement la permission de partir en le dégageant de son service, mais encore il lui promit son appui, et il envoya des ordres précis aux commandans de ses frontières, pour qu'ils lui fournissent toutes sortes de secours. Aben Ismaïl partit sans délai, emmenant tous les cavaliers grenadins qui étaient en Castille. Arrivé sur la frontière, il augmenta sa petite troupe des divers détachemens que lui donnèrent les commandans espagnols, d'après

An de J. C.
1447.
De l'hégire,
851.

les volontés du roi ; et il parvint en peu de temps à Montéfrio , où l'attendait Abdelbar avec ses amis.

Il n'était point facile de renverser du trône Aben Ozmin. Son parti était fort et nombreux, il était lui-même plein d'activité et de courage ; il fallait donc s'attendre à une longue lutte. Aben Ozmin eut même si peu l'air de craindre les tentatives de son compétiteur , qu'au lieu de marcher d'abord contre lui afin de couper le mal à la racine , il dirigea ses armes contre les chrétiens pour se venger de ce qu'ils avaient fait pour lui. Bénimaurel fut emporté d'assaut , et la garnison passée au fil de l'épée. Le gouverneur Herréra fut réduit à la condition d'esclave , avec le petit nombre de ceux qui échappèrent du massacre. De là Aben Ozmin se porta sur Bensaléma , qui avait une bonne garnison ; il la fit sommer de se rendre ; sur son refus , les Grenadins , appliquant leurs échelles contre les murs de la forteresse , parvinrent à s'en rendre maîtres , et dans le premier mouvement de leur fureur ils égorgèrent les habitans. Aben Ozmin rentra dans Grenade , tout glorieux de sa double victoire , et chargé des riches dépouilles de l'ennemi.

An de J. C.

1468.

De l'hégire,
852.

L'année suivante, il divisa ses troupes en deux grands corps ; il envoya l'un bloquer dans Mon-

téfrío son cousin Aben Ismaïl; avec l'autre il entra dans les terres de la Castille, reprit Huescar et les deux Vélez, dévasta la campagne, fit nombre de captifs des deux sexes et enleva beaucoup de troupeaux, ce qui était pour lui d'un prix inestimable à cause de la rareté des vivres, fruit nécessaire de tant d'années de guerre. De retour à Grenade, il envoya des ambassadeurs aux rois d'Aragon et de Navarre, qui étaient en guerre avec celui de Castille; et les magnifiques présens que ces princes reçurent d'Aben Ozmin les disposèrent sans doute à faire avec lui cet étonnant traité par lequel ils lui promettaient d'attaquer de leur côté la Castille, tandis qu'il l'attaquerait du sien; mais ce traité, fruit aveugle de la haine, ne fut point exécuté: un sentiment de pudeur retint vraisemblablement les princes chrétiens.

Les quatre ou cinq années qui suivent n'offrent que la sanglante répétition des mêmes scènes : des campagnes, des villes ruinées, des hommes égorgés, des femmes captives, des maisons brûlées aux yeux du misérable qui comptait y trouver du pain pour sa famille et pour lui. On pourrait affirmer que dans ce beau royaume de Grenade, si favorisé de la nature, il n'est pas une petite parcelle de terre qui n'ait été arrosée de sang; qu'on ne fait pas un pas

sans fouler un lieu jadis couvert de cendres et d'ossemens. En vain chercherait-on , dans ces temps de férocité et de barbarie , quelques-uns de ces traits de magnanimité ou de grandeur d'âme qui consolent de l'impression douloureuse que laissent dans l'esprit tant de cruels désastres: Grenade , en proie aux factions , était sur le rapide penchant qui, dans les temps de troubles , mène de la civilisation à la brutale ignorance, de la puissance et de la gloire à l'humiliation et à la ruine. Il est rare d'ailleurs que, là où le maître est despote, tout autour de lui ne porte pas l'empreinte d'une forte oppression ; que les mœurs et les habitudes extérieures ne répondent pas à l'abjection où l'âme est plongée et à l'absence des vertus patriotiques ; que la sombre terreur , se gravant énergiquement sur tous les fronts , n'annonce pas au lieu de citoyens des esclaves et des victimes.

Dans une de ces expéditions dont l'unique but était de nuire à l'ennemi , Aben Ozmin avait confié le commandement des troupes à Muhammad, fils d'Abdelbar. Ce jeune homme, retenu à Grenade par une passion amoureuse , avait refusé de suivre le parti de son père ; rempli au contraire de dévouement et de zèle pour l'usurpateur, il lui avait consacré ses services. Aben Ozmin estimait fort ses talens et son courage ; il

lui confiait souvent les entreprises les plus difficiles, et Aben Abdelbar répondait d'ordinaire par le succès à l'attente de son maître. Dans sa dernière incursion sur les terres de Murcie, il avait réussi à enlever une grande quantité de bestiaux et à faire beaucoup de captifs. Quelques alcaïdes téméraires qui étaient avec lui parlèrent d'arriver à Lorca, et Aben Abdelbar se laissa entraîner, sans songer que sa marche était déjà très-embarrassée par les captifs qu'il conduisait et le butin qu'il fallait conserver. La cavalerie de Lorca sortit de la ville ; les Maures pouvaient encore éviter le combat par une prompte retraite ; mais se retirer sans combattre, c'était à leurs yeux une lâcheté : ils attendirent les Castellans de pied ferme, et ils furent battus. Aben Abdelbar fit pendant long-temps d'inutiles efforts pour rallier ses gens, soutenir le combat et sauver son butin : il fut lui-même obligé de céder au torrent des fuyards. Quand il fut revenu à Grenade, Aben Ozmin le fit mettre en prison, et le despote, oubliant en un jour de malheur tous les exploits dont Aben Abdelbar pouvait s'honorer, donna l'ordre barbare de le faire périr en disant : « Puisqu'il n'a point voulu mourir en brave » sur le champ de bataille, je veux qu'il meure » dans sa prison comme un lâche. » Ce jeu de mots était digne du tyran dont la froide cruauté,

An de J. C.
1452.
De l'hégire,
856.

récompensant la fidélité par les supplices, comptait pour rien la vie des hommes.

An de J. C.

1453.

De l'hégire,
857.

Cependant Aben Ismaïl s'était toujours maintenu dans Montéfrio, et il faisait jouir le petit nombre de ceux qui lui obéissaient de plus de repos qu'on n'en avait à Grenade. Son alliance avec les chrétiens garantissait le pays des incursions dévastatrices, et il attendait, pour agir efficacement contre son cousin, que le roi de Castille, débarrassé de ses ennemis, pût lui donner les troupes qu'il lui avait promises. Ses sujets, qui au fond n'étaient point malheureux, et qui ne pouvaient envier le sort des Grenadins, décimés par la main de leur maître ou par le fer castillan, se contentaient des espérances qu'on leur donnait, et ils restaient dévoués et fidèles. Il leur était au surplus facile de voir que le règne d'Aben Ozmin touchait nécessairement à sa fin, parce que le mécontentement de toutes les classes et l'aversion générale qu'il inspirait par sa cruauté devaient briser les ressorts sur lesquels sa puissance s'était jusque là soutenue. Fier des avantages remportés sur les chrétiens, il était devenu hautain et superbe, et il estimait si peu ses sujets, que, pour le motif le plus léger, il envoyait les uns au supplice, et dépouillait les autres de leurs charges, prix des plus longs services, pour les donner à ses créatures. Il mariait à son gré

les jeunes gens , forçait les pères à donner leurs filles à ceux qu'il désignait , heurtait toutes les inclinations , violait toutes les lois , s'emparaît des richesses des condamnés , et le plus souvent ne condamnait que pour avoir ces richesses. Tous les habitans de Grenade étaient fatigués du joug , tous désiraient au fond du cœur une révolution qui les en délivrât : cette révolution arriva.

Le roi de Castille , étant enfin parvenu à rétablir la paix dans ses états , envoya une armée à Montéfrio. Aben Ismaïl y joignit ses troupes , et marcha courageusement à la rencontre de son cousin , qui s'était hâté de sortir de Grenade pour s'opposer à la jonction des mécontents et de leurs alliés , et qui n'y avait pu réussir. Aben Ozmin , complètement-défait , ne sauva qu'avec peine quelques débris de sa cavalerie. Ce fut en ce moment qu'il put reconnaître que le pouvoir suprême a besoin d'être appuyé sur l'amour des peuples , pour résister aux tempêtes et survivre aux revers. Il fit un appel aux Grenadins , et ils restèrent sourds à sa voix : ils l'abandonnaient tous avec la fortune. Aben Ozmin irrité résolut de punir leur inconstance ; et , prévoyant sa chute prochaine , il ne voulut point finir sans être vengé. Sous prétexte de tenir un conseil de défense , il convoqua dans l'Alhambra les principaux habitans , et particulièrement ceux qu'il

soupçonnait d'être ses ennemis ; à mesure qu'ils arrivaient, il les faisait massacrer sans pitié par ses soldats, non moins féroces que lui. Il avait eu d'abord l'intention de se fortifier dans son palais ; mais, ayant tout à craindre du ressentiment des Grenadins, que sa barbarie soulevait contre lui, informé que le nom d'Aben Ismaïl était dans toutes les bouches, il ne crut pas que les murs de l'Alhambra pussent défendre sa vie, et il jugea prudent d'en sortir avant d'y être assiégé. Il ne mit dans sa confidence qu'un très-petit nombre de cavaliers ; et, dès que la nuit fut venue, il se sauva furtivement de Grenade, s'enfonça dans les montagnes, et disparut pour toujours de la scène du monde.

An de J. C. 1454.
De l'hégire, 859.
Aben Ismaïl entra aussitôt dans la ville, et il y fut proclamé sans opposition, ainsi que dans le reste du royaume. Son premier soin fut d'envoyer des ambassadeurs et des présens au roi de Castille. Malheureusement le roi Jean venait de mourir, et Henri IV, son fils et son successeur, montra qu'il avait d'autres vues : non-seulement il refusa la trêve qui lui était demandée, mais encore il entra dans les terres de Grenade avec quatorze mille chevaux et vingt mille fantassins. Aben Ismaïl n'osa point tenter le sort d'une bataille ; il se contenta de harceler l'armée ennemie et de faire voltiger autour d'elle des dé-

tachemens de cavalerie légère, qui incommodaient fort les Castellans et ne se laissaient jamais atteindre. Henri, désespérant d'engager les Maures à une action sérieuse, et contrarié par la saison, reprit le chemin de ses états avec l'intention de revenir la campagne suivante. Il en fut empêché par des troubles intérieurs qu'il fallut apaiser. Ce prince, qui avait tant reproché à son père le crédit accordé au connétable de Luna, et qui poursuivait ce favori jusqu'à l'échafaud, était lui-même aveuglément soumis aux volontés de Don Jean Pachéco : tout comblé d'honneurs et de biens, Pachéco jouissait d'une autorité sans limites, et dans son insolent orgueil foulait aux pieds la noblesse espagnole. Cette conduite révolta la plupart des seigneurs, et les factions naquirent du mécontentement. Ces dissensions domestiques, appelant toute l'attention du roi et de son ministre, auraient laissé respirer les Maures, si la guerre n'avait continué avec beaucoup d'acharnement sur les frontières par le seul zèle des commandans, s'ils n'avaient eu surtout dans le gouverneur d'Andéquera, Ferdinand Narvaëz, un ennemi actif, audacieux, plein de courage, qui plus d'une fois porta l'épouvante jusque sous les murs de Grenade.

A la veille d'une de ses expéditions, Narvaëz ^{An de J. C. 1456.} avait détaché quelques cavaliers pour battre et ^{De l'hégire, 861.} éclairer la campagne. Ceux-ci, n'ayant pas

aperçu d'ennemis, reprenaient le chemin d'Antéquera, lorsqu'au détour d'une colline un cavalier maure tomba au milieu de leur troupe ; ils le firent prisonnier. C'était un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans, de très-bonne mine, couvert de riches vêtements, portant une lance et un bouclier d'un travail exquis et montant un superbe cheval. Tout annonçait qu'il appartenait à quelqu'une des principales familles du pays. On le conduisit devant Narvaëz, qui lui demanda qui il était et où il allait. Il répondit d'une voix entrecoupée qu'il était fils de l'alcaïde de Ronda ; mais lorsqu'il voulut continuer, ses pleurs coulèrent avec tant d'abondance qu'il ne put en dire davantage. « Tu m'étonnes, lui » dit Narvaëz. Fils d'un guerrier intrépide, car » je connais ton père, tu pleures comme une » femme ! Ignorez-tu que ce qui t'arrive est une » des chances de la guerre ? » — « Je ne pleure » point la perte de ma liberté, répliqua le jeune » homme ; je gémis d'un malheur mille fois plus grand à mes yeux. » Narvaëz le pressa de lui expliquer la cause de cette vive douleur. Alors le cavalier maure parla en ces termes : « J'aime » depuis long-temps la fille de l'alcaïde d'un » château voisin ; et, touchée de mon dévouement, elle me paie du plus tendre amour. J'alais la voir cette nuit ; j'étais au moment de

» devenir son époux ! Elle m'attend, et tes soldats m'ont arrêté ! Ah ! je ne puis te peindre le désespoir qui est dans mon cœur. — Tu es un noble cavalier, lui répondit Narvaëz, ému de pitié. Si tu me donnes ta parole de revenir, je te permettrai d'aller voir ta maîtresse. » Le jeune Maure accepta plein de reconnaissance l'offre de Narvaëz, et partant sur-le-champ d'Antéquéra il arriva avant le jour au château que sa maîtresse habitait. Celle-ci le voyant tout troublé, et apprenant de lui la cause de son affliction, lui tint aussitôt ce langage : « Avant ce moment funeste, tu m'as montré ton amour ; en cet instant même tu m'en donnes de nouvelles preuves. Tu crains, si je te suis, que je ne perde ma liberté, et tu veux que je reste ; mais me crois-tu moins généreuse que toi ? Mon sort doit s'unir au tien ; libre ou esclave, tu me verras toujours à tes côtés ; toujours je partagerai ta fortune. J'ai dans cette cassette des bijoux précieux, ils serviront à payer ta rançon, ou bien à nous nourrir tous deux dans l'esclavage. » Les deux amans partirent immédiatement, et ils arrivèrent sur le soir à Antéquéra. Narvaëz leur fit le plus noble accueil ; et, donnant de justes éloges à la fidélité du cavalier à tenir sa parole et à la tendresse touchante de sa jeune compagne, il les renvoya

l'un et l'autre à Ronda , comblés de présens , et leur donna une escorte pour les garantir de tout accident fâcheux. Le bruit de cette aventure se répandit par tout le royaume de Grenade , et elle devint le sujet de beaucoup de romances, où Narvaëz , chanté par ses ennemis , dut trouver le prix le plus doux de sa bienfaisance.

An de J. C.
1458.
De l'hégire,
863.

La guerre des frontières ou plutôt la dévastation et les ravages duraient depuis plusieurs années , et c'étaient principalement les Maures qui en souffraient. Ils avaient été peu à peu rejetés vers le midi , et des vastes possessions qu'ils avaient eues en Espagne il ne leur restait plus que quelques contrées entre les rivages de la mer , les montagnes d'Elvire et la chaîne des Alpuxarres. La population , il est vrai , y était considérable ; elle s'augmentait même en raison de la diminution progressive du territoire : mais plus ces cantons se chargeaient d'habitans , moins ils pouvaient suffire à la consommation par les productions de leur sol. La difficulté s'accroissait encore par les ravages qui , tous les ans , dévoraient les moissons et empêchaient les récoltes. Les incursions des Maures dans la Castille étaient loin de produire le même résultat ; les Castellans des frontières réparaient facilement leurs dommages par les secours qu'ils tiraient de l'intérieur , au lieu que les Grenadins

devaient demander leurs subsistances à l'Afrique. D'un autre côté, ces derniers, dont le pays se trouvait entouré des possessions de la Castille, avaient dans ces guerres un désavantage marqué. En s'éloignant de la frontière, leurs corps s'isolaient les uns des autres, et plus ils voulaient pénétrer dans les terres, plus cet isolement était grand. Les Castillans au contraire, entrant dans le royaume de Grenade, se dirigeaient vers un point commun, de sorte que leurs détachemens, finissant par se donner la main, étendaient pour ainsi dire autour de Grenade une ligne de dévastation et de ruine. Aben Ismaïl voyait tous ces maux, et il désirait les empêcher. Il avait encore à la cour de Castille les amis qu'il s'y était faits lorsqu'il était au service du roi; il employa leur crédit pour se procurer une trêve; mais tout ce qu'il put obtenir, après beaucoup de pénibles démarches, ce fut un court armistice sur la frontière, celle de Jaën exceptée, ce qui ne fit que diminuer le mal sans le guérir; et, à peu de chose près, la guerre continua avec autant de fureur qu'auparavant.

Les Maures eurent d'abord quelque avantage; An de J. C. 1459. De l'égire, 864. ils désirèrent complètement un corps castillan commandé par le comte de Castañeda; ce général fut même fait prisonnier et conduit à Grenade. Cependant le prince Abul Hacen, fils aîné du

roi, brûlait de se signaler par de glorieux faits d'armes; et, sans égard pour la convention qui ne laissait ouverte aux hostilités que la frontière de Jaën, il se mit à la tête d'un corps de cavalerie, et il entra du côté d'Estépa et d'Ossuna. Il avait trouvé ce pays sans défense, il y fit du butin et enleva des bestiaux; mais tous les commandans des environs, s'étant réunis, se mirent à sa poursuite. Un combat opiniâtre entre les deux partis fit périr beaucoup de monde de part et d'autre, et les Grenadins affaiblis durent abandonner leur butin pour pouvoir effectuer leur retraite. L'année suivante fut encore plus funeste. Le grand-maître de Calatrava, Pierre Giron, força la forteresse d'Archidona à se rendre; et le duc de Médina-Sidonia, secondé par le comte d'Arcos, s'empara de Gibraltar (1) à la

An de J. C.
1460.
De l'hégire,
865.

(1) Les historiens espagnols prétendent qu'il y eut à cette époque une sédition dans Grenade, et qu'il s'agissait de détrôner Aben Ismaïl pour donner la couronne à Muhammad ben Zéragh; que la garnison de Gibraltar abandonna son poste pour aller prendre parti pour l'un des deux rivaux, et que le duc de Médina Sidonia saisit ce moment pour attaquer et prendre la place. D'autres disent que ce fut un Maure, habitant de Gibraltar, qui, voulant devenir catholique, crut faire un acte méritoire que de trahir ses compatriotes, et qu'il fit connaître un

faveur d'une surprise. Tous ces désastres, les nouveaux malheurs qui les suivirent durant trois ans, remplissaient de douleur l'âme d'Aben Ismaïl; et, comme il voyait la ruine totale du royaume dans la continuation de la guerre, il fit tous les sacrifices pour avoir la paix. Outre la promesse de ne tenir ses états que comme un fief de Castille, il s'engagea, dit-on, à payer un tribut annuel de douze mille pistoles d'or.

On assure même qu'il se procura une entrevue avec Henri IV, qui était allé à Gibraltar, et

An de J. C.
1463.
De l'hégire,
868.

défilé, par lequel les Castellans parvinrent sans être aperçus jusqu'aux portes de la ville, dont ils s'emparèrent, avant qu'on eût eu le temps de les fermer. Les Arabes ne donnent aucun détail sur la prise de Gibraltar, et il doit paraître certain que cette place fut surprise. Ils ne parlent pas davantage de la conspiration prétendue de Muhamad ben Zéragh. Il est vraisemblable ou possible que les Béni Zéragh, qui avaient été très-attachés au roi Muhamad el Hayzari, et qui n'avaient appelé Aben Ismaïl que pour ne pas exposer les jours de ce prince au ressentiment d'Aben Ozmin, eussent fait quelque tentative pour remettre sur le trône leur roi Muhamad, s'il vivait encore, après qu'Aben Ozmin eut disparu de Grenade; et les historiens espagnols, assez mal instruits des affaires des Maures, auront pu faire un seul personnage du roi Muhamad et du chef des Béni Zéragh. Les Arabes ne disent point au reste ce que devint le roi Muhamad, emprisonné par Ozmin.

qui, en se rendant à l'invitation du roi de Grenade, voulut peut-être voir un royaume dont il acquerrait la suzeraineté. Henri pénétra jusqu'au milieu de la plaine de Grenade, où Aben Ismaïl l'était venu recevoir. On avait dressé un pavillon magnifique. Les deux princes y prirent ensemble un repas, et se firent l'un à l'autre plusieurs présens. Les principaux cavaliers de Grenade accompagnèrent le roi de Castille jusqu'à la frontière; quelques-uns même le suivirent dans ses états. Depuis ce moment, la meilleure intelligence régna entre les deux nations; les Grenadins vivaient librement dans Séville et dans Tolède, comme les Castillans dans Grenade, et la paix ne reçut point d'atteinte tant que vécut Aben Ismaïl.

An de J. C.

1466.

De l'hégire,
871. Malheureusement, la mort qui, en frappant les rois, ne consulte ni les vœux ni les besoins des peuples, vint prématurément enlever Aben Ismaïl, après un règne d'environ douze ans, durant un voyage qu'il avait fait à Almería. Ses sujets le regrettèrent, parce qu'il les avait toujours traités avec douceur et avec bonté; et que, s'il ne put empêcher les maux et les ravages de la guerre, il mit du moins tous ses soins à les réparer. Il laissa deux fils, Muley Aly Abul Hacen, qui fut son successeur, et Cid Abdala el Zagal, qui assista aux derniers momens de l'em-

pire des Maures en Espagne. Abul Hacen était un prince courageux, qui n'aimait que la gloire des armes; ces inclinations guerrières auraient pu, en relevant l'esprit national, rendre au royaume son antique splendeur, si tous les Grenadins s'étaient réunis franchement sous les mêmes drapeaux, et qu'un seul intérêt les eût animés; mais il arriva ce qui, deux fois déjà, s'était vu en des occasions non moins importantes. Un esprit de vertige et de trouble s'empara de toutes les têtes au moment où l'état, sur le bord de l'abîme, avait besoin de tous ses défenseurs; et les habitants, divisés en partis, opposés entre eux de volontés ou de vues, ne songeaient qu'à faire triompher la faction à laquelle ils appartenaient, sans s'occuper du bien général ni de la défense commune contre l'ennemi qui les menaçait toutes.

Les premières années du règne d'Abul Hacen furent pourtant assez tranquilles. La révolte de l'alcaïde de Malaga fut le premier événement qui, troublant la paix publique, commença la longue chaîne de malheurs qui devait aboutir au renversement du trône et à l'anéantissement de l'état. Dès que le roi en fut informé, il envoya des troupes pour faire rentrer cet alcaïde dans le devoir. Celui-ci demanda des secours au roi de Castille, qui se trouvait alors à Archidona.

An de J. C.
1469.
De l'hégire,
874.

Sur la réponse favorable de Henri, l'alcaïde rebelle se rendit près de lui avec de magnifiques présens de chevaux et d'armes. Il fut très-bien accueilli du roi, qui l'admit au nombre de ses vassaux. Ces nouvelles enflammèrent de courroux le cœur d'Abul Hacen, qui, rompant sur-le-champ la trêve, se mit à la tête d'une puissante armée et fit une irruption dans l'Andalousie, portant partout le fer et le feu, sans que le roi de Castille, livré dans ce temps aux plus vives inquiétudes, lui pût opposer une grande résistance.

Ce roi Henri, que ses contemporains flétrirent du surnom d'impuissant, avait épousé Jeanne, princesse de Portugal; et, après cinq ans de mariage, Jeanne devint mère d'une fille, à laquelle on donna le même nom; mais telle était la force de l'opinion, que les grands et le peuple refusèrent de reconnaître la légitimité de cet enfant, que les plus modérés prétendaient avoir été supposé. Un parti puissant, ayant à sa tête l'archevêque de Tolède, avait même levé ouvertement l'étendard de la révolte. Ses principaux chefs, rassemblés à Avila, à la suite d'une ignoble comédie dans laquelle ils firent le procès à Henri, représenté par un mannequin revêtu du diadème et des attributs de la royauté, déposèrent ce prince, et proclamèrent Alphonse

son frère, dont on avait conçu les plus belles espérances ; ce qu'il y eût de plus malheureux, ce fut la guerre civile que produisit la révolution d'Avila. Alphonse n'eut pas le temps de la voir terminée ; il mourut presque subitement, naturellement suivant les uns, de poison selon les autres. Les conjurés se tournèrent alors du côté d'Isabelle, sœur de Henri, dernier rejeton (1) de l'illustre race de Pélage. Mais Isabelle, dont l'âme était vraiment royale, ne voulut point se rendre indigne, en l'acceptant, du choix de la nation. Elle déclara que, du vivant de son frère, elle n'aurait jamais le titre de reine ; qu'elle prétendait seulement à la qualité d'héritière du trône, par préférence à la fille prétendue du roi. La modération d'Isabelle lui valut l'estime générale, et lui gagna le cœur de tous ceux qui n'étaient entrés dans son parti que par politique. Elle produisit encore l'effet de ménager un rapprochement entre la faction de la cour et la sienne. Henri lui-même reconnut les droits de sa sœur, et signa l'exclusion de sa fille. Plusieurs princes s'offrirent alors pour époux à l'infante Isabelle. On distinguait parmi eux le roi de Portugal, et l'infant d'Aragon, Ferdi-

(1) En supposant toutefois que l'infante Jeanne n'était point fille de Henri.

nand, alors roi de Sicile. Le marquis de Villéna, qui gouvernait le roi (1) et l'état, voulait faire donner la préférence au portugais Alphonse ; il craignait le caractère de Ferdinand. L'infante, pour contrarier peut-être les vues du favori, se décida pour le prince aragonnais ; et, après quelques difficultés qui furent adroitement levées par l'archevêque de Tolède, Isabelle épousa Ferdinand à Valladolid, où ce dernier s'était rendu sans aucune suite.

An de J. C.
1471.
De l'hégire,
876.

Cependant Abul Hacen mettait habilement à profit ces querelles politiques, dont la Castille était encore agitée. Henri s'était repenti de ce qu'il avait fait pour sa sœur ; il voulut détruire l'effet de son consentement par des déclarations contraires ; il publia d'abord par des manifestes que Jeanne était sa fille ; ensuite il la fiança avec le duc de Guienne. Isabelle et Ferdinand son époux, repoussèrent par les mêmes voies les proclamations de Henri, et ils défendirent leurs droits par des écrits, en attendant qu'on les forçât à le faire par les armes. Au milieu de toutes les convulsions produites par le choc des partis, il était difficile de songer à la guerre de Grenade. Le soin de combattre les Maures était

(1) Don Jean Pachéco, créé marquis de Villena.

abandonné aux commandans des frontières, qui, peu d'accord entre eux, ne pouvaient que remplir mal ce devoir; mais la fortune, qui avait résolu de perdre Grenade, eut soin de susciter à Abul Hacen des ennemis domestiques plus dangereux encore que les Castellans. Les révoltés de Malaga s'étaient fortifiés dans leur ville, beaucoup de mécontents allèrent en grossir le nombre, et durant trois années consécutives une guerre cruelle moissonna les meilleurs soldats de Grenade. Abul Hacen fut obligé de renoncer à ses courses dans le pays ennemi, et la frontière jouit de quatre ans de repos.

Ce fut vers ce temps (1) que don Diégo de Cordoue et don Alonzo de Aguilar, ennemis déclarés l'un de l'autre, voulant confier à l'épée la décision de leur querelle, et n'ayant pu obtenir de leur roi la permission de se battre en champ clos, la firent demander au roi de Grenade, qui la leur accorda. Au jour fixé don Diégo parut en armes sur l'arène, mais Aguilar, retenu par Henri, ne se présenta point. Les juges du camp le déclarèrent vaincu. Un cavalier grenadin, parent d'Abul Hacen et ami d'Aguilar, ne put souffrir qu'on lui fit cette injure, et il entra

(1) Les Arabes donnent à ce fait la date de 876 (1471).

dans la lice pour le remplacer, soutenant à haute voix qu'Aguilar était trop loyal chevalier pour manquer volontairement à un tel rendez-vous. Abul Hacen ne permit point au Grenadin de combattre, sur le motif que ce serait violer le sauf conduit obtenu par le chevalier castillan. Le Grenadin insistant, le roi donna ordre de l'arrêter, et, comme il opposa de la résistance à ceux qui l'allaient prendre, le roi leur cria de le tuer ; mais Diégo de Cordoue, qui au fond ne pouvait qu'estimer le Grenadin et sa généreuse conduite, fit tant d'instances au roi qu'il fit rétracter la sentence de mort.

An de J. C.
1474.
De l'hégire,
879.

Diégo de Cordoue était encore à Grenade, où il était généralement estimé, lorsque Henri IV mourut. Ce prince n'avait depuis long-temps qu'une santé chancelante. Ebranlée par les constantes secousses que lui causèrent les longues calamités de son règne, elle ne put résister à ses derniers chagrins ; il y succomba à Madrid au commencement de l'hiver, et il ne laissa point de regrets. Diégo de Cordoue conseilla au roi de Grenade de demander une prorogation de trêve, qu'il ne pourrait manquer d'obtenir dans les commencemens orageux du règne qui se préparait. Abul Hacen suivit ce conseil ; la trêve fut conclue pour deux ans, et en même temps il y eut des arrangemens avec l'alcaïde de Malaga, de sorte

que la paix vint encore se montrer dans Grenade, et y répandre ses douceurs durant quelques mois ; mais elle ne put s'établir dans le harem d'Abul Hacen , où la discorde réfugiée remplissait de venins le cœur de ses femmes.

Lasultane Zoraya, parente et épouse du roi, ne prétendait pas seulement à posséder la première place ; elle voulait encore régner exclusivement sur le cœur de son époux. Celui-ci aimait tendrement la fille de l'alcaïde de Martos, chrétienne de naissance, et il en avait deux enfans, Cid Yahie et Cid Alnayar. Zoraya , mère d'Abu Abdala, héritier présomptif du trône, haïssait profondément sa rivale , et elle mettait tout en œuvre pour perdre les enfans et la mère. Malheureusement cette inimitié avait franchi les limites du harem ; et ses effets , répandus dans Grenade , divisaient la noblesse en deux partis. Des grands et des nobles l'opinion descendait jusqu'aux dernières classes du peuple, et tout Grenadin devait se dévouer à la sultane Zoraya, s'il n'embrassait la cause de la belle Espagnole. Ces rivalités devinrent fatales aux Maures, parce qu'elles substituèrent l'intérêt particulier au patriotisme, et qu'il fallut à la fin diviser le royaume pour donner des couronnes aux chefs des factions.

Cependant l'infante Isabelle avait été pro-

clamée reine de Léon et de Castille, immédiatement après la mort de son frère. Ferdinand, qui se trouvait à Sarragosse, se mit incontinent en route pour se rendre auprès d'elle; au bout de quelques jours, il fut couronné sous le nom de Ferdinand V, après avoir toutefois accepté les conditions qui lui furent imposées par l'archevêque de Tolède, au nom des états du royaume. Ces conditions tendaient principalement à assurer les libertés de la Castille, les privilèges des grands et les immunités de l'Eglise. Mais, de quelques prospérités que l'union d'Isabelle et de Ferdinand parût donner la certitude à l'Espagne, il y eut des esprits méchants et jaloux qui, ne comptant pour rien l'état, et voyant tout en eux-mêmes, craignant de perdre leur propre influence autour d'un trône dont les bases s'affermisssaient par un grand accroissement de pouvoir, tentèrent de susciter des troubles, et imaginèrent de faire revivre les droits de la princesse Jeanne.

Excités par la veuve de Henri et par le fils du marquis de Villéna, ils proposèrent au roi de Portugal la main de leur infante; et ce prince, séduit par l'appât d'une couronne, épousa Jeanne, et leva des armées pour obtenir la succession de Henri.

An de J. C.
1478.
De l'hégire,
885.

La trêve avec le roi de Grenade expira dans ces circonstances; Abul Hacen en fit demander

la prorogation. Isabelle et Ferdinand accueillirent avec une bienveillance apparente les envoyés de Grenade, mais ils voulurent mettre à leur consentement la condition d'un tribut; les envoyés répondirent que leurs pouvoirs n'allaient pas jusqu'à la faculté de charger d'un tribut leur souverain. Les rois de Castille firent alors partir des plénipotentiaires avec ces ambassadeurs, afin de régler à Grenade les clauses du traité. Mais à peine eurent-ils annoncé en présence du roi les motifs qui les amenaient, qu'Abul Hacen répondit d'un ton que l'indignation animait : « Allez, dites à vos maîtres qu'ils ne sont » plus ces rois de Grenade qui se rendaient lâ- » chement vos tributaires. Dites-leur qu'il n'y a » plus d'or à Grenade, mais du fer pour nos » ennemis. » Abul Hacen prévoyait que cette réponse amènerait la guerre, et il s'y prépara. Les rois de Castille, dominés par les circonstances, consentirent purement et simplement au renouvellement de la trêve; mais la violence que se fit leur orgueil en cette occasion, pour plier sous la loi de la nécessité, fit germer dans leur cœur ce levain de haine, ce désir de vengeance, qui dans leurs développemens progressifs ne devaient s'arrêter qu'à la chute de Grenade.

La mort du roi d'Aragon, survenue peu de

An de J. C.
1479.
De l'hégire,
884

temps après, appela Ferdinand à Sarragosse pour y recevoir le serment de ses nouveaux sujets. Il ne fit qu'y paraître, et il revint en Castille, résolu à redoubler d'efforts contre le roi de Portugal. Celui-ci avait essuyé une première défaite, il voyait maintenant qu'à la puissance d'Isabelle s'unissaient toutes les forces de l'Aragon et de la Navarre (1); il désespéra du succès d'une guerre trop légèrement entreprise, et il fit des propositions de paix. La princesse Jeanne, qu'il avait épousée, avec dispense pour cause de parenté, quand elle avait pour dot une couronne, fut répudiée sous prétexte de parenté et d'irrégularité dans la dispense (2), quand la fortune et les armes de sa rivale eurent pros crit ses droits : tant il est vrai que les hommes, abusant de tout suivant leurs besoins, vont jusqu'à faire servir la politique par la religion, car la politique avait obtenu la dispense, et la politique la fit rétracter !

An de J. C.
1481.
De l'hégire,
886.

Pendant que Ferdinand et Isabelle, vainqueurs de leurs ennemis, travaillaient à rétablir l'ordre dans l'intérieur de leurs royaumes, Abul Hacen, qui pendant la dernière trêve avait réparé ses forces et fait des levées de troupes ;

(1) Ferdinand était aussi roi de Navarre.

(2) Cette princesse se fit religieuse.

entra à l'improviste dans l'Andalousie, et se porta avec la plus grande diligence sur la forteresse de Zahara. Il y arriva de nuit. Le temps était affreux, la pluie tombait par torrens, et le vent soufflait avec une violence extrême; mais cette horrible tempête, qui semblait devoir protéger la ville, fut la cause de son malheur en inspirant à ses habitans une funeste sécurité. Abul Hacen fit appliquer des échelles, et les remparts furent escaladés sur tous les points. Les chrétiens surpris n'eurent pas le temps de courir aux armes; une partie des habitans furent massacrés, le reste fut conduit à Grenade, où le roi ne revint qu'après avoir ajouté à Zahara de nouvelles fortifications, et confié sa défense à une garnison nombreuse et choisie. On dit qu'au milieu des félicitations qui l'accueillirent dans sa capitale, un ancien faki, nommé Macer, fit entendre ces paroles : « Les ruines » de Zahara retomberont sur nos têtes. Plaise au » ciel que je me trompe! Mais une voix secrète » me dit que notre heure fatale va sonner. » Abul Hacen se mit peu en peine des prédictions du faki, et, dès que le printemps fut revenu, il alla assiéger Castellar et Olbéra; mais il ne put les prendre, parce que les habitans, avertis par le désastre de Zahara, se tenaient sur leurs gardes. Il se contenta de piller les campagnes voisines.

Ande J. C.
1482.
De l'hégire,
827.

Les Castellans supportaient impatiemment la perte de Zahara ; et toutefois , sachant que cette place avait une très-forte garnison , ils ne tentèrent pas de la reprendre ; ils se vengèrent par un acte de représailles. La ville d'Alhama était l'un des boulevards de Grenade. Située au pied des montagnes , à quinze lieues de cette ville , elle gardait l'entrée du pays. Les Castellans , informés que les habitans y vivaient dans une sécurité parfaite , conçurent le hardi projet de s'en emparer. Une troupe aguerrie sortit de Séville , et , se glissant dans les gorges des Alpuxarres , elle parvint sans être aperçue jusqu'à une demi-lieue d'Alhama. Elle se tint cachée dans une vallée profonde que forment des rochers escarpés ; là elle attendit la nuit. Quand le commandant espagnol jugea que les habitans seraient livrés au sommeil , il partit avec ses soldats ; et monta le premier , au moyen des échelles qu'ils avaient apportées , sur les remparts du château qui domine la ville. On égorgea les sentinelles , et l'on courut aux portes dont on s'empara ; on ouvrit à l'instant celle qui donnait sur la campagne , et le reste de la troupe entra dans le fort.

Les habitans d'Alhama , surpris , mais non abattus , prirent courageusement les armes , et ils fermèrent l'entrée de la ville du côté du château par des palissades et des barricades.

Attaqués dès le point du jour, ils opposèrent une résistance opiniâtre; la nuit fit cesser le combat. Le lendemain les Castellans, qui avaient reçu des renforts, le recommencèrent, et l'acharnement fut le même. Les Maures se défendirent dans les rues, dans les maisons, sur les places; mais à la fin, accablés par le nombre toujours croissant de leurs ennemis, tout couverts de blessures, épuisés de fatigues, ils cessèrent de résister. Alors la ville fut livrée au pillage, la plupart des habitans massacrés. Les femmes et les enfans, qui s'étaient réfugiés dans les mosquées, en furent arrachés par les vainqueurs furieux, et leur sang ne fut pas épargné. Ainsi succomba la ville d'Alhama, qui de cité florissante devint en deux jours un vaste tombeau, séjour de désolation; et ses rues, où circulait naguère une population heureuse et brillante, n'offrirent plus que des monceaux de ruines jonchés de cadavres.

Cet événement jeta la terreur et la consternation dans Grenade. Abul Hacen rassembla l'armée à la hâte, et marcha sur Alhama, espérant reprendre cette place importante, et relever ainsi le courage des Grenadins; mais, comme il était parti sans artillerie, il ne put battre les remparts. Il fut même obligé de diviser ses troupes, pour en envoyer une partie au devant

des Castellans, qui accouraient au secours des assiégés; et, sur l'avis que le roi de Castille en personne s'avancait avec une autre armée, il leva précipitamment le siège, et rentra dans Grenade. Le peuple se plaignait hautement; on l'accusait d'avoir donné lieu à la perte d'Alhama, en rompant la trêve par la prise de Zahara. Pour apaiser ces murmures, il résolut à tout prix de recouvrer cette ville si vivement regrettée. Il se présenta donc une seconde fois sous les murs d'Alhama, et il en pressa le siège avec tant de vigueur, que la garnison aurait fini vraisemblablement par se rendre; mais, au moment où il se flattait du triomphe, des avis essentiels le rappelèrent à Grenade : on lui mandait qu'une conspiration dangereuse se tramait contre lui. Il fut moins surpris qu'irrité d'apprendre en arrivant que le chef des conjurés était son propre fils, Abu Abdalà. Il donna en secret l'ordre de l'arrêter, ce qui fut exécuté, et il le fit enfermer dans une tour avec la sultane Zoraya, qui avait fomenté la révolte en répandant ses trésors parmi les rebelles. Les Castellans mirent cette circonstance à profit pour augmenter la garnison d'Alhama, et pourvoir abondamment cette ville de munitions et de vivres. Ils allèrent ensuite faire le siège de Loxa, l'une des plus fortes places du royaume de Grenade.

Ce fut dans ce moment critique que la révolte éclata ouvertement. Zoraya craignit , avec raison peut-être, qu'Abul Hacen, naturellement cruel , aigri par les revers , ne fit périr son fils Abdalà. Elle gagna ses geôliers par ses largesses, et ses femmes s'étant introduites dans la prison du prince , elles tressèrent leurs voiles et leurs tuniques , et elles le descendirent au pied de la tour , où il fut reçu par des cavaliers dévoués , qui aussitôt le firent promener par la ville aux cris répétés de *vive le roi Abu Abdalà !* Les malheureuses expéditions d'Abul Hacen, et surtout l'excessive rigueur avec laquelle il traitait ses sujets , avaient aliéné de lui tous les cœurs, et préparé les Grenadins à recevoir comme un bien le changement de maître. Cette disposition des esprits valut beaucoup de partisans au prince ; de sorte que, malgré les efforts de l'hagib et du wali de la ville , qui étaient accourus au premier bruit avec des soldats, les rebelles s'emparèrent de l'Albaycin, et s'y fortifièrent pendant la nuit. Le lendemain, la populace, amante de la nouveauté , se déclara pour Abu Abdalà , et les partisans du roi furent partout maltraités et chassés. Abul Hacen, se sentant le plus faible, eut recours à son frère Zélim, wali d'Almérie, et avec son secours il s'empara de l'Alhambra, à l'exception d'une de ses tours que défendait

l'alcaïde ben Omixa, partisan d'Abu Abdalà. Grenade devint alors un champ de destruction et de carnage, et beaucoup d'habitans périrent pour avoir respectivement soutenu la cause des deux rois ; mais comme le parti du fils était plus nombreux (1), l'avantage était d'ordinaire pour lui. La fatigue suspendit enfin les hostilités, et l'on convint d'une trêve. Abul Hacen, instruit alors du danger qui menaçait Loxa, se disposa à voler à son secours, afin d'obliger les Grenadins à revenir par l'estime à l'obéissance.

Loxa avait pour alcaïde le brave Ali Atar, et pour défenseurs trois mille hommes d'excellentes troupes ; c'était assez pour rendre le siège long et difficile ; Ali Atar aspira à le faire lever ; et il fit de si fréquentes sorties, il les conduisit avec tant de bonheur et d'intrépidité, il porta si souvent le désordre jusqu'au milieu du camp des chrétiens, que le roi Ferdinand donna ordre d'abandonner le siège, après y avoir perdu beaucoup de monde et plusieurs officiers, notamment le grand-maître de Calatrava, Ruiz Tellés Giron. Abul Hacen arriva au moment où

(1) Les Grenadins donnèrent en cette circonstance à Abu Abdalà le surnom d'El Zaquir, et à Abul Hacen celui d'El Xequé, le scheïk. Il semble d'après cela qu'ils lui refusaient le titre de roi.

la retraite des Castellans commençait. Divers signaux avertirent les assiégés de la présence du roi, et leur transmirent ses ordres; et, tandis qu'Abul Hacen poussait, renversait les escadrons ennemis, Ali Atar, sortant de la ville avec ses meilleurs cavaliers, chargea les chrétiens en flanc, et acheva leur défaite. Tout glorieux de cette victoire, Abul Hacen se porta sur Alhama, qu'il trouva trop bien défendue pour oser l'attaquer, mais il se dédommagea par la prise de Cañeté, dont il réduisit les habitans à la triste condition d'esclaves. Les nouvelles de Grenade vinrent troubler par leur amertume les douceurs de ce triomphe. Il apprit qu'aussitôt après sa sortie de l'Alhambra, l'alcaïde Aben Omixa s'en était rendu maître, qu'il l'avait remis à Abu Abdalà, et que tous les habitans de Grenade s'étaient alors réunis aux rebelles. Abul Hacen prit le parti de se retirer à Malaga, par le conseil de son frère Abdalà el Zagal, qui en était wali. Les villes de Guadix et de Baza restèrent dans l'obéissance.

Les rois Ferdinand et Isabelle brûlaient de venger l'échec que leurs troupes avaient reçu devant Loxa; et dès le commencement de l'année ils firent leurs préparatifs pour entrer en campagne. Les commandans des frontières, voulant servir l'impatience de leurs maîtres,

An de J. C.
1483.
De l'hégire,
883.

furèrent les premiers sous les armes ; et, comme leurs troupes montraient la plus vive impatience de marcher à l'ennemi, ils se décidèrent à faire une irruption dans la province de Malaga, afin de ne pas laisser refroidir leur ardeur. Le marquis de Cadix, le comte de Cifuentes, et le grand-maître de Saint-Jacques, conduisaient l'expédition qui eut d'abord le plus heureux succès, si l'on peut appeler de ce nom le triste avantage de brûler des moissons, d'arracher des oliviers et des vignes, de renverser des villages, d'enlever des bestiaux, de ruiner ou de massacrer quelques hommes sans défense. Abul Hacen indigné voulait se mettre à la tête des troupes, pour aller arrêter les chrétiens. Malgré la rébellion de son fils et de la plus grande partie de ses sujets, l'amour de la patrie vivait dans son cœur, et tout son courage se ranimait par le besoin qu'elle avait d'être défendue ; mais ni son frère Abdalà, ni le wali Réduan ben Egaz, ne voulurent consentir à ce qu'il partageât les dangers de cette campagne. Abul Hacen était déjà d'un âge avancé ; sa santé surtout s'était altérée par ses longues fatigues ou par les chagrins.

Les deux généraux divisèrent leur troupe en deux corps. Abdalà, suivi de la cavalerie, devait attaquer les chrétiens dans la plaine ; Réduan avec les arbalétriers devait s'emparer des mon-

tagnes et de tous leurs défilés. Les Castellans , qui étaient chargés de butin , et qui auraient voulu le sauver , cherchèrent à éviter le combat ; mais Abdalà les poursuivit avec tant de vitesse qu'il les atteignit dans la plaine vers le milieu du jour. Leur arrière-garde fut promptement rompue et dispersée. Abdalà poursuivant sa marche parvint , sans s'arrêter , au gros de l'armée ennemie , et il obtint un nouveau succès. Les Castellans , plutôt effrayés que vaincus , prirent la fuite en désordre vers la montagne ; ils y furent reçus par la troupe de Réduan , qui en fit périr un grand nombre. Ils perdirent tout leur butin et plusieurs drapeaux. Le comte de Cifuentes fut fait prisonnier par Réduan , qui l'aperçut au milieu de six cavaliers maures , contre lesquels il se défendait vaillamment , quoique seul et abandonné des siens. Cette victoire rendit les Castellans plus circonspects , et les Maures plus audacieux ; mais un nouvel incident , auquel on ne s'attendait pas , vint changer encore à Grenade la face des affaires , et ouvrir de nouvelles voies à l'esprit de trouble et de discorde.

Un grand nombre de cavaliers distingués , et avec eux une portion du peuple , élevant jusqu'aux nues la valeur et le mérite d'Abdalà el Zagal , parlant au contraire avec le plus grand

mépris d'Abu Abdalà, plus inutile encore à l'état que son vieux père, qui du moins ne fuyait pas le danger, formèrent un troisième parti dans Grenade, et déclarèrent hautement qu'Abdalà el Zagal était seul capable de sauver l'empire. Ces propos, qui parvinrent promptement aux oreilles d'Abu Abdalà, blessèrent sa vanité, et il voulut prouver aux Grenadins qu'il n'était pas indigne de leur commander. Il apprit que la ville de Lucéna était mal gardée, il résolut de la prendre, et, donnant sur-le-champ l'ordre du départ, il sortit de Grenade à la tête des troupes. On dit qu'au passage de la porte d'Elvire sa lance se rompit (1), ce qu'on regarda comme un mauvais présage pour le succès de l'expédition. ~~On dit qu'on lui en fit faire la remarque~~, et qu'Abu Abdalà, méprisant des avis donnés par la superstition, continua sa marche.

Diégo de Cordoue, qui commandait à Lucéna, avait eu avis du projet d'Abu Abdalà, et il avait expédié des courriers de toutes parts pour demander de prompts secours ; mais avant leur arrivée les Grenadins étaient au pied des rem-

(1) La même chose était précédemment arrivée sous le règne de Muhamad Alhamar. La lance du premier cavalier d'avant-garde se rompit au passage de la porte. C'est peut-être le même fait rapporté à deux époques, ou attribué à deux individus.

parts de Lucéna. Abu Abdalà fit aussitôt sommer le gouverneur de se rendre, le menaçant en cas de résistance de passer la garnison au fil de l'épée. Le gouverneur, qui ne cherchait qu'à gagner du temps, eut l'air de vouloir entrer en conférence, et il sut faire naître tant de difficultés sur la discussion des articles, que la plus grande partie du jour se passa sans qu'on eût rien terminé. Tout à coup des nuages de poussière annoncèrent l'approche des Castillans. L'infanterie de Grenade, pleine de terreur, n'attendit pas le combat, et, sous prétexte de mettre en sûreté les bagages confiés à sa garde, elle se retira au-delà d'une petite rivière qui coule auprès de Lucéna; mais la cavalerie, qui faisait la principale force de l'armée, soutint le choc des chrétiens avec le plus grand courage. Au plus fort de la mêlée, un renfort de cavaliers amené par Alonso de Aguilar, arriva aux Castillans et décida la victoire. Diégo de Cordoue saisit ce moment pour faire une sortie avec sa garnison, et les Grenadins, rompus et enfoncés par tant d'efforts réunis, furent mis dans une déroute complète. Le brave alcaïde de Loxa, Ali Atar, qui combattait auprès du roi, tomba percé de mille coups; cinquante cavaliers qui l'entouraient périrent de même. Abu Abdalà, resté seul, tenta de se sauver, mais en arrivant

au bord de la rivière, il sentit que son cheval était trop fatigué pour la pouvoir traverser. Alors il se glissa doucement à terre, et se cacha parmi les joncs et les buissons qui croissaient au bord de l'eau. Trois cavaliers chrétiens qui l'avaient suivi de près le découvrirent, et le misérable prince, craignant qu'ils ne lui ôtassent la vie, se nomma et se rendit leur prisonnier. Ces cavaliers le conduisirent à leurs généraux, qui l'accueillirent avec les égards capables d'adoucir son infortune.

Dès que la funeste issue de cette bataille fut connue à Grenade, le parti du roi prisonnier se trouva soudain affaibli par la défection des uns et le découragement des autres; celui d'Abul Hacen au contraire prit une force nouvelle. Abul Hacen ne fut pas plus tôt informé de l'heureuse révolution qui s'était faite en sa faveur, que, de l'avis de son frère El Zagal, il se rendit à Grenade; il fut reçu dans l'Alhambra sans éprouver aucune résistance. Cependant la sultane Zoraya avait envoyé des ambassadeurs à Séville pour offrir la rançon de son fils; en même temps elle écrivait à ce dernier, lui conseillant de tout promettre au roi de Castille pour obtenir son appui. Abdalà suivit le conseil de sa mère; il s'engageait à devenir à perpétuité vassal de la Castille, à payer la redevance de douze mille pièces d'or;

à rendre la liberté à trois cents captifs chrétiens au choix du roi, à le servir avec ses troupes, soit en paix soit en guerre, et à remettre son fils unique en otage. Ferdinand consulta les grands du royaume sur ces propositions, et les avis furent partagés; Ferdinand adopta celui qui lui sembla le plus propre à perpétuer la discorde dans Grenade et amener à la longue l'occasion de ruiner d'un seul coup la puissance décroissante des Maures : la liberté fut rendue à Abu Abdalà. Ferdinand, prenant congé de lui, ne permit pas qu'il lui baisât la main, mais il le reçut dans ses bras en l'appelant son ami, et il lui donna pour l'accompagner à Grenade un fort détachement de cavalerie.

Malgré la désertion qu'il y avait eu dans le parti d'Abu Abdalà, il lui restait encore des amis, et les trésors de la sultane Zoraya ne servirent pas peu dans cette occasion à réchauffer leur zèle. Ils lui livrèrent pendant la nuit une porte de l'Albaycin, et de l'Albaycin on l'introduisit dans les tours de l'Alcazaba, où les derniers débris des Almoravides s'étaient si longtemps soutenus, après leur expulsion de toutes les villes de l'Andalousie. Le lendemain matin on publia par la ville qu'Abu Abdalà était dans l'Alcazaba, et les volages habitans de Grenade ne furent pas plus tôt assurés de la vérité de cette

nouvelle, qu'ils se précipitèrent à grands flots sur les avenues de l'Albaycin, faisant retentir l'air de leurs acclamations et du nom d'Abu Abdalâ. Pour rendre à son parti toute l'influence qu'il avait eue, ce prince distribua dans ce jour beaucoup de récompenses, donna aux uns des emplois, aux autres des dédommagemens, fit beaucoup de promesses, et s'attacha un grand nombre d'individus en faisant mouvoir les deux grands ressorts de la conduite des hommes, l'ambition et l'avarice.

Abul Hacen et les siens, enfermés dans l'Alhambra, avaient vu tous ces mouvemens; et les wazirs du conseil, assemblés sous les yeux du roi, discutaient sur les moyens de résister à cette crise. L'alliance d'Abu Abdalâ avec les chrétiens, les humiliations auxquelles il s'était soumis, la faiblesse de son caractère, le malheur attaché à ses armes, c'étaient pour les fiers wazirs de Grenade autant de motifs de proscrire ce prince. Il fut décidé qu'on travaillerait sans délai à le chasser de la ville, et qu'on annulerait toutes les nominations qu'il avait faites. D'un autre côté, Abul Hacen, au bout d'un long règne où les peuples n'avaient eu pour loi que sa volonté, ne pouvait supporter la pensée d'être dépouillé par son propre fils; et l'attaque de l'Albaycin fut unanimement résolue.

Le jour parut , et le bruit des tambours et des instrumens de guerre se fit entendre d'un bout à l'autre de la ville. Les habitans épouvantés n'osaient ouvrir les portes de leurs maisons ; on ne voyait dans les rues que des gens armés qui couraient à leurs postes , les uns au nom d'Abul Hacen , les autres au nom de son fils. Les troupes du roi commencèrent l'attaque. Les rebelles étaient en plus grand nombre , mais c'étaient pour la plupart des hommes de la lie du peuple qui , cédant au premier choc , s'enfuirent vers les rues barricadées. Là il y eut plus de résistance , et le combat dura jusqu'à la nuit sans que la victoire se fût déclarée. Des deux côtés , on attendait avec impatience le retour de l'aurore , pour recommencer la sanglante lutte qui avait déjà coûté la vie à un grand nombre de cavaliers des plus illustres familles de Grenade. Abul Hacen , entouré de ses wazirs et de ses alimes , exprimait la douleur dont il était pénétré à l'aspect de tant de désastres. Un alime , nommé Macer , celui qui avait fait entendre sa voix prophétique après la ruine de Zahara , offrit de ménager un accommodement entre les deux partis ; mais il s'agissait pour le roi d'abdiquer sa couronne. Les exhortations de son fils Cid Alnayar l'y déterminèrent. « Délivre-toi , lui » dit le prince , des inquiétudes attachées à

» l'exercice du pouvoir suprême. Le trône de
» Grenade flotte au milieu des tempêtes; la mer
» irritée menace de l'engloutir; laisse à d'autres
» le soin de le protéger contre l'orage. Tu as be-
» soin de repos; choisis une obscure retraite, tu
» y trouveras la paix et le bonheur. »

Déjà le son des trompettes appelait les Grenadins au combat. La veille ils n'avaient eu qu'un intérêt étranger à défendre; maintenant le désir des vengeances se mêlait au premier motif. La perte d'un ami, d'un parent, d'un frère, avait fait couler les larmes de la mère, de l'épouse, de l'amante, et ces larmes demandaient du sang. Au moment où l'affreuse mêlée allait commencer, l'aimée Macer, les mains élevées, s'élance au milieu de ces forcenés :
« Arrêtez, leur dit-il d'une voix forte, arrêtez,
» suspendez ces coups fratricides. Quelle est
» votre fureur? D'où vient cette haine farouche
» qui vous arme les uns contre les autres? Ah!
» jusques à quand, aveugles instrumens des pas-
» sions étrangères, immolerez-vous votre propre
» bonheur, celui de vos enfans, de vos épouses,
» de votre patrie? Insensés que vous êtes! vous
» servez au prix de vos vies l'injuste ambition
» d'un mauvais fils qui détrône son père! Et vous
» qui soutenez ce dernier, ne voyez-vous pas que
» déjà la vieillesse a éteint son ardeur guerrière

et consumé ses forces ? Le père et le fils se disputent un empire qu'ils ne peuvent défendre ni l'un ni l'autre : n'avez-vous point de honte de vous égorger pour ces deux hommes ? O ! si le sang que vous venez de répandre , celui que vous voulez répandre encore , n'avait coulé qu'en face de l'ennemi et pour l'intérêt de la patrie , vos étendards vainqueurs flotteraient au-delà du Guadalquivir et sur les bords du Tage. Mais quelle différence ! De toutes parts l'ennemi vous poursuit et vous presse ; il est à vos portes , et vous vous entr'égorgez ! Songez plutôt à lui résister. Mais qu'attendez-vous du faible Abu Abdalà ? Qu'attendez-vous d'Abul Hacén , courbé sous le poids des années ? N'est-il point parmi vous quelque guerrier courageux , aimé de la fortune , capable de vous conduire au combat et à la victoire ? Qui de vous ne connaît Abdalà el Zagal , la terreur des frontières , le vainqueur des chrétiens , Abdalà el Zagal , le descendant , le fils de nos rois de glorieuse mémoire ? » A ces mots un seul cri interrompt l'alime : Vive Abdalà el Zagal ! qu'il soit notre roi et notre vengeur !

Des messagers furent envoyés sur-le-champ à Malaga , au nom du peuple de Grenade , pour conjurer le prince de recevoir la couronne. Prévenu d'avance par un exprès de son frère ,

Abdalà avait eu le temps de se déterminer, ou pour mieux dire de se préparer au départ, puis-qu'il suivit les messagers à leur retour à Grenade. Réduan ben Egaz l'accompagna. On dit qu'au passage de la montagne, il aperçut un parti de cent cavaliers chrétiens qui étaient sortis d'Alhama, qu'il fondit sur eux avec son escorte, et qu'il les passa tous au fil de l'épée. En arrivant à Grenade, les têtes des chrétiens, que ses cavaliers portaient suspendues à l'arçon de la selle, annoncèrent sa victoire; et ce sanglant trophée, regardé par les Maures comme d'un heureux augure pour l'avenir, rendit plus générales, et surtout plus sincères, les acclamations par lesquelles il fut accueilli. Abdalà el Zagal monta directement à l'Alhambra; il y fut reçu à bras ouverts par Abul Hacen, qui ne montra point de regrets au sacrifice qu'il venait de faire; il se retira à Illora, avec ses deux enfans Cid Yahie et Cid Alnayar, ses femmes, ses esclaves et ses trésors.

An de J. C
1484.
De l'hégire,
889.

Abu Abdala ne souscrivit point à l'élévation de son oncle, et il refusa tout accommodement qui tendrait à le priver de la couronne, ou même à diminuer son autorité. Vainement son oncle lui proposa-t-il de régner avec lui dans Grenade, et d'unir leurs efforts pour repousser les chrétiens; Abu Abdalà se montra inflexible. Alors

el Zagal écrivit à son beau-frère Zélim, wali d'Almérie, et à son neveu Yahie, wali de Guadix, pour les mettre dans ses intérêts; de son côté, Abu Abdalà écrivit au roi de Castille pour lui demander du secours, parce qu'il courait risque d'être chassé de Grenade; et Ferdinand, qui faisait consister sa politique à fomentér la guerre civile, lui envoya quelques troupes. Abu Abdalà n'introduisit pas impunément ses alliés dans Grenade; pour chaque soldat chrétien qui entra dans ses rangs, il en sortit plusieurs cavaliers maures pour passer sous les drapeaux d'Abdalà el Zagal.

Les rois de Castille ne se contentèrent pas de fournir des secours à Abu Abdalà, sous le prétexte spécieux de faire la guerre à son compétiteur, mais ils rassemblèrent une armée nombreuse à Cordoue. Cette armée alla faire le siège d'Alora, qui était une place très-forte, bâtie sur des rochers; et l'artillerie produisit tant d'effet, qu'en peu de jours de vastes brèches ouvrirent un passage aux assiégeans pour entrer dans la ville. La garnison, considérablement affaiblie, demanda à capituler et obtint d'honorables conditions. Le château de Cazara-Bonéla se rendit également, ainsi que plusieurs peuplades voisines. Les Maures qui gardaient la frontière du côté d'Antéquera tentèrent de repousser les chrétiens,

et ils les attaquèrent dans les environs de Cazara-Bonéla ; ils y perdirent beaucoup de monde , et furent contraints eux-mêmes de se sauver dans les montagnes. Après cette victoire, les Castillans descendirent sans obstacle dans la plaine de Grenade , où ils firent beaucoup de dégât ; et, quand les chaleurs furent passées , ils allèrent investir Séténil , qui , faute de secours , ouvrit ses portes pour éviter la destruction. Les deux rois de Grenade voyaient ces désastres , et, tout occupés de leurs intérêts particuliers , ils ne prenaient aucun moyen pour prévenir de plus grands malheurs. Ceux qui tenaient pour Abu Abdalà s'estimaient d'abord très-heureux de n'avoir rien à craindre des armes des Castillans ; mais ces dangereux auxiliaires n'en dévastaient pas moins leurs campagnes dans leurs courses fréquentes. Dans cette fâcheuse extrémité , Abdalà el Zagal écrivit à tous les souverains de l'Afrique ; ce fut sans succès. La perte de Grenade était déjà arrêtée dans les immuables décrets du destin ; et cette malheureuse ville ne fut point secourue.

Les Castillans menaçaient de nouveau la ville de Loxa ; ils l'avaient investie dès la fin de l'hiver ; et déjà les habitans parlaient de se rendre , lorsqu'ils virent arriver la cavalerie de Grenade envoyée par le roi el Zagal. Les Grenadins , puissamment secondés par une sortie de

la garnison, forcèrent le camp des chrétiens et délivrèrent la ville. Abu Abdalà voulut profiter du moment où son oncle était privé de sa cavalerie pour l'expulser de Grenade, et il donna plusieurs assauts à l'Alhambra. Ses tentatives furent infructueuses ; les walis d'Almérie et de Guadix accoururent, et l'obligèrent à rentrer dans l'Albaycin. Ces derniers événemens ne firent qu'augmenter le mal , parce que les deux rivaux se craignant également, ou se méfiant l'un de l'autre , se condamnèrent à rester dans Grenade, quelque chose qui arrivât au dehors.

La conduite de ces princes servait trop bien les projets des rois de Castille pour qu'ils n'en tirassent pas avantage ; assurés de ne point trouver d'ennemis hors des places fortes, ils saisirent ce moment de multiplier les sièges. Cohin, Cartama, Ronda, Marbella, furent investis à la fois. La première de ces villes, emportée d'assaut, fut entièrement ruinée, ses murs abattus, ses habitans massacrés. Ceux de Cartama, frappés de terreur, n'attendirent pas pour capituler que l'ennemi fût sur la brèche. Le siège de Ronda fut beaucoup plus long. Cette ville, plus forte encore par sa position sur des rochers escarpés que par ses remparts et ses tours, était défendue par une garnison nombreuse, toute composée de vieux soldats ; elle était également bien pour-

An de J. C.
1485.
De l'hégire,
890.

vue en munitions de tout genre. Les Castellans faisaient peu de progrès. La garnison, par des sorties fréquentes, exécutées sur tous les points, renversait, détruisait les travaux des assiégeans ; ceux-ci, voulant diriger leur attaque de cinq côtés différens, finirent par construire cinq camps retranchés pour se mettre à l'abri de ces sorties. Ce fut alors que dressant leurs batteries sans en être empêchés, ils placèrent des mortiers (1) au moyen desquels ils firent pleuvoir sur la ville des matières enflammées qui embrasèrent les maisons et les édifices. La terreur, le désespoir s'emparèrent de tous les cœurs ; les femmes, les enfans, les vieillards, remplissaient l'air de leurs cris ; les préparatifs d'un assaut, aperçus du haut des remparts, redoublèrent les alarmes ; on demanda à capituler, et les Castellans, qui voulaient prendre la ville et non la ruiner, accueillirent avec empressement cette demande. Les habitans conservèrent leurs biens et la liberté, les soldats les armes et leur bagage. Les Castellans réparèrent aussitôt les brèches qu'ils avaient faites, et tout le dommage que la

(1) Quelques historiens semblent dire que ce fut à ce siège qu'on fit pour la première fois usage des grenades ou des bombes, en parlant de globes de fer creux remplis d'artifices.

ville avait éprouvé. Ils y laissèrent une garnison considérable, et ils allèrent ensuite soumettre toutes les petites villes, ou forteresses voisines.

Après quelque temps de repos, l'armée chrétienne reprit ses opérations. Une partie des troupes marcha sur Moclin et Vélez-Malaga; l'autre se porta sur Loxa, qui tant de fois déjà avait été assiégée sans pouvoir être prise. Les habitants de Grenade commencèrent alors à trembler pour eux-mêmes; car, si ces villes succombaient, il ne restait d'autre défense à Grenade que ses propres remparts. Les fakis, les alimes, tous les gens sensés disaient ouvertement que de la division des deux rois naîtrait la ruine de l'état; et, comme en général ils étaient dans les intérêts d'Abdalà el Zagal, ils s'exhalaient en imprécations contre Abu Abdalà. Cependant leurs discours ne suffisaient point pour arrêter les progrès des chrétiens; ils allèrent conjurer El Zagal de suspendre pour quelques instans la guerre civile, et de songer aux périls qui les entouraient. El Zagal ne se rendit qu'à regret à leurs instances, quoiqu'il sentît la justesse de leurs observations. Il aurait voulu du moins, avant son départ, faire un arrangement quelconque avec son neveu; celui-ci rejeta toutes les propositions qu'on lui fit; mais, quand el Zagal fut sorti de Grenade, Abu Abdalà craignit l'in-

fluence que pourrait donner à son oncle un succès à l'armée, et il résolut de courir les mêmes chances. Il sut au surplus se faire un mérite du parti qu'il prenait, en lui donnant pour motif le désir de contribuer pour sa part à la défense commune.

An de J. C.
1486.
De l'hégire,
891.

Abdalà el Zagal s'était avancé du côté de Moclin. Réduan ben Egaz, qui commandait l'avant-garde, arriva au point du jour sous les murs de la place que les chrétiens assiégeaient, et donnant aussitôt le signal de l'attaque il pénétra dans leur camp, les mit en déroute et délivra Moclin. Sans s'arrêter, il prit le chemin de Vélez-Malaga, qu'une autre division ennemie tenait étroitement bloqué. Emporté par son courage, il n'eut pas la patience d'attendre que le roi fût arrivé avec le reste de l'armée, et comptant sur de nouveaux triomphes il assaillit les chrétiens, malgré les retranchemens qui les défendaient. Il eut d'abord de l'avantage; mais, tandis qu'il disputait la victoire, les Castillans reçurent de puissans renforts qui firent changer en un instant la face des affaires; les Maures enfoncés semirent à fuir. Dans ce moment arrivait Abdalà el Zagal. Le désordre de l'avant-garde se communiqua si rapidement à sa propre armée qu'il lui fut impossible de rétablir le combat, et il sembla n'être venu que pour augmenter les hor-

reurs de cette journée, en amenant un plus grand nombre de victimes. Réduan, suivi de quelques cavaliers, parvint à se jeter dans Vélez-Málaga. El Zagal ne put qu'avec peine rallier quelques troupes qu'il ramena vers Grenade. La nouvelle de sa défaite y était parvenue avant lui ; les fuyards l'y avaient apportée. Elle causa dans les esprits une révolution aussi prompte qu'inespérée : le peuple n'eut plus que des malédictions pour le roi vaincu ; et ses plus zélés partisans, cédant au torrent de l'opinion , se déclarèrent pour Abu Abdala , de sorte que, lorsqu'il se présenta devant la ville , les habitans fermèrent leurs portes et refusèrent de le recevoir. Il se retira vers Guadix.

Abu Abdalà était pour lors assiégé dans Loxa. Ce prince était malheureux dans tout ce qu'il entreprenait. Il avait appris par des espions que les Castellans attendaient des renforts ; et, afin de détruire par un coup d'éclat l'opinion que ses liaisons avec eux le rendaient infidèle à son pays, il conçut le projet de s'emparer des montagnes, d'attendre les chrétiens au passage, et de répandre leur sang pour montrer qu'il ne voyait en eux que des ennemis. Il se mit donc en embuscade avec cinq cents chevaux ; mais un détachement d'infanterie castillane , gravissant les rochers , vint menacer les cavaliers grenadins ,

qui étaient au fond d'un vallon, d'une destruction inévitable. Les Maures tournèrent promptement bride et se sauvèrent de toute la vitesse de leurs chevaux; ils furent poursuivis jusqu'aux portes de Loxa, dont le siège fut continué avec une vigueur qui ôtait aux habitans toute espérance de salut. Abu Abdalà, craignant de tomber comme ennemi entre les mains de ses alliés, ordonna d'entamer des négociations, et l'on convint d'une capitulation qui laissait aux habitans la liberté et la vie, leur permettait de sortir de la ville, et leur donnait la faculté d'emporter en se retirant tout ce dont ils pourraient se charger. Abu Abdalà essaya d'excuser sa conduite aux yeux des Castellans, en disant qu'il avait été contraint par ses sujets à venir au secours de Loxa; il ajouta qu'au fond de l'âme il était toujours le même. Les Castellans se laissèrent persuader en apparence: ils ne voulaient pas rompre une alliance sur laquelle ils comptaient pour consommer la ruine des Maures, en les tenant armés les uns contre les autres.

Après la conquête de Loxa, les Castellans marchèrent sur Illora, dont ils s'emparèrent en peu de jours. Le roi Abul Hacen en était sorti depuis peu avec sa famille pour se retirer à Almuñécar; il fuyait les ennemis, et il s'approchait du tombeau. Il mourut dans cette dernière

ville, aussitôt après son arrivée; et il ne vit pas du moins le renversement de ce trône qu'il avait occupé dans sa jeunesse avec quelque gloire (1). Moclin eut le sort d'Illora; Zagra, Baños et plusieurs autres places furent également prises. Abu Abdalà se dédommagea de ces pertes par la conquête de l'Alhambra, et le plaisir de régner seul dans Grenade.

Le brave Réduan, enfermé dans Vélez-Málaga, se défendait encore, quoiqu'il n'eût plus d'espérance. Il ne voyait que trop la nécessité de rendre une place sous les débris de laquelle il se serait enseveli, si tous avaient eu son courage; mais ses meilleurs soldats avaient péri durant le siège : les autres n'attendaient qu'en tremblant le moment d'un assaut; les provisions manquaient, et les habitans craignaient de payer de leurs biens et de leur vie la longue résistance de la garnison. Toutes ces considérations forcèrent Réduan à capituler. Le comte de Cifuentes se trouvait parmi les assiégeans. Depuis que ce seigneur avait été le prisonnier de Ré-

An de J. C.
1487.
De l'hégire,
892.

(1) Abdalà el Zagal fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner. C'eût été là, ce semble, un forfait inutile, puisque la mort d'Abul Hacen ne pouvait lui procurer aucun avantage, et qu'elle pouvait au contraire lui susciter des rivaux dans les deux fils de l'esclave chrétienne.

duan, qui lui avait généreusement rendu la liberté, ils s'étaient liés d'une amitié d'autant plus sincère qu'elle était fondée sur l'estime. Le comte reconnaissant lui fit accorder les conditions les plus honorables pour lui, les plus avantageuses pour les habitans. La reddition de la forteresse de Bentomé suivit de près la capitulation de Vélez.

La possession de Marbella, de Ronda, à l'occident de Malaga; d'Antéquera, d'Alhama, de Loxa, au nord; de Vélez à l'orient, rendait la position de Malaga extrêmement fâcheuse. Les conquêtes successives des Castellans, isolant cette ville, la plaçaient au milieu d'une terre ennemie, où elle n'aurait pu se soutenir que par le secours de ses vaisseaux, si elle en avait eu. Les habitans d'ailleurs s'attendaient à un siège. Ils sentaient bien que les rois de Castille n'avaient subjugué tout le pays d'alentour que pour pouvoir ensuite arriver à eux sans obstacle. Toutefois le malheur de leurs voisins ne les avait pas effrayés, et la haine du nom chrétien était si forte chez eux, qu'ils préféraient la mort à l'odieux esclavage qui les menaçait. Muza ben Conixa, proche parent d'El Zagal, wali de la ville, n'avait rien négligé pour la mettre en état de défense; il avait même pris à sa solde des bandes africaines d'une valeur indomptable,

mais d'un naturel dur et féroce. Lorsqu'il vit les ennemis s'approcher, il crut devoir recourir aux négociations, ayant d'employer la force, pour prévenir un siège qui pouvait entraîner la ruine totale de cette ville superbe. Les Africains, qui ignoraient l'objet de ces fréquens messages au camp des chrétiens, crurent qu'il s'agissait de les surprendre pour les livrer aux ennemis. Furieux, désespérés, ils coururent aux armes et s'emparèrent de la forteresse d'Alcazaba (1), dont ils massacrèrent la garnison et le commandant; ce dernier était frère d'Aben Conixa. On eut beaucoup de peine à les calmer et à les faire rentrer dans le devoir; mais il fallut renoncer à la voie des négociations.

Le siège dura plusieurs mois. Les Maures et les Africains déployèrent à l'envi la plus grande valeur, soit dans les sorties qu'ils firent, soit à la défense de leurs remparts. Les Castellans de leur côté firent les plus grands efforts de bravoure et montrèrent une constance inébranlable; mais la disette, qui se fit sentir dans la ville, les servit mieux encore que leur valeur. Comme sa population était fort nombreuse, et qu'il n'y pouvait entrer aucune espèce de pro-

(1) Il y avait dans l'enceinte de Malaga deux forteresses, l'une appelée Gabalfaro et l'autre Alcazaba.

visions, les habitans éprouvèrent au bout de peu de temps des privations, qui chaque jour devenaient plus rudes et qui bientôt furent intolérables. Alors les principaux d'entre eux s'assemblèrent en secret, pour aviser aux moyens de livrer la ville aux Castellans, sans s'exposer eux-mêmes aux fureurs de la populace. Ils chargèrent de cette négociation difficile Ali Dordux, l'un d'entre eux (1). Celui-ci, arrivé au camp des chrétiens, fut conduit devant Ferdinand,

(1) Les historiens espagnols font une longue relation du siège de Malaga ; mais, en la comparant au récit des Arabes, il paraît qu'ils l'ont empruntée à leur imagination plutôt qu'ils ne l'ont composée sur des renseignements exacts. Ils disent que le wali s'appelait Ahmed Zégri ; que le roi Ferdinand députa vers lui un Maure qui servait dans son armée, pour l'engager à rendre la place ; qu'Ahmed Zégri rejeta toute espèce de propositions ; qu'El Zagal vint au secours de Malaga ; mais qu'il fut attaqué et défait par Abu Abdalà ; que la ville se rendit à discrétion ; que la reine Isabelle intercédâ pour les habitans, etc. La plupart de ces circonstances sont invraisemblables, quelques-unes sont évidemment fausses. Nous croyons que le récit simple des Arabes doit être préféré, avec d'autant plus de raison qu'on y voit ce qui, défiguré par les chroniqueurs espagnols, a fourni vraisemblablement les détails rapportés plus tard par leurs historiens.

qui déclara que pour punir la résistance des habitans il exigeait qu'ils se rendissent tous à discrétion ; et néanmoins il fit promettre en particulier à Ali Dordux les plus riches récompenses s'il facilitait cette importante conquête. On vit alors chez Ali Dordux ce qu'on voit trop souvent chez les hommes : l'intérêt personnel préféré à l'intérêt général. Les chrétiens furent introduits de nuit dans le château de Gébalfaro , d'où ils se répandirent dans la ville. Les habitans étonnés ne savaient d'abord si c'était une surprise ou l'effet d'une convention ; ils furent bientôt tirés de cette incertitude par les soldats castillans, à qui l'on permit le pillage. Beaucoup d'habitans périrent au milieu du tumulte, d'autres perdirent la liberté ; quelques-uns se sauvèrent par mer. Ali Dordux obtint un prix digne de lui ; il fut chargé de taxer et de recouvrer le montant de la rançon de ses malheureux concitoyens. Abu Abdalà, descendant au dernier degré d'abjection pour conserver sa couronne avilie, envoya complimenter Ferdinand sur la prise de Malaga.

Après avoir soumis toute la partie occidentale du royaume de Grenade, Ferdinand eut plus que jamais le désir et l'espérance de le posséder tout entier. Pour y parvenir, il avait deux partis à prendre : celui d'attaquer immédiate-

An de J. C. 1483.
De l'hégire, 893.

ment la capitale, dont la chute pouvait entraîner celle des autres villes, ou bien celui de s'emparer d'abord de ces villes, et de couronner ses conquêtes par la prise de Grenade. Il choisit le dernier; la politique le conseillait dans les circonstances particulières où se trouvaient les Maures. Abdalà el Zagal, retiré à Guadix, s'était fortifié dans cette ville; il possédait encore Baza, Almería, Véra et d'autres places fortes. La prise de Grenade n'aurait fait qu'augmenter ses moyens de résistance, en poussant dans ses rangs tous ceux que la défaite d'Abu Abdalà aurait laissés sans biens et sans patrie. Il était bien plus sage d'attaquer d'abord El Zagal, de profiter, pour le réduire, de sa mésintelligence avec son neveu: Grenade devait ensuite tomber d'elle-même. En exécution de ce projet, une armée nombreuse envahit la province d'Almería. La ville de Véra, celle de Mujacar, Vélez-le-Roux, plusieurs forts des environs, ouvrirent successivement leurs portes. L'exemple récent de Malaga frappait les esprits d'épouvante, et les habitants, qui attendaient peu de leurs rois, se hâtaient de se soumettre pour échapper de l'esclavage et de la ruine.

Le château de Taberna opposa de la résistance; El Zagal eut le temps de venir à son secours. Il était parti de Guadix avec mille cava-

liers, et une infanterie nombreuse levée dans les montagnes ; elle se composait d'hommes peu exercés au maniement des armés, mais courageux et capables d'endurer la fatigue. El Zagal ne pouvait avec de telles troupes en venir à une bataille rangée ; il se contenta d'occuper les bois, les défilés, les montagnes, et de harceler sans cesse l'armée ennemie. Il fit tant qu'il contraignit les chrétiens à lever le siège ; il eut le même bonheur du côté de Huescar et de Baza ; et, dans une de ces escarmouches meurtrières qui s'engageaient tous les jours entre ses troupes et les Castellans, le grand-maître de Montésa, parent du roi Ferdinand, fut tué avec un grand nombre des siens.

Irrité de ces divers échecs, le roi de Castille fit pour rentrer en campagne de vastes préparatifs. Une armée de cinquante mille fantassins et de douze mille chevaux se rassembla à Jaën ; et, pour augmenter la force réelle de cette armée en diminuant chez les Maures les moyens de défense, il sut élever une insurmontable barrière entre leurs deux princes, par un traité conclu avec Abu Abdalà. Par ce traité, que la soif de régner, ne fût-ce que sur des ruines, pouvait seule arracher au lâche fils d'Abul Hacen, Ferdinand promettait protection au roi de Grenade, celui-ci s'engageait à laisser sans secours le

Ando J. G.
1489.
De l'hégire,
894.

parti d'El Zagal , et , par un article qui fut tenu secret , pour ne point révolter le peuple de Grenade , il fut convenu qu'après que le roi de Castille se serait emparé , de force ou autrement , de toutes les villes que possédait El Zagal , Abu Abdala recevrait dans Grenade une garnison espagnole , et qu'il serait dédommagé par d'amples possessions , qu'il tiendrait comme feudataire et vassal des rois de Castille. Ce méprisable prince se laissa entraîner à tout ce qu'on voulut de lui. Il craignit ; dit-on , que , s'il ne traitait pas avec les Castellans , son oncle victorieux à Baza et à Huescar , ne vînt l'expulser de Grenade ; et il préféra la ruine certaine de sa patrie au déplaisir de voir le triomphe de son rival. Quant aux Grenadins , il s'en trouvait parmi eux qui prévoyaient les résultats funestes de toutes ces divisions , et qui devinaient les projets du roi Ferdinand ; mais leur voix se perdait au milieu des clameurs de la populace , que les libéralités d'Abu Abdalà et de sa mère attachaient à sa cause. Ces hommes , inconstans et légers , changeant vingt fois de maître , recevant toujours le dernier avec enthousiasme , ne s'occupaient d'ailleurs que du présent : le perfide allié que leur roi leur donnait promettait de respecter Grenade : il n'en fallait pas davantage pour leur ôter toute inquiétude sur l'avenir.

Abdalà el Zagal sentit bien que cette paix, établie entre le roi de Castille et Abu Abdalà, n'avait pour objet que de donner au premier la faculté de diriger contre lui toutes ses forces; ne pouvant l'empêcher, il s'arma de courage, et, s'abandonnant pour l'événement à sa destinée, il se prépara à la plus vive résistance. Comme il s'attendait à voir tomber sur Baza les premiers coups de Ferdinand, il y envoya le prince Cid Yahie avec dix mille hommes de ses meilleures troupes. Zélim, père d'Yahie, venait de mourir à Almería, après une longue carrière employée à servir son pays; Cid Yahie avait des qualités estimables; mais sa mauvaise fortune ne lui permit d'en faire usage que pour aider les ennemis de sa patrie à l'asservir.

Les Castillans préludèrent au siège de Baza par celui de Zucar, petite place mal fortifiée qui tint peu de jours; les habitans se retirèrent à Baza; cette dernière ville, située sur le penchant d'une colline, était entourée de très-fortes murailles; sa partie inférieure était défendue par une rivière qui forme l'une des sources du Guadalquivir; elle avait des provisions, une garnison considérable: elle semblait n'avoir rien à craindre, mais que ne peut la persévérance dans un ennemi puissant? Yahie avait d'abord tenté, bien qu'inutilement, d'empêcher les chrétiens de cer-

ner la place , et d'asseoir leur camp ; ensuite il avait fait des efforts non moins grands et tout aussi infructueux , pour détruire leurs travaux. Ses fréquentes sorties leur causaient, il est vrai , bien du mal, mais il en recevait à son tour ; et, lorsqu'enfin les Castellans furent parvenus à se retrancher dans leur camp et à ceindre la ville d'un large fossé , ils ne craignirent plus les sorties de la garnison , qui dès-lors put prévoir qu'à défaut de secours extérieurs elle serait contrainte à recevoir le joug , quand ses moyens de subsistance seraient épuisés ; et en effet au bout de six mois Cid Yahie écrivit à Abdalà el Zagal qu'il n'avait plus de vivres , que les habitans murmuraient et menaçaient de se révolter , et qu'il serait obligé de capituler si dans un court délai il n'était secouru.

Abdalà el Zagal ne put que s'affliger de la situation désastreuse d'une ville qu'il n'avait pas le pouvoir de défendre. Il connaissait assez la valeur et les talens d'Yahie pour être convaincu que ce prince ne céderait qu'à l'impérieuse nécessité ; mais, n'ayant lui-même que très-peu de soldats , ne trouvant dans les esprits qu'abattement et faiblesse , voyant l'impossibilité absolue de tenter un seul mouvement en faveur de Baza , il répondit à Cid Yahie qu'il le laissait maître de livrer la ville , aux conditions qu'il

pourrait obtenir. Quand cette réponse fut connue dans Baza, habitans et soldats tombèrent dans la douleur et le désespoir ; les femmes surtout remplirent de leurs gémissemens les mosquées, les rues, la ville entière : il semblait à tous ces malheureux qu'avec la liberté de leur patrie, ils perdaient eux-mêmes le bonheur du présent, sans espérance pour l'avenir. L'alcaïde Hacen, homme sage et conciliant, fut envoyé par Cid Yahie au camp des Chrétiens. Il obtint pour conditions que les habitans seraient admis au rang de sujets du roi de Castille, à la charge de lui prêter serment de fidélité, et qu'ils conserveraient la liberté, leurs biens, et l'exercice de leur religion. Des concessions aussi étendues, au moment où l'on n'attendait que la misère et l'esclavage, furent reçues avec transport par les habitans de Baza ; et plusieurs villes voisines, non encore attaquées, envoyèrent des députés pour offrir leur soumission volontaire aux mêmes conditions, ce qui leur fut accordé.

Le prince Yahie, suivi des principaux cavaliers de Baza, se rendit auprès du roi Ferdinand, qui avait témoigné à l'alcaïde qu'il aurait du plaisir à le voir ; et le roi lui fit un accueil si gracieux, Isabelle elle-même lui montra tant d'intérêt et d'amitié, que le prince maure ne put se défendre d'un sentiment affectueux de bienveillance,

produit d'abord par la gratitude, fortifié ensuite par la vénération et l'estime que les augustes époux faisaient naître autour d'eux. Dans un de ces momens de franchise et d'abandon, où l'esprit échauffé par le cœur n'exprime que les sensations que le cœur lui transmet, Yahie, dit-on, s'écria que jamais il ne tirerait l'épée contre le roi Ferdinand ni sa noble épouse. Ceux-ci récompensèrent ce dévouement naissant par le don de plusieurs terres (1) et l'assurance de leur faveur. On assure même que, cédant aux raisonnemens persuasifs d'Isabelle, le prince maure embrassa le christianisme, et que néanmoins on tint pendant long-temps la chose secrète, de crainte qu'il ne perdit la confiance des siens. Cid Yahie promit aux rois de Castille, en les quittant, de faire tous ses efforts auprès de son cousin El Zagal, pour l'engager à leur remettre les villes d'Almérie et de Guadix.

An de J. C.
1490.
De l'hégire,
895

Il ne remplit que trop bien sa promesse. Après avoir peint aux yeux d'El Zagal, avec des couleurs aussi vives que vraies, l'état de faiblesse et de décadence où se trouvait le royaume, il lui conseilla de traiter avec le roi Ferdinand.

(1) Entre autres, la juridiction de Marchéna, entre Ossune et Séville, laquelle comprenait plusieurs peuplades.

« La guerre, dit-il, ne peut que hâter notre
» ruine ; et il vaut mieux sans doute se fier à la
» générosité de Ferdinand , que d'attendre inuti-
» lement les faveurs de cette fortune cruelle qui,
» depuis si long-temps , se plaît à nous accabler.
» Rappelle-toi le funeste horoscope qui présida
» à la naissance d'Abu Abdalà. On avait cru
» d'abord que les malheurs prédits s'étaient ac-
» complis, lorsqu'il fut fait prisonnier à Lucéna ;
» mais nous voyons bien maintenant que les
» rigueurs du sort n'étaient pas épuisées par
» cette calamité passagère. Pour moi , continua
» le prince, je ne vois dans tous ces événemens
» que la volonté d'Alà. C'est lui qui, pour nous
» abattre, réunit sous la même main les deux
» puissans royaumes d'Aragon et de Castille ,
» c'est lui qui veut poser sur le front de Ferdi-
» nand la brillante couronne de Grenade. » Il
se tut à ces mots , et le roi El Zagal, qui l'avait
écouté avec beaucoup d'attention, l'air morne
et pensif, rompant tout à coup le silence, et
poussant un profond soupir, répondit avec un
douloureux accent : « *Alahuma Subahana hu !*
» Je ne vois que trop , mon cousin, qu'Alà dans
» ses éternels décrets a résolu la perte de Gre-
» nade ; car au courage que je trouve encore dans
» mon cœur, cette main, cette épée sauveraient
» l'état, si la volonté contraire d'Alà n'y mettait

» un obstacle invincible. Traitons donc avec ce
» fier ennemi, puisqu'Alà le favorise, et nous
» livre à lui sans défense. »

Il ne s'agissait plus que de régler les conditions avec Ferdinand. Les deux princes se rendirent ensemble à son camp, qui était près d'Almérie. Ferdinand les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, et le traité fut stipulé au milieu des fêtes et des caresses qu'il leur prodigua. Les habitants d'Almérie et de Guàdix furent admis, comme ceux de Baza, au nombre des sujets du royaume, et il fut convenu qu'ils ne paieraient d'autres taxes que celles qu'ils payaient auparavant au roi de Grenade. El Zagal reçut en propriété (1) de vastes domaines. Les troupes espagnoles prirent aussitôt possession de ces deux villes. Cette révolution avait été si rapide, et l'on y était si peu préparé, que la surprise des Castellans égalait presque celle des Maures. Ni les uns ni les autres ne savaient s'ils devaient croire ce qu'ils voyaient de leurs yeux, ce qu'ils touchaient de leurs mains. L'étonnement surtout, la stupeur, étaient au comble

(1) La juridiction d'Andaraz, la vallée d'Alhaurin, entre Malaga et Marbella, et la moitié des salines de Maléha. Quelque riches que fussent ces possessions, c'était un prix assez mesquin de la vente d'un royaume.

parmi les habitans des campagnes et des villes voisines ; ils ne pouvaient concevoir comment deux places aussi fortes s'étaient si promptement rendues. Mais les nouveaux sujets de Ferdinand , ne songeant qu'au présent , ne trouvaient que motifs de satisfaction dans l'événement qui les délivrait pour toujours du fléau de la guerre , au moment où ils s'attendaient à s'en voir dévorés ; ils faisaient peu à peu partager à leurs voisins l'opinion qu'ils avaient eux-mêmes de leur bonheur, et ceux-ci, entraînés par l'exemple , vinrent apporter à l'envi au camp d'Almería les protestations de leur soumission sans réserve et de leur future fidélité.

Les Grenadins avaient été saisis d'un profond sentiment de crainte en apprenant que tant de villes s'étaient placées sous le joug ; et, comme la sédition est toujours près du mécontentement, la populace ne tarda pas à passer des murmures à la révolte. Elle nommait Abu Abdalà mauvais musulman, traître à son pays, ennemi de sa religion ; et, la fureur des mutins augmentant par degrés , ils finirent par se transporter à l'Alhambra, en poussant des cris de rage et en brandissant des lances et des épées. Les scheiks, les wazirs, les alfakis, tous ceux qui conservaient encore quelque crédit, se précipitèrent au devant de ces forcenés, sans pouvoir les cal-

mer ; ils donnèrent pourtant à Abu Abdalà le temps de s'enfermer dans l'Alhambra et de s'y mettre en sûreté ; et, tandis que les factieux délibéraient sur les moyens de l'y assiéger, des exprès, envoyés par lui en diligence, allèrent annoncer ses dangers à ses alliés. Ceux-ci n'avaient garde de négliger une si heureuse occasion de ravager impunément les champs de Grenade, et plusieurs commandans des frontières ; ayant réuni leurs forces, marchèrent au secours d'Abu Abdalà. La nouvelle de cette invasion fit plus d'effet sur les Grenadins que les discours de leurs alfakis, et les troubles furent sur-le-champ apaisés. Ce fut ce moment que choisit le roi de Castille, pour rappeler à Abu Abdalà les clauses du dernier traité, et le sommer de lui remettre Grenade. Ce malheureux prince vit alors toute la profondeur de l'abîme creusé sous ses pas par sa propre imprudence. Il répondit au roi Ferdinand qu'il ne pouvait, malgré ses désirs, exécuter une convention que la noblesse et le peuple de Grenade avaient refusé d'approuver, et qu'il le conjurait de se contenter de ce qu'il avait conquis.

Dans le même temps, les habitans de Guadix se révoltèrent parce qu'au mépris de la capitulation, on voulait les faire sortir de la ville pour les loger dans les faubourgs. Comme les Castil-

lans avaient dans Guadix une forte garnison, cette révolte fut promptement dissipée ; mais, tandis qu'on étouffait le mécontentement à Guadix, il se manifestait avec violence dans les domaines cédés à Abdalà el Zagal. Ce prince courut même risque de perdre la vie ; il se sauva à la cour de Castille. Ferdinand lui offrit des soldats pour réduire ses vassaux rebelles ; mais El Zagal, qui ne pouvait peut-être, au fond de son cœur, s'accoutumer à la condition privée dans un pays où il avait porté la couronne, demanda au roi l'agrément de passer en Afrique. Ferdinand y ayant consenti, El Zagal céda à son cousin Yahie une partie de ses possessions, et il vendit les autres au roi pour une somme d'argent ; après quoi il s'embarqua pour (1) Oran.

Lorsque, par le départ de son oncle, Abu Abdalà se crut sans rivaux, il s'imagina que s'il pouvait réunir sous son sceptre tous les esprits divisés, il lui serait ensuite facile, non-seulement de défendre Grenade, mais encore de recouvrer toutes les villes qu'il avait perdues. Convoquant aussitôt les alimes et les alfakis, et

(1) On dit qu'il alla s'établir à Trémécen, où il existe encore des familles qui prétendent descendre des derniers sultans de Grenade.

excitant leur zèle par les grands intérêts de la religion et de la patrie, il les chargea de prêcher la concorde aux Musulmans, et de publier l'al-gihed ou la guerre sainte, partout où ils pourraient pénétrer. Ce moyen eut quelque succès. Les Grenadins parurent oublier un instant leurs divisions, et tous les habitans insoumis des Alpuxarres prirent les armes. L'esprit de fanatisme s'étendit même jusqu'au bord de la mer; et la ville d'Adra, celle de Castil-Ferruh et quelques autres, suivirent le mouvement d'impulsion produit par les alfakis. Abu Abdalà, se voyant alors à la tête d'une armée, sortit de Grenade afin de favoriser par son appui la révolte des campagnes; il alla même assiéger le fort d'Alhendin, qu'il rasa, et celui de Salobréna, qui, mieux défendu, repoussa ses efforts.

Cependant la réponse évasive qu'il avait faite à la sommation de rendre Grenade avait été regardée par Ferdinand comme l'équivalent d'une déclaration de guerre, et il avait aussitôt donné l'ordre à l'armée de rejoindre ses drapeaux. La révolte des Alpuxarres et les entreprises d'Abu Abdalà l'obligèrent à presser ces dispositions, et une armée de trente mille hommes descendit vers la plaine de Grenade, d'où elle se dirigea sur Salobréna. En même temps une flotte faisait voile sur Adra; le com-

mandement en était confié au prince Alnayar, fils de Cid Yahie. Alnayar fit mettre à une partie de ses matelots des habits musulmans, et il déploya à la vue d'Adra le pavillon africain. Les habitans, qui attendaient des secours de l'Afrique, furent trompés par le costume des matelots, et ils introduisirent eux-mêmes les vaisseaux dans leur port. Cid Yahie arriva au même instant avec des troupes du côté de terre. Les habitans d'Adra reconnaissant alors qu'on les avait surpris, se défendirent courageusement; mais la fortune se déclara contre eux, et leur sang expia leur révolte. Abu Abdalà évita par une prompte retraite la nécessité de combattre, et il courut se cacher dans Grenade.

Les rigueurs de l'hiver ralentirent, sans les suspendre; les opérations de la guerre; mais, dès que le printemps se fut annoncé par le retour des beaux jours, une armée de quarante mille hommes d'infanterie et de dix mille chevaux, commandée par Ferdinand en personne, vint camper à deux lieues de Grenade, dans un endroit appelé *las fuentes de Guëtar*. A l'aspect des ennemis la terreur descendit sur la ville; et ses défenseurs les plus intrépides, ses plus valeureux guerriers ne purent en garantir leurs cœurs; de vagues inquiétudes, de sombres pressentimens leur annonçaient malgré eux cette

An de J. C.
1491.
De l'hégire,
897.

heure fatale , prédite jadis par Macer. Le conseil des wazirs se réunit sans délai dans l'Alhambra ; les généraux , les scheiks , les alfakis , les alimes , les principaux habitans , se joignirent aux wazirs. L'Hagib Abul Casim Abdelmélis offrit dans un tableau succinct le résultat certain de ses renseignemens sur la situation de la ville , la quantité de ses provisions , ses ressources , le dénombrement des habitans en état de porter les armes , et les moyens probables d'entretenir les subsistances par les Alpuxarres. Il termina son exposé en ces termes : « Nous avons beaucoup » de monde ; mais quels services pouvons-nous » tirer de cette multitude indocile ? elle crie , » elle menace en temps de paix , elle se cache » dès que le danger se montre. » — « Eh ! pourquoi » déprimer nos soldats ? s'écria pour lors un cavalier grenadin nommé Muza ben Abil Gazan. » Pourquoi douter de leur courage ? Sachons les » conduire , et ils montreront de l'audace et de » la valeur. Outre les gens de guerre que Grenade renferme , fantassins ou cavaliers , tous » aguerris , tous endurcis aux fatigues , il y a » vingt mille jeunes gens , espérance et honneur de Grenade , qui brûlent de combattre » pour la patrie. » Abu Abdalà prit alors la parole , et se tournant vers ses capitaines : « Vous » seuls , leur dit-il , vous êtes l'appui de l'état !

» Vous seuls, protégés par Alà, pouvez laver
» dans le sang ennemi nos communes injures ,
» rendre à la religion son éclat, la majesté au
» trône , le repos à vos femmes, le bonheur à
» vos enfans, à vous-mêmes. Faites donc tout ce
» qui vous paraîtra convenable pour le salut de
» Grenade. »

Soudain on se distribue les charges et les fatigues ; chacun veut sa part du danger. Le va-leureux Muza dirigera les sorties contre l'ennemi ; Naïm Réduan et Muhamad ben Zaïde commanderont sous lui. Abdel Kérîm Zégri aura la défense des remparts ; chaque alcaïde veillera particulièrement à la sûreté d'un fort, d'une tour, d'un quartier de la ville. On s'occupe ensuite des subsistances, de la manière d'amener les convois dans la ville ; on établit des magasins où les denrées, où les grains seront déposés, pour être régulièrement distribués suivant les besoins. On règle également l'ordre du service imposé aux habitans. Quand la patrie est en péril, soldats et citoyens se doivent à sa défense, ou pour mieux dire tout citoyen est soldat. On arrête que chaque jour trois mille cavaliers sortiront de la ville, sous les ordres de Muhamad Sahir ben Atar, fils de l'ancien alcaïde de Loxa, digne de son père par sa valeur et sa prudence consommée ; ils escorteront les mulets qui viendront

de la montagne chargés de provisions, et cinq cents cavaliers d'élite, éclairant leur marche, avertiront des dangers afin de diriger à propos les secours.

Toutes ces dispositions, sagement conçues, furent pendant long-temps exécutées de même. Les convois entraient dans la ville, tandis que Muza, par de vigoureuses sorties, appelait sur des points éloignés l'attention et les forces des Castillans. Les Grenadins avaient tant de confiance en ce général, que durant les premiers mois du siège les portes de la ville restèrent constamment ouvertes. Ferdinand s'aperçut que, dans ces engagements journaliers, les musulmans avaient souvent l'avantage, et que, sans utilité pour les progrès du siège, il perdait beaucoup de soldats. Il enjoignit à ses généraux de refuser ces combats que Muza venait leur offrir; il défendit que, sous aucun prétexte, les troupes sortissent du camp. Muza pour lors poussait parfois la témérité jusqu'à franchir les retranchemens des chrétiens, et toujours il laissait de nombreuses victimes de sa courageuse audace. Le roi se décida à faire entourer son camp de murailles solides, et de fossés très-profonds; sa constance vainquit les efforts que firent les Grenadins pour empêcher ces travaux, et bientôt du haut de leurs remparts les Castillans brave-

rent toute la fureur de leurs ennemis. L'habile Muza sentait les conséquences funestes que devait amener la tactique de Ferdinand. Il était évident que ce prince voulait devoir au temps seul la reddition de Grenade ; et combien cet événement n'était-il pas à craindre avec un peuple inconstant, inquiet, incapable de souffrir de longues privations ! D'un autre côté l'ardeur des Grenadins allait s'éteindre dans l'inaction ; il fallait donc tout tenter pour prévenir le double inconvénient qu'il redoutait. Comme il avait acquis beaucoup d'autorité dans la ville, il n'eut pas de peine à faire accueillir le projet qu'il avait conçu : il ne s'agissait pas de moins que d'assiéger les chrétiens dans leurs propres retranchemens.

Muza sortit au point du jour avec toutes les troupes qui se trouvaient dans Grenade, au bruit des trompettes et des tambours. Les Castellans, jaloux de montrer que ce n'était point la crainte qui jusque là les avait retenus dans l'enceinte du camp, marchèrent en bon ordre à la rencontre des Grenadins ; et le court espace qui séparait leurs retranchemens des remparts de la ville devint un affreux champ de bataille , qui après quelques heures fut tout couvert de morts. La cavalerie maure fit des prodiges de valeur. Gonsalve de Cordoue, ce fameux chevalier à qui la

postérité n'a point retiré le nom de grand capitaine que ses contemporains (1) lui décernèrent, fut renversé de cheval par des flots d'ennemis, et il ne dut son salut et sa liberté qu'à son propre courage, et aux prompts secours qu'il reçut. Mais l'infanterie de Grenade ne put résister à la valeur Castillane. Elle fut mise complètement en désordre, et chassée vers la ville; on lui prit l'artillerie qu'elle conduisait. Muza, écumant de rage, fut forcé de rentrer dans Grenade. A la suite de cette victoire, les Castillans s'emparèrent des ouvrages avancés qui défendaient les approches de la place du côté de la plaine, et ils y mirent une bonne garnison et un corps d'arquebusiers. Muza fit fermer aussitôt les portes de la ville, dont la garde était confiée à l'infanterie: il n'avait plus que du mépris pour cette troupe timide.

Il ne suffisait pas d'avoir forcé les Grenadins à se tenir renfermés dans leurs murs. Dès qu'on avait l'intention de réduire Grenade par famine, il était essentiel de lui couper toute communication avec les habitans des montagnes, et d'arrêter la marche constante de ces convois, qui jusqu'à ce moment y avaient entretenu l'a-

(1) Quatre ou cinq ans plus tard, en Italie.

bondance. Ferdinand envoya d'abord dans les Alpuxarres un de ses généraux avec un fort détachement de troupes, et plusieurs lieues de pays furent totalement dévastées, les villages livrés aux flammes, et les habitans emmenés par les vainqueurs. Le roi lui-même, à la tête d'une seconde division de son armée, ruina une autre contrée d'où Grenade tirait des subsistances. Il fit ensuite garder par ses troupes tous les passages qui aboutissaient à la ville assiégée, et les habitans durent renoncer à tout espoir de secours extérieurs. Aussi la rareté des subsistances ne tarda-t-elle pas à s'annoncer par les privations, auxquelles les Grenadins se trouvèrent tout à coup condamnés, privations que suivit bientôt la disette, et qui laissaient prévoir la famine. Dans son impatience, le peuple fit éclater des murmures; Abul Casim en avertit le roi, qui donna ordre de convoquer son conseil.

On convint généralement que l'état des affaires était presque désespéré; que le présent était intolérable, et que l'avenir se montrait sous l'aspect le plus effrayant; que l'intention du roi de Castille n'était point équivoque; que son camp retranché, la ville (1) qu'il avait bâtie

(1) La reine Isabelle était venue joindre son époux au camp. Une de ses femmes mit le feu par mégarde à une

dans son enceinte, le soin qu'il avait d'éviter des combats inutiles, ses expéditions dans les Alpuxarres : tout disait qu'il ne s'éloignerait de Grenade qu'après l'avoir subjuguée ; que le peuple était épuisé par ses longues fatigues ; que le défaut absolu de vivres allait mettre le comble aux maux qui l'accablaient. Abu Abdalà, que ces observations pénétraient de douleur, n'eut point la force de parler ; mais tous les membres du conseil furent d'avis de tenter quelque arrangement avec les chrétiens, ou même d'offrir de rendre la ville sous des conditions honorables. Muza seul se déclara contre ce parti, qui lui semblait prématuré. On n'avait pas, disait-il, épuisé toutes les ressources, le peuple n'avait fait encore aucun effort, il n'avait pas saisi les armes du désespoir. Malgré ces raisons l'opinion unanime des autres l'emporta, et l'hagib Abul Casem fut député vers le roi de Castille. C'était un vieillard vénérable, dont l'extérieur grave et

tente, et la flamme, gagnant rapidement d'autres tentes, en consuma un grand nombre. Isabelle conçut alors le projet de bâtir une ville, où l'on serait à l'abri de ces accidens, et la ville fut bâtie en moins de trois mois. Elle prit le nom de Santa-Fé, qu'elle conserve encore. Cette ville a beaucoup souffert en 1807 d'un tremblement de terre.

doux commandait le respect et la bienveillance. Les soldats le conduisirent au pavillon du roi , qui le reçut avec bonté, et lui témoigna le désir que, par une soumission volontaire , Grenade évitât la destruction et le pillage : il laissa voir aussi l'intention dans laquelle il était de prouver aux habitans combien il estimait leur courage , en les traitant favorablement. Il renvoya ensuite Abul Casem à Ferdinand de Zafra, son ministre, et à Gonsalve de Cordoue, chargés l'un et l'autre de discuter et de rédiger les conditions du traité.

Après une longue conférence il fut arrêté : An de J. C.
1491.
25 novemb.
De l'hégire,
897.
22 muharr.

« que la ville de Grenade serait remise aux Cas-
 » tillans dans deux mois, à compter du jour de
 » la signature, si durant ce délai elle n'était
 » secourue ni par mer ni par terre ; que le roi de
 » Grenade, ses généraux, ses wazirs et les scheiks
 » du pays prêteraient serment d'obéissance et de
 » fidélité aux rois de Castille, et que tous les ha-
 » bitans de Grenade les reconnaîtraient pour
 » leurs souverains ; que le roi de Grenade rece-
 » vrait des domaines et des terres avec un revenu
 » suffisant, et qu'il choisirait lui-même ces terres
 » dans les Alpuxarres ; que tous les Musulmans
 » conserveraient, avec la liberté, l'entière jouis-
 » sance et possession de leurs biens, leurs armes
 » et leurs chevaux ; qu'ils auraient le libre exer-

» cice de leur religion , leur culte , leurs mos-
» quées ; qu'ils conserveraient aussi leurs usages ,
» leur langue et le mode de se vêtir ; qu'ils au-
» raient des cadis et des alcaïdes qui les régi-
» raient suivant leurs lois , et qui serviraient
» d'assesseurs aux gouverneurs chrétiens pour
» le jugement des affaires qui les concerneraient ;
» qu'ils ne paieraient pas d'autres impôts que
» ceux qu'ils payaient à leurs rois ; que même ils
» seraient exempts de toute contribution durant
» trois années ; qu'enfin , et pour garantie de l'exé-
» cution de ce traité , ils fourniraient , dans les
» douze jours suivans , cinq cents otages pris
» parmi les jeunes gens des meilleures familles
» de Grenadé. »

Quand Abul Casem de retour eut donné connaissance de ces conventions , elles excitèrent dans le conseil une vive sensation de douleur , et plusieurs Grenadins ne purent retenir leurs larmes. « Vous pleurez ! s'écria l'intrépide » Muza. Vous pleurez ! Eh ! sont-ce des larmes » que la patrie vous demande ? Laissez-les , » croyez-moi , aux enfans et aux femmes. Pour » vous , soyez hommes. Au lieu de ces larmes » timides , répandez s'il le faut votre sang jus- » qu'aux dernières gouttes. Unissons-nous ; ten- » tons un effort généreux ; allons opposer notre » sein au fer ennemi : je marcherai à votre tête ,

» je montrerai que je ne crains point la mort. Ne
» vaut-il pas mieux mille fois mourir , en défen-
» dant sa patrie, que de livrer la patrie à ses op-
» presseurs , pour conserver une honteuse exis-
» tence? Ah! lequel de vous peut entendre sans
» indignation les termes de cet humiliant traité?
» Quel est celui qui courbera sa tête devant l'en-
» nemi de sa religion ; qui voudra accepter de
» lui l'opprobre et la servitude? Pour me sous-
» traire à ces désastres, je sais un moyen : la
» mort. La mort est plus douce que les maux qui
» vous attendent. Croyez-vous que les Castellans
» garderont fidèlement leurs promesses? que ce
» roi conquérant aura autant de générosité qu'il
» a de bonheur? Vous vous trompez. Ils sont tous
» altérés de notre sang, ils s'en abreuveront.
» Mais la mort qu'ils vous destinent n'est rien :
» ce sont les humiliations , l'injure , l'outrage ,
» l'avilissement ; c'est le pillage de vos maisons ,
» l'affront fait à vos femmes et à vos filles ; c'est
» la profanation de vos temples ; c'est l'oppression ,
» l'injustice , l'intolérance ; ce sont ces bûchers
» qui s'allument (1) pour vous réduire en cendre,

(1) L'Espagne avait reçu l'inquisition à Séville l'an 1480. Elle commença à exercer sa désastreuse autorité dès l'année suivante. Sept Juifs furent brûlés vivans dans

» Voilà ce que nous verrons. Je me trompe : vous
 » le verrez, vous , hommes sans vigueur qui crai-
 » gnez la mort ; car j'en jure par Ala , je ne le
 » verrai point , moi ! Eh bien ! continuait l'impé-
 » tueux Muza , mes paroles ne vous touchent
 » point ! Vous ne répondez pas ! mais ignorez-
 » vous que la mort est toujours près de nous ,
 » qu'elle est certaine , inévitable ? Les jours qui
 » vous restent et dont le nombre vous est in-
 » connu , pourquoi refusez-vous de les employer
 » à servir vos vengeances , à défendre vos liber-
 » tés , votre malheureuse patrie ? La terre , notre
 » mère commune , nous recevra dans son sein ,
 » si nous périssons ; ou bien encore le ciel cou-
 » vrira (1) celui qui n'aura point de tombeau. »
 Quand Muza eut cessé de parler , voyant que
 tous se taisaient , et qu'ils restaient plongés dans
 un morne abattement , il jeta autour de lui un
 regard de mépris et d'indignation , s'éloigna sans
 ajouter un seul mot , courut vers sa maison , prit
 son cheval , ses armes et sortit de Grenade par
 la porte d'Elvire : on n'a jamais su ce qu'il était
 devenu.

un *Auto da fe*. Muza n'avait pas tort peut-être de craindre l'inquisition des vainqueurs.

(1) C'est l'idée de Lucain : *Cælo tegitur qui non habet urnam*.

Après le départ de Muza, Abu Abdalà rompit le long silence qui avait succédé à son discours, et il essaya de consoler ceux que le fougueux guerrier avait avilis à leurs propres yeux par ses reproches amers. « Ce n'est point le courage » qui nous a manqué, leur dit-il, ce sont les » moyens de défense. Le sort contraire, étendant » sur tout le royaume sa pernicieuse influence, » a paralysé tous nos bras. Je ne suis pas surpris » maintenant que ceux qui, à travers tant de pé- » rils, ont échappé de la mort, montrent quelque » répugnance pour de nouveaux dangers, quand » ils ne peuvent pas espérer une meilleure for- » tune ; car quelle ressource nous reste ? la tem- » pête a tout détruit, tout emporté. » Ces pa- roles du roi, qui perdait plus que personne, cal- mèrent un peu l'agitation et les regrets. Cepen- dant ce qui s'était passé dans le conseil avait transpiré au dehors. On avait rapporté, com- menté le discours de Muza ; d'autres capitaines maures, qui ne pouvaient pas plus que lui sup- porter l'idée de la servitude, échauffaient peu à peu les esprits, de telle sorte qu'au bout d'envi- ron un mois, on s'aperçut d'une grande fer- mentation parmi le peuple ! Les wazirs et les principaux scheiks, bien convaincus qu'il y a obligation de se rendre quand on ne peut résis- ter, conseillèrent à Abu Abdalà d'écrire au roi

de Castille , pour qu'il prît sans délai possession de Grenade , quoique le terme indiqué par la capitulation ne fût pas encore arrivé ; c'était l'unique moyen de prévenir un mouvement populaire. Ferdinand ne pouvait recevoir une plus agréable surprise. Il fit assurer de nouveau Abu Abdalà de son amitié , il lui assigna de très-vastes domaines , et il ne fut pas moins généreux envers son envoyé Aben Tomixa et les cavaliers qui l'avaient accompagné.

4 rebie 1.

Dès le lendemain , à la naissance du jour (1), Abu Abdalà fit prendre à sa famille le chemin des Alpuxarres ; elle emportait ses trésors et ses effets les plus précieux ; et aussitôt que le bruit des tambours et le son des instrumens annoncèrent l'approche de l'armée chrétienne , Abu Abdalà , laissant Aben Tomixa dans Grenade pour faire la remise des forteresses , alla au devant du roi de Castille , suivi de tous ses wazirs et de cinquante cavaliers grenadins. Quand il l'eut rencontré , il voulut descendre de cheval , comme le firent tous ceux qui étaient avec lui , mais le roi Ferdinand ne le permit point ; s'étant alors approchés l'un de l'autre , Abu Abdalà lui baisa le bras droit , et lui dit les yeux baissés :

(1) Ce jour correspond au 3 ou au 4 janvier 1492 , et non au 2 , que marquent les chroniques espagnoles.

« Roi glorieux et puissant, nous sommes tes serviteurs ; nous te remettons cette ville et notre royaume : telle est la volonté d'Alà. Nous espérons que tu useras généreusement de la victoire. » L'hagib Abul Casem présenta pour lors au roi les clefs de la ville. Ferdinand embrassa Abu Abdalà , et lui adressa des paroles d'amitié et de consolation. Le malheureux prince ne voulut point rentrer dans Grenade , et il prit sur le champ le chemin des Alpuxarres pour aller rejoindre sa famille.

Les généraux Castellans entrèrent immédiatement dans la ville , accompagnés des wazirs et suivis de leur cavalerie ; ils se mirent en possession de l'Alhambra , de l'Alcazaba et de l'Albaycin , et l'étendard de Castille fut arboré au sommet des tours et sur les remparts. Un grand nombre d'habitans se présentèrent aussitôt au comte de Tendilla , que Ferdinand avait nommé gouverneur de Grenade , et ils le prièrent de les regarder et de les traiter comme des sujets du même souverain. Trois ou quatre jours après , Ferdinand et Isabelle , escortés par tous les officiers de l'armée et tous les seigneurs de leur cour , firent leur entrée solennelle dans cette ville fameuse , où venait enfin d'expirer la puissance exotique qui pendant huit cents ans avait pesé sur l'Espagne. Ferdinand donna pour gou-

verneur aux Maures le prince Cid Yahie ; son fils Alnayar eut le commandement de la côte ; il accorda des revenus et des terres aux deux enfans d'Abul Hacen , issus de la captive espagnole.

On dit qu'arrivé sur la montagne de Padul, d'où se découvre la ville de Grenade, Abu Abdalà jeta ses derniers regards sur cette cité jadis si puissante, si heureuse, si riche, maintenant abattue, avilie, courbée sous le joug ennemi. Il ne put s'empêcher de pleurer en s'écriant : *Alà Hu Akbar !...* « Pleure, lui dit la sultane » *Zoraya*, pleure comme une femme la perte de » ton royaume, puisque tu n'as point su le dé- » fendre comme un homme... » (1) Le lieu où s'était arrêté Abu Abdalà prit à cette occasion le nom de *Feg Alà hu Akbar*. Jusef ben Tomixa, qui s'était attaché à son sort, lui dit pour calmer sa douleur : « Songe que les grandes infortunes donnent aux hommes qui les supportent » avec courage autant de renom et de célébrité » que la prospérité et la victoire. » — « Eh ! quelles

(1) On a dit que ce jeu de mots était injuste, parce qu'Abu Abdalà se défendit avec beaucoup de courage. Nous avons vu le contraire ; nous croyons donc que le mot est très-juste ; Abu Abdalà fut ambitieux, mais faible et pusillanime.

» infortunes, répliqua le prince d'un ton désolé ,
» peuvent être comparées aux miennes ? »

Il avait trop aimé l'éclat et les grandeurs, pour pouvoir vivre heureux dans l'humble retraite où l'avaient conduit ses revers. Celui qui , pour régner , avait méconnu l'autorité paternelle et outragé la nature ; qui , pour régner , avait stipulé la honte et l'humiliation pour lui , la ruine et la servitude pour ses sujets ; qui , pour régner , avait livré au fer ennemi la moitié de son royaume , et appelé sur l'autre la guerre civile et tous les fléaux , pouvait-il trouver le bonheur dans la médiocrité ? Son ami Tomixa le voyait triste et consumé de regrets ; il sentit que le voisinage de Grenade était et serait toujours un obstacle à son repos ; et , secondé par Jusef ben Egaz , parent et ami d'Abu Abdalà , il le détermina à passer en Afrique. Ferdinand appuya ce projet , en payant en argent la valeur des domaines des Alpuxarres ; et ce même prince qui avait manqué de courage , quand sa patrie en danger et sa couronne menacée avaient besoin de son bras , alla périr sur un sol étranger , pour défendre le trône du roi de Fez , son parent.

Ferdinand et Isabelle passèrent quelques mois à Grenade ; et ce fut là qu'ils rendirent un décret d'expulsion contre les Juifs , décret évidemment

An de J. C.
1492.
30 mars.

obtenu par l'avarice de l'intolérance religieuse. Ce Ferdinand, qui restaura la foi catholique en Espagne, et arbora sur les tours de Grenade, dernier boulevard de l'islamisme, ses croix victorieuses; ce Ferdinand, qui toujours prodigua les promesses à ceux qu'il voulait tromper, et qui couvrit du manteau de la religion ou de l'éclat des victoires sa politique astucieuse et perfide, ne se crut jamais lié par les conventions d'un traité, dès qu'elles cessaient de se concilier avec ses intérêts ou avec ses besoins. Les Juifs étaient riches, nombreux; partout le commerce était dans leurs mains. Tolérés, protégés par les Maures, ils trouvèrent chez les chrétiens d'ardens persécuteurs. Il leur fut ordonné de renoncer au culte de leurs pères; l'exil et la confiscation punirent leur résistance. Quelques-uns, pour sauver leur fortune aux dépens de leur conscience, demandèrent le baptême; ils ne furent pas plus heureux. Dépouillés de leurs biens, réduits à la misère, ils tombèrent dans les bûchers de l'inquisition, lorsque, trahis par d'imprudens regrets ou par des plaintes indiscrètes, ils firent soupçonner qu'aux motifs de leur conversion avaient pu se mêler des vues profanes. Le malheur des Juifs fit sur les Maures une impression profonde et chagrine. Une terreur secrète se glissa dans leur cœur, et les me-

naçantes paroles de Muza se retracèrent à leurs esprits. Ils tremblèrent pour les concessions qu'ils avaient obtenues, et l'avenir ne montra plus à leurs yeux que le sombre aspect des tempêtes.

Toutes leurs craintes furent bientôt justifiées par l'événement. Plusieurs articles de la capitulation furent enfreints, d'abord par des altérations légères, des modifications d'une importance progressive, ensuite par des interprétations arbitraires, par des violations manifestes ; on éluda l'accomplissement des promesses les plus solennelles. On voulut soumettre les Maures à des mesures qui se trouvaient en opposition directe avec leurs droits reconnus, ou avec les usages qu'on leur avait permis de garder. Leur culte fut proscrit dans toutes les cérémonies publiques, même dans les simples pratiques extérieures ; d'injustes préférences furent accordées à ceux que le relâchement des mœurs rendait propres à se laisser convertir. Cette conduite peu loyale remplit les Maures d'un juste ressentiment. Ceux qui habitaient les montagnes, plus fiers ou moins exposés à céder au torrent de la dépravation, se plaignaient énergiquement. L'effervescence croissante des esprits donna des inquiétudes, et pour prévenir un soulèvement dans Grenade on prit le parti désastreux d'expulser les Maures, et de

priver d'habitans ces industrieuses contrées. En effet ordonner aux Maures de se faire chrétiens sous peine d'exil, c'était les pousser hors de l'Espagne. Il est peu d'hommes qui ne cèdent à la douce persuasion ; tous aiment à résister à la violence ; car le plaisir de braver l'injustice ; la satisfaction intérieure d'avoir triomphé de l'autorité oppressive par la constance et la fermeté, dédommagent des privations que la désobéissance entraîne. Le décret d'expulsion ne fut pas plus tôt connu, que le désordre augmenta, et le peuple tenta de se révolter ; mais il n'avait point d'armes, il plia devant la force déployée à ses yeux avec beaucoup d'appareil ; et l'attachement au sol natal, la peur de la misère, l'intérêt d'une famille à nourrir, firent des tièdes Musulmans bien des mauvais chrétiens. Mais il leur arriva ce qui était arrivé aux Juifs. Ce mélange adultère des causes toutes terrestres de leur conversion, avec les pratiques d'une religion sainte, ne fit que les précipiter dans une carrière de persécutions, qui commençaient toujours par la rigueur excessive, et finissaient d'ordinaire par la saisie des biens et par le supplice. Dans les Alpuxarres, il fut moins aisé de les réduire.

An de J. C.
1500.

Du haut de leurs rochers inaccessibles, les farouches montagnards bravaient les mission-

naires et les soldats qui les accompagnaient. Leur révolte prit même un caractère si sérieux qu'il fallut envoyer contre eux une armée. Ferdinand se mit à sa tête. L'offre d'une imposition extraordinaire de cinquante mille ducats excita le roi à la clémence ; et il se contenta de punir quelques individus. Mais, comme en prenant l'argent des coupables le roi laissait subsister les causes de trouble, les mêmes effets se montrèrent dès que ces causes se firent de nouveau sentir. Les troupes qu'on avait laissées dans les montagnes furent insuffisantes. L'obéissance et la soumission des Maures ne s'étendaient jamais au-delà du rayon qu'occupaient les soldats. On fit marcher des renforts considérables, et le roi reprit avec eux le chemin des Alpuxarres. Les montagnards demandèrent la permission de passer en Afrique, et cette demande provoqua un second édit des rois de Castille, par lequel il leur fut ordonné de recevoir dans trois mois le baptême, ou de sortir de l'Espagne *en y laissant leurs biens*.

La mort d'Isabelle, la courte administration de l'archiduc Philippe, époux de Jeanne la folle, unique héritière d'Isabelle, la régence de Ferdinand après le décès de l'archiduc, ses invasions en Afrique, le succès de ses armes, n'améliorèrent pas le sort des Maures d'Espagne ; ils

jouirent du moins par intervalles de quelque repos , repos incomplet, mêlé d'inquiétude et de malaise , semblable au calme trompeur qui précède souvent les tempêtes. Ferdinand craignait non sans raison le séjour des Maures sur la côte d'Afrique. Le ressentiment comprimé, non éteint, des Maures d'Espagne pouvait profiter d'un moment de faiblesse , pour appeler ces alliés naturels. Plusieurs campagnes glorieuses le mirent en possession d'Oran , de Marsalquivir , de Peñon , de Mélille , de Bugie , de Tripoli , et soumirent à un tribut les rois de Tunis , de Trémécén et d'Alger. Que pouvaient alors espérer pour eux-mêmes les anciens possesseurs de Grenade ?

An de J. C.
1524.

La minorité de Charles-Quint fit naître beaucoup de troubles , parce que les fiers Castillans , jaloux de leurs prérogatives , ne voyaient dans ce prince que le fils d'un étranger , qui voudrait peut-être leur donner ses propres mœurs , ou les soumettre à ses usages. Dans beaucoup de villes , et surtout du côté de Valence , les mécontents firent entendre des plaintes ; mais , contenus par des mesures sévères , ils furent obligés d'étouffer leurs murmures. Ils se vengèrent sur les Maures de cette contrainte ; et , sous le spécieux prétexte de les convertir , ils recommencèrent les persécutions. Les Maures mirent leur espérance en la

justice du roi; ils nommèrent des députés pour aller déposer aux pieds de Charles-Quint leurs humbles doléances. Le sort de leurs réclamations fut confié à un tribunal composé de théologiens, d'inquisiteurs, de prélats. Il s'agissait de savoir si l'on devait regarder, comme obligeant sous peine d'être brûlé, des conversions opérées par décret; et les ministres d'une religion de douceur et de paix, qui veut gagner les cœurs par l'amour et qui proscriit la violence, déclarèrent que ces conversions obligeaient, et que le baptême donné par le fort au faible, par le vainqueur au vaincu, par le maître à l'esclave, imprimait un caractère, qu'une volonté, constamment opposée, n'avait pas le pouvoir d'effacer. Les malheureux Maurisques, ce fut le nom qu'on donna aux nouveaux convertis, furent placés dans l'alternative cruelle de quitter l'Espagne dans un délai assez court, ou de feindre le christianisme au péril de leur vie et de l'inquisition.

L'intolérance ne s'arrête point dans sa marche oppressive. L'année suivante, l'inquisiteur suprême, l'archevêque de Séville, obtint du roi un règlement de police qui condamnait les Maures de Grenade à changer dans un jour de mœurs, d'usages, d'habillemens et de langage, comptant sans doute que la révolution forcée dans les pratiques extérieures, et que la substitu-

tion violente d'habitudes nouvelles aux anciennes habitudes, amèneraient l'abandon subit des préjugés de l'enfance et des opinions de la vie entière. L'exécution de ce règlement fût ordonnée sous des peines très-graves : le droit de surveillance fut accordé à chaque chrétien d'origine, ce qui produisit l'intolérance universelle en excitant les délations, et plus encore en intéressant toutes les vanités particulières ; pour couronner ces rigueurs, on établit un tribunal de l'inquisition dans Grenade. Huit cent mille ducats payés à Charles-Quint valurent aux Maures de légers adoucissements à ces tyranniques mesures. Ceux de Valence obtinrent un nouveau délai pour exécuter la sentence d'exil ; mais, comme le peuple n'eut point de part au prix dont ils payèrent cette faveur, ils n'en purent jouir tranquillement. Dans la campagne surtout ils furent persécutés sans mesure par le faux zèle des convertisseurs. Des hommes qui sacrifient leurs biens et leur patrie à la voix de leur conscience doivent être peu disposés à accueillir les discours et les prédications de leurs oppresseurs ; les Maures recevaient mal les prêtres catholiques, et ceux-ci à leur tour, les calomniant auprès du peuple, les accusaient d'horribles profanations qui demandaient une vengeance éclatante. Aussitôt les habitans de Valence

An de J. C.
1562.

s'armèrent, plusieurs seigneurs avec leurs vassaux s'unirent à eux, et cette troupe fanatique, la croix d'une main et le glaive de l'autre, se répandit dans la plaine, chassant devant elle les Maures, les poursuivit dans les montagnes, envahit leurs dernières retraites, les pressa, les enveloppa, en tua un grand nombre, et contraignit les autres à se faire chrétiens, ce qui ne sauva point du supplice les principaux d'entre eux.

Charles-Quint loua le zèle des Valenciens; les Andalous regrettèrent de n'avoir point mérité de tels éloges, et les Maures tremblèrent dans toute l'Espagne. Grâce à la terreur qui les tint constamment courbés devant leurs tyrans, ils ne furent que pauvres et malheureux; et l'aspect des bûchers allumés à Grenade, à Cordoue, à Séville, les gémissemens des victimes que leurs flammes dévoraient périodiquement, les confiscations, les bannissemens, les supplices dont on frappait fréquemment leurs regards, les remplissant d'une peur salutaire, retenant jusqu'à l'expression d'une plainte qui aurait passé pour murmure, jusqu'au signe léger d'un mécontentement qu'on aurait regardé comme un acte de révolte, ils échappèrent, durant quelques années, à la doctrine des interprétations, si commode pour l'intolérance qui veut condamner ceux qu'elle ne peut convaincre de crime.

An de J. C.
1538.

De nouvelles charges imposées aux Maures , des obligations plus étroites , un système plus actif de vexations , poussèrent au désespoir les descendans des Arabes , et la révolte éclata dans le royaume de Grenade. Elle aurait pu les sauver , s'ils avaient réussi ; ils succombèrent , et elle consumma leur ruine. Ce n'était pas assez de les avoir dépouillés de leurs biens , de leurs droits , de leurs prérogatives , de les avoir couverts des hideuses livrées de la servitude dans le pays où ils avaient régné , de les avoir rendus étrangers dans leur propre patrie : on voulait les exterminer , anéantir leur race , détruire jusqu'au souvenir de leur glorieuse existence. Philippe II régnait alors en Espagne : la rigueur devait donc se couvrir du manteau de la politique , la haine cruelle emprunter des couleurs à la justice ; les Maures n'avaient point de crime , on leur en supposa. On dit qu'ils avaient des intelligences coupables avec le dey d'Alger , avec les tribus de la Mauritanie , avec l'empereur de Constantinople ; et aussitôt plusieurs régimens , envoyés parmi eux , leur ôtèrent leurs armes , et rivèrent leurs chaînes.

L'archevêque de Grenade , homme dur et farouche , jugea , dans les transports de son zèle aveugle , que les Maures n'étaient point chrétiens dans le cœur , puisqu'ils parlaient arabe ,

qu'ils faisaient fréquemment usage des bains, et que leurs femmes ne sortaient que voilées. Philippe était trop rusé pour juger seul cette grande question ; les raisons que donnait le fougueux archevêque pouvaient bien n'être point convaincantes pour tous, et Philippe voulait être despote sans le paraître. Une commission fut nommée ; des moines, des docteurs, des inquisiteurs la formaient : comment le voile des femmes, l'usage des bains et la langue arabe auraient-ils paru innocens ? D'ailleurs un savant docteur de l'université d'Alcala leva tous les scrupules ; et l'on entendit sortir de sa bouche cette maxime, peu chrétienne, il est vrai, mais fort utile en politique : *qu'en fait d'ennemis, il faut n'en laisser vivre que le moins qu'on peut* (1).

La décision de la pieuse assemblée mit Philippe à son aise : elle adoptait la mesure qu'il avait dictée en secret, et tout l'odieux ne tombait que sur elle. Les Maures désolés firent des réclamations, elles ne furent pas même écoutées. Ils disaient que la manière de se vêtir, l'usage des bains, les danses, la langue, ne formaient qu'une partie de l'éducation, tout-à-fait indépendante des principes religieux ; qu'on ne

(1) *De los enemigos, siempre lo menos.*

renonçait pas sans peine au costume de ses pères, que les bains conservaient la santé dans un climat chaud, que les danses étaient de tous les pays, que l'usage des femmes de se couvrir d'un voile tenait à un principe de pudeur et de modestie utile à conserver, qu'il n'était point facile à des gens qui, depuis leur naissance, parlaient arabe et qui ne savaient que l'arabe, d'apprendre en un jour le castillan, qui n'a aucun rapport avec cette langue, et de se priver tout d'un coup de la faculté de s'entendre et de communiquer entre eux. Toutes ces raisons étaient simples, mais justes; on n'y répondit point, et l'on exécuta l'ordonnance avec tant de rigueur, qu'on eût dit que les Castellans prenaient plaisir à tourmenter ces infortunés. Une femme paraissait-elle couverte d'un voile? on le lui arrachait. Un homme prononçait-il un mot dans sa langue? on le mettait en prison. On fit plus; on leur prit leurs enfans de tout sexe, et, dès l'âge de cinq ans, on les entassait dans les écoles publiques, loin des yeux paternels.

La patience des Maures ne put aller au-delà; et tous les habitans de la plaine, soumis aux mêmes rigueurs et remplis des mêmes sentimens, se trouvèrent liés par une vaste conjuration, au premier mot de vengeance qui retentit parmi eux. Quelques-uns passèrent secrètement

en Afrique, et demandèrent des secours à Maroc et Alger ; d'autres parcoururent les Alpuxarres pour augmenter le nombre des conjurés. L'agitation, le mouvement qu'on remarqua parmi eux firent naître quelques soupçons ; le gouverneur de Grenade demanda des renforts de troupes, et leur prompt arrivée fit avorter le projet des Maures de s'emparer de Grenade. Ce contretemps ne les découragea point, mais il les rendit plus réservés ; malheureusement pour eux des lettres furent interceptées ; on apprit par elles que les Maures d'Afrique devaient venir au secours de leurs frères ; que ceux de Fez tenteraient leur débarquement du côté de Marbella ; que ceux d'Alger seraient reçus à Almería ; que huit ou neuf mille hommes entreraient dans Grenade la nuit de Noël, et mettraient la ville au pillage. Le marquis de Mondéjar, gouverneur de la province, profita des lumières qu'il venait d'acquérir ; il augmenta la garnison d'Almería, plaça des postes sur toute la côte, fit battre la campagne par des détachemens de cavalerie, prit enfin toutes les mesures qui pouvaient faire échouer la conspiration. Cependant les principaux révoltés, réunis en secret dans un lieu voisin de Grenade, avaient élu un chef, auquel ils donnèrent le titre de roi. Leur choix était tombé sur un homme courageux et entrepre-

nant, baptisé sous le nom de Ferdinand de Valor, et qui prit celui de Muhamad ben Omeya, parce qu'il prétendait descendre des califes de Cordoue. Après une invocation au prophète, tous les assistans jurèrent de mourir pour leur religion, et ils prêtèrent serment d'obéissance et de fidélité à Muhamad ben Omeya.

Les précautions que les Castellans avaient prises déconcertèrent tout le plan des Maures ; ils se crurent trahis. Ils avaient confié leurs projets aux Maurisques de l'Albaycin (1), qui avaient refusé de prendre part à la révolte ; ils ne doutèrent point que ces Maurisques, avilis par l'esclavage, ne les eussent dénoncés ; et, voyant leur coup manqué, ils crurent prudent de gagner les Alpuxarres. Tous les montagnards se joignirent à eux. Le gouverneur de Grenade envoya quelques détachemens contre les rebelles ; mais ceux-ci les repoussèrent avec avantage, favorisés par les lieux et par leur nombre. Ce premier succès enfla leur courage ; ils renversèrent les couvens, les églises, chassèrent ou tuèrent les prêtres, les employés du gouvernement, les soldats qui se trouvaient parmi eux. Les dés-

(1) Après la prise de Grenade, on assigna spécialement aux Maures ce quartier de la ville, qui avait d'abord servi de retraite aux habitans de Baëza.

ordres qu'ils commirent, et surtout les progrès de la révolte, qui des montagnes descendait peu à peu dans la plaine et s'étendait jusqu'au bord de la mer, alarmèrent le marquis de Mondéjar; il demanda et obtint des troupes pour pouvoir entrer en campagne sans dégarnir Grenade et les forts; mais ce ne fut qu'après vingt combats qu'il dut soutenir, et dans lesquels il perdit beaucoup de monde, que ce général put enfin pénétrer dans les Alpuxarres.

Une affaire plus décisive eut lieu dans le cœur même de ces montagnes : les Maures, mettant à profit les accidens du terrain, avaient eu d'abord de l'avantage comme dans les affaires précédentes; mais les Castillans, les ayant enveloppés, les attaquèrent avec tant de vigueur qu'ils en firent périr un grand nombre; les autres prirent la fuite à travers les rochers. Plusieurs villes des Alpuxarres, épouvantées par cette défaite, rentrèrent dans le devoir, et l'on eut pendant quelque temps l'espérance d'étouffer la révolte; mais, après les premiers momens de terreur, les Maures reprirent courage, et se montrèrent plus animés, plus terribles qu'auparavant. Ils s'emparèrent même de plusieurs forteresses, dont ils surprirent les garnisons; quelques secours leur arrivèrent d'Afrique malgré toute la vigilance des Castillans, et les rebelles sentirent

An de J. C.
1569.

croître leur audace. On se rappelaît ces temps orageux où dans ces mêmes montagnes, à l'exemple d'Hafsûn, quelques chefs de rebelles avaient repoussé les efforts des souverains de Cordoue, à l'époque de leur plus grande puissance.

Le fameux don Jean d'Autriche partit alors de Séville, avec une armée et le titre de gouverneur général de Grenade. Les Maurisques de l'Albaycin se hâtèrent de l'assurer par des députations de leur fidélité ; et, sur le compte qu'il se fit rendre de leur conduite, il leur promit sa protection et son appui ; ceux des montagnes se préparèrent par de nouvelles levées à soutenir la guerre. Mais, soit par une suite de l'inconstance naturelle à ces peuples, soit par l'effet des querelles qui naissaient du mélange des Africains et des Andalous, ou bien par l'effet des intrigues des Castellans, Muhamad ben Omeya fut accusé d'avoir cherché à trahir son parti, et il périt égorgé des mains de ses propres sujets.

Muley Abdala fut élu à sa place, et il fit oublier son prédécesseur par les talens militaires qu'il déploya. La guerre dura tout l'hiver avec des succès variés, et don Jean crut devoir appeler les négociations au secours de ses armes. Il fit publier une amnistie générale pour tout le passé, promit des conditions avantageuses à

ceux qui se soumettraient, et menaça de traiter avec la plus grande rigueur ceux qui persisteraient dans leur désobéissance. Plusieurs chefs maures, fatigués de la guerre, se ménagèrent secrètement un accommodement; d'autres se fiant peu aux promesses du prince, et craignant néanmoins les chances défavorables de leur révolte, passèrent successivement en Afrique avec leurs familles. Leur exemple fut suivi par tous ceux qui ne croyaient plus à l'exécution fidèle des conventions avec les Castillans, puisque toutes les conventions antérieures avaient été violées. Le parti de Muley Abdala se trouva très-affaibli par ces défections, et, pressé par les siens, ou cédant à la crainte d'être livré par eux à ses ennemis, il consentit qu'on traitât en son nom de sa soumission particulière, et de la remise des places qu'il avait en ses mains.

Don Jean d'Autriche accueillit favorablement les envoyés de Muley, et il fit de sa part tout ce qui dépendait de lui pour opérer un rapprochement sincère. Au nom de Philippe, il promit l'oubli du passé, et il prononça le pardon. Il fut stipulé, par une des clauses du traité, que tous les Maures sortiraient des Alpuxarres, et qu'ils seraient répartis dans les diverses provinces de l'Espagne; mais l'exécution de cette mesure éprouva beaucoup de difficultés, par la résistance

qu'opposèrent la plupart de ces malheureux. Muley qui n'avait cédé qu'à la nécessité, et qui au fond du cœur détestait le joug qu'il s'était imposé, jugea par les dispositions apparentes des Maures qu'il pourrait aisément réveiller dans leur cœur l'amour de l'indépendance; et, tandis que devant le prince il se répandait en protestations de dévouement et de zèle, il fomentait de nouveau la révolte par tous les moyens, excitant les montagnards à reprendre les armes, courant de peuplade en peuplade, promettant les secours de l'Afrique et de Constantinople.

Philippe fut extrêmement irrité contre les rebelles. Il envoya les ordres les plus précis de poursuivre sans relâche Muley Abdalâ et sa troupe, de les avoir tous morts ou vifs, et de ne faire aucun quartier à ceux qui seraient saisis les armes à la main. Il enjoignit aussi qu'on prît les moyens les plus prompts pour transporter tous les autres hors du royaume de Grenade.

Les Alpuxarres restèrent sans habitants. Muley poursuivi de rochers en rochers, et ne pouvant plus résister, fut tué par ses propres soldats qui achetèrent ainsi leur salut. Son corps fut exposé sur le grand chemin de Grenade. Les Maures, arrachés sans pitié à leurs foyers, furent distribués dans les villes des Asturies, de la Ga-

lice et de la Castille, et placés sous la plus étroite surveillance.

Il en était resté un grand nombre dans les provinces de Valence et de Murcie. Philippe III, prince faible et timide, craignit des hommes qui depuis quarante ans portaient le joug sans murmure ; il les fit jeter dans des vaisseaux qui les transportèrent en Afrique (1), sans qu'aucune réclamation de leur part fût admise. Ceux qui habitaient l'intérieur de l'Espagne ne furent pas mieux traités ; on les poussa vers les Pyrénées, et deux cent mille Maurisques, sans biens et sans patrie, déplorable reste d'une nation nombreuse et puissante, traversèrent la France, pour s'aller embarquer dans les ports de la Guienne et du Languedoc.

An de J. C.
1609.

Ainsi disparut pour toujours du sol de l'Espagne ce peuple brave, vif, ingénieux, éclairé, dont l'active industrie, vivifiant les contrées que l'orgueil indolent des Goths vouait à la stérilité, appela la prospérité, la richesse, et leur ouvrit des canaux abondans ; dont l'indomptable courage, égal dans la fortune et dans les revers, entourait de puissance le trône de ses califes ; dont le génie, exercé, développé par l'étude, plaça dans ses villes un foyer permanent de lumières,

(1) Voyez l'appendice à la fin du volume.

qui, répandant au dehors leurs brillantes émanations, éclairèrent l'Europe et y firent germer l'amour de la science; dont l'esprit chevaleresque, imprimant à ses actions un caractère inconnu de grandeur et de noblesse, le couvre aux yeux de la postérité d'une teinte vague de merveilleux, d'un vernis magique d'héroïsme qui rappelle les temps enchantés d'Homère, et montre les héritiers des demi-dieux de la Grèce.

Hospitalier envers l'étranger, compatissant pour les malheureux, attaché à la religion de ses pères, ferme et constant dans ses opinions et dans ses principes, l'Arabe-Maure a conservé long-temps sans altération les traits primitifs des enfans d'Ismaël. En parcourant ses campagnes, on eût dit d'un peuple de pasteurs, qui, déposant le glaive, demandait pour tous biens à la terre des pâturages pour ses troupeaux, et pour lui des fruits et des fleurs, qu'il aimait à l'excès. Dans l'enceinte même des villes, on retrouvait l'Arabe avec son caractère, ses préjugés, ses habitudes; et ses mosquées, élevant leurs minarets dorés au milieu de l'éternelle verdure des palmiers et des orangers, annonçaient le simple dieu de la nature, et les mœurs simples de ses adorateurs. Mais aussitôt que le faki vénéré prononçait le nom sacré d'algihed, ou que le son des instrumens guerriers venait frapper les airs,

plein d'une ardeur martiale, l'Arabe saisissait ses armes, s'élançait sur son coursier impatient, et volait au combat. Là, il cherchait la mort ou la victoire. Si l'une produisait le laurier, l'autre conduisait au séjour céleste. Le courage excité par le fanatisme place l'homme au-dessus des dangers, et l'Arabe, altéré de sang, ne craignait pas de verser tout le sien pour faire couler celui de l'ennemi. Le combat terminé, tous les sentimens d'une généreuse bienveillance reentraient dans son âme, et souvent sa main pansait la blessure que son épée avait faite. De retour dans ses foyers, environné de sa famille, sous l'oranger dont les frais rameaux ombrageaient la cour de sa maison, au doux murmure de la fontaine qui répandait ses eaux dans un bassin de marbre poli, il racontait ses exploits, ses périls, ses victoires, il pressait ses jeunes fils contre son cœur paternel; il allait s'enivrer de plaisir dans les bras de ses femmes, ou sur le sein palpitant de la belle captive qu'il avait conquise par sa valeur.

Ensuite, de la main qui venait de servir la religion ou la patrie, il allait cultiver son champ, son jardin. Les eaux du fleuve, de la rivière voisine, tributaires de son industrie, venaient par des conduits qui serpentaient sur le flanc des rochers ou franchissaient le fond des vallées,

fertiliser le sol , féconder la terre la plus languissante , tapisser de vertes prairies le penchant des collines , ouvrir le calice des fleurs pour en faire exhaler les parfums. Ou bien , si ses goûts le portaient vers les arts , ou s'il préférerait le commerce , on le voyait , attaché à un métier docile , fabriquer ces étoffes de soie , ces riches tissus qui effaçaient en beauté les étoffes et les tissus de l'Orient. Puis , chargé des produits de l'Espagne , il traversait audacieusement les mers , et il rapportait en échange tout ce que la Perse , la Syrie et l'Égypte pouvaient offrir à la richesse , pour augmenter ses jouissances.

Mais rien ne peut durer sur la terre. Ce peuple , vainqueur des Goths , semblait devoir traverser tous les siècles pour arriver à la postérité la plus reculée : il a passé comme une ombre ; et le voyageur solitaire cherche en vain aujourd'hui , dans les tristes déserts de l'Andalousie , cette terre jadis couverte d'habitans riches et heureux. Semblables à ces météores qui , remplissant les airs de leurs clartés subites , et répandant leurs feux de l'un à l'autre horizon , vont s'éteindre dans le néant après quelques instans d'une rapide existence , les Arabes , apparaissant tout à coup en Espagne , la remplirent soudain de leurs œuvres et des fruits de leur génie ; une auréole de gloire la ceignit tout

entière, depuis les Pyrénées jusqu'aux rochers de Gibraltar, depuis les bords de l'Océan jusqu'aux rivages où s'élève Barcelone. Un amour intolérant de liberté et d'indépendance, une humeur inconstante et légère, l'oubli progressif des vertus antiques ; un malheureux penchant à l'insubordination et à la révolte, sans cesse excité par une imagination brûlante ; des passions impétueuses, l'ambition, le désir de dominer, toutes sources fécondes de décadence, ont détruit peu à peu l'ouvrage des Taric, des Abde-rahman, des Muhamad Alhamar, et conduit promptement les Arabes des divisions domestiques à l'affaiblissement et à la ruine. Ils ont perdu leur patrie ; mais son doux souvenir n'est pas éteint dans leur cœur. Du fond des déserts qu'ils habitent, chaque jour au lever du soleil, les mains élevées, les regards fixés vers le nord, les malheureux proscrits adressent leurs vœux à Alà, et le conjurent de leur rendre Tolède, Séville, Cordoue et Grenade.

Trois millions de Maures (1), dit-on, sont

(1) Depuis la conquête de Grenade jusqu'au règne de Philippe III ; et ce nombre ne saurait paraître exagéré, si l'on considère que le seul royaume de Grenade possédait trente cités, quatre-vingts villes, et un nombre infini de villages ; qu'il y avait dans Grenade quatre cent mille

sortis de l'Espagne, emportant avec eux leurs biens, et leurs arts, richesse de l'état. Qu'ont mis les Espagnols à leur place? On n'a rien à répondre. Un deuil éternel enveloppe ces mêmes contrées, où respirait autrefois la plus riante nature. Quelques monumens mutilés dominent encore sur les ruines qui couvrent une terre désolée; mais du sein de ces monumens, du fond de ces froides ruines sort ce cri de la vérité : Honneur et gloire à l'Arabe vaincu ! décadence et misère pour l'Espagnol vainqueur !

habitans ; cent cinquante mille à Baëza , autant à Baza ,
autant à Malaga , etc.

APPENDICE**DU TROISIÈME VOLUME.**

Extrait d'un ouvrage espagnol inédit, ayant pour titre :
NOTES pour servir à l'histoire du règne des trois derniers
princes de la maison d'Autriche.

On ne parlait depuis plusieurs années que des vols et des crimes commis en Espagne par les Maures qui étaient restés après la conquête, tant ceux qu'on avait répartis dans les provinces de l'intérieur, que ceux qui formaient des peuplades entières dans le royaume de Valence. On les accusait d'intelligences criminelles avec la France, l'Angleterre, la Turquie et l'Afrique; on disait qu'ils avaient envoyé partout des députés qui offraient en leur nom de fournir jusqu'à deux cent mille hommes. L'expulsion des Maures avait été déjà ordonnée par un arrêté du conseil d'état du 19 septembre 1582; mais on fit à cette époque tant de réclamations en leur faveur, que l'exécution de cet arrêté demeura suspendue; elles venaient principalement des

An de J. C.
1608.

seigneurs dont les Maures étaient les vassaux ; ils ne voyaient dans l'expulsion de ces malheureux que leur propre ruine. Le pape lui-même intervint dans cette affaire , et l'on proposa de nouvelles mesures pour améliorer et hâter leur instruction ; mais quelques soins qu'on pût prendre , quelque rigueur que l'inquisition déployât contre eux , les Maures restèrent mahométans dans le cœur ; et il était bien rare d'en rencontrer un qui se convertît de bonne foi. On ne tarda pas même à découvrir leurs mauvais desseins par diverses voies. On les sut d'un côté par les révélations que firent quelques Maures honnêtes et loyaux serviteurs du roi , et d'un autre côté par les aveux obtenus par l'inquisition de Saragosse ; mais ce qui donna le plus de lumières à ce sujet , ce fut le moyen employé par Don Jérôme Bustamante , juge de l'officialité de Flandres , lequel , se trouvant à Baëza , y eut une longue maladie. Il se dit de la famille de Vénégas , descendant des rois de Grenade (1). A ce nom vénéré il reçut des Maurisques toute sorte de preuves de bienveillance et d'estime , et ils allèrent jusqu'à lui confier leurs projets. Le

(1) On se souvient d'avoir vu sous le règne d'Abul Hacen et celui de son fils , des Réduan ben Egaz et un Jusef ben Egaz , parent d'Abu Abdalâ.

capitaine Laurent Herréra, qui se trouvait à Maroc, confirma par ses rapports tous les renseignemens qu'on avait recueillis. On reçut même des avis secrets de Paris, de Londres et de Constantinople.

Alors le conseil d'état s'assembla plusieurs fois pour trouver les moyens de prévenir le mal. On ne voulait pas exterminer les Maurisques, bien que leurs crimes méritassent la mort, en les supposant prouvés; mais d'une part, outre l'horreur qu'on avait pour un parti aussi violent, on aurait pu envelopper des innocens dans la prescription générale, et d'autre part les Maurisques, poussés au désespoir, auraient pu mettre l'Espagne en péril. Il fut donc question d'une mesure plus conforme à l'esprit du christianisme, et il fut résolu de les chasser du royaume. Cet avis éprouva même de fortes contradictions. Les défenseurs des Maures attribuaient leur tiédeur pour la religion catholique au peu d'instruction qu'ils recevaient, et surtout à ces réglemens, qui, sous prétexte de conserver la pureté du sang et des races, les privait de la faculté de contracter des alliances avec les Espagnols, et les repoussaient de tous les emplois publics. Ils ajoutaient que rien n'était moins prouvé que leurs correspondances prétendues avec les ennemis de l'état. Ils soutenaient qu'une nation

abattue , désarmée et peu nombreuse , ne pouvait inspirer aucune crainte réelle au gouvernement. Ils représentaient avec force que leur expulsion privait l'Espagne d'une foule d'artisans industriels et d'utiles cultivateurs. Ils finissaient par dire qu'ils étaient peu surpris qu'on imputât tant de torts à ces malheureux , puisque évidemment le clergé était très-intéressé à leur expulsion , par laquelle il serait dispensé de payer les gages de ceux qui étaient chargés de les instruire. Malgré ces observations , la majorité s'obstina à regarder comme positive la preuve des faits qu'on mettait à leur charge , et son opinion prévalut d'autant plus aisément , que le cardinal archevêque de Tolède usa à cette occasion de tout son ascendant sur le duc de Lerme (1) son neveu.

En conséquence on fit venir dix-sept galères de Naples commandées par le marquis de Santa-Cruz, seize de Gênes commandées par le duc de Las Torres, et neuf de Sicile conduites par don Octave d'Aragon ; leur équipage se composait de troupes italiennes. On y ajouta les galères d'Espagne et quatre galères portugaises sous les ordres du marquis de Villafranca. Le comman-

(1) premier ministre de Philippe III.

dement général de la flotte fut donné à Don Luis Faxardo , qui se rendit à Alicante. Ensuite on fit venir de Flandres Don Augustin Mexia , élevé à l'école du duc d'Albe , et ce fut lui qu'on chargea de faire exécuter la sentence d'expulsion. Lorsque tout fut prêt , on publia l'ordre à tous les Maurisques de s'embarquer sur-le-champ avec leurs enfans et leurs femmes. On leur permit d'emporter les seuls effets mobiliers dont ils pourraient se charger ; il leur fut défendu de prendre ni or ni argent , hormis la somme strictement nécessaire pour les frais du voyage ; mais ils pouvaient extraire la valeur des biens qu'ils vendraient, en marchandises et denrées du pays, et même emporter en nature la moitié de leurs bijoux et effets précieux , l'autre moitié demeurant acquise au trésor royal. Les enfans de quatre ans et au-dessous pouvaient rester en Espagne, si leurs pères ou leurs tuteurs y consentaient. Les femmes maures mariées avec des chrétiens et leurs enfans au dessous de six ans , avaient aussi la faculté de rester , de même que les enfans de cet âge issus du mariage d'un Maure avec une chrétienne. Enfin il y eut une dernière exception en faveur des Maurisques qui depuis deux ans au moins vivaient avec les chrétiens, et de ceux qui justifieraient avoir reçu la communion des mains de leurs pasteurs ; mais il y eut

fort peu de Maurisques de ces deux dernières classes qui voulussent rester.

Le premier embarquement réussit fort bien ; mais ensuite beaucoup de ceux qui étaient restés se soulevèrent. Ils se retirèrent dans les montagnes , où ils se retranchèrent , et il en coûta assez pour les réduire ; à la fin on y parvint , et ils eurent le sort des autres. Plus de cent cinquante mille Maurisques furent transportés aux rivages de l'Afrique. La compassion qu'inspirait le sort des enfans fit qu'on en cacha d'abord un grand nombre ; l'intérêt fit rendre le même service à beaucoup d'hommes et de femmes ; mais ils furent tous insensiblement découverts et expulsés. Ceux qui habitaient les autres provinces le furent dans les années suivantes.

L'expulsion des Maurisques dépeupla le royaume de Valence ; et , comme on ne trouva personne qui voulût ni qui pût se charger du paiement des fortes rentes auxquelles les premiers étaient assujétis, leurs habitations et leurs terres restèrent abandonnées ; et le défaut de paiement de ces rentes appauvrit une infinité de familles.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

